# HISTOIRE
## GÉNÉRALE
# DES VOYAGES,
*OU*
## NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées juſqu'à preſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

*CONTENANT*

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Diviſions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

*POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, qui repreſentera l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES
Nouvellement compoſées ſur les Obſervations les plus autentiques,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVI.
*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.*

# LETTRE
## DE
# *M. BELLIN,*
## INGENIEUR DE LA MARINE,
## A
# *M. L'ABBÉ PREVOST.*

*VOICI des Epreuves de toutes les Cartes qui doivent entrer dans le ſecond Volume de votre Recueil des Voyages. Quoique j'aye employé tous mes ſoins pour répondre à l'empreſſement que le Public a marqué pour cet Ouvrage, je n'oſerois aſſurer qu'il ne me ſoit échappé quelque choſe; & je crains, malgré toute ma bonne volonté, de ne pas ſatisfaire aſſez parfaitement aux engagemens que vous m'avez fait prendre dans la Préface de votre premier Volume. Cependant je vous*

*avouerai que j'ai fait tous mes efforts pour n'être pas tout-à-fait indigne de la façon dont vous vous exprimez ſur mon zèle pour le progrès d'une Science que je cultive dès ma premiere jeuneſſe, avec* (*) *des ſecours que perſonne n'a eus juſqu'ici, & qui en d'autres mains auroient ſans doute un ſuccès plus brillant que dans les miennes.*

*Vous ſerez peut-être ſurpris que je n'aye pas toujours ſuivi les Cartes & les Plans que les Auteurs Anglois nous ont donnés pour ce ſecond Volume ; mais je ne leur ai pas trouvé l'exactitude néceſſaire. Il me paroît qu'ils ont pris de côté & d'autre ſans beaucoup de choix, & que leur critique s'eſt bornée à la narration. Ils n'ont pas même remarqué qu'il leur manquoit beaucoup de Cartes pour l'intelligence de leur Collection, & qu'il étoit impoſſible, avec celles qu'ils donnoient, de ſuivre les Navigateurs dans toutes les Parties de leurs Voyages ; que ces Cartes étoient mal diſtribuées, & fatiguoient un Lecteur attentif qui veut tout avoir ſous ſes yeux.*

*Ces défauts ſe remarquent aiſément dans le premier Volume. Mais il n'a pas été poſſible d'y remedier aſſez promptement. Cette entrepriſe me demandoit un tems qui auroit empêché le Libraire de ſatisfaire aux engagemens qu'il venoit de prendre avec le Public : mais comme vous ſçavez auſſi-bien que moi qu'il n'épargne rien de tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'Ouvrage, je ſuis convenu avec lui de donner un Supplément de Cartes pour le premier Volume, qui ſeront finies & délivrées au mois de Décembre prochain avec le troiſiéme Volume, ſans aucune augmentation de prix pour ce nouveau travail.*

*Parmi ces Cartes, on en trouvera une générale de tout l'Univers, qui m'a paru abſolument eſſentielle dans un pareil Recueil. Cette Carte ne ſera pas une Mappemonde telle qu'on nous les preſente ordinairement. Cette Projection circulaire embarraſſe & les yeux & l'eſprit du plus grand nombre, & ne leur permet pas de comparer les grandeurs & les diſtances des diverſes Parties de la Terre & des Mers. Je me ſervirai de la Projection uſitée pour nos Cartes marines, qui repréſente les Méridiens & les Paralleles par des lignes droites, en faiſant du Globe de la Terre un Cylindre, qui devient alors une ſurface plane, dont le développement ne préſente aux yeux de tout le monde qu'une Carte ſemblable à celles auſquelles on eſt accoutumé, & d'un uſage facile, tant pour ſuivre les Journaux des Navigateurs, & pointer ſur la Carte les mêmes routes qu'ils ont faites à la mer, que pour marquer celles qu'il convient de faire pour toutes les Parties connues de notre Globe.*

(*) *Le Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine.*

*A l'égard de l'ordre dans lequel les Cartes du premier Volume ſont diſtribuées, & dont je ne ſuis pas content, je ſens qu'il ne ſeroit guéres poſſible d'y remedier, ſi l'on vouloit ſuivre dans la diſtribution des Cartes le cours hiſtorique du Recueil; car on trouve differens Voyages & en differens tems pour les mêmes Parties du monde, ce qui met le Lecteur dans la néceſſité de revenir aux mêmes Cartes. Ainſi dans quelque endroit qu'on les plaçât par préference, on trouveroit qu'elles manquent dans d'autres, où elles ſont auſſi néceſſaires.*

*On ne peut éviter cet inconvenient, qu'en retirant toutes les Cartes Géographiques (& c'eſt le conſeil que je donne à mes amis) dont on formera un Volume ſéparé, qui aura l'avantage d'offrir un corps de Géographie aſſez ſingulier & curieux, d'autant que dans la ſuite je puis donner des morceaux qui ne ſont pas communs. Il ſera aiſé d'y arranger toutes les Parties de proche en proche, au moyen de la Carte génerale dont nous venons de parler. Nous ferons plus; nous donnerons à la fin de l'Ouvrage une Liſte de toutes les Cartes, dans l'ordre qu'on les doit ranger, & l'on ajoûtera un Frontiſpice convenable pour un tel Volume. C'eſt là l'unique moyen de lever toute difficulté ſur la maniere d'arranger & diſtribuer les Cartes; mais il eſt indiſpenſable de continuer à les mettre dans chaque Volume qui paroîtra, en y apportant le plus d'ordre qu'il ſera poſſible* (a).

*Voilà, Monſieur, les obſervations dont j'ai cru devoir vous faire part, pour répondre à la confiance que vous avez eue en moi, en me chargeant de la Partie Géographique de votre Ouvrage, & je ne ſerois pas fâché que le Public en eut connoiſſance.*

*Il ne me reſte plus qu'à vous prier de faire quelque attention aux additions & aux changemens que j'ai faits dans les Cartes deſtinées pour ce ſecond Volume.*

*1°. J'ai fait cinq Cartes de parties aſſez conſidérables, & qui manquoient dans la Collection Angloiſe; la premiere contient le Golfe de Bengale, c'eſt-à-dire, l'Iſle de Ceylan, les Côtes de Coromandel, de Golconde, d'Orixa, de Bengale, d'Aracan, d'Ava, de Pegu; celles de Tenaſſerim, & de Queda, juſqu'à la preſqu'Iſle de Malaca, avec la partie ſeptentrionale de Sumatra, & les Iſles qui en ſont au Nord. La ſeconde comprend les Iſles de Sumatra, Java, Borneo;*

(a) *Par la même raiſon, quelques Figures particulieres d'Animaux & de Plantes, qui ſe trouvoient diſperſées ſans ordre à l'occaſion de quelque incident paſſager, ſont renvoyées à l'Hiſtoire naturelle de chaque Région, où tout ce qui appartient à la Phyſique eſt recueilli, ſuivant la méthode annoncée dans les Préfaces.*

*les Détroits de la Sonde & de Banca, celui de Malaca & ſa preſqu'Iſle, avec le Golfe de Siam. Cette Carte eſt extrémement néceſſaire pour l'intelligence de pluſieurs Voyages rapportés dans ce ſecond Volume. La troiſiéme contient les Côtes de la Cochinchine, celles de Tunquin, & partie de celles de la Chine juſqu'à Canton. La quatriéme comprend la ſuite des Côtes de la Chine, la Corée & les Iſles du Japon. La cinquiéme renferme les Iſles Philippines, les Moluques, l'Iſle Célebes, &c. J'ai dreſſé ces Cartes avec tout le ſoin poſſible : les latitudes & les longitudes de beaucoup d'endroits ſont déterminées par des obſervations aſtronomiques ; & lorſqu'elles me manquoient, les remarques des plus habiles Navigateurs m'ont ſervi de guide pour ne me point égarer dans la poſition, le giſſement & les différences de ce grand nombre d'Iſles.*

*Ces cinq Cartes, avec les ſept que les Anglois ont miſes dans le premier Volume, & qui ſont tirées des Cartes hyrdographiques que j'ai dreſſées depuis quelques années pour le ſervice des Vaiſſeaux du Roi, forment une ſuite de Côtes depuis le Détroit de Gibraltar juſqu'aux Parties les plus orientales de l'Aſie ; au moyen de laquelle il ſera facile de ſuivre les Voyageurs dans les divers Pays qu'ils ont parcourus ; & pour rendre cette ſuite complette, nous joindrons une Carte des Côtes depuis le Nord de l'Europe juſqu'au Détroit de Gibraltar.*

*2°. J'ai dreſſé une Carte des Iſles Canaries. Si vous la comparez avec toutes celles qui ont paru, vous ſerez étonné des erreurs dans leſquelles leurs Auteurs ſont tombés. Ils n'ont pas placé ces Iſles dans leurs latit. : On ne trouve aucune vérité dans les diſtances & les giſſemens. Contours & la grandeur des Iſles ſont ſans aucunes proportions. En voici quelques exemples. Ces Cartes placent l'Iſle Canarie Eſt & Oueſt, avec l'Iſle Fortavanture, au lieu qu'elles giſſent Nord-Eſt & Sud-Oueſt ; Palme & Gomere à 14 lieues l'une de l'autre, au lieu de 8 à 9 lieues au plus ; Sainte Croix dans l'Iſle de Tenerife, & la Gate dans l'Iſle de Canarie, Nord-Oueſt quart de Nord, & Sud-Eſt quart de Sud, à 16 lieues de diſtance ; au lieu que les relevemens faits par les Navigateurs à la vûe de ces deux lieux, donnent 10 lieues de diſtance de l'un à l'autre, & leur giſſement Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Je ne finirois point ſi je voulois entrer dans la diſcuſſion de tous les points. C'eſt des Journaux de Navigation qui ſont au Dépôt de la Marine, tant des Vaiſſeaux du Roi, que de ceux de la Compagnie des Indes, que j'ai tiré le nombre prodigieux de remarques neceſſaires pour conſtater ma Carte, & me donner la hardieſſe de m'éloigner ainſi de tous ceux qui m'ont précedé dans ce genre de travail.*

3°. *J'ai donné une Carte particuliere de l'Iſle de Tenerife, toute différente de celle des Anglois, qui n'eſt qu'un morceau très-informe, & duquel on ne peut tirer aucune lumiere, tant pour la grandeur, que pour la forme de cette Iſle. Les Bayes & la configuration des Côtes y ſont ſans aucunes proportions, de même que le Pic & les autres Montagnes de l'Iſle. Pour en être convaincu, il ſuffit de remarquer qu'ils n'y ont mis ni Graduation ni Echelle.*

*Ils ont traité de même l'Iſle de Madere. J'en ai fait auſſi une petite Carte, où j'ai tâché de raſſembler toutes les connoiſſances que l'on en a. J'y ai ajoûté l'Iſle de Porto-Santo, que les Anglois avoient oubliée; & j'ai donné aux Iſles Déſertes la grandeur & la poſition qui leur convient.*

4°. *J'ai fait beaucoup de corrections & de changemens à la Carte des Iſles du Cap-Verd, & à preſque toutes les diverſes Parties de la Côte Occidentale d'Afrique.*

5°. *J'ai refait en entier la Carte du cours du Senegal que les Anglois ont tirée de ce qui en a été publié par le Pere Labat, mais qu'ils n'avoient pas bien executée. J'y ai ajoûté les degrés de latitude & de longitude, pour plus de préciſion, & j'ai retranché des Plans particuliers, pour les placer ailleurs. Les Anglois en avoient chargé la même Carte, ce qui faiſoit une eſpece de confuſion qu'on ne ſçauroit trop éviter en Géographie.*

6°. *J'ai donné une petite Carte de l'Iſle d'Arguim & de la Côte voiſine, avec un détail aſſez précis des bancs de ſable & des fonds qui l'environnent.*

7°. *J'ai donné un Plan de la Ville & du mouillage de S. Jago, ou Ribeiro Grande, Capitale des Iſles du Cap-Verd, qui a été levée ſur les lieux par un Ingenieur François; & je le mets ici avec d'autant plus de plaiſir, que les Anglois ont donné une mauvaiſe petite Vûe ou Plan de la Rade & Ville de S. Jago, qu'ils ont tiré des Voyages de Dampierre, & que j'ai laiſſé ſubſiſter, pour que l'on puiſſe faire la comparaiſon & ſe convaincre de la néceſſité où nous nous trouvons de ne les pas copier aveuglément.*

8°. *J'ai donné un Plan de l'Iſle de Gorée & de ſes fortifications. On peut y avoir quelque confiance. Il m'a été communiqué par Meſſieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes. On le trouvera différent de celui que les Anglois ont donné, que j'ai laiſſé ſubſiſter dans le même eſprit de comparaiſon dont je viens de parler. J'ai ajoûté à mon Plan, les détails de la Mer, c'eſt-à-dire, les Sondes & les Mouillages, qui ſont autour de l'Iſle.*

*Je pourrois pouſſer ce détail beaucoup plus loin, mais ceci me paroît ſuffiſant pour prouver que je tâche d'entrer dans vos vûes, & que je n'épargne ni travail ni ſoins pour approcher de ce degré de perfection ſi deſirable, & dont je ſens que je ſuis encore fort éloigné.*

## *APPROBATION.*

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le ſecond Volume de l'*Hiſtoire generale des Voyages*, &c. A Paris, ce 6 Juin 1746.

SOUCHAY.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

## *FAUTES A CORRIGER.*

*Page* 2. *ligne* 3. Inercaſe, *liſez* Increaſe, *& de même dans quelques endroits où l'on trouvera la même faute.*
*Page* 8. *lig.* 5. il parut, *lif.* il partit.
*Page* 13. *lig.* 7. & 14. Tayen, *lif.* Tayes.
*Page* 31. *lig.* 11. Babal-Mandul, *lif.* Bal-al Mandul, *ou* Mandel.
*Page* 41. *lig.* 20. Dellaſcha, *lif.* Delliſcha.
*Page* 116. *lig.* 10. moins que, *lif.* moins de.
*Page* 121. *lig.* 24. Saragaſſo, *lif.* Sargoſſo.
*Page* 134. *lig.* 29. Roſaſolis, *ajoût* . *ou* de Roſſolis.
*Page* 149. *lig.* 16. Motir, *ajoûtez ou* Motieres.
*Page* 277. *lig.* 30. ſuppoſer du moins, *effacez* du moins.
*Page* 285. *lig.* 25. du Senegal, *ajoûtez* & de la Gambra.
*Page* 453. *lig.* 24. l'artillerie, *lif.* le feu de l'artillerie.

Nota. *On avoit cru, ſur l'autorité de quelques gens de mer, que l'expreſſion Angloiſe* by Eſt, by Weſt, *&c. qu'on a traduite* par Eſt, par Oueſt, *&c. étoit un langage uſité, d'autant plus que le terme François de* quart *ſembloit trop précis, pour exprimer la courſe d'un Vaiſſeau, ou la direction d'un vent, qui eſt quelquefois dans l'intervalle d'un quart à l'autre. Cependant pluſieurs perſonnes intelligentes ayant repreſenté qu'il falloit ſe conformer à l'uſage de France, on avertit que dans tous les endroits où l'on a mis, par exemple,* Nord-Oueſt par Oueſt, *&c. il faut ſuppléer* Nord-Oueſt quart d'Oueſt, *&c. Dans les Volumes ſuivans, on ſe fera une loi de ſuivre le même uſage; & pour l'expliquer mieux, on donnera une Liſte des aires de vent dans les deux Langues.*

# HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

## DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÉCLE.

## PREMIERE PARTIE.

### *LIVRE QUATRIÉME.*

---

## PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

### CHAPITRE PREMIER.

### *Voyage de Sir Henri Middleton à la Mer Rouge & à Surate, en 1610.*

Sir HENRI MIDDLETON. 1610. Motifs de ce voyage.

IL ſeroit inutile de ſuppoſer à l'Auteur de ce Voyage des vûes plus myſterieuſes qu'il ne s'en attribue lui-même. Il étoit homme de naiſſance; mais aſſez mal avec la Fortune, pour ne pas rougir, à l'exemple de ſon frere, d'employer ſon habileté & ſon courage au ſervice de la Compagnie des Indes Orientales. Il fut nommé pour commander, avec le titre d'Amiral, trois Vaiſſeaux que la Compagnie envoyoit aux Indes, & lui-même s'eſt fait l'Hiſ-

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

torien de ſon Voyage. Voilà les ſeuls éclairciſſemens qu'il donne ſur les motifs de ſon entrepriſe.

Nom des Vaiſſeaux de la Flotte.

Les trois Vaiſſeaux ſe nommoient *The Trade's Increaſe*, c'eſt-à-dire, *l'Accroiſſement du Commerce*; le *Pepper-Corn*, & le *Darling*. Le premier, commandé par l'Amiral, étoit de mille tonneaux; le ſecond de deux cens cinquante, & le troiſiéme de cent nonante. Ils avoient à leur ſuite une Pinace de cent cinquante tonneaux, nommée le *Samuel*, qui étoit chargée de vivres & d'autres proviſions.

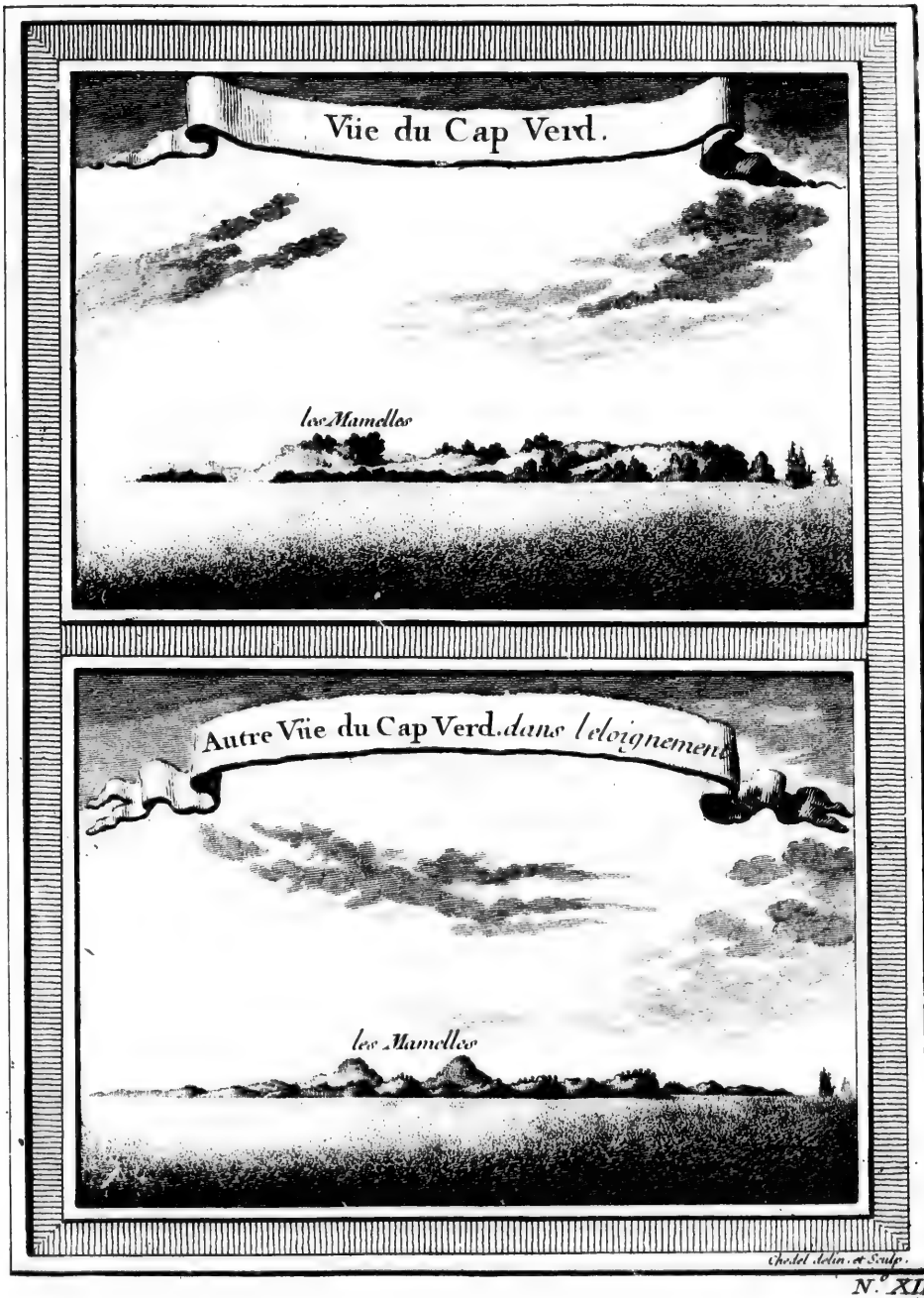
Iſle relâche au Cap Verd, & ſe fournit de mâts.

La Flotte mouilla le premier de Juin 1610 dans la rade du Cap Verd, ſous une Iſle où l'Equipage d'un Bâtiment François de Dieppe travailloit avec beaucoup d'ardeur à fréter une petite Pinace. Le grand mât de l'Amiral paroiſſant demander quelque réparation, les Charpentiers qui s'y employerent furent ſurpris de le trouver ſi vermoulu, trois pieds au-deſſus du pont, que ſi le tems eût été plus mauvais, il n'auroit pû réſiſter au moindre orage. Sir Henri fit deſcendre quelques-uns de ſes gens au rivage, avec ordre de chercher des arbres qui convinſſent à ſes beſoins. Il s'en trouva de ſi bons, qu'il en fit couper pluſieurs, pour les occaſions preſſantes. Mais il fallut obtenir la permiſſion du Chef des Négres, qui vint dîner à bord avec l'Amiral. On lui fit préſent d'une piece de drap & de quelques bagatelles.

Le ſéjour du Cap Verd eſt regardé comme un préſervatif contre le ſcorbut.

Le 15, après avoir calfeutré ſoigneuſement les Chaloupes & les Eſquifs, les ordres furent donnés pour lever l'ancre le lendemain. Sir Henri conſulta *Dounton*, Capitaine du Pepper-Corn, & ſes autres Officiers, ſur la route qu'il devoit tenir juſqu'au paſſage de la Ligne. La plûpart frappés de la beauté du Pays, de l'excellence de la Rade, & de l'abondance des proviſions, panchoient à demeurer plus long-tems dans un lieu où l'on prétendoit que les Matelots acqueroient de la force pour réſiſter à l'air & aux maladies. Les Négres mêmes racontoient là-deſſus des choſes preſqu'incroyables. Ils prétendoient avoir appris par le témoignage d'un grand nombre de Vaiſſeaux Eſpagnols & Portugais, que ceux que leurs néceſſités ou d'autres raiſons avoient fait demeurer plus d'un mois ſur leur Côte, s'y étoient tellement familiariſés avec l'air d'Afrique, qu'ils n'avoient jamais connu le ſcorbut & les autres maladies de mer. Quoiqu'ils fuſſent peu capables d'en expliquer la raiſon, ils aſſuroient que leurs eaux avoient des proprietés excellentes, non-ſeulement dans l'uſage actuel, mais long-tems après en avoir bû, ſur-tout en y mêlant la poudre d'une racine qui leur ſervoit communément de nourriture. Sir Henri conçut fort bien qu'on pouvoit tirer quelque avantage de s'être accoutumé au climat d'Afrique par un ſéjour de pluſieurs ſemaines; mais ne voyant aucun rapport entre la racine des Négres & les cauſes ordinaires du ſcorbut, qui ſont les viandes ſalées & l'âcreté de l'air marin, il n'entra dans ces idées que pour faire renouveller entiérement ſa proviſion d'eau. Il s'imagina même que la vûe des Négres étoit de le retenir dans leur Rade, par l'utilité qu'ils tiroient du ſéjour de trois Vaiſſeaux étrangers. Cependant le départ fut differé juſqu'au 18, pour ſatisfaire les Matelots, ſur qui les diſcours des Négres avoient fait beaucoup d'impreſſion; & l'Amiral ne refuſa pas même d'acheter une proviſion de racines ſeches, pour en faire du moins l'experience. Le plus grand avantage que la Flotte tira de ce délai, fut d'éviter une affreuſe tempête, qui s'éleva la nuit du ſeize, & qui dura dix

Tempête furieuſe.


Vüe du Cap Verd.
les Mamelles
Autre Vüe du Cap Verd. dans l'eloignement
les Mamelles
Chastel delin. et Sculp.

N.° XII.

heures entieres avec la même violence. Mais elle ſe fit peu ſentir dans la Rade ; & tandis que la mer étoit dans une agitation extraordinaire, le tems ne perdit preſque rien de ſa ſérenité ſur la terre. Sir Henri Middleton, 1610.

Il arriva le 17 un Bâtiment Hollandois, qui avoit été forcé de couper ſes mâts, & qui venoit ſe radouber au Cap après avoir évité le naufrage. L'image de la mort ſembloit peinte encore dans les yeux de tout l'Equipage. Le Capitaine, qui ſe nommoit *Van Tryden*, avoit fait jetter une partie de ſa cargaiſon dans la mer ; & faiſant eau de toutes parts, il n'auroit pas conſervé un ſeul ballot ſi la tempête avoit duré deux heures de plus. Dans le beſoin où il étoit de toutes ſortes de proviſions, les Anglois lui fournirent ce qu'ils avoient de prêt pour eux-mêmes. Ils aiderent même au travail de ſon Vaiſſeau. Vaiſſeau Hollandois fort maltraité par la Mer.

Cependant ils furent mal payés de leurs bienfaits & de leurs ſervices. Quoique la néceſſité juſtifie certains excès, ils ne purent ſouffrir que les Hollandois abuſaſſent de la facilité qu'ils avoient à les recevoir ſur la Flotte, pour y enlever tout ce qui leur paroiſſoit utile à leurs beſoins. Sur les premieres plaintes, l'Amiral ordonna de fermer les yeux, & défendit même qu'on redemandât pluſieurs inſtrumens qui avoient été dérobés. Mais cette indulgence même augmenta tellement le déſordre, que pluſieurs Matelots Anglois qui s'étoient vû enlever juſqu'à leurs uſtenciles, employerent ouvertement la violence. Quatre Hollandois qui avoient été pris ſur le fait dans le Pepper-Corn, furent jettés bruſquement dans la mer. Van Tryden porta ſes plaintes à l'Amiral. Les Matelots Anglois furent punis, moins pour s'être défendus contre le vol, que pour avoir manqué d'obéiſſance, & s'être attribué le droit d'exercer la Juſtice. Mais l'Equipage des trois Vaiſſeaux goûta ſi peu cette diſtinction, que s'étant ſoulevé ouvertement, il menaça de tailler les Hollandois en pieces & de brûler leur Vaiſſeau. Van Tryden prit le parti de venir demander grace pour les Matelots Anglois, & de faire reſtituer tout ce que ſes gens avoient enlevé. Différend entre les Anglois & les Hollandois pour quelques vols.

Quelques Anglois, qui s'étoient exercés à la chaſſe, apporterent ſur la Flotte une eſpece de Licorne ; du moins ſi tous les animaux qui n'ont qu'une corne doivent porter ce nom. Elle avoit d'ailleurs plus de reſſemblance avec le Cheval qu'avec toute autre ſorte de bêtes à quatre pieds. Sa couleur étoit brune, ſes dents pointues & ſa queue fort courte. Sir Henri conſerva précieuſement ſa corne, qui étoit de la longueur de trois pieds & demi, ſur ſept pouces de tour dans ſa plus grande épaiſſeur. Eſpece de licorne.

Avant que de lever l'ancre, on revint à déliberer ſur la route que la Flotte devoit tenir juſqu'au paſſage de la Ligne. Il fut réſolu de porter pendant quarante lieues au Sud-Sud-Oueſt, & puis au Sud-Sud-Eſt, juſqu'à ce qu'on ſe fût approché de la Ligne ; enſuite d'avancer directement à l'Eſt. On renvoya de-là le Samuel.

Le 24 de Juillet, la Flotte entra dans la Baye de Saldanna, où elle trouva trois Vaiſſeaux Hollandois qu'elle ſalua de cinq coups de canon. Ils y étoient pour y faire de l'huile de Veau marin, dont ils avoient déja rempli trois cens pipes. Les Anglois prirent terre le même jour. Le nom du Capitaine Keeling, qu'ils apperçurent ſur les rocs, avec la datte du mois de Janvier 1609, qui étoit celle de ſon retour, & celui de David Middleton, frere Ils arrivent à la Baye de Saldanna ; ce qu'ils y trouvent.

Sir Henri Middleton. 1610.

de l'Amiral, qui étoit parti de Saldanna au mois d'Aout de la même année, leur firent chercher quelque Lettre aux environs, comme on étoit convenu à Londres d'en laiſſer pour l'inſtruction mutuelle. Il s'en trouva une, enſevelie dans la terre, directement au-deſſous du nom de Keeling; mais le caractere en étoit ſi alteré, qu'il fut impoſſible d'en lire un ſeul mot. Pendant le ſéjour qu'on fit dans la Baye, il n'arriva rien de plus remarquable que la gueriſon des Malades.

Difficulté de trouver des vivres dans la Baye de Saint-Auguſtin.

Le 6 de Septembre, à 23 dégrés 30 minutes de latitude, on eut la vûe de Madagaſcar, & l'on jetta l'ancre avant la nuit dans la Baye de S. Auguſtin. On y trouva l'*Union*, qui étoit dans une grande diſette de vivres. L'Amiral ayant gagné le rivage dans la Pinace, ne fut pas plus heureux à ſe procurer des proviſions. On n'emporta de cette Côte que de l'eau & du bois.

Le 10, après avoir ſuivi long-tems la terre avec un bon vent Sud-Eſt, on compta d'avoir fait au moins vingt-ſix lieues; mais on ne ſe trouva guéres plus avancé que de vingt, parce qu'on avoit été porté vers le Sud par les courans. On eut à les combattre, avec une défiance & des efforts continuels, juſqu'au 19$^{e}$ dégré de latitude, où l'on trouva d'autres ennemis dans les calmes. Le 20 à midi, la latitude ſe trouva d'onze dégrés 40 minutes; & la variation, de 12 dégrés 40 minutes. Dans le cours de l'après midi, on apperçut les Iſles de Queriba, qui ſont baſſes, & dangereuſes par la quantité de petits rocs & de bas-fonds dont elles ſont environnées.

Iſles de Queriba.

Avec des vents aſſez favorables, les combats furent continuels contre les courans, & les erreurs fréquentes, juſqu'au 6 d'Octobre, qu'on ſe trouva à 2 dégrés 30 minutes de latitude du Nord. La variation y étoit de 14 dégrés 2 minutes. On ne ceſſa point juſqu'au 16 d'eſſuyer encore les mêmes difficultés, avec des erreurs & des variations perpetuelles. Le 17, ayant porté droit au Nord, on fit dix-ſept lieues, & l'on découvrit le matin les Iſles *duas Hermanas*, ou *les deux Sœurs*. Enfin, le 18 au ſoir, on entra dans une Baye fort ſabloneuſe de l'Iſle de Socotra, au 12$^{e}$ dégré 25 minutes de latitude. Il n'y avoit que la néceſſité de faire de l'eau qui pût arrêter les Anglois dans un lieu ſi deſert & ſi ſtérile. Auſſi leverent-ils l'ancre le 21, pour gagner la rade de Tamerin, principale Ville de l'Iſle. Cependant le vent, qui étoit à l'Eſt, les empêcha d'y arriver juſqu'au 25. La latitude de Tamerin eſt de 12 dégrés 30 minutes; & la variation de 19 dégrés 18 minutes.

Rade de Tamerin dans l'Iſle de Socotra.

La Ville eſt ſituée au pied d'une montagne fort haute & fort eſcarpée. La Rade s'ouvre entre Eſt par Nord & Oueſt par Nord-Oueſt. On y mouilla ſur dix braſſes d'eau & ſur un excellent fond. Le 25, l'Amiral fit deſcendre Femel, avec un cortege honorable, pour offrir au Roi quelques préſens. Ils conſiſtoient dans une piece de drap, un gobelet d'argent, & une lame d'épée, qui furent reçus avec des témoignages de reconnoiſſance & des offres de ſervice.

L'Amiral viſite le Roi.

Sir Henri ſe rendit lui-même à terre, le jour ſuivant, accompagné de ſes principaux Marchands, & d'une Garde bien armée. Quelques Inſulaires, qui s'étoient préſentés pour le recevoir, le conduiſirent au Palais du Roi. Ce Prince parut à la porte de ſa chambre, à l'arrivée des Anglois; & les faiſant entrer fort civilement, il preſſa l'Amiral de s'aſſeoir près de lui. Après d'autres complimens, Sir Henri lui fit diverſes queſtions ſur le commerce de la

Mer rouge, auſquels il répondit par de grands éloges du Pays & des Habitans, mais ſur-tout d'Aden & de Mocka. Il ajoûta que le Vaiſſeau Anglois l'*Aſcenſion*, ayant porté ſes marchandiſes dans ces deux lieux, s'en étoit défait avec tant d'avantage, qu'il étoit revenu entiérement à vuide, & qu'à ſon retour il avoit été obligé, pour la ſûreté de ſa navigation, de ſe leſter à Socotra; ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût peri malheureuſement. On peut donc compter cette raiſon entre celles qui cauſerent ſon naufrage. L'Amiral, échauffé par les eſperances qu'on lui donnoit pour le Commerce, demanda au Roi la permiſſion de calfeutrer ſa Pinace. Elle lui fut refuſée dans la Rade où il étoit, parce que le Roi craignoit beaucoup que la preſence d'une Flotte Angloiſe n'éloignât les Etrangers de ſa Capitale; mais la premiere Rade où il étoit entré lui fut offerte, avec l'aſſurance de toutes ſortes de ſecours. Enfin ce Prince voyant l'Amiral peu diſpoſé à profiter de cette offre, s'efforça d'adoucir ſon refus par d'autres faveurs. Il lui accorda de l'eau, ſans la lui faire payer, quoique tous les Etrangers la payaſſent fort cher. Il lui dit qu'il ne lui reſtoit point d'aloes à lui offrir, parce qu'il avoit envoyé toute ſa proviſion à ſon pere, qui étoit Roi de Fartak dans l'Arabie heureuſe, & qui faiſoit ſa réſidence à *Kuſchem*; mais lui faiſant appréhender de n'y être pas reçu favorablement, il lui conſeilla de tourner ſes vûes de Commerce du côté de la Mer rouge. L'Amiral & tout ſon cortege eurent l'honneur de dîner avec le Roi.

Sir Henri Middleton 1610. Circonſtances de cette viſite.

Fartak dans l'Arabie heureuſe.

Le 7 de Novembre, la Flotte ayant levé l'ancre, prit à l'Oueſt par Sud & à l'Oueſt Sud-Oueſt en ſuivant la Côte. A peine étoit-il dix heures du matin, lorſqu'elle apperçut une terre haute, qu'elle prit pour Aden. C'étoit dans l'éloignement une ſorte de Promontoire, qui s'élevoit comme *Abba del Curia*. Le ſoir, à ſix heures, on jetta l'ancre ſur vingt braſſes de fond, à la vûe d'une Ville ſituée dans une Vallée au pied d'une montagne; ce qui forme une perſpective fort agréable. On fut aſſuré dès le même jour que c'étoit Aden. Une Barque, partie du port, vint s'informer des intentions de l'Amiral, & lui offrir tout ce qui convenoit à ſes beſoins s'il étoit amené par le Commerce. Mais tandis qu'il écoutoit ces offres, le vent qui s'éleva à l'Eſt-Sud-Eſt, & la force extraordinaire du courant, l'emporterent à plus de vingt lieues. Cependant s'étant rapproché le 8, il lui vint une ſeconde Barque, montée par trois Arabes, qui portoient le Pavillon du Gouverneur, & qui lui demanderent, de ſa part, de quelle Nation il étoit, quelles vûes l'avoient amené, & s'il ſe propoſoit de s'arrêter long-tems dans le Pays. Ils ajoûterent, que s'il étoit Anglois, il ſeroit reçu volontiers; que l'année d'auparavant le Capitaine Sharpey étoit venu dans leur Port, & que de-là il s'étoit rendu à Mocka, où il avoit trouvé à ſe défaire de toutes ſes marchandiſes.

La Flotte Angloiſe ſe rend à Aden.

L'Amiral leur demanda le nom & le caractere du Bacha. Ils répondirent que ſon nom étoit *Jaffer*; que ſon Prédeceſſeur avoit été un fort méchant homme; que celui-ci n'étoit pas beaucoup meilleur, & qu'en géneral les Turcs ne valoient rien.

Bachas Turcs & leur caractere.

Sir Henri envoya ſa Pinace au rivage, ſous les ordres de *Jean Williams*, un de ſes Facteurs, qui parloit Arabe. Elle fut reçue civilement; mais on refuſa au Facteur un Pilote qu'il demandoit pour conduire la Flotte juſqu'à

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Moka. On voulut du moins qu'il restât trois Marchands Anglois pour ôtages. Cependant cette difficulté fut terminée par une autre voye. A la vûe des trois Vaisseaux qui levoient l'ancre pour se rendre à Mocka, les Marchands de la Ville demanderent en grace à l'Amiral de leur en laisser un; promettant d'en acheter toutes les marchandises, & d'accorder aux Anglois toutes les faveurs qu'ils pouvoient desirer. Il consentit à leur laisser le *Pepper-Corn*, sans abandonner le dessein qu'il avoit de se rendre à Mocka. Mais le Pilote qu'il attendoit ne paroissant point aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité pour profiter du vent, il mit à la voile le 12 sans ce secours.

Les Anglois laissent un Vaisseau à Mocka.

Son esperance étoit de suivre un petit Bâtiment Indien, qui faisoit la même route. Après avoir cotoyé le rivage pendant le reste du jour, tantôt Oüest-Sud-Oüest, tantôt Oüest par Nord, en trouvant toujours vingt-huit à trente brasses de fond, vers le soir il perdit de vûe son guide. Le 13 il continua de suivre la Côte, portant entre Oüest par Nord, & Sud, quoique son véritable point dût être l'Oüest. Le jour suivant, il découvrit de grand matin, à trente lieues d'Aden, le Promontoire qui est à l'entrée de la Mer rouge, & qui s'éleve avec l'apparence d'une Isle. A l'opposite est une Isle basse & platte, qui se nomme *Babelmandel*. Elle a du côté du Sud un Canal assez large, qui sert d'entrée. L'Amiral passa ce Détroit. Ensuite il envoya sa Pinace pour demander un Pilote, dans un Village qui est sur la Côte du Nord, à l'entrée d'une Baye sabloneuse. Il lui vint deux Arabes, dont on lui vanta beaucoup l'habileté. La profondeur de l'eau dans le Détroit est entre huit & onze brasses. Ayant suivi la Côte, Nord par Oüest & Nord-Nord-Oüest, sur dix-huit & vingt brasses de fond, il découvrit vers quatre heures après midi la Ville de Mocka; & dans l'espace d'une heure il arriva proche du Port; mais le vent devint si gros, que ses deux grands mâts se fendirent, & que le Pilote Arabe qui conduisoit le Trade's Inercase, le fit échouer, avec autant d'imprudence que de malheur, sur un grand banc de sable. Comme l'orage ne diminuoit pas, & que les flots étoient fort agités, on craignit beaucoup de ne pouvoir se délivrer d'un embarras si pressant.

Entrée de la Mer Rouge.

Un Vaisseau Anglois échoue près de Mocka.

Au milieu du péril, & lorsque l'arrivée des ténébres sembloit devoir l'augmenter, on vit paroître une Barque qui venoit du Port, avec un Turc de fort bonne mine, que le Gouverneur envoyoit à la découverte. L'Amiral répondit à ses questions, qu'il étoit Anglois, & qu'il venoit pour le commerce. On l'assura qu'il seroit vû de bon œil à ces deux titres, & que pour l'accident du Navire échoué, il devoit peu s'allarmer, parce qu'il n'arrivoit guéres de grand Bâtiment à Mocka, qui ne courût le même péril & qui n'en sortît heureusement. Après ces explications, le Turc se hâta de retourner au Port, dans l'impatience d'informer l'Aga de ce qu'il avoit appris; mais il promit de revenir le lendemain avec des Barques, pour soulager le Vaisseau. On le nommoit en Arabe *Amir al Bahr*, c'est-à-dire, *Seigneur de la Mer*, & son Office consistoit à visiter les Vaisseaux, pour empêcher les fraudes du Commerce, & pour faire décharger les marchandises. Malgré le faste de son titre, ses appointemens se réduisoient à certains droits d'entrée & de sortie.

Premieres explications avec les Turcs.

Il revint le 14, avec trois ou quatre autres Turcs, deux desquels parloient la Langue Italienne. Ils apporterent à l'Amiral un présent de la part de l'Aga,

& l'offre de tout ce qui pouvoit être utile à ſes beſoins. Il pouvoit s'aſſurer, lui dirent ils, de trouver à Mocka les mêmes commmodités qu'on vante à Conſtantinople, à Alep & dans les meilleurs Ports de l'Empire Ottoman. Quatre ou cinq Barques legeres, dont ils furent ſuivis, s'approcherent du Vaiſſeau échoué pour recevoir les marchandiſes qu'on y voudroit décharger. Les Anglois y jetterent d'abord tout ce qui ſe trouva ſous leurs mains : Femel, ſans conſulter l'Amiral, y mit tout ce qui lui appartenoit, & prit le parti de ſe rendre au rivage avec les Turcs. L'argent, les dents d'éléphans, la poudre & le plomb furent tranſportés ſur le Darling. Enſuite, on employa toute la ſoirée à donner quelque mouvement au Vaiſſeau, en le tirant à force de bras avec tous les cables ; mais tous les efforts furent inutiles.

Sir Henri Middleton. 1610.

On décharge le Vaiſſeau échoué.

On continua le lendemain de décharger tout ce qui pouvoit augmenter le poids d'une ſi groſſe maſſe, & d'envoyer ſucceſſivement les ballots & les tonneaux au rivage. L'Amiral reçut une lettre de Femel, qui lui rendoit compte des civilités qu'il avoit reçues de l'Aga, & d'un Traité qu'il avoit fait avec lui, ſuivant lequel les Anglois devoient payer cinq pour cent de tout ce qui ſeroit vendu, avec la liberté de remporter à bord les marchandiſes dont ils ne pourroient ſe défaire. L'Aga lui écrivit auſſi, pour lui renouveller ſes offres par une lettre de ſa propre main, & ſignée de ſon ſceau. La fin de cette journée fut heureuſe. On réuſſit enfin, par le ſecours des Cabeſtans, à tirer le Vaiſſeau du ſable ; & l'on eut avant la nuit la ſatisfaction de le voir à flot.

Traité avec les Turcs.

Le Vaiſſeau eſt remis à flot.

Le 19, on vit arriver deux Barques avec une lettre de Femel, qui demandoit du fer à l'Amiral. En lui envoyant ce qu'il déſiroit, Sir Henri lui déclara par écrit qu'il ne permettroit plus qu'on tranſportât des marchandiſes à terre, avant que celles qui s'y trouvoient déja fuſſent entiérement vendues. A cette réponſe, Femel en fit une autre qui ſurprit beaucoup tous les Anglois de la Flotte. Il marquoit à l'Amiral que s'il penſoit à faire quelque commerce, il falloit, ſuivant l'uſage du Pays, qu'il deſcendît lui-même au rivage ; ſans quoi les Infidéles ne ſe perſuaderoient jamais qu'il ne fût pas venu avec de mauvaiſes intentions. L'Interpréte étoit chargé de lui déclarer auſſi par l'Ordre de l'Aga, que s'il étoit ami des Turcs & diſpoſé à commercer de bonne-foi, il ne devoit pas faire difficulté de deſcendre. Il lui cita l'exemple de Sharpey & de tous les Capitaines Indiens, qui n'avoient pas refuſé aux Turcs ce témoignage d'eſtime & de confiance. Malgré la réſiſtance de ſon propre cœur & les allarmes de ſes gens, Sir Henri ſe détermina le 20 à ſe rendre à terre avec une ſuite moins nombreuſe que choiſie. Il trouva ſur le rivage pluſieurs perſonnes de diſtinction aſſemblées pour le recevoir, & des Muſiciens qui le conduiſirent au bruit de leurs inſtrumens juſqu'à la maiſon de l'Aga. Il y fut reçu avec toutes les marques poſſibles d'amitié & de conſidération. On le fit aſſeoir près de l'Aga, tandis que tout le reſte de l'Aſſemblée étoit debout. Il préſenta la Lettre du Roi, avec un préſent qu'il avoit apporté pour le Bacha, & qu'il pria qu'on lui fît remettre inceſſamment. Il fit auſſi un préſent à l'Aga, qui le reçut avec beaucoup de ſatisfaction, en l'aſſurant qu'il ne ſeroit pas troublé dans l'exercice de ſon commerce, & que ceux qui entreprendroient de le chagriner ſeroient punis ſéverement. Après ces complimens, l'Aga le pria de ſe lever, & l'ayant fait revêtir d'une robbe de ſoye pourpre, brochée d'argent, il lui proteſta qu'étant déſormais ſous la protec-

L'Aga exige que l'Amiral deſcende.

Accueil qu'il y reçoit.

SIR HENRI MIDDLETON. 1610.

tion du Grand-Seigneur, il n'avoit à craindre aucune insulte. En sortant de l'Audience, on lui présenta un beau cheval, richement paré, & conduit par un homme d'apparence. Il monta dessus, pour se rendre au logement des Anglois, couvert de sa nouvelle robbe, & toujours escorté par les Musiciens de la Ville. Après avoir dîné avec les gens de sa Nation, il parut pour se rendre à bord. Mais l'Aga le fit presser fort instamment de s'arrêter sur le rivage. Il y consentit pour voir calfeutrer sa Pinace, d'autant plus que le tems devint fort mauvais.

Il retourne au rivage où il s'arrête.

Il ne se passa point un jour où l'Aga ne fît quelque civilité ou quelque présent à l'Amiral. Le 28 il le fit prier deux fois de se rejouir, & de se préparer, après le jeûne des Turcs, qui étoit prêt d'expirer, à l'accompagner dans une promenade qu'il vouloit faire à sa maison de campagne & dans d'autres lieux de plaisir. Le même jour, Pemberton, qui étoit logé dans la Ville, étant venu se promener au rivage, Sir Henri le retint à souper; après quoi l'envie leur prit à tous deux de retourner à bord. Les Turcs qui leur servoient de cortége, les prierent de remettre leur départ au lendemain, sous prétexte que la nuit étoit trop avancée. L'Amiral, quoiqu'offensé de cet obstacle, n'en conçut aucune défiance; & supposant qu'ils agissoient sans ordre, il résolut d'en faire le lendemain ses plaintes à l'Aga. Le matin, tandis qu'il prenoit l'air à sa porte avec Femel & Pemberton, il lui vint un Janissaire avec quelque commission de l'Aga. Comme il ignoroit la langue Turque, il fallut attendre quelques momens, jusqu'à l'arrivée de l'Interpréte. Le sujet du Message étoit un nouveau compliment. L'Aga le prioit de se livrer à la joie, sur les réponses favorables qu'il avoit reçues du Bacha, à qui il avoit envoyé les présens. Au même instant un Anglois de la suite de l'Amiral accourut avec effroi, pour l'avertir qu'il étoit trahi, & que les Turcs étoient aux mains avec les Anglois de l'autre côté de la maison. Le Messager de l'Aga, qui étoit encore présent feignit beaucoup de surprise, & se fit montrer le lieu du combat. Il s'y rendit aussi-tôt. Les Anglois le suivirent; & l'Amiral s'avança lui-même, en appellant ses gens à haute voix, & les exhortant à se rassembler autour de lui, pour se défendre dans la maison.

Les Turcs commencent à l'inquieter.

Ils attaquent les Anglois.

Tandis qu'il parloit avec cette chaleur il reçut de quelques Turcs, qui s'avancerent près de lui, un coup furieux qui le fit tomber sans connoissance. Mais la douleur qu'on lui fit souffrir, en lui liant les mains derriere le dos, lui fit bientôt rappeller ses esprits. Lorsqu'on le crut capable de marcher, deux Turcs, l'escortant de chaque côté, le conduisirent dans cet état à la Ville, où il trouva plusieurs de ses Compagnons traités avec la même barbarie. En chemin on lui prit son argent & trois bagues de prix, dont l'une étoit son cachet. Il fut enfermé dans une étroite prison avec sept autres Anglois qui étoient échappés au carnage, & chargé de chaînes fort incommodes & fort pesantes. Ses gens lui apprirent qu'ayant été surpris sans défense, par une troupe de Turcs bien armés, huit d'entre eux avoient été tués des premiers coups, quatorze blessés dangereusement, & le reste fait prisonnier.

Perte des Anglois, & traitement qu'ils essuient.

Après le succès de cette premiere trahison, les Infidéles chercherent le moyen de se saisir des Vaisseaux & des marchandises. Ils mirent dans trois grandes Barques, cent cinquante Soldats, pour surprendre d'abord le *Darling*, qui étoit à peu de distance du rivage. Ils ôterent leur turban, dans l'esperance

perance de n'être pas reconnus & de paſſer pour des Chrétiens. A la faveur de cette ruſe, ils aborderent en effet le Bâtiment ; & la plûpart y étant montés avant que les Anglois ſe fuſſent défiés du péril, ils firent main-baſſe ſur les premiers. Cependant les autres ſautant ſur leurs armes, ſe mirent en état de diſputer courageuſement leur vie. Un Matelot eut la préſence d'eſprit de prendre un baril de poudre, qu'il jetta au milieu des traîtres, avec une méche allumée ſi juſte, que pluſieurs furent brûlés ſans pouvoir être ſecourus. Les autres effrayés de cette execution, ſe retirerent vers la poupe pour ſe reconnoître. Mais la mouſqueterie & d'autres barils de poudre qui furent jettés parmi eux avec le même ſuccès, augmenterent tellement leur conſternation, que la plûpart ſe précipiterent dans les flots, tandis que le reſte deſcendant autour du Vaiſſeau pour regagner leurs Barques, demandoient quartier avec de grands cris. Ils ſe flattoient en vain de l'obtenir. Les Anglois maſſacroient ſans pitié tout ce qui tomba ſous leurs coups. Il n'en échappa qu'un, qui avoit eu l'adreſſe de ſe cacher, & qui obtint grace après la fin du carnage.

Sir Henri Middleton. 1610.

Les Turcs attaquent un Vaiſſeau Anglois.

Ils ſont fort maltraités.

Pendant cette furieuſe action, une des Barques, qui ſur quelques ordres mal conçus étoit retournée d'abord au rivage, y avoit déja publié que l'Emir al Bahr s'étoit ſaiſi du Vaiſſeau. On y fit de grandes réjouiſſances, & l'Aga fit partir auſſi-tôt d'autres Barques pour amener une ſi belle priſe juſqu'à la Ville. La ſurpriſe de ſes gens fut extrême, en voyant venir à leur rencontre quelque reſte de Turcs qui étoient échappés à la vengeance des Anglois. Malgré le chagrin que l'Aga reſſentit de cette nouvelle, il fit dire à l'Amiral, par ſon Interpréte, que les Muſulmans avoient jugé à propos de s'emparer d'un de ſes Vaiſſeaux, & le lendemain il ſe le fit amener avec les ſept autres priſonniers.

L'Aga ſe fait amener l'Amiral & les autres Priſonniers.

En les voyant paroître, il s'avança au-devant d'eux d'un air irrité ; &, d'un ton qui ne l'étoit pas moins, il demanda à l'Amiral comment il avoit eu la hardieſſe de venir dans le Port de Mocka, ſi voiſin de la ſainte Ville de la Mecque ? L'Amiral répondit que ſon arrivée n'avoit pas été inconnue, puiſqu'il avoit pris ſoin d'en donner avis aux Turcs, & qu'il n'avoit conſenti d'ailleurs à deſcendre au rivage qu'après des inſtances redoublées & ſur l'engagement qu'ils avoient pris de traiter favorablement les Anglois. L'Aga reprit, qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'approcher de la ſainte Ville, dont Mocka étoit le Port ou la Clé ; & que le Bacha avoit ordre du Grand-Seigneur de faire eſclaves tous ceux qui oſeroient entrer dans cette Mer. Sir Henri répliqua que c'étoit ſa propre faute, puiſqu'il avoit arrêté les Anglois par ſes inſtances & par de belles promeſſes. Alors l'Aga le pria d'écrire à bord du Darling, pour ſçavoir combien il y reſtoit de Turcs priſonniers. L'Amiral lui dit que c'étoit prendre un ſoin fort inutile, puiſque ce Vaiſſeau étoit entre les mains des Turcs. Il eſt vrai, répondit l'Aga, que mes gens s'en ſont ſaiſis, mais votre grand Vaiſſeau eſt venu me l'enlever. Cet artifice, par lequel il s'efforçoit de déguiſer la verité, ſervit du moins à conſoler Sir Henri de la premiere nouvelle. Après avoir varié plus d'une fois dans ſes diſcours, l'Aga lui propoſa enfin d'envoyer par écrit au grand Vaiſſeau l'ordre de ſe rendre, & lui promit de lui accorder l'autre pour ſe retirer avec tous ſes gens. Une propoſition ſi ridicule ne pouvoit cauſer que

Propoſitions & menaces de l'Aga.

Sir Henri Middleton. 1610.

de l'indignation à l'Amiral. Il ſe fit violence pour répondre tranquillement, que ſes gens n'étoient pas des inſenſés, qui fuſſent capables ſur un ordre ſimple, de venir ſe précipiter volontairement dans l'eſclavage. Je ſuis ſûr, reprit l'Aga, que ſi vous leur écrivez, ils n'oſeront pas vous deſobéir. Eh bien, répondit Sir Henri d'un ton ferme, je ne veux pas leur écrire.

Conſtance de l'Amiral.

L'Aga voyant toutes ſes inſtances inutiles, lui demanda quelle ſomme d'argent il avoit ſur ſes Vaiſſeaux. L'Amiral répondit qu'il avoit peu d'argent, & que ce qu'il avoit apporté étoit moins pour acheter des marchandiſes que des vivres. L'Aga continua de demander ſi les deux Vaiſſeaux avoient à bord beaucoup d'eau & de proviſions. L'Amiral répondit qu'ils en avoient aſſez pour deux ans. Cette réponſe étoit peu vraiſemblable; mais il parut qu'elle n'en faiſoit pas moins d'impreſſion ſur les Turcs, car avec beaucoup de mauvaiſe-foi ils étoient aſſez groſſiers pour croire les autres plus ſinceres.

Il eſt traité avec beaucoup de barbarie.

Enfin l'Aga revenant à ſes premieres vûes, menaça l'Amiral de lui faire couper la tête, s'il refuſoit d'écrire au grand Vaiſſeau. J'y conſens, lui répondit Sir Henri. Les fatigues de la mer & les déſagrémens du Commerce me rendent la vie fort ennuyeuſe. Les offres faiſant auſſi peu d'impreſſion ſur lui que les menaces, l'Aga donna ordre qu'il fût ſéparé de ſes compagnons, & chargé de nouvelles chaînes, avec les fers aux pieds & aux mains. On le logea pendant le reſte du jour, dans une étable à chiens, fort obſcure & fort ſale. La nuit, ſur les inſtances de *Schermal*, Conſul des Banians, il fut conduit dans un lieu plus commode, avec un de ſes Matelots qui parloit la Langue Turque. Cependant il n'eut que la terre pour lit, & qu'une pierre pour chevet.

Vers le milieu de la nuit, il reçut la viſite du Lieutenant de l'Aga, & du *Drogueman*, ou de l'Interpréte, qui le prierent avec beaucoup de douceur d'écrire à bord, pour ſçavoir le nombre & les noms des priſonniers Turcs. Mais ils lui recommanderent abſolument de ne rien dire dans ſa Lettre de ſa propre ſituation, & des violences qu'il avoit eſſuyées. Au contraire ils exigerent qu'il ſe louât du traitement qu'il avoit reçu, & que pour colorer ſon retardement, il leur écrivît qu'il attendoit la réponſe du Bacha dans une maiſon où l'on prenoit ſoin qu'il ne lui manquât rien. Il conſentit à faire cette Lettre; mais il y donnoit ordre à ſes gens de veiller ſur les deux Vaiſſeaux, & de n'en laiſſer ſortir perſonne pour venir au rivage. Elle fut montrée ſéparément à pluſieurs des priſonniers, avec des obſervations pour reconnoître ſi elle étoit conforme aux inſtructions du Lieutenant.

On l'engage à faire une Lettre ſincere pour ſes gens.

Il ſe paſſa quelque tems, ſans qu'elle pût être envoyée à bord, parce qu'il ne ſe trouvoit perſonne qui eût la hardieſſe de la porter. A la fin, un homme de Tunis en Barbarie, qui parloit fort bien la Langue Italienne, s'offrit pour cette entrepriſe, à condition que l'Amiral écrivît à ſes gens de le bien traiter. Sir Henri ne ſe fit pas preſſer pour y conſentir. Cette ſeconde Lettre fut examinée avec autant de ſoin que la premiere, & partit le jour ſuivant. On reçut pour réponſe que tous les Turcs avoient été tués ou noyés, à la réſerve d'un ſeul, qui ſe nommoit *Ruſuan*; & que les Anglois des deux Vaiſſeaux apprenoient avec d'autant plus de joye des nouvelles de leur Amiral, que Ruſuan les avoit aſſurés de ſa mort & de celle de tous les gens de ſa ſuite. Ce priſonnier Turc étoit un Soldat du commun.

Réponſe des gens de l'Amiral.

Sir Henri & les ſept Anglois de ſa ſuite demeurerent dans cette miſerable ſituation juſqu'au 15 de Décembre, ſans recevoir aucune nouvelle des deux Vaiſſeaux, & ſans pouvoir les informer de leur miſere. L'Aga viſita pluſieurs fois l'Amiral, en renouvellant toujours ſes promeſſes ou ſes menaces, pour tirer de lui l'ordre qu'il deſiroit. Ses réponſes furent les mêmes. On le preſſoit particuliérement ſur la quantité des proviſions, parce que l'Aga comprenant enfin que les deux Vaiſſeaux n'en pouvoient être fournis pour deux ans, ſe promettoit que la néceſſité forceroit les Anglois de ſe rendre. Le vent ne leur permettoit pas de quitter cette mer avant le mois de Mai, & les Côtes ſont ſi ſteriles qu'ils avoient peu de ſecours à tirer des lieux voiſins. En effet, quoiqu'ils fuſſent libres dans une Rade fort large & fort ouverte, l'eau commençoit à leur manquer; d'autant plus qu'ils avoient été forcés de ſe défaire de cinquante tonneaux, pour ſoulager les deux Bâtimens dans leur premiere diſgrace. D'ailleurs ne recevant aucune nouvelle de la terre, ils avoient autant d'embarras ſur la conduite que ſur la courſe qu'ils devoient tenir. Après beaucoup d'incertitudes, un Matelot, nommé Jean Shambert, entreprit de ſe rendre à terre, pour éclaircir aux riſques de ſa vie le ſort de ſes compagnons & le ſien. Il ſe mit dans une Chaloupe, avec un Indien de ſon Vaiſſeau pour lui ſervir d'Interpréte; & gagnant à la rame une petite Iſle qui eſt à la vûe de la Ville, il y arbora le Pavillon de paix. Une Barque Turque vint le prendre au même moment. L'Aga, qui ſe le fit amener, lui demanda bruſquement d'où lui venoit l'audace d'approcher du rivage ſans ſa permiſſion. Il répondit qu'il étoit chargé d'une Commiſſion; & qu'avec la qualité de Meſſager & l'Enſeigne de paix qu'il avoit arborée, il ſe croyoit en droit de pénétrer juſqu'au milieu de ſes Ennemis. On l'interrogea beaucoup ſur l'état des deux Vaiſſeaux. Ses réponſes s'accorderent heureuſement avec celles de l'Amiral; & pour le ſujet de ſa Commiſſion, il proteſta qu'il n'en avoit point d'autre que de s'informer par ſes propres yeux de la ſituation de l'Amiral.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Leur embarras dans la Rade.

Hardieſſe d'un Matelot Anglois.

On ne fit pas difficulté de le conduire dans la chambre obſcure où Sir Henri n'avoit pas ceſſé d'être lié fort étroitement. Sortant du grand jour, il fut long-tems ſans pouvoir le diſtinguer. Il lui remit les, larmes aux yeux, une Lettre qu'il avoit apportée pour lui. L'Amiral apprenant de quelle maniere il étoit venu & toutes les interrogations qu'il avoit eſſuyées, douta beaucoup qu'on lui permît de retourner à bord. Quelques jours auparavant le Capitaine du Pepper-Corn lui avoit envoyé d'Aden un Meſſager, que l'Aga avoit retenu dans les fers. Shambert répondit que ſi l'on portoit la perfidie juſqu'à l'arrêter, lui qui s'étoit mis à couvert ſous le droit des gens, il étoit venu dans la réſolution de partager les ſouffrances de ſon Maître & de ſon Amiral. Cependant, contre ſon attente, il obtint, le 16, la liberté de retourner à ſon Vaiſſeau, & même la permiſſion de revenir le lendemain, ſi Sir Henri demandoit quelque choſe qu'on lui voulût envoyer. C'étoit un artifice pour ſe ſaiſir de quelques bagatelles dont l'Amiral avoit beſoin. Shambert les ayant apportées le jour ſuivant, elles lui furent enlevées à ſon approche, & l'Aga les prit pour ſon uſage.

Etat de l'Amiral dans ſa priſon.

Il ſembloit que cette tyrannie dût être perpetuelle, lorſqu'on vit arriver de Zenan un Aga, Chef des Chaoux, avec des ordres du Bacha, pour éclaircir

Le Bacha prend connoiſſance des priſonniers Anglois.

Sir Henri Middleton. 1610.

l'affaire des Priſonniers Anglois. A peine fut-il entré dans la Ville, qu'il ſe fit amener l'Amiral & ſes compagnons. Il avoit fait placer dans ſa chambre trois ſiéges, ſur leſquels deux autres Agas, *Reghis & Jaffar*, parurent avec lui. Il ſe nommoit *Iſmael*. Sa premiere queſtion fut celle qui avoit été renouvellée tant de fois. Il voulut ſçavoir comment les Anglois avoient été aſſez hardis pour venir ſi près de la ſainte Ville ſans un paſſeport du Grand-Seigneur. L'Amiral répondit que le Roi ſon Maître avoit un Traité d'alliance avec la Turquie, ſuivant lequel il étoit permis aux Anglois d'exercer le Commerce dans tous les Etats du Grand-Seigneur, dont Mocka faiſoit une partie. Il ne faut que les lumieres de la raiſon, lui dit l'Aga, pour excepter de toutes ſortes de Traités la ſainte Ville, dont les Profanes ne doivent jamais approcher. Ne ſçaviez-vous pas, reprit-il, que l'épée du Grand-Seigneur eſt fort longue. Vous ne m'avez pas pris par l'épée, repliqua l'Amiral, mais par trahiſon; ſans quoi je n'aurois craint ni vos épées ni celles de perſonne. L'Aga ſe plaignit qu'il parloit avec trop d'orgueil. Enſuite il le preſſa, comme Jaffar, d'envoyer à ſes gens l'ordre de livrer les deux Vaiſſeaux.

Diſcours d'Iſmael Aga.

Tous ces diſcours ayant produit peu d'effet, Iſmael les interrompit, pour déclarer à l'Amiral qu'il étoit venu de la part du Bacha, avec l'ordre exprès de le conduire à Zenan. En même tems il lui conſeilla de faire venir de ſon Vaiſſeau des habits plus épais, parce qu'il ſentiroit le froid en traverſant les Montagnes. Sir Henri ne marqua point d'éloignement pour ce voyage; mais offrant de ſe contenter d'un fort petit cortege, il demanda en grace que ſes gens fuſſent renvoyés à bord. Iſmael répondit qu'il doutoit ſi cette faveur ne ſurpaſſoit pas ſon pouvoir, parce que l'ordre du Bacha étoit de le conduire avec tous ſes gens; mais qu'il prenoit ſur lui de le ſatisfaire en partie, & qu'il ne l'obligeoit à ſe faire accompagner que de cinq Anglois, tandis que les autres demeureroient à Mocka juſqu'à nouvel ordre. Ainſi quelques malades qui n'étoient point en état de ſupporter le voyage, furent diſpenſés de cette fatigue. Avant le départ, Sir Henri reçut une Lettre de Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, qui lui apprenoit ſon arrivée dans la Rade de Mocka. Il lui fit réponſe auſſi-tôt, pour lui donner des ordres & des conſeils propres aux circonſtances.

L'Amiral & les autres Priſonniers ſont conduits au Bacha.

Iſmael fit partir ſes Priſonniers à cheval, le 22 de Décembre. La Caravane étoit de trente-quatre hommes. Dès le ſoir du même jour, Pemberton trouva le moyen de s'échapper, ſans avoir communiqué ſon deſſein à l'Amiral. Il s'étoit imaginé que le terme d'un tel voyage ne pouvoit être que la mort ou la ſervitude. Le lendemain, en montant à cheval, l'Aga fit la revûe de ſa Troupe, & croyant trouver un Anglois de moins, il demanda ce qu'il étoit devenu. L'Amiral lui répondit que n'ayant pas compté ſes gens à ſon départ, il ne ſçavoit s'il lui manquoit quelqu'un.

Pemberton s'échappe dans la route.

Malgré les injuſtices des Turcs, Sir Henri avoit trouvé à Mocka pluſieurs honnêtes-gens qui l'avoient traité avec amitié. Un Aga, nommé *Hamed*, lui avoit fait divers préſens dans ſa priſon, en l'exhortant à ne pas ſe décourager, parce que ſa cauſe étoit bonne. Le jour de ſon départ, le même Aga lui avoit envoyé, pour lui & pour ſes compagnons, une proviſion de pain, avec des Lettres de recommandation adreſſées à *Chelabi-Abdallah*, un des

Honnêtes gens parmi les Turcs.

principaux Officiers du Bacha. Le Conſul des Banians n'avoit pas laiſſé paſſer un jour ſans le viſiter dans ſa priſon, & ſes viſites avoient toujours été accompagnées de quelque préſent. *Toukcar*, riche Négociant, avoit auſſi marqué de la conſidération pour les Anglois & de la pitié pour leurs peines. Etant parti de Mocka pour Zenan, deux jours avant eux, il leur avoit promis de leur rendre ſervice auprès du Bacha, & l'Amiral rend témoignage qu'il executa fidellement ſes promeſſes. Sir Henry Middleton. 1610.

La Caravane arriva le jour de Noel dans une Ville nommée *Tayen*, à quatre journées de Mocka. L'Amiral & ſes gens furent regardés avec admiration d'une foule de Peuple, qui vint aſſez loin au-devant d'eux; & l'Aga prenant un air de triomphe, les fit ranger deux à deux en entrant dans la Ville, comme s'il eût voulu les faire paſſer pour des Priſonniers de guerre. Il obſerva la même méthode dans toutes les Villes qui ſe trouvoient ſur la route. Un jeune homme qui ſervoit de Sécretaire à l'Amiral, étant tombé malade à Tayen, fut laiſſé à la garde du Gouverneur; & cet accident fit interrompre pendant pluſieurs jours le Journal de la route. Mais Sir Henri ſe ſouvient qu'il trouva l'air très-froid juſqu'à Zenan, & que dans tous les lieux où l'on paſſa la nuit, il n'eut point d'autre lit que la terre. Comme la plûpart de ſes gens avoient des habits fort legers, il fut obligé de leur acheter des robbes fourrées, ſans quoi ils ſeroient morts de froid. Il étoit lui-même aſſez mal couvert, parce qu'ayant pris à Mocka le conſeil de l'Aga pour une raillerie, il n'avoit pû ſe perſuader que l'air fût ſi rude dans les Montagnes. Chaque jour au matin, la terre étoit couverte de frimats; & dans les environs de Zenan, qui eſt à 16 dégrés 15 minutes de la Ligne, la glace avoit chaque nuit l'épaiſſeur d'un doigt. Sir Henri ne l'auroit pas cru, s'il ne l'avoit éprouvé. Route des Anglois.

Il y a quinze journées de route entre Mocka & Zenan. Le 5 de Janvier 1611, on arriva deux heures avant le jour à deux mille de cette Ville, où les Anglois furent gardés à terre juſqu'au lever du Soleil, & ſouffrirent un froid ſi vif, qu'au départ ils pouvoient à peine ſe remuer. A quelque diſtance de la Ville, ils rencontrerent un Officier du Bacha, à la tête de deux cens hommes, avec leurs trompettes & leurs tymbales. On s'arrêta quelque tems encore, pour former l'ordre de la Marche. La Troupe de Zenan ſe diviſa en deux parties, dans l'intervalle deſquelles les Anglois furent placés. On leur ôta leurs robbes & leurs chevaux, pour les faire marcher à pied. L'Amiral & Femel furent les ſeuls qui conſerverent leurs montures, mais ils furent forcés de ſuivre l'ordre de la Marche. Ils traverſerent ainſi toute la Ville juſqu'au Château, en eſſuyant les regards d'une foule d'Habitans qui rendoient le paſſage fort étroit. A la premiere porte, ils trouverent une Garde nombreuſe. La ſeconde étoit défendue par deux groſſes pieces d'artillerie ſur leurs affûts, & la cour qui étoit entre deux leur parut fort ſpacieuſe. Les Soldats qui les avoient eſcortés firent une décharge de leurs mouſquets à la premiere porte; après quoi ils ſe mêlerent avec le reſte de la Garde. L'Amiral & Femel furent avertis de mettre pied à terre, en entrant dans la cour, & de ſe placer à la tête de leurs gens. Ils n'y furent pas long-tems ſans être appellés par quelques Officiers qui les conduiſirent devant le Bacha. C'étoit un jour de Divan, ou de Conſeil. On leur fit monter à l'extré- 1611. Ils arrivent à Zenan. Reception des Anglois à Zenan.

Sir Henri Middleton. 1611.

mité de la cour un eſcalier de douze marches, au ſommet duquel deux hommes d'une taille extraordinaire prirent l'Amiral par les bras, en les ſerrant de toute leur force, & l'introduiſirent dans une longue gallerie où le Conſeil étoit aſſemblé. Il y avoit de chaque côté un grand nombre de ſpectateurs aſſis; mais le Bacha étoit dans l'enfoncement, ſeul ſur un ſopha, avec un certain nombre de Conſeillers qui étoient à quelque diſtance de lui. Le plancher étoit couvert de tapis fort riches; & tous ces objets enſemble formoient une aſſez belle perſpective,

L'Amiral eſt conduit devant le Bacha.

A cinq ou ſix pas du Bacha, les deux Guides de l'Amiral l'arrêterent bruſquement. Il demeura pendant quelques minutes expoſé aux regards de l'Aſſemblée. Enfin le Bacha lui demanda d'un air ſombre & dédaigneux de quel Pays il étoit & ce qu'il venoit chercher dans celui des Turcs. L'Amiral répondit qu'il étoit un Marchand Anglois, & que ſe croyant ami du Grand-Seigneur en vertu des Traités du Roi ſon Maître, il étoit venu pour exercer le Commerce. Il n'eſt permis à aucun Chrétien, lui dit gravement le Bacha, de mettre le pied dans cette Contrée; & j'ai moi-même averti le Capitaine Sharpey de déclarer là-deſſus les ordres du Grand-Seigneur aux Marchands de ſa Nation. L'Amiral répliqua que le Capitaine Sharpey ayant eu le malheur de périr par un naufrage ſur la Côte de l'Inde, n'avoit pû communiquer cet avis aux Marchands d'Angleterre; & que pour lui, s'il eût été mieux informé, il n'auroit pas pris plaiſir à ſe précipiter dans la ſituation où ſon malheur l'avoit conduit. Il ajoûta que l'Aga de Mocka l'avoit trompé, en l'aſſurant que les Anglois ſeroient vûs de bon œil dans le Pays, & qu'ils y ſeroient auſſi libres que dans tout autre lieu de la Turquie; qu'il leur avoit fait quantité d'autres promeſſes par rapport à leur ſûreté; mais que violant auſſi-tôt ſa parole, il les avoit fait attaquer par des gens armés, il en avoit maſſacré pluſieurs, & l'avoit fait priſonnier lui-même avec le reſte.

Circonſtances de l'Audience.

Le Bacha répondit que l'Aga n'étoit que ſon Eſclave, & n'avoit pas eu droit de prendre des engagemens ſans ſa participation : mais que tout ce qu'il avoit entrepris contre les Anglois s'étoit fait par ſes ordres, ou plutôt ſuivant ceux du Grand-Seigneur même, qui vouloit que les Chrétiens fuſſent châtiés lorſqu'ils oſoient approcher de la ſainte Ville. Nous ne le ſommes que trop, repartit l'Amiral; & ſi vous nous accordez la liberté de remonter ſur nos Vaiſſeaux, cette avanture nous ſervira de leçon pour l'avenir. Non, lui dit le Bacha, vous demeurerez ici, d'où vous pourrez écrire à l'Ambaſſadeur que vous avez à Conſtantinople; & de mon côté j'écrirai au Grand-Seigneur, pour conſulter ſes volontés ſur votre ſort, & ſçavoir s'il vous permet ici le Commerce.

Sentence du Bacha.

L'Amiral fut congedié après cette explication, & conduit avec cinq ou ſix de ſes gens dans une priſon aſſez commode, tandis que tous les autres furent précipités dans un noir cachot & chargés de chaînes. Un jeune homme de ſa ſuite, s'étant imaginé en le voyant conduire devant le Bacha, qu'il y alloit recevoir la mort, & qu'on ne lui feroit pas attendre long-temps le même ſort après ſon Maître, tomba dans un évanouiſſement ſi profond qu'il n'en revint que pour expirer peu de jours après.

Les Anglois entrent en priſon.

Le 6 de Janvier, Sir Henri fut étonné de recevoir un Meſſager du Kiahia, ou du Lieutenant Géneral du Bacha, qui l'invitoit à déjeûner avec lui. Les

Faveurs qu'ils reçoivent du Kiahia.

portes de sa prison lui furent ouvertes. Après avoir déjeûné familiérement avec ce Seigneur, il lui raconta dans des termes fort touchans les trahisons & les injustices qu'il avoit essuyées à Mocka. Le Kiahia l'exhorta beaucoup à prendre courage, en lui faisant esperer que ses affaires prendroient bientôt une meilleure face, & lui promettant du moins tous ses services. *Shermal*, Consul des Banians de Mocka, avoit mis cet honnête Turc dans les interêts de l'Angleterre. L'Amiral s'en apperçut encore plus aux civilités qu'il reçut de son Geolier, & aux nouvelles commodités qu'on lui fournit dans sa prison.

Sir Henri Middleton. 1611.

Deux jours après, il fut invité par le Kiahia à l'accompagner avec Femel, dans une promenade à sa maison de campagne. Là, ce généreux Musulman l'assura sans restriction qu'il obtiendroit bientôt la liberté avec tous ses compagnons, & qu'il seroit renvoyé à Mocka, où ses Ennemis seroient forcés de réparer tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il lui promit que son amitié pour les Anglois se soutiendroit avec constance; & prenant à témoins quelques Turcs & quelques Arabes, qui composoient son cortege, il protesta que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors n'étoit que dans la vûe de plaire à Dieu. Sir Henri n'en jugea pas moins que son premier motif étoit l'esperance d'un présent considérable. Hamed Aga, qui avoit écrit en faveur des Anglois, les avoit prévenus sur les principes de la Cour de Zenan. Le même jour il y arriva un More du Caire, qui étoit ancien ami du Bacha, & qui lui avoit prêté des sommes considérables avant sa fortune. Ce More avoit eu dans la Rade de Mocka un Vaisseau prêt à faire voile pour les Indes lorsque les Anglois avoient été trahis; & s'attendant à quelque effet de leur ressentiment, il n'avoit pas douté que la vengeance ne les portât d'abord à se saisir de son Bâtiment. Mais ils l'avoient laissé partir avec tant de liberté, que dans la reconnoissance qu'il avoit cru leur devoir, il leur avoit offert solemnellement son amitié. Il avoit écrit en leur faveur au Bacha; &, ne ménageant point les termes, il lui avoit représenté qu'il s'exposoit au risque de ruiner le Pays, en y détruisant le Commerce. Dans la visite qu'il lui faisoit à Zenan, il joignit toutes sortes d'instances à cette raison; &, personne n'osant parler avec la même liberté, il lui conseilla de renvoyer les Anglois avec toutes leurs marchandises. L'Amiral confesse dans sa Relation qu'il fut redevable de son salut à de si puissantes sollicitations. Il apprit ensuite de Shermal & de Hamed que le dessein du Bacha, en le faisant amener à Zenan, avoit été de lui faire couper la tête, & de réduire tous ses gens à l'esclavage. Hamed, surnommé *Vaddi*, étoit un riche Négociant d'Arabie, qui faisoit sa demeure ordinaire à Zenan, & qu'on appelloit le Marchand du Bacha. Son amitié se soutint avec la même fidélité jusqu'au départ des Anglois.

Esperances qu'on leur donne, & secours qu'ils reçoivent de plusieurs amis.

L'Amiral encouragé par tant de motifs, fit présenter au Bacha une Requête assez hardie. Il exposoit qu'en se rendant à Mocka il avoit donné ordre aux Commandans de ses Vaisseaux de suspendre les hostilités pendant vingt-cinq jours, & d'en user ensuite à leur gré, si dans cet espace ils ne recevoient aucune nouvelle de lui. Le tems étant expiré, il prenoit la liberté d'en avertir le Bacha, afin qu'il daignât se hâter de terminer son affaire, ou de lui donner quelques favorables assurances qu'il pût communiquer à ses

Requête hardie de l'Amiral.

Sir Henri Middleton. 1611.

gens; ſans quoi il ne pouvoit répondre que ſe voyant ſans Chef ils ne ſe portaſſent à la violence. Cette ruſe produiſit tant d'effet, que deux jours après on déclara poſitivement à l'Amiral que toutes les difficultés étoient finies; & que s'il étoit encore retenu à Zenan, c'étoit pour attendre l'arrivée de quelques Anglois qui avoient été arrêtés auſſi à Aden, & que le Bacha faiſoit venir, dans le deſſein de les renvoyer tous enſemble à Mocka.

Les Priſonniers Anglois d'Aden ſont envoyés à Zenan.

En effet on vit arriver le 17 M. Fowler & dix-huit autres Anglois, qui ſortoient des priſons d'Aden. Ils furent préſentés au Bacha, qui leur fit les mêmes queſtions qu'à l'Amiral, & qui les envoya dans une priſon ſans les y faire maltraiter. Quelques jours après, le Kiahia fit inviter l'Amiral à l'accompagner dans ſes Jardins. Il lui dit que le Bacha avoit deſſein de le voir auſſi dans ſa maiſon de plaiſance, & qu'il lui conſeilloit d'employer des termes doux & ſoumis pour l'appaiſer entiérement. Sir Henri lui demanda s'il croyoit que le Bacha lui rendît ſes marchandiſes & ſa Pinace. Il répondit qu'il l'ignoroit; mais que ſi les Anglois ſuivoient ſon conſeil, ils ne toucheroient point à cet article, pendant leur ſéjour à Zenan. Ecrivez-moi de Mocka, ajoûta-t'il, & je vous ſervirai de tout mon crédit. On a déja fait remarquer que le motif du Kiahia étoit l'eſperance d'une groſſe ſomme d'argent. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit engagé Schermal à prévenir l'Amiral par ſes bienfaits, & l'on avoit déja déliberé à quoi la ſomme devoit monter. Le Kiahia ne fit aucune difficulté d'en parler ouvertement. Il exigea une promeſſe de 500 écus Vénitiens; & l'ayant obtenue, il partit à cheval, après avoir chargé l'Interpréte d'amener ſur ſes traces l'Amiral & Femel au Jardin du Bacha.

Récompenſe promiſe au Kiahia.

On les fit attendre une heure à la porte. Enfin l'Interpréte ayant reçu ordre de les introduire, ils trouverent le Bacha dans un cabinet d'Eté avec le Kiahia debout à ſa droite, & dix ou douze autres Turcs derriere lui. L'Amiral fut conduit par deux hommes, qui tenoient les deux côtés de ſon habit; & Femel, qui le ſuivoit, eut la liberté de s'avancer ſans Guide. Le Bacha, les voyant à deux pas de lui, leur fit ſigne de s'arrêter: mais prenant un viſage riant, il fit diverſes queſtions à l'Amiral, ſur ſa ſanté, ſur la vie qu'il menoit à Zenan, & ſur le goût qu'il avoit pour les uſages du Pays. Enfin il l'aſſura que dans peu de jours il ſeroit renvoyé à Mocka avec tous ſes gens, & que la plus grande partie auroit la liberté de retourner à bord, tandis qu'il attendroit dans la Ville, avec les autres, que les Vaiſſeaux de l'Inde fuſſent entrés dans le Port: après quoi il ſeroit libre lui-même de remonter ſur les ſiens, & de tourner ſes voiles où il voudroit. L'Amiral, malgré le conſeil du Kiahia, voulut ſçavoir ſi ſes marchandiſes & ſa Pinace lui ſeroient rendues. On lui répondit qu'elles ne le ſeroient pas, parce qu'elles avoient été confiſquées au profit du Grand-Seigneur. Il demanda ſi quelques materiaux du moins qu'il avoit à Mocka, & qui lui étoient néceſſaires pour la navigation, ſeroient reſtitués. On lui promit de les rendre; & l'on s'engagea par de nouvelles promeſſes à lui accorder la liberté de rentrer dans ſon Vaiſſeau lorſque ceux de l'Inde ſeroient arrivés.

Promeſſes que le Bacha fait aux Anglois.

Eloge qu'il fait de lui-même.

Enſuite le Bacha prétendant juſtifier ce qui s'étoit paſſé, loua beaucoup ſon propre caractere & la douceur avec laquelle il avoit traité les Anglois. Il les félicita même du bonheur qu'ils avoient eu de tomber entre ſes mains, les aſſurant que ſous un Gouverneur auſſi rigide que ſon prédéceſſeur, il leur

en

en auroit coûté la tête pour s'être approchés de la ſainte Ville. Il leur déclara qu'il ne leur étoit rien arrivé que par l'ordre exprès du Grand-Seigneur, à qui les Bachas du Caire & de Swaken, auſſi-bien que le Cherif de la Mecque, avoient repréſenté que le Vaiſſeau Anglois l'*Aſcenſion* avoit acheté à Mocka les plus fines marchandiſes de l'Inde; ce qui avoit fait un tort conſidérable au Commerce de la Turquie; ſur quoi le Grand-Seigneur avoit envoyé à tous ſes Commandans l'ordre de confiſquer tous les Vaiſſeaux Anglois ou des autres Pays Chrétiens, qui viendroient dans cette Mer, & de tuer ou faire Eſclaves tous les hommes qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha voulut perſuader à l'Amiral que c'étoit le traiter avec beaucoup de bonté, malgré des ordres ſi ſéveres, que de lui accorder la permiſſion de retourner ſur ſes Vaiſſeaux. Il ajoûta que les Anglois & les autres Nations Chrétiennes apprendroient ſans doute à ne pas s'approcher deſormais de la ſainte Ville.

Sir Henri Middleton. 1611.

Le premier de Février, l'Amiral fut averti par le Kiahia que les Anglois devoient un compliment au Bacha ſur le choix que le Grand-Seigneur avoit fait de lui pour ſon Viſir. En effet ce Gouverneur venoit de recevoir les plus hautes marques de diſtinction & de faveur. Outre la Lettre du Grand-Seigneur, qui étoit dans des termes fort honorables, on lui avoit apporté de Conſtantinople une épée fort riche & les autres marques de ſa nouvelle dignité. Il reçut ces préſens avec beaucoup de ſolemnité. Etant allé au-devant, juſqu'à deux lieues de la Ville, on y dreſſa une tente où il ſe revêtit du Caffetan & des autres ornemens qu'on lui apportoit. Il revint enſuite à la Ville, accompagné de tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à ſa marche. L'Amiral & ſes principaux compagnons eurent des places marquées pour aſſiſter à ce ſpectacle. De-là, ils furent conduits par leur Interprète au Palais du Viſir, où ils furent admis à l'Audience ſans l'avoir long-tems attendue. Sir Henri lui proteſta qu'il n'avoit point d'autre vûe dans cette viſite que de prendre une vive part à ſa joye & de lui ſouhaiter toutes ſortes de proſperités. Le Viſir le remercia fort affectueuſement, & l'aſſura que toutes ſes promeſſes ſeroient bientôt remplies. Il parut ſi ſenſible au compliment des Anglois, qu'il leur accorda, comme une inſigne faveur, la permiſſion de baiſer ſa main.

Le Bacha de Zenan eſt créé Viſir.

Il reçoit les préſens du Grand Seigneur.

Cependant la plus grande partie des Priſonniers ſe reſſentoient de la miſere de leur ſituation. L'ennui, le froid, la peſanteur des fers, le mauvais air & la mauvaiſe nourriture en avoient fait tomber pluſieurs dans des maladies dangereuſes. A force de ſollicitations, Sir Henri obtint qu'ils fuſſent délivrés de cette affreuſe priſon. On lui donna dans la Ville une aſſez grande maiſon, pour les y raſſembler tous, avec la permiſſion de prendre l'air & de ſe promener. Pour comble de faveurs le Kiahia lui envoya ſix bœufs, & d'autres rafraîchiſſemens, qui rendirent la ſanté & les forces aux Malades.

Les Anglois ſont élargis.

Ils obtiennent la liberté de retourner à Mocka.

Enfin l'ordre, ou la permiſſion du départ arriva le 17. Le Kiahia ſe chargea lui-même de conduire l'Amiral & Femel à l'Audience du Bacha. Ils en furent reçus avec des marques extraordinaires de bonté, mais qui furent accompagnées d'avis & de menaces. Il leur répeta qu'ils ne devoient leur ſalut qu'à ſa clémence; que l'épée du Grand-Seigneur étoit longue, & qu'il lui avoit rigoureuſement défendu de ſouffrir les Chrétiens dans ces Mers: que la porte ſeroit fermée deſormais au pardon, & que c'étoit aux Anglois à

Sir Henri Middleton. 1611.

donner cet avis aux autres Nations Chrétiennes. L'Amiral le ſupplia du moins que s'il arrivoit quelques Vaiſſeaux Anglois dans le Pays avant qu'il eût le tems d'avertir ſa nation des ordres du Grand-Seigneur, on ne les trahît point par de fauſſes promeſſes, & qu'on leur déclarât nettement qu'ils ne devoient eſperer aucun commerce avec les Turcs. Cette priere fut rejettée. Il ſe réduiſit à demander que le Bacha prît la peine d'écrire à Mocka, pour donner plus de force à ſes ordres; dans la crainte que l'Aga, dont la haine étoit connue pour les Anglois, ne recommençât ſes injuſtices. Tout l'orgueil du Vizir s'émut à cette propoſition. Un mot de ma bouche, répondit-il, n'eſt-il pas ſuffiſant pour renverſer une Ville de fond en comble? Si l'Aga vous fait tort, je le ferai écorcher juſqu'aux oreilles, & je vous ferai préſent de ſa tête. N'eſt-il pas mon Eſclave?

Orgueilleuſe réponſe du Bacha.

Cependant, après ce tranſport d'orgueil & de colere, il donna ordre au Kiahia d'écrire quelques mots favorables à l'Amiral; mais il fut plus conſtant dans le refus qu'il fit de répondre à la Lettre du Roi d'Angleterre. En ſortant de l'Audience, l'Amiral dit au Kiahia qu'il étoit ſans épée, & qu'il demandoit la permiſſion d'en acheter une, afin de ne pas retourner dans la condition d'un Priſonnier, comme il étoit venu. Cette demande alla juſqu'aux oreilles du Bacha, qui lui envoya une de ſes propres épées. Le Kiahia jugeant que ſa bourſe étoit mal remplie après un ſi long ſéjour à Zenan, lui prêta cent ſequins d'or, pour payer les frais de ſa priſon & d'autres dettes. Ce qu'on a dit des vûes intereſſées du Kiahia n'empêchoit point qu'il ne fût capable d'une action liberale; au lieu que l'avarice du Bacha étoit extrême. Les riches Négocians avoient beſoin de s'obſerver beaucoup pour ne lui donner ſur eux aucune priſe. Il avoit fait tuer depuis peu un Aga qui avoit amaſſé d'immenſes tréſors; &, ſans aucune forme de Juſtice, il s'étoit mis en poſſeſſion de ſes richeſſes.

Son avarice.

Enfin l'Amiral prit congé de ſes Bienfaiteurs, & reçut deux Lettres du Kiahia; l'une pour le Gouverneur d'Aden, qui lui ordonnoit de reſtituer la Chaloupe du *Pepper-Corn*, l'autre pour celui de Tayes, qui portoit ordre de rendre aux Anglois le jeune homme qu'ils avoient laiſſé malade dans cette Ville, & qui avoit été forcé d'embraſſer le Mahométiſme. Quoique le chagrin de leur ſituation ne leur eût pas laiſſé beaucoup de goût pour les objets de curioſité, ils avoient fait quelques obſervations qu'ils nous ont conſervées. Zenan, que d'autres nomment *Sina*, leur parut un peu plus grand que Briſtol. Les maiſons y ſont de pierres liées avec du ciment. Il ne s'y trouve que de l'eau de puits, & le bois y eſt fort cher, parce qu'il y eſt apporté de loin. La Ville eſt entourée de murs; & pour Forteresſe, elle n'a qu'un Château à l'Eſt, où le Bacha fait ſa demeure. Au long des murs, & fort près de la priſon où l'Amiral avoit été enfermé, on a menagé un grand enclos, dans lequel on tient, ſous une ſure Garde, les femmes, les enfans & les proches parens de ceux dont la fidélité eſt ſuſpecte au Gouverneur. Les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans cet eſpace; mais ſi les raiſons qu'on a de les retenir durent aſſez long-tems pour laiſſer aux enfans le tems de croître, on les met alors aux fers dans une priſon plus étroite, pour y demeurer auſſi long-tems qu'il plaît au Bacha.

Obſervations ſur la Ville de Zenan.

Les Anglois partirent de Zenan le 18 de Février, montés ſur des ânes ou

Retour des Anglois à Mocka.

des chameaux, à l'exception de l'Amiral & de Femel qui obtinrent des chevaux. Ils avoient pour Conducteurs deux Chaoux, l'un à cheval l'autre à pied. Dans une ſi longue route, ils ne rencontrerent que treize lieux habités, dont l'Amiral écrivit les noms. *Siam*, petite Ville avec un Château ſur le revers d'une montagne, à 16 milles de Zenan. *Surago*, Village, 18 milles plus loin. *Damare*, petite Ville, 20 milles au de-là. *Ermin*, Village, 15 milles. *Nakhel Sammar*, Caranvanſeras ou Hotellerie, ſur une montagne du même nom, 14 milles. *Mohader*, Village, 13 milles. *Rabatamaine*, Caravanſeras, 16 milles. *Merſadin*, 16 milles. *Tayes*, Ville moins grande que Zenan de la moitié. *Euſras*, Ville, 16 milles. *Aſſambine*, Caravanſeras, 11 milles. *Akkamot*, Caravanſeras, 13 milles. *Mouſa*, Ville, 17 milles. *Mocka.*

Sir Henri Middleton. 1611.

On s'arrêta deux jours à Damare, par l'ordre d'Abdalla Chelabi, Lieutenant du Bacha dans cette Province. Les montagnes eſcarpées qu'on traverſe dans cette route, ont pour habitans des Arabes qui ne peuvent ſouffrir l'orgueil & l'inſolence des Turcs, & qui ne les laiſſeroient pas voyager ſans inſulte, s'ils n'apportoient un paſſeport de la Province d'où ils ſont partis. A Mohader, un des Chaoux ayant pris quelques ânes pour ſuppléer à ceux qui étoient fatigués du voyage, les Arabes s'attrouperent auſſitôt à la ſuite de la Caravane, & reprirent ces animaux, ſans qu'aucun Turc eût la hardieſſe de s'y oppoſer. On paſſa deux jours à Tayes, pendant leſquels Sir Henri n'épargna rien pour délivrer le jeune Anglois des mains du Gouverneur. On l'avoit forcé par toutes ſortes de menaces d'embraſſer la Religion de Mahomet. Un Matelot Anglois, qui parloit la langue du Pays, obtint la permiſſion de le voir dans une chambre où il étoit avec pluſieurs jeunes gens de ſon âge. Ce malheureux jeune homme verſa beaucoup de larmes à la vûe de ſon Compatriote, & proteſta qu'il n'étoit pas Mahométan dans le cœur. Il ajoûta qu'il avoit été trompé par de fauſſes aſſurances de la mort des Anglois à Zenan, & qu'on ne lui avoit laiſſé que le choix du Turban pour ſauver ſa vie; ce qui ne l'auroit pas même ébranlé, ſi pluſieurs Domeſtiques de l'Aga ne l'euſſent mené malgré lui dans un bain chaud, où l'ayant dépouillé avec violence, ils l'avoient circoncis. L'Amiral eut en vain recours à la Lettre du Kiahia. Elle portoit bien qu'on eût à rendre le jeune Anglois, mais ſuppoſé qu'il n'eût pas changé de Religion. Ainſi dans l'état où il ſe trouvoit, elle devenoit au contraire un ordre pour le retenir. Sir Henri s'étoit défié en la recevant, qu'elle étoit conçue dans ces termes; & cette raiſon l'avoit porté à ne la montrer qu'après avoir employé inutilement toutes les autres voyes.

Haine des Arabes contre les Turcs.

Un jeune Anglois ſe fait Mahométan.

L'Amiral avoit été traité fort civilement à ſon premier paſſage par le Gouverneur d'Eufras, qui étoit néanmoins Turc de naiſſance & de Religion. Il en reçut les mêmes civilités à ſon retour, juſqu'à trouver à ſix milles de ce lieu un Meſſager de ſa part, qui venoit le féliciter de la fin de ſes peines, & qui ne le quitta point juſqu'à la Ville, où les Anglois furent bien logés & bien ſervis. Ils mirent ſeize jours dans cette pénible route. Le 5 de Mars ils arriverent à Mocka vers huit heures du matin, au milieu d'une foule d'Habitans Arabes, qui marquerent beaucoup de joie de leur retour. Quelques Anglois qui y étoient reſtés priſonniers, avoient été mis en liberté le jour d'auparavant, & ne manquerent point de venir au devant de leurs Compa-

Civilité d'un Gouverneur Turc.

Sir Henri Middleton. 1611.

gnons & de leurs Chefs. L'Amiral apprit d'eux que le Ciel avoit favorisé la hardieſſe de Pemberton. Il étoit rentré heureuſement dans Mocka, où il avoit trouvé le moyen de ſe ſaiſir ſur le rivage d'un Canot, dans lequel il étoit retourné à bord.

Les Anglois arrivent à Mocka.

Diſſimulation de l'Aga.

La Caravane alla deſcendre à la porte de l'Aga, qui conſentit ſur le champ à recevoir l'Amiral & ſes principaux Compagnons. Après avoir lû les Lettres qu'ils lui avoient apportées, il compoſa ſon viſage à la diſſimulation, & ſes complimens furent auſſi vifs que l'amitié les auroit pû dicter. Il proteſta qu'il étoit charmé de leur retour, qu'il en remercioit le ciel, & qu'il avoit autant de chagrin que de honte de tout ce qui s'étoit paſſé. Il pria l'Amiral de lui pardonner, & de le mettre au nombre de ſes amis. Enfin rejettant ſa conduite ſur l'ordre de ſes Maîtres, il jura qu'il avoit fait violence à ſon inclination. Sir Henri feignit de le croire ſincere, & lui demanda ſi les ordres du Bacha ſeroient executés. Les proteſtations recommencerent avec la même chaleur. Elles furent même ſoutenues d'un déjeûner, que l'Aga le força d'accepter & qu'il prit avec lui. Enſuite le faiſant conduire avec tous ſes gens dans une maiſon voiſine du rivage, il lui laiſſa autant de liberté que de repos pendant le reſte du jour. Mais ſoit qu'il eût manqué de bonne-foi dès le premier moment, ou qu'il fût échappé quelqu'indiſcrétion aux Anglois, il les mit le lendemain dans un lieu plus éloigné du Port, & preſqu'au centre de la Ville, comme s'il eût craint qu'ils ne penſaſſent à s'échapper. Il leur donna des Soldats pour gardes pendant la nuit; & lui-même, il ſe promenoit autour de leur maiſon pendant le jour, comme s'il ne s'étoit fié qu'à ſes propres yeux pour les obſerver.

Grandeur & ſituation de Mocka.

Mocka eſt d'un tiers moins grand que Tayes. Ce n'eſt point une Ville défendue par des fortifications, mais elle eſt extrémement peuplée. Sa ſituation eſt ſur le bord de la Mer, dans un terrain fort ſabloneux. La maiſon du Gouverneur touche au rivage, & n'a plus loin qu'une groſſe jettée qui s'avance beaucoup dans la Mer. C'eſt où les Vaiſſeaux ſont obligés d'aborder pour empêcher la contrebande. La tête de la jettée eſt une plate-forme, ſur laquelle on a placé une douzaine de canons. Du côté de l'Oueſt on a rebâti un Fort qui avoit été détruit par les Anglois dans le premier voyage qu'ils firent dans cette Mer; &, dans l'état même où l'on s'eſt efforcé de le rétablir, il n'eſt pas capable d'une longue défenſe.

L'après-midi du 5, le *Darling* entra audacieuſement dans la Rade, & vint aſſez près de la jettée pour faire aſſurer l'Amiral par quelques Anglois qui ſe trouvoient ſur le rivage, que tout étoit en bon état ſur les trois bords. Le lendemain, Nakada Malek Ambar, Capitaine d'un grand Vaiſſeau de Dabul, qui étoit arrivé dans la Rade deux jours avant les Anglois, prit terre avec un grand nombre de Marchands, & fut conduit ſolemnellement dans la Ville. L'Aga s'étant préparé à le traiter, invita l'Amiral à cette fête. Là, devant toute l'Aſſemblée, il ſe fit apporter l'Alcoran, qu'il baiſa d'abord avec beaucoup de reſpect; & de ſon propre mouvement il jura qu'il ne ſouhaitoit pas de mal aux Anglois, qu'il feroit tout ce qui dépendoit de lui pour le ſuccès de leurs affaires, & qu'il avoit beaucoup de regret des peines qu'ils avoient eſſuyées. L'Amiral lui fit des remercimens fort vifs, en laiſſant au Ciel à juger de ſa bonne-foi. Le jour ſuivant, l'Aga donna

Serment de l'Aga en faveur des Anglois.

une autre fête aux Marchands de Dabul dans sa maison de campagne, où l'Amiral fut encore invité. Les Dabulliens étoient montés sur des chevaux d'une beauté admirable, & parés fort richement, tandis que Sir Henri & Femel avoient peine à marcher sur ceux qu'ils avoient amenés de Zenan. Sir Henri Middleton. 1611.

Le huit, tous les Anglois qui étoient à Mocka, reçurent ordre de s'assembler chez l'Aga. Ils étoient au nombre de soixante-six, dont trente furent reservés avec l'Amiral pour attendre l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde, & le reste eut la liberté de retourner à bord. Le Darling qui les vint prendre au rivage, obtint la permission d'acheter diverses commodités; & mettant aussitôt à la voile, il alla rejoindre les deux autres Bâtimens qui s'étoient retirés dans une fort bonne Rade, nommée *Assab*, sur la Côte des Abyssins. Ils y avoient trouvé du bois & de l'eau en abondance. Les Habitans du Pays sont aussi noirs que les Négres de Guinée. Sur les bords de la Mer, ils sont tous Mahométans; mais dans l'intérieur des terres il ne se trouve que des Chrétiens, Sujets du Prête-Jean. Ils vont nuds jusqu'à la ceinture, où ils sont couverts d'une sorte de pagne qui leur tombe sur les genoux. L'arrivée des Anglois leur causa d'abord beaucoup de frayeur. Mais lorsqu'on eût formé quelque liaison, & qu'elle fût ensuite confirmée par des sermens mutuels, ils s'empresserent de paroître avec des bœufs, des moutons & des chevres. Les payemens se firent pendant quelques jours en argent. A la fin ils demanderent eux-mêmes, pour échange, de la toile grossiere que les Anglois avoient achetée à Mocka, & ce commerce devint fort avantageux aux trois Vaisseaux. Le Prince du Pays, sous l'autorité du Monarque des Abyssins, fait sa résidence dans une Ville peu éloignée de la Côte, à quarante milles au Sud d'Assab; c'est-à-dire, assez proche du Détroit. Cette Ville se nomme *Rahaita*, & passe pour une des plus peuplées du Canton. La Langue qu'on y parle n'est point entendue des Arabes, quoique tous les gens au dessus du commun entendent celle d'Arabie. Les Commandans des trois Vaisseaux furent surpris de voir arriver des Députés du Prince qui leur envoyoit des préfens, avec l'offre de tout ce que le Pays produisoit. Ils témoignerent une profonde vénération pour un Prince si généreux, & leur reconnoissance se signala par diverses galanteries dont ils chargerent ses Messagers.

Une partie des Anglois est renvoyée à bord.

Les trois Vaisseaux se retirent à Assab.

En partant de Mocka, le Darling avoit obtenu la permission d'y retourner tous les dix jours, pour donner aux yeux des Infidéles, cette marque de respect & d'attachement à l'Amiral. Il ne parut point impossible aux Prisonniers Anglois de profiter de cette occasion pour se mettre en liberté. Tandis qu'ils s'occupoient d'un projet si hardi, ils eurent le spectacle continuel d'un grand nombre de Bâtimens, qui arrivoient de toutes les parties de l'Afrique & de l'Inde. Ce détail peut faire prendre quelque idée du commerce de Mocka. Il arriva le 2 d'Avril, un second Vaisseau de Dabul, extrémement chargé d'hommes & de marchandises. Le Capitaine ou le Nakada, fit une marche solemnelle dans la Ville, en robbe peinte, suivant l'usage. Ces robbes qui se gardent à Mocka pour ces occasions, sont louées un certain prix, & rendues fidélement après la fête. Le 3, il arriva d'Aden une sorte de Bâtiment nommée *Jelba*, qui amenoit la Chaloupe du Pepper-Corn. Le 4, on vit entrer dans le Port un troisiéme Vaisseau de Dabul, qui re-

Projet de l'Amiral pour s'échapper.

Détail du commerce de Mocka.

Sir Henri Middleton. 1611.

venoit d'Achin avec ſa cargaiſon de poivre. Ces trois gros Bâtimens de la même Ville appartenoient au Gouverneur, qui étoit Perſan, & fort célébre par l'étendue & le ſuccès de ſon commerce. Capitaines & Matelots, tous les hommes qu'il employoit à ſon ſervice étoient ſes Eſclaves. Maleck Ambar qui commandoit les trois Vaiſſeaux, & que l'Aga traitoit avec tant de diſtinction, n'étoit pas d'une condition plus relevée. Il n'avoit pas coûté plus de quinze ou ſeize pieces de huit à ſon Maître : mais ayant mérité ſon amitié & ſa confiance, il diſpoſoit de toutes ſes richeſſes, & jamais on ne le voyoit partir ſans une ſuite auſſi nombreuſe que celle d'un Bacha. Le 7 il arriva de l'Inde un Vaiſſeau chargé de coton. Le 10, deux grandes & riches Barques des Maldives, dont le Commandant rendit pluſieurs viſites à l'Amiral. Le 12, deux autres Barques de la Côte de Malabar. Le 14, une Barque chargée de cotton, pour les Bannians, & le lendemain une autre Barque de Baſſanor. Le 17, il vint par terre une nombreuſe Caravane de Marchands de Damas, de Suez & de la Mecque, pour commercer avec ceux de l'Inde. Le 19, un Vaiſſeau & une Barque de Cananor. Le Capitaine de ce Vaiſſeau ayant marqué de l'empreſſement pour voir l'Amiral Anglois, cette politeſſe déplût ſi fort à l'Aga qu'au milieu de la viſite il leur fit défendre par un de ſes gens de continuer leur correſpondance. Le 20, il arriva un Vaiſſeau de Calecut; le 23, une grande Barque qui appartenoit au Roi de Sokotra, & qui revenoit de Goa.

L'Amiral ſe ſert d'un Guzarate pour écrire en Angleterre.

Sir Henri cherchoit depuis long-tems l'occaſion de faire paſſer des Lettres en Angleterre, pour informer ſa Compagnie du traitement qu'il avoit reçu à Mocka. Le 2 de May, un Guzarate qui entreprenoit le voyage du Caire, ſe chargea des deux copies de la même Lettre, l'une pour le Conſul François du Caire, l'autre pour le Conſul Anglois d'Alep. Son eſperance étoit que l'un ou l'autre paſſeroit heureuſement : mais c'étoit ſe fier beaucoup au hazard. Le 10 il arriva un Barque de Suabell ou Magadoxa, chargé de dents d'éléphans, d'ambre & d'autres richeſſes de l'Afrique. Chaque année il venoit quatre Barques du même Pays; mais il étoit alors troublé par la guerre, & les Portugais y avoient brûlé tant de Bâtimens que le courage avoit manqué aux Marchands pour en faire partir un plus grand nombre. L'ambre venoit de Kankamara dans l'Iſle de Madagaſcar, c'eſt-à-dire, du même lieu où le Capitaine Rowles, qui commandoit l'*Union*, avoit été lâchement trahi. L'Amiral s'informa de ſon ſort, mais ſans pouvoir obtenir d'éclairciſſement.

Le Darling étoit déja venu au Port de Mocka, dans l'unique vûe d'en reconnoître la ſituation, & de recevoir les ordres de l'Amiral. Il y revint le 10 de May vers midi; & ſuivant ſa coutume, il tira un coup de canon, pour avertir qu'on lui envoyât une Chaloupe à bord. Le boulet gliſſa ſur l'eau, du côté de la Ville; ce qui déplût beaucoup à l'Aga. Cependant il ne refuſa point à Sir Henri la permiſſion d'envoyer au Vaiſſeau. Mais il fit porter au Capitaine Pemberton la défenſe de revenir dans la Rade, & celle même d'envoyer ſa Chaloupe au rivage, ſans avoir reçu de nouveaux ordres.

L'Amiral Anglois penſe ſérieuſement à ſe ſauver.

Le lendemain au point du jour, l'Aga étant parti pour ſa maiſon de campagne avec les principaux Habitans de la Ville, Sir Henri réſolut de ſaiſir cette occaſion pour executer le projet qu'il méditoit depuis long-tems de ſe

mettre en liberté. Hamed Aga, & d'autres Turcs auſſi-bien diſpoſés pour les Anglois, lui avoient dit plus d'une fois que le Bacha n'executeroit point ſes promeſſes s'il n'y étoit forcé. Enfin, l'ennui de ſa priſon fortifiant ſon courage, il écrivit à Pemberton qu'il croyoit pouvoir ſe ſauver dans un coffre vuide, & qu'il le prioit de lui envoyer promptement la Chaloupe, avec quelques Matelots réſolus, & des liqueurs fortes pour enivrer ſes Gardes. Avant que de communiquer ſon deſſein à Femel, il le fit jurer, non-ſeulement de garder le ſecret, mais de ne faire aucune objection contre une entrepriſe à laquelle il étoit déterminé. Enſuite lui ayant lû ce qu'il écrivoit à Pemberton, il le chargea de faire la garde, avec quelques autres, dans un certain endroit du rivage; avec promeſſe de les attendre, s'il pouvoit gagner la Chaloupe, & de les prendre avec lui. D'un autre côté, il donna ordre à ſes Charpentiers & à d'autres Artiſans de ſa ſuite, de ſe ſaiſir d'une Barque qui étoit au Sud de la Ville, & qui ne manquoit de rien pour mettre à la voile; mais il leur défendit abſolument de s'y embarquer avant qu'ils euſſent vû la Chaloupe s'éloigner de la jettée.

Sir Henri Middleton. 1611.

Meſures qu'il prend pour ſon évaſion.

Tout parut d'accord à favoriſer l'entrepriſe de l'Amiral. L'Officier qui le gardoit s'arrêta long-tems à boire dans un cabaret de la Ville; ce qui étoit ſans exemple, car les yeux de cet incommode Géolier ne s'étoient pas fermés un moment ſur le Chef des Anglois. On laiſſoit aux autres la liberté de ſe promener & d'aller juſqu'au rivage ſans être obſervés; mais Sir Henri l'étoit ſi continuellement que le tems de ſon ſommeil n'étoit pas excepté. Il profita de l'abſence de l'Officier pour diſtribuer entre ſes autres Gardes les liqueurs fortes qu'il avoit reçues de Pemberton. Ils ne furent pas long-tems à s'enyvrer. L'Oficier étant revenu à minuit ſe retira dans ſa chambre, qui n'étoit ſéparée de celle de l'Amiral que par un mur. Ce fut alors que les Anglois du complot ſortirent deux à deux pour ſe rendre aux lieux que Sir Henri leur avoit marqués. Pour lui, ſe mettant dans le coffre qu'il tenoit prêt, il fut porté directement au rivage, où il ſortit de cette cage pour entrer heureuſement dans la Chaloupe. Onze perſonnes qui l'avoient ſuivi avec le même bonheur, & qui avoient ſervi à le porter y entrerent avec lui. Mais Femel & ceux de ſa troupe perdirent trop de tems à vouloir ſe charger de mille choſes moins précieuſes qu'embarraſſantes. Le bruit de leur fuite ſe répandit dans la Ville, & mit en mouvement quantité de Turcs pour les pourſuivre. Cependant les Traîneurs auroient pu ſe ſauver, ſi ſe hâtant moins de gagner la Chaloupe, ils euſſent été l'attendre à la pointe de la jettée; mais avant qu'elle pût ſe mettre en état de les recevoir, les Turcs eurent le tems de s'approcher.

Il ſe fait porter au rivage dans un coffre.

L'Amiral déſeſperé de voir ſes gens à la merci des Infidéles, fit tous les efforts imaginables pour les ſecourir, juſqu'à retourner fort près du rivage. Leur malheur voulut que dans cette précipitation, il heurta rudement contre le ſable; ce qui l'empêcha de s'avancer plus loin: mais il fit mettre quelques-uns de ſes gens à la nage, pour ſauver du moins Femel. Ils n'étoient plus éloignés de la terre de la longueur d'une picque, lorſqu'ils virent les Turcs qui ſe ſaiſiſſoient de lui & de ſes Compagnons. Femel, vivement pourſuivi par un homme fort vigoureux, lui tira au viſage un coup de piſtolet, qui le bleſſa mortellement. Sir Henri conçut alors qu'il n'y avoit rien à ſe promettre

Malheur d'une partie de ſes gens.

Femel eſt arrêté avec ſes Compagnons.

Sir Henri Middleton. 1611.

de la force ni de l'adreſſe. Il voyoit toute la Ville en allarme & le rivage couvert de gens armés. D'ailleurs, il avoit encore à traverſer un eſpace dangereux, & ſi reſſerré par la petite Iſle qui partage le Port, qu'il y auroit eu de la folie à s'arrêter plus long-tems. Il donna ordre à ſes Rameurs de gagner le grand Canal; & ſe trouvant bientôt en pleine eau, il ne lui reſta plus rien à craindre de ſes ennemis.

L'Amiral & d'autres Anglois échappent aux Turcs.

Pendant ce tems là, on veilloit exactement ſur le Darling; & lorſqu'on vit approcher la Chaloupe, on ſe mit en état de la ſecourir ſi elle étoit pourſuivie. Les Artiſans qui s'étoient ſaiſis de la Barque, ayant conduit leur entrepriſe avec beaucoup de bonheur, parurent preſqu'en même tems, & n'eurent pas plus de peine à gagner le Vaiſſeau. Tolbot fut le ſeul qui périt à la vûe de ceux qui s'éloignoient du rivage. Il s'étoit arrêté trop long-tems; & les autres ayant mis à la voile, ſans s'être apperçu qu'il manquoit, il n'eût pas d'autre reſſource que de ſe jetter à la nage pour les rejoindre. Mais ſes habits, ou d'autres obſtacles, cauſerent ſa perte & le firent diſparoître en un moment.

Sir Henri ne laiſſa pas de conſerver juſqu'au jour l'eſperance de voir arriver quelques-uns des malheureux qu'il laiſſoit derriere lui. On découvrit en effet un Canot qui s'avançoit lentement, & qui portoit deux hommes: mais c'étoient deux pauvres Arabes, & la crainte cauſoit leur lenteur. Ils parurent balancer long-tems à s'approcher du Vaiſſeau. Enfin le plus hardi s'étant déterminé à monter à bord, préſenta une Lettre, dont on reconnut auſſitôt le caractere. Elle étoit de Femel, qui exprimoit avec beaucoup de force le péril qu'il avoit eſſuié, & celui dont il ſe croyoit encore menacé. Ceux qui l'avoient arrêté, avoient voulu d'abord lui ôter la vie; mais quelques Soldats, qui avoient été careſſés par les Anglois, s'étoient empreſſés de le ſecourir, & l'avoient conduit avec ſes Compagnons dans la maiſon de l'Aga, dont il attendoit le retour en tremblant.

Triſte ſituation de Femel & des autres Priſonniers.

On apprit enſuite que l'Aga trouvant à ſon arrrivée cette troupe de Priſonniers, devint auſſi pâle que ſon Turban, & que dans le premier tranſport de ſa colere, il proteſta qu'il leur en coûteroit la tête. Il leur demanda comment ils avoient eu la hardieſſe de vouloir le tromper. Femel répondit qu'étant venu d'Angleterre ſous l'autorité de leur Amiral, ils n'avoient rien entrepris que par ſes ordres, auſquels il ne leur étoit pas permis de déſobéir. Cette réponſe ne l'ayant point appaiſé, il les fit charger de chaînes, en répetant qu'il leur feroit abbatre la tête. Mais il parut s'apaiſer dès le lendemain, à la priere de Nakada Maleck Ambar, & des autres Capitaines Etrangers, qui ſe portoient à ſervir les Anglois par la crainte qu'ils n'attaquaſſent leurs Vaiſſeaux dans la Rade. Cependant ils furent gardés plus étroitement que jamais.

Fierté de l'Amiral Anglois.

D'un autre côté l'Amiral fit déclarer à l'Aga que s'il continuoit malgré l'ordre du Bacha, de retenir ſes gens, & ce qui appartenoit à ſes Vaiſſeaux, il brûleroit tous les Bâtimens qui étoient dans le Port, & qu'il étendroit ſa vengeance juſqu'à la Ville. Il fit avertir en même tems tous les Capitaines étrangers de n'envoyer aucune Chaloupe à leurs Vaiſſeaux qui ne ſe préſentât au ſien, pour y rendre compte de leur commiſſion, & de n'en rien faire venir ſans ſon conſentement ou ſans ſon ordre. Un procédé ſi ferme jetta

le

le trouble & la conſternation dans la Ville. L'Aga fort embarraſſé lui-même craignit qu'il ne lui en coûtât la tête. L'Officier qui avoit été chargé de la garde de l'Amiral, étoit encore plus allarmé. L'Emir al Bahr accuſé d'avoir conſenti à la fuite des Anglois, fut obligé de ſe mettre à couvert ; & leur Geolier ne trouva point d'autre azile qu'une Moſquée, d'où il ne voulut ſortir qu'après avoir obtenu ſa grace. La plupart des Capitaines & les Marchands, fort inquiets pour leurs Navires, envoyerent des vivres & d'autres préſens à Femel. Sir Henri Middleton. 1611.

La nuit ſuivante, Sir Henri envoya ſa Chaloupe à la Rade d'Aſſab, pour faire venir les deux autres Vaiſſeaux. Ils arriverent le lendemain dans celle de Mocka ; & dès la premiere marée, toute la Flotte s'approcha du Port. Le 12, Mohammed, Capitaine d'un Vaiſſeau de Cananor, vint à bord de l'Amiral, avec des Lettres de Femel, & l'ordre de l'Aga, pour lui déclarer que l'Aga étoit extrémement affligé de la maniere dont il étoit parti ; que ſon deſſein avoit été de lui rendre la liberté ; qu'il étoit encore diſpoſé à lui reſtituer ce qui appartenoit à ſes Vaiſſeaux ; mais qu'il ne pouvoit lui envoyer le reſte de ſes gens ſans la permiſſion du Bacha ; qu'il lui demandoit quinze jours de délai, & que ſi dans cet intervalle tous les Priſonniers n'étoient pas à bord, il ne ſouhaitoit aucune grace. L'Amiral répondit qu'il vouloit d'abord ſa Pinace, parce qu'il ne pouvoit s'éloigner autrement de la Rade. Cependant il ſe rendit aux inſtances du Nakada pour accorder le terme qu'on lui demandoit ; & ſans s'expliquer ſur ſes deſſeins, il remit à prétendre des ſatisfactions après qu'on lui auroit rendu ſes gens & ſa Pinace. La Flotte Angloiſe ſe rend dominante dans le Port. Convention entre l'Amiral & les Turcs.

Mohammed étant retourné à la Ville raſſura les Habitans par la réponſe des Anglois. Cependant l'Aga parut fort irrité de ſe voir redemander la Pinace. Il ſe fit amener Femel, pour apprendre de ſa bouche quelles pouvoient être les intentions de l'Amiral, lorſque par ſes conventions avec le Bacha, la Pinace & ſes marchandiſes devoient reſter au Grand-Seigneur. Femel répeta ce qu'il ſçavoit que l'Amiral avoit répondu ; c'eſt-à-dire, que les Anglois ne pouvoient partir ſans leur Pinace : mais il ajoûta que jamais ils ne redemanderoient les marchandiſes. L'Aga conſentit le lendemain à faire tranſporter ſur la Flotte les cables, les ancres, le godron & d'autres biens qui appartenoient au Darling. Enſuite affectant de marquer plus de ſatisfaction, il laiſſa paſſer peu de jours ſans envoyer à l'Amiral des vivres & d'autres rafraîchiſſemens : ce qui n'empêcha point qu'une Chaloupe partie du rivage ayant voulu ſe rendre à quelque bord étranger ſans s'approcher des Anglois, l'Amiral ne lui fit tirer deux coups de canon qui la forcerent de venir prendre ſes ordres. Il menaça les Matelots de les faire pendre, s'ils avoient la hardieſſe de retomber dans la même faute. Variations de l'Aga.

Il arriva le 18 un Vaiſſeau de Diu, chargé de marchandiſes des Indes, qui appartenoient à ce même Schermal, dont les Anglois avoient reçu pluſieurs ſervices. L'Amiral le força de jetter l'ancre près de la Flotte ; mais reſpectant le nom de ſon ami, il traita l'Equipage avec douceur, & laiſſa la liberté de gagner la terre à ceux qui la demanderent. Cette fermeté fit ſans doute une vive impreſſion ſur les Infidéles ; car Mohammed fut envoyé le 25 pour déclarer que le Bacha conſentoit à reſtituer les Priſonniers & la Pinace. Il s'engagea même à cette reſtitution pour le lendemain. Cependant les Anglois Hauteur avec laquelle les Anglois ſe conduiſent.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

qui étoient à terre furent enchaînés le ſoir du même jour par le col, & délivrés le lendemain de leurs chaînes, ſans qu'on ait pû ſçavoir la cauſe de cette bizarrerie.

Nouvelles propoſitions de la part de l'Aga.

Dans le cours du 26, Mohammed fut renvoyé à l'Amiral, pour lui dire que la Pinace étoit prête à partir du rivage, mais que l'Aga ne pouvoit la rendre, non plus que les Priſonniers, ſans un écrit ſigné de l'Amiral & de quatre ou cinq des principaux Anglois, par lequel ils s'engageaſſent à conſerver la paix avec les Turcs, ſujets de l'Aga, & avec les Indiens du Port; à ne troubler la navigation d'aucun Vaiſſeau qui arriveroit à Mocka, ou le repos de ceux qui étoient déja dans le Port & dans la Rade; enfin, à ne demander aucune ſatisfaction pour les peines qu'ils avoient eſſuiées, ni pour les marchandiſes qu'on leur avoient enlevées. Cette promeſſe devoit être confirmée par un ſerment ſolemnel. L'Amiral répondit qu'il ſe trouvoit fort offenſé de cette variation continuelle, qui l'expoſoit tous les jours à recevoir de nouvelles demandes; qu'après l'engagement où l'on s'étoit mis, la veille, de lui renvoyer ſes gens & ſa Pinace, il avoit du s'attendre à plus de fidélité; mais que Mohammed obſervant ſi mal ſes promeſſes, les Anglois pour leur ſûreté, prenoient le parti de l'arrêter avec tout ſon cortége, ſans aucun deſſein de leur nuire, mais comme autant d'Otages juſqu'à l'execution du Traité. Il lui conſeilla là-deſſus de donner avis à l'Aga de la réſolution des Anglois. Mohammed, après avoir marqué autant de confuſion que d'embarras, eut recours aux ſupplications. Il repréſenta qu'étant entré dans cette affaire par le ſeul déſir d'obliger l'Amiral, il ne devoit pas porter la peine des infidélités de l'Aga; qu'il ne pouvoit donner l'avis qu'on lui conſeilloit, ſans s'expoſer à la raillerie du Public. Enfin, qu'il n'y avoit point de perils ni de mauvais traitemens qui puſſent l'y faire conſentir: mais que ſi l'Amiral vouloit donner l'écrit qu'il lui demandoit & le renvoyer à terre, il promettoit de lui amener ſa Pinace & ſes gens avant la nuit.

Conduite de l'Amiral.

Il employe l'artifice pour délivrer ſes gens.

Après quelque délibération, Sir Henri, n'eſperant pas d'autre fruit de la violence que de nouvelles longueurs, prit le parti d'employer l'artifice. Il feignit de céder aux raiſons de Mohammed, & de conſentir à lui donner l'écrit: mais, au lieu de la promeſſe qu'on exigeoit, il fit l'expoſé des outrages & des ſujets de plainte qu'il avoit reçus des Turcs. Ce Mémoire fut ſigné de ſa main, & de celle de quatre ou cinq Anglois, qui prirent la qualité de Témoins. En même tems il écrivit à Femel ce qu'il avoit à dire pour l'expliquer. A l'égard du ſerment, il rejetta une propoſition dont il ſe plaignit d'être offenſé, en diſant que ſa parole valoit mieux que tous les ſermens des Turcs. Mohammed retourna au rivage; mais il laiſſa les principales perſonnes de ſa ſuite en ôtage; & renouvellant ſa promeſſe, il dit à l'Amiral qu'il étoit le maître de les faire pendre, s'il ne lui ramenoit pas ſes Compagnons avant la nuit.

Le reſte des priſonniers Anglois eſt renvoyé à l'Amiral.

En effet il preſſa ſi vivement l'Aga, que vers la fin du jour il obtint la liberté des Priſonniers, & la permiſſion de les conduire lui-même ſur la Flotte. Ils étoient au nombre de neuf. *Femel*, *William* & *Cunningham* reçurent de l'Aga chacun leur caffetan. Mohammed fut chargé d'en porter un à l'Amiral, & lui dit, en le préſentant, qu'il venoit de la part du Bacha. Mais l'Amiral, ne ſe contentant pas de le refuſer, proteſta d'un ton mépriſant qu'il ne vouloit rien de la part d'un miſérable, ſans foi & ſans honneur,

ennemi de ſa Nation, par l'ordre duquel il avoit eſſuié tant d'outrages. Mohammed prit le parti de laiſſer le caffetan à quelques gens de l'Equipage. On lui rendit le Priſonnier Turc, qui avoit été gardé juſqu'alors ſur l'Inercaſe. Il ne reſtoit à reſtituer que la Pinace, qu'il promit d'amener lui-même le lendemain. Sir Henri Middleton. 1611.

Elle parut enfin le 27. Mohammed fort ſatisfait de ſa négociation demanda aux Anglois s'il n'étoit pas fidéle à ſes promeſſes. L'Amiral répondit qu'il lui manquoit encore un jeune homme qui étoit reſté à Tayes, & que les Turcs avoient forcé de changer de Religion. En même tems il déclara que ſi ce Priſonnier n'étoit pas rendu, les Anglois ne relâcheroient pas les Vaiſſeaux dont ils s'étoient ſaiſis. La réponſe de Mohammed fut qu'il en parleroit à l'Aga, & qu'il reviendroit avec des explications. Après ſon départ, Sir Henri aſſembla ſon Conſeil & mit en délibération s'il rendroit la liberté aux Vaiſſeaux Indiens, ou s'il les retiendroit juſqu'à la reſtitution du jeune Priſonnier. On conclut de relâcher les Vaiſſeaux des Indes, parce qu'ils appartenoient aux amis de la Nation Angloiſe, & de ſe dédommager par la priſe du Vaiſſeau que les Turcs attendoient de Suez. On examina auſſi quelle étoit la meilleure voie pour hâter la reſtitution du jeune homme. Les uns perſuadés que toutes les inſtances ſeroient inutiles, propoſerent d'arrêter quelque Turc de diſtinction, dont on offriroit de faire une échange. L'Amiral fut d'un avis oppoſé, & jugea qu'il valoit mieux prendre le parti des ſollicitations dans un tems où les Anglois avoient à Mocka des amis qui les ſecondoient. On s'arrêta donc à la réſolution d'inſiſter ſur le retour du jeune Priſonnier, & de ne pas parler de la reſtitution des marchandiſes. Il redemande le jeune priſonnier de Tayes.

Le 28, on apporta, de la part de l'Aga, un Ecrit par lequel Nakada Mohammed & Schermal conſentoient à la perte de leurs Vaiſſeaux & de leur cargaiſon, ſi le jeune homme n'étoit pas délivré dans douze jours, à la ſeule condition que les Vaiſſeaux fuſſent relâchés ſur le champ. Sur cette promeſſe l'Amiral leur permit de décharger le Vaiſſeau de Diu, & de viſiter librement les autres. La nuit ſuivante Femel mourut de la *calenture*, ou ſuivant l'opinion des Chirurgiens, de quelque doſe de poiſon que les Turcs lui avoient fait avaller par ſurpriſe. Promeſſe des Turcs. Mort de Femel.

Au commencement du mois de Juin, le vent devint ſi chaud, que les Anglois ne pouvant le ſupporter, furent obligés pendant pluſieurs jours de ſe tenir renfermés ſous leurs écoutilles. On raconte d'étranges effets de ces vents enflammés, qui regnent quelquefois aſſez longtems ſur cette Mer. Ils coupent la reſpiration & portent dans les entrailles une chaleur que tous les rafraîchiſſemens ne ſont pas capables d'éteindre. Après avoir évité ce danger, Sir Henri écrivit en Italien une Lettre au Bacha. Il lui demandoit la reſtitution des marchandiſes Angloiſes, & des ſatisfactions pour tant de dommages qu'il avoit eſſuiés. On lui repondit que faute d'Interpréte le Bacha ne pouvoit entendre ſa Lettre. Mais il crut cette réponſe peu ſincere, & n'écoutant plus que ſon reſſentiment, il fit reprendre le Vaiſſeau de Diu, dont on n'avoit encore déchargé que quelques ballots de cotton, en déclarant qu'il n'en ſortiroit plus rien avant que le Bacha eût payé aux Anglois, pour dédommagement, ſoixante dix milles pieces de huit. Il s'étoit perſuadé qu'il n'y avoit plus d'autre voie pour obtenir quelque ſatisfaction, & qu'il y avoit Vents brûlans dans la Mer Rouge. Les Anglois demandent des ſatisfactions.

Sir Henri Middleton. 1611.

peu de fond à faire ſur le Vaiſſeau de Suez, parce qu'au moindre avis qui pouvoit être donné par terre, il ne falloit plus compter ſur ſon arrivée.

Députation d'Aly Haskins.

Aly Kaskins, qui avoit ſervi d'Interpréte à l'Amiral pendant ſon ſejour à Zenan, vint un jour à bord, avec des complimens de la part du Bacha. Il proteſta que ſon Maître avoit été fort affligé de la fuite précipitée de l'Amiral, parce qu'il s'étoit propoſé de lui donner toutes ſortes de ſatisfactions & de le congédier avec honneur. Aly apportoit auſſi des complimens du Kiahia, qui faiſoit prier Sir Henri de ne pas employer la violence, & d'avoir plûtôt recours à la Juſtice de Conſtantinople, parce qu'ayant rendu tant de ſervices aux Anglois, il appréhendoit beaucoup qu'on ne lui fît payer leurs hoſtilités de ſa tête. Enfin le même Aly déclara qu'il avoit amené de Tayes, par ordre du Bacha, le jeune Priſonnier Anglois; & que ſi l'Amiral laiſſoit au Vaiſſeau de Diu la liberté de décharger ſes marchandiſes, ce jeune homme ſeroit amené à bord le jour ſuivant. Sir Henri fit une réponſe civile aux politeſſes; mais il aſſura le Député que les marchandiſes de Diu ne ſeroient relâchées qu'après la reſtitution des ſiennes.

Deux jours après on reçut un autre Meſſager de la part de l'Aga, qui faiſoit demander une tréve de douze jours, pour communiquer au Bacha les prétentions de l'Amiral; & le lendemain, Aly Kaskins accompagné d'un Bannian nommé *Tokorſi*, & de pluſieurs autres, vint prier les Anglois de lui donner un Mémoire de leurs dommages, ſur lequel on pût faire des reflexions dans la Ville. Il leur accorda leur demande, & dans le Mémoire qu'il leur donna, il faiſoit monter ſes pertes à 70 mille piéces de huit. Mais les douze jours étant expirés, ſans qu'il eût reçu la moindre réponſe, il fit dire de ſon côté à l'Aga, qu'après avoir été capable de le trahir, malgré ſes invitations & ſes promeſſes, de tuer pluſieurs de ſes gens qui ne l'avoient point offenſé, de l'empriſonner lui-même avec les derniers outrages, de ſe ſaiſir de ſes marchandiſes juſqu'à la valeur de 70 milles pieces de huit, & de lui cauſer d'autres dommages, dans leſquels il ne comprenoit point la perte du tems, il ne devoit pas être ſurpris que ſur le refus qu'il faiſoit aux Anglois de leur accorder des ſatisfactions, ils priſſent la réſolution de battre ſa Ville à ſes yeux, d'enlever les marchandiſes du Vaiſſeau de Diu, & de brûler tous les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la Rade. Il fit ajoûter que les Turcs ne l'accuſeroient pas d'avoir violé ſa parole, puiſque le tems de la tréve étoit expiré, & qu'ils devoient eux-mêmes ſe reprocher d'avoir mal rempli leurs promeſſes.

Menaces des Anglois portées à l'Aga.

Réponſe fiere de l'Aga.

Tous les Anglois attendirent avec impatience comment cette déclaration ſeroit reçue. La réponſe fut beaucoup plus ferme qu'ils ne l'avoient jugé. L'Aga leur fit demander d'où leur venoit le droit d'entrer dans ces Mers; & prétendant qu'ils n'avoient pû le recevoir de perſonne, il fit ajoûter nettement qu'il ne leur étoit arrivé aucune diſgrace qu'ils n'euſſent bien méritée. A l'égard des marchandiſes qu'ils ſe plaignoient d'avoir perdues, il déclara qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Bacha. Si les Anglois ſe croyoient bleſſés, ils n'avoient qu'à porter leurs plaintes à Conſtantinople. Etoient-ils réſolus de battre la Ville? il ne manquoit pas d'artillerie pour battre auſſi leurs Vaiſſeaux. Les Bâtimens & les marchandiſes qui étoient dans la Rade n'appartenoient ni au Bacha ni à lui. Mais ſi la Flotte Angloiſe attaquoit

ia Ville ou les biens qui étoient ſous la protection des Turcs, le Grand-Seigneur, qui en ſeroit bientôt informé, trouveroit mille moyens de s'en faire raiſon.

Sir Henri Middleton. 1611.

L'Amiral repliqua que pour entrer dans ces Mers il ne lui falloit pas d'autre permiſſion que celle de Dieu & de ſon Roi: mais que pour deſcendre ſur la Côte, l'Aga lui avoit donné la ſienne en y joignant les plus fortes prieres; qu'à l'égard des marchandiſes, ne devant rien au Bacha, n'étant point ſon Facteur, ne lui ayant fait aucun tort, & n'ayant jamais rien reçu de lui, il ne voyoit pas quelle raiſon il avoit eue pour ſe ſaiſir de ſon bien par voie de réparation: qu'il devoit par conſéquent redemander ſes marchandiſes dans le lieu où elles étoient, & ſe faire rendre juſtice où il avoit reçu l'outrage; qu'il doutoit d'ailleurs que le Bacha ou l'Aga oſaſſent paroître à Conſtantinople quand leurs injuſtices y ſeroient connues, & répondre à ſes plaintes devant le Sultan: mais que s'ils ſe croyoient offenſés l'un ou l'autre, il leur conſeilloit de porter leurs griefs à la Cour d'Angleterre.

Replique de l'Amiral Anglois.

Dans l'intervalle de ces déclarations, Sir Henri envoya le Capitaine Pemberton dans la Rade d'Aſſab, pour en apporter des rafraîchiſſemens. La plûpart de ſes gens étoient malades à bord, & les amis qu'il avoit à Mocka l'avoient averti de ſe défier des proviſions de la Ville, qui pouvoient être empoiſonnées.

Enfin le 18 de Juin, Schermal, Aly, Tokorſi & pluſieurs Chef des Bannians vinrent à bord de l'Amiral, pour lui propoſer des voies d'accommodement. Ils amenoient le Priſonnier de Tayes, décemment vêtu à la Chrétienne, par la généroſité de Schermal qui avoit fait volontairement la dépenſe de ſes habits. Après quelques honnêtetés mutuelles, Schermal pria Sir Henri de ſe rappeller les marques d'eſtime & d'affection qu'il avoit toujours données à la Nation Angloiſe. Il avoit vu les chagrins des Anglois avec autant de douleur que s'il eût été queſtion de ſes propres gens. Mais c'étoit de ce ſentiment même, & des ſervices qu'il leur avoit rendus, qu'on lui faiſoit un crime. Le Bacha lui avoit ordonné de trouver quelque moyen de les ſatisfaire, & l'avoit menacé de le faire étrangler s'il ne réuſſiſſoit pas dans cette entrepriſe. Il ſe remit là-deſſus à la généroſité de Sir Henri, en lui proteſtant que ſes vûes étoient ſinceres & qu'il n'y entroit aucune feinte. Enfin il le ſupplia de lui déclarer ſes véritables intentions, avec plus d'ouverture & de bonne-foi qu'il n'en devoit avoir pour le commun des Turcs.

Accommodement propoſé par les Turcs.

L'Amiral, après l'avoir remercié des ſentimens qu'il avoit pour lui & pour ſa Nation, lui répondit qu'il ne devoit pas ignorer ſes demandes, puiſqu'elles avoient été portées au rivage en Langue d'Arabie. Je les connois, lui dit Schermal; mais ſi vous inſiſtez ſur des prétentions ſi exceſſives, il faut donc renoncer à toute eſperance d'accommodement; car il eſt impoſſible qu'elles ſoient accordées. Sir Henri touché de ſa triſteſſe conſentit à faire avec lui-même un ſecond état de ſes pertes, & une nouvelle eſtimation des marchandiſes dont les Turcs s'étoient ſaiſis. La ſomme totale fut réduite à 18 mille pieces de huit, avec une ſtipulation particuliere pour le fer & le plomb, qui devoit être reſtitué en nature. On conclut ſur ces fondemens, une paix de deux ans entre les Anglois & les Turcs, depuis Mocka, juſqu'à Cananor ſur la Côte de l'Inde; mais à condition que le Bacha la confirmeroit par un

Il eſt accepté, après de longues diſcuſſions.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Ecrit ſigné de ſa main & ſcellé de ſon ſceau. Schermal partit fort ſatisfait de ce Traité ; & pendant quelques jours, qui furent employés, ſans doute à le communiquer au Bacha, les apparences furent ſi paiſibles du côté de la Ville, que l'Amiral ne douta plus du ſuccès de ſes articles. Les Anglois commençoient à ſentir vivement la néceſſité de quitter une Côte ſi pernicieuſe à leur Nation. Il s'étoit répandu ſur les trois Vaiſſeaux une maladie dangereuſe, dont preſque perſonne ne fut exempt. Elle commençoit par de violentes douleurs de tête & d'eſtomac, & par une inſomnie qui duroit nuit & jour. La fiévre, qui ne tarda point à ſucceder, achevoit d'abbatre les Malades. Cependant il en mourut peu ; mais ceux qui n'avoient pas recours d'abord aux vomitifs & à la ſaignée, languirent long-tems dans un état fort triſte.

Maladie dangereuſe.

Le 2 de Juillet, Sir Henri reçut de Schermal le dernier payement de la ſomme dont on étoit convenu, & termina tous les comptes avec lui. On ne manqua pas de lui faire demander les mille écus Vénitiens qu'il avoit promis au Kiahia. Mais il ſe crut diſpenſé de ſa parole par les infidélités perpetuelles des Turcs. Schermal & ſon cortége l'ayant quitté vers la nuit, il les ſalua de trois coups de canon pendant qu'ils retournoient au rivage. Le lendemain Tokorſi & Aly revinrent à bord, pour acheter du vermillon, qu'on ne fit pas difficulté de leur donner à crédit. Ils promirent de ſe rendre ſur la Flotte avant quinze jours, dans la Rade d'Aſſab, où elle ſe propoſoit de retourner, & d'y porter, avec l'argent qu'ils devoient, une petite proviſion de grain que l'Amiral les avoit chargés de lui acheter à Mocka, & la ratification du Traité par le Bacha. Dans le cours de l'après midi, on leva l'ancre pour retourner à la Rade d'Aſſab ; mais on n'y put arriver que le 5 au matin. Le jour ſuivant on commença par vuider & nettoyer les puits, ſur quelques avis que l'Amiral avoit reçus que les Turcs avoient propoſé aux Habitans de cette Rade d'empoiſonner les eaux.

Concluſion du différend des Anglois avec les Turcs.

Ils quittent la Rade de Mocka.

Pendant que les Anglois profitoient d'une ſtation ſi commode, pour ſe fournir de toutes ſortes de proviſions, le Prince du Pays qui n'avoit point ignoré les injuſtices des Turcs, envoya trois de ſes principaux Officiers à l'Amiral, avec une eſcorte de trente Soldats, pour le féliciter de ſon heureuſe délivrance & lui porter divers préſens. Il lui faiſoit offrir toutes les productions de ſon Pays, ſans que les Anglois puſſent juger s'ils devoient tant de politeſſe & de généroſité à la haine des Abyſſins pour les Turcs, ou à la qualité de Chrétiens, que le Prince faiſoit profeſſion de reſpecter. L'Amiral traita les Meſſagers avec autant d'affection que de magnificence, & les chargea pour leur Maître d'un habit de fort beau drap & d'un grand miroir.

Politeſſe d'un Prince Abyſſin.

Le 17, on vit arriver de Mocka, Tokorſi avec un autre Bannian, qui apportoit à l'Amiral la proviſion qu'il leur avoit demandé & l'argent qu'ils lui devoient ; mais n'ayant point la ratification du Bacha, ils s'excuſerent ſur la multitude de ſes affaires, qui ne lui avoit pas laiſſé le tems d'écrire. Les Anglois en conclurent qu'il ne vouloit garder aucune meſure avec leur Nation. Il n'y en eut pas un qui n'applaudît au deſſein de l'Amiral, lorſqu'il leur propoſa le 24 de s'avancer juſqu'à l'Iſle de Camaran, & d'y attendre le grand Vaiſſeau qui vient tous les ans de Suez, dans cette ſaiſon, avec une riche cargaiſon pour Mocka. C'étoit la plus ſûre vengeance qu'ils puſſent tirer de tous les outrages des Turcs ; & leur empreſſement augmentoit par la certi-

Projet des Anglois pour ſe venger des Turcs.

tnde que l'Amiral même avoit eue à Zenan & à Mocka, que le Bacha & l'Aga étoient intéreſſés dans la meilleure partie de cette cargaiſon. Ils s'employerent juſqu'à la fin du mois à l'execution de leur projet. Mais le vent leur fut toujours ſi contraire que dans une Mer fort étroite, ils eurent ſans ceſſe à ſe défendre contre toutes ſortes de dangers. S'ils faiſoient voile pendant le jour, ils étoient obligés de mouiller l'ancre à l'entrée de chaque nuit; & fort ſouvent, dans les lieux mêmes qu'ils avoient crû les plus ſûrs, ils ſe trouvoient expoſés dans les ténébres à quelques malheurs qu'ils n'avoient pas prévus. Enfin, reconnoiſſant qu'ils n'avoient que des diſgraces à ſe promettre ſans un Pilote du Pays, ils retournerent vers les Détroits, où ils jetterent l'ancre le 9 d'Août, à trois lieues de Babal-Mandul. Le 10, le Darling & l'Inercaſe ſortirent par le Canal de l'Oueſt, qui eſt beaucoup plus commode & plus profond que les Turcs & les Indiens ne le publient, dans la vûe de porter tous les Navigateurs à prendre l'autre paſſage, parce qu'il eſt ſi étroit qu'en le fortifiant, ils pourroient le commander par leur artillerie. En effet il n'a pas plus d'un mille & demi de largeur depuis le rivage d'Arabie juſqu'à l'Iſle; & du côté de la terre il eſt parſemé de rocs & de baſſes, qui s'étendent aſſez loin. Cependant l'Inercaſe & le Pepper-Corn prirent cette voie, de concert avec les deux autres Bâtimens, & pour ſe mettre en état de juger des deux paſſages. Ils ſe rejoignirent tous hors des Détroits, à quatre heures après midi, ſur dix-neuf braſſes de fond, ſans être à plus de quatre milles de la Côte d'Arabie. Pendant la nuit ſuivante, ils firent voile au long de la terre. Depuis le 12 juſqu'au 27, ils eurent beaucoup de vent, mais preſque toujours contraire; & ſouvent des calmes, avec un courant ſi rapide que dans le calme même il les emportoit quelquefois au Sud-Oueſt l'eſpace de quatre milles en moins d'une heure: ce qui retarda extrémement leur navigation. Le 27, un vent favorable les ſervit ſi bien qu'à ſix heures du ſoir ils eurent la vûe du Mont Felix, Promontoire à l'Oueſt du Cap de Guardafu.

Sir Henri Middleton. 1611.

Ils abandonnent leur entrepriſe.

Ils repaſſent les Détroits.

A dix heures ils furent arrêtés par un calme qui dura deux heures, quoique la Mer fût fort groſſe; d'où ils conclurent qu'ils avoient paſſé la hauteur du Cap de Guardafu, car ils n'avoient pas trouvé de Mer ſi forte tandis qu'ils avoient été couverts de ce côté là par la terre.

Le 30, ils entrerent dans la Rade de Delliſcha, où ils jetterent l'ancre vers midi. Il s'y trouvoit un grand Navire de Diu, & deux petits Bâtimens de l'Inde, qui étoient partis pour la Mer Rouge, mais qui avoient manqué la Mouſſon. Le Capitaine de Diu vint à bord de l'Amiral, & lui raconta que les Anglois étoient fort bien traités à Surate; qu'on y attendoit de jour en jour pluſieurs Vaiſſeaux d'Angleterre; que le Capitaine Hawkins étoit dans une grande diſtinction à la Cour, où le Roi le conſidéroit beaucoup & lui avoit fait une groſſe penſion; enfin que ce Prince avoit donné au Capitaine Sharpey une ſomme d'argent pour ſe conſtruire un Vaiſſeau qui devoit être lancé au premier jour. Quoique ces nouvelles fuſſent trop agréables pour être crues légérement, l'Amiral accepta les civilités & les offres du Capitaine. Il employa même ſes ſervices, pour ſe procurer de l'eau, & pour former quelque liaiſon avec le Prince du Pays, dont il eſperoit de tirer de l'aloes. Mais il le paya plus cher que le Capitaine Keeling, parce que les Indiens en avoient enlevé de groſſes proviſions, & que la rareté en

La Flotte entre dans la Rade de Delliſcha.

Sir Henri Middleton. 1611.

augmentoit le prix. Il laiſſa une Lettre au Prince pour le premier Navire Anglois qui relâcheroit dans cette Rade.

Les politeſſes & les ſervices du Capitaine de Diu n'avoient pas d'autre motif que de faire hâter leur départ aux Anglois; mais l'Amiral, qui pénétroit ſes intentions, en profita fort adroitement pour obtenir de lui un Pilote Indien. Ce ſecours, dont il ſentoit le beſoin depuis long-tems, le fit partir avec beaucoup de joie le 3 de Septembre. Il arriva heureuſement le 26 dans la Rade de Surate, où il jetta l'ancre ſur ſept braſſes de fond, à côté de trois Vaiſſeaux de l'Inde. Il voyoit dans la même Rade, à la diſtance d'un mille, ſept autres Bâtimens qu'il reconnut bientôt pour des Vaiſſeaux de l'Europe. Mais ſa ſurpriſe fut extrême en apprenant qu'ils étoient Portugais, & qu'il y en avoit actuellement treize autres dans la riviere de Surate. Dom Franciſco de Soto-Major, Commandant Portugais, qui portoit le titre de Grand Amiral du Nord, avoit appris depuis long-tems que les Anglois étoient dans la Mer Rouge, & s'étoit rendu à Surate dans le ſeul deſſein de s'y oppoſer à leur commerce. Il y tiroit de grands avantages du droit qu'il s'attribuoit de viſiter tous les Bâtimens étrangers, & de confiſquer ceux qui entroient dans la Rade ſans paſſeport. Cependant Sir Henri ſe croyant à couvert de toute [illegible]e dans un tems où l'Eſpagne n'avoit pas de guerre avec les Anglois, pri[illegible] parti de lui écrire une lettre civile, dont il chargea ſon Pilote Indien. Il lui donna auſſi quelque commiſſion pour les Anglois de Surate; car ayant pris peu de confiance au récit du Capitaine de Diu, il ſouhaitoit impatiemment de ſçavoir quel étoit leur nombre & leur ſituation dans cette Ville.

Elle ſe rend à Surate.

Elle y trouve une nombreuſe Flotte de Portugais.

Sir Henri écrit à l'Amiral de cette Nation.

Le 29, il vit venir de l'Armada une petite Fregate, chargée de pluſieurs Portugais, qui lui apportoient la réponſe de leur Chef à ſa lettre. Après quelques complimens, elle portoit en ſubſtance que le Grand Amiral ſe rejouiſſoit beaucoup de l'arrivée d'une Flotte Angloiſe, & qu'il étoit diſpoſé à lui rendre toutes ſortes de ſervices; à condition néanmoins qu'étant venue pour le commerce, elle eût quelque paſſeport ou quelque ordre du Roi d'Eſpagne; ſans quoi il étoit obligé de garder un Port dont la défenſe étoit commiſe à ſes ſoins, parce que le Roi ſon Maître y entretenoit un Comptoir.

Réponſe qu'il en reçoit.

Sir Henri répondit de bouche qu'il n'avoit aucun paſſeport du Roi d'Eſpagne ni de ſes Vice-Rois; mais qu'il ne croyoit pas en avoir beſoin, parce qu'il étoit envoyé au Grand Mogol, de la part du Roi d'Angleterre, avec des Lettres & de riches préſens, pour établir dans ces Régions un commerce que les Anglois y avoient déja commencé; qu'il ne penſoit pas à nuire au Comptoir Portugais, mais qu'il ne connoiſſoit point auſſi de raiſon qui dût porter les Portugais à traverſer l'établiſſement des Anglois, puiſque l'Inde étoit un Pays libre, & que le Grand Mogol ni ſes Sujets n'avoient aucune dépendance du Portugal. Sir Henri ajoûta qu'il demandoit au Grand Amiral, pour les Anglois qui étoient à Surate, la liberté de venir ſur la Flotte de leur Nation, & qu'il ſe flattoit qu'on ne le mettroit point dans la néceſſité d'employer la force pour ſe procurer une ſatisfaction ſi juſte, parce qu'à toute ſorte de prix il étoit réſolu de les voir. Enſuite il fit préſent au Meſſager Portugais, d'un habit de drap d'Angleterre.

Replique de Sir Henri.

Le

Le ſoir du même jour, il reçut une Lettre de Nicolas Bangham, Anglois de Surate, qui lui apprit que la Nation Angloiſe n'avoit pas de Comptoir dans cette Ville. Bangham y avoit été envoyé d'Agra par le Capitaine Hawkins, pour y recevoir quelques ſommes qui lui étoient dûes. Il ne parloit point des marchandiſes Angloiſes, ni de ce qu'étoient devenus les anciens Facteurs; mais il ajoûtoit qu'étant chargé de quelques Lettres du Capitaine Hawkins, il n'oſoit les envoyer ſur la Flotte, dans la crainte qu'elles ne fuſſent interceptées par les Portugais. Sir Henri lui répondit ſur le champ qu'il pouvoit envoyer les Lettres, parce que n'ayant aucun deſſein de nuire aux Portugais, il comptoit de les trouver dans la même diſpoſition. Le 3 d'Octobre, Koja Naſſan Gouverneur de Surate & frere du Gouverneur de Cambaye, envoya un Mogol à l'Amiral Anglois avec des rafraîchiſſemens & des offres de ſervice. Il fit ajoûter que du côté de ſon Pays on déſiroit beaucoup d'entrer en commerce avec les Anglois, mais qu'il y avoit peu d'apparence de le pouvoir, auſſi long-tems que l'Armada Portugaiſe ſeroit ſi près de leur Flotte; qu'il leur conſeilloit par cette raiſon de ſe rendre à Gogo, qui étoit un lieu plus commode & plus voiſin de Cambaye, où les Négocians étoient en plus grand nombre qu'à Surate, les marchandiſes de meilleure qualité, & le débarquement plus ſûr. Après cette explication, le Meſſager ſouhaita de ſçavoir à quel parti les Anglois vouloient s'arrêter. L'Amiral répondit qu'il n'avoit point encore reçu les Lettres qu'il attendoit du rivage, & qu'ignorant ce qu'étoient devenus ſes Compatriotes, & les marchandiſes Angloiſes qu'il y avoit laiſſées dans un autre tems, il ne pouvoit former aucune réſolution; mais que ſi le Mogol vouloit conduire ſes Vaiſſeaux près de la Ville, & faciliter à quelque Anglois de Surate la liberté de venir à bord, il s'expliqueroit plus poſitivement. Ce Meſſager & ſon Interprête furent renvoyés avec un petit préſent.

Sir Henri Middleton. 1611.

Il reçoit des informations de Surate.

On conſeille aux Anglois de ſe rendre à Gogo.

Ce qui les arrête.

Deux jours après, l'Interprête qui étoit un Bramine, c'eſt-à-dire, un Prêtre des Bannians, reparut dans une Chaloupe, avec des Lettres de Nicolas Bangham, & celle du Capitaine Hawkins, écrite d'Agra au mois d'Avril, qui contenoit la maniere dont il étoit parvenu à la faveur du Grand Mogol, qu'il avoit perdue enſuite par l'inconſtance de ce Monarque, & par l'adreſſe des Portugais à ſe procurer tous les droits du commerce. Le même Meſſager apporta deux autres Lettres d'une datte plus récente, écrite de Lahor, par William Finch; l'une au Commandant du premier Vaiſſeau Anglois qui arriveroit à Surate; l'autre à la Compagnie en Angleterre. Finch y rendoit compte de ſa conduite & de l'entrepriſe qu'il avoit formée de retourner par terre en Europe; de l'inconſtance du Roi & de la Nation; des intrigues des Portugais, & de quantité d'autres circonſtances. Il avertiſſoit les Capitaines de ne pas débarquer leurs marchandiſes, & de prendre peu de confiance au commerce dans tous ces Cantons, parce que le Roi & le Peuple, qui étoient également legers & inconſtans, craignoient beaucoup d'offenſer les Portugais.

Sir Henri reçoit des Lettres de Surate.

Sir Henri, après avoir lû ces Lettres, perdit l'eſperance de faire aucun commerce à Surate. Cependant il réſolut de tout tenter dans cette vûe, avant que de quitter la Rade. Il avoit appris par les Lettres de Bangham, que le Capitaine Sharpey, Jordayne, & d'autres Anglois qui étoient à Cam-

Sir Henri Middleton. 1611.

baye, s'étoient mis en chemin pour le venir voir à bord. Il ſe promit du moins la ſatisfaction de les y recevoir. Ce fut pour s'en aſſurer plus facilement qu'il refuſa au Bramine la liberté de faire rentrer dans la riviere les trois Vaiſſeaux Indiens auprès deſquels il avoit jetté l'ancre, & qui ayant manqué la Mouſſon s'étoient déterminés à renoncer au voyage du Sud. Il le chargea de dire au Gouverneur que ſans aucun deſſein de leur nuire, il étoit important pour lui de les retenir près de ſa Flotte, parce que les Portugais interceptant ſes Meſſagers & ſes Lettres, l'éloignement de ces trois Vaiſſeaux lui feroit perdre tous les moyens de recevoir des nouvelles de Surate & d'y donner des ſiennes.

Précautions qu'il prend contre les Portugais.

Mais le deſſein des Portugais n'étoit pas de ſe borner à de ſi legers outrages. Le 22, ayant vû partir une Frégate Angloiſe pour gagner la terre, deux de leurs Vaiſſeaux qui ſe tenoient en embuſcade l'attaquerent avant que tous les Anglois fuſſent débarqués. A juger du nombre des Ennemis par le bruit de leur mouſqueterie, ils devoient être plus de trois cens. Les Anglois qui étoient déja deſcendus & ceux de la Frégate leur rendirent leur décharge. De part & d'autre il n'y eut aucun coup mortel. La Frégate Angloiſe rejoignit ſa Flotte, en ſuivant de fort près le rivage; & l'Ennemi ſe retira vers le gros de la ſienne. Mais cinq autres Vaiſſeaux Portugais, cachés derriere une petite montagne qui s'avançoit en forme de Cap, s'approcherent bien-tôt pour canoner les Anglois qui étoient demeurés à terre; entrepriſe inutile, & tentée uniquement pour leur inſpirer de la frayeur. Auſſi ne leur fut-il pas difficile d'éviter les coups, & de gagner au long de la Côte un endroit où leur Frégate vint les reprendre, & d'où elle rejoignit heureuſement la Flotte.

Les Anglois ſont attaqués & s'échappent heureuſement.

Le 8 de Novembre, Bangham vint de Surate dans une Barque Indienne, pour viſiter l'Amiral, & lui apporter quelques rafraîchiſſemens. On apprit de lui que Moghreb Kam, Gouverneur de Cambaye étoit attendu dans peu de jours à Surate. Avant la nuit, on vit entrer dans la riviere environ cent petites Fregates, dont la plupart étoient Marchandes & faiſoient voile à Cambaye. Elles avoient à leur tête le Fils du Vice-Roi. Quoiqu'elles n'euſſent menacé les Anglois d'aucune inſulte, Sir Henri rappella autour de lui un de ſes Bâtimens qui avoit jetté l'ancre à quelque diſtance, dans la crainte qu'il n'eût quelque choſe à ſouffrir dans l'obſcurité. Le lendemain, Koja Naſſan parut ſur le bord du rivage; & Sir Henri ſe détermina auſſi-tôt à s'approcher de lui avec deux Chaloupes ſoutenues d'une Frégate. Leur conférence fut courte, mais civile. Le Gouverneur promit aux Anglois d'envoyer, dans deux ou trois jours au plus tard, des marchandiſes ſur le rivage, pour y commencer le commerce, & de faire apporter aux Anglois par les gens du Pays tous les rafraîchiſſemens dont la Flotte avoit beſoin. Cependant il ne vint rien juſqu'au 18, que l'Amiral reçut une Lettre de Bangham, dans laquelle il trouva de nouveaux avis ſur l'inutilité de ſes eſperances. Cette confirmation, jointe à l'oubli que Naſſan marquoit de ſes promeſſes, lui fit conclure qu'on n'avoit penſé juſqu'alors qu'à l'amuſer, dans la double crainte d'offenſer les Portugais, en lui permettant le commerce, & de le déſobliger lui-même par un refus trop ouvert. Après cette réflexion, il réſolut de partir; & dans cette vûe il écrivit à Bangham de ſe rendre à bord. Mais Koja

Arrivée d'un grand nombre de Frégates Marchandes à Surate.

L'Amiral eſt amuſé par le Gouverneur.

Naſſan lui en refuſa la permiſſion. Bangham, après l'avoir envoyé ſolliciter, ſe déroba ſécretement & trouva le moyen de ſortir de la Ville. Une démarche de cette nature faiſant connoître au Gouverneur que le départ des Anglois étoit certain, il ſe hâta d'envoyer à l'Amiral un Marchand Indien, nommé *Jadda*, avec deux Lettres, l'une de ſa propre main, l'autre de Moghreb Kam ſon frere, par leſquelles ils lui promettoient tous deux de lui rendre bientôt une viſite ſur ſon bord. L'offre d'une faveur ſi extraordinaire eut la force de faire ſuſpendre ſa réſolution à l'Amiral, quoiqu'il eût appris à compter peu ſur la parole des deux Freres.

Sir Henri Middleton. 1611.

Dans l'intervalle, les Portugais qui étoient entrés dans la riviere n'ayant point entrepris d'inſulter les Anglois ſur leur Flotte, s'efforcerent de leur dreſſer un piége ſur le rivage. Ils ſe cacherent derriere quelques monts de ſable, proche du lieu où ils les voyoient ſouvent aborder; & paroiſſant tout d'un coup, au moment qu'ils touchoient la terre, ils ſe flatterent de les ſurprendre & de les accabler. Mais ils furent reçus de ſi bonne grace par des Ennemis bien armés, & préparés à tout événement, qu'ayant été forcés de prendre la fuite, ils laiſſerent ſur le ſable un de leurs gens bleſſé à mort, que les Anglois tranſporterent ſur leur Flotte.

Piége que les Portugais dreſſent aux Anglois.

Le 24, qui étoit un Dimanche, Jadda vint à bord de l'Amiral, & lui annonça que Moghreb Kam étoit dans la Rade. Auſſitôt les Anglois firent divers préparatifs; & Sir Henri, ſe mettant dans ſa Frégate avec un cortége honnête & quelques préſens, ſe hâta de ſe rendre au rivage. Il y trouva le Gouverneur de Cambaye & celui de Surate, qui attendoient tous deux ſon arrivée. On s'embraſſa de part & d'autre, avec de grands témoignages d'eſtime & d'amitié. Les Vaiſſeaux Anglois firent en même tems une décharge de toute leur artillerie, & les deux Freres parurent fort ſenſibles à cet honneur. L'Amiral leur ayant offert ſes préſens, ils s'aſſirent tous ſur un grand tapis, étendu par terre. La conférence dura juſqu'au ſoir. Enfin, Sir Henri voyant le Soleil prêt à ſe cacher, leur propoſa de venir paſſer cette nuit ſur ſon bord. Moghreb Kam y conſentit, avec ſon fils & celui de Koja Naſſan, accompagnés tous trois de pluſieurs perſonnes de diſtinction: mais Naſſan déclara que ſes affaires le rappelloient à la Ville. Les Anglois furent charmés de recevoir une ſi glorieuſe marque de confiance de la part d'un homme auſſi diſtingué que le Gouverneur de Cambaye. Ils le traiterent avec toute la magnificence dont ils furent capables dans un eſpace ſi court. Les Indiens firent honneur au feſtin par leur bonne humeur & leur appetit. Après qu'ils eurent ceſſé de boire & de manger, l'Amiral préſenta au Gouverneur une Lettre du Roi d'Angleterre qui lui étoit adreſſée, & lui en expliqua le ſens. Il parut extrémement flatté de l'honneur qu'il recevoit d'un grand Roi; & dans le mouvement de ſa reconnoiſſance, il promit de rendre toute ſorte de ſervices aux Anglois, non-ſeulement dans les affaires préſentes du commerce, mais pour leur procurer même une établiſſement dans la Ville ou le Port qu'ils voudroient choiſir, avec la permiſſion d'y bâtir un Fort. Enfin, l'Amiral n'auroit fait, dans ce moment de faveur, aucune demande qui ne lui eût été accordée. Mais il comprit ce qu'il devoit rabattre de cet excès d'offres & de promeſſes. La nuit étant fort avancée, il laiſſa au Gouverneur la liberté de ſe repoſer.

Conférence ſur le rivage entre l'Amiral Anglois & les Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

Le Gouverneur de Cambaye va paſſer la nuit ſur la Flotte Angloiſe.

Sir Henri Middleton. 1611.

Le 25 au matin, Moghreb Kam ſe fit un agréable amuſement d'acheter des couteaux, des miroirs, & d'autres bijoux qui ſe trouvoient entre les Anglois de l'Equipage. L'Amiral lui fit voir toutes les parties du Vaiſſeau, dont il admira l'ordre & la propreté. Tout ce qui parut lui plaire lui fut offert gratuitement; & quoique de lui-même il fut aſſez porté à marquer du goût pour quantité de bagatelles, Sir Henri qui vouloit aller au devant de tous ſes deſirs, acheta de ſes gens pluſieurs choſes de cette nature qu'il lui fit accepter. Il lui montra des eſſais de toutes ſes marchandiſes; &, pour ſatisfaire ſa curioſité, il fallut ouvrir toutes les armoires & tous les coffres. On lui ſervit enſuite un grand dîner, après lequel il ſouhaita de viſiter de même les autres Vaiſſeaux.

Careſſes qu'il y reçoit, & ſon avidité.

Les Anglois ſont mal récompenſés.

Il ſembloit que ſans former des prétentions téméraires, on pouvoit ſe flatter, ſur de ſi belles apparences, d'obtenir du moins les avantages ordinaires du commerce. Le 30 & le 31, Sir Henri envoya Fowler, Jordayne, & d'autres Facteurs de ſa Flotte pour examiner les marchandiſes que les deux Gouverneurs avoient promis de mettre en vente. Ils rapporterent des eſſais, auſquels tous les prix étoient attachés. Les Anglois marquerent leurs choix, & juſqu'où ils vouloient aller pour la quantité & pour le prix. Ils preſſerent les Marchands Indiens de faire la même choſe pour les marchandiſes de la Flotte. Mais ils s'apperçurent bientôt qu'en les remettant d'un jour à l'autre on ne penſoit point à conclure. On n'offroit rien pour leurs marchandiſes, & l'on ne vouloit rien rabatre du prix de celles de l'Inde. Les Anglois avoient vendu à Moghreb Kam un grand nombre de lames d'épées, & les avoient laiſſées à fort bon marché, parce qu'ils ſe flattoient que dans la multitude, les médiocres paſſeroient avec les bonnes. Mais après les avoir reçues, il eut grand ſoin de les faire examiner rigoureuſement & de renvoyer les mauvaiſes; ce qui rendit preſque ſans valeur celles qui furent renvoyées; & loin de les faire payer ſur le champ, il ne fixa même aucun terme pour le payement. Enſuite, paroiſſant lui-même choqué de la lenteur des Anglois, il fit remporter à Surate les marchandiſes qu'ils avoient préſentées; & pour comble d'infidélité, il publia, ſous de groſſes peines, une défenſe de porter des vivres ou d'autres commodités à l'Amiral. Tel fut le ſalaire de toutes ſes libéralités & ſes politeſſes.

Le commerce ſe fait ſur le rivage.

Cependant, le 8 de Décembre au matin, Moghreb Kam revint au rivage avec une ſuite nombreuſe & quarante balles de marchandiſes. L'Amiral s'y rendit, bien eſcorté, & fut conduit ſous ſa tente. Les civilités & les careſſes ne lui furent point épargnées; mais il abrégea les ſiennes pour traiter ſérieuſement. On convint de prix pour le plomb, le vif-argent & le vermillon. Il fut reglé de même pour les marchandiſes qui devoient ſe prendre en échange. Celles de Surate n'appartenoient pas uniquement aux deux Gouverneurs: le Scha Bandar & divers autres Négocians y avoient beaucoup de part; mais Koja Naſſan ne laiſſoit pas de ſe rendre l'arbitre de tous les prix, parce que ſa permiſſion étoit néceſſaire pour acheter & pour vendre. Il abuſoit de cette autorité pour hauſſer à ſon gré le prix des marchandiſes de la Ville, & pour diminuer celui des Anglois, ſans paroître ému des murmures mêmes de ſes gens, qui voyoient à regret combien cette tyrannie étoit nuiſible à la vente.

L'Amiral ne laiſſa pas de faire débarquer le 9, une partie de ſon plomb. Il reçut auſſi quelques marchandiſes dont les échanges avoient été reglées. Moghreb Kam aſſiſtoit à ce commerce, avec une ardeur & des témoignages de joie qui faiſoient aſſez connoître combien il croyoit y trouver d'avantages; lorſqu'on lui apporta, de la part de ſon Roi, une Lettre qui changea tout d'un coup ſa bonne humeur dans une profonde triſteſſe. Il s'aſſit d'un air penſif. Enſuite s'étant levé bruſquement, il quitta Sir Henri qui étoit aſſis à ſon côté, ſans lui dire un mot, ni jetter les yeux ſur lui. Cependant avant que de monter à cheval, il parut revenir à lui-même; & ſe tournant vers le Général, il l'embraſſa en lui diſant qu'il étoit ſon frere, & qu'il le prioit d'excuſer un départ ſi bruſque, parce qu'il étoit appellé par des affaires de la derniere importance. Il ajoûta qu'il laiſſoit Koja Naſſan, pour recevoir & delivrer les marchandiſes ſur leſquelles on étoit déja d'accord, & pour faire de nouveaux marchés. Peu de jours après, les Anglois furent informés qu'il avoit été dépouillé de ſon Gouvernement de Cambaye, comme Naſſan ſon frere le fut bientôt auſſi de celui de Surate; ce qui leur fit juger que c'étoit la nouvelle de ſa diſgrace qu'il avoit reçue pendant la conférence qu'ils avoient avec lui. Dans ces Pais barbares, rien n'eſt ſi gliſſant que la faveur. Moghreb Kam, qui s'étoit vû Gouverneur d'une grande Province, ſe trouva réduit à l'Office de Directeur de la Douanne à Surate.

Sir Henri Middleton. 1611.

Diſgrace des Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

Le nouveau Gouverneur de Surate eut la curioſité de ſe rendre à bord du Pepper-Corn, pour viſiter la Flotte Angloiſe. Pendant qu'il s'occupoit de ce ſoin avec l'Amiral qui lui ſervoit de Guide, les Facteurs Anglois étoient au rivage pour y faire peſer le plomb, dont une partie étoit déja débarquée, & l'autre prête à l'être, dans les Chaloupes qui l'avoient apporté. Ils demandoient qu'on ſe ſervît des poids Anglois; mais Koja Naſſan, qui paroiſſoit conſerver encore la même autorité dans le commerce, ne vouloit pas d'autres poids que ceux de Surate, & les avoit fait apporter dans cette vûe. Ils furent obligés d'y conſentir; mais après quelques eſſais, ils ſouhaiterent du moins qu'on leur accordât la liberté d'examiner la différence des poids, parce que rien ne les obligeoit de ſe fier aux Indiens, qui pouvoient donner les noms qu'il leur plaiſoit à leurs propres poids. En effet ayant peſé avec les poids Anglois ce qui l'avoit déja été avec ceux de Surate, ils trouverent dans cinq quintaux une différence de dix ou onze *mandes*, c'eſt-à-dire de plus de trente-trois livres Angloiſes. Naſſan qui avoit ſes avantages à tirer de cette inégalité, commença d'autres chicanes, & demanda d'être payé, moitié en argent, moitié en échanges de marchandiſes, ſans quoi il proteſta que les Anglois n'avoient rien à prétendre. Il donnoit déja ordre aux Voituriers de retourner à la Ville avec leurs charges, en déclarant qu'il ne vouloit rien non plus de ce qui appartenoit aux Anglois. Les Facteurs ſe hâterent de faire avertir l'Amiral, qui étoit encore à bord avec le Gouverneur & le Scha Bandar. L'expérience avoit déja fait connoître à Sir Henri que Naſſan étoit capable d'executer ſes menaces. Il ſçavoit auſſi que l'uſage du Pays, & d'une grande partie de l'Inde, eſt que les Traités de commerce peuvent être revoqués dans l'eſpace de vingt-quatre heures, en rendant les arrhes, & même les marchandiſes après qu'elles ont été livrées. C'étoit dans la crainte de ce traitement qu'il avoit envoyé Fowler & d'au-

Le nouveau Gouverneur de Surate viſite la Flotte Angloiſe.

Chicanes de Koja Naſſan dans le commerce.

SIR HENRI MIDDLETON. 1611.

tres Facteurs au rivage, pour ſçavoir de Naſſan s'il vouloit ſe tenir aux conditions, & pour lui déclarer que les Chaloupes ne partiroient pas ſans cette certitude. Naſſan s'étoit engagé devant pluſieurs Témoins à remplir toutes ſes promeſſes, & n'avoit marqué d'empreſſement que pour l'arrivée des Chaloupes.

Les Anglois arrêtent ſur leur Flotte le Gouverneur de Surate.

Dans le chagrin d'être trompé, Sir Henri, après avoir conſulté les Anglois qui reſtoient autour de lui, ne vit pas de moyen plus ſûr pour mettre les Indiens à la raiſon, que d'arrêter ſur ſon Vaiſſeau le Gouverneur de Surate & le Scha Bandar. Il leur expliqua civilement les ſujets de plainte qu'il recevoit de Naſſan, & le regret qu'il avoit de ſe voir forcé, par tant d'injuſtices, de les retenir pour garans du Traité. Le Gouverneur, ſans condamner la conduite des Anglois, les pria d'envoyer ordre de ſa part à Koja Naſſan de le venir trouver ſur la Flotte. Il n'oſa refuſer d'obéir. Auſſitôt qu'il fut arrivé, le Gouverneur s'adreſſant à l'Amiral, lui dit qu'il avoit entre les mains l'Auteur des difficultés, & qu'il lui conſeilloit de ſe faire rendre juſtice. Le ſens de ce diſcours ne parut obſcur à perſonne. L'Amiral laiſſa au Gouverneur & au Scha Bandar la liberté de retourner à terre, après lui avoir fait un préſent, & garda pour ôtages, ſur le Pepper-Corn, Koja Naſſan & pluſieurs perſonnes de ſon cortége.

Ils le relâchent & gardent Naſſan pour Otage.

Quelques jours après, le Scha Bandar, qui ſe nommoit Haſſan Aly, vint à bord de l'Amiral, & lui montra deux Lettres du Vice-Roi de Goa; l'une adreſſée à lui-même, l'autre qui étoit venue ſous ſon enveloppe, & qui étoit pour le Grand Amiral du Nord, commandant la Flotte Portugaiſe. Le Vice-Roi écrivoit dans celle-ci au Grand Amiral, qu'il avoit reçu la ſienne, où il avoit lû avec beaucoup de ſatisfaction le ſervice qu'il venoit de rendre à l'Eſpagne, en forçant l'Amiral Anglois & ſes gens de ſe jetter à la nage pour regagner leurs Vaiſſeaux, ſans quoi il les auroit fait priſonniers. Il relevoit cette action par de grands éloges; & pour la recompenſer avec éclat, il lui faiſoit préſent de quelques Frégates qu'il avoit enlevées depuis peu ſur la Côte de Malabar. En même tems il lui donnoit avis qu'il avoit envoyé ſon Fils ſur ſa Flotte, pour y apprendre le métier des armes; & le recommandant à ſes ſoins, il le prioit de lui enſeigner le chemin de la gloire. Cette Lettre, que le Scha Bandar prenoit plaiſir à faire lire aux Anglois avant que de la remettre au Grand Amiral, marquoit combien le Vice-Roi étoit trompé par les fauſſes relations & les vaines bravades de ſes Officiers. Dans celle qui étoit adreſſée au Scha Bandar, il le remercioit d'avoir employé ſes ſoins pour empêcher le commerce des Anglois à Surate, & le prioit de les continuer avec le même zèle, en l'aſſurant que la Cour de Portugal le récompenſeroit libéralement de ſes ſervices.

Lettres du Vice-roi de Goa lues à l'Amiral Anglois.

La fermeté de Sir Henri avoit produit plus d'effet que ſes civilités & ſes préſens. Il vint le même jour au rivage pluſieurs chariots de proviſions que Bangham avoit eu la liberté d'acheter à Surate. Toutes les affaires du commerce furent terminées le 24, & les comptes reglés à la ſatisfaction des Parties. Alors Sir Henri ne fit pas difficulté de renvoyer ſes Otages, qui lui promirent plus de fidélité.

La fermeté plus utile aux Anglois que la politeſſe.

Le 27, il vint à bord un Juif de Maſſulipatan, qui en apportoit une Lettre, dattée le 8 de Septembre, d'un Danzikois, nommé *Peter Floris*, qui

Arrivée de Floris à Maſſulipatan.

étant employé par la Compagnie d'Angleterre, donnoit avis à l'Amiral de son heureuse arrivée au commencement de Septembre. Il étoit parti de Londres au mois de Février. Sir Henri Middleton. 1612.

Il y avoit long-tems que Sharpey étoit arrivé sur la Flotte. Sir Henri le chargea, avec Hugues Fraine & Hugues Greet, de faire le voyage d'Agra, pour rendre au Capitaine Hawkins une Lettre qu'il se crut obligé de lui écrire. Il étoit peu satisfait de la conduite d'Hawkins, & sa qualité d'Amiral le mettoit en droit de lui expliquer ses sentimens. Sharpey partit le 2 de Janvier, avec ordre aussi d'acheter quelques étoffes des Indes, & d'autres commodités s'il s'en trouvoit à des prix raisonnables. Sharpey est envoyé à Agra par l'Amiral.

Il revint plutôt qu'on ne s'y étoit attendu, & la surprise des Anglois fut extrême de le voir sur le rivage, avec le Capitaine Hawkins. Ils avoient laissé leurs voitures à cinq milles de la mer, dans la crainte qu'elles ne fussent enlevées par les Portugais. Sir Henri se rendit lui-même à terre avec deux cens hommes armés, pour les mettre à couvert. Elles furent amenées jusqu'au rivage, & transportées sur les Vaisseaux, sans que les Portugais s'en apperçussent. Son retour avec le Capitaine Hawkins.

Moghreb Kam avoit conservé depuis sa chûte, une sorte d'autorité qui le faisoit encore respecter de ceux qui avoient été témoins de sa grandeur. Etant sorti de la Ville pour aller au devant d'un Géneral qui revenoit des guerres du Dekan, & qui devoit passer par Surate, il avoit chargé à son départ Jordayne de faire des civilités de sa part à Sir Henri, & de lui dire qu'il partoit pour revenir incessamment, disposé à remplir avec fidélité les promesses qu'il avoit faites aux Anglois pour leur Comptoir. A son retour il changea extrémement de langage, car ayant fait appeller Jordayne, il lui demanda d'un air sombre, ce qu'il faisoit à Surate, & pourquoi tous les Anglois n'étoient pas partis. Jordayne répondit qu'ils étoient arrêtés par la confiance qu'ils avoient à sa parole, & par l'esperance d'établir un Comptoir, sans quoi ils n'auroient pas tardé à mettre à la voile. Moghreb protesta qu'ils n'obtiendroient jamais de Comptoir à Surate, & se plaignit que le long séjour qu'ils avoient fait dans la Rade, avoit fait perdre à sa Douane plus d'un million de manureys; après quoi il leur ordonna de la part du Roi de partir immédiatement. Cet ordre surprit l'Amiral sans lui causer beaucoup de chagrin. Il rappella aussitôt tous les Facteurs qu'il avoit à Surate, dans la résolution de mettre promptement à la voile. Moghreb change de sentiment pour les Anglois & les force de partir.

La Rade où les Anglois étoient depuis si longtems n'étoit pas celle de Surate, qu'ils avoient quittée après avoir vû arriver le Fils du Vice-Roi. Ils s'étoient retirés dans celle de Soually au 20e degré 57 minutes de latitude, 16 degrés 30 minutes de variation. Mais étant déterminés à partir, ils leverent l'ancre le 11 de Février, & se rapprochant de la Rade de Surate pour faire connoître que la crainte n'avoit point de part à leur résolution, ils mouillerent le soir, près d'un Vaisseau de la Ville qui avoit été lancé nouvellement, & qui étoit sorti le même jour de la riviere, pour faire voile vers la Mer Rouge. La latitude de cette Rade, est de 20 degrés 42 minutes. Enfin s'étant mis en mer le 12, ils allerent jetter l'ancre à deux lieues de la Rade, près d'un Vaisseau de Calecut, qui arrivoit à Surate, & qui leur accorda un Pilote pour les conduire à Dabul. Le 13 ils avancerent avec toutes Rade de Soually & sa latitude. Latitude de la Rade de Surate.

Sir Henri Middleton. 1612.

leurs voiles Oueſt par Sud, l'eſpace d'environ dix lieues; mais alors le vent leur manquant tout-à-fait, ils demeurerent immobiles pendant trois heures ſur un fond de vingt braſſes. A peine l'air eut-il recommencé à s'agiter que portant au Sud-Sud-Oueſt, ils découvrirent la terre, avec deux petites montagnes, qui leur firent juger qu'ils étoient proches de Daman. A ſix heures du ſoir, un calme qui les ſurprit encore, leur fit paſſer une partie de la nuit dans l'immobilité. Ils employerent plus heureuſement le reſte en ſe laiſſant conduire par le vent qui les portoit au Sud par Oueſt. Le matin ils ſe trouverent à 19 degrés 50 minutes de latitude, éloignés d'environ cinq lieues du rivage. Le vent les ſervit peu juſqu'à midi; mais il devint plus favorable juſqu'au ſoir, que ſe trouvant ſur treize braſſes de fond à quatre ou cinq lieues du rivage, ils jugerent à l'entrée de la nuit qu'ils étoient vis-à-vis de Chaul. Ils porterent au Sud pendant toute la nuit avec un fort bon vent. Le 16, ils dirigerent leur courſe au long de la Côte, Sud, & par Eſt, juſqu'à ſix heures après midi, ne trouvant nulle part moins de dix braſſes; enfin ils entrerent avant la nuit dans la Rade de Dabul, qui eſt à 17 degrés 42 minutes de latitude; 16 degrés 30 minutes de variation.

Les Anglois arrivent à Dabul, & y ſont bien reçus.

Le jour ſuivant, l'Amiral envoya au rivage, dans une Barque de Pêcheur, le Pilote qu'il avoit reçu du Vaiſſeau de Calecut, avec une Lettre pour le Gouverneur, qu'il avoit obtenue à Mocka, de Maleck Amber, Capitaine d'un grand Vaiſſeau de Dabul. Il ſe trouva heureuſement que ce Capitaine étoit arrivé depuis quelque tems avec ſon Vaiſſeau. Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral reçut de ſa part & de celle du Gouverneur quelques rafraîchiſſemens, avec des aſſurances d'amitié, des offres de ſervice, & la permiſſion d'envoyer au rivage, s'il avoit deſſein d'y faire quelque commerce. Les Anglois ne balancerent point à faire deſcendre deux Facteurs, qui furent reçus avec beaucoup de careſſes, & traités fort civilement pendant le tems qu'ils firent dans la Ville.

Il y font peu de commerce.

Les trois jours ſuivans furent employés à vendre une petite quantité de marchandiſes; mais l'Amiral s'appercevant qu'il ne pouvoit ſe promettre un commerce plus conſidérable, prit dès le 24 la réſolution de partir. Il aſſembla le Conſeil pour délibérer s'il feroit voile à Priaman, à Bantam, & dans d'autres parties de l'Inde; ou s'il devoit retourner dans la Mer Rouge, dans l'eſperance d'y faire un commerce plus utile avec les Vaiſſeaux Indiens. Il repréſenta qu'ayant trouvé juſqu'alors ſi peu de facilité à ſe défaire des marchandiſes que la Flotte avoit apportées, il ne falloit pas compter qu'on en trouvât davantage dans des lieux plus éloignés; & que perſonne ne les accuſeroit d'injuſtice, lorſque pour prix d'un ſi long & ſi pénible voyage ils forceroient les Vaiſſeaux Indiens de leur donner en échange les marchandiſes de l'Inde, pour celles qu'ils leur offriroient. Ce raiſonnement parut ſi bien fondé, qu'on ſe détermina pour la Mer Rouge par cette ſeule raiſon, à laquelle néanmoins Sir Henri voulut qu'on joignît l'obligation de tirer vengeance des outrages des Turcs. C'étoit déclarer ouvertement qu'on alloit prendre la qualité de Pyrates avec celle de Marchands. Mais pour la déguiſer un peu, on apprit par la voie de Maſſulipatan, que le Vaiſſeau Anglois qui y étoit arrivé quatre mois auparavant ſous la conduite du Capitaine Floris, étoit parti dans le deſſein de gagner auſſi la Mer Rouge, & l'on ſe crut

Raiſon qui les détermine à retourner dans la Mer Rouge.

autoriſé

autoriſé à ne rien épargner pour le ſauver de la trahiſon des Turcs, entre les mains deſquels il alloit ſe jetter imprudemment.

Sir Henri Middleton. 1612.

Depuis ce jour juſqu'au 27, on ne s'occupa qu'à renouveller la proviſion d'eau. Le ſoir du 26, on apperçut un Vaiſſeau à quelque diſtance; & deux ou trois petits Bâtimens Malabares qui étoient venus du même côté, aſſurerent l'Amiral que c'étoit un Vaiſſeau Portugais de Cochin, qui étoit parti pour Chaul. Le Pepper-Corn, le Darling, & la Frégate furent envoyés auſſi-tôt à ſa rencontre, & n'eurent pas de peine à s'en ſaiſir. Mais les gens de la Frégate excedant leurs ordres, pillerent l'Equipage Portugais. L'Amiral fit reſtituer aux Matelots ce qui leur avoit été enlevé, & ſe contenta de prendre ce qu'ils avoient de meilleur & de plus frais dans leurs proviſions, pour ſe dédommager un peu des pertes que la Flotte Portugaiſe de Surate avoit fait eſſuier à la ſienne. La Lettre du Vice-Roi, dont le Scha Bandar avoit procuré la lecture aux Anglois, leur avoit fait aſſez connoître que ſi l'Amiral Soto Major ne leur avoit pas cauſé plus de mal, c'étoit moins l'inclination que le pouvoir qui lui avoit manqué. Cependant Sir Henri eut ſoin de faire ſigner aux Commandans de l'Equipage, un Mémoire exact de ce qu'il leur avoit enlevé.

Ils prennent un Bâtiment Portugais, & s'accommodent de ſes proviſions.

Le 25 Mars, la Flotte Angloiſe eut la vûe de l'Iſle de Sokotra. A quatre ou cinq lieues de la pointe de Dellaſcha, la variation ſe trouva de 16 degrés. Depuis midi juſqu'à quatre heures au matin du jour ſuivant, on ſuivit la Côte avec fort peu de vent; & le calme ſurvenant tout d'un coup, on fut emporté par le courant ſur un Roc qui eſt à quatre ou cinq lieues de la partie Occidentale de l'Iſle, où l'on fut forcé de mouiller, pour attendre le vent. Il ſe leva deux heures après à l'Eſt; de ſorte que vers midi on ſe trouva éloigné du Roc d'environ quatre lieues, après leſquelles on retomba dans un autre courant, qui n'étoit pas moins impétueux vers le Nord. Le 27, en portant à l'Oueſt-Sud-Oueſt, on trouva encore un courant, dont la direction étoit auſſi vers le Nord. Mais après s'en être dégagé auſſi heureuſement que des deux autres, on ſe trouva le matin, vis-à-vis d'Abba del Kuria, & le ſoir, on eut la vûe du Cap de Guardafu, à ſept ou huit lieues de diſtance. Depuis le midi du jour précédent juſqu'à l'heure où l'on étoit, on avoit fait environ vingt-huit lieues, Oueſt-Sud-Oueſt; quoique la véritable direction fût à l'Oueſt, en tirant beaucoup moins vers le Sud. L'Amiral fit jetter l'ancre juſqu'à minuit. Le lendemain à huit heures, il ſe trouva entre les deux Caps de *Guardafu* & *Felix*.

Calmes & dangereux courans près de Sokotra.

Le Darling s'étoit arrêté à Sokotra, avec les ordres de Sir Henri. Pemberton qui commandoit ce Vaiſſeau, revint le 2 d'Avril, & rapporta qu'il avoit vû entre les mains du Roi un Ecrit de Jean Saris, Commandant de trois vaiſſeaux Anglois, qui contenoit le tems de ſon départ d'Angleterre, le nom des lieux où il avoit relâché dans ſa route, ſon arrivée à Sokotra & le deſſein dans lequel il étoit parti de pénétrer dans la Mer Rouge, pour y exercer le commerce. Pemberton ajoûta qu'on avoit fait lire à Saris l'Ecrit que Sir Henri avoit laiſſé dans la même Iſle, & les raiſons qui devoient le faire renoncer au voyage de la Mer Rouge; mais que ſe fiant au Paſſeport qu'il avoit du Grand Seigneur, il eſperoit d'être reçu plus favorablement que Sir Henri. Sur ce récit, le Conſeil fut aſſemblé; &, ſans la moindre

Informations touchant l'arrivée d'une nouvelle Flotte Angloiſe dans la Mer Rouge.

Sir Henri Middleton. 1612.

oppoſition de ſentimens, on ſe confirma dans la réſolution d'executer le deſſein qu'on s'étoit propoſé. D'ailleurs, il auroit été difficile d'en former un autre. Le vent ne permettoit plus de retourner en arriere, juſqu'à la Mouſſon de l'Oueſt qui ne devoit revenir qu'au mois de May. Ainſi l'Amiral prit le parti de laiſſer le Capitaine Dounton avec le Pepper-Corn, pour croiſer aux environs d'Aden; tandis qu'avec l'Inercaſe & le Darling, il s'avanceroit lui-même juſqu'aux Détroits de Babalmandel. Ils allerent enſemble juſqu'à ſept lieues du Promontoire d'Aden, & lorſqu'ils ſe crurent vis-à-vis de cette Ville, à 12 degrés 47 minutes de latitude, Pemberton demeura derriere l'Amiral qui continua ſa navigation. La variation fut, cet après-midi, de 13 degrés 40 minutes.

Réſolution de l'Amiral.

Depuis quatre heures du ſoir juſqu'à trois heures du matin, l'Amiral eut peu de vent. Il ſuivit le Canal en portant à l'Oueſt par Nord & à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Vers le milieu du jour, un bon vent, qui ſe leva tout d'un coup, le fit avancer ſi légerement juſqu'au ſoir, qu'au ſoleil couchant il jetta l'ancre à quatre lieues de Babalmandel. Le 4, à huit heures du matin, il remit à la voile pour entrer dans le Détroit. Deux heures après, il ſe trouva dans Babalmandel même, entre l'Iſle de ce nom & l'Arabie. Il y mouilla ſur un fond de huit braſſes. Le Canal n'a pas plus d'une demie lieue de largeur. A peine y fut-il arrêté qu'il vit venir à ſon bord une Barque conduite par un Turc & trois ou quatre Soldats Arabes. Ce Turc étoit le Commandant d'un Chateau voiſin, ſous l'autorité de l'Aga de Mocka. Il offrit à l'Amiral de ſe charger de ſes Lettres pour Mocka, s'il y vouloit écrire; & de lui remettre les réponſes dans l'eſpace de trois jours. L'occaſion étoit trop belle, par quelque motif qu'elle fût offerte. L'Amiral prit le parti d'écrire au Capitaine Saris, pour lui communiquer les raiſons qui le ramenoient dans cette Mer.

Il jette l'ancre dans les Détroits.

Le 6, il lui vint de Zeyla, Ville maritime du Détroit, ſur la Côte d'Abyſſinie, une Jelbe qui alloit à Mocka, chargée de nattes. Il acheta du Patron douze moutons; & loin de l'arrêter dans ſa route, il lui recommanda de publier qu'il avoit rencontré des Anglois. Le 7 avant le jour, il vit paſſer un Vaiſſeau de Baſanor, qui ſembloit fort empreſſé pour l'éviter. Il le força de jetter l'ancre près de lui, en le menaçant de le couler à fond, s'il réſiſtoit à ſes ordres. Le même jour, *Richard Wickam*, un des Capitaines de Saris, lui apporta des Lettres dont le ſujet n'eſt pas marqué dans la Relation. Mais l'Amiral retint Wickam, de peur que les Turcs ne ſe cruſſent en droit de l'arrêter lorſqu'ils apprendroient à ſon retour que les Vaiſſeaux Indiens ne paſſoient plus librement dans le Détroit. Il ne laiſſa pas de faire réponſe à Saris, mais par un Turc qui avoit accompagné Wickam. Le huit, après midi, il arriva un Vaiſſeau de Diu, qui fut fort ſurpris de recevoir des Anglois, l'ordre de jetter l'ancre auprès d'eux. C'étoit le même Bâtiment que Sir Henri avoit arrêté l'année précédente dans la Rade de Mocka. Il fit prendre ſur les deux Navires Indiens toutes les marchandiſes qui convenoient à ſes vûes, & les fit tranſporter à bord de l'Inercaſe. Le 9, il ſe ſaiſit d'une petite Frégate arrivée de Sael, & chargée d'Ollibanum, dont les Anglois acheterent une partie, qu'ils payerent à la ſatisfaction des Infidelles. Deux jours après, ils arrêterent une Barque de Sinde.

Il reçoit des lettres du Capitaine Saris, alors à Mocka.

L'Amiral commence à ſe ſaiſir des Vaiſſeaux Indiens.

Il eſt remarquable que depuis le jour qu'ils étoient entrés dans les Détroits juſqu'au 12, le vent demeura conſtamment au quart du Sud-Eſt, & qu'enſuite il changea au Nord-Oueſt. L'année d'auparavant, il avoit tourné auſſi le même jour au Nord-Oueſt, où il étoit demeuré trois jours. Ce changement arrive tous les ans avec la même régularité.

Sir Henri Middleton. 1612. Obſervation ſur le vent dans les Détroits.

Le 14, Saris arriva ſur les huit heures du matin à la vûe de Sir Henri avec ſes trois Bâtimens. Après qu'ils ſe furent ſalués de toute leur artillerie, Saris, accompagné du Capitaine Towſon, & de Cox ſon principal Facteur, ſe rendit à bord de l'Inercaſe, où il paſſa tout le jour avec l'Amiral. Il l'invita, pour le jour ſuivant, à dîner ſur ſon Vaiſſeau, qui ſe nommoit le *Clove*. Sir Henri s'y étant rendu avec ſes meilleurs amis, pria le Capitaine de lui faire lire le Paſſeport du Grand Seigneur; ſur quoi Saris lui déclara que s'étant promis un heureux Commerce à Mocka, il n'attribuoit la perte de ſes eſperances qu'à la détention des Vaiſſeaux Indiens. L'Amiral, quoique fort perſuadé qu'il s'étoit flatté mal-à-propos, crut devoir le conſoler par une offre dont les avantages devoient ſurpaſſer beaucoup ceux du commerce ordinaire. Il convint par un Ecrit formel que le Capitaine auroit le tiers de toutes les marchandiſes qui ſeroient priſes aux Indiens, en payant comme lui le prix en argent ou par des échanges, & que les Bâtimens demeureroient enſuite à la diſpoſition de celui qui avoit cru devoir cette conduite à ſa vengeance. Etrange Traité, par lequel ils diſpoſoient du bien d'autrui ſans aucun droit. Saris ne ſe crut point obligé d'en examiner la juſtice, parce qu'il regarda les fruits qu'il en devoit tirer, comme un ſalaire bien acquis par les ſervices qu'il alloit rendre à l'Amiral.

Saris joint l'Amiral Middleton.

Etrange traité pour piller le bien d'autrui.

En effet, deux Vaiſſeaux ayant paru le 16, l'un de Calecut, chargé de riz, l'autre de Karapatan près de Dabul, chargé de poivre, Saris fut le plus ardent à les forcer de jetter l'ancre. Le 18, il en vint un de Cananor, à Mocka. Le lendemain, on en arrêta deux de Surate, l'un nommé le *Haſſani*, qui appartenoit à Abdal Haſſan, & qui alloit à Joddah; l'autre à Koja Naſſan, cet ancien ami de l'Amiral. Ils furent forcés de mouiller près de ſon Vaiſſeau, ſur lequel il fit monter les Commandans Indiens, pour les faire garder ſous ſes yeux. Il apprit d'eux que le principal Navire du grand Mogol, nommé le *Rhemi*, devoit bientôt arriver. Le 20, il prit un Vaiſſeau de Diu, chargé de marchandiſes Indiennes; & le même jour, une grande Barque de Dabul qui lui auroit échappé ſi la Pinace n'eût fait beaucoup de diligence pour la joindre. L'Amiral fit conduire à terre, le lendemain, tous les Paſſagers des deux Vaiſſeaux de Surate. Vers midi, il arriva un Vaiſſeau de Calecut, qui fut arrêté avec tous les autres. Le 22, on arrêta une Frégate de Sael, qui apportoit à Joddah de l'olliban, qu'elle avoit été charger à Goa. Dans le même tems, le Darling pourſuivit un grand Vaiſſeau de Diu, chargé de marchandiſes Indiennes pour Suaken, qui avoit pris ſa route par le grand Canal, mais que cette précaution ne put garantir du ſort commun.

Grand nombre de Vaiſſeaux Indiens arrêtés par les deux Chefs Anglois.

Enfin le 23, on vit arriver le Rhemi de Surate, Vaiſſeau du Grand Mogol, qui étoit chargé pour la Reine, Mere de ce puiſſant Monarque. Il comptoit de ſe rendre à Joddah; mais il fut arrêté avec tous les autres. Son Equipage étoit de quinze cens perſonnes. Sir Henri, ſatisfait d'une proie ſi riche, donna ordre à cette multitude de Captifs de ſe préparer pour le

Arrivée du Vaiſſeau du grand Mogol.

Sir Henri Middleton. 1612.

suivre le lendemain dans la Rade d'Assab, où il se proposoit de faire la distribution de son butin. Il partit en effet le 24, en laissant derriere lui le Darling, & le Thomas, Vaisseau de Saris, pour croiser dans les Détroits.

L'Amiral se retire avec sa proye dans la Baye d'Assab.

Il jetta l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle des Crabbes; & le jour suivant il entra dans la Rade, accompagné de tous ses Captifs.

Remarque.

On doit trouver fort étrange que l'Amiral interrompe ici sa Relation, sans nous apprendre comment il usa de l'ascendant qu'il avoit sur les Indiens, & quelles bornes il mit à sa vengeance. On ne comprend pas mieux sur quels principes il se croyoit en droit de punir les Indiens des outrages qu'il avoit reçu des Turcs. Mais le voyage suivant étant lié au sien, par la dépendance où le Capitaine Dounton étoit de ses ordres en qualité de son Lieutenant, on fait remonter ici le Lecteur jusqu'à l'année de leur départ commun, pour tirer du Journal de Dounton quantité d'éclaircissemens qui manquent à la Relation de l'Amiral. Ce n'est pas néanmoins sans avoir eu l'attention de recueillir les latitudes.

## *Latitudes.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Isles de Queriba..... | 11 | 10 S. | Rade de Surate..... | 20 | 42 |
| Baye sabloneuse de Sokotra..... | | | Rade de Dabul..... | 17 | 42 |
| ..... | 12 | 25 N. | Variation..... | 16 | 30 |
| Ville de Tamarin..... | 12 | 30 | Aden en Arabie..... | 12 | 47 |
| Variation..... | 19 | 18 | Variation..... | 13 | 40 |
| Ville de Zenan..... | 16 | 15 | | | |
| Rade de Soually..... | 20 | 57 | | | |
| Variation..... | 16 | 30 | | | |

# *JOURNAL*

## *De Nicolas Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de Sir Henri Middleton.*

Dounton. 1610. Voyage lié avec le précédent.

Le 22 de Juillet, 1610, à quatre heures après-midi, on eut la vûe de *la Table*, Montagne fort élevée, & celle de la Baye de Saldanna, à la distance d'environ douze lieues. Mais les calmes & la variété des vents ne permirent point d'entrer dans la Rade avant le 24. On y trouva trois Bâtimens Hollandois, dont l'un faisoit voile à Bantam, commandé par Peter-Gat, qui étoit parti de Hollande avec treize Vaisseaux que la tempête avoit dispersés, & qu'il attendoit dans cette Baye. Les deux autres étoient venus faire leur provision d'huile dans l'Isle des Pengouins, & devoient retourner directement en Europe.

Situation de la Baye de Saldanna.

La Baye de Saldanna est à (*a*) quatre lieues, Nord-Nord-Est, du Cap de Bonne Esperance; &, Nord par Oüest, à dix lieues du Cap *Falsa*. Ces deux Caps qui peuvent être vûs de Saldanna, sont divisés par une autre grande Baye,

(*a*) Les Relations ne s'accordent pas sur cette distance; mais voyez la Carte.

entre laquelle & celle de Saldanna, il n'y a qu'un espace de trois lieues, d'un terrain bas & marécageux, qui s'étend Sud & Nord, & qui des deux côtés est environné de hautes montagnes. Quand on est assez avancé pour avoir la pointe de la Baye de Saldanna à l'Oüest-Nord-Oüest, au Nord-Oüest & par Oüest, vis-à-vis la terre qui est entre les deux hautes montagnes de la Table, & du Sugar Loaf, ou du pain de sucre, on se trouve dans une situation sûre & commode, sur un fond de six, cinq, & quatre brasses, suivant l'eau que prend le Bâtiment. L'Isle des Pengouins en est à trois lieues, portant Nord-Nord-Oüest, demi-Oüest, & s'étendant au Nord par Oüest de l'endroit de la Rade où vous êtes. (a) Le Continent du fond de la Baye, quoiqu'éloigné de 13 lieues, sert aussi à couvrir cette station, parce que tirant sur le Nord, Oüest par Oüest, il ne laisse guères plus de trois points ouverts du côté de la Mer du Nord-Oüest, d'où viennent les plus grandes tempêtes.

Dounton. 1610.

La Baye de Saldanna avoit été jusqu'alors une retraite favorable pour les Anglois. Outre la bonté de l'air, qui les retablissoit de toutes leurs maladies, ils y avoient toujours trouvé une grande abondance de bœufs & de moutons, qu'ils achetoient à fort bon compte. Un bœuf ne leur coûtoit qu'un crochet de fer de douze ou quinze pouces de longueur. Mais le Capitaine Dounton trouva beaucoup de changement, sans pouvoir en pénétrer la cause, parce que la Flotte Angloise n'avoit personne qui entendît les langues du Pays. Ses conjectures sont, que le mal avoit pu venir des Hollandois, qui, sans faire attention à l'avenir, ravageoient & détruisoient tout, dans les lieux où le hazard les faisoit arriver : ou que les bestiaux qu'on y avoit vûs en si grand nombre, n'étoient pas une production du Pays ; mais qu'étant pris dans les guerres que les Habitans avoient alors, & qui leur faisoient rechercher avec tant d'avidité les moindres morceaux de fer, pour armer leurs dards & leurs lances, la paix qui avoit peut-être succedé à leurs divisions, leur avoit fait perdre tout à la fois le goût du fer & l'occasion d'enlever des bestiaux. Ils ne laissoient pas de venir chaque jour aux tentes des Anglois ; mais les prieres & les présens ne purent tirer d'eux que quatre vaches & six brebis, pour le soulagement des Malades de la Flotte. Ces vaches étoient même si vieilles & si maigres, que leur chair ne faisoit point un mets fort picquant. Et ce ne fut pas du fer que les Sauvages demanderent en payement ; ils ne voulurent prendre que de petites plaques de cuivre, de six pouces quarrés ; pour chacune desquelles ils donnoient volontiers une brebis. On fut obligé de couper en pieces un chaudron de cuivre, dont ils regardoient les morceaux avec admiration. Ils s'en font des ornemens pour leur parure, avec un soin extrême de les rendre clairs & luisans ; & Dounton en vit plusieurs qui portoient six ou sept de ces précieux bijoux au long des bras.

Changemens arrivés dans cette Baye.

Causes du changement.

Ces Afriquains sont les plus sales Créatures que l'Auteur ait jamais vûes. A la malpropreté naturelle de leurs corps, qui vient de la sueur & d'autres causes, ils joignent une onction, qui est apparemment le jus de quelques herbes, mais qui ressemble beaucoup à la fiente de vache ; & leur chevelure, ou plutôt la laine de leur tête, qu'ils ont soin de bien enduire de cette affreuse pomade, a l'air d'une pâte composée d'herbes pilées. Pour habits, ils ont

Usages & caractere des Afriquains de Saldanna.

(a) L'Editeur Anglois remarque qu'il faut qu'il y ait ici quelque erreur, & que cette Description ne peut convenir qu'à la Baye de la Table. Elle est d'ailleurs fort obscure & semble se contredire.

DOUNTON. 1610.

des peaux de bêtes, qui leur tombent juſqu'au milieu des cuiſſes, mais ſans être liées par aucune couture; & leurs parties naturelles ſont couvertes, dans les deux ſexes, d'une queue de chat, ou de quelque autre petit animal. Leurs moutons, au lieu de laine, ont une ſorte de poil qui reſſemble à celui des veaux, & qui eſt auſſi de diverſes couleurs. Ils ont les jambes plus longues, & le corps plus gros que les moutons d'Angleterre; mais ils ſont beaucoup moins gras.

Les Chefs de la Nation ſont diſtingués par une plaque d'yvoire mince & fort poli, d'environ ſeize pouces de grandeur, qui leur couvre le bras au deſſus du coude; & depuis le coude juſqu'au poignet, ils portent ſix, huit, & juſqu'à douze petites pieces de cuivre, qui ſont ou ſéparées, ou jointes enſemble, ſuivant la facilité qu'ils trouvent à les ajuſter, avec des bracelets de verre bleu, & de nacre de perles, qui leur viennent des échanges qu'ils font avec les Matelots Hollandois pour des œufs d'autruche & des porc-épics. Ils ont une autre ſorte de parure, qui eſt peut-être ce qu'il y a de plus dégoutant dans l'univers; ce ſont les boyaux des Bêtes qu'ils ont tuées, ou qu'ils voyent tuer aux Anglois. Ils ſe les paſſent autour du col, en les faiſant deſcendre juſqu'à la ceinture au long de l'eſtomac; ce qui joint à l'horreur du ſpectacle une odeur que les Européens ont peine à ſupporter. Ils ont l'uſage des fléches & des arcs; mais lorſqu'ils s'approchent des Voyageurs de l'Europe, ils laiſſent ces armes dans quelque buiſſon, pour ne conſerver qu'une ſorte de lance fort courte, ou de dard armé d'une petite pointe de fer; & quelques plumes d'autruche, dont ils ſe ſervent comme d'évantails, contre la chaleur du Soleil. Ils ont la taille fort belle, & le corps extrémement dégagé. On croit avoir remarqué qu'ils changent de tems en tems d'Habitations, pour la commodité des pâturages. Les lieux qu'ils préférent ſont les vallées entre les montagnes. De la Baye, on découvre dans l'éloignement, des ſommets chargés de neige; mais les monts qui ſont vers la Côte, n'ont rien qui ſente l'Hiver, malgré leur extrême hauteur.

Monts chargés de neige, en Afrique.

Obſervations de Dounton ſur les animaux.

Dounton, plus capable d'obſervations que la plupart des Marchands Anglois, remarqua différentes eſpéces de ſerpens & d'araignées, mais ſans entreprendre d'en laiſſer la deſcription. Il vit quantité de bêtes farouches. Les Hollandois l'aſſurerent qu'ils avoient vû des lyons; mais il chercha inutilement l'occaſion d'en voir. Les chevreuils, les antilopes, les porcs-épics, les tortues de terre, les ſinges, les oyes, les canards, les pélicans, les *paſſeas*, les *flemingos*, les corbeaux, qui ont tous un collier blanc autour du col, quantité de petits oiſeaux de différentes eſpéces, ſans parler de ceux de mer dont la varieté eſt innombrable, rempliſſent tellement l'air, les arbres & la terre, qu'on ne peut ſe remuer ſans en faire partir un grand nombre. Les cormorans ſont en troupes au long des côtes, & ne l'emportent pas néanmoins par la multitude, ſur certains oiſeaux gris, avec les aîles noires, que les Portugais appellent *alcantraſſes*.

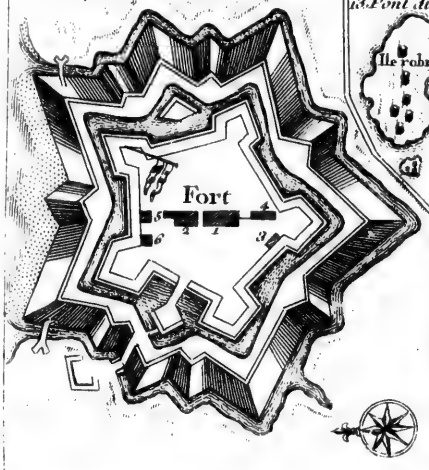
Le poiſſon n'y eſt pas moins abondant. On y trouve la plupart des eſpeces qui ſont connues en Europe. Mais Dounton parle avec étonnement de la multitude des veaux marins, & des petites baleines qu'il vit pluſieurs fois autour de l'Iſle des Pengouins. L'air, ſur toute la côte, eſt fort ſain, & l'eau excellente. On voit deſcendre des montagnes une infinité de petits ruiſſeaux,

ſſes, mais ſans
ont couvertes,
e petit animal.
eſſemble à ce-
s jambes plus
; mais ils ſont

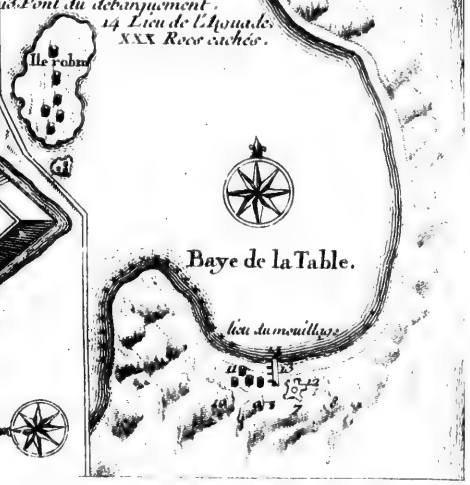
oire mince &
re le bras au
ent ſix, huit,
s, ou jointes
ec des brace-
des échanges
ruche & des
être ce qu'il
des Bêtes
ſſent autour
eſtomac; ce
ont peine à
s'approchent
iſſon, pour
petite poin-
me d'évan-
le corps ex-
ems en tems
ls préférent
dans l'éloi-
ont vers la
.
hands An-
is ſans en-
uches. Les
ha inutile-
-épics, les
es *paſſeas*,
col, quan-
mer dont
& la terre,
ormorans
ins par la
Portugais

es eſpeces
ent de la
ieurs fois
, & l'eau
uiſſeaux,

1. Logement du Gouverneur.
2. Logement du Sous-Gouverneur.
3. Logement du Capitaine.
4. Logement du Lieutenant.
5. Porte goudée.
6. Boutique du Serrurier.

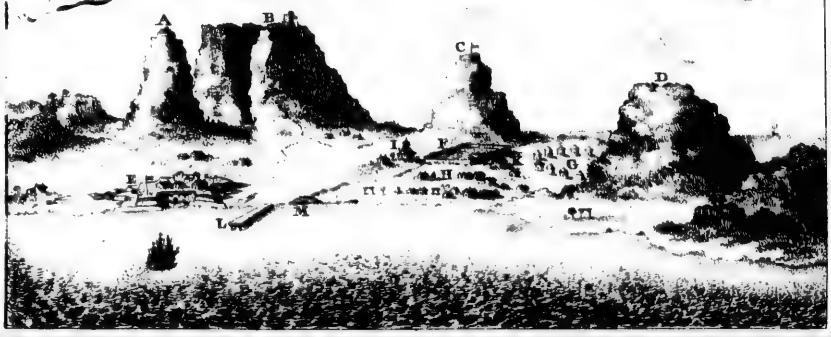



7. Montagne de la table.
8. Montagne du Diable.
9. Montagne du Lion.
10. Queue du Lion.
11. Habitations Hollandoises.
12. Le Fort.
13. Pont du debarquement.
14. Lieu de l'Aiguade.
XXX Rocs cachés.




## Vuë du Cap de Bonne Esperance

A. Montagne du Diable.
B. Montagne de la table.
C. Montagne du Lion.
D. Queue du Lion.
E. Fort des Hollandois.
F. Jardin de la Compagnie.
G. Cabanes des Hottentots.
H. Maison des Hollandois.
I. Eglise. K. Hopital.
L. Pont du debarquement long de 50 pas.
M. Lieu de l'aiguade.




T. II. N.° 4.

qui se réuniſſent dans pluſieurs endroits, & qui fourniſſent abondamment à la proviſion des Vaiſſeaux.

DOUNTON. 1610.

Un jour au matin, le Capitaine Dounton & l'Amiral accompagnés de treize hommes, entreprirent de chercher quelque lieu d'où ils puſſent faire apporter du bois. Après avoir fait trois milles ſans en découvrir aucune apparence, à la réſerve de quelques feuilles vertes, que la néceſſité fit couper aux gens du Pepper-Corn. Sir Henri qui cherchoit en même tems quelques rafraîchiſſemens pour ſes malades, prit la réſolution de s'avancer autour de la Table, dans l'eſpérance d'y trouver quelques beſtiaux qu'il ſe propoſoit d'acheter. Il ne prévoyoit pas dans quelles difficultés il alloit s'engager. Ils traverſerent d'abord un grand terrain pierreux, inégal, ſans aucune trace de chemin, obligés fort ſouvent de deſcendre & de remonter, pour franchir un grand nombre de ravines que les torrens, formés par la pluie, n'avoient pas ceſſé de former depuis un grand nombre de ſiécles, en ſe précipitant du ſommet de la Table. Enfin, ils trouverent un ſentier battu, au long duquel ils marcherent quelque tems, guidés par quelques plumes qu'ils rencontroient d'eſpace en eſpace & par d'autres traces d'oiſeau ou de bétail. Cependant, en ayant trouvé la fin, ils jugerent que cette route avoit été frayée par les équipages de divers Vaiſſeaux. Ils la quitterent, pour prendre ſur la droite, où ils recommencerent à marcher dans un lieu triſte & fatiguant, juſqu'à ce qu'ils découvrirent un autre ſentier, qui ſembloit conduire vers la rade au long des montagnes. Ils le ſuivirent aſſez long-tems, au travers des rocs & des ravines; & ſe trouvant avec beaucoup de ſurpriſe entre le Pain-de-ſucre & la Table, ils découvrirent le rivage, au long duquel ils avoient marché, entre des monts qui leur en déroboient la vûe. Ils continuerent d'avancer entre le Nord du Pain-de-ſucre & la Table, ſans qu'on nous diſe quelle étoit leur reſſource contre la faim & la fraîcheur de la nuit. Enfin, après s'être fortifiés le matin, en faiſant un peu de feu, ils marcherent encore une partie du jour, & vers le ſoir ils arriverent à leurs tentes. Une ſi longue abſence y avoit déja répandu l'allarme. Pemberton, inquiet pour le ſort de ſon Amiral, ſe diſpoſoit à partir avec un corps d'Anglois bien armés, pour le chercher d'un côté de la Montagne, tandis que Thornton en feroit le tour du côté oppoſé avec une autre troupe. La joye de le voir arriver fut ſi vive, qu'elle éclatta dans toute la Flotte par une fête publique. Sir Henri, dans cette marche, avoit eu pendant tout le jour la *Table* à ſa droite; & ſur ſa gauche, des marais, qui étant près des montagnes, ſe trouvoient remplis de rocs, tombés en divers tems du ſommet. Le fond en eſt humide, & paroît propre à faire d'excellens pâturages. On y voit par intervalles des arbres fort bas, quoique larges & touffus par leurs branches, qui portent un fruit de la figure & de la groſſeur des pommes de pin, mais dont la peau n'eſt pas ſi rude: les oiſeaux ſe nourriſſent de la ſemence. Les feuilles ont à peu près la forme de celles du Houx; mais elles ſont moins épaiſſes.

Voyage téméraire & infructueux de l'Amiral Anglois.

Son retour, & ſes obſervations.

Cette ſaiſon étant le printems du pays, l'herbe & les arbres étoient en fleurs de tous côtés. Dounton, charmé de ce ſpectacle, regreta de n'avoir pas apporté les meilleures ſemences de nos jardins, pour les laiſſer dans une terre qui lui paroiſſoit fort propre à les recevoir. Quoique les Sauvages euſſent pû ruiner une partie de ſon travail, il jugea qu'il s'en ſeroit ſauvé quelque partie; & que les Commandans de chaque vaiſſeau, qui ſeroit entré dans la baye,

Utilité de porter des ſemences dans les voyages de mer.

DOUNTON. 1610.

recueillant le fruit de ſes ſoins, auroient été portés par ſon exemple à ſoutenir & à perfectionner ſon entrepriſe.

Départ des Anglois.

Après avoir renouvellé la proviſion d'eau, & rétabli les malades avec des rafraîchiſſemens d'une bonté médiocre, puiſqu'ils conſiſtoient principalement dans l'abondance du poiſſon & dans une prodigieuſe quantité de moules, on ſe diſpoſa le 9 d'Août, à remettre à la voile. Mais le vent devint contraire juſqu'au 13, que ſoufflant au Sud-Sud-Eſt il fit doubler avant la nuit le Cap de Bonne-Eſpérance. On ne paſſa pas moins heureuſement celui *das Agulhas* ou des Aiguilles. Les jours ſuivans furent variés par des tems fort divers, juſqu'au 6 de Septembre qu'on découvrit à trois heures après midi l'Iſle de Madagaſcar, ou de Saint Laurent, à 23 dégrez 38 minutes de latitude. Vers le ſoir, on jetta l'ancre dans la Baye de Saint Auguſtin, où l'on trouva l'*Union* de Londres, Vice-Amiral du quatriéme voyage, que le défaut de proviſions retenoit dans cette Baye avec beaucoup d'embarras & d'inquiétude. On apprit du Capitaine qu'il avoit été ſéparé de ſon Amiral & de la Pinace entre le Cap de Bonne-Eſperance & la Baye de Saldanna, ſans avoir pû ſe procurer la moindre information ſur leur ſort, & qu'il étoit entré dans cette Baye, pour les chercher. Enſuite ayant fait voile vers l'Iſle de Zanzibar, il s'étoit laiſſé engager par les fauſſes careſſes des Portugais à tenter le commerce dans cette Iſle; mais quelques-uns de ſes gens, qu'il leur avoit envoyés, avoient eu beaucoup de peine à ſe ſauver de leurs mains, & n'avoient pu regagner leur Chaloupe qu'en perdant trois de leurs compagnons. Les vents contraires ne lui permettant point de choiſir un port commode, il avoit été forcé par le beſoin d'eau, de retourner vers Madagaſcar, dans le deſſein de gagner la Baye d'Antongile, qui eſt ſur la côte Eſt-Nord-Eſt: divers obſtacles l'avoient mis dans la néceſſité d'entrer dans celle de Konguomorro au coin Nord-Oueſt de l'Iſle. Il s'y étoit arrêté quelques jours, excité à la confiance par les careſſes & les offres du Roi. Le principal Facteur du Vaiſſeau avoit conçu une ſi bonne opinion de ce Prince barbare, que dans l'eſpérance d'en tirer de l'ambre-gris & d'autres richeſſes, il s'étoit déterminé à deſcendre au rivage avec pluſieurs Marchands du Vaiſſeau. Il s'étoit préſenté au Roi qui avoit ſouhaité de voir auſſi le Chirurgien, le Trompette, & le Tambour. Mais ces trois hommes, qui avoient accompagné les Marchands dans la Chaloupe ayant refuſé d'en ſortir, on vit auſſitôt paroître un grand nombre de Sauvages armés de dards, de fléches & de lances, qui entreprirent de forcer la Chaloupe. Les Matelots Anglois repouſſerent ces furieux à coups d'arquebuſes, mais il en ſortit d'autres de la riviere dans une multitude de Canots, qui eurent la hardieſſe de s'avancer juſqu'au Vaiſſeau, d'où le bruit de l'artillerie les éloigna bientôt. Cependant, ils formerent le deſſein, quelques jours après, d'attaquer le Vaiſſeau même, qui attendoit des nouvelles de ſon Capitaine & de ſes Marchands. Plus de cent Canots s'approcherent en forme de croiſſant, & mirent les Anglois dans la néceſſité de ſe retirer. Ils avoient repris leur courſe vers l'Inde; & n'ayant pû gagner Sokotra, ils avoient fait voile au Port d'Achin, où ils avoient trouvé quelque avantage à commercer avec les Guzarates. De-là, ils s'étoient rendus à Priaman, pour y charger du poivre; mais après y avoir fait leur convention pour le prix, à treize piéces de huit le *bahar*, on leur avoit livré la marchandiſe dans l'Iſle de Tékou, qui eſt à trois lieuës de Priaman.

Ils rencontrent l'Union à Madagaſcar. Ses avantures.

Sir

Sir Henri se chargea volontiers de procurer des vivres à l'Union, par les mêmes moyens qu'il employa pour lui-même, & cette entreprise rendit son séjour plus long dans la Rade. Il accorda aussi les différends qui s'étoient élevés dans l'Equipage. Pendant quatre jours qu'il passa dans cette Baye, il observa que l'eau y est partout fort profonde, mais inégale dans sa profondeur, qui surpasse quelquefois deux cens brasses. Tout le rivage du Sud, depuis la pointe de l'Oueſt jusqu'aux montagnes, est parsemé de rocs & de basses, que le retour de la marée laisse à découvert. L'Amiral avoit fait jetter l'ancre à l'extrémité de ces rocs proche des montagnes, sur douze brasses de fond; mais il auroit pu s'approcher encore plus de la terre, sur sept brasses. Il étoit entré dans la Baye avec un vent très-fort qui souffloit au Sud-Sud-Oueſt, & qui cessa tout d'un coup lorsqu'on fut près de la terre. Cependant il recommença tous les jours, jusqu'à la nuit, qui étoit toujours fort calme. L'Auteur remarque qu'on avoit alors la nouvelle Lune, ce qui rend le tems plus difficile dans ces contrées; de sorte qu'il ne put juger de ce qu'il est dans un autre cas. Il lui parut que la chaleur est toujours extrême sur ces terres, surtout lorsque le Soleil est au Sud de la ligne.

DOUNTON. 1612.

Secours accordés à l'Union.

Proprietés de la Baye de Sain-Augustin.

Les Anglois trouverent, dans cette partie de l'Isle, des arbres aussi résineux que le sapin jaune. Ayant essayé d'y mettre le feu, ils furent surpris de le voir gagner avec une vîtesse prodigieuse de la racine jusqu'aux branches. Le bois de ces arbres est aussi fort tendre; mais ils en trouverent une autre espéce dont le bois est aussi dur que le *lignum vitæ*, & la couleur très-blanche jusqu'au cœur, qui tire un peu sur le brun. Les arbres qu'on coupa pour le chauffage des Vaisseaux, furent de ceux qui parurent les plus communs, & dont les branches sont chargées d'un fruit qu'on appelle tamarin. Il est dans des cosses, de la grandeur de celle de nos féves. Le goût en est fort aigre, & les Apothiquaires le croyent bon contre le scorbut. On trouve aussi dans le même lieu une grande quantité de cette herbe, dont on fait l'espéce d'aloes qu'on appelle *Sokotrine*. Pour la forme, on auroit peine à la distinguer de la *Semper-vive*. Mais l'Auteur ne put être informé si les Habitans de l'Isle la connoissent, & s'ils en font usage. Il ne découvrit pas mieux pourquoi ils marquoient tant d'éloignement à converser avec les Anglois. On eut beaucoup de peine à se procurer des rafraîchissemens. Un bœuf se donnoit autrefois dans cette Baye pour une piéce de huit; & l'Amiral en pouvoit à peine obtenir pour le double. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'Union même qui avoit causé ce changement, depuis qu'étant sans Chef, & cherchant peut-être à se venger, tout l'Equipage avoit commis divers désordres sur la Côte. On prétend que les Insulaires de Madagascar sont naturellement perfides; mais leur entremise à Konkomorre, & l'ordre dans lequel ils s'étoient avancés pour combattre, doit faire juger aussi qu'ils sont braves, & qu'ils n'ignorent pas la discipline militaire. Leurs armes sont l'arc & les fleches, la lance & de petits dards qu'ils portent en faisceaux, & qu'ils jettent fort adroitement.

Arbres & plantes.

Changement de manieres dans les Habitans.

Le 9 de Septembre, à quatre heures après midi, la Flotte leva l'ancre; & laissant l'Union dans la Baye, elle en sortit avec un fort bon vent. Le 21, entre 10 & 11 dégrez de latitude, le vent étant à l'Est-Sud-Est, & les Courans au Sud-Oueſt, on se trouva fort près d'une Côte très-basse au milieu d'une infinité de petits rocs, qui ne s'apperçoivent que par le battement de la mer.

Départ de la Flotte.

DOUNTON. 1612.

On distingua plusieurs petites Isles, qui sont celles de *Quériba*, & l'on employa six jours à s'en dégager. La Côte, dont on avoit été surpris de se trouver si proche, est, au jugement de Dounton, environ 70 lieuës au Nord de Mozambique. Comme le soin d'éviter les rocs occupoit uniquement les Anglois, ils ne firent point d'observations sur la terre qu'ils avoient devant les yeux, ni sur la distance des Isles entr'elles. Le plus grand danger venoit des Courans, qui étant d'une grande violence, empêchoient de jetter l'ancre au milieu des rocs, & même d'approcher du rivage quoiqu'ils n'en fussent qu'à deux lieuës. Tous les soirs ils voyoient des feux allumés par les Habitans; mais ces foibles secours ne diminuoient pas le péril, & ne leur inspiroient pas l'envie de s'approcher. Ce qui leur causa un nouvel étonnement, ce fut qu'après s'être dégagés des rocs, ils se trouverent jettés au Nord par les Courans, presqu'au même point d'où ils étoient venus.

Isles de Quériba.

Rocs & courans dangereux.

Enfin les Courans cesserent le 9, ou du moins la Flotte s'en trouvant délivrée, sans pouvoir distinguer de quel côté ils prenoient leur direction, le 17, au lever du Soleil, on découvrit les Isles qui se nomment *duas Hermanas*, ou les deux Sœurs, & qui tirent ce nom de leur parfaite ressemblance. Leur situation, l'une à l'égard de l'autre, est Oüest par Sud, & Est par Nord. Elles sont à sept ou huit lieuës de la pointe Oüest de Sokotra, vers laquelle on continua de s'avancer. La sonde fit trouver, à trois lieuës & demie de cette pointe, vingt-trois, vingt-quatre & vingt-six brasses d'eau. Mais le vent, qui avoit été très-favorable dans cet espace, venant tout d'un coup à manquer, on ne put surmonter le Courant pour s'approcher des Côtes. L'Amiral & le Darling jetterent l'ancre sur douze brasses de fond, près d'une Ville nommée *Gallanza*. A la fraîcheur du soir, le Capitaine Dounton gagna dans la Pinace une pointe sabloneuse, pour en tirer quelques rafraîchissemens de poisson ou d'autres vivres. Il y apprit, comme il le craignoit déja, que la Mousson de l'Est étoit arrivée, & par conséquent qu'il falloit renoncer pour neuf mois à l'espérance de se rendre à Cambaïe. Cependant il leur restoit celle de recevoir à Tamarin des informations plus certaines de la bouche du Roi.

Isles nommées les duas Hermanas.

On aborde à l'Isle de Sokotra.

Le 20, qui étoit un samedi, ils allerent mouiller le soir contre une pointe, à six lieuës de Tamarin, & cinq de Gallanza. Mais au lieu d'y passer la nuit, s'étant flattés de pouvoir avancer à la faveur d'un petit vent frais de terre, ils furent entraînés avec tant de force par le Courant, que le lendemain ils se retrouverent vis-à-vis de Gallanza, mais à beaucoup de distance du rivage. Le 22, l'Amiral & le Darling se rapprocherent de la terre dans un lieu que les rocs & les basses rendoient assez dangereux; & vers midi, le Pepper-Corn qui avoit failli d'être tout-à-fait écarté de l'Isle, mouilla aussi dans la Baye, à l'Oüest de Gallanza sur un fond de six brasses. Dounton se rendit aussi-tôt au rivage dans la Pinace, où il avoit mis quantité de barrils pour rapporter de l'eau. Il s'étoit muni d'une enseigne de paix, dans l'espérance que les Habitans viendroient à lui avec quelques boucs & d'autres rafraîchissemens. Il en vit effectivement plusieurs troupes, qui s'étoient rassemblées à quelque distance: mais personne n'osant s'approcher, il jugea que ces pauvres Insulaires étoient arrêtés par la crainte de déplaire au Roi, qui ne vouloit pas que ses Sujets eussent la moindre intelligence avec les Etrangers, ni qu'ils leur fournissent aucun secours de vivres sans sa permission. Dounton se contenta de remplir d'eau

Villes de Gallanza & de Tamarin.

treize de ſes barrils, & revint tranquillement à bord.

DOUNTON. 1612.

La Lune étant pleine & la marée haute à neuf heures du ſoir, on trouva par diverſes obſervations que l'eau s'étoit élevée de douze pieds. Elle ſe retira directement au Nord, c'eſt-à-dire, en ſuivant le rivage. Un vent frais, qui prit le même cours, ſervit encore à faire avancer les Anglois au long des Côtes, juſqu'à l'entrée d'une Baye ſabloneuſe, où ils employerent le reſte de la nuit à la pêche; & s'appercevant que le Courant les repouſſoit à l'Oueſt, ils mouillerent l'ancre, pour attendre la marée ſuivante ou le ſecours d'un autre vent. Le 25, ils obtinrent le vent qu'ils avoient déſiré; & vers le milieu du jour ils jetterent l'ancre à moins d'un mille du rivage, vis-à-vis de Tamarin, où le Palais du Roi ſe fait voir ſur une éminence au-deſſus de la Ville. L'Amiral ſalua ce Prince de ſix coups de canon, le Pepper-Corn de trois, & le Darling d'un ſeul. Femel, un des principaux Marchands de la Flotte, fut envoyé au rivage dans la Pinace, avec un préſent, qui conſiſtoit dans une coupe d'argent doré du poids de dix onces, une lame d'épée & trois aunes de beau drap. Le Roi le reçut ſur le bord de la mer, dans une tente couleur d'orange, où il étoit aſſis avec ſes principaux Courtiſans & une garde de quelques Arquebuſiers. Il entretint Femel pendant plus d'une heure. Il marqua beaucoup d'envie de voir l'Amiral, en promettant de lui accorder gratuitement de l'eau, & la liberté du Commerce; quoique la ſéchereſſe & la ſtérilité qui regnoient depuis deux ans dans ſon Iſle, en euſſent tellement banni l'abondance, qu'ayant envoyé dans la Mer rouge, ſur ſa propre Fregate, tout ce qu'il avoit pû recueillir d'aloës, il ne lui en reſtoit pas une livre. Il ajouta que le Vaiſſeau Anglois, *l'Aſcenſion*, étoit arrivé pour la premiere fois ſur ſa Côte au mois de Février; & qu'ayant trouvé dans la Rade de Tamarin un Bâtiment Guzarate, il étoit parti avec lui pour la Mer rouge; que ſa Pinace, qui étoit arrivée quelques jours après, avoit ſuivi la même route; qu'au mois de Juillet, l'Aſcenſion & la Pinace étoient revenus de la Mer rouge, & qu'après avoir fait de l'eau à Sokotra, ils avoient fait voile vers Cambaye; mais que ſa Fregate ſe trouvant au Port de Bazaïn, près de Daman, avoit été informée que pour s'être trop hâtés d'arriver ſur cette Côte avant la fin de l'Hyver & du mauvais tems, ces deux malheureux Bâtimens avoient péri, ſans qu'on en eût pu ſauver autre choſe que l'Equipage.

Les Anglois jettent l'ancre à Tamarin.

Viſite qu'ils font au Roi; informations qu'ils en reçoivent.

Le Roi joignit à ſes civilités un préſent pour l'Amiral, qui ne fit pas difficulté de deſcendre le lendemain avec une bonne Eſcorte, au bruit de ſon artillerie. Il fut reçu de ce Prince avec des marques particulieres de diſtinction; mais on lui fit entendre que ſa Flotte étant capable d'effrayer les Vaiſſeaux Indiens qui étoient attendus dans le Port, il n'y devoit pas faire un trop long ſéjour. Dounton s'imagina que cet avis pouvoit venir d'une autre cauſe. Le Roi, qui vouloit donner une haute idée de ſa puiſſance aux Anglois, avoit fait aſſembler de toutes les parties de l'Iſle, un grand nombre de ſes Sujets, qu'il étoit obligé d'entretenir à ſes frais, pendant qu'il les retenoit près de lui; & le retardement des Anglois lui auroit rendu cette dépenſe fort incommode. Ils acheverent, deux jours après, de ſe fournir d'eau, d'un étang formé par quantité de ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes, & le 7, qui étoit un dimanche, la plus grande partie des Matelots eut la permiſſion de deſcendre à terre pour s'y réjouir.

Le Roi ſe laſſe du ſejour des Anglois.

DOUNTON. 1612.

Nom & naiſſance de ce Prince.

Le nom du Roi de Sokotra étoit *Muley Amar Eben Sayd.* Ce Prince n'étoit proprement que le Lieutenant de ſon pere, qui regnoit à Tartack en Arabie, vers le Canton d'Aden, & dont les terres touchoient à la Mer du côté de *Caraſem*, autrement nommé Kushem ou Caſſan. Il raconta aux Anglois que le Roi ſon pere étoit alors en guerre avec les Turcs d'Aden; & ce fut l'excuſe qu'il leur apporta pour ſe diſpenſer de les recommander par une Lettre au Gouverneur de cette Ville. Il n'a que des Arabes pour ſa garde & pour la défenſe de l'Iſle. Les anciens Habitans du Pays, qui ſont des Chrétiens Jacobites, vivent dans le dernier eſclavage.

Principales propriétés de l'Iſle de Sokotra.

Les principales Marchandiſes de l'Iſle ſont les Sokotrines, qui ſe font au mois d'Août, du ſuc d'une herbe fort ſemblable à la *Semper-vive* d'Eſpagne: mais ce qu'on en fabrique tous les ans ne va guéres plus loin qu'un tonneau. On y trouve auſſi une petite quantité de *Sang de Dragon*, dont les Anglois acheterent quelques livres, à douze ſols de leur monnoye; des dattes, dont les Habitans compoſent leur pain, & que le Roi vend aux Etrangers cinq reaux de huit le quintal; des bœufs & des vaches, qui ſe vendent juſqu'à douze reaux de huit; des boucs & des chevres, pour une reale; des moutons & des poules, pour une demie réale. Toutes ces eſpéces d'animaux ſont de petite ſtature, à cauſe de la ſéchereſſe du terroir. Le bois y eſt ſi cher que la charge d'un homme revient à douze ſols d'Angleterre. Dounton ne put découvrir ſi l'Iſle produit d'autres richeſſes; mais tout ce qui s'offrit à ſes yeux lui ayant fait juger qu'elle n'eſt compoſée que de rochers & de pierres, il prit fort mauvaiſe opinion de ſa fécondité.

Diſgrace de cette Iſle au Cap de Guardafu.

La Flotte Angloiſe partit de Sokotra le 7 d'Octobre, & tourna ſes voiles vers Aden, dans la Mer rouge. Elle prit ſa courſe par Abba del Kuria, pour gagner le Cap de Guardafu, qui fait la pointe la plus Orientale de l'Abyſſinie, à trente-quatre lieues de la pointe Occidentale de Sokotra. On compte de cette extrémité de Sokotra juſqu'à la pointe Orientale d'Abba del Kuria quatorze lieues. La longueur d'Abba del Kuria qui eſt une Iſle longue & étroite, a cinq lieuës de l'Eſt à l'Oueſt; & de cette pointe Oueſt juſqu'au Cap de Guardafu, il n'y a pas moins de quinze lieuës. Le Roi de Sokotra a, dans l'Iſle d'Abba del Kuria, quelques Pâtres qui lui nourriſſent des troupeaux de chevres. A trois lieuës au Nord du centre, on voit deux grands rochers blancs, fort près l'un de l'autre, qui ont un demi mille de longueur. Ce n'eſt pas la nature qui les a rendus blancs; mais la fiente d'un prodigieux nombre d'oiſeaux dont ils ſont couverts.

Route des Anglois juſqu'au Port d'Aden.

Le 31, à dix heures, on étoit vis-à-vis la pointe Occidentale de Sokotra. A deux heures après midi on laiſſa le rocher blanc, qui ſe nomme *Saborna*, quatre lieuës Nord-Oueſt par Oueſt de cette pointe. A trois heures on avoit à dix lieuës, Oueſt-Sud-Oueſt, les deux plus hautes montagnes d'Abba del Kuria. Le 5 de Novembre au lever du Soleil, on étoit entre Abba del Kuria & les deux rocs. A midi, la latitude étoit de 12 dégrez 17 minutes du Nord, & la variation de 17 dégrez 35 minutes. Dans l'aprés-midi, on découvrit le Cap de Guardafu; mais comme il étoit nuit lorſqu'on s'en approcha, on le paſſa ſans y pouvoir faire aucune obſervation. Le 2, au matin, on ſe trouva vis-à-vis d'une haute montagne, neuf lieuës à l'Oueſt du Cap; entre laquelle & une autre pointe qui en eſt à cinq lieuës, Oueſt par Sud, on apperçoit une baſſe

langue de ſable qui s'avance environ cinq quarts de lieuës dans la Mer. On jetta l'ancre trois lieuës plus loin à l'Oueſt, & les Chaloupes furent envoyées à terre pour couper du bois. Les Ouvriers y trouverent quelques Habitans, de qui ils apprirent que le dernier mont qu'ils avoient paſſé ſe nommoit *Baba-Feluc*, quoique les Portugais l'ayent nommé le mont Felix. Mais ces Barbares prirent la fuite en apprenant qu'ils parloient à des Chrétiens.

DOUNTON. 1612.

Baba-Feluc, ou Mont Felix.

Le 3, on deſcendit encore au rivage, & l'on y trouva le bois en plus grande abondance. L'après-midi, on tourna les voiles vers la Mer rouge. Le 5, à dix heures, on découvrit à douze lieuës la Côte d'Arabie, Nord-Nord-Oueſt & Nord par Eſt. A midi, la latitude étoit de 13 dégrez 28 minutes. On ſe trouva le ſoir à douze lieuës du rivage. Toutes les montagnes dans les terres, paroiſſoient fort hautes, & fort eſcarpées, ſans aucune trace d'herbe, de bois & d'autre verdure. On prit alors au long de la Côte, Oueſt par Sud, dans l'attente de découvrir bientôt Aden. Lorſque Dounton recommença à s'approcher de la terre, il compta de n'être pas à plus de vingt-quatre lieues de cette Ville, ſuppoſant que la courſe de ſon Vaiſſeau dans le Golphe étoit Nord-Oueſt par Nord; mais la force imperceptible des Courans l'avoit porté preſqu'entiérement au Nord, de ſorte qu'en tombant vers la terre on ſe trouvoit encore à ſoixante lieues d'Aden. On continua de ſuivre la Côte pendant tout le jour; &, vers la nuit, on ſerra les voiles, de peur de manquer le Port dans l'obſcurité. On eut dans la plus grande partie de cet eſpace vingt-cinq, vingt, quinze, douze, dix, & huit braſſes d'eau.

Le mercredi au ſoir, on ſe trouva fort près de la montagne d'Aden, d'où l'on apperçut tout d'un coup la Ville, qui eſt ſituée au pied. Cette montagne eſt ſi rude & ſi ſtérile qu'on ne s'imagineroit pas qu'il y eût une Ville ſi près; mais on a choiſi apparemment cette ſituation pour en faire un lieu de défenſe. En effet la Place eſt très-forte; & Dounton ne croit pas qu'elle puiſſe être priſe aiſément du côté de la Mer, quoique les environs ſoient à ſec dans les baſſes marées. Elle eſt défendue par un rocher fort haut, qui n'eſt pas beaucoup plus gros que la Tour de Londres; mais dont l'approche eſt très-difficile. Comme il n'y a point d'autre ouverture, pour gagner le Fort, qu'un chemin fort étroit & compoſé de dégrez tortueux, quatre hommes ſeroient capables d'y arrêter une Armée. Ce rocher eſt taillé avec tant d'avantage, & muni d'une ſi bonne artillerie, qu'il paroît commander la Ville & la Rade. Cependant on peut jetter l'ancre ſur neuf braſſes, hors de la portée du canon. Un peu au Nord de ce roc, la nature en a placé un autre preſqu'à fleur d'eau, où l'on a bâti un Fort. Dounton ne put être informé quelle étoit la Garniſon d'Aden; mais il apprit que ſuivant les beſoins, on y tire des gens de guerre des Villes qui ſont dans les terres. Elle reçoit ſes proviſions, partie des Cantons voiſins, partie de Barbara, qui eſt une Ville à l'oppoſite, ſur la Côte d'Abyſſinie, d'où elle ſe fait apporter dans ſes Barques, des beſtiaux & des fruits, outre de la myrrhe, de l'encens & d'autres marchandiſes. Aden eſt à 12 degrés 35 minutes de latitude. La variation de 12 degrés 40 minutes, Oueſt. Dans les marées, l'eau s'éleve entre ſix & ſept pieds, le jour du changement de la Lune. La montagne au pied de laquelle Aden eſt ſituée eſt une Peninſule, qui s'avance aſſez dans la Mer. L'Iſthme, qui la joint à la terre, n'eſt qu'une langue de ſable, au bout de laquelle on trouve un vaſte eſpace de marais ſabloneux,

Ils arrivent dans la Rade d'Aden.

Situation de cette Ville.

D'où elle tire ſes proviſions.

DOUNTON. 1611.

qui s'étendent juſqu'aux montagnes, c'eſt-à-dire, l'eſpace de 18 ou 20 milles.

Accueil que les Anglois reçoivent des Turcs.

Auſſi-tôt que les Anglois eurent mouillé l'ancre, ils virent approcher, dans un Canot, un Arabe qui obſerva leurs Vaiſſeaux, mais qui refuſa de venir à bord. Le jeudi au matin, le même Arabe vint ſe préſenter à l'Amiral, de la part de l'Emir, ou du Gouverneur, pour lui demander qui il étoit, & lui déclarer que s'il étoit ami des Turcs il ſeroit bien reçu au rivage. L'Amiral fit préparer auſſitôt un préſent, qui conſiſtoit dans un mouſquet curieuſement travaillé & une lame d'épée. William & Walter, qui ſçavoient les langues Turques & Arabes, furent chargés de la députation. Ils n'obtinrent point la permiſſion d'entrer dans la Ville; mais l'accueil qu'ils reçurent ſur le rivage fut civil & plein d'affection. Les Turcs firent l'éloge de la Nation Angloiſe, avec laquelle ils témoignerent qu'ils étoient fort liés à Conſtantinople, à Alep, & dans d'autres Villes. Cependant, au lieu de parler de commerce, ils firent entendre adroitement qu'ils attendoient bientôt dans Aden un Corps de trente mille hommes. Il parut ſi peu vraiſemblable aux Anglois qu'un lieu tel qu'Aden pût recevoir une Armée ſi nombreuſe, que prenant ce diſcours pour une marque de crainte, ils ſe hâterent de répondre, qu'ils demandoient pour toute grace, au Gouverneur, un Pilote qui fût capable de les conduire à Mocka, & qui ſeroit payé liberalement. Les Turcs s'excuſerent ſur l'abſence du Gouverneur. Il étoit ſorti de la Ville & n'y devoit retourner que le lendemain. Ils promirent d'envoyer ſa réponſe à l'Amiral; &, pour préſent, ils lui firent porter deux moutons, avec quelques fruits.

Artifices que les Turcs employent pour les tromper.

Le lendemain l'Amiral renvoya de bonne heure les deux Interprétes, pour demander un Pilote. Ils furent conduits à la Maiſon de l'Emir; mais le Gouverneur n'étant point encore revenu à la Ville, on les amuſa par de belles promeſſes, & l'Emir fâché que la Flotte eut ſes voiles tendues, comme ſi elle eût marqué de l'empreſſement pour partir, envoya prier l'Amiral de laiſſer du moins un de ſes Vaiſſeaux dans la Rade, pour fournir la Ville de pluſieurs commodités dont elle avoit beſoin. Quoiqu'il ne parût point de Pilote, cette amorce prit merveilleuſement parmi les Anglois, qui étoient échauffés par l'eſpérance d'obtenir de l'indigo, de l'ollibanum, de la myrrhe & d'autres richeſſes. Cependant, avant que le Député de l'Emir arrivât ſur la Flotte, elle avoit déja doublé la pointe de la Rade; & le Courant ne lui permettant point de revenir, elle jetta l'ancre vis-à-vis la Baye, au Sud de la Ville.

L'Emir s'offenſe de la hardieſſe de l'Amiral.

L'Amiral découvrit de ce lieu pluſieurs perſonnes de diſtinction qui l'obſervoient. Il ne fit pas difficulté de ſe mettre dans ſa Pinace, & de ſe rendre au rivage, pour leur demander quand le Courant changeroit, dans la vûe de retourner à ſon premier poſte. L'Emir parut mécontent de cette hardieſſe, & prétendit que le deſſein des Anglois étoit de reconnître les forces de la Ville. Mais le Gouverneur, qui étoit enfin revenu, prit leur curioſité dans un ſens plus favorable; ou du moins, employant la diſſimulation, il s'en expliqua avec plus de douceur & leur accorda un Pilote pour Mocka. En même tems il les pria de laiſſer un de leurs Vaiſſeaux dans la Rade, en ſe plaignant de ſes prédéceſſeurs qui avoient ruiné le Commerce d'Aden par la rigueur avec laquelle ils avoient traité les Etrangers, & témoignant beaucoup d'envie de le rétablir. Il ajouta que ſi la Flotte Angloiſe partoit ſans avoir fait

quelque commerce avec la Ville, il seroit blâmé par le Bacha, son Supérieur, qui l'accuseroit d'avoir maltraité les Anglois.

DOUNTON. 1612.

L'Amiral qui n'ignoroit pas que la premiere partie de ce discours étoit vraie, s'imagina facilement que la derniere l'étoit aussi, & ne fit pas d'autre objection à la demande du Gouverneur, que de représenter la nécessité d'un ancrage sûr pour ses Vaisseaux contre la Mousson de l'Est qui est fort dangereuse au long de cette Côte. Comme on pensoit bien moins à sa sûreté qu'à sa ruine, on s'efforça de le guérir de ses craintes. Le Pilote n'étoit pas venu, malgré l'ordre du Gouverneur. Williams ayant été renvoyé, pour presser son arrivée, on lui répondit que la femme du Pilote refusoit de laisser partir son mari, à moins que les Anglois ne laissassent pour caution jusqu'à son retour quatre de leurs principaux Marchands. Ce changement leur donna quelque défiance de l'inconstance des Turcs; cependant l'Amiral, plus fidele à ses promesses, résolut de laisser le Pepper-Corn dans la Rade. Mais au lieu de permettre qu'il déchargeât une partie de ses Marchandises au rivage, pour la facilité du Commerce; il déclara que les Turcs manquant de confiance pour sa bonne foi jusqu'à lui refuser un Pilote, il n'en auroit pas plus pour eux. En effet il donna ordre sur le Pepper-Corn, que si les Turcs étoient sérieusement disposés à faire quelque commerce, on attendît leurs Marchands à bord, & qu'on ne leur livrât rien qui ne fût payé sur le champ; avec une recommandation expresse au Capitaine Dounton de lever l'ancre immédiatement pour suivre la Flotte à Mocka, s'il se voyoit chagriné par quelque mauvaise objection. Il partit ensuite avec ses deux autres Vaisseaux. En mettant à la voile il apperçut un Bâtiment qui entroit dans la Baye, & qu'il prit pour un Guzarate. Il lui fit demander un Pilote; mais sans être plus heureux à l'obtenir.

Les Anglois consentent à laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade.

Précautions de l'Amiral.

Ainsi Dounton demeura seul dans la Baye d'Aden, exposé à toutes les perfidies des Turcs. Il eut d'abord beaucoup de peine à se rapprocher de la Rade, contre la double opposition du vent & du courant. Enfin, ces deux obstacles étant surmontés, l'Emir d'Aden lui fit témoigner qu'il souhaitoit de parler aux Marchands du Vaisseau, pour apprendre d'eux-mêmes quelle sorte de Commerce ils vouloient faire avec la Ville. Trois Marchands, Fowler, Williams, & le Trésorier se rendirent à terre, & déclarerent leurs intentions. L'Emir parut peu satisfait de la méthode qu'ils lui proposerent. Tant de précautions lui faisant connoître qu'on étoit en garde contre ses artifices, il ne douta point qu'au premier sujet de plainte le Vaisseau ne levât l'ancre; & dans cette crainte il résolut d'arrêter les trois Marchands pour tirer du moins quelque avantage de leur captivité. Son prétexte fut le droit d'ancrage & quelques autres droits qu'il fit monter à cinq cens *venetianos* d'or; chaque piéce de cette monnoye valant une réale & demie de huit.

Le Capitaine Dounton demeure seul dans la Rade d'Aden.

L'Emir arrête trois Marchands Anglois.

La surprise de Dounton fut extrême. Cependant comme on ne le menaçoit d'aucune violence, il continua de recevoir civilement plusieurs Turcs, qui venoient l'exhorter à faire décharger ses marchandises au rivage. L'Emir, loin de paroître choqué de ses refus, affectoit d'envoyer à Mocka Messager sur Messager, pour obtenir la permission de l'Amiral. Il lui faisoit dire qu'Aden se remplissoit de Marchands qui venoient de tous les Cantons voisins dans cette espérance, & que l'opiniâtreté de Dounton faisoit perdre aux Anglois des avantages considérables. Dounton, qui n'espéroit plus de bonne foi ni d'hon-

DOUNTON. 1612.

nêteté de la part des Turcs, ne laiſſoit pas de tenir ſes marchandiſes prêtes pour ceux qui viendroient les acheter à bord, & ne manquoit de les faire voir à ceux qui le viſitoient; mais l'expérience prouva qu'ils ne penſoient à rien moins qu'au commerce.

Embarras de Dounton.

Avec la défiance continuelle de quelque trahiſon, il eut à craindre juſqu'au 16 de Décembre, les orages qui ſont fréquens dans toutes les parties de cette Mer pendant cette Mouſſon. Il envoyoit, de deux jours l'un, ſa Pinace à terre, avec deux hommes, pour s'informer de la ſituation & de la ſanté de ſes Marchands. Ils étoient toujours reçus civilement. Les gens de guerre, ſurtout, s'empreſſoient de les bien traiter; & ſi, dans le beſoin qu'ils avoient d'acheter des rafraîchiſſemens, quelque Juif ou quelque Bannian entreprenoit de leur ſurfaire ou de les tromper, on étoit toujours diſpoſé à leur rendre juſtice. Dounton jugea que ces apparences de ſincerité étoient autant d'artifices pour le faire tomber dans le piége. Les Marchands priſonniers n'étoient pas moins careſſés. Ils recevoient continuellement les viſites des Turcs, mais c'étoit de ceux que l'Emir avoit chargés de conduire ſon intrigue. D'un autre côté il avoit expreſſément défendu qu'aucun Arabe s'approchât du Vaiſſeau Anglois, depeur que le Capitaine n'en tirât des informations.

Obſervations ſur l'état de la Ville d'Aden.

Les deux Mateſots, qui alloient à terre dans la Pinace, obſerverent que la Ville d'Aden avoit été beaucoup plus grande & plus peuplée, mais qu'elle étoit alors aſſez déſerte, & qu'une partie des maiſons tomboit en ruine dans tous les quartiers. Il n'y avoit pas même de boutiques où l'on trouvât des marchandiſes de prix, ni le moindre Négociant qui entendît le Commerce. L'argent y étoit ſi rare, que ſi les Anglois avoient beſoin de changer une piéce de huit pour des âpres, il falloit qu'elle courût longtems dans la Ville, où tout le monde la regardoit avec admiration.

Adreſſe de l'Emir pour tromper les Anglois.

Le Gouverneur, qui étoit à la veille de quitter ſon emploi, ſouhaittoit beaucoup, avant ſon départ, de tromper les Anglois par quelque artifice. Il leur faiſoit ſouvent l'éloge du Capitaine Sharpey, qui avoit abordé au même lieu, ſix mois auparavant, & qui s'étoit fié ſans réſerve à la bonne foi des Turcs. Il avoit fait débarquer ſes marchandiſes, diſoit-il, ſans aucune précaution. Il avoit pris plaiſir à faire retentir de ſes trompettes les murs de la Ville. Ses gens étoient deſcendus librement au rivage, comme des Marchands qui n'ont pas d'autre vûe que le Commerce; & puiſque les Anglois qui étoient alors dans la Rade faiſoient difficulté de les imiter, on devoit conclure qu'ils n'étoient pas venus avec les mêmes intentions. Le Capitaine ne ceſſa point de regarder ces diſcours comme autant de piéges. Il ne put ſe perſuader que Sharpey eut été plus imprudent que lui; & s'il avoit eu le malheur de l'être, il jugea qu'il avoit eu ſujet de s'en repentir. Les circonſtances lui avoient déja fait pénétrer le deſſein des Turcs. Ils s'étoient flattés d'abord, non-ſeulement de pouvoir acheter les marchandiſes Angloiſes ſans argent & par des échanges avantageux, mais qu'auſſitôt qu'elles ſeroient débarquées ils ſe rendroient maîtres de toutes les conditions. Enſuite voyant que les Anglois répondoient mal à leurs eſpérances, ils avoient ſouhaité qu'un de leurs Vaiſſeaux demeurât dans la Rade, parce qu'ils ſe promettoient plus de facilité contre un ſeul, & que les Turcs de Mocka en maltraiteroient deux plus facilement que trois; car les deux Villes étoient d'intelligence pour le profit du Bacha, dont elles

Eſperances des Turcs.

dépendoient

dépendoient également. L'Emir étoit persuadé d'ailleurs, que des Etrangers, tels que les Anglois, ne pouvoient sçavoir que cette Mer est fort dangereuse, & si peu favorable au Commerce pendant l'Hyver, que les Vaisseaux n'y peuvent passer cette saison sans le secours des Turcs, ne fût-ce que pour en recevoir de l'eau, qu'on ne peut s'y procurer qu'avec leur consentement. Ils s'attendoient que dans l'endroit où le Pepper-Corn avoit jetté l'ancre, quelque coup de vent le forceroit tôt ou tard de s'approcher sous le canon du Château, d'où il lui seroit impossible de se retirer sans s'exposer à sa perte. Cependant, comme toutes ces suppositions dépendoient d'un avenir incertain, il avoit pris le parti de caresser les Anglois, dans la vûe d'en attirer un grand nombre au rivage, & de s'en saisir, pour les mettre dans la nécessité de se racheter avec les marchandises de leur Vaisseau. Dounton confesse qu'il auroit évité difficilement quelqu'un de ces dangers, si l'Emir ne s'étoit pas trahi lui-même en se hâtant trop de faire arrêter les trois Marchands. DOUNTON. 1612.

Le Gouverneur d'Aden sortit de la Ville & fut absent jusqu'au premier jour de Décembre. Après son départ, les Prisonniers Anglois furent resserrés plus étroitement & traités avec plus de rigueur. Ils demanderent la liberté de porter leurs plaintes à l'Emir. On leur répondit qu'il étoit aussi à la campagne. Cependant il parut deux jours après, & se transportant à leur prison, il leur tint un langage fort civil. Il leur accorda la permission de se procurer toutes sortes de soulagemens à leurs propres frais. Il leur promit qu'aussitôt que le Commerce seroit commencé, les Anglois n'auroient qu'à se louer de ses manieres, & qu'il les rendroit tous libres, sans autre condition que le payement de quinze cens Venetianos. Il ajouta que les droits de la Douane n'iroient qu'à cinq pour cent, que toutes les autres charges seroient aussi modérées, & que toutes les marchandises seroient payées argent comptant. Enfin il les pria d'écrire à l'Amiral, en les assurant qu'il l'avoit déja fait lui-même sans en recevoir de réponse, mais qu'un Messager de leur part seroit sans doute plus heureux. Feintes caresses & autres dissimulations.

Dounton feignoit de se préparer au départ, lorsqu'il fut informé de ce détail par une lettre des Prisonniers. Ils le pressoient de prendre sur lui-même le soin d'écrire à l'Amiral, & de lui demander la permission de débarquer les marchandises. Quoiqu'il fût persuadé que les discours & la conduite de l'Emir couvroient quelque nouvel artifice, il fit réflexion que la Mousson de l'Est durant jusqu'au mois de Mai il ne pouvoit se rendre plutôt à Mocka; & comme il ne souhaitoit pas moins d'apprendre des nouvelles de l'Amiral que de lui donner des siennes, il lui dépêcha par terre un de ses Anglois qui se nommoit *Caulker*, avec une lettre, qui devoit être pour lui, dit-il dans son Journal, une nouvelle source de peines. Pendant l'absence du Courrier, les Turcs redoublerent leurs caresses, & marquerent un extrême empressement de le voir revenir, pour commencer aussitôt un heureux Commerce. Les Anglois commencent à donner dans le piége.

Malgré tant de réflexions & de défiance, Dounton fut enfin trompé par cette dissimulation. Il manquoit de gros & de petits cordages. Ses gens lui représenterent que dans leur oisiveté ils pouvoient en faire eux-mêmes sur le rivage, au long des murs de la Ville, & que ce travail n'ayant point de rapport avec les affaires du Commerce, les Turcs n'auroient aucun prétexte pour s'y opposer. Il en fit demander la permission à l'Emir, qui assigna lui-même Ils sont trahis & perdent vingt hommes, qui sont arrêtés par les Turcs.

DOUNTON. 1612.

un lieu commode pour les Ouvriers, & qui leur donna, dans le voiſinage, une maiſon, où leurs inſtrumens devoient être à couvert pendant la nuit. Ils deſcendirent l'après-midi avec une parfaite confiance. Mais à peine furent-ils à terre qu'ils ſe virent ſaiſis par un grand nombre de Soldats. Ils furent maltraités, pillés, chargés de fers, & conduits dans une obſcure priſon. La Pinace tomba auſſi entre les mains des Turcs. Il y eut vingt Anglois de pris dans cette occaſion, entre leſquels ſe trouvoient deux Marchands, le Tréſorier, & l'Apothiquaire, qui étoient deſcendus par curioſité, ou par amuſement. Les autres étoient les Ouvriers les plus néceſſaires au Vaiſſeau, tels que le Charpentier, le Canonier, &c.

Dounton ſort de la Rade d'Aden.

Une ſi triſte avanture fit prendre au Capitaine la réſolution de lever l'ancre. Il ſortit de la Rade, du côté le plus Méridional, pour tourner ſes voiles vers Mocka par les détroits de Bab-al-mandel, qui forment l'entrée de la Mer Rouge à trente-deux lieues d'Aden.

Deux jours après, vers quatre heures du matin, il y eut une éclipſe de Lune. On paſſa le Détroit dans l'après-midi du même jour. La longueur du Canal eſt d'environ deux milles. Comme il ne ſe trouvoit perſonne à bord qui ſçût combien Mocka en eſt éloigné & qui connût ſa ſituation, on prit au long de la Côte d'Arabie ſur neuf & dix braſſes de fond. Le ſoir on jetta l'ancre ſur huit braſſes, à neuf lieues du Détroit, vis-à-vis un petit mont qui ſe préſente ſeul ſur le rivage.

Il arrive à Mocka & joint l'Amiral.

Le lendemain on s'approcha de Mocka, qui n'eſt qu'à dix-huit lieues des Détroits, ſitué dans un terrain bas, ſabloneux & ſtérile. Dounton découvrit bientôt l'Amiral, qui étoit ſeul à l'ancre, environ quatre milles en mer, avec ſa Pinace au long de ſon Vaiſſeau. Le tems étoit ſi mauvais que Thornton, qui commandoit la Pinace, n'oſa s'éloigner de ſon poſte, dans la crainte de ne pouvoir regagner le deſſus du vent & des courans. Mais à la vûe du Pepper-Corn, qui continuoit de s'approcher, les gens de l'Amiral baiſſerent leur pavillon; ce qui fit comprendre à Dounton qu'ils avoient eſſuyé quelque diſgrace. Auſſitôt qu'il eut jetté l'ancre, Thornton vint à bord. Leurs premiers diſcours furent des témoignages de douleur. Je ne répéterai point ici ce qu'on a lu dans la Relation de Sir Henri; mais il ſe trouve dans celle-ci diverſes circonſtances qui peuvent jetter du jour ſur la premiere.

Récit que Thornton lui fait des diſgraces de l'Amiral.

Thornton raconta que le paſſage de l'Inercaſe & du Darling avoit été fort prompt depuis Aden juſqu'à Mocka; ils n'y avoient mis que trente heures. Mais un de ces deux Vaiſſeaux ayant eu le malheur de donner ſur le banc de ſable, à l'entrée de la Rade, & le ſecours du vent, joint à tous les efforts de l'Equipage, n'ayant point été capable de le dégager, il avoit fallu le ſoulager d'une partie de ſa cargaiſon, & ſe fier aux Turcs, qui n'avoient rien épargné pour inſpirer de la confiance aux Anglois. Femel, aveuglé par la crainte, avoit été le plus ardent à tranſporter à terre tout ce qu'il avoit de précieux ſur le Vaiſſeau. Cette partie de l'Arabie, depuis l'Eſt d'Aden juſqu'à Camaran dans la Mer Rouge, c'eſt-à-dire, environ ſoixante-dix lieues au-delà du Détroit de Bab-al-mandel, s'appelle la Terre d'Yaman, & ſe trouvoit alors gouvernée par un Bacha, qui faiſoit ſa réſidence à Zenan, Ville dans les terres à quinze journées de Mocka. C'eſt ce Bacha qui choiſit annuellement les Gouverneurs particuliers de Mocka & d'Aden. Regib Aga, qui l'étoit alors

de Mocka, l'avoit été d'Aden l'année d'auparavant, lorſque le Capitaine Sharpey y étoit venu avec l'Aſcenſion. Il étoit eſclave du Bacha; mais ayant obtenu ſon affection & ſa confiance par toutes ſortes de lâchetés, il s'élevoit ainſi chaque année à quelque nouveau dégré de puiſſance & de conſidération. DOUNTON. 1612.

A l'arrivée des Anglois, Regib Aga avoit dépêché à Zenan, pour ſçavoir les intentions de ſon Maître. Dans l'intervalle, il avoit dreſſé ſes batteries contre des Etrangers dont ſon avidité lui faiſoit déja dévorer en idée toutes les marchandiſes. Ayant fait venir des Cantons voiſins un nombre de Soldats convenable à ſes vûes, il les avoit remplis des plus odieuſes préventions, en leur repréſentant les Anglois comme des Pyrates & des Chrétiens ennemis de la Religion de Mahomet, qui n'étoient venus que pour détruire les Temples de la Mecque & de Médine. Il leur avoit perſuadé que la deſtruction d'une Flotte Chrétienne étoit un ſervice qu'ils devoient à Dieu & à leur Patrie. Enfin, pour exciter leur avarice avec leur haine, il les avoit aſſurés que les deux Vaiſſeaux Anglois étant remplis de richeſſes, il y auroit de quoi payer libéralement ceux qui contribueroient à leur ruine.

Confiance imprudente des Anglois.

Pendant ce tems-là, les Anglois qui ne ſe défioient de rien, avoient loué une Maiſon, & préparoient toutes leurs marchandiſes pour le retour du Courrier qui avoit été dépêché à Zenan. L'Aga les flattoit de toutes ſortes d'eſpérances, & leur promettoit des facilités extraordinaires pour le Commerce. Cependant il employoit auſſi l'adreſſe, pour leur faire débarquer de jour en jour quelque nouvelle partie de leurs richeſſes. Il paroiſſoit étonné que deux Vaiſſeaux ſi grands ne contînſſent pas plus de marchandiſes qu'il n'en avoit vû tranſporter au rivage, & lorſqu'on lui répondoit que le nombre en étoit beaucoup plus grand, il ſe plaignoit de la crainte qui empêchoit l'Amiral de les débarquer. Pour ſoutenir cette comédie, il déclara, de ſon propre mouvement, que c'étoit l'uſage du Grand-Seigneur, lorſqu'il vouloit favoriſer les Etrangers, de leur donner par les mains de ſes Gouverneurs, une robbe, que les Turcs nomment Caffetan; & que c'étoit en effet la ſeule marque de protection qui pût les mettre à couvert des inſultes du Peuple. Enſuite faiſant entendre qu'il étoit réſolu d'accorder cette faveur à l'Amiral, il feignoit d'être ſurpris qu'il ne penſât pas lui-même à la ſolliciter. Il ajouta qu'elle ne pouvoit être accordée qu'à terre, & qu'apparemment l'Amiral avoit peu d'affection pour les Turcs, puiſqu'il ne daignoit pas deſcendre pour la recevoir; que ſa froideur ſur un point de cette importance devoit faire douter de ſes intentions; enfin qu'il ſentoit quelque ſcrupule à lui accorder la liberté du Commerce, parce que répondant, ſur ſa tête, de tous les maux qui pouvoient arriver aux Sujets du Grand-Seigneur, il ne ſçavoit ſi la prudence lui permettoit de ſe fier aux Anglois.

Artifices étudiés & bien conduits par les Turcs.

L'Amiral ne ſe laiſſa pas perſuader tout d'un coup par cet artificieux langage. Cependant ſes Vaiſſeaux étoient engagés dans un lieu, d'où il y avoit peu d'apparence qu'ils puſſent ſortir avant ſept ou huit mois. Il ne s'en appercevoit point encore, par une autre imprudence, qui avoit été juſqu'alors commune aux Anglois, & qui les avoit amenés dans cette Mer ſans être bien informés de la direction des vents & des courans. D'un autre côté Femel, qui étoit dans la Ville, où l'on n'épargnoit rien pour gagner ſon eſprit, lui rendoit compte de tous les diſcours de l'Aga, & le ſollicitoit même de profiter de ſes

DOUNTON. 1612.

offres. Sur toutes ces raiſons, l'Amiral, quoique bien informé du caractere des Turcs & de leur haine pour les Chrétiens, ſe crut obligé, pour l'intérêt du Commerce, de deſcendre à terre, où ſa préſence lui paroiſſoit néceſſaire. Ainſi, Dounton s'efforça de juſtifier Sir Henri, ſur le témoignage de ſes Compagnons mêmes, qui n'auroient pas été ſi ardens à faire l'apologie de ſa conduite s'ils l'avoient cru coupable de leurs pertes & de leurs infortunes. Il y avoit alors environ trois ſemaines qu'ayant été arrêté par les Turcs, avec les violences qu'on a lues dans ſa propre Relation, il étoit priſonnier à Mocka, où Chambers, Matelot de ſon Vaiſſeau, avoit eu la hardieſſe de le viſiter depuis peu, & d'où il étoit revenu le 17, c'eſt-à-dire, deux jours avant l'arrivée du Pepper-Corn.

Dounton envoye de ſes nouvelles à l'Amiral.

Le 21, Dounton renvoya Chambers à Mocka, pour apprendre à l'Amiral toutes les diſgraces qu'il venoit d'eſſuier à Aden. Sir Henri lui fit auſſi le récit des ſiennes, dans une Lettre fort courte. Il lui conſeilloit en même-tems de ſortir, à toutes ſortes de prix de la Mer Rouge, & de ſe retirer aux environs d'Aden, où il le croyoit moins en danger. Il ajoûtoit que devant partir pour Zenan avec quelques autres Anglois, il lui avoit envoyé le Darling, dans la ſeule vûe de prévenir ſon arrivée à Mocka.

Ce fut dès le lendemain, que l'Amiral fut conduit à Zenan. Il étoit gardé par un grand nombre de Soldats, qui avoient ordre de veiller ſoigneuſement ſur lui & ſur les gens de ſa ſuite. Cependant toute leur attention n'empêcha point que le même ſoir, Pemberton ne ſe dérobât de la Caravane, & que foible & malade comme il étoit, il n'eût le bonheur de regagner furtivement le rivage, où il trouva encore plus heureuſement un Canot, dans lequel il ne fit pas difficulté de s'abandonner aux flots. Il employa toutes ſes forces à s'éloigner de la terre avec la rame : & ce pénible exercice, qui l'occupa toute la nuit, le jetta dans un tel abbatement, que n'ayant rien pour ſe remettre, il ne trouva point d'autre reſſource que d'avaller ſon urine. A la pointe du jour, les gens de l'Inercaſe apperçurent le Canot, qui ſembloit venir vers eux ; & le vent étant aſſez doux, ils envoyerent la Pinace, qui leur cauſa une ſurpriſe extrême en leur amenant Pemberton. Il étoit ſi foible, qu'il paſſa pluſieurs heures ſans pouvoir ouvrir la bouche pour leur raconter le départ de l'Amiral & ſa propre avanture.

Etrange réſolution de Pemberton.

Depuis ce jour juſqu'au 27, le tems fut ſans ceſſe orageux. Le Darling, qui avoit eu beaucoup à ſouffrir en s'efforçant d'executer les ordres du Général, revint dans la Rade de Mocka, après avoir perdu une de ſes ancres avec le cable. Mais l'air devint ſi tranquille au commencement de Janvier, que les trois Vaiſſeaux prirent la réſolution de retourner vers Bab-al-mandel. Ils avoient deux vûes, l'une de chercher de l'eau, qui commençoit à leur manquer ; l'autre d'arrêter les Vaiſſeaux Indiens qui arriveroient dans cette Mer, pour forcer les Turcs de relâcher leur Amiral & leurs marchandiſes. Ils s'arrêterent d'abord ſur la Côte des Abyſſins. Enſuite laiſſant derriere eux le Darling, qui vouloit chercher ſon ancre & ſon cable dans le lieu où il l'avoit perdu, l'Inercaſe & le Pepper-Corn paſſerent de l'autre côté vers le rivage de l'Arabie, où ils mouillerent à trois lieues de Mocka, & quatre milles en mer. Le 3 au matin, ils remirent à la voile avec la marée ; & s'avançant juſqu'au ſoir, ils s'arrêterent pour attendre le Darling. Mais le

Les trois Vaiſſeaux Anglois ſouffrent beaucoup de la tempête.

vent devint si violent pendant la nuit, que l'Inercase ayant été enlevé de dessus ses ancres fut séparé du Pepper-Corn, & courut les derniers dangers. Le 4 de Janvier, le Pepper-Corn fut poussé lui-même avec tant de violence, qu'il perdit aussi une de ses ancres. Il apperçut dans l'après-midi l'Inercase qui étoit entraîné vers Mocka; & vers le soir, le Darling qui étoit tranquille à l'ancre, dans le premier lieu où il l'avoit laissé. Il ne lui auroit pas été difficile de se rapprocher du Darling; mais jugeant que l'Inercase pouvoit avoir besoin de son secours, il s'efforça de le suivre, avec des vents si furieux qu'une de ses voiles fut presqu'emportée. Il arriva ainsi, à l'entrée de la nuit, dans la Rade de Mocka, où il trouva effectivement l'Inercase si maltraité, qu'il fut obligé de lui envoyer la plupart de ses Ouvriers. Depuis le 6 jusqu'au 12, les deux Vaisseaux reçurent continuellement des nouvelles de la Ville, par quelques Canots que les Prisonniers Anglois leur envoyerent avec la permission de l'Aga.

DOUNTON. 1612.

Ils se rejoignent dans la Rade de Mocka.

Le Darling profita d'un vent favorable pour revenir le 12 dans la Rade de Mocka. Il brûloit d'informer les deux autres Bâtimens qu'il avoit non-seulement retrouvé son cable & son ancre, mais découvert une Rade extrémement commode, avec un lieu pour faire de l'eau. Tandis qu'il contribuoit aussi à réparer les désordres de l'Inercase, il leur vint de la Ville quelques rafraîchissemens, mais sans la moindre nouvelle de l'Amiral, qui étoit toujours à Zenan. Ils se déterminerent encore à lever l'ancre pour retourner sur la Côte des Abyssins; & le soir, ils mouillerent à trois lieues de cette Côte, sous une Isle qu'ils nommerent l'Isle des Crabbes, parce qu'ils y en apperçurent un grand nombre. Le 19 ils entrerent dans la Baye d'Assab, qui étoit celle que le Darling leur avoit vantée, & les trois Vaisseaux y jetterent l'ancre à un mille du rivage, vis-à-vis le lieu même d'où ils esperoient de l'eau. Dounton envoya quelques-uns de ses gens au rivage, pour tenter quelque liaison avec les Habitans. A peine eurent-ils touché la terre, qu'ils virent paroître environ cent hommes, armés de lances. Un de ces Barbares s'étant approché sans aucune marque de crainte, parla civilement aux Anglois & demanda d'être conduit sur leur Flotte. En montant à bord, il apprit au Capitaine, que les Turcs avoient fait informer tous les Habitans du Canton de la maniere dont ils avoient traité les Anglois, avec des exhortations à ne pas traiter mieux tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Cet Abyssin étoit un jeune homme de distinction, qui ne relâcha rien de ses civilités & de ses bons offices pendant le sejour que les trois Vaisseaux firent dans la Baye. Il passa cette nuit à bord de l'Inercase, où l'on n'épargna rien pour le confirmer dans les sentimens qu'il avoit déclarés.

Ils se rendent ensemble à la Baye d'Assab.

Civilité d'un jeune Abyssin.

Le 21, Dounton descendit au rivage avec la plus grande partie de ses gens. Les uns furent employés à creuser des puits, & d'autres à couper du bois, tandis que le reste faisoit la garde autour d'eux sous les armes. Il leur vint un Prêtre Abyssin, avec le pere & les freres du jeune homme qui marquoit tant d'inclination à les servir. Ils présenterent un bouc au Capitaine, qui leur offrit en retour quatre chemises. Ils promirent de revenir le lendemain & d'apporter d'autres rafraîchissemens. Dounton trop bien instruit par sa propre experience & par celle de l'Amiral, pour se fier légérement aux apparences, fit continuer la garde pendant la nuit, & veiller sur-tout à la

DOUNTON. 1613.

sûreté des puits, que les Turcs étoient capables de faire empoisonner. Le lendemain il fit recommencer le travail, en attendant le retour des Abyssins; mais le tems fut si mauvais qu'il ne fut pas surpris de n'en voir paroître aucun. Ils revinrent le jour suivant, accompagnés de plusieurs Pâtres qui conduisoient des boucs & d'autres bestiaux. Le Capitaine acheta d'eux tout ce qu'ils avoient amené, sans contestation pour le prix. Ils continuerent pendant quelques jours de lui fournir toutes sortes de provisions.

La Flotte ne peut gagner les Détroits.

Le 29, après avoir renouvellé entiérement leur eau, trois Vaisseaux profiterent d'un vent Nord-Nord-Oueſt pour tourner leurs voiles vers les Détroits, dans le dessein d'arrêter tous les Bâtimens Indiens qui entreroient cette année dans la Mer Rouge: mais à la hauteur de l'Isle des Crabbes, ils furent surpris par le calme. Dans l'après-midi, ils apperçurent deux Jelbes qui traversoient le Golphe; & lorsqu'ils se disposoient à faire quelque mouvement pour les arrêter, ils en virent une qui venoit directement vers

Il lui vient une Lettre de l'Amiral.

l'Inercase. Elle apportoit à la Flotte une Lettre de l'Amiral, datée le 15 de Janvier, qui contenoit le récit de son voyage à Zenan. Il parloit de son élargissement avec beaucoup d'incertitude, malgré les promesses qu'on ne cessoit pas de lui faire tous les jours. Mais il ajoutoit que Fowler & les autres Anglois du Pepper-Corn, qui avoient été retenus par l'Emir d'Aden, étoit arrivés à Zenan, & que le Ciel au milieu de tant de disgraces, lui avoit procuré quelques amis puissans, dont il esperoit beaucoup de services auprès du Bacha. Il prioit aussi les Commandans de la Flotte de suspendre leurs entreprises contre les Vaisseaux Indiens, parce qu'il étoit encore important pour sa sûreté & pour l'avantage même du commerce d'Angleterre dans la Méditerranée, de ne pas donner aux Turcs de justes sujets de plainte avant qu'ils eussent confirmé ouvertement leurs injustices. Enfin il apprenoit à ses Commandans que le Bacha de Zenan avoit justifié l'Aga, en déclarant qu'il n'étoit rien arrivé à Mocka que par ses propres ordres. Dounton écrivit, pour réponse à cette Lettre, que la Flotte avoit trouvé une Rade commode & de l'eau sur la Côte des Abyssins, vis-à-vis de Mocka, à treize lieues de distance.

Elle reçoit d'heureuses informations.

Le 7 de Fevrier, Thornton, qui avoit été envoyé vers l'Aga pour lui demander des nouvelles de l'Amiral, revint avec une Lettre de l'Amiral même. Il recommandoit encore à Dounton de suspendre sa vengeance, & lui apprenant enfin que ses affaires étoient dans une situation plus heureuse, il paroissoit compter de quitter Zenan peu de jours après, pour retourner à Mocka. Il se passa néanmoins jusqu'au 5 de Mars avant qu'on reçût la nouvelle de son retour. Le Darling fut envoyé exprès dans la Rade de cette Ville, pour éclaircir les raisons d'un si long silence. Il y trouva un grand Vaisseau de Dabul, nommé le *Mohammed*, & les civilités qu'il reçut des Turcs, apprirent bientôt aux Anglois que les dispositions étoient changées en leur faveur. Cependant l'avis qu'il en fit donner aux deux autres Vaisseaux ne les empêcha point de le suivre, dans la crainte qu'il ne fût menacé de quelque nouvelle perfidie. Mais avant qu'ils eussent doublé l'Isle des Crabbes, ils l'apperçurent à la voile; & retournant ensemble à la Baye d'Assab, ils résolurent d'y attendre de nouveaux ordres de l'Amiral. Thornton fut envoyé dans la Pinace pour observer les environs de la Ville. On le vit revenir le soir, avec vingt-deux des Prisonniers de Mocka & quatorze du Pep-

per-Corn. La surprise des Anglois fut aussi grande que leur joie. Thornton leur offrit avec les Prisonniers, une Lettre de l'Amiral, qui parloit des nouvelles assurances que les Turcs lui avoient données de le rendre libre, aussitôt que les Vaisseaux annuels de l'Inde seroient entrés dans la Rade. Il consultoit aussi Dounton sur le dessein qu'il avoit formé de s'échapper par la fuite; en le priant, s'il l'approuvoit, d'envoyer le Pepper-Corn dans la Rade de Mocka, pour favoriser son évasion. Dounton ne balança point à louer son projet. Il mit à la voile aussi-tôt pour Mocka; mais un calme qui le surprit à trois lieues de la Baye d'Assab, & la marée qui se trouvoit contraire à sa course, l'obligerent de jetter l'ancre contre un banc où il passa la nuit.

DOUNTON. 1613.

Projet de l'Amiral pour se sauver par la fuite.

Le 19 au matin, il entra dans la Rade, où il n'étoit encore arrivé que le grand Vaisseau de Dabul. Mais sans avoir eu le tems de jetter l'ancre, il reçut une Lettre de l'Amiral qui lui conseilloit de retourner sur le champ à la Baye d'Assab, parce que son arrivée ayant effrayé les Dabuliens, l'Aga même en paroissoit mécontent. Cet ordre déplût à Dounton, qui étoit parti avec de meilleures esperances. Il prit le parti d'écrire deux Lettres, qu'il envoya par un de ses gens dans sa Pinace. L'une qui étoit pour l'Amiral, exposoit non-seulement les besoins de la Flotte, mais l'opinion que les Anglois devoient prendre des Turcs, après tant de trahisons & d'infidélités. L'autre, composée dans une autre sens, devoit être montrée à l'Aga. Dounton feignoit de ne vouloir plus reconnoître l'autorité de l'Amiral. Il lui déclaroit qu'étant prisonnier, son pouvoir ne pouvoit plus s'étendre sur des hommes libres, & par conséquent que tous ses ordres n'empêcheroient point la Flotte Angloise d'entrer dans la Rade de Mocka & dans tout autre lieu où elle seroit appellée par ses affaires ou par ses besoins. L'Amiral fit la réponse suivante à ces deux Lettres.

Dounton s'approche de Mocka avec le Pepper-Corn.

Deux Lettres à double sens.

» CApitaine Dounton, l'excès de votre prudence peut vous causer beaucoup de mal sans m'apporter aucun avantage. Ne poussez donc pas » vos soins au-delà du nécessaire. Je n'ai eu jusqu'à présent que trop de peines, & je n'en suis point encore délivré. Vous seriez fâché, dites-vous, » de quitter cette Rade sans moi: mais vous ne devez pas douter qu'il ne fût » bien plus triste pour moi d'y rester après vous, si ce malheur devenoit nécessaire. Je me suis vû forcé de convenir avec le Bacha de Zenan, que » notre Flotte ne demeureroit point à l'ancre trop proche de Mocka jusqu'à » l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde; & qu'à la Mousson de l'Oüest je serois » mis en liberté avec tous mes Compagnons. Si l'on manque à l'observation » de ce Traité, je vous demande alors secours & vengeance. Mais jusqu'au » tems de l'execution, il faut que vous preniez patience comme moi. Je serois fâché qu'un engagement si solemnel fût violé de notre part, sans » que les Turcs nous y eussent autorisés par leur exemple. Ne soyez pas » surpris de n'avoir pas reçu les provisions que l'Aga vous a fait esperer. » C'est ma faute de ne l'avoir pas pressé, & j'aurai soin de la reparer. Enfin je ne doute pas que les Turcs ne rempliſſent leurs promesses, parce » que mon Traité est avec le Bacha, & non avec l'Aga. Si je me défiois » de quelque nouveau stratagême, j'entreprendrois de m'échapper avant le » tems. J'en ai trouvé plusieurs moyens, que je pourrois tenter encore, si je

Réponse de l'Amiral à Dounton.

DOUNTON. 1613.

» ne craignois de laiſſer la vie de mes gens fort en danger. Mais ſi la pa-
» role du Bacha demeure ſans execution après l'arrivée des vents de l'Oueſt,
» je vous aſſure que je profiterai des occaſions. Et je vous confeſſe même que
» je l'aurois déja tenté, ſi j'avois pû faire entrer dans mon projet Femel, qui
» ne veut rien hazarder juſqu'au terme, parce qu'il eſt perſuadé qu'on nous
» rendra libres à la Mouſſon de l'Oueſt, lorſque vous viendrez nous rede-
» mander. Vous pouvez demeurer tranquillement à l'ancre dans votre Rade
» juſqu'à cet heureux jour, à moins que le vent ne vous permette d'envoyer
» un de vos Bâtimens juſqu'aux Détroits, pour obſerver ce qui s'y paſſe. Je
» comprends que vous manquez de quantité de choſes ; mais j'eſpere que je
» me trouverai bientôt en état de vous les procurer.

Raiſon qui empêchoit l'Amiral de s'échapper.

On a cru devoir ici rapporter cette Lettre, pour faire voir qu'au milieu de toutes ſes eſperances, l'Amiral avoit des ſoupçons qui lui auroient fait prendre tout d'un coup le parti de la fuite s'il n'avoit été retenu par les craintes & les repréſentations de Femel. Le 27, Dounton retourna dans la Rade d'Aſſab, où il trouva des proviſions aſſez abondantes, par le ſoin que les Habitans du Pays avoient eu d'en apporter dans ſon abſence. Le Darling continua d'aller à Mocka, de deux jours l'un, ſuivant l'accord qu'on avoit fait avec les Turcs ; & pendant plus d'un mois les Anglois demeurerent tranquilles dans la Baye d'Aſſab. Mais les Vaiſſeaux de l'Inde ayant commencé à paroître ſans que les Turcs marquaſſent plus d'empreſſement pour l'execution du Traité, l'Amiral prit enfin le parti de s'échapper le 11 de Mai, dans le Darling, avec quinze de ſes Compagnons ; & le jour ſuivant, il envoya la Pinace à Dounton, pour le preſſer de le venir joindre dans la Rade de Mocka, avec les deux autres Vaiſſeaux.

Il s'y détermine enfin.

Cet événement fit changer de face aux affaires. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la Mer, juſqu'à défendre aux Vaiſſeaux Indiens, qui étoient arrivés dans la Rade, d'entretenir aucune communication avec la Ville, Regib Aga ſe vit forcé de changer de ton, & de chercher les moyens de ſe reconcilier avec les Anglois. Il employa la médiation du Nackada Mohammed & de pluſieurs autres Etrangers. Il envoya des préſens à l'Amiral, avec la promeſſe de lui rendre inceſſament Femel, qui n'avoit pas eu le même bonheur dans ſa fuite. S'il le retint pendant quelques jours, ce fut pour le traiter à ſa maiſon de campagne, où il ne dédaigna plus de boire & de manger avec lui. A ſon départ, l'Aga lui dit en ſouriant, qu'ils pourroient ſe revoir à Conſtantinople. Ce diſcours ſembloit ſe rapporter à la menace que Femel lui avoit faite autrefois, de porter ſes plaintes à la Cour du Grand Seigneur ; mais l'effet montra bientôt qu'il renfermoit une noire & funeſte ironie. Femel étant retourné à bord parut extrémement joyeux les deux premiers jours. Le troiſiéme au matin, il mourut preſque ſubitement ; & les Chirurgiens, qui ouvrirent ſon corps, jugerent qu'il avoit été empoiſonné. Dans la douleur d'un ſi cruel ſoupçon, l'Amiral ſe ſaiſit auſſi-tôt de tous les Vaiſſeaux Indiens qui étoient dans la Rade.

Les Turcs ſont forcés à leur tour d'appaiſer les Anglois.

Le 2 de Juin, on vit arriver à bord quelques Députés de l'Aga, qui venoient demander aux Anglois quelles étoient leurs intentions. L'un étoit Aly Haskins, Portugais d'origine, qui avoit abandonné le Chriſtianiſme pour obtenir la dignité de Capitaine. Comme il avoit ſervi d'Interpréte à l'Amiral

Négociations des Turcs avec l'Amiral.

ral pendant ſon ſéjour à Zenan, & qu'il avoit fait avec lui une liaiſon fort étroite, l'Aga l'avoit choiſi pour négocier la paix. Il étoit accompagné d'un jeune Bannian nommé Tokorſi. L'Amiral leur déclara que pour réparation de toutes les pertes qu'il avoit eſſuyées, il demandoit aux Turcs la ſomme de cent mille pieces de huit. Le 19, Schermal, Scha Bandar de Mocka, accompagné d'Aly Haskins, de Tokorſi & de pluſieurs riches Marchands Indiens, s'approcha de l'Increaſe dans une Barque fort ornée, au bruit des inſtrumens de muſique, pour terminer l'affaire des ſatisfactions. On conclut enfin qu'outre la reſtitution du plomb & du fer, qui avoient été ſaiſis, & celle des préſens mêmes qui avoient été faits à l'Aga, les Turcs payeroient aux Anglois la ſomme dix-huit mille piéces de huit. L'Amiral ſe réduiſit à cette ſomme, parce qu'il n'ignoroit pas qu'elle devoit ſortir de la bourſe du Scha Bandar des Bannians, de qui il avoit reçu beaucoup de ſecours & de conſolation dans ſa captivité. Comme une ſi groſſe ſomme ne put être payée tout d'un coup, l'Aga fit prier les Anglois de prendre dans le Vaiſſeau de Diu une certaine quantité de marchandiſes pour caution, & promit de les racheter par dégrés, à meſure qu'il pourroit faire de l'argent dans l'eſpace de quatorze jours. L'Amiral facilita beaucoup le payement, en prenant pour ſes Vaiſſeaux une groſſe proviſion de riz & d'autres grains. Après cet heureux accommodement, il ſe rendit le 3 de Juillet avec ſes trois Vaiſſeaux & ſa Pinace, dans la Rade d'Aſſab, où la bonté de l'eau & les rafraîchiſſemens, qu'il acheta des Badwis ſervirent à rétablir un grand nombre de ſes gens, parmi leſquels il s'étoit répandu de fâcheuſes maladies. Les civilités & les préſens qu'il reçut du Roi de Rahayta, pays voiſin de la Baye, & du Prince Abdalla ſon neveu, contribuerent auſſi à lui rendre ce ſéjour fort agréable juſqu'à la fin du mois.

DOUNTON. 1613.

Convention qui termine leurs différends.

Il mit à la voile, le 24, vers Camaran, Iſle ſur la Côte d'Arabie, à quarante lieues au Nord de Mocka, vers le 15e dégré de latitude. Comme elle a une Ville & une Forteresſe, les Anglois s'imaginerent que le Vaiſſeau de Suez, qui vient chaque année à Mocka, auroit choiſi cette retraite pour attendre le départ de leur Flotte. Il y a peu de Bâtimens qui oſent faire voile dans cette Mer, vers le Nord, pendant la Mouſſon de l'Oueſt. L'Amiral avançoit pendant le jour, & ne manquoit pas de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Cette précaution ne l'empêcha point de donner ſur des baſſes fort dangereuſes, dont il ne ſe dégagea qu'avec une peine extrême. Il paſſa deux jours dans cette allarme. La Flotte n'avoit pas de Pilotes qui connuſſent ces Mers, & le Courant étant incertain, on ne pouvoit avancer ſans témérité pendant la nuit. L'Amiral que tous ſes gens avoient prié pluſieurs fois d'abandonner la pourſuite du Vaiſſeau Turc, ſe crut obligé lui-même de renoncer à cette entrepriſe.

La Flotte Angloiſe met à la voile vers l'Iſle de Camaran.

On prit vers l'Iſle de *Jubal Suckar*, qui eſt aſſez grande & fort élevée. Elle a au Sud une autre grande Iſle, qui n'eſt pas moins haute, & qui ſe nomme *Jubal Arry*. Toutes deux ſont environnées d'un grand nombre de petites Iſles du côté du Sud, &, dans pluſieurs endroits, par des chaînes de petits rocs qui ne ſe découvrent que par le battement de la mer. Cette rangée d'Iſles peut avoir dix lieues de longueur. Elles ſont au Nord-Nord-Oueſt de Mocka, d'où elles peuvent être facilement apperçues dans le beau tems. Mais rarement l'eſt-il aſſez

Iſles de Jubal Suckar & de Jubal Arry.

DOUNTON. 1613.

pour cela. Depuis la partie Oueſt de Jubal Suckar juſqu'à Beloula, la diſtance eſt de douze lieues, Sud-Oueſt par Sud, au long des mêmes Iſles. Il ſe trouve dans cette direction deux rochers abîmés, que le battement des flots fait reconnoître. Au Sud par Oueſt de Jubal Arry, on apperçoit deux Iſles & un roc, entre lequel & la Côte d'Afrique, au Sud-Oueſt, ſont quatre autres petits rocs plats, éloignés du premier d'environ quatre milles & demi. Il n'y a point de péril à s'en approcher, parce que l'eau eſt fort profonde juſqu'à celui qui eſt le plus Sud-Oueſt & le plus proche de la Côte d'Afrique.

Les Anglois reviennent dans la Rade de Mocka.

Le 6 d'Août, à quatre heures du matin, on revint jetter l'ancre dans la Rade de Mocka, où l'on apperçut le Vaiſſeau de Suez, qui avoit trouvé le moyen de paſſer fort heureuſement. Il étoit amarré fort proche de la Ville, & déja déchargé. Dounton apprit qu'il étoit arrivé cinq jours auparavant, accompagné d'une Galere, & qu'au premier jour il devoit en arriver trois autres. La Flotte Angloiſe s'approcha le 7, auſſi près de la Ville qu'il fut poſſible, pour terminer quelques reſtes d'affaires & pour ſe mettre à portée de commander tous les Vaiſſeaux qui étoient dans la Rade. Tokorſi, l'ancien ami des Anglois, & Sabrago vinrent à bord, avec un préſent de la part de Schermal.

Ils repaſſent les Détroits pour retourner à Sokotra.

Le 10, vers onze heures du matin, la Flotte repaſſa le Détroit de Bab-al mandel, en ſe diviſant par les deux Canaux. Le lendemain on découvrit la haute tour d'Aden, à la diſtance d'onze lieues; & ſuivant les calculs, on ſe crut à trente-ſix lieues des Détroits. On avança peu juſqu'au 21, puiſqu'on n'apperçut que ce jour-là le Mont Felix qui ſe préſentoit Eſt par Nord à dix lieues de diſtance. Les calmes retarderent la Flotte juſqu'au 26, qu'un vent frais de terre lui ſervit à remettre à la voile.

Le 27, on fit quatorze lieues Eſt-Nord-Eſt, & vers quatre heures après midi on ſe trouva ſeize lieues à l'Oueſt du Cap de Guardafu. Le ſoir, en s'approchant de la pointe du Cap, on remarqua dans le mouvement de la mer une différence ſenſible, qui annonçoit l'ouverture de l'Océan Méridional. Le 29, on découvrit l'Iſle de Sokotra. Dans ce paſſage d'Aden à Sokotra, les Courans ne ceſſent pas de rendre la navigation fort incertaine, car on ſe trouve entraîné en arriere lorſqu'on croit avancer.

Ils y laiſſent des avis pour les Capitaines Anglois.

L'Amiral fit relâcher à Sokotra, pour y prendre des rafraîchiſſemens & tout l'aloes qu'on y avoit ramaſſé depuis ſon paſſage. Il laiſſa entre les mains du Roi des Lettres d'avis pour tous les Capitaines Anglois, qui viendroient dans cette Iſle avec le deſſein de pénétrer dans la Mer Rouge. Le 4 de Septembre, il partit de la Rade de Deliſcha; mais étant arrêté preſqu'auſſi-tôt par un calme, qui fut ſuivi d'une continuelle varieté de vents, il n'arriva que le 23 à la hauteur de Soually. La vûe des arbres, qui ſe préſentent au Nord & au Sud de la Baye, lui ſervit de direction pour avancer avec la marée; & s'approchant toujours de la terre au Nord, il ſe garantit de pluſieurs écueils dangereux. Enfin il jetta l'ancre ſur un fond limoneux. Pendant les mois de Juin, de Juillet, & d'Août, qui ſont l'hyver de ce Pays, Dounton eſt perſuadé qu'il n'y a point d'ancres ni de cables, qui puiſſent y réſiſter à la violence des marées.

La Flotte prend vers Surate.

L'Amiral envoya auſſi-tôt ſa Pinace au rivage; mais elle rencontra une Barque, qui venoit de Surate, chargée de riz pour Gogo; & l'ayant amenée à l'Amiral il apprit de ceux qui la conduiſoient qu'il avoit paſſé de ſept ou huit lieues le Port de Surate. Il retint cette Barque, pour ſe ſervir du Patron

en qualité de Pilote. Le 24, il lui vint du rivage une autre Barque, dont le Patron ne consentit pas moins volontairement à lui rendre le même service. Les Anglois apprirent de ces deux Indiens qu'il se trouvoit actuellement à la Barre de Surate, quinze Fregates Portugaises, dans le dessein apparemment d'interrompre le Commerce de toutes les autres Nations, car la paix qui regnoit entre l'Angleterre & l'Espagne ne permettoit pas de croire que cet armement regardât directement les Anglois. Cependant l'Amiral se croyant obligé de garder des précautions, employa jusqu'au 25 à s'approcher de Surate; & vers sept heures du soir il mouilla tranquillement à une lieue de la Rade, au Sud de la Barre, où il découvrit trois Vaisseaux Indiens à l'ancre. Le 26 au matin, il entra dans la Rade avec la marée, & il jetta l'ancre fort près des trois Indiens. C'étoient des Bâtimens de Surate même, qui avoient été chargés pour Sumatra, mais qui sur le bruit & par la crainte de l'approche des Anglois, autant que par la tirannie des Portugais, avec lesquels ils n'avoient pu s'accorder pour les passeports, avoient abandonné le dessein de leur voyage. L'Amiral reconnut, suivant l'information de ses nouveaux Pilotes, qu'il y avoit dans la Rade jusqu'à dix-huit Fregates, qui se faisoient voir en plus ou moins grand nombre. Elles avoient pour Commandant Dom Francisco de Soto Major, Amiral de Daman & de Chaul, accompagné de l'Amiral & des forces de Diu. Cette armée fit pendant quelque tems une garde fort exacte à l'embouchure de la Riviere, pour empêcher qu'il ne vînt aux Anglois des lettres ou des provisions; & sous prétexte de visiter les Barques, elle pilloit indifféremment tout ce que les Indiens y apportoient sans une permission par écrit de l'Amiral Soto.

DOUNTON. 1613.

Elle entre dans la Rade.

Elle y trouve une Armée Portugaise.

Cette inaction, où les Anglois furent long-tems, sans pouvoir se procurer aucune sorte de rafraîchissemens, fit naître parmi eux des maladies dangereuses. Le scorbut devint celle de tout le monde sur les trois Bords. Enfin la Chaloupe d'un des Vaisseaux de Surate leur apporta de la Ville des informations fort obscures, dans une lettre de Nicolas Bangham, que l'Hector y avoit laissé pour veiller à la conservation de quelques marchandises Angloises. Quelques jours après, ils reçurent par lui deux autres lettres; l'une du Capitaine Hawkins qui étoit alors à Agra; l'autre de William Finch à Lahor. L'Amiral apprit par ces deux voies qu'il n'y avoit pas beaucoup d'esperance pour le Commerce, dans une Nation qui avoit peu de fidélité pour ses engagemens. Bangham lui écrivoit encore que le Capitaine Sharpey, Jean Jordayne & quelques autres Anglois étoient attendus de jour en jour à Surate, par la voie de Cambaye, qu'ils avoient prise pour revenir d'Agra. Cette nouvelle jetta beaucoup de joie dans la Flotte.

Maladies qui affligent les Anglois.

Le 30, Dounton, par l'ordre de l'Amiral s'avança avec le Pepper-Corn & le Darling vers l'embouchure de la Riviere, dans la vûe de chercher le passage de la Barre; mais la vigilance des Portugais à couper les Chaloupes qui sondoient devant les deux Vaisseaux, & la multitude des bas-fonds, que les Anglois ne connoissoient pas, firent manquer cette entreprise. Dounton pensant retourner dans la Rade, fut jetté vers l'Oüest à quatre milles, par le vent & la marée; de sorte qu'il ne put rejoindre l'Amiral que le 3 d'Octobre. Le Conseil s'assembla pour délibérer sur les embarras d'une si fâcheuse situation. On résolut d'écrire à l'Amiral Portugais, pour lui demander du moins la per-

Ils s'efforcent inutilement de passer la Barre de Surate.

DOUNTON. 1613.

mission de prendre à bord les Anglois qui etoient à Surate, en lui promettant de quitter aussi-tôt la Côte. Mais les Portugais rejetterent même cette priere, & répondirent qu'ils se chargeoient de conduire ces Anglois à Goa, d'où ils auroient la liberté de retourner en Europe. Dans le tems qu'ils affectoient tant de fierté, le Capitaine Sharpey, qui étoit arrivé à Surate, s'étoit adressé dans cette Ville à quelques-uns de leurs principaux Négocians, pour obtenir de l'Amiral Soto Major un sauf-conduit jusqu'à la Flotte. Cette grace lui fut accordée, mais à condition qu'il seroit transporté sur une Galiotte Portugaise. Sharpey auroit pu se fier à cette proposition, si l'on n'y eut ajouté l'offre de le mener à Goa, en lui promettant d'un ton ironique qu'il y seroit regardé d'aussi bon œil que les Turcs, les Mores & les Juifs. Il comprit à quoi il devoit s'attendre, s'il se livroit à des ennemis qui ne cherchoient pas même à déguiser leur mépris & leur haine.

Réponse que les Portugais font au Capitaine Sharpey.

L'Amiral Anglois, dans l'impatience de procurer la liberté à ses compatriotes, leur écrivit de se mettre en chemin par terre, & de le venir joindre à Dabul. Mais cette route étoit trop pénible, sans compter que les guerres du Dekan la rendoient fort dangereuse. Le tems se perdoit ainsi, avec autant d'incommodité que de chagrin pour les Anglois. L'eau & les vivres leur manquoient, sans aucune espérance d'en envoyer prendre ou de s'en faire apporter, Sharpey avoit acheté pour eux à Surate diverses sortes de rafraîchissemens; mais il n'osoit en risquer le transport à la vûe des Portugais, qui observoient continuellement le passage. L'ayant tenté néanmoins, il eut le chagrin de voir enlever sa Barque; & Soto Major, joignant l'insulte à l'injustice, fit dire aux Anglois qu'il les remercioit beaucoup de lui avoir procuré des provisions si fraîches.

La Flotte Angloise cherche à s'approcher de la terre.

Sir Henri Middleton, fort inquiet de la situation de sa Flotte, leva l'ancre pour chercher vers le Nord, au long de la Côte, quelqu'endroit où non-seulement il pût se faire une retraite commode, mais d'où il pût commander assez la terre pour assurer le passage de ses Chaloupes jusqu'au rivage. Il fut forcé par le vent de s'arrêter vers la fin du jour à la pointe du Nord, vis-à-vis la Barre. Le matin, il remit à la voile avec la marée. Comme le Courant étoit fort rapide, & qu'il ne connoissoit pas la Côte, il fit toujours avancer devant lui le Bâtiment qui prenoit le moins d'eau, avec ordre de tenir les ancres prêtes, pour les jetter à la premiere apparence de bas-fond. Il s'apperçut bientôt que la Flotte Portugaise avoit mis aussi à la voile, & qu'elle le suivoit avec tous ses pavillons déployés, & faisant entendre quelquefois son artillerie, comme si elle s'étoit préparée à l'attaque. On découvrit Soto Major qui alloit de Vaisseau en Vaisseau dans une petite Fregate, pour encourager ses gens. Enfin, la Chaloupe du Darling étant à sonder vers la terre à quelque distance de son Bâtiment, deux Fregates Portugaises des plus légeres, entreprirent de lui couper le passage dans sa retraite. Le Capitaine du Darling, qui vit sa Chaloupe & ses gens en danger, ne balança point à faire feu. Une des Fregates se retira heureusement; mais la seconde, ayant essuyé quelques coups qui la mirent en desordre, se fit échouer sur le rivage, & ses gens ne résistant point à leur frayeur sauterent à terre pour se sauver par la fuite. L'Armada parut faire quelque mouvement, dans le dessein de s'approcher à leur secours. Cependant comme ses forces ne consistoient point en artillerie, elle n'osa s'exposer à

Petit combat où les Anglois se saisissent d'une Frégate.

celle des Anglois, & la Fregate demeura ainſi entre leurs mains. Ils y trouverent une petite quantité d'indigo, de canelle, de cotton, de mirabolans, dépouilles d'une Barque Baniane dont les Portugais s'étoient ſaiſis nouvellement. Cet avantage en procura un autre aux Anglois, par l'occaſion qu'ils en prirent de s'avancer juſqu'à l'embouchure de la Riviere de Surate, & ſi près de la terre qu'ils jetterent l'ancre ſur cinq braſſes, à la portée du mouſquet. DOUNTON. 1615.

Le 13 au matin, s'étant encore avancés plus près du rivage, ſur ſix braſſes de fond, ils apperçurent à terre pluſieurs perſonnes vers leſquelles ils ne firent pas difficulté d'envoyer une Chaloupe avec le pavillon de paix. Jeffe & Bagge, qui furent chargés de cette députation, reconnurent en s'approchant que c'étoient des Portugais, & s'en crurent encore plus certains lorſqu'ils leur virent tirer l'épée avec des ſignes fort menaçans. Ces bravades furent ſi mal ſoutenues, qu'à l'arrivée des Anglois, qui n'en parurent point effrayés, leurs ennemis prirent le parti de ſe retirer. L'Increaſe étant reſté à quelque diſtance, dans la Rade, Sir Henri lui envoya ſes ordres par le Darling, qui revint preſqu'auſſitôt avec une Barque Indienne qu'il avoit rencontrée, & ſur laquelle dix-ſept Indiens, qui avoient été envoyés ſucceſſivement à Surate avec des lettres pour le Capitaine Sharpey, avoient eu la hardieſſe de riſquer le paſſage à la vûe des Portugais. Sir Henri les récompenſa noblement, & leur promit, à ſon retour, d'autres marques de ſa reconnoiſſance. Bravade de quelques Portugais.

Le 20 au matin, il envoya au rivage, dans la Pinace, Thomas Glenam, pour engager les Payſans du Canton à lui apporter des vivres. Glenam avoit ordre de faire tirer trois coups de mouſquet, pour avertir la Flotte du ſuccès de ſa négociation. En abordant, il fit monter un de ſes gens ſur la hauteur, dans la vûe d'aſſurer ſa marche par de ſages obſervations. Elles étoient ſi néceſſaires, que dès la premiere vûe l'eſpion découvrit une troupe de Portugais, qui ſortirent tumultueuſement de leur embuſcade. Il eut beſoin d'employer toute ſa légereté pour regagner la Pinace, qui s'éloignant auſſi-tôt, jetta l'ancre à quelque diſtance du rivage. Les Portugais n'accoururent pas moins juſqu'au bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge ſur la Pinace; mais elle fut moins heureuſe que celle des Anglois, qui leur bleſſerent quelques hommes. Les Ennemis s'étant retirés, on apperçut de la Pinace un homme à cheval, qu'on prit pour un Indien. On lui fit quelques ſignes, qui le firent avancer juſqu'au rivage; & Glenam perſuadé que c'étoit l'occaſion qu'il cherchoit pour ſe procurer des vivres, fit tirer les trois coups dont il étoit convenu avec l'Amiral. La Fregate dont les Anglois s'étoient ſaiſis, & qu'ils avoient rendue propre à leurs uſages, fut envoyée auſſi-tôt pour ſeconder la Pinace. Mais le Cavalier Indien ſe retira dans cet intervalle, ſans qu'on pût juger du motif qui l'avoit amené. Seulement, vers le ſoir, il ſe preſenta quelques pauvres Habitans du Canton, avec certains fruits que l'Amiral fit acheter. Tandis que les Anglois rentroient dans la Fregate, il leur vint trois Déſerteurs de l'Armée Portugaiſe; l'un né à Liſbonne, mais Hollandois d'origine; les deux autres, Portugais & mécontens de leurs Chefs. Entrepriſe des Anglois pour ſe procurer des vivres. Ils ſont interrompus par les Portugais.

L'Amiral s'étant approché de la terre, le jour ſuivant, y reçut, par le miniſtere d'un Indien, une lettre du Capitaine Sharpey, qui lui donnoit avis que le 22 il étoit réſolu de faire tranſporter toutes les marchandiſes Angloiſes au rivage, ſous une eſcorte de cent Cavaliers bien armés. Il le prioit Avis qu'ils reçoivent de la part du Capitaine Sharpey.

DOUNTON. 1613.

de seconder son entreprise par l'adresse ou par la force, car il ne doutoit pas qu'étant observé par les Portugais, il ne dût trouver quelqu'obstacle du côté de la terre ou de la mer. Un jeune Malabare, qui avoit été cinq ou six ans leur esclave, vint se rendre aux Anglois dans le même lieu, & leur demander la liberté ou des Maîtres plus humains.

Le 22, à la pointe du jour, Sir Henri se rapprocha du rivage avec la Fregate & la Pinace, pour attendre Sharpey & les marchandises. Il débarqua trente hommes, armés de sabres & de mousquets, dont l'un fut placé d'abord au sommet de la hauteur pour n'y pas interrompre un moment ses observations, tandis que tous les autres se posterent avantageusement sur le rivage. L'Espion découvrit bientôt deux Banians, qui venoient du côté du Nord. Ils apportoient à vendre, du tabac & d'autres bagatelles. Etant conduits à l'Amiral, ils lui apprirent que la nuit précédente cinq Anglois s'étoient rendus de Surate dans un Village à quatre milles de la mer, & que vraisemblablement ils arriveroient dans le cours de l'après-midi. Pendant que l'Amiral recevoit ces informations, sept Compagnies Portugaises se firent voir entre deux Collines, enseignes déployées. A cette vûe les Anglois se disposerent au combat. Mais l'inégalité du nombre porta Sir Henri à les faire rentrer dans leurs Bâtimens; & les Portugais, qui s'étoient d'abord arrêtés, ne balancerent point alors à s'approcher du rivage. Ils avoient avec eux cinq ou six petites piéces de campagne, dont ils firent quelques décharges inutiles. Les Anglois à qui il étoit plus facile d'ajuster leurs coups, firent plus de ravage dans leurs rangs, & les forcerent enfin de se mettre à couvert: l'inquiétude de l'Amiral n'en fut pas moindre pour le convoi qu'il attendoit. Après avoir passé plusieurs heures dans l'impatience, il jugea que l'arrivée des Portugais auroit fait abandonner son dessein au Capitaine Sharpey; & retournant à bord du Pepper-Corn, il pensoit à remettre le soir à la voile pour rejoindre l'Increase. Mais lorsqu'on se disposoit à lever l'ancre, on découvrit quelques hommes, qui venoient du côté du Nord. L'Amiral se rapprocha aussi-tôt de la terre, où sans voir paroître les Portugais il eut la satisfaction de recevoir trois Anglois qui lui annoncerent, pour le lendemain, l'arrivée de Sharpey & de son convoi. En effet, on apperçut, le jeudi, cent Cavaliers armés d'arcs & d'épées, qui conduisoient les marchandises au centre de leur Troupe; & Sharpey, qui faisoit l'arriere-garde avec quelques autres Anglois. Le convoi fut transporté à bord sans aucune opposition.

Nouvelle attaque des Portugais.

Sharpey amene heureusement les marchandises à bord.

Avec les marchandises & quelques provisions, Sharpey apportoit à Sir Henri l'heureuse nouvelle d'un changement fort imprévu dans les dispositions du Gouverneur de Surate. Khoja Nassan, qui occupoit cet emploi, avoit promis de se rendre lui-même au rivage pour conférer avec l'Amiral Anglois sur les interêts du Commerce. Cette faveur n'étant remise qu'au lendemain, on fit des préparatifs pour la recevoir avec éclat. L'Amiral se mit dans la Fregate, avec ses principaux Officiers, & s'approcha de la terre au bruit des instrumens. Khoja Nassan, qui s'y étoit déja rendu, l'envoya prendre à la descente du Vaisseau, par quatre de ses gens, qui le transporterent sur leurs épaules dans un Palanquin. Un superbe tapis, que les Indiens avoient étendu dans un lieu commode, servit de siége pour la conférence. Après quelques discours, sur les motifs qui avoient amené l'Amiral à Surate, & sur le chagrin que les Habitans

Le Gouverneur de Surate accorde une conférence aux Anglois.

reſſentoient de ſe voir tirannisés dans leur propre Ville par les forces ſupérieures des Portugais, Khoja Naſſan conſeilla aux Anglois de ſe rendre à Gogo, Port de la partie Occidentale du Golphe, & plus voiſin de Cambaye, en leur offrant des Pilotes pour les conduire. Il leur reſtoit à ſe faire expliquer les motifs de ce conſeil, lorſqu'une pluye violente, qui ſurvint tout d'un coup, mit Khoja Naſſan dans la néceſſité de ſe retirer. La conférence fut remiſe au jour ſuivant. DOUNTON. 1613.

Le 26, Khoja Naſſan envoya au Général Anglois, dans une de ſes Chaloupes, un préſent de quelques proviſions, & deux Pilotes pour le conduire à Gogo. On ſe rejoignit ſur le rivage, pour recommencer la conférence. Les Pilotes mêmes ayant repréſenté que Gogo n'étoit pas un Port auſſi commode pour les Anglois que Naſſan l'avoit prétendu, on convint qu'ils mettroient en mer pendant cinq ou ſix jours, en feignant de quitter tout-à-fait la Côte, dans l'eſpérance que les Portugais la quitteroient auſſi après leur départ; & Naſſan promit de les faire avertir. Suivant cette réſolution, l'Amiral fit lever l'ancre pour rejoindre l'Increaſe, & partit dès le lendemain dans ce Bâtiment: Mais s'étant arrêté au-deſſus de la Rade, pour attendre le reſte de ſa Flotte, il écrivit dans cette intervalle à Dom Franciſco de Soto Major. En faiſant comprendre aux Portugais qu'il étoit prêt à s'éloigner, il rappelloit dans ſa lettre tous les ſujets de plaintes qu'il avoit reçûs d'eux, tels que de s'être oppoſés à ſon débarquement, d'avoir empêché les Anglois qui étoient à Surate de ſe rendre ſur ſa Flotte, d'avoir intercepté ſes lettres & ſaiſi ſes proviſions. Il leur reprochoit particulierement d'avoir coupé le paſſage à ſes Chaloupes & de les avoir forcées d'employer la violence pour s'échapper de leurs mains. Il ajoutoit qu'ayant terminé toutes ſes affaires, il étoit diſpoſé à leur reſtituer leur Fregate, s'ils vouloient envoyer quelqu'un à qui les Anglois puſſent la remettre.

Les Anglois feignent de partir, pour tromper les Portugais.

Reproches qu'ils font à leur Commandant.

Après avoir attendu inutilement leur réponſe, il mit à la voile le 29; mais il fut ſurpris de ſe voir ſuivi à quelque diſtance par l'Armée Portugaiſe; ce qui ne l'empêcha point d'arrêter une Barque chargée de cocos pour Cambaye. Il en acheta ſoixante-dix mille, qu'il diſtribua entre ſes gens. Le 31, s'appercevant que les Portugais ne ceſſoient pas de le ſuivre, il prit la réſolution de ne pas pouſſer plus loin ſa courſe, & de retourner, en dépit d'eux, pour achever ſes affaires. En effet, il reprit bruſquement vers le Nord; & gagnant la Rade de Soually il deſcendit auſſi-tôt au rivage; mais ſans pouvoir s'y procurer aucunes nouvelles de Surate. Les Portugais, qui s'étoient rapprochés en même tems de la Riviere, firent entendre la même nuit un grand bruit d'artillerie, & publierent parmi les Indiens que c'étoit pour ſe réjouir de l'approche d'une nouvelle Flotte qui venoit à leur ſecours. Ils ſe flattoient d'inſpirer de la frayeur aux Anglois, dont ils avoient juſqu'alors éprouvé la réſolution, & qui étoient mieux diſpoſés que jamais à les recevoir.

Ils reviennent à Soually.

Le 5, Sir Henri ayant envoyé Pemberton, Capitaine du Darling, avec ſon Vaiſſeau & la Fregate pour chercher une autre Rade vers le Nord, eut la ſatisfaction d'apprendre à ſon retour qu'il en avoit trouvé une, avec une Barre, ſur laquelle non-ſeulement les petits Vaiſſeaux, mais l'Increaſe même, en le ſoulageant un peu, pouvoient paſſer ſurement dans la haute marée, & jetter l'ancre à dix toiſes du rivage. Toute la Flotte partit le 6 pour gagner cette nouvelle Rade, & paſſa heureuſement la Barre avec la marée. Elle fut

Autre Rade qu'ils découvrent.

DOUNTON. 1613.

immédiatement ſuivie par douze Fregates Portugaiſes, qui mouillerent vis-à-vis d'eux, mais hors de la portée du canon. Sir Henri, accompagné du Capitaine Dounton & de quarante Fuſiliers, deſcendit à terre dans le cours de l'après-midi, pour chercher de l'eau fraîche. Il fut obligé de parcourir un terrain marécageux, dans lequel il découvrit enfin une ſorte d'eau mêlée, dont la néceſſité le força de ſe contenter. Mais ce déſagrément fut compenſé par l'occaſion qu'il trouva d'acheter cinq ou ſix chevres, une brebis, & quelques fruits pour le ſoulagement de ſes malades. Comme il étoit réſolu de ne rien épargner pour les rétablir, & que ſa Pinace demandoit d'ailleurs des réparations qui ne pouvoient ſe faire que ſur le rivage, , il y fit élever une tente, où le Capitaine Dounton s'établit avec une garde nombreuſe, pour ſe précautionner contre les Portugais. Il y reçut de Surate des rafraîchiſſemens que l'Amiral y fit acheter par Bangham. Les Payſans du Canton s'empreſſerent auſſi de lui apporter tout ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres beſoins.

Arrivée d'une nouvelle Flotte Portugaiſe.

Quelques jours après, on reçut avis, par la Flotte, qu'il étoit arrivé dans la Riviere deux Galeres & huit Fregates. Cette nouvelle fit changer de réſolution à l'Amiral, qui ſe crut obligé, pour ſa ſureté, de réunir toutes ſes forces. Il fit rentrer tous ſes gens à bord, & les réparations de la Pinace furent différées. On repaſſa auſſi-tôt la Barre, pour retourner dans la Rade de Soually, où la réſolution de l'Amiral étoit de reconnoître les intentions de la nouvelle Flotte Portugaiſe. Il y entra le premier; & dès le lendemain il vit arriver de Surate Khoja Naſſan, au-devant duquel il s'empreſſa de deſcendre ſur le rivage. Cette entrevûe fut remplie d'affection & de civilité. Le Gouverneur Indien lui promit qu'auſſitôt que ſes autres Vaiſſeaux ſeroient entrés dans la Rade, les Négocians de la Ville apporteroient des marchandiſes ſur le bord de la Mer, & qu'ils y établiroient un Marché où les Anglois pourroient ſe fournir de toutes ſortes de commodités. Il apprit auſſi à l'Amiral que les Fregates qui étoient arrivées dans la Riviere, étoient un *Kaffilath*, c'eſt-à-dire, une Flotte de Marchands Portugais, qui faiſoit voile à Cambaye. Pour confirmation de ſes promeſſes, le Gouverneur emmena Bangham avec lui juſqu'à Surate.

Elle n'eſt compoſée que de Marchands.

Marché ou Foire des Indiens ſur le rivage.

Trois jours après, on vit naître en effet ſur le rivage un Marché de toutes les proviſions qui ſont propres au Pays. Les Anglois deſcendirent librement, pour ſatisfaire leurs beſoins ou leurs goûts à des prix fort raiſonnables. Mais la tranquillité de ce commerce fut interrompue par un Eſpion qu'ils avoient placé ſur une hauteur, & qui ayant découvert environ cinq cens Portugais, vint répandre l'allarme dans le Marché. On ne penſa plus qu'à regagner les Chaloupes, pendant que l'Ennemi déſeſperé d'avoir été reconnu, s'avançoit tumultueuſement pour couper la retraite à ceux qu'il voyoit fuir. Cependant, comme la plupart étoient bien armés, ils ne rentrerent point dans leurs Chaloupes ſans avoir fait une décharge, qui devint funeſte à pluſieurs Portugais. Quelques-uns furent bleſſés, & ne penſerent qu'à ſe retirer. Les autres ſe trouvant arrêtés par une ravine, qui leur fit craindre d'eſſuyer une ſeconde grêle de mouſqueterie, ſe hâterent auſſi de retourner ſur leurs pas. Dans une retraite ſi précipitée ils laiſſerent derriere eux Antonio de Souza, Gentilhomme de Chaul, qui étoit tombé d'un coup mortel à la tête: les Anglois, plus pitoyables que ſes compatriotes, ne virent pas plutôt le champ libre,

Les Portugais viennent l'interrompre.

bre, qu'ils allerent le relever ; & l'ayant transporté à bord, tous leurs secours ne l'empêcherent point de mourir avant la nuit. Ils l'enterrerent honorablement sur le rivage. On apprit ensuite du Mockadan, ou du Gouverneur de Soually, que les Portugais avoient eu neuf de leurs gens tués ou blessés dans cette occasion. DOUNTON. 1613.

Les Indiens prenoient si peu de part à toutes ces violences, que le 24, après-midi, Mokrib Kham, Gouverneur de Cambaye, vint au rivage avec cent chevaux, & de l'Infanterie en plus grand nombre, cinq éléphans, plusieurs chameaux & des chariots pour le transport de ses provisions. Il avoit aussi plusieurs leopards dressés à la chasse, pour faire montre de sa grandeur. On vit aussi-tôt élever une Ville de tentes. Sir Henri, qui descendit à terre pour faire honneur à Mokrib, y fut reçu avec une décharge de la mousqueterie Indienne, tandis que l'artillerie de ses Vaisseaux faisoit retentir aussi le rivage. Ensuite l'Amiral présenta au Gouverneur de Cambaye la Lettre & les présens du Roi d'Angleterre, qui furent acceptés avec de grandes apparences d'amitié. Il le pressa de lui faire l'honneur de monter sur son Vaisseau. Mokrib y consentit sans aucune marque de défiance ; & laissant sur le bord de la Mer Khoja Nassan, Khoja Arsan Aly, & les autres Seigneurs de son cortége, il se rendit hardiment sur l'Increase avec six hommes choisis. Les Anglois s'efforcerent de le bien traiter. Il y passa la nuit & la moitié du jour suivant, occupé à considerer les bijoux & les bagatelles qui pouvoient plaire au Roi son maître, mais écartant les propositions serieuses de commerce, ou les remettant à d'autres occasions. Après avoir satisfait sa curiosité sur le Vaisseau de l'Amiral, il souhaita aussi de visiter les autres, sur lesquels il continua de jouer le même rolle. Cependant il y acheta toutes les caisses de lames d'épées, & son ardeur fut si grande pour s'en assurer la possession, qu'il les fit transporter sur le champ au rivage. Quelques jours après, ayant mis à part celles qui lui parurent moins belles, il les renvoya d'un air dédaigneux, suivant l'usage de ces Nations, où l'on ne fait pas difficulté de rompre un marché après l'avoir conclu. L'Amiral lui renouvella ses propositions de commerce, qu'il remit encore à d'autres tems, sous divers prétextes. Enfin, dans l'incertitude de ce qu'on devoit s'en promettre, le Conseil s'assembla sur l'Increase, & l'on prit la résolution de s'expliquer avec autant de force que de netteté. Le 26, l'Amiral retourna au rivage dans cette vûe ; mais il y apprit que Mokrib étoit parti ; & que pour garder quelque ménagement avec les Anglois, il avoit déclaré qu'il alloit travailler à les mettre en bonne intelligence avec les Portugais. Sir Henri jugea fort bien que c'étoit une comedie, & qu'après avoir tiré des présens de la Flotte Angloise, il alloit employer les mêmes artifices sur la Flotte Portugaise. Cependant, comme Nassan étoit demeuré au rivage, & qu'il témoignoit quelque envie d'acheter les marchandises, on y mit le prix. Le reste du jour fut employé à cet arrangement, & le commencement du commerce fut remis au lendemain.

Le Gouverneur de Cambaye rend visite à l'Amiral Anglois.

Les mauvais procédés succédent à sa politesse.

Le 27, au matin, Mokrib envoya au Général Anglois un de ses principaux Officiers & son Facteur, avec une Lettre, pour le prier de lui accorder quelques bijoux qu'il avoit vus à bord & qu'il regretoit de n'avoir pas emportés. Il demandoit aussi que les Serruriers de la Flotte fissent pour lui

Incertitudes de part & d'autre pour le commerce.

DOUNTON. 1613.

le modele d'une chaîne de pompe. Sir Henri refuſa honnêtement la premiere de ces deux demandes, & ſe rendit volontiers à la ſeconde. Il ſe paſſa pluſieurs jours, pendant leſquels Sharpey & Jordayne conférerent ſouvent avec les Facteurs Indiens ſur le prix des marchandiſes. Mokrib & Naſſan firent pluſieurs fois le voyage de Surate, allant & revenant avec diverſes marques de mécontentement ou d'incertitude. Enfin, le 8 de Décembre, ils arriverent tous deux au rivage, ſuivis d'un grand nombre de chariots, qui déchargerent d'abord quarante ou cinquante balles de calicots. Ils en étalerent enſuite juſqu'à cent vingt. Les Marchands Indiens marquerent beaucoup d'empreſſement pour le vif-argent & le vermillon des Anglois ; & Mokrib Kam, pour leur velours. Mais ne pouvant obtenir que ces marchandiſes fuſſent vendues ſéparément, ils conſentirent à prendre en même tems du plomb.

*Les Indiens font pluſieurs inſultes aux Anglois.*

Leur injuſtice fut telle, qu'ils s'obſtinerent à vouloir gagner cinquante pour cent ſur les biens qu'ils mettoient en vente à leur porte, tandis qu'ils n'accordoient aux Anglois qu'un profit médiocre pour ceux qu'ils avoient apportés de ſi loin. Cependant le 9 au matin, Sir Henri revint à terre ; & s'étant fait confirmer par les Indiens qu'ils s'en tiendroient du moins aux prix convenus, il commença ſérieuſement à faire décharger ſon plomb. Mais, vers midi, Mokrib Kam reçut des Lettres du Grand Mogol, qui le jetterent dans une profonde conſternation. A peine lui échappa-t'il une parole ; & partant preſqu'auſſi-tôt, il laiſſa Khoja Naſſan & les Facteurs pour achever le commerce. L'Amiral, à qui cet incident fit naître de fâcheux ſoupçons, ne retourna ſur ſon bord que pour ſe donner plus de liberté à faire demander encore à Koja Naſſan s'il étoit fidéle à ſes engagemens. La réponſe fut ſi nette & ſi poſitive que les Anglois ne pouvant plus conſerver de défiance s'empreſſerent de décharger leurs marchandiſes.

Le nouveau Gouverneur de Surate ſe rendit le lendemain ſur la Flotte avec Khoja Arſan Aly, pour ſatisfaire leur curioſité. Tandis qu'ils étoient à bord de l'Increaſe, l'Amiral fut averti par un Exprès dépêché du rivage, que Khoja Naſſan, après avoir reçu le velours & quelques autres marchandiſes qu'il avoit deſirées, avoit commencé à faire de nouvelles chicanes aux Anglois ; qu'il avoit entrepris de les tromper ſur les poids ; & que pour réponſe à leurs plaintes, il les avoit menacés de faire remporter ſes marchandiſes à la Ville. Cette conduite cauſa tant d'indignation à l'Amiral, que n'écoutant plus que ſon reſſentiment, il arrêta ſur le champ le Gouverneur de Surate & Khoja Arſan Aly. Cependant il continua de les traiter ſi civilement, que le Gouverneur entrant dans ſes intérêts, lui conſeilla d'envoyer de ſa part au rivage, pour y porter à Naſſan l'ordre de le venir joindre ſur la Flotte Angloiſe. Naſſan n'oſa déſobéir. Mais à peine fut-il arrivé que le Gouverneur s'adreſſant à l'Amiral, lui dit qu'il pouvoit garder pour caution celui qu'il accuſoit d'injuſtice, & ne lui rendre la liberté qu'après l'execution des articles. Ainſi Naſſan fut humilié juſqu'à demeurer captif ſur l'Increaſe, du conſentement même de ſon Gouverneur, à qui les Anglois permirent auſſi-tôt de retourner au rivage. On continua la vente des marchandiſes avec plus de tranquillité & de ſuccès. Cependant, pour ne refuſer aucune ſatisfaction aux Indiens, l'Amiral leur donna de ſon côté deux Otages, qui furent Jean Williams & Henri Boothly.

*L'Amiral arrête à bord le Gouverneur de Surate.*

DOUNTON. 1613.

Les Portugais ne purent ignorer longtems que le commerce s'exerçoit enfin avec beaucoup de franchiſe entre les Négocians de Surate & la Flotte Angloiſe. N'ayant pu l'empêcher, ils réſolurent de l'interrompre. L'Amiral, qui ne quittoit plus ſon bord, reçut avis qu'on découvroit du côté du Sud, cinq Compagnies Portugaiſes, qui s'approchoient avec leurs enſeignes déployées. Il ne put douter que leur deſſein ne fût de s'approcher de la Mer, pour ſe ſaiſir de ſes marchandiſes & brûler les Chaloupes. Il fit tranſporter auſſi-tôt ſur le rivage, dans la Frégate & la Pinace, deux cens hommes armés de mouſquets & de piques, avec ordre de ménager ſi peu les Ennemis, que cette avanture devînt pour eux une leçon. Mais à la vûe de tant de monde, qui étoit diſpoſé à les recevoir, ils prirent le parti de ſe retirer. Les Anglois, ayant marché quelque tems à leur pourſuite, rencontrerent près de Soually pluſieurs Négocians de Surate, qui venoient à la Mer avec vingt nouvelles balles de marchandiſes.

Le commerce eſt interrompu par les Portugais.

Ils ſe retirent en déſordre.

Le 19, Sir Henri reçut, par un Juif, une Lettre de *Peter Floris*, Capitaine Hollandois au ſervice de la Compagnie d'Angleterre. Elle étoit dattée de Maſulipatan, où la Compagnie avoit un Comptoir; & Floris y donnoit avis à l'Amiral qu'il étoit parti trois Vaiſſeaux d'Angleterre, dont l'un étoit deſtiné pour la Mer Rouge. Cette nouvelle lui cauſa d'autant plus de chagrin, qu'après les différens qu'il avoit eus avec les Turcs, eſperant peu de faveur de leur Nation pour tout ce qui paroîtroit dans cette Mer avec le nom Anglois, il craignoit que la Compagnie d'Angleterre ne lui reprochât d'avoir attiré la tempête ſur ſon commerce. Cependant, comme il ne doutoit point que le Capitaine ne relâchât dans l'Iſle de Sokotra, il le crut aſſez averti du peril par la Lettre qu'il avoit laiſſée entre les mains du Roi.

Lettre de Peter Floris.

Quoique le commerce eût été pouſſé avec aſſez d'avantage ſur le bord de la Mer, Jordayne fut envoyé à Surate, pour engager les Indiens à mettre en vente une plus grande quantité de leurs étoffes, & pour leur faire prendre d'autres marchandiſes de la Flotte. Il avoit l'eſprit inſinuant; & le long ſéjour qu'il avoit fait dans les Indes, depuis le naufrage de l'Aſcenſion, lui ayant donné l'occaſion d'apprendre la langue du pays, il ſe lia fort étroitement avec un Marchand d'Eſclaves, qui s'étoit fort enrichi par ce commerce. Dounton, Auteur de cette Relation, & depuis long-tems ami de Jordayne, regrete qu'il n'eût point employé le talent qu'il avoit de plaire, à ſe mettre auſſi-bien dans l'eſprit de quelques Négocians, dont l'amitié pût être plus utile aux Anglois. Il raconte, ſur le témoignage de ſon ami, que le Marchand d'Eſclaves porta la confiance & l'affection juſqu'à vouloir l'aſſocier à ſon commerce, & qu'il lui en découvrit tous les reſſorts. Il avoit à Surate une fort grande maiſon, qui reſſembloit par la diſtribution des logemens, aux Couvents de l'Egliſe Romaine, dans laquelle il entretenoit plus de cent jeunes filles, qu'il achetoit en ſortant du berceau, & qu'il faiſoit élever ſuivant le jugement qu'il portoit de leur beauté, à meſure qu'elles avançoient en âge. Les Eſclaves de l'autre ſexe étoient en beaucoup plus grand nombre, mais logés & nourris comme il convenoit à leur miſérable ſort; au lieu qu'il ne manquoit rien aux filles pour les commodités de la vie & pour l'inſtruction. Le Marchand fourniſſoit non-ſeulement les principaux Serrails d'Agra & des plus grandes Villes de l'Indoſtan; mais quantité de

Jordayne ſe lie avec un Marchand d'Eſclaves.

Détail de ce commerce.

DONTON. 1615.

Turcs qui venoient prendre tous les ans, dans ſon ſéminaire, de quoi fournir eux-mêmes les Serrails du Caire & de Conſtantinople. Il fit voir à Jordayne des beautés de divers prix, depuis cent piéces de huit juſqu'à douze & quinze mille. Mais, ce qui doit paroître aſſez étrange, il en tiroit des Marchands Turcs pour les divers pays de l'Inde, comme il vendoit celles de l'Inde pour la Turquie.

Hawkins eſt tenté de paſſer à Goa.

L'Amiral reçut une Lettre du Capitaine Hawkins, qui étoit retourné à Cambaye, & qui lui marquoit qu'après avoir fait des réflexions ſérieuſes ſur les offres des Portugais, il étoit réſolu de ſe rendre à Goa avec toute ſa famille, pour retourner de-là en Angleterre. De quelque ſource que pût venir ce deſſein, Sir Henri ſe crut obligé de lui repréſenter avec force qu'une entrepriſe ſi téméraire l'expoſoit à perdre ſes biens & ſa vie. En lui faiſant cette réponſe par le même Meſſager, il l'exhortoit à prendre l'occaſion de ſa Flotte, pour retourner dans ſa Patrie avec plus de douceur & de ſûreté. Ce ne fût néanmoins qu'après des inſtances redoublées, qu'Hawkins prit cette

1614. réſolution. Il arriva le 26 de Janvier, à Soually, avec le Capitaine Sharpey, Fragne & quelques autres Anglois qui l'avoient accompagné à Cambaye; & l'Amiral alla trois milles audevant de lui avec un corps de deux cens hommes, pour le garantir de l'inſulte des Portugais, qui n'étoient pas éloignés de ſon paſſage avec leur armée.

Les Anglois ſe flattent en vain d'obtenir un Comptoir à Surate.

Pendant le ſéjour de Jordayne à Surate, ſes manieres douces & inſinuantes ſembloient avoir diſpoſé le Gouverneur à lui accorder pour ſa Nation un Comptoir dans cette Ville. Il donna lui-même cette eſperance à l'Amiral, qui avoit déja nommé ceux qui devoient être chargés de cet établiſſement. Mais ayant envoyé le 26 Jean Williams, pour ſçavoir les dernieres réſolutions du Gouverneur, il le vit revenir le 29 avec un refus & des marques d'éloignement qui ne regardoient pas moins le fond du commerce que la propoſition du Comptoir. Ce changement ne put être attribué qu'à la jalouſie & aux pratiques des Portugais. Après une déclaration ſi rigoureuſe, il ne reſtoit aux Anglois de Surate qu'à prendre les ordres de leur Amiral, ſur le tems de leur retour à la Flotte. Il leur écrivit, dès le jour ſuivant, de partir ſans délai; de ſorte qu'ils furent rendus à bord le 31 avec toutes leurs marchandiſes.

Kafilath de 500 voiles.

Le 6 de Février, les Anglois virent paſſer un Kafilath, c'eſt-à-dire une Flotte Marchande, d'environ cinq cens Frégates Portugaiſes qui alloient à Cambaye. Il leur étoit venu ſur leurs trois Vaiſſeaux quelques Déſerteurs de cette Nation, qui n'y avoient été reçus que par le ſeul mouvement de l'humanité; mais ils éprouverent à leur tour que la Religion & l'amour de leur Patrie ne ſont pas toujours capables de retenir les Anglois; car pluſieurs Matelots, gagnés apparemment par des careſſes & des offres, abandonnerent leur bord pour ſe rendre ſur la Flotte Portugaiſe. On accuſa de leur déſertion

Déſerteurs Anglois, débauchés par Pierre Roſemary.

un Portugais nommé Pierre *Roſemary*, qui étant paſſé du Portugal en Angleterre pour y embraſſer la Religion Proteſtante, avoit offert à l'Amiral de l'accompagner dans ſon voyage. Il avoit ſervi d'Interpréte dans tous les lieux où l'on avoit eu beſoin des Langues Portugaiſe & Arabe, & celle-ci lui étoit preſqu'auſſi familiere que l'autre. Enſuite étant arrivé dans la Rade de Surate, il n'avoit pu ſe voir ſi près d'une Flotte de ſa Nation ſans rap-

peller les idées & les sentimens de sa naissance, qui l'avoient porté à rejoindre ses Compatriotes. Mais quoiqu'il fût parti seul, dans une occasion qu'il trouva sur le rivage, pendant que les Indiens y tenoient leur marché, on fut surpris de voir déserter après lui tous les Matelots avec lesquels il avoit eu quelque familiarité; comme si la peinture qu'il leur avoit apparemment tracée de sa Nation & des avantages qu'ils y pouvoient espérer, leur avoit fait perdre l'amour & le goût de leur propre Patrie. Dans la premiere indignation que l'Amiral ressentit de leur fuite, il fut tenté de les faire redemander à Dom Soto Major, en lui offrant pour échange les Portugais qui étoient passés sur la Flotte Angloise : mais il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir violé, à l'égard des derniers, sa parole & le droit sacré des aziles. DOUNTON. 1614.

La Flotte Angloise avoit passé dans ce pays l'espace de cent trente-huit jours, pendant lesquels elle avoit essuié de la part des Gouverneurs de Surate, des infidélités & des délais fort pernicieux à son commerce. Le refus d'un Comptoir, après lui avoir fait espérer si long-tems cette faveur, étoit une autre injustice dont elle étoit d'autant plus blessée, qu'ayant reçu l'ordre de partir immédiatement, il ne lui restoit aucun moyen de se faire payer de plusieurs sommes qui lui étoient dûes par les Marchands de la Ville. L'Amiral apprit ensuite d'où venoit cette mauvaise disposition des Indiens. Pendant qu'ils délibéroient s'ils devoient lui accorder la permission d'établir un Comptoir, Mokrib Kam avoit reçu une Lettre de *Dangier*, Banian de Cambaye, qui lui déclaroit, à l'instigation des Missionnaires, que s'il souffroit l'établissement des Anglois à Surate, les Portugais étoient résolus de bruler toutes les Villes de la Côte & de se saisir de tous les Vaisseaux Indiens qui tomberoient entre leurs mains. Sur quoi Mokrib avoit jugé que la prudence devoit lui faire rejetter toutes sortes de liaisons avec l'Angleterre. Cause des obstacles que les Anglois avoient trouvés à Surate.

La Rade de Soually, où les Anglois étoient à l'ancre, est au 20$^{e}$ degré 55 minutes de latitude du Nord, & la variation de 16 degrés 40 minutes à l'Oueſt. Dounton observa que dans les marées de la pleine-lune, la hauteur de l'eau surpasse de quatre pieds celle des marées communes; & qu'ordinairement les marées de nuit sont plus hautes de trois pieds que celles du jour. Position de la Rade de Soually.

Le 10, après avoir reglé tous les comptes du commerce, avec deux Facteurs de la Ville, nommés *Jaddan* & *Narran*, l'Amiral se saisit d'une Frégate Indienne, qui faisoit voile à Gogo; & s'étant accommodé d'une partie de sa cargaison, qui étoit composée de chandelles faites d'un mêlange de riz & de poix, il donna aux Patrons, des billets payables par ses Débiteurs de Surate. La Flotte leva l'ancre, le 11, avec la marée; & s'étant avancée au Sud de la Barre de Surate, près d'un Vaisseau Indien, nommé le *Hassani*, qui étoit prêt à faire le voyage de la Mer Rouge, elle prit aussi quelques marchandises, dont elle lui assigna le payement sur ce qui restoit dû aux Anglois par les Négocians du pays. Le 14, à une heure du matin, elle tomba sur un grand banc, où l'eau se trouva toujours assez haute pour ne pas lui causer beaucoup d'inquiétude; après quoi, suivant la terre à la distance d'environ dix lieues, & forcée par le vent de porter au Sud-Sud-Est, elle se trouva le lendemain à 19 degrés 37 minutes de latitude. Depuis midi Les Anglois se payent par leurs propres mains, & quittent Surate. Leur route jusqu'à Dabul.

DOUNTON. 1614.

jusqu'au soir, elle ne fit que cinq lieues, avec beaucoup d'embarras pour se dégager d'un dangereux courant. Un calme, qui dura une partie de la nuit suivante, lui fit entendre fort distinctement plusieurs coups de canon, dont le bruit venoit du rivage; &, le matin, sans appercevoir aucun Vaisseau, ils découvrirent la terre, qui présentoit un mélange de montagnes & de vallées fort agréables. La latitude à midi étoit de 19 degrés 4 minutes. Vers le soir, ils se trouverent à trois lieues du rivage sur un fond de douze brasses, qui diminua jusqu'à six. Enfin, le 16 à midi, ils virent une terre haute, divisée par plusieurs Bayes, qui sembloient offrir d'excellentes Rades, avec un fond excellent de cinq ou six brasses à quatre milles du rivage, & de neuf ou dix brasses à trois lieues en Mer; la latitude de 18 degrés une minute. Ils ne purent douter, sur les indications de leurs Cartes, qu'ils ne fussent proches de Dabul. En effet, ils jetterent l'ancre près de la Barre, à l'entrée de la nuit, sur un fond de sept brasses.

Situation de Dabul.

L'Amiral, qui s'étoit proposé de se défaire dans ce Port de quelques marchandises Angloises, s'avança le lendemain dans sa Frégate, pour sonder la profondeur de la Barre. Il trouva cinq brasses à la pointe du Sud; mais un peu plus loin au Nord, vers le milieu de la Barre, il ne trouva que deux brasses. La latitude de cette pointe du Sud est de 17 degrés 34 minutes; & la variation, 15 degrés 34 minutes.

Politesses & offres du Gouverneur.

Le même jour, après midi, on vit arriver, de la part du Gouverneur deux Barques, dont l'une ramenoit le Messager que les Anglois lui avoient envoyé pour l'informer de leur arrivée, & l'autre apportoit à l'Amiral un présent de trois veaux, & d'un mouton, avec quelques fruits & des melons d'eau. Le Vaisseau de Dabul que les Anglois avoient trouvé à Mocka, étant revenu dans le pays, le Capitaine faisoit témoigner à l'Amiral la satisfaction qu'il avoit de son arrivée; & joignant, à la maniere des Indiens, beaucoup de complimens aux promesses d'amitié, il ajoûtoit; que pour les marchandises Angloises, les Négocians de Dabul donneroient ou de l'argent comptant, ou de l'indigo, des étoffes & du poivre. C'étoit plus qu'ils n'avoient dessein d'executer & que les Anglois ne s'étoient promis; car tout l'indigo, les étoffes & le poivre du pays s'embarquent ordinairement sur leurs propres Vaisseaux pour être transportés dans la Mer Rouge. Cependant, sur de si belles offres, l'Amiral ne balança point à faire descendre ses Facteurs, avec un présent pour le Gouverneur & des essais de leurs marchandises. Ils furent traités civilement, mais à peine vendirent-ils quelques piéces de drap & & d'étamine. Le Gouverneur, après avoir acheté une certaine quantité de plomb, ne fit pas difficulté de le renvoyer à bord, & de rompre son traité, suivant l'usage de Surate, dont les Anglois avoient déja fait une triste expérience. A l'égard du bled, de l'eau & des autres provisions, ils obtinrent facilement tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils changerent une de leurs ancres contre un gros cable Indien, de dix-huit pouces d'épaisseur, & long de 96 brasses, qui fut estimé douze livres sterling. Dounton déclare qu'il ne put juger si toutes ces facilités venoient de l'inclination du Gouverneur à favoriser les Etrangers, ou de la crainte que lui pouvoit inspirer le récit de tout ce qui s'étoit passé à Mocka.

Le Commerce se réduit presqu'à rien.

Outre plusieurs Bâtimens Malabares, qui étoient à l'ancre dans la Rade,

les Anglois virent arriver, le 26 après-midi, un grand Vaisseau Portugais accompagné d'une Frégate. L'Amiral envoya, deux heures avant la nuit, le Darling pour le reconnoître; & craignant ensuite qu'il ne trouvât le moyen de s'échapper dans les ténèbres, il fit avancer aussi le Pepper-Corn & sa Frégate, avec ordre de s'en saisir. On s'apperçut bientôt que cette précaution avoit été nécessaire; car à l'entrée de la nuit, les deux Bâtimens leverent l'ancre & commencerent à s'éloigner. Mais un coup de canon les força de baisser leurs voiles. Ils se hâterent d'envoyer un canot avec trois hommes, pour faire les excuses de leur Capitaine, à qui son âge & ses infirmités, dirent-ils, n'avoient pas permis de venir lui-même à bord. Ils ajoûterent que leur grande Chaloupe étoit si chargée, qu'ils n'avoient pû la détacher du Vaisseau pour la mettre en mer. Là-dessus, Dounton se trouva obligé de faire avancer sa Pinace, avec quelques-uns des principaux Marchands & plusieurs Soldats, mais contre son inclination, parce qu'il prévoyoit combien il seroit difficile d'empêcher le pillage. Il défendit fort rigoureusement au Patron de laisser monter aucun Soldat dans le Vaisseau Portugais, s'il n'y étoit forcé par les circonstances; son dessein n'étant que de s'en assurer, & d'attendre l'Amiral à qui il vouloit laisser l'honneur d'y entrer le premier. D'un autre côté la Frégate Angloise, qui après avoir tué un Portugais du coup de canon qu'elle avoit tiré, avoit poursuivi leur Frégate, la ramena comme en triomphe, & vint prendre les ordres de Dounton. Il fit passer sur son bord une partie de l'Equipage, & donna ordre au reste d'entrer dans la Rade. Mais s'appercevant qu'ils prenoient un détour, & craignant que s'ils gagnoient le vent, il ne lui fut impossible de les rejoindre avec toutes ses voiles, non-seulement il les fit arrêter, mais s'étant fait apporter leurs voiles, il les força de jetter l'ancre près de lui. Ensuite il prit dans sa chambre leur Patron pour se faire expliquer en quoi leur cargaison consistoit.

DOUNTON. 1614.

Les Anglois se saisissent de deux Bâtimens Portugais.

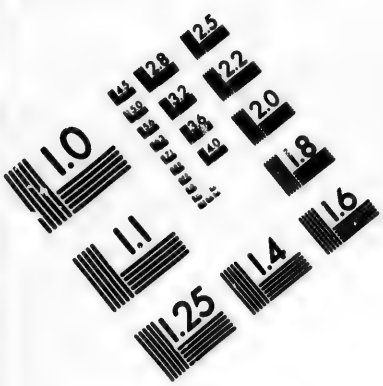
Dounton ne peut empêcher le pillage.

Pendant ce tems là le Patron de la Pinace feignant de douter si les Portugais du Vaisseau étoient disposés à la soumission, monta sur leur bord avec quelques Soldats, qui ne balancerent point à piller tout ce qui excita leur avarice. Dounton, qui n'en étoit pas assez éloigné pour ne pas s'appercevoir du désordre, les fit rappeller plusieurs fois sans leur trouver beaucoup d'obéissance pour ses ordres. Enfin, les voyant revenir, il chargea quatre de ses principaux Officiers de se tenir prêts à la lanterne, pour les fouiller l'un après l'autre à leur retour. Tout le butin qu'ils apportoient fut jetté successivement dans la Chaloupe, & Dounton le renvoya sur le champ aux Portugais, en leur faisant dire que s'il leur manquoit quelque chose de plus, on leur accorderoit toutes sortes de satisfaction, aux dépens de ceux qui étoient montés sur leur bord, sans aucun ordre. Mais tandis qu'il en usoit si généreusement, la Frégate Angloise, qui n'avoit alors pour Commandant qu'un certain *Terrie*, valet de Thornton, se rapprocha de la Frégate Portugaise; & les Matelots Anglois montant à bord briserent les armoires, forcerent les coffres, & prirent tout ce qu'ils jugerent à propos. Dounton, fort irrité de ce brigandage, pressa Pemberton, Capitaine du Darling, d'en informer promptement l'Amiral.

Il restitue aux Portugais ce qu'on leur avoit pris.

Il paroissoit assez difficile d'arrêter un penchant si général au pillage. Cependant l'Amiral, sans perdre un moment, envoya des ordres sevéres à

Le désordre augmente & l'Amiral y remedie.



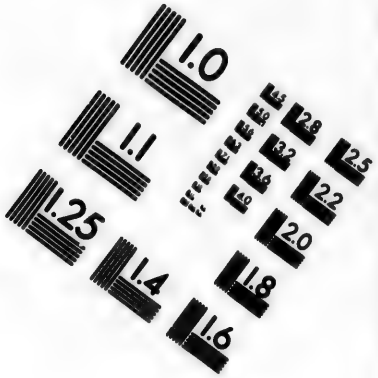
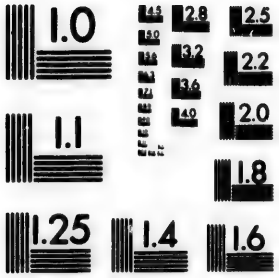
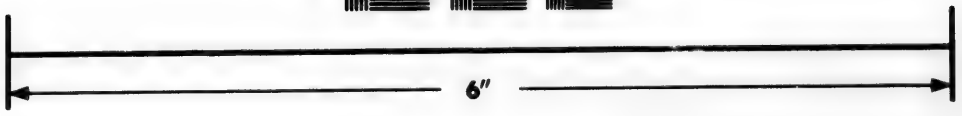
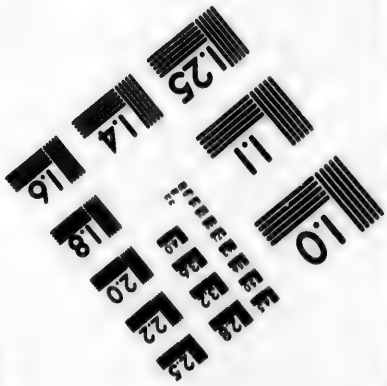




**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DOUNTON. 1614.

tous les Anglois, de rentrer chacun sur son bord. Ensuite s'étant mis dans sa Chaloupe avec les principaux Marchands du Navire Portugais., il fit la visite de tous les Vaisseaux de sa Flotte, avec une ardeur extrême à fouiller dans les coins les plus détournés. Aprés avoir donné cette satisfaction aux Officiers Portugais, il fit mettre à leur yeux, dans sa Frégate, tout ce qui leur avoit été enlevé, & le fit transporter avec eux sur leur Bâtiment. Ils venoient de Cochin, pour se rendre à Chaul. Leur Navire, qui étoit d'environ trois cens tonneaux, se nommoit le Saint Nicolas. Sa cargaison consistoit principalement en noix séches de cocos, noix de Racka, sucre noir, étain, étoffes & porcelaines de la Chine, cayro, sacs d'Alun, & divers cordages. En vain les Anglois presserent le Capitaine de leur communiquer le Mémoire de toutes ses marchandises. Ils ne purent ni l'obtenir, ni le trouver par toutes leurs recherches. Mais après lui avoir fait restituer ce qui lui avoit été pris sans ordre, l'Amiral se crut en droit de prendre lui-même de quoi se dédommager d'une partie des pertes que les Portugais lui avoient causées à Surate. Il fit transporter du Saint Nicolas sur l'Increase quelques balles de soie crue, de la Chine, plusieurs caisses de girofle & de canelle, avec une certaine quantité de belle cire; foible réparation, dit l'Auteur, pour tous les outrages, & les torts que la Flotte Angloise avoit reçus des Portugais.

Il prend lui-même une partie des marchandises Portugaises.

La Frégate appartenoit aux Portugais de Chaul, & faisoit voile pour Ormuz. Sa charge étoit d'environ 60 tonneaux, & ses marchandises consistoient en riz & en tamarins. L'Amiral prit quelques sacs de riz pour sa provision. Il consentit à laisser passer sur les deux bords Portugais, les Déserteurs de cette Nation, qu'il avoit reçus à Surate, & qui lui demanderent volontairement cette faveur. Ensuite ayant fait quelques présens aux deux Capitaines, il leur accorda la permission de continuer leur course.

Cet incident avoit interrompu le commerce des Anglois avec Dabul; ce qui n'empêcha point le Gouverneur de les faire avertir que le grand Kafilah, qui avoit passé le 6 de Février aux environs de Surate pour se rendre à Cambaye, devoit repasser le lendemain ou la nuit suivante, en retournant à Goa. Les Anglois n'en découvrirent aucune trace. Mais l'Amiral assembla son conseil, pour déliberer sur plusieurs partis qu'il avoit à choisir. Il proposa d'abord de faire voile à Goa, pour demander des réparations aux Portugais; dans le dessein de se faire un droit de leur réfus pour exercer des représailles sur tous les Vaisseaux de cette Nation qui tomberoient entres ses mains. Cette proposition parut fort raisonnable à l'Assemblée; mais comme c'étoit s'exposer à des délais, & à des subterfuges; en un mot, à quantité de nouveaux artifices, dont le seul effet certain seroit de faire perdre un tems qui pouvoit être mieux employé, on conclut qu'il valoit mieux retourner vers la Mer Rouge, non-seulement pour tenter de se remettre en possession de tout ce qu'on avoit perdu, mais par trois autres raisons, dont la plus foible n'étoit pas sans force: 1°. Pour se dédommager sur les sujets du Grand-Mogol, des pertes qu'on avoit essuiées dans les Rades de Soually & de Surate. 2°. Pour tirer quelque vengeance de la trahison des Turcs à Aden & à Mocka. 3°. Pour garantir ou sauver du péril le Vaisseau Anglois qui devoit arriver dans cette Mer, comme on l'avoit appris de Masulipatan, par la Lettre du Capitaine Floris. Malgré les excuses & les déguisemens

Délibération des Anglois.

Motifs qui les déterminent à retourner dans la Mer Rouge.

semens de l'Auteur, il faudroit ici s'aveugler pour donner à l'entreprise des Anglois un autre nom que celui de pyraterie. C'est une remarque que j'ai faite à l'occasion du même voyage, dans la Relation précédente. DOUNTON. 1614.

Le 5 Février, à six heures du matin, la Flotte mit à la voile, en suivant la Côte au Nord-Nord-Oueſt. L'Amiral, qui vouloit garder au fond quelques mesures avec les Portugais, étoit bien aise de voir le Vaisseau de Cochin en sûreté, & de lui servir comme d'escorte jusqu'à Chaul contre les Malabares, alors ennemis de la Nation Portugaise. Il mouilla l'ancre, le soir, à une lieue de la terre, à six de Dabul, & neuf de Chaul.

Le lendemain, ayant remis à la voile avec un vent favorable, la Flotte éprouva de jour en jour qu'elle étoit poussée plus loin au midi qu'elle ne devoit s'y attendre suivant la direction de sa course, sur-tout après avoir passé l'embouchure du Golphe Persique. Dounton croit que cette erreur ne peut être attribuée qu'aux courans, quoiqu'ils ne soient pas toujours sensibles. Le 24 de Mars étant à la vûe de l'Isle de Sokotra, l'Amiral envoya devant lui Pemberton, dans le Darling, pour s'informer si le Vaisseau Anglois, qui devoit entrer dans la Mer Rouge, avoit déja paru sur cette Côte. Pour lui, continuant sa course, il se trouva le 25 au matin devant la pointe de Delischa; & le jour suivant, un calme, dont il fut tout d'un coup surpris, le força de mouiller l'ancre sur vingt brasses de fond, à un mille du roc de Saboyna, pour se garantir du courant, qui l'auroit poussé au Nord sur ce roc. L'abondance de poissons, dont la Flotte se vit environnée, servit à l'amusement des Anglois. Le 27, ils passerent les rocs, qui sont à trois mille au Nord d'Abba Kuria, &, suivant le calcul de Dounton, à vingt lieues Oueſt par Sud de la pointe Occidentale de Sokotra. Le matin du 28, ils se trouverent à sept lieues du Cap de Guardafu, & à neuf du mont Felix. Vers trois heures après-midi, le vent, qui devint contraire, leur fit prendre le parti de jetter l'ancre sur un fond de sept brasses, mais fort rude à un mille & demi du mont Felix. L'amiral reconnut toute cette Côte avec sa Frégate. Trois Habitans, qui ne se firent pas presser pour venir à bord, se chargerent d'une Lettre pour le Darling s'il s'approchoit de la même Côte. Ils apprirent à l'Amiral que trois jours avant son arrivée, ils avoient vû passer quatre Vaisseaux Indiens vers la Mer Rouge.

L'Amiral envoye le Darling à Sokotra.

L'espérance de voir paroître le Darling retint l'Amiral à l'ancre jusqu'au 29, & ce délai lui procura des rafraîchissemens, qui lui furent apportés de toutes les parties du Canton. Il acheta même, à juste prix de l'ollibanum & diverses sortes de gommes Arabiques. Les Habitans le prirent pour un Mahometan, & lui repeterent plusieurs fois, qu'ils ne l'auroient pas si bien traité s'ils l'avoient cru *Franghis*; c'est le nom qu'ils donnent aux Chrétiens. Enfin ne comptant plus de voir arriver le Darling, on tourna les voiles vers Aden. Le 30, on découvrit la Côte de l'Arabie heureuse, qu'on ne perdit plus de vûe que la nuit, jusqu'au 2 d'Avril, que se trouvant à dix-huit lieues d'Aden, on tint Conseil sur la séparation de la Flotte. Il fut résolu que le Pepper-Corn demeureroit à croiser devant le Port d'Aden, pour empêcher les Bâtimens Indiens d'y entrer, & leur faire prendre le parti de s'avancer vers la Mer Rouge, où l'Amiral seroit prêt à les recevoir avec le *Trade-Increase*, sa Fregate & les Pinaces.

Il relâche sur la côte de l'Arabie heureuse.

DOUNTON. 1614.

Le jour ſuivant, à huit heures du matin, lorſqu'ils étoient prêts de ſe ſéparer, ils trouverent le Darling à l'ancre, au deſſus d'Aden, à la diſtance d'environ ſept lieues. Leur retardement ſur la Côte d'Arabie lui avoit donné le tems de les devancer de deux jours. Pemberton, qui le commandoit, avoit reçu du Roi de Sokotra une lettre que le Capitaine Saris avoit laiſſée au Prince en paſſant dans ſon Iſle avec trois Vaiſſeaux, le *Clove*, *l'Hector* & le *Thomas*. Quoiqu'il y eût trouvé la Relation des diſgraces que ſes Compatriotes avoient eſſuiées dans la Mer Rouge, il s'étoit obſtiné à ſuivre la même route avec ſes trois Bâtimens, par la ſeule raiſon qu'étant muni d'un Paſſeport du Grand-Seigneur, il ſe flatoit d'être reçu plus favorablement. L'Amiral partit immédiatement avec le Trade-Increaſe, le Darling & la Frégate, laiſſant Dounton à l'ancre pour executer ſes ordres.

Le Darling apporte des informations à l'Amiral.

Le 3 au matin, Dounton mit à la voile & s'avança au Sud pour donner plus d'étendue à ſes obſervations. Il découvrit bientôt trois Navires; mais le vent, qu'il avoit contraire, ne lui permit pas de les joindre; & le tems n'ayant pas changé, vers le ſoir, il lui fut impoſſible de jetter l'ancre pendant toute la nuit. Le 4, il s'approcha juſqu'à trois milles d'Aden; & trouvant un fond commode, il y mouilla ſur douze braſſes. Huit jours, qu'il paſſa dans cette ſituation, lui étoient devenus fort ennuyeux, lorſque le 12 au matin il apperçut un gros Bâtiment, qui n'épargna rien pour éviter ſa rencontre. L'effort des Anglois pour lui couper le paſſage ne l'auroit point empêché de gagner le Port, s'ils n'euſſent pris le parti de lui lâcher quelques boulets, qui lui firent baiſſer auſſi-tôt ſes voiles. Il envoya ſa Chaloupe, avec quelques Indiens, de qui Dounton apprit qu'ils appartenoient au Samorin de Calecut; & qu'étant partis de cette Ville pour Aden, ils avoient employé quarante jours dans leur voyage. Ils avoient paſſé à Sokotra, & s'étant enſuite arrêtés ſur la Côte du mont Felix, ils avoient vû la Lettre que l'Amiral y avoit laiſſée pour le Darling. Leur Capitaine, ou leur Nackada, ſe nommoit *Ibrahim Abba Sinda*. Leur cargaiſon qui étoit de deux cens tonneaux, conſiſtoit, ſuivant leur déclaration, en trois tonneaux de tamarins, deux mille trois cens quintaux de riz, quarante bahars de Jagazza ou de ſucre brun, ſept bahars de cardamome, quatre quintaux & demi de gingembre ſec, un tonneau & demi de poivre, & trente & une balles de cotton. L'Equipage étoit compoſé de ſoixante-treize perſonnes pour les uſages ſuivans: vingt pour le ſervice des pompes & la manœuvre intérieure, huit pour le gouvernail, quatre pour les mâts & vingt pour les alimens & la cuiſine. Le reſte étoit des Paſſagers, Pelerins ou Marchands.

Dounton demeure ſeul à croiſer près d'Aden.

Il arrête un Vaiſſeau de Calecut.

Comme ils étoient d'une Ville qui n'avoit jamais cauſé de tort aux Anglois, Dounton n'eut aucune envie de les chagriner, & borna ſes demandes à deux barils d'eau qu'ils lui accorderent volontiers. Cependant, ſur la défenſe qu'il leur fit d'entrer dans le Port d'Aden, ils parurent ſi mécontens, que pour ſe faire obéir, il les menaça de les couler à fond, & de ne leur laiſſer que leur Chaloupe pour ſauver leur vie. Leurs objections continuant encore, il ajoûta que s'ils ne partoient avant qu'il parût quelqu'autre Bâtiment, il ſeroit forcé de les abîmer, pour empêcher leurs correſpondances avec les Turcs ſes ennemis. Ils ſe déterminerent enfin à mettre à la voile, mais en portant vers la Côte; de ſorte que les Anglois prirent la réſolution

Sa conduite à l'égard de ce bâtiment.

de les ſuivre nuit & jour, de peur qu'ils ne profitaſſent des ténébres pour ſe gliſſer dans le Port. Dounton fait obſerver qu'à chaque Vaiſſeau qui paroiſſoit à la vûe d'Aden, les Turcs ſe hâtoient de donner avis qu'il y avoit un Vaiſſeau de l'Europe ſur leur Côte. Ils avoient voulu rendre le même ſervice au Navire de Calecut; mais quelques Arabes & deux Soldats Turcs qu'ils avoient envoyés dans une Barque, tomberent comme lui entre les mains des Anglois. Leur frayeur fut égale à leur ſurpriſe lorſque paroiſſant devant le Capitaine, ils le reconnurent pour celui qu'ils avoient traité l'année précédente avec tant de mauvaiſe foi & de barbarie. Ils ſe ſeroient jettés à la nage, s'ils avoient été moins éloignés de la terre, ſur-tout lorſque Dounton leur rappella leur ancienne conduite, avec des reproches de leur injuſtice & de leur cruauté. Cependant, après les avoir effrayés, il leur dit que malgré de ſi juſtes ſujets de reſſentiment, il vouloit leur faire connoître que ſa Nation étoit plus capable d'humanité que les Turcs, & les renvoyer dans leur Ville ſans leur nuire. Ils partirent fort ſatisfaits, en promettant d'apporter des vivres & des rafraîchiſſemens. En effet, ils envoyerent une Barque chargée de poiſſon, qui devoit être ſuivie le lendemain de beaucoup d'autres proviſions. Mais le Pepper-Corn étant alors à la ſuite du Bâtiment de Calecut, ils n'oſerent ſe hazarder ſi loin pour le joindre.

DOUNTON. 1614.

Traitement qu'il fait à quelques Turcs.

Le 14 au matin, Dounton découvrit un autre Vaiſſeau de la même grandeur, qui s'avançoit auſſi vers Aden. L'ayant forcé de mettre à l'ancre, il s'en fit amener quelques Indiens, tandis qu'il faiſoit faire la viſite de leurs marchandiſes. Il apprit d'eux qu'ils étoient de *Pormean*, Ville peu éloignée de Kuts Nagone, & Tributaire du Grand-Mogol, qui avoit maltraité la Nation Angloiſe. Le Capitaine étoit Bannian. Dounton, ſans prendre la peine d'examiner plus long-tems leur Commiſſion, fit enlever quelques balles de cotton & de calicos qui faiſoient la plus précieuſe partie de leur cargaiſon, & leur accorda la liberté de porter le reſte aux Turcs. Cette violence n'empêcha point que le même jour Maharim, Aga d'Aden, ne lui envoyât, par quatre Arabes, un préſent d'œufs de poules & de fruits. Mais il ne daigna pas même le regarder. Après avoir laiſſé pendant quelques momens les Meſſagers ſans leur répondre, il leur déclara que c'étoit le reſſentiment des outrages que ſa Nation avoit reçus des Turcs qui l'avoit ramené dans cette Mer, pour en tirer vengeance par tous les chagrins qu'il trouveroit l'occaſion de leur cauſer; qu'étant ſi éloigné de vouloir meriter leurs faveurs, il mépriſoit auſſi leurs artificieuſes politeſſes; enfin qu'ayant égorgé les Anglois lorſqu'ils étoient venus chez eux avec la qualité d'amis, ils n'en devoient point attendre des témoignages d'affection lorſqu'ils venoient avec le deſſein de ſe vanger. A l'égard du préſent, il conſentit que ſes gens le priſſent pour leur uſage, mais en payant la valeur; afin qu'ils ne s'engageaſſent à rien par une autre acceptation. Il en uſa de même pour des rafraîchiſſemens de poiſſons qui lui furent envoyés; c'eſt-à-dire, que faiſant payer tout ce que les Turcs lui apportoient, il les retenoit encore pour manger avec ſes gens une partie de ce qu'ils avoient apporté.

Diverſes Bâtimens arrêtés par les Anglois.

Fierté de Dounton à l'égard des Turcs.

Le 26, il apperçut au Sud d'Aden un Bâtiment qui faiſoit voile vers l'Eſt. La Pinace qu'il envoya auſſi-tôt à ſa pourſuite, le lui amena dans l'après-midi. C'étoit une Jelbe de Xaer ou Schaer, chargée de grains, d'opium &

DOUNTON. 1614.

d'autres commodités. Il en tira ce qui convenoit à ſes beſoins ; & s'il le paya ; comme il affecte de le répeter, il y a peu d'apparence que le payement répondît à la valeur des marchandiſes. Le 29, il vit tomber entre ſes mains deux grandes Barques qui venoient d'une Ville des Abyſſins, nommée Bandar Zeada. Leur cargaiſon, en marchandiſes, n'étoit compoſée que de nattes ; mais elles portoient auſſi ſoixante-huit moutons à groſſe queue, qu'il acheta, ſans conſulter apparemment ceux à qui il en fit agréer le prix.

Il abandonne Aden pour ſe rendre aux Détroits.

Il ne paroît pas que dans ces petites expeditions le Pepper-Corn eut répondu fort avantageuſement aux eſperances de l'Amiral. Mais le vent devint ſi favorable pour gagner les Détroits, que Dounton ne pouvant réſiſter à l'occaſion, tourna ſes voiles vers Bab-al-mandel. Après avoir découvert à dix heures du matin la Côte d'Abyſſinie, qui ſe préſente dans l'éloignement avec l'apparence d'une Iſle, il porta au Nord-Oueſt vers les Détroits, dont il ſe jugea éloigné d'environ dix lieues ; &, vers quatre heures après midi, il commença diſtinctement à les appercevoir. Ayant jetté l'ancre à l'entrée pour y paſſer la nuit, il vit arriver, le jour ſuivant, un petit Vaiſſeau dont ſa Pinace ſe ſaiſit ſans réſiſtance. Le Nackada qui lui fut amené, ſe déclara Sujet du Grand Mogol, & parti d'une Ville nommée *Larri* ou *Lourri*, à l'embouchure de la riviere de Sinde. Il en tira pluſieurs balles d'étoffes précieuſes, de l'huile & du beurre pour l'uſage de ſon propre Vaiſſeau, après quoi il lui laiſſa la liberté de continuer ſa courſe vers Mocka. Mais à peine avoit-il fait tranſporter des marchandiſes qui lui coûtoient ſi peu, qu'il vit paroître, à l'Eſt du Détroit, un Navire de deux cens tonneaux, immédiatement ſuivi d'un autre Bâtiment beaucoup plus gros, dont le grand mât avoit quarante-trois (*a*) *verges* de longueur. Ces deux Vaiſſeaux n'ayant été découverts que de fort près, parce qu'ils étoient cachés par la ſituation de la terre, le premier, qui avoit pour lui le vent & la marée, paſſa ſi légerement, que Dounton n'ayant pû le couper, fut réduit à lui donner la chaſſe par derriere. En le ſuivant d'aſſez près, Dounton le reconnut pour le Vaiſſeau de Mahammed de Dabul, l'ami des Anglois. C'étoit perdre l'eſperance d'en faire ſa proye. Cependant il ſe reſſouvint de la fierté de ce Nackada, qui avoit refuſé de viſiter l'Amiral Anglois ſur ſon bord, pendant le ſéjour qu'il avoit fait à Mocka & à Dabul, & cette penſée lui auroit fait ſouhaiter de pouvoir exercer ſur lui quelque autorité. Mais, le Navire ayant trop d'avance, il ſe contenta de lui envoyer une volée de canon, dans la crainte de manquer auſſi celui qui le ſuivoit. En effet, celui-ci, qui avoit vû les Anglois attachés à la pourſuite du premier, jetta l'ancre auſſi-tôt, avec l'eſperance de pouvoir s'échapper à la faveur des ténébres. La nuit n'étoit pas éloignée ; mais c'étoit dans la même idée que Dounton avoit abandonné ſon autre chaſſe ; de ſorte que s'étant bientôt rapproché, il n'eut point de peine à ſe ſaiſir d'une proye qu'on ne penſoit point à lui diſputer. S'il y a quelque choſe d'étonnant dans cette multitude de priſes, c'eſt la facilité avec laquelle on voit abandonner aux Indiens leurs Vaiſſeaux & leurs marchandiſes. Ce dernier Bâtiment que les Anglois avoient pris pour un Navire de Diu, étoit de *Kutſnagone*, chargé de coton, de calicos, de beurre & d'huile. Dounton, qui vouloit ſe donner le tems de le viſiter, fit paſſer ſur ſon bord les principales perſonnes de l'Equipage ; &

Diverſes priſes qu'il y fait.

Il manque un grand Vaiſſeau.

Il en prend un beaucoup plus grand.

(*a*) Meſure Angloiſe, qui revient à l'aune de France.

le conduisant sur la Côte d'Arabie, dans un lieu parsemé de basses, il attendit le matin pour ne laisser rien échapper à ses observations. Les richesses qu'il en tira furent la plus grande partie des étoffes, avec quelques provisions d'huile & de beurre. Cependant comme il étoit naturel qu'il rendît en échange quelques marchandises Angloises, ne fut-ce que pour faire place sur son bord à tant de richesses dont il s'étoit déja saisi, il fut surpris de voir rejetter ses offres aux Indiens, sous prétexte qu'ils n'avoient aucun usage à faire des marchandises qu'il vouloit leur faire accepter. Ce qui n'étoit apparemment dans ces Infidelles qu'un effet de leur dépit ou de leur haine, ne laissa pas de tourner à leur avantage, par le scrupule que Dounton se fit de prendre leur bien sans aucune sorte de compensation. Il leur rendit quelques balles, avec une partie de leur beurre & de leur huile; après quoi remettant sur leur bord les Pelerins & les Passagers qu'il en avoit fait sortir, il leur donna une Lettre pour l'Amiral, dans la persuasion qu'ils ne manqueroient pas de le rencontrer. Mais avant leur départ les Anglois apperçurent une Jelbe, qui venoit vers eux de Bal-al-mandel, & que leur seule chaloupe arrêta. Le Patron apprit au Capitaine qu'il appartenoit à Bandar Zeada, Ville de la Côte d'Abyssinie, éloignée d'une demie journée à l'Oest de Bandar Kassum; qu'il alloit à Mocka avec des nattes; que rangeant la Côte au passage du Détroit il avoit appris d'un homme du Canton que l'Amiral Anglois s'étoit retiré dans la Baye d'Assab avec huit ou neuf Vaisseaux Indiens, & lui avoit laissé une Lettre pour le Capitaine Dounton; mais qu'il ne vouloit la remettre à personne, parce qu'esperant que Dounton retourneroit au Détroit, il comptoit d'en recevoir une récompense. Sur cet avis, le Capitaine mit à la voile le même jour; mais le vent, qui changea tout d'un coup, l'obligea de remettre à l'ancre. Comme il se disposoit à partir le jour suivant, il vit arriver, dans une Pinace, Gilles Thornton, Lieutenant de l'Increase, qui venoit le féliciter de la part de l'Amiral sur son heureuse arrivée, & l'informer que la Flotte étoit effectivement dans la Baye d'Assab avec celle de Saris & quantité de Vaisseaux Indiens dont les deux Flottes Angloises s'étoient saisis. Il lui nomma le *Rehemi*, de cinq cens tonneaux; le *Hassani*, de six cens; le *Mahmudi* de Surate, de cent cinquante; le *Sallamita*, de quatre cens cinquante; le *Kadri*, de deux cens; l'*Azum Khani*, de deux cens; tous Bâtimens de Diu; outre trois Vaisseaux Malabares, de de deux à trois cens; le *Kadri*, de Dabul, de quatre cens, & le grand Navir de Cananor. Dounton ayant levé l'ancre aussi-tôt, Thornton ajoûta qu'il lui seroit difficile de gagner assez promptement la Baye d'Assab, pour assister à la réception du Roi de *Rahita*, qui devoit venir le même jour au rivage avec sa Noblesse & ses Gardes, & que les deux Generaux Anglois se proposoient de traiter magnifiquement. En effet le Pepper-Corn n'entra dans la Baye qu'au retour des deux Generaux, qui revenoient souper ensemble sur l'Increase. Dounton apprit d'eux que par une convention mutuelle ils étoient venus à Assab pour y faire l'échange de toutes leurs marchandises Angloises contre les richesses Indiennes dont ils s'étoient saisis; ou, si l'on veut des termes plus clairs, pour y faire ensemble le partage de leur proye.

DOUNTON. 1614.

Scrupule de Dounton.

Dounton apprend des nouvelles de l'Amiral.

Il en reçoit directement par un député, & se rejoint à Assab.

Pendant que toutes les forces des Anglois étoient rassemblées dans cette Baye, le Gouverneur de Mocka leur envoya *Mammi*, un de ses principaux

Propositions du Gouverneur de Mocka.

DOUNTON. 1614.

Officiers, & quelques autres Turcs, pour capituler avec l'Amiral; c'eſt-à-dire, pour lui demander à quoi ſe borneroient enfin les ſatisfactions qu'il continuoit d'exiger. Sir Henri inſiſtant ſur cent mille pieces de huit, les Députés le prierent de leur accorder du tems, pour faire connoître ſes prétentions au Bacha de Zenan. Lorſqu'ils furent partis, les deux Generaux Anglois détacherent chacun un Vaiſſeau de leurs Flottes, le Darling & le Thomas, pour les envoyer à Tekou. Sir Henri congedia le même jour l'Azum Khani, en faveur de Schermal, Scha Bandar de Mocka, à qui ce Navire appartenoit.

Adreſſe des Turcs pour ſe diſpenſer du payement.

Le 30, tandis que tous les Officiers des deux Flottes étoient à dîner ſur l'Increaſe, où ils s'étoient aſſemblés pour le Conſeil, on vit arriver de Mocka le Scha Bandar, avec Manci & un Aga, députés tous trois par le Gouverneur, pour conferer avec l'Amiral Anglois. Le trouvant déterminé à ne rien rabattre de ſes prétentions, ils lui demanderent la liberté d'entretenir particuliérement les Capitaines des Vaiſſeaux Indiens. L'Amiral pénétra leur deſſein, qui étoit de faire entrer ces Capitaines dans le payement d'une partie de la ſomme; & loin de nuire à leurs vûes, il fit dreſſer ſur le rivage une Tente pour leur conférénce. Mais les Nakadas, qui avoient eux-mêmes des plaintes à faire contre les Turcs, & qui ne craignoient plus que leur ſort pût empirer entre les mains des Anglois, fermerent l'oreille à toutes ſortes d'inſtances & de propoſitions. Il fut impoſſible aux Députés de déguiſer leur chagrin. Cependant ils promirent encore à l'Amiral de lui faire ſçavoir la réponſe du Bacha, auſſi-tôt que leur Gouverneur l'auroit reçue. Les Anglois s'occuperent, juſqu'au neuf de Juin, à choiſir entre les richeſſes Indiennes celles qui leur convenoient le mieux, à les nettoyer. les emballer, en faiſant tranſporter à leur place differentes parties de leurs propres marchandiſes qu'ils donnoient en échange.

Les Anglois rentrent dans la Rade de Mocka.

Le 11, Sir Henri Middleton, avec l'Increaſe, & le Capitaine Saris avec le Clove & l'Hector, quitterent la Baye d'Aſſab pour retourner dans la Rade de Mocka. Ils menerent comme en triomphe tous les Vaiſſeaux Indiens qu'ils avoient dépouillés; & le Pepper-Corn reſta ſeul dans la Baye, avec un petit Bâtiment de Surate, nommé le *Jungo*, dont les échanges n'étoient point encore achevées. Après cette operation, il rejoignit la Flotte, qui attendoit impatiemment la réponſe des Turcs à la vûe de leurs propres murs. Comme il s'étoit paſſé plus d'un mois depuis qu'ils l'avoient fait eſperer, & qu'abuſant de la patience des Anglois, ils ne paroiſſoient occupés qu'à décharger un Vaiſſeau de Kuts-Nagone, qui avoit trouvé le moyen d'échapper aux deux Flottes, Sir Henri prit la réſolution de troubler du moins leur travail juſqu'à l'arrivée de la réponſe du Bacha. Il fit avancer le Capitaine Dounton, avec ordre de leur envoyer quelques volées de ſon artillerie, qui les forcerent bientôt de ſe retirer.

Déclaration de l'Amiral Anglois aux Capitaines Indiens.

Après avoir encore attendu juſqu'au 26, les deux Generaux Anglois ne pouvant plus réſiſter à leur indignation, ſe rendirent à bord du Mahmudi de Dabul, où ils firent aſſembler tous les Nakadas des autres Vaiſſeaux Indiens. Là, Sir Henri, après avoir réperé les juſtes ſujets de plaintes qui l'animoient contre les Turcs, déclara ouvertement que tout ſatisfait qu'il croyoit être pour les injures qu'il avoit reçues dans l'Inde, il ne permettroit

point aux Indiens de commercer dans la Mer rouge avant qu'il eût reçu la satisfaction qu'il exigeoit du Bacha ; & que sa résolution étoit, par conséquent, d'emmener avec lui tous leurs Vaisseaux hors de cette Mer, pour faire du moins perdre aux Turcs le profit du commerce de cette année. En effet il ne lui restoit plus d'autre moyen de leur nuire. Mais les Nakadas n'étoient pas disposés à retourner chez eux avec leurs marchandises, sans avoir tiré aucun fruit de cette Mousson. Ils proposerent à l'Amiral une autre sorte de composition, qui seroit de payer une somme pour chaque Vaisseau, & d'acheter ainsi la liberté du Commerce. Peut-être n'avoit-il pas d'autre vûe que de les amener à cette résolution. Il se fit presser néanmoins pour y consentir ; mais dès le même jour il convint avec Mir Mohammed Takkey, Nakada de Zehemi, pour la somme de quinze mille pieces de huit. Tous les autres Vaisseaux consentirent à ce Traité. Une partie de la somme ayant été payée le 6 d'Août, Saris fit partir immédiatement Towrson, son Vice-Amiral, avec l'Hector, & ne remit à le suivre que jusqu'au 13. Sir Henri & Dounton abandonnerent aussi la Rade de Mocka, trois jours après, & repasserent les Détroits dès le lendemain.

DOUNTON. 1614.

Accommodement entre les Anglois & les Indiens.

Ils n'arriverent que le 29 à la hauteur du Cap de Guardafu. Ensuite, ayant tourné leurs voiles vers l'Inde, ils se trouverent le premier de Septembre à 13 dégrés 35 minutes de latitude, trompés souvent dans leur course par l'action continuelle des Courans. La pluie fut continuelle pendant les huit jours suivans. Le 12, ils apperçurent plusieurs serpens, qui nâgeoient sur la surface de l'eau ; ce qui n'arrive guéres dans les tems orageux, & qui marque toujours dans ces mers qu'on n'est pas éloigné de la terre. Le 13, ils en découvrirent encore un plus grand nombre, & le fond se trouva de cinquante-cinq à quarante brasses. Enfin, le 14, au lever du Soleil, ils reconnurent la terre, qui leur parut fort haute, à la distance d'environ seize lieues. Ils porterent Est par Sud jusqu'à quatre heures après-midi qu'ils découvrirent plus distinctement la Côte à huit lieues. Ayant pris le parti de la suivre, ils trouverent assez long-tems l'eau épaisse & bourbeuse, avec quelques taches claires par intervalles. La profondeur en portant Est par Sud étoit de vingt à trente brasses ; mais vers le Sud, ils ne la trouvoient que de seize à vingt-trois.

Les deux Flottes Angloises sortent de la Mer Rouge.

Le 15, ils cesserent d'appercevoir des serpens. Le 16, en continuant de suivre la Côte de Malabare, sur vingt & seize brasses de fond, ils se trouverent au milieu du jour à l'Oueſt d'une haute montagne, qui s'avance en pointe dans la Mer, & qui est entourée de terres basses. Au côté du Sud on découvre une Baye. La plus haute partie de la montagne est à 12 dégrés 10 minutes de latitude ; & cette position fit juger aux Anglois que ce devoit être la terre de Magisilan. Le lendemain ils eurent le vent si contraire avec un tems si sombre & si pluvieux qu'ils perdirent pendant quelques heures la compagnie de l'Amiral ; mais l'ayant retrouvé avant midi ils porterent directement au Sud. Le 18, la terre se couvrit d'un brouillard si épais, que pendant tout le jour ils ne purent l'appercevoir. Le fond étoit toujours entre vingt-cinq & vingt-neuf brasses. Le 19, ils furent poussés par un vent Sud-Oueſt à quatorze lieues de la terre, où ils ne trouverent pas de fond à moins de quarante brasses. Enfin s'étant avancés jusqu'au 22 avec des vents fort variables, ils découvrirent avant midi le Cap de Comorin. Le jour suivant ils apperçurent la

Elles prennent leur course vers l'Inde.

Cap de Comorin.

DOUNTON. 1614.

terre haute qui eſt à l'Eſt de ce Cap. Le 24, ils eurent la vûe de Ceylan ; & le 26 ils en reconnurent la pointe méridionnale, qui porte le nom de Cap de Galle. Sa latitude eſt de 5 dégrés 40 minutes. Ils continuerent leur courſe Eſt-Sud-Eſt, avec un vent qui ne ceſſa point de ſe ſoutenir entre Sud-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt. La pluie les abandonna ſi peu, qu'une partie de leurs grains ſe trouva corrompue par l'humidité.

Les Anglois arrivent à Tekou ; ils y retrouvent le Darling.

Enfin le 19, à trois heures après-midi, ils jetterent l'ancre dans la Rade de Tekou, où ils trouverent le Darling, qui y étoit arrivé dès le mois de Juillet. Pemberton, qui le commandoit, avoit eu le chagrin d'y perdre trois de ſes Marchands & trois Matelots. Le reſte de ſon Equipage étoit accablé de maladies. Il s'étoit trouvé peu de poivre dans l'Iſle, avec peu d'eſperance d'en recueillir davantage juſqu'à la ſaiſon ſuivante, qui ne devoit arriver qu'aux mois d'Avril & de Mai. D'ailleurs les guerres civiles mettoient un fâcheux obſtacle au Commerce. Le *Thomas*, Vaiſſeau de Saris, étoit auſſi dans le même Port : il étoit revenu depuis peu de Priaman, où il n'avoit pas mieux réuſſi que le Darling à Tekou.

L'Amiral part pour Bantam ſur le Pepper-Corn.

Le 22, Sir Henri peu ſatisfait des eſperances qu'on lui faiſoit concevoir, mit à la voile ſur le Pepper-Corn, pour ſe rendre à Bantam, & laiſſa l'Increaſe à Tekou ſous le commandement de Dounton, pour y demeurer juſqu'au 16 du mois ſuivant. Cette Ville devint fort déſerte au mois de Novembre, par l'ordre que tous les Habitans reçurent de ſe rendre à l'Armée. Raja Buncha (c'étoit le nom de leur Prince) étoit en guerre contre un Raja voiſin, dont l'Auteur vante le courage & l'habileté, ſans nous apprendre quelle étoit la cauſe de leur diviſion. Le 20, après avoir trouvé beaucoup de mauvaiſe foi dans les Négocians du Pays qui avoient livré du poivre aux Anglois, Dounton ſortit du Port à la clarté de la Lune, avec un vent Nord-Eſt. Il eut beſoin de beaucoup de précautions, pour éviter deux rocs fort connus, qui ſont à trois lieues de l'Iſle Sud par Oueſt, l'autre Sud par Eſt ; & qui ne ſont jamais ſans danger, quoique dans l'eſpace qui les ſépare le fond ſoit par-tout de vingt-ſix braſſes. Les mêmes vents qui ſont favorables pour ſortir du Port, & les Courans, dont la violence eſt preſque toujours égale, expoſent les Vaiſſeaux à ſe briſer contre l'un ou l'autre de ces deux écueils. Heureuſement pour Dounton, le tems devint ſi calme & la mer ſi tranquille, que la ſeule action du Courant le mit bientôt en ſureté ; &, pour comble de bonheur, un vent frais d'Oueſt, qui ſe leva auſſi-tôt, l'éloigna tout d'un coup des deux rocs. Il jetta l'ancre à deux milles, pour attendre ſa Chaloupe, qui apportoit quelque reſte de marchandiſe après lui ; mais il reconnut la faveur du Ciel dans le parti qu'il avoit pris de s'arrêter, lorſque profitant de cet intervalle pour viſiter ſon Bâtiment, il découvrit une voie d'eau, que la précipitation de l'Amiral à partir pour Bantam lui avoit fait négliger. Le mal, qui parut d'abord aſſez léger, augmenta tout d'un coup avec tant de violence, que tout l'Equipage fut aſſemblé pour délibérer ſur une ſituation ſi preſſante. On conſidéra le danger ſous pluſieurs faces. Premierement, l'ouverture étoit déja ſi grande, qu'elle employoit continuellement un grand nombre de perſonnes, dont le travail n'empêchoit pas l'eau de gagner avec beaucoup de vîteſſe. 2°. Le Vaiſſeau étant ſans fer, on ne trouvoit rien qui pût ſuppléer à la chaîne de la pompe, qui s'étoit déja briſée pluſieurs fois ; & l'eau d'ailleurs commençoit à

Dounton part après lui ; dangers qu'il eſſuye.

s'élever

s'élever avec tant de force qu'il paroiſſoit impoſſible de porter le travail au bas des pompes. 3°. La plus grande partie de l'Equipage étoit dans un état de foibleſſe & de langueur, cauſée par la mauvaiſe qualité des alimens, qui ne permettoit pas d'en eſperer beaucoup de ſecours. 4o. La bonté du Vaiſſeau & la richeſſe de ſa cargaiſon méritoient toutes ſortes de ſoins pour le conſerver. Enfin le naufrage de l'Aſcenſion, les infortunes de Sharpey, & les mauvais procédés de ſon Equipage étoient des exemples capables d'allarmer.

DOUNTON. 1614.

Après avoir peſé des raiſons ſi fortes, Dounton jugea que le ſeul parti qu'il eut à prendre étoit de retourner à Tekou, pour s'y procurer des ſecours qu'il ne pouvoit eſperer au milieu des flots. Le vent ſeconda ſes intentions. Ayant abordé au rivage vers la fin du jour, avec une peine incroyable à faire jouer continuellement les deux pompes, il n'eut rien de ſi preſſant que de ſoulager le Vaiſſeau en déchargeant une partie de ſa cargaiſon. La réparation des voies d'eau dura juſqu'au 8 de Décembre; après quoi l'Increaſe remit à la voile, avec la précaution de ſe faire précéder par ſa Chaloupe pour ſortir du Port. Les deux rocs furent évités d'autant plus heureuſement que la Mer étant fort tranquille, les gens de la Chaloupe eurent peine à les appercevoir. On porta enſuite, pendant toute la nuit, au Sud, & au Sud par Oueſt, avec un petit vent frais, qui rendit la navigation fort légere. Le lendemain au lever du Soleil, on ſuivit directement le Sud-Oueſt, l'eſpace d'environ dix lieues, après leſquelles on découvrit du même côté quelque partie d'une grande Iſle, & l'on recommença à porter au Sud. La pluie & l'orage furent terribles la nuit ſuivante; ce qui n'empêcha point de faire huit lieues avant le jour; & la clarté du Soleil naiſſant fit découvrir la haute terre de Sumatra, à vingt lieues de diſtance. La latitude, à midi, étoit de 2 dégrés 11 minutes du Sud. On arriva le 20 à Pulo Panian.

Dounton eſt forcé de retourner à Tekou.

Il ſe remet en mer.

Pulo Panian.

Sir Henri Middleton, que la néceſſité de radouber le Pepper-Corn avoit arrêté dans cette Iſle, n'eut pas moins d'inquiétude en apprenant le malheur qui étoit arrivé à l'Increaſe, que de ſatisfaction à la vûe de ce précieux Vaiſſeau. Il aſſembla auſſi-tôt le Conſeil pour délibérer ſur les moyens de le garantir du même danger. Le réſultat fut qu'il devoit être fortifié & carené avant que de retourner en Europe. Mais comme cette entrepriſe demandoit beaucoup de tems, on réſolut auſſi de renvoyer immédiatement le Pepper-Corn en Angleterre, pour donner quelque ſatisfaction à la Compagnie. La ſéparation des deux Vaiſſeaux devint funeſte à Sir Henri qui mourut le 24 de May à *Machian*, du chagrin d'avoir vû échouer le ſien & d'avoir perdu une partie de ſon Equipage. On lira cette triſte avanture dans les Relations de Floris & de Saris.

Dounton rejoint l'Amiral dans cette Iſle.

Ainſi, Dounton, après avoir achevé de charger le Pepper-Corn à Pulo Panian, mit à la voile pour l'Europe le 4 de Février. Il mouilla le 10 de Mai dans la Rade de Saldanne, où il s'attendoit de trouver tous les Bâtimens Anglois qui étoient partis de l'Inde pour reprendre la même route. Mais il n'y trouva que l'Hector & le Thomas, deux Vaiſſeaux du Capitaine Saris, & l'*Expédition*, commandé par le Capitaine Newport, qui étoit parti de Londres depuis ſix ſemaines, pour le douziéme voyage de la Compagnie. Le Thomas & l'Hector devant lever l'ancre dans peu de jours, Dounton aima mieux ſe priver des rafraîchiſſemens & du repos, qu'il étoit venu chercher

1615. Le Pepper Corn eſt renvoyé en Angleterre.

Vaiſſeaux qu'il trouve dans la Baye de Saldanna.

DOUNTON. 1615.

dans la Baye, que de manquer l'occaſion de retourner avec eux. Ils leverent l'ancre le 15, tandis que l'Expédition alloit doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, pour relâcher dans ſa courſe au Golphe Perſique, où il devoit laiſſer Sir Robert Sherly & Sir Thomas Powell avec leurs femmes.

Les vents contraires retarderent long-tems cette nouvelle Eſcadre, & la pouſſerent enſuite vers le Sud. Le Pepper-Corn, qui étoit bon voilier, profita ſi adroitement des premiers ſouffles dont il put tirer le moindre avantage, que laiſſant les deux autres fort loin derriere lui, il les perdit enfin de vûe. Le 6 de Juin, étant à la hauteur de la pointe du Nord-Eſt, il s'approcha de l'entrée de la Baye, dans le deſſein d'y jetter l'ancre pour les attendre. Mais il y apperçut deux Caraques Portugaiſes, dont le premier mouvement d'une juſte défiance ne lui permit pas d'approcher. Il tint quelque tems contre le vent, pour délibérer ſur les périls de cette rencontre. Cependant il prenoit la réſolution d'en courir les riſques, perſuadé que les Portugais ne le croiroient pas ſeul; lorſqu'il ſe ſentit entraîné par les Courans avec tant de violence, qu'il n'y trouva pas d'autre reméde que de tourner ſa proue vers l'Angleterre. Il perdit ainſi la double eſpérance de rafraîchir ſes gens, qui étoient accablés de maladies, & de rejoindre le Thomas & l'Hector. Le 15 & le 16, il eſſuya des pluies d'une groſſeur ſurprenante. Le 18, il paſſa la Ligne.

Il rencontre deux Caraques Portugaiſes.

Le reſte de ſa navigation n'auroit eu que de l'agrément, avec le plus beau tems du monde & la flateuſe idée d'une riche cargaiſon, ſi le ſcorbut & d'autres maladies n'euſſent continué de troubler l'Equipage. Le 10 de Septembre, après avoir doublé les Caps d'Eſpagne, le vent devint ſi difficile à gouverner, que Dounton n'eſperant point de pouvoir aborder dans aucune partie Méridionale de l'Angleterre, dirigea ſa courſe au Nord-Eſt, pour gagner Milford-Haven dans le Pays de Galles, d'où il ſe promettoit plus de facilité à donner de ſes nouvelles à la Compagnie. Le lendemain, à cinq heures après-midi, on découvrit tout à la fois la Côte de Galles & celle d'Irlande, qui ſe préſente par une haute montagne entre Wexford & Waterford. On paſſa la nuit à l'ancre, dans la crainte d'être jetté contre les rocs, par un vent qui étoit encore devenu plus impétueux. Il continua, le jour ſuivant, avec tant de furie, que perdant toute eſperance de pouvoir s'approcher de Milford Haven, Dounton ſe détermina tout d'un coup à ſe réfugier dans la Riviere de Waterford. Le 13 au matin, il reconnut la Tour de Whooke, ſeule marque à laquelle on diſtingue cette Riviere, qui n'en eſt qu'à trois lieues. A huit heures, on apperçut une petite Barque, qui ſortoit de la Riviere, à qui l'on fit ſigne de venir à bord. C'étoit une Barque Françoiſe, qui alloit à Wexford, & que le Capitaine loua pour aller porter la nouvelle de ſon arrivée au Commandant du Fort de Dungannon, parce que l'entrée du Canal étant fort étroite, il craignoit que ſon Vaiſſeau ne ſouffrît du moindre retardement, s'il étoit forcé de jetter l'ancre. A midi, il remonta la Riviere juſqu'au lieu qui ſe nomme *Paſſage*, où il trouva un Pêcheur de Lime, nommé Stephen *Bonner*, qui vint au-devant de lui dans ſa Barque avec quelques autres Matelots, & qui entreprit avec beaucoup de zéle de rendre toutes ſortes de ſervices aux malades du Vaiſſeau.

Il arrive à Waterford en Irlande.

Le 18, Dounton dépêcha Bonner à Londres, avec une lettre à la Compa-

gnie, par laquelle il lui rendoit compte de ſon arrivée & de ſes beſoins. Il reçut, le même jour, la viſite du Docteur Lancaſter, Evêque de Waterford, qui ſignala ſa politeſſe par un grand feſtin qu'il fit préparer à bord, & ſon zéle par un ſermon qu'il prêcha devant l'Equipage. DOUNTON. 1615.

Le 22, il arriva au Capitaine Dounton une diſgrace qui non-ſeulement lui rappella les trahiſons & la Barbarie des Turcs, mais qui lui fit douter ſi c'eſt avec raiſon que ſes Compatriotes s'attribuent l'honneur d'être plus humains & de meilleure foi que ces Infidéles. Il avoit congédié un de ſes Matelots pour quelques crimes notoires. Ce miſérable, qui devoit ſe croire heureux d'avoir évité le dernier ſupplice, s'engagea au ſervice de Stratford, Commandant du Fort de Dungannon, & ne tarda point à lui raconter toutes les expéditions de ſon Vaiſſeau dans la Mer Rouge. Stratford n'étoit point aſſez riche pour vivre content de ſa fortune, ni aſſez honnête homme pour rejetter l'occaſion de s'enrichir par une injuſtice. Il crut pouvoir abuſer du Statut contre la Pyraterie, pour arrêter le Pepper-Corn, & ſe ſaiſir de toutes les marchandiſes au nom du Comte d'Ormond, dont il eut l'adreſſe d'obtenir un plein pouvoir. Il vint à Paſſage avec cette autorité; & faiſant dire à Dounton qu'il avoit deſſein de le viſiter ſur ſon Bord, il le pria de lui envoyer ſa Chaloupe. Elle lui fut envoyée ſur le champ; mais il fit arrêter ceux qui la conduiſoient, & prenant ſes propres Matelots avec quelques gens armés pour ſe rendre ſur le Vaiſſeau, il arrêta auſſi le Capitaine & ſon Bâtiment à titre de piraterie. Dounton fut renfermé dans le Fort de Dunganon, avec des ordres rigoureux pour lui retrancher toutes ſortes de communication; ou ſi quelqu'un obtint la liberté de le viſiter, ce ne fut que pour ſe voir forcé, en le quittant, de répéter ſous la foi du ſerment tous les entretiens qu'il avoit eus avec le Priſonnier. Ses gens furent examinés avec la même rigueur, & l'on employa les détours les plus captieux pour rendre leurs dépoſitions nuiſibles au Capitaine. Sa priſon dura près d'un mois, ſans qu'il eût la liberté de ſe défendre ni de ſe plaindre. Cependant le cri public s'étoit fait entendre en ſa faveur, & le Comte d'Ormond mieux inſtruit par les informations de quantité d'honnêtes gens, envoya à Paſſage Sir Lawrence Eſmond pour approfondir cette affaire. Dounton fut délivré de la tyrannie de Stratford, & conduit à Paſſage, où dans la préſence de l'Evêque de Waterford & d'Eſmond il prouva aiſément la vérité de ſa Commiſſion & la juſtice de ſa conduite. Ayant été remis en poſſeſſion de ſon Vaiſſeau, il vit arriver le 26 de Septembre, dans un petit Bâtiment de Briſtol, un Député de la Compagnie des Indes Orientales, qui lui apportoit de l'argent avec des hommes & des proviſions pour achever ſon voyage.

Dounton eſt arrêté en qualité de Pyrate.

Il eſt renfermé dans le Fort de Dunganon.

Il ſortit, le 6 d'Octobre, de la Riviere de Waterford. Le 12 au matin, il étoit à la hauteur de Beachy, & quelques heures après il entra dans la Rade de Douvres. Il en partit le 13 pour aller jetter l'ancre aux Dunes, où ſe trouvant près d'un Vaiſſeau de guerre, nommé *l'Aſſurance*, il eut encore le chagrin, ſur diverſes indiſcrétions de ſes gens, de ſe voir arrêté par les Officiers de ce Bâtiment juſqu'à l'arrivée des ordres de l'Amirauté. Son Contre-maître, qu'il dépêcha auſſi-tôt à la Compagnie des Indes, apporta immédiatement l'ordre de le relâcher; mais l'opinion même qu'on ſembloit avoir priſe, en Angleterre, de ſon voyage & de la nature de ſon Commerce, juſtifie quel-

Il obtient la liberté & retourne en Angleterre.

DOUNTON. 1615. Remarque sur son voyage.

ques réflexions qui me sont échappées sur son propre récit. Ajoutons qu'en reconnoissant, dans sa Relation, qu'il fut accusé de pyraterie, il rapporte bien qu'il se mit à couvert de cette imputation ; mais il ne prétend nulle part qu'elle fut sans fondement.

## *LATITUDES.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Aden en Arabie..... | 12 | 35 | Dabul (entrée de la Rade)... | 17 | 34 |
| Variation Oueſt..... | 12 | 40 | Variation..... | 15 | 34 |
| Iſle de Cameran..... | 15 | 00 | Maſigilan..... | 12 | 10 |
| Baye de Soually..... | 20 | 55 | Cap de Galle dans l'Iſle de | | |
| Variation Oueſt..... | 16 | 40 | Ceylan..... | 5 | 40 |

## CHAPITRE II.

### *Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611.*

HIPPON. 1611. Remarques préliminaires ſur cette Relation.

ON trouve dans Purchaſs deux Relations de ce Voyage, l'une par Nathaniel *Marten*, Contre-maître du Vaiſſeau nommé *le Globe*, qui fut envoyé ſeul dans l'Inde, en 1611, ſous le comandement du Capitaine Hippon, l'autre par Floris. Celle-ci, qui eſt de Marten, ne contient guéres que des remarques nautiques & des obſervations de latitude, lecture plus utile qu'agréable, & qu'on offre ici preſqu'uniquement aux Navigateurs & aux Géographes. Auſſi Purchaſs même a-t'il ſupprimé une grande partie du Journal de Marten, & n'y a-t'il joint celui de Floris que pour dédommager le Lecteur de la ſéchereſſe du premier. Cependant, comme le deſſein de ce Recueil eſt de donner un corps de tous les Voyages, ceux qui prennent la peine de le compoſer ne doivent pas craindre qu'on leur faſſe un reproche d'avoir apporté trop de ſoins à le rendre complet ; ſurtout lorſqu'avec une fidélité conſtante pour leur plan ils n'y admettent rien qui ne porte le caractere de la vérité. Qu'on y faſſe réflexion : ce ne ſont pas les voyages les plus eſtimés dont la lecture a le plus d'agrément. Les premiers Navigateurs de chaque Nation ſe ſont d'abord attachés à découvrir des Côtes inconnues, & n'ont guéres écrit que pour l'inſtruction de ceux qui viſiteroient les mêmes lieux, dans la vûe d'y faire d'autres ſortes de découvertes. C'eſt ce qui rendra bientôt les Relations plus agréables, à meſure que les années vont augmenter. Dailleurs il faut ſe rappeller ce qu'on a pris ſoin de réperer ici pluſieurs fois, & ce que chaque Lecteur doit avoir vérifié lui-même ; que les Marchands Anglois, dans l'origine de leur Commerce, étoient conduits par l'unique eſpoir du gain, ſans aucune vûe de curioſité ou de plaiſir, &, j'oſe dire, avec auſſi peu de lumieres que de goût. L'avidité des richeſſes a fait entreprendre aux Anglois les voyages de Commerce ; & le ſuccès du Commerce, qui a produit avec les richeſſes le goût des ſciences & du plaiſir, les a fait penſer enſuite à tirer de leurs voyages autant d'agrément que d'utilité.

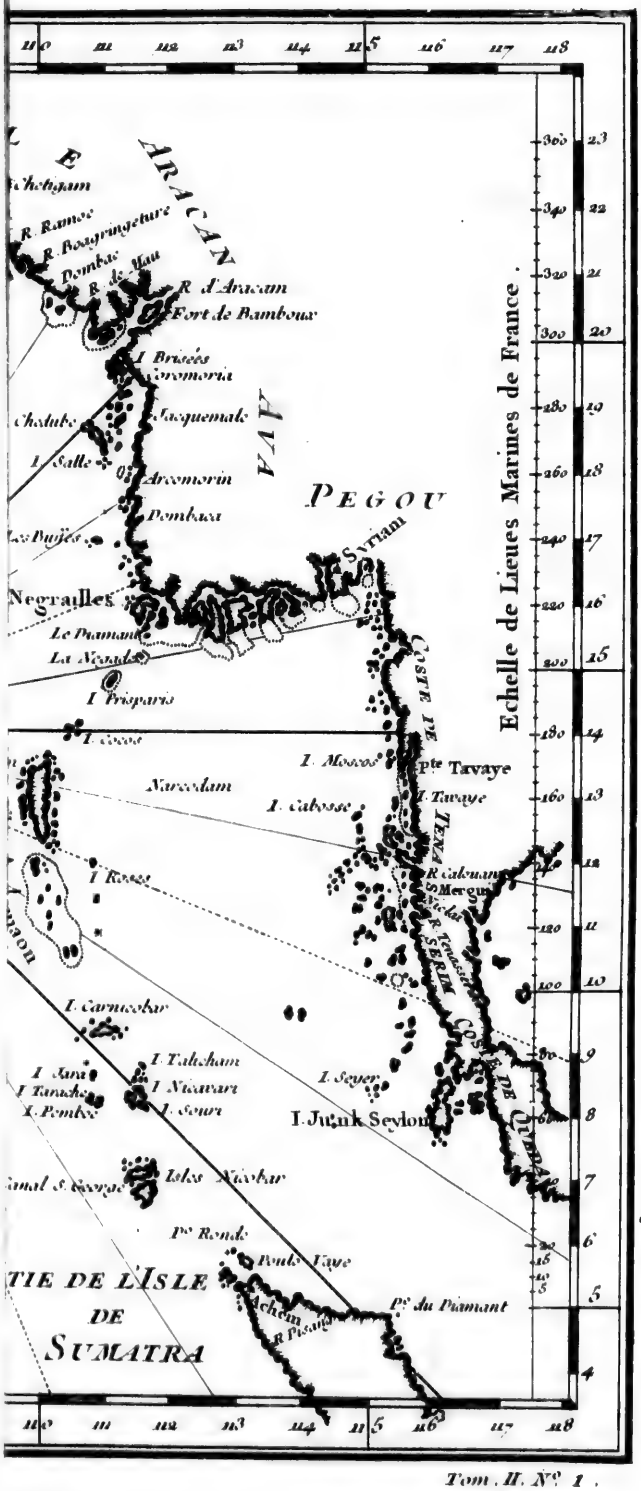
Reflexion ſur les premiers Navigateurs Anglois.

joutons qu'en
, il rapporte
nd nulle part

... 17 34
... 15 34
... 12 10
de
... 5 40

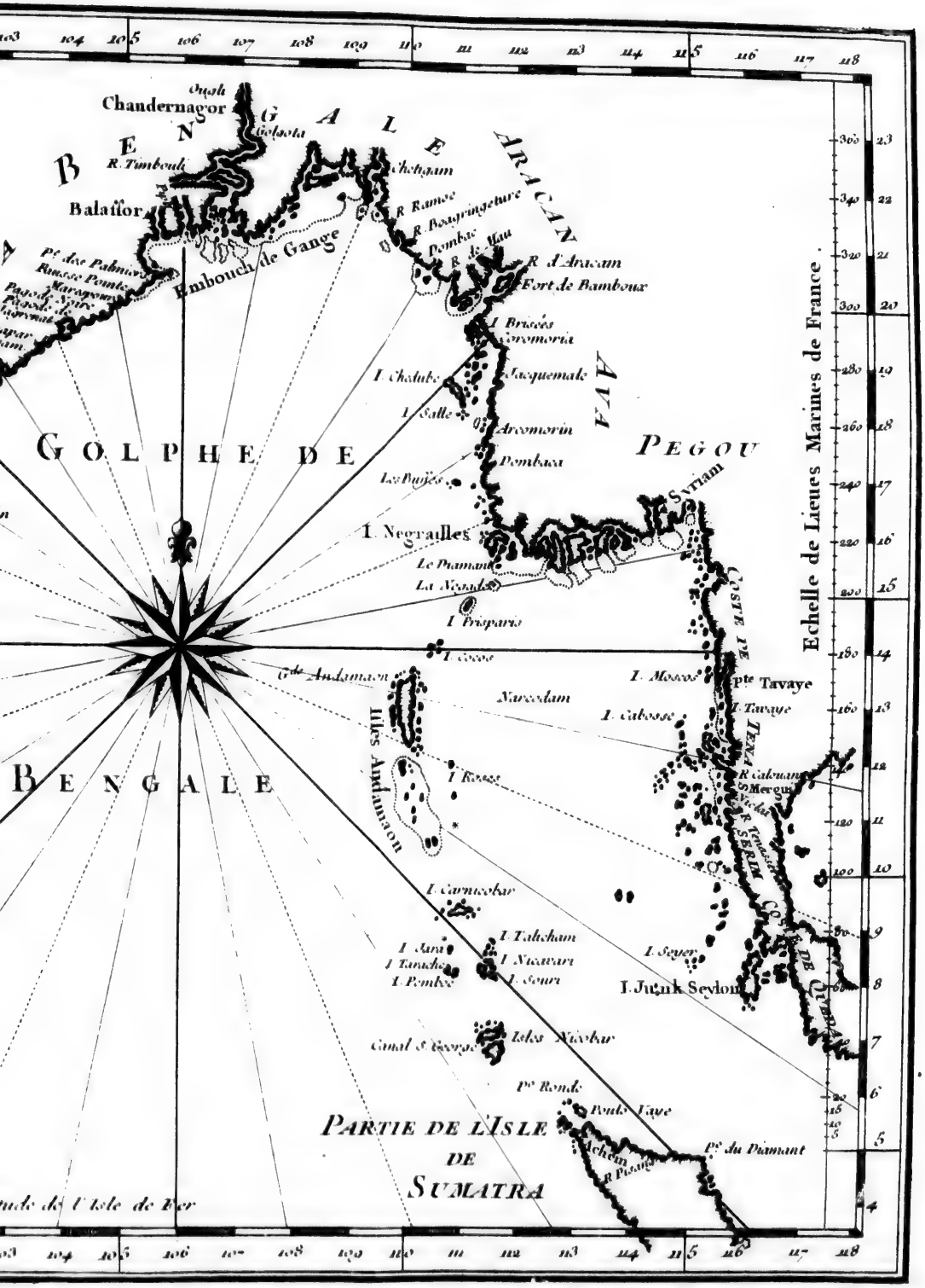
à Bantam

par Natha-
qui fut en-
ne Hippon,
que des re-
le qu'agréa-
ux Géogra-
Journal de
Lecteur de
ueil eſt de
de le com-
ir apporté
conſtante
la vérité.
és dont la
Nation ſe
néres écrit
ns la vûe
les Rela-
ailleurs il
& ce que
ois, dans
du gain,
ſi peu de
Anglois
avec les
tirer de




Tom. II. N°. 1.

CARTE DU
GOLPHE DE BENGALE
Tiré de la Carte de
l'Ocean Oriental
Publiée par Ordre de Mgr Le Comte
De Maurepas
en 1746
COLCONDE ORISSA
COROMANDEL
MALABAR
Vsipatagam
Mafulipatam
Madras
Pondichery
Tranquebar
Cochin
Cap Comorin
CEYLAN
Negombo
Pointe de Galle
B. de Trinquemale
Chandernag
Balassor
GOLPH
BENGA
Longitude de l'Isle de Fer


Chandernagor
Balassor
Embouch.e de Gange
R. Timbouk
Chetgam
R. Ramee
R. Bourgingetare
R. d'Aracam
Fort de Bamboux
I. Briscés
I. Chatabe
I. Calle
Arcomorin
Dombara
Les Puijés
I. Negrailles
Le Diamant
La Negrais
I. Frisparis
I. Cocos
G.de Andaman
Narcodam
Iles Andamans
I. Rosse
I. Carnicobar
I. Tabcham
I. Nicavari
I. Pembec
I. Seyer
I. Junk Seylon
Isles Nicobar
Canal S.t George
Pte Ronde
Poulo Taye
Pte du Diamant
Achem
R. Pisang
PARTIE DE L'ISLE DE SUMATRA
GOLPHE DE BENGALE
PEGOU
Martam
Coste de Tenasserim
Pte Tavaye
I. Tavaye
I. Mosos
I. Cabosse
R. Calaman
R. Mergui
Echelle de Lieues Marines de France.

Tom. II. N.o 1.

HIPPON. 1611.

On ne se plaindra point de trouver, dans la Relation de Marten, une ennuyeuse répétition de la route d'Afrique. Etant parti de Blackwall le 3 de Janvier 1611, il se transporta tout d'un coup à la hauteur du Cap de Galle, dans l'Isle de Ceylan, où il se trouva le dernier jour du mois de Juillet. Le 4 d'Août, au matin, l'Auteur observe que la variation étoit de 13 dégrés 7 minutes. A Midi, le Vaisseau étant à six lieues de la terre, qu'on appercevoit distinctement du tillac, on eut pour latitude 9 dégrés 15 minutes. A trois lieues du rivage, on trouva neuf brasses de fond, & l'on jugea que la Côte se présente Nord-Oueſt, & Nord-Oueſt par Nord.

Départ & route d'Hippon.

Le 6, au matin, on s'apperçut que le Vaisseau étoit engagé dans un grand Courant, dont la direction étoit Nord par Oueſt. Cependant la vûe de plusieurs Pêcheurs, qu'on découvrit du haut des mats, fit juger aussi qu'il y avoit peu de risque à les suivre; & la terre qui se fit voir presqu'aussi-tôt à sept ou huit lieues vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, acheva de rassurer les Matelots. On y tourna la proue, sur vingt brasses de fond. A mesure qu'on avança, l'eau se remplissoit de rocs & de basses. Vers trois heures après-midi, on apperçut la Tour de Negapatan, & un Vaisseau, qui étoit à l'ancre au Nord-Oueſt. On mouilla sur huit brasses, à trois lieues du Rivage.

Tour de Négapatan.

Hippon, qui n'explique point ses projets, remit à la voile le soir, & fit seize lieues jusqu'au lendemain à midi, portant Nord par Eſt, sur un fond qui se soutint sans ceſſe entre douze & quatorze brasses. La latitude, de 11 dégrés 57 minutes. Depuis le 7 jusqu'au 8 à midi, il continua de porter Nord par Eſt, & l'on fit environ vingt lieues, à la vûe de la haute terre, qui s'éleve de collines en collines. On prit ce jour-là une Barque de Saint Thomé. Le 9 à midi, on découvrit la Ville de Meliapor à deux lieues. La marque, pour la reconnoître, eſt une montagne fort haute, qui eſt dans les terres. A deux lieues au Sud de Paleakate, on trouve un banc, qui n'eſt gueres à plus d'un mille du Rivage, mais dont la pointe Nord-Eſt s'en écarte de plus d'une lieue. On s'en approcha imprudemment jusqu'à ne trouver que trois brasses de fond; ce qu'on peut éviter sans peine en se tenant toujours sur dix ou douze brasses. Le 9, à quatre heures après-midi, on mouilla vis-à-vis la Ville. Elle a, au Nord, une croix qui peut être apperçue à deux ou trois milles du Rivage; mais, de ce lieu, on ne peut découvrir la Ville même. Hippon, ne trouvant point cette Rade commode, s'avança plus au Nord, & jetta l'ancre sur huit brasses. Le 10 à midi, ils virent paroître une Barque, qui vint à bord de la part du Gouverneur. Browne & Floris prirent le parti de descendre au Rivage, mais dans la Chaloupe du Vaisseau, qui fut malheureusement renversée par une vague en passant la barre, sans qu'il y eut néanmoins personne de noyé. Paleakate eſt située au 13$^{e}$ dégré 13 minutes de latitude. L'Auteur trouva la variation d'un dégré 15 minutes par le demi-cercle.

Meliapor.

On arrive à Paleakate, qu'on quitte aussi-tôt.

Le 15, Hippon descendit lui-même à terre, pour conférer avec la Gouvernante; mais il revint à bord le jour suivant, sans avoir pu s'accorder sur les articles du Commerce. Dès le même jour il leva l'ancre pour gagner Petapoli. Il s'avança l'espace de trente lieues jusqu'au 17 à midi, à la latitude de 14 dégrés 15 minutes, en portant sans ceſſe Nord par Eſt. Du 17 au 18, il fit environ vingt-trois lieues, vers le Nord, mais d'un si mauvais tems qu'il fut obligé de renoncer aux observations. Le 18 au matin, il changea sa course du

HIPPON. 1611.

Nord-Nord-Eſt à l'Eſt-Nord-Eſt & à l'Eſt par Nord ; mais trouvant peu d'eau juſqu'au-delà d'une ouverture d'environ deux lieues, qui forme une petite Baye dans les terres. Le 18, depuis midi juſqu'à cinq heures, il porta Nord-Eſt par Eſt, pour trouver plus d'eau, parce que la Côte s'avance ici beaucoup plus à l'Eſt. A cinq heures, on apperçut, à la diſtance d'environ ſix lieues, une touffe d'arbres, qui eſt proche de Petapoli, la terre eſt fort haute au Nord-Oueſt de cette Ville. A ſept heures on mouilla ſur neuf braſſes. Le lendemain au matin on s'avança vers les arbres ; &, vers neuf heures, on jetta l'ancre ſur cinq braſſes, à deux milles du Rivage.

Hippon entre dans la Rade de Petapoli.

Deux Barques, qui portent dans ce lieu le nom de *Gingathes*, apporterent à bord une lettre des Marchands de la Ville. Elles furent ſuivies preſqu'auſſi-tôt d'une autre Barque & d'un Meſſager de la part du Scha-Bandar. C'étoient des invitations à deſcendre pour le Commerce. On y répondit civilement ; & le lendemain, Hippon reçut un préſent du Scha-Bandar, avec deux nouvelles Barques pour les Facteurs du Vaiſſeau qui voudroient deſcendre à terre. Cinq Anglois, Floris, Lucas, Eſſington, Adam Dounton & Leman, s'offrirent les premiers. Ils furent ſi bien reçus par le Scha-Bandar & les Marchands, qu'ayant renvoyé à bord le 21, pour marquer leur ſatisfaction, le Capitaine ne fit pas difficulté d'entrer le même jour dans la Rade. La marque, pour paſſer la Barre ſans danger, eſt un petit palmier ſur le bord de la Côte, vers la pointe Nord de la colline. L'Auteur trouva la variation de 12 dégrés 27 minutes.

Il eſt invité au commerce.

Le 28, Floris & Eſſington revinrent à bord ; &, le ſoir, on partit pour Maſulipatan, avec le vent au Sud-Eſt : On y arriva le 30. Je ſupprime les obſervations de la route, parce qu'elles ne regardent que les vents, qui ne ſont pas toujours les mêmes. On ne trouva nulle part plus de cinq braſſes dans ces deux jours de navigation ; & la Rade de Maſulipatan, où l'on jetta l'ancre à cinq heures, n'a pas plus de trois braſſes & demie. Le 31, les Facteurs deſcendirent à terre, pour y demeurer au nombre de cinq ; Floris, Eſſington, Simon Evans, Cuthbut, Whitfield & Arthur-Smith. L'Auteur obſerva le 28 de Décembre que la variation étoit de 12 dégrés 22 minutes.

Il ſe rend à Maſulipatan.

On remit le 30 à la voile pour retourner à Petapoli, où l'on arriva le même jour à 8 heures du ſoir, après être parti à 7 du matin. Marten obſerva, le 4 de Janvier, la latitude de cette Rade, qu'il trouva de 15 dégrés 36 minutes. Le 25 & le 26 ayant renouvellé ſes obſervations, il trouva 15 dégrés 49 minutes

1612.

Le 7 de Février, les Facteurs revinrent à bord avec les marchandiſes qu'ils avoient achetées ; &, le 11 à ſix heures du matin, on ſortit de la Rade de Petapoli avec le vent au Nord-Nord-Oueſt. On eut ſi peu de vent juſqu'au 14, que la crainte des Courans, qui portoient au Nord-Eſt, fit demeurer à l'ancre à ſix lieues de la Rade. Le 14, à quatre heures du matin, on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Eſt, & l'on porta avec aſſez de peine au Sud-Eſt & au Sud-Eſt par Sud. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hippon reprit vers Maſulipatan, & qu'ayant paſſé quelques ſemaines dans ce Port, il y reprit les Facteurs qu'il y avoit laiſſés ; car la Relation nous tranſporte tout d'un coup au 20 de Mars, ſans aucune trace de ce qui s'eſt paſſé dans l'intervalle, & les mêmes Facteurs reparoiſſent pluſieurs fois dans le voyage.

Il revient à Petapoli, & part après ſon commerce.

Le 20 de Mars, on fut ſurpris par le calme. Le lendemain à midi, après

avoir fait ſept lieues, on ſe trouva à 2 dégrés 26 minutes de latitude. La variation étoit le ſoir de 13 dégrés 57 minutes par le demi-cercle; & l'amplitude, de 4 dégrés 27 minutes, qui étant ſouſtraits de 13 dégrés 57 minutes, faiſoient, pour la variation, 9 dégrés 25 minutes. Depuis le 21 à midi, juſqu'au 22 à la même heure, on fit quinze lieues, & la latitude ſe trouva d'un dégré 34 minutes. Au ſoir, la variation étoit de 10 dégrés 10 minutes; ce qui fit voir qu'on avoit été emporté à l'Oueſt par un grand courant. Le lendemain à midi, après avoir fait ſept lieues Sud par Eſt, on trouva la latitude de 57 minutes, &, le ſoir, la variation de 10 dégrés. L'Azimuth magnetique étoit de 15 dégrés 15 minutes; & l'amplitude, 5 dégrés 13 minutes. Depuis le 23 juſqu'au 24 à midi, on fit vingt-trois lieues Sud par Eſt, avec le vent entre Oueſt & Sud-Oueſt; après quoi, ſuivant les informations, on ſe trouva ſous la Ligne.

HIPPON. 1612.

Continuation de la route & des obſervations.

Depuis le 24 juſqu'au 25 à midi, on avança au Sud-Sud-Eſt, l'eſpace de vingt & une lieues, juſqu'à 57 minutes de latitude du Sud. L'Auteur ayant obſervé la variation trouva l'Azimuth magnetique de 17 dégrés 40 minutes, & l'amplitude de 6 dégrés; ce qui donnoit pour la variation 9 dégrés 40 minutes.

Depuis le 25 à midi juſqu'au 26 à la même heure, on fit quinze lieues au Sud-Sud-Eſt, avec un vent variable entre le Nord-Nord-Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. La latitude ſe trouva d'un dégré 30 minutes. Au ſoir l'Azimuth magnetique portoit 15 dégrés 5 minutes; & l'amplitude, 6 dégrés 21 minutes: par conſéquent la variation 8 dégrés 54 minutes.

Depuis le 31 à midi juſqu'au premier d'Avril à midi, le vent Sud-Sud & très-foible. On fit douze lieues en portant à l'Eſt-Sud-Eſt, & la latitude fut de 4 dégrés une minute. Du premier au ſecond, vingt & une lieues & deux tiers Sud-Eſt par Eſt, & la latitude 4 dégrés 24 minutes. Suivant le calcul de l'Auteur, qui ſe trouva d'accord avec ſes obſervations, on avoit douze lieues Eſt-Sud-Eſt, & deux lieues Sud & par Eſt. Au matin, l'Almicanter & l'Azimuth magnetique portoit un dégré 30 minutes, l'amplitude 8 dégrés 47 minutes; ce qui faiſoit pour la variation 7 dégrés 27 minutes. Vers deux heures du matin, la mort enleva un Marchand, nommé Adam Douglas. Du 2 au 3, on fit trente-deux lieues, & l'on ſe trouva vis-à-vis la partie la plus Occidentale de l'Iſle d'Engam. Le 26, à quatre heures après midi, on jetta l'ancre dans la Rade de Bantam, ſur quatre braſſes & demie de fond. Pulopanian porte Nord, Pulotando Nord-Oueſt par Nord, Puloduo Eſt-Sud-Eſt, & la pointe la plus Occidentale de Puloranzo Nord-Oueſt par Nord. La pointe la plus Orientale de Pulolimo touche preſque à la pointe Occidentale de Java. Auſſi-tôt qu'Hippon eut mouillé l'ancre, Spalding, Facteur Anglois de Bantam, vint à bord avec deux autres Anglois du Comptoir.

Iſles voiſines de Bantam.

Le 31 de May, à quatre heures après midi, les Marchands qui étoient deſcendus à terre, rentrerent dans le Vaiſſeau; & vers neuf heures on remit à la voile en portant au Nord-Nord-Eſt avec le vent au Sud. Le premier de Juin, on eut un ſi mauvais tems, qu'on prit le parti de mouiller contre l'Iſle de Pulotando, ſur un fond de dix-neuf braſſes. Le lendemain, on partit avec le vent au Sud-Eſt, & l'on ne trouva bientôt que cinq braſſes, qui diminuerent encore juſqu'à quatre. L'Iſle eſt couverte de bois, & ſa longueur paroît d'environ

HIPPON. 1612.

quatre milles. On apperçoit à peu de diſtance une chaîne de rocs & de ſables. Depuis ſix heures au matin qu'on avoit mis à la voile, juſqu'à midi, on fit ſept lieues Nord par Oueſt. Vers huit heures on découvrit du haut des mâts Lukapara, à huit ou neuf lieues de diſtance. Le 7, on fit encore ſept lieues juſqu'à midi, en portant au Nord-Oueſt. Vers dix heures on apperçut la montagne de Mompine, au Nord-Eſt, à la diſtance au moins de huit lieues; après quoi l'on ne trouva jamais moins de dix braſſes aux langues baſſes de Sumatra. Le 9 à cinq heures du matin, on porta au Nord-Oueſt par Nord, comme la Côte s'étend elle-même, mais on ne s'approcha pas à plus de trois ou quatre lieues de la pointe de Mompine, parce qu'il ſe préſente une chaîne de rocs à deux lieues de la pointe Orientale de Sumatra, qui eſt la ſeptiéme pointe des Détroits. La profondeur de l'eau augmenta de dix juſqu'à quatorze braſſes. Quand on a Mompine au Sud-Eſt, on eſt délivré des rocs. La latitude étoit ce jour-là d'un dégré 39 minutes.

Lukapara.

Montagne de Mompine.

Le 10, vers trois heures du matin, on découvrit à trois lieues au Nord-Nord-Oueſt, une Iſle de petite étendue. Depuis midi juſqu'à ſix heures du ſoir, on fit ſix lieues au Nord; & depuis ſix heures du ſoir juſqu'au lendemain à midi, on fit dix-huit lieues en continuant la même courſe. On ſe trouva alors à un dégré de latitude du Nord, à la vûe de deux Iſles; l'une éloignée de ſept lieues au Sud-Oueſt par Oueſt; l'autre de ſept lieues auſſi, mais à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le fond étoit de vingt-cinq braſſes. L'Auteur découvrit du haut des mâts une haute terre à douze lieues, qu'il prit pour la haute terre de Bantam. Depuis midi juſqu'à ſix heures, on fit ſept lieues Oueſt par Nord. Le fond ſe trouva de vingt-cinq braſſes, & la haute terre de Bantam ne parut plus alors qu'à ſix lieues. On apperçoit trois petites Iſles à l'extrémité Sud-Eſt de cette Iſle.

Iſles diverſes, fonds & latitudes.

Le 12, on fit cinq lieues, Nord par Eſt. La latitude ſe trouva d'un dégré 35 minutes & le fond de vingt-cinq braſſes. Dans l'après-midi, l'Auteur découvrit à neuf lieues au Nord-Oueſt, une Iſle aſſez haute. Le 13, depuis ſix heures du ſoir juſqu'au 14 à midi, on avança neuf lieues au Nord-Oueſt par Nord, à cauſe du Courant. Les calmes, qui étoient fréquens, ſervoient non-ſeulement à retarder la navigation, mais à rendre l'action des Courans plus difficile à ſurmonter. On ſe crut pendant cette nuit dans un grand danger, lorſqu'ayant jetté la ſonde on ne trouva qu'une braſſe de fond. Mais après s'être avancé en tremblant, on ſe retrouva ſur dix & onze braſſes. Depuis ſix heures au matin du 15 juſqu'à midi, on fit dix lieues Nord-Nord-Eſt. La latitude étoit de 4 dégrés 48 minutes, & le fond de trente braſſes. A huit heures on apperçut une Iſle au Nord-Oueſt, à quatre milles. La nuit ayant été fort calme, on n'avoit remarqué qu'un Courant, qui alloit vers le Nord. Depuis midi juſqu'à ſix heures du ſoir, on porta au Nord-Nord-Oueſt, & l'on fit huit lieues, après leſquelles on découvrit une autre Iſle à l'Oueſt par Nord. On n'étoit qu'à cinq ou ſix lieues du Continent, dont cette Iſle n'eſt éloignée que d'une lieue. Depuis le 16 à midi juſqu'au dix-ſept à la même heure, on fit douze lieues au Nord-Nord-Oueſt; mais on découvrit tout d'un coup devant le Vaiſſeau un roc abîmé, qui dans l'effroi dont on ne put ſe défendre, quoiqu'on eût encore onze braſſes d'eau à moins d'une lieue du Rivage, fit prendre le parti de tourner promptement au Nord-Eſt; ſans compter qu'on voulût éviter

Danger du Vaiſſeau Anglois.

éviter deux petites Isles à l'Est, qui ne paroissoient pas non plus sans danger. La latitude étoit ce jour-là de 5 dégrés 54 minutes. HIPPON. 1612.

Depuis le 17 à midi, jusqu'au lendemain à la même heure, on fit huit lieues Nord-Oueſt; & le même nombre depuis le 18 jusqu'au 19, dans la même direction. Le matin à sept heures, Marten apperçut un petit roc à trois lieues du Vaisseau. Comme on s'en trouva fort près vers midi, il descendit dans la Chaloupe pour s'assurer du fond, qu'il trouva de 12 brasses à la portée d'un jet de pierre, & de 6 brasses contre le roc. Cet écueil est entre la pointe Oueſt & la pointe Sud de la terre, à trois ou quatre lieues de la premiere, & à deux ou trois lieues de l'autre. Depuis le 20 jusqu'au 21 à Midi on porta au Nord-Oueſt pendant six lieues. Le calme obligea de mouiller deux fois dans le cours de la nuit. Depuis le 21 jusqu'au 22, on côtoya le Rivage, avec le vent à l'Oueſt; après quoi l'on apperçut la basse pointe de sable de la Rade de Patane, à deux lieues au Sud du Vaisseau. Roc dangereux & sa situation.

On s'arrêta dans cette Rade jusqu'au 4 d'Août, qu'on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Oueſt; & l'on porta successivement au Nord-Oueſt, au Nord-Oueſt par Oueſt, & au Nord-Oueſt par Nord. Suivant le calcul de l'Auteur, depuis neuf heures jusqu'à midi, on fit dix lieues Nord-Oueſt. Depuis midi jusqu'à six heures, dix lieues; & huit lieues, Nord-Nord-Oueſt, jusqu'à six heures du matin. Les vents furent variables dans cet espace. Le matin on découvrit la terre à dix lieues.

Depuis le 6 au matin jusqu'à midi, on fit cinq lieues Nord-Nord-Oueſt, & la latitude étoit de 8 dégrés 7 minutes. Le fond de dix-sept brasses. Depuis midi jusqu'au 7 à la même heure, on porta au Nord-Nord-Oueſt avec fort peu de vent. L'Auteur juge qu'on ne fit pas plus de six lieues: cependant la latitude se trouva de 8 dégrés 3 minutes. Du 7 au 8, le vent fut encore très-foible; ce qui n'empêcha point de faire huit ou dix lieues Nord-Nord-Oueſt, sur dix-huit & vingt brasses de fond. Latitude, 9 dégrés 40 minutes. Au matin, l'on apperçut deux Isles. Depuis le 9 jusqu'au 10 à midi, le calme rendit le Vaisseau presqu'immobile. On fit néanmoins deux lieues dans cet espace. Le vent recommença le jour suivant, mais pour devenir fort variable, & l'on ne fit jusqu'au 12 que huit lieues Nord par Oueſt, sur vingt-cinq & vingt-six brasses. Du 12 à midi jusqu'au 13, on fit Nord par Est vingt-quatre lieues, avec le vent au Sud-Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt. On n'étoit qu'à sept ou huit lieues du Rivage. Suites d'observations nautiques.

Du 13 au 14, on fit seize lieues Nord par Oueſt, avec un vent Sud-Oueſt, & depuis vingt-deux jusqu'à vingt-cinq brasses de fond, à cinq ou six lieues du Rivage. Du 14 au 15, on fit seize lieues Nord par Oueſt avec le vent à l'Oueſt, & le même fond, à six lieues de la Côte. Du 15 au 16, dix lieues Nord par Oueſt; mais le fond diminua jusqu'à neuf & huit brasses à quatre lieues du Rivage. Ensuite on porta jusqu'à minuit à l'Est & à l'Est-Sud-Est, jusqu'à ce que la sonde ne faisant trouver que quatre brasses, on se hâta de baisser les voiles; mais le fond diminuant encore jusqu'à trois brasses, on prit le parti de jetter l'ancre jusqu'au jour suivant. Le 18, on avança sur cinq brasses, ayant au Sud par Oueſt la partie la plus Méridionale de l'Isle, & l'embouchure de la Riviere de Siam (*a*) au Nord.

(*a*) Comme rien n'a dû paroître si informe que cette Relation de *Marten*, on ne doit pas

HIPPON. 1612.

Le 3 de Novembre on quitta cette Baye, & l'on prit au Sud-Sud-Eſt pour ſe dégager de l'Iſle. Le 4 à midi, la latitude étoit de 12 dégrés 33 minutes, après avoir fait vingt-cinq lieues dans l'eſpace de vingt-trois heures. On porta enſuite au Sud par Oueſt, & l'on arriva le 11 à Patane.

Concluſion & remarque de Purchaſs.

Purchaſs, ſe laiſſant ici de ſuivre l'Auteur dans ce détail, abrége tout d'un coup ſa Relation. Il ajoute ſeulement que le Capitaine retourna de Patane à Siam, où il avoit laiſſé quelques-uns de ſes gens, & de Siam à Patane; qu'il fit un ſecond voyage de Maſulipatan à Bantam en 1614, & qu'il retourna en Angleterre en 1615. La ſeule remarque qu'il ait conſervée, & qui paroît aſſez importante, c'eſt que l'Iſle de Sainte Helene eſt cent lieues plus à l'Oueſt qu'elle n'eſt marquée dans les Cartes.

*LATITUDES.*

| | | |
|---|---|---|
| Paleakate | 13 | 30 |
| Maſulipatan, Pointe du Sud | 15 | 30 |
| Variation | 12 | 22 |
| Petapoli | 15 | 49 |

## CHAPITRE III.

### *Journal de Peter Williamſon Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le méme Voyage.*

FLORIS. 1611.

Remarques ſur ce Journal.

SI la Relation de Marten eſt entierement nautique, celle de Floris ſe borne preſqu'uniquement aux tranſactions, aux avantures, en un mot, aux faits hiſtoriques qu'il a pris ſoin de recueillir dans le cours du voyage. Purchaſs avoue néanmoins qu'il en a ſupprimé une partie, & n'appelle ce qu'il a conſervé qu'un extrait, en nous apprenant que c'eſt la traduction de l'Original Hollandois; mais il n'explique point ſi cet Original étoit imprimé ou manuſcrit, ni ſi c'eſt lui-même qui a pris ſoin de le traduire. Pour la perſonne de Floris, il obſerve que c'étoit un Négociant Hollandois, qui ſuivit Hippon avec la qualité de premier Facteur, & qu'étant revenu en Angleterre en 1615, il mourut à Londres deux mois après ſon retour. Les Anglois eſtiment ſa Relation, non-ſeulement parce qu'elle contient des particularités intéreſſantes, mais encore parce que la liberté avec laquelle Floris cenſure les Hollandois, ſes compatriotes, eſt une preuve continuelle de ſa bonne foi.

Départ du Globe.

Le Globe ayant mis à la voile le 5 de Février 1610, arriva le 21 de May dans la Baye de Saldanna. Il y trouva trois Vaiſſeaux, deux deſquels commandés par Iſaac Lemaire, & par Henryke Brower, l'envoyerent ſaluer par leurs Chaloupes. Il n'y avoit pas beaucoup de rafraîchiſſemens à ſe promettre dans

être ſurpris qu'elle ne ſoit pas moins obſcure pour le terme que pour le progrès du Voyage. Peut-être ce défaut vient-il de l'Abbréviateur, à qui on le reproche dans pluſieurs autres Journaux.

cette saison, qui étoit l'Hyver du Pays, sur-tout après des pluyes violentes, dont les traces paroissoient encore dans les campagnes, quoique les monts fussent couverts de neige. Les Anglois firent beaucoup de recherches, pour découvrir la racine de Ginseng, dont les deux Vaisseaux Hollandois avoient apporté la connoissance dans ce pays, en revenant du Japon où les Européens avoient commencé à connoître cette plante. Mais les nouvelles feuilles ne faisant alors que pousser sans être encore développées, ils n'auroient pas tiré beaucoup de fruit de leurs recherches, s'ils n'eussent reçû des explications plus capables de les instruire. La véritable saison, pour recueillir le Ginseng, est le mois de Décembre, & ceux de Janvier & de Février, parce que c'est le tems de sa maturité. Les Habitans de la Baye le nomment Karena.

FLORIS. 1611.

Le ginseng apporté à Saldanna par les Hollandois.

Après avoir pris sa provision d'eau, le Globe se remit en Mer, & continua sa navigation jusqu'au 10 de Juin, qu'une furieuse tempête, accompagnée d'un tonnerre épouvantable, faillit de le submerger près de *Tierra* de Natal. Le premier d'Août, il se trouva à la hauteur de la pointe de Galle dans l'Isle de Ceylan. Il suivit la Côte jusqu'à Negapatan, dont il eut la vûe le 6. Mais les observations firent trouver dans ce lieu une erreur de 28 lieues sur la carte. Les Hollandois qu'on avoit rencontrés dans la Rade de Saldanna, avoient remarqué la même chose. On ne trouva pas non plus l'Isle de Ceylan aussi large que les Géographes le prétendent. M. Mulleneux a placé le Cap ou la Pointe de Galle à 4 dégrés de latitude, au lieu de 6, qui est sa véritable position. Vers le soir, on passa devant la Rade de Negapatan, & l'on apperçut distinctement la ville & les maisons.

Erreur des cartes sur l'Isle de Ceylan.

Le 8, on se trouva vis-à-vis Saint Thomé, & le 9 à Paleakate, où l'on n'aborda qu'après avoir passé sur une basse d'un demi-mille de longueur, qui n'a guéres que trois brasses de fond. Il vint deux Chaloupes au-devant du Vaisseau, l'une de la part des Hollandois, l'autre du Scha-Bandar, avec un sauf-conduit pour s'approcher du Rivage. L'Auteur descendit avec M. Brown; mais la mer devint si grosse, que leur Chaloupe fut renversée par une vague, si heureusement néanmoins qu'il ne se noya personne. Le Scha Bandar étant venu lui-même à leur secours, leur offrit une maison pour les loger, & leur promit une lettre du Roi pour la Gouvernante Konda Maa. Le 11, Jean Van Wersicke, Président Hollandois de la Côte de Coromandel, leur fit voir un *Kaul*, c'est-à-dire, un ordre de Venkapati Raja, Roi de Narsingue, qui défendoit le Commerce à tous les Vaisseaux de l'Europe, s'ils n'avoient une Commission du Comte Maurice. Ils répondirent que celle du Roi d'Angleterre leur suffisoit; sur quoi les expressions devinrent si vives, que le Scha Bandar employa tous ses efforts pour calmer les esprits, en assurant que la Gouvernante devoit arriver dans trois jours.

Paleakate. Les Anglois y descendent.

En effet, Konda Maa fit son entrée dans la Ville le 17, & le Capitaine Anglois descendit au Rivage pour lui faire sa cour. Mais lorsqu'il s'avançoit vers elle, il reçut l'ordre de remettre sa visite au lendemain. Les Anglois attribuerent cet incident aux mauvais offices des Hollandois, & n'ayant pas reçû le nouvel ordre qu'ils attendoient le jour suivant, ils en firent demander la raison au Scha Bandar, qui leur fit répondre que les Hollandois avoient reçû du Roi un privilége exclusif, & qu'il falloit par conséquent s'adresser à ce Prince pour obtenir la liberté du Commerce. Comme cette négociation de-

Ils n'obtiennent rien du Gouvernement.

FLORIS. 1612.

mandoit plus de deux mois, & leur auroit fait perdre la Mouſſon pour Patane; ſans compter l'incertitude du ſuccès contre des ennemis qui préparoient déja pour le Roi de Narſingue un préſent de deux Elephans, ils réſolurent de continuer leur courſe vers Petapoli & Maſulipatan.

Ils ſe rendent à Petapoli.

Ils arriverent le 20 à Petapoli. Le Gouverneur leur ayant envoyé un Kaul, ils convinrent avec lui que les droits de la Douanne ſe réduiroient à trois pour cent; & ſur cette convention ils ne firent pas difficulté de décharger quelques marchandiſes, dans la réſolution de laiſſer deux Facteurs pour le Commerce, & de conduire leur Vaiſſeau à Maſulipatan, où la Rade eſt beaucoup plus commode. Ils réſolurent auſſi d'envoyer un préſent à Mir Sumela, un des principaux Officiers du Roi, & Préſident de ſes Revenus à Kondapoli, pour s'aſſurer de ſa protection contre la mauvaiſe foi des Officiers inférieurs. Le 2 de Janvier, on apprit la mort de Kotohara, Roi de Badaga & de Maſulipatan. Il étoit à craindre qu'elle ne fût ſuivie de beaucoup de déſordres; mais ils furent prévenus par la prudence de Mir Maſunim, qui fit élire auſſi-tôt Mahmud-Unim Kotohara, neveu du Roi, mort ſans enfans. Sous le dernier régne, les Perſans avoient eu dans le Royaume une autorité ſans bornes, par l'infidélité de Mir Sumela, qui aſpiroit à la Tyrannie. Le jeune Monarque prit une conduite tout à fait oppoſée.

Mort d'un Roi Indien & ſes ſuites pour les Anglois.

Le Gouverneur trompa les Anglois dans un marché de draps & de plomb. Il prétendit s'être accordé avec Floris pour la ſomme de quatre mille pagodes, & ſa ſeule preuve contre ce Marchand qui déſavouoit le traité, fut qu'étant Mir & deſcendu de Mahommed, ſon témoignage devoit l'emporter ſur celui d'un Chrétien. Floris, qui n'avoit pas le tems de porter ſes plaintes au nouveau Roi, auroit eu peine à ſe garentir de cette injuſtice, ſi les Marchands du Pays n'euſſent employé leur interceſſion en ſa faveur.

Les affaires du Commerce étant terminées à Petapoli, & la Mouſſon devenant favorable, on mit à la voile pour Bantam, où l'on arriva le 26 d'Avril 1612. Les nouvelles exactions qui s'introduiſoient dans cette Ville, avoient fait prendre aux Hollandois la réſolution de ſe retirer à Jakatra, & les préparatifs ſe faiſoient pour leur départ: ce qui n'empêcha point les Anglois, qui n'avoient pas alors de Maiſon à Bantam, de s'accorder avec le Gouvernement pour le droit d'Entrée, qui fut reglé à trois pour cent. David Middleton avoit entrepris, dans ce tems-là, d'établir un Comptoir à Sukkadonia, & Spalding travailloit encore à le ſoutenir; mais on reconnut enſuite que l'intérêt particulier avoit eu plus de part à cet établiſſement que le zéle du bien public.

Ils ſe rendent à Bantam, & profitent du mécontentement des Hollandois.

Ils vont à Patane.

Audience de la Reine.

On partit de Bantam le premier de Juin, & l'on arriva le 22 dans la Rade de Patane, où ſe trouvoit alors le *Bantam*, Navire d'Enckuyſen, qui apprit aux Anglois les uſages du Pays. Ils deſcendirent à terre le 26, avec beaucoup d'appareil, & un préſent de ſix cens piéces de huit, dont la lettre du Roi d'Angleterre devoit être accompagnée. On n'épargna rien pour leur faire un accueil honorable. La lettre fut miſe dans un baſſin d'or, & portée ſur un éléphant couvert de riches parures. La Cour de la Reine étoit d'une magnificence étonnante. Cette Princeſſe ne ſe fit pas voir aux Anglois; mais elle lut leur lettre & leur accorda la permiſſion d'exercer le commerce en payant les mêmes droits que les Hollandois. Après cette miſtérieuſe audience, ils furent

conduits chez Daton Laxmena, Scha Bandar, dont l'office étoit de traiter avec les Etrangers, & qui leur fit servir un rafraîchissement de fruits. Ils virent ensuite Oran Raga Sirnona, qui ne les reçut pas avec moins de politesse. Le jour suivant, la Reine leur envoya des vivres & des fruits en abondance. Le 3 de Juillet, une Pinace Hollandoise nommée le *Lévrier*, qui avoit apporté des lettres de Bantam aux Anglois, mit à la voile pour le Japon, sans oser confier son dessein à d'autres qu'à Floris, parce que les Japonois étoient alors en guerre avec Patane, & l'avoient brûlée deux fois dans l'espace de six ans. Cette haine d'une Nation si puissante & si hardie fit délibérer aux Anglois s'ils devoient user de la liberté que la Reine leur accordoit de bâtir un magazin dans la Ville. Il falloit du moins le faire à l'épreuve du feu, ou dans quelque lieu dont il ne pût approcher. Ils demanderent une place qui leur fut accordée, proche du Comptoir Hollandois, mais qui leur fut vendue bien cher. Quatre mille pieces de huit, que leur coûta le terrain, joint aux frais d'un bâtiment de quatre-vingt toises de long sur quatre de largeur, leur auroient paru une somme exhorbitante, si leur courage n'eût été soutenu par l'espérance d'en recueillir les fruits. Les maladies qui se répandirent dans le Vaisseau, y causerent beaucoup de ravage. Le Capitaine Hippon fut une des premieres victimes de cette contagion. Les boëtes furent ouvertes suivant la methode dont on a déja vû l'exemple. Brown, qui se trouvoit nommé dans la premiere, étoit déja mort. La seconde nommoit Thomas Ellington, qui prit aussi-tôt possession de son emploi. Pour augmenter la consternation des Anglois, leur nouvelle Maison fut volée pendant la nuit. Ils y étoient au nombre de quinze; ils avoient une lampe allumée, un homme armé, & deux dogues d'Angleterre, qui faisoient la garde; ce qui n'empêcha point qu'on ne leur enlevât deux cens quatre-vingt-trois piéces de huit. Mais un événement si extraordinaire fit soupçonner que le vol venoit de quelqu'Anglois même, quoiqu'on n'en ait jamais pû découvrir les Auteurs.

Floris, Jean Persons, & six autres Marchands furent laissés à Patane pour la vente des marchandises & le soutien du Comptoir, tandis que le Vaisseau remit à la voile au mois d'Août, dans la résolution de faire le voyage de Siam. Ellington avoit pensé à s'en ouvrir les voyes par ses lettres; mais il n'avoit point eu d'occasion pour les envoyer par mer; & la route, par terre, étoit infestée par les tygres, traversée par un grand nombre de Rivieres, qui ne permettoient point aux Habitans mêmes du Pays de l'entreprendre, sans être bien accompagnés.

Pendant son absence, qui dura jusqu'au mois de Novembre, le Roi de Jahor, ou de Jor, vint brûler les fauxbourgs de Pahan & Camponsina; ce qui causa une disette extrême dans tout le Pays. Floris qui avoit fait, quatre ans auparavant, le voyage de Patane sur un Vaisseau de sa Nation, se souvenoit d'avoir vendu si promptement toutes ses marchandises, qu'il sembloit alors, pour me servir de ses expressions, que l'Europe entiere n'auroit pû fournir de quoi rassasier l'avidité des Indiens. Mais les tems étoient changés. A peine la curiosité lui amenoit-elle des spectateurs, au lieu de Marchands. La raison qu'il en donne est que les Portugais apportoient tous les ans de Malaca une quantité réguliere de marchandises de l'Europe, & que les Hollandois en avoient rempli Bantam & les Moluques; sans compter que les

FLORIS. 1612.

Les Anglois bâtissent un magazin à Patane.

Il leur coute fort cher.

Malheurs qu'ils essuient.

Le Globe part pour Siam. Floris est laissé à Patane.

Changement du commerce.

FLORIS. 1612.

Mores faiſoient eux-mêmes une partie de ce Commerce à Tanaſſerim, à Siam, & à Tarangh, Port nouveau dans le voiſinage de Queda. Floris avoit peine à faire cinq pour cent de ſes marchandiſes, tandis qu'autrefois ſes profits montoient à quatre cens pour cent. Il envoya le 8 d'Octobre une petite cargaiſon à Macaſſar, ſur un jonc d'Empan, & ſous la conduite de Jean Perſons.

Le 9, deux joncs arrivés de Siam, lui apporterent une lettre du Capitaine Eſſington, qui lui peignoit fort vivement les peines qu'il avoit eſſuyées à Siam, & qui ſe louoit fort peu de ſon Commerce. Outre les raiſons qu'on vient de lire, il attribuoit ſa diſgrace aux guerres qui ravageoient ce Pays, depuis que les forces de Camboya, de Laniam, & de Jangoman s'étoient liguées pour y faire diverſes invaſions. Le 25, Floris vit ſortir du Port de Patane les joncs deſtinés pour Borneo, Jambi, Java, Macaſſar, Jorthan, & pour d'autres lieux. Entre ces Bâtimens il s'en trouvoit un qui partoit pour Bantam, & qui devoit aller de-là à Macaſſar, à Amboyne & à Banda. Il appartenoit à Orankaja Raja Indramouda, un des plus riches Négocians de Patane. L'Auteur admire que les Hollandois accordent ainſi la liberté du Commerce aux Malayens, aux Chinois, aux Mores, & qu'ils leur prêtent même leur aſſiſtance; tandis que non-ſeulement ils refuſent la même faveur aux Nations Chrétiennes, à leurs amis, à leurs freres, mais qu'ils l'interdiſent même ſous peine de confiſcation & de mort; terrible effet, dit-il, de l'avarice ou de l'envie. Il ne faut pas oublier, en liſant cette réflexion, que Floris étoit Hollandois.

Départ des Joncs de Patane.

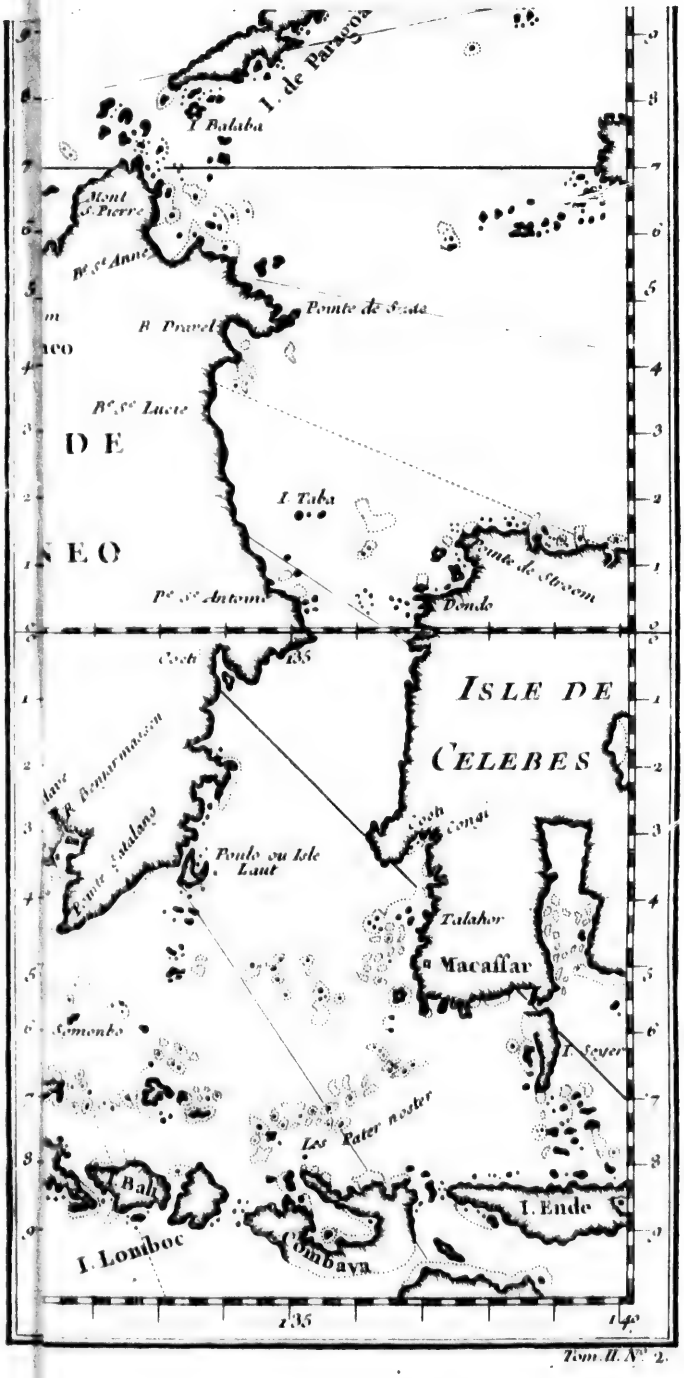
Réflexion ſur les principes des Hollandois.

Le Globe revint de Siam vers le milieu de Novembre. Il y étoit arrivé le 15 d'Août; &, jettant l'ancre à quatre milles de la Barre, Eſſington avoit été ſurpris de s'y trouver ſur trois braſſes de fond pendant la haute marée. Il s'étoit hâté d'entrer dans la Rade, qui eſt ſure & commode, excepté pendant les vents Sud-Sud-Oueſt. La Ville eſt à trente lieues dans la Riviere. Il y envoya la nouvelle de ſon arrivée. Le Scha Bandar, & le Gouverneur de Bankok, Place ſituée à l'embouchure de la Riviere, accompagnerent les Députés Anglois à leur retour, pour recevoir les lettres & les préſens du Roi d'Angleterre. Eſſington conſentit à ſe rendre à la Ville avec eux. Il y fut préſenté au Roi, qui lui promit la liberté du Commerce, & qui lui fit préſent d'une petite coupe d'or, avec une piéce d'étoffe du Pays. Les Mandarins, qui ſont les Seigneurs & les Officiers de l'Etat, reſpecterent ſi peu l'ordre du Prince, qu'ils voulurent fixer arbitrairement le prix des marchandiſes & ne payer que ſuivant leur commodité ou leur caprice. Les Anglois n'avoient encore vû dans l'Inde aucun exemple d'une ſi odieuſe tyrannie. Mais ils trouverent le moyen de faire pénétrer leurs plaintes juſqu'aux oreilles du Roi, qui établit en leur faveur des regles plus fermes & mieux exécutées; il leur accorda, près du Comptoir Hollandois, une Maiſon de briques, la meilleure qu'il y eût à Siam, où leurs marchandiſes furent tranſportées.

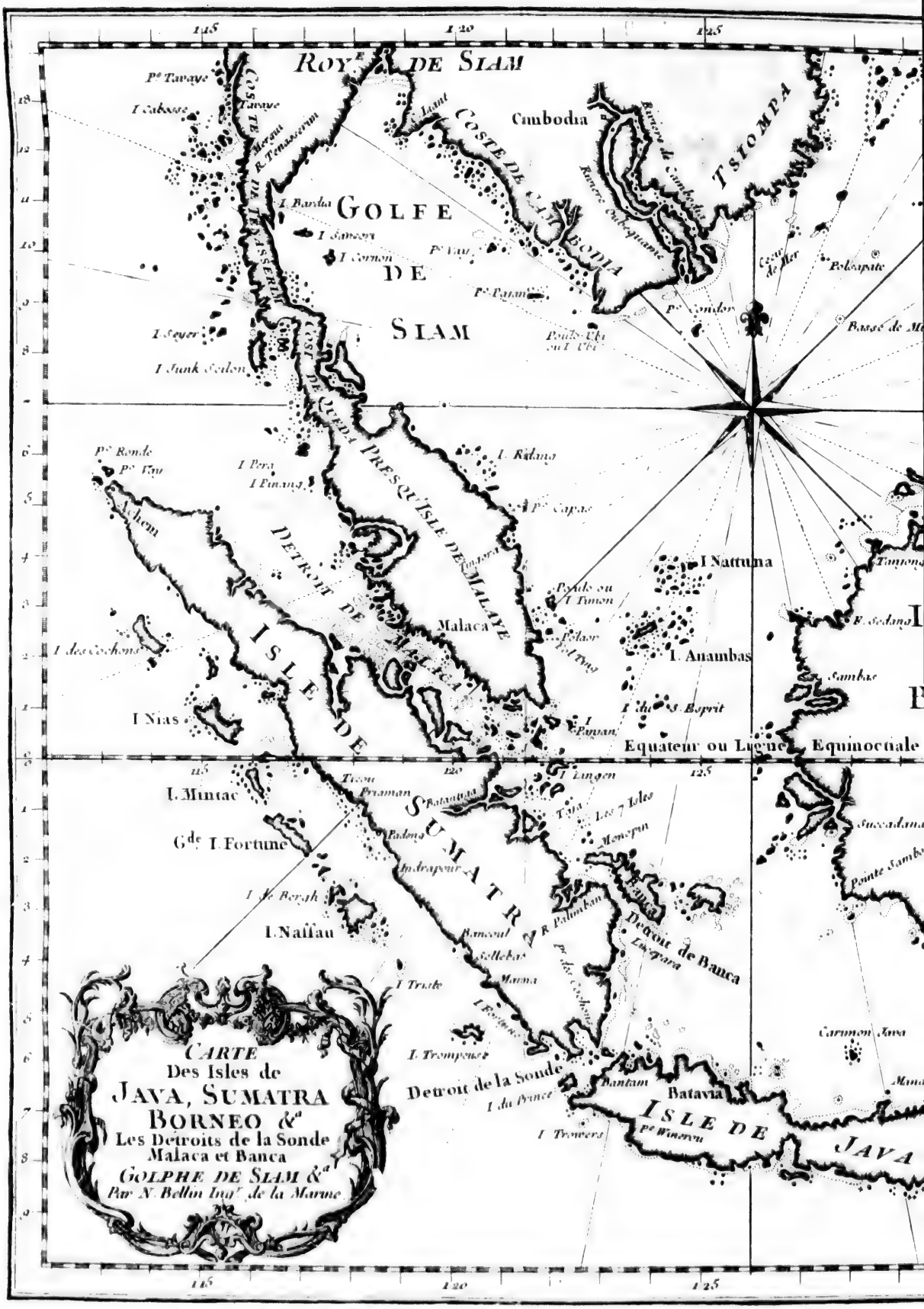
Eſſington arrive à Siam. Il y fait le commerce.

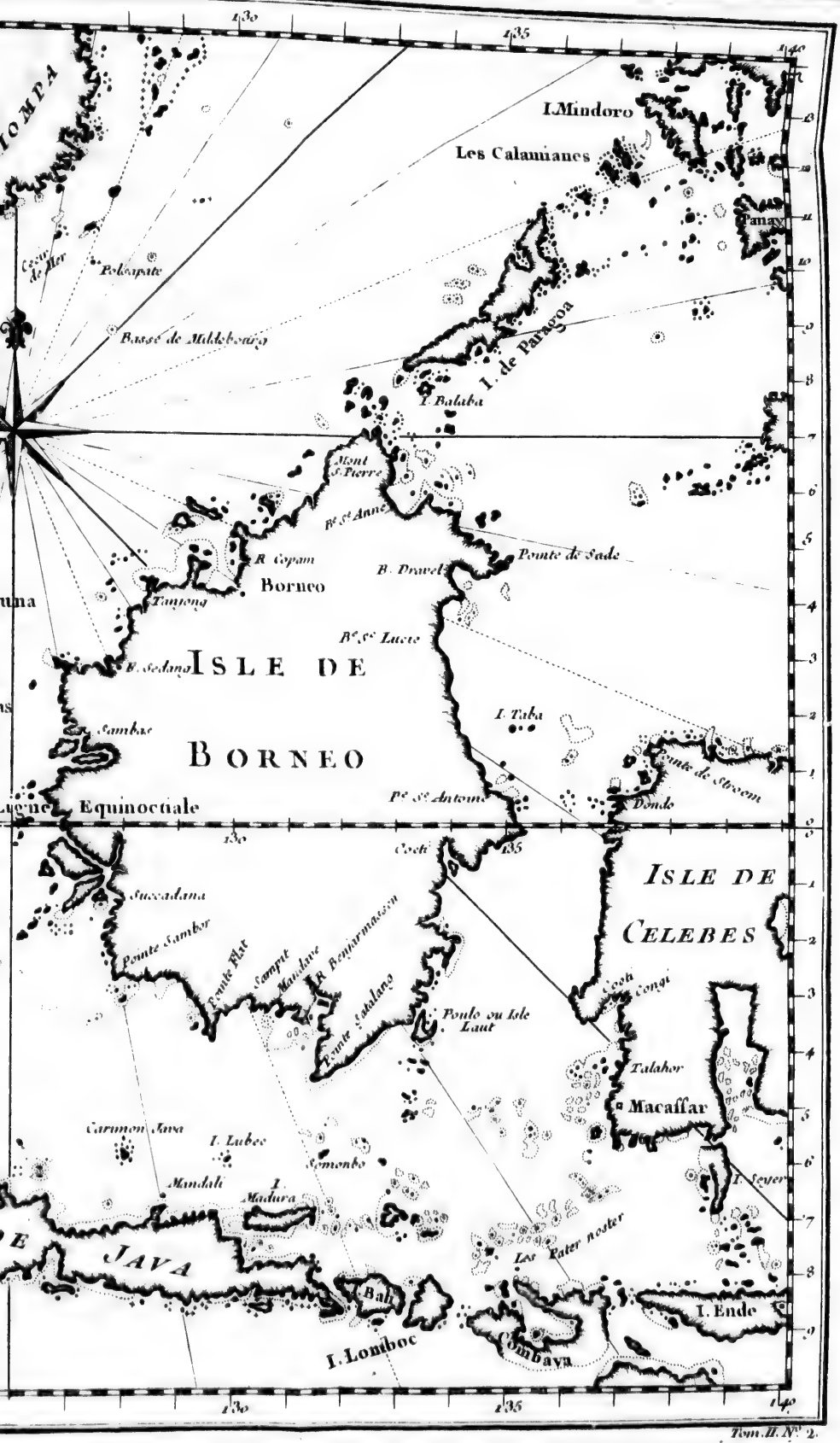
On étoit malheureuſement dans la ſaiſon des pluyes, qui ſont d'une abondance & d'une force extraordinaire à Siam. Tout le pays ſe trouva couvert d'eau. Le 26 d'Octobre, il s'éleva une tempête ſi furieuſe, que les Habitans n'avoient rien vû qui leur eût cauſé tant de frayeur. Les arbres furent enlevés juſqu'aux racines. Un magnifique monument que le Roi avoit élevé pour honorer la mémoire de ſon pere, fut renverſé de fond en comble. Le Vaiſſeau

Tempête furieuſe.


I. de Paragoa
I Balaba
Mont S. Pierre
Bie St Anne
Pointe de Sesta
B. Pravel
Bie St Lucie
DE
I. Taka
Pointe de Stroem
Pte St Antoine
Pendo
Isle de
Celebes
R. Bantamassin
Pointe Salalang
Pendo ou Isle Laut
Talahor
Macassar
I. Sever
Semenbo
Les Pater noster
Bali
I. Ende
I. Lomboc
Ombaya
135
140

Tom. II. N° 2.


ROYE DE SIAM
Cambodia
TSIOMPA
GOLFE DE SIAM
COSTE DE CAMBODIA
COSTE DU TENASSERIM
PRESQU'ISLE DE MALAYE
DETROIT DE MALACA
ISLE DE SUMATRA
Malaca
I Nattuna
I. Anambas
I Nias
Equateur ou Ligne Equinoctiale
I. Mintac
Gde I. Fortune
I. Naffau
Detroit de Banca
Detroit de la Sonde
Batavia
ISLE DE JAVA
CARTE
Des Isles de
JAVA, SUMATRA
BORNEO &a
Les Detroits de la Sonde
Malaca et Banca
GOLPHE DE SIAM &a
Par N. Bellin Ingr de la Marine


I. Mindoro
Les Calamianes
Panay
Polcapite
Basse de Middelbourg
I. de Paragoa
I. Balaba
Mont S. Pierre
Pte. St. Anne
R. Copam
Borneo
Tanjong
B. Dravel
Pointe de Sade
Pte. St. Lucie
ISLE DE
BORNEO
I. Taba
Sambac
Equinoctiale
Pte. St. Antoine
Donde
Pointe de Stavoren
Succadana
Pointe Sambor
Pointe Flat
Sampit
Mandave
R. Bemarmasin
Pointe Salalang
Poulo ou Isle Laut
ISLE DE
CELEBES
Coti
Coti Congi
Talahor
Macassar
I. Sevier
Carimon Java
I. Lubec
Semonbo
Mandali
I. Madura
JAVA
Les Pater noster
Bali
I. Ende
I. Lombock
Ombaya

Tom. II. N° 2.

Anglois ne fut ſauvé que par une faveur du Ciel. Il avoit été détaché de deſſus deux ancres, & pouſſé à moins d'un mille de la terre, où il ne pouvoit ſe garentir d'un triſte naufrage; mais Skinner, au riſque de ſa vie qu'il faillit de perdre dans les flots, trouva le moment de jetter une troiſiéme ancre, qui le fixa derriere une colline, où l'on ſe trouva un peu à l'abri. Il étoit tombé, avec cinq hommes qui l'aidoient à ce travail, & qui périrent tous ſans pouvoir être ſecourus. On ne douta point qu'une baleine, qui parut au même inſtant, n'en eût dévoré un. Skinner fut le ſeul qui échappa au péril, avec autant d'adreſſe & de réſolution qu'il en avoit eu à ſauver le Vaiſſeau. La tempête dura quatre ou cinq heures; après leſquelles la mer redevint auſſi calme que ſi elle n'eut jamais ſouffert d'agitation. Mais il s'éleva une autre ſorte d'orage ſur le Vaiſſeau, par la perverſité du Contre-maître, qu'on fut obligé de charger de fers, en nommant Skinner à ſa place. Du côté du Commerce, le calme ne fut que trop profond, pour une Ville qui tenoit le troiſiéme rang dans les Indes après Bantam & Patane. Floris a pris ſoin d'expliquer les cauſes de ce changement.

Floris. 1612.

Adreſſe & courage de Skinner.

Siam étoit un ancien & puiſſant Royaume; mais il avoit été conquis depuis peu & rendu tributaire du Pegu. Cette premiere révolution néanmoins n'avoit pas duré long-tems. Le Roi de Siam avoit laiſſé, en mourant, deux fils, qui furent élevés à la Cour de Pegu. L'aîné, qui ſe nommoit en langue Malayenne Raja Api, c'eſt-à-dire, le Roi Terrible, & que les Portugais ont nommé le Roi Noir, trouva le moyen de s'échapper & de remonter ſur le Trône de ſes peres. Le Roi de Pegu fit marcher contre lui une armée redoutable, commandée par ſon propre fils, qui périt malheureuſement dans cette guerre, & dont la mort attira dans le Pegu tous les ravages dont Siam avoit été menacé. Le Roi déſeſpéré de la mort de ſon fils, tourna ſa vengeance ſur ſes principaux Officiers & ſur un grand nombre de Soldats, qu'il accuſoit de l'avoir mal défendu. Cette ſévérité fit tant de mécontens & de rébelles, qu'il ſe vit abandonné de jour en jour par les Rois tributaires de ſa Couronne, qui étoient au nombre de vingt. L'affoibliſſement de ſes forces encouragea le Roi Noir à lever une groſſe armée, avec laquelle il s'avança devant Pegu. Cependant, après deux mois d'un ſiége pénible & ſanglant, il fut obligé de retourner à Siam ſans avoir exécuté ſes deſſeins. Enſuite le Roi de Pegu ſe voyant épuiſé de Sujets & de munitions, & menacé de tomber entre les mains du Roi d'Artakan qui venoit contre lui avec toutes ſes forces, prit le parti de ſe ſoumettre au Roi de Tangu avec tous ſes tréſors: ce qui n'empêcha point que le Roi d'Artakan ne ſe rendit maître de ſa Capitale & d'une partie de ſes Etats, où il porta la déſolation & la famine. Ce furieux vainqueur menaçoit enſuite le Roi de Tangu, qui lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui offrir une partie des tréſors de Pegu, l'éléphant bleu & la Princeſſe fille du Roi. L'Auteur rend témoignage qu'il avoit vû en 1608 la Princeſſe & l'éléphant. A ces offres, le Roi de Tangu joignoit celle de livrer le Roi même, ou de lui donner la mort. Floris ne raporte point comment ces propoſitions furent reçues du Roi d'Artakan; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en profita pour établir ſon pouvoir; car l'Auteur ajoute que le Roi de Tangu tua celui de Pegu d'un coup de pilon, afin qu'il ne parût aucune marque de ſon crime par les traces du ſang & les bleſſures; que le Roi d'Artakan donna le Fort de Siriam, ſitué ſur la même Riviere que Pegu, à Philippe Britto de Nicote & aux Portugais, en

Révolution de Siam.

Ruine du Royaume de Pegu.

FLORIS. 1612.

accordant à Britto le titre de *Changa ;* faveur néanmoins qui fut si mal récompensée dans l'espace de deux ou trois ans, que les Portugais se saisirent du fils du Roi, & l'obligerent de payer pour sa rançon onze cens mille tangans & dix Barques chargées de riz. Britto s'étoit acquis une autorité dont il jouissoit encore tandis que Floris étoit aux Indes.

Présent mal récompensé.

Ainsi, la destruction de Pegu avoit servi à rétablir Siam dans toute sa puissance & son éclat. Le Roi Noir s'étoit assujetti les Royaumes de Camboya, de Laniang, de Jangoma, de Lugor, de Patane, de Tanasserim & plusieurs autres. Etant mort en 1605, sans laisser d'enfans, il eut pour Successeur son frere, qu'on appella le Roi Blanc. Ce Prince se rendit odieux par son avarice; ce qui ne l'empêcha point de jouir d'un régne tranquille. Il mourut en 1610, laissant après lui plusieurs enfans, qui donnerent naissance à de nouveaux désordres; car dans son lit de mort il en fit tuer l'aîné, à l'instigation de Jockromeoua, un des principaux Seigneurs de Siam, qui soutenu par un prodigieux nombre d'Esclaves, aspiroit lui-même au Trône. Cependant le second fils du Roi Blanc avoit été couronné avec les acclamations de la plus grande partie de ses Sujets, & c'étoit lui qui régnoit à Siam en 1612, âgé d'environ vingt-deux ans. Il s'étoit défait de l'ambitieux Jockromeoua; mais ce perfide avoit entre ses Esclaves deux cent quatre-vingt Japonois, qui entreprirent de venger sa mort. Ils coururent au Palais, dont ils eurent l'audace de se saisir; &, forçant le Roi de leur livrer quatre de ses principaux Mandarins, qu'ils accusoient d'avoir contribué à la mort de leur Maître, ils les tuerent avec des circonstances cruelles. Ensuite, après avoir profité quelque tems de l'éloignement des troupes & de la consternation du Peuple, pour commettre toutes sortes de désordres, ils forcerent le Roi de signer de son propre sang un certain nombre de conditions qu'ils lui imposerent; ils emmenerent les principaux Talapoins pour ôtages, & partirent chargés de trésors, au prix desquels les Siamois se crurent trop heureux d'acheter le repos & la liberté. Mais le plus fâcheux effet de ce brigandage fut d'avoir porté quelques Royaumes tributaires à se révolter. Le Roi de Laniang entra dans les Etats de Siam, & croyant la Capitale encore troublée par les Japonois, il s'en approcha si brusquement qu'il n'en étoit plus qu'à deux journées. Deux autres Rois devoient le joindre avec leurs forces. Mais ne s'étant pas donné le tems de les attendre, sa précipitation devint un avantage pour le Roi de Siam, qui ne balança point à marcher au-devant de lui avec les troupes qu'il put rassembler. Cette vigoureuse résolution démonta le rébelle, & lui fit prendre le parti de la retraite. Telle étoit la situation des affaires de Siam, lorsqu'Essington y étoit arrivé: des conjonctures si tumultueuses n'avoient pû faire trouver aux Anglois beaucoup de facilité pour le Commerce.

Hardiesse singuliere d'une troupe de Japonois.

Siam troublé par des guerres.

On prit la résolution de passer l'Hyver à Patane; & l'on s'y trouvoit forcé par diverses raisons. Le 31 de Décembre, la Reine, accompagnée de six cens Pras, sortit pour se procurer de l'amusement. Elle s'arrêta d'abord à Sabrangh, où les Anglois se rendirent pour la saluer, de concert avec les Hollandois. C'étoit une femme de fort belle figure, âgée d'environ soixante ans, grande & pleine de majesté. Floris en avoit peu vû, dans l'Inde, qui eussent l'air aussi noble. Elle avoit près d'elle sa sœur, qui étoit destinée à lui succéder, & la fille d'une autre sœur, mariée au Raja Siack, frere du Roi de Jahor. Cette sœur,

La Reine de Patane favorise les Anglois.

sœur, que le droit de succession faisoit déja nommer la jeune Reine, n'avoit jamais été mariée, quoiqu'elle n'eût pas moins de quarante-six ans. Après une courte audience, où la Reine se laissa voir à découvert, un rideau qui la déroba tout d'un coup, fit connoître aux Anglois qu'ils devoient se retirer; mais on leur dit qu'ils avoient la liberté de revenir le jour suivant. Ils ne manquerent pas d'accepter cette faveur, & l'on n'épargna rien pour les bien traiter. Douze femmes & douze enfans danserent devant eux, avec tant d'art & de grace qu'ils furent charmés de cette galanterie. Ensuite les Nobles du cortége reçurent ordre de danser à leur tour. Les Anglois & les Hollandois, invités aussi à danser, ne purent refuser cette marque de respect à la Reine, qui parut prendre beaucoup de plaisir aux danses de leur Pays. Il y avoit sept ans qu'elle n'étoit pas sortie de son Palais. Elle alloit à la chasse des buffles & des taureaux sauvages, qui sont en grand nombre, aux environs de Patane. Dans son passage entre les Vaisseaux & la Maison des Anglois, elle fut saluée de quelques coups de canon à bord, & de la mousqueterie sur le Rivage.

FLORIS. 1612.

Elle leur procure des amusemens.

Pendant l'Hyver, qui tombe dans ce Pays aux mois de Novembre & de Décembre, la pluye rendit les eaux si grosses, qu'elles emporterent quantité de Maisons, & firent périr un grand nombre de bestiaux. Le 25 de Janvier 1613, on reçut avis par un Bâtiment Hollandois, arrivé de Siam, que les Facteurs Anglois, qu'Essington y avoit laissés, avoient vendu plus de la moitié de leurs marchandises, & que le Roi même en avoit acheté une grande partie. Ce Prince avoit porté ses soins, pour la sureté des Facteurs, jusqu'à défendre que ses propres Officiers emportassent, sans une permission de sa main, les marchandises mêmes dont ils avoient déja payé le prix. On apprit aussi par la voie de Queda, que les Portugais de Saint Thomé, au nombre de quinze cens, s'étoient saisis de la Maison des Hollandois à Paleakate; qu'ils avoient fait main-basse sur tout ce qu'ils y avoient rencontré, & qu'ils en avoient enlevé tous les effets. Au mois de Mars, Essington, laissant Floris à Patane, se remit en mer pour Siam, avec de nouvelles marchandises.

1613.

Tristes avis qu'ils reçoivent de Queda.

Pendant son voyage, le Roi de Pahan épousa la seconde sœur de la Reine de Patane, après l'avoir fait enlever sans doute avec quelque violence; car la Reine la redemanda par des ambassades solemnelles; & n'ayant pu l'obtenir, elle prit le parti non-seulement de faire arrêter tous les Joncs de Siam, de Camboia, de Bordelongh, de Lugor & les autres Navires chargés de riz pour Pahan, mais encore de mettre en Mer toutes ses forces, qui étoient composées de plus de soixante & dix Voiles & d'environ quarante mille hommes, sous la conduite de Maha Raja, de Daton Bassar & d'Oran Raja Sirnora. Dans l'excès de son ressentiment, elle avoit donné ordre que par force ou par adresse sa sœur fût ramenée morte ou vive; de sorte qu'au jugement de l'Auteur, il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pahan, déja fort embarassé par la perte de ses provisions & par ses guerres avec le Roi de Jahor, fût capable de se défendre contre une attaque si puissante.

Guerre entre Patane & Pahan.

Au mois d'Avril 1613, il arriva plusieurs Joncs de Camboya & de la Chine. Dans le cours du mois de Mai, Floris reçut des Lettres de Siam, avec avis que le Globe y étoit arrivé fort heureusement, & que le Commerce s'y faisoit avec le même bonheur. Cette agréable nouvelle augmenta l'empressement avec lequel il travailloit à charger un Bâtiment pour le Japon; & jugeant qu'il

Heureuses nouvelles de Siam.

FLORIS. 1613.

y avoit beaucoup d'avantage à tirer des marchandiſes de la Chine, il emprunta de la Reine de Patane trois mille piéces de huit, à ſix pour cent d'intérêt pour trois ou quatre mois, dans la vûe de remplacer celles dont il eſpéroit de ſe défaire au Japon. Mais ſa joye fut modérée par les triſtes avis qu'il reçut de Bantam. Campon China ayant eſſuyé deux incendies, la Maiſon des Anglois, qui étoit remplie d'étoffes, & celle des Hollandois, n'avoient pû échapper aux flammes. D'un autre côté, le Trade-Increaſe, grand Vaiſſeau Anglois commandé par Sir Henri Middleton, avoit beaucoup ſouffert à Pulo-Panian, & la moitié de l'Equipage avoit été enlevé par les maladies. Enfin, les Achinois avoient aſſiégé Jahor.

Fâcheux avis de Bantam.

Réconciliation du Roi de Pahan avec la Reine de Patane.

Le 12 de Juillet, on vit arriver à Patane, avec autant de joie que de ſurpriſe, le Roi de Pahan & ſa femme, ſœur de la Reine. Ce Prince cédoit à la néceſſité plutôt qu'à ſon inclination. Il avoit laiſſé ſon Pays en proie au feu, à la guerre, à la famine, & aux trahiſons de ſes principaux Sujets, qui avoient formé contre lui diverſes conſpirations. Il raconta que la Flotte d'Achin s'étoit emparée de Jahor, après vingt-neuf jours de ſiége; qu'elle en avoit emporté l'artillerie, les eſclaves, & tout ce qu'elle y avoit trouvé de précieux; que Raja Bunghſum un des principaux Seigneurs du Pays avoit été fait priſonnier avec ſes femmes & ſes enfans; que le Roi n'ayant trouvé de reſſource que dans la fuite, étoit allé chercher une retraite à Bantam; enfin, que pluſieurs Hollandois qui étoient dans la Ville, avoient été maſſacrés par les Vainqueurs.

Quelque ſatisfaction que la Reine eût reſſentie à l'arrivée du Roi de Pahan, elle affecta de le recevoir avec froideur; vengeance pardonnable, après la dépenſe & les chagrins qu'il lui avoit cauſés. Elle ne voulut pas même que les Seigneurs de ſa Cour paruſſent trop empreſſés à le viſiter. Cependant elle eut la complaiſance de faire tuer tous les chiens de la Ville, parce qu'il avoit de l'averſion pour ces animaux. Les Anglois, qui n'avoient reçu d'elle aucun ordre, ſe crurent obligés de faire honneur à l'arrivée du Roi par une décharge de leur artillerie. Il parut ſi ſenſible à cette politeſſe, que s'étant arrêté quelques momens pour les entretenir, il les pria de le voir ſouvent, & de ſe diſpoſer dans la ſuite à porter une partie de leur commerce dans ſes Etats.

Fête que la Reine donne à ce Prince.

La Reine s'étant enfin réconciliée avec ſon beau-frere, fit faire les préparatifs d'une grande fête qui fut célébrée le premier jour d'Août. Elle fit l'honneur aux Marchands Anglois de les y inviter. Il y eut une comédie repréſentée par des femmes, à la maniere des Javans; c'eſt-à-dire, ſur un ſujet de l'Antiquité, avec des habits tels qu'on ſuppoſe dans l'Inde que l'uſage étoit anciennement de les porter. Le Roi de Pahan quitta Patane, après y avoir paſſé plus d'un mois. Sa femme, à qui la Reine offrit la liberté de demeurer avec elle, ſe détermina volontairement à retourner avec ſon mari, & juſtifia par cette conſtance la facilité, avec laquelle il paroiſſoit qu'elle avoit conſenti à ſon enlevement.

La guerre nuiſible au commerce.

Le 16, Floris reçut une lettre de Thomas Bret, à Macaſſar, qui lui peignoit le Commerce de cette Ville avec de triſtes couleurs. La guerre avoit cauſé dans l'Iſle de Celebes les mêmes déſordres qu'à Patane. Jean Perſons y étoit devenu fol. Les Anglois rebutés du mauvais ſuccès de leurs entrepriſes, y avoient acheté un Jonc, dans le deſſein de quitter l'Iſle; mais, dans le même tems, le Darling y étoit arrivé avec ſa cargaiſon de draps, dans le deſſein d'y établir un Comptoir.

Le 18 de Septembre, Raja Indramonda revint à Patane, d'où il partit le 25 d'Octobre pour se rendre à Macassar & de-là aux Isles de Banda, où il fit un commerce si avantageux, qu'il en apporta deux cens sockes de fleur de muscade avec une grande quantité de noix. Il s'étoit chargé pour Floris d'une lettre de Richard Walden, qui contenoit la situation présente de Banda. Peter de Bot, Général des Hollandois, ayant traité ses gens avec trop de rigueur, jusqu'à faire pendre sur une Galere voisine du Château quelques Sentinelles, pour s'être endormis dans leur poste, plusieurs Hollandois avoient pris le parti de déserter chez les Bandanois & d'y embrasser le Mahométisme. Tous les efforts du Général avoient été inutiles pour les rappeller, parce que n'ayant aucune autorité sur les Habitans de l'Isle, tout son pouvoir se bornoit à forcer les Joncs & les autres Bâtimens de venir jetter l'ancre sous le Château. Enfin, quoique les Hollandois fussent les maîtres de la Mer aux environs de ces Isles, ils n'osoient entreprendre d'exercer leur empire sur les Habitans.

FLORIS. 1613.

Situation des Hollandois à Banda.

Le 23, le Globe arriva de Siam, avec une lettre des Facteurs pour Floris. Ils lui marquoient qu'ils n'avoient appris aucune nouvelle de la cargaison qui étoit partie pour Jangoma, parce que la guerre qui étoit allumée entre Ova & Laniang, avoit fermé tous les passages. On racontoit que le Roi d'Ova s'étoit emparé de Siriang, & qu'il avoit fait empaler Brito de Nicote & son fils. La poudre ayant manqué aux Portugais de Siriang, ils avoient été forcés de se rendre, & le Vainqueur, après s'être défait de Brito par un cruel supplice, avoit voulu mettre sa femme au rang de ses concubines; mais sur le refus qu'elle avoit fait de se rendre à ses désirs, il lui avoit fait écorcher les jambes, & l'avoit réduite à la condition des Esclaves. Cette femme avoit à se reprocher sa propre disgrace & celle de son mari. Elle vivoit depuis longtems dans un commerce scandaleux avec un Officier de sa Nation; & tous les Portugais de la Garnison de Siriang ayant tenu des discours trop libres sur une intrigue dont l'éclat leur paroissoit choquant, elle avoit persuadé à son mari, qui ignoroit seul sa honte, qu'une si grosse Garnison étoit inutile, & qu'il pouvoit s'en épargner les frais; de sorte que le Roi d'Ova l'avoit trouvé presque sans défense. Les ambitieux projets de ce Prince sembloient menacer aussi le Royaume de Siam. Mais il trouva les frontieres de cet Etat si bien gardées, qu'il n'eut point la hardiesse de s'en approcher.

Brito Nicote est empalé à Siriang.

Sort de sa femme.

Le 4 d'Octobre, qui étoit le premier jour du Carême des Mahométans, le feu prit avec une violence extrême dans la Ville, ou plutôt dans le Fort & le Palais Royal de Patane. La cause de cet accident venoit d'une foule d'Esclaves Javans révoltés, qui n'avoient pas trouvé de moyen plus sur que l'incendie pour se venger de leurs Maîtres. Ils étoient environ cent, qui coururent vers la grande porte, nommée *Punta Gorbangh*, en mettant le feu des deux côtés à tous les édifices; de sorte, qu'à la réserve de quelques Maisons, tout fut consumé par les flammes. Dans leur passage ils enleverent les plus belles femmes, qu'ils emmenerent avec eux. Le désordre dura depuis le milieu de la nuit jusqu'à deux heures après-midi, sans que personne osât s'approcher des Rébelles.

Terrible incendie à Patane.

Pendant ce tems-là, les Anglois n'étoient pas sans inquiétude dans leur quartier. Ils étoient informés que le dessein de ces furieux étoit de tomber sur les Etrangers; & leur premier soin fut de se garantir d'abord par une forte

Les Anglois & les Hollandois délivrent Patane.

FLORIS. 1613.

garde. Mais lorſqu'ils ſe furent aſſurés contre toutes ſortes de ſurpriſe, ils réſolurent, de concert avec les Hollandois, de marcher au-devant d'un ennemi ſi mépriſable ; & s'étant armés de futils & de ſabres, ils s'avancerent en bon ordre. Les Eſclaves, informés par leurs eſpions, de l'attaque qui les menaçoit, penſerent moins à la réſiſtance qu'à la fuite. Ils ſe retirerent à travers-champs au Village de Qualbouka, & de-là juſqu'à Bordolongh & Sagnora dans l'intérieur des terres. Ainſi, ſans eſſuyer aucune perte, les Marchands des deux Nations mériterent le titre de défenſeurs du Pays. La Reine fit pourſuivre les fugitifs, dont on ne prit que cinq ou ſix traîneurs, arrêtés par la maladie. Floris ignora ce que devint le reſte ; mais cet incendie étoit le troiſiéme qui avoit affligé Patane depuis un petit nombre d'années.

Départ des Anglois.

Le 21, les Anglois prirent congé de la Reine, qui fit préſent à l'Auteur & au Capitaine Eſſingron, d'un poignard d'or à chacun. Ils laiſſerent trois Facteurs dans leur magaſin, William Ebert, Robert Liſtleworld, & Ralph Cooper, avec des lettres pour John Lucas, qui étoit demeuré à Siam. Le même jour, les Hollandois virent arriver leur Vaiſſeau *le Hope*, qu'ils attendoient de Jahor pour remettre auſſi à la voile. Ils s'étoient deja rendus au Rivage, lorſque la Flotte d'Achin, qui venoit aſſiéger Patane, entra dans la Riviere, & leur coupa le paſſage avant qu'ils euſſent pû ſe rendre à bord. Dans le déſeſpoir d'un ſi fâcheux contretems, ils écrivirent aux gens du Vaiſſeau de faire deſcendre à terre trente hommes bien armés, & de s'avancer dans la Riviere, auſſi loin qu'il leur ſeroit poſſible, pour combatre les Achinois. Mais le Vaiſſeau ne trouvant point aſſez de fond, ne put ni s'avancer, ni débarquer un ſeul homme. Douze des Hollandois du Rivage trouverent le moyen d'aller à bord, tandis que les autres, au nombre de vingt-trois, furent obligés de rentrer dans la Ville. Elle ſe rendit par compoſition après vingt-neuf jours de ſiége, & les vingt-trois Hollandois furent faits priſonniers. Le Capitaine du Vaiſſeau tenta mille moyens pour les ſecourir ; mais au milieu de ſes efforts il s'éleva un orage qui le pouſſa ſur le banc de Bornes, d'où il fut jetté par un autre vent vers Pulo Kondor. Ayant perdu l'eſpérance de regagner Patane, il alla chercher des rafraîchiſſemens dans la Baye de Varellas, Rade aſſez commode, mais dont il tira peu de ſecours, parce qu'il y trouva les Habitans mal diſpoſés pour lui. Son Vaiſſeau étoit chargé de quinze mille piéces de huit, & de vingt-neuf balles d'étoffes des Indes.

Patane eſt aſſiégée par la Flotte d'Achin, & les Hollandois faits priſonniers.

Route du Vaiſſeau Anglois.

Les Anglois, en quittant Patane, avoient trouvé le vent ſi favorable, que le 25 ils étoient à la vûe des Iſles de Ridangh, qui ſont au nombre de dix-huit ou vingt, au ſixiéme dégré de latitude. Ils paſſerent le ſoir au long des trois Iſles de Kapas, à treize lieues de celles de Ridangh & deux du Continent. Le 26, ils virent Pulo Tiama à vingt-huit lieues au Sud des Iſles Kapas. Le 29, ils arriverent à Pulo Tingi, où ils furent ſurpris par le calme : il n'y a point de danger dans toute cette courſe, lorſqu'on ſe tient conſtamment ſur dix-huit braſſes de fond.

Le premier de Novembre, on vit la Pointe de Jantana, ou Jahor. Le lendemain, on eut la vûe de Pedra Branca ; & vers dix heures on ſe trouva contre la dangereuſe chaîne de rocs qui s'étend, de la Pointe de Jahor, l'eſpace de quatre lieues dans la Mer. Linſchoten, Voyageur Hollandois, a fait une deſcription fort exacte de cet écueil, après l'avoir paſſé avec beaucoup de danger.

Pedra Branca eſt un roc, couvert d'oiſeaux de Mer, dont la fiente en a tellement blanchi le ſommet qu'il en a tiré ſon nom. Les Anglois employerent juſqu'au 7 à combattre les courans, juſqu'à ce qu'ils eurent paſſé l'embouchure de la Riviere de Jahor & qu'ils furent à deux lieues de Sincapur. Le 8, il leur vint pluſieurs Paves, conduits par des Sujets du Roi de Jahor, qui n'ont pas d'autre habitation avec leurs femmes & leurs enfans, & qui s'y nourriſſent de leur pêche. Floris apprit d'eux, que le Roi d'Achin avoit renvoyé avec beaucoup d'honneurs Raja Bounyſoc, frere de leur Roi, pour rebâtir le Fort & la Ville de Jahor, & que lui ayant donné ſa ſœur en mariage, il vouloit le placer ſur le trône au lieu de l'ancien Roi. Les Anglois prirent ici un Pilote pour les conduire au travers des Détroits.

FLORIS. 1614. Roc de Pedra Branca. Rétabliſſement de Jahor.

Le 19 de Décembre, ils arriverent à Maſulipatan, où ils trouverent un Vaiſſeau de leur Nation & deux Hollandois. L'Anglois, qui ſe nommoit *le James*, avoit été envoyé pour les ſeconder dans leur voyage. Marlou, Davis, Gumeg, & Cob, ſes principaux Facteurs, vinrent à bord du Globe, & remirent au Capitaine & à ſes gens quantité de lettres dont ils étoient chargés. Le 21, Floris deſcendit au Rivage. Il y trouva le gouvernement changé par une révolution, qui avoit dépoſſedé Mirſadardi, & qui lui avoit fait donner pour ſucceſſeurs Atmakan & Buſebulleran. Wentakadra, fils de Buſebulleran, vint au-devant de lui, avec le Scha Bandar & d'autres Mores. Ils lui firent divers préſens, entre leſquels étoit un fort beau cheval, qu'il refuſa d'accepter, dans la crainte que cette apparence de généroſité ne fût le voile de quelque trahiſon. Mais il y fut forcé par les inſtances de Wentakadra, de qui il obtint auſſi un Kaul, ou une permiſſion pour le débarquement de quelques marchandiſes, en payant cinq pour cent.

Changement à Maſulipatan.

Le 25 de Janvier 1614, le James mit à la voile pour Petapoli, dans le deſſein de ſe rendre enſuite à Bantam. Floris partit le 18 pour Narſapur Peka. Le 19, il entra dans la Riviere, où il trouva neuf braſſes d'eau, & juſqu'à dix & demie, contre le rapport de quelques perſonnes qui cherchoient à refroidir les Anglois par de fauſſes deſcriptions. Le 23, l'Auteur revint à Maſulipatan, & dépêcha un *Peon*, c'eſt-à-dire, un Courrier Indien, à Surate, pour y porter de ſes nouvelles au Facteur Alworth. Le même jour, il arriva un petit Bâtiment de Pegu, ſur lequel étoit Cornelius Franke, Marchand Hollandois, qui confirma la priſe de Siriang par le Roi d'Ova, le maſſacre des Portugais, & la mort tragique de Brito. Le Roi avoit donné des ordres pour faire relever Pegu de ſes ruines. Enſuite s'étant avancé vers Tenaſſerim, il y avoit été joint par Banza Dela, à la tête de cinquante mille Peguriens, qui l'avoient reconnu pour leur Vainqueur & leur Maître. Cette conquête avoit cauſé beaucoup de joie aux Mores de Maſulipatan, parce qu'ils ſe flattoient que le Commerce de Pegu tomberoit bientôt entre leurs mains; & dans cette eſpérance ils firent équiper deux Vaiſſeaux, pour les y envoyer au mois de Septembre.

1614. Narſapur [illegible]. Rétabliſſement de Pegu.

Dans le cours du mois de Mars, les Anglois apprirent qu'il étoit arrivé onze Vaiſſeaux à Goa, huit de la Chine & trois de Malaca. Cette abondance de marchandiſes auroit cauſé beaucoup de préjudice à l'Auteur, s'il n'eût déja vendu la plus grande partie des ſiennes. Au mois d'Avril, Atmakan partit pour Golkonde, où le tems étoit venu d'aller rendre ſes comptes; & ce voyage ne pouvoit tomber dans une conjoncture plus heureuſe, parce que Maleck

FLORIS. 1614.

Tufa, ſon ami, fut alors nommé par le Roi à l'office de Grand Tréſorier. Les Anglois y trouverent auſſi des avantages conſidérables, non-ſeulement par la faveur d'Atmakan, qui leur étoit affectionné, mais encore parce que les dettes d'un Gouverneur Indien ſont mal aſſurées, lorſqu'il perd ſon emploi.

Avantages pour les Anglois.

Le 18 de Mai fut un jour funeſte aux Anglois, par la mort du Capitaine Eſſington, dont le caractere étoit généralement eſtimé. Il fut emporté par une fiévre ſubite, qui le prit en ſortant de table. Floris prit ſoin auſſitôt de mettre le Vaiſſeau en bon ordre; mais quoique tout l'Equipage le preſsât d'accepter le commandement, il refuſa cet honneur, & conſentit ſeulement à nommer M. Skinner, en laiſſant eſpérer qu'il pourroit quelque jour reprendre cette place. Sa vûe, dans une promeſſe ſi vague, étoit de ſoutenir & l'Equipage & le nouveau Capitaine dans l'exercice de leur devoir. Etant retourné au Rivage, il trouva dans la Ville trois députés de la Reine de Paleakate, & des lettres de cette Princeſſe, pour l'inviter à faire le Commerce dans ſa Ville, avec promeſſe de lui donner un terrain vis-à-vis le Fort, & de lui accorder pluſieurs faveurs. Floris, qui ſe reſſouvenoit de la maniere dont il y avoit été reçu l'année précédente, ne fit pas beaucoup de fond ſur ces offres. Cependant il convint avec les Députés qu'un d'entr'eux demeureroit près de lui à Maſulipatan, & que les deux autres retourneroient à Paleakate avec Vengali, un de ſes gens, qu'il chargeroit de ſa réponſe. Dans ſa lettre il rappelloit à la Reine le mauvais accueil qu'elle avoit fait aux Anglois; & ſi elle étoit réſolue de les traiter mieux, il la prioit de lui envoyer un Kaul, ou un ſauf-conduit, qui pût faire renaître leur confiance.

Mort du Capitaine Eſſington.

Divers Princes invitent les Anglois au commerce.

Vingali revint à la fin de Juillet, accompagné de quatre nouveaux Députés, l'un du Roi de Narſingue, qui apportoit un Kaul à Floris, avec l'*abeſtiam* de ce Prince, faveur Indienne, qui conſiſte dans un morceau d'étoffe blanche, ſur lequel la main du Roi eſt empreinte en ſandal, ou en ſaffran. Le ſecond Député apportoit auſſi le Kaul de la Reine de Paleakate: & les deux autres étoient chargés des lettres de quelques petits Princes, tels que Jaga Raja, Time Raja, Apokandora Raja, &c. qui invitoient les Anglois au Commerce. La lettre du Roi de Narſingue étoit écrite ſur une feuille d'or. Il faiſoit des excuſes à Floris, du traitement qu'il avoit reçu à Paleakate, & le preſſant de ſe rendre dans ſes Etats, il lui offroit le choix d'un lieu pour bâtir une Maiſon, ou un Fort, avec d'autres priviléges. Enfin, pour gage de ſa bonne foi, il faiſoit préſent à Floris d'une petite Ville, dont le revenu annuel étoit d'environ quatre cent livres ſterling, en lui promettant à ſon arrivée d'autres marques de ſon affection. Les Hollandois, jaloux d'une faveur ſi éclatante, s'efforcerent d'en écarter les ſuites; mais leur influence étoit trop foible à la Cour du Roi. Ses propres Sujets, affligés de voir paſſer chaque année ſur leur Côte tant de Vaiſſeaux Anglois, ſans en tirer aucun fruit, avoient fait retentir ſon Palais de leurs plaintes, & s'étoient rendus comme les Avocats de la Nation Angloiſe. Cependant une juſte précaution porta Floris à retenir le Député du Roi, qu'il entretint aux frais de la Compagnie juſqu'à l'arrivée de ſon Vaiſſeau dans la Rade. Ses défiances acheverent de ſe diſſiper, lorſqu'il eut appris que Vengali avoit été reçu avec autant d'affection que de civilité, & que le Roi pour confirmer ſes promeſſes, avoit mis ſolemnellement la main ſur ſa tête.

Députation du Roi de Narſingue à Floris.

Au mois d'Août, Narſapur Peka & tous les lieux voiſins furent déſolés par

Inondation à Narſapur Peka.

une ſi furieuſe inondation, que le riz, les ſalines, les beſtiaux, les hommes & les villes entieres, furent enveloppées dans la même ruine. Dans les grands chemins l'eau s'élevoit de ſix pieds au-deſſus de la terre. A Golkonde, qui eſt joint à ce Canton par une branche de la même Riviere : il y eut plus de cinq mille Maiſons entraînées. Deux Ponts de pierre, l'un de 19 arches, l'autre de 15, auſſi bien bâtis qu'il y en ait en Europe, ſe trouverent couverts de 3 pieds d'eau, quoiqu'au jugement de Floris leur hauteur fût ordinairement de 18 pieds au-deſſus de la ſurface ; & 6 arches des 19 furent emportées par le torrent. FLORIS. 1614.

Le 4 d'Octobre, les Anglois prirent congé du Roi de Narſingue, après lui avoir trouvé toute la fidélité qu'il leur avoit fait eſperer dans ſes promeſſes. Floris ayant pris occaſion de tant de faveurs pour ſupplier ce Prince de lui faire toucher quelques ſommes, dont le payement commençoit à traîner en longueur, le Secrétaire de la Cour eut ordre d'en écrire à Mir Mahmud Raſa & au Scha Bandar. Mais le 25, c'eſt-à-dire, peu de jours après le retour du Vaiſſeau à Maſulipatan, on y reçut la triſte nouvelle de la mort de Vancatad Raja, Roi de Narſingue. Il avoit regné cinquante-cinq ans. Ses trois femmes, dont Obiama, Reine de Paleakate étoit une, ſe brûlerent avec ſon corps. On appréhenda que cet incident ne produiſît de grands troubles ; & les Hollandois particulierement craignirent beaucoup pour le nouveau Fort qu'ils avoient obtenu la permiſſion de conſtruire à Paleakate. Floris s'appercevant que la mort du Roi faiſoit chercher au Gouverneur de Maſulipatan des prétextes pour différer le payement de ſes dettes, & craignant d'être renvoyé au-delà de l'année, prit la réſolution de l'enlever, lui ou ſon fils, & de le garder à bord auſſi long-tems qu'il refuſeroit de payer. L'entrepriſe étoit dangereuſe, mais tout l'Equipage lui promit de le ſeconder. Il envoya la Chaloupe à bord, pour en amener ſix mouſquetaires, qui vinrent enveloppés dans des voiles, parce qu'il n'étoit pas permis aux Etrangers de deſcendre à terre avec des armes, & qui ſe cacherent d'autant plus facilement dans un endroit obſcur de la Douane, que ce bâtiment touchoit preſqu'au Rivage. Il donna ordre en même tems aux gens qu'il avoit près de lui, de ſe tenir prêts à le ſuivre, lorſque le Gouverneur, ou ſon fils, prendroient le chemin de la Douane ; ce qui ne pouvoit tarder long-tems, ſuivant l'habitude qu'ils avoient d'y aller tous les jours. Le ſoin dont il chargea ſes gens, fut de ſe ſaiſir des piques de la garde, qui demeuroient négligemment appuyées contre un mur, tandis que le Gouverneur étoit occupé dans le bâtiment. Avec quelque ſecret que ce deſſein eût été formé, il alla juſqu'aux oreilles des Hollandois ; mais le regardant comme une menace peu ſérieuſe, ils ne furent pas tentés de le découvrir.

Mort du Roi de Narſing. Ses trois femmes ſe font brûler avec ſon corps.

Etrange p[illegible] de Floris

Cependant Floris étant allé voir le Gouverneur, prit un ton fort emporté pour lui demander ſon argent & pour ſe plaindre qu'on le leur fît attendre depuis ſept mois. Il vit auſſi Mir Mahmud Raja, pour lui reprocher d'avoir eu ſi peu d'égard aux ordres de la Cour. Ils lui répondirent tous deux, avec quelques railleries, qu'on parleroit d'affaires à la Douane, lorſque ſa colere ſeroit paſſée. Floris reprit qu'il n'étoit pas d'humeur à ſe laiſſer jouer plus long-tems, & que s'il ne recevoit pas ſur le champ une promeſſe formelle, avec des aſſurances pour l'exécution, il ſçauroit prendre quelque parti qui conviendroit à ſes intérêts & à l'honneur du Roi ſon Maître. On ne fit que ſourire de ſa menace. Il ſe rendit ſur le champ à la Douane, où il ſçavoit que le fils du Gouver-

Il l'exécute & ſe ſaiſit du Fils du Gouverneur.

FLORIS. 1614.

neur étoit déja, avec une garde peu nombreuſe. Les piques étoient dreſſées contre la porte, & la marée haute, deux circonſtances dont il avoit toujours jugé que le ſuccès de ſon deſſein pourroit dépendre. Auſſi ſe confirma-t'il dans la réſolution d'en profiter. Ses gens, qui le ſuivoient à l'œil, à l'exception de trois, qu'il avoit laiſſés pour garder ſa maiſon, ſe ſaiſirent des piques, entrerent dans la Douane, & fermerent la porte ſur eux. Les Mouſquetaires parurent auſſi-tôt. Floris prenant lui-même le fils du Gouverneur par le bras, le remit à trois ou quatre de ſes gens, qui le conduiſirent à la Chaloupe, tandis que lui & le reſte des Anglois faiſant l'arriere-garde, écarterent le peuple qui commençoit à s'aſſembler, & gagnerent ainſi le Rivage. Le Gouverneur & Mir Mahmud Raſa arriverent immédiatement, mais la Chaloupe avoit déja quitté la terre. Cependant comme le vent étoit aſſez fort, & qu'elle fut obligée de ſuivre quelque tems le Rivage, à peu de diſtance, pour arriver au grand Canal, les Indiens ſe hâterent d'entrer dans quelques Canots, & ſe mirent à la pourſuivre. Il étoit déja trop tard. Floris, qui n'avoit pas manqué de prendre ſes plus habiles rameurs, avoit paſſé la Barre avec une légereté incroyable; & deux ou trois coups de mouſquets, qu'il fit tirer dans l'air, refroidirent ceux qui auroient entrepris de le ſuivre plus loin. Chancey, un des trois Anglois, qu'il avoit laiſſés dans la Ville pour juſtifier ſa conduite & recevoir l'argent qui lui étoit dû, eut l'imprudence de ſortir de la maiſon par un mouvement de curioſité. Il tomba dans un gros d'Indiens, qui le maltraiterent beaucoup. Mais le Gouverneur craignant des repreſailles ſur ſon fils, ſe le fit amener auſſi-tôt & le prit ſous ſa protection.

Vains efforts des Indiens pour le tirer de ſes mains.

Fermeté de Floris.

Dans le cours de l'après-midi, Werner Van Berchem, Marchand Hollandois, vint à bord du Globe avec l'Interpréte du Gouverneur, pour demander la cauſe d'une entrepriſe ſi violente. Floris leur répondit qu'il trouvoit ſurprenant qu'ils paruſſent l'ignorer, après avoir été ſi ſouvent témoins de ſes plaintes; & que d'ailleurs il avoit laiſſé trois de ſes gens dans la Ville pour expliquer ſes intentions. Enſuite apprenant que celui qu'il avoit chargé principalement de ſes ordres, avoit été maltraité par le peuple, il feignit de vouloir s'en venger ſur le fils du Gouverneur; & quoiqu'à la priere de Berchem il promit de ſuſpendre les effets de ſon reſſentiment, il jura de faire étrangler ce jeune homme, ſi le moindre de ſes gens recevoit quelque injure. Non-ſeulement il écrivit la même choſe au Gouverneur, mais il lui déclara, que s'il venoit au Vaiſſeau Anglois quelque Barque de la Ville, ſans une lettre de Chancey, elle ſeroit coulée à fond ſans pitié.

Van Berchem revint le jour ſuivant avec l'Interpréte. Il apportoit la dette du Gouverneur. Floris lui répondit que pour ſatisfaire les Anglois, il falloit que le Gouverneur leur fît payer ou leur payât lui-même la dette de Kalipa Marchand Indien, dont il s'étoit rendu caution, & qu'il envoyât ſur le Vaiſſeau, les autres Marchands qui refuſoient de les payer. Berchem choqué de cette fermeté, proteſta contre le procédé de Floris, en ajoutant que les Anglois répondroient du tort que leur conduite avoit cauſé & qu'elle pouvoit cauſer encore aux Hollandois. Mais Floris, ſans paroître embarraſſé de cette proteſtation, y répondit par un acte public qu'il fit ſigner à tous ſes Facteurs. Le Bâtiment Hollandois partit la même nuit pour Patane.

Floris inſiſte ſur ſes précautions.

Pendant ce tems-là le fils du Gouverneur étoit demeuré à bord ſans prendre aucune

aucune ſorte de nourriture, parce qu'étant Bramine, il ne lui étoit pas permis de boire ni de manger chez autrui, s'il n'avoit préparé ſes alimens lui-même. Floris ayant pitié de ſa ſituation, offrit de le rendre à ſon pere, pourvu que deux Mores de qualité vinſſent prendre ſa place. Mais il ne ſe trouva perſonne qui fût tenté d'accepter cette condition. Enfin le Gouverneur conſentit à payer la dette de Kalipa, & força les autres Marchands de payer, à l'exception de Miriapeck & de Datapa, deux Indiens qui faiſoient leur réſidence à Golkonde. Ainſi le priſonnier fut remis en liberté le 30 de Novembre.

FLORIS. 1614.

Accommodement avec le Gouverneur.

Après cet accommodement, pluſieurs Mores, qui viſiterent Floris ſur ſon Vaiſſeau, lui promirent de rendre un compte fidéle au Roi de tout ce qui s'étoit paſſé, & le prierent de n'en pas prendre droit de nuire aux Bâtimens de leur Nation. Il leur répondit qu'il ſe bornoit à la ſatisfaction qu'il avoit reçue, mais qu'à l'avenir il leur conſeilloit de prêter plus facilement l'oreille aux plaintes des Anglois, ou plutôt de ne leur donner aucun ſujet d'en faire. Il écrivit dans le même ſens au nouveau Roi. Les différends qu'il avoit eus avec les Officiers de Maſulipatan ne lui avoient pas permis de profiter des bienfaits de ſon prédéceſſeur; mais il ſe crut obligé d'en faire des excuſes au nouveau Gouvernement & de promettre dans une autre occaſion plus d'empreſſement pour de ſi grandes faveurs. Il laiſſa auſſi des lettres à quelques Marchands fidéles & affectionnés pour l'inſtruction des Anglois, qui viendroient dans le même Port après lui.

Excuſes de Floris au Roi de Narſingue.

Le 7 de Décembre, Chancey revint à bord avec les deux autres Anglois, & Floris ordonna auſſitôt que l'ancre fût levée la nuit ſuivante. Il offrit de deſcendre encore une fois au Rivage pour faire civilement ſes adieux; mais le Gouverneur appréhendant qu'il ne penſât à lui rendre quelque mauvais office à la Cour par le moyen des Mores, lui fit répondre avec une modeſtie affectée, qu'après les ſujets de plainte qu'il avoit donnés aux Anglois, il n'auroit pas la force de ſoutenir ſes regards.

On mit à la voile avant la fin de la nuit; &, le 3 de Janvier, on arriva au Port de Bantam, où l'on trouva le James, venu nouvellement de Patane, le Hoſiander & la Concorde. Floris deſcendit à terre. Jordayne, alors premier Facteur de Bantam, lui remit pluſieurs lettres de différens Comptoirs, tels que ceux de Macaſſar, de Paleakate, de Siam, &c. Dans tous ces lieux, on paroiſſoit encore allarmé par les déſordres de la guerre; mais comme le Darling y devoit paſſer ſucceſſivement, Floris ſe flatta que les Facteurs de chaque Pays en recevroient quelque conſolation. Il convint avec Jordayne que les marchandiſes de l'Hoſiander ſeroient tranſportées ſur le Globe, & que les deux Capitaines, Edouard Chriſtian & Skinner, prendroient auſſi la place l'un de l'autre; que le Globe auroit cinquante hommes d'équipage; le James cinquante-cinq; le Hoſiander, qui devoit reſter aux Indes, vingt-huit; & la Concorde vingt-quatre. Le James partit le 30, avec ordre de s'arrêter au Cap de Bonne-Eſperance ou à Ste Hélene, pour y attendre les autres. Comme l'Hoſiander ne pouvoit être prêt aſſez tôt pour les entrepriſes auſquelles il devoit être employé, on prit le parti d'envoyer la Concorde à Ambovne, avec Georges Bale pour Facteur, & Georges Chancey, qui devoit s'arrêter à Macaſſar. Avant leur départ, le Vaiſſeau Hollandois la *Zelande*, arrivant du Japon, apporta des lettres de Cocks, qui apprirent aux Comptoirs des deux Nations, que M. Pea-

1615. Le Globe ſe rend à Bantam.

Séparation de pluſieurs Vaiſſeaux Anglois.

FLORIS. 1615.

cok, Anglois, & tous les Hollandois qui étoient à la Cochinchine, avoient été maſſacrés par les Habitans du Pays, & que cinq Anglois, échappés au carnage, s'étoient retirés à Siam.

Effroi de David Middleton en apprenant la mort de ſon frere.

Le 14 de Février, le Capitaine David Middleton arriva au Port de Bantam avec trois Vaiſſeaux, *le Samaritain*, *le Thomas* & *le Thomaſſin*, qui, par un bonheur preſque ſans exemple, n'avoient point un ſeul malade dans les trois Equipages. Middleton apprenant la mort de Sir Henri ſon frere, & la perte de ſon Vaiſſeau, fut ſi troublé par cette nouvelle, qu'il prit la réſolution de retourner en Angleterre. Le Conſeil s'aſſembla pour régler la route des quatre Bâtimens qui ſe trouvoient à Bantam. Le Samaritain fut nommé pour retourner avec Middleton; le Thomas, pour Sumatra; le Thomaſſin, pour joindre la Concorde à Amboyne; & l'Hoſiander pour Patane & le Japon.

Il retourne en Europe avec Floris.

Le Globe & le Samaritain mirent à la voile le 22 de Février. Ils arriverent le 30 d'Avril dans la Baye de Saldanna, où ils trouverent, avec le James, l'Advice & l'Attendant, deux Vaiſſeaux Anglois qui faiſoient le voyage de l'Inde. Le 17 de Mai, ils quitterent Saldanna, accompagnés du James; & le premier de Juin ils relâcherent à Sainte Hélene.

## CHAPITRE IV.

### *Voyage de Samuel Caſtleton à Priaman, en 1612.*

CASTLETON. 1612.

Remarques préliminaires.

ENTRE les voyages qui ſe faiſoient au nom de la Compagnie des Indes, il s'en trouve toujours quelques-uns qui n'étoient que les entrepriſes de divers particuliers, ſans qu'on ſoit informé de qui ils recevoient leur commiſſion, & s'ils étoient autoriſés par le Gouvernement, ou par la Compagnie. Celui-ci dont John Tatton, Pilote du Vaiſſeau, nous a laiſſé la Relation, paroît ne s'être fait qu'aux dépens du Capitaine Caſtleton, & de Georges Bathurſt ſon Lieutenant. Mais on ignore quelle étoit leur cargaiſon, & de quel nombre d'hommes leur Equipage étoit compoſé. Auſſi Purchaſs, qui nous a conſervé le Journal de Tatton, déclare-t'il qu'il n'a pris ce ſoin que pour l'utilité de la navigation. Il ſemble même qu'il en ait retranché quelques endroits, qui lui ont paru ſans doute moins convenables à cette vûe.

Départ.

Caſtleton, Capitaine de la *Perle*, partit de Blackwall le 22 d'Août 1612; mais les vents lui devinrent ſi contraires, qu'ayant relâché de Port en Port au long des Côtes d'Angleterre, il ne put gagner Landſend avant le 5 de Novembre. Le 27, il arriva devant Lancerota, une des Canaries, ſans pouvoir entrer avant le 3 de Décembre dans la Rade de Lauratavi qui appartient à cette Iſle. Il y trouva un petit Bâtiment de Londres, que le mauvais tems avoit auſſi forcé de s'y mettre à couvert. Le 5, ils en furent chaſſés tous deux par la force du vent, & pendant le reſte du mois ils ſe virent contraints d'errer aux environs de cette Iſle & de celle de Terſerife, d'où ils trouverent pourtant le moyen de tirer ſeize pipes de vin. Le 31, Caſtleton, qui avoit perdu de vûe le petit Bâtiment depuis le jour précédent, l'apperçut à l'ancre, près d'un Vaiſſeau de guerre Hollandois, qui s'en étoit ſaiſi; mais les Matelots de Hollande s'étant

VÜE DU CAP VERD A TROIS LIEUES EN MER
au Sud Sud Ouest.
VUE DU CAP VERD A TROIS LIEUES EN MER
au Sud Sud ost.

T. II. N.° VI.

enyvrés pendant toute la nuit, il fut facile aux Anglois de ſe dérober dans les ténébres, quoiqu'ils ne fuſſent qu'au nombre de trois. Caſtleton leur donna deux hommes de plus, avec un Facteur, qu'il les pria de mettre à terre dans la Grande Canarie. Le vent n'ayant pas ceſſé de les en écarter, il convint avec eux qu'ils le ſuivroient juſqu'à l'Iſle de Palme, où il promit de leur faire trouver de meilleures proviſions; & tous deux ſe trouverent fort bien de s'être arrêtés à ce parti.

CASTLETON. 1612. L'yvreſſe des Matelots Hollandois, leur fait perdre un Bâtiment qu'ils avoient pris.

Le 15 de Janvier, Caſtleton mouilla dans la Rade du CapVerd, où il ſe procura quelques bœufs, avec une nouvelle proviſion d'eau. Le 21 ayant remis à la voile, il s'avança juſqu'à Roſisko, dans l'eſperance d'y trouver des beſtiaux en plus grand nombre. Il y jetta l'ancre à cinq heures du ſoir, ſur onze braſſes, profondeur qui eſt à peu près la même dans toutes les parties de la Rade, ſur-tout à l'Eſt par Nord, qui eſt la poſition de Roſisko à l'égard de l'Iſle qui forme la Rade du Cap Verd. Les Anglois s'y procurerent ſept bœufs. Le 23 au matin, ils quitterent Roſisko, & faiſant voile avec un bon vent, ils ſe trouverent le 28, à 6 degrés 32 minutes de latitude. Le 20 de Février, ils paſſerent la Ligne, & prirent leur courſe au Sud-Sud-Eſt. Le 15 d'Avril, étant à 32 degrés 39 minutes, ils porterent à l'Eſt-Sud-Eſt, avec un vent Sud-Oueſt. A meſure qu'ils continuerent d'avancer, il remarquerent du changement dans l'eau, juſqu'à cinq heures du ſoir, qu'ils découvrirent la terre entre l'Eſt-Sud-Eſt & l'Eſt-Nord-Eſt. Ils ſuivirent l'Eſt pendant toute la nuit juſqu'à ſept heures du matin, qu'ils ſe trouverent vis-à-vis la pointe de Sainte-Lucie à quatre lieues en mer. Cette pointe eſt un peu au Sud du Cap de Saint-Martin. Ils jetterent la ſonde, qui leur fit trouver 43 braſſes ſur un fond fort pierreux. Le 16 à midi, la latitude étoit de 33 degrés; & vers cinq heures après midi, il furent jettés ſi loin dans la Baye, qu'ils ſe trouverent contre une chaîne de rocs qui eſt au Sud-Sud-Oueſt. Ils eurent tant de peine à s'en dégager, que le jour ſuivant à ſept heures du matin, ils n'étoient avancés que de trois lieues au Sud. A deux milles de la terre, qu'ils cotoyerent pendant le reſte du jour, ils ne trouverent nulle part moins de neuf braſſes.

1613. Roſisko au Cap verd.

Dangereuſe chaîne de rocs.

Le 18 au matin, ayant envoyé la Chaloupe & l'Eſquif au rivage, l'Eſquif revint auſſi-tôt pour leur annoncer que les Habitans étoient d'un caractere traitable. Vingt de ces Barbares s'étoient préſentés avec diverſes ſortes de beſtiaux. Caſtleton renvoya l'Eſquif à terre avec pluſieurs morceaux d'un croc de fer coupé en piéces, & quelques haches. Pour un morceau de croc, les Anglois acheterent un veau; & pour une petite hache, ils obtinrent un excellent mouton. Il eſt étrange que l'Auteur ne faſſe pas connoître cette Baye par ſon nom; mais, ce qui ne permet pas de croire que ce fût celle de Saldanna, c'eſt qu'on n'y trouva point d'eau, à la reſerve de celle que les Habitans montrerent dans quelques marais bourbeux, en faiſant comprendre par leurs ſignes qu'ils en faiſoient uſage, & que le pays n'en avoit pas d'autre. La Chaloupe remonta, l'eſpace de plus d'un mille, une fort belle riviere qui eſt au fond de la Baye; mais l'eau en étoit auſſi ſalée que celle de mer. Tous les environs parurent fort ſteriles.

Baye avantageuſe que l'Auteur néglige de nommer.

Le 24 d'Août, la Relation nous tranſporte à Priaman, d'où elle fait partir le Vaiſſeau pour Tekou; mais ce n'eſt pas ſans obſerver que la premiere de

CASTLETON. 1613.

ces deux Villes eſt à 38 minutes du Sud, & que la variation y eſt de 4 degrés 50 minutes Nord-Oueſt. La latitude de Tekou eſt de 25 minutes du Sud. On rencontre entre ces deux Places trois ou quatre baſſes qui ſont ſans danger pour ceux qui ſe tiennent au large, à quatre lieues du rivage. Le 31, Caſtleton entra dans une Baye qui ſe nomme Ayre-Bangye, du nom d'une petite Ville qui en eſt fort proche au Sud. La latitude de cette Baye eſt de huit minutes du Nord. A deux mille du rivage, vis-à-vis la pointe Oueſt, c'eſt-à-dire au Nord d'Ayre-Bangye, il ſe trouve une chaîne de rocs, ſur leſquels l'eau n'a pas plus de huit ou neuf braſſes; mais plus loin, entre la terre & une longue Iſle qui en eſt à ſept lieues, on n'a guéres moins que vingt-huit ou trente braſſes.

Baye d'Ayre-Bangye.

Le 10 de Septembre, on jetta l'ancre à deux milles de Pattahan, parce qu'on avoit à combattre le vent qui venoit du rivage. Le lendemain au matin, on s'avança à l'extrémité Sud-Oueſt de cette Iſle, où l'on mouilla ſur 14 braſſes; & vers deux heures après midi, s'étant approché de la Riviere, on y mouilla ſur cinq braſſes. Le fond, ſur toute cette Côte, eſt fort bourbeux au long du rivage, excepté ſur quelques baſſes qui paroiſſent d'un ſable fort pur. L'eau de la riviere eſt excellente, & l'on y trouve ſix ou ſept pieds de fond au-delà de la Barre. Elle eſt à 28 minutes du Nord. Le 14 on partit de Pattalan avec deux Pilotes du pays, pour s'avancer vers Barons & Achin. On ſe trouva, le 16, fort près d'une grande Iſle qui eſt à vingt-cinq ou vingt-ſix lieues de Pattahan vers le Nord, & qui n'eſt qu'à deux mille du Continent. Sa latitude eſt un degré 40 minutes. Elle a du côté Nord-Oueſt un torrent qui tombe d'un mont eſcarpé, & qui eſt ſi blanc de ſon écume, qu'il ſe fait appercevoir de ſept ou huit lieues. Du côté du Nord, on découvre une belle Baye, près de laquelle le fond eſt bourbeux ſur trente braſſes. Au Sud-Oueſt, à quatre lieues de l'Iſle, on rencontre une baſſe qui demande des précautions.

Iſle de Pattahan & ſa ſituation.

Grande Iſle que l'Auteur ne nomme pas.

Le dernier jour d'Octobre, la Relation fait partir le Vaiſſeau de Nicobar, ſans nous avoir appris qu'il y fût arrivé. C'eſt la methode inſuportable de Purchas, quand il entreprend d'abreger. Il ſupprime une partie de ſon texte au lieu de le reſſerrer par des extraits. Le deſſein des Anglois étant de ſe rendre à Ceylan, où les Habitans de Nicobar ne font pas difficulté d'aller dans leurs canots, comme s'ils en étoient fort voiſins, ils ſe trouverent le 12 de Novembre à 5 degrés 35 minutes de latitude; & ſuivant cette obſervation, l'Auteur conclut qu'en deux jours le Vaiſſeau étoit avancé, de quarante lieues au Sud plus qu'il n'avoit pu juger par ſa navigation. On avoit eu le même jour, à huit heures du matin, la vûe de la haute terre du Cap de Galle, à plus de douze lieues du rivage. Dans cet endroit, la ſonde ne trouva point de fond. Le 13 à midi, la latitude étoit de 5 degrés 32 minutes; & le ſoir, la variation de 13 degrés 24 minutes. Ayant porté au Nord pendant la nuit, avec des vents fort variables & beaucoup de pluie, la terre ſe préſentoit le matin à l'Eſt-Nord-Eſt. A midi, la latitude étoit de 6 degrés, & l'on avoit à l'Eſt la partie méridionale de Ceylan, qui s'appelle *Dondera*.

Les Anglois arrivent dans l'Iſle de Ceylan.

Le 16 après-midi, on entra dans la Baye de Billigam, avec le deſſein d'y faire de l'eau, & l'on y jetta l'ancre ſur un fond de ſept braſſes, d'excel-

Baye de Billigam, ou Velagam.

lent sable, à un quart de mille du rivage. Des deux pointes de cette Baye, l'une est à l'Oüest-Nord-Oüest; & l'autre, au long de laquelle on entra, est au Sud-Sud-Oüest. Castleton envoya le soir son Esquif au rivage, avec un Pavillon de paix; mais aucun de ses gens ne hazarda d'y descendre, parce que les Habitans leur firent connoître par des signes, qu'ils n'entendoient pas la langue Portugaise. Le 17, la Chaloupe s'étant approchée de la terre de l'autre côté de la Baye, où les Portugais avoient plusieurs maisons, un Insulaire qui s'avança dans l'eau, parla fort bon Portugais. Quoiqu'il fût vêtu à la mode du Pays, les Anglois jugerent qu'il n'en étoit pas. Il répondit à leurs questions, qu'il ne pouvoit leur donner aucune assurance positive, jusqu'à ce que le Roi fût instruit de leur arrivée; & que s'ils vouloient revenir le lendemain au même lieu, ils y apprendroient les intentions de ce Prince. Leur résolution n'en étoit pas moins de descendre; mais appercevant les Portugais qui commençoient à se rassembler, ils prirent le parti de retourner au Vaisseau. Le 22, Castleton ne pouvant se persuader qu'on lui refusât la liberté de chercher de l'eau, renvoya au même rivage sa grande Chaloupe & son Esquif. La Chaloupe avoit ordre de ne pas s'approcher trop de la terre, mais de se tenir à portée de secourir, s'il en étoit besoin, l'Esquif, qui étoit conduit par six hommes. Il ne parut sur le rivage qu'un seul Insulaire, à qui les Anglois demanderent s'ils pouvoient obtenir de l'eau. Il leur répondit qu'ils en obtiendroient en la payant. Leur Capitaine, repliquerent-ils, consentoit à donner le prix qui seroit demandé. Ils ajoûterent qu'ils alloient à Marikalo (que d'autres appellent Balikala,) une des principales Villes de l'Isle. Pendant cet entretien, l'Espion des Portugais s'avançant vers l'Esquif, affecta de la timidité, & dit aux Anglois qu'ils avoient sans doute des armes à feu, dont il craignoit qu'ils ne se servissent contre lui. Ils l'assurerent qu'ils étoient sans armes, & Castleton effectivement n'avoit fait armer que la Chaloupe. L'Espion continua de leur parler, avec de grandes apparences de bonne foi. Mais s'étant retiré brusquement, une décharge surprenante de mousquets, qui ne pouvoit être moins de deux cens, blessa les six Anglois, & leur fit regarder comme un bonheur extrême d'en être quittes pour des blessures. Au même instant, il sortit d'entre quelques bruyeres un grand nombre de Portugais mêlés d'Indiens, dont plusieurs s'avancerent dans l'eau jusqu'au cou, pour se saisir de l'Esquif. Mais deux Matelots Anglois, suppléant aux quatre autres, qui ne pouvoient se servir de leurs bras, s'éloignerent de la terre à force de rames; tandis que la Chaloupe, avec quelques petites pieces de canon & sa mousqueterie, força leurs Ennemis de regagner leur embuscade.

Le 24, Castleton alla jetter l'ancre sept lieues à l'Est de Dondera, qui forme la pointe méridionale de l'Isle. La nuit, dans une paix profonde, tout l'Equipage fut reveillé par un bruit effroyable, qu'on auroit pris pour les cris d'une multitude d'animaux si l'on eût été moins éloigné de la terre. Les Sentinelles du Vaisseau ne distinguant rien autour d'eux à la seule lueur de la lanterne, Castleton effrayé lui-même d'un bruit qui n'étoit point interrompu, fit allumer quantité de feux, qui devoient jetter une grande lumiere dans une nuit fort obscure. C'étoit plûtôt, comme il commençoit à le concevoir, pour être de quelque secours à des malheureux, que pour éloi-

CASTLETON. 1613.

Ils conferent avec un Insulaire.

Trahison des Portugais.

Les Anglois s'en sauvent heureusement.

Secours qu'ils accordent à des malheureux.

CASTLETON. 1613.

gner ſes propres dangers ; car le bruit devenant plus diſtinct à meſure qu'il s'approchoit, tout le monde croyoit entendre des voix d'hommes & de femmes qui étoient apparemment dans quelque extrémité preſſante. Enfin la lumiere du Vaiſſeau les attira bientôt à ſi peu de diſtance, qu'on les reconnut pour une troupe d'Indiens qui étendoient les bras en demandant d'être aſſiſtés. Ils étoient quinze dans une Barque de l'Iſle. Quoiqu'ils ne ſçuſſent pas le Portugais, leur crainte, qui s'exprima d'une maniere ſenſible, & la vûe même de leur ſituation, apprirent aux Anglois, que paſſant le ſoir d'un endroit de l'Iſle à l'autre, ils avoient été jettés en mer par un vent impétueux & pouſſés contre un roc qui avoit fait pluſieurs ouvertures à leur Barque. L'eau qui les gagnoit ſans ceſſe étoit un mal d'autant plus dangereux, que n'ayant ni pompe ni pelles, ils étoient réduits au ſecours de leurs mains, dont le ſervice ne pouvoit être ſi prompt que l'augmentation du peril. Auſſi fut-il impoſſible de ſauver la Barque. Mais la plupart s'étant jettés à la nage pour monter ſur le Vaiſſeau Anglois, éviterent la mort à la faveur de la chaloupe, que Caſtleton envoya au devant d'eux.

Riviere de Vallouay.

Le lendemain, les Anglois s'approcherent du rivage, & jetterent l'ancre à midi devant la Riviere de Vallouay, ſur huit braſſes de fond. Elle leur parut fort large ; mais l'entrée en eſt défendue par un roc, contre lequel l'eau bat avec beaucoup de violence, & qui avoit cauſé vraiſemblablement le malheur des quinze Inſulaires. Caſtleton les fit mettre à terre dans la Chaloupe. A peine leur avoit-on rendu ce dernier ſervice, que le vent devenant orageux, força non-ſeulement la Chaloupe de retourner à bord, mais le Vaiſſeau même de faire une manœuvre fort difficile pour éviter pluſieurs rocs qui ſe préſentoient au long de la Côte. On s'en éloigna juſqu'à ſix milles ; & l'on fut obligé de jetter trois ancres, & de paſſer le reſte du jour & la nuit ſuivante à cordes & à máts.

Orage & perils de mer.

Le 28, après s'être avancés cinq ou ſix lieues à l'Eſt, en ſe tenant toujours à ſix ou ſept milles du rivage, on rencontra un autre écueil, qui conſiſte en pluſieurs petits monts de ſable ; mais à la diſtance de deux ou trois mille, où le Vaiſſeau les laiſſa, le fond ne ceſſa point de donner cinq ou ſix braſſes. En ſe rapprochant du rivage, on apperçut quelques rocs, qui faiſoient la pointe d'une belle riviere, & l'on mouilla ſur neuf braſſes à l'Eſt de cette pointe, qui ſe préſente au Sud-Oueſt par Sud. Là, Caſtleton fit deſcendre ſur les rocs trente hommes armés de mouſquets, pour garantir ceux qui furent occupés à prendre de l'eau. Il leur vint pluſieurs Habitans, qui donnerent d'abord quelques marques d'effroi, mais qui s'apprivoiſerent enſuite juſqu'à devenir fort careſſans. Ils reſſembloient peu à ceux qui avoient été ſecourus par le Vaiſſeau ; c'eſt-à-dire, qu'au lieu d'avoir, comme eux, les cheveux courts & les oreilles percées d'un grand trou, ils avoient les oreilles entieres, & les cheveux noués ſur le haut de la tête, à la maniere des Chinois. Les uns & les autres étoient nuds, avec un grand pagne, compoſé d'une piéce d'étoffe qui leur tomboit juſqu'aux genoux. Il s'en trouva deux qui parlant fort bien la Langue Portugaiſe ne firent pas difficulté d'aller à bord. Ils y firent beaucoup de promeſſes qu'ils n'executerent pas. Les Anglois ſe voyant trompés dans l'eſperance d'obtenir quelques rafraîchiſſemens, en retinrent un, & renvoyerent l'autre à terre, avec un mélange de promeſſes & de menaces.

Belle riviere où les Anglois font de l'eau.

Ils reçurent le lendemain un mouton & deux veaux.

CASTLETON. 1614.

Pendant plus de deux mois que les Anglois paſſerent ſur les Côtes de Ceylan, on eſt embarraſſé à découvrir le motif qui pouvoit les avoir amenés dans une région ſi éloignée. On ne les voit occupés qu'à changer de ſtation, à meſurer les profondeurs, à tenir compte des baſſes & des rocs, à s'écarter & à ſe rapprocher de la riviere de Vallouay, de Dondera, & de la pointe de Galle. Il ne paroît pas la moindre trace de commerce dans leur Journal, & l'Auteur n'annonce nulle part d'autres vûes. Il y a beaucoup d'apparence que leur voyage n'étoit qu'une entrepriſe de Pyrates, & qu'ils penſoient moins à s'enrichir par le commerce que par les dépouilles de ceux qui l'exerçoient. Matton confeſſe du moins que le 13 de Février ayant découvert un Vaiſſeau qui paſſoit ſans défiance, ils lui donnerent la chaſſe, & le prirent dans l'eſpace de trois heures. La Nation n'eſt pas nommée. Enſuite ayant jetté l'ancre à deux milles du rivage, dans un lieu où ils ſe crurent bien à couvert, ils déchargerent leur priſe. Ce Bâtiment devoit être d'une grandeur & d'une richeſſe extraordinaire, puiſqu'après s'être comblés de ſes dépouilles, les Anglois lui laiſſerent encore près de cent tonneaux de poivre, & je ne ſçais quelle quantité de bois de Sandal. A juger par ce récit, & par la longueur de leur retardement, ils attendoient cette proie, qui étoit peut-être quelque Vaiſſeau annuel des Indes ou des Portugais; & ſoit que leurs deſirs fuſſent remplis d'un ſeul coup, ſoit que ce ne fut pas leur unique brigandage, ils ne penſerent enſuite qu'à retourner en Europe.

Le Vaiſſeau de Caſtleton n'eſt qu'un Pyrate.

1614.

Il fait une priſe fort riche.

Ils partirent le 3 de Février, immédiatement après avoir fait paſſer leur butin à bord; ce qui confirme encore qu'ils n'avoient cherché que cette occaſion de s'enrichir. A ſix heures du ſoir, ils étoient déja vis-à-vis d'une Iſle qui eſt à ſept ou huit lieues, au Sud, du Fort Portugais de Ceylan, qui ſe nomme Columbes. La précipitation de l'Ecrivain ne le céde point ici à celle de la courſe: car ſe tranſportant tout d'un coup au mois de Mars, il dit qu'on ſe trouva ce jour-là à 13 degrés 7 minutes de latitude, & que la variation étoit de 24 degrés 26 minutes. Il ajoûte que cette variation eſt la plus grande qu'il ait trouvé dans le voyage. A la même hauteur, on porta au Sud-Oueſt, ſans s'appercevoir d'aucun courant: ſur quoi Matton fait obſerver, que depuis 4 degrés 30 minutes de latitude juſqu'à 13 degrés ſans minutes, on avoit trouvé quantité de courans & de tournans, ſur-tout dans les parallelles de Pedras Brancas, du côté de l'Oueſt. Les tournans y produiſoient quelquefois un bruit ſemblable à celui de l'eau qui s'abîme tout d'un coup en terre.

Son retour en Europe.

Courans & tournans.

Le 24, 16 degrés 50 minutes de latitude, & 23 degrés 10 minutes de variation. On continua de porter au Sud-Oueſt. Le 27, étant au 21e degré, on découvrit à quatre lieues de diſtance, Oueſt-Sud-Oueſt & Sud-Oueſt par Oueſt, une Iſle dont la terre parut fort haute. A ſix heures du ſoir, on jetta l'ancre à un mille du rivage, ſur dix braſſes d'un fond d'excellent ſable, & l'on s'apperçut avec étonnement que près du rivage même, le fond varie depuis quarante juſqu'à quatre braſſes. La Chaloupe, qui fut envoyée à terre, y trouva une prodigieuſe quantité de tortues, dont chacune feroit la charge d'un homme. C'eſt une nourriture fort agréable & fort ſaine. La

CASTLETON. 1614.

pointe Nord-Eſt de l'Iſle eſt très-haute ; mais, un peu au Sud-Eſt, la terre eſt baſſe & arroſée d'une belle eau qui a l'apparence d'une riviere. Quoiqu'une chaloupe n'y puiſſe point entrer, on peut y faire aiſément ſa proviſion.

Iſles Maſcarenhas, aujourd'hui l'Iſle de Bourbon.

Cette Iſle, que les Portugais ont appellée Maſcarenhas, & que les *François nomment aujourd'hui l'Iſle de Bourbon*, étoit alors inhabitée ; mais elle étoit remplie d'oiſeaux de terre de toutes les eſpéces, de pigeons, de grands perroquets, d'une autre ſorte d'oiſeaux de la groſſeur d'une oye, fort gras, avec des ailes courtes qui ne lui permettent pas de voler. On l'a nommé depuis le geant ; & l'Iſle Maurice, (aujourd'hui l'Iſle Françoiſe,) en produit auſſi beaucoup. Il eſt blanc, & naturellement ſi privé qu'il ſe laiſſoit prendre à la main ; ou du moins, s'effrayant peu de la vûe des Matelots, il leur étoit aiſé d'en tuer un grand nombre à coups de bâtons & de pierre. En général les oiſeaux ſont en ſi grande abondance dans cette Iſle, que dix hommes en peuvent ramaſſer dans un jour pour la nourriture de quarante.

Agrémens & propriétés de cette Iſle.

Quelques Anglois s'étant répandus dans les terres y trouverent une autre riviere, couverte d'oyes & de canards, & remplie de groſſes Anguilles, du meilleur goût du monde. Tatton admirant leur groſſeur eut la curioſité d'en peſer une, qui ſe trouva du poids de 25 livres. Lorſqu'elles ſont frappées d'un coup de picque, elles fuyent l'eſpace de deux ou trois braſſes, après quoi s'arrêtant d'elles-mêmes, elles ſe laiſſent prendre aiſément. L'Auteur repete avec complaiſance que c'eſt le plus agréable poiſſon qu'il ait jamais mangé. Comme il n'y a d'ailleurs aucun danger pour les Bâtimens aux environs de l'Iſle, il conclut que c'eſt un lieu admirable pour le rafraîchiſſement des Voyageurs.

Le premier d'Avril, on remit à la voile, & doublant la pointe Nord-Eſt dont on a parlé, les yeux des Anglois ſe promenerent avec une ſatisfaction extrême ſur la Côte du Nord, qui eſt une belle terre, couverte d'arbres, & dont la perſpective eſt beaucoup plus agréable que celle de la Côte du Sud. Le lendemain, étant à cinq lieues de l'Iſle qu'on laiſſoit au Sud-Eſt par Eſt, la latitude ſe trouva de 20 degrés 58 minutes. Le ſoir, la variation étoit de 22 degrés 48 minutes. Le premier de Mai, à 38 degrés 47 minutes de latitude, qui étoit la plus grande qu'ils euſſent jamais eue au Sud, ils commencerent à porter Oueſt-Nord-Oueſt. Le 11 à midi, la latitude étoit de 33 degrés 58 minutes. L'Auteur, par cette obſervation, découvrit un courant au Nord, & trouva qu'on étoit à l'Oueſt du Cap de Bonne Eſperance.

Combat à Sainte Hélène.

Le premier de Juin, ſans avoir parlé de l'Iſle de Sainte-Helene, il nous apprend qu'il en partit un Vaiſſeau Anglois, nommé le *Salomon*, & quatre grands Bâtimens Hollandois. Quatre heures après leur départ, & lorſqu'ils étoient encore à la vûe de l'Iſle, il y arriva deux grandes Caraques Portugaiſes. Caſtleton n'avoit pas dix hommes à bord. La plus grande partie de ſon Equipage, qui étoit arrivée fort malade, ſe rafraîchiſſoit dans l'Iſle, où elle s'étoit diſperſée. Cependant il envoya auſſi-tôt la Chaloupe au rivage, d'où elle ramena ſeize hommes, de cinquante qui étoient à terre. On ſe hâta de dépêcher après l'Amiral Hollandois, pour l'avertir de l'occaſion que la fortune leur offroit. Le plus gros Vaiſſeau de l'Eſcadre Hollandoiſe & le plus capable de défenſe & d'attaque, s'étoit déja éloigné avec le Salomon ; ce qui n'empêcha point l'Amiral de revenir avec les trois qui lui reſtoient,

reſtoient, & de ſe joindre à Caſtleton dans la Rade.

CASTLETON. 1614. Un Vaiſſeau Hollandois fuit, & les autres prennent la fuite avec Caſtleton.

Vers midi, l'Amiral fut le premier qui allant jetter l'ancre au flanc de la principale Caraque, commença par une canonade ſi vigoureuſe qu'il l'auroit coulée à fond, ſi l'avarice ne l'eût fait penſer à conſerver ſa proie. Mais les Portugais, qui avoient été ſurpris d'une attaque ſi bruſque, ſe remirent bientôt de leur effroi. Ils étoient beaucoup mieux en artillerie que des Vaiſſeaux Marchands. Ils firent à leur tour un feu ſi terrible, que l'ardeur des Anglois & des Hollandois ne fut pas long-tems à ſe refroidir, & le Ciel, qui les favoriſoit, permit qu'une piece du Lion Blanc, un des Vaiſſeaux Hollandois, crevant ſur la chambre des poudres, y mit le feu, fit ſauter le Bâtiment en pieces & l'abîma ſur le champ. Les deux autres, aſſez maltraités par l'artillerie Portugaiſe, n'eurent point d'autre reſſource que de ſortir ſucceſſivement de la Rade; & Caſtleton, contraint d'abandonner dans l'Iſle quinze de ſes gens, qui étoient diſperſés ſur les montagnes, quoique la Chaloupe eût ramené le reſte pendant le combat, ſe hâta auſſi de gagner la Mer & de prendre le large avec toutes ſes voiles.

Mare de Saragoſſo ou Mer des herbes.

Le 28 de Juillet, les Anglois & les Hollandois réunis ſe trouverent dans une Mer couverte d'herbe à longues feuilles, qui porte un petit fruit blanc de la groſſeur d'un grain de poivre. Un Pilote Hollandois, qui avoit pénétré plus loin du côté de l'Oueſt, aſſura que dans pluſieurs endroits, l'eau en eſt aſſés chargée pour retarder la navigation des plus gros Vaiſſeaux. Cette Mer, qui eſt entre les Açores & le Cap Verd, ou pour la marquer avec plus de préciſion, entre le 22$^{e}$ & le 32$^{e}$ degré de latitude, eſt nommée par les Eſpagnols *Mare de Saragaſſo*, & par d'autre la Mer Verte, ou la Mer des herbes. Le 19, nos Voyageurs paſſerent le Tropique du Cancer.

### *Latitudes.*

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Priaman ..... | 0 | 38 S. | Baye d'Ayre Bangye ..... | 0 | 8 | N. |
| Variation Nord-Oueſt... | 4 | 50 | Riviere de Pattahon ... | 0 | 28 | |
| Tekou ..... | 0 | 25 | Grande Iſle ſans nom ... | 1 | 40 | |
| | | | Iſle Maſcarenhas ou de Bourbon ..... | 21 | 0 | S. |

## CHAPITRE V.

### *Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques & au Japon, en 1611.*

SARIS. 1611. Introduction.

CE Voyage qui tient le huitiéme rang entre ceux de la Compagnie, mérite d'autant plus de curioſité, qu'il eſt le premier que les Anglois ayent fait au Japon : on doit entendre, ſur un Vaiſſeau de leur Nation; car William Adams étoit arrivé quelques années plûtôt dans cette Iſle, ſur un Navire Eſpagnol. L'Auteur de la Relation, qui eſt Saris même, n'ayant jamais publié ſon ouvrage, Purchaſs, entre les mains duquel il étoit tombé, nous

SARIS. 1611.

en a conſervé le fond dans un extrait. Les obſervations en ſont généralement curieuſes, ſenſées, & d'une varieté fort agréable. Saris étoit Facteur à Bantam en 1608. Il nous a laiſſé la continuation des événemens de cette Ville, depuis le tems où Scot finit ſon Journal. Dans ce voyage, il avoit trois vaiſſeaux ſous ſes ordres; le *Clove* qu'il commandoit lui-même, *l'Hector* & le *Thomas*.

Départ.

Etant parti des Dunes le 18 d'Avril 1611, il paſſa la Ligne le 6 de Juillet; & le premier d'Août, il mouilla dans la Baye de Saldanna, où s'étant rafraîchi pendant huit jours, il leva l'ancre le 9, & vers quatre heures après midi, il doubla le Cap de Bonne-Eſperance. Le 2 de Novembre, il ſe vit à 24 degrés 21 minutes de latitude du Sud. Il obſerve que depuis le Cap, il ne trouva point de Mouſſons de vents d'Oueſt, comme on l'en avoit averti; mais au contraire des vents Nord-Eſt, Sud-Eſt, & Eſt, avec de violens orages, des pluies, du tonnerre & des éclairs ſurprenans. Cependant le tems étoit ſi beau, ce jour-là, & la chaleur ſi exceſſive, qu'on ſe crut menacé d'un long calme.

Route de la Flotte Angloiſe.

Le 3, la latitude étoit de 23 degrés 50 minutes. Vers le ſoir, on découvrit l'Iſle de Madagaſcar, & la Baye de Saint-Auguſtin à ſix lieues Eſt par Nord. On porta au Nord-Nord-Eſt. La variation ſe trouva le ſoir de 15 degrés 11 minutes Oueſt. La ſonde n'y donna pas de fond à cent braſſes. On paſſa enſuite le Tropique du Capricorne; & le 10 de Septembre, on eut pour latitude 17 degrés 3 minutes. Ayant porté de-là au Nord-Nord-Eſt, la variation ſe trouva, au lever du Soleil, de 13 degrés 54 minutes Oueſt. Un courant impétueux emporta les trois Vaiſſeaux au Sud-Sud-Oueſt, & dans l'eſpace d'un petit nombre d'heures, ils ne firent pas moins de vingt-quatre lieues; mais ayant avancé peu dans leur direction, ils ſe trouverent le ſoir à quatre lieues Oueſt par Nord de l'Iſle Primeiras. Ils s'approcherent le

Iſle Primeiras.

ſoir du Nord de l'Iſle, d'où elle leur parut plus longue qu'auparavant, car ſon étendue eſt du Nord-Oueſt au Nord. La ſonde donna vingt & trente braſſes. Comme l'impétuoſité du vent pouvoit faire craindre l'approche du rivage, & que les beſoins de la Flotte n'étoient pas preſſans, on continua de voguer juſqu'au 15, que ſe trouvant à 16 degrés 46 minutes de latitude, on remarqua que la violence du courant étoit fort diminuée. Saris en donne pour raiſon qu'entre le courant & la Flotte, il avoit l'Iſle de Juan de Nueva, à dix-huit lieues Eſt par Nord, ſuivant ſon calcul. La variation étoit,

Embarras cauſé par les courans aux Iſles d'Angadoxa.

le ſoir, de 12 degrés 8 minutes Oueſt. Le 17 au matin, on découvrit à la diſtance de 7 lieues les Iſles d'Angadoxa au Sud de Mozambique. Le côté Occidental de ces Iſles parut fort blanc. On porta Nord-Eſt par Eſt, & l'on apperçut, le ſoir, la terre du Continent qui s'étendoit au Nord. Elle ſembloit couverte d'arbres vers la Mer. Ici le courant prenoit ſa direction au Nord-Nord-Oueſt, car à la vûe de la terre on remarqua que ſans beaucoup de vent, la Flotte étoit emportée fort rapidement vers le Nord. La ſonde ne donna point de fond à cent braſſes. Après avoir combattu deux jours contre le courant, on ſe trouva le 21 fort près de la plus Septentrionale des Iſles d'Angadoxa, à

Fauſſe poſition de ces Iſles dans les cartes.

16 degrés 20 minutes de latitude du Sud. Ces Iſles, ſuivant l'obſervation redoublée de Saris, ont été placées mal-à-propos dans les cartes à 15 degrés 40 minutes. La variation y étoit de 13 degrés Oueſt.

Dans la difficulté de se dégager des courans, Saris profita, le 22, d'un vent favorable, pour retourner vers l'Isle de Madagascar, en observant avec soin, l'Isle de Juan de Nueva, dont Van Linschoten avertit les Matelots de se défier beaucoup, & de ne pas trop approcher dans les petites lunes. SARIS. 1611.

Cependant il fallut en courir tous les dangers, pour se délivrer des courans. Le 25 au matin, après s'être crus fort avancés à l'Est-Nord-Est, les Anglois des trois Vaisseaux furent extrémement surpris de revoir la terre à cinq lieues vers l'Ouest. A mesure que le jour s'éclaircit, ils reconnurent la même Isle d'Angadoxa qu'ils avoient quittée le 22; ce qui causa tant de chagrin & d'épouvante aux Matelots, qu'ils désespererent de trouver un passage par cette voie. Ils jugerent que la cause de leur erreur venoit d'un contre-courant, qui part Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest de la pointe du rivage, & qui rencontrant le courant Nord-Nord-Est, les avoit jettés à l'Ouest avec beaucoup de violence, malgré le vent qui les avoit fort bien servis, & qui fut suivi ce jour-là d'un profond calme. Erreur surprenante.

Si l'Isle de Juan de Nueva existe, dit Saris, elle doit être bien moins à l'Ouest qu'on ne l'a placée dans les cartes, & beaucoup plus proche de l'Isle de Madagascar; sans quoi il lui paroît impossible qu'il ne l'eût point apperçue dans cette course. Les Anglois qui avoient fait le quatriéme voyage de la Compagnie dans le Vaisseau de l'Ascension, comptoient d'avoir passé vers l'Est, entre cette Isle & celle de Madagascar; ce que les Portugais de ce tems-là, soutenoient impossible, parce qu'ils prétendoient que l'Isle de Juan de Nueva est si proche de Madagascar, qu'elle n'en est séparée que par un canal fort étroit. Cependant comme ils l'ont placée ensuite, fort à l'Ouest, dans leurs cartes, Saris en conclut qu'ils ont eu dessein de tromper les Navigateurs des autres Nations, & de les faire tomber dans ces courans impétueux, qui suivant ses observations, tournent beaucoup plus à l'Ouest qu'au Nord-Est & au Sud-Est. Il exhorte par conséquent ceux qui doivent naviguer de ce côté-là, à se rendre sur la Côte de Madagascar, pour le premier de Juin; &, du Cap de Saint-Augustin jusqu'au 12$^{e}$ degré, à porter vers l'Est, en se gardant bien de prendre leur route à l'Ouest du Nord ou au Nord par Ouest; dans la crainte des courans du Sud-Ouest, qui, avec les calmes & 14 degrés 2 minutes de variation Ouest, les jetteroient infailliblement sur la Côte de Sofala, fond brisé, Mer profonde, où l'on n'est guères le maître de garder ses latitudes. D'un autre côté, si l'on veut prendre au dessus de Madagascar, on ne le peut guères, sans courir le danger de tomber sur les basses de l'Inde, sur-tout si l'on passe au Nord de ces basses, parce que le courant prend les Vaisseaux en flanc, sur-tout au mois d'Août & de Septembre, où l'on trouve des vents de Nord-Ouest fort violens. Observations curieuses & utiles de Saris. Avis important pour les Navigateurs.

Le 3 d'Octobre, la Flotte Angloise alla jetter l'ancre, avec beaucoup de difficultés, entre Sofala & Mozambique, sur treize & quatorze brasses. La latitude de 16 degrés 32 minutes; la longitude de 76 degrés 32 minutes, & la variation d'onze degrés 50 minutes Ouest. On mouilla sous une Isle qui est proche de la Côte, mais si déserte & si stérile, qu'on n'y trouva point d'Habitans ni d'eau, quoiqu'on y fît de profondes ouvertures dans le sable. L'inquiétude des Anglois ne faisant qu'augmenter, Saris prit la résolution de gagner Madagascar, au dessus de l'Est par Nord, dans l'esperance de se dé- La Flotte mouille entre Sofala & Mozambique.

SARIS. 1611.

gager des courans par cette voie. Il remit à la voile ; mais après avoir été fort embarraſſé juſqu'au 26 par un courant qui venoit du Nord-Eſt, il ſe trouva heureuſement à Moyella, une des Iſles de Comore, à 12 degrés 15 minutes de latitude du Sud. Les rafraîchiſſemens y étant en abondance, il y paſſa huit jours, pendant leſquels, avec quelque mercerie & peu d'argent, il ſe procura des cabris, des veaux, des poules, des limons, des cocos, des cannes de ſucre, des tamarins, du riz, du lait, d'excellentes racines, des œufs & du poiſſon. Le ſoin qu'il eut ſans ceſſe de tenir ſes gens ſur leurs gardes, ſoutint les Habitans dans la diſpoſition de le ſervir avec beaucoup de civilité & d'affection.

Moyella, une des Iſles de Comore.

Le Roi de Moyella viſite Saris à bord.

Il invita le Roi de l'Iſle, qui étoit Mahometan, à le viſiter à bord, où il le reçut au bruit des trompettes & de pluſieurs inſtrumens. Ce Prince refuſa de toucher aux viandes des Anglois, parce qu'il étoit au carême de ſa Religion, qu'il nommoit *Ramadan*, comme les Turcs. Mais il en prit ce qu'il trouva de meilleur pour le porter à la Reine ſa mere, en promettant d'en manger lui-même après le coucher du Soleil. Il ſe nommoit Cherif-Abubeker ; & la Reine Sultane, Manangalla. A ſon retour au rivage, le Roi pria Saris de lui laiſſer une Lettre qui rendit témoignage de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Anglois, afin qu'il pût la montrer aux Bâtimens de leur Nation, qui viendroient après eux. Il en avoit une de l'Amiral Hollandois Stephen Verhagen, datée de l'année 1604, qu'il fit voir avec complaiſance, & que Saris accompagna de la ſienne ; mais avec un avis aux gens de ſa Nation de ne pas ſe fier trop à ces Inſulaires, s'ils n'étoient les plus forts.

Caractere du Roi & des Habitans.

Les Habitans de l'Iſle Moyella ſont Négres. Leurs cheveux ſont naturellement friſés, & leur unique habillement eſt une piece d'étoffe peinte, qui leur couvre le milieu du corps. Sur la tête, les uns ont un bonnet blanc ou rayé, d'autres un turban. Cependant avec le turban & le pagne, le Roi avoit les épaules couvertes d'un manteau de cotton. Sa taille étoit fort baſſe, ſon viſage maigre, & preſqu'auſſi noir que celui de ſes plus vils ſujets. Il parloit peu ; mais il ſçavoit quelques mots d'Arabe, qu'il avoit appris dans un pélerinage de la Mecque, d'où il avoit auſſi rapporté le nom de Cherif. Il donna au Général Anglois un certificat d'amitié, ſigné de ſa main, dont Purchaſs nous a conſervé les caracteres. Les Habitans aimerent mieux recevoir le payement de leurs denrées en argent qu'en marchandiſes. Cependant pour du drap écarlate, des calottes rouges, des étoffes de Cambaye & des lames d'épée, on eſt ſûr de tirer de l'Iſle toutes les proviſions dont on a beſoin.

Baye Formoſa, ſur la Côte de Melinde.

Le 4 de Novembre, on leva l'ancre ; & le 7 au matin, on découvrit la terre de Melinde, & la Baye, ou le Golphe, qui s'appelle *Formoſa*. La Côte s'étend au Nord-Eſt & au Sud-Oueſt. A quatre lieues du rivage, la ſonde donna trente braſſes d'eau. La direction des courans étoit au long du rivage vers le Nord-Eſt. On eut pour latitude 2 degrés 10 minutes ; & le ſoir, pour variation, 12 degrés 37 minutes Oueſt. Cette terre eſt plus à l'Eſt qu'elle n'eſt placée dans les cartes, ſans quoi on n'auroit pu l'appercevoir ſitôt ; car ſuivant les calculs fondés ſur les cartes, Saris s'en croyoit encore à plus de quarante-huit lieues. Le 29, la latitude étoit de 4 degrés 44 minutes du Sud, & la variation de 17 degrés 34 minutes Oueſt. A la diſtance

d'environ douze lieues des Baſſes, nommées par les Portugais Baxos de Malhina, Eſt par Sud, on trouva un grand tournant, ou un gouffre d'eau, auprès duquel la ſonde ne trouva point de fond à cent braſſes. SARIS. 1611. Baxos de Malhina.

En portant au Nord-Eſt, on ſe vit le premier de Décembre à trois degrés 40 minutes du Sud, & l'on apperçut un autre tournant d'une grandeur & d'une violence ſurprenantes. La variation étoit de 16 degrés 15 minutes Oueſt. Le 6, 5 degrés 5 minutes de latitude. Depuis le 31 de Novembre juſqu'à ce jour, on avoit fait, Sud-Eſt par Sud, ſuivant les calculs, ſoixante-douze lieues, malgré la force d'un courant qui alloit au Sud, & la frayeur continuelle dont on ne pouvoit ſe défendre à la vûe des tournans. On étoit avertis pendant la nuit par le bruit de l'eau; & cet indice même devenoit un ſujet d'épouvante, parce qu'étant loin de la terre, on ne pouvoit concevoir la cauſe de ce Phénomene. On eut auſſi des pluies, des tonnerres, & des éclairs épouvantables, avec un déluge de vapeurs ſoudaines qui coupoient la reſpiration. Saris y joint des calmes fréquens, qui achevoient de déſeſperer les Matelots. Tournans terribles.

Le 25, étant à une minute de latitude du Nord, & fort près du rivage, on trouva, par le calcul du tems & de la navigation, qu'on avoit été reculé de 5 degrés 26 minutes. Sur quoi l'Auteur obſerve que ceux qui vont à Sokotra dans cette ſaiſon, doivent tenir courſe l'eſpace d'environ deux cens lieues vers l'Eſt de Pemba, où la variation augmente ſans ceſſe à l'Oueſt; ce qui ne manquera point de les avancer plus au Nord. Ainſi, tenant toujours l'Iſle de Sokotra ouverte entre le Nord par Eſt & le Nord-Nord-Eſt, ils tireront le meilleur parti qu'on puiſſe eſperer de tous ces vents, qui près du Continent ſe ſoutiennent ſans interruption entre Eſt par Nord & Nord par Sud, mais qui ne ceſſent point en Mer de ſouffler au Nord-Eſt, au Nord, & quelquefois au Nord-Oueſt, à l'Oueſt, & à l'Oueſt par Sud, avec des mélanges, néanmoins, de calmes, de tournans, de tonnerres & d'éclairs. Et quoique les vents Nord-Eſt & Nord ne ſoient pas d'un grand ſecours pour ceux qui vont au Nord, on en tire néanmoins cet avantage, qu'à proportion qu'on avance plus à l'Eſt, on s'approche plus du Nord de la ligne, avant que de rencontrer le Continent, dont Saris recommande ſur-tout qu'on ſe tienne hors de vûe autant qu'il eſt poſſible, pendant ce tems de la Mouſſon d'Eſt, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à 10 degrés de latitude du Nord. Au contraire, dans la Mouſſon de l'Oueſt, ſuivez hardiment le rivage, car il eſt par tout fort ſûr; mais il eſt beaucoup plus à l'Eſt qu'il n'eſt repréſenté dans les cartes. Obſervations nautiques.

Le premier de Janvier, à 3 degrés 58 minutes de latitude du Nord, on découvrit la terre de Magadoxa, & le Cap das Baxas, à la diſtance de huit lieues. Le 18, après avoir été fort tourmenté par un courant, on eut, à ſix degrés 27 minutes du Nord, la vûe des terres de Doara qui parut ſabloneuſe & fort ſtérile. Quoiqu'il y ait peu de régularité dans la variation, on trouva par l'experience, qu'en avançant vers l'Eſt, elle augmente à l'Oueſt, & qu'en ſuivant le rivage au Nord-Oueſt, elle diminue au contraire fort ſenſiblement à l'Oueſt: de ſorte qu'en conſultant les cartes, on ſe croyoit toujours plus loin de la terre qu'on ne l'étoit effectivement, au lieu que la variation en faiſoit juger ſans aucune erreur. Ainſi c'eſt une régle ſur laquelle 1612. Incertitude de la navigation, dans certaines ſaiſons.

SARIS. 1612.

on peut faire fond ; & l'on n'en doutera pas, quand les obſervations ſeront faites par un homme d'expérience, avec un inſtrument exact. Saris acquit cette connoiſſance à force d'être repouſſé ſur cette Côte. La variation étoit, le 18 au Soleil levant, de 17 degrés 36 minutes Oueſt, & le ſoir de 17 degrés 20 minutes.

Cap Dorful.

Le premier de Février, on eut la vûe du Cap Dorful, à ſept lieues de diſtance ; terre haute & fort ſtérile en apparence au long de la Mer. Le 9, à 10 degrés 37 minutes du Nord, on apperçut encore le même Cap, contre l'attente le tout le monde ; mais il portoit Nord-Oueſt, au lieu que la premiere fois c'étoit Nord-Eſt par Nord. La cauſe de l'erreur fut un courant Oueſt-Nord-Oueſt, dont on ſe défioit ſi peu, qu'on ſe croioit à 45 ou 50 lieues de la terre. La ſonde, à cinq lieues du rivage, donna cinquante braſſes, ſur un fond de beau ſable. On n'apperçut que des terres hautes & quantité de montagnes. Le 10, à onze degres 20 minutes du Nord, après avoir fait ſeize lieues Nord-Eſt par Eſt, on vit la haute terre du Cap de Guardafu, dont on n'étoit guéres qu'à la diſtance de huit lieues. Saris fit faire l'eſſai du courant, avec la Pinace, & l'on trouva que ſon cours étoit Nord par Eſt. Vers le ſoir du même jour, on eut la vûe de l'Iſle d'Abda del Kuria, d'environ dix lieues. C'eſt une terre haute, qui préſente l'apparence de deux Iſles. Le 14, à 11 degrés 32 minutes du Nord, on crut appercevoir de ſix lieues la plus orientale des Iſles Hermannas, dont la terre parut baſſe. Le 15, à 11 degrés 27 minutes, n'ayant fait que ſix lieues à l'Eſt-Sud-Eſt, on ſe perſuada qu'une Iſle qu'on découvroit de huit lieues, étoit encore la plus orientale des deux Hermannas ; mais on reconnut que c'étoit Abda del Kuria, & que les deux Hermannas étoient à douze lieues au Nord-Eſt. La variation ſe trouva le ſoir de 17 degrés 23 minutes Oueſt. Le lendemain à la pointe du jour, on vit de ſix lieues l'Hermanna occidentale, qui ſe préſentoit Eſt-Sud-Eſt ; & l'on découvrit Sokotra à dix lieues de diſtance. A midi la latitude étoit de 12 degrés 19 minutes ; la variation de 17 degrés 22 minutes Oueſt. On s'approcha de la pointe occidentale de l'Iſle de Sokotra. Vers le ſoir, on eut la vûe du rocher blanc qui eſt à l'extrémité de cette pointe. Mais quoiqu'on n'en fût qu'à quatre lieues, un courant impétueux, qui ſuivoit la terre, ne permit que le lendemain au ſoir de jetter l'ancre à une lieue & demie de Tamerin, Ville où le Roi fait ſa réſidence. Le 18, on entra dans la Rade, & Saris ne fit pas difficulté de mouiller vis-à-vis du Palais Royal, ſur un fond de ſable d'environ neuf braſſes.

Erreurs de lieux.

Rade de Tamerin dans l'Iſle de Sokotra.

Il envoya immédiatement dans l'Eſquif, Richard Cockes ſon principal Facteur, pour informer le Roi de quelle Nation étoient ſes trois Vaiſſeaux, quels étoient les motifs de leur voyage, & pour lui demander des rafraîchiſſemens. Cockes & ceux qui l'accompagnoient, furent reçus avec affection. Le Roi fit porter auſſi-tôt des proviſions fraîches à la Flotte, avec une Lettre de Sir Henri Middleton, dattée le premier Septembre 1611, à bord du Trade-Increaſe, dans la Rade de Deliſcha. Saris garda l'original de cette Lettre, & pour l'utilité des Anglois qui viendroient après lui, il en fit tirer une copie qui fut renvoyée au Roi.

Saris paſſe la nuit avec le Roi.

Le 19, il deſcendit au rivage avec beaucoup de pompe, & le Roi l'ayant traité pendant toute la nuit, ils ne ſe ſéparerent que le matin. Ce Prince

SARIS. 1612.

étoit vêtu d'une robbe de velours cramoisi, brodée en or. Le Palais est bâti de pierres de taille, & présente l'apparence d'un Fort. De plus de cent hommes qui composoient le Cortége Royal, il n'y en avoit pas plus de cinquante qui fussent vêtus honnêtement, à la façon des Mores. Tout le reste paroissoit une troupe de misérables Insulaires, dont la plupart étoient presque nuds. Le Roi qui se nommoit Sultan Amir Ebensaid, étoit fils du Roi de Caschem sur la côte d'Arabie.

Cherté des provisions.

Les Habitans de l'Isle, accoutumés depuis long-tems au passage des Vaisseaux de l'Europe, avoient pris aussi l'habitude de leur faire payer les rafraîchissemens fort cher. Un bœuf coûta aux Anglois douze piéces de huit, un mouton, trois schellings, & chaque chevreau, une piece de huit. Mais la cherté leur parut encore moins rebutante que la saleté de ces viandes, qui se vendant toutes préparées par les Insulaires, étoient capables de dégoûter les Matelots les plus affamés. Le riz se vendoit trois sols la livre; les dattes, le même prix; les poules, jusqu'à deux & trois schellings (*a*). Le tabac, une piéce de huit pour soixante-dix feuilles; les œufs, un sol piéce. Le Roi, pour ses marchandises particuliéres, ne voulut pas recevoir d'autre monnoye que des piéces de huit.

Saris assemble le Conseil pour délibérer sur la route.

Le 27, Saris assembla le Conseil, pour lire en commun les instructions de la Compagnie & la Lettre de Middleton. Après quoi représentant que d'un côté il n'y avoit pas d'esperance d'obtenir de l'aloes à Sokotra, parce que le Roi qui en étoit absolument dépourvu, ne promettoit d'en fournir qu'au mois d'Août, & que d'une autre part la Lettre de Sir Henri Middleton ne leur conseilloit pas d'entrer dans la Mer Rouge, où leur dessein avoit été de s'arrêter s'ils ne trouvoient pas la Mousson favorable pour Surate, il sembloit qu'on fût réduit à la nécessité de passer six mois dans la Rade où l'on étoit, ou dans celle de Delischa, pour attendre la saison. Cependant quelle apparence de perdre un tems si considérable, sans aucun espoir de former la moindre entrepriſe; car il ne falloit pas se promettre de pouvoir gagner la Côte de Cambaye avant la fin de Septembre. Saris revint donc, malgré les avertissemens de Sir Henri, à proposer le voyage de Mocka, parce qu'on avoit du moins un Passeport du Grand-Seigneur; ce que les autres Vaisseaux n'avoient jamais eu. Il ajouta, pour fortifier son opinion, que c'étoit le seul moyen de reconnoître une fois, s'il y avoit quelque fond à faire sur ces Passeports; qu'on en seroit quitte pour se tenir continuellement sur ses gardes, & pour ne risquer la sûreté de personne sans une bonne caution; de sorte qu'on pourroit se tenir tranquillement à l'ancre, & sans descendre au rivage exercer le commerce avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit aucun Port d'où l'on pût faire sortir assez de forces pour allarmer la Flotte: que si les voies du commerce leur étoient fermées, il étoit résolu en vertu de la Commission du Roi, de tirer vengeance des outrages que Sir Henri avoit essuiés de la part des Turcs, soit en les forçant d'acheter les marchandises Angloises, soit par la ruine de leur propre trafic, en fermant l'entrée de la Mer aux Bâtimens Indiens qu'ils attendoient vers le 5 de Mars. Enfin, il conclut que cette résolution devoit plaire à tout le Conseil, parce qu'elle ne demandoit pas que les trois Vaisseaux se sépa-

Ses raisons pour entrer dans la Mer Rouge.

(*a*) Monnoye d'Angleterre, qui vaut douze sols du Pays.

SARIS. 1612.

raſſent, & que pouvant faire voile enſemble de la Mer Rouge à Surate; ils en ſeroient plus capables de reſiſter à toutes les entrepriſes de leurs ennemis. L'aſſemblée goûta de ſi fortes raiſons, & le jour du départ fut fixé au premier de Mars. Le Roi de Sokotra, qu'ils conſulterent ſur leur route, leur conſeilla de prendre au Sud d'Abda del Kuria, parce qu'en prenant au Nord, ils s'expoſoient à ſe voir jettés ſur le rivage d'Arabie, d'où ils auroient beaucoup de peine à gagner le Cap de Guardafu. En effet ils trouverent par l'experience qu'il vaut mieux ſuivre le rivage des Abyſſins.

Avis utile du Roi de Sokotra.

Ils quitterent Tamerin le jour qu'ils s'étoient propoſé. Cette Baye eſt à 12 degrés 55 minutes de latitude du Nord, & la variation y eſt de 18 degrés 42 minutes Oueſt. Le 4 au matin, on apperçut, à huit ou neuf lieues à l'Oueſt, le Cap de Guardafu, ſans trouver de fond dans cet endroit (12 degrés une minute de latitude) à plus de cent braſſes. Le ſoir, on s'approcha du rivage pour chercher la Baye du mont Felix, & l'on y trouva un fort bon fond ſur vingt-ſix, dix-huit & dix-ſept braſſes. Ce fut là qu'après avoir conſideré qu'Aden étoit une Ville de Guerre, où le commerce étoit peu conſidérable, ſans compter les droits & les exactions, qui n'ont pas de bornes, on prit la réſolution de ſe rendre à Mocka. La Baye du mont Felix fournit aux Anglois d'excellent poiſſon, qu'ils ſe firent un amuſement de prendre à la ligne. Ils y trouverent auſſi pluſieurs ſortes de gommes odoriférantes, qui leur étoient apportées à bord par les Habitans, & quantité de ces belles nattes qui ſont recherchées à Aden, à Mocka & dans toutes les Indes. Les moutons, le beurre & les autres vivres ſont à ſi bon marché dans la Baye du mont Felix, que les Vaiſſeaux Indiens y relâchent exprès, comme dans le lieu d'où Aden & Mocka tirent la plus grande partie de leurs proviſions. Mais les Habitans ne veulent recevoir que du linge en échange. La Ville de Félix (c'eſt le nom qu'elle porte dans toutes les Relations de l'Europe, par corruption de Feluk qui eſt ſon véritable nom) eſt ſituée ſi avantageuſement pour l'approche des Vaiſſeaux, qu'il en peut paſſer trois de front ſans danger, dans le Canal qui eſt entre une baſſe Pointe de ſable & une Colline aſſez élevée. L'eau & le bois ſont en abondance aux environs de la Ville; mais il ne s'en trouve point au fond de la Baye.

Départ pour la Mer Rouge.

Abondance de vivres au mont Felix.

Le 9, on fit vingt-cinq lieues à l'Oueſt, en ſuivant le rivage à la diſtance de ſept ou huit lieues. Le 10 au matin, en portant Oueſt par Nord, on eut la vûe de deux petites Iſles, à une lieue de la haute terre de Demeti, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Le lendemain, on vit à huit lieues la haute terre de Darſina en Arabie. Un Courant d'Eſt cauſa quelque embarras à la Flotte, & la porta contre ſon attente au Nord par Oueſt, au lieu du Nord-Nord-Oueſt qui étoit ſa direction; mais lorſqu'elle eut été pouſſée à douze lieues du rivage, elle fut délivrée de cet obſtacle; ce que Saris attribua au Cap ou à la Pointe d'Aden qui rompoit le courant.

Courant.

En s'approchant des Détroits, il donna des inſtructions par écrit au Capitaine Towtſon & à Davis, pour régler leur conduite en arrivant dans la Rade de Mocka. Elles avoient deux vûes; l'une de ſe concilier les Turcs par de bons procedés; l'autre de ſe garantir de leurs trahiſons, dans l'idée que les Anglois devoient avoir d'une Nation ſi perfide. Le 13 au ſoir, ils ſe trouverent à quatorze lieues à l'Eſt de l'entrée des Détroits, & ſeize à l'Oueſt d'Aden,

Inſtruction de Saris à ſes Officiers.

d'Aden. On y jetta l'ancre, parce qu'on ne croyoit pas connoître assez la Côte; & par la même raison on l'avoit suivie pendant tout le jour à trois ou quatre lieues de distance, la sonde sans cesse à la main, pour ne rien donner au hazard. Le fond s'étoit trouvé de sable, depuis quarante jusqu'à quinze brasses. Le soir du jour suivant, après une pluie abondante, qui étoit la premiere depuis quatre mois, on se crut si près des Détroits, que l'obscurité faisant tout paroître dangereux, on aima mieux s'avancer vers la Côte d'Arabie. Le 15, on fit six lieues Oüest par Sud, & l'on apperçut à l'Est trois petites Isles, dont la plus grande & la plus Orientale est défendue par un Château. Il fallut des soins & des efforts pour se dégager d'un Courant, qui venoit du Sud-Est. Enfin, vers midi, on entra dans les Détroits, en trouvant depuis trente jusqu'à neuf & sept brasses; & vis-à-vis une Maison blanche qu'on découvre dans une petite Baye sablonneuse au Nord-Est, on eut six brasses sur un fond de sable fort blanc. La latitude fut de 12 degrés 56 minutes. Le fond n'ayant pas cessé d'être excellent, on jetta l'ancre le soir, sur quinze brasses & demie, à trois lieues du rivage d'Arabie, & dix de celui des Abissins; car le tems se trouvant fort clair, on distinguoit parfaitement les deux Côtes. Le 16 au matin, on porta Nord par Oüest, sur dix-huit, seize & quinze brasses, jusqu'à quatre lieues de Mocka. Ensuite on prit Nord & Nord par Est, sur neuf, dix, huit & sept brasses. Mais découvrant une basse, ou plutôt un banc, qui est au Sud-Est de la Ville, ils avancerent Nord-Nord-Oüest, tirant vers le Sud, jusqu'à ce qu'ils eurent mis la Ville Est par Sud à l'égard de la Flotte. Là, ils jetterent l'ancre, à la vûe du Mimaret & de la grande Mosquée, qu'il faut avoir Est-Nord-Est pour être tout-à-fait délivré du banc. C'est le seul danger qu'il y ait en entrant dans la Rade; mais il est si redoutable qu'il y a peu de Bâtimens qui l'évitent, quoiqu'avec un peu d'attention cet écueil puisse être apperçu à la couleur de l'eau.

SARIS. 1612.

Pluie rare.

La Flotte passe les Détroits.

Danger de la Rade de Mocka.

Aussi-tôt que la Flotte fut à l'ancre, le Gouverneur de la Ville envoya un pauvre vieil Esclave dans un petit Canot, pour s'informer des motifs qui l'avoient amené. On le reçut civilement. Il déclara de son propre mouvement qu'un Général Anglois qui étoit venu depuis peu dans ce Port y avoit été fort maltraité par Regib Aga; mais que le nouveau Gouverneur, qui se nommoit Ider Aga, Grec de Nation, étoit ami des Etrangers & du Commerce. Saris fit donner deux pieces de huit à l'Esclave, & répondre au Gouverneur par sa bouche que lui & ses gens étoient Anglois, amis du Grand-Seigneur, & que s'il vouloit leur envoyer quelqu'un avec qui ils pussent conferer, ils expliqueroient mieux les causes de leur arrivée. Presqu'aussi-tôt il leur vint un Renegat Italien, vêtu proprement, qui leur renouvella les mêmes questions, & qui leur demanda s'ils avoient un Passeport du Grand-Seigneur. Saris répondit que non-seulement ils avoient ce Passeport, mais encore des Lettres du Roi d'Angleterre pour le Bacha. L'Italien souhaitant de les voir, Saris refusa de les lui montrer, par mépris pour un homme qui avoit abandonné sa Religion; mais il le chargea de faire ce récit au Gouverneur, & de lui dire que pour faire honneur à leur Passeport, les Anglois alloient saluer la Ville d'une décharge de cinquante pieces de canon. En le congédiant il lui fit donner cinq pieces de huit. Aussi-tôt l'artillerie de la Flotte s'étant fait entendre, celle de la Ville lui répondit de cinq coups; & deux

La Flotte y jette l'ancre. On vient la reconnoître.

SARIS. 1612.

Galeres, qui étoient dans le Port, en tirerent six. Ces deux Bâtimens étoient bien équipés; leur Commandant se nommoit Maami.

Prétens mutuels des Turcs & des Anglois.

Le 17, Saris reçut d'Ider Aga un present de trois Veaux, vingt Poules, un panier de fruits & deux de limons, avec beaucoup de complimens, par lesquels il le prioit de descendre au rivage. Il lui envoya de son côté un bon fusil de chasse, en lui faisant dire par le Messager Turc qu'il descendroit volontiers, pourvû qu'on lui donnât des ôtages convenables, & que les motifs qui l'obligeoient à cette précaution ne pouvoient être inconnus au Gouverneur. Il arriva au même moment un autre Messager avec une Lettre d'Ider Aga, par laquelle il demandoit aux Anglois quelle réponse ils avoient faite au Renegat Italien, qui se nommoit Mustafa Tarziman, parce qu'ayant reçu d'eux une bouteille de vin, il s'étoit tellement enivré avant que de retourner à la Ville, qu'il se trouvoit hors d'état de parler. Ce nouveau Messager Turc étoit un Sécretaire de la Ville ou du Gouverneur. Son titre & sa suite marquant un homme de quelque distinction, Saris lui proposa de demeurer à bord, tandis qu'il feroit descendre deux de ses gens, Cocks & Bolton, qui sçavoient la langue du Pays. Cette proposition fut acceptée. Le Sécretaire ne se fit pas presser pour manger les alimens que les Anglois lui offrirent, mais il voulut qu'ils fussent préparés par les gens de sa suite.

Députation des Anglois à l'Aga Turc.

Cocks & Bolton furent reçus à terre avec de grands témoignages de joye, & conduits dans la Ville au son des instrumens, pour faire connoître au Peuple qu'ils étoient amis du Grand-Seigneur. Ils avoient ordre de déclarer au Gouverneur que le Géneral Anglois étoit amené par des vûes de commerce, & qu'il étoit prêt à venir dans la Ville lorsqu'il auroit reçu des ôtages pour la sûreté de son retour. Ils devoient ajoûter que les Anglois n'ignoroient pas les torts que Sir Henri Middleton avoit reçus de Regib Aga; mais que s'ils trouvoient les Turcs mieux disposés, ils promettoient d'ensevelir le passé dans l'oubli, & de faire avec eux, suivant le Passeport du Grand-Seigneur, un commerce également avantageux aux deux Nations. Le Gouverneur leur fit une courte réponse, & leur donna pour le Géneral Saris une Lettre où ses intentions étoient mieux expliquées. Avant que de quitter la Ville, on leur ôta les robbes dont ils avoient été revêtus pour la cérémonie de leur marche. A leur retour, Saris apprit du Sécretaire que cet usage s'observoit à l'égard de tous les Etrangers. Il affecta d'en user plus génereusement, en lui faisant present d'une demie piece de camelot violet; ensuite, remettant à lire la Lettre du Gouverneur après son départ, il le congedia avec beaucoup de politesses. Purchas nous a conservé cette Lettre, dont on lira volontiers la traduction: (a)

## *Lettre de l'Aga, écrite d'après les paroles de sa propre bouche.*

Lettre de l'Aga à Saris.

» TRès-digne & très-honorable ami, j'ai parlé à ceux que vous m'avez
» envoyés, & je les ai reçus avec tous les honneurs possibles, suivant
» les usages de ce Pays, les ayant fait revêtir de robbes & conduire avec la
» musique de la Ville, afin que les Habitans pussent reconnoître que vous ar-
» rivez & que nous vous recevons avec des sentimens d'amitié. Si votre plai-

(a) Purchas a conservé aussi la figure du cachet, qui n'étoit pas de cire, mais de papier, gravé de quelques caracteres.

» ſir eſt de me venir voir demain, je vous offrirai tous les divertiſſemens qui » pourront ſe trouver ici, avec un cœur exempt d'artifice & de diſſimulation, » & je vous envoyerai pour ôtage mon Sécretaire, ou toute autre perſonne » qu'il vous plaira de me faire nommer par mon Interpréte, que je charge, » dans cette vûe, de ſe rendre ſur votre bord avec les vôtres. Faites-moi dire » auſſi à quelle heure vous ſouhaitez de deſcendre à terre. J'écrivis hier à » Jaffar Bacha, mais il ſe paſſera quatorze ou quinze jours avant que je puſſe » recevoir ſa réponſe. Cependant s'il vous plaît, dans cet intervalle, d'en- » voyer vos gens au rivage, pour acheter des proviſions fraîches, ou toute » autre choſe que vous deſirerez dans cette Ville, ils y ſeront bien reçus & » n'y recevront aucun ſujet de plainte. Ainſi, je finis en attendant votre ré- » ponſe. De Mocka, le 25 de Moharam, 1021 de Mohamed. Ous como » bono amico, (a) HAYDAR AGA, Aga de Mocka.

SARIS. 1612.

Malgré le ſilence de la Relation, il faut ſuppoſer que Saris fit ſur le champ, une réponſe convenable à cette lettre; car le lendemain on vit arriver à bord Mohamed Aga, Amiral de cette Mer & Commandant particulier de la Rade, avec Naſuf, Turc d'un âge avancé & d'une figure fort grave, qui venoient, accompagnés de quelques Eſclaves, pour ſervir d'Otages. Saris ſe prépara auſſi-tôt à deſcendre avec tous ſes Marchands, dans les trois Eſquifs, qui furent ornés de ce qu'il y avoit de plus galant ſur la Flotte. On fit à ſon départ une décharge générale de l'artillerie. Il trouva ſur le Rivage le Capitaine des Galeres & pluſieurs autres Officiers, qui le conduiſirent dans la Ville au travers d'une prodigieuſe foule de peuple, précédés des trompettes & des inſtrumens de muſique, tandis que les canons du Château ſe firent entendre à pluſieurs repriſes. Après avoir paſſé deux gardes, à l'entrée du Château, il fut introduit dans la Maiſon du Gouverneur, qui eſt bâtie de fort belles pierres, avec un fort bel & grand eſcalier, & reçu dans une chambre, dont le plancher étoit couvert d'un riche tapis. Les fenêtres étoient à l'Angloiſe, depuis le ſéjour apparemment que Sir Henry Middleton avoit fait à Mocka, pendant lequel il avoit pu communiquer aux Turcs quelques-uns de nos uſages. On étendit auſſi-tôt ſur le tapis un autre drap de ſoye beaucoup plus précieux, ſur lequel on mit deux grands couſſins, & les Anglois furent priés de s'aſſeoir. Mais le Gouverneur ſortit bientôt d'une chambre voiſine, accompagné de cinq ou ſix perſonnes, richement vêtues, & paré lui-même d'une robbe de brocard d'or, bordée de martre. Il prit le Général par la main, & baiſant la ſienne, qu'il mit ſur ſa tête, il le conduiſit vers la fenêtre, où ils s'aſſirent enſemble. Après quelques complimens, Saris lui préſenta les lettres du Roi d'Angleterre. Elles furent lues par Cock, & expliquées par Bolton au Commandant des Galeres, qui les rendoit enſuite à l'Aga. Le Paſſeport du Grand-Seigneur fut donné à lire au Secretaire; après quoi, le Gouverneur le prit reſpectueuſement, le baiſa & le mit ſur ſa tête. Purchaſs a cru nous devoir conſerver la traduction de ce Paſſeport.

Les Turcs envoyent des Otages ſur la Flotte.

Maiſon de l'Aga & cérémonies de l'Audience.

» A Vous mes très-dignes, mes heureux, mes riches & grands Vice-rois » & Beglierbeys, qui êtes établis par mer & par terre depuis mon trône

Paſſeport du Grand Seigneur.

(a) Il eſt étonnant qu'ayant cette ſignature pour régle on ait mis dans le texte Ider au lieu de Haydar, d'autant plus que Haydar eſt connu pour un mot Arabe qui ſignifie *Lyon*.

SARIS. 1612.

» impérial & glorieux, juſqu'aux confins des Indes Orientales, qui êtes en » poſſeſſion de quelque portion de notre dignité, & à qui il appartient de » donner aide & ſecours, au premier ſigne de notre volonté, dans la cauſe » de Dieu & de la Religion Muſulmane, dont la puiſſance & la grandeur » puiſſent durer à jamais. A vous mes très-dignes & vaillans Sangiacs, Beys, » ſubordonnés auſdits Beglierbeys, qui êtes dans la poſſeſſion & l'attente de » grandes dignités & charges, &c. A vous, mes très-dignes, très-ſages & » très-prudens Juges & Miniſtres de Juſtice, qui êtes ſous l'autorité deſdits » Sangiacs, Beys, & de qui la ſageſſe, la prudence & la juſtice coulent com- » me d'une ſource; que la grandeur & le mérite de votre fonction puiſſent à » jamais continuer. A vous, mes renommés, mes grands, mes très-dignes Ca- » pitaines & Beys de mes Navires & Bâtimens qui nagent ſur la ſurface de l'eau. » A vous, mes très-dignes Commandans des Châteaux, Villes & Cités. A vous, » dignes Officiers de nos douanes, demeurans ſur les Côtes de Mer, ſur les Ri- » vieres, Ponts, & autres parts de nos domaines & des pays appartenans. A vous » tous enfin, qui ſur la vûe de mon impérial commandement êtes obligés par le » plus étroit devoir, de vous lever pour lui rendre l'obéiſſance & le reſpect » qui lui appartiennent.

» Cette Lettre eſt pour vous faire entendre, que l'Ambaſſadeur de la Grande- » Bretagne, réſidant actuellement à notre très-heureuſe & très-ſublime Porte, » nous a fait les repréſentations ſuivantes; Que quelques Sujets du Roi de la » Grande-Bretagne ayant, avec beaucoup de dépenſe & de travail, décou- » vert un commerce aux Indes Orientales, & d'ailleurs étant informés qu'il » y a dans quelques parties de nos domaines de grandes richeſſes & des eſpé- » rances de commerce, ſouhaitent, dans leur paſſage, de pouvoir viſiter ces » places pour l'utilité & l'aggrandiſſement dudit commerce; & dans cette » vûe, afin que leſdits Sujets du Roi de la Grande-Bretagne puiſſent obtenir » toutes ſortes de faveurs & d'aſſiſtance dans une ſi bonne & ſi louable entre- » priſe, ledit Ambaſſadeur nous a prié, au nom de ſon Maître, le Roi de la » Grande-Bretagne, de daigner leur accorder notre ſauf-conduit & notre » recommandation. En conformité de cette demande, & en conſidération » de ce que nous & nos prédéceſſeurs, depuis l'eſpace d'un grand nombre » d'années, ſommes & avons été dans une alliance & une amitié très-étroite » avec ledit Roi de la Grande-Bretagne & les Sujets de ce Royaume, qui ont » actuellement, comme ils ont eu depuis long-tems, la permiſſion & la liberté » du trafic dans tous nos domaines & nos provinces des Mers Méditerrannées; » nous vous enjoignons & ordonnons très-expreſſément, à vous tous nos Sujets » & Officiers ci-deſſus mentionnés, non-ſeulement de recevoir & traiter avec » amitié & civilité les Marchands & Sujets de la Grande-Bretagne venans & » paſſans dans nos domaines, ſur-tout avec l'intention de commercer dans les » Cantons d'Yaman, d'Aden & de Mocka, ou pays appartenans, en les aidant » & les ſecourant de tout ce qui leur eſt néceſſaire pour leurs perſonnes & » pour leurs Vaiſſeaux, mais encore de leur laiſſer la liberté de paſſer par » mer & par terre, d'aller, de revenir, ſuivant que leurs affaires & leurs » beſoins peuvent le demander, & de s'arrêter dans nos Domaines, nos » Villes & nos Cités, en leur accordant toutes ſortes de priviléges & de li- » berté raiſonnables pour le Commerce, ſans leur cauſer, ou ſouffrir qu'on

*Festin du Gouverneur de Mocka.* N.° XVIII

» leur cause aucun empêchement, aucune injure & aucun trouble. Au con- » traire, vous leur rendrez tous les bons offices & tous les témoignages de » bienveillance & d'humanité qu'il est juste & convenable d'accorder à d'hon- » nêtes Etrangers, qui auront entrepris un si long & si pénible voyage. Et si » nous apprenons que, contre nos ordres, & contre l'alliance & l'amitié qui » est entre nous & le Roi de la Grande-Bretagne, vous fassiez le moindre tort » ou vous causiez la moindre peine & le moindre sujet de plainte ausdits Mar- » chands dans leur commerce, ou autrement, apprenez certainement que non- » seulement vous encourrez notre indignation, mais que vous serez punis » pour l'exemple des autres. Obéissez donc à notre impérial commandement, » & reconnoissez ici notre seing impérial. Donné à Constantinople le 15^e^ jour » de la Lune nommée Qulbajjah, l'an 1019.

SARIS. 1612.

Le Gouverneur remit l'original de ce passe-port à Saris, après en avoir fait tirer une copie & l'assura que son arrivée étoit agréable à tous les Turcs. Il le pria d'oublier tout ce qui s'étoit passé à l'égard de Sir Henri Middleton, cette querelle n'étant venue que de deux personnes yvres, & le Gouverneur de ce tems-là, qui n'en avoit pas mieux ménagé les suites, ayant été déplacé pour cette faute. A l'égard du Commerce, il lui dit qu'on ne pourroit pas l'avancer beaucoup avant la réponse qu'il attendoit du Bacha de Zénan, & qu'il ne pouvoit recevoir que dans dix ou douze jours; mais que les Anglois n'en auroient pas moins la liberté de venir au Rivage, d'achetter tout ce qui leur seroit nécessaire, & de régler d'avance une partie des affaires, afin que les Habitans de la Ville s'apperçussent qu'on étoit dans une paix parfaite & que tous les anciens ressentimens étoient oubliés. Saris jugea que les politesses du Gouverneur venoient de la crainte de perdre les droits du Commerce, soit avec les Anglois, soit avec les Indiens, à qui la Flotte Angloise pouvoit fermer l'entrée du Port. Aussi Saris avoit eu dessein de causer cette inquiétude aux Turcs en approchant si près du Rivage; &, maître de la Rade comme il étoit, il ne crut pas qu'il y eût beaucoup de péril à laisser descendre quelques-uns de ses gens dans les Esquifs, pour acheter leurs besoins.

Discours obligeans du Gouverneur.

Politique.

Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner, avec toutes sortes de gibier, de volaille, de grosse viande, de confitures & de pâtisseries. On fut servi en vaisselle d'étain, & tous les mêts furent présentés dans un seul service, avant qu'on se fut mis à table. Il est assez difficile de comprendre quel en étoit l'arrangement, lorsque l'Auteur ajoute que tous les plats furent placés l'un sur l'autre, sans qu'on y touchât moins librement, & qu'ils formoient une pyramide de quatre ou cinq pieds de hauteur. Il ajoute à la vérité qu'ils avoient tous un pied, comme nos soucoupes; ce qui peut faire juger qu'il restoit quelque vuide dans l'intervalle; mais dans l'abondance de mêts qu'il représente, & servis tout à la fois, la hauteur de la pyramide devoit surpasser la mesure qu'il lui donne. On ne présenta, pour liqueur, que de l'eau simple, ou bouillie avec du caffé, que les Anglois ne connoissoient point encore, & dont le goût leur parut fort amer. Les convives étoient assis à terre, avec les jambes croisées, sans table & sans siéges.

Festin que l'Aga donne aux Anglois.

Après le festin, Saris fut conduit dans une chambre intérieure, où le Gouverneur & lui étoient attendus par quatre jeunes garçons, dont l'un tenoit un réchaud avec du charbon allumé, le second quelques serviettes, & les deux

Cérémonie des parfums.

SARIS. 1612.

autres un plat couvert d'ambre-gris, de bois d'aloës, & d'autres parfums. Le Gouverneur ayant fait aſſeoir Saris ſur un riche tapis, le pria de recevoir le ſervice des quatre enfans. Ils lui mirent une ſerviette ſur la tête, & tinrent deſſous pendant quelques momens le réchaud parfumé, dont l'odeur lui parut fort agréable. Ils rendirent enſuite le même office au Gouverneur & à deux de ſes principaux Officiers. Cette cérémonie eſt en uſage parmi toutes les perſonnes riches du pays.

Préſens du Grand Seigneur à Saris.

La conférence ayant duré quelque tems entre le Gouverneur & Saris, trois des quatre enfans revinrent chargés, l'un d'une robbe, ou d'un caffetan, de drap d'or, enveloppé d'un taffetas teint dans le ſaffran, pour conſerver la couleur de l'or; l'autre d'un turban broché d'or; & le troiſiéme d'un ſabre de Damas monté en argent. Le Gouverneur revêtit lui-même Saris de la robbe & lui mit le ſabre au côté, en lui déclarant que ce préſent ne venoit pas de lui, mais du Grand-Seigneur. Enſuite il le pria de faire un tour de promenade dans la Ville avec le Cadi, qui eſt le chef de la Juſtice parmi les Turcs, & le Commandant des Galeres, afin que le Peuple n'ignorât point qu'on étoit liés d'une ſincere amitié. On amena ſur le champ un cheval richement equipé; mais Saris demanda la liberté d'aller à pied, pour ſe procurer plus aiſément la vûe de la Ville. Il ſe promena ainſi pendant plus d'une heure, & il choiſit même une Maiſon pour en faire un Comptoir. A ſon retour, le Commandant des Galeres lui fit accepter des rafraîchiſſemens avec beaucoup de galanterie & de magnificence; après quoi il retourna chez le Gouverneur, qui vint le recevoir ſur ſon eſcalier. On s'y renouvella mutuellement la promeſſe d'oublier tout ce qui s'étoit paſſé dans le voyage de Sir Henri, & le Gouverneur en demanda pour preuve, à Saris, d'envoyer ſouvent les Anglois au Rivage. Enfin, l'on ne ſe ſépara que le ſoir, au bruit du canon de la Flotte & de la Ville. Saris étant retourné à bord, renvoya auſſi-tôt les Otages Turcs, après leur avoir fait divers préſens.

Il ſe promène dans la Ville.

Hypocriſie du Gouverneur Turc.

Le 21, Cocks fut envoyé au Rivage, avec quelques flacons de *Roſa-ſolis*, que le Gouverneur avoit demandés à Saris, mais qu'il l'avoit prié de lui faire apporter avec tant de précautions, qu'ils ne puſſent être apperçus des Turcs. On lui envoya de même deux robbes de drap violet pour ſes Eunuques. Cocks avoit ordre de s'informer des droits d'entrée & de ſortie, des poids, des meſures, de la valeur des monnoyes, du prix des toiles Indiennes, des étoffes de cotton, & des autres marchandiſes dont la Flotte pouvoit ſe charger. Il devoit auſſi tâcher adroitement d'engager un Juif, qui s'étoit trouvé ſur l'Aſcenſion, lorſque ce Bâtiment avoit fait naufrage, à venir à bord pour y faire quelque liaiſon avec les Anglois, & leur apprendre les circonſtances du ſéjour de Sir Henri à Zénan & à Mocka.

Faux avis que les Turcs donnent aux Anglois.

Enfin, le 31, Saris apprit du Commandant des Galeres, que le Gouverneur avoit reçu la réponſe du Bacha; & qu'elle lui ordonnoit non-ſeulement de permettre le commerce aux Anglois, mais de leur faire toutes ſortes de careſſes. Cette heureuſe nouvelle leur parut d'autant plus ſuſpecte, que deux heures auparavant Cocks avoit vû le Gouverneur, qui ne lui en avoit rien dit. Le Commandant des Galeres, à qui ils ne manquerent pas de faire cette objection, répondit que le Gouverneur avoit eu des raiſons pour ſe taire, parce qu'une Jebbe, qui ſe trouvoit dans le Port, devant partir au même inſtant

pour la Mecque, il avoit craint que ſi cette nouvelle étoit portée à la Mecque, le Chérif de cette Ville ne ſe hâtât d'écrire au Grand-Seigneur, pour faire révoquer la faveur du Bacha. Cependant un Arabe, nommé Ashraf, qui avoit toujours eu de l'affection pour les Anglois, fit avertir Saris qu'il devoit bien ſe garder de deſcendre à terre, ſans avoir exigé des ôtages; qu'il ne falloit pas ſe fier au Gouverneur, quand il auroit juré par l'Alcoran; que lui & toute ſa Cour étoient des Soldats, qui reſpectoient peu les ſermens; que juſqu'alors la réponſe du Bacha n'étoit pas favorable aux Anglois; mais que le paſſe-port du Grand-Seigneur ne pouvant encore être arrivé à Zénan, la prudence les obligeoit d'attendre cinq ou ſix jours, après leſquels tout ſeroit éclairci.

SARIS. 1612.

Ils ſont exhortés à la défiance.

Le 2 d'Avril, la Caravanne du Grand Caire arriva dans la Ville, avec un grand nombre de Marchands, qui furent charmés de trouver une Flotte Angloiſe au Port de Mocka. Le 3, deux Vaiſſeaux Indiens entrerent dans la Rade, l'un de Chaul, l'autre de Cananor, chargés tous deux d'indigo, de calicos & d'autres toiles des Indes, d'ambre gris, d'étoffes de cotton, & d'environ quatre cens Paſſagers, qui apportoient d'immenſes richeſſes. La Flotte Angloiſe les ſalua de neuf coups de canon, auſquels ils répondirent de trois coups, parce qu'entre deux ils n'avoient que trois piéces d'artillerie. Saris leur envoya ſon Eſquif, pour s'informer de ce qui ſe paſſoit ſur la Côte de Surate; mais on apprit d'eux ſeulement qu'il y étoit arrivé trois Vaiſſeaux Anglois pour le Commerce. Vers le ſoir, le Commandant des Galeres, accompagné de cinq Janiſſaires, vint déclarer pour la ſeconde fois, que le Gouverneur avoit reçu ordre du Bacha de traiter favorablement les Anglois, & de leur accorder la liberté du Commerce; ſur quoi il invita Saris à deſcendre le lendemain au Rivage, en lui promettant qu'il y recevroit des explications dont il ſeroit ſatisfait. Le ſouvenir des avis d'Ashraf rendit le Général Anglois fort défiant. Il promit néanmoins de deſcendre, mais à condition qu'on lui envoyât des Otages; & ne relâchant rien de ſes civilités pour le Commandant, il fit tirer vingt coups de canon à ſon départ. Cet Officier fut ſi ſenſible à l'accueil des Anglois, qu'il leur fit promettre ſur le champ ſes plus ardens ſervices dans toutes ſortes d'occaſions.

Arrivée d'une Caravane & de deux Vaiſſeaux Indiens.

Le 4 au matin, dans l'impatience d'apprendre les intentions du Bacha, le Capitaine Tourſon ſe rendit à terre ſans attendre l'arrivée des Otages; il ſe fioit à la ſeule garantie des deux Vaiſſeaux Indiens, qui avoient jetté l'ancre près de la Flotte, & qui étoient commandés par l'artillerie Angloiſe. Le Gouverneur parut charmé de le voir, & lui fit préſent d'une robbe; mais l'affaire principale n'étoit pas terminée. Cependant, on lui conſeilla d'engager Saris à faire partir pour Zénan deux de ſes principaux Facteurs avec la lettre & les préſens du Roi d'Angleterre, en faiſant entendre que c'étoit le ſeul moyen d'abréger les difficultés. Saris approuva ce conſeil, & ſe diſpoſa à l'exécuter le jour ſuivant. Mais lorſque ſes Députés furent prêts à partir, il reçut, par les ſoins du Commandant des Galeres, trois lettres de Sir Henri Middleton & du Capitaine Sharpey, qui croiſoient alors aux Détroits de Babalmandel. Ils lui marquoient qu'après avoir tenté le Commerce à Surate, avec peu d'avantage & de ſatisfaction, ils avoient pris le parti d'abandonner cette Côte; que le Capitaine Hawkins, ſa femme, & tous les Anglois qui étoient à Agra, où ils avoient eſſuyé les mêmes dégoûts, s'étoient déterminés à s'embarquer ſur la Flotte, à

Lettres de Sir Henri à Saris, & conſeil qu'il lui donne.

SARIS. 1612.

l'exception d'un ſeul, qui avoit entrepris de retourner par terre en Europe; qu'ils s'étoient rapprochés de la Mer Rouge, pour chercher l'occaſion de ſe venger des Turcs, & qu'ils le prioient, s'il n'étoit pas trop engagé, de faire rentrer à bord tous ſes gens & ſes marchandiſes. Un avis de cette importance fit changer toutes ſes vues à Saris. Il dépêcha ſur le champ un de ſes Facteurs aux Anglois de Babalmandel pour leur rendre compte de ſon voyage & de l'accueil qu'il avoit reçu à Mocka. La députation de Zenan fut ſuſpendue. Enfin la réſolution à laquelle on s'arrêta fut d'attendre les explications des Turcs, & de ſe régler ſur leur conduite.

Carcaiſon de deux Vaiſſeaux Indiens.

Les deux Vaiſſeaux Indiens déchargerent ſur le Port ſoixante quintaux de bois d'aloës & ſix cens churles d'indigo; cent cinquante bahars de canelle de Ceylan, chaque Bahar revenant à trois churles & demie; de l'oſfar, qui eſt une teinture rouge; du girofle, des toiles & des étoffes des Indes. Le prix de l'indigo étoit de trente à trente-cinq réaux le churle.

Le bruit s'étant répandu que Sir Henri avoit arrêté deux ou trois Jelbes, qui venoient de la Côte des Abiſſins avec des vivres, on en conçut tant d'effroi dans la Ville, qu'il n'y avoit plus une Barque ni un Canot qui oſaſſent quitter le rivage; ce qui n'empêcha point Saris d'écrire au Gouverneur que s'il vouloit lui procurer des marchandiſes Indiennes à des prix raiſonnables, il en chargeroit un de ſes Bâtimens. Il ajoûta que cette marque d'intelligence ſerviroit à convaincre Sir Henri de la bonne foi des Turcs & pourroit lui faire ceſſer les hoſtilités. Mais pour réponſe à ſa Lettre, il en reçut une qui lui apprenoit les intentions du Bacha. Elles étoient ſi favorables en apparence, que pour faire ſentir aux Anglois toute l'étendue de cette grace, le Gouverneur lui envoyoit la copie des ordres mêmes qu'il avoit reçus: » Haydar Aga, » vous m'avez écrit qu'il eſt arrivé à Mocka trois Vaiſſeaux Anglois avec le » Paſſeport du Grand-Seigneur. Mon plaiſir eſt que vous leur engagiez ma » parole pour leur ſûreté, & que vous leur accordiez la liberté de prendre » une maiſon dans la Ville, pour y exercer le commerce pendant cette Mouſ- » ſon. Vous m'écrivez auſſi qu'ils veulent m'envoyer ici deux de leurs gens; » donnez-leur tout ce qui eſt convenable pour le voyage.

Ordre du Bâcha de Zenan.

Proportions des poids de Mocka à ceux des Anglois.

A l'égard de la propoſition de Saris, on lui répondoit, qu'il obtiendroit tout par amitié, rien par force; & qu'on étoit auſſi diſpoſé à charger ſes trois Vaiſſeaux qu'un ſeul. Saris eut en même tems l'information qu'il avoit deſirée pour les poids. L'*inen* contient deux *rottales*, & le rottale eſt une livre de Mocka. Dix inens, qui ſont vingt livres, reviennent un peu plus qu'à vingt-trois livres Angloiſes, & même à vingt-quatre avec un peu de faveur. Un churle d'indigo fait cent cinquante livres de leur poids; &, de celui d'Angleterre, entre cent ſoixante-ſix & cent ſeptante. Le coton ſe vend par bahard, à dix-huit réaux chaque bahar, quand il eſt bon & bien nettoyé; & le bahar fait trois rottales, c'eſt-à-dire, entre trois cens quarante-quatre & quatre cens trente-deux livres du poids Anglois. La meſure de Mocka, pour les longueurs, s'appelle *Pik*, & contient vingt-ſept pouces, ou trois quartiers de la verge Angloiſe; ce qui revient à l'aune de Flandres.

Le Gouverneur envoya le 9 un Canot à bord, pour propoſer à Saris de faire deſcendre quelques-uns de ſes gens au rivage, où il promettoit de faire voir l'original des ordres du Bacha, & de leur donner un ordre en vertu duquel

duquel tous les Joncs Indiens qui échapperoient à Sir Henri seroient obligés d'entrer dans le Port de Mocka pour y commercer tranquillement avec les Anglois. Il ajoûtoit que si Saris pensoit sérieusement au commerce, il ne devoit pas faire difficulté d'envoyer ses Facteurs à terre, parce que les Marchands Turcs & Indiens, effrayés des hostilités de Sir Henri, n'avoient pas la hardiesse de se rendre sur la Flotte. Cocks descendit le lendemain. Il eut une conférence avec le Gouverneur & le Capitaine Maami, qui lui déclarerent encore qu'aucun Marchand ne vouloit risquer d'aller sur la Flotte, & que le Cadi même s'y opposoit depuis que les Turcs étoient offensés par la conduite de Sir Henri; que les Facteurs du grand Caire, arrivés avec la Caravane pour acheter les marchandises des Indes, ne commenceroient pas le commerce avant que de sçavoir combien il en viendroit cette année dans le Port; que les Banians, Facteurs ordinaires des Vaisseaux Indiens, ne se presseroient pas non plus de vendre, parce qu'ils prévoyoient infailliblement une cherté; enfin que si les Anglois vouloient vendre leurs propres marchandises, il ne falloit pas moins nécessairement les apporter au rivage.

SARIS. 1612.

Objections & difficultés du Gouverneur de Mocka.

Outre le motif de la crainte, qui faisoit souhaiter au Gouverneur de connoître les intentions de Saris, il avoit celui de l'interêt; car, suivant l'aveu qu'il fit à Cocks, la Douane de Mocka valoit alors chaque année quinze cens mille sequins, qui, évalués à cinq schellings piece, faisoient la somme de trente-sept mille cinq cens livres sterling.

A quoi monte le revenu de la Douane à Mocka.

Saris assembla son Conseil, pour déliberer sur les conjonctures. Après avoir considéré qu'il n'y avoit rien d'heureux à se promettre pour le commerce, tandis que Sir Henri continueroit d'arrêter les Vaisseaux Indiens, on résolut de demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de la Mousson, pour se rendre dans quelque autre lieu avec de meilleures esperances, & de vivre néanmoins en bonne intelligence avec la Ville, comme on l'avoit fait jusqu'alors. Mais le 12, Saris reçut une Lettre de Sir Henri, avec des témoignages si vifs de son affection & du desir qu'il avoit de lui communiquer ses desseins, que ne pouvant se défendre de tant d'instances, il résolut de profiter du premier vent pour gagner Bal-al-mandel. Cependant il communiqua sa résolution au Gouverneur; &, pour entretenir l'amitié, il prit une Lettre de lui pour Sir Henri.

Saris se détermine à joindre Sir Henri.

Il arriva le 14 aux Détroits, où il trouva le Trade-Increase & quatre Vaisseaux Indiens. Après avoir conferé avec Sir Henri, il assembla son Conseil, pour lui représenter que les differends de Sir Henri avec les Turcs & les Cambayens ne lui laissant pas plus d'esperance pour le commerce à Surate & à Cambaye qu'à Mocka, le parti qu'il croyoit le plus avantageux étoit de faire croiser l'Hector & le Thomas entre Aden & Bal-al-mandel, tandis qu'avec le Clove il garderoit le Canal des Abissins, pour couper le passage aux Bâtimens Indiens pendant la nuit; qu'à mesure qu'ils en arrêteroient quelques-uns, ils se déferoient de leurs draps, de leur plomb, de leur étain, de leur fer & de leurs dents d'éléphans, en les faisant prendre aux Indiens pour des épices & des étoffes des Indes. Il ajoûta que Sir Henri lui avoit annoncé l'arrivée de deux grands Vaisseaux, nommés le *Rhemi* & le *Hassani*, dont le moindre avoit assez de richesses pour charger entiérement l'Hector.

Il le trouve aux Détroits.

SARIS. 1612.

Cette propoſition ayant été approuvée de tout le monde, on ne penſa plus qu'à l'executer au premier vent favorable.

Etrange traité qu'ils font enſemble.

Cependant il reſtoit un Traité à faire entre les deux Géneraux Anglois pour le partage des marchandiſes échangées. On convint que les deux Flottes s'attacheroient également à fermer le paſſage aux Bâtimens de l'Inde; que les deux tiers des marchandiſes appartiendroient à Sir Henri, & la troiſiéme part à Saris; & que les droits du Grand-Seigneur ſeroient payés fidélement. Cette convention fut écrite & ſignée reſpectivement. On y ajouta une défenſe rigoureuſe à tous les Anglois des deux Flottes de s'attribuer particuliérement la moindre part au butin, & de commettre la moindre injuſtice ou la moindre violence.

Saris retourne à Mocka. Eſperances qu'on lui donne.

Le 18 au ſoir, il arriva un Vaiſſeau de Cananor, chargé d'épices, de drogues & d'autres commodités. Saris, qui ne vouloit pas quitter Mocka ſans ſçavoir ſur quoi il pouvoit compter de la part des Turcs, retourna le même jour dans la Rade; & le Gouverneur ſurpris de le revoir, le fit prier de lui envoyer ſon Interpréte, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit aux Détroits. On ne lui diſſimula rien. Cette ouverture, qui ſembloit devoir l'irriter, ſervit au contraire à le rendre plus traitable. Il envoya aux Anglois quantité de rafraîchiſſemens, & leur fit demander des eſſais de leurs marchandiſes, que Saris lui fit porter ſur le champ. Il marqua du goût pour des draps de diverſes couleurs. Il promit d'en prendre, avec de l'étain & du plomb, juſqu'à la ſomme de mille pieces de huit: mais il ajoûta que pluſieurs Négocians de la Ville ſouhaitoient du plomb & du fer; ſur quoi il pria inſtamment les Facteurs Anglois d'en faire débarquer une certaine quantité, parce qu'à peine auroient-ils commencé, leur dit-il, que le commerce prendroit une meilleure forme & ſe continueroit à la ſatisfaction de tout le monde. Il envoya de ſon côté ſur la Flotte trois eſſais d'indigo, mais dont aucun n'étoit de Lahor, qui paſſe pour le meilleur terroir. Il mit le prix du churle à cent pieces de huit, ce qui étoit fort au-deſſus de l'eſtimation des Anglois, qui ne croyoient pas qu'aucune des trois eſpeces valût plus de trente, quarante & quarante-cinq pieces le churle.

Il entre le commerce avec les Turcs.

Cependant Saris s'imagina qu'un excès de défiance étoit fort ſouvent nuiſible au commerce; & dans cette idée il conſentit à faire tranſporter au rivage huit balles de drap, une tonne de fer, une tonne de plomb & deux caiſſes d'étain du poids de ſix cens livres. Les Turcs offrirent pour le meilleur drap trois demi-pieces de huit le pik; pour le bahar d'étain, cent vingt pieces de huit; douze, pour le bahar de fer, & quinze pour le plomb. Ces prix n'ayant pas ſatisfait les Facteurs de la Flotte, ils prirent le parti de retourner le ſoir à bord, avec leurs marchandiſes.

Il ſe rend à la Baye d'Aſſab.

Les eſperances de Saris s'évanouirent entiérement, après cette tentative. Il mit à la voile dès le 25 pour la Baye d'Aſſab, où il trouva l'Increaſe & l'Hector, avec onze Bâtimens Indiens de divers Cantons. En arrivant dans la Rade, il envoya ordre aux Indiens de ne pas s'en écarter ſans ſa permiſſion. De leur côté, ils le ſupplierent de s'accommoder promptement de ce qui lui conviendroit dans leurs marchandiſes, & de ne pas les expoſer par de trop longs délais à manquer la Mouſſon pour Jeddah. Ils lui offrirent même de lui apporter à bord les balles qu'il voudroit avoir. Cette ſatisfaction leur

fut accordée. Saris eut la curioſité de faire meſurer leurs deux plus grands Vaiſſeaux. Le Rhemi, dans toute ſa longueur, avoit cent cinquante-trois pieds; quarante-deux de largeur, & trente-un de profondeur. Le Mahmudi étoit long de cent trente-ſix pieds, large de quarante & un, & profond de vingt-neuf. La hauteur du grand mât, dans le Rhemi, étoit de cent trente-deux pieds. Le 10 de Mai, Maami arriva dans la Rade d'Aſſab, chargé par le Gouverneur de Mocka d'une eſpece de négociation avec Sir Henri. Il vint d'abord ſur le Clove, où Saris, qui ne lui devoit que de la reconnoiſſance, le reçut avec beaucoup d'amitié. Enſuite s'étant rendus enſemble à bord de l'Increaſe, Maami préſenta deux Lettres à Sir Henri, l'une du Bacha de Zenan, l'autre du Gouverneur de Mocka, qui demandoient quelle pouvoit être la cauſe de tant d'hoſtilités, auſquelles ils prétendoient n'avoir pas donné d'occaſion; car s'ils avoient offenſé les Anglois, diſoient-ils, ils leur avoient donné des ſatisfactions. Là-deſſus ils prioient Sir Henri de rendre la liberté aux Vaiſſeaux Indiens.

SARIS. 1612.

Meſure des Vaiſſeaux Indiens.

Plaintes des Turcs.

Il répondit que loin d'avoir reçu des ſatisfactions, c'étoit le reſſentiment de n'avoir pû les obtenir qui l'avoit ramené dans ces Mers; & qu'il en demandoit d'éclatantes pour le meurtre de ſes gens, pour les outrages perſonnels qu'il avoit eſſuyés, & pour la perte de la Mouſſon qui avoit ruiné toutes les eſperances de ſon voyage. Maami le pria de mettre ſes prétentions par écrit, en promettant que dans l'eſpace de quinze jours il lui apporteroit la réponſe du Bacha. Sir Henri le ſatisfit auſſi-tôt.

Réponſe des Anglois.

Les Anglois eurent, le 15, un ſpectacle qui ne fut pas ſans agrément au milieu de tant de chagrins & de tant de fatigues. Le Roi de Rahaita, petit Prince ſur la Côte d'Abiſſinie, vint les viſiter avec ſon cortege Afriquain. Il étoit monté ſur une vache; nud, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle il portoit un fort beau pagne d'étoffe des Indes; & de la tête, qui étoit couverte d'un turban, avec une grande nacre de perle qui lui tomboit ſur le front. Sa Garde étoit compoſée de quinze hommes, armés de dards, d'arcs & de fléches, d'épées & de targettes. Les deux Généraux Anglois allerent au-devant de lui, avec cent Mouſquetaires & un bon nombre de Piquiers; car ils n'étoient pas ſans défiance; & n'ignorant pas que les Turcs avoient employé divers artifices pour ſoulever contre eux les Habitans du Pays, ils doutoient ſi cette civilité du Roi ne couvroit pas quelque trahiſon. D'un autre côté ils ne pouvoient ſe diſpenſer de lui rendre des honneurs, parce qu'ils avoient beſoin des rafraîchiſſemens de la Rade d'Aſſab qui étoit ſous ſa domination. Auſſi le traiterent-ils ſuivant ſon goût, en lui offrant quelques bouteilles d'eau-de-vie, dont il but juſqu'à ne pouvoir plus ſe ſoutenir ſans ſecours. Ce Prince dépendoit de l'Empereur des Abiſſins, quoique trop éloigné de ſa réſidence pour en recevoir des loix fort gênantes. Il fit preſent aux Généraux de cinq veaux gras.

Viſite comique d'un Prince Abiſſin.

Le même jour, Sir Henri eut la ſatisfaction de voir arriver le Pepper-Corn, un des Vaiſſeaux de ſa Flotte, pour lequel il n'étoit pas ſans inquiétude. Dounton, qui le commandoit, s'étoit ſaiſi près d'Aden, d'un Jonc de Sindi, chargé de beurre, d'huile & d'étoffes de Cambaye. Il raconta que le grand Navire de Diu, commandé par Malek-Amber, lui étoit échappé, quoiqu'il lui eût donné quelque tems la chaſſe & qu'il lui eût envoyé quel-

SARIS. 1612.

ques volées de canon. C'étoit préciſément le Vaiſſeau qu'il avoit ordre d'arrêter, & que le Thomas & le Darling avoient attendu ſi long-tems aux Détroits. Tous les jours ſuivans furent employés aux échanges des marchandiſes Indiennes, juſqu'au 31, que le Meſſager du Bacha de Zenan, le Scha Bandar des Banians de Mocka, & le Capitaine Maami arriverent dans la Rade, pour terminer les différends de Sir Henri avec les Turcs. Il eſt inutile ici de répéter les conditions de cet accommodement, qu'on peut lire dans les Relations précedentes.

Accommodement des Anglois avec les Turcs.

Enfin les deux Flottes Angloiſes repaſſerent les Détroits, auſſi ſatisfaites de leur butin que de leur vengeance; & chaque Vaiſſeau prit une courſe différente, ſuivant les vûes & les ordres de leurs Généraux, pour ſe raſſembler à Bantam. Saris, après avoir paſſé à Sokotra, où il acheta du Roi une médiocre quantité d'aloes, arriva au Port de Bantam le 24 d'Octobre. Il y revit les autres Bâtimens, qui n'avoient pas fait moins heureuſement leur courſe. Une Lettre de William Adams, où les richeſſes du Japon & la facilité du commerce dans cette grande Iſle, étoient repreſentées avec beaucoup d'avantage, lui fit prendre la réſolution d'entreprendre un ſi long voyage. Il mit ſur le Thomas & ſur l'Hector toutes les marchandiſes qu'il avoit pour l'Europe; ces deux Vaiſſeaux retournerent directement en Angleterre. Pour lui, s'étant parfaitement radoubé juſqu'au commencement de l'année ſuivante, il partit le 13 de Janvier dans le Clove, pour aller faire l'eſſai d'un commerce qui n'étoit point encore connu des Anglois.

Saris ſe rend à Bantam.

1613.

Il avoit pris, avec ce qui lui reſtoit de marchandiſes d'Angleterre, ſept cens ſacs de poivre à Bantam. Son Equipage n'étoit compoſé que de vingt-quatre Anglois, un Eſpagnol, un Japonois & cinq Indiens. Le matin du jour ſuivant, il porta Eſt par Sud & Eſt-Sud-Eſt, en laiſſant à droite Pulo-Lack, & dix ou onze petites Iſles à gauche. Mais en s'avançant entre deux autres Iſles, qui ſont à l'Eſt de Pulo-Lack, il donna malheureuſement ſur une baſſe, où il demeura plus de trois heures dans un étrange embarras; & lorſqu'il s'en fut dégagé avec le ſecours d'un vent fort impetueux, il s'apperçut d'une voye d'eau ſi terrible, que toutes les mains du Bâtiment ſuffirent à peine pour en arrêter les progrès. Cependant l'habileté du Charpentier répara le deſordre. Une triſte experience apprit à Saris que pour éviter cet écueil, il faut ſuivre l'Iſle auſſi près qu'il eſt poſſible.

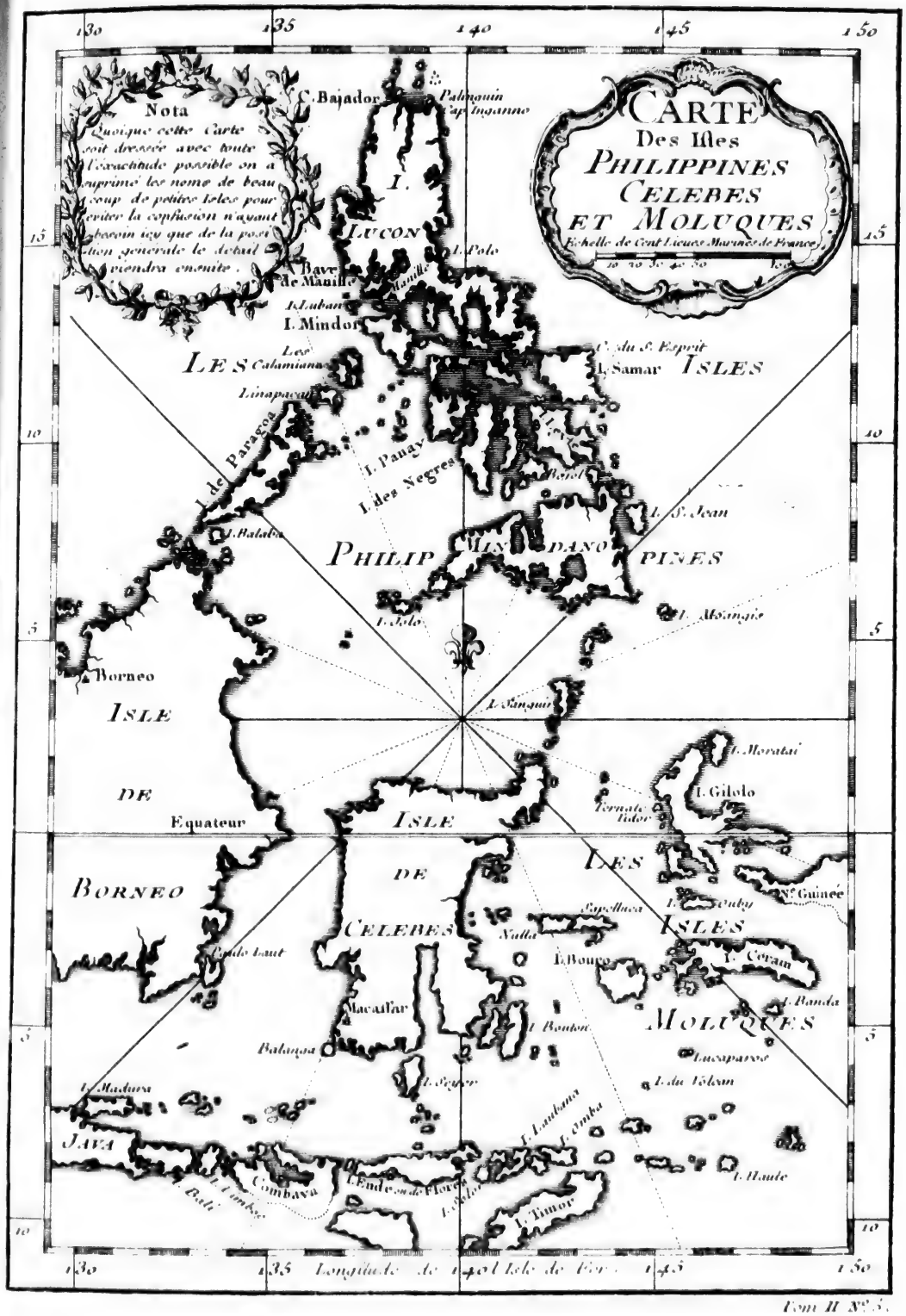
Il entreprend le voyage du Japon.

Le 16, il mouilla contre le rivage, ſur cinq braſſes, près d'un lieu nommé *Tingo-Java*, où l'eau eſt excellente, à quatorze lieues de Bantam, & trois & demie à l'Oueſt de Jackatra. Il envoya de là quelques préſens au Roi de Jackatra & à ſon Scha Bandar, en leur faiſant demander la permiſſion d'acheter ce qui lui étoit néceſſaire. Cette politeſſe fut ſi bien reçue, que le lendemain il vit arriver un des principaux Officiers de cette Cour, avec des remercimens & des préſens de la part du Prince. Il uſa, pour ſes beſoins, de la liberté de deſcendre qui lui fut accordée; &, le 21, il remit à la voile, en portant Eſt-Nord-Eſt, près de la plus orientale des deux Iſles qui ſont vis-à-vis Tingo-Java. Bien-tôt il trouva un courant ſi impetueux, qu'il fut obligé de mouiller vers le ſoir, trois petites lieues à l'Eſt de Jackatra.

Civilités qu'il fait & qu'il reçoit à Jakatra.

Après s'être mis au large le lendemain, ſur quatorze braſſes, on reprit à l'Eſt-Nord-Eſt, & le 23 au matin on eut la vûe des Iſles de Cherribon, à

Iſles de Cherribon.


CARTE
Des Isles
PHILIPPINES
CELEBES
ET MOLUQUES
Echelle de Cent Lieues Marines de France
Nota
Quoique cette Carte soit dressée avec toute l'exactitude possible on a supprimé les noms de beaucoup de petites Isles pour éviter la confusion n'ayant besoin ici que de la position generale le detail viendra ensuite.
C. Bajador
Palmouin
Cap Inganno
I. LUCON
I. Polo
Baye de Manille
Manille
I. Luban
I. Mindor
LES Calamianes
C. du S. Esprit
I. Samar
ISLES
Linapacan
I. de Paragoa
I. Panay
I. des Negres
Bord
I. S. Jean
I. Balabac
PHILIP MIN DANO PINES
I. Jolo
I. Mesangis
Borneo
ISLE
I. Sangui
I. Morotai
DE
I. Gilolo
Equateur
ISLE
Ternate
Tidor
DES
BORNEO
DE
N. Guinée
I. Ceram Laut
CELEBES
Nulla
Capellucca
I. Buro
ISLES
I. Ceram
I. Banda
Macassar
I. Bouton
MOLUQUES
Batanga
I. Sapper
I. Madura
JAVA
I. Timbas
Combava
I. Timor
I. Haute
Longitude de l'Isle de Fer
130
135
140
145
150
15
10
5

Tom II N°. 5.

6 dégrés 10 minutes de latitude du Sud. Le 26, on eut celle de Pulo-Labuk, éloignée d'environ huit lieues. On porta Eſt par Sud ſur trente-cinq braſſes, & vers cinq heures après midi on découvrit le Continent, qui ſe préſentoit Sud-Eſt & Sud-Eſt par Sud. Le 27, à 6 dégrés 4 minutes du Sud, on apperçut une Iſle au Nord-Nord-Eſt. SARIS. 1613.

Le 30, la latitude ſe trouva de 5 dégrés 57 minutes, & l'on ſe crut par les calculs à deux cens vingt-quatre lieues de Bantam. Vers trois heures après midi, on vit à cinq ou ſix lieues une Iſle baſſe & plate, qui parut couverte d'arbres. On continua de porter Eſt par Sud, & le 31 au matin, on reconnut l'Iſle Celebes, dont la pointe occidentale s'éleve comme une Iſle ſéparée. Le ſoir on ſerra les voiles pour s'approcher des Détroits de Deſolam, que les Habitans du Pays nomment *Solar*; pendant toute la nuit on eut la ſonde à la main, dans la crainte d'une baſſe qui n'eſt qu'à deux tiers de lieue de Celebes, & ſur laquelle on voit battre l'eau dans la baſſe marée. Tout le côté de Celebes eſt fort dangereux, par la multitude de baſſes ou de terres abîmées qu'on y rencontre; mais quoique le plus ſûr ſoit de ſe jetter du côté de Deſolam, on peut ſans crainte ſuivre le Nord entre les deux Iſles, elles ſont éloignées l'une de l'autre de cinq petites lieues, qui font la largeur du Détroit. Iſle Célebes & ſon Détroit.

Le 2 de Février, à 5 dégrés 52 minutes, lorſqu'on ne voyoit plus que la partie Méridionale de Deſolam éloignée d'environ dix lieues, on porta librement à l'Eſt par Nord. Le 3, au matin, on vit la pointe Sud de l'Iſle Cambine, à neuf lieues; & le lendemain après midi, une Terre qu'on prit pour l'Iſle Button ou Botun. Le 5, étant à trois ou quatre lieues de Cambine, on trouva que le courant portoit au Nord: mais à la faveur de l'Iſle même, on s'en dégagea facilement. Le 8 au matin, on apperçut une autre Iſle, nommée *Tingabaſſe*. Le 9, on rencontra deux Bâtimens Indiens, qui portent le nom de *Kurrakures* ou *Caricoles*. L'Eſquif, qui leur fut envoyé, amena auſſi-tôt deux hommes, qui ſe firent connoître, l'un pour un Anglois, nommé *Welden*, de l'Equipage du Vaiſſeau Anglois *l'Expedition*, & l'autre pour un Flamand. Welden s'étant arrêté dans l'Iſle de Button, faiſoit le commerce du Roi aux Iſles de Banda, & commandoit actuellement les deux Caricoles. Il ſe loua beaucoup de ſa ſituation & de ſes eſperances de fortune. Son deſſein, après s'être enrichi, étoit de retourner en Europe ſur le premier Vaiſſeau Anglois qui relâcheroit à Button. Le Flamand, moins heureux que lui, ne ſe ſoutenoit à cette Cour que par ſa protection. Il y étoit venu de Makaſſar, où s'étant attiré la haine d'un puiſſant Facteur Hollandois, il avoit mieux aimé ſe retirer dans une Iſle peu fréquentée des Européens, que de demeurer expoſé aux perſécutions de ſon Ennemi. Iſle de Tingabaſſe. Deux Européens au ſervice du Roi de Button.

On étoit à 5 dégrés 20 minutes du Sud. Saris raconte que voyant encore la pointe Orientale de Button, il remarqua que cette terre s'affaiſſe tout d'un coup & s'ouvre au Nord-Oueſt par deux ou trois grandes Bayes, qui avec trois Iſles qu'elles ont au Nord, forment les Détroits de Button. Ces Détroits n'ont pas plus d'une lieue de largeur. Détroits de Button.

Le 31 au matin, à 3 dégrés 41 minutes, on vit l'Iſle de Burro, qui eſt une haute terre, mais peu habitée, parce que le fond en eſt extrémement ſabloneux & que l'eau y eſt fort rare. Elle a au Sud-Oueſt une autre Iſle nommée *Sula*, qui en eſt à 14 lieues. Iſles de Burro & de Sula.

SARIS. 1613.

Le 25 au matin, on étoit à quatre ou cinq lieues de Boa de Bachian, que les Mariniers nomment *Haleboling*, Isle fort haute, & ronde dans sa forme. Sa latitude est d'un dégré 16 minutes du Nord. Sept lieues plus loin au Nord par Est, on apperçut, de la 55^e^ minute de latitude, l'Isle de Machian. La variation, au soir, étoit de 4 dégrés 12 minutes.

Situation de l'Isle de Bachian.

Le lendemain, étant à trois lieues de la pointe Oüest de Bachian, Saris découvrit trois ou quatre autres Isles à l'Est, qu'on ne peut distinguer aisement si l'on n'en est fort près. Elles sont face à l'Est-Sud-Est; mais la terre s'ouvre à la pointe du Sud, qui est éloignée d'environ quatre lieues de la pointe de l'Oüest. Ensuite il se présente au Nord-Est une grande Baye, qui est environnée de tous côtés par la terre, & qui a par-tout beaucoup de profondeur. L'Isle de Bachian est abondante en girofle. Mais Saris la trouva ruinée par les guerres civiles, que les artifices des Flamands & des Espagnols y entretenoient, dans la vûe d'affoiblir une Nation qu'ils vouloient réduire à l'esclavage. A deux mille de la pointe, Saris envoya sa Chaloupe au rivage, pour chercher de l'eau. On n'en trouva point, & le besoin pressant qu'il en avoit lui fit prendre le parti d'entrer dans la Baye, où il découvrit tout d'un coup la Ville & le Fort des Hollandois. Le Fort est bâti régulierement. Il commande la Ville, qui paroit fort petite. Les Anglois jetterent l'ancre à la portée du canon de la terre. La Rade se nomme *Amasan*.

Fort & Ville des Hollandois.

Saris est bien reçu d'eux.

Il étoit venu à bord, en entrant dans la Baye, un Officier du Roi, qui offrit aux Anglois de la part de son Maitre toutes les productions du Pays. Les Hollandois de leur côté saluerent le Vaisseau de cinq coups de canon, qu'on leur rendit dans le même nombre; & Saris dit à l'Officier Indien que cette décharge se faisoit à l'honneur du Roi. L'Amiral & plusieurs autres Nobles de l'Isle vinrent aussi visiter les Anglois au nom de ce Prince. Ils avouerent que la crainte des Hollandois les tenoit dans un assujettissement si continuel, qu'à peine osoient-ils faire sortir de l'Isle un kati de girofle. Saris leur ayant néanmoins déclaré qu'il venoit dans l'esperance de lier commerce avec eux & de laisser même un Comptoir dans leur Isle, ils répondirent qu'ils ne desiroient rien avec tant d'ardeur, mais qu'ils doutoient s'ils auroient le pouvoir de le satisfaire, & qu'ils en parleroient au Roi leur Maître.

Etat de leurs forces. Femmes guerrieres.

Le Commandant du Fort Hollandois ne s'empressa pas moins de rendre visite à Saris sur son bord. Il lui parla, sans défiance, de l'état present de ses forces, qui n'étoit pas capable d'inspirer aux Habitans toute la terreur dont ils étoient remplis; mais les Flottes Hollandoises, qui étoient venues successivement dans l'Isle, y avoient laissé cette impression. Il n'y avoit dans le Fort que treize pieces d'artillerie fort médiocres, & trente Soldats, dont la plûpart étoient mariés à des femmes du Pays, & quelques-uns à des Hollandoises. A la vérité ces femmes de Hollande, qui étoient au nombre d'onze, faisoient le service militaire comme leurs maris, & n'auroient pas balancé dans l'occasion à combattre les armes à la main. Elles étoient d'une taille & d'une force extraordinaires, mais d'une physionomie d'ailleurs aussi basse que leurs manieres. Elles ne tarderent point à suivre leur Commandant sur le Vaisseau; & se plaignant beaucoup de leur misere, elles commencerent bientôt à vivre dans la derniere familiarité avec tous les Matelots de l'Equipage.

Le 3 de Mars, Saris envoya l'Esquif pour sonder tout le côté oriental de

la Baye; & vers l'entrée, près d'une petite Isle, on trouva un lieu commode pour y jetter l'ancre sur douze, seize & vingt brasses d'un fond de corail, hors de la portée du canon Hollandois. On observa aussi une Basse, au Sud, de deux ou trois cables de longueur. La latitude de la Baye est de cinquante minutes du Sud. Le lendemain, Saris reçut un présent du Roi, par les mains d'un Prêtre Indien. Un More, qui vint à bord après le départ du Prêtre, avec des essais de cloux de girofle, offrit aux Anglois de leur en vendre une quantité considérable, s'ils vouloient se rendre à Machian. Il étoit chargé de cette commission par un Négociant fort riche de cette Isle, qui se trouvoit alors dans celle de Bachian. Saris ouvrit l'oreille en apprenant que celui de la part duquel il recevoit ces offres étoit frere du Roi de Ternate. Il se nommoit Ray Malladaja.

SARIS. 1613.

Saris fait sonder la Baye.

Proposition qu'on lui fait pour l'Isle de Machian.

Cet honnête & noble Indien vint lui-même à bord le lendemain, & promit à Saris, non-seulement de lui donner deux de ses gens pour lui servir de Pilotes jusqu'à Machian, mais de l'accompagner dans ce voyage. Cependant il le pria de partir avant lui, pour l'attendre dans une Isle qui se trouvoit sur la route. Il ajoûta de bonne-foi que les Hollandois ne payoient que cinquante pieces de huit pour le bahar, mais que les Anglois en payeroient soixante. Saris ne fut pas rebuté du prix, & trouvant au contraire un motif de confiance dans cette déclaration, il promit de payer ce qu'on lui demandoit.

Il sortit le 7 de la Rade d'Amasan, en portant Oüest & Oüest par Nord, sous la direction de ses deux nouveaux Pilotes. Le 10 on découvrit Machian, qui est une Isle fort élevée au Nord-Est de Tidor. On en trouve plusieurs entre celles de Bachian & de Machian, ce qui forme différens Détroits. Celui de Namurat, qui se présente le premier, est à neuf lieues de la Rade d'Amasan. Un courant, qui alloit au Sud, força les Anglois de mouiller le soir cinq lieues au-delà de Namurat, à l'entrée d'un autre Détroit. Le jour suivant, quoique le vent fût au Sud-Sud-Est, on passa heureusement sur 29 & 30 brasses. Ensuite, portant à l'Oüest, on eut la vûe de Geylolo, qui est une longue terre, couverte de plusieurs Isles à l'Est & à l'Est-Sud-Est. L'Isle qui forme le Détroit, de ce côté-là, se nomme Tavalli-Bachian. On jetta l'ancre trois lieues au-delà, fort près d'une autre Isle nommée simplement Tavalli, où Ray Malladaja s'étoit engagé à rejoindre les Anglois. On y trouva du bois en abondance, mais nulle apparence d'eau fraîche.

Saris part de la Baye d'Amasan.

Détroits.

Diverses Isles & leur situation.

On attendit Malladaja jusqu'au 14, avec assez d'étonnement de sa lenteur. Mais par le conseil de ses propres Pilotes, qui attribuerent son retardement à quelques soupçons des Hollandois, Saris se détermina le lendemain à continuer sa course vers Machian, dont on étoit encore à dix lieues. Il se trouve dans cet espace un grand nombre d'Isles; mais le fond est fort libre entre Bachian & Geylolo, c'est-à-dire au Sud-Est & au Nord-Oüest. On compte six lieues de largeur dans la plus étroite partie du Canal, qui est entre Bachian, Machian, Tidore & Ternate. Sa situation est Nord par Oüest & Sud par Est.

Le 15 au matin, on passa entre Batta-China sur la Côte de Geylolo & Kaja, un peu troublés par le courant qui alloit au Sud. La latitude étoit de 17 minutes, & la variation de 4 dégrés 58 minutes Nord-Est. L'Isle de Ma-

Batta-China, Geylolo, Kaja.

SARIS. 1613.

chian n'eſt pas bien placée dans les Cartes; elle y eſt coupée par la Ligne Equinoxiale, quoique dans la vérité elle ſoit cinq lieues plus au Nord.

Le 16 au matin, aſſez près de l'Iſle de Kaja, on vit du côté du Nord un Vaiſſeau qui avançoit à pleines voiles, & qu'on reconnut pour un Hollandois qui alloit de Machian à Tidor, chargé de ſago, qui eſt une racine dont les Inſulaires font leur pain. On paſſa le 17 près d'un Fort Hollandois, nommé *Tabolola*, & l'on mouilla l'après midi dans la Rade de Pelabry, proche de Tabanne, ſur cinquante braſſes, à la portée de la voix du rivage. Cette Rade de Machian n'eſt qu'à cinq lieues de l'Iſle de Kaja, mais on conçoit que c'étoit toujours l'eſperance de voir arriver Kay Malladaja qui avoit rendu la navigation ſi lente. Quelques Inſulaires apporterent la nuit ſuivante une petite quantité de girofle à bord, & le prix fut fixé à ſoixante pieces ou réaux de huit pour chaque bahar de deux cens katis, chaque kati étant de trois livres, qui ne revenoient guéres à moins de cinq livres Angloiſes. Saris reçut le lendemain une Lettre de Malladaja, que cet Indien lui écrivoit de Bachian, pour excuſer un retardement qu'il n'avoit pas été libre d'éviter, & dont il eſperoit de voir bientôt la fin; mais il ajoûtoit qu'ayant envoyé des ordres à ſes gens, Saris pouvoit commencer le commerce avec eux.

Racine de Sago.

Commencement de commerce.

Il vint à bord un Sariaka, qui fit de grandes promeſſes aux Anglois. Mais il étoit accompagné de deux Hollandois, dont la curioſité parut fort vive pour ſçavoir qui avoit découvert cette Rade à Saris. Ils prétendirent que ce ne pouvoit être qu'un Habitant du Pays, & que s'ils parvenoient à le connoître ils le couperoient en pieces aux yeux des Anglois. Ils ajoûterent que Saris offenſoit la Hollande, en s'attribuant le droit de venir dans un lieu que les Hollandois avoient conquis à la pointe de l'épée. Mais il les renvoya dans leur Fort, pour dire à leurs Commandans que s'ils avoient beſoin de quelque choſe que les Anglois puſſent ſe retrancher, il les en accommoderoit volontiers à des prix raiſonnables, & préférablement aux Indiens, parce qu'il les reconnoiſſoit pour ſes voiſins & pour ſes freres dans la même Religion; que d'ailleurs il ne voyoit pas quel droit ils avoient plus que les Anglois ſur un Pays qui étoit ouvert à tous les Négocians du Monde. Ils partirent fort mécontens; & leur chagrin ſe tournant vers quelques Indiens qui étoient à bord, ils ne les menacerent de rien moins que la mort s'ils portoient la moindre quantité de girofle aux Anglois. Mais cette menace les effraya ſi peu, qu'ils en apporterent le même jour trois cens katis, qu'ils échangerent pour des étoffes de Cambaye, & quelque partie pour de l'argent comptant.

Oppoſitions des Hollandois & leurs ménaces.

Le 19, les deux Hollandois revinrent à bord, & commencerent à prendre ſur leurs tablettes les noms des Inſulaires qu'ils y trouverent occupés du commerce. Saris choqué de cette audace, les congedia ſans ménagement, avec défenſe de retourner ſur le Vaiſſeau. Il envoya dès le même jour au rivage quelques-uns de ſes gens, pour éprouver quel accueil ils y recevroient du Peuple. Ils allerent hardiment juſqu'aux Villes de Tabanne & de Pelabry, où ils furent traités avec beaucoup d'affection. Les Habitans leur dirent que Kay Chilli Sadang, fils du Roi de Ternate, arrivé nouvellement dans l'Iſle, s'étoit laiſſé gagner par les artifices des Hollandois, juſqu'à défendre ſous peine de mort le commerce du girofle avec les Anglois; ſans quoi tous les Inſulaires

Arrivée du jeune Prince de Ternate.

SARIS. 1613.

sulaires se feroient empressés à leur en offrir. Vers le soir, ce jeune Prince passant près du Vaisseau dans sa Caricole, Saris envoya sa Chaloupe, ornée fort galamment d'un tapis de Turquie & de rideaux de soye brochés d'or, pour le prier de venir à bord. Il parut sensible à cette politesse; mais s'excusant pour ce jour-là, il remit sa visite au lendemain.

Le 21, un Oran-Kay ou Kaya étant venu à bord, raconta aux Anglois qu'une Caricole du Fort avoit visité fort rigoureusement trois ou quatre Canots Indiens qui apportoient du girofle au Vaisseau; qu'elle avoit enlevé leur cargaison, en menaçant de mort ceux qui entreprendroient le même commerce; que le Commandant du Fort avoit dispersé toute sa Garnison dans l'Isle, pour contenir les Habitans par la frayeur; & qu'ils avoient envoyé à Tidor, où ils avoient deux grands Vaisseaux de leur Nation, pour les faire venir à Machian, dans la résolution de chasser les Anglois de la Rade. En effet, dès le jour suivant, on vit paroître à la pointe de la Rade un des Vaisseaux Hollandois, & cette vûe inspira tant d'effroi aux Habitans, que le commerce fut entiérement interrompu. Le Navire de Hollande qui se nommoit le *Lion rouge*, & qui portoit trente pieces de canon, vint mouiller contre celui de Saris, qui n'en parut pas fort effrayé; cependant les Insulaires, à qui les Hollandois du Fort avoient promis fiérement que l'arrivée de leur Vaisseau suffiroit pour faire prendre aux Anglois le parti de la retraite, attendoient avec impatience quel seroit le succès de ce différend. Kay Malladaja étoit enfin revenu de Bachian; mais l'étonnement qu'il eut de trouver tant d'agitation dans son Isle, ne l'empêcha point d'envoyer un présent au Capitaine Anglois. Le jeune Prince de Ternate n'en eut pas aussi moins d'empressement à rendre la visite qu'il avoit promise aux Anglois. Il fit avertir Saris de ses intentions, & l'on n'épargna rien pour lui faire une réception fort galante.

Un Vaisseau Hollandois vient s'opposer au commerce.

Il parut le jour suivant, accompagné de plusieurs Caricoles, avec lesquelles il fit trois fois le tour du Vaisseau avant que de monter à bord. On le salua de cinq coups de canon. Saris le conduisit dans sa chambre, qu'il avoit fait orner de ce qu'il avoit de plus précieux. Le festin qu'il lui donna n'auroit pas été indigne du Roi même de Ternate. Il fut accompagné d'un concert de musique; sur quoi l'Auteur observe que c'est une précaution fort utile pour les Vaisseaux Marchands d'avoir à bord quelques instrumens de l'Europe. Le Prince charmé de cette fête & des civilités du Capitaine, promit d'accorder aux Habitans la liberté d'apporter du girofle, & ne demanda qu'un jour ou deux pour recevoir l'avis de son frere, qui étoit alors à Tidor. Saris lui fit plusieurs présens, & son départ fut célébré par une décharge de l'artillerie.

Le Prince de Ternate visite les Anglois à bord.

Le 25 au matin, une Caricole de Flamands vint à la rame autour du Vaisseau, riant & chantant une chanson qu'ils avoient composée pour railler les Anglois. Ils s'efforcerent en même tems de précipiter au fond de l'eau quelques seaux qui étoient suspendus. Saris ne balança point à faire équiper sa Pinace, dont il avoit déja rassemblé toutes les pieces, & mettant quelques-uns de ses plus braves gens à bord, il leur donna ordre de couler les Hollandois à fond s'ils recommençoient leurs insultes. Ils revinrent en effet: la Pinace fondit sur eux si impétueusement, qu'elle les couvrit d'eau en l'abordant. Ils avoient à leur tête deux Capitaines de leur Fort, qui étoient

Railleries des Hollandois.

SARIS. 1613.

armés, comme le reſte, de mouſquets & de dards. Mais les Anglois n'étoient pas moins en état de ſe défendre; & les ayant tenus quelque tems en reſpect, ils leur conſeillerent de prendre cette avanture pour leçon, s'ils ne vouloient en recevoir une plus rigoureuſe. Vers le ſoir du même jour, un de leurs Marchands vint à bord, avec un Ecrit revêtu de formalités légales, pour ſignifier à Saris: » Que tous les Habitans des Moluques avoient fait avec » eux un Contrat perpetuel pour le girofle, à cinquante pieces de huit le ba- » har, par reconnoiſſance pour les ſervices que les Hollandois leur avoient » rendus, en les délivrant de l'eſclavage des Eſpagnols au prix de leur ſang » & de leurs tréſors. Les Anglois par conſéquent ne devoient pas entrepren- » dre de corrompre la fidelité d'une Nation, que la Hollande avoit conqui- » ſe à la pointe de l'épée, & pour laquelle ſes dépenſes avoient été ſi exceſ- » ſives, qu'elle n'avoit pas trouvé d'autre moyen de ſe faire payer des Ha- » bitans qu'en girofle & en marchandiſes du Pays. Saris répondit qu'il n'entroit point dans les affaires & les interêts d'autrui; qu'étant venu pour le commerce, il ne penſoit qu'à l'exercer, avec ceux qui avoient des marchandiſes à lui offrir, ſans examiner quel rapport ils avoient avec les Hollandois ou les Eſpagnols.

Proteſtation qu'ils font aux Anglois.

Cependant les Officiers du Fort engagerent le jeune Prince de Ternate à ſe tenir ſur la Côte dans ſa Caricole, pour empêcher les Habitans de porter des épices aux Anglois. Quelques Canots, qui étoient partis dans cette vûe, reçurent du Prince l'ordre de retourner au rivage. Mais il ſe laſſa bientôt de cette complaiſance; & s'éloignant vers une pointe qui le fit diſparoître, il laiſſa le champ libre aux Inſulaires & aux Anglois. Saris envoya la Pinace à ſa ſuite, pour lui propoſer à lui-même quelques échanges. Block, qui conduiſoit la Pinace, n'ayant pû rejoindre le Prince, deſcendit au rivage, où pluſieurs Habitans s'empreſſerent de le venir recevoir, & lui apporterent diverſes ſortes de rafraîchiſſemens. Deux jours après, on revit le Prince dans ſon premier poſte; mais c'étoit pour ſe trouver à l'arrivée d'un Navire Hollandois, nommé *la Lune*, qui venoit de Tidor, & qui jetta l'ancre près du Lion rouge. Il étoit de trente-deux pieces de canon, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante hommes d'Equipage. Alors le Prince envoya faire des excuſes à Saris, de ce qu'il ne pouvoit retourner ſur le Vaiſſeau Anglois, comme il l'avoit promis. Il y eut le jour ſuivant quelques démêlés fort vifs entre les Hollandois & les Anglois. Mais, le premier d'Avril, environ cent cinquante hommes, raſſemblés de tous les Forts, parurent ſur le rivage Enſeignes déployées & tambour battant. Dans quelque vûe qu'ils euſſent pris les armes, Saris conçut qu'il falloit renoncer à l'eſperance du commerce, ſurtout lorſqu'après de ſi longs délais il ſe perſuada que Malladaja ne ſe ſouvenoit plus de ſes promeſſes. L'ordre fut donné pour lever l'ancre au premier vent. La latitude de la Rade de Pelabry ou Pelebere, eſt de 26 minutes du Nord, & la variation de 3 dégrés 28 minutes.

Saris prend le parti d'abandonner l'Iſle de Machian.

On mit à la voile le 5, & l'on ſortit de la Rade en ſe laiſſant conduire au courant, qui alloit vers le Sud. Les deux Vaiſſeaux Hollandois ſuivirent quelque tems; mais le vent les jetta ſi loin au Sud-Eſt, que pluſieurs Canots de l'Iſle ſe hâterent de joindre les Anglois & leur apporterent encore une fort bonne quantité de girofle. Il leur vint même un Oran-Kaya, qui leur en

Il reçoit encore du girofle des Inſulaires.

offrit beaucoup davantage, s'ils vouloient ſe rapprocher de la terre pendant la nuit. En effet Saris ayant mouillé le ſoir à la diſtance d'un demi-mille, envoya ſa Chaloupe pour recevoir l'execution de cette promeſſe. Mais une Caricole Hollandoiſe, qui parut au long de la Côte, jetta tant d'épouvante parmi les Indiens, qu'ils ſe retirerent avec leurs marchandiſes. Enfin les Anglois prirent le parti de s'éloigner. Le 7 au matin, ils étoient à la hauteur de Motir, qui eſt éloignée de quatre lieues, Nord par Eſt, de la pointe occidentale de Machian. Du côté du Nord ils virent à 3 lieues l'Iſle de Marro, & celle de Tidor qui en eſt à deux lieues. Le paſſage entre ces Iſles eſt ſans danger. Le 8, on ouvrit la pointe Eſt de Tidor & la pointe Oueſt de Bachian, qui ſont Nord & Sud l'une à l'égard de l'autre. Entre Marro & Batta-China, il ſe trouve une longue Baſſe, qui s'étend au Nord-Eſt & au Sud-Oueſt. La ſurface eſt blanchâtre en pleine eau; mais après la marée, le ſable demeure à découvert.

SARIS. 1613.

Baſſe dangereuſe.

Le Fort Eſpagnol de Marro eſt ſur la Côte orientale l'Iſle du même nom. Tandis que les Anglois l'obſervoient à quelque diſtance, le vent leur manqua ſi ſubitement, que ne pouvant réſiſter à la force du courant, ils furent pouſſés tout d'un coup juſqu'au rivage. On leur tira auſſi-tôt du Fort quelques volées de canon, auſquelles ils répondirent. Mais Saris fit mettre l'Eſquif en mer, avec le Pavillon de paix. Il vit ſortir immédiatement du Port une Barque avec deux Eſpagnols, qui furent reconnus de Hernando, Marchand de la même Nation, que les Anglois avoient amené de Bantam. Ils étoient envoyés par le Capitaine Géneral Dom Fernando Byſcere, pour s'informer de quelle Nation étoit le Vaiſſeau, & pourquoi il venoit jetter l'ancre ſi près du Fort Royal. Saris les preſſa de monter à bord; mais ils s'excuſerent ſur des ordres contraires. On leur offrit du vin & du pain, qu'ils mangerent avidement, ſans vouloir ſortir de leur Barque, quoiqu'il fît une pluie fort violente. Saris répondit à leurs queſtions qu'il étoit Sujet de la Grande-Bretagne, comme ils pouvoient le reconnoître à ſon Pavillon, & que le Roi ſon Maître étant ami de l'Eſpagne, il demandoit au Capitaine Géneral la permiſſion de faire de l'eau ſur la Côte. Les deux Eſpagnols répliquerent que le Pavillon étoit une marque équivoque, parce que les Flamands, avec qui l'Eſpagne étoit en guerre, prenoient ſouvent celui d'Angleterre ou d'Ecoſſe, pour ſe procurer les avantages qu'on leur refuſoit; que c'étoit par cette raiſon que l'artillerie du Fort avoit tiré ſur le Vaiſſeau; mais que ne pouvant douter qu'il ne fût Anglois, ils l'aſſuroient que ſon arrivée ſeroit agréable aux Eſpagnols. En effet, à peine furent-ils rentrés dans le Port que Franciſco Gomez, Pilote des Galeres, vint leur offrir de la part du Capitaine Géneral toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & la liberté de jetter l'ancre dans le lieu qu'ils voudroient choiſir. Comme la nuit commençoit à devenir fort noire, il ſe chargea lui-même de les conduire dans une petite Rade qui eſt à une lieue & demie du Fort; & s'étant arrêté familiérement à ſouper avec eux, il les quitta dans le cours de la nuit, ſous prétexte d'aller prendre des Lettres que le Capitaine Géneral vouloit écrire à Ternate.

Saris eſt jetté contre l'Iſle de Marro.

Accueil qu'il reçoit des Eſpagnols.

Saris fut ſurpris de découvrir, avec le jour, qu'il étoit ſous le commandement de huit groſſes pieces d'artillerie. Il ſe hâta de lever l'ancre, pour s'avancer une lieue plus loin au Sud. Gomez n'ayant pas manqué de revenir,

Saris ſe croit trompé par les Eſpagnols.

SARIS. 1613.

avec deux Eſpagnols de fort bonne apparence, ſe défendit agréablement du reproche d'avoir trompé les Anglois, en proteſtant qu'il n'avoit penſé qu'à leur propre ſûreté. Il leur apportoit des rafraîchiſſemens au nom du Capitaine Général. Saris les reçut avec reconnoiſſance, & fit offrir à ſon tour aux Eſpagnols du Fort, tout ce que ſon Vaiſſeau pouvoit avoir d'utile à leurs beſoins, en conſentant à prendre du girofle pour payement. Dans cet intervalle, il apperçut les deux Vaiſſeaux Hollandois, qui paroiſſoient ſe diſpoſer à venir jetter l'ancre près de lui. Cependant, après avoir affecté une eſpece d'incertitude, ils allerent mouiller ſous leur nouveau Fort de Marieko.

Sa confiance renaît.

Le jour ſuivant, Saris reçut du Capitaine Géneral une invitation à demeurer plus long-tems dans l'Iſle, avec promeſſe de lui rendre le lendemain une viſite à bord, & de lui mener le Sergent Major de Ternate, qui arrivoit avec des Lettres du Meſtre de Camp Dom Geronimo de Sylva, extrémement favorables aux Anglois. Elles leur permettoient le commerce, du moins dans quelques parties. Saris fort ſatisfait de cette liberté, prit la réſolution de s'arrêter. Le lendemain, lorſqu'il attendoit le Capitaine Géneral, il fut étonné d'entendre neuf coups de canon qu'on tiroit du Fort. Cependant il s'imagina que le but de cette décharge pouvoit être de lui faire honneur. Mais il ſçut bientôt que c'étoit pour l'arrivée du Prince de Tidor, qui revenoit de la guerre à la tête d'environ cent hommes. Il avoit battu & tué depuis deux jours Kay Chilly Sadang, ce même Prince, fils du Roi de Ternate, qui s'étoit laiſſé perſuader par les Hollandois de défendre aux Inſulaires de Machian tout commerce avec le Vaiſſeau de Saris. L'artifice n'avoit pas eu moins de part à ce ſuccès que la valeur. Ayant attendu Kay Chilly Sadang à ſon retour, il avoit fait d'abord avancer deux petites Barques de Pêcheurs, auſquelles les Ternatiens avoient voulu donner la chaſſe. Mais ils étoient tombés dans l'embuſcade du Prince de Tidor, qui avoit fait main-baſſe ſur ſoixante hommes dont le cortege de Sadang étoit compoſé. Il lui avoit ôté la vie de ſa propre main, par l'emportement d'une vieille haine dont on a vû les cauſes dans plus d'une Rélation précedente. Il lui avoit coupé la tête, qu'il rapportoit en triomphe. A la vérité, la fortune avoit commencé à ſe ranger de ſon côté, en faiſant tomber quelques étincelles de feu ſur un baril de poudre que le malheureux Sadang avoit acheté des Anglois à Machian, & qui avoit ſauté au milieu de ſes gens. Un autre Prince de ſes freres & le Roy de Geylolo avoient peri dans la même occaſion.

Défaite du Prince de Ternate par le Prince de Tidor.

Le 12, Saris reçut un Député du Prince de Tidor, qui lui faiſoit faire des excuſes de ne l'avoir point encore viſité, & l'offre d'une groſſe proviſion de poivre qu'il avoit réſervé, diſoit-il, pour les Anglois. Il ajoûtoit qu'il les iroit voir à bord le jour ſuivant. Saris répondit par des remercimens fort vifs; mais dans la crainte de quelque trahiſon, il doubla la garde ſur le Vaiſſeau. Le Prince de Tidor paſſoit pour un Guerrier déterminé, qui s'étoit rendu terrible aux Hollandois par divers exploits. Il avoit ſurpris un de leurs Vaiſſeaux pendant la nuit, & les Moluques retentiſſoient encore du bruit de cette action. Les allarmes des Anglois augmenterent le ſoir à l'arrivée d'une Galere Eſpagnole qui revenoit de Batta-China, & qui fut près d'eux avant qu'ils euſſent pû s'en appercevoir. Cependant on répondit au *Qui vive ? Eſpagnols, vos amis ;* & la Galere n'ayant de chaque côté

Caractere du Prince de Tidor.

que quatorze Rameurs, ceſſa bientôt de leur paroître redoutable.

SARIS. 1613.

Saris obſerve ici que dans toutes les Iſles Molucques un bahar de girofle peſe deux cens katis de cette Contrée, & qu'un kati revient à trois livres cinq onces Angloiſes; de ſorte que le bahar monte à ſix cens ſoixante-deux livres huit onces. Les Hollandois, en vertu de ce qu'ils nomment leur Contrat perpetuel, ne le payent que cinquante pieces de huit Mais Saris trouvant encore beaucoup de profit à le payer ſoixante, étoit convenu de ce prix pour hâter ſa cargaiſon; ce qui rendoit les Inſulaires ſi ardens à lui vendre leur girofle, que s'ils n'avoient point été retenus par les menaces & les obſervations continuelles des Hollandois, le Vaiſſeau Anglois n'auroit pas eu beſoin d'un mois pour ſe charger entiérement.

Poids, état & production des Moluques.

La plûpart de ces Iſles produiſent le girofle en abondance. Mais les principales, qui ſont fort bien habitées, n'en rapportent pas moins, l'une portant l'autre, que trois mille neuf cens ſoixante-dix-ſept bahars dans les années communes. Ternate en produit mille; Machian, mille nonante; Tidor, neuf cens; Bachian, trois cens; Motir, ſix cens; Miaou, cinquante, & Batta-China trente-cinq. Il eſt remarquable que chaque troiſiéme année eſt beaucoup plus fécond[e] que les deux autres. Les Habitans la nomment la grande moiſſon. Mais ils avoient ſouffert tant de ravages par les guerres civiles, qu'une grande partie des richeſſes qu'ils doivent à la nature avoit péri faute de mains pour les recueillir. Saris revint perſuadé qu'il ne falloit eſperer de paix que par la ruine entiere de l'un des deux Partis. C'étoit, dit-il, un ſpectacle lamentable que l'état où la guerre avoit réduit toutes ces Iſles. Il en apprit l'origine à la ſource même. Les Portugais dans le tems de leur premiere découverte avoient trouvé la guerre fort allumée entre les Rois de Ternate & de Tidor, dont toutes les autres Iſles étoient alliées ou ſujettes. Ils avoient évité de prendre parti contre l'un ou l'autre de ces deux Princes; mais pour aſſurer leur établiſſement, ils avoient profité de la diviſion des Inſulaires, en conſtruiſant des Forts dans les deux Iſles; & par dégrés ils étoient parvenus à ſe mettre en poſſeſſion de tout le commerce du girofle. Cet avantage étoit demeuré entre leurs mains juſqu'en 1605, que les Flamands ayant paru dans ces Mers avec des forces conſidérables, les chaſſerent de leurs Forts & s'y établirent à leur place. Mais ils n'y jetterent pas des fondemens aſſez ſolides pour s'y ſoutenir long-tems. Les Eſpagnols, à qui la donation du ſaint Siege en faveur des Portugais, avoit juſqu'alors ſervi de frein, ſe crurent diſpenſés des mêmes menagemens pour les Ennemis de leur Religion. Ils vinrent des Philippines, chaſſerent les Hollandois, firent priſonnier le Roi de Ternate, qu'ils envoyerent aux Philippines, & ſe rendirent les maîtres abſolus à Ternate & à Tidor. Cependant les Hollandois trouverent le moyen de rentrer dans quelques parties de leurs anciennes poſſeſſions, & d'y bâtir les Forts ſuivans.

Origine des déſordres qui ont regné dans ces Iſles.

Les Hollandois chaſſés par les Eſpagnols.

Trois à Ternate. Celui de Melagou, qui eſt environné d'un mur & défendu par trois boulevards. Toluko, qui a deux boulevards & une groſſe tour. Tokone, avec quatre boulevards & un mur.

Ils rentrent aux Moluques [illegible] qu'ils y ont bâtis

A Tidor, ils ont le Fort de Maricko, muni de quatre boulevards. Dans l'Iſle de Machian, 1°. le Fort de Tafafoa, qui commande avec quatre boulevards la Capitale de l'Iſle, ville aſſez peuplée, & nommée auſſi Tafafoa.

SARIS. 1613.

On compte mille Habitans dans la Ville, quarre-vingt Soldats Hollandois dans le Fort, & seize pieces de canon sur les boulevards. 2°. Deux Forts près de la Ville de Nefokia, qui en est aussi commandée ; & de l'autre côté, un troisiéme Fort sur le sommet d'une Colline qui commande la Rade, avec cinq ou six pieces d'artillerie, & une Garnison de trente Soldats. 3°. Deux Forts près de la Ville de Tabalola, montés de huit pieces de canon, qui la commandent. Leur situation naturelle les rend capables d'une si bonne défense que dix Hollandois suffisent pour les garder.

Les Habitans de Nefokia ne passent pas pour bons Guerriers, mais ils ont l'habileté de se ranger toujours du côté des plus forts. On regarde comme les meilleurs Soldats des Isles Molucques ceux de Tabalola, qui sont venus anciennement de Kayoa. Ils étoient autrefois mortels Ennemis des Portugais & des Espagnols, & l'on prétend qu'ils ne souffrent pas plus volontiers la domination Hollandoise. Cette Isle de Machian est la plus riche en girofle. Tous les Habitans assurent que dans la grande moisson elle rapporte plus de dix-huit cens bahars.

Dans l'Isle de Bachian, les Hollandois ont le Fort de Murieres, qui est considérable par son étendue & par les ouvrages qui le défendent.

Methode du commerce aux Moluques.

La méthode du commerce aux Isles Moluques consistoit alors dans des échanges de plusieurs sortes d'étoffes pour des cloux & de la fleur de girofle. Les Habitans aimoient sur-tout les étoffes de Cambaye & de Coromandel. Saris nous donne un Etat des prix, qui n'est utile qu'à nous faire connoître les noms des marchandises, tels du moins qu'il nous les a transmis. Pour les kandaquins de Barrochie, six katis de cloux. Kandakins Papangs, trois katis. Sclas, ou petits Bastas, sept & huit katis. Patta chere Mayo, seize katis. Dragam chere Mayo, seize. Kassas, douze. Betellias & Tankoulos rouges, quarante-quatre & quarante-huit. Sarassas chere Mayo, quarante-huit & cinquante. Sarampouri, trente. Chelles, Tapsiels & Matafons, vingt & vingt-quatre. Kassas & Tankoulos blancs, quarante & quarante-quatre. Dongerigus les plus fins, douze ; les plus gros, huit & dix. Pontis Kastellas, dix. Ballachios les plus fins, trente. Patta chere Mallayo de deux brasses, huit & dix. Grands Potas de quatre brasses, seize. Parkellas blancs, douze. Salalos Itam, douze & quatorze. Turias & Tappe Turias, un & deux. Patolas de deux brasses, cinquante & soixante. Les Velours, les Satins, les Taffetas & autres étoffes de soye de la Chine, se vendent aussi fort bien aux Moluques. Le riz & le sago se payent ordinairement avec la monnoye courante. Vingt-huit livres de riz valent une piece de huit. Le sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain, & qui est leur principale nourriture, hausse & baisse suivant l'abondance des années.

La défiance fait lever l'ancre à Saris.

La défiance prévalut enfin sur tous les interêts du commerce, & fit prendre à Saris le parti de lever l'ancre. Les Espagnols & le Prince de Tidor lui répéterent en vain que s'il vouloit attendre seulement vingt-quatre heures, il recevroit du girofle en abondance. La vûe de plusieurs Galeres, de quelques Frégates & d'un grand nombre de Caricoles qui se rassembloient autour du Fort ne lui permit pas de douter qu'on ne méditât quelque trahison. Il mit la voile le 13, avec un courant qui le portoit au Sud. A son départ on le salua de cinq coups de canon, auxquels il répondit par le même nombre

En s'approchant de la pointe de Tidor, il vit quatre Vaiſſeaux Hollandois, qui croiſoient devant le Fort de Maricko, & qui firent quelque mouvement pour le ſuivre. Mais il porta droit au Fort de Ternate, dont il s'approcha juſqu'à la portée du canon. Une Barque qui lui fut envoyée auſſi-tôt, avec un Eſpagnol fort bien mis, lui fit les mêmes offres qu'il venoit de recevoir à Marro. Il balança ſur la confiance qu'il y devoit prendre : mais les précautions qu'on exigeoit lui parurent ſi exceſſives, que ne pouvant les croire dictées par la bonne-foi, il remit à la voile.

SARIS. 1613.

Il paſſe à Ternate.

Il avança peu les quatre jours ſuivans, parce que la Mouſſon étoit contre lui. Le 18, il réſolut de gagner l'Iſle de Sayem, qu'il avoit vûe le jour d'auparavant, & d'y relâcher à l'Oueſt, pour attendre un tems plus favorable. Mais le vent s'étant mis tout d'un coup à l'Oueſt, il porta au Nord & au Nord par Eſt. Le 20, après midi, il tourna vers une grande Iſle, que les Habitans nomment Doy, dans le deſſein d'y chercher des rafraîchiſſemens. Le 21, il s'en trouva fort près, vers la pointe du Nord, qui eſt fort baſſe ; & l'Eſquif s'étoit déja mis en mer, pour chercher un lieu propre à l'ancrage. Mais le courant devint ſi impétueux à l'Eſt, qu'il fut impoſſible de s'approcher du rivage. On découvrit ſeulement une grande Baye, avec une Baſſe fort large, qui eſt ſituée à la pointe du Nord, à deux milles de la terre. Cependant, après avoir paſſé la nuit à lutter contre l'effort du courant, on entra le lendemain dans la Baye, où l'on mouilla ſur vingt-quatre braſſes.

Iſle de Sayem.

Le 23, Saris envoya l'Eſquif, pour chercher de l'eau, & pour dreſſer une Tente, où ceux qui deſcendroient puſſent être à couvert. Letter, qui fut chargé de ce ſoin, trouva un lieu commode, vis-à-vis du Vaiſſeau, avec des traces de Daims, de Sangliers & d'autres animaux. Le Pays étoit couvert d'arbres, tels que des Cocotiers, des Penangs, des Series & des Palmiers. Les Becaſſes, les Faiſans, & quantité d'autres oiſeaux, s'y préſenterent auſſi en abondance ; mais il ne paroiſſoit aucun Habitant. Saris deſcendit avec les Facteurs. Il fit creuſer pluſieurs foſſes, pour prendre des Sangliers au piége. Ses gens s'exercerent à la pêche, entre les rocs ; mais, quoique le poiſſon n'y manquât pas, ils trouverent beaucoup de difficulté à le prendre. On en eut moins à tuer quelques Faiſans & deux Pigeons ramiers qui étoient de la groſſeur d'une Poule. Quelques Anglois paſſerent la nuit ſur le rivage, pour obſerver les Sangliers qui s'approcheroient des trappes.

Iſle de Doy. Ce que les Anglois y trouvent.

Le 24, on vit pluſieurs Sangliers d'une taille ſurprenante ; mais on n'eut pas la ſatisfaction d'en prendre un ſeul. D'ailleurs cette occupation fut troublée par une éclypſe de Lune, qui dura trois heures & demie, & qui parut fort terrible aux Anglois. Les jours ſuivans furent employés à faire la proviſion d'eau & de bois. Le premier de Mai, quelques Matelots furent envoyés dans l'Eſquif juſqu'à la pointe Oueſt de la Baye, où ils trouverent l'eau fort profonde. Ayant pris terre, ils apperçurent des ruines de maiſons, & d'autres veſtiges de ſocieté humaine, qui leur firent juger que l'Iſle n'avoit pas toujours été déſerte, & que la guerre en avoit détruit ou chaſſé les Habitans.

Le 12, on quitta l'Iſle de Doy, qui eſt la derniere au Nord-Eſt de Batta-China ou de Geylolo. Sa latitude eſt de 2 dégrés 35 minutes du Nord. La variation de 5 dégrés 20 minutes Eſt. Saris prit de-là ſa courſe pour le Japon,

Saris entreprend de ſe rendre droit au Japon.

SARIS. 1613.

avec ſoixante-onze perſonnes à bord, tant Anglois & Eſpagnols, qu'Indiens ramaſſés dans les divers lieux qu'il avoit parcourus. Sa navigation fut heureuſe juſqu'au 2 de Juin, qu'étant à 25 dégrés 44 minutes de latitude, il trouva par ſes calculs que depuis l'Iſle Doy il avoit fait trois cens cinq lieues au Nord-Eſt. Il crut découvrir, dans l'après midi du même jour, les Iſles dos Reys Magos, ou des Rois Mages; mais en approchant de la terre, il reconnut qu'il s'étoit trompé. La Côte qu'il apperçut étoit celle d'une Iſle baſſe & déſerte, qui ne lui fit pas naître l'envie d'y relâcher. Le lendemain il eut la vûe de dix ou onze autres Iſles, qui ſont rangées du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, à ſi peu de diſtance l'une de l'autre, qu'il fut embarraſſé pour trouver un paſſage. Il prit le parti, vers le ſoir, de porter à l'Eſt; & le 3 il relâcha dans une de ces Iſles, qui lui parut la plus agréable qu'il eût rencontrée depuis ſon départ de l'Europe. Elle ne manquoit ni d'hommes ni d'animaux. Son deſſein étoit de s'arrêter à la pointe Nord-Eſt; mais le vent lui devint ſi incommode dans cette ſtation, que n'ayant pû s'approcher de deux Barques, qui firent auſſi des efforts inutiles pour s'approcher de lui, il continua ſa navigation au Nord-Oueſt. Il eut bientôt à l'Oueſt-Nord-Oueſt, la vûe d'une autre Iſle, d'où il en apperçut encore une, à ſept ou huit lieues au Nord-Eſt. S'étant avancé vers celle-ci, il découvrit pluſieurs rocs, qui ſont à deux milles du rivage, l'un qui s'éleve au-deſſus de l'eau, d'autres à demi ſubmergés, contre leſquels l'eau ſe briſe avec beaucoup d'écume. Il porta de-là au Nord-Oueſt, pour éviter le courant qui alloit au Sud. Le 7, il ſe crut à vingt-huit ou trente lieues de Tonan. Mais il reconnut le lendemain ſon erreur, à la vûe de pluſieurs Iſles qu'il découvrit à cinq ou ſix lieues vers l'Oueſt. Ayant repris au Nord par Eſt, il eut, à quatre ou cinq lieues Eſt par Sud, la vûe d'une Iſle qui préſente trois Collines rondes, de la forme d'un pain de ſucre. Vers le ſoir il vit celle d'Uſzideke, qui s'éleve comme en deux parties au Nord-Eſt, mais qui eſt fort platte du côté oppoſé. Le lendemain, à douze lieues Nord-Eſt & Sud-Oueſt d'Uſzideke, il découvrit Amaxay, ou Legue, & ſix grandes Iſles qui ſont ſur une même ligne. Amaxay en a un grand nombre de petites au long de ſes Côtes. Un peu plus loin à l'Eſt, les Anglois virent pleinement la haute terre de l'Iſle, qui eſt nommée Xima dans les Cartes, mais que les Habitans appellent Mashma.

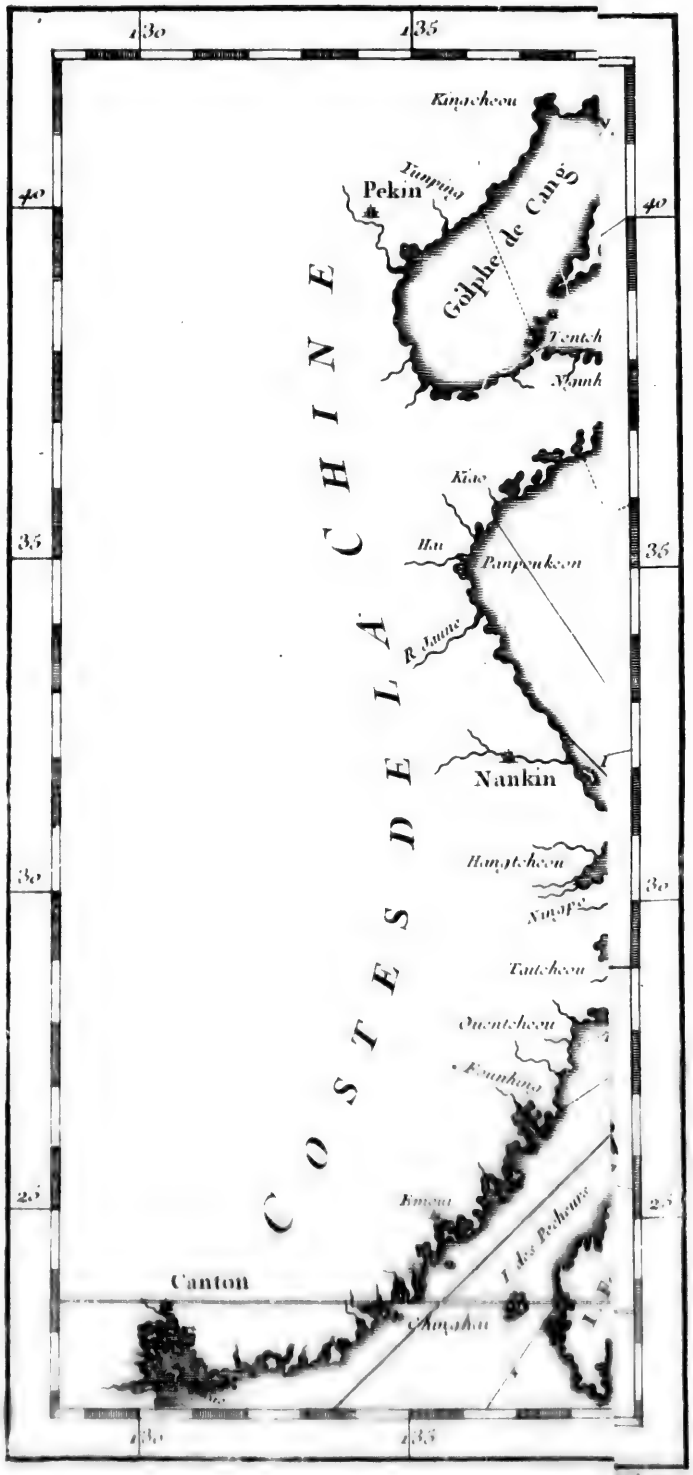
Sa route.

Barques Japonoiſes.

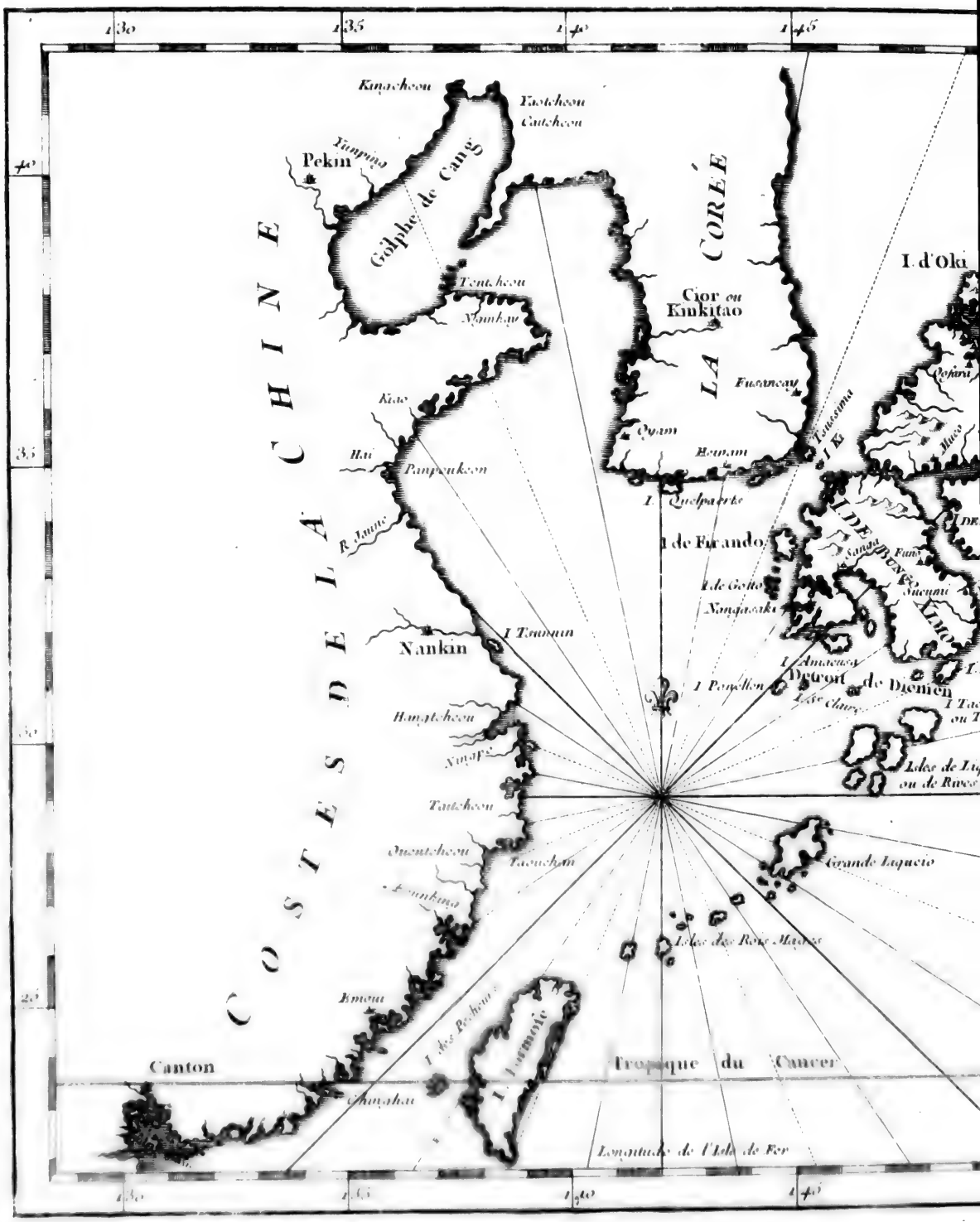
Le 10, à neuf heures du matin, en s'approchant de la terre qui ne leur avoit paru qu'à dix lieues, au lever du Soleil, ils virent approcher d'eux quatre grandes Barques de Pêcheurs, dont chacune n'étoit pas moins que de cinq ou ſix tonneaux, avec quatre Rameurs de chaque côté. A l'aide des Indiens qu'ils avoient amenés pour Interprétes, ils apprirent enfin qu'ils étoient vis-à-vis le Port de Nangazaqui, & dans les Détroits d'Arima, qui ſont formés par l'Iſle d'Uſzideke. L'ancrage eſt excellent à l'extrémité ſeptentrionale des Détroits; & du côté oppoſé on trouve l'entrée de Cochinock. Saris fit marché avec deux Maîtres des Barques Japonoiſes, pour lui ſervir de Pilotes juſqu'à Firando, qui étoit encore à trente lieues. Une des quatre Barques appartenoit aux Portugais de Nangazaqui; & l'Equipage, qui étoit converti depuis peu au Chriſtianiſme, avoit ſuivi le Vaiſſeau Anglois, dans l'opinion qu'il arrivoit de Macao. Mais reconnoiſſant ſa mépriſe, il ſe hâta de porter cette nouvelle à ſes Maîtres.

Les Anglois arrivent devant Nangazaqui.

Les


130
135
40
35
30
25
Kinpcheou
Pekin
Golphe de Camó
Kiao
Panyenkeou
Nankin
Hangtcheou
Taitcheou
Canton
COSTES DE LA CHINE

N° 4


130
135
140
145
40
35
30
25
COSTES DE LA CHINE
LA COREÉ
Golphe de Canés
Pekin
Kinpcheou
Yuenping
Tsitcheou
Catcheou
Tentcheou
Nanhay
Cior ou Kinkitao
Fusanean
Oyam
Beanam
Tsussima I.
I. Quelpaerte
I. d'Oki
Defara
Kiao
Hai
Pampeukeou
R. Jaune
I de Fucando
I de Goto
Nangasaki
I Amacusa
Dairi
de Diemen
I Tsonsun
Nankin
I Pendillon
Hangtcheou
Ningpo
Tantcheou
Ouentcheou
Fuenkiuan
Emoui
Canton
Chanchan
I des Pecheurs
I Formose
Grande Laucio
Isles des Rois Maudits
Tropique du Cancer
Longitude de l'Isle de Fer

145
150
155
160
I. Matsumey
Adat
40
Cap Noto
I. Sado
Akumi
I. d'Oki
Noto
Niigata Port
Kenday
Semine
Togomi
Kamano
Canasawa
Ammaro
Cap Kennis
Oono
ISLE DE NIPON
Jedo
Nanga
Amafa
35
Arrai
Itaca
Fairo
Cap d'Awa
Yabari
Tabucu
ISLES DU JAPON
I. de Fatiſio
I. d'Yquisequa
Detroit de Diemen
I. Tacuxima ou Tanegasima
Idee de Liqucio ou de Riuco Inconnuse
30
CARTE
DES ISLES DU JAPON
Et la Preſqu'Iſle de
COREE
Avec les Coſtes de la Chine
Depuis Pekin Jusqua Canton
Echelle
Lieues Marines de France
25
Pour N. Bellin Ingr de la Marine
145
150
155
160

Les deux
rable, que
Il fut impot
rée. Mais c
l'Isle, Foyn
torité. Ils é
unes condui
se furent ap
à quelque d
la mode du
ensuite à fr
qu'à leurs g
en prononç
chée d'or,
des haute-c
cun portoit
gueur d'un
col nud. L
leurs cheve
voient ni b
& celui de
ils étoient
leurs Esela

Saris les
de leur vis
qui parut
Britanniqu
tisfaction
servir pou
un Angloi
du Sud da
Matelots p
tres qu'il
avoient ét
Saris. Il é
nous appr

Après a
Galere, &
gné voulu
toient ave
d'abord d
tour, par
multitude
cipaux Of
pour met
Ville une
Chef du

Les deux Pilotes Japonois porterent Nord par Oueſt avec un vent ſi favorable, que le 11 de Juin après midi on jetta l'ancre à une lieue de Firando. Il fut impoſſible de s'avancer plus loin, parce qu'on arrivoit à la fin de la marée. Mais on n'y fut pas long-tems ſans voir arriver à bord le vieux Roi de l'Iſle, Foyne Sama, avec Tone Sama ſon neveu, qui gouvernoit ſous ſon autorité. Ils étoient accompagnés de quarante Barques, ou petites Galeres, les unes conduites par dix Rameurs, d'autres par un plus grand nombre. Lorſqu'ils ſe furent approchés du Vaiſſeau, le Roi donna ordre au cortege de demeurer à quelque diſtance, & montant à bord avec ſon ſeul neveu, il ſalua Saris à la mode du Pays. Cette ſalutation conſiſte à quitter d'abord leurs ſandales, enſuite à frapper d'une main dans l'autre & à les baiſſer toutes les deux juſqu'à leurs genoux; après quoi reprenant leurs ſandales ils s'avancent à petits pas, en prononçant *augh*, *augh*. Les deux Princes étoient en robbe de ſoye brochée d'or, ſous laquelle il avoient une chemiſe qui leur touchoit la peau, & des haute-chauſſes fort ſemblables aux nôtres. Mais ils étoient ſans bas. Chacun portoit au côté deux Katans, qui ſont les épées du Pays, l'une de la longueur d'une demie-aulne, l'autre moins longue de la moitié. Ils avoient le col nud. Le devant de leur tête étoit razé juſqu'au ſommet; & le reſte de leurs cheveux, qui étoient fort longs, formoit un nœud par derriere. Ils n'avoient ni bonnet ni turban. L'âge du Roi étoit environ ſoixante-douze ans, & celui de ſon neveu vingt-quatre. Pour unique eſcorte, en montant à bord, ils étoient accompagnés chacun d'un Officier, qui avoit le commandement de leurs Eſclaves.

SARIS. 1613.

Ils ſe rendent à Firando.

Viſite que Saris reçoit du Roy.

Salutation & habillement de ce Prince.

Saris les conduiſit dans la chambre de Pouppe, où ſur l'avis qu'il avoit reçu de leur viſite, il avoit fait préparer un ſomptueux feſtin, avec un concert, qui parut les amuſer beaucoup. Il préſenta au Roi les Lettres de Sa Majeſté Britannique. Elles furent reçues de ce Prince avec de grandes marques de ſatisfaction; mais il remit à les ouvrir au retour d'*Ange*, dont il vouloit ſe ſervir pour Interpréte. Ange, qui ſignifie Pilote en Langue Japonoiſe, étoit un Angloîs, nommé William Adams, qui étant venu au Japon par la Mer du Sud dans un Navire Hollandois, avoit pris occaſion d'une révolte des Matelots pour demeurer dans ces Iſles, où il étoit depuis douze ans. Les Lettres qu'il avoit trouvé le moyen d'écrire aux Facteurs Anglois de Bantam, avoient été le principal aiguillon qui avoit fait entreprendre ce voyage à Saris. Il étoit alors à près de trois cens lieues de Firando, ſans que l'Auteur nous apprenne ici où il pouvoit être dans un ſi grand éloignement.

William Adams, Anglois établi au Japon depuis douze ans.

Après avoir paſſé plus d'une heure ſur le Vaiſſeau, le Roi rentra dans ſa Galere, & retourna au Rivage; mais toute la nobleſſe qui l'avoit accompagné voulut viſiter auſſi les Anglois. La plûpart de ces Seigneurs Japonois portoient avec eux quelque preſent de gibier ou de venaiſon, & Saris s'efforça d'abord de répondre à leurs politeſſes; mais les Soldats ſe préſentant à leur tour, par un ſimple mouvement de curioſité, il fut bientôt ſi fatigué de cette multitude de viſites, qu'il envoya prier le Roi de l'en délivrer. Un des principaux Officiers de la garde vint auſſitôt à bord, avec ordre d'y demeurer, pour mettre les Anglois à couvert de toutes ſortes d'inſultes. Il ſe fit dans la Ville une proclamation dans la même vûe. La nuit ſuivante, Henrick Brower, Chef du Comptoir Hollandois de Firando, rendit une viſite à Saris, ou plu-

Empreſſement des Japonois à voir le Vaiſſeau.

SARIS. 1613.

tôt chercha l'occaſion d'apprendre ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & les Anglois. Mais, déguiſant ſa jalouſie ſous de grandes apparences de civilité & de zéle, il leur promit d'écrire le lendemain à William Adams, pour l'informer de leur arrivée. En effet, leur ayant tenu parole, ſa lettre fut envoyée par le Roi à Oſakkag premier Port du pays, où William Adams étoit à voyager. L'Auteur le nomme ici *Edoo*, ſi l'on ne veut que ce ſoit une erreur, & qu'on doive lire Jedo.

Les Japonois ne laiſſérent manquer aucune ſorte de rafraîchiſſemens au Vaiſſeau de Saris. Les bêtes fauves & le poiſſon y étoient portés en ſi grande abondance, que ne pouvant être qu'à très-bon marché, les gens de l'Equipage ſe faiſoient un amuſement continuel de traiter ceux de qui ils les achetoient. Comme ils n'avoient pas ceſſé de demeurer à l'ancre dans leur premiere ſtation, le Roi leur envoya un jour 60 Barques bien équipées, pour les amener dans la Rade. Saris, un peu allarmé de cette multitude, alloit les faire prier de ne pas s'approcher trop de ſon Bord; mais le Roi qui étoit à leur tête, fit ſigne de ſon mouchoir au plus grand nombre de ne pas s'avancer; & montant lui-même à bord, il dit au Général qu'elles étoient venues par ſon ordre, pour aider le Vaiſſeau à paſſer une pointe que la marée rendoit fort dangereuſe. En effet, l'eau ſe trouva ſi forte, que malgré le vent, qui étoit favorable, on auroit été pouſſé ſur les rocs de la pointe, ſi l'on n'eût accepté le ſecours des Barques pour tirer le Vaiſſeau à force de rames. Pendant ce travail le Roi étoit à déjeûner avec Saris, qui voulut récompenſer les Japonois de leur peine; mais ce Prince leur défendit de rien prendre des Anglois pour un ſervice d'amitié. On mouilla devant Firando, ſur cinq braſſes d'un fond bourbeux, ſi près du Rivage qu'on pouvoit parler aux Habitans dans leurs maiſons. Saris ſalua la Ville de neuf coups de canon, auſquels les Japonois ne purent répondre faute d'artillerie. Firando eſt ſans canon & ſans Fort. Sa ſeule défenſe conſiſte dans quelques barricades, qui ſeroient à peine capables de réſiſter à la mouſqueterie.

Les Anglois entrent dans le Port.

A ſi peu de diſtance de la Ville, on fut plus expoſé que jamais aux viſites continuelles de la Nobleſſe & du Peuple. Quoiqu'on ne reçût que les plus diſtingués, on ne pouvoit empêcher qu'il n'y eût ſans ceſſe autour du Vaiſſeau un grand nombre de Barques, remplies de toutes ſortes de gens qui conſideroient avec admiration la proue & la pouppe. Saris ne ſe fit pas preſſer pour accorder à pluſieurs femmes de condition la liberté de venir le viſiter dans ſa chambre. Il y avoit un tableau de Venus & de Cupidon, dans un état aſſez libre. Les Dames Japonoiſes, qui avoient été converties au Chriſtianiſme par les Jeſuites Portugais, ſe jetterent à genoux pour faire leurs dévotions devant cette peinture, ſans que les Anglois oſaſſent les avertir de leur erreur, dans la crainte de ſe faire reconnoître pour ennemis de ce culte, & par conſéquent des Jeſuites. Le Roi voulut procurer le même ſpectacle à ſes femmes. Il vint à bord avec ſes quatre favorites, qui étoient vêtues de pluſieurs robbes de ſoie fort legeres, tellement paſſées l'une ſur l'autre qu'on pouvoit les diſtinguer toutes, & liées avec un ruban vers la ceinture. Elles avoient les jambes nues, mais elles portoient aux pieds une ſorte de demie-ſandale, liée auſſi avec un ruban de ſoie, qui montoit par pluſieurs tours au-deſſus de la cheville. Leurs cheveux, qu'elles avoient noirs & fort longs, étoient noués galamment ſur

Redoublement de viſites.

Femmes Japonoiſes; leur habillement & leur figure.

leur tête. Il ne manquoit rien à leur taille, à la beauté de leurs traits, ni même à la blancheur de leur peau; mais n'ayant aucun teint naturel, elles y suppléent par l'art. Communément les femmes sont fort petites au Japon, extrêmement grasses, & d'une politesse, qui fait l'admiration des Européens. Elles savent faire les distinctions du rang, de l'âge & des qualités. Le Roi parut souhaiter que Saris & l'Interprète fussent les seuls qui demeurassent dans la chambre de poupe avec lui & ses femmes. Cet Interprète, que les Anglois avoient amené de Bantam, étoit né au Japon; & sachant le Malayen, il répétoit à Saris dans cette langue ce que le Roi lui avoit dit en Japonois. Les femmes du Roi parurent d'abord un peu réservées; mais à la priere de ce Prince elles prirent un air plus libre & plus gai. Elles chanterent diverses chansons, elles jouerent de certains instrumens qui ressemblent beaucoup au luth de l'Europe; mais qui avec le même ventre ont le col plus long & ne sont montés que de quatre cordes. Elles touchoient fort agilement les cordes avec les doigts de la main gauche, tandis que de la main droite elles les frappoient d'un petit bâton d'yvoire. Cet exercice paroissoit leur plaire beaucoup. Elles battoient la mesure. Elles chantoient & jouoient sur un livre où les airs étoient notés en lignes & en espaces, à peu près comme notre musique de l'Europe. Saris leur fit une réception fort galante, & leur offrit plusieurs bijoux, qui se trouvoient entre ses marchandises. Ensuite il prit cette occasion pour demander au Roi une Maison dans la Ville. Elle lui fut accordée sans objection. Le Roi prit, à son départ, deux Facteurs, auxquels il fit voir, en rentrant dans la Ville, deux ou trois Maisons dont il leur laissa le choix, après avoir ordonné aux propriétaires de s'accommoder avec les Anglois pour le prix.

SARIS. 1613.

Elles chantent & jouent des instrumens.

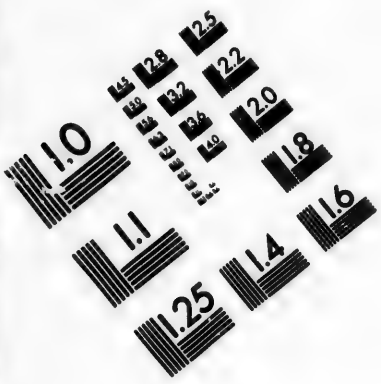
Musique Japonoise.

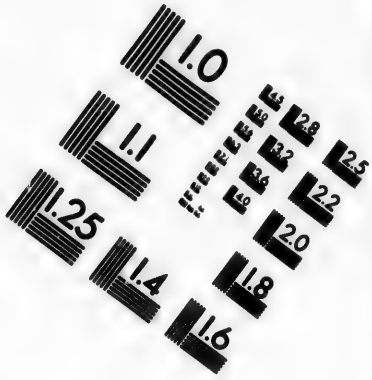
Le 13, Saris descendit au Rivage, accompagné de ses Officiers & de ses Marchands, avec les présens qu'il destinoit au Roi, & qui montoient à la valeur de cent quarante livres sterling. Il fut reçû avec des marques extraordinaires d'estime & d'affection, traité avec toutes sortes de gibier & de fruits, & réjoui par une infinité d'amusemens. Au milieu du festin, le Roi se fit donner une coupe, qui avoit été apportée entre les présens. Quoiqu'elle ne tînt pas moins d'une pinte & demie, il la fit remplir du vin de son pays, qui est une distillation de riz aussi forte que l'eau-de-vie de France, & déclarant au Général Anglois qu'il falloit la vuider à l'honneur du Roi d'Angleterre, il en donna l'exemple, que Saris s'empressa d'imiter. Ensuite faisant passer la coupe dans une salle voisine, où les Nobles étoient à dîner avec les Facteurs Anglois, il donna ordre qu'elle y fût vuidée à la ronde. Les Japonois mangent à terre, assis sur des nattes, & les jambes croisées à la maniere des Turcs. Mais ces nattes étoient richement bordées; les unes de drap d'or, d'autres de velours, de satin & de damas.

Festin que le Roi de Firando donne aux Anglois.

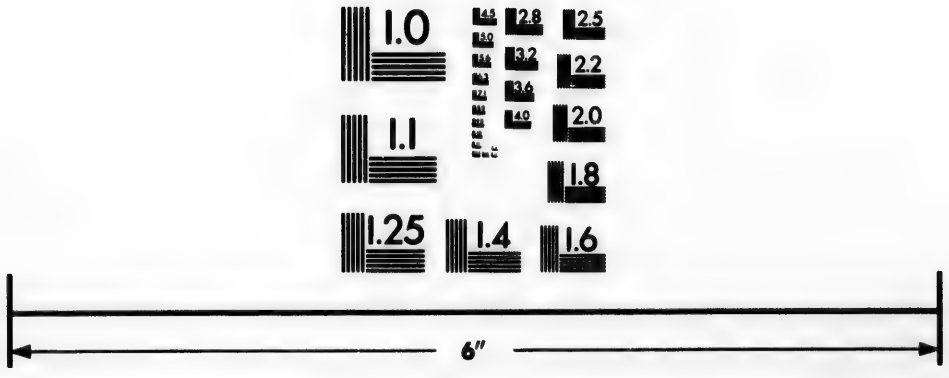
Le 16, Saris convint du prix d'une Maison avec le Capitaine du quartier Chinois, dont le nom étoit Andassi, pour la somme de quatre-vingt-quinze piéces de huit, pendant la Mousson, c'est-à-dire, l'espace de six mois. Andassi s'engageoit, non-seulement à fournir aux Anglois le logement qu'ils avoient déja choisi, mais à l'entretenir de nattes & des autres commodités du pays, en leur laissant la liberté d'y faire à leurs propres frais les changemens qui leur seroient convenables. Le jour de ce traité il vint sur le Vaisseau une si prodigieuse foule de peuple, que Saris fut obligé de faire demander des or-

Saris prend une maison à Firando.




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

SARIS. 1615.

dres au Roi pour ſa tranquillité : on lui avoit dérobé quantité de choſes ; mais ſes ſoupçons tomberent plus ſur ſes gens que ſur les Japonois. Le même jour, on vit revenir de l'Iſle de Xima, ou Mashma, un Flamand qui s'y étoit rendu dans une Barque du pays, avec quelques balles de draps, du poivre, & des dents d'élephans. Quoiqu'il revînt ſans aucun reſte de ces marchandiſes, il affecta de ſe plaindre beaucoup des diſgraces qu'il avoit eſſuyées, en faiſant entendre que ſa petite cargaiſon avoit été moins vendue que pillée ; mais l'Interprête des Anglois apprit des Matelots qui l'avoient conduit, qu'il avoit échangé fort avantageuſement ſes marchandiſes pour des lingots d'argent, & que les Hollandois vouloient cacher à Saris cette heureuſe eſpéce de commerce.

Artifices des Hollandois.

Le Roi de Firando avoit promis de procurer aux Anglois de nouveaux amuſemens ſur leur Vaiſſeau. Il s'y rendit le 21 avec une troupe de femmes, arrivées nouvellement dans la Ville pour y repréſenter des comédies, à peu près comme nos Comédiens d'Europe, qui courent de Villes en Villes pour le divertiſſement des Provinces. Elles étoient fournies d'habits & de décorations conformes à leurs Piéces, dont les ſujets étoient des avantures de guerre ou d'amour. Ces femmes dépendent d'un ſeul homme, dont elles ſont eſclaves, & qui les envoye dans divers Cantons, avec défenſe, ſous peine de mort, d'exiger plus que le prix qui leur eſt fixé pour les plaiſirs qu'elles donnent au Public. Leur état, quoique propre à les faire mener une vie douce & aiſée, paſſe pour infâme. Après avoir vécu dans la meilleure compagnie, & ſervi même de Maîtreſſes aux premiers Seigneurs du Japon, qui les préferent quelquefois à d'honnêtes femmes, on leur met après leur mort une bride de paille dans la bouche, avec laquelle on les traîne ignominieuſement dans les rues, & l'on abandonne enſuite leurs cadavres ſur un fumier, aux chiens & aux oiſeaux de proie.

Comédiennes Japonoiſes.

Le 23, on apprit à Firando qu'il étoit arrivé à Nangazaqui, deux Joncs Chinois chargés de ſucre, malgré les rigoureuſes défenſes de l'Empereur de la Chine, qui avoit condamné nouvellement au dernier ſupplice cinq mille perſonnes & confiſqué tous leurs biens, pour avoir exercé le commerce étranger contre ſes ordres. Les Marchands des deux Joncs avoient corrompu par leurs préſens divers Officiers de la Côte, ſucceſſeurs de ceux mêmes, qui avoient été enveloppés dans la Sentence de l'Empereur.

Rigueur à la Chine pour le commerce étranger.

Le 29, il arriva au même Port un Jonc de Siam, chargé de Hollandois qui apportoient au Japon du bois du Brezil & des peaux de différentes ſortes. Saris apprit avec étonnement qu'ils prenoient le nom d'Anglois, & que les Marchands de la même Nation étoient depuis long-tems dans cet uſage ; non que les Anglois fuſſent dans une réputation fort glorieuſe au Japon, car les Portugais n'avoient pas manqué de les y faire connoître comme des Pirates & des Ennemis de la Religion Romaine ; mais ils y étoient regardés comme des guerriers redoutables, ſurtout depuis qu'un ſeul Vaiſſeau Anglois s'étoit rendu maître de pluſieurs Navires Eſpagnols aux environs des Philippines. Le bruit de cet événement s'étoit répandu dans les Iſles du Japon. Il y avoit été célébré par une chanſon, qui portoit le nom de *Kroſonia*, & que Saris prit plaiſir à ſe faire répéter. Les Japonois la chantoient avec des geſticulations effrayantes, qui faiſoient aſſez d'impreſſion ſur les enfans & les femmes, pour leur donner une idée terrible du courage des Anglois.

Les Hollandois prennent le nom d'Anglois.

*Suplices du Japon.* N.° XI

Saris s'établit enfin dans ſa Maiſon de Firando. Il y mit vingt-ſix hommes, ſez armés pour ſe défendre dans les occaſions de ſurpriſe, mais trop peu pour ſpirer de la défiance au Roi & de la frayeur aux Habitans. A ſon arrivée, il ouva que les Hollandois avoient beaucoup diminué le prix de leurs draps, ans la vûe apparemment de s'en défaire avant que les Anglois en euſſent fait écharger. Il ſe procura une conférence avec Brower, Chef de leur Comptoir, our lui repréſenter que c'étoit faire un tort égal aux deux Nations, & lui ropoſer de convenir d'un prix fixe & conſtant. Brower parut conſentir à cette ropoſition. Mais dès le même ſoir il fit déclarer aux Anglois qu'il n'avoit as reçû de ſes Maîtres le pouvoir de faire des traités. Le lendemain, il em-arqua une groſſe quantité de draps pour différentes Iſles, avec ordre à ſes Fac-eurs de s'en tenir à leur diminution.

SARIS. 1613.

Le 7, le Roi de l'Iſle de Goto, qui n'eſt pas éloignée de Firando, vint ren-re une viſite au Roi Toyna, ſon parent, & ſon allié. Il étoit moins amené ar l'empreſſement de l'amitié, que par la curioſité de voir le Vaiſſeau An-lois, dont tous les Japonois parloient avec admiration. Toyna fit prier le énéral de recevoir civilement un Prince dont la ſatisfaction lui étoit chere. es Anglois reçurent ordre à bord, de ne rien ménager pour rendre la fête clatante. Ils traiterent le Roi de Goto avec autant de pompe & de reſpect qu'ils n auroient employé pour faire honneur à leur propre Souverain. L'artillerie fut échargée pluſieurs fois, le Vaiſſeau paré de rideaux & de tapis magnifiques, ous les Matelots vêtus galamment, & le feſtin digne d'une fête royale. Saris, ui avoit l'art de joindre beaucoup de grace à ſes civilités, cauſa tant de plaiſir t d'admiration aux deux Rois, que celui de Goto, dans le mouvement de ſa econnoiſſance, le preſſa de venir lui-même ou d'envoyer quelques Anglois ans ſon Iſle.

Le Roi de Goto vient viſiter les Anglois.

L'exécution de trois Japonois, deux hommes & une femme, qui avoient té condamnés à mort par la bouche même du Roi Foyne, donna aux Anglois n ſpectacle terrible. Ils n'eurent d'abord que la tête coupée. Mais les ſpecta-eurs s'approchant enſuite pour eſſayer la bonté de leurs katans ou de leurs abres, taillerent les cadavres en piéces; après quoi, plaçant les morceaux un ſur l'autre, ils recommencerent encore cette ſanglante boucherie, pour oir qui couperoit le plus de morceaux à la fois. Saris ne trouva pas moins l'injuſtice dans la Sentence que de barbarie dans l'exécution. La femme, dans abſence de ſon mari qui étoit allé faire quelque voyage, avoit donné un ren-ez-vous aux deux hommes, à différentes heures. Celui qui devoit venir le ernier, trouvant le tems trop long, s'étoit préſenté aſſez tôt pour la ſurpren-re avec l'autre; & dans la rage de ſe voir trompé il s'étoit vangé à coups de abre. Le bruit avoit attiré les voiſins, qui s'étoient ſaiſis des trois criminels; & ſans mettre aucune diſtinction entre leur crime, le Roi les avoit condamnés ur le champ à la mort. Les reſtes des trois cadavres furent abandonnés aux hiens & aux oiſeaux de proie. Mais autant que la fin de ces ſpectacles eſt umultueuſe, autant l'on obſerve d'ordre & de gravité dans les préliminaires. a marche commence par un homme ſeul, qui porte une hache ſur l'épaule. l eſt ſuivi d'un autre, qui porte une pioche, pour ouvrir la foſſe du coupable, orſque la Sentence permet qu'il ſoit enterré. Un troiſiéme porte une petite planche, ſur laquelle le crime & la Sentence ſont gravés. Le quatriéme eſt le

Execution de trois criminels, & forme de ces châtimens au Japon.

SARIS. 1613.

patient, les mains liées derriere le dos avec une corde de soye, & portant sur la tête une petite banniere de papier, où son crime est encore écrit en gros caracteres. Le Bourreau suit, le katan au côté, & tenant d'une main le bout de la corde dont le criminel est lié. Deux Soldats marchent la pique à la main de chaque côté du criminel, & tiennent la tête panchée sur son épaule pour lui ôter toute espérance de pouvoir s'échapper. Saris, qui en vit conduire plusieurs avec ces tragiques cérémonies, admira leur résolution, & connut qu'en Angleterre même on ne va point à la mort avec cette fermeté. Il en vit exécuter un, pour avoir volé un sac de riz qui ne valoit pas plus de trente sols. Le vol est commun au Japon, mais il n'est puni nulle part si sévérement.

Arrivée de William Adams.

Le 29, William Adams, qu'on attendoit depuis quarante-huit jours, arriva heureusement à Firando, après avoir employé dix-sept jours à venir de Jedo. Dans les entretiens qu'il eut avec Saris sur les intérêts du Commerce, il lui dit que les conjonctures n'étoient pas toujours également favorables, mais qu'il ne doutoit pas qu'avec un peu d'habileté & de constance les Anglois ne pussent y trouver leurs avantages, comme d'autres Nations qui les avoient précédés. Il fit d'ailleurs de grands éloges du pays, pour lequel il sembloit avoir pris beaucoup d'affection.

Crime & supplice d'un Gouverneur.

Le 13 au matin, un des Gouverneurs du jeune Prince fut coupé en pieces par l'ordre du Roi, pour avoir entretenu un commerce trop familier avec la propre mere. Un Esclave du coupable eut le même sort que son Maitre, pour avoir entrepris de le défendre. Le même jour, quelques Espagnols, arrivés à Firando, vinrent prier Saris de leur accorder le passage jusqu'à Bantam. Ils étoient de l'Equipage d'un Amiral d'Espagne, qui avoit été envoyé l'année précédente pour tenter de nouvelles découvertes au Nord du Japon. Pendant le séjour que leur Vaisseau étoit obligé de faire à Jedo, pour attendre le Mousson qui commence à la fin de May, ils s'étoient révoltés contre leur Chef; & l'ayant abandonné avec la derniere perfidie, ils cherchoient à se rapprocher de l'Europe. Mais Saris leur déclara, que ne pouvant prendre plus de confiance que d'estime pour des gens de leur caractere, il n'étoit pas disposé à les recevoir.

Espagnols qui abandonnent leur Amiral.

Le dessein des Anglois, tel qu'ils l'avoient communiqué au Roi de Firando, étant de se rendre à la Cour de l'Empereur du Japon, ils convinrent avec le Roi, des présens qu'ils devoient offrir à ce grand Monarque & à ses principaux Officiers, du nombre d'hommes qu'ils devoient envoyer à Meaco, & des préparatifs qui convenoient à leur députation. Les présens furent bornés aux sommes suivantes, sans que l'Auteur nous apprenne si c'étoit en argent monnoyé, ou en valeur de marchandises.

Présens destinés à l'Empereur du Japon.

| | liv. sterl. | sols | den. |
|---|---|---|---|
| Pour l'Empereur Ogoxosama | 87 | 7 | 6 |
| Pour Xongosama, fils de l'Empereur | 43 | 15 | 0 |
| Pour Kodskedona, Secretaire d'Etat | 15 | 17 | 6 |
| Pour Saddadona, fils du Secretaire | 14 | 3 | 4 |
| Pour Jhokora, Juge de Meaco | 4 | 10 | 6 |
| Pour Fongo-Dona, Amiral d'Orongo | 3 | 10 | 0 |
| Pour Goto-Shoravero, Maître de la Monnoye | 11 | 0 | 9 |

Ce détail n'a de curieux que le nom de l'Empereur & ceux de ſes principaux Miniſtres, car il n'eſt pas fait pour donner une haute idée de l'Ambaſſade Angloiſe. Cependant le Roi Foyne, qui avoit pris beaucoup d'affection pour Saris, lui fit préparer une belle Galere, avec vingt-cinq Rameurs de chaque côté, & ſoixante autres Japonois pour cortége. Elle fut ornée fort galamment. Dix Anglois, choiſis pour accompagner Saris, s'équiperent particulierement de ce qu'ils avoient de plus riche. Ils partirent le 2 du mois d'Août, & Saris nous a laiſſé une Relation fort exacte de ce voyage. SARIS. 1613.

Ils paſſerent entre pluſieurs Iſles, dont la plûpart leur parurent extrêmement peuplées, & remplies de fort belles Villes. Celle qui ſe nomme Fukkate, eſt défendue par un Château de pierres de taille, mais ſans artillerie & ſans garniſon; ce qui parut d'autant plus étrange à Saris que l'ayant obſervé de près il le trouva bien entretenu, avec un foſſé profond de cinq braſſes, & trois fois plus large, un pont-levis & pluſieurs guerites. On fut obligé de relâcher au Port de Fukkate, parce que le vent & la marée l'emportoient ſur les efforts des Rameurs. La Ville ne parut pas moins grande à Saris, que celle de Londres, conſidérée dans l'enceinte de ſes murs. Elle eſt plus peuplée qu'on ne peut ſe l'imaginer, & les Habitans en ſont fort civils. Cependant les enfans & la vile populace s'aſſemblerent autour des Anglois & des Japonois de la Galere, en criant avec un bruit épouvantable, *Koré*, *koré*, *kohoré*, *waeé*, c'eſt-à-dire, *Coréens*, *cœurs perfides*. On fut expoſé au même traitement dans toutes les Villes où la Galere relâcha, & dans quelques-unes on eſſuya quelques volées de pierres, ſans y trouver d'autre remede que de paſſer en ſilence. Au long de toute cette Côte, juſqu'à la Ville d'Ozaka, Saris remarqua un grand nombre de femmes qui habitent ſur l'eau, dans des Barques, avec leurs enfans, tandis que les maris s'occupent ſur le rivage à diverſes ſortes de travail. L'occupation des femmes eſt de pêcher du poiſſon en plongeant juſqu'à ſept ou huit braſſes de profondeur. Mais cet exercice leur rend les yeux auſſi rouges que du ſang, & leur profeſſion ſe reconnoît à cette marque. On mit deux jours depuis Firando juſqu'à Fukkate. A dix ou douze lieues, dans le Détroit de Xemina Seki, les Anglois obſerverent une grande Ville, près de laquelle ils virent à l'ancre un Jonc de neuf cens ou mille tonneaux, revêtu de plaques de fer, avec une garde pour le garantir du feu & de toutes ſortes d'accidens. Il étoit fort bien conſtruit, à peu-près comme on nous repréſente l'Arche de Noé. Les Japonois dirent à Saris qu'il étoit deſtiné à tranſporter des Soldats dans les Iſles, lorſqu'on étoit ſurpris par la guerre ou par quelque révolte.

Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur.

Fukkate, grande Ville.

Jonc de mille tonneaux.

Après qu'on eut paſſé les Détroits, il ne ſe préſenta rien d'extraordinaire juſqu'aux environs d'Ozaka, où l'on arriva le 27 d'Août. La Galere ne pouvant s'approcher de la Ville, il vint à ſa rencontre une Barque légere, qui apportoit le Maître de la maiſon où les Anglois devoient être reçus à leur arrivée. Il leur préſenta des rafraîchiſſemens de vin & de fruits. Pour remonter le fleuve, la Barque fut tirée par des Matelots, avec une corde attachée au ſommet d'un mât. Ozaka eſt une Ville de la même grandeur que Fukkate. Elle a pluſieurs ponts de bois, ſur une riviere qui n'eſt pas moins large que la Tamiſe. Ses maiſons ne ſont pas également belles, mais il s'en trouve pluſieurs d'une beauté extraordinaire. Ozaka eſt un des principaux

Ozaka, grande Ville du Japon.

SARIS. 1613.

Ports du Japon. Son Château eſt d'une grandeur conſiderable, fortifié par de larges & profonds foſſés, avec pluſieurs pont-levis à chaque porte. Les murailles ont douze ou quinze pieds d'épaiſſeur, avec des ouvertures par intervalles pour lancer des fleches, des dards & des pierres. Elles ſont de belles pierres de taille, & ſoutenues par un large rampart. Chaque pierre eſt taillée ſi exactement pour remplir ſa place, que ſans aucun beſoin de ciment, un peu de terre ſuffit pour remplir les jointures.

Uſurpation de l'Empire par Ogoxoſama.

Ce Château étoit la demeure de Ticoſama, fils du dernier Empereur, qui ſe trouvant dans l'enfance à la mort de ſon pere, avoit été laiſſé ſous la tutelle de quatre Seigneurs, dont Ogoxoſama étoit le Chef. L'ambition de regner leur avoit bientôt fait violer tous les droits; mais Ogoxoſama, feignant de prendre les armes en faveur du jeune Prince, avoit défait ſes trois rivaux dans pluſieurs batailles. Il en avoit tué deux, & forcé le troiſiéme de chercher ſon ſalut par la fuite. Enfin lorſqu'il s'étoit vû ſans concurrent, il s'étoit fait proclamer Empereur, à l'extréme étonnement de ceux qui ne l'avoient pas ſoupçonné de cette vûe; & s'étant ſaiſi du légitime héritier de la Couronne, il l'avoit marié à ſa fille, comme le ſeul moyen dont on pût eſperer une parfaite reconciliation. Mais il avoit confiné les deux jeunes époux dans le Château d'Ozaka, & placé près d'eux, pour Garde continuelle, un certain nombre de jeunes gens qu'il avoit fait élever depuis le berceau dans un dévouement abſolu à toutes ſes volontés. Ainſi n'ignorant pas les démarches & les plus ſecrettes penſées du Prince, il gouvernoit l'Empire avec une parfaite ſécurité.

Ville de Sakay.

Vis à-vis d'Ozaka, de l'autre côté de la riviere, on découvre une autre Ville, nommée Sakay, qui eſt fort inferieure en étendue, mais qui entretient un grand commerce avec les Iſles voiſines.

Ville de Fuchimi & ſa garniſon.

Le 28, après avoir laiſſé, à quelques Négocians d'Ozaka, des eſſais de marchandiſes & leur prix, Saris partit ſur une Barque pour Fuchimi, où il arriva le 29. Cette Ville, qui eſt fortifiée ſuivant la méthode du Pays, a pour ſa garde trois mille Soldats, que l'Empereur y entretient dans la ſeule vûe de tenir en reſpect Ozaka & Meaco. On renouvelloit la Garniſon à l'arrivée des Anglois. Ils virent ſortir les vieilles Bandes, & les nouvelles prendre leur place. Elles marchoient ſur cinq hommes de front & dix de hauteur. A chaque diviſion, elles avoient un Officier, qui les entretenoit dans un ordre exact. La premiere étoit armée de *calivers*, car les Japonois n'ont pas de mouſquets & n'en veulent pas prendre l'uſage. La ſeconde l'étoit de piques; la troiſiéme de katans, ou de ſabres, & de targettes; la quatriéme d'arcs & de fléches; la derniere, d'une ſorte de bâtons ou de crocs garnis de fer, qui ſe nomment dans le Pays Waggadashes. Ces cinq diviſions, avec leurs differentes armes, formoient une Compagnie; après laquelle une autre ſuivoit dans le même ordre. Mais il n'y avoit ni enſeignes, ni tambours, ni trompettes, ni d'autres inſtrumens de guerre. La premiere file des katans avoit des fourreaux d'argent; & la derniere, des fourreaux d'or ou dorés. Toutes les Compagnies n'étoient pas compoſées du même nombre d'hommes. L'une étoit de cinq cens, une autre de trois cens, & les autres de deux cens cinquante. Au milieu de chacune, trois chevaux en bride & en ſelle, richement caparaçonnés, avec les houſſes de velours brodé ou de pelleterie

Ordre de la milice Japonoiſe.

précieuſe,

*Marche Militaire du Japon.* N.° XVIII.

précieuſe, é
des longes d
que Troupe
de leur bag
de doſſier, c
Saris & les A
après avoir v
ou trois lieu
Le Commar
chemin le d
gage, il en
les plus bea
porté devan
tour à tour
Il regnoi
n'entendoit
cun payoit
les lieux de
tes publique
berges, où
qu'on y veu
de diverſes
poiſſon frai
laille, des
maux qui ne
la chair de
ne font pas
conſiderent
re; mais la
à labourer
graſſe, & l
coûta que c
chev eau,
peuple eſt l
état comme
une diſtilla
& qui reſſe
dant après
une liqueu
Le 30,
de l'Emper
Outre le c
lanquin,
Firando lu
perial, de
auſſi de la
étoit précé

précieuſe, étoient conduits chacun par trois Eſclaves, qui les tenoient avec des longes de ſoye. Les Capitaines marchoient à cheval, à la queue de chaque Troupe, mais les jambes croiſées ſur deux paniers, où leur lit & le reſte de leur bagage étoit renfermé. Les plus vieux avoient derriere eux une ſorte de doſſier, contre lequel ils étoient appuyés dans une poſture aſſez commode. Saris & les Anglois rencontrerent le Commandant de la Garniſon deux jours après avoir vû la premiere Troupe; car chaque Compagnie marchoit à deux ou trois lieues de diſtance, pour la commodité des logemens & des vivres. Le Commandant étoit diſtingué par la richeſſe de ſon équipage. Il prenoit en chemin le divertiſſement de la chaſſe & du vol. Outre ſes chevaux de bagage, il en avoit ſix de main, qui ſurpaſſoient, au jugement de l'Auteur, les plus beaux Genets d'Eſpagne. Son palanquin, de velours cramoiſi, étoit porté devant lui par deux hommes; mais il y en avoit ſix, qui ſe relevoient tour à tour pour cet emploi.

SARIS. 1613.

Marche du Commandant.

Il regnoit un ſi bel ordre dans la marche de cette petite armée, qu'on n'entendoit parler d'aucune injure ni d'autres ſujets de plainte. Comme chacun payoit pour ſes beſoins, tous les Soldats étoient reçus volontiers dans les lieux de leur paſſage. Il n'y a point de Villes ni de Villages ſur les routes publiques qui ne ſoient bien pourvûs de Cuiſiniers, de Traiteurs & d'Auberges, où l'on peut ſe faire ſervir ſur le champ ce que l'on deſire, au prix qu'on y veut employer. Les alimens communs dans tout le Pays ſont le riz, de diverſes ſortes, entre leſquels néanmoins le blanc eſt le plus eſtimé; le poiſſon frais ou ſalé; toutes ſortes d'herbes, de pois & de racines; de la volaille, des oiſeaux & du gibier de toute eſpece, car l'Europe n'a pas d'animaux qui ne ſoient en abondance au Japon. Mais les Japonois n'aiment point la chair des animaux privés. Ils ont différentes eſpeces de fromages, & ne font pas de beurre. Ils n'ont pas non plus l'uſage du lait, parce qu'ils le conſiderent comme du ſang. Leur froment ne le cede point à celui d'Angleterre; mais la couleur en eſt rougeâtre. Ils employent les bœufs & les chevaux à labourer la terre. Les Anglois ne payerent que trois ſols pour une poule graſſe, & le même prix pour un faiſan. Un excellent cochon de lait ne leur coûta que douze ſols; un cochon gras, cinq ſchellings; un bœuf, ſeize; un chevreau, trois; & la livre de riz, un demi ſol. La boiſſon commune du peuple eſt l'eau pure, qu'ils font un peu chauffer, & qu'ils regardent dans cet état comme un ſouverain préſervatif contre les vers. Leur unique liqueur eſt une diſtillation de riz, qui eſt preſque auſſi forte que l'eau-de-vie de France, & qui reſſemble en couleur au vin de Canarie. Elle n'eſt pas chere. Cependant après avoir tiré la meilleure & la plus forte, ils font encore ſur le marc une liqueur plus foible, qui eſt à l'uſage des Pauvres.

Abondance de vivres dans les routes publiques.

Le 30, on fournit à l'Ambaſſade Angloiſe dix-neuf chevaux, aux dépens de l'Empereur, pour tranſporter les préſens à Suronga, avec Saris & ſa ſuite. Outre le cheval qui devoit lui ſervir de monture, il y avoit pour lui un palanquin, & ſix hommes nommés pour le porter. L'Officier que le Roi de Firando lui avoit donné pour guide prenoit ſoin, en vertu d'un ordre Imperial, de louer ces porteurs & ces chevaux de ville en ville. Il étoit chargé auſſi de la dépenſe & du logement; & ſuivant l'uſage du pays, le convoi étoit précédé d'un Eſclave à pied, qui courroit la picque à la main.

Saris fait une partie du voyage par terre.

SARIS. 1613.

Beauté admirable de la route.

Le voyage dura juſqu'au 6 de Septembre, à quinze ou ſeize lieues par jour. Cette route eſt la principale du Japon. Les ſoins qu'on a pris pour l'applanir en coupant juſqu'aux montagnes, l'ont rendue fort commode & fort unie. Elle eſt diviſée en lieues, à chacune deſquelles on a placé des deux côtés une petite pyramide, moins pour avertir de la longueur du chemin, que pour regler le prix des chevaux & des porteurs de louage, qui n'eſt que d'environ trois ſols pour chaque lieue. On trouve ſur toute la route une quantité ſurprenante de Voyageurs. Les métairies & les maiſons de campagne ſont en ſi grand nombre, qu'on n'avance point ſans en decouvrir de nouvelles. On rencontre une infinité de villages, pluſieurs grandes villes & des pontons commodes ſur chaque riviere. Il ſe préſente auſſi des Couvens dans quantité de lieux, ou des temples environnés d'un petit bois, & batis, la plûpart, dans les plus agréables parties de chaque Canton. Les Prêtres, qui font le ſervice de la Religion, habitent ces lieux, & n'y manquent pas plus qu'en Europe de toutes les commodités de la vie. Aux environs de chaque ville, on trouve des croix chargées de criminels qui ont été punis par ce ſupplice. Le préjugé de cet uſage n'a pas été le moindre obſtacle à la propagation de l'Evangile dans toutes les Iſles du Japon.

Obſtacle au Chriſtianiſme.

Suronga, ſéjour de l'Empereur.

La ville de Suronga où l'Empereur du Japon tenoit ſa Cour, eſt auſſi grande que Londres avec tous ſes Fauxbourgs. On n'y ſouffre point d'artiſans dans l'interieur, pour ménager le repos de l'Empereur & des Grands, qui ont leurs Palais au centre de la ville. Auſſi ne trouve-t-on à l'entrée que des boutiques, des magaſins, & d'autres lieux de travail, où l'on ne voit paroître que des Marchands & des Ouvriers.

Saris eſt conduit à l'Audiance.

Auſſi-tôt que Saris fut logé, il envoya William Adams à la Cour, pour déclarer ſon arrivée & demander une prompte expedition. On lui répondit qu'il étoit le bien-venu, & qu'après s'être repoſé un jour ou deux il ſeroit admis à l'Audiance de l'Empereur. Le jour ſuivant fut employé à préparer les préſens & à ſe procurer de petites tables du pays, avec des parfums, pour s'en faire accompagner ſuivant l'uſage. Le 8, Saris fut conduit dans ſon palanquin au Château de Suronga, précedé de ſes Facteurs, qui portoient les preſens. Il paſſa pluſieurs ponts, dont chacun avoit ſon corps de garde. Enſuite ayant monté un grand eſcalier de pierres choiſies, il vit venir à ſa rencontre deux perſonnages d'une figure fort grave & fort impoſante, Kodskedona, Secretaire de l'Empereur, & Fungondona, Amiral, qui l'introduiſirent dans une chambre nattée, où ils s'aſſirent les jambes croiſées. Après quelques momens de repos, ils le firent entrer dans une autre chambre qui ſe nomme en langage du pays, la ſalle de préſence. On y voit le fauteuil, ou le Trône de l'Empereur, qui eſt de drap d'or, élevé d'environ cinq pieds & fort richement orné, mais ſans dais au deſſus. Saris & ſes Anglois furent avertis de le ſaluer; après quoi ils furent reconduits dans la premiere chambre, où ils n'attendirent pas moins d'une heure. Enfin, quelques Officiers de la Cour étant venus annoncer que l'Empereur avoit paru, le Secretaire & l'Amiral prirent Saris ſous les bras & le conduiſirent à la ſalle de préſence; mais ils le quitterent à la porte, en lui faiſant ſigne d'entrer, & ſans oſer eux-mêmes jetter les yeux dans la ſalle. L'Auteur obſerve que les préſens, c'eſt-à-dire, ceux du Roy d'Angleterre & ceux que l'Ambaſſadeur offroit en ſon propre

nom, suivant l'usage du pays, avoient été placés sur des nattes, dans la salle d'Audiance, avant l'arrivée de l'Empereur.

SARIS. 1613.

Saris accompagné du seul Adams, qui lui servoit d'interprete, s'avança respectueusement vers le Trône, où l'Auteur ne nous apprend pas si l'Empereur estoit assis, ni s'il étoit environné d'un nombreux cortege. Après un compliment fort court, Saris présenta au Monarque du Japon la lettre du Roi d'Angleterre. Il la reçut de sa propre main, & l'ayant portée à son front, il donna ordre à son Interprete qui étoit assis derriere lui, de dire à William Adams, qu'il voyoit les Anglois avec plaisir, & que lorsqu'ils auroient pris deux ou trois jours pour se remettre des fatigues d'un si long voyage, il leur feroit donner la réponse qu'il vouloit faire au Roi leur maître. Ensuite il demanda au General Anglois s'il n'avoit pas dessein d'aller voir son fils, qui étoit à *Jedo*. Saris ayant répondu que c'étoit son intention, l'Empereur donna ordre qu'on lui fournît des hommes & des chevaux pour ce voyage. L'Audiance finit par un signe de tête du Monarque, qui fit connoître aux Anglois qu'il étoit temps de se retirer. Saris retrouva le Secretaire & l'Amiral à la porte. Ils le conduisirent jusqu'à l'escalier, où il rentra dans son palanquin pour retourner à son logement.

Il est traité favorablement.

Le 9, il porta au Secretaire les presens qui lui étoient destinés. Mais cet Officier refusa constamment de les recevoir, en protestant qu'il étoit lié par une défense expresse de l'Empereur son maître, & qu'il y alloit de sa tête. Cependant il accepta quelques livres de tablettes d'aloës, comme un grand remede pour sa santé. Saris lui remit un Mémoire contenant les articles du commerce. Il y en avoit quatorze; Kodskedona, qui les trouva trop longs, demanda qu'ils fussent abregés, par la seule raison que les Japonois n'aiment pas les longueurs.

Le 10, Adams fut chargé de porter un abregé des articles au Secretaire, qui les communiqua aussi-tôt à l'Empereur. Ce Prince les approuva tous, à l'exception d'un seul qui regardoit les Chinois. Les Anglois n'ayant pû obtenir la liberté du commerce à la Chine, Saris demandoit qu'il leur fût permis d'amener dans les Ports du Japon les prises qu'ils feroient sur cette Nation, & d'en vendre les marchandises aux Japonois. L'Empereur n'avoit marqué d'abord aucun éloignement pour cette proposition; mais après en avoir conferé avec un Ministre de la Chine, qu'il avoit à sa Cour, il declara que cet article ne seroit jamais accordé. Tous les autres passerent sous le grand sceau, qui n'est pas de cire, comme en Europe, mais qui consiste seulement dans quelques caracteres gravés en couleur rouge. Le Maître de la monnoye ne fit pas les mêmes difficultés que le Secretaire pour recevoir les présens des Anglois; mais il en marqua sa reconnoissance à Saris, en lui envoyant deux robbes de taffetas du Japon. Avec l'intendance de la monnoye, il avoit la qualité de Marchand Imperial, ce qui le mit dans une correspondance plus étroite avec les Anglois, qui lui communiquerent divers essais de leurs marchandises. Il étoit fort estimé de l'Empereur; & ce qui augmentoit beaucoup son credit, il s'étoit engagé par un vœu solemnel à se tuer à la mort de son maître, pour se delivrer de la douleur de lui survivre.

Reglement des articles du commerce.

Refus d'un article.

L'Equipage qui devoit conduire Saris à Jedo, ayant été préparé suivant l'ordre Imperial, il partit le 12 avec son cortége. Le pays qu'il traversa lui

Saris fait le voyage de Jedo.

SARIS. 1613.

Idoles & superstition du pays.

parut fort peuplé. Il admira sur-tout un grand nombre de Fotaquis ou de Temples, entre lesquels il en vit un fort célébre par la statue d'une Divinité nommée *Dabis*. Elle étoit de cuivre, & creuse intérieurement; mais si grande qu'elle n'avoit pas moins de vingt & un ou vingt-deux pieds de hauteur, quoiqu'elle fût dans la posture d'un homme à genoux & les fesses appuyées sur ses talons. Tous les membres étoient d'une grosseur proportionnée. Elle étoit couverte d'une robbe, pour augmenter la veneration du peuple par la richesse de l'habillement. On ne refusa point aux Anglois la permission d'entrer dans l'intérieur du corps, avec d'autres Voyageurs, qui regardoient cette circonstance comme une partie de leur devotion. Le retentissement de la voix y causoit un bruit terrible. Chacun prenant la liberté de graver quelques caracteres sur le cuivre, les Anglois y écrivirent leur nom & l'année de leur passage. Ce Temple est situé sur le grand chemin qui conduit à Tenkaday, autre lieu de pelerinage, où les Grands & le Peuple se rendent avec le même empressement de superstition. William Adams, qui avoit eu la curiosité de faire ce voyage, raconte que tous les mois on amene au Temple de Tenkaday une des plus belles filles du pays, qu'on place avec beaucoup de bienséance, dans une chambre fort ornée. Là, pendant certaines nuits, l'Idole Tenkaday se présente à elle & la traite avec toute la familiarité d'un mari. Il lui explique toutes les difficultés que les Bonzes, (c'est le nom des Prêtres), la prient de lui proposer. Mais lorsqu'il la quitte, & qu'elle fait place à celle qui doit lui succeder, elle se trouve couverte d'écailles, qui ressemblent à celle du poisson. On ignore ensuite ce qu'elle devient. L'Auteur paroît persuadé que c'est le Diable qui se joue ainsi de la crédulité des Japonois, sans faire reflexion que l'intervention des esprits est inutile au milieu des Bonzes.

Saris arrive à Jedo.

Beauté de la Ville.

L'Ambassade Angloise arriva le 14 à Jedo, ville, non-seulement plus grande que Suronga, mais beaucoup plus admirable par la magnificence de ses bâtimens. La plûpart sont bâtis de belles pierres, & dorées dans plusieurs endroits de la façade & du toit. Les fenestres ne sont pas de verre, mais elles n'en sont pas moins grandes; & les planches legeres dont les volets sont composés sont chargées de dorures & de peintures. La principale ruë de la ville est formée par une chaussée qui regne continuellement audessus d'une riviere, avec une ouverture de cinquante en cinquante pas, pour la commodité de l'eau. Les villes de l'Europe ont peu de rues qui soient aussi larges que cette chaussée.

Rue singuliere.

Après avoir fait avertir le Secretaire d'Etat de son arrivée, Saris fut conduit le 15 à l'Audience du Roi. Ce Prince tient sa Cour dans le Château de Jedo, qui est beaucoup plus fort & plus beau que celui de Suronga. Sa garde est aussi plus nombreuse. Saddudona, son Secretaire, étoit pere de Kodskedona Secretaire de l'Empereur. Son mérite & son experience l'avoient fait choisir pour Gouverneur du jeune Prince, qui paroissoit âgé néanmois d'environ quarante-deux ans. Saris fut reçu avec les mêmes cérémonies & les mêmes témoignages de bonté qu'à Suronga. Le Roi parut sensible à la lettre & aux présens du Roi d'Angleterre. Il ordonna des rafraîchissemens pour les Anglois, & leur promit que sa réponse & ses présens pour leur Maître seroient prêts dans peu de jours.

Age & situation du Roi de Jedo.

Le 19, il leur envoya deux armures complettes pour le Roi d'Angleterre; & une épée pour Saris, de celles que les Japonois appellent *Tach*, & qui ne sont à l'usage que des guerriers du premier ordre. SARIS. 1613.

Les Anglois quitterent Jedo le 21; mais au lieu de revenir à Suronga par le même chemin, ils se laisserent volontiers conduire dans une barque du Roi jusqu'à Oringa, ville maritime, d'où ils n'arriverent que le 29 à la Ville Imperiale. Avec quelque empressement qu'ils eussent demandé leur congé, ils furent obligés d'attendre jusqu'au 9 d'Octobre les lettres & les présens de l'Empereur. Cependant on ne diminua rien des civilités qu'ils avoient reçues jusqu'alors, & le Secretaire d'Etat fit plusieurs fois l'honneur à Saris de le visiter dans son logement. Enfin il lui remit la lettre de l'Empereur, que Purchas a conservée dans les caracteres du Japon. Il suffira d'en joindre ici la traduction. Retour de Saris à Suronga.

## *Au Roi de la Grande Bretagne.*

» JE reçois avec plaisir la lettre obligeante de Votre Majesté, qui m'est » apportée par votre sujet le Capitaine Jean Saris, le premier Anglois de » ma connoissance qui soit arrivé dans une partie de mes Domaines, & je » n'ai pas peu de joie d'apprendre quelle doit être la grandeur de votre sa- » gesse & de votre pouvoir pour réunir trois puissans Royaumes sous votre re- » doutable commandement. Je remercie Votre Majesté de la bonté extrê- » me qui l'a portée sans aucune raison de ma part à m'envoyer un présent de » plusieurs choses rares, telles que mon pays n'en produit point & qu'on n'en a » jamais vû. Je les reçois, non comme d'un étranger, mais comme d'un » Prince que j'estime autant que moi-même, & dont je desire que l'amitié » me soit continuée. Je souhaite aussi que votre Hautesse persiste dans la bonne » intention d'envoyer ses sujets dans les parties ou les Ports qu'il lui plaira de ma » domination, où j'ordonnerai qu'ils soient très-bien reçus; louant beau- » coup leur habileté dans la connoissance admirable de la navigation, qui » leur a fait découvrir facilement un pays si éloigné, sans que l'étendue d'un » si grand gouffre, & la crainte d'une infinité de tempêtes & d'orages, leur » ait fait abandonner l'entreprise des découvertes & du commerce, dans la- » quelle ils me trouveront toujours prêts à les favoriser suivant leurs desirs. » J'envoie de mon côté à Votre Hautesse, par votre même Sujet, un petit » témoignage de mon affection, en vous priant de le recevoir comme de » celui qui se rejouit beaucoup de votre amitié. Comme les Sujets de Votre » Majesté ont desiré certains privileges pour le commerce, & la permission » d'établir un Comptoir dans mes Etats, non seulement je leur ai accordé cet- » te faveur, mais pour la rendre plus solide je l'ai confirmée par mon grand » sceau. Donné dans mon Château de Suronga le 4 du neuvième mois, dans » la VIII^e année de notre Dary, suivant notre maniere de compter: demeurant » l'ami de Votre Majesté, le plus haut Commandant dans ce Royaume du Ja- » pon. *Signé plus bas.* MINNA MONTTONO. YEI. YE. YEAS. Lettre de l'Empereur du Japon au Roi d'Angleterre.

Avec cette lettre, on remit à Saris la Patente des Privileges pour le commerce du Japon. Il laissa l'original à Cocks, qui devoit demeurer dans le pays avec la qualité de premier Facteur. Les caracteres de cette piece, comme ceux de la lettre, différent beaucoup des caracteres Chinois. Les lettres de chaque mot sont écrites l'une sur l'autre, & les lignes prennent du Caracteres & écriture du Japon.

SARIS. 1613.

haut du papier jusqu'en bas, en commençant à droite & continuant à gauche jusqu'à la derniere, au bas de laquelle est le sceau.

## *Privileges accordés par Ogoxosama, Empereur du Japon, à Sir Thomas Smith, Gouverneur, & aux honorables Associés de la Compagnie des Indes Orientales.*

Patentes & Priviléges du commerce.

» PRemierement, nous accordons & donnons liberté perpetuelle aux Sujets du Roy de la Grande Bretagne, c'est-à-dire, à Sir Thomas *Smith* » Gouverneur, & à la Compagnie de Marchands des Indes Orientales, de » venir dans tous les Ports de notre Empire du Japon, avec leurs Vaisseaux » & leurs marchandises, sans aucun empêchement pour leurs personnes & » pour leurs biens, d'y resider, de vendre, d'acheter, de faire des échanges » avec toutes sortes de Nations, d'y demeurer aussi long-tems qu'ils le juge- » ront à propos & d'en partir suivant leur inclination & leurs besoins.

» *Item.* Nous les delivrons des droits de la Douanne pour toutes les mar- » chandises qu'ils ont apportées & qu'ils pourront apporter dans nos Royaumes, » ou qu'ils voudront en transporter dans d'autres pays; & nous autorisons les » Navires qui arriveront d'Angleterre à proceder à la vente de leurs marchan- » dises, sans avoir besoin de venir ou d'envoyer davantage à notre Cour.

» *Item.* Nous déclarons que si quelque Vaisseau d'Angleterre étoit en dan- » ger de faire naufrage dans notre pays ou sur nos Côtes, notre volonté est » non-seulement que nos Sujets leur prêtent de l'assistance, mais que les » Marchandises qui auront été sauvées soient rendues au Capitaine, ou au » premier Marchand, ou à ceux qui auront leur Commission. Nous vou- » lons aussi qu'ils ayent la liberté de bâtir pour la commodité de leur com- » merce une ou plusieurs maisons, dans quelque Port de notre Empire qu'ils » en ayent besoin; & qu'à leur départ ils puissent la vendre.

» *Item.* Si quelque Marchand ou quelque autre Anglois sortent de cette » vie dans l'étendue de notre Empire, les biens du mort demeureront à la » disposition du principal Facteur. Si quelque Anglois commet une offense, » le droit de la justice & de la punition appartiendra au principal Facteur, » & nos Loix ne regarderont ni leurs biens ni leurs personnes.

» *Item.* Nous vous commandons, à vous, nos Sujets, qui trafiquerez avec » les Anglois pour quelque partie de leurs marchandises, de les payer fi- » délement, suivant les conventions, sans délai, sans remise, & sans qu'il » vous arrive de leur renvoyer les marchandises achetées.

» *Item.* A l'égard des marchandises propres à notre usage, qu'ils ont appor- » tées, ou qu'ils apporteront à l'avenir, notre volonté est qu'elles ne soient jamais » arrêtées ou confisquées, mais que suivant les conventions de prix qui seront fai- » tes avec les Marchands, elles soient payées au moment qu'elles seront delivrées.

» *Item.* Si dans leurs entreprises pour découvrir d'autres pays, ou pour » le retour de leurs Vaisseaux, ils ont besoin d'hommes ou de vivres, notre » volonté est que vous, nos Sujets, vous leur fournissiez, pour leur argent, » les commodités dont ils auront besoin.

» *Conclusion.* Nous voulons que sans autre Passeport, ils puissent travail- » ler à la découverte de *Yeadzo*, ou de tout autre pays dans l'étendue & » aux environs de notre Empire.

» De notre Château de Suronga, ce premier jour du neuviéme mois, dans » la VIII^e année de notre Dary, ſuivant notre maniere de compter. Scellé » de notre grand Sceau. SARIS. 1613.

*Signé plus bas.* MINNA MONTTONA. YEI. YE. YEAS.

En paſſant par Oringa, Saris obſerva que ce Port eſt excellent, & que les Vaiſſeaux n'y ſont pas moins en ſûreté que dans la Tamiſe au milieu de Londres. L'entrée par la mer eſt auſſi très-ſûre & très-facile. D'où il conclut que les Bâtimens Anglois doivent le preferer à celui de Firando, d'autant plus qu'il n'eſt qu'à quatorze ou quinze lieues de Jedo. A la verité, les beſtiaux & les autres proviſions ne s'y trouvent point dans la même abondance qu'à Firando; mais cette raiſon même ne doit point empêcher qu'on ne lui donne la préférence. Excellence du Port d'Oringa.

Les Anglois, en rentrant à Suronga, trouverent dans cette Ville un Ambaſſadeur Eſpagnol, arrivé des Philippines, qui avoit obtenu ſa premiere audience de l'Empereur, & qui lui avoit préſenté quelques piéces de damas de la Chine, avec cinq gros flacons de vin de l'Europe, mais qui ne put enſuite ſe procurer d'autre accès à la Cour Impériale. Il venoit demander que tous les Portugais & les Eſpagnols qui étoient au Japon, ſans y être autoriſés par le Roi d'Eſpagne, lui fuſſent remis pour être tranſportés aux Philippines. Mais l'Empereur rejetta cette demande, en déclarant que le Japon étoit un pays libre, d'où il vouloit que perſonne ne fût forcé de ſortir. Cependant il ajoûta que ſi l'Ambaſſadeur pouvoit perſuader à quelqu'un de le ſuivre, la même raiſon l'empêcheroit de s'y oppoſer. L'occaſion de cette Ambaſſade étoit le beſoin que les Eſpagnols avoient d'hommes, pour défendre les Molucques contre les Hollandois, qui faiſoient de grands préparatifs pour la conquête de ces Iſles. Liberté établie au Japon.

Saris partit le 9 d'Octobre pour retourner à Firando. Après ſon départ, l'Empereur, qui avoit peu d'inclination pour la Religion chrétienne, ordonna par une proclamation, que tous les Chrétiens ſe retiraſſent à Nangazaki, Ville maritime, éloignée de Firando d'environ huit lieuës, & que ſous peine de mort il n'y en eût point d'aſſez hardis pour faire célébrer la Meſſe à moins de dix lieuës de ſa Cour. Quelques jours après, vingt-ſept Japonnois, tous gens de quelque diſtinction, s'étant aſſemblés en ſecret pour l'entendre dans un Hôpital que les Chrétiens avoient fondé pour les Lépreux, l'Empereur, informé de leur hardieſſe, les fit arrêter, & ne remit leur ſupplice qu'au lendemain. Tandis qu'ils paſſoient la nuit dans une même priſon, le hazard y fit amener un Idolâtre, arrêté pour dettes. Le matin, lorſque les Officiers de la Juſtice vinrent appeller les Chrétiens pour les conduire à la mort, en offrant la vie à ceux qui renonceroient à leur religion, cet homme, qui avoit eu le bonheur de recevoir des inſtructions pendant la nuit, ſortit courageuſement avec les autres, & fut crucifié avec eux. Perſécution contre les Chrétiens.

En ſuivant la route de Suronga à Meaco, les Anglois eſſuyerent une ſi groſſe pluye, que n'ayant pû traverſer les rivieres, ils n'arriverent dans cette Ville que le 16 d'Octobre. Meaco eſt la plus grande Ville du Japon, & n'eſt preſque compoſée que de Marchands. On y voit le principal Temple du pays, bâti de pierres de taille, & peu différent de Saint Paul de Londres pour la grandeur. Il eſt orné d'arches & de colomnes. Un grand nombre de Bonzes y Meaco, Ville très-grande. Temple célébre.

SARIS. 1613.

ſont entretenus aux dépens du Peuple. Les offrandes conſiſtent en riz & en petites piéces de monnoie, nommées Kondrijus, dont vingt ſont le ſchelling d'Angleterre. La principale Idole, eſt une ſtatuë coloſſale de cuivre, à peu près ſemblable à celle de Dabis, dont on a vû la deſcription, mais incomparablement plus grande, car elle s'éleve juſqu'à la voute. Ce Temple, qui avoit été commencé par Tikoſama, venoit d'être achevé par ſon fils. Saris, curieux de ſçavoir ce que c'étoit qu'une maſſe de pierres qu'il vit dans l'enceinte, avec une pyramide au-deſſus, apprit qu'on y avoit renfermé les oreilles & les nez de trois mille Coréens, qui avoient été maſſacrés à la fois. On nourriſſoit ſoigneuſement près du Temple le dernier cheval que Tikoſama avoit monté; & comme il étoit entretenu ſans aucun exercice, cette inaction l'avoit rendu d'une groſſeur monſtrueuſe. L'avenue qui conduit au Temple, a de chaque côté un grand nombre de pilliers de pierre, à dix pas l'un de l'autre, ſur leſquels on a placé des lampes qui brûlent nuit & jour. Les Jéſuites Portugais avoient dans Meaco un fort beau College, où pluſieurs Religieux Japonois du même Ordre prêchent avec autant de zéle que de liberté. Ils ont traduit le Nouveau-Teſtament en langue vulgaire. On comptoit ſept ou huit mille Chrétiens Japonois dans la Ville; mais les Idolâtres mêmes ne faiſant pas difficulté d'abandonner leurs enfans aux inſtructions chrétiennes, il y avoit beaucoup d'apparence que l'Evangile y feroit inſenſiblement beaucoup de progrès. Outre le Temple principal, la religion du pays en a beaucoup d'autres à Meaco. Les artiſans des différentes profeſſions y ſont reſſerrés chacun dans leurs quartiers & dans leurs ruës, ſans qu'on leur permette le melange qui eſt en uſage dans nos Villes d'Europe.

College de Jeſuites Portugais.

C'étoit à Meaco qu'on devoit remettre aux Anglois les préſens deſtinés pour le Roi leur Maître. Ils paſſerent quelques jours à les attendre, parce qu'il manquoit encore quelque choſe à la perfection du travail. C'étoient dix grandes peintures, que les Japonois appellent Beobes, pour tendre une chambre au lieu de tapiſſeries.

Préſent pour le Roi d'Angleterre.

Le 20, étant parti de Meaco, on arriva le ſoir à Fuſchinis. Le lendemain à midi, ils étoient à Zaka, où la populace encore plus inſolente qu'à leur premier paſſage, les ſuivit en leur jettant des pierres, & criant *Toſſin! Toſſin!* c'eſt-à-dire, *Chinois*, *Chinois*; & d'autres, *Koré*, *Koré*, ou *Coréens*. La Galere qu'ils y avoient quittée n'ayant pas ceſſé de les attendre, aux frais du Roi de Firando, ils y rentrerent le 24, & le 6 de Novembre ils arriverent à Firando, où le Roi parut charmé de les revoir.

Les Anglois ſont inſultés en retournant à Firando.

Pendant leur abſence, les Facteurs qu'ils avoient laiſſés dans cette Ville avoient tiré peu d'avantage du Commerce. Saris en apporte deux raiſons: l'une, que n'ayant point encore la permiſſion de l'Empereur, on n'oſoit expoſer librement les marchandiſes en vente; l'autre, que les Hollandois avoient donné de fauſſes impreſſions de leur valeur, en affectant, pour nuire aux Anglois, d'en rabaiſſer le prix. Il ajoute que les Japonois ſe prévenoient d'ailleurs contre les draps de l'Europe, en voyant que les Anglois en faiſoient eux-mêmes peu d'uſage; car les Marchands, comme le Capitaine & les autres Officiers, étoient vêtus de ſoye, & le commun des gens de l'Equipage ne portoit que des étoffes groſſieres. Vous loüez, leur diſoient les Japonois, des marchandiſes pour leſquelles il paroît au fond que vous avez du mépris.

Raiſon de la langueur du commerce.

Saris

Saris prend occaſion de ce préjugé, pour recommander à ſes compatriotes d'employer conſtamment à leur propre uſage les principales matieres de leur commerce, & tout ce qu'ils veulent mettre en vente aux yeux des Etrangers. SARIS. 1613.

Malgré l'inclination que le Roi Foyne avoit conçuë pour les Anglois, le zéle de l'ordre & de la juſtice lui fit condamner ſans ménagement les querelles qui s'élevoient ſouvent parmi eux, & qui alloient quelquefois juſqu'aux combats les plus ſanglans. Le 8, André Polmer, Controlleur du Vaiſſeau, & Willam Marnell, Canonier, ayant paſſé la nuit à terre, ſe querellerent avec tant d'emportement, qu'ils en vinrent aux armes dans un duel régulier, dont ils furent rapportés tous deux mortellement bleſſés. Saris, à qui le Roi s'en plaignit amerement, ſe rendit auſſi-tôt à bord & fit aſſembler tout l'Equipage. Ses reproches & ſes menaces y répandirent la honte & la conſternation. Il ne diſſimula point que le Roi, déterminé à ne pas ſouffrir dans les Anglois ce qui étoit ſéverement défendu aux habitans du pays, lui avoit proteſté qu'il feroit tailler en piéces à coups de ſabre ceux qui donneroient cette ſorte de ſcandale aux Japonois. Et pour inſpirer plus de terreur aux coupables, il fit paroître un Interpréte du Roi, qui fit la même déclaration de la part de ce Prince. A ſon retour, le Roi lui rendit une viſite dans ſa maiſon, & ne reprit ſes manieres careſſantes qu'après s'être fait aſſurer qu'il avoit inſpiré plus de retenuë à tous ſes gens. Querelles entre les Anglois.

Cependant il ſe trouva quelques Anglois, ſi effrayés, ou ſi choqués de la menace du ſabre, qu'ayant abandonné le Bâtiment, au nombre de ſept, ils trouverent le moyen de ſe rendre à Nangazaqui, où ils s'engagerent ſans doute au ſervice des Eſpagnols. Saris fut quelques jours ſans pouvoir ſe procurer les moindres lumiéres ſur leur retraite. Mais ayant appris la route qu'on leur avoit vû prendre, il fit des plaintes ſi éclatantes, qu'elles allerent juſqu'à Domingo Franciſco, Chef des Eſpagnols à Nangazaqui. On fut ſurpris à Firando de voir arriver Jean Comas, Marchand de cette Nation, avec deux lettres, l'une pour Saris, l'autre pour le Facteur Cocks, & des préſens de confitures, qui ne ſurpaſſoient point en douceur, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, les termes enmiellés des deux lettres. Domingo Franciſco témoignoit beaucoup de chagrin de ce que les ſept déſerteurs étoient arrivés dans ſon abſence, & partis du Japon, ſans que lui ni les Jéſuites en euſſent la moindre connoiſſance. Il s'excuſoit auſſi d'avoir jamais dit que les Anglois fuſſent des hérétiques & des pirates. A l'égard des ſept hommes, il croyoit que trois avoient pris la route des Manilles ſur quelque Jonc Japonois, & que les quatre autres étoient montés ſur un Bâtiment Portugais. Mais Saris comprit bien que ces excuſes, qui faiſoient tomber la faute ſur autrui, étoient autant de fables. Il ſçavoit que les Eſpagnols haïſſent les Portugais, n'aiment point les Japonois, & ne ſont pas plus aimés des uns & des autres. Déſertion de ſept Anglois.

La bonne intelligence régnoit ſi conſtamment entre le Roi Foyne & les Anglois, que ce Prince faiſoit ſouvent demander à Saris du bœuf & d'autres proviſions du Vaiſſeau, préparées à la maniere Angloiſe. Ses deux Miniſtres rendoient auſſi de fréquentes viſites au Comptoir. Un jour qu'ils ſe procurerent l'amuſement d'aller à bord avec le Facteur Cocks, le ſeul deſir d'entretenir la paix & l'amitié leur fit répeter à l'Equipage toutes les raiſons qui devoient faire éviter les querelles, & ſur-tout les combats. Non-ſeulement les loix du Les Anglois s'accordent bien avec les Japonois.

SARIS. 1613.

pays condamnoient à mort ceux qui prenoient des armes pour ſe battre, mais elles ordonnoient ſous la même peine à ceux qui les rencontroient, de ſe réunir pour les tuer ſur le champ à coups de ſabre. L'Auteur loüe beaucoup la bonté d'un Seigneur Japonois, nommé Nobezane, ſans expliquer les ſervices qu'il rendit aux Anglois, ni le rang qu'il tenoit dans l'Etat.

Saris ſe procure des Matelots du Japon.

Le 14, Saris envoya ſon Interpréte aux deux Rois, pour leur demander une douzaine de Matelots habiles, qu'il ſe propoſoit de mener juſqu'en Angleterre. Les deux Princes étant alors engagés dans d'autres affaires, l'Interpréte ne put parler qu'aux Sécretaires, qui lui répondirent qu'une demande de ſi peu d'importance ne méritoit pas l'attention de leurs Maîtres, & qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de gens deſœuvrés qu'on trouveroit toujours diſpoſés à partir. Ils ajouterent que les Hollandois en avoient emmenés pluſieurs, mais qu'on ignoroit quel avoit été leur ſort, & celui même du Vaiſſeau.

Danſe d'ours. Grace accordée à Saris.

Le 18, les Anglois reçurent la viſite du Roi, qui leur avoit fait offrir le ſpectacle d'une danſe d'ours. Il n'y eut perſonne au Comptoir qui ne s'attendit effectivement à voir des ours apprivoiſés. Mais c'eſt un nom que les Japonois donnoient à trois Courtiſannes & à quelques Comédiens, qui danſoient avec des peaux d'ours. Ils amuſerent long-tems l'Aſſemblée par une muſique & des figures de danſes, qui cauſerent peu d'admiration aux Anglois. Le 19, Saris fut vivement ſollicité par le Chinois de qui il loüoit ſa maiſon, & par un Facteur Portugais, nommé Georges Duras, de s'employer auprès du Roi pour la liberté de deux honnêtes Japonois, dont tout le crime étoit d'avoir exhorté un voleur à ſe ſauver par la fuite. Il n'étoit queſtion que d'un petit morceau de cuivre, qui ne valoit pas trois ſols. Cependant le voleur n'ayant pû éviter d'être pris, fut condamné à mort ; & ceux qui lui avoient conſeillé de fuir auroient ſubi le même châtiment, ſi Saris n'eût demandé grace pour eux avec beaucoup d'inſtances.

Viſite du Roi de Krats, & galanterie de Saris.

Le 20, Samedon, Roi de Krats, qui étoit venu rendre une viſite d'amitié au Roi Foyne, fit prier les Anglois de le recevoir à bord, pour admirer toutes les curioſités de leur Vaiſſeau. Comme il devoit être accompagné des deux Princes de Firando, Saris ſe crut obligé de leur faire une réception d'autant plus galante, qu'il commençoit à n'être pas éloigné de ſon départ. Elle commença par une décharge de l'artillerie, qui fut ſuivie d'un magnifique feſtin, d'un concert de muſique, & de pluſieurs danſes à l'Angloiſe. La fête finit, à la priére du Roi Samedon, par un exercice des Canoniers Anglois, qu'on fit tirer à la marque pour un prix qui leur fut propoſé. Les trois Princes furent ſi ſatisfaits de la galanterie de Saris, qu'ils lui envoyerent chacun deux picques Japonoiſes & un Katan.

Dettes des Anglois payées.

Les préparatifs des Anglois pour leur départ ne pouvant être cachés aux habitans de Firando, il s'en préſenta pluſieurs à Saris, avec de grandes marques d'inquiétude pour les dettes de quelques particuliers de l'Equipage. Leurs plaintes allarmerent les Officiers du Vaiſſeau, parce qu'elles pouvoient avoir d'autres ſuites. On prit le parti de payer ſur le champ tout ce qui étoit dû, en ſe réſervant le droit de déduction ſur les gages des débiteurs : & pour arrêter la défiance des Japonois, Saris fit déclarer qu'à l'exemple des Hollandois il laiſſeroit dans ſon abſence un Comptoir à Firando. En effet, quoiqu'il n'eût

pas d'ordre exprès de la Compagnie pour cet Etabliſſement, il conſideroit que d'autres Capitaines en avoient formé de la même nature à Siam & à Patane; que la Patente de l'Empereur lui en accordoit la liberté; & qu'il lui reſtoit aſſez de marchandiſes pour fournir à l'entretien des Facteurs juſqu'à l'arrivée de quelqu'autre Vaiſſeau de la Compagnie. Le Conſeil, qu'il aſſembla pour déliberer encore ſur une affaire de cette importance, s'étant trouvé de même avis, il choiſit pour compoſer le Comptoir, huit Anglois & cinq Japonois; trois avec la qualité d'Interprétes, deux avec celle de domeſtiques. Richard Cocks, nommé pour les commander, reçut ordre non-ſeulement de joindre aux lumiéres qu'on s'étoit déja procurées ſur le Commerce du Japon, toutes celles qu'il pourroit tirer de l'expérience, mais encore d'étendre ſes recherches juſques dans la Corée, le Tushmay & les autres pays voiſins, pour obſerver s'il n'y avoit point des avantages plus conſidérables à s'y promettre.

SARIS. 1613.

Saris établit un Comptoir à Firando.

Le 5 de Décembre, Cocks & ſes compagnons vinrent faire leurs adieux à bord. On nous a conſervé leurs noms: William Adams, qui ne ſe laſſoit pas de vivre au Japon, après y avoir déja paſſé douze ans; Tempeſt Pencok, Richard Wickam, William Eaton, Walter Carwarden, Edouard Sares, & William Nelſon. Leurs appointemens annuels étoient de cent livres ſterling. Saris, déterminé à mettre à la voile dès le même jour, fit la revûë de ſon Equipage, qui ſe trouvoit réduit à quarante-ſix Anglois, cinq Swarts, quinze Japonois & trois paſſagers. Par les obſervations, qu'il renouvella fort exactement, il trouva l'Iſle de Firando au 33e degré 30 minutes de latitude du Nord; & pour variation, 2 degrés 50 minutes, Eſt.

Derniers adieux & noms des Facteurs.

Le plan de la navigation étoit de ſe rendre à Bantam, en ſuivant les Côtes de la Chine. On eut d'abord le vent ſi favorable, qu'ayant porté au Sud par Oueſt, on ſe trouva le lendemain à ſoixante-neuf lieues de Firando. Ce ne fut pas ſans avoir ſenti le grand Courant, qui ſort entre la Corée & la Chine, ni ſans avoir éprouvé la violence de cette Mer. Etant au 29e degré, on porta à l'Oueſt-Sud-Oueſt, pour doubler le Cap de Lambor. La Mer étoit ſi groſſe & le vent ſi impétueux, que les Matelots eurent beſoin d'employer tout leur art.

Le Vaiſſeau Anglois quitte le Japon.

Le 12, avant le jour, la ſonde donna trente-cinq braſſes ſur un fond bourbeux. Le matin, lorſqu'on ſe jugeoit fort proche des Côtes de la Chine, on s'apperçut que ce qu'on avoit pris pour la terre n'étoit qu'une Flotte de plus de trois cens Joncs, dont les moindres paroiſſoient de vingt ou trente tonneaux. Il en vint deux aſſez près du Vaiſſeau. On ne fut pas tenté de les arrêter, après les avoir reconnus pour des Pêcheurs: mais on fit inutilement toutes ſortes de ſignes pour engager quelques-uns de leurs Matelots à venir à bord. Avant midi on découvrit, à quatre lieues, deux Iſles qui ſe nomment *les Pêcheurs*, vers le 25e degré 55 minutes de latitude du Nord. Enſuite on porta au Sud-Sud-Eſt, en ſuivant la terre avec un très-gros vent. A ſept heures du ſoir, la lumiére de la Lune fit reconnoître un roc, qui ſe trouvoit directement dans la courſe du Vaiſſeau, & qui doit être, ſuivant le calcul de Saris, à douze lieues des Iſles des Pêcheurs. On s'en approcha d'environ deux fois la longueur du Vaiſſeau, ſans trouver moins de trente braſſes. Saris fit porter de-là au Sud, avec le vent conſtamment en poupe.

Route depuis Firando, juſqu'à Bantam.

Le 13, on tourna au Sud-Oueſt, en ſuivant à cinq lieues les Iſles qui ſont

SARIS. 1613.

au long des Côtes de la Chine. Le 14 on tint la même courſe ; & le jour ſuivant on apperçut quantité de Bâtimens pêcheurs, auxquels la violence du vent ne permit pas de parler ; mais ils firent ſigne au Vaiſſeau de porter à l'Oueſt. Ce fut du moins le ſens qu'on crut devoir donner à leurs ſignes, parce qu'on n'étoit alors qu'à trois lieues de la terre. La latitude étoit ce jour-là de 21 degrés 40 minutes du Nord ; & depuis le 12 on crut n'avoir pas fait moins de cent-quarante lieues. Les Iſles qui bordent les Côtes de la Chine ſont plus au Sud qu'on ne les a placées dans les Cartes. Vers trois heures après midi, on eut la vûe de l'Iſle San-cha ; & s'en étant approché juſqu'à deux lieues, on porta de-là vers le Sud-Oueſt au long de la terre.

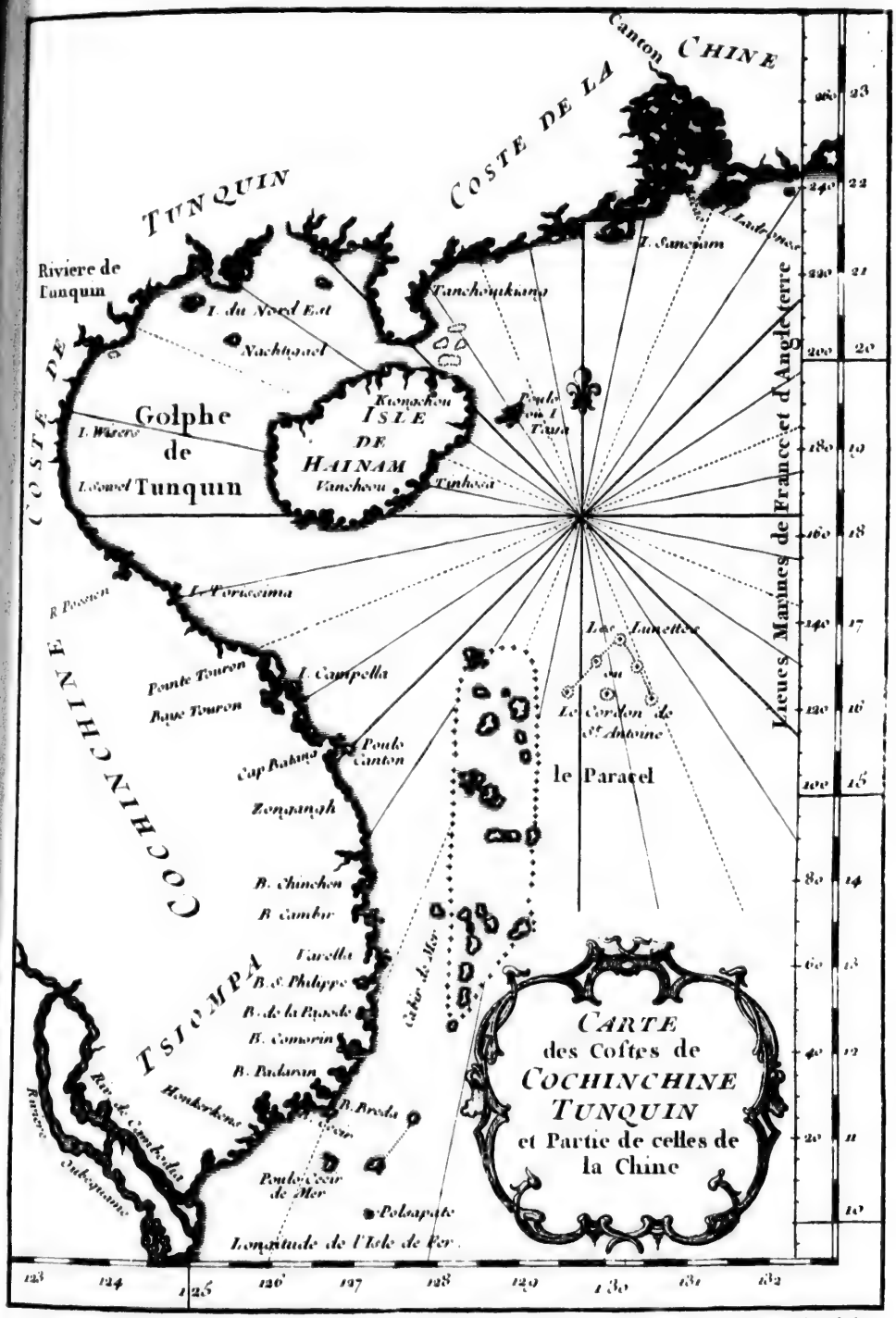
Erreur des cartes.

Le 18, la latitude étoit de 15 degrés 43 minutes du Nord ; & depuis le 15 on crut avoir fait cent-quarante lieues Sud-Oueſt par Sud. A cinq heures après-midi, on eut la vûë de Pulo-Kotan, à cinq lieues de diſtance. Cette Iſle, qui paroît fort haute, eſt à vingt lieues, vers l'Oueſt, d'un fameux rocher, nommé Plaxel. La ſonde ne trouva point de fond dans cette grande mer. Mais le matin du jour ſuivant, on eut la ſatisfaction de reconnoître à deux lieues la Côte de Kamboya, qu'on ſuivit Sud par Eſt, ſans perdre la terre de vûë. On ſe trouvoit à midi au 13ᵉ degré 31 minutes du Nord, après avoir fait quarante-quatre lieues depuis le midi du jour précédent. On continua d'avancer au Sud-Sud-Oueſt, ſans trouver de fond à cinquante braſſes, quoiqu'on ſe tînt conſtamment à deux lieues du rivage. Les Cartes placent Kamboya trop à l'Eſt ; car la courſe qu'on eſt obligé de prendre à quelque diſtance pour ſuivre les Côtes, fit connoître à Saris que cette terre eſt Sud-Sud-Oueſt & Nord-Nord-Eſt. Elle eſt bordée de quantité de rocs, qui ſe préſentent comme autant d'Iſles, l'une à la diſtance d'une lieue, l'autre d'une lieue & demie. Mais elle n'a point d'autres dangers, de ceux du moins qui peuvent s'appercevoir. Saris obſerve encore qu'on trouve les vents de commerce au long du rivage. Le 20, on étoit au 10ᵉ degré 53 minutes du Nord, après avoir fait cinquante-quatre lieues Sud par Oueſt. Deux heures après, on eut la vûë d'une petite Iſle, qu'on prit pour celle qui eſt à l'extrêmité des Baſſes, & qui ſe nomme Pulo-Siti. On porta au Sud-Oueſt, pour doubler cette Iſle, en conſultant toujours le Journal de Linſchoten, qu'on avoit pris pour guide depuis Firando, & qui s'étoit trouvé fort exact. Le 21, on eut pour latitude 9 degrés 43 minutes du Nord ; &, ſuivant les calculs, on avoit fait trente-quatre lieues. Pulo-Kondor ſe fit voir à cinq lieues le matin du jour ſuivant, & l'on crut avoir fait quarante-une lieues, Sud-Oueſt par Oueſt, en ſe trouvant à midi au 8ᵉ degré 20 minutes du Nord. On porta de-là au Sud-Sud-Oueſt, vers la terre qui ſe nomme les Sept-Points.

Autre erreur des cartes.

Le 25, à quatre heures du matin, on apperçut Pulo-Timon, dont on n'étoit qu'à cinq lieues. La latitude, 2 degrés 38 minutes du Nord ; & par les calculs, on crut avoir fait cent-une lieues Sud-Sud-Oueſt $\frac{1}{4}$ Oueſt, depuis le 22. Le 28, après avoir fait quatre-vingt-deux lieues Sud-Sud-Eſt depuis le 25, on crut pouvoir juger à la vûë, qu'on n'étoit qu'à une lieue & demie de China-Bata, qui eſt une terre baſſe, couverte d'arbres & de ronces vers la pointe Sud-Oueſt. En portant l'après-midi au Sud-Sud-Eſt, entre pluſieurs petites Iſles qui forment les Détroits de China-Bata, on trouva que ces Détroits ſont exactement placés dans la Carte de Janſon Mole, Hollan-

On approche de China-Bata.


Canton CHINE
COSTE DE LA
TUNQUIN
Riviere de Tunquin
I. du Nord Est
Nachtpanel
COSTE DE
Golphe de Tunquin
I. Wuero
I. Cowel
Konoichen
ISLE DE HAINAM
Vanchoen
Tinhoea
Vanchoquikang
I. Sancian
I. Ladrones
Lieues Marines de France et d'Angleterre
R. Pouson
I. Poracima
COCHINCHINE
Pointe Touron
Baye Touron
I. Campella
Cap Babano
Poulo Canton
Zenpangh
le Paracel
Lac Lunettes
Le Cordon de St Antoine
B. Chinchen
B. Cambir
Varella
TSIOMPA
B. de Philippe
B. de la Pagode
B. Comorin
B. Padaran
Rivi. de Cambodia
Kanoca
Oukeptam
Poulo Ceor de Mer
Poulo Ceor
B. Breda
Polapate
Cabo de Mer
Longitude de l'Isle de Fer
CARTE des Coftes de COCHINCHINE TUNQUIN et Partie de celles de la Chine

Tom. II. N° 3.

dois, qui avoi
pon, Anglois
Le 29, un p
la ſonde, qui
aſſez élevé, q
fort éloigné,
ſe, mais il eſ
La latitude d
Sud par Oueſt
couvrir de tou
bon fond de
Le 30 au m
voile à Corc
Swarts. Saris
ſeau le Trac
demi Oueſt,
çoit avec tou
au bruit des
tôt couler l'a
tion ſauva le
mençant à b
matin du jo
d'une Iſle. C
un mille ſur
Iſles, qui pr
puis neuf ju
va, qu'on v
un calme,
eut un peu
point d'avo
heures du m
en Europe.
tât de cette
Le 3, on
de Saris fu
gaiſon. L'e
toient poin
tort aux An
Europe, i
Kevi, Ma
De dix
Anglois pe
perdu qu'
juger com
Il rendit
préſens.
gaſins & d

dois, qui avoit fait préſent de ce fruit de ſes obſervations au Capitaine Hippon, Anglois, de qui la Compagnie des Indes l'avoit reçu.

SARIS. 1613.

Le 29, un peu avant midi, l'eau changeant tout d'un coup de couleur, on jetta la ſonde, qui ne trouva que ſept braſſes & demie. Bien-tôt on apperçut un roc aſſez élevé, qui paroît triangulaire & fort aigu du côté du Sud. Il n'eſt pas fort éloigné, à l'Oueſt, de l'entrée des Détroits. Sa ſituation eſt dangereuſe, mais il eſt placé fort exactement dans les Cartes, avec ſes profondeurs. La latitude de ce jour étoit de 4 degrés 6 minutes du Nord; & la courſe au Sud par Oueſt, de trente lieues. La multitude de baſſes que la ſonde fait découvrir de tous côtés, obligea de jetter l'ancre le ſoir ſur ſept braſſes d'un fort bon fond de ſable.

Ecueil fort dangereux.

Le 30 au matin, on vit paroître le Vaiſſeau Anglois le Darling, qui faiſoit voile à Coromandel. Son Equipage étoit de vingt-un Anglois, & neuf Swarts. Saris apprit d'eux la mort de Sir Henri Middleton & la perte du Vaiſſeau le Trade-Increaſe. On porta pendant le jour au Sud-Sud-Oueſt, demi Oueſt, & l'on fit quinze lieues. La nuit ſuivante, tandis qu'on avançoit avec toutes les voiles, quelques Matelots prêterent heureuſement l'oreille au bruit des flots, qui battoient ſur une chaîne de rocs abîmés. On laiſſa auſſitôt couler l'ancre, ſur un fond de dix-ſept braſſes & demie. Cette précaution ſauva le Vaiſſeau d'un péril d'autant plus preſſant, que la marée commençant à baiſſer, il auroit pû demeurer engagé au milieu de cet écueil. Le matin du jour ſuivant on eut la vûë de la haute terre de Sumatra, & celle d'une Iſle. On paſſa enſuite au long d'une chaîne de rocs, qui n'étoient qu'à un mille ſur la droite, en laiſſant de l'autre côté à deux lieues trois petites Iſles, qui préſentent la forme d'un triangle. Cependant le fond ſe trouvant depuis neuf juſqu'à vingt-deux braſſes, on ſe ſeroit approché de la Côte de Java, qu'on voyoit à ſept ou huit lieues, ſi l'on n'eût été fixé tout d'un coup par un calme, qui dura toute la nuit & tout le jour ſuivant. Le 2 de Janvier, on eut un peu de vent, à l'aide duquel on remit à la voile. Mais on ne regretta point d'avoir été retenu plus de vingt-quatre heures, lorſqu'entre huit & neuf heures du matin on rencontra l'Expédition, Vaiſſeau Anglois, qui retournoit en Europe. Il n'y eut point d'Anglois, dans l'Equipage de Saris, qui ne profitât de cette occaſion pour écrire à ſes amis d'Angleterre.

Dangers que les Anglois évitent.

1614.

Le 3, on entra heureuſement dans la Rade de Bantam. Mais la ſatisfaction de Saris fut troublée, par le chagrin de n'y trouver rien de prêt pour ſa cargaiſon. L'excuſe de ceux qu'il y avoit laiſſés dans cette vûë, fut qu'ils ne s'étoient point attendus à le revoir ſi-tôt. Cette négligence cauſa beaucoup de tort aux Anglois; car lorſqu'on fut à Bantam, & qu'étant prêts de retourner en Europe, ils vouloient charger du poivre, on en fit monter le prix à l'excès. Kevi, Marchand Chinois, le déclara ouvertement à Saris.

Ils relâchent à Bantam.

De dix hommes dont le Comptoir de Bantam étoit compoſé, au départ des Anglois pour le Japon, il ne s'en trouvoit que cinq de vivans. Saris n'en avoit perdu qu'un dans le voyage de Firando à Bantam. L'état du Comptoir lui fit juger combien il étoit néceſſaire de ſe ménager la faveur du Gouvernement. Il rendit des devoirs aſſidus au Gouverneur de Bantam, & lui offrit divers préſens. Mais il n'apporta pas moins de ſoins à rétablir l'ordre dans les magaſins & dans leur adminiſtration. La dépenſe du Comptoir, qui étoit exceſſi-

Etat du Comptoir de Bantam, & réparations de Saris.

SARIS. 1614.

ve en liqueurs fortes, fut réduite à de juſtes bornes, & le nombre des Eſclaves Indiens diminué. Avec beaucoup d'attention à ſatisfaire tout le monde, Saris obtint que le prix du poivre fût moderé. Il en acheta mille ſacs, de Kevi & de Lakmoy, deux des plus riches Négocians de la Ville, à treize piéces de huit pour dix ſacs. Dans le poids, il s'apperçut de quelques différences, qui n'étoient point à ſon avantage. Loin d'en prendre droit de faire des plaintes trop dures, il n'employa que des politeſſes pour faire remarquer cette injuſtice; & ſes reproches furent accompagnés d'un préſent de cinq piéces de huit, qu'il fit au premier Commis. Il en fut dédommagé par des témoignages efficaces de zéle & de reconnoiſſance. Au milieu de tant de ſoins, il eut à ſe défendre d'un accident terrible, qui lui fut cependant moins funeſte qu'aux habitans de Bantam. Le 16, étant ſur ſon Vaiſſeau, il vit toute la Ville en flammes, & l'ardeur du feu déchaînée avec tant de furie, qu'il jugea toutes ſortes de remédes impoſſibles. Il ſe hâta d'envoyer ſes gens au rivage, pour donner au Comptoir des ſecours qu'il ne croyoit que trop inutiles. Ils trouverent la Ville entiérement brûlée; mais, par une faveur extraordinaire du Ciel, les Comptoirs d'Angleterre & de Hollande avoient eu le bonheur d'échaper aux flammes.

Terrible incendie.

Deux Chinois traduiſent la Lettre du Roi de Firando.

Le 20, Saris pria Lakmoy & Lan-chinq, deux Négocians Chinois, de traduire en langue Malayenne la Lettre du Roi de Firando au Roi d'Angleterre. Elle étoit en caracteres de la Chine. La voici, telle que l'Auteur a cru devoir la conſerver.

» TRE'S puiſſant Roi, je ne puis aſſez vous exprimer combien votre » Lettre affectionnée & votre noble préſent, qui m'ont été rendus par » votre Sujet le Capitaine Jean Saris, ont répandu de joie dans mon cœur, » ni combien je m'eſtime heureux de jouir de l'amitié de votre Hauteſſe. Je » vous en fais mes remercimens, & je vous en demande la continuation. Ma » joie eſt extrême d'avoir vû arriver vos Sujets dans ma petite Iſle, après un » ſi long & ſi dangereux voyage. Ma bonne volonté & mon ſecours ne leur » manqueront point dans leur digne & louable entrepriſe de découvrir de » nouvelles terres & d'exercer le Commerce. Je ne puis trop exalter leur » diligence & leur zéle. Ainſi me rapportant à eux-mêmes du récit de ce que » j'ai fait pour eux & des bons traitemens qu'ils ont reçus de moi, j'envoie à » votre Hauteſſe une petite marque de mon eſtime, & je lui ſouhaite une » longue vie. De mon Château de Firando, le 6 de notre dixiéme mois. » Votre affectionné ami, le Commandant de l'Iſle de Firando au Japon. » FOYNE-SAM-MASAM.

Remarque ſur le nom.

Les deux Chinois ne s'accorderent point ſur la prononciation du nom du Roi. Lanching vouloit que ce fût Foyne-Foſchi-Sam; & Lakmoy le prononçoit comme il eſt ici. L'Auteur obſerve que cette différence vient d'un défaut des caracteres Chinois, & que pour exprimer les noms propres, on eſt obligé à la Chine d'emprunter les caracteres des autres mots qui ont le même ſon ou qui en approchent le plus; ce qui cauſe beaucoup d'erreurs. On trouve la même remarque dans Joſeph Acoſta.

Le 22, Bantam fut affligé d'un nouvel incendie, qui conſuma quelques

reſtes de maiſons échapées aux dernieres flammes. Mais les Comptoirs de Hollande & d'Angleterre furent encore préſervés. SARIS. 1614.

Le 26, il arriva un Bâtiment de mille tonneaux, dont l'Equipage s'étoit révolté dans l'Iſle Mayo, juſqu'à prendre les armes pour égorger ſes Officiers. Cet horrible complot avoit été découvert par un Ecoſſois, qui en avoit averti le Capitaine. Les chefs de la ſédition avoient été ſurpris au moment marqué pour l'exécution de leur crime, & jettés ſur le champ dans la mer. Il ſe trouvoit ſur le même Vaiſſeau pluſieurs ſoldats Anglois & Ecoſſois. Sédition ſur un Vaiſſeau Hollandois.

Le premier de Février, on fut ſurpris au Comptoir Anglois de voir revenir le Darling, qu'une tempête furieuſe avoit mis dans la néceſſité de ſe radouber. Il fut réſolu, dans une aſſemblée de tous les Chefs, qu'il remettroit à la voile inceſſamment pour Sokadana, dans l'Iſle de Borneo, & que de-là il iroit à Siam & à Patane.

Enfin Saris, ayant achevé ſa cargaiſon, leva l'ancre le 13 de Février. Il obſerva dans les Détroits de la Sonde, que la marée y monte pendant douze heures à l'Eſt, & que le reflux à l'Oueſt dure auſſi douze heures. Le 16 de Mai, il arriva dans la Baye de Saldanna, où il trouva un Vaiſſeau de Londres, nommé *la Concorde*. Avant qu'il en eut pû recevoir des informations, quelques Habitans du Pays s'approchant dans leurs Barques, lui firent des plaintes fort vives par leurs ſignes. Ils accuſoient l'Equipage de la Concorde de les avoir inſultés ſans raiſon, & de leur avoir enlevé deux hommes. A la vérité ces malheureux Négres s'étoient défendus, & reconnoiſſoient même qu'ils avoient bleſſé quelques Anglois; mais n'ayant pas commencé la querelle, ils demandoient que les deux Priſonniers leur fuſſent reſtitués, & que ſi les Européens n'avoient pas beſoin de leurs ſervices, ils ne vinſſent pas troubler leur repos. Saris s'employa volontiers pour terminer ce différend. Il en eut plus de facilité à ſe procurer des rafraîchiſſemens, pendant vingt-trois jours qu'il paſſa dans la Baye; &, prenant le parti de faire ſaler une groſſe proviſion de chair de bœuf, il trouva, contre l'opinion commune, que le ſel y prenoit auſſi-bien qu'en Europe. Un Vaiſſeau Hollandois, qui faiſoit voile à Bantam, ſous la conduite du Capitaine Cornelio Van-Harte, vint jetter l'ancre le 19, à la portée de la voix du Vaiſſeau Anglois. Départ de Saris pour l'Europe. Il appaiſe les Négres de Saldanna.

Le 27 de Septembre Saris arriva heureuſement à Plymouth.

On trouve à la fin de ſon Journal quelques remarques détachées, dont il vante la certitude. Yedzo, dit-il, en faiſant remonter ſes Lecteurs à l'année 1613, eſt une Iſle éloignée du Japon d'environ dix lieues au Nord-Oueſt. Ses Inſulaires ſont blancs, & de fort bon caractere, mais ſi couverts de poil qu'à la premiere vûe on les prend pour des ſinges. Ils n'ont point d'autres armes que l'arc, mais leurs fléches ſont empoiſonnées. L'Iſle produit de la poudre d'or, que les Habitans donnent en échange aux Japonois pour les néceſſités de la vie. Ils ne connoiſſent l'uſage des poids & des meſures que ſur le bord de la mer, où ſe font ces échanges. Le plomb, le fer & le riz ſont les principales marchandiſes qu'ils reçoivent du Japon. Leur Ville capitale, ou plutôt celle qui eſt connue par le commerce, ſe nomme Machma. Les Japonois y ont plus de cinq cens familles, & un Fort dont le Gouverneur porte le nom de Machmadona. C'eſt là que la plus grande partie des Inſulaires vient tous les ans, ſur-tout au mois de Septembre, pour y faire Remarques ajoûtées à ſon Journal. Ville de Machma dans l'Iſle d'Yedzo.

SARIS. 1614.

leurs proviſions. Au mois de Mars, ils y apportent du ſaumon & d'autre poiſſon ſec. Les Japonois n'ont de commerce reglé qu'avec cette Ville. Plus loin au Nord, on trouve d'autres Peuples d'une ſi petite ſtature, qu'ils ne ſont connus que ſous le nom de Nains. Entre l'Iſle d'Yedzo & le Japon, il y a un courant fort impetueux, qui part de la Corée, & qui a ſa direction à l'Eſt-Nord-Eſt. Les vents ſont ici géneralement, comme au Japon, Nord depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Mars, & Sud pendant l'autre partie de l'année.

### *LATITUDES.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Iſles d'Angoxas | 16 | 20 S. | Bachian | 0 | 50 S. |
| Variation | 13 | 00 | Variation Eſt | 4 | 48 |
| Iſle près de Mozambique | 16 | 32 | Pelebere | 0 | 26 |
| Longitude | 76 | 10 | Variation | 3 | 28 |
| Variation Oueſt | 11 | 50 | Fort Eſpagnol à Tidor | 0 | 50 |
| Iſle de Moyella | 12 | 13 | Iſle Doy | 2 | 35 |
| Baye de Tamarin | 12 | 35N. | Variation Eſt | 5 | 20 |
| Variation Oueſt | 18 | 42 | Firando | 33 | 30 |
| Cap de Comorin | 7 | 42 | Variation Eſt | 2 | 50 |
| Machian | 0 | 15 | | | |

## CHAPITRE VI.

### *Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, juſqu'au même mois 1609.*

SARIS. 1606.

Remarques préliminaires.

CET article eſt annoncé dans le précedent, comme une ſuite utile & curieuſe du même Journal. Mais il ſemble au contraire que ſi l'on conſidere la fortune de Saris dans ſes differens dégrés, ſon voyage au Japon avec la qualité d'Amiral, & même l'ordre ſimple des années, il auroit dû faire l'ouverture de cette longue Relation. Auſſi les Auteurs de ce Recueil n'apportent-ils pas d'autre raiſon pour juſtifier un renverſement ſi manifeſte, que le reſpect qu'ils ont cru devoir aux intentions de l'Auteur. C'eſt Saris même. Il étoit Facteur au Comptoir Anglois de Bantam, lorſqu'il prit la peine de recueillir toutes ces obſervations, qui peuvent ſervir de ſupplément à celles d'Edmond Scot.

Le 7 d'Octobre 1605, l'Amiral Henri Middleton, & le Capitaine Chriſtophe Colthurſt, partirent de Bantam pour retourner en Angleterre. Les Anglois du Comptoir tuerent le 8 un Eſclave de Keygno Varo, Seigneur de Bantam, dans l'entrepriſe actuelle de brûler leur maiſon.

Les Anglois accuſés de violence.

Le 23, quelques Hollandois, arrivés ſur un Jonc de Priaman, raconterent indiſcrétement que Sir Edouard Michelburne & le Capitaine Davis étoient ſur cette Côte, & qu'ils avoient pris dans les Détroits un Jonc de Guzarate, qui venoit de Bantam à Priaman. Sur le bruit de cette nouvelle, les Anglois du

du Comptoir furent appellés le 25 à la Cour. On leur demanda s'ils connoiſſoient Michelburne, & s'il étoit vrai qu'il eût commis une telle violence contre les amis du Roi, qui ne lui avoient fait aucun mal ? Ils répondirent qu'à la verité ils connoiſſoient un Anglois de ce nom, mais qu'ils ignoroient s'il étoit dans ces Mers, & s'il s'étoit ſaiſi d'un Bâtiment Guzarate ; ou que ne l'ayant appris que par le récit des Hollandois, ils y ajoûtoient ſi peu de foi, qu'ils ſoupçonnoient au contraire de cette injuſtice un Vaiſſeau de Hollande qui étoit ſorti de la Rade de Bantam deux jours avant le départ du Guzarate. Leur apologie fit ſuſpendre du moins les réſolutions de la Cour juſqu'à d'autres éclairciſſemens. Le 26, Verhagen, Amiral Hollandois, partit pour la Hollande avec deux Vaiſſeaux. Michelburne arriva le 29. On s'attendoit à voir renouveller la querelle du Guzarate ; mais ſoit que la Cour eût réſolu de ſe borner à ſes premieres plaintes, ou qu'elle craignît une réponſe trop ferme, cette affaire fut enſevelie dans le ſilence. Cependant Saris & Towſon prierent Michelburne de ménager les amis du Roi de Bantam. Il s'y engagea par une promeſſe, que les deux Facteurs ne manquerent pas de communiquer à la Cour ; &, le 2 de Novembre, il partit pour les Détroits de Pallingban.

SARIS. 1606. Il ſe juſtifient à la Cour.

Le 13, à l'arrivée d'un petit Bâtiment Hollandois, nommé *le Petit-Soleil*, il en partit un autre pour aller à la découverte d'une Iſle qu'on nommoit, ſans la connoître, l'Iſle de la nouvelle Guinée, où l'on prétendoit, ſur divers bruits, qu'il ſe trouvoit de l'or en abondance. Ce ſecours auroit été néceſſaire aux Hollandois dans les triſtes circonſtances où leur Comptoir étoit réduit à Patane. Il y avoit été conſumé depuis peu par les flammes, avec toutes leurs marchandiſes. Leur Amiral Warwick répara néanmoins une partie de cette perte, par la priſe d'une riche Caraque Portugaiſe, qui faiſoit voile à Macao avec ſa cargaiſon de ſoye crue & d'autres richeſſes.

Les Hollandois vont à la découverte d'une nouvelle Iſle.

Le 2 de Janvier 1607, un Jonc de Bantam, freté par les Chinois de cette Ville, mit à la voile pour Tamor. Sa cargaiſon étoit compoſée de plaques d'argent fort minces, de la grandeur de la main, de fer d'Angleterre, de porcelaine groſſiere, de taffetas, de paons de la Chine & de petites cloches. Mais les Chinois revinrent bientôt, en faiſant retentir leurs plaintes contre Michelburne, qu'ils accuſoient de leur avoir enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils en demanderent la reſtitution au Comptoir, qui allegua pour ſa défenſe que le Vaiſſeau de Michelburne n'appartenoit point à la Compagnie des Indes Orientales, & que n'ayant aucune relation avec les Anglois de Bantam, ils ne devoient pas répondre de ſa conduite.

1607.

Plaintes des Chinois de Bantam contre les Anglois.

L'Amiral & le Scha Bandar, qui étoient aſſez bien diſpoſés pour les Anglois, trouverent des moyens de conciliation. Mais la vengeance tomba ſur une Fregate Hollandoiſe, qui revenoit alors des Moluques. Elle en apportoit les Marchands de cette Nation, que Baſtianſon y avoit laiſſés, & qui avoient été dépouillés & chaſſés par les Eſpagnols. Ayant rencontré à dix lieues de Jackatra la Flotte de Bantam, qui revenoit de Pallingban, où elle avoit porté la guerre, les malheureux Hollandois n'y trouverent que des Ennemis & des Voleurs, qui acheverent de les ruiner par le pillage. En vain s'efforcerent-ils d'obtenir la reſtitution de leurs biens à la Cour de Bantam. On écouta leurs plaintes, mais ſans leur accorder la moindre ſatisfac-

Les Hollandois en portent la peine.

tion. La Flotte Javane arriva le 29, & ne fit qu'insulter à leur disgrace.

SARIS. 1607.

Le 15 de Juin, un Capitaine Chinois de Bantam, arrivé de Banda avec une riche cargaison de fleur & de noix de muscade, apprit à Saris que les Hollandois avoient découvert l'Isle de la nouvelle Guinée, & que le Vaisseau qui avoit formé cette entreprise étoit actuellement à Banda. Mais les gens de l'Equipage racontoient qu'étant descendus au rivage pour lier commerce avec les Habitans, ils avoient été reçus avec une nuée de fléches, qui avoient tué neuf Hollandois. Ces riches Insulaires n'étoient que des Payens barbares, & même Antropophages. Ainsi les Avanturiers Hollandois étoient revenus sans avoir tiré aucun fruit de leur course.

Eclipse de Lune.

Le 6 d'Août, il y eut une Eclipse de Lune, qui dura deux heures. Elle commença vers huit heures du soir. Les Chinois & les Javans firent un bruit horrible avec leurs mortiers & leurs poeles, en criant de toutes leurs forces que la Lune étoit morte.

Le 4 d'Octobre, un furieux incendie consuma le Quartier des Chinois, mais les Anglois eurent le bonheur de s'en garantir. Dans le cours de la même nuit, une Caraque Hollandoise chargée de mille sacs de poivre, de soye crue & de sucre de la Chine, mit à la voile pour la Hollande. Le 5, les Hollandois virent arriver des Molucques leur Vaisseau le *Ouest Frisland*, qui en avoit été chassé par les Espagnols, & qui n'étoit qu'à demi chargé de fleur de girofle, de cloux & de cotton. Le 9, il arriva de Sukadona une petite Fregate, nommée *le Simonson*, avec sa cargaison de cire & un grand nombre de diamans. Le 13, à minuit, il y eut un tremblement de terre qui dura peu, mais qui fut terrible.

Tremblement de terre.

Le 13 de Décembre, deux Jones Hollandois, arrivés de Jor, racontèrent qu'il y avoit onze Vaisseaux de la même Nation devant Malaca. Leur Amirale, nommé l'Orangia, étoit commandée par le jeune Matteleefe. Dans le dessein d'attaquer cette Ville, ils jetterent l'ancre à l'entrée de la Rade, où les Portugais leur avoient brûlé depuis peu une Caraque & quatre Jones, & Matteleefe fit débarquer une partie de ses gens. Mais il reçut avis presqu'aussi-tôt par un de ses Bâtimens, qu'il avoit laissé à la garde d'une petite Isle, nommée Cap Rochado, qu'on voyoit paroître une Flotte Portugaise de seize grands Vaisseaux, commandée par le Viceroi même. L'embarras des Hollandois fut extrême. Ils avoient à terre la moitié de leur monde & presque toute leur artillerie. Cependant les Portugais, qui s'étoient approchés, leur offrirent vingt-quatre heures pour faire rentrer à bord leurs gens & leur canon, avec la liberté de se retirer. Mattaleefe en profita; mais étant sorti de la Rade, il se mit en ordre de combat, & l'engagement commença bientôt avec une extrême fureur. On se battit pendant quarante heures. Les Hollandois perdirent deux Vaisseaux, les Portugais trois; & l'Orangia, percé de toutes parts, fut obligée de se retirer avec le reste de la Flote dans la Rade de Jor, dont le Roi étoit alors uni fort étroitement avec les Hollandois. Ils y employerent un mois à se radouber; & retournant vers Malaca, ils y trouverent six Vaisseaux Portugais, qu'ils presserent si vivement, qu'après en avoir brûlé trois, ils forcerent les trois autres à se brûler eux-mêmes. Ils se rendirent ensuite aux Isles de Nicobar, où ils sçavoient que le Viceroi s'étoit retiré avec sept Vaisseaux; mais il s'y étoit fortifié contre le rivage avec

Les Hollandois attaquent Malaca.

Combat naval entre eux & les Portugais.

tant de précautions, qu'ils perdirent l'envie de l'attaquer. Le 20, Matteleefe arriva dans la Rade de Bantam, avec toute fa flotte, & partit le 29 pour les Molucques. SARIS. 1607.

Le 14 de Mai 1607, un Jonc Malayen, arrivé de Grefe, rapporta qu'un Marchand Hollandois, nommé Julius, & cinq autres Marchands de la même Nation, qui étoient partis de Bantam le 13 Novembre 1606, avoient fouffert la mort à Banjarmaffin, dans l'Iſle de Borneo, pour avoir parlé ſans reſpect de la perſonne du Roi. Ce Prince informé de quelques expreſſions indiſcretes, qui leur étoient échappés contre lui, leur fit dire qu'il avoit quelques affaires de commerce à leur propoſer; ils ne balancerent point dans cette confiance à ſe rendre à la Cour; mais ils furent maſſacrés en chemin, & tous leurs biens confiſqués. Hollandois tué à Banjarmaffin.

Il arriva le 17 d'Août un Bâtiment Hollandois de Coromandel, nommé *le grand Soleil*, & commandé par le Capitaine *Peter Iſacſon*, qui revenoit chargé d'un riche butin. Il avoit pris vers l'Iſle de Ceylan un grand Vaiſſeau Portugais, en courſe pour Malaca, d'où il avoit tiré quatre-vingt balles d'étoffes précieuſes, & huit cens caiſſes de ſucre. Il s'étoit ſaiſi, dans la Rade de Maſulipatan, d'un autre Vaiſſeau de la même Nation, richement chargé de toutes les marchandiſes qui ſont propres au commerce de cette Côte. C'étoient des cloux de girofle, de la fleur de muſcade & des noix, des taffetas de la Chine, des velours & des damas de couleurs vives, car les blancs ne ſont point en uſage dans ce Pays; de la porcelaine de la Chine, & ſur-tout de la plus grande. Iſacſon, fier de tant d'avantages, racontoit que les Hollandois avoient trois Comptoirs ſur la même Côte, dans trois Villes différentes, qui ne ſont pas fort éloignées l'une de l'autre; à Maſulipatan, à Petapoli & à Belligat; que la ſituation de Maſulipatan eſt à 17 dégrés de latitude; que les proviſions y ſont en ſi grande abondance, que trente-deux poules ne s'y achetent qu'une piece de huit, & un bœuf au même prix; mais qu'au mois de Mai, lorſque le vent ſouffle à l'Oueſt, il y fait ſi chaud, que l'air y eſt inſupportable, ſans qu'on puiſſe ſuer néanmoins juſqu'au coucher du Soleil, après lequel tout le monde eſt pris d'une ſueur fort abondante; que dans tout le cours de ce mois, perſonne ne quitte ſa maiſon qu'à l'entrée de la nuit, & que ceux qui riſquent de paroître pendant le jour ne manquent point d'être ſuffoqués. Pyrateries d'un Vaiſſeau Hollandois. Chaleurs extraordinaires à Maſulipatan.

Le 7 de Septembre, il arriva une groſſe Pinace Hollandoiſe d'une petite Iſle, nommée Sainte Lucie, à 24 dégrés & demi de latitude du Sud, & ſi près de l'Iſle de Madagaſcar qu'on y compte à peine un mille. Les Hollandois avoient été forcés d'y relâcher, pour ſe mettre à couvert d'une Caraque Portugaiſe, qui étoit partie de Madagaſcar le 4 d'Octobre 1606, & qui ayant fait pluſieurs voyes d'eau, s'étoit vûe dans la néceſſité de jetter trois mille ſacs de poivre & d'autres marchandiſes précieuſes. Ils raconterent aux Anglois de Bantam que l'Iſle de Sainte Lucie eſt un lieu fort commode pour les rafraîchiſſemens; que les Inſulaires n'y connoiſſent pas l'argent ni d'autre monnoye; que pour une cuilliere d'étain on obtenoit d'eux un bœuf, & un mouton pour un petit morceau de cuivre; que l'ancrage y eſt fort bon ſur ſept ou huit braſſes, quoique le fond ſoit un peu rude. Iſle de Sainte Lucie près de Madagaſcar.

Le 14 de Novembre, David Middleton, Capitaine du Conſent, arriva de Londres à Bantam.

SARIS. 1607.

Les Hollandois retirés à la Chine.

Le 17, Matteleefe, Amiral Hollandois, revint des Côtes de la Chine, où l'eſperance du commerce l'avoit expoſé aux plus grands dangers. En vain s'étoit-il préſenté aux Chinois, qui avoient rejetté toutes ſes propoſitions, & juſqu'à l'offre de cent mille pieces de huit par leſquelles il avoit tenté de gagner leur confiance & leur affection. Six Caraques Portugaiſes, parties de Macao, l'avoient forcé de gagner le large avec perte de ſa Pinace qu'elles lui avoient enlevé. A ſon retour il avoit touché à Kamboya & à Pahang, mais ſans y pouvoir obtenir rien de plus que des vivres.

Iſle Mayotta, une des Comores.

Le 17 de Décembre, on vit arriver le Gelderland, grand Vaiſſeau de Hollande. Il étoit venu entre l'Iſle de Saint Laurent & la Côte d'Afrique. Le premier endroit où les Hollandois avoient relâché pour ſe procurer des rafraîchiſſemens, avoit été l'Iſle Mayotta, une des Comores. Ils y avoient fretté leur Pinace, dans une rade à la verité fort commode, mais dépourvûe de vivres, & ſur-tout de beſtiaux. De-là ils avoient fait voile à Calecut, Ville qui leur avoit paru ſi grande qu'ils ne lui donnoient pas moins de cinq mille de longueur. Le Samorin, qui eſt le Roi du Pays, leur avoit rendu une viſite à bord, vêtu fort richement, avec une couronne d'or ſur la tête, & l'épée nue à la main. Il leur offrit toutes ſortes de faveurs & la permiſſion d'établir un Comptoir dans ſa Capitale; mais dans la crainte des Portugais, qui étoient alors fort bien avec lui, ils avoient refuſé ſes offres. En avançant vers Calecut, ils s'étoient ſaiſis d'une Barque de la Mecque, chargée de riz & d'un grand nombre de Paſſagers, auſquels ils avoient fait payer leur rançon.

Arrivée de Paulus Van Carle à Bantam.

Le 27, l'Amiral Hollandois, Paulus Van Carle, mouilla dans la Rade de Bantam, avec ſept grands Vaiſſeaux & une Fregate Portugaiſe dont il s'étoit ſaiſi dans ſa courſe. Il avoit pris des rafraîchiſſemens au Cap de Lope Conſalve, ſur la Côte de Guinée, où il avoit trouvé de l'eau & du poiſſon en abondance. Après avoir paſſé ſix ſemaines, pour attendre le changement du vent qui étoit au Sud-Eſt par Eſt, il s'étoit rendu à l'Iſle d'Annaban ſur la même Côte. Le 13 de Mars, il étoit venu mouiller au Port de Mozambique, malgré le feu continuel de l'artillerie du Château; & ſans perdre le tems d'abord à répondre à cette inſulte, il avoit pris le parti d'attaquer à la vûe des Portugais une Fregate de leur Nation & deux Navires Guzarates qui étoient dans le Port. Après s'en être ſaiſi & leur avoir enlevé toutes leurs marchandiſes, il avoit brûlé les deux Guzarates; mais la Fregate Portugaiſe lui avoit paru ſi bonne qu'il l'avoit conſervée pour ſon propre uſage. Le lendemain ayant fait la revûe de ſes forces, qui ſe trouverent compoſées de neuf cens quatre-vingt-quinze hommes; il en mit à terre ſept cens, avec ſept pieces d'artillerie, qui commencerent auſſi-tôt à battre le Château. Cette attaque lui promettant peu de ſuccès, il pouſſa ſes tranchées ſi près de l'Ennemi, que ſes gens pouvoient jetter des pierres dans le Château. Mais lorſqu'il comptoit d'employer la mine pour faire ſauter les murs, une furieuſe pluie l'obligea d'abandonner cette entrepriſe. Les Aſſiegés profiterent du découragement des Hollandois pour lancer ſur eux quantité de pots à feu, qui les incommoderent beaucoup. Une ſortie, qu'ils firent en même tems, acheva de rebuter les Aſſiegeans, & les força de ſe retirer après ſix ſemaines d'un Siege inutile, qui leur avoit coûté quarante hommes, ſans compter un grand

Il avoit attaqué Mozambique.

nombre de bleſſés. Ils rentrerent dans leurs Vaiſſeaux, pour ſortir de la Rade. Mais à la pointe d'un angle funeſte, où ils ne pouvoient éviter le canon du Château, ils furent ſi maltraités de pluſieurs coups, qu'un de leurs Bâtimens fut coulé à fond, & deux autres percés dangereuſement.

SARIS. 1607. Circonſtances du ſiege.

Van Carle ſe rendit à l'Iſle de Mayotta, pour réparer le déſordre de ſa Flotte. La Rade qu'il choiſit pour y jetter l'ancre ſe trouva ſi bien fournie de beſtiaux, qu'il y acheta ſix cens vingt bœufs & trente-ſix moutons dans l'eſpace de ſix ſemaines. Les Inſulaires connoiſſent ſi bien l'uſage de l'argent, qu'on ne peut rien obtenir d'eux que pour des pieces de huit. A l'arrivée des Hollandois, le Roi défendit à tous ſes Sujets, ſous de rigoureuſes peines de vendre les moindres proviſions avant qu'il ſe fût défait de toutes les ſiennes. Auſſi-tôt que les Hollandois ſe crurent parfaitement rétablis, ils retournerent vers Mozambique, pour recommencer l'attaque du Château. Mais en entrant dans la Rade ils apperçurent trois Caraques, nouvellement arrivées de Portugal. Cette vûe refroidit leur courage, & leur fit prendre le parti de continuer leur courſe vers les Indes. A trente lieues de Goa, ils mirent à terre les Guzarates qu'ils avoient pris à Mozambique. Le lieu qu'ils choiſirent, pour ſe délivrer de ce fardeau, ſe nomme Seperdon. Ils y trouverent toutes ſortes de rafraîchiſſemens à bon marché, mais nulle autre marchandiſe qu'une petite quantité de poivre. De-là s'étant avancés vers les Iſles Commodo, à ſept lieues de Goa, ils ſe ſaiſirent d'une Caraque qui retournoit à Liſbonne, chargée preſqu'uniquement de pieces de huit. Ils la brûlerent après s'être emparés de toutes ſes richeſſes. L'amorce d'un ſi précieux butin les fit demeurer pendant plus d'un mois dans le même lieu, pour attendre les trois Caraques qu'ils avoient rencontrées à Mozambique. Mais ſe voyant trompés dans cette eſperance, ils ſe rendirent à Calecut, dans l'intention d'y parler au Samorin. Dix Galeres, qui y étoient arrivées de Goa, leur ôterent l'envie de s'approcher du rivage. Cependant ils envoyerent au Samorin un préſent de deux pieces d'artillerie de fonte, en le faiſant prier de leur accorder de l'eau. Cette faveur ne leur fut pas refuſée; mais l'eau ſe trouva ſi mauvaiſe, qu'ils n'en purent faire aucun uſage. Ils tournerent vers le Cap de Comorin, ſans en pouvoir trouver de meilleure; & leurs beſoins étant devenus fort preſſans, ils s'efforcerent de gagner les Détroits de Malaca. Mais les vents & les courans leur furent ſi contraires, qu'ils n'eurent point de reſſource plus prompte que de ſe rendre à Bantam. Il y avoit près de vingt-deux mois qu'ils étoient partis de Hollande. Van Carle, dont la haine ne ſe rallentiſſoit pas contre les Portugais, remit à la voile le 31 de Décembre, pour aller croiſer dans les Détroits de Malaca, où il ſe promettoit de rencontrer les Vaiſſeaux de Macao. Mais la fortune le ſervit ſi mal dans cette entrepriſe, qu'il revint le 4 de Janvier à Bantam, d'où il partit le 5, pour faire voile aux Molucques.

Pyraterie de Paulus Van Carle.

Il n'oſe s'approcher de Calecut.

Le 18, Matteleeſe leva l'ancre auſſi, pour retourner en Hollande. Sa cargaiſon étoit compoſée de douze mille ſacs de poivre, quatre cens ſacs de noix muſcades, de ſucre, de bois d'ébene, & de ſoye crue.

1608. Départ & arrivée de divers Vaiſſeaux.

Dans le cours de l'année 1608 il arriva un prodigieux nombre de Jonques de la Chine & des autres parties des Indes. Le premier Bâtiment de l'Europe fut *l'Eraſmus*, Vaiſſeau Hollandois, qui retournoit d'Amboyne en Hollande, chargé de ſept cens bahars de girofle. Le premier de Septembre, une

SARIS. 1678.

petite Pinace de la même Nation, arrivée de Machian, rapporta que deux grands Vaiſſeaux, *la Chine* & *le Pigeon*, avoient été ſubmergés ſur leurs ancres devant cette Ville, par un vent d'Oueſt, qui ne paroiſſoit point aſſez violent pour produire un effet ſi terrible. Mais le moindre orage qui vient de ce côté là cauſe des agitations extrêmes dans un Port où le fond eſt fort mauvais & n'a pas moins de 70 ou 80 Braſſes. La perte des Hollandois avoit été compenſée par la priſe de Machian & de Taffaſal, qui ne leur avoit pas coûté un ſeul homme. Ils avoient mis dans chacune de ces deux Places cent vingt Soldats. C'étoit de la même maniere & par la même voye qu'ils s'étoient fortifiés dans le Château de Malayo.

Invaſions des Hollandois.

Le 10, une Pinace Hollandoiſe partit pour Sukadana, dans la ſeule vûe de ramener les Négocians de cette Nation, qui y étoient accablés de maladies, & qui ne pouvoient ſe faire payer de ce qui reſtoit dû à leur Compagnie depuis le voyage de Claes Simonſon.

L'Amiral Keeling arrive à Bantam.

Le 2 d'Octobre, Keeling, Amiral Anglois, arriva de Priaman dans le Dragon, & ſe rendit le 7 à la Cour, avec une Lettre du Roi d'Angleterre & des préſens, qui conſiſtoient dans cinq pieces d'artillerie, une aiguiere & un baſſin d'argent, & deux barils de poudre. Il fut témoin, avec tous les Anglois du Comptoir, d'un fort triſte ſpectacle. Les Pungavas, le Scha Bandar, l'Amiral, Kay Depatti, Utennagera, & pluſieurs autres Seigneurs, irrités depuis long-tems contre le Gouverneur du jeune Roi, qui abuſoit quelquefois de ſon autorité, ſe réunirent pour le perdre. Ayant choiſi la nuit du 13, pour s'aſſembler chez Kay Mas Patti, ils ſe rendirent ſécretement au Palais, où ils commencerent par s'aſſurer de la perſonne du Roi & de la Reine mere. Ils coururent enſuite à l'appartement du Gouverneur, qu'ils eſperoient de ſurprendre dans ſon lit; mais il eut le tems de ſe ſauver par la ruelle, après avoir reçu une bleſſure à la tête, & de ſe retirer chez le Grand-Prêtre, qui ſe nommoit Kay Finkkey. Le reſpect d'un azile ſi ſacré n'arrêta point ces furieux. En vain Finkkey paroiſſant lui-même s'efforça de les arrêter par ſes prieres & ſes menaces. Ils forcerent l'entrée de ſa maiſon, & le Gouverneur perit de mille coups entre leurs mains. Keeling leva l'ancre le 6 de Décembre, pour retourner en Angleterre: mais le mauvais tems & les vents d'Oueſt le repouſſerent vers la Rade. Il remit à la voile le 10, & l'on fut ſurpris de le revoir encore le 13. Il avoit rencontré dans les Détroits l'Hector, dont preſque tout l'Equipage étoit réduit à l'extrêmité par le ſcorbut; & l'interêt de la Compagnie l'avoit obligé de prêter ſon ſecours à ce malheureux Vaiſſeau. Il y avoit fait paſſer une partie de ſes gens pour ſuppléer à la manœuvre. Enfin ſans cette rencontre imprévûe, les Anglois de l'Hector n'ayant plus la force de porter la main aux voiles, couroient riſque à tous momens de ſe briſer contre les rocs ou d'échouer dans quelque Iſle du Sund. Ils avoient eſſuyé d'autres malheurs à Surate, où les Portugais leur avoient pris leur Chaloupe, avec dix-neuf de leurs gens, & des draps d'Angleterre pour la valeur de neuf mille pieces de huit. Mais ils s'étoient un peu dédommagés de cette perte, en ſe ſaiſiſſant d'une Fregate de Columbo, dans laquelle ils avoient trouvé entre autres marchandiſes onze balles d'étoffes des Indes, & treize petites pieces d'Artillerie. Leur arrivée à Bantam fit changer de vûe à Keeling. Il monta dans l'Hector, le 5 de Janvier, pour ſe rendre aux Iſles de Banda, & le Capitaine Towſon partit pour l'Angleterre dans le Dragon.

Mort tragique du Gouverneur.

Diſgraces du Vaiſſeau l'Hector.

SARIS. 1609.

Le 3 de Février, les Hollandois à qui le retardement de leurs Vaiſſeaux commençoit à cauſer de l'impatience, eurent la ſatisfaction de voir arriver de Malaca Williamſon Verhoof, leur Amiral, avec une Flotte de douze grands Vaiſſeaux, dont ſept partirent immédiatement pour les Molucques. Les Officiers qui reſtoient à Bantam, accompagnés de tous les Facteurs de leur Comptoir, demanderent une aſſemblée des Pungavas, ſous prétexte d'une affaire importante qu'ils avoient à leur communiquer. Cette faveur leur étant accordée, ils déclarerent avec beaucoup de faſte, dans un Conſeil ſi nombreux, qu'ils avoient reçu des Lettres de leur Roi (titre qu'ils affectoient de donner au Comte Maurice pour ſe procurer plus de conſidération) par leſquelles ils apprenoient que la paix avoit été conclue entre eux & les Portugais. Ils ajoûterent qu'ils ſe croyoient obligés d'en informer la Cour de Bantam, parce que devant vivre déſormais en bonne intelligence avec le Portugal, ils ne pouvoient plus accorder de ſecours aux Javans contre les inſultes des Vaiſſeaux de cette Couronne. Les Pungavas reçurent ce diſcours avec de grands éclats de rire. Ils connurent tout d'un coup que le deſſein des Officiers Hollandois étoit de les prévenir par des jalouſies & des craintes, contre ceux dont ils ſe reconnoiſſoient les amis, afin de rendre la Cour de Bantam plus réſervée ſur tous les Privileges qui pouvoient nuire au Commerce de Hollande. Auſſi répondirent-ils que les Javans étoient ſans inquiétude, & que les Hollandois pouvoient ſuivre leur inclination.

Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe.

Les Hollandois s'attirent la raillerie du Conſeil de Bantam.

Le 21, Saris fut appellé à la Cour par le nouveau Gouverneur, qui ſe nommoit *Pangram Arcumgalla*. Il ſe hâta d'obéir à cet ordre, avec la précaution ordinaire de porter un préſent. Le Gouverneur lui dit qu'ayant appris par des informations certaines que les Anglois retenoient dans leur maiſon deux Priſonniers pour dettes, & qu'ils les avoient même chargés de chaînes, il vouloit ſçavoir ſur quel fondement ils s'attribuoient cette autorité. La réponſe de Saris fut qu'ils avoient obtenu la permiſſion du Roi; & produiſant les billets des Priſonniers pour prouver la réalité & la juſtice de la dette, il demanda inſtamment qu'ils ne fuſſent pas déchargés ſans avoir donné une caution ou d'autres aſſurances pour le payement. Le Gouverneur répliqua qu'il ſuppoſoit la verité de la dette, mais que pour la permiſſion d'enchaîner les Priſonniers, il ſçavoit que les Anglois ne l'avoient jamais obtenue du Roi, & qu'il vouloit par conſéquent qu'ils fuſſent relâchés. Enfin Saris obtint, après beaucoup d'inſtances, qu'ils demeureroient en priſon, juſqu'à ce que l'un, qui ſe nommoit Tanyomges, & qui devoit au Comptoir cinq cens pieces de huit, en eût du moins payé cent, & que l'autre, nommé Bungum, qui devoit, avec la même ſomme, cent ſacs de poivre, eût payé cent pieces & vingt ſacs. Sur cette convention, le Gouverneur envoya un de ſes gens avec Saris, pour déclarer aux Priſonniers à quelles conditions ils pouvoient obtenir la liberté. Cependant, le 24, il vint à Saris un nouvel ordre de ſe rendre à la Cour. Il y trouva les Facteurs Hollandois qui y avoient été mandés comme lui, & vers leſquels le Gouverneur ſe tourna d'abord, pour leur demander ſi c'étoit l'uſage en Europe de mettre un homme en priſon pour ſes dettes, ſans en avoir reçu la permiſſion du Roi ou de ſes Miniſtres. Les Hollandois ayant répondu non, il donna ordre que les deux Priſonniers fuſſent relâchés ſur le champ. En vain Saris lui repreſenta les conditions dont on étoit convenu

Embarras que les Hollandois ſuſcitent à Saris.

SARIS. 1609.

trois jours auparavant, un des Eſclaves du Roi fut envoyé auſſi-tôt pour les délivrer. Saris ne douta point que cette mortification ne lui eût été ſuſcitée par les Hollandois. Ils reçurent à leur tour un ſenſible chagrin, en apprenant par une Pinace, arrivée le 23 d'Avril, que Paulus Vankerle, un de leurs Amiraux, avoit été pris à Ternate. Mais, ſur quelques récits de l'Iſle de Borneo, ils firent partir un petit Bâtiment pour Banjarmaſſin, dans la réſolution de faire parcourir toutes les Criques & tous les coins de cette grande Iſle où ils avoient appris qu'on trouvoit de l'or & du bezoar en abondance pour des grains de verre & pour les plus viles merceries.

Eſpérances des Hollandois à Borneo.

Le 26 d'Août, Keeling revint de Banda, chargé de douze mille quatre cens quatre-vingt-quatre katis de fleur de muſcade, & de cinquante-cinq mille huit cens quarante-quatre katis de noix, qui lui revenoient à neuf, dix & onze pieces de huit le bahar. Un kati, dans les Iſles de Banda, répond à treize onces & demie d'Angleterre. Le petit bahar de fleur de muſcade eſt compoſé de dix katis; & le petit bahar de noix, de cent katis. Le grand bahar contient cent katis de fleur, & mille de noix. Si quelqu'un vous doit dix katis de fleur, & qu'il vous offre en payement cent katis de noix, la Loi du Pays vous oblige d'y conſentir.

Poids & meſures de Banda.

Le 4 d'Octobre, Keeling, qui avoit achevé ſa cargaiſon à Bantam, en y joignant quatre mille neuf cens ſacs de poivre, leva l'ancre pour retourner en Angleterre. Saris, Auteur de cette Relation, monta ſur le même Vaiſſeau, après avoir paſſé quatre ans, neuf mois, onze jours au Comptoir de Bantam. Sans s'arrêter aux circonſtances de ſon retour, il joint à ſon Journal quelques obſervations curieuſes ſur diverſes ſortes de drogues & de marchandiſes, & ſur les lieux d'où les Européens tirent ces productions.

Saris retourne en Angleterre avec Keeling.

Obſervations ſur diverſes marchandiſes, parfums, gommes, &c.

Le bois d'aloës, comme l'appellent les Anglois, eſt nommé *Garu* par les Malayens. La meilleure eſpece vient de Malaca, de Siam & de Cambaye. Il faut choiſir celui qui eſt en gros bâtons ronds, fort maſſif, noir, avec des veines couleur de cendre, un peu amer au goût, d'une odeur agréable, & qui brûle au feu de charbon comme un morceau de poix; c'eſt-à-dire, que s'il eſt bon, il ne ceſſe pas d'éprouver une ſorte de friture, en jettant une odeur fort douce juſqu'à ce qu'il ſoit conſumé.

Benjouin.

Le Benjouin eſt une gomme, que les Malayens nomment *Minnian*. La meilleure eſpece vient de Siam. Elle eſt pure, claire, blanche, avec de petites rayes couleur d'ambre. Sumatra en produit une autre ſorte, qui n'eſt pas mépriſée, quoique moins blanche. Une troiſiéme eſpece, qui vient de Priaman & de Burrouſe, eſt rejettée des Anglois, parce qu'ils la trouvent trop groſſiere; mais elle eſt fort eſtimée à Bantam.

Civette.

La civette, ſi l'on veut choiſir la meilleure, doit être d'un jaune foncé qui tire ſur celui de l'or. Celle qui eſt blanchâtre ſe vend beaucoup moins, parce qu'elle eſt ordinairement alterée avec de la graiſſe. Cependant la civette, en général, eſt blanchâtre quand elle eſt fraîche, & ce n'eſt qu'en vieilliſſant qu'elle devient jaune.

Muſc.

Le muſc eſt connu par trois eſpeces; la noire, la brune & la jaune. La premiere n'eſt point eſtimée. La ſeconde eſt bonne. La troiſiéme eſt la meilleure. Celle-ci doit être couleur d'ambre foncé, & revêtue d'une ſimple peau; car ſi elle en a deux, comme il arrive ſouvent, c'eſt un défaut. Elle ne doit point

être

être trop humide, ce qui la rend pesante; ni trop seche, ce qui diminue quelque chose de son prix. Elle doit être sans pierres, sans filamens, & d'une odeur douce & forte. Elle est nuisible à quantité de personnes, non-seulement par l'odorat, mais même par le palais, car Saris a connu des gens qui ne pouvoient en goûter sans qu'elle pénétrât jusqu'au cerveau. Elle ne doit pas se fondre trop tôt dans la bouche, ni demeurer trop long-tems dans la main sans se dissoudre. On doit bien se garder de la tenir près d'aucune autre sorte d'épice, si l'on ne veut pas qu'elle perde bientôt son odeur. Saris. 1609.

Le Bezoar : il y en a de deux sortes, l'une qui vient des Indes Occidentales, l'autre des Indes Orientales. Celle-ci vaut le double de l'autre. Les pierres de l'une & l'autre sorte ne se ressemblent point dans leur forme. Les unes sont rondes; d'autres longues comme des noyaux de dattes; d'autres comme des œufs de pigeon; d'autres comme les rognons d'un chevreau; enfin d'autres ont la figure d'un gland. Mais il y en a peu qui se terminent en pointe. Leur couleur n'est pas moins variée : car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendre. Mais la plûpart sont d'un verd pâle. Les bezoars de l'Inde Orientale sont composés de plusieurs robbes ou de plusieurs peaux, comme l'oignon, & ne sont pas moins luisans que si l'art s'étoit employé à les polir. Qu'on en ôte une peau, la suivante est plus luisante & plus claire que la premiere. Ces peaux sont plus ou moins épaisses, suivant la grosseur des pierres. Les plus gros bezoars sont les plus chers. Saris donne une méthode certaine pour les mettre à l'épreuve. Qu'on prenne, dit-il, le poids exact de la pierre, & qu'on la mette dans l'eau pendant quatre heures. Qu'on examine ensuite si elle ne s'est pas fendue; & qu'après l'avoir bien essuyée on la pese une seconde fois. Si l'on trouve la moindre différence dans le poids, on peut être sûr que la pierre n'est pas bonne. La plûpart des bezoars contrefaits viennent de Sukadana dans l'Isle de Borneo. Il s'y en trouve néanmoins d'excellens, comme à Patane, à Banjarmassin, à Macassar, & dans l'Isle das Vaccas, qui est à l'entrée de la Rade de Kamboya. Bezoar.

L'Ambre : il y en a de differentes couleurs, tels que le blanc, le noir, le brun & le gris. Le noir est le moins recherché & le gris passe pour le meilleur. De cette derniere sorte, choisissez celui qui est le plus clair, le plus pur, qui tire sur le blanc & qui est mêlé de veines couleur de cendre ou blanchâtres. Il doit flotter sur la surface de l'eau; & quoiqu'il y ait de l'ambre contrefait qui flotte de même, on peut s'assurer que le véritable ne s'enfonce jamais. Il vient en abondance du Mozambique & de Sofala. Ambre.

Bantam est le grand Marché d'une infinité de Nations pour quantité de marchandises. Cette Ville, qui est située dans la grande Isle de Java, est au 6$^{e}$ dégré de latitude du Sud; variation Oüest 3 dégrés. Mais le Pays ne produit guéres, de son propre fonds, que des vivres, du coton, de la laine & du poivre. La récolte du poivre, qui se fait au mois d'Octobre, donne ordinairement trente ou trente-deux mille sacs. Chaque sac contient quarante-neuf katis & demi de la Chine. Les Javans nomment le sac un timbang. Deux timbangs font un pikul; trois pikuls composent le petit bahar; & quatre pikuls & demi le grand bahar, qui fait quatre cens quarante-cinq katis & demi. Les Javans ont encore un poids qu'ils nomment kulak, & dont l'usage est fort Marché de Bantam. Poids & mesures.

SARIS. 1609.

commun à Bantam. Sept kulaks font le timbang. Mais quelque experience qu'on puiſſe acquerir dans tous ces poids, les Commis Indiens, qui ſont toujours des Chinois, donnent beaucoup d'avantage aux Marchands du Pays, parce qu'ils ont l'art de diminuer ou de groſſir à leur gré les poids & les meſures.

Aux mois de Décembre & de Janvier il vint à Bantam un grand nombre de Joncs & de Pares, chargés de poivre de Cherringin & de Janby, de ſorte qu'à la fin de Janvier cette Ville a toujours de quoi fournir à la cargaiſon de trois grands Vaiſſeaux.

Tael Malayen.

Le poids pour le bezoar, la civette & l'or, ſe nomme taël, & revient à deux pieces de huit un quart, ou à deux onces d'Angleterre. Un taël Malayen peſe une piece & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre. Un taël Chinois eſt le poids d'une piece & ſept vingtiémes de huit, ou une once & un cinquiéme d'Angleterre; de ſorte que dix taëls de la Chine font preciſément ſix taëls de Java.

Marchandiſes propres à Bantam.

Les marchandiſes Angloiſes qui ſe vendent à Bantam, ſont le fer en barres longues & minces, à ſix pieces de huit le pikul.

Le plomb en petites maſſes, à cinq pieces le pikul.

De la poudre à tirer, vingt-cinq pieces le barril.

Draps larges, de couleur rouge, opium de Meſri qui eſt le plus eſtimé, ambre en gros grains, corail à grandes branches.

Mais les pieces de huit ſont la meilleure marchandiſe qu'on puiſſe porter à Bantam, parce qu'avec de l'argent comptant, il n'y a rien qu'on ne ſe procure fort au deſſous de ſon prix. On s'y défait auſſi fort avantageuſement des taffetas, des velours, des damas de toutes ſortes de couleurs, des ſatins blancs, du muſc, du fil & du trait d'or, du ſucre blanc, du ſucre de Candie, des baſſins de porcelaine, du benjouin, du bois d'aloës, de l'alun, & de toutes ſortes de drogues.

Les étoffes de Coromandel ſont fort en recommandation à Bantam, & ſurtout celle qui ſe nomme Gubar. Les calicos, les pintades, les ballachos, les beaux tapis de Saint-Thomé, le *muris*, qui eſt une ſorte de drap fort cher; toutes les étoffes Malayennes,& generalement toutes celles de coton qui ont de la largeur & de la longueur.

Droits du Roi.

Les droits du Roy ſont 1°. le chuckey, qui eſt de huit pour cent ſur le poivre. 2°. le billabilian; c'eſt-à-dire, que s'il arrive dans la Rade quelque Vaiſſeau chargé de draps ou d'autres marchandiſes de cette nature, le Roi doit être informé de la quantité & du prix avant qu'on en puiſſe rien debarquer. Enſuite il envoye ſes Officiers, qui achetent tout ce qui eſt néceſſaire à ſon uſage, pour la moitié du prix, c'eſt-à-dire, que ſi vous mettez le prix de votre drap à vingt pieces de huit le gori, on ne vous en donne pas plus de quinze ou ſeize. L'uſage des Hollandois eſt de faire preſent au Roi, de ſept ou huit cens pieces de huit à leur arrivée, pour ſe delivrer de tous les droits. Le Ruba-ruba eſt un droit pour l'ancrage, qui monte à cinq cens pieces de huit pour ſix mille ſacs de poivre. Le droit du Scha Bandar pour la même quantité de poivre, eſt de deux cens cinquante pieces de huit; celui des Commis pour les poids & les meſures, d'une piece de huit ſur cent ſacs. Les Jerotulis, qui ſont les Gardes de la Douanne, ont auſſi le droit d'une piece de huit ſur cent ſacs.

SARIS. 1609.

Bantam tire beaucoup de vivres, de cotton & de bois, du Canton de Jorran, qui eſt ſitué à l'Eſt de Jakatra. Il lui vient de Janby un grand nombre de Joncs, chargés de poivre. Banda lui fournit une petite quantité de fleur & de noix de muſcade, qu'on envoye prendre dans quelques Joncs du Roi & de la ville. Macaſſar lui fournit de même des pierres, du bezoar, du riz & d'autres vivres. Bali qui eſt une Iſle à l'Eſt de celle des Celebes, vers huit degrés & demi de latitude, envoye beaucoup de riz & de cotton, des Eſclaves, & des étoffes groſſieres. Timor, qui eſt à l'Eſt de Bali, à dix degrés quarante minutes de latitude du Sud, produit une abondance de chindanna, que les Anglois nomment *white ſanders*. Il vaut à Bantam juſqu'à vingt pieces de huit le pikul. On en tire auſſi de la cire, qui ſe vend vingt-cinq & juſqu'à trente pieces le pikul. Les Indiens ſont capables de beaucoup d'artifice pour contrefaire cette marchandiſe ou pour l'alterer par divers mélanges; de ſorte qu'il eſt toujours à propos de la rompre en pieces pour éviter l'impoſture. On porte pour échange à Timor, des couteaux, de petites merceries, de la porcelaine groſſiere, des taffetas de diverſes couleurs, excepté les noirs, des poëles de la Chine, de petites plaques d'argent battu, auſſi minces que des oublies, & de la grandeur de la main. Ce commerce eſt fort avantageux, car les Anglois y ont gagné juſqu'à quatre cens pour cent.

Pays divers d'où Bantam tire ſes richeſſes.

Macaſſar, Bali & Timor.

Banda, qui eſt à cinq degrés de latitude du Sud, fournit avec la fleur & la noix de muſcade, de l'huile de l'une & de l'autre. Cette Iſle n'a point de Roi; mais elle eſt gouvernée par un Scha Bandar, qui eſt allié des Scha Bandars de Nera, de Lantor, de Puloway, de Pulorin, & de Labatake, autres Iſles qui ſont compriſes ſous le même nom, & qui dépendoient autrefois du Roi de Ternate. Toutes ces Iſles ont trois moiſſons chaque année, dans les mois de Juillet, d'Octobre & de Fevrier; mais celle de Juillet qui ſe nomme la moiſſon *d'Areputi*, eſt la plus conſiderable. Les marchandiſes qui conviennent aux Inſulaires, ſont les étoffes de Coromandel, & toutes celles de Cheremalla, du drap d'Angleterre, les eſpeces d'or, les pieces de huit, avec cette différence, que pour la valeur de ſoixante-dix pieces de huit en or, vous aurez ce qui couteroit quatre-vingt-dix pieces en argent; les grands baſſins de la Chine, les damas de couleurs vives, les taffetas, les velours, les boëtes de la Chine, les jettons dorés, les chaînes d'or, la vaiſſelle dorée, telles que des aſſiettes, des plats & des ſoucoupes, les armes de tête damaſquinées & bien luiſantes; les mouſquets, les lames d'épée, mais retrouſſées à la pointe. Le riz eſt encore une marchandiſe ſur laquelle on trouve de grands profits dans les Iſles de Banda, ſur-tout dans certaines années où la racine de ſagio, dont on y compoſe le pain, manque preſque entierement.

Iſles de Banda.

Les Iſles Moluques, qui ſont au nombre de cinq, fort près de la Ligne Equinoctiale, ſe nomment *Molukko*, *Ternate*, *Tidor*, *Gelolo* & *Machian*, & produiſent une grande abondance de girofle; mais chaque année n'eſt pas également fertile. C'eſt la troiſiéme qui donne toujours une riche moiſſon. Le kati aux Moluques eſt de trois livres cinq onces Angloiſes. Le bahar contient deux cens katis. Dix-neuf katis de Ternate, en font cinquante de Bantam. Les marchandiſes qu'on demande aux Moluques, ſont les étoffes de Coromandel & de Cheremalla, les ceintures de Siam, les ſalolos, les ballachos & les chellis, les taffetas de la Chine, les velours, les Damas, les grands baſſins, les jet-

Iſles Moluques.

tons vernis, les draps écarlate, l'opium & le benjouin.

SARIS, 1609.

Siam. Siam, dont la ſituation eſt à 14 degrés & demi de latitude du Nord, fournit une grande abondance d'excellent benjouin, & beaucoup de belles pierreries, tant de ſon propre fond, que de celles qu'on y apporte de Pegu. Le Tael de Siam peſe deux Pieces de huit & un quart. On y trouve beaucoup d'argent en lingots, mais il y vient du Japon; ce qui n'empêche pas que les Pieces de huit n'y ſoient ſi recherchées, que deux & demi, avec le coin, en valent preſque trois en lingots. Le drap d'Angleterre de couleur éclatante, le fer & les beaux Miroirs, ſont dans une haute eſtime à Siam. Toutes les marchandiſes de la Chine s'y vendent beaucoup moins cher qu'à Bantam. Les Jonc Guzarates viennent à Siam aux mois de Juin & de Juillet, après avoir touché aux Maldives & à Tenaſſerim, où l'on trouve en tous tems cinq & ſix braſſes d'eau. De Tenaſſerim, on peut ſe rendre par terre à Siam, dans l'eſpace de vingt jours.

Borneo. Borneo eſt à trois degrés de latitude du Sud. Cette grande Iſle produit beaucoup d'or & de bezoars, de la cire, des *Rotans*, du Kaijulacka, & du Sang de Dragon, dont le principal commerce ſe fait dans la Ville de

Banjarmaſſin. Banjarmaſſin. Les marchandiſes qu'on y demande ſont les Etoffes de Coromandel, la ſoye de la Chine, les damas, les taffetas, les velours de toutes couleurs, excepté la noire; les draps de l'Europe & les Pieces de huit.

Sukadana. Sukadana eſt une autre Ville de l'Iſle de Borneo, dont la latitude eſt d'un degré & demi du Sud; on y compte cent ſoixante lieues de Bantam. Le

Diamans de la riviere de Lavi. grand commerce de cette Ville eſt celui des Diamans, qui s'y trouvent en abondance, & qui paſſent pour les meilleurs de l'univers. Elle en a beaucoup dans tous les tems de l'année, mais ſur-tout aux mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre, où l'uſage eſt de les aller chercher dans des Parcs, au long de la Riviere de Lavi, en plongeant comme l'on fait pour les Perles. Cependant il arrive quelquefois aux mois de Juillet & d'Octobre, que les pluyes groſſiſſent exceſſivement cette Riviere; au lieu que n'ayant dans les deux autres mois que trois ou quatre braſſes de profondeur, on y plonge plus facilement.

Lorſqu'on ſe propoſe d'aller à Sukadona, le meilleur parti eſt de ſe rendre d'abord à Banjarmaſſin, où ſans beaucoup d'embarras on peut ſe procurer

Quatre ſortes de diamans. du bezoar & des diamans pour de l'or. On y compte quatre ſortes de diamans, qui ſont diſtingués par leur eau, que les Indiens appellent *Verna*. Verna ambon eſt le blanc; Verna loud, le verd; Verna ſakkar, le jaune; & Verna beſſi, une couleur entre le verd & le jaune. Les poids ſe nomment *Sa Mas*, *Sa Kupang*, *Sa Buſuks*, *Sa Pead*. Quatre Kupangs font un Mas; trois Buſuks un Kupang; un Pead & demi fait le Buſuk. Ils ont auſſi le *Paha*, qui fait quatre Mas; & ſeize Mas font un Tael. C'eſt avec ces poids qu'on peſe l'or & les diamans.

Marchandiſes de la Chine. Les marchandiſes de la Chine, ſont la ſoye crue. La meilleure ſe fait à Nanking, & s'appelle dans le Pays *How-ſa*. Elle ſe vend quatre-vingt pieces de huit le pikul. Les Taffetas, que les Chinois nomment *Tuc*: les meilleurs ſe font dans une petite Ville nommée Hock-chu. Ils ſe vendent trente pieces de huit le gori. Les Damas qu'on appelle Towne: c'eſt à Canton que ſe font les meilleurs, à cinquante pieces le gori.

La ſoye à coudre, nommée Kou-ſwa, à cent pieces de huit le pikul. Les étoffes brodées nommées *Pocy*, qui ſervent pour Tapiſſeries : les meilleures ſe vendent dix pieces. SARIS, 1609.

Le fil d'or à coudre & à broder, nommé Kim-ſwa, qui ſe vend par chip-pao, c'eſt-à-dire par paquets, dont chacun contient dix papiers, & chaque papier cinq échevaux, ou cinq nœuds. Trois chip-paos ſe payent deux pieces de huit.

Satins, nommés *Lin*, les meilleurs une piece de huit.

Grands Baſſins, nommés *Cho-pao*, trois pour une piece de huit.

Le Sucre blanc, nommé *Pe-tong*, le meilleur une piece le pikul.

La Porcelaine de même eſpece, nommée *Poa*, la meilleure une piece de huit le Kati.

Les boëtes à perles, nommées *Cha-nab*, les meilleures une piece de huit.

Les Velours, nommés *Tan-go Jounck*, de neuf aunes de long, cinq pieces de huit.

La ſoye de manche, nommée *Jounck*, la meilleure cent cinquante pieces le pikul.

Le muſc, nommé *Sa-hu*, ſept pieces le Kati.

Les Draps larges, nommés *To-lo-ney Sa-ſoko*, c'eſt-à-dire, larges de trois quarts, ſept pieces de huit.

Les Miroirs de la plus grande largeur, nommés *Kea*, dix pieces chacun.

L'Etain, nommé *Sca*, quinze pieces le pikul.

La Cire, nommée *La*, quinze pieces le pikul.

Mouſquets, nommés *Kau-ching*, vingt pieces le baril.

Dents d'Elephans, les plus gros & les meilleurs, deux cens pieces le pikul.

Les petits, nommés *Ga*, à la Chine, & par les Portugais *Screvelias*, cent pieces le pikul.

Les ſables du Japon, nommés *Sam-to*, huit pieces de huit.

Le Droit ſur le Poivre, dans l'interieur du Pays, eſt d'un Taël ſur chaque pikul.

Au mois de Mars, les Joncs qui doivent faire voile aux Manilles, partent enſemble de Chan-chu ; c'eſt-à-dire, que d'environ quarante qui font ce Voyage tous les ans, il y en a toujours ſept ou huit, ou dix qui s'aſſocient, à meſure qu'ils ſont prêts au départ. Leur cargaiſon eſt de ſoye crue & travaillée, mais beaucoup meilleure que celle qui ſe porte à Bantam. On compte dix jours de navigation entre Canton & les Manilles. Les Joncs reviennent au commencement de Juin, chargés de pieces de huit. Ils ſont ſans armes & ſans aucune autre défenſe ; deſorte qu'on n'a beſoin que d'une Chaloupe armée pour les arrêter, & pour les prendre. Commerce de la Chine aux Manilles.

Saris n'a pas laiſſé des obſervations moins exactes ſur les marchandiſes qui ſont recherchées au Japon. Il ſuffira de les nommer, ſans en marquer les prix. Les draps larges de toutes ſortes de couleurs, ſans en excepter les noirs, mais ſur-tout les rouges & les jaunes. Les ſoyes, les bouracans ſimples & doubles, les étoffes de ſoye à gros grains ; les gros grains de Turquie, les camelots, les ſatins, les taffetas & les damas de l'Inde. Le fil de toutes ſortes de couleurs. Les tapis de table. Les cuirs dorés ou peints, à fleurs & à figures. Les tableaux, & toutes ſortes de peintures, ſur-tout 1613. Marchandiſes propres au Japon.

SARIS. 1613.

celles qui repreſentent des hiſtoires laſcives, & des batailles ſur mer ou ſur terre ; les plus grandes formes ſont toujours les plus eſtimées.

Le vif argent, le vermillon, le rouge pour le viſage. Le cuivre en plaques, le plomb en lingots, le plomb en feuilles. L'étain en lingots. Le fer en maſſe, en barre & en plaques. L'acier de toutes ſortes de formes. Les tentures de tapiſſerie. La civette. Le fil d'or à coudre, de la Chine. La caſſonade ou le ſucre en poudre de la Chine. Le ſucre de Candie. Les velours de toutes couleurs. Les velours à fleurs. Les gazes. La ſoye crue. Le fil tors. Les verres à boire de toute eſpece, les bouteilles, les cruches, & toutes ſortes de vaſes & de vaiſſelles, ſimples ou dorés, le papier, les Livres de Comptes & les tablettes de poche. Le ſavon d'Eſpagne. L'ambre en grains. Les bas de ſoye, de toutes couleurs. Le cuir d'Eſpagne, & toutes ſortes de peaux bien paſſées. Les Kandicks bleus & noirs de la Chine. La cire pour les bougies. Le miel. Le poivre. Le ſamel de la Cochinchine. La muſcade. Le camphre de Barous & de Borneo. Le bois de Kalamba. Le ſapon, ſorte de bois rouge. Les dents d'éléphans. Les cornes de rhinoceros & de cerfs. L'alun de roche. Il eſt en telle eſtime, que Saris vendit pour cent florins ce qui ne lui en avoit coûté que trois.

Ce qu'il y a de meilleur au Japon.

Ce qu'on trouve de meilleur au Japon eſt une abondance d'excellentes teintures, bleues, rouges, noires & vertes. Les vernis, ſur-tout en or & en argent, y ſont meilleurs qu'à la Chine. Le ſoulfre, le ſalpêtre, le riz & le coton abondent auſſi dans la plûpart de ces Iſles.

## *LATITUDES.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Maſulipatan | 17 | 00 N. | Variation Oueſt | 3 | 00 |
| Iſle Sainte Lucie, proche Madagaſcar | 24 | 30 S. | Iſle de Bali | 8 | 30 |
| Seperdone, près de Chaule | 18 | 0 N. | Iſle de Timor | 10 | 40 |
| Bantam | 6 | 0 S. | Iſle de Banda | 5 | 00 |
| | | | Sukadana, dans l'Iſle de Borneo | 1 | 30 |

# CHAPITRE VII.

## *Relation de ce qui ſe paſſa dans l'Iſle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon.*

COCKS. 1613.

Le Facteur Cocks eſt chargé d'écrire les événemens.

ON s'apperçoit par dégrés que l'attention des Marchands Anglois pour les événemens hiſtoriques, & leur curioſité pour le caractere & les uſages des Nations étrangeres, augmentent avec l'étendue & le ſuccès de leur commerce. Cocks, deſtiné à gouverner le Comptoir de Firando, ne demeura point oiſif dans cette Ville pendant le voyage que Saris avoit entrepris à Suronga. Avec le ſoin des marchandiſes & des autres interêts de la Nation, il étoit chargé de recueillir, dans un Journal exact, tout ce qui ſe paſſeroit d'intereſſant ſous ſes yeux. C'eſt ſa Relation qu'on va lire.

COCKS. 1613.

Le 7 d'Août, Saris, Géneral Anglois, partit avec William Adams pour la Ville Imperiale dans une Barque du Roi montée de quarante Rameurs. Il prit avec lui douze perſonnes de confiance ; Tempeſt, Pencock, Richard Wickam, Edouard Saris, Watter Corwarden, Diego Fernandos, John Williams, Tailleur ; John Head, Cuiſinier ; Edouard Bartan, Chirurgien ; John Japan, Interpréte ; Richard Dale & Antoine Ferrea, Matelots ; ſans compter quatre Valets, deux à lui & deux à William Adams. On fit honneur à ſon départ, en tirant treize coups de canon. Départ du Général.

L'Auteur ſe rendit auſſi-tôt chez les deux Rois, comme par ordre du Géneral, pour les remercier des ordres qu'ils avoient donnés en ſa faveur. En effet ces deux Princes avoient pouſſé leurs attentions juſqu'à faire porter à Saris cent taëls, en monnoye du Japon, pour lui épargner les embarras du change dans une ſi longue route. Cette ſomme fut acceptée, mais comme un prêt. Quelques Anglois ayant cauſé du déſordre la nuit d'auparavant, le Roi Foyne pria Cocks, autant pour ſon honneur que pour celui de ſa Nation, d'avoir l'œil ouvert ſur la conduite de ſes gens.

Un jeune Japonois ſe propoſe de ſuivre les Anglois en Europe.

Le 9, un jeune Japonois, nommé Juan, qui parloit fort bien la Langue Eſpagnole, vint offrir ſes ſervices à Cocks pour neuf ou dix ans, ſans en excepter le voyage d'Angleterre, qu'il promettoit de faire avec le Vaiſſeau. Miguel, l'Interpréte qu'Adams avoit procuré au Comptoir, étant d'un eſprit fort lourd, & ſujet d'ailleurs à s'abſenter ſouvent, le déſagrément qu'on avoit ſans ceſſe de le voir manquer au beſoin, fit accepter les offres de Juan. C'étoit un nouveau Chrétien, qui avoit la plus grande partie de ſa famille à Nangazaqui, & un couſin à Firando. Quoiqu'il eût ſervi pendant trois ans un Eſpagnol aux Manilles, il en étoit revenu ſans avoir embraſſé le Chriſtianiſme, & les Jeſuites l'avoient baptiſé à Nangazaqui. La curioſité de voir l'Europe parut être le ſeul motif qui le faiſoit tourner vers les Anglois.

Grande Fête des Japonois pour les morts.

Le 19 au ſoir, on vit commencer à Firando la grande Fête des Japonois, qui conſiſte à ſe réjouir & à faire bonne chere toute la nuit ſur les tombeaux de leurs parens, qu'ils invitent à ce feſtin. Leurs réjouiſſances durent trois nuits conſecutives. On publia l'ordre de parſemer les rues de ſable & d'allumer des lanternes devant chaque porte. Il en coûta la vie à un pauvre homme pour avoir négligé d'obéir. Cocks ne fit pas difficulté de ſe conformer aux uſages du Pays. Non-ſeulement il ſuſpendit à ſa porte deux belles lanternes ; mais étant informé que les deux Rois devoient ſe promener dans les rues, & s'arrêter à ſa maiſon, il leur fit préparer un ſouper digne d'eux. Cependant, après les avoir attendus juſqu'à minuit, il fut averti que d'autres occupations leur avoient fait changer de deſſein. Il ne laiſſa point de leur envoyer des préſens, ſuivant l'uſage de la Nation. Pluſieurs Seigneurs Japonois, qui prirent l'occaſion des Fêtes pour viſiter le Comptoir, y furent reçus & traités avec autant de généroſité que de politeſſe.

Vente des Marchandiſes Angloiſes.

Le 23, les Anglois ceſſerent de débarquer leur poudre, dont ils avoient déja tranſporté cinquante-neuf barils au rivage. L'avidité du Roi à s'en procurer & ſa facilité à leur en donner le prix qu'ils avoient demandé, ſembloit leur avoir fait oublier qu'ils en devoient conſerver du moins leur proviſion. Mais le Lieutenant du Vaiſſeau ſe crut obligé de faire tranſporter, au Comptoir, quantité de petites merceries, que les Matelots commençoient à dé-

COCKS. 1613.

rober pour fournir à leurs débauches. On étoit au dernier jour des trois fêtes. Trois Compagnies de Danſeurs ſe promenerent dans toutes les rues avec des banieres, & des poëlles pour inſtrumens de muſique; s'arrêtant aux portes des Grands comme aux Sépultures & aux Pagodes, avec des tranſports de joye, & des cris auſſi extravagans que leurs danſes.

Maſcarades Japonoiſes.

Le 24 il y eut une autre illumination, à l'honneur du jeune Roi & de ſon frere, qui allerent en Maſcarade chez le vieux Roi Foyne, avec un cortege fort nombreux. Les deux Princes étoient à cheval, & le reſte de la Troupe à pied. Nabeſone, Gouverneur du jeune Roi, jouoit du fifre pendant la marche, & cette muſique étoit accompagnée de celle que j'ai déja repreſentée. Cocks ayant appris que les Princes ſe propoſoient, à leur retour, de viſiter le Comptoir Anglois, prépara un grand feſtin. Mais ils ne s'en approcherent qu'après minuit, avec beaucoup de confuſion, & même quelques marques de mécontentement. Ils ne ſe préſenterent pas pour entrer. Brower, Facteur Anglois, s'avança juſqu'à la porte, en affectant de les regarder peu. Ils feignirent auſſi de ne l'avoir point apperçu.

Lettres arrivées à Cocks.

Cocks reçut le 28 deux Lettres du General, l'une du 19, l'autre du 20, par le Gouverneur Schimonaſco, qui ſuivant quelque cérémonial inconnu aux Anglois, ne les envoya point au Comptoir, mais les fit porter au Vaiſſeau. Comme l'une des deux Lettres étoit pour le Roi Foyne, Cocks ſe rendit au Palais, accompagné de Melsham & de Hermando. Le Roi donna un katan au premier, une dague d'Eſpagne à l'autre, & à tous trois quelques bottes d'ail, galanterie ordinaire au Japon. Il leur accorda auſſi la permiſſion de faire ſecher leur poudre au ſommet du Fort, en leur offrant le ſecours de ſes gens pour ce travail.

Le premier de Septembre, le vieux Roi & toute ſa Nobleſſe, ſe donnerent le divertiſſement d'une nouvelle Maſcarade, & rendirent viſite le ſoir au jeune Prince. Les rues étoient éclairées par un nombre infini de lanternes. Cocks, qui s'attendoit d'autant plus à recevoir le Roi, que deux jours auparavant ce Prince lui avoit fait l'honneur de le ſurprendre chez lui, & d'y paſſer une partie de la nuit dans la joye, fit préparer pour la troiſiéme fois un feſtin, qui eut le ſort des deux précedens. Le cortege royal étoit ſi nombreux, que ce fut apparemment cette raiſon qui empêcha Foyne d'entrer chez les Anglois.

Ouragan ſans exemple au Japon.

Le lendemain les Arpenteurs de la Cour meſurerent toutes les maiſons de la rue où les Anglois avoient leur Comptoir, pour les faire contribuer, ſuivant leur grandeur, aux frais de quelques nouveaux Forts que le Roi vouloit entreprendre. Celle des Anglois ne fut point exemptée de cette taxe. Cependant le deſſein de ces ouvrages fut abandonné à l'occaſion d'un ouragan, qu'on appelle Typhon dans ces Mers, le plus furieux qu'on ſe ſouvint d'avoir jamais vû aux Iſles du Japon. Il renverſa plus de deux cens maiſons. Il en découvrit un beaucoup plus grand nombre, ſans épargner le Palais royal, dont non-ſeulement tous les toîts, mais les murs mêmes de circonvallation furent abbatus. La mer fut agitée par des ſecouſſes ſi violentes, qu'elle mina un grand Quai, ſur lequel étoit ſitué le Comptoir Hollandois, ruina un mur de groſſes pierres, entraîna les dégrés, mit en pieces deux grandes Barques, & ſubmergea quarante ou cinquante autres petits Bâtimens dans

dans la Rade. Le mur de la Cuisine des Anglois, avec un four extrêmement épais qu'ils avoient bâti nouvellement, furent mis au niveau de la terre. Cette horrible tempête s'étant élevée pendant la nuit, la confusion & le bruit du Peuple, qui couroit éperdu dans toutes les parties de la Ville, augmenta beaucoup le désordre. La plûpart portoient des brandons de feu pour s'éclairer. Les étincelles qui voloient de toutes parts devinrent bientôt la cause d'une disgrace encore plus affreuse ; car le feu prit à plusieurs maisons, & ne pouvoit manquer de se répandre dans toute la Ville, si par un autre accident, qui n'accompagne jamais néanmoins les Typhons, il n'étoit tombé une pluie si prodigieuse, qu'on se crut menacés de perir par l'eau, après l'avoir été d'être écrasés par la chûte des maisons, ou d'être enveloppés dans les flammes. Le Vaisseau Anglois, quoiqu'à l'abri par sa situation, se soutint à peine sur cinq cables, dont il y en eut un de rompu. La Chaloupe & l'Esquif furent emportés, & ne purent être retrouvés que deux jours après. On apprit que le Port de Nangazaqui avoit beaucoup plus souffert. Vingt Joncs Chinois y furent submergés ; & le Vaisseau, qui avoit apporté l'Ambassadeur Espagnol des Manilles, fut misérablement fracassé.

Cocks. 1613.

Les Typhons ne sont jamais accompagnés de pluie.

Ces fléaux du Ciel n'empêcherent pas les Matelots Anglois de se livrer à des désordres si crians, que pour l'honneur de leur Nation, les Auteurs de ce Recueil ont cru devoir les supprimer. Mais ils ne font pas difficulté de publier ceux qui ne regardent que la discipline nautique, pour apprendre à l'Angleterre même, que ce n'est pas toujours par l'injure des élemens, ou par les fatigues d'un métier pénible, qu'elle perd un si grand nombre de Matelots. Il se passoit peu de jours où l'ardeur de la débauche ne fît naître quelques querelles entre les Anglois. Elles étoient presque toujours sanglantes, & quelquefois mortelles. Après avoir exercé leur fureur l'un sur l'autre, ils commencerent à la tourner vers les Japonois. Un Matelot, nommé Francis Williams, s'étant enivré au rivage, prit un bâton, sans y être excité par aucune injure, & maltraita un Domestique du Roi Foyne. Quatre Japonois témoins de cette brutalité, eurent la sagesse d'engager l'offensé à se rendre au Comptoir Anglois avec eux ; & faisant leur plainte aux Facteurs, ils protesterent que s'ils n'obtenoient pas une juste satisfaction, ils les porteroient jusqu'au Roi. Cocks apprit au même moment que Williams s'étoit retiré à bord. Il y envoya un de ses gens, pour exhorter le Lieutenant du Vaisseau à donner en exemple de sévérité ; & déclarant ses intentions aux Japonois, il leur conseilla de se rendre eux-mêmes à bord, pour reconnoître le coupable. Ils y allerent. Mais Williams, interrogé par le Lieutenant, eut l'audace de nier le fait, & l'impieté de soutenir son desaveu par un faux serment. N'en étant pas moins condamné à des peines rigoureuses, les Japonois se crurent satisfaits par la Sentence, & demanderent grace pour lui en faveur de l'ivresse. Alors, ce furieux Matelot, plus sensible à la honte de l'obligation qu'à la crainte du châtiment, sauta sur un croc de fer, dont il auroit assommé les cinq Japonois s'il n'eût été retenu. Il ne ménagea pas même son Lieutenant, ni le Député de Cocks. Enfin, ne s'étant rendu qu'à la force, il aima mieux demeurer à fond de calle, les fers aux pieds & aux mains jusqu'au départ du Vaisseau, que de réparer son offense par des marques de repentir.

Corruption & desordre des Matelots Anglois.

Brutalité furieuse d'un Matelot.

COCKS. 1613.

Le 13, Cocks apprenant que le vieux Roi étoit tombé malade, lui envoya l'Interpréte avec divers préſens qui convenoient à ſa ſituation. C'étoit un grand flacon d'excellent vin, que Saris avoit fait conſerver precieuſement, & quelques boëtes de confitures. Ces petits ſoins, & l'attention que les Chefs avoient continuellement de prévenir les Japonois par toutes ſortes de politeſſes, réparoient le tort que les Matelots faiſoient à leur Nation. Le lendemain au matin, Cocks reçut avis du Lieutenant, à qui Saris avoit recommandé de ne pas s'éloigner de ſon bord, qu'une partie de l'Equipage avoit paſſé la nuit dans la Ville ſans ſa permiſſion, & dans un tems où tous les Matelots étoient d'autant plus néceſſaires ſur le Vaiſſeau que la marée l'avoit laiſſé preſqu'à ſec. Cocks, accompagné de Melsham & de l'Interpréte, entreprit auſſi-tôt de les rappeller à leur devoir. Il en trouva pluſieurs dans divers lieux de débauche, & ne ménageant ni les reproches ni les coups, il les força de retourner à bord. La plûpart de ceux qu'il n'avoit pas découverts, ne laiſſerent pas de ſuivre l'exemple des autres, & de rentrer dans la ſoumiſſion. Mais il en reſta quatre, ſur leſquels l'autorité ne fit pas plus d'impreſſion que le devoir & l'honneur. Ils continuerent leur débauche pendant le reſte du jour & la nuit ſuivante, juſqu'à ce qu'ayant pris querelle entr'eux, ils ſe battirent avec tant de fureur, qu'ils furent portés au Vaiſſeau à demi morts de leurs bleſſures. Ils ſe nommoient Lambert, Colphax, Boles & Evans.

Maladie du Roi.

Autres excès des Matelots Anglois.

Le 17, Cocks apprit qu'un Japonois, que les Matelots avoient nommé Baſtian, & qui tenoit une maiſon de débauche, s'étoit vanté que ſi les Officiers Anglois reparoiſſoient chez lui pour en chaſſer leurs gens, il feroit main-baſſe ſur eux avec tous les ſiens. Cette menace obligea les Facteurs de porter leurs plaintes au jeune Prince, parce que la maladie du vieux Roi duroit encore. Ils l'engagerent à faire publier une Ordonnance, qui défendoit ſous de rigoureuſes peines à tous les Habitans de la Ville, de recevoir les Anglois chez eux après la fin du jour; qui permettoit à Cocks & à ſes Miniſtres d'entrer dans toutes les maiſons pour y chercher ſes gens; qui ordonnoit aux Japonois de lui prêter main-forte dans le beſoin; enfin qui l'autoriſoit à faire enfoncer les portes, lorſqu'on lui refuſeroit de les ouvrir. Le Prince fit déclarer en même tems à Baſtian, que s'il arrivoit le moindre deſordre par ſa faute, ou s'il entreprenoit de s'oppoſer aux recherches de Cocks, il lui en coûteroit auſſi-tôt la vie. Malgré tant de précautions & de loix, les Matelots Anglois proteſterent qu'ils vouloient boire; qu'ils boiroient en plein champ s'ils n'avoient pas la liberté d'entrer dans la Ville; & que s'il ne ſe trouvoit perſonne pour leur apporter de l'arrack, ils prendroient la peine eux-mêmes d'en aller chercher dans les Villages, à quelque diſtance qu'ils fuſſent du Port. Cependant il arriva, peu de jours après, que le vieux Roi étant rétabli & ſe promenant à pied dans la Ville, rencontra deux Anglois qui étoient à boire à la porte d'un Chinois. Il prit la peine de s'arrêter; & d'un air menaçant, il détacha vers eux quelques gens de ſa ſuite. Son deſſein n'étoit que de leur faire demander s'ils avoient la permiſſion de leurs Officiers. Mais dans la crainte d'un traitement plus ſévere, ils prirent le parti de s'éloigner en fuyant. Cette avanture ayant ſervi à leur perſuader que le Roi même avoit les yeux ouverts ſur leur conduite, ils commencerent à s'obſerver davantage.

Cocks employe l'autorité du Roi de Firando pour les contenir.

Le 27, Williams Paulin, Contre-Maître, mourut au Comptoir, d'une maladie de langueur. A la priere de Cocks, le Roi permit qu'il fût transporté au cimetiere des Chrétiens. Mais cette permission n'empêcha point les Prêtres Japonois de s'opposer au passage du corps dans les rues de Firando, & sur-tout devant leurs Pagodes. On fut obligé de le transporter par eau. Il fut suivi d'un grand nombre de Japonois, malgré les representations des Prêtres, qui leur faisoient un crime de leur curiosité. Mais lorsqu'on fut au lieu de la sépulture, il ne s'en trouva pas un qui voulût prêter ses mains ni ses instrumens pour ouvrir la fosse.

COCKS. 1613.

Les Prêtres Japonois s'opposent à l'enterrement d'un Anglois.

On publia le 29 un ordre du Roi, pour nettoyer & embellir les rues. Comme elles ne sont pas pavées à Firando, cet embellissement consiste à répandre du sable & du gravier chacun devant sa porte, à vuider deux petits canaux qui sont de chaque côté pour l'écoulement des eaux, & à les parer de larges pierres, enfin à ne laisser aucune trace de saleté à la face des maisons. La diligence des Habitans est admirable dans ces occasions. Il ne fallut qu'un jour pour achever l'ouvrage, & les Officiers du Roi commencerent leur revûe dès le lendemain. Le Capitaine Chinois de qui les Anglois louoient leur maison prit ce soin pour eux.

Ordre pour l'embellissement des rues.

Le 30, quelques Négocians de Meaco arrivés pour le commerce, vinrent au Comptoir & demanderent seulement à voir les principales marchandises. Après avoir tout observé, avec autant de curiosité que d'intelligence, ils s'arrêterent aux draps, pour lesquels ils n'offrirent néanmoins qu'un prix fort médiocre. On refusa leurs offres; mais il fut aisé à Cocks de reconnoître à leur langage qu'ils s'étoient laissés prévenir par les intrigues des Hollandois. Le marché fut interrompu par le bruit d'un vent d'Est si violent, qu'on le prit pour l'avant-coureur d'un nouveau Typhon. Chacun s'étant retiré chez soi ne fut occupé qu'à se garantir des malheurs dont on croyoit la Ville menacée. Cette opinion paroissoit d'autant mieux fondée, que peu de jours auparavant un Bonze avoit prédit au Roi que le Typhon recommenceroit bientôt ses ravages. Le Chirurgien Anglois se trouvant dans une maison où le même Bonze prédisoit à quelques femmes le retour de leurs maris, lui offrit trois sols pour apprendre aussi quand le General Saris & ses Compagnons reviendroient à Firando. Le Bonze l'assura qu'ils seroient dans la Ville dix-huit jours après. Il prétendoit que cette connoissance lui venoit d'une voix qui lui parloit à l'oreille, & qui ne se faisoit entendre qu'à lui. Cependant la Ville en fut quitte pour des vents orageux, qui durerent deux jours sans y causer aucun désordre.

Typhon prédit par les Bonzes.

Le 2 d'Octobre, Cocks reçut avis du Vaisseau, qu'il en étoit parti sept Matelots dans l'Esquif. Il auroit envoyé sur le champ après eux, si l'Interprête des Hollandois ne l'eût assuré qu'il les avoit vûs dans une maison de la Ville où ils étoient à se réjouir; mais il se trouva que ceux qu'il avoit vûs étoient une autre bande, & son témoignage ayant empêché qu'on ne fit courir après les autres, leur donna le tems de s'éloigner sans être poursuivis. La nuit suivante fut marquée par une autre disgrace. Le vieux Roi Foyne avoit de l'autre côté de l'eau une maison de campagne où il prenoit souvent plaisir à passer quelques jours dans la solitude. Il avoit prié les Facteurs Anglois d'y faire transporter quelques belles étoffes qu'il vouloit examiner à loisir,

Sept Anglois déserterent avec l'Esquif.

COCKS. 1613.

& dans la confiance qu'ils avoient à l'amitié de ce bon Roi, ils n'avoient pas fait difficulté d'y consentir. Tandis qu'il satisfaisoit sa curiosité, avec des cannes allumées qu'il tenoit à la main, quelques étincelles tombées sur les nattes mirent le feu à la maison & la réduisirent en cendres avant le jour. Cocks l'ayant visité le lendemain, le trouva moins affligé de sa propre perte que de celle des Anglois. Cependant comme elle n'étoit point assez considérable pour affliger beaucoup les Facteurs, Cocks se borna pour dédommagement à prier le Roi de lui faire retrouver ses déserteurs. L'ordre fut donné aussi-tôt de les chercher, avec d'autant plus d'esperance, qu'on prétendoit les avoir vûs dans une Isle déserte à deux lieues de Firando. Le Roi, dans l'empressement d'obliger Cocks, ordonna qu'ils fussent ramenés morts ou vifs.

Palais du Roi consumé par le feu.

Le 4 d'Octobre, sur une prédiction des Bonzes, qui menaçoient la Ville de Firando d'un incendie géneral, dont il ne devoit pas se sauver une seule maison, il se répandit dans toutes les rues un grand nombre de Crieurs, pour avertir le Peuple, avec des expressions lamentables, d'éteindre soigneusement tous les feux. C'étoit la nuit suivante que ce désastre étoit attendu. Tous les Habitans, & les Anglois mêmes pour qui la superstition étoit contagieuse, la passerent dans des allarmes continuelles. Mais l'événement vérifia que le Diable est toujours l'esprit de mensonge.

Autre prédiction des Bonzes.

Le Roi Foyne étant venu le 5 au Comptoir Anglois, dit à Cocks qu'il avoit envoyé deux Barques bien armées à la poursuite des Fugitifs. Il lui apprit aussi que le Gouverneur de Nangazaqui, nommé Ben Diu, & frere de l'Imperatrice, devoit arriver le lendemain à Firando; sur quoi il lui conseilla de le faire saluer de quelques coups de canon à son passage. Pendant leur entretien il arriva un homme à cheval, avec une Lettre de la Cour Imperiale pour le Roi, & des nouvelles du Géneral Saris, qui devoit être dans huit ou dix jours à Firando. Le même jour, James Foster, que les Facteurs avoient député à Nangazaqui, revint avec l'Esquif, mais sans avoir pû obtenir la restitution des sept déserteurs, qui s'étoient mis sous la protection de la Ville. On sçut par des informations certaines que Miguel l'Interprête, dont Foster s'étoit fait accompagner, loin de se rendre utile au succès de son voyage, avoit conseillé aux Fugitifs de persister dans leur désertion. Cocks prévit que leur dessein étoit de passer aux Manilles sur quelque Navire Espagnol, & qu'il lui seroit impossible de s'y opposer s'il ne se faisoit point un ami de Ben Diu. Il ordonna qu'il fût salué de quatre coups de canon. Dès le même jour, ce Gouverneur étant à se promener dans la Ville avec le jeune Prince de Firando, Cocks sortit du Comptoir pour lui faire son compliment. Ben Diu s'arrêta quelques momens pour répondre à cette civilité, & ne reçut pas avec moins d'affection le présent que les Anglois lui envoyerent le soir. Il leur offrit ses services à la Cour de l'Empereur, & de son propre mouvement il leur parla des Déserteurs. Son intention étoit qu'ils fussent pardonnés; mais Cocks demandoit que les Chefs fussent punis. Enfin, sur les instances du Gouverneur, on convint qu'ils obtiendroient grace sans exception. Cocks s'y engagea par un écrit de sa main, & promit de le faire confirmer par Saris au premier instant de son arrivée; sans quoi Ben Diu protesta qu'il ne se prêteroit à rien, parce qu'il ne vouloit contribuer à la mort de personne. Quelques jours après, il fit l'honneur aux Anglois de les visiter dans leur Comptoir, & d'y examiner

Arrivée du Gouverneur de Nangazaqui.

Convention pour les 7 Déserteurs.

leurs marchandiſes ; mais ſans en rien acheter. Il fit préſent à Cocks d'un katan, qui lui fut payé avec avantage par quelques flacons d'excellent vin & par quelques drogues médicinales dont il emporta une bonne proviſion pour ſa ſanté. Cocks. 1613.

Cocks ayant appris que Ben Diu, & ſon frere, qui étoit à ſe baigner chez les Hollandois, où il y avoit un bain chaud, ſe propoſoient de viſiter le Bâtiment, ſe rendit lui-même à bord pour les y recevoir. Ben Diu lui fit préſent de deux katans, & les Anglois firent une décharge de ſept pieces à l'arrivée de ces deux Seigneurs. A peine furent-ils retournés au rivage, fort ſatisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu, que le frere revint à bord, pour demander un petit ſinge qu'il y avoit vû, & qu'il vouloit porter à ſa belle-ſœur. Cocks ſe crut oblige de l'acheter du Maître-Canonier, à qui il appartenoit, & le paya cinq pieces de huit ; mais il ſe réſerva le mérite de le préſenter lui-même à Ben Diu. Le Roi Foyne, par des raiſons que les Anglois ne purent pénetrer, envoya demander au comptoir quels étoient les préſens qu'ils avoient faits aux deux freres, & prit ſoin d'en conſerver un mémoire. Il n'y joignit point la lunette d'approche que Ben Diu avoit demandée avec beaucoup d'inſtances, mais qu'il renvoya preſqu'auſſi-tôt, parce qu'il ne la trouva point à ſon gré ; ce qui n'empêcha pas que dans la reconnoiſſance de tant de civilités qu'il avoit reçues de la Nation Angloiſe, il ne fit porter au Comptoir deux barils de vin de Meaco. Son frere y en envoya deux auſſi, avec les mêmes remercimens. Politeſſes forcées des Anglois.

Le 10, deux jeunes Japonois, fils d'un autre Gouverneur, viſiterent les Anglois dans leur Comptoir. Ils étoient nouvellement convertis au Chriſtianiſme, & fort affectionnés pour tout ce qui portoit le nom d'Européen. Cocks leur fit voir toutes ſes marchandiſes, & leur offrit une collation délicate, qui fut accompagnée d'un concert de muſique. Pendant la fête, le Roi Foyne ſurprit agréablement l'aſſemblée en y paroiſſant tout d'un coup, & prit part de bonne grace au divertiſſement. Son goût s'étoit déclaré pour un mets dont l'apprêt n'eſt pas difficile, mais qui n'en eſt pas moins agréable à ceux qui le connoiſſent. C'eſt du bœuf & du porc aux navets & aux oignons. Après en avoir mangé beaucoup, il pria Cocks de lui en faire préparer un autre plat par le Cuiſinier Anglois, en lui avouant qu'il le trouvoit délicieux. Cocks prit cette occaſion pour le faire ſouvenir des Déſerteurs, & lui envoya le lendemain ſon mets, qui fut reçu avec des tranſports de joye & mangé de même. Autres civilités dont ils ne peuvent ſe diſpenſer.

Le 12, Cocks rendit une viſite à ce Prince, qui le remercia de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Gouverneurs de Nangazaqui & de Scam ; mais il ajoûta qu'ayant appris qu'ils avoient acheté au Comptoir quelques marchandiſes dont ils avoient reglé le prix à leur gré, il vouloit ſçavoir ſi les Anglois ne ſe plaignoient pas de cette injuſtice. Cocks répondit qu'il ne pouvoit deſavouer la verité du fait ; mais que la même choſe ſe pratiquant à Nangazaqui à l'égard des Chinois & des Portugais, il avoit cru que c'étoit l'uſage du Japon ; & qu'il n'étoit queſtion d'ailleurs que de quelques bagatelles, qui ne méritoient pas beaucoup d'attention. Foyne repliqua que l'uſage de Nangazaqui n'étoit pas une regle pour Firando ; que les Chinois étoient une Nation avec laquelle on gardoit moins de ménagemens, parce qu'il leur Adreſſe des Japonois pour tirer d'eux des préſens.

COCKS. 1613.

étoit défendu par leurs propres Loix de faire le commerce au Japon, mais qu'il prétendoit que les Européens ne souffrissent aucun tort dans les terres de son Domaine, sur-tout de la part de ceux qui n'y avoient aucune autorité. Cocks l'ayant remercié vivement de la justice qu'il faisoit rendre aux Etrangers, lui envoya le mémoire des marchandises qui avoient été enlevées à des prix arbitraires. L'Auteur fait observer que s'il entre dans ces détails, c'est pour faire connoître qu'au fond les Anglois étoient des duppes, qui se laissoient tromper par des apparences de civilité & d'affection. Foyne ne leur faisoit aucune offre de service qu'ils ne se crussent obligés de payer par des présens; & toutes ces belles promesses demeuroient presque toujours sans effet.

Festin que le Roi se donne aux dépens des Etrangers.

Le 13, il pria Cocks & deux autres Facteurs à dîner chez les Hollandois, en leur recommandant d'y apporter quelques flacons de leur vin, qu'il trouvoit excellent. Le dîner fut très-bien servi, aux dépens du Comptoir de Hollande & du vin des Anglois. Le Roi étoit à la premiere table, accompagné des Princes ses petits enfans. Nabesone, son frere, se mit à la seconde, & fit placer Cocks entre lui & Semidone, autre frere du vieux Roi. Après eux étoit le Ministre de Firando; &, de l'autre côté, plusieurs Japonois de la premiere Noblesse. Brower, Chef du Comptoir Hollandois, ne s'assit point, & se borna au soin de couper les viandes, tandis que tous ses gens servoient les deux tables à genoux; & lui-même, à la fin du repas, servit à boire aux convives dans la même posture. Cocks surpris de cette formalité, lui en demanda la raison. Sa réponse fut que le Roi faisoit le même honneur aux Etrangers, lorsqu'il leur donnoit à dîner. En sortant de table, toute l'assemblée se rendit au Comptoir Anglois, où le Roi se fit un amusement d'en visiter toutes les parties. Cocks lui offrit une collation, qui fut acceptée.

Cocks est trompé par le Gouverneur de Nangazaqui.

Le 16, deux hommes de mer, l'un Vénitien, l'autre Flamand, arrivés ensemble de Nangazaqui, apprirent à Cocks que les sept Déserteurs avoient été conduits sécrétement à Meaco dans une petite Barque. L'espérance de ces deux hommes étoit de se faire recevoir sur le Vaisseau Anglois pour retourner en Europe. Le Flamand avoit été pendant vingt-quatre ans au service des Espagnols. Il étoit venu d'Acapulco aux Manilles, & les occasions ne lui ayant pas manqué pour amasser beaucoup d'argent, il demandoit la permission de le mettre à bord. Cocks lui répondit que dans l'absence du General il n'osoit accorder une faveur de cette nature; mais il consentit volontiers à faire assurer le Roi que ces deux Etrangers n'étoient point Espagnols, ni Sujets du Roi d'Espagne; sans quoi ce Prince ne les auroit pas soufferts à Firando, depuis qu'il étoit arrivé au Japon un Ambassadeur Espagnol des Manilles, pour demander à l'Empereur la permission d'emmener tous les Sujets de l'Espagne.

Perfidie des Déserteurs Anglois.

Cocks, à la priere du Vénitien & du Flamand, se rendit le lendemain avec eux au Palais de Foyne. Ils lui apprirent en chemin que les Déserteurs Anglois s'étoient vantés à Nangazaqui de n'être pas les seuls qui eussent pris la résolution d'abandonner le Vaisseau. Ils avoient publié que la plûpart des Matelots étoient dans le même dessein, parce que leurs Officiers les traitoient cruellement; & joignant la perfidie aux plaintes, ils avoient assuré les Espagnols qu'avec une Barque ou deux il leur seroit aisé de s'emparer du Vaisseau d'Angleterre. Le Roi Foyne reçut humainement les deux Etrangers qui lui furent

présentés par Cocks. Il leur demanda des informations sur la guerre qui s'étoit élevée aux Molucques entre les Espagnols & les Hollandois. Mais lorsqu'il apprit d'eux que les Déserteurs étoient passés de Nangazaqui à Meaco, sa surprise fut si vive qu'à peine voulut-il s'en rapporter à leur témoignage. Il répeta plusieurs fois, avec douleur, qu'il n'auroit pas cru Ben Diu capable de violer ses promesses. Le Flamand, qui connoissoit par un long usage les dispositions des Espagnols, assura Cocks qu'il n'avoit pas d'autre vengeance à desirer de la trahison de ses gens, que le traitement qu'ils recevroient de leurs nouveaux Maîtres. COCKS. 1613.

Le 18, entre dix & onze heures du soir, il y eut une Eclipse totale de Lune; & dans le tems que ce phenomene allarmoit assez les Habitans de Firando, le feu prit, avec tant de violence, à quelques maisons voisines du jeune Prince, que si le vent, qui étoit au Nord-Est, ne s'étoit appaisé tout d'un coup, la plus grande partie de la Ville auroit été réduite en cendres. Elle dut son salut à la diligence des Anglois, qui ne put empêcher néanmoins la ruine de quarante maisons. Les flammes se rallumerent trois ou quatre fois, & furent éteintes avec le même succès. Le vieux Roi, qui ne cessa point pendant toute la nuit, de se promener à cheval dans les rues, conseilla aux Anglois de mettre toutes leurs marchandises dans les caves, & d'en boucher la porte avec du fumier; mais le danger n'étoit plus assez pressant pour les obliger de suivre ce conseil. On ne put découvrir quelle avoit été l'origine de cet incendie. Cependant le Peuple se persuada que les Bonzes l'avoient prédit; & peut-être l'avoient-ils commencé eux-mêmes, pour donner du crédit à leurs prédictions. Accidens fâcheux.

Le 20 au soir, Hernando Ximenes, Espagnol que les Anglois avoient amené de Bantam, arriva de Nangazaqui où Cocks l'avoit envoyé pour l'affaire des Déserteurs. Il avoit fait ce voyage avec un Facteur Anglois nommé Edouard Markes; mais quoiqu'à leur arrivée les Déserteurs fussent encore dans la Ville, ni l'un ni l'autre ne put se procurer la liberté de les voir. Un Espagnol, homme de distinction, dit à Markes qu'ils ne seroient pas rendus, & que si les autres Matelots vouloient aussi déserter, ils seroient reçus volontiers, sur-tout s'ils amenoient avec eux le Vaisseau. Les Japonois qui avoient accompagné Markes & Hernando ne permirent point à Markes de sortir de son logement pendant deux jours. Enfin Cocks ne put douter qu'il n'y eût quelque artifice dans cette conduite, & désespera d'obtenir ses sept Déserteurs. Le Roi Foyne l'assura, pour le consoler, qu'il ne perdroit plus de Matelots, s'ils ne trouvoient moyen, comme les premiers, de s'enfuir avec l'Esquif. En effet il fit défendre à tous les Japonois, par une Proclamation publique, de conduire ou de transporter aucun Anglois sans sa permission & celle de Cocks. Confirmation de l'affaire des Déserteurs.

Le 23, on célebra dans Firando une grande Fête de Religion, pour laquelle on dressa devant la Pagode un magnifique pavillon, où le Roi, toute sa Noblesse & quantité d'Etrangers s'assemblerent. Chaque Seigneur étoit accompagné de ses Esclaves, les uns armés de piques, les autres de mousquets, & les autres avec l'arc & les fleches. Ces préparatifs étoient le prélude d'une course qui devoit se faire dans la grande Place. On avoit suspendu un bouclier de paille, contre lequel tous les Acteurs lancerent des traits & des fleches. Fête de Religion à Firando.

Cocks. 1613.

en courant à toutes brides. Au milieu de ces réjouiſſances, le Roi informé d'une prédiction de quelques Bonzes qui menaçoient la Ville d'un incendie, donna ordre que chaque maiſon ſe pourvût d'un tonneau d'eau pour la nuit ſuivante. Les Anglois ſe défiant plus de la malignité des Prêtres Japonois que de leurs prédictions, ſe conformerent volontiers aux loix de cette Police. Ils entendirent, à l'entrée de la nuit, mille voix qui crioient d'un ton lugubre, gardez-vous du feu. Mais les Bonzes, & l'eſprit qui les inſpiroit, furent convaincus d'impoſture.

Préſens des Anglois à cette occaſion.

Cependant la Fête ayant continué le jour ſuivant, les Anglois, pour ſe conformer aux uſages du Pays, envoyerent au Roi divers préſens. L'expérience leur avoit appris ceux qui étoient les plus agréables à ce Prince. C'étoient pluſieurs mets à l'Angloiſe, deux poules & un cochon de lait rôti, avec deux flacons de vin d'Eſpagne, qui devoient ſervir le troiſiéme jour pour l'acte le plus brillant de la Fête. On avoit fait les préparatifs d'une Comedie, qui devoit être ſuivie d'un grand feſtin. Le jeune Prince fit demander le ſoir aux Anglois une paire de hautes-chauſſes, pour un Acteur qui n'avoit pû s'en procurer. Cocks l'ayant fait aſſurer qu'il n'y avoit rien au Comptoir dont il ne pût diſpoſer librement, les deux Princes le firent inviter à la Comédie pour le lendemain.

Comedie Japonoiſe repreſentée.

Il s'y rendit avec deux de ſes principaux Facteurs. Le vieux Roi, qui avoit eu ſoin de leur faire préparer une place commode, s'approcha d'eux à la vûe de tout le peuple, & leur fit ſervir une collation fort galante. Semidone leur en offrit une autre, au nom des jeunes Princes. Divers Seigneurs du cortege du Roi vinrent enſuite, & leur en firent accepter une troiſiéme. Les Acteurs de la Comedie étoient le Roi même, les Princes & les premiers Seigneurs. Ils avoient pris pour ſujet les plus célebres actions de leurs Ancêtres, depuis l'établiſſement de leur Etat, avec divers intermédes pour l'amuſement du Peuple. L'aſſemblée étoit extrémement nombreuſe. Chaque maiſon de la Ville apporta un préſent au Roi, & tous les Habitans de l'Iſle vinrent lui rendre ſucceſſivement le même hommage.

Poëſie, muſique & danſe des Japonois.

La Poëſie, la Muſique & la Danſe eurent peu d'agrément pour les Anglois. Cependant ils y trouverent de l'harmonie & de la juſteſſe. Les inſtrumens de muſique étoient une ſorte de petits tambours, de la forme des ſables qui marquent les heures. On bat deſſus d'un côté avec la main, tandis que de l'autre, on ſerre la corde qui lie l'inſtrument, & qui en éleve ou rabaiſſe le ton. On l'accompagne de la voix, ou de la flute, ou du fifre. Quoique tout le ſpectacle fût aſſez groſſier, Cocks aſſure qu'il n'en avoit jamais vû qui l'eût tant affecté, par un air de véritable grandeur que chaque rolle tiroit de la réalité des perſonnages. Non-ſeulement c'étoient des actions réelles qui étoient repreſentées avec toutes leurs circonſtances, mais tous les Acteurs étoient réellement ce qu'ils repréſentoient, c'eſt-à-dire, Rois, Capitaines, Miniſtres, ſuivant la diſtribution du ſujet. Les Hollandois n'avoient pas été invités à la Fête; ce qui paſſa dans l'eſprit même des Japonois pour une marque honorable de la préference que le Roi donnoit aux Anglois.

Propoſition d'un Hollandois.

Cocks, à ſon retour, trouva trois Hollandois qui l'attendoient avec impatience. L'un, vêtu à la Japonoiſe, étoit arrivé nouvellement d'une Ville nommée Kushma, où il avoit vendu du poivre & d'autres marchandiſes. Il ſe vantoit

vantoit d'avoir jetté les fondemens d'un commerce ſecret avec la Corée, ou d'en avoir du moins des eſperances certaines ; & ſe croyant redevable de cette ouverture à William Adams, il venoit offrir aux Facteurs Anglois de leur accorder quelque part à ſon entrepriſe. Il n'étoit pas aiſé de juger s'il étoit ſincere ; car Hernando, qui l'avoit déja vû au Comptoir Hollandois, ayant demandé à quelques-uns de leurs Facteurs d'où cet homme arrivoit, Brower, Chef du Comptoir s'étoit offenſé de ſa demande & lui avoit répondu qu'il n'avoit de compte à rendre à perſonne. COCKS. 1613.

A l'entrée de la nuit, André Bulgarain, Génois, & Benito de Palais, Pilote Major d'un Vaiſſeau Eſpagnol qui avoit fait depuis peu naufrage ſur la Côte du Japon, arriverent de Nangazaqui & firent prier les Facteurs Anglois de leur envoyer leur Interprête. Cocks leur ayant refuſé cette grace, ils lui rendirent ſur le champ une viſite, accompagnés d'un Chinois dans la maiſon duquel il étoit logé. Leur entretien fut d'abord aſſez froid ; mais ils tomberent enfin ſur l'affaire des Déſerteurs, qui parut avoir été le principal motif de leur voyage ; & juſtifiant les Jeſuites, ſur leſquels ils n'ignoroient pas que les Anglois avoient fait tomber leurs ſoupçons, ils prétendirent qu'il ne falloit rejetter la fuite des Déſerteurs que ſur le Peuple de Nangazaqui, dont on connoiſſoit la méchanceté. Cocks, loin de ſe prêter à leur apologie, s'imagina que ces deux hommes étoient venus avec le deſſein de débaucher les autres Matelots. Il recommanda au Lieutenant d'avoir les yeux ouverts ſur le Vaiſſeau & ſur l'Eſquif, & d'obſerver la moindre apparence de liaiſon entre les Matelots & les deux Eſpagnols. Cependant on reconnut à la fin que le Pilote Major ayant quelques marchandiſes entre les mains de William Adams, étoit à Firando pour ſes comptes, & que s'il avoit d'autres vûes elles étoient à couvert ſous un prétexte ſi juſte. Les Facteurs Anglois ne firent pas difficulté dans la ſuite de le recevoir & de manger même avec lui, quoique dans le premier repas qu'ils firent enſemble, leur défiance allât juſqu'à prendre des meſures contre le danger du poiſon. Les deux Eſpagnols avoient apporté des Lettres de l'Evêque & des Jeſuites aux deux Etrangers que j'ai déja nommés, pour leur perſuader de retourner à Nangazaqui. Suite de l'affaire des Déſerteurs.

Le 2 de Novembre, on retomba dans la crainte des incendies, des vols, des meurtres & des crimes les plus noirs. Le feu commença pendant le jour par la maiſon d'une pauvre famille, & fut bientôt éteint. Mais à l'entrée de la nuit on entendit un bruit épouventable de gens qui crioient au meurtre, au vol & au feu. On vint même avertir les Anglois qu'il y avoit des Voleurs au ſommet de leur maiſon. Cocks y monta bien armé, & n'y trouva perſonne. Il vit de ce lieu tous les Japonois des maiſons voiſines dans les mêmes allarmes. Les cris continuoient ſans interruption. Enfin lorſqu'on commençoit à ſe perſuader que c'étoient de fauſſes terreurs, on vit les flammes s'élever dans divers endroits de la Ville, & l'on apprit que dans le tumulte quelques maiſons avoient été volées, deux hommes aſſaſſinés, & pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe maltraitées avec beaucoup de violence. Cependant le feu ne fit pas de grands progrès, par l'attention que tous les honnêtes-gens apporterent à la préſervation de leurs quartiers. Comme on ſoupçonnoit de tous ces déſordres une Troupe de Vagabonds, qui étoient arrivés depuis peu de Meaco, l'ordre avoit été publié pour tous les Habitans Incendies, meurtres & vols.

COCKS. 1613.

de ſe retirer chacun dans ſa rue, & d'obſerver les Etrangers. On découvrit dans celle des Anglois un de ces ſcelérats qui mettoit le feu à la maiſon la plus proche du Comptoir. Il fut pourſuivi par un grand nombre de gens armés, dont la multitude même ne ſervit qu'à faciliter ſa fuite. Etant ſorti de la Ville, il ſe jetta dans un Bois voiſin, où le Roi ſe rendit avec quantité de Seigneurs. Mais toutes les recherches furent inutiles, & Cocks ne douta point que l'Incendiaire n'eût trouvé le moyen de ſe mêler dans la foule, en criant au voleur & au feu comme les autres. Le lendemain, raiſonnant avec le Roi ſur la cauſe de tant de malheurs ou de crimes, il apprit à ce Prince que la méthode des grandes Villes en Europe, eſt d'entretenir des Gardes, pendant la nuit, pour la ſûreté du Public. Cette ouverture fut ſi bien reçue, que dès le même jour les ordres furent donnés pour l'établiſſement d'une Patrouille, qui devoit marcher en pluſieurs Troupes, & veiller continuellement dans les ténebres. On ordonna auſſi, par le conſeil de Cocks, qu'après une certaine heure tous les Habitans qui ſortiroient de leurs maiſons ſeroient obligés de porter de la lumiere à la main, afin que tout le monde pût être reconnu.

Fuite d'un Incendiaire.

Le 5, Cocks reçut deux Lettres, l'une de Domingo Franciſco, Ambaſſadeur Eſpagnol des Manilles, datée de Ximonaſaque; l'autre d'un Négociant Portugais, nommé Georges Spallo. On lui demandoit, au prix courant, certaines marchandiſes dont les Eſpagnols n'ignoroient pas qu'il étoit bien fourni. Après quelques délibérations, il ne ſe crut point autoriſé par ſes mécontentemens à leur refuſer ce qui étoit expoſé au Public. Mais il fut plus incertain s'il devoit ſatisfaire la curioſité d'un Jeſuite Eſpagnol, qui étoit venu dans la même Barque avec les gens de l'Ambaſſadeur, & qui demanda la permiſſion de viſiter le Bâtiment Anglois. Cependant il conſentit enfin, non ſeulement à lui laiſſer la liberté d'aller à bord, mais à donner ordre qu'il y fût reçu civilement. Il ſçavoit, ajoûte-t-il en bon Proteſtant, qu'il eſt quelquefois néceſſaire d'allumer une chandelle au Diable.

Un Jeſuite demande à voir le Vaiſſ. aux Anglois.

Le 6, à dix heures, le Géneral Saris arriva de la Cour Impériale, avec toute ſa ſuite, fort ſatisfait de l'accueil qu'il avoit reçu de l'Empereur & des avantages qu'il avoit obtenus pour le commerce. Il envoya auſſi-tôt Cock au Roi Foyne, pour lui communiquer la joie qu'il rapportoit de ſon voyage. Mais elle fut troublée par un différend, qui chagrina beaucoup les Anglois pendant pluſieurs jours. Quelques Marchands de Meaco étant venus acheter diverſes marchandiſes au Comptoir, ſe retirerent après s'être accordés pour le prix, & demanderent ſeulement qu'on prît la peine de les tranſporter chez eux. On y conſentit volontiers. Ils les reçurent ſans explication; mais au lieu de les payer argent comptant, ils donnerent la valeur à prendre ſur Semidone, qui étoit parti depuis quelques jours pour un long voyage. Saris leur fit déclarer auſſi-tôt qu'il vouloit être payé ſur le champ, ou retirer ſes marchandiſes. Leur réponſe fut qu'il n'obtiendroit d'eux ni l'un ni l'autre. Cocks, chargé d'en faire des plaintes au Roi, commença par faire arrêter les marchandiſes, qu'on avoit déja pris ſoin d'embarquer & qui étoient prêtes à partir. Le Roi répondit d'abord que Semidone étoit capable de ſatisfaire pour ſes dettes, mais ſans conſentir néanmoins à ſe faire ſa caution. L'affaire traîna pendant quatre jours, avec la ſeule conſolation pour les Anglois d'avoir

Différend des Anglois avec quelques Marchands de Meaco.

fait ar[illegible] la Barque des Marchands. Mais outre que la violence pouvoit être employée à tous momens pour la tirer de leurs mains, ils étoient obligés à de grands frais pour l'entretien des Gardes. Enfin le Roi Foyne, ſenſible à cette injuſtice, ordonna que les marchandiſes fuſſent reſtituées ou payées. Les Marchands, à qui l'argent manquoit, n'eurent pas d'autre reſſource que d'employer la caution de leur hôte, & les Anglois prirent le parti de l'accepter. COCKS. 1613.

Remarque ſur les articles ſuivans.

Le départ de Saris ayant ſuivi de fort près ſon retour à Firando, Cocks demeura chargé de l'adminiſtration des affaires, avec la qualité de premier Facteur ou de Chef du Comptoir. On ignore s'il continua ſon Journal; & Purchaſs rend témoignage qu'après quantité de recherches il n'a pû le découvrir. Mais ayant écrit du Japon pluſieurs Lettres qui ſont tombées entre les mains des Auteurs de ce Recueil, ils y ont trouvé des obſervations aſſez curieuſes pour ſe croire obligés d'en recueillir la ſubſtance, & de les faire entrer ici dans l'ordre des années. La premiere Lettre eſt datée de Firando le 10 Décembre 1614, c'eſt-à-dire, près d'un an après le départ du Général Saris; c'eſt à lui-même qu'on la croit adreſſée, quoique l'enveloppe en ſoit perdue. La ſeconde, qui eſt de la même date, eſt écrite à Thomas Wilſon, qui fut élevé enſuite à la dignité de Chevalier. La troiſiéme, datée le 15 Février 1617, eſt au Capitaine Saris. Il paroît par cette Lettre qu'elle avoit été précedée d'une autre, en date du 5 Janvier 1616; mais celle-ci n'a pas été conſervée. La quatriéme, qui eſt ſans date & dont il n'eſt reſté qu'une partie, paroît adreſſée, comme la précedente, au Capitaine Saris. La derniere eſt encore à Thomas Wilſon; & par l'effet du tems, qui a conſumé les caracteres, on ne lit pour date que le 10 de Mars 1610, ce qui fait douter ſi c'eſt le nombre 2 ou le zero qui eſt alteré, & s'il faut entendre 1619 ou 1620. Mais je paſſe à la narration. Lettres de Cocks. 1614.

Quelques jours après le départ du Vaiſſeau, Cocks apprit que dans un Village nommé Kochi, éloigné d'un mille de Firando & ſitué ſur la même Riviere, on avoit mis en vente un Jonc d'environ deux cens tonneaux. Il ſe hâta de l'acheter, pour l'envoyer à Siam ſous la conduite de William Adams avec Wickam & Sayer pour Facteurs. Au moment qu'il mettoit à la voile, on apprit par la voye de Nangazaqui que M. Peacock avoit été maſſacré à la Cochinchine, & qu'on ignoroit le ſort de Walter Carwarden, qui étoit demeuré avec lui dans ce Comptoir. Cocks achete un grand Jonc, pour l'envoyer à Siam.

Avant la Lettre dont on donne ici l'extrait, Cocks avoit été témoin d'un ſpectacle auquel ſa qualité de Proteſtant ne l'avoit point empêché d'être vivement ſenſible. L'Empereur avoit banni du Japon tous les Prêtres, Jeſuites, Moines, & les avoit fait embarquer ſur divers Bâtimens, les uns pour Macao, d'autres pour les Manilles. Il avoit détruit toutes les Egliſes Chrétiennes & tous les Monaſteres. Enfin dans ſa haine pour le Chriſtianiſme, il avoit fait publier les plus rigoureux Edits contre le nom Chrétien. Le Roi Foyne étoit mort dans le même intervalle. Uſchandono, ſon plus ancien Miniſtre, & deux autres de ſes plus fideles ſerviteurs s'étoient ouvert le ventre avec leurs katans, pour l'accompagner dans une meilleure vie. Leurs corps avoient été brûlés dans le même bucher, & leurs cendres renfermées dans le même tombeau. Le Japon étoit alors menacé d'une furieuſe guerre, entre Oguxozama, l'ancien Empereur, & Fidaia Sama ſon gendre, fils de Ticoſama. Ce Les Prêtres Chrétiens ſont bannis du Japon.

Mort du Roi Foyne.

COCKS. 1614.

jeune Prince s'étoit fortifié dans le Château d'Ozaka, où près de cent mille hommes s'étoient rassemblés autour de lui, avec des provisions pour trois ans. Le vieil Empereur, résolu de marcher en personne à la tête de trois cens mille hommes, s'étoit rendu au Château de Fuschima, où ses gardes avancées avoient eu quelques escarmouches qui avoient déja coûté la vie à quantité de braves Guerriers. Ozaka venoit d'être brûlé jusqu'aux fondemens. Zaton, Facteur Anglois, qui s'y étoit établi, avoit été forcé de se retirer à Sackey, sans être beaucoup plus à couvert dans cette Ville, dont une partie avoit été consumée aussi par les flammes.

Guerres civiles au Japon.

Cocks ajoûte que le Palais Impérial, qui étoit bâti nouvellement, & dont tous les dehors étoient dorés depuis la terre jusqu'au sommet, ayant été renversé par un terrible ouragan, les Japonois Idolâtres attribuerent cette disgrace aux enchantemens des Jesuites bannis: tandis qu'avec plus de lumieres & de raison les Japonnois Chrétiens la regardoient comme un châtiment du Ciel pour le bannissement de leurs Prêtres & de leurs Ministres. Jeddo s'étoit ressenti de la même tempête par la ruine presqu'entiere de ses magnifiques édifices. On n'y avoit jamais vû d'exemple d'un Typhon si terrible. Les flots de la mer avoient inondé toute la Ville & forcé les Habitans de chercher une retraite dans les Montagnes.

Ruine d'un Palais & de plusieurs Villes.

A l'égard du commerce, l'Empereur sans tourner ses menaces sur les Marchands, s'étoit saisi de quelques pieces d'artillerie que Saris avoit laissées au Comptoir Anglois. Il avoit acheté une partie de leurs draps, en les payant à juste prix; mais il avoit rejetté les couleurs rouges, & son goût s'étoit déclaré pour les jaunes & les blanches. Cocks avoit conçu l'esperance de pousser son commerce à la Chine, par l'entremise d'un Capitaine Chinois, nommé Andreas, & vraisemblablement Chrétien, qui se flattoit, avec le secours de ses deux freres, de faire recevoir trois Vaisseaux Anglois dans un Port qui auroit des correspondances établies avec la fameuse Ville de Nankin, & qui, dans une saison favorable, n'étoit éloigné que de trois ou quatre jours de navigation.

Projet de commerce à la Chine.

Les Chinois avoient fait retentir leurs plaintes contre les Hollandois, qui avoient arrêté leurs Joncs & pillé leurs marchandises. L'Empereur avoit pris parti pour eux, jusqu'à refuser un présent qui lui avoit été offert par les Facteurs du Comptoir de Hollande. Il avoit traité avec le même dédain les Portugais d'un grand Vaisseau, qui étoit arrivé de Macao. Les présens des Anglois furent acceptés. Saris s'étoit imaginé que le commerce pouvoit se soutenir au Japon sans les renouveller; mais l'experience apprit à Cocks que l'Empereur attendoit un présent à l'arrivée de chaque Vaisseau. Comme un Jonc, ou tout autre Bâtiment Japonnois, n'auroit osé partir sans la permission de la Cour, on exigeoit des Etrangers, qui étoient exempts d'une loi si rigoureuse, quelques témoignages de reconnoissance pour cette faveur.

Plaintes des Chinois contre les Hollandois.

Cocks avoit employé inutilement toutes sortes de voyes pour établir la communication de son commerce de Fuschima avec la Corée; mais il n'avoit pû obtenir plus de liberté que les Habitans mêmes de Fuschima, à qui il n'étoit pas permis de pénetrer au-delà d'une petite Ville sur la frontiere. Cependant son ardeur s'enflammoit de jour en jour par les récits qu'on lui faisoit des richesses du Pays & d'une multitude de grandes Villes qui s'y ren-

La Corée, & son commerce.

contrent à chaque pas. On ajoûtoit qu'à la vérité il étoit coupé par un grand nombre de marécages, qui ne permettoient pas d'y voyager à cheval, ni même à pied ; mais que l'induſtrie des Habitans y ſuppléoit par de grands chariots à voiles, qui ſervoient dans certaines ſaiſons à tranſporter les hommes & les marchandiſes ; que les damas, les ſatins, les taffetas & les autres étoffes de ſoie ſe faiſoient dans la Corée avec autant d'art qu'à la Chine ; que Ticoſama, dernier Empereur du Japon, s'étoit propoſé de faire pénetrer une armée juſqu'à Pekin ſur ces chariots à voiles, pour ſurprendre l'Empereur de la Chine dans ſa Capitale ; mais qu'il avoit été prévenu par un Seigneur Coréen, qui l'avoit empoiſonné ; & que le reſſentiment de ce projet avoit fait interdire l'entrée de la Corée à tous les Japonois.

Cocks. 1614.

Dans la ſeconde Lettre de Cocks, qui eſt adreſſée à Thomas Wilſon, on trouve une Relation des injuſtices que les Anglois avoient eſſuyées aux Molucques de la part des Hollandois. Les Facteurs de Hollande au Japon ne laiſſoient pas de ſe flatter que les Compagnies des Indes d'Amſterdam & de Londres s'uniroient bientôt pour chaſſer de ces Iſles les Eſpagnols & les Portugais : ſur quoi l'Auteur obſerve que ſi les deux Nations prenoient effectivement ce parti, il leur deviendroit fort aiſé de s'emparer abſolument du commerce des Indes Orientales, & de ruiner tous les autres Etabliſſemens. Les Eſpagnols étoient déja fort affoiblis aux Molucques. Les Portugais d'Ormuz, de Goa, de Malaca & de Macao ne craignoient pas moins d'être ſurpris, & demandoient tous les jours en Europe des ſecours qu'ils accuſoient de lenteur. Cependant Cocks répete ſans ceſſe que les Hollandois s'étoient rendus fort odieux aux Chinois, par l'obſtination qu'ils avoient à ſe ſaiſir de leurs Joncs & de leurs marchandiſes. Outre le reſſentiment de ſe voir exclus, comme les Anglois, de tous les Ports de la Chine, ils étoient portés à cette pyraterie par de ſi grands avantages, que des richeſſes qu'ils en tiroient tous les ans, ils auroient pû fournir à l'entretien d'une Flotte nombreuſe. Il ne leur manquoit qu'un lieu propre à leur fournir des proviſions, car avec cette reſſource ils auroient pû ſe rendre aſſez forts pour enlever les Vaiſſeaux mêmes des Japonois, ſi l'Empereur eût entrepris de leur ôter la liberté du commerce. Leur fierté augmentoit de jour en jour juſqu'à mépriſer les Anglois, dont ils avoient reçu les premiers principes de la Navigation, & que tout le monde reconnoiſſoit pour leurs Maîtres. A la verité ils s'étoient mis en poſſeſſion de quelques Forteresſes près de Malaca ; mais Cocks rend témoignage ſur des informations certaines, qu'ils étoient moins aimés des Indiens que les Eſpagnols. Quoique la hauteur inſupportable des Officiers de l'Eſpagne eût fait deſirer aux Peuples des Indes l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient bientôt apperçus de la diminution des pieces de huit, qui leur venoient en abondance des Eſpagnols, Nation que ſa fierté n'empêche pas d'être galante & liberale ; au lieu que les Hollandois, qui ſervoient aux Indes en qualité de Soldats, n'avoient qu'une paye modique, à peine ſuffiſante pour leur nourriture & leur habillement. Les Commandans de Hollande leur retranchoient juſqu'aux profits qui devoient leur revenir de leurs priſes & de leurs conquêtes, en répetant ſans ceſſe que tout devoit retourner aux Etats Generaux.

Eſperance d'union entre les Compagnies de Hollande & d'Angleterre.

Remarques ſur les progrès des Hollandois & ſur leur caractere.

Cocks ne prétend pas decider à quoi cette conduite pouvoit aboutir, mais

COCKS. 1614.

Raiſons qui faiſoient eſperer le commerce de la Chine aux Anglois.

il étoit perſuadé que ſi les Hollandois ne changeoient pas de methode, ils devoient renoncer à l'eſperance d'établir jamais leur commerce à la Chine. Au contraire, il s'imaginoit que cette entrepriſe pouvoit réüſſir d'autant plus facilement pour les Anglois, qu'ils ne demandoient que la liberté d'y envoyer tous les ans trois Vaiſſeaux, & d'y laiſſer un petit nombre de Facteurs, pour l'adminiſtration de leurs affaires, ſans y mener des Prêtres ou des Miniſtres, que les Chinois, dit-il, ne recevoient pas volontiers. Il ſe flatoit auſſi que depuis l'arrivée des Anglois dans ces contrées l'Empereur de la Chine avoit pris une fort bonne opinion de leur caractere, ſurtout en apprenant que le Roi de Firando & l'Empereur même du Japon les avoient comblés de careſſes, & que la Nation Angloiſe s'accordoit mal avec les Eſpagnols. Les Marchands Chinois qui entretenoient Cocks dans ces idées, ajoûtoient que leur Empereur & les principaux Seigneurs de ſa Cour prenoient plaiſir à ſe faire raconter tout ce qui appartenoit au caractere & au commerce des Anglois. Ils demanderent à Cocks ſi dans la ſuppoſition que le commerce lui fût accordé à la Chine il empêcheroit que les Hollandois ne pillaſſent plus long-tems les Joncs Chinois. Cette queſtion étoit embaraſſante. Cependant il leur répondit que le Roi ſon Maître donneroit des ordres que les Hollandois ſeroient forcés de reſpecter.

Circonſtances de la mort de Peacoks à la Cochinchine.

On apprit enfin au Comptoir de Firando les circonſtances tragiques de la mort de Peacoks, qui avoit été tué l'année précédente à la Cochinchine. Il s'y étoit rendu ſur un Bâtiment Indien, avec des Lettres du Roi d'Angleterre & des marchandiſes. Il avoit été fort bien reçû à Quinham, Port commode, où il s'étoit propoſé d'exercer le commerce. Carwarden, qui l'accompagnoit en qualité de Facteur, deſcendit à terre, offrit des préſens, qui furent agrées, & vendit même au Roi pluſieurs pieces de draps d'Angleterre. La confiance ayant paru bien établie, Peacoks ne fit pas difficulté de deſcendre à ſon tour, pour recevoir le payement des Marchandiſes. Mais lorſqu'il étoit prêt à ſortir de l'Eſquif, pluſieurs Indiens fondirent ſur lui armés de crocs de fer, & le maſſacrerent avec ſon Interprête & quelques autres gens de ſa ſuite. Carwarden, qui étoit demeuré ſur le jonc, ſortit heureuſement du Port; mais on ignoroit encore ce qu'il étoit devenu. Les Chinois & les Japonois parurent également perſuadés que cette trahiſon du Roi de la Cochinchine étoit venuë du reſſentiment qu'il conſervoit contre les Hollandois, depuis qu'ils avoient brûlé ſa Capitale & fait main baſſe ſur tous les habitans. Leur querelle avoit commencé par l'infidélité de quelques Facteurs de Hollande, qui avoient répandu quelques années auparavant de fauſſes pieces de huit à Quinham & qui les avoient données en payement pour diverſes Etoffes de ſoye. Le peuple Indien, qui s'en étoit apperçû, avoit pouſſé la vengeance juſqu'à piller le comptoir des Hollandois & tuer un de leurs Facteurs; après quoi les Vaiſſeaux de Hollande s'étoient crus en droit d'exercer toutes ſortes d'hoſtilité ſur cette côte, de brûler la ville, & de paſſer au fil de l'épée juſqu'aux femmes & aux enfans.

Fauſſe monnoie employée par les Hollandois.

1617.

Bornes des Anglois au Japon.

Dans la lettre de l'année 1617, Cocks raconte qu'il s'étoit rendu à la Cour imperiale, pour faire donner plus d'étendue aux privileges de commerce que Saris avoit obtenus. Ils étoient bornés aux Ports de Firando & de Nangazaqui; ou du moins les Vaiſſeaux ne pouvoient aborder dans aucun autre lieu, par la ſeule raiſon que c'étoient les premiers Ports où Saris étoit arrivé. Toutes les ſollicitations de Cocks ne pûrent obtenir que cette ordonnance fût changée.

L'année d'auparavant, Edouard Sayer avoit fait le voyage de la Cochinchine sur un jonc Japonois, avec une riche Cargaison. Mais à son retour il avoit été volé par quelques Chinois, qui lui avoient enlevé tout le profit de son commerce. Son argent étoit dans sa chambre, d'où il se préparoit à le faire transporter au rivage. Les voleurs trouverent le moyen de percer une planche du jonc, & de tirer avec des crochets une partie des sacs, sans que la garde en eût conçû le moindre soupçon. Quoique les auteurs du vol ne fussent pas connus, on avoit des preuves si fortes que c'étoit des Chinois, qu'avec l'approbation même de la cour & des Habitans de Firando, Sayer intenta un procès aux Marchands Chinois de cette Ville; ce qui ne l'empêcha point, après avoir mis sa cause entre les mains d'un Japonois fort éclairé, d'entreprendre un autre voyage, pour réparer encore plus sûrement sa disgrace. Le grand jonc, que Cocks avoit acheté à Kochi revint cette année de Siam, où il avoit déja fait deux voyages fort heureux.

COCKS. 1617.

Vol adroit de quelques Chinois.

Les Hollandois envoyerent des Molucques une flotte aux Manilles, pour attaquer celle d'Espagne, qu'ils s'étoient lassés d'attendre dans le lieu même qui faisoit le sujet de la guerre. Ils la tinrent bloquée pendant cinq ou six mois, sans qu'elle osât faire le moindre mouvement pour se dégager de cette esclavage. Enfin perdant l'espérance de la forcer dans ses Ports, ils remirent à la voile pour donner la chasse aux joncs Chinois, avec l'indigne artifice de se couvrir du nom Anglois. Ils en prirent jusqu'à trente cinq, dont l'un étoit chargé de précieuses richesses. Cependant les Espagnols étant enfin sortis de leurs retraites & les trouvant séparés, fondirent sur cinq ou six de leurs Vaisseaux, dont ils brûlerent & coulerent à fond trois des plus gros, entre lesquels on comptoit l'Amiral. La victoire ne pouvoit leur être contestée, & peut-être en auroient-ils recueilli d'autres fruits, s'ils n'eussent pas eu l'imprudence de se séparer à leur tour. Mais leur Vice-Amiral rencontra deux gros Vaisseaux Hollandois, qui n'avoient point encore essuié de combat, & qui le firent échouer après un combat fort opiniâtre. Les Espagnols aimerent mieux brûler de leurs propres mains ce malheureux Bâtiment, que de le voir tomber entre les mains de leurs ennemis.

Les Hollandois pressent les Espagnols aux Molucques.

Combat entre ces deux Nations.

Les deux Hollandois vinrent ensuite à Firando, avec deux autres Vaisseaux de leur nation, qui avoient attendu long-tems le Navire Portugais de Macao, & qui étoient désespérés de l'avoir manqué. L'un des deux, nommé le Lion rouge, se brisa dans un grand orage, en entrant dans la rade de Firando; mais toutes ses marchandises furent sauvées, quoiqu'avec beaucoup d'altération. L'Empereur ayant déclaré justes toutes les prises qu'ils avoient faites sur les Chinois, ils envoyerent un des quatre Vaisseaux, chargé de soye crue & d'autres dépouilles de la Chine à leur comptoir de Bantam; un autre charge d'argent & de provisions au comptoir de Malaca; & les deux autres sur les côtes de la Chine, pour y enlever tout ce qui sortiroit des Ports & retourner à la Mousson suivante. La hardiesse qu'ils avoient eue de couvrir leurs pyrateries du nom Anglois étant venue jusqu'aux oreilles de Cocks, il se crut obligé de faire avertir les Chinois de cette imposture.

1618.

Dans sa quatriéme lettre, il raconte l'arrivée de deux Jesuites sur un Vaisseau Espagnol, avec la qualité d'Ambassadeurs du Vice-roi de la nouvelle Espagne, & des présens pour l'Empereur. Mais ce Prince obstiné dans la haine

Deux Jesuites arrivent au Japon avec la qualité d'Ambassadeurs.

Cocks. 1618.

qu'il portoit aux Chrétiens refusa de les voir, & se servit de William Adams pour leur faire déclarer qu'ayant banni tous les Prêtres & les Religieux de ses Etats, il n'avoit pas changé de résolution. Il fit joindre à cette déclaration l'ordre de sortir immédiatement de ses Etats. On prétendoit que Fidaia-Sama, son gendre & son ennemi, avoit promis aux Jesuites la liberté de revenir au Japon si la fortune favorisoit ses armes. Ainsi, conclut Cocks, il est fort heureux pour les Anglois & les Hollandois que la victoire ne se soit pas déclarée pour lui; car nous aurions été pour jamais exclus du commerce du Japon.

Cocks parle ici d'une autre lettre, dans laquelle il avoit écrit à Thomas Wilson les procédés impérieux des Hollandois contre la Nation Angloise; mais ils n'avoient jamais approché de ceux que le Comptoir Anglois essuia cette année, par les emportemens d'Adam Westerwood, Amiral, ou comme il se faisoit nommer au Japon, Seigneur Commandant d'une Flotte Hollandoise de sept Vaisseaux, qui étoit alors dans la Rade de Firando. Ce furieux Amiral, fit déclarer solennellement la guerre aux Anglois sur tous les Bâtimens de sa Flotte, avec ordre à tous ses gens de prendre leurs Vaisseaux, de se saisir de leurs marchandises, de les poursuivre & de les tuer comme leurs plus mortels Ennemis. Après une démarche si éclatante, les Hollandois de la flotte ne cesserent pas de renouveller sans cesse leurs outrages & de venir braver Cocks jusqu'à la porte de son comptoir. Ils y seroient entrés plus d'une fois, dans l'intention de le massacrer, lui & tous les Anglois, qui n'étoient pas un contre cent, s'il n'eut pris le parti d'implorer le secours des Japonois. La violence leur réussissant mal au Comptoir, ils se saisirent d'un Esquif, qui appartenoit à Cocks & qui étoit marqué aux armes d'Angleterre. Ils chargerent de chaînes un Anglois qu'ils y trouverent, & l'ayant conduit dans leur Comptoir, ils le menacerent de le poignarder à coup de couteaux. Le jour d'après, ils bracquerent quelques pieces d'artillerie contre deux barques Angloises qui rentroient dans la Rade; & les ayant manquées avec le canon, ils se saisirent de la mousqueterie, dont ils tuerent deux Japonois employés au service des Anglois. Le Roi de Firando avoit reçû de l'Empereur l'ordre exprès d'arrêter ces excès de fureur; mais les craintes dont il étoit rempli lui-même ne lui permettoient guere d'employer le ton de l'autorité; & la seule grace qu'il fit à Cocks fut de souffrir que les habitans de Firando prissent sa défense.

Les Hollandois déclarent la guerre aux Anglois de Firando.

Entre les Vaisseaux de la Flotte Hollandoise, les Anglois en reconnurent deux qui avoient été pris sur leur Nation dans les Mers de l'Inde. Ce n'étoit pas le seul outrage qu'ils eussent essuié de cette nature. La même Flotte leur avoit enlevé deux autres Vaisseaux dans le Port de Patane, où ils avoient un comptoir. John Jordain, premier Président de la Compagnie Angloise dans les Indes, avoit été tué dans cette occasion, avec plusieurs matelots; & de quantité d'autres, qu'ils avoient arrêtés pour les engager à leur service, il ne s'en étoit sauvé que six, qui avoient gagné fort heureusement la terre. Westerwood eut la hardiesse de les faire redemander aux Anglois de Firando. Mais Cocks répondit, d'un air ferme, qu'il falloit commencer par lui faire voir en vertu de quelle commission les Hollandois avoient osé se saisir des biens de sa Nation & tuer les sujets du Roi son Maître. Sur cette réponse, ils pousserent l'impudence jusqu'à s'adresser à Tono, Roi de Firando, pour le presser de leur faire rendre leurs Esclaves Anglois. Il leur conseilla de s'adresser à l'Empereur

Autres outrages des Hollandois.

pereur, en leur promettant que ſes ordres ſeroient exécutés; mais il prit ſoin d'ajouter qu'on étoit fort éloigné de croire au Japon que les Anglois fuſſent eſclaves de la Hollande. Cocks vivement pénétré de tant d'inſultes, implore la juſtice & l'honneur du Roi Jacques en faveur de ſes propres ſujets, contre une race ingrate & perfide, telle, dit-il, qu'étoient alors les Hollandois des Indes Orientales, qui ne connoiſſoient point d'autres loix que la fraude, la violence & le pillage, & qui maltraîtoient indifféremment leurs alliés & leurs ennemis. COCKS. 1618.

L'Amiral Hollandois met la tête de Cocks à prix.

Werſterwood, ne mettant point de bornes à ſa fureur, alla juſqu'à promettre cinquante pieces de huit à qui lui apporteroit la tête de Cocks, & trente pour la mort de chaque Anglois. Cette cruelle ordonnance coûta quelques bleſſures mortelles à pluſieurs perſonnes du Comptoir, que les Matelots Hollandois obſervoient continuellement pour les poignarder. Il ſe trouvoit néanmoins ſur la Flotte quantité d'honnêtes gens qui gemiſſoient de la conduite de leur Amiral. Il y en eut même quelques-uns, qui chercherent le moyen de parler ſecrettement aux Anglois & qui déſavouerent ſes emportemens au nom de leur Nation. Ils apprirent à Cocks que ce ſuperbe Amiral étoit fils d'un vil artiſan d'Amſterdam, & que tous les Capitaines qu'il avoit ſous ſes ordres n'étoient pas d'une naiſſance plus relevée. Mais comme tout dépendoit de la force & qu'elle étoit entre leurs mains, il réſolut de faire le voyage de Meaco, pour repréſenter à l'Empereur, qui faiſoit alors ſa réſidence dans cette ville, les indignes traitemens que les Anglois eſſuyoient dans ſes Etats, au mépris des graces & des privileges qui leur avoient été accordés par ſa Majeſté Impériale. Il fut reçû avec beaucoup de careſſes. On lui promit toutes ſortes de protections, & l'Empereur lui fit dire qu'il avoit envoyé là-deſſus des ordres au Roi de Firando. Mais les Hollandois n'en furent pas moins inſolens, ni le Roi de Firando moins timide.

Cocks a recours à l'Empereur du Japon.

Pendant que Cocks étoit à la Cour, pluſieurs Marchands Eſpagnols & Portugais y vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur, cérémonie qui s'obſerve toujours à l'arrivée des Vaiſſeaux étrangers. Il y avoit à Meaco dans le Palais même, un Hollandois qui ayant paſſé près de vingt ans au Japon, parloit facilement la langue du pays, & vivoit familiérement avec les premiers Seigneurs de la Cour; homme d'ailleurs qui n'avoit rien de plus recommendable que ſon effronterie & quelque bien qu'il avoit amaſſé. Se trouvant avec Cocks & les Deputés Eſpagnols en préſence de quelques Seigneurs Japonois qui prenoient plaiſir à les voir, il eut la hardieſſe de relever par de grands éloges le Roi de Hollande, & de le repréſenter comme le plus grand Monarque de l'Europe. Cocks entendoit la langue du Japon, quoiqu'il affectât toujours d'employer un interpréte. Dans l'indignation de tant d'impoſtures, qui ne lui avoient d'abord cauſé que de la ſurpriſe, il les interrompit tout d'un coup pour répondre en Japonois, que c'étoit autant de menſonges; que la Hollande étoit un Pays de fort petite étendue, qui n'avoit pas de Roi; qu'elle étoit gouvernée par un Comte, ou plûtôt que le Comte étoit gouverné lui-même par les Hollandois; & que s'il y avoit quelque Roi dont elle dût faire l'éloge, c'étoit celui d'Angleterre, ſans la proteſtation duquel il n'exiſteroit point un petit Etat qui ſe nommoit la Hollande. Cette réponſe couvrit le Hollandois de confuſion, & réjouit également les Japonois & les Eſpagnols.

Hardieſſe d'un Hollandois confondue.

L'Empereur ne ſe relâchoit pas dans ſa haine contre les Chrétiens ſur-tout

COCKS. 1618.

Perſécutions contre le Chriſtianiſme.

contre les Japonois qui étoient demeurés attachés à l'Evangile. Tous ceux qui étoient découverts recevoient immédiatement la ſentence de mort. Cocks en vit exécuter tout à la fois cinquante-cinq à Meaco, & dans ce nombre, pluſieurs enfans de cinq ou ſix ans, qui étoient brûlés vifs dans les bras de leurs meres en invoquant le nom de Jeſus. Cinq furent brûlés à Nangazaqui; onze décapités; leurs corps coupés en piéces, liés dans des ſacs & précipités au fond de la mer. Les priſons de Firando & pluſieurs autres Villes en contenoient une multitude, qui attendoient à tous momens le ſupplice; & la rigueur de cette perſécution en ramenoit fort peu à l'Idolâtrie. Malgré la ruine d'une infinité d'Egliſes, il en étoit reſté quelques-unes à Nangazaqui. Le Monaſtere de la Miſéricorde avoit été épargné auſſi dans cette ville, avec les cimetiéres & les autres lieux de ſépulture. Mais par de nouveaux ordres de l'Empereur, on recommença cette année les démolitions. Les Tombeaux furent ouverts, les os des morts brûlés, & leurs cendres répanduës dans les champs. Enfin pour effacer juſqu'au ſouvenir du Chriſtianiſme, on forma de nouvelles riües & l'on bâtit des maiſons dans les lieux où les Egliſes avoient exiſté. On y joignit des Pagodes, avec des fondations de Prêtres Idolâtres, & des établiſſemens les plus oppoſés à la Religion chrétienne. Il y avoit près de Nangazaqui un lieu conſacré par la dévotion des Chrétiens, où pluſieurs Jéſuites & d'autres Fideles avoient ſouffert la mort pour la défenſe de la Foi. On y avoit élevé un Autel, & la crainte du ſupplice n'empêchoit pas qu'un grand nombre de Japonois n'y allaſſent tous les jours offrir au ciel leur ſang & leurs priéres. L'Empereur affecta de le faire détruire avec des circonſtances terribles. Les Arbres, les Edifices, l'Autel, tout fut renverſé & réduit en cendre. La terre fut renouvellée & changée en plaine où l'on fit paſſer la charrüe.

Révolutions d'Etat au Japon.

A la fin de l'année précédente l'Empereur avoit dépouillé Tay-Fruſchama, un des plus grands Princes du Japon, de plus de ſoixante ou quatre-vingt Terres qu'il poſſedoit, en lui laiſſant pour toute retraite un petit canton du côté du Nord. On s'attendoit que cet événement produiroit de grands troubles, parce que tous les Vaſſaux de Tay-Fruſchama ayant pris les armes, s'étoient fortifiés dans la Ville de ſon nom, avec des munitions pour une longue défenſe. Mais le Tay ſe trouvant encore arrêté avec ſon fils à la Cour de l'Empereur, ce Prince les força d'écrire à leurs ſujets pour leur perſuader de quitter les armes. Cette démarche réüſſit, & l'Empereur pardonna aux Rebelles, mais il n'en donna pas moins les biens du Tay à deux de ſes propres Parens; & pour ſignaler encore plus ſa vengeance il fit abbatre le Château de Fruſchama qui étoit d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires. Toutes les pierres & les autres materiaux furent tranſportés à Ozaka, dans la vûe de rebâtir le Château de cette Ville qui avoit été détruit dans la derniere guerre. Les Rois Tributaires reçurent ordre de contribuer chacun dans quelque partie aux frais de cette entrepriſe; ce qui les chagrina d'autant plus qu'étant retournés depuis peu dans leurs Etats, dont ils avoient été long-tems éloignés pendant la guerre, ils ſe voyoient dans la néceſſité de revenir à la Cour Imperiale & de s'engager dans de nouvelles dépenſes. Mais on ne leur laiſſoit pas de troiſiéme choix entre ce parti & celui de s'ouvrir le ventre. Cependant ils conçurent quelques eſperances ſur le bruit qui ſe répandit que Fidaia-Sama, fils de Tico-Sama, n'étoit pas mort comme on l'avoit publié, & qu'il vivoit

caché, à Meaco, dans le Palais du Dairi, ou du Chef de la Religion. Ces faux rapports, qu'on avoit pris plaisir à semer plusieurs fois, avoient toujours été reconnus pour des impostures. Mais ils jettoient du moins des allarmes dans l'esprit de l'Empereur; & tandis qu'il étoit livré à ses inquiétudes, il laissoit à ses Vassaux le tems de respirer. On ne doutoit pas que Fidaia, s'il étoit vivant, ne lui causât beaucoup d'embarras; car cet usurpateur étoit moins guerrier que politique.

Cocks. 1618.

Dans le cours de Novembre & de Décembre, il parut deux cometes au Japon. La premiere s'étant levée à l'Est sous la forme d'une grande poutre de feu, prit sa direction vers le Sud, & disparut avant la fin du mois. L'autre venant aussi de l'Est, avec l'apparence d'une grande étoile enflammée, prit vers le Nord, & disparut près de la grande Ourse. Les Prêtres du Japon firent regarder ces deux Phénomenes comme les préfages d'une infinité de malheureux événemens; mais il n'arriva rien de plus éclatant que la déposition du Tay-Fruschama.

Cométes au Japon.

Les Espagnols & les Portugais publierent au Japon qu'on avoit vû en Angleterre une croix sanglante au dessous des nues, qu'un Prédicateur Protestant qui avoit eu la hardiesse d'en parler sans respect, avoit perdu tout d'un coup l'usage de la langue; & que le Roi effrayé de ce miracle avoit fait demander au Pape des Cardinaux & d'habiles Ecclésiastiques pour rétablir dans ses Etats la Religion Romaine. Cocks raille beaucoup les Espagnols & les Portugais sur la facilité avec laquelle ils avoient reçu cette histoire, jusqu'à soutenir, dit-il, que c'étoit lui-même à qui les premiéres informations en étoient venuës d'Angleterre.

Fable inventée par les Espagnols.

Purchas ajoute aux Relations de Saris & de Cocks deux Lettres d'Edouard Sayer, dattées de Firando au Japon. Sayer étoit un des Facteurs du Comptoir Anglois de cette Ville. La premiére de ces deux Lettres est du 5 Décembre 1615, & la seconde du 4 Décembre 1616. Quoique l'adresse ne se soit pas conservée, on conclut de quelques expressions, qu'elles furent toutes deux écrites à Saris. Il n'y a rien dans la premiere qui ne se trouve dans la Relation de Cocks. La seconde contient quelques circonstances d'un voyage de Sayer à Siam, dans un Jonc de la Compagnie commandé par William Adams. Il raconte qu'ayant acheté à Siam plus de marchandises que le Jonc n'en pouvoit recevoir, il en avoit fretté un autre dont il avoit pris la conduite. L'année étant déja fort avancée, il avoit essuyé depuis le 1 de Juin jusqu'au 17 de Septembre un fort mauvais tems entre Siam & Schachmar, avec d'autant plus de danger qu'il étoit fort mal en Pilote. Le Chinois, qu'il avoit été obligé de prendre pour cet office ignoroit la navigation jusqu'à ne pouvoir reconnoître où il étoit lorsqu'il avoit perdu de vûe la terre. Enfin ce mauvais guide étant tombé malade, Sayer, sans s'attribuer beaucoup plus d'habileté, s'étoit vû dans la nécessité de prendre lui-même le gouvernail, au hazard d'être mille fois submergé. Il eut néanmoins le bonheur de conduire son Jonc à Schachmar, où il arriva le 17 de Septembre, après avoir perdu vingt hommes par la maladie & le besoin d'eau. En rentrant dans la rade de Firando, il ne lui en restoit que cinq qui fussent capables de se soutenir sur leurs jambes.

Deux Lettres de Sayer ajoûtées à cette Relation.

A la fin de cet article, les Auteurs du Recueil n'ont pas cru devoir sup-

COCKS 1618.

Raiſons qui font publier la Lettre ſuivante au Roi de Hollande.

primer une Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande, qui n'eſt pas moins curieuſe par le fond que par ſon titre. L'original fut apporté en 1619 ſur le Vaiſſéau le *Lion rouge*, qui arriva au Texel le 22 de Juillet. On ne nous apprend pas comment elle eſt paſſée entre les mains des Anglois; mais leur vûe, en la publiant, eſt de la faire ſervir de preuve à quelques obſervations ſur les Hollandois, qu'il eſt inutile de répéter.

## *Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande.*

» Moi, l'Empereur du Japon, je ſouhaite au Roi de Hollande qui envoye » de ſi loin pour me viſiter, toutes ſortes de proſpérités.

» Je me réjouis beaucoup de la volonté que vous avez eue de m'écrire & » d'envoyer vos gens vers moi. Je ſouhaiterois que nos Pays fuſſent plus pro- » ches l'un de l'autre, afin que l'amitié commencée entre nous pût continuer » & s'accroître plus facilement. Cependant le ſouvenir de votre Majeſté ne » m'eſt pas moins agréable, depuis la liberalité & l'affection qu'elle m'a mar- » quée ſans me connoître, en me faiſant offrir quatre préſens; & quoique je » n'en euſſe aucun beſoin, je n'ai pas laiſſé de les recevoir avec une joye & une » conſideration extraordinaires parcequ'ils viennent de vous. Et comme les » Hollandois, ſujets de votre Majeſté, deſirent d'exercer le commerce dans » mon Pays avec leurs Vaiſſeaux, & d'avoir un lieu de réſidence près de ma » Cour, dans la vûe de tirer plus d'avantages de ma protection; j'aſſure votre » Majeſté que ſi je ne puis les ſatisfaire actuellement dans toute l'étendue de » mes deſirs, à cauſe des troubles qui nous agitent, je ne veux néanmoins » rien négliger pour leur témoigner mon affection comme j'ai fait juſqu'à » préſent, & je donnerai ordre à tous mes Gouverneurs & Sujets de les traiter » avec faveur & amitié, eux, leurs Vaiſſeaux & leurs marchandiſes, dans » quelques Ports & quelque lieu de mes Etats qu'ils arrivent. A cet égard votre » Majeſté & tous ſes Sujets n'ont à craindre aucune contravention; ils peuvent » arriver ici auſſi librement que dans les Ports & le Pays de votre Majeſté. » Ils peuvent reſter dans les miens pour exercer le commerce, & ſe perſua- » der que l'amitié qui eſt commencée avec vous par moi & mes Sujets, loin » d'être jamais alterée de ma part, ne fera qu'augmenter & ſe fortifier à » l'avenir. Je reſſens de la confuſion de ce que votre Majeſté, qui eſt ſi connue » & ſi renommée dans le monde par ſes nobles exploits, a bien voulu con- » deſcendre à me faire viſiter de ſi loin par ſes Sujets, dans un Pays auſſi in- » digne de ſon attention que le mien, & à m'offrir des témoignages d'amitié » que je mérite ſi peu. Mais conſiderant que ce ſoin procede de votre affection, » je ne puis me diſpenſer de bien recevoir vos Sujets & de conſentir à leurs » demandes. Auſſi cette Lettre leur ſera-t'-elle caution que dans tous les lieux, » les Pays & les Iſles de mon Etat, ils peuvent trafiquer & bâtir des Maiſons » propres à leurs marchandiſes & à leur commerce; ils peuvent, à preſent » comme à l'avenir, vacquer au ſoin de leurs affaires avec une entiere liberté, » s'aſſurer qu'on ne leur fera point de tort ni d'injure, & compter que je les » ſupporterai & les défendrai comme mes propres Sujets. Je promets auſſi » que les perſonnes qui doivent être ici laiſſées, comme on me le fait entendre, » me ſeront à preſent & à l'avenir dans une particuliere recommendation &

» que ma protection & ma faveur ne leur manquant jamais, elles trouveront » en moi les mêmes ſentimens que dans les voiſins & les amis de votre Ma- » jeſté. A l'égard des autres affaires, qui ont été traitées entre moi & les Su- » jets de votre Majeſté, comme il ſeroit trop long d'en parler ici, je m'en » rapporte à leur propre récit. COCKS. 1618.

## CHAPITRE VIII.

### *Voyage & avantures de William Adams, Pilote Hollandois, aux Iſles du Japon.*

Observations préliminaires.

CE voyage s'étant fait par la voye du Sud-Oueſt, il ſembloit devoir être placé naturellement avec ceux de la même eſpece, ſuivant l'ordre qu'on s'eſt propoſé dans ce Recueil. Mais le nom de l'Auteur eſt revenu ſi ſouvent dans les Relations de Saris & de Cocks, qu'on s'eſt déterminé à ne pas le ſéparer de deux Voyageurs avec leſquels il ſe trouve joint par les mêmes affaires & les mêmes interêts. William Adams étoit né à Gillingham, dans la Province de Kent, à deux mille de Rocheſter, & un mille de Chatam, principale ſtation des Vaiſſeaux du Roi. Dès l'âge de douze ans, il fut amené à Lime Houſe, près de Londres, où il apprit pendant onze ou douze ans le métier de la Mer, ſous Nicolas Digines. Enſuite, ayant ſervi en qualité de Pilote ſur les Vaiſſeaux de la Reine Elizabeth, il fut employé par la Compagnie des Marchands de Barbarie, juſqu'à ce que les Hollandois commencerent le commerce des Indes. Adams, paſſionné pour connoître les methodes de navigations qui ſont propres à ces Mers éloignées, ſe loua pour premier Pilote au ſervice de la Flotte Hollandoiſe qui devoit faire voile à la Mer du Sud en 1598. La neceſſité ayant fait relâcher les Hollandois au Japon, il y parvint à la faveur particuliere de l'Empereur, qui lui accorda une penſion, & dans la ſuite une Terre ſuffiſante pour l'entretien d'un homme de diſtinction. Mais Adams éloigné de ſa femme & de deux enfans qu'il avoit laiſſés à Londres, étoit moins ſenſible aux avantages de ſa fortune qu'au chagrin d'être ſéparé de ce qu'il avoit de plus cher. Enfin trouvant l'occaſion de quelque Jonc Indien pour écrire dans l'Iſle de Java, où il ſçavoit que les Anglois avoient quelques Marchands, il y envoya comme au hazard une Lettre datée le 22 d'Octobre 1611, avec cette étrange ſuſcription, dans la langue de ſon Pays : *A mes amis & mes compatriotes inconnus, que je prie de faire tenir cette Lettre, ou une ſimple copie, ou ſeulement les nouvelles qu'elle contient, à quelques perſonnes de ma connoiſſance, ſoit à Limehouſe, ſoit à Gillingham.*

Naiſſance, éducation & progrès d'Adams.

1598.

Adreſſe ſinguliere d'une Lettre.

Une des vûes d'Adams en écrivant aux Anglois de Bantam, étoit ſans doute d'exciter les Anglois au commerce du Japon. Mais il ſemble qu'ils avoient déja tourné les yeux de ce côté-là, puiſque le Capitaine Saris étoit parti de Londres, ſix mois avant la datte de la Lettre, pour entreprendre ce dangereux voyage. L'Angleterre continua d'envoyer tous les ans pluſieurs Vaiſſeaux au Japon ; & William Adams fit de-là diverſes courſes dans les Pays voiſins, en qualité

ADAMS. 1598.

de Capitaine ou de Pilote. Cependant, étant toujours retourné au Japon comme à ſon centre, & remettant ſans ceſſe à partir pour l'Angleterre, la mort le ſurprit à Firando en 1620 ou 1621. Du moins Purchaſs aſſure qu'on apprit à Londres en 1621, la nouvelle de ſa mort, par le James, Vaiſſeau de la Compagnie.

Mort d'Adams.

Départ de la Flotte Hollandoiſe dont il étoit Pilote.

La Flotte Hollandoiſe étoit compoſée de cinq Bâtimens, équipés par Perer Vanderbach & Hans Vander Vikes Chef de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. L'Amiral étoit un Marchand, qui ſe nommoit Jacques Maypay, & qui reçut William Adams pour ſon Pilote. Ils partirent du Texel le 14 de Juin 1598; & perdant de vûe les Côtes d'Angleterre le 1 de Juillet, ils arriverent le 21 d'Août à S^t. Jago, une des Iſles du Cap Verd, où ils s'arrêterent vingt-quatre jours. Pendant ce long ſéjour, ils eurent un grand nombre de malades, & l'Amiral même ne fut point à couvert de cette diſgrace commune. La raiſon qui les arrêta ſi long-tems dans ces Iſles fut une fauſſe eſperance d'y trouver beaucoup de chevres & d'autres rafraîchiſſemens, ſur la parole d'un Capitaine qui avoit déja fait cette courſe, mais qui comptoit mal à propos ſur ſa mémoire. Adams ayant été appellé au conſeil avec les autres Pilotes, ne fit pas difficulté de condamner hautement le parti qu'on avoit pris ſans l'avoir conſulté; ce qui fut ſi mal reçu par tous les Capitaines, qu'ils prirent entr'eux la réſolution de ne plus admettre les Pilotes au Conſeil.

Les Pilotes ſont exclus du Conſeil.

Le 15 de Septembre, on quitta l'Iſle de S^t. Jago. Mais les maladies n'ayant fait qu'augmenter après qu'on eut paſſé la Ligne, on eut le chagrin de perdre l'Amiral à trois degrés de latitude du Sud. Les vents, la pluie, les orages, & toutes les diſgraces de la navigation forcerent la Flotte de relâcher ſur les Côtes de la baſſe Guinée, au Cap de Spirito Sancto. On reconnut que la cauſe de tant de malheurs venoit d'être partis dans une ſaiſon trop avancée. Le nouvel Amiral réſolut de gagner le Cap de Lope Gonſalves ſur la Côte de Loango, dans la vûe de s'y procurer des rafraîchiſſemens. Mais quoiqu'il fut arrivé avec beaucoup de bonheur, l'air s'y trouva ſi mauvais, & les vivres ſi rares, qu'il lui mourut un grand nombre de malades. Il remit à la voile le 29 de Septembre, déterminé à paſſer directement les détroits de Magellan. Cependant à la vûe de l'Iſle d'Annobon, ſur laquelle il tomba ſans s'y être attendu, il ne put reſiſter à l'eſperance d'y trouver d'utiles ſecours. Mais il fallut employer la force & ſe rendre maître de l'Iſle, pour y faire débarquer tous ſes malades. La Ville ne contenoit pas plus de vingt maiſons. Le Pays fournit en abondance des Beſtiaux, des Oranges & d'autres fruits: mais l'air y eſt ſi mal ſain qu'à meſure qu'un Matelot ſe rétabliſſoit deux étoient attaqués de la même maladie. D'ailleurs le biſcuit, le vin & l'eau commençant à manquer, on fut forcé de lever l'ancre le 12 de Décembre, avec la triſte néceſſité de réduire tous les gens de l'Equipage à une livre de pain pour quatre jours, en gardant la même proportion pour l'eau & le vin. La diſette ne fit qu'augmenter, & les vents ne ceſſérent pas de ſouffler au Sud par Eſt & au Sud-Sud-Eſt juſqu'au quatriéme degré de latitude du Sud qu'ils tournérent au Sud-Eſt, à l'Eſt-Sud-Eſt & à l'Eſt. Dans une navigation ſi languiſſante, qui fit employer près de quatre mois depuis l'Iſle d'Annobon juſqu'au Détroit de Magellan, quantité de Matelots affamés mangérent juſqu'aux cuirs qui

Fâcheuſe navigation.

Côte de Loango dans la baſſe Guinée.

Iſle d'Annobon.

couvroient les Cables. Enfin le 29 de Mars on eut la vûe de la terre à cinquante degrés de latitude.

ADAMS. 1598.

Le 3 d'Avril on tomba au Port Santo, & l'on entra le 6 dans le premier Détroit de Magellan. Le 18 on passa le second avec un fort bon vent. Ici l'on jetta l'ancre contre l'Isle des Pengouins, où les Chalouppes furent bientôt chargées de ces Oiseaux, qui sont plus gros que des Canards. Toute la Flotte se trouva fort soulagée par ce rafraîchissement. Le 10 elle remit à la voile, avec un vent capable de la dégager bientôt des Détroits. Mais l'Amiral voyant les Côtes garnies de bois & trouvant l'ancrage excellent dans plusieurs endroits, ne voulut pas aller plus loin pour faire sa provision. Il pensoit aussi à former une Pinace de quinze ou seize tonneaux. Cette double vûe lui fit choisir le premier endroit favorable pour relâcher. L'hiver se faisoit déja sentir dans ces contrées. Il y tomba beaucoup de nége. Les Matelots ayant également à souffrir du froid & de la faim s'affoiblissoient de plus en plus. Après avoir manqué l'occasion de sortir des Détroits avec un vent qui souffla au Nord-Est pendant cinq ou six jours, on ne retrouva pas la même facilité lorsqu'on voulut l'entreprendre. Le vent étoit tourné au Sud, & le mois d'Avril tirant vers sa fin, il tomba une prodigieuse quantité de pluye & de nége, qui fut suivie de gelées & de vents impétueux. On se trouva dans la necessité de chercher un Port commode, pour y passer l'hiver, & l'on rencontra heureusement, à quatre lieües au Nord, la Rade ou la Baye d'Elisabeth. L'hiver, dans ce quartier du monde, qui est à cinquante-deux degrés trente minutes du Sud, dure pendant les mois d'Avril, de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Ce long intervalle ne se passa point sans quelques bons vents, dont la Flotte auroit pû profiter pour sortir des Détroits; Mais l'Amiral s'y opposa toujours. On demeura dans la Baye d'Elisabeth jusqu'au 24 d'Août, & les provisions étant presqu'entiérement épuisées, plusieurs Matelots moururent de faim.

La Flotte arrive aux Détroits de Magellan.

Difficultés pour en sortir.

En entrant dans la Mer du Sud, on trouva des courans fort impétueux, qui jetterent les Hollandois jusqu'au cinquante-quatriéme degré du Sud, dans un tems où le froid étoit encore fort vif. Enfin les vents étant devenus favorables, on avança vers la Côte du Perou. Mais au bout de cinq ou six jours, un orage plus furieux qu'on n'en avoit encore éprouvé, dispersa la Flotte, & la repoussa jusqu'au 54e degré & demi du Sud. L'Amiral perdit pendant quelques jours la vûe des autres Vaisseaux, & ce ne fut que le 9 de Septembre qu'il recommença à les découvrir. Sept ou huit jours après, un autre orage lui enleva sa voile d'avant, & lui fit perdre encore la compagnie des autres. Alors William Adams prit le parti de porter vers la Côte du Chili, au quarante-sixiéme dégré. C'étoit le rendez-vous dont on étoit convenu dans les plus fâcheuses suppositions. Il y arriva heureusement le 29 de Septembre.

Orages & courans dans la Mer du Sud.

Les Habitans de ce Pays étant d'un fort bon caractere, on obtint d'eux des rafraîchissemens, par des échanges de peu de valeur. Cependant après avoir donné avec plaisir quelques Moutons & des Patates pour des sonnettes & de petits coûteaux, la crainte des Espagnols leur fit abandonner tout d'un coup le rivage, sans que rien fût capable de les rappeller. L'Amiral profita de ce repos pour faire équiper la Pinace qu'il avoit apportée de Londres en

Adams relâche sur la Côte du Chili.

ADAMS. 1598.

quatre parties. On paſſa vingt-huit jours ſur cette Côte, ſuivant le terme qui avoit été réglé dans un conſeil; après quoi levant l'ancre on s'avança juſqu'à l'entrée de la Baye de Baldivia. Mais le vent devint ſi fort qu'on fut obligé de tourner vers l'Iſle Mocha, où l'on arriva le jour ſuivant, qui étoit le premier de Novembre. Elle eſt au 38e dégré de latitude du Sud. N'y trouvant aucun Vaiſſeau de la Flotte, on porta vers l'Iſle de Sainte Marie, & le lendemain on mouilla au deſſous du Cap, à une lieue & demie de l'Iſle du côté du Sud; mais le rivage paroiſſant couvert de monde, ſans qu'on pût deviner quelle étoit l'intention de ces Inſulaires, on prit le parti de doubler le Cap & d'aller jetter l'ancre ſur quinze braſſes, dans une Baye d'excellent fond.

Baldivia.

Iſle Mocha.

Iſle Sainte Marie.

On envoya la Chaloupe à terre, pour lier commerce avec les Habitans, qui ne s'étoient pas aſſemblés avec moins de promptitude qu'aux environs du Cap. Mais ils reçurent les Hollandois à coups de flêches, & dans la premiere ſurpriſe ils en bleſſerent pluſieurs. Cependant, comme les vivres recommençoient à manquer, l'Amiral fit débarquer trente hommes bien armés, qui écarterent bientôt les Sauvages. Les ſignes d'amitié & les témoignages de paix furent employés pour leur faire comprendre qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra de loin du fer, de l'argent & du drap. Ils comprirent enfin ce qu'on leur demandoit, & la plûpart apporterent au rivage du vin, des patates & des fruits. Enſuite s'expliquant à leur tour par des ſignes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres proviſions. Comme il étoit fort tard, les Hollandois retournerent à bord; & quoiqu'il y en eut peu qui fuſſent exempts de bleſſures, la joye d'avoir parlé aux Habitans & l'eſperance des rafraîchiſſemens ſervirent à les conſoler. Le lendemain, qui étoit le 9 de Novembre, pluſieurs Officiers du Vaiſſeau ſe mirent dans la Chaloupe, avec les plus braves gens de l'Equipage. Ils étoient convenus de s'approcher du rivage, mais de n'y débarquer que deux ou trois hommes, parce que les Habitans étant en grand nombre, il y avoit de juſtes raiſons de s'en défier. Lorſqu'ils furent proches de la terre, ils furent invités à deſcendre par des ſignes. Leur Chef déclara d'abord par les ſiens qu'il ne venoit pas avec cette intention. Mais alors quelques Habitans s'avancerent dans l'eau juſqu'à la Chaloupe, avec un viſage riant & des vaſes remplis d'une eſpéce de vin, en le preſſant de ſe fier à leur Nation, & lui faiſant entendre qu'ils avoient à peu de diſtance pluſieurs ſortes de Beſtiaux. Le Chef Hollandois, tenté par l'eſperance des proviſions, que les beſoins du Vaiſſeau lui auroient fait préférer à tout l'or du monde, oublia ſes réſolutions & fit débarquer vingt-trois hommes, armés de ſabres & de mouſquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maiſons, qui n'étoient pas éloignées. Mais à peine eurent-ils fait deux cens pas, que plus de mille Sauvages ſortant d'une embuſcade, tomberent ſur eux avec les armes dont ils ont l'uſage, & les maſſacrerent juſqu'au dernier. Thomas Adams, frere de l'Auteur, étoit malheureuſement de ce nombre. Ceux qui étoient reſtés dans la Chaloupe n'eurent pas d'autre reſſource que de retourner promptement à bord, pour y porter cette triſte nouvelle.

Trahiſon qui fait perdre vingt-trois hommes aux Hollandois.

Rencontre d'un Vaiſſeau de la Flotte dans l'Iſle de Sainte Marie.

On leva l'ancre dès le lendemain; & gagnant l'Iſle de Sainte-Marie, à trente-ſept dégrés douze minutes de latitude du Sud, on y trouva un des Vaiſſeaux

Vaiſſeaux de la Flotte, qui étant parti de Mocha un jour avant l'arrivée de l'Amiral, n'y avoit pas été reçû avec plus de faveur. Le Capitaine & tous les Officiers y avoient été bleſſés à terre. Cependant les deux Batimens ſe conſolérent par le bonheur qu'ils avoient de ſe rencontrer. On tint conſeil ſur le moyen de ſe procurer des vivres; car les beſoins devenoient preſſans, & la plus grande partie des deux Equipages étant accablée de maladies, il y avoit peu d'apparence de pouvoir ſe faire reſpecter par la force. Tandis qu'on étoit à délibérer, il vint à bord un Eſpagnol qui obtint la permiſſion de voir le Vaiſſeau. Il revint le jour ſuivant, & l'on ne fit pas plus de difficulté de le laiſſer retourner à terre. Le troiſiéme jour, il en arriva deux, qui monterent ſur le Vaiſſeau avec auſſi peu de précaution. L'Amiral, ſans aucun deſſein de leur nuire, prit la réſolution de les arrêter; & leur proteſtant qu'il ne croyoit bleſſer aucun droit puiſqu'ils étoient venus ſans ſa permiſſion, il leur déclara que pour obtenir la liberté il falloit fournir aux deux Vaiſſeaux Hollandois, qui manquoient de toutes ſortes de proviſions, un certain nombre de Moutons & de Bœufs. La neceſſité les força d'y conſentir, & les Beſtiaux furent amenés à bord au tems dont on étoit convenus. Ce ſecours rendit le courage aux Hollandois. Hudcope (c'étoit le nom de l'Amiral) propoſa de brûler l'un des deux Vaiſſeaux, parcequ'il n'y reſtoit point aſſez de monde pour les conſerver tous deux; mais la difficulté de décider ſur lequel des deux tomberoit cette ſentence, en fit retarder l'exécution. Alors Adams, & Timothy Schotten, autre Pilote Anglois, qui avoit fait le voyage autour du monde avec Thomas Candish, furent appellés au conſeil pour donner leur avis ſur la ſituation des deux Batimens & ſur le projet du voyage. Outre les embarras préſens, on ſçavoit que les Eſpagnols avoient mis en Mer quelques Vaiſſeaux pour les chercher, & la ſuite vérifia cette information, car un des trois autres Batimens de la Flotte, fut pris quelques jours après à San-Jago. Il étoit donc fort dangereux de s'arrêter plus long-tems dans cette Mer. On avoit à bord beaucoup de draps. Un matelot nommé Derrick Gerritſon, qui avoit fait le voyage du Japon avec les Portugais, fut le premier Auteur d'un conſeil qui fut approuvé de tout le monde : il repréſenta que les Draps de l'Europe étoient fort recherchés dans cette Iſle, & qu'indépendamment des autres raiſons il y avoit plus d'avantage à s'y promettre qu'aux Molucques & dans les autres parties des Indes Orientales, où la chaleur ne permettoit pas de croire que les Draps de laine fuſſent de ſi bon uſage.

Adams. 1598.

Adreſſe que les Hollandois employent pour ſe procurer des vivres.

Raiſons qui conduiſent les deux Vaiſſeaux au Japon.

Il reſta ſi peu d'incertitude après cette ouverture, qu'on ne penſa plus qu'à quitter l'Iſle de Sainte-Marie. L'Ancre fut levé le 27 de Novembre, & tournant directement le voile au Japon, on paſſa la ligne avec un bon vent, qui ne ſe démentit point pendant pluſieurs mois. Dans une ſi longue courſe, on tomba vers le ſeiziéme dégré de latitude du Nord, au milieu de certaines Iſles, dont les habitans ſont Antropophages. Sept ou huit hommes de l'Equipage s'étant approchés de la terre dans un Eſquif, furent ſurpris par ces Barbares, & mangés, comme on le ſuppoſe, ſans pouvoir être délivrés de leurs mains. On prit néanmoins un Inſulaire, qui fut conduit à bord de l'Amiral; mais on ne lui trouva qu'une ſtupidité féroce, qui ne permit d'en tirer aucune lumiere. Dans toute l'étendue du 27 & du 28$^{e}$ dégré de latitude, les

Iſles habitées par des Antropophages.

ADAMS. 1599.

vents furent extrêmement variables, & le tems si orageux, que le 24 de Février l'Amiral fut perdu de vûe, pour ne plus reparoître. Adams avoit changé de Vaisseau dans l'Isle de Sainte-Marie. Il continua sa course jusqu'au 24 de Mars qu'il découvrit une Isle nommée Una Colonna. Les maladies faisoient tant de ravage dans son Bâtiment, qu'il y étoit mort quantité de personnes, & qu'entre ceux que la mort avoit épargnés il n'en restoit que neuf ou dix qui pussent se servir de leurs jambes & de leurs mains. A la hauteur de trente dégrés, Adams chercha, suivant les Cartes, le Cap Nord du Japon, mais inutilement, puisqu'il est à trente-cinq dégrés trente minutes, & que toutes les Cartes particulières, les Globes, les Mappe-Mondes se sont également trompés sur sa situation.

Fausse position du Japon dans les Cartes.

Enfin, le 19 d'Avril, à trente-deux dégrés & demi, on eut la vûe de l'Isle, après une navigation de quatre mois & vingt-deux jours depuis le Cap de Sainte-Marie. En arrivant sur la côte, le Vaisseau n'avoit plus que six hommes, avec William Adams, qui pussent se soutenir sur leurs jambes. On laissa tomber l'Ancre à deux milles d'un lieu nommé Bungo. Il vint aussitôt quantité de Barques, qui ne marquerent aucune intention de nuire au Batiment. Cependant après avoir reconnu la foiblesse de l'Equipage, les Matelots Japonois monterent à bord sans attendre l'ordre du Capitaine, & firent divers vols qu'on leur fit ensuite payer bien cher. Le lendemain un Officier du Roi vint à la tête de quelques Soldats, pour mettre les biens des Hollandois à couvert par une garde continuelle. Deux ou trois jours après, le Vaisseau fut conduit dans un excellent Port, pour y demeurer en sureté, jusqu'à ce que le Roi principal, ou l'Empereur du Japon fut informé de son arrivée, & lui fit déclarer ses intentions. Mais dans l'intervalle, les Hollandois obtinrent la liberté de débarquer leurs malades, & de se procurer une maison où ils ne manquerent d'aucun rafraichissement. De vingt-quatre, sains ou malades, qu'ils étoient en arrivant, il en mourut trois le jour d'après, & trois autres dans la suite; mais le reste se rétablit parfaitement.

Triste état du Vaisseau à son arrivée au Japon.

Il se passa cinq ou six jours, après lesquels il vint de Nangazaqui un Jesuite accompagné d'un autre Portugais. Ce fut un malheur pour les Hollandois qu'on leur eut envoyé le Jesuite pour interpréte, parceque l'aversion qu'il ne manqua pas de concevoir pour des Protestans, le porta aussitôt à publier que c'étoient des Pirates, dont il falloit se défier. Les Japonois qui avoient été nommés pour la garde du Vaisseau, étant aussi Catholiques, toute la ville reçut bientôt les mêmes impressions, & la haine devint un sentiment si général que les Hollandois s'attendoient à tous momens d'être crucifiés. C'est le supplice en usage au Japon pour les vols & quelques autres crimes. Mais leur crainte fut encore augmentée par la défertion de deux de leurs gens, qui s'engagerent au service du Roi de Bungo, & qui se joignirent aux Portugais pour la ruine du Vaisseau. L'un qui se nommoit Gilbert Conning, de Middelbourg, se donna pour le principal Marchand du Vaisseau; & de concert avec l'autre, dont le nom étoit Jean Abelon Vanwater, non-seulement il s'éforça de se mettre en possession de toutes les marchandises, mais il découvrit aux Portugais tout ce qui s'étoit passé dans le cours du voyage.

Embarras que les Portugais suscitent au Vaisseau.

Neuf jours après l'arrivée du Vaisseau, l'Empereur envoya cinq Fregates,

pour faire amener les Chefs des Hollandois à Ozaca, où il tenoit ſa Cour. Le Capitaine, qui avoit reconnu de l'eſprit & de la fermeté à William Adams le pria de ſe charger de la députation, & lui donna deux Matelots pour cortege. En arrivant à la Cour, Adams fut préſenté à l'Empereur. Ce Prince ne lui parla d'abord que par divers ſignes, qu'il n'entendit pas également. Les Hollandois ayant diſpenſé le Jéſuite de leur ſervir plus long-tems d'interpréte, il n'avoit pas voulu s'obſtiner à ſuivre Adams malgré lui. Cependant on fit venir un Japonois qui parloit aſſez bien la langue Portugaiſe, & l'Empereur s'en ſervit pour faire quantité de queſtions au Député des Hollandois. Il leur demanda quel étoit l'état préſent des Royaumes de l'Europe & particuliérement du ſien; quelle route il avoit priſe pour venir au Japon, quelle eſpéce de Marchandiſes il avoit apportée &c. Adams répondit que ſon Pays étoit alors en guerre avec l'Eſpagne & le Portugal, mais qu'il étoit ami de toutes les autres Nations. A l'égard de la route, il prit une Mappe-monde, qu'il avoit apportée; & lui faiſant remarquer la diſpoſition de toutes les parties du Globe terreſtre, il lui traça la courſe du Vaiſſeau par les Détroits de Magellan. Toutes ces idées furent ſi nouvelles pour l'Empereur, qu'il parut douter ſi ce n'étoit pas autant de fables. Adams lui apprit enſuite quelles étoient les marchandiſes du Vaiſſeau; & lorſqu'après un long entretien, il le vit prêt à ſe retirer, il lui demanda pour ſes compatriotes la même liberté de commerce qu'il accordoit aux Eſpagnols & aux Portugais. L'Empereur lui fit une réponſe qu'il n'entendit point & qui ne lui fut pas expliquée. Mais en ſortant de l'audience il fut renfermé, avec ſes deux Matelots, dans une Priſon où il fut fort bien traité.

Adams 1599.

Adams eſt envoyé à la Cour Impériale.

Son entretien avec l'Empereur.

Il eſt empriſonné.

Deux jours après, il fut rappellé à la Cour; & l'Empereur lui demanda quels pouvoient être les motifs qui l'avoient amené dans un Pays ſi éloigné du ſien. Adams répondit qu'il étoit venu par le penchant commun à toute ſa Nation, de cultiver l'amitié & le commerce avec les autres Peuples du Monde, en faiſant à leur avantage mutuel, des échanges de marchandiſes & d'autres richeſſes. La curioſité de l'Empereur ſe réveilla fort vivement ſur les guerres des Anglois contre l'Eſpagne & le Portugal. Il en demanda la cauſe & les divers événemens. Adams reprit les différends de l'Europe dans leur origine, & fit un recit auquel le Monarque du Japon parut très attentif, mais qui ne l'empêcha point de renvoyer l'Orateur en priſon. Cependant le lieu fut changé, & les traitemens beaucoup plus favorables. Cette captivité dura trente-neuf jours, pendant leſquels Adams n'apprit aucune nouvelle du Vaiſſeau, & s'attendoit ſans ceſſe au dernier ſupplice.

Autre entretien avec l'Empereur.

Les Portugais s'étorcerent dans cette intervalle de prévenir l'eſprit de l'Empereur par toutes ſortes d'accuſations contre les Anglois. Ils les repréſenterent comme des voleurs & des brigands, raſſemblés de toutes les Nations, à qui la juſtice impériale ne pouvoit laiſſer la vie ſans expoſer le Japon aux derniers malheurs. Leur exemple, diſoient-ils, alloit expoſer les Japonois à l'invaſion de toutes ſortes de Corſaires; au lieu qu'une punition rigoureuſe ôteroit aux ennemis des Japonois l'envie de troubler leur repos. Ces noires ſollicitations étoient ſecondées par le credit de tous les amis que les Portugais avoient à la Cour. Cependant leur malignité demeura ſans effet. L'Empereur après les avoir écoutés long-tems, leur répondit enfin, que juſqu'alors ces Etrangers, qu'on lui peignoit avec de ſi odieuſes couleurs, n'avoient cauſé aucun mal ni

Mauvais offices des Portugais.

ADAMS. 1599.

à lui ni à ſes ſujets, & qu'il ne pouvoit par conſéquent leur ôter la vie ſans bleſſer la raiſon & la juſtice; que ſi les Anglois étoient en guerre avec l'Eſpagne, il ne voyoit rien qui obligeât les Japonois de s'y intéreſſer; & bien moins qui l'obligeât lui-même de condamner au ſupplice des Etrangers qui ne l'avoient point offenſé. Cette réponſe confondit les Ennemis d'Adams, & les força déſormais au ſilence.

L'Empereur prend parti pour les Hollandois.

Depuis qu'il étoit priſonnier, le Vaiſſeau avoit été conduit auſſi près d'Ozaka qu'il étoit poſſible; & ſi l'Equipage étoit gardé ſoigneuſement, on ne lui refuſoit aucune ſorte de commodité. L'Empereur s'étant fait ramener Adams le quarante-uniéme jour de ſa priſon, lui demanda s'il ſouhaitoit de revoir ſes compagnons. Sur la réponſe à laquelle il avoit dû s'attendre, il lui déclara qu'il étoit libre & qu'il pouvoit ſatisfaire ſon empreſſement. Adams, ſans prétendre à d'autres explications, ne douta pas qu'une faveur qu'on ne limitoit par aucune défenſe, n'eût des effets encore plus heureux, qu'il eſpera de l'avenir. Il ſe mit dans une Barque, qui le conduiſit au Vaiſſeau. Le Capitaine & le reſte de l'Equipage étoient rétablis dans une parfaite ſanté; mais l'incertitude de leur ſort, & la crainte où ils avoient été long-tems de ne jamais revoir leur Député, avoient rendu leur vie ſi triſte, que dans le premier mouvement de la joye commune tout le monde verſa des larmes de plaiſir & d'admiration. Tout ce qui appartenoit au Vaiſſeau & à la Compagnie, avoit été tranſporté à terre par les Japonois, juſqu'aux inſtrumens mathematiques d'Adams. Mais l'Empereur, qui n'avoit point eu de part à cette injuſtice, ordonna que la reſtitution ſe fit immédiatement, avec des peines rigoureuſes pour ceux qui ſeroient convaincus d'avoir ſouſtrait la moindre partie des marchandiſes ou des meubles. Cependant comme les effets ſe trouvoient diſperſés dans un nombre infini de mains, l'impoſſibilité de les raſſembler entierement porta ce Prince à faire donner au Vaiſſeau cinquante mille pieces de huit, à titre de dédommagement. Il ſe fit rendre compte de l'execution de cet ordre; & ne dédaignant pas d'autres détails, il fit publier dans la Ville de Sackay, où le Batiment étoit à l'ancre, que ceux qui abuſéroient de l'ignorance des étrangers pour les tromper ou pour leur nuire, ſeroient punis fort ſévérement.

Faveurs qu'il leur accorde.

Le Vaiſſeau Hollandois eſt conduit à Eddo.

Il y avoit trente jours que le Vaiſſeau étoit à Sackay, grande Ville à deux ou trois lieües d'Ozaka. Il fut conduit par l'ordre de l'Empereur à celle d'Eddo, dans la Province de Quanto, partie Orientale de l'Iſle, éloignée d'environ cent-vingt lieues d'Ozaka. Les vents contraires rendirent ce paſſage fort long & fort ennuyeux; de ſorte que l'Empereur étant parti long-tems après les Hollandois, pour faire le même voyage par terre, arriva beaucoup plutôt qu'eux. Ils avoient pris juſqu'alors la qualité d'Anglois; & ne tirant que de l'avantage de cette ſuppoſition, ils n'auroient pas penſé à détromper les Japonois, ſi quelques Portugais les ayant reconnus à la différence du langage, n'euſſent découvert de quelle Nation ils étoient. Ce fut alors que dans la vûe de ſoutenir leur crédit & l'opinion qu'Adams avoit donné d'eux, ils jetterent les fondemens de la Royauté du Comte Maurice, & de toutes les fables qu'ils augmenterent dans la ſuite à meſure que leur conſidération s'accrût dans ces Mers. Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés à Eddo, ils adreſſerent leurs ſupplications à l'Empereur, pour obtenir l'uſage libre de leur Vaiſſeau, & la permiſſion de ſe rendre dans les lieux où ils eſpéroient trouver quelque établiſſement de leur

Nation. Cette demande leur coûta beaucoup de tems & d'argent; mais dans l'intervalle, ils eurent l'occaſion d'apprendre la langue Japonoiſe & de ſe lier avec les Habitans par diverſes entrepriſes d'induſtrie & de commerce. Un de leurs artiſans, qui, avec plus de génie que d'expérience, ſe ſouvenoit d'avoir vû travailler en Hollande à la conſtruction des Canaux, offrit ſes ſervices à l'Empereur pour conduire de l'eau dans ſon Palais & dans les places de la Ville. Divers eſſais qu'il fit dans les maiſons particulieres donnerent tant de confiance à ſes offres, qu'il fut mis à la tête d'un grand nombre d'ouvriers, avec une autorité fort étendue & des appointemens conſiderables. Il trouva le moyen non-ſeulement d'embellir le jardin du Palais par des canaux & des caſcades, mais d'introduire des tuyaux dans les appartemens & d'y fournir mille commodités que les Japonois ignoroient. De-là il fut envoyé à Ozaka & à Meaco, pour y rendre les mêmes ſervices. Un autre Hollandois rendit ſes connoiſſances utiles en perfectionnant les voitures. L'Empereur ſurpris de l'habileté de ces étrangers ne douta pas qu'ils ne fuſſent capables d'exécuter tout ce qu'il leur feroit entreprendre. Il fit un jour appeller William Adams, pour lui ordonner de conſtruire un Vaiſſeau. Cette propoſition embaraſſa beaucoup Adams, qui n'avoit aucune teinture d'un art ſi difficile. Il déclara naturellement qu'il n'étoit pas Charpentier, & qu'il ignoroit les regles de la conſtruction. Mais l'Empereur, inſiſtant ſur ſes ordres, lui dit qu'il vouloit un Vaiſſeau, de quelque maniere qu'il fût conſtruit. Dans la neceſſité d'obéir, il prit ſes plus habiles ouvriers, quoiqu'il n'y en eût pas un qui fut capable d'une ſi grande entrepriſe, & réuniſſant tous leurs efforts, ils compoſerent un petit Batiment à l'Angloiſe, d'environ quatre-vingt tonneaux. L'Empereur parut charmé de cet ouvrage; il le viſita pluſieurs fois, il l'examina ſoigneuſement, & la dépenſe ne fut point épargnée pour l'embellir. La faveur d'Adams ne fit qu'augmenter de jour en jour. Outre l'honneur d'être appellé ſouvent à la Cour & de ſe voir conſulté dans toutes les occaſions, il obtint des préſens conſidérables, qui furent ſuivis à la fin, d'une terre du revenu annuel de quatre-vingt ducats, avec deux livres de riz par jour. Il profita de la familiarité dans laquelle il commençoit à vivre avec l'Empereur, pour inſpirer à ce Prince le goût des mathematiques; il lui en apprit quelques parties; & ne ſe faiſant pas moins goûter par ſon caractere & ſa politeſſe, il s'acquit tant de conſidération à la Cour qu'il ne s'y faiſoit plus rien ſans l'avoir conſulté. Les Portugais & les Jéſuites mêmes, qui l'avoient vû d'abord de ſi mauvais œil, commencerent à le traiter avec autant de reſpect que d'admiration. Ils ſe crurent heureux de pouvoir obtenir ſa protection auprès de l'Empereur; & dans plus d'une affaire importante ils ſe trouverent bien de l'avoir employée.

Adams. 1600.

Adams en demande la liberté & ne l'obtient pas.

Induſtrie des Hollandois pour s'attirer de la conſideration.

Adams conſtruit un Vaiſſeau ſans en ſçavoir l'art.

Faveur où il parvient auprès de l'Empereur.

Il y avoit déja plus de deux ans que les Hollandois ſollicitoient la liberté de partir dans leur Vaiſſeau. Mais tout ce qu'ils avoient fait pour l'obtenir n'ayant ſervi qu'à les rendre plus neceſſaires à l'Empereur, ils eurent le chagrin de s'entendre enfin déclarer qu'il falloit demeurer au Japon pour le ſervice de ſa Majeſté Imperiale. Ils demanderent du moins que la ſomme qui leur avoit été accordée fut diviſée entr'eux, pour la faire ſervir à rendre leur ſituation plus douce. Quoique cette libéralité dût retourner à la Compagnie Hollandoiſe des Indes, dont les marchandiſes avoient été diſſipées, le Capitaine du Vaiſſeau jugea, comme Adams, que dans l'état où l'Equipage avoit été reduit

1602.

Diſperſion de l'Equipage Hollandois.

ADAMS. 1602.

la premiere loi étoit de vivre. La somme fut distribuée, & l'Empereur y joignit pour chaque matelot deux livres de riz par jour, avec une pension annuelle de douze ducats. Mais à peine les Hollandois eurent-ils touché leur argent, qu'à la persuasion de deux ou trois mutins de l'Equipage la plûpart s'échapperent par differentes voyes; quelques uns pour s'établir dans d'autres Villes du Pays, où la bonté de l'Empereur voulut encore qu'ils fussent suivis de leurs pensions. D'autres chercherent le moyen de sortir du Japon; & de ce nombre étoient les sept qui s'adresserent ensuite à Saris pour obtenir leur passage.

Adams sollicite inutilement sa Liberté.

Adams & le Capitaine continuerent de vivre à la Cour, avec assez d'agrémens pour rendre leur condition fort heureuse, si le repos & l'abondance avoient pû leur faire oublier leur Patrie. Mais Adams languissoit de revoir sa femme & ses enfans. Après cinq ans d'une mortelle impatience, il résolut de renouveller ses sollicitations, en y joignant la promesse de revenir avec sa famille. L'Empereur irrité de cette demande lui répondit nettement qu'il devoit avoir renoncé depuis long-tems à sa Patrie, & qu'il s'étonnoit que toutes les faveurs, dont il étoit comblé au Japon, ne lui eussent point encore fait perdre cette pensée. Malgré des refus si formels, quelques Hollandois ayant appris que leurs compatriotes avoient commencé à s'établir dans les Ports d'Achin & de Patane, Adams prit occasion de cette nouvelle pour demander encore la permission de partir, en promettant d'engager les Anglois & les Hollandois à tourner leur commerce vers le Japon. L'Empereur répondit qu'il souhaitoit beaucoup de voir une liaison bien établie entre son Pays & ces deux Nations; mais qu'il suffisoit de leur écrire, & qu'Adams ne partiroit pas.

Il obtient celle du Capitaine.

Enfin desesperant d'obtenir jamais la liberté, il se réduisit à la demander pour le Capitaine Hollandois, dans l'espérance de donner du moins des nouvelles de son sort à sa famille, & d'inspirer peut-être aux Anglois, par ses Lettres, le desir de porter leur commerce aux Isles du Japon. L'Empereur ayant consenti tout d'un coup à sa priere, il ne fut plus question que de faciliter le départ du Capitaine. Tous les restes de l'Equipage étoient dispersés, & ce n'étoit pas sur le Vaisseau de Hollande qu'il falloit esperer d'entreprendre un si long voyage. On trouva des Matelots Japonois qui avoient déja fait celui de Patane, & qui s'offrirent à le recommencer sur un Jonc de leur Pays. Le Capitaine accoutumé à leurs usages, ne fit pas difficulté de se livrer aux vents sous leur conduite. Il partit avec des Lettres d'Adams, & leur navigation fut heureuse. Mais n'ayant pas trouvé les Batimens Hollandois à Patane, ils y passerent toute l'année à les attendre inutilement. De-là ils se rendirent à Jor, où non-seulement ils eurent le bonheur de rencontrer une Flotte Hollandoise de neuf Vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral Mataleese; mais un des Capitaines étant mort à leur arrivée, son employ fut donné à celui que la fortune sembloit avoir amené pour le remplir. Mais peu de jours après, il fut tué près de Malaca, dans un combat contre les Portugais. Adams ne recevant pas de ses nouvelles, & doutant que ses Lettres pussent être rendues fidellement, écrivit par d'autres Joncs Japonois; voye moins sure encore, & dont l'incertitude lui fit prendre le parti de recourir à l'étrange expédient que j'ai rapporté dans l'Introduction.

Le Capitaine trouve à Jor une Flotte Hollandoise, & perit dans un combat.

Le Vaisseau qu'il avoit fait pour l'Empereur ayant été mis à l'essai dans

deux voyages conſecutifs, il reçut ordre d'en faire un plus grand ſur le même modéle. Cette ſeconde entrepriſe ne lui réuſſit pas moins heureuſement. Le nouveau Bâtiment qu'il conſtruiſit étoit de cent-vingt tonneaux. Il l'éprouva lui-même, en faiſant le voyage de Meaco à Eddo, & l'Empereur fut extrêmement ſatisfait de ſon ouvrage. En 1609 ce Prince le prêta au Gouverneur des Manilles, qui ne fit pas difficulté d'y mettre quatre-vingt hommes pour les envoyer à Acapulco, & qui pria l'Empereur de lui en accorder la propriété au retour de ce voyage, en lui offrant la valeur en marchandiſes & en argent. Il l'obtint, comme une marque particuliere de conſidération; & dans le tems que l'Auteur écrivoit la Lettre dont on recueille ici les circonſtances, les Eſpagnols ſe ſervoient encore de ce Bâtiment aux Manilles.

ADAMS. 1609. Adams conſtruit un ſecond Vaiſſeau.

Ce fut dans la même année, que l'Empereur revêtit Adams d'une Seigneurie conſiderable, qui lui aſſujetiſſoit plus de quatre-vingt Fermes, avec des droits & des honneurs dont il n'y avoit pas d'exemple en faveur d'un étranger. Il paroît ſurprenant que Saris & Cocks n'en ayent rien rapporté dans leurs Journaux. Mais ils y parlent du moins de cet heureux Pilote avec une diſtinction extraordinaire; & la reconnoiſſance dont ils font profeſſion pour ſes ſervices, ne laiſſe pas douter du pouvoir qu'il avoit eu de les rendre. Pour lui, qui n'avoit aucun interêt dans ſa Lettre à groſſir ſes avantages aux dépens de la verité, puiſque le bonheur de ſa ſituation ne l'empêchoit pas d'en gemir, il confeſſe que ſans les juſtes raiſons qui portoient la tendreſſe de ſon cœur vers l'Angleterre, il y auroit eu peu d'hommes au monde qui euſſent dû ſe louer autant que lui de la fortune. Il avoit des terres, de l'argent, des Eſclaves; & ce qui le flattoit encore plus, il jouiſſoit d'une faveur ſi conſtante à la Cour Imperiale, que les Seigneurs mêmes du Japon avoient quelquefois recours à ſon crédit. En parlant ſi ſouvent de l'Empereur & de ſes bontés, il a négligé de nous apprendre le nom de ce Prince; mais il ſemble que ce ne pouvoit être que Tico-Sama, puiſqu'à l'arrivée de Saris l'uſurpateur Ogoxama étoit depuis peu ſur le trône, & venoit de s'y établir ſolidement, en faiſant épouſer ſa fille au jeune Prince fils de ſon prédeceſſeur. Il en faut conclure qu'Adams ayant eu le credit de ſervir Saris à la Cour d'Ogoxama, il n'avoit rien perdu de ſa conſidération après la mort de ſon premier bienfaicteur.

Il obtient une Seigneurie de l'Empereur du Japon.

Il s'étend peu ſur les propriétés du Pays, quoiqu'il dût les connoître après y avoir demeuré ſi long-tems. L'Iſle du Japon, dit-il, eſt fort grande; mais il ſemble, à ce langage, qu'il n'ait pas ſçû qu'on en compte pluſieurs. La partie du Nord, ajoute-t-il, eſt au 48^e^ degré de latitude; & la partie la plus Meridionale, au trente-cinquiéme. Il remarque que l'Iſle eſt preſque quarrée. Sa longueur Nord & Oueſt par Sud (car telle eſt ſa poſition) n'a pas moins de deux cent-vingt lieues Angloiſes; & ſa largeur, du Sud au Nord, contient treize degrés, qui en les comptant à vingt lieuës, font deux cent-ſoixante lieuës. Les Habitans, ſuivant ſon témoignage, ſont d'un excellent naturel, genereux, polis, vaillans à la guerre. La juſtice s'exerce au Japon avec autant d'integrité que de rigueur. La politique y eſt fondée ſur les plus judicieuſes maximes. Adams ne croit pas qu'il y ait au monde de Pays mieux gouverné. Mais la ſuperſtition y combat la prudence; & ſous les influences d'une prodigieuſe multitude de Prêtres, qui ſont diviſés en pluſieurs ſectes, mais qui ſe reſſemblent tous par la malignité & l'emporte-

Ses Remarques ſur le Japon.

ment, il eſt impoſſible que la ſageſſe des Conſeils ne ſoit pas troublée ſouvent par l'artifice ou la violence.

ADAMS. 1609.

Origine du commerce des Hollandois au Japon.

Les premiers Vaiſſeaux Hollandois qu'Adams vit arriver au Japon entrerent dans la rade de Firando en 1609, après avoir attendu inutilement ſur les côtes de la Chine le Vaiſſeau Portugais de Macao. Ils étoient deux. Les Capitaines ſe rendirent à la Cour Impériale, où ils furent reçus avec beaucoup de careſſes. Adams n'épargna rien pour leur faire obtenir la permiſſion qu'ils demanderent à l'Empereur, d'envoyer tous les ans un ou deux Vaiſſeaux dans ſes Ports; & ſi le Gouvernement la fit attendre pendant quelques ſemaines, ce fut dans l'unique vûe de la faire deſirer avec plus d'ardeur. Cependant les Hollandois n'envoyerent pas de Vaiſſeaux en 1610, mais l'année d'après il en arriva un, chargé de draps, de plomb, de dents d'Elephans, de damas, de taffetas blancs, de ſoye cruë, de poivre & d'autres commodités. Les Marchands firent des excuſes de n'être pas venus l'année précedente, & furent extrêmement careſſés. Adams obſerve qu'il n'eſt pas beſoin d'apporter, de l'Europe, de l'argent & de l'or au Japon; parcequ'avec des Marchandiſes on y en trouve aſſez pour le beſoin qu'on en a dans d'autres Pays. Il ajoute que les marchandiſes dont on y tire le plus d'avantage ſont la ſoye crue, les damas, les taffetas noirs, les beaux draps, noirs & rouges, le plomb & les autres commodités d'uſage. A la vûe des Vaiſſeaux Hollandois, ſon eſperance étoit toujours de trouver l'occaſion de partir avec eux. Mais l'Empereur qui ſe défioit de ſes intentions, ne manquoit point alors de l'attacher plus particulierement à ſa Cour par diverſes commiſſions qui l'approchoient de ſa perſonne. Cette contrainte ne dura vraiſemblablement que juſqu'au regne d'Ogoxama, puiſqu'on ne voit pas dans le journal de Saris qu'on lui ait refuſé la permiſſion de ſe rendre à Firando, ſur les premieres nouvelles qu'il reçut de l'arrivée des Anglois. Il paroit même incroyable qu'après tant de ſoupirs pouſſés vers l'Angleterre, après des impatiences ſi vives de revoir ſa femme & ſes deux enfans, la penſée de partir l'ait comme abandonné au moment qu'il en avoit le pouvoir. Mais tous les détails qu'on vient de lire étant tirés de ſes Lettres, qui avoient précedé l'arrivée de Saris, & qui avoient même été le motif de ſon voyage, on ignore ce qui put le retenir encore; ſur-tout lorſque dans la relation de Cocks on lui voit entreprendre le voyage de Siam avec une liberté à laquelle on n'apporte aucun obſtacle, & qu'on le voit retourner enſuite au Comptoir Anglois & dans ſa terre, auſſi librement qu'il en étoit ſorti. Peut-être l'ardeur de ſervir ſa Nation, dans l'origine de cet établiſſement, l'emporta-t-elle ſur la tendreſſe conjugale & ſur l'affection paternelle.

Marchandiſes qui s'y vendent le mieux.

Remarques ſur le ſort d'Adams.

## *LATITUDES.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Iſle de Sainte-Marie dans la Mer du Sud..... | 37 | 12 S. | Iſle Mocha..... | 38 | 00 |
| | | | Cap Nord du Japon..... | 35 | 30 |

# HISTOIRE
## GENERALE
## DES VOYAGES
### DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÉCLE.
## PREMIERE PARTIE.
### *LIVRE CINQUIÉME.*

## VOYAGES EN DIFFERENTES PARTIES DE L'AFRIQUE ET DANS LES ISLES ADJACENTES, AVEC LA DESCRIPTION DES PAYS ET DES HABITANS.

### CHAPITRE PREMIER.

*Deſcription des Iſles Canaries & de l'Iſle Madere, par Thomas Nicols.*

INTRODUCTION.

IL n'y a perſonne qui ne puiſſe remarquer ſenſiblement, dans le cours de cet Ouvrage, l'execution du plan qu'on s'eſt formé dans la Préface. Ici les Auteurs Anglois fatigués d'avoir ſuivi leurs Marchands au long d'une immenſe étendue de côtes, ou dans quelques Pays dont ils n'ont guere pû nous apprendre que les noms, & ſortant enfin d'une carriére ennuieuſe & pénible, déclarent que les Relations vont prendre plus que jamais le double caractere de l'agrément & de l'utilité.

Qui étoit Nicols.

Thomas *Nicols*, qu'ils font monter le premier ſur la ſcène, nous apprend, dans une courte Préface, qu'il a demeuré dix-ſept ans aux Canaries, & qu'il n'a pû réſiſter à la paſſion d'écrire, en liſant les erreurs & les fauſſetés de quelques voyageurs, ſur-tout celles d'André *Thevet*, qui dans un Livre intitulé le *Nouveau Monde Antarctique*, dedié au Cardinal de Sens, Garde des Sceaux de France, prétend n'avoir rien rapporté dont il n'ait été témoin.

Hackluyt nous a conſervé l'ouvrage de Nicols, mais ſans date, & ſans

NICOLS. 1560.

autre marque du tems qu'une Note de l'Auteur, où l'on trouve qu'il demeuroit aux Iſles Canaries avec la qualité de Facteur de trois célébres Negocians de Londres, Thomas Loke, Antony Hickman, & Edouard Caſtelin. Il paroit par d'autres témoignages que ces trois Marchands Anglois étoient aſſociés en 1554 pour le commerce de Guinée: & les deux derniers juſqu'en 1556, mais ſans Mr Loke, de ſorte qu'on en peut conclure que la réſidence de l'Auteur aux Canaries finit en 1554. Mais on recueille auſſi de quelques-uns de ſes termes, que ſon ouvrage fut compoſé pluſieurs années après ſon retour. Quoiqu'il en ſoit, il a toujours paſſé pour une piece d'autant plus curieuſe, qu'avec ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres Ecrivains, elle contient quantité de choſes qui lui ſont propres, telles par exemple, que les Caves des Momies, dont on ne trouve ailleurs que des traces fort imparfaites. Outre cette raiſon, qui a dû faire choiſir la relation de Nicols pour fondement de tout ce qui appartient à la deſcription des Canaries, on ajoute, qu'il eſt le ſeul qui ait parlé de toutes les Iſles de ce nom. Mais pour donner une juſte perfection à cet article, en ſuppléant à ce que Nicols même a negligé, on a cru devoir joindre à ſes lumieres celles de quelques habiles gens, qui ont eu l'occaſion d'écrire ſur le même ſujet ſans s'être mis au rang des Voyageurs. On en nomme trois. 1. Sir Edmund Scory, qui écrivoit en 1600. 2. Un judicieux Medecin, dont l'ouvrage, compoſé vers le milieu du dernier ſiecle, a paru digne au Docteur Sprat d'être inſeré dans l'hiſtoire de la Societé Royale d'Angleterre. 3. Edens, dont les obſervations ſur le Pic de Tenerife en 1715, ont été placées dans les Tranſactions Philoſophiques.

Raiſons qui font placer ici ſa Relation.

Supplémens qu'on y joint.

Les Iſles Canaries, dont la moins éloignée de la côte d'Afrique en eſt à quarante lieues, s'étendent l'eſpace de cinq degrés trente minutes de l'Oueſt à l'Eſt. Du Sud au Nord leur étendue n'eſt que de deux degrés quinze minutes; mais ſi l'on y comprend l'Iſle de Madere & Puerto-Santo, elles n'occupent pas moins de cinq degrés 40 minutes. Elles ſont ſituées entre le premier Meridien, qui traverſe la partie Occidentale de Ferro, & cinq degrés trente minutes de longitude; comme entre vingt-ſept dégrés trente minutes & vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord; ou, ſi l'on y comprend les deux autres Iſles que j'ai nommées, trente-trois degrés dix minutes. Cette poſition, qui eſt celle qu'on leur a donnée ici dans la Carte, doit être regardée comme la plus parfaite, parce qu'elle eſt fondée ſur d'exactes obſervations, dont on aura ſoin de rendre compte dans le cours de cet article.

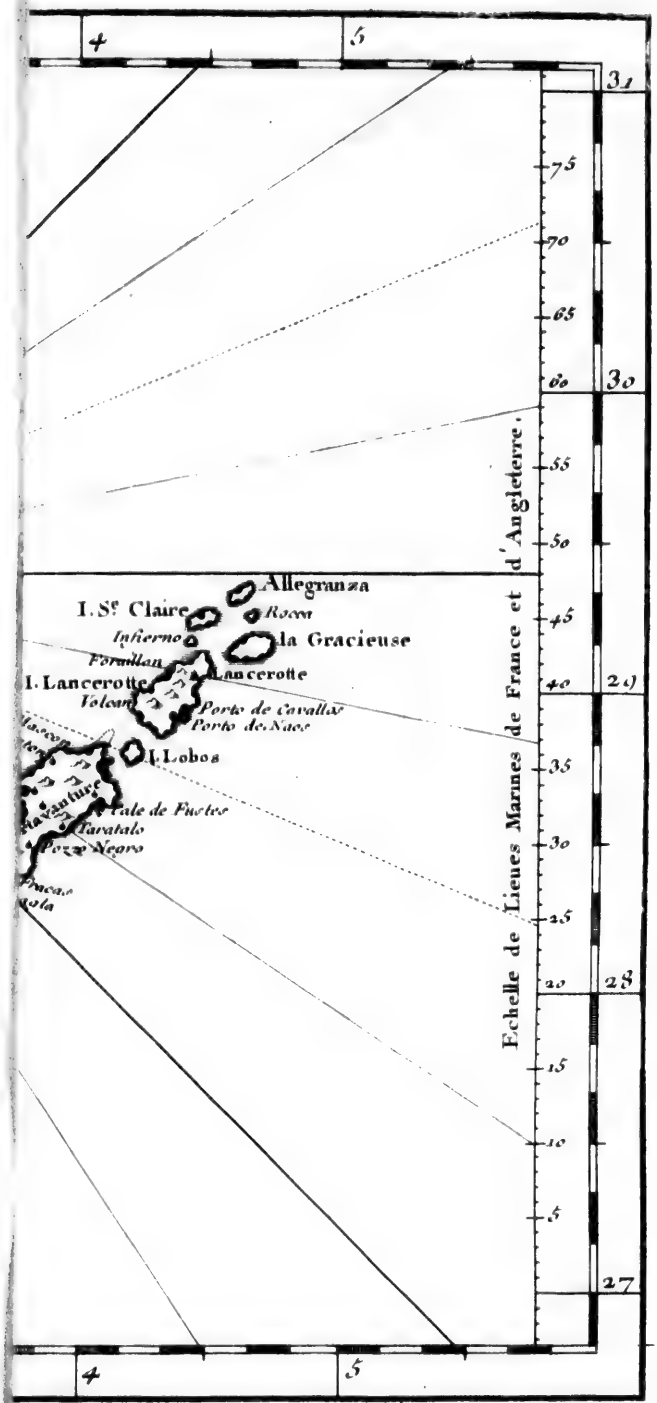
Exacte poſition de ces Iſles Canaries.

## §. I.

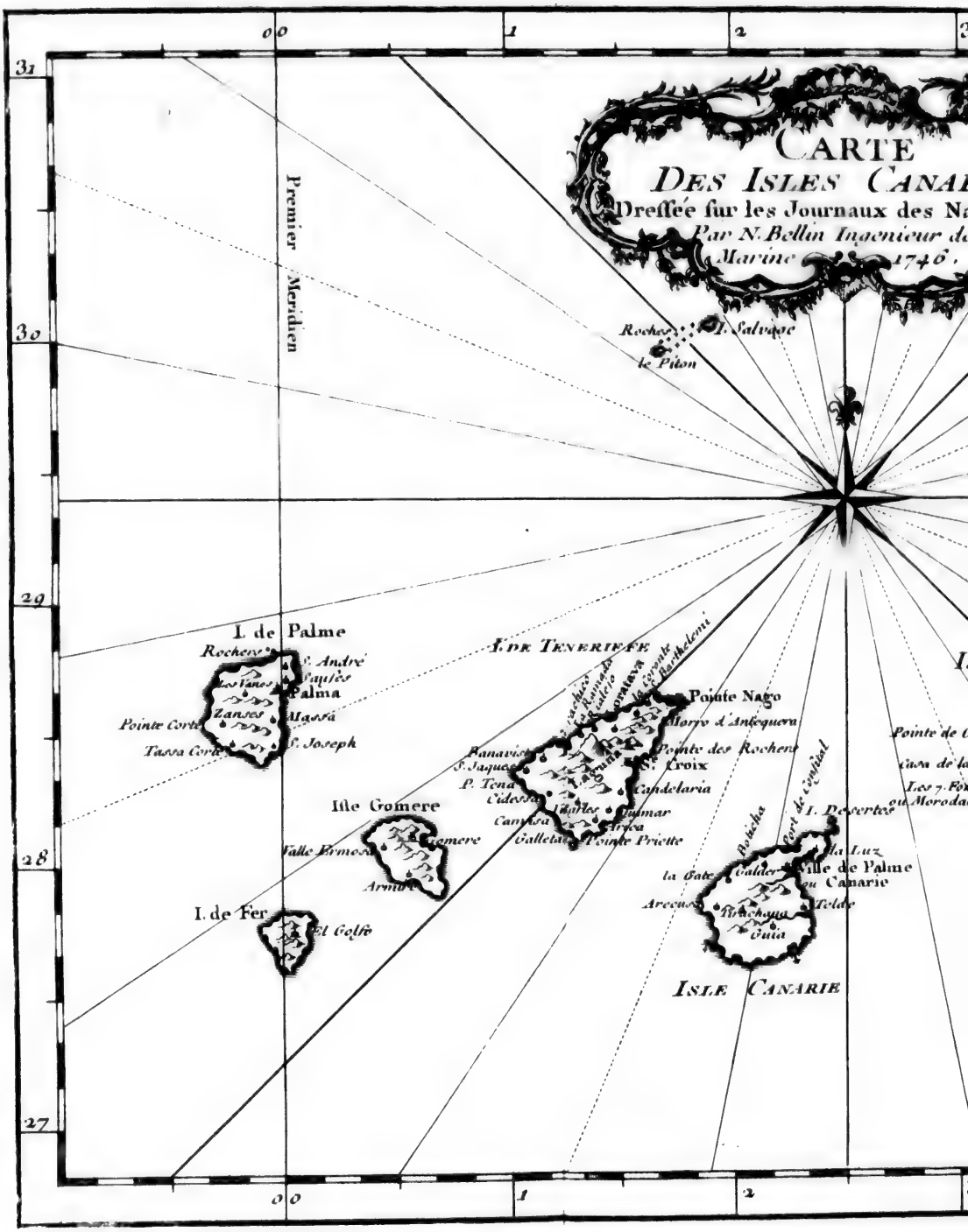
## *Iſles Canaries en général.*

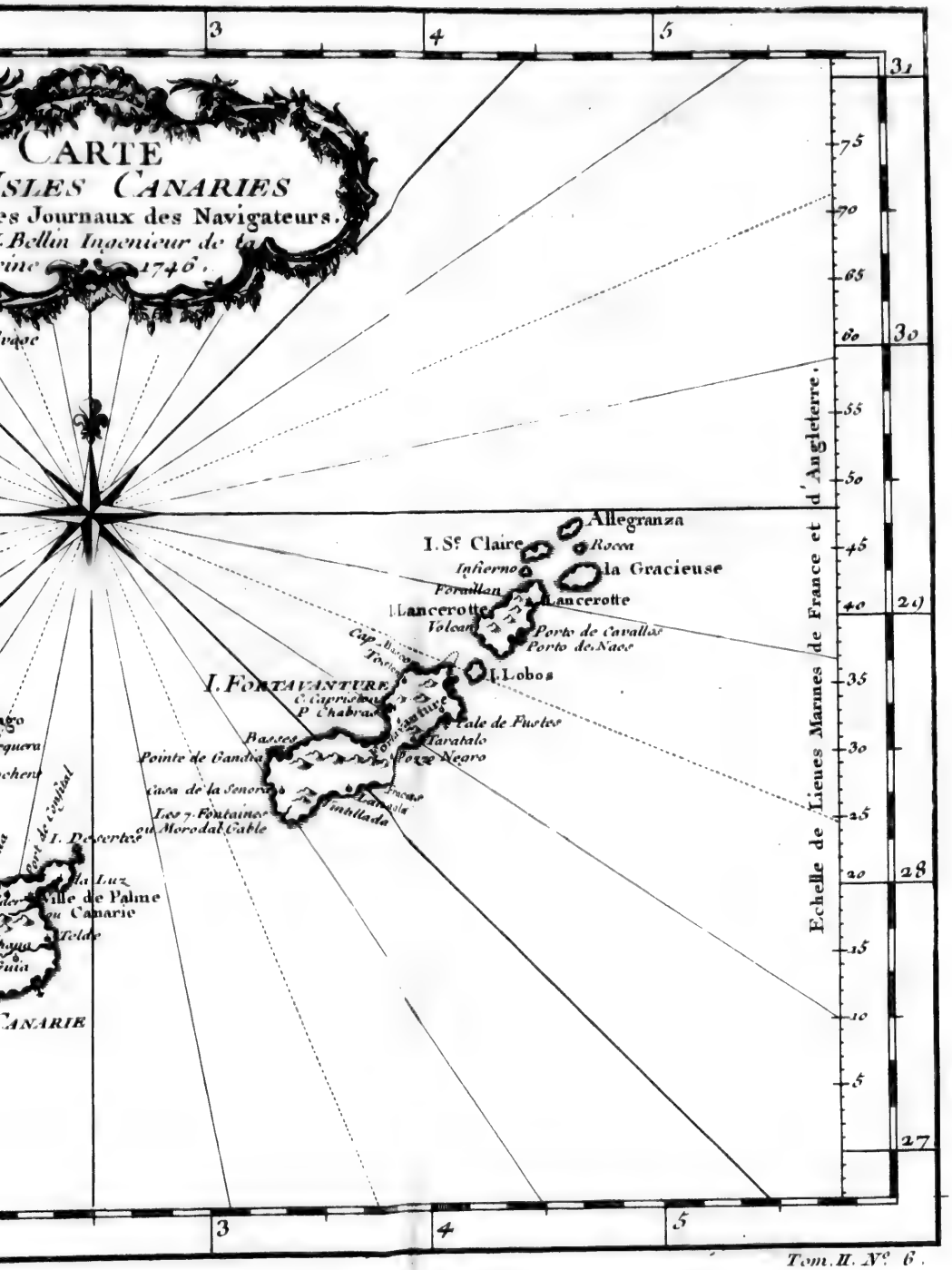
Difficultés ſur leur découverte & ſur leur nom.

CEs Iſles ſont au nombre de ſept. Leur premiere découverte fit naître des conteſtations fort vives entre les Eſpagnols & les Portugais, qui s'en attribuoient excluſivement l'honneur. Les Portugais prétendoient les avoir reconnuës dans leurs voyages en Ethiopie & aux Indes Orientales. Mais il paroît plus certain que cette connoiſſance eſt dûe aux Eſpagnols; & l'on ne peut conteſter, du moins, qu'ils n'en ayent fait la premiere conquête, avec le ſecours de pluſieurs Anglois.


4
5
31
30
29
28
27
75
70
65
60
55
50
45
40
35
30
25
20
15
10
5
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.
Allegranza
I. Sᵗ Claire
Roca
Infierno
la Gracieuse
Faraillan
I. Lancerotte
Lancerotte
Volcan
Porto de Cavallos
Porto de Naos
I. Lobos
Vale de Fuetes
Tavatalo
Pozzo Negro
4
5

Tom. II. N°. 6.


CARTE
DES ISLES CANAR
Dressée sur les Journaux des Na
Par N. Bellin Ingenieur de
Marine 1746.
Premier Meridien
Rocher
I. Salvage
le Piton
I. de Palme
Rocher
S. André
Los Vanos
Palma
Zanses
Pointe Corte
Massa
Tassa Corte
S. Joseph
I. de Teneriefe
Pointe Nago
Morro d'Antequera
Pointe des Rochers
Croix
Candelaria
Ile Gomere
Valle Hermoso
Gomere
Arnma
I. de Fer
El Golfo
I. Desertes
Pointe de la Gate
Calder
Ville de Palme
ou Canarie
Arecuse
Telde
Guia
Isle Canarie
00
1
2
31
30
29
28
27


CARTE
ISLES CANARIES
es Journaux des Navigateurs.
Bellin Ingenieur de la
rine 1746.
Allegranza
I. St Claire
Rocca
Infierno
la Gracieuse
Forcallan
Lancerotte
Lancerotte
Volcan
Porto de Cavallos
Porto de Naos
Cap Blanc
Tenerife
I. Lobos
I. FORTAVANTURE
C. Cipriche
P. Chabraa
Cale de Fustes
Tarabalo
Passes
Pointe de Gandia
Porte Negro
Casa de la Senora
Les 7 Fontaines
ou Morodal Cable
Fuste
Pintallada
I. Desertes
Cort de Cintidal
la Luz
Ville de Palme
ou Canarie
Teldo
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.
3
4
5
31
30
29
28
27
75
70
65
60
55
50
45
40
35
30
25
20
15
10
5

Tom. II. N° 6.

On ne s'eſt
vains prétend
nom à toutes
Chiens qui
cette opinion
Mais les Inſu
lui répondire
de Chiens qu
dans tous les
dentales, où
prit de quelq
ont tiré leur
aura l'occaſio
même racine
lait, qui paſ
rent malheur
verte. A l'é
plantées par
de Canarie
Les Inſula
étoient vêtus
habitoient e
coup d'unio
de chair de
per dans le
de pain, a
L'Auteur en
ſain.
Quant-à
ſemblable,
bannis par l
phêmé les D
langage auc
Les Can
Officiers fo
proprement
Palma, il s'
pour garant
SUPPLE
Tenerife, C
Mais il y e
ment Grati
s'appelle au
ventura. C
& Madere
remment c
Dans fo

On ne s'eſt pas mieux accordé ſur l'origine de leur nom. Quelques Ecrivains prétendent que celle qui ſe nomme proprement Canarie, a donné ſon nom à toutes les autres, & qu'elle l'a tiré elle-même du grand nombre de Chiens qui ſe trouvoient dans ſon ſein. André Thevet, pour confirmer cette opinion, raconte qu'un certain Juba en emmena deux grands Chiens. Mais les Inſulaires, à qui l'Auteur demanda ce qu'ils penſoient de ce récit, lui répondirent, que jamais ils n'avoient ſçû que leur Iſle eut produit plus de Chiens que tout autre Pays. Il s'y en trouvoit ſans doute, mais comme dans tous les Pays du Nord-Oueſt & dans quelques parties des Indes Occidentales, où les habitans s'en nourriſſent au lieu de moutons. L'Auteur apprit de quelques-uns des premiers Conquerans mêmes, que les Iſles Canaries ont tiré leur nom de la multitude d'une certaine eſpece de Cannes dont on aura l'occaſion de parler. Ces Cannes croiſſent en grand nombre ſur une même racine. Pour peu qu'on les preſſe, elles rendent un jus couleur de lait, qui paſſe pour un poiſon ſubtil, & dont quelques Eſpagnols éprouvérent malheureuſement le danger dans le tems de leur premiere découverte. A l'égard des Cannes de Sucre, il eſt certain qu'elles y furent plantées par les Eſpagnols, pluſieurs années après la conquête. Ainſi le nom de Canarie ne peut être venu des Cannes de Sucre. NICOLS. 1560.

Origine & caractere des premiers Inſulaires.

Les Inſulaires reçurent de leurs vainqueurs le nom de Canariens. Ils étoient vêtus de peaux de Boucs, larges & pendantes ſans aucune forme. Ils habitoient entre les rochers, dans des cavernes où ils vivoient avec beaucoup d'union & d'amitié. Leur langage étoit le même. Ils ſe nourriſſoient de chair de boucs & de chiens, & de lait de chevres. Ils faiſoient auſſi tremper dans le même lait de la farine d'orge, dont ils compoſoient une eſpece de pain, appellé *Goffia*, qui eſt encore en uſage parmi leurs deſcendans. L'Auteur en a mangé pluſieurs fois avec goût, & le trouve extrêmement ſain.

Quant-à l'origine des Inſulaires, ce qu'il en a pû découvrir de plus vraiſemblable, c'eſt qu'ils viennent de certains exilés d'Afrique, anciennement bannis par les Romains, qui leur avoient coupé la langue pour avoir blaſphêmé les Dieux de Rome; cependant il confeſſe qu'il n'a reconnu dans leur langage aucune trace de la langue Romaine, ni de celle d'Arabie.

Dépendance des Canaries.

Les Canaries ſont ſous le gouvernement du Roi d'Eſpagne, dont les Officiers font leur réſidence dans la grande Canarie. Quoiqu'il ne poſſede proprement que les trois Iſles fécondes, qui ſont Canarie, Tenerife & Palma, il s'eſt reſervé le pouvoir d'exercer ſa juriſdiction dans les autres, pour garantir les Vaſſaux de l'oppreſſion de leurs Seigneurs.

Nombre de ces Iſles.

SUPPLEMENT. Nicols ne compte que ſept Iſles, la grande Canarie, Tenerife, Gomera, Palma, Hierro ou Ferro, Lancerotta & Fuerte-ventura. Mais il y en a ſix autres, qui ſont ſituées autour de Lancerotta. Elles ſe nomment Gratioſa, Rocca, Allegranza, Santa-Clara, Infierno, & Lobos, qui s'appelle auſſi Vecchio-Marino, & qui eſt placé entre Lancerotta & Fuerte-ventura. On peut y joindre les Salvages, qui ſont entre les Canaries & Madere; petits Rocs, à la vérité, qui ne ſont utiles à rien; & c'eſt apparemment ce qui a cauſé le ſilence de Nicols.

Dans ſon titre, il employe l'alternative d'Iſles Canaries, ou d'Iſles fortu-

NICOLS. 1560.

nées, en supposant que ce sont celles dont on trouve le nom dans Ptolemée. Il y a beaucoup d'apparence en effet que ce sont les mêmes, plutôt que les Isles du Cap-Verd, comme d'autres se l'imaginent; car les Anciens ne parlent que d'une rangée d'Isles, situées au long de la côte Occidentale d'Afrique, & l'on ne peut s'imaginer avec vraisemblance qu'ils connussent les Isles du Cap-Verd, sans connoître les Canaries (ce qu'il faudroit néanmoins penser, dans la supposition que les premieres fussent les Isles fortunées) puisque les Canaries sont directement dans la route qui y conduit, qu'elles sont la moitié plus proche du Continent, & la moitié moins éloignées du détroit de Gibraltar. D'ailleurs on peut fort bien douter avec quelques Auteurs, si les Grecs avoient étendu leurs connoissances vers le Sud aussi loin que les Isles du Cap-Verd. Enfin, ce qui semble décider la question, c'est qu'une des Isles fortunées est nommée formellement Canarie par Ptolemée; à moins qu'on ne veuille supposer, que ceux qui ont découvert les Canaries les ayent ainsi nommées à l'imitation de cet Auteur. D'un autre côté, il est certain que les Arabes, successeurs des Romains dans les sciences comme dans l'étendue de l'Empire, & probablement mieux instruits de tout ce qui appartenoit à l'Afrique, ont appellé les Canaries Al-Jazayr Al-Khaledat, c'est-à-dire Isles fortunées.

Si les Anciens ont connu les Canaries.

D'où vient le nom d'Isles fortunées.

Les Anciens plaçoient leur Elysium aux Isles fortunées; ce qui a fait juger qu'elles tiroient ce nom de l'heureuse temperature de l'air & de la fécondité du terroir. D'autres ont cru que dans le tems qu'on n'osoit encore s'éloigner des côtes, quelque ancien Navigateur poussé en Mer par le vent & fort heureux de rencontrer ces Isles, leur donna le nom de Fortunées, parcequ'il croyoit leur être redevable de son salut. A l'égard du nom de Canarie, la plupart des Ecrivains s'accordent avec Thevet pour l'attribuer au grand nombre de chiens qu'on y trouva d'abord. Dapper, dans sa description de l'Afrique, nous apprend que les Mores les appelloient toutes *Elbard*, du Pic de Tenerife. On ne sçauroit douter qu'elles ne fussent connuës des Romains; mais après la chûte de l'Empire, elles furent oubliées, pendant plusieurs siécles, de toutes les Nations de l'Europe, excepté des Arabes & des Mores, qui tinrent long-tems l'Espagne sous le joug. La premiere mention qu'on en trouve parmi les Modernes, est vers l'an 1393, qu'elles furent découvertes par Henri III. d'Espagne. En 1417 Betancour conquit Lancerotta & Fuerte-ventura. Gomera & Ferro furent subjuguées par Fernando Pereyra & sa femme, au nom peut-être de Massiot, neveu de Betancour, qui les échangea toutes quatre, avec Henri de Portugal, contre une partie de l'Isle de Madere. Ce Prince envoya une Flotte en 1447 pour conquerir les autres Isles; mais il abandonna ce dessein, sur les prétentions du Roi de Castille. L'année 1445 se passa sans aucun changement; & peu après, la grande Canarie fut conquise par Pedro de Vera, simple habitant de Xericium, comme Palma & Tenerife le furent ensuite par Alphonse de Lugo, aux dépens de Ferdinand le Catholique. Enfin l'an 1483, elles furent annexées à la Couronne d'Espagne, par un traité entre Alphonse de Portugal & Ferdinand de Castille.

Conquête de ces Isles.

Par qui elles étoient habitées.

En 1445, lorsqu'Aluise da Cada-Mosto en fit le voyage, les quatre Isles, qui avoient été déja conquises, étoient habitées par des Chrétiens soumis à

l'Eſpagne ; & leur Gouverneur étoit un Eſpagnol, nommé Herrera, natif de Seville, le même peut-être qu'on vient de nommer Pereyra. Le même Auteur obſerve, que les trois autres Iſles étant plus conſiderables, les Eſpagnols n'en avoient pas encore fait la conquête ; qu'elles étoient habitées par des Idolâtres ; que la grande Canarie n'avoit pas moins de huit ou neuf mille Habitans, & Tenerife quatorze ou quinze mille. NICOLS. 1560.

On peut prendre une idée de ces Aborigenes, ſur ce qu'on rapporte de ceux qui ſe ſont conſervés dans l'Iſle de Tenerife. Linſchoten & d'autres Ecrivains les nomment *Guanchos*, race groſſiere & barbare. Ils prennent autant de femmes qu'ils le deſirent. Ils font alaiter leurs Enfans par des chevres. Tous leurs biens ſont en commun, c'eſt-à-dire, leurs alimens, car ils ne connoiſſent pas d'autres richeſſes. Ils cultivent la terre avec des cornes de bœufs. Leurs ancêtres n'avoient pas même l'uſage du feu. Ils regardoient l'effuſion du ſang avec horreur ; de ſorte qu'ayant pris un petit Vaiſſeau Eſpagnol, leur haine pour cette Nation ne leur fit point imaginer de plus rigoureuſe vengeance que de les employer à garder les chevres, exercice qui paſſoit entr'eux pour le plus mépriſable. Ne connoiſſant pas le fer, ils ſe ſervoient de pierres tranchantes pour ſe raſer les cheveux & la barbe. Leurs maiſons étoient des cavernes creuſées entre les rochers. Anciennes mœurs des Habitans.

Cet excès de barbarie n'empêchoit pas qu'ils n'euſſent quelque idée d'un état futur ; car chaque communauté avoit toujours deux Souverains, un vivant & l'autre mort. Lorſqu'ils perdoient leur chef, ils lavoient ſon corps avec beaucoup de ſoin ; & le plaçant debout dans une caverne ils lui mettoient à la main une ſorte de ſceptre, avec deux cruches à ſes côtés, l'une de lait, l'autre de vin, comme une proviſion neceſſaire pour ſon voyage.

Du tems de Cada-Moſto, chaque Iſle étoit diviſée en pluſieurs Seigneuries. L'Iſle de Tenerife en avoit neuf. La guerre qui s'allumoit ſouvent entre ces petits Etats faiſoit oublier les ſentimens de douceur & d'humanité, qui étoient naturels à la Nation, & le carnage étoit toujours porté à l'excès. Leurs armes n'étoient néanmoins que des pierres, avec une ſorte de lances ou de dards, les uns armés de corne, d'autres nuds, mais endurcis au feu, qui les rend auſſi dangereux que le fer. Pour cottes de maille, ils s'oignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de ſuif. Cette onction, qu'ils renouvelloient ſouvent, leur rendoit la peau ſi épaiſſe, qu'elle ſervoit encore à les défendre contre le froid.

Il paroît que chaque canton avoit ſes uſages & ſon culte de Religion particuliers. Dans l'Iſle de Tenerife on ne comptoit pas moins de neuf ſortes d'Idolâtrie ; les uns adoroient le Soleil, d'autres la Lune, les Planettes &c. La Polygamie étoit un uſage general ; mais le Seigneur avoit les premiers droits ſur la virginité de toutes les femmes, qui ſe croyoient fort honorées lorſqu'il vouloit en uſer. Neuf ſortes d'Idolâtrie dans une même Iſle.

A chaque renouvellement de Seigneur, ils conſerverent long-tems une (1) pratique fort barbare. Quelques jeunes perſonnes s'offroient toujours pour être ſacrifiées à ſon honneur. Il donnoit une grande Fête, à la fin de laquelle ceux qui vouloient lui donner cette preuve d'affection étoient conduits au ſommet d'un Rocher. Là, on prononçoit des paroles miſterieuſes,

(1) Voyez Cada Moſto, *ub. ſup.*

NICOLS. 1560.

Cerémonie barbare.

accompagnées de diverſes cérémonies ; après quoi les victimes ſe précipitant elles-mêmes dans une profonde vallée, étoient déchirées en pieces avant que d'y arriver. Mais pour recompenſer ce ſanglant hommage, le Seigneur ſe croyoit obligé de répandre toutes ſortes de biens & d'honneurs ſur les parens des morts ; ce qui fait douter ſi le ſacrifice ne ſe faiſoit pas plutôt à la tendreſſe du ſang, qu'au reſpect pour le Souverain.

Caractere & qualités des Guanches.

Durret dans (2) la Relation de ſon voyage à Lima, nous apprend que ces Guanches, nom que les Eſpagnols leur ont donné, étoient une Nation robuſte & de haute taille, mais maigre & bazanée ; que la plûpart avoient le nez plat, qu'ils étoient vifs, agiles, hardis & naturellement guerriers. Ils parloient peu, mais fort vite. Ils étoient ſi grands mangeurs qu'un ſeul homme mangeoit quelquefois dans un ſeul repas, vingt Lapins & un Chevreau. Suivant la Relation du Docteur Sprat (3) il reſte encore dans l'Iſle de Tenerife quelques deſcendans de cette ancienne race, qui ne vivent que d'orge pilé, dont ils compoſent une pâte, avec du lait & du miel. On leur en trouve toujours des proviſions, ſuſpendues dans des peaux de Boucs, au deſſus de leurs fours. Ils ne boivent pas de vin, & la chair des animaux n'eſt pas une nourriture qui les tente. Ils ſont ſi agiles & ſi legers, qu'ils deſcendent du haut des montagnes en ſautant de rochers en rochers. Mais ceux qui l'entreprennent ſans s'y être bien exercés, s'y rompent quelquefois le cou. Ils ſe ſervent pour cela d'une ſorte de picque, longue de neuf ou dix pieds, ſur laquelle ils s'appuient pour s'élancer, ou pour gliſſer d'un lieu à l'autre, & pour briſer les angles qui s'oppoſent à leur paſſage, poſant le pied dans des lieux qui n'ont pas ſix pouces de largeur. Le Chevalier Richard Hawkins, rend témoignage (4) qu'il les a vû monter & deſcendre par cette méthode, des montagnes eſcarpées, dont la ſeule perſpective l'effraioit. Sprat raconte l'hiſtoire de vingt-huit priſonniers, que le Gouverneur Eſpagnol avoit fait conduire dans un Chateau d'immenſe hauteur, où il les croyoit bien renfermés, & d'où ils ne laiſſerent pas de s'échapper, au travers des précipices, avec une hardieſſe & une agilité incroyables. Il ajoute qu'ils ont une maniere extraordinaire de ſifler, & qu'elle ſe fait entendre de cinq mille ; ce qui eſt confirmé par le témoignage des Eſpagnols. Il aſſure encore qu'ayant fait ſiffler un Guanche, près de ſon oreille, il fut plus de quinze jours ſans pouvoir entendre parfaitement.

Leur agilité ſurprenante.

Force avec laquelle ils ſiffient.

On trouve auſſi dans Sprat que les Guanches employent les pierres dans leurs combats, & qu'ils ont l'art de les lancer avec autant de force qu'une balle de Mouſquet. Cada-Moſto aſſure la même choſe, & s'accorde avec Sprat dans la plus grande partie de cette Relation. Ils diſent tous deux ſur le témoignage de leurs propres yeux, que ces Barbares jettent une pierre avec tant de juſteſſe, qu'ils ſont ſurs d'atteindre au but qu'on leur marque ; avec tant de force que d'un petit nombre de coups ils briſent un bouclier ; & ſi loin, qu'on la perd de vûe dans l'air.

Productions naturelles des Canaries.

A l'égard des productions de ces Iſles, les Eſpagnols n'y trouverent ni bled, ni vin à leur arrivée. Ce qu'il y avoit alors de plus utile étoit le fro-

(2) Durret, p. 72.

(3) Hiſt. de la Societé Royale, p. 212. & ſuiv.

(4) Voyage de Sir Richard *Hawkins* à la Mer du Sud, & toutes les Relations Eſpagnoles de ces Iſles.

mage, qui étoit fort bon dans ſon eſpéce, les peaux de Boucs que les habitans paſſoient en perfection, & le ſuif, qu'ils avoient en abondance. Dans la ſuite on y a planté des vignes & ſemé toutes ſortes de grains. Lorſque Sir-Richard Hawkins fit le voyage en 1593, il y trouva du vin & du bled de la production du Pays; mais il s'engendre dans le bled un ver qui ſe nomme Gorgoſſio, & qui en conſume toute la ſubſtance ſans endommager la peau. Les Canaries donnent aujourd'hui, avec le vin & le bled, du ſucre, des conſerves, de l'*Orcal*, de la poix qui ne fond point au Soleil, & qui eſt propre par conſequent aux gros ouvrages des Vaiſſeaux; du fer, des fruits de toutes les bonnes eſpéces, & beaucoup de beſtiaux. La plûpart de ces Iſles peuvent fournir aux Bâtimens leur proviſion d'eau. Toutes les Relations s'accordent à les repréſenter comme une ſource féconde de toutes ſortes de commodités, mais relevent particuliérement les beſtiaux, le bled, (5) le miel, la cire, le ſucre, le fromage & les peaux (6). Le vin des Canaries eſt agréable & très-fort. Il ſe tranſporte dans toutes les parties du monde. Roberts (7) prétend que c'eſt le meilleur vin de l'univers. Linſchoten (8) confirme tout ce qu'on dit de la fertilité des Canaries. Il ajoûte qu'il n'y a pas de grains qu'elles ne produiſent avec la même abondance; & parmi les beſtiaux qu'elles nourriſſent, il compte les chameaux.

NICOL. 1560.

Qualité de leurs vins.

Le Maire (9) rend le même témoignage à la fécondité de ces Iſles pour tout ce qui eſt agréable & néceſſaire à la vie; mais il parle moins avantageuſement de l'eau, qu'il trouve d'une bonté médiocre. Les Habitans en ont la même opinion, puiſqu'ils ſe croyent obligés de la purifier en la filtrant au travers de certaines pierres. Le Maire fait obſerver que le tems de la moiſſon aux Canaries eſt communément le mois de Mars & d'Avril, & que dans quelques endroits il y a deux moiſſons chaque année. Il ajoûte qu'il y a vû un ceriſier porter du fruit ſix ſemaines après avoir été greffé. On y trouve l'*Oriſelle*, plante qui produit la graine de Canarie, mais qui demande beaucoup de ſoin & de ménagement dans ces Iſles, tandis qu'elle croît (10) ſans peine en Hollande & dans les autres Pays de l'Europe. Les oiſeaux de Canarie, qu'on nomme Serins, & qui naiſſent en France, n'ont ni le ſon ſi doux, ni le plumage ſi beau & ſi varié que dans le lieu de leur origine (11).

Eau médiocre.

Double moiſſon.

Outre les végétaux qu'on a nommés, ces Iſles produiſent aujourd'hui des pois, des feves; & des *coches*, qui ſont une ſorte de grain ſemblable au maïs, dont on ſe ſert pour engraiſſer la terre; des papas, des grozeilles, des framboiſes & des ceriſes, des guaves, des courges, des oignons d'une rare beauté, toutes ſortes de racines, de légumes & de ſalades, avec une varieté infinie de fleurs. Entre les poiſſons, le maquereau y (12) eſt dans une prodigieuſe abondance, & l'eſturgeon n'y eſt guéres moins commun (13) puiſqu'il fait l'aliment des Pauvres. Les Canaries ont auſſi beaucoup de chevaux & de daims (14).

Végétaux.

Ces obſervations regardent toutes les Canaries en géneral; mais Lancerotta

(5) Hawkins, *ubi ſup.*
(6) Beckman vante auſſi le millet, p. 4.
(7) Voyage au Cap-Verd, p. 4.
(8) Voyages des Hollandois, Vol. I. p. 96.
(9) Voyage aux Canaries, p. 19.
(10) Le Maire, *ubi ſup.*
(11) Durret, *ubi ſup.* p. 71.
(12) Voyages de Dampierre, Vol. III. p. 8.
(13) Durret, *ubi ſup.*
(14) Dampierre, *ubi ſup.*

NICOLS. 1560.

eſt particuliérement renommée pour ſes chevaux ; la grande Canarie, Palme & Tenerife pour ſes vins, Fuerte-ventura pour la quantité de ſes oiſeaux de mer, & Gomera pour ſes daims (15).

Difference de cherté pour les proviſions.

Il eſt utile d'obſerver que les proviſions ſont plus cheres dans les Iſles de commerce que dans les autres ; de ſorte que l'avantage des Vaiſſeaux eſt toujours de relâcher à celles-ci lorſqu'ils ne vont point aux Canaries pour y acheter du vin. C'eſt Dampierre qui peſe ſoigneuſement ſur cette remarque, après en avoir reconnu la vérité par une fâcheuſe expérience. Duret nous apprend que les Soldats qui ſont à la garde des Forts y ſont tranſportés d'Eſpagne.

## §. II.

## *Iſle Canarie.*

Grandeur de l'Iſle.

SA longueur eſt de douze mille, à peu prés ſur la même largeur. Elle eſt regardée comme la principale des Iſles du même nom, mais par la ſeule raiſon qu'elle eſt le ſiege de la Juſtice & du Gouvernement. La Cour Souveraine eſt compoſée du Gouverneur & de trois Auditeurs, qui ſont poſſeſſion de toute l'autorité, & qui recoivent les appels de toutes les autres Iſles.

Differens noms de la Capitale.

La Ville ſe nomme en Latin *Civitas Palmarum*, en Eſpagnol *la Ciudad* (16) *das Palmas*, & communément *Palme* ou *Canarie*. Elle eſt ornée d'une magnifique Cathedrale, où les Offices & les Dignités ſont en fort grand nombre. L'adminiſtration ordinaire des affaires civiles eſt entre les mains de pluſieurs Echevins qui forment un Conſeil. La Ville eſt grande, & la plûpart des Habitans fort riches. Le ſable dont l'Iſle eſt compoſée rend les chemins ſi propres, qu'après la moindre pluie on y marche communément en ſouliers de velours. L'air eſt temperé, ſans qu'on y connoiſſe jamais l'excès du froid ou du chaud. On recueille deux moiſſons de froment ; l'une au mois de Février, l'autre au mois de Mai. Il eſt d'une bonté admirable, & le pain a la blancheur de la neige. On compte dans la grande Canarie trois autres Villes, qui ſe nomment *Telde*, *Galder* & *Guia*. L'Iſle a douze Manufactures de ſucre, qui s'appellent *Inganios*, & qu'on prendroit pour autant de petites Villes à la multitude de leurs Ouvriers.

Trois autres Villes.

Méthode des Canaries pour la culture & la fabrique du ſucre.

Voici la méthode qui eſt en uſage aux Canaries pour le ſucre. Un bon champ produit neuf récoltes dans l'eſpace de dix-huit ans. On prend d'abord une canne, que les Eſpagnols nomment *Planta ;* & la couchant dans un ſillon on la couvre de terre. Elle y eſt arroſée par de petits ruiſſeaux, qui ſont ménagés avec une écluſe. Cette plante, comme une ſorte de racine, produit pluſieurs cannes, qu'on laiſſe croître deux ans ſans les couper, & non ſix mois, comme Thevet le prétend mal-à-propos. On les coupe juſqu'au pied ; & les liant avec leurs feuilles, qui ſe nomment *Coholia*, on les tranſporte en fagots à l'Inganios, où elles ſont pilées dans un moulin, & le jus conduit par un canal dans une grande chaudiere où on le laiſſe bouillir juſqu'à ce qu'il ait acquis une juſte épaiſſeur. On le met alors dans des pots de terre, de la forme d'un pain de ſucre, pour le tranſporter dans un autre lieu, où l'on s'occupe

(15) Le même, *ibid.*

(16) C'eſt du moins le nom qu'elle porte dans les Actes publics, & même dans les Contrats particuliers & les Procedures de Juſtice.

à le purger & à le blanchir. Des reſtes de la chaudiere, qui s'appellent *Eſcumas*, & de la liqueur qui coule des pains qu'on blanchit, on compoſe une troiſiéme ſorte de ſucre, qui ſe nomme *Pamela* ou *Netas*. Le dernier marc, ou le rebut de toutes ces opérations ſe nomme *Remiel* ou *Melaſſe*, & l'on en fait encore une autre ſorte de ſucre, nommée *Refinado*. NICOLS. 1560.

Lorſque la premiere récolte eſt finie, on met le feu à toutes les feuilles qui ſont reſtées dans le champ, c'eſt-à-dire, à toute la paille des cannes; ce qui conſume toutes les tiges, juſqu'au niveau de la terre; & ſans autre ſecours que le ſoin d'arroſer & de nettoyer le terrain, les mêmes racines produiſent dans l'eſpace de deux ans une ſeconde moiſſon, qui ſe nomme *Zoca*. La troiſiéme, qui arrive dans le même période, eſt appellée *tertia Zoca*, la quatriéme, *quarta Zoca*, & toujours de même juſqu'à ce que la vieilleſſe des plantes oblige de les renouveller. Tems de ſa récolte.

L'Iſle Canarie produit un vin d'une bonté ſpéciale, ſur-tout dans le Canton de Telde. Elle n'eſt pas moins féconde en excellens fruits, tels que les melons, les poires, les pommes, les oranges, les limons, les grenades, les figues, les pêches de diverſes eſpeces, & ſur-tout le *Plantano* ou le Plantain. Cet arbre n'eſt pas propre aux édifices. Il croît ſur le bord des ruiſſeaux. Son tronc eſt fort droit, & ſes feuilles extrêmement épaiſſes. Elles ne viennent pas aux branches, mais au ſommet de l'arbre, où elles ſortent du tronc même. Elles ont une aune de longueur, & la moitié moins de largeur. Chaque arbre n'a que deux ou trois branches, ſur leſquelles croiſſent les fruits, au nombre de trente ou quarante. Leur forme eſt à peu près celle du concombre. Ils ſont noirs dans leur maturité, & l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture auſſi délicieuſe. Le Plantain ne produit qu'une fois. On le coupe enſuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainſi continuellement. L'Iſle de Canarie eſt fort bien fournie (17) de bêtes à cornes, de chameaux, de chevres, de poules, de canards, de pigeons & de groſſes perdrix. Le bois eſt ce qui lui manque le plus. Sa ſituation (18) eſt à vingt-ſept dégrés du Nord. Fruits divers. Plantano.

SUPPLEMENT. Cette Iſle a de tous côtés treize ou quatorze lieues d'étendue, & ſon circuit n'en a pas moins de quarante. Suivant l'opinion commune, elle eſt la même que les Anciens, particuliérement Ptolemée, ont appellée du nom qu'elle porte encore. C'eſt la principale de toutes ces Iſles. Le nom de ſa Capitale eſt *Canarie*, ou *Ciudad de las Palmas* (19). Divers témoignages ſur la même Iſle.

Le Maire, qui étoit dans cette Iſle en 1682, nous apprend que la Ville eſt défendue par un Château ſitué ſur une colline, mais peu capable (20) de réſiſtance. Elle eſt au Sud-Sud-Oueſt, à une lieue & demie de la Rade, où l'ancrage eſt auſſi bon, qu'il eſt dangereux contre le rivage même de la Ville, à cauſe des rocs qui ſont cachés ſous l'eau. On compte dans la Ville de Canarie en-

(17) Herbert dit que la grande Canarie eſt pleine de chevres, de vaches, d'ânes, de porcs, de froment, de riz, d'orge & d'une variété de fleurs & de raiſins. Voyages d'Herbert, p. 4. Linſchoten y joint les chameaux.

(18) C'eſt plutôt 25 dégrés. La capitale du moins eſt à cette derniere latitude.

(19) Beckman à l'Iſle Borneo, pag. 4. & ſuivantes.

(20) Durret dit qu'elle a une bonne citadelle, & un petit Fort à gauche, devant lequel les Vaiſſeaux demeurent à l'ancre; p. 71. & ſuivantes.

NICOLS. 1560.

viron douze mille Habitans, dont on assure que le courage supplée à la foiblesse de leurs murs. Elle n'a gueres moins d'une lieuë de circuit, ses Edifices sont fort beaux ; & la plûpart des Maisons ont deux étages, avec des Plate-formes au sommet : la Cour Episcopale, le Tribunal de l'Inquisition, & le Conseil souverain, qui est comme le Parlement des sept Iles, ont leur siége à Canarie ; mais l'Evêque, le Gouverneur, & les Gens de qualité font leur résidence (21) à Ténerife. Il y a dans Canarie quatre Couvens (22) ; les Dominiquains, les Cordeliers, les Bernardines, & les Recolets. L'Auteur fut appellé aux Bernardines, en qualité de Médecin, & leur fit quatre visites ; mais il reconnut bientôt que leurs principales maladies venoient de leur captivité continuelle. Elles le caresserent beaucoup, elles le chargerent de biscuits, & de toutes sortes de confitures ; avec des politesses, dont il crut devoir la meilleure partie à son sexe. Il leur fit aussi quelques présens, qui furent avidement reçus. Les François ont un Consul à Canarie ; le Maire fut appellé pour voir sa femme, dont les infirmités auroient demandé des Médecins plus éclairés qu'il ne s'en trouve dans cette Ville (23).

Fortifications de Canarie.

Cours & Couvens de la Capitale.

Le Plantano ou le Plantain, aux Indes occidentales, est de la hauteur d'un pomier ordinaire ; mais il a le tronc fort droit, & diminuant un peu en grosseur à mesure qu'il s'éleve. Dans sa substance, il ressemble beaucoup à la tige du Choux ; les feuilles sont communément plus larges que l'Auteur ne le fait observer. La ressemblance qu'il donne au fruit avec le Concombre feroit assez juste, s'il avoit ajouté qu'il est plus gros ; il croît en grappe, qui en porte depuis seize jusqu'à trente & quarante. Lorsqu'il commence à meurir, sa couleur est d'un brun blanchâtre : il est alors un peu plus dur que la Patate ou la Pomme de terre, & couvert d'une peau fort épaisse, d'un vert pâle. A mesure qu'il avance en maturité, le fruit & la peau jaunissent ; & lorsqu'il commence à passer, la peau devient noire ; mais si on la leve, le fruit est d'un jaune foncé & rougeâtre, qui ressemble beaucoup à l'or. Il n'y a personne qui ne le trouve délicieux.

Observation sur le plantain.

## §. III.

## *Isle de Teneriffe.*

Situation de Teneriffe.

CEtte Isle est au 27e. dégré & demi (24) de latitude. Sa (25) distance de l'Isle de Canarie est de douze lieues au Nord. On lui donne dix-sept lieues (26) de longueur : la terre en est haute. Au milieu de l'Isle s'éleve une Montagne ronde, qu'on appelle le (27) Pic de Teithe, & dont la hau-

Son Pic & sa Description.

(21) Tous les autres disent qu'ils demeurent à Canarie.

(22) Durret dit qu'ils ont été bâtis par les Marchands Genois.

(23) Le Maire, Voyage aux Canaries, p. 19. & suiv.

(24) La partie la plus méridionale est presqu'à 28 dégrés. La partie du Nord à 28 dégrés 4 minutes.

(25) Plutôt à l'Oüest qu'au Nord-Oüest.

(26) La longueur de Teneriffe est contestée. Les uns lui donnent 22 lieues, d'autres plus ou moins. Sa largeur est fort irréguliere, depuis trois lieues jusqu'à quinze, & son circuit d'environ soixante lieues. *Beckman*, Voyage à Borneo, p. 4. & suiv. Dellon assure qu'elle a dix-huit lieuës de long & dix de large.

(27) Ou de *Tayda*, c'est ainsi que le nomment Varene & Beckman. Ils ajoutent que les Habitans le nomment *Pico de Terraita*. Dapper dit la même chose dans sa Description de l'Afrique.

# CARTE DE L'ISLE DE TENERIFFE

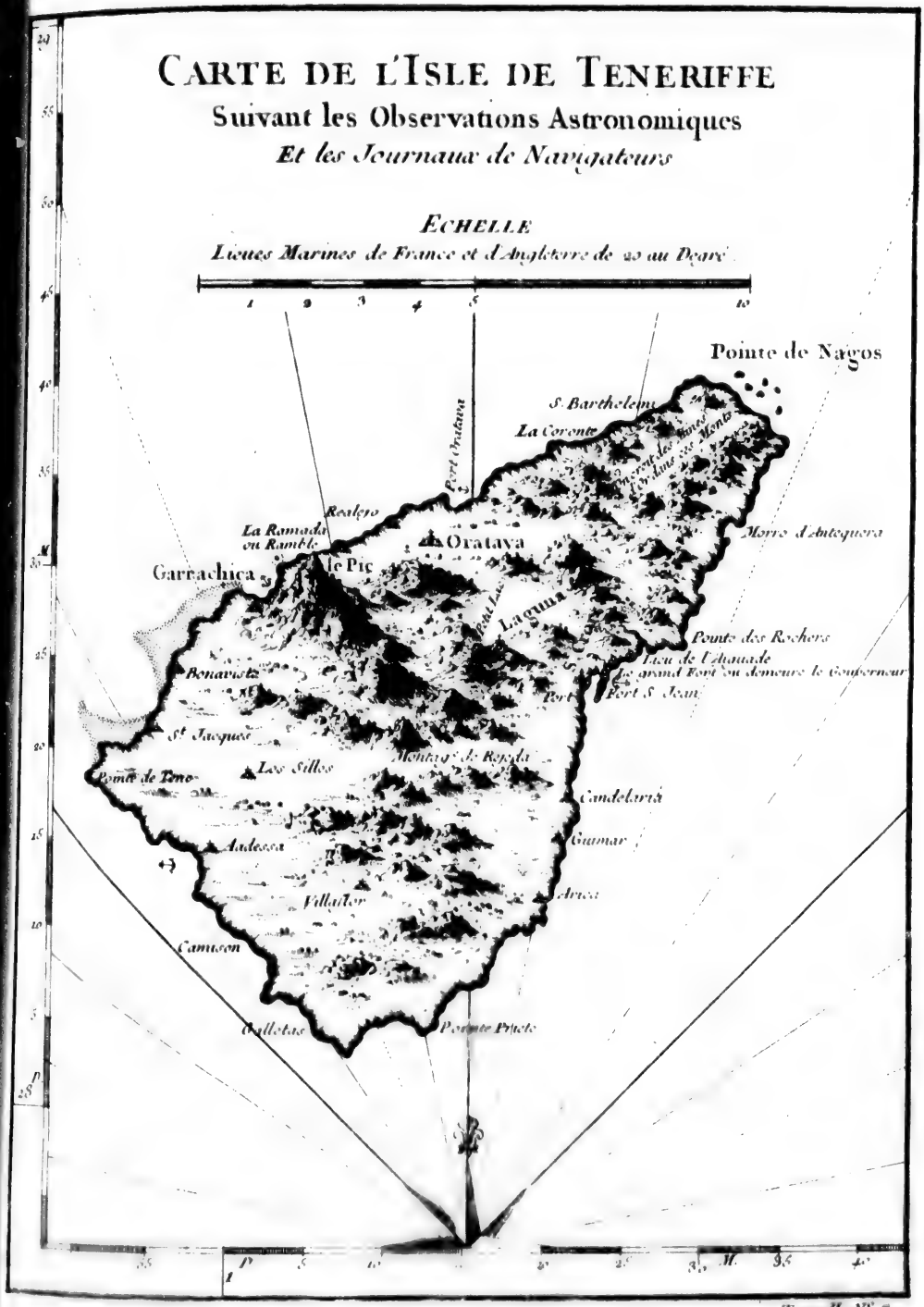
## Suivant les Observations Astronomiques

*Et les Journaux de Navigateurs*

*ECHELLE*

*Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré*




Tom. II. N° 7

NICOLS. 1560.

teur eſt ſi prodigieuſe, qu'elle a plus de quinze lieues de chemin. Du ſommet, qui n'a pas plus d'un demi-mille de tour, il ſort quelquefois des flammes & du ſouffre. A deux milles au-deſſous on ne trouve que de la cendre & des Pierres de ponce. A deux milles encore, la Montagne eſt couverte de neige pendant toute l'année : un peu plus bas, elle produit des Arbres d'une hauteur ſurprenante, qui ſe nomment *Vinatico*, dont le bois eſt fort peſant & ne pourrit jamais dans l'eau. Il y en a une autre ſorte, qu'on appelle Barbuſane, & qui eſt de la même qualité que le Pin : plus bas on trouve des Forêts de dix & douze milles de longueur : le paſſage en eſt charmant, par la quantité de petits Oiſeaux qui font entendre un ramage admirable. On en vante un particuliérement, qui eſt fort petit, & de la couleur de l'Hyrondelle, avec une tache noire & ronde, de la grandeur d'un liard, au milieu de la poitrine : ſon chant eſt délicieux ; mais s'il eſt renfermé dans une cage, il meurt en peu de tems.

Arbre Vinatico & Barbuſane.

Oiſeau charmant.

Ténerife produit les mêmes fruits que l'Iſle de Canarie. Il s'y trouve auſſi, comme dans les autres Iſles, une ſorte d'Arbriſſeau nommé Taybayba, dont on exprime un jus laiteux, qui s'épaiſſit en peu de momens & qui forme une excellente glue. Mais l'Arbre qui ſe nomme *Dragon* (28) eſt propre à l'Iſle de Ténerife. Il croît ſur les terres hautes & pierreuſes ; & par les inciſions qu'on fait au pied il en ſort une liqueur qui reſſemble au ſang, & dont les Apoticaires font une drogue médicinale. On fait du bois de cet Arbre des Targettes ou de petits Boucliers qui ſont fort en eſtime, parce qu'ils ont cette proprieté qu'une épée dont on les frappe s'y enfonce, & tient ſi fort au bois qu'on ne l'en retire pas ſans peine.

Taybayba, arbriſſeau.

Dragon, & ſon uſage.

Cette Iſle porte plus de bled que toutes les autres ; ce qui lui a fait donner le nom de Nourrice & de grenier dans les tems de diſette & de cherté. Il croît ſur les Rochers de Ténerife un ſorte de mouſſe, nommée *Orchel*, qui s'achete par les Teinturiers. L'Iſle a douze Inganios ou Manufactures de ſucre ; mais on y admire particuliérement un petit Canton, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence, auquel on prétend qu'il n'y a rien de comparable dans l'Univers. Il eſt ſitué entre deux Villes, dont l'une ſe nomme Larotava, & l'autre Rialejo. Ce petit eſpace produit tout à la fois de l'eau excellente, qui s'y raſſemble des Rocs & des Montagnes ; des grains de toutes eſpeces ; toutes ſortes de fruits ; de la ſoye, du lin, du chanvre, de la cire & du miel ; d'excellens vins en abondance, une grande quantité de ſucre, & beaucoup de bois à brûler. En genéral l'Iſle de Ténerife fournit beaucoup de vin aux Indes occidentales & aux autres Pays ; le meilleur croît ſur le revers d'une Colline, qui s'appelle Ramble. La Ville Capitale, nommée (29) *Lagane*, eſt ſituée ſur le bord d'un Lac, à trois lieues de la Mer. Elle eſt bien bâtie, & l'on y compte deux belles Paroiſſes. C'eſt la réſidence du Gouverneur ; les Echevins y obtiennent leurs emplois de la Cour d'Eſpagne. Il y a quatre autres Villes dans l'Iſle de Ténerife, *Santa-Cruz*, *Larotava*, *Rialejo*, & *Garachico*. Avant la conquête, cette Iſle avoit ſept Rois, qui vivoient dans des cavernes, comme leurs Sujets, qui ſe nourriſſoient des

Mouſſe pour les teintures.

Prodigieuſe fécondité d'un petit canton.

Ville Capitale de Tenerife.

(28) Durret confirme cet endroit, p. 7. Ce jus du Dragon, s'appelle gomme Adragant, ou ſang de Dragon.

(29) Plus proprement S. Chriſtoval de la Languna, ou S. Chriſtophe du Lac.

NICOLS. 1560.

Sépulture des Princes Canariens.

mêmes alimens, & qui n'avoient pour habits que des peaux de Boucs, comme les Habitans de Canarie. On a déja remarqué que la ſépulture que les Barbares donnoient aux corps de leurs Princes conſiſtoit à les placer debout dans une grande caverne; & s'ils avoient joui de l'autorité ſouveraine, ils leur mettoient à la main un bâton en forme de ſceptre, avec un vaſe plein de lait à leur côté. L'Auteur vit trois cens de ces corps dans une même caverne, & leur trouva la peau ſi ſeche qu'il la compare au parchemin; mais il n'ajoute rien ici qui puiſſe expliquer comment ils étoient ſi bien conſervés. Chaque Iſle avoit ſa langue particuliere, outre celle qui étoit commune à toutes les Canaries.

Les Iſles de Canarie, de Ténerife & de Palme (30) appartiennent au Roi d'Eſpagne, qui en tire annuellement cinquante mille ducats. Elles ſont auſſi ſous la Juriſdiction d'un ſeul Evêque, dont le revenu annuel eſt de douze mille ducats.

SUPPLEMENT. Ténerife, quoique la ſeconde des Iſles Canaries en dignité, eſt la plus conſidérable par l'étendue, les richeſſes & le Commerce.

Ténerife nommée Nivaria.

Sir Edmund Scory, homme de ſçavoir, prétend que cette Iſle fut nommée *Nivaria*, de la neige qui environne le Pic de Teithe comme un collier; & le nom de Ténerife ne lui a été donné que par les Habitans de l'Iſle de Palme, dans la langue deſquels *Tener* ſignifie de la neige, & *Iffe* une Montagne (31).

Ses principaux ports & leurs propriétés.

Le Capitaine Dampierre a publié de fort bonnes remarques ſur l'Iſle de Ténerife. Il obſerve que ſon étendue étant Nord & Sud, ſes principaux Ports ſont du côté de l'Eſt & de l'Oueſt. Il nomme pour les plus conſidérables (32) Oratava à l'Oueſt, & Santa-Cruz à l'Eſt. C'eſt Oratava qui eſt le plus célebre par le Commerce. Les Anglois y ont un Conſul & pluſieurs Marchands. Il eſt plus dangereux dans les vents de l'Oueſt, que Santa-Cruz dans ceux de l'Eſt. La meilleure eau ſe trouve auſſi à Santa-Cruz; de ſorte que les Bâtimens y envoyent leurs Chaloupes d'Oratava même. Ce Port eſt éloigné de la Rade environ d'un mille, & n'en eſt ſéparé que par une petite langue de ſable où l'abordage eſt extrêmement doux & commode. C'eſt le plus ſûr des deux Ports en Hiver; mais les deux Rades ſont tellement ouvertes, l'une à l'Eſt, & l'autre à l'Oueſt, que les Vaiſſeaux ſe voyent ſouvent forcés de mettre en mer, & de laiſſer même couler leurs ancres pour faire plus diligence; après quoi ils reviennent tranquillement au même lieu. A Santa-Cruz, le meilleur ancrage n'eſt pas à plus d'un demi (33) mille du rivage, ſur trente, quarante & cinquante braſſes d'un fond limoneux. S'il s'y trouve beaucoup de Vaiſſeaux, ils ſont fort reſſerrés l'un (34) près de l'autre. Le Rivage eſt généralement fort élevé, & même eſcarpé

(30) Ces trois Iſles ſont les principales, & leur ſituation eſt au milieu des autres.

(31) Voy. le Pelerinage de Purchaſs. p. 785.

(32) Dampierre rapporte ſur la foi d'autrui, qu'Oratava eſt plus grande que Laguna, qu'elle a pluſieurs Couvents, mais une ſeule Paroiſſe. Nicols appelle cette Ville Larotava, d'autres la nomment Lauratava. Le P. Feüillée a fait en 1724, le 26 d'Août, pluſieurs obſervations ſur la longitude de cette Iſle. Il a trouvé la diſtance méridienne entre Oratava & Toulon, de 22 dégrés 23 minutes, & par conſéquent entre Paris 18 dégrés 48 minutes.

(33) Duret dit, un mille.

(34) Vis-à-vis de Santa-Cruz eſt un autre Port nommé *la Rota*. Le reſte de l'Iſle eſt environné de rochers inacceſſibles, *Supplément au Voyage des Indes Orientales par Dellon*, p. 6.

dans la plûpart des lieux d'où les Bâtimens peuvent s'approcher. Entre ce Port & l'endroit où l'on trouve de l'eau fraîche, il y a deux petits Forts qui commandent la Rade, & quelques batteries de canon répandues au long de la Côte : la Ville, qui eſt ſans murs & fort petite, eſt défendue auſſi par deux autres Forts (35).

NICOLS. 1560. Ses fortifications.

Les maiſons de Santa-Cruz ne ſurpaſſent pas le nombre de deux cens; mais elles ſont toutes de pierre, à trois étages : les meilleurs Edifices ſont l'Egliſe Paroiſſiale & deux Couvens (36).

A trois milles de Santa-Cruz, on découvre (37) Laguna ſur une petite éminence : la terre des deux côtés de la Rade, eſt parſemée de rocs; mais on y voit par intervalles quelques petits cantons cultivés. Au long des Montagnes, tout eſt rempli de Vignobles, entremêlés néanmoins de quantité de Rochers, qui ne produiſent que cette eſpéce de Cannes venimeuſes, dont Nicols a fait mention.

Laguna, Capitale de Teneriffe.

La Ville de Laguna forme une Perſpective fort agréable du côté qu'elle s'étend ſur le penchant de la Colline; de l'autre elle s'avance dans la Plaine. Elle n'eſt ni petite, ni mal bâtie; ſes Maiſons ſans être uniformes, lui donnent l'air d'une Ville conſidérable. On en diſtingue pluſieurs, qui s'élevent comme autant de Palais : elle a deux Couvens de Filles, & quatre d'Hommes; un Hôpital, quelques Chapelles & deux Egliſes Paroiſſiales, avec de fort beaux Clochers. Les rues ſont ſpacieuſes & fort belles : elles s'ouvrent au milieu de la Ville par une grande Place, qui eſt entourée de fort beaux bâtimens. La plûpart des maiſons ſont ornées de jardins, & de parterres ou de terraſſes, ſur leſquelles on voit regner de belles allées d'Orangers & de Limoniers. La ſituation de Laguna peut recevoir quantité d'embelliſſemens. Comme elle domine ſur la mer, & qu'elle eſt ouverte du côté de l'Eſt, elle a l'avantage du vent de commerce, qui eſt ordinairement fort doux; de ſorte que pendant tout le jour elle n'eſt guéres ſans quelque ſouffle rafraîchiſſant, dont la Plaine voiſine tire tant d'avantage, que l'herbe y eſt d'une verdure charmante. Cette Plaine eſt terminée à l'Oueſt par des Montagnes, qui lui fourniſſent une autre ſource d'agrémens par la fraîcheur de leurs eaux : la principale Fontaine (38) eſt conduite juſqu'à la Ville par des tuyaux de

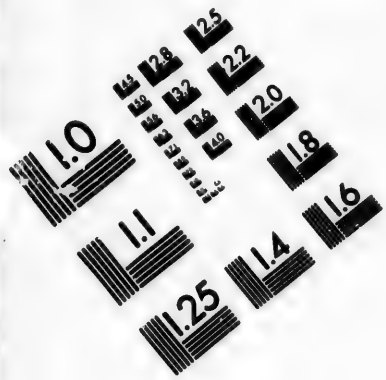
Sa deſcription par Dampierre.

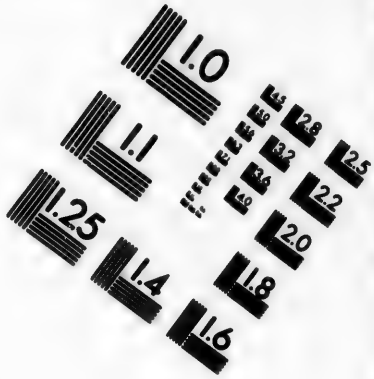
(35) Dellon dit au même endroit que le Fort principal a quatre baſtions, & commande la Ville de Santa-Cruz, qui eſt le lieu le plus ſûr de l'Iſle pour l'abordage; que ſur la Côte du Nord il y a trois autres petits Forts; &, au Sud, un Château avec des tours rondes, & deux petits Forts devant la Ville qui la défendent de ce côté-là. Duret s'accorde avec ce récit, excepté qu'aux trois Forts il en joint un quatriéme en forme de tour.

(36) On y voit trois Monaſteres d'hommes & trois de filles. Il s'y trouve auſſi un Hermitage le plus agréable du monde, *Duret*, p. 74.

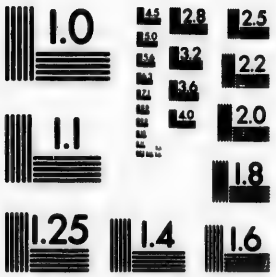
(37) Le P. Feüillée, par l'obſervation des Satellites, aux mois de Juillet & de Septembre 1724, trouva que cette Ville eſt ſituée à 22 dégrés 28 minutes Oueſt de Toulon, & par conſéquent 5 minutes Oueſt d'Oratava, & un dégré 7 minutes Eſt de Ferro.

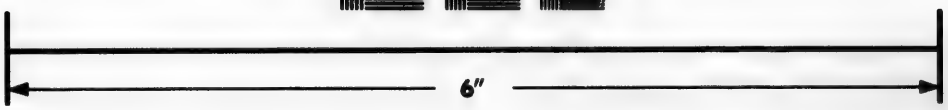
(38) C'eſt la Fontaine dont Duret parle. Mais Dellon ajoûte que la fraîcheur de l'eau y eſt entretenue par de grands arbres qui ſont autour de la ſource, & que toutes les collines voiſines ſont couvertes d'oranges, de citrons & de grenades; qu'il y a au pied de la montagne un Canton charmant, à côté duquel l'eau tombe des rochers avec un doux murmure, & ſe raſſemblant dans un canal, arroſe la Plaine l'eſpace de quatre milles & demi; après quoi elle entre dans un aqueduc, qui la conduit l'eſpace d'une demie lieue juſqu'à deux cens pas de la Ville, où elle eſt reçue dans deux citernes. *Dellon, ubi ſup.*




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 [illegible] MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

NICOLS. 1560.

pierre, élevés ſur des piliers. De l'autre côté, c'eſt-à-dire à l'Eſt; la nature a placé un Lac, ou un Etang (39) d'eau fraîche, d'un demi mille de tour : on voit dans toutes les ſaiſons ſur ſes bords une multitude de Beſtiaux; mais en Hiver il eſt couvert de toutes ſortes d'Oiſeaux de mer, qui donnent aux Habitans le plaiſir de la chaſſe; c'eſt de ce Lac que la Ville a tiré le nom de Laguna. Enfin ſi l'on conſidere dans la Capitale de Ténerife, la ſituation, l'étendue de ſa vûe à l'Eſt; (car la vûe s'étend juſqu'à la grande Canarie) ſes Jardins, ſes Allées d'arbres & ſes Boſquets, ſa Plaine, ſon Lac, ſon Aqueduc, & la douceur des vents dont elle eſt rafraîchie; elle doit paſſer pour une habitation délicieuſe. On ne fait pas la même peinture du reſte de l'Iſle, qui eſt rempli de Rochers & de Monts eſcarpés, dont les Voyageurs ne ſe dégagent qu'avec peine, avec des Anes & des Mulets pour montures. On s'en ſert auſſi pour les chariots & les autres voitures.

De Laguna on découvre au Sud-Oueſt une pointe de Montagne qui ſurpaſſe toutes les autres; mais qui paroît peu conſidérable dans ce point de vûe, parce qu'elle eſt environnée de pluſieurs autres Monts; c'eſt le fameux (40) Pic, qui eſt regardé avec raiſon comme la partie du Globe terreſtre la plus éloignée du Centre.

Autre deſcription par Scory.

La terre, dit Sir Edmund Scory, s'éleve inſenſiblement depuis le Port de Santa-Cruz juſqu'à Ciudad de Laguna. Cette Capitale eſt admirablement ſituée au milieu d'une Plaine, dont la circonférence eſt d'environ dix milles, & qui eſt environnée de hautes montagnes, excepté vers le Nord-Oueſt. Il y entre de ce côté-là un vent qui porte beaucoup de fraîcheur dans la Ville: c'eſt ordinairement à midi qu'il commence, pour durer juſqu'à minuit, quoiqu'en même tems il ſouffle pleinement Sud-Eſt ſur Mer. Pendant la nuit, ſa fraîcheur eſt quelquefois exceſſive, à cauſe de la roſée qui tombe alors en abondance. Les Maiſons de la Ville ſont bâties de pierre brutes, preſque toutes à deux ou trois étages : elles n'ont pas de cheminées, même dans la Cuiſine; mais ſeulement un fourneau contre le mur. Auſſi les Habitans mangent-ils leur viande grillée plutôt que rôtie. La forme de la Ville eſt fort belle, & les rues aſſez droites : elle n'a point de murailles; mais elle eſt bien fournie d'eau. Son nom lui vient d'un Lac qu'elle a du côté de l'Oueſt, & ſur lequel il ſe trouve quantité d'Oiſeaux de mer & d'eau douce.

Faucons plus gros que ceux de Barbarie.

Je ne puis oublier, dit Sir Edmund, les belliqueux Faucons, qui paroiſſent tous les ſoirs aux environs du Lac. C'eſt un ſpectacle fort agréable que de voir les Négres occupés à les chaſſer & même à les combattre; ils ſont beaucoup plus gros & plus forts que ceux de Barbarie. Le Viceroi (41) aſſiſtant un jour à cette chaſſe, & voyant le plaiſir que l'Auteur y prenoit, l'aſſura qu'un Faucon qu'il avoit envoyé en Eſpagne au Duc de Lerme, étoit

(39) Il y a auſſi, près de la Ville, ſur une petite colline, un Lac environné d'autres collines, qui abreuve les beſtiaux des Habitans. *Dellon, ubi ſup.*

(40) Le P. Feüillée a trouvé que le Pic eſt à 22 dégrés 29 minutes 3 ſecondes Oueſt de Toulon. Par conſéquent il doit être une minute 30 ſecondes Oueſt de Laguna, & un dégré 5 minutes Eſt de Ferro. La latitude eſt de 28 dégrés 30 minutes d'après les mêmes obſervations.

(41) D'autres ne l'appellent que Gouverneur Général.

revenu d'Andalouſie à Ténerife, c'eſt-à-dire, que, s'il ne s'étoit pas repoſé ſur quelque Vaiſſeau, il avoit fait d'un ſeul vol deux cens cinquante lieues d'Eſpagne; auſſi fut-il pris à demi-mort, avec les armes du Duc de Lerme au cou. Depuis le moment de ſon départ d'Eſpagne juſqu'à celui de ſa priſe, il ne s'étoit paſſé que ſeize heures (42). NICOLS. 1560. Vol prodigieux d'un Faucon.

Le fameux Pic de Ténerife eſt, ſuivant l'opinion commune, la plus haute Montagne de l'Univers. Linſchoten aſſûre qu'on le voit en Mer de ſoixante (43) milles; qu'on ne peut y monter qu'aux mois de Juillet & d'Août, parce que le reſte de l'année il eſt couvert (44) de neige, quoiqu'il n'en paroiſſe point dans tous les lieux voiſins; qu'on employe trois jours à gagner le ſommet, d'où l'on découvre auſſi-tôt toutes les autres Iſles; & qu'il en ſort beaucoup de ſoufre (45) qui eſt tranſporté en Eſpagne. Beckman dit, que cette merveilleuſe Montagne eſt ſituée au centre de l'Iſle, & qu'elle s'éleve comme une Pyramide, ou plutôt comme un pain de ſucre; mais qu'il ne put en voir le ſommet (46) parce qu'il étoit caché dans les nues. Atkins l'appelle un amas pyramidal de Rocs brutes (47), qui ont été comme incruſtés enſemble par quelque embraſement ſouterrain qui dure encore. Obſervations ſur le Pic de Ténerife.

On ne trouve pas moins de différence entre les Auteurs ſur la véritable hauteur du Pic (48) que ſur la diſtance d'où l'on peut l'appercevoir en mer. Cependant, par une obſervation ſur le Barometre, on a reconnu que le vif-argent s'abbaiſſe d'onze pouces au ſommet de la Montagne, c'eſt-à-dire de vingt-neuf à dix-huit; ce qui répond, ſuivant les tables (49) du Docteur Halleg, à deux milles & un quart. Ce calcul s'accorde aſſez avec celui de Beckman, qui met la hauteur perpendiculaire du Pic à deux milles & demi; il obſerve auſſi que les Hollandois y placent leur premier Méridien (50). Sa hauteur meſurée à l'aide du Barométre.

Dampierre obſerve que l'Iſle de Ténerife eſt abondante en froment, en orge & en mais, qu'on tranſporte ſouvent dans les autres Pays; & qu'elle ſurpaſſe (51) en fertilité toutes les Iſles voiſines. Le Capitaine Robert rend témoignage qu'il y a vû un arbre de corail, le plus grand peut-être qui ait jamais été (52) connu dans le monde. Duret compte le Pin avec le Dragon & la plante d'Aloes pour une production naturelle de Ténerife. Le Pin y rend une certaine gomme, ou une eſpece de poix, qu'on en tire par une méthode fort ſimple: on couche l'arbre coupé, en pieces, ſur une foſſe qu'on Corail à Ténerife. Poix de pin.

(42) Obſervations de Sir Edmond Scoty, dans le Pilgrimage de Purchaſs, p. 785.

(43) Le Maire dit quarante lieues; Beckman, cinquante; Durret, ſoixante. Herbert prétend que dans un tems clair, on le voit de cent vingt & quelquefois de trois cens milles. Purchaſs raconte que *Thomas Briam*, un de ſes amis, l'avoit vû de 48 lieuës dans un tems ſerein. Il ajoûte à la marge que d'autres prétendent l'avoir vû de cent cinquante milles, *Pilgrimage*, p. 783.

(44) Le Maire dit qu'il eſt perpetuellement couvert de neige, qu'elle ne tombe jamais, & qu'elle ne diminue point.

(45) Voyage de Linchoten, chap. 90. pag. 177.

(46) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4. & ſuiv.

(47) Atkins, Voyage de Guinée, p. 30.

(48) Herbert dit qu'on lui donne quinze milles de hauteur. Dellon & Durret 478112 pieds, ce qui fait environ neuf milles; Varenius, quatre milles & demi.

(49) Voyez le parfait Géographe, Part. I. p. 348.

(50) Voyez des détails plus curieux ſur le Pic à la derniere Section de ce Chapitre.

(51) Voyez ſes Voyages, Vol. III. p. 3. & ſuiv.

(52) Son Voyage aux Iſles du Cap-Verd, pag. 4.

NICOLS. 1560.

ouvre dans la terre ; & mettant le feu (53) à l'un des deux bouts, on force la poix de couler dans la foſſe.

Trois ſortes d'excellent vin.

Cette Iſle produit trois ſortes d'excellent vin, qui ſont connus ſous les noms de Canarie, de Malvoiſie, & de Verdona ; les Anglois les confondent tous trois ſous le nom commun de Sack. Beckman obſerve que les Vignes qui produiſent le Canarie, ont été tranſplantées du Rhin à Ténerife par les Eſpagnols, ſous le regne de Charles-Quint : on prétend que dans une ſeule année il en eſt venu juſqu'à quinze & ſeize mille muids (54) en Angleterre. Dampierre, le Maire & Duret donnent la préference à la Malvoiſie de Ténerife ſur celle de tous les autres Pays (55) du monde. Les deux derniers de ces trois Auteurs ajoutent qu'elle n'étoit pas connue à Ténerife avant que les Eſpagnols y euſſent apporté quelques ceps de Candie, qui produiſent aujourd'hui de meilleur vin & plus abondamment que dans l'Iſle même de Candie ; le tranſport & la navigation ne font qu'augmenter ſa bonté. Dampierre parle auſſi du verdona, ou du vin verd. Il eſt plus fort & plus rude que le Canarie ; mais il (56) s'adoucit aux Indes Occidentales, où il eſt fort eſtimé. Comme il croît à l'Eſt de l'Iſle, il s'embarque à Santa-Cruz. Au contraire le Canarie, qui croît à l'Oueſt, s'embarque à Oratava (57).

Origine du vin de Canarie.

Prix de la malvoiſie.

Dellon obſerve que le prix d'une pipe de malvoiſie ne ſurpaſſe pas communément vingt ducats. Les droits d'exportation montent à dix-ſept réaux. Ainſi le tout ne revient pas à plus de quatre-vingt-neuf liv. de France, pour quatre cens quatre-vingt pintes dont la pipe eſt compoſée. Dellon ajoûte que l'argent étant fort commun à Tenerife, les Marchands Etrangers y commercent avec beaucoup d'avantage. Il nous apprend encore que les marchandiſes dont la vente eſt la plus certaine aux Canaries, ſont les épées, les piſtolets, les couteaux, les peignes, les montres & les pendules, le beau drap noir & gris, les rubans, & toutes ſortes de linge, fin & commun (58).

Marchandiſes eſtimées à Tenerife.

Il ne manque rien aux richeſſes de Tenerife, s'il eſt vrai, comme le Capitaine Robert nous l'aſſure, qu'il y ait une Mine d'or à la pointe de Negos. Il obſerve à cette occaſion qu'un pauvre homme, plus avide de richeſſes que ſes voiſins, fut ſurpris ſur une de ces montagnes avec des outils de fer & d'autres inſtrumens, qui firent connoître ſes intentions. On trouva même déja ſur lui une certaine quantité d'or. Enfin le crime d'avoir voulu fouiller dans les Mines parut ſi averé, qu'il fut pendu peu de jours avant (59) l'arrivée du Capitaine.

Mine d'or. Elle coûte la vie à un Pauvre.

Un homme d'eſprit, qui a fait ſur l'Iſle de Tenerife des obſervations curieuſes, dont on doit la publication au (60) Docteur Sprat, parle ainſi des productions de cette Iſle. » Les vignes qui produiſent l'excellent vin de Te-
» nerife croiſſent toutes ſur la Côte, à la diſtance d'un mille de la mer. Cel-
» les qui ſont plus loin dans les terres ſont beaucoup moins eſtimées, & ne

Obſervations d'un homme d'eſprit, publiées par Sprat.

(53) Voyage à Lima, p. 7.

(54) Herbert dit que Tenerife ſurpaſſe Canarie en raiſins, & qu'elle fournit tous les ans vingt-huit mille barils de vin, p. 4.

(55) Les Anglois l'appellent par corruption Malmſey.

(56) Voyez les Voyages de Dampierre, Vol. III. p. 3. & ſuiv.

(57) Dellon, Supplément, p. 6.

(58) Robert, Voyage aux Iſles du Cap-Verd.

(59) Hiſtoire de la Societé Royale, pag. 208.

(60) *Ibid.*

réuſſiſſent

» réuſſiſſent pas mieux quand on les tranſplante dans les autres Iſles.

» Dans quelques endroits de l'Iſle de Tenerife il croît une ſorte d'arbriſ- » ſeau, nommé *Legnan*, que les Anglois achetent pour du bois aromatique. » On y trouve des abricotiers, des pêchers & des poiriers qui portent deux » fois l'an, & des limons qui en contiennent un petit dans leur centre, ce » qui leur a fait donner le nom de *Pregnada*. Tenerife produit du coton & » de la coloquinte. Les roſiers y fleuriſſent à Noël. Il n'y manque rien aux ro- » ſes, pour la vivacité du coloris, ni pour la grandeur; mais les tulipes n'y » croiſſent point. Les rochers y ſont couverts de crête marine. Il croît ſur » les bords de la mer une autre herbe à feuilles larges, ſi forte & même ſi » venimeuſe qu'elle fait mourir les chevaux. Cependant elle n'eſt pas ſi perni- » cieuſe aux autres animaux. On a vû juſqu'à quatre-vingt épis de froment » ſortir d'une ſeule tige; il eſt auſſi jaune & preſqu'auſſi tranſparent que l'am- » ber. Dans les bonnes années un boiſſeau de ſemence en a rendu juſqu'à cent.

NICOLS. 1560.

Limons Pregnada.

» Les Serins des Canaries qu'on apporte en Angleterre ſont nés dans les » *Barancos* ou les Sillons que l'eau forme en deſcendant des montagnes. L'Iſle » de Tenerife eſt auſſi fort abondante en cailles & en perdrix, qui ſont d'une » grande beauté & beaucoup plus groſſes qu'en Europe. Les pigeons ramiers, » les tourterelles, les corbeaux & les faucons y viennent des Côtes de Barba- » rie. Il y a peu de montagnes où l'on ne découvre des eſſeins d'abeilles. Les » chevres ſauvages grimpent quelquefois juſqu'au ſommet du Pic. Les porcs » & les lapins ne ſont pas moins communs dans l'Iſle. A l'égard du poiſſon, » il y eſt généralement de meilleur goût qu'en Angleterre. Les écreviſſes » de mer n'y ont pas les pattes ſi grandes. Le *clacas*, qui eſt ſans contredit » le meilleur coquillage de l'univers, croît dans les rocs, où il s'en trouve » ſouvent cinq ou ſix ſous une grande écaille. On eſtime auſſi une ſorte d'an- » guille, qui a ſix ou ſept queues, longues d'une aune, jointes à un corps & à » une tête de la même longueur. Les *turtles* * & les *cabridos* ſont des poiſſons » qui l'emportent ſur nos truites.

Où naiſſent les ſerins à Tenerife.

Poiſſons excellens. Clacas, anguilles monſtrueuſes.

Turtles & Cabridos.

» Le Port de Santa-Cruz eſt au côté Nord-Eſt de l'Iſle; mais elle a trois au- » tres Villes qui le ſurpaſſent en beauté comme en grandeur, S. Chriſtoval de » Laguna, Oratava & Garrachico.

Sir Edmund Scory (61), qu'on a déja cité, étoit aux Canaries vers le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. L'idée qu'il nous donne de Tenerife eſt plus exacte que tout ce qui ſe trouve dans les Relations qui ont ſuivi la ſienne. Cette Iſle eſt partagée, dit-il, par une chaîne de montagnes, qui reſſemble beaucoup à la nef d'une Egliſe, dont le Pic fait comme le clocher. Si on la diviſe en douze parties, il y en a dix qui ne ſont compoſées que de montagnes impratiquables, de rochers, de bois & de vignobles. Mais le reſte conſiſte en terres labourables, d'où l'Auteur rend témoignage que malgré la petiteſſe de l'eſpace il a vû tirer dans une année cinq mille deux cens hannaks de froment, outre une prodigieuſe quantité d'orge & de riz.

Autre idée de Tenerife par Scory.

Les principaux vignobles ſont ceux de Buena Viſta, Dante, Oratava, Figueſte, & ſur-tout celui de Ramble, qui produit le meilleur vin de l'Iſle. Il y a deux ſortes de vins fort eſtimés, la malvoiſie & le verdona. Celui-ci vient d'un

Les principaux vignobles.

(61) Obſervations de Scory, dans le Pilgrimage, p. 785.

* Les Turtles ſont une eſpece de Tortues.

NICOLS. 1560.

grain fort long & paſſe pour peſant. L'autre d'un grain rond, qui forme une liqueur divine, & digne d'être tranſportée dans toutes les parties du monde. Elle eſt à l'épreuve de la chaleur & du froid. Pour les fruits, il n'y a pas de Pays qui fourniſſe de meilleures eſpeces de melons, de grenades, de citrons, de figues, d'oranges, de limons, d'amandes & de dates. La ſoie, le miel, & par conſéquent la cire, y ſont de la même excellence; & ſi ces trois ſources de richeſſes y étoient cultivées avec plus de ſoin, elles ſurpaſſeroient celles de Florence & de Naples.

Ses arbres.

Le côté du Nord eſt rempli de bois & d'excellente eau. On y voit croître le cedre, le cyprès, l'olivier ſauvage, le maſtix, le ſavinier, avec des palmiers & des pins d'une hauteur admirable. Entre Oratava & Garrachico, on trouve une forêt entiere de pins, qui parfume l'air des plus délicieuſes odeurs. L'iſle n'a pas de canton qui n'en produiſe; c'eſt le bois dont ſe font les tonneaux & to[illegible] les autres uſtenciles. Outre le pin droit, on en voit un autre qui croît en s'élargiſſant comme le chêne. Les Habitans le nomment l'arbre immortel, parce qu'il ne ſe corrompt jamais ni dans l'eau, ni ſous terre. Il eſt preſqu'auſſi rouge que le bois du Breſil, auquel il ne cede pas non plus en dureté; mais il n'eſt pas ſi onctueux que l'autre eſpece. Il s'en trouve de ſi gros, que les Eſpagnols ne font pas difficulté d'aſſurer fort ſérieuſement que toute la charpente de l'Egliſe de los Remedios à Laguna eſt compoſée d'un ſeul de ces arbres.

Egliſe bâtie d'un ſeul arbre.

Arbre nommé Dragon, & ſes proprietés.

Mais l'arbre qu'on appelle Dragon, ſurpaſſe tous les autres par ſes proprietés. Il a le tronc fort gros, il s'éleve fort haut, ſon écorce reſſemble aux écailles d'un dragon ou d'un ſerpent; & c'eſt delà ſans doute qu'il tire ſon nom. Ses branches, qui ſortent toutes du ſommet, ſont jointes deux à deux comme les mandragores. Elles ſont rondes, douces & unies comme le bras d'un homme, & les feuilles ſortent comme entre les doigts. La ſubſtance du tronc ſous l'écorce n'eſt pas un véritable bois; c'eſt une matiere ſpongieuſe, qui ſert fort bien, quand elle eſt ſeche, à faire des ruches d'abeilles. Vers la pleine Lune, il en ſort une gomme claire & vermeille, qui s'appelle *ſangre de draco* ou ſang de dragon. Elle eſt beaucoup meilleure & plus aſtringente que celle de Goa & des Indes Orientales, que les Juifs (62) alterent ordinairement de quatre à un.

Nombre des Habitans de Tenerife.

Dans la proportion de ſa grandeur, l'Iſle de Tenerife contient plus d'Habitans qu'aucune autre Iſle de l'Ocean. Dampierre en fait monter le nombre à quinze mille hommes. Mais on eſt porté à croire qu'il l'a ſuppoſé plus grand, lorſqu'il ajoûte que l'Iſle peut mettre douze mille hommes ſous les armes. A l'égard des Habitans Eſpagnols, Dellon & Durret obſervent que les gens de qualité, & ceux dont la fortune eſt aiſée, ſont fort affables & fort polis; mais que le caractere des Pauvres eſt, comme en Eſpagne, l'orgueil & la

Pareſſe des Eſpagnols.

pareſſe. Il n'y a pas de petit Bourgeois de Laguna qui ne porte une longue épée, à la Ville comme en voyage, & qui n'aime mieux languir de faim, ou du moins vivre de potage & de racines, que de ſe donner le moindre mouvement pour ſe rendre la vie plus douce; quoique le poiſſon, le gibier & les autres commodités ſe préſentent en abondance. Dampierre ajoûte que les femmes, auſſi lâches que les hommes pour le travail, ſe couvrent d'un

(62) Dellon & Durret, *ubi ſup.*

grand voile, qui ne les empêche pas de regarder du coin de l'œil les objets qui peuvent leur plaire. On suppléera dans l'article suivant au caractere des Habitans de Tenerife, par une relation curieuse qui regarde les Guanches. NICOLS. 1560.

## §. III.

## *Isles de* (63) *Gomera, de Palma, d'Hiero* ou *Ferro, de Lancerota & de Fuerte ventura.*

LA premiere de ces cinq Isles est située à l'Oueſt de Tenerife, à six lieues de distance. Elle n'a pas plus de huit lieues de longueur. On lui donne le titre de Comté; mais, dans les differends civils, les Vassaux du Comte de Gomera ont le droit d'appel aux Juges Royaux, qui font leur résidence dans l'Isle de Canarie. La Capitale de l'Isle porte le même nom. C'est une fort bonne Ville (64) avec un excellent Port, où les Flottes des Indes s'arrêtent volontiers pour y prendre (65) des rafraîchissemens. L'Isle fournit à ses Habitans leur provision de grains & de fruits. Elle n'a qu'un Ingenio, c'est-à-dire, une Manufacture de sucre; mais elle produit des vignes en abondance. Sa latitude, 27 dégrés du Nord (66). Situation de Gomera, & ses propriétés.

## *Isle de Palma* (67).

Cette Isle est à douze lieues de Gomera au (68) Nord-Oueſt. Sa forme est ronde. Elle n'a pas moins de vingt-cinq lieues de circuit. On vante beaucoup l'abondance de ses vins & de son sucre. Sa Capitale, qui se (69) nomme Palma, fait un grand commerce de vin aux Indes Occidentales & dans les autres Pays. Elle est ornée d'une très-belle Eglise. L'administration des affaires & de la Justice est entre les mains d'un Gouverneur & d'un Conseil d'Echevins. L'Isle n'a qu'une autre Ville, nommée S. André, assez jolie, mais fort petite. Elle a quatre Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre; deux qui se nomment *Zanzes*, & les deux autres *Tassacortes*. Le terroir produit peu de bled. Dans leurs besoins, les Habitans ont recours à l'Isle de Tenerife. Situation de Palma.

SUPPLEMENT. Les meilleurs vins de Palma croissent dans un Canton qui se nomme *Brenia*, & qui produit tous les ans environ douze mille barils de malvoisie. Il n'est pas moins fertile en fruits (70) & en bestiaux. Vers l'année 1652, il se forma dans cette Isle un Volcan, avec un tremblement de terre si violent, qu'il se fit sentir jusqu'à Tenerife, où la premiere éruption du soufre enflammé fut entendu comme un coup de tonnerre. On vit de la même Isle, pendant plus de six semaines, la flamme aussi brillante dans les ténebres de la nuit, qu'une chandelle allumée dans une chambre, & l'on y Canton de Brenia, le meilleur pour le vin.

Volcan, dans l'Isle de Palma.

(63) Ou la Gomera.
(64) Hawkins dit qu'elle est à l'Est.
(65) Il y a une belle riviere d'eau douce à trois lieues au Sud de la Ville. *Hawkins*, Voyage à la Mer du Sud, p. 25.
(66) La Partie Nord de Gomera est à 28 dégrés dans nos Cartes.
(67) Ou la Palma.
(68) Elle est absolument au Nord dans les Cartes.
(69) Hawkins la place à l'Est de l'Isle.
(70) Voyez le Parfait Géographe, Part. II. p. 221.

NICOLS. 1560.

vit tomber quantité de cendre & de ſable, que le vent avoit la force de tranſporter (71) à cette diſtance.

## *Iſle de Ferro, d'Hiero* (72) ou *de Fer.*



Vignoble unique dans l'Iſle de Fer ou Ferro.

L'Iſle de Ferro n'eſt qu'à deux lieues à l'Oueſt de Palma. Son circuit eſt d'environ ſix lieues. Elle appartient au Comte de Gomera. Sa ſituation (73) eſt à 27 dégrés de latitude du Nord. Ses principales productions ſont la chair de chevre & l'orchel. On n'y a jamais vû qu'un ſeul vignoble, planté par un Anglois de Taunton, qui ſe nommoit Jean Hill. Elle n'a pas non plus d'autre eau douce que celle qu'on y recueille de la pluie, à la faveur d'un grand arbre (74) qui ſe trouve au milieu de l'Iſle, & qui eſt ſans ceſſe couvert de nuées. L'eau qui diſtille ſur les feuilles tombe continuellement dans deux grandes citernes qu'on a conſtruites au pied de l'arbre, & ſuffit pour (75) les beſoins des Habitans & des beſtiaux.

Merveilleux arbre qui lui fournit de l'eau.

SUPPLEMENT. La plûpart des Voyageurs s'accordent dans le récit qu'ils font de cet arbre, & quelques-uns y joignent des circonſtances qui augmentent le prodige. Ils obſervent (76) que le tronc a deux braſſes d'épaiſſeur, qu'il s'éleve de quarante-huit pieds, & que le diamétre de ſes (77) branches eſt de cent vingt pieds. Dapper raconte que les nuages qui couvrent l'arbre, excepté (78) dans la plus grande chaleur du jour, y répandent une roſée ſi abondante, qu'on en voit continuellement couler de l'eau, & qu'il en tombe chaque jour vingt tonneaux dans les citernes. Elles ſont de pierre, profondes de ſeize pieds, & larges de vingt (79) pieds quarrés. Leur ſituation eſt au Nord de l'arbre. Dapper ajoûte que les Inſulaires appellent cet arbre *Garoe*, & les Eſpagnols *Santo*; qu'il eſt d'une fort belle forme, & que les feuilles ont toujours la verdure du laurier, mais qu'elles ne ſont pas plus grandes que celles du noyer; & que pour fruit, il porte (80) une ſorte de noix ou d'aveline qui eſt fort douce & fort agréable. Pour conſerver plus ſûrement l'arbre Santo, on a pris ſoin de l'entourer d'un mur de pierre. Le même Ecrivain raconte qu'au tems de la conquête, lorſque les Eſpagnols ne trouvant

(71) Voyez la Relation du Pic de Tenerife dans l'Hiſtoire de Sprat.

(72) Les Eſpagnols l'appellent ordinairement *Hiero*, les Portugais *Fierro*, & les Italiens *Ferro*.

(73) Sa latitude a trois dégrés de plus dans nos Cartes. Le P. Feuillée a déterminé ſa longitude à 20 dégrés Oueſt de l'Obſervatoire de Paris. C'eſt la même que M. de Liſle avoit marquée d'après les Journaux des Voyageurs. Les Géographes tracent leur premier Méridien par l'Iſle de Fer.

(74) Pierre Martyr dit qu'il eſt ſur la plus haute terre de l'Iſle. Décad. 1. p. 12.

(75) Dapper dit qu'il a fourni leur proviſion d'eau à des Flottes entieres.

(76) Beckman, p. 7.

(77) Durret, Voyage de Lima, *ubi ſup.*

(78) Linſchoten dit qu'il eſt toujours couvert de petites nuées de la même forme, & qui ne groſſiſſent ni ne diminuent. Voy. ſes Voyages, p. 177.

(79) Linſchoten dit qu'il y a quantité de citernes ſous l'arbre & à l'entour, & que l'eau eſt claire, legere & fort belle. *Ibid.* Le Commentateur du premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, en 1594, s'accorde exactement avec Linſchoten, qu'il a peut-être copié; cependant au lieu de citernes pour recevoir l'eau, il dit que les Habitans la viennent recevoir dans des vaſes; ce qui eſt conforme à la Planche que de Bry nous a donnée de cet arbre.

(80) Linſchoten dit que les feuilles ſont longues & étroites, & toujours vertes.

dans l'Iſle ni fontaines, ni puits, ni riviere, en marquoient beaucoup d'étonnement, les Inſulaires leur dirent qu'ils ramaſſoient l'eau de pluie dans des vaſes. Ils avoient couvert ſoigneuſement leur arbre avec de la terre & des cannes, dans l'eſperance que leurs Vainqueurs ſe trouveroient forcés d'abandonner l'Iſle. Mais le ſecret ne demeura pas long-tems caché. Une femme (81) le découvrit à ſon Galant Eſpagnol. NICOLS. 1560.

La plûpart des Voyageurs ne parlent, comme M. Nicols, que d'un ſeul Arbre qui fournit à l'Iſle ſa proviſion d'eau; mais le Chevalier Richard Hawkins en introduit un grand nombre dont les Inſulaires tirent le même ſervice. Il raconte que le grand Arbre eſt dans une Vallée, au milieu d'un bois épais de fort grands Pins, qui étant défendus une partie du jour contre l'ardeur du Soleil, par les hautes Montagnes dont ils ſont environnés au Sud-Eſt, reçoivent ſur leurs feuilles les vapeurs qui s'exhalent de la Vallée, & qui retombent après s'être épaiſſies en nuages. Du feuillage des Pins, dit-il, elles coulent ſur l'Arbre qui eſt au milieu de la Vallée, & de cet Arbre dans les Citernes; mais ce ſecours de la nature n'empêche pas que les Habitans ne ramaſſent l'eau (82) de pluie avec beaucoup de diligence, & qu'ils ne la conſervent dans d'autres Citernes. Quoique le récit de Hawkins differe ici des autres relations, on y reconnoît du moins le même Arbre dont les autres Voyageurs ont parlé. Il n'y en a qu'un ſeul qui nie hardiment le fait, & qui traite de fiction ce que tous les autres ont rapporté ſi ſérieuſement: c'eſt Le Maire, dans la Relation du voyage qu'il fit aux Iſles Canaries en 1682. Comme il avoit entendu parler de cet Arbre merveilleux, il ne manqua point en arrivant de prendre des informations, & de raconter toutes les circonſtances qu'on a rapportées juſqu'ici; mais il nous aſſure que les ayant toujours regardées comme une fable (83) il fut confirmé dans cette opinion par le témoignage des Habitans. Ne pourroit-on pas objecter contre ce récit, que les informations de Lemaire furent priſes dans l'Iſle de Ténerife, & non à Ferro même, d'autant plus qu'il confeſſe enſuite d'avoir trouvé quelques Inſulaires qui lui tinrent un langage différent (83), & qui reconnoiſſant l'exiſtence de pluſieurs Arbres de cette nature, ſe réduiſirent à prétendre qu'ils ne rendoient point une auſſi grande quantité d'eau qu'on l'a publié.

Diverſité d'opinions ſur cet arbre.

Le Maire ſe traite de fable, & ſe dément.

Il faut remarquer que tous les Auteurs dont on a cité juſqu'ici les noms ne parlent que ſur le témoignage d'autrui; mais nous y joindrons le récit de Louis Jackſons, qui paſſe pour un témoin oculaire. Il apprit lui-même à Purchaſs qu'étant à Ferro en 1618, il avoit vû l'Arbre de ſes propres yeux; qu'il lui avoit trouvé la groſſeur d'un chêne, l'écorce fort dure, & ſix ou ſept aunes de hauteur; les feuilles rudes, de la couleur des feuilles de Saules, mais blanches au côté inférieur; qu'il ne porte ni fleurs, ni fruits; qu'il eſt ſitué ſur le revers d'une Colline; que pendant le jour il paroît flétri (84), & qu'il ne rend de l'eau que pendant la nuit, lorſque la nue qui le couvre commence à s'épaiſſir; enfin qu'il en donne aſſez pour ſuffire à toute l'Iſle, c'eſt-à-dire, ſuivant le récit de Jackſons, à huit mille ames & à cent mille beſtiaux. Il ajoûte que l'eau eſt conduite par des tuyaux de plomb, du pied de l'Arbre dans un

Relation d'un témoin oculaire.

(81) Voyez Dapper, ſur les Iſles Canaries.
(82) Hawkins, Voyage à la Mer du Sud. p. 25.
(83) Le Maire, *ubi ſup.* p. 28.
(84) *Id. Ibid.*

NICOLS. 1560.

grand réſervoir, qui ne contient pas moins de vingt mille tonneaux, environné d'un mur de brique & pavé de pierre; que de-là on la tranſporte dans des barils à divers endroits de l'Iſle, où l'on a pratiqué d'autres citernes; & que le grand baſſin eſt rempli toutes les nuits (85).

Jugement ſur cette variété d'opinions.

Après avoir comparé tous les témoignages, quoique nous ne ſoyons pas portés à rejetter celui d'un homme qui parle de ce qu'il a vû, ſur tout à l'égard d'un fait dont on ne ſçauroit démontrer l'impoſſibilité, il nous ſemble néanmoins que le récit de Lemaire eſt le plus probable, parce qu'il eſt plus aiſé de concevoir que pluſieurs arbres puiſſent fournir de l'eau à l'Iſle de Ferro qu'un ſeul: on pourroit demander auſſi comment faiſoient les Inſulaires avant la naiſſance de cet Arbre, ou quelle ſeroit leur reſſource s'il venoit à leur manquer. A la vérité Linſchoten nous apprend qu'ils ont de l'eau dans quelques endroits voiſins de la Côte; mais qu'il eſt ſi difficile d'en approcher qu'ils n'en peuvent tirer beaucoup d'utilité; & que le terrein de l'Iſle eſt ſi ſec, qu'il ne s'en (86) trouve point une goutte dans aucun autre endroit.

Etat preſent de l'Iſle de Ferro.

Le même Voyageur ajoute que l'Iſle de Ferro eſt fort ſtérile; cependant d'autres Ecrivains nous apprennent depuis, qu'elle produit du bled, des cannes de ſucre, & quantité de fruits & de plantes; ſans parler d'un grand nombre de beſtiaux, qui fourniſſent du lait & du fromage aux Habitans. N'oublions

Volcan terrible.

pas le Volcan qui s'y ouvre quelquefois avec un grand bruit & beaucoup de ravages. En 1677 il en parut un (87) qui ne dura que cinq jours; mais quinze ans après en 1692, l'Iſle en eſſuya pendant ſix ſemaines un beaucoup plus terrible, qui fut accompagné de pluſieurs tremblemens de terre (88).

## *Iſle de Lancerota* ou *Lanzarota*.

Cette Iſle eſt (89) au 26$^{e}$ dégré de latitude, à dix-huit lieues de la grande Canarie vers le Sud-Eſt; & ſa longueur eſt de douze lieues. Ses ſeules richeſſes ſont la chair de chevre & l'*Orchel*. Elle a le titre de Comté. Du tems de

Comté de Lanzarota. A qui il appartient.

Nicols, elle appartenoit à Dom Auguſtin de Herrera, qui ſe qualifioit Comte de Fuerte-ventura & de Lanzarota; mais ſes Vaſſaux avoient le droit d'appel aux Juges royaux de Canarie, comme on l'a déja fait obſerver. Cette Iſle envoye chaque ſemaine à Canarie, à Ténerife & à Palma, des Barques chargées de chair de chevre ſechée, qui s'appelle *Tuſſinetta*, & dont on ſe ſert dans ces Iſles au lieu de lard.

SUPPLEMENT. Lancerota n'a pas moins de treize lieues, du Nord au Sud, ſur neuf lieues de largeur (90). Son circuit eſt d'environ quarante lieües. Elle

(85) Purchaſs obſerve que le même arbre croît dans l'Iſle S. Thomas, avec cette différence néanmoins, ſi l'on en croit Sanutus, que les nuées ne s'y raſſemblent qu'après midi, & ſe diſſipent enſuite deux heures avant le jour; après quoi les feuilles & l'arbre entier diſtillent de l'eau & ne ſechent que deux heures après le lever du Soleil. *Pilgrimage*, p. 784.

(86) Linſchoten, *ubi ſup.* Barbot prétend que cet arbre eſt connu aujourd'hui pour une fiction. Voyez la Collection de Churchill, Vol. V. p. 525.

(87) Ce fut la même année que Port Royal à la Jamaique fut englouti par un tremblement de terre.

(88) Atkins, Voyage en Guinée, p. 30.

(89) C'eſt peut-être une faute d'impreſſion, pour 29 dégrés. Nos Cartes la placent 30 minutes plus au Nord.

(90) Beckman, Voyage à Borneo, p. 4.

fut prise en 1596. par les Anglois, sous la conduite de Léonidas (91) Comte de Cumberland; après quoi elle fut fortifiée avec (92) plus de soin. Marmol dans sa Description de l'Afrique place ici la Ville de Cayas, que les Algériens pillerent avec le reste de l'Isle; & d'où ils enleverent quatre cens soixante-huit Prisonniers.

NICOLS. 1560. Ville de Cayas.

Lancerota n'a proprement qu'une Ville; mais elle a deux Ports sur la Côte orientale, l'un nommé *Puerto de Naos*, l'autre *Puerto de Cavallos*. Ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon: le premier qui est le plus profond, s'ouvre entre deux rangées de rocs, qui rendent le Canal fort dangereux. La dangéreuse situation de ces deux Ports les rend si déserts qu'on n'y voit pas même une maison. Ils sont à trois lieues de la Ville, & le chemin de communication est entre des montagnes; cependant on a bâti une Eglise à Cavallos.

Deux Ports dans l'Isle de Lancerota.

Le Comte de Cumberland & le Docteur Layfield, son Chapelain, nous ont laissé deux Relations de la prise de Lancerota, où l'on trouve une Description (93) curieuse de la Ville & de ses anciens Habitans. Le 13 d'Avril 1596, ayant eu la vûe d'Allegranza, la plus septentrionnale des Canaries, & presqu'immédiatement celle de trois petites Isles nommées Granges, ils les laisserent à l'Oüest, pour venir relâcher dans l'après midi à celle de Lancerota. Le lendemain ils jetterent l'ancre dans une Rade qui regarde l'Est-Sud-Est, proche (94) d'une dangereuse chaîne de rocs. Les Anglois étoient informés que le Seigneur de l'Isle & de Fuerte-ventura possédoit plus de cent mille livres sterling. Le Chevalier Jean Berkeley fut détaché avec cinq ou six cens hommes pour attaquer la Ville, qui étoit à neuf ou dix milles de l'endroit où la Flote avoit débarqué; le chemin qu'il prit lui parut le plus court, mais il étoit rempli de sable & de pierres qui le rendoient fort difficile. En arrivant à la Ville, il trouva que les Habitans avient pris la fuite avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Cependant ils n'avoient pû emporter leurs vins & leur fromage; & les Anglois en firent d'abondantes provisions. Berkeley résolu de poursuivre les Fuyards, envoya sur leurs traces un détachement, qui fut arrêté à un demi mille de la Ville par un Château très-fort, situé au sommet d'une colline. On se crut dans la nécessité de former un siége; mais une centaine d'Espagnols ou d'Insulaires qui gardoient la Place, chercherent leur sûreté dans la fuite. Les Anglois entrant sans résistance trouverent douze piéces d'artillerie démontées, & de grands amas de pierres. Le Château étoit bâti de quartiers de rocs, & fortifié avec beaucoup d'art. On avoit pratiqué la porte dans la partie supérieure du mur, à la hauteur d'une picque; de sorte qu'en retirant l'échelle, vingt hommes auroient pû la défendre contre cinq cens.

Expédition du Comte de Cumberland dans cette Isle.

Ville & Château abandonnés.

La Ville étoit composée de plus de cent maisons, dont la plus belle n'avoit que l'apparence d'une cabane. Elles étoient bâties de cannes & de paille, avec quelques chevrons, & couvertes de boue endurcie au Soleil; l'Eglise même n'en étoit pas différente. Elle étoit sans fenêtres, & ne recevoit de lumiere que par la porte: il n'y avoit aucune division pour le chœur; des deux côtés

Description de la Ville.

(91) Comme c'est le même dont on a donné ici une autre Relation, il est certain que son nom étoit Georges, & l'on ne conçoit pas pourquoi Purchas de qui celle-ci est tirée, le nomme Leonidas.

(92) Herbert, *ubi sup.* p. 5.

(93) Purchas, Pilgrim. Vol. IV. p. 1151 & 1155.

(94) C'est apparemment près de l'un des deux Ports qu'on a nommés.

NICOLS. 1560.

regnoit un banc de pierre qui alloit juſqu'à l'Autel. Les Anglois y trouverent différentes marques de la Religion Romaine. Il y avoit à peu de diſtance un Couvent qu'on commençoit à bâtir, avec un Jardin fort bien cultivé. Berkeley defendit que les Edifices fuſſent détruits ou brûlés.

Uſages & qualité des Habitans.

Quoique les Habitans fuſſent ſi agiles qu'il fut impoſſible aux Anglois (95) d'en arrêter un ſeul, Layfield qui accompagnoit Berkeley, obſerva qu'ils ſont fort bazanés & d'une taille fort haute. Leurs armes ſont des picques & des pierres. Lorſqu'on les couche en joue avec les armes à feu, ils ſe jettent par terre; mais auſſi-tôt qu'ils ont entendu le bruit du coup, ils ſe relevent avec leurs picques & leurs pierres, & voltigeant autour d'un Bataillon ils l'incommodent beaucoup. Leur Iſle s'étend Nord-Eſt & Sud-Oueſt : elle eſt à vingt-huit degrés quelques minutes du Nord. Une chaîne de Montagnes, qui la diviſe, ſert d'aſyles à quelques bêtes ſauvages, qui n'empêchent pas les chevres & les moutons d'y paître tranquillement; mais il y a peu de bêtes à cornes, & moins encore de chevaux. Les Vallées ſont ſeches & ſablonneuſes; elle ne laiſſent pas de produire de l'orge & du froment médiocre. La moiſſon devoit ſe faire cette année au mois d'Avril, & les Habitans en attendoient une ſeconde vers le mois de Septembre.

Propriétés de l'Iſle.

## *Iſle de Fuerte ventura* (96).

Cette Iſle eſt à 27 degrés (97) de latitude : on ne la compte éloignée que de cinquante lieues du Promontoire de Guer en Afrique, & de vingt-quatre à l'Eſt de la grande Canarie. On lui donne quinze lieues de long ſur dix de large; elle appartient au Seigneur de Lancerota. Ses productions ſont le froment, l'orge, les chevres & l'orchel; elle ne produit pas plus de vin que Lancerota. Du côté du Nord, à la diſtance d'une lieue, elle a une autre petite Iſle, qui ſe nomme *Gratioſa*. Les plus grands Vaiſſeaux paſſent ſans danger dans l'intervalle.

Situation & étendue.

SUPPLEMENT. Sa longueur du Sud-Oueſt au Nord-Eſt n'eſt pas moins de vingt-cinq lieues : mais elle eſt fort irréguliere dans ſa largeur; car elle eſt compoſée de deux Peninſules, jointes par un Iſtme qui n'eſt large que de quatre lieues. Son circuit eſt d'environ ſoixante-dix lieues, à cauſe des deux Golphes (98) qui ſont formés par l'Iſtme; cette deſcription eſt conforme à celle de nos Cartes.

Villes de Fuerte-Ventura.

Dapper dit que Fuerte-ventura a trois Villes ſur les Côtes; *Lanagla*, *Tarafalo* & *Pozzo-Negro*. Du côté du Nord elle a le Port de *Chabras*; & un autre à l'Oueſt, dont on vante la bonté. Entre cette Iſle & celle de Lancerota, les plus nombreuſes Flottes peuvent trouver (99) une retraite ſure & commode, mais la Côte eſt dangéreuſe au Nord-Eſt, & la mer y bat furieuſement contre une multitude de rocs,

(95) Ce récit s'accorde fort bien avec tout ce qu'on a rapporté juſqu'ici des Guanches. Mais les Voyageurs modernes parlent ſi peu de cette Nation, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'eſt éteinte, ou qu'elle eſt fort diminuée.

(96) D'autres écrivent *Forte ventura*.

(97) La Partie du Sud eſt à 28, & la Partie du Nord à 29.

(98) Beckman, Voyage à Borneo, p. 4.

(99) Hawkins, *ubi ſup.* p. 24.

§. IV.

VUE DU PIC DE TENERIFE
Ile de Gomera qui se presente
45 lieues comme un petit nuage.
LIEUES AU NORD OUEST
2. Teneriffe. 3. Le Pic.
4. Partie de la grande Canarie
1
2
3
4
VUE DU PIC AU DESSUS DU CÔTE D'OUEST DE GOMERA
5. Le Pic. | a 15 lieues de distance. | 6. Ile de Gomera.
5
6

T. II N° I

SCORY. 1600.

## §. IV.

### *Trois Voyages au ſommet du Pic de Tenerife, avec des obſervations ſur l'origine des Guanches, & ſur les Caves des Morts.*

Remarques préliminaires ſur les Auteurs de ces Relations.

IL manque tant de circonſtances aux anciennes deſcriptions du Pic de Ténerife, qu'il doit être agréable au Lecteur de les trouver ici raſſemblées dans un nouvel article, d'après les Relations des Voyageurs modernes. Nous en avons trois, qui ſont l'ouvrage d'autant d'Anglois, témoins oculaires de ce qu'ils racontent, & les ſeuls à qui l'on ait l'obligation d'un Journal exact de ce voyage. La premiere eſt du Chevalier Scory, Homme de ſçavoir, qui a fait ſur l'Iſle de Ténerife & ſur le Pic, des obſervations, dont Purchaſs a publié l'Extrait. Mais cet Editeur en ayant négligé la datte, on eſt réduit à ſuppoſer (1) qu'elles ſont de l'année 1600. L'Extrait eſt compoſé 1°. D'un voyage au Pic & des obſervations de l'Auteur. 2°. De ſes Remarques ſur la nature du terroir de Ténerife, & ſur ſes productions. 3°. D'un détail ſur les anciens Habitans de l'Iſle. 4°. D'une Deſcription de Laguna. Le ſecond & le dernier de ces articles ont déja trouvé place dans les Supplémens qu'on a joints à la deſcription de Nicols. Les deux autres vont entrer ici; mais il faut obſerver que Purchaſs ſuivant ſa méthode ordinaire, qui eſt de mutiler groſſiérement ſes meilleurs Auteurs, n'a pas donné l'extrait de l'Ouvrage entier; de ſorte qu'on ignore à quoi le reſte avoit rapport.

Le ſecond voyage au Pic eſt inſeré dans l'Hiſtoire de la Société Royale de Londres (2) par le Docteur Sprat, enſuite Evêque de Rocheſter: elle y eſt ſans nom d'Auteur & ſans datte; mais on croit pouvoir conclure de quelques circonſtances qu'elle fut écrite en 1650 ou 52. Le troiſiéme voyage eſt de M. Edens, qui le fit en 1715, & qui a conſenti que ſa Relation fut inſerée (3) dans les Tranſactions de la Societé Royale. Comme ces trois pieces ſont extrêmement curieuſes, & que chacune renferme quantité de Remarques différentes, elles méritent de trouver place ici ſéparément; & pour n'y laiſſer rien à déſirer, on y joindra pluſieurs obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle de Ténerife, communiquées par l'Auteur de la ſeconde Relation.

### *Deſcription du Pic de Tenerife, & recherches ſur les Guanches.*

La fameuſe montagne de Teyde ou Teythe, qu'on nomme communément le Pic de Ténerife, cauſe une égale admiration de près ou dans l'éloignement. Elle étend ſa baſe juſqu'à (4) Garrachico, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin juſqu'au ſommet. Quoiqu'elle paroiſſe ſe terminer en pointe fort aigue, comme un pain de ſucre, avec lequel elle a d'ailleurs beaucoup de reſſemblance; elle eſt plate néanmoins, à l'extrémité, dans l'étendue de plus

(1) Il eſt certain par un endroit de la Relation que l'Auteur étoit aux Canaries en 1582, mais il paroît enſuite qu'il n'écrivit point dans la même année.

(2) Publiée pour la premiere fois en 1667, *in*-4°. 200 pages.

(3) Nombre 345, p. 317; & dans l'Abregé des *Jones*, Vol. V. Part. II. p. 147.

(4) Ville maritime, au côté Nord-Oueſt de l'Iſle, & au Sud d'Oratava.

SCORY. 1600.

d'un arpent. Le centre de cet eſpace eſt un gouffre d'où il s'élance de groſſes pierres, avec de la flamme & de la fumée, accompagnées d'un bruit prodigieux. On y peut monter pendant ſept lieues ſur des Mules ou ſur des Anes; mais il faut continuer le voyage à pied, avec de grandes difficultés. Chacun eſt obligé de porter ſes proviſions de vivres.

Maniere de monter au Pic de Ténériffe.

Le dos de la montagne, pendant les dix premiers milles, eſt orné des meilleurs arbres de toutes les eſpeces; & le terrein eſt même arroſé de petits ruiſſeaux ſortant de leurs ſources, qui venant à ſe joindre, deſcendent juſqu'à la mer en larges torrens, ſurtout lorſqu'il arrive quelque pluie violente qui les groſſit. Quand on eſt au milieu du chemin, le froid devient inſupportable; & l'on eſt forcé de ne marcher que du côté du Sud, & pendant le jour ſeulement. Cette Région froide ne finit qu'à deux lieues du ſommet, où la chaleur n'eſt pas moins (5) extrême qu'au fond de la vallée; ainſi par une raiſon toute oppoſée on eſt obligé de marcher du côté du Nord, & ſeulement pendant la nuit. Le tems le plus commode de l'année pour ce voyage eſt le cœur de l'Eté, parce qu'on évite les torrens qui viennent de la fonte des neiges. Si l'on arrive au ſommet vers la fin de la nuit, on peut y paſſer quelques heures; mais il eſt impoſſible de s'y arrêter après le lever du Soleil. On y reçoit bientôt, du côté de l'Eſt, des vapeurs ſi ardentes qu'on les croiroit ſorties d'un four enflammé.

On ne peut s'arrêter long-temps au ſommet.

Il eſt remarquable que du ſommet, le Soleil paroît beaucoup plus petit lorſqu'il eſt monté ſur l'horiſon que lorſqu'on le voit au-deſſous de ſoi, & qu'il ſemble tourner ſur ſon centre. Le Ciel y eſt fort clair & fort ſerein. Il n'y tombe jamais de pluye, & le vent ne s'y fait jamais ſentir (6); on rapporte la même choſe du Mont Olympe. Quoique l'Iſle ſoit ſi remplie de Rochers qu'on en compte juſqu'à vingt mille, elle paroît de l'extrémité du Mont comme une belle Plaine, diviſée en portions par des bordures de neiges; mais ce qu'on prend pour la terre n'eſt au fond que les nuées, qu'on a pluſieurs milles au-deſſous de ſoi.

Le Soleil paroît tourner ſur ſon centre.

Toute la partie d'en haut eſt ouverte & ſtérile, ſans aucune apparence d'arbre ou de buiſſon. Il en ſort du côté du Sud pluſieurs ruiſſeaux de ſoufre qui deſcendent dans la region de la neige: auſſi paroît-elle entremêlée dans pluſieurs endroits de veines de ſoufre. La flamme du Volcan dont on a parlé s'élance avec plus de force en Eté. Si l'on jette une pierre dans le gouffre, elle y retentit, comme un vaiſſeau creux de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau d'une prodigieuſe groſſeur; auſſi les Eſpagnols lui ont-ils donné le nom de *chaudron du Diable*. Mais les Naturels de l'Iſle étoient perſuadés ſérieuſement que c'eſt l'enfer, & que les ames des Méchans y faiſoient leur ſéjour, pour être tourmentées ſans ceſſe, tandis que celles des Bons habitoient l'agréable vallée où l'on a bâti la Ville de Laguna: en effet le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air ſoit plus douce, ni de perſpective plus riante que celle qu'on a du centre de cette Plaine.

Ruiſſeaux de ſoufre.

Idée des anciens Habitans.

On connoit peu l'origine des Guanches. Ils étoient barbares à l'arrivée des

Origine des Guanches.

(5) Elle pouvoit venir alors de quelque effervescence extraordinaire du Volcan, car les autres Voyageurs ne parlent point de cette chaleur exceſſive.

(6) D'autres ont trouvé au ſommet, du vent & du froid. Scory eſt le ſeul qui parle de ce tournoyement du Soleil.

Scory. 1600.

Espagnols ; ils le sont encore. Leur ancien langage, qui n'a pas cessé de subsister dans la Ville de Candelaria, ressemble beaucoup à celui des Mores de Barbarie. Betancour, Gentilhomme François, qui découvrit le premier leurs Isles, les représente (7) comme des Payens qui n'avoient pas la moindre idée de Dieu ; mais au contraire le Chevalier Scory assure qu'ils reconnoissoient un pouvoir suprême, auquel ils donnoient divers noms, tels que ceux d'Achuhurahan, Achuhuchumar, Achguaya-xerax, qui signifient le plus grand, le plus sublime, le conservateur de tout ce qui existe. Lorsqu'ils manquoient de pluye, ou qu'ils étoient incommodés par le dérangement des saisons & par quelqu'autre disgrace, ils conduisoient leurs Moutons & leurs Chévres dans un lieu destiné aux exercices de Religion ; & sevrant ce jour-là les petits du lait de leurs meres, ils tiroient du sang à tous leurs Troupeaux, dans l'opinion que c'étoit le moyen d'appaiser la colere divine, & d'obtenir du Ciel ce qui leur manquoit. Ils avoient quelque notion de l'immortalité & d'une punition future du crime, puisqu'ils regardoient le Volcan du Pic comme l'enfer des méchans. Ils l'appelloient Echeyde, & le Diable Guayorta ; mais l'Auteur ne remarque point qu'ils eussent de commerce avec cet ennemi de Dieu.

Sacrifice fort singulier.

Dans les affaires civiles ils avoient quelque apparence d'ordre. Ils avoient des Rois, dont ils se reconnoissoient les Vassaux ; & le serment de leur soumission se renouvelloit à leur mariage. Le droit de succession étoit établi parmi eux, sans y admettre les Bâtards : ils avoient un certain nombre de Loix, auxquelles ils faisoient profession d'obéir. Leurs Rois n'habitoient point d'autres Palais que des cavernes taillées dans les rocs, ou formées par la nature : on en voit encore un très-grand nombre, entre lesquelles on croit distinguer celles qui appartenoient aux Princes de la Nation. L'Isle de Ténerife fut gouvernée long-tems par un seul Roi, qui portoit le nom d'*Adexe* : ensuite les enfans d'un de ces Monarques ayant conspiré contre leur Pere, diviserent le Royaume en neuf parties, parce qu'ils étoient autant de Freres. Ils s'éleva, entr'eux & leurs Successeurs, des guerres qui affoiblirent insensiblement la Nation ; cependant l'ambition y avoit moins de part que le vol. Les injustices mutuelles consistoient à se dérober des bestiaux, particuliérement des Chevres mouchetées, dont ils faisoient beaucoup d'estime ; il y a beaucoup de ressemblance, pour la taille & la couleur, entre leurs Chevres & les Daims d'Angleterre.

Leur Gouvernement civil.

Cause de leurs guerres.

Ils avoient une forme établie pour les mariages : elle consistoit à demander le consentement des Peres avec quelques cérémonies ; mais après l'avoir obtenu il y avoit peu de formalités pour la consommation : aussi des liens si faciles se rompoient-ils de même. Il étoit libre de quitter une femme pour laquelle on prenoit du dégoût, & de s'en procurer successivement plusieurs autres, avec cette restriction néanmoins que tous les enfans nés après le premier divorce passoient pour illégitimes : le Roi seul étoit exempt de cette loi, en faveur de la succession ; il avoit droit sous le même prétexte d'épouser sa sœur. A la naissance d'un enfant, une femme choisie pour cet office lui versoit de l'eau sur la tête ; & dès ce moment elle contractoit avec la famille une

Leurs mariages.

(7) Ce n'est pas le seul exemple d'un Peuple que les premiers Voyageurs ont representé comme Athée, & qu'on a trouvé dans la suite plus rempli de l'idée d'un premier Etre que ceux qui leur avoient fait cette injustice.

SCORY. 1600.

sorte d'affinité, qui ne lui permettoit plus d'épouser un homme de la même race.

Exercices de leurs jeunesses.

Les Jeunes gens s'exerçoient à sauter, à courir, à lancer des dards & des pierres; mais surtout à la danse, dont ils font encore aujourd'hui leur plaisir & leur gloire. La vertu & l'honnête simplicité étoient en si haute recommandation parmi eux, que par une loi inviolable ceux qui faisoient quelque violence à une femme étoient punis de mort.

Géans.

La plûpart des Guanches étoient bienfaits dans leur taille, & d'une bonne complexion. Il s'y trouvoit quelquefois des Geans d'une hauteur incroyable. On a découvert dans une de leurs cavernes la tête d'un Guanche, qui avoit quatre-vingt dents; & son corps, qui fut trouvé dans la caverne sépulchrale des Rois de Guymur, de la race desquels on prétend qu'il étoit, n'avoit pas moins de quinze pieds. Au Sud de l'Isle, les Guanches étoient couleur d'olive; mais du côté du Nord ils étoient blancs, surtout les Femmes, qui avoient aussi la chevelure fort longue & fort belle. Leur habit commun étoit une casaque courte de peau d'agneau, sans manches & sans col, liée par devant avec des courroies de cuir. Les Femmes étoient vêtues comme les Hommes, & cette casaque se nommoit *Tomaré*; mais la modestie leur y faisoient joindre une autre robe de peau, qui descendoit par dessous, jusqu'à leurs talons; car elles regardoient comme une indecence pour leur sexe d'avoir la poitrine & les pieds découverts. On les ensevelissoit dans le dernier habit qu'elles avoient porté pendant leur vie (8).

Habillement des Guanches.

Pour alimens, les Guanches semoient de l'orge & des feves; le froment leur étoit inconnu. Ils faisoient cuire l'orge au feu, & le broyant dans des moulins à bras, tels qu'on en use en Espagne, ils en tiroient la farine, pour en composer une sorte de pain avec de l'eau, du lait & du beurre; c'est ce qu'ils appelloient *Giffio*, dont ils faisoient leur principale nourriture. Cependant ils mangeoient quelquefois de la chair de Mouton, de Chevre & de Porc; mais c'étoit dans certains jours réglés, qui étoient comme leurs jours de Fête. Il s'assembloient alors, pour joindre d'autres réjouissances à la bonne chere. Leur Roi, qui présidoit à ces assemblées, distribuoit de sa propre main trois Chevres à chaque bande, composée de vingt Guanches, & du Giffio à proportion: après quoi toutes les bandes venoient successivement devant le Monarque, & montroient leur habileté dans tous les exercices dont l'usage étoit établi. Pendant ces Fêtes, l'on publioit un armistice, qui donnoit aux hommes la liberté de traverser le Pays de leurs ennemis; & souvent malgré la guerre, ils s'invitoient à des festins mutuels avec un parfait oubli de toutes sortes de ressentimens. Dans la saison d'ensemencer les terres, le Roi faisoit des lots de chaque canton, & les distribuoit entre les Hommes. On se servoit de cornes d'animaux pour les cultiver, & l'on prononçoit des paroles mistérieuses en y jettant la semence; tous les ouvrages domestiques étoient le partage des Femmes.

Leurs alimens.

Leurs Fêtes.

Ils ont une sorte de fruit qu'ils nomment Mozan, de la grosseur d'un pois: il est d'abord très-verd; ensuite rougissant à mesure qu'il mûrit, il devient enfin très-noir. On le compareroit à nos groseilles noires, s'il n'étoit

Fruits qu'ils nomment Mozan, & son usage.

(8) L'article qui regarde la sépulture des Morts, & toutes les cérémonies des cavernes sépulchrales est renvoyé à la fin de la troisiéme Relation. Ce qui regarde ici le Géant de quinze pieds paroît une exagération.

d'un goût beaucoup plus agréable. Les Guanches n'en fucent que le jus : Ils en font une eſpece de miel, qu'il appellent Chacerguen. Le Mozan ſe cueille fort mur : on le laiſſe ſécher au ſoleil pendant ſept ou huit jours ; enſuite le broyant avec des pierres, on le fait bouillir dans l'eau, juſqu'à ce qu'il s'épaiſiſſe en ſyrop. C'eſt la médecine des Guanches pour le flux de ventre, & pour quantité de maux. Ils ont auſſi l'uſage de la ſeignée aux bras, aux temples & au front ; mais leur lancette n'eſt qu'un cizeau fort aigu.

SCORY. 1600.

## *Second Voyage au Pic de Tenerife.*

ANONYME. 1652. Départ d'Oratava.

Quoique le Docteur Sprat n'ait pas fait connoître l'Auteur particulier de cette Relation, il aſſure que les Marchands du voyage étoient une compagnie d'honnêtes gens, dont le témoignage ne ſouffre aucune exception. Après s'être pourvus d'un guide, de chevaux & de Domeſtiques, ils partirent d'Oratava, Port de mer au Nord de Ténerife. Leur marche ayant commencé à minuit, ils arriverent à huit heures du matin au pied de la montagne, où ils s'arrêterent ſous un grand Pin, pour s'y rafraîchir juſqu'à deux heures après midi ; enſuite continuant leur chemin au travers de pluſieurs montagnes ſablonneuſes & ſtériles, ſans y trouver un ſeul arbre, ils eurent beaucoup à ſouffrir de la chaleur juſqu'au pied du Pic, où ils ne trouverent pour abri que de gros Rochers, qui ſembloient y être tombés de quelque partie de la montagne.

Les Voyageurs reſſentent des foibleſſes & des tranchées.

A ſix heures du ſoir ils commencerent à monter le (9) Pic ; mais après avoir marché l'eſpace d'un mille, ils trouverent le chemin ſi difficile pour les chevaux, qu'ils prirent le parti de les laiſſer derriere eux avec leurs Domeſtiques. Pendant ce premier mille, quelques-uns des Voyageurs reſſentirent des foibleſſes & des maux de cœur. D'autres furent tourmentés par des vomiſſemens & des tranchées ; mais ce qui parut encore plus ſurprenant, le crin des chevaux ſe dreſſa. Les Malades ayant demandé du vin, qu'on portoit dans de petits barils, ils le trouverent ſi froid qu'ils n'en purent boire ſans l'avoir fait chauffer : cependant l'air étoit calme & moderé ; mais vers le coucher du Soleil, le vent devint ſi violent & ſi froid, qu'étant forcés de s'arrêter ſous les roes ils y allumerent de grands feux pendant toute la nuit.

Ils recommencerent à monter vers quatre heures du matin. Après avoir fait l'eſpace d'un mille, un des Voyageurs ſe trouva ſi mal qu'il fut obligé de retourner ſur ſes pas. Là commencent les Rochers noirs. Le reſte de la Compagnie continua ſa marche juſqu'au pin de ſucre, c'eſt-à-dire à l'endroit où le Pic commence à prendre cette forme. La plus grande difficulté qu'ils y eurent à combattre fut le ſable blanc, contre lequel néanmoins ils s'étoient munis, en prenant avec eux des ſouliers, dont la ſemelle étoit plus large d'un doigt que le cuir ſupérieur : ils gagnerent avec beaucoup de peine le deſſus des Rochers noirs, qui eſt plat comme un pavé. Comme il ne leur reſtoit plus qu'un mille juſqu'au ſommet, ils ſentirent redoubler leur courage ; & ſans être tentés de ſe repoſer, ils gagnerent enfin le ſommet. Leur crainte avoit été d'y trouver la fumée auſſi épaiſſe qu'elle leur avoit paru d'en bas ; mais ils n'y

Souliers pour marcher dans le ſable.

Sommet du Pic, & ce qu'on y trouve.

(9) On l'appelle proprement *Teithe*, *Teyde* & *Terraira*. C'eſt par excellence qu'on le nomme ſimplement le Pic de Tenerife. Il ne faut pas manquer ici de faire attention que ce Voyage ſe fait d'un côté du Pic différent de l'autre.

ANONYME. 1652.

ſentirent que des exhalaiſons aſſez chaudes, dont l'odeur étoit celle du ſoufre.

Dans la derniere partie de leur marche, ils ne s'étoient apperçus d'aucune altération dans l'air, & le vent n'avoit pas été fort impétueux ; mais ils le trouverent ſi violent au ſommet, qu'ayant voulu commencer par boire la ſanté du Roi, & faire une décharge de leurs fuſils, à peine pouvoient-ils ſe ſoutenir. Ils avoient beſoin de reparer leurs forces, que la fatigue avoit épuiſées. Leur ſurpriſe augmenta beaucoup, lorſqu'ayant voulu goûter de l'eau-de-vie, ils la trouverent ſans force ; le vin au contraire leur parut plus vif & plus ſpiritueux qu'auparavant.

Forme & qualités de la chaudiere.

Le ſommet du Pic, ſur lequel ils étoient, ſert comme de bord au fameux gouffre que les Eſpagnols appellent *Caldera* : Ils jugerent que l'ouverture peut avoir une portée de mouſquet de diamettre ; & qu'elle s'étend vers le fond l'eſpace d'environ quatre-vingt verges. Sa forme eſt celle d'un entonnoir ; ſes bords ſont couverts de petites pierres tendres, mêlées de ſoufre & de ſable, entre leſquelles il s'exhale de la fumée & des vapeurs chaudes, qui ſont ſi dangéreuſes, que l'un des Voyageurs ayant tenté de remuer une pierre aſſez groſſe, faillit d'être ſuffoqué. Les pierres mêmes ſont ſi chaudes qu'on ne peut y toucher ſans précaution. Perſonne n'oſa deſcendre plus de quatre ou cinq verges, parce que le terrein s'enfonçant ſous les pieds, on fut arrêté par la crainte de ne pouvoir remonter facilement ; mais on prétend que des Voyageurs plus hardis en ont couru les riſques, & qu'étant parvenus juſqu'au fond ils n'y ont rien trouvé de plus remarquable qu'une eſpece de ſouffre clair, qui paroît comme du ſel ſur les pierres.

Ce qu'on découvre du ſommet du Pic.

Du haut de cette célebre montagne, les Marchands Anglois découvrirent la grande Canarie, qui en eſt à quatorze lieues ; l'Iſle de Palme qui en eſt éloignée de dix-huit, celle de Gomera qui n'en eſt qu'à ſept lieues, & celle de Ferro à plus de vingt ; mais leur vûe s'étendoit à l'infini ſur la ſurface de l'Ocean, & l'on en doit juger par une ſimple remarque : c'eſt que la diſtance de Ténerife à Gomera, qui eſt de ſept lieues, ne paroiſſoit pas plus grande que la largeur de la Tamiſe.

Effets du Soleil dans ce lieu.

Auſſi-tôt que le Soleil parut à l'horiſon, l'ombre du Pic parut couvrir non-ſeulement l'Iſle de Ténerife & celle de Gomera, mais toute la mer, auſſi loin que les yeux pouvoient s'étendre ; & la pointe du Mont ſembloit tourner diſtinctement, & ſe peindre en noir dans les airs. Lorſque le Soleil eut acquis un peu d'élevation, les nuées ſe formerent ſi vite qu'elles firent perdre tout d'un coup aux Marchands la vûe de la mer, & celle même de l'Iſle de Ténerife, à la réſerve de quelques pointes des montagnes voiſines qui ſembloient percer au travers. Nos obſervateurs ne pûrent ſçavoir ſi ces nuées s'élevent quelquefois au-deſſus du Pic même ; mais quand on eſt au-deſſous, on s'imagineroit qu'elles ſont ſuſpendues ſur la pointe, ou plutôt qu'elles l'enveloppent ; & cette apparence eſt conſtante pendant les vents de Nord-Oueſt : c'eſt ce que les Habitans appellent le Cap. Ils le regardent comme le prognoſtic certain de quelque tempête.

Humidité au ſommet du Pic.

Un des mêmes Marchands, qui recommença le voyage deux ans après, arriva au ſommet du Pic avant le jour. S'étant mis à couvert ſous un roc, pour ſe garantir de la fraicheur de l'air, il s'apperçut bientôt que ſes habits étoient

fort humides ; il jetta les yeux autour de lui, & ſa ſurpriſe fut extrême de voir quantité de gouttes d'eau couler au long des rocs. Il remarqua auſſi que du ſommet des autres montagnes, il s'écoule continuellement de petites veines d'eau, qui ſe raſſemblent ou qui ſe diſperſent ſuivant la facilité qu'elles trouvent à leur paſſage. ANONYME. 1652.

Aprés avoir paſſé quelque tems au ſommet du Pic, les Anglois deſcendirent par une route ſabloneuſe juſqu'au bas de ce qu'on appelle le Pain de ſucre ; & comme elle eſt ſi roide qu'on la croiroit perpendiculaire, ils en furent bientôt dégagés. En jettant les yeux dans cet endroit, ils découvrirent une cave qui leur cauſa de l'admiration : ſa forme eſt celle d'un four, dont l'ouverture ſeroit au ſommet. Ils eurent la curioſité d'y deſcendre avec des cordes, dont ils firent tenir le bout par leurs Domeſtiques. La profondeur de cette cave eſt de dix verges,& ſa largeur de quinze. En deſcendant, ils furent obligés de s'arrêter ſur un tas de neige fort dure, pour éviter un trou rempli d'eau qui a l'apparence d'un puits, & qui eſt directement au-deſſous de l'ouverture de la cave. Il a ſix braſſes de profondeur, ſans que les Anglois puſſent juger ſi c'eſt une ſource d'eau vive, ou l'aſſemblage de la neige fondue, ou la diſtillation des Rochers. De tous les côtés de la grotte on voit des glaçons ſuſpendus, qui deſcendent juſqu'aux tas de neige, dont le fond eſt rempli ; mais nos Voyageurs bientôt incommodés de l'excès du froid quitterent ce lieu pour continuer de deſcendre. Ils arriverent à Oratava vers cinq heures du ſoir, le viſage ſi rouge & ſi cuiſant, que pour ſe rafraîchir ils furent obligés de ſe faire laver long-tems la tête avec des blancs d'œufs. Cave ou grotte ſinguliere.

La hauteur perpendiculaire du Pic eſt d'environ deux milles & demi. Les Marchands Anglois n'apperçurent point d'autre arbre dans leur route que des pins. Ils ne virent nulle trace d'herbe, ni de buiſſon ; mais au milieu du ſable blanc ils remarquerent une plante qui a quelque reſſemblance avec le Jonc. Près du lieu où ils avoient paſſé la nuit, ils découvrirent auſſi pluſieurs de ces Cannes carrées, dont on a parlé dans la Relation de Nicols : leur racine a preſqu'un demi-pied de largeur, & les ſcions ſont hauts de ſept à huit pieds. Ils portent au ſommet un petit fruit rouge, qui rend, en le preſſant, une ſorte de lait ſi venimeux, que ſi l'on en diſtille ſur la peau d'un cheval ou de quelqu'autre bête, il fait tomber auſſi-tôt le poil. Il s'en trouva de ſecs, dont les Anglois ſe ſervirent pour allumer du feu. Mais cette plante n'eſt pas propre au Pic de Ténerife. Elle croît dans toutes les parties de l'Iſle, & quelques Naturaliſtes la prennent pour une eſpece d'Euphorbium. Hauteur du Pic, ſa ſterilité. Eſpece d'Euphorbium.

## *Troiſiéme Voïage au Pic de Tenerife, par M. Edens.*

Le Mardi 13 d'Août 1715, à dix heures & demie du ſoir, l'Auteur accompagné de quatre Anglois & d'un Hollandois, avec des Domeſtiques & des chevaux pour le tranſport de leurs proviſions, partit du Port d'Oratava : leur Guide étoit le même qui en avoit ſervi depuis pluſieurs années à tous les Etrangers qui avoient fait ce voyage. EDENS. 1715.

Ils arriverent avant minuit à la Ville d'Oratava (10), qui eſt à deux milles du Départ d'Oratava.

(10) La Ville & le Port ſont ſur la Côte du Nord.

EDENS. 1715.

Détail de la route.

Port ; & ſuivant les inſtructions du Guide ils y prirent des bâtons d'une forme commode, pour faciliter leur marche.

Le jour ſuivant, à une heure du matin, ils s'avancerent juſqu'au pied d'une montagne fort roide, à un mille & demi de la Ville; & commençant à voir autour d'eux à la faveur de la Lune, qui étoit fort claire, ils découvrirent le Pic, environné d'une nuée blanche qui le couvroit comme un chapeau. De-là, ſuivant le pied de la montagne, ils gagnerent une plaine que les Eſpagnols ont nommée *Dornajito en el monte verde*, c'eſt-à-dire, petit trou dans la montagne verte : ce nom lui vient, comme l'Auteur le ſuppoſe, d'un trou très-profond qu'on trouve un peu plus loin ſur la droite, dans lequel tombe une eau pure & fraîche qui deſcend des montagnes. Après avoir marché par des chemins tantôt rudes & tantôt fort aiſés, ils arriverent à trois heures près d'une petite croix de bois, que les Eſpagnols appellent *la Cruz de la Solera*, d'où ils apperçurent le Pic devant eux ; mais quoique depuis la Ville ils euſſent monté preſque continuellement par divers détours, il ne leur parut pas moins élevé, & les nuées blanches en couvroient encore la pointe.

Quantité de pins ſur les montagnes.

Un demi-mille plus loin, ils ſe trouverent ſur le dos d'une montagne fort rude & fort eſcarpée, qui ſe nomme *Caravalla ;* nom qui lui vient d'un grand Pin que leur Guide les pria d'obſerver : Cet arbre jette en effet une grande branche, qui par la maniere dont elle s'avance au-delà des autres, a l'air d'un mât, tandis que les autres forment une touffe qui reſſemble à la partie d'avant d'une Caravelle ; on trouve d'ailleurs, des deux côtés, un grand nombre d'autres Pins. Entre ces arbres, ils virent pluſieurs ruiſſeaux de ſouffre enflammé, qui deſcendoient de la montagne en ſerpentant, & de petits tourbillons de fumée qui s'élevoient des lieux où le ſoufre avoit commencé à s'enflammer. Ils eurent le même ſpectacle la nuit ſuivante, lorſqu'ils ſe retirerent ſous les rocs pour s'y repoſer ; mais ils ne purent découvrir d'où venoit l'inflammation, ni ce que devenoient enſuite ces ruiſſeaux ardens.

Ruiſſeaux de ſoufre enflammé.

Vers cinq heures du ſoir ils arriverent au ſommet de la Montagne, où ils trouverent un fort gros arbre, que les Eſpagnols appellent *el Pino de la Merienda*, c'eſt-à-dire, l'arbre de la Collation. Le feu que différens Voyageurs ont fait au pied, en a découvert le tronc & fait couler beaucoup de térébentine. Nos Anglois en allumerent un grand, à peu de diſtance, & s'arrêterent pour ſe rafraîchir. Ils apperçurent quantité de lapins, qui ont peuple ces lieux déſerts & ſablonneux. Depuis cet endroit juſqu'aſſez près du pain de ſucre, on eſt fort incommodé par l'abondance du ſable.

Lapins qui habitent ces lieux.

Ils ſe remirent en marche vers ſix heures ; & trois quarts d'heure après ils arriverent à *Portillo*, c'eſt-à-dire, à l'ouverture de pluſieurs grands rocs, d'où ils recommencerent à découvrir le Pic, qui ne leur paroiſſoit plus qu'à deux lieues & demie d'eux. Leur Guide les aſſura qu'ils étoient à la même diſtance du Port. Mais le Pic ne ceſſoit pas de leur paroître enveloppé de nuées blanches. A ſept heures & demie ils arriverent à *las Faldas*, c'eſt-à-dire, aux avenues du Pic ; d'où, juſqu'à la Stancha, qui n'eſt qu'à un quart de mille du pain de ſucre, ils eurent à marcher ſur de petites pierres ſi mobiles, que les chevaux y enfonçoient juſqu'au-deſſus du pied. La couche en devoit être fort épaiſſe, puiſque l'Auteur y fit un grand trou ſans en pouvoir trouver le fond.

Pierres fort mobiles.

A

EDENS. 1715.

A meſure qu'on s'approche du Pain de ſucre, on voit quantité de grands rocs diſperſés, qui, ſuivant le récit du Guide, ont été précipités du ſommet par d'anciens Volcans. Il s'en trouve auſſi des tas, qui ont plus de ſoixante toiſes de longueur; & l'Auteur obſerve que plus ils ſont loin du pied du Pic, plus ils reſſemblent à la pierre commune des rocs. Mais ceux qui ſont moins éloignés paroiſſent plus noirs & plus ſolides. Il y en a même qui ont la couleur du cailloux, avec une ſorte de brillant, qui fait juger qu'ils n'ont point été alterés par le feu: au lieu que la plûpart des autres tirent beaucoup ſur le charbon de forge; ce qui ne laiſſe pas douter que de quelque lieu qu'ils viennent ils n'ayent ſouffert les impreſſions d'une ardente chaleur.

Effets des volcans.

A neuf heures, les Voyageurs arriverent à la Stancha, un quart de mille au-deſſus du pied du Pic, au côté de l'Eſt. Ils y trouverent trois ou quatre grands rocs, durs & noirs, qui s'avancent aſſez pour mettre pluſieurs perſonnes à couvert. Ils placerent leurs chevaux dans ce lieu, & cherchant pour eux-mêmes une retraite commode, ils commencerent par ſe livrer tranquillement au ſommeil. Enſuite leurs gens préparerent diverſes ſortes de viandes qu'ils avoient apportées. Comme leur deſſein étoit de ſe repoſer pendant tout le jour, Edens profita du tems pour obſerver mille objets qui le frappoient d'admiration. A l'Eſt du Pic, on voit à quatre ou cinq milles de diſtance pluſieurs montagnes, qui s'appellent *Malpeſſes;* & plus loin au Sud, celle qui porte le nom de *Montagne de Rejada.* Tous ces monts étoient autrefois des Volcans, comme l'Auteur ne croit pas qu'on en puiſſe douter à la vûe des rocs noirs & des pierres brûlées qui s'y trouvent, & qui reſſemblent à tout ce qu'on rencontre aux environs du Pic. Si l'on s'en rapporte aux réflexions d'Edens, rien n'eſt comparable à cet amas confus de débris entaſſés les uns ſur les autres, qui peuvent paſſer pour une des plus grandes merveilles de l'Univers. Après avoir dîné avec beaucoup d'appétit, les Voyageurs voulurent recommencer à dormir; mais étant repoſés de la fatigue qui les avoient forcés d'abord au ſommeil, ils ne purent fermer les yeux dans un endroit ſi peu commode; & leur unique reſſource fut de jouer au cartes pendant le reſte de l'après midi. Vers ſix heures du ſoir ils découvrirent la grande Canarie, qu'ils avoient à l'Eſt par Nord.

La Stancha, où les Voyageurs paſſent la nuit.

La faim redevint ſi preſſante qu'on fit un ſecond repas avant neuf heures. Chacun ſe promit enſuite de pouvoir dormir ſous le rocher. On ſe fit des lits avec les habits, & l'on choiſit des pierres pour oreillers. Mais il fut impoſſible de goûter un moment de repos. Le froid tourmentoit ceux qui s'étoient éloignés du feu. La fumée n'étoit pas moins incommode à ceux qui s'en approchoient. D'autres étoient perſecutés par les mouches, avec un extrême étonnement d'en trouver un ſi grand nombre dans un lieu où l'air eſt ſi rude & ſi perçant pendant la nuit. L'Auteur s'imagine qu'elles y ſont attirées par les chevres, qui grimpent quelquefois ſur ces rocs; d'autant plus que dans une caverne fort proche du ſommet de la montagne, il trouva une chevre morte. Elle n'avoit pû monter ſi haut ſans beaucoup de peine; & s'étant ſans doute échauffée dans ſa marche, le froid l'avoit ſaiſie juſqu'à lui cauſer la mort. A moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elle étoit morte de faim, ou peut-être de quelque vapeur ſulphureuſe qui l'avoit étouffée; ce qui paroît le plus probable, parce que l'Auteur ajoûte qu'elle s'étoit ſéchée juſqu'à tomber preſqu'en poudre. Enfin le

Les Voyageurs ne peuvent dormir.

Ils ſont ſurpris de trouver beaucoup de mouches.

EDENS. 1715.

Guide ayant averti qu'il étoit tems de partir, on ſe remit en marche à une heure après minuit. Comme le chemin ne permettoit plus de mener les chevaux, on laiſſa dans le même lieu quelques hommes pour les garder.

Deux montagnes entre la Stancha & le Pic.

Entre la Stancha & le ſommet du Pic, on rencontre deux montagnes fort hautes, chacune d'un demi mille de marche. La premiere eſt parſemée de petits cailloux, ſur leſquels il eſt aiſé de gliſſer. L'autre n'eſt qu'un amas monſtrueux de groſſes pierres, qui ne tiennent à la terre que par leur poids, & qui ſont mêlées avec beaucoup de confuſion. Après s'être repoſés pluſieurs fois, les Voyageurs arriverent au ſommet de la premiere montagne, où ils prirent quelques rafraîchiſſemens. Enſuite ils commencerent à monter la ſeconde, qui eſt plus haute que la premiere, mais plus ſûre pour la marche, parce que la groſſeur des pierres les rend plus fermes. Ils n'en eſſuyerent pas moins de fatigue pendant une groſſe demie heure, après laquelle ils découvrirent le Pain de ſucre, qui leur avoit été caché par l'interpoſition des deux montagnes.

Ce qu'on découvre du pied du Pain de ſucre.

Au ſommet de la ſeconde ils trouverent le chemin aſſez uni, dans l'eſpace d'un quart de mille, juſqu'au pied du Pain de ſucre, où regardant leurs montres, ils furent ſurpris qu'il fût déja trois heures. La nuit étoit fort claire, & la Lune ſe faiſoit voir avec beaucoup d'éclat. Mais ils voyoient ſur la mer des tas de nuées, qui paroiſſoient au-deſſous d'eux comme une vallée extrêmement profonde. Ils avoient le vent aſſez frais au Sud-Eſt par Sud, où il demeura preſque continuellement pendant tout le voyage. Pendant une demie-heure qu'ils furent aſſis au pied du Pain de ſucre, ils virent ſortir en pluſieurs endroits une vapeur ſemblable à la fumée, qui s'élevant en petits nuages diſparoiſſoit bientôt & faiſoit place à d'autres petits tourbillons qui ſuivoient les premiers. A trois heures & demie, ils ſe remirent à monter dans la plus pénible partie du voyage. Edens & quelqu'autres ne ménageant pas leur marche, parvinrent au ſommet dans l'eſpace d'un quart d'heure; tandis que le Guide & le reſte de la Compagnie n'y arriverent qu'à quatre heures.

Forme & étendue du ſommet du Pic.

Le ſommet du Pic eſt un ovale, dont le plus long diamétre s'étend du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Sud-Eſt. Autant qu'Edens en put juger, il n'a pas moins de cent quarante toiſes de longueur, ſur environ cent dix de largeur. Il renferme dans ce circuit un grand gouffre, qu'on a nommé *Caldera*, c'eſt-à-dire la chaudiere, dont la partie la plus profonde eſt au Sud. Il eſt aſſez eſcarpé ſur tous ſes bords; & dans quelques endroits il ne l'eſt pas moins que la deſcente du Pain de ſucre. Toute la Compagnie deſcendit juſqu'au fond, où elle trouva vers quarante toiſes de profondeur des pierres ſi groſſes que pluſieurs ſurpaſſoient la hauteur d'un homme. La terre, dans l'intérieur de la chaudiere, peut ſe paîtrir comme une ſorte de pâte; & ſi on l'allonge dans la forme d'une chandelle, on eſt ſurpris de la voir brûler comme du ſoufre. Au dedans & au dehors on trouve quantité d'endroits brûlans, & lorſqu'on y leve une pierre on y voit du ſoufre attaché. Au-deſſus des trous d'où l'on voit ſortir de la fumée, la chaleur eſt ſi ardente qu'il eſt impoſſible d'y tenir long-tems la main. La cave où Edens trouva une chevre morte eſt au Nord-Eſt par Eſt, dans l'enceinte du ſommet. Le Guide l'aſſura qu'il s'y diſtilloit ſouvent du véritable eſprit de ſoufre; mais ce Phénoméne ne parut point dans le peu de tems que les Anglois y paſſerent.

Gouffre nommé Caldera.

Diverſes obſervations ſur le Pic.

Edens obſerve que c'eſt une erreur de s'imaginer, avec les Auteurs de

quelques Relations, que la reſpiration ſoit difficile au ſommet du Pic : il rend témoignage qu'il n'y reſpira pas moins facilement qu'au pied. Il n'y mangea pas non plus avec moins d'appétit. Avant le lever du Soleil, il trouva l'air auſſi froid qu'il l'eut jamais reſſenti en Angleterre dans les plus rudes Hyvers. A peine put-il demeurer ſans ſes gants. Il tomba une roſée ſi abondante que tout le monde eut ſes habits mouillés. Cependant le Ciel ne ceſſa point d'être fort ſerein. Un peu après que le Soleil fut levé, ils virent ſur la mer l'ombre du Pic, qui s'étendoit juſqu'à l'Iſle de Gomera ; & celle du ſommet leur paroiſſoit imprimée dans le Ciel comme un autre Pain de ſucre. Mais les nuées étant aſſez épaiſſes autour d'eux, ils ne découvrirent pas d'autres Iſles que la grande Canarie & Gomera. EDENS. 1715.

A ſix heures du matin ils penſerent à partir pour retourner ſur leurs traces. A ſept heures ils arriverent près d'une citerne d'eau, qu'ils n'avoient pas remarquée en montant, & qui paſſe pour être ſans fond. Leur Guide les aſſura que c'étoit une erreur, & que ſept ou huit ans auparavant il l'avoit vûe à ſec pendant les agitations d'un furieux Volcan. Edens jugea que cette citerne (11) peut avoir trente-cinq braſſes de long ſur douze de large, & que ſa profondeur ordinaire eſt d'environ quatorze braſſes. Elle a ſur ſes bords une matiere blanche, que les Anglois, ſur la foi de leur Guide, prirent pour du ſalpêtre. Il s'y trouvoit auſſi dans pluſieurs endroits de la glace & de la neige, l'une & l'autre fort dure, quoique couverte d'eau. Edens fit prendre de cette eau dans une bouteille, & ne fit pas difficulté d'en boire avec un peu de ſucre. Mais il n'en avoit jamais bû de ſi froide. Du côté droit, il y avoit un grand amas de glaçons qui s'élevoit en pointe, & d'où les Anglois s'imaginerent que l'eau couloit dans la citerne. Cave ou citerne qu'Edens trouve à ſon retour.

Trois ou quatre milles plus bas, ils découvrirent une autre cave, qui étoit remplie de ſquelletes & d'os humains. Ils en virent quelques-uns d'une grandeur ſi extraordinaire qu'ils les prirent pour des os de Geans. Mais ils ne purent apprendre d'où venoient tant de cadavres, ni quelle étoit l'étendue de la caverne. Caverne ſépulchrale.

Le 15 d'Août, ils rentrerent à ſix heures du ſoir dans le Port d'Oratava, d'où ils étoient partis.

## *Conjecture ſur l'origine du Pic, avec la deſcription de la Cave des Morts, & des Momies de l'Iſle Tenerife.*

L'Auteur de la ſeconde Relation du Pic, y joint un détail curieux ſur l'Iſle de Ténérife, & ſur les Habitans. Elle n'eſt pas ſon ouvrage ; mais il la tenoit d'un homme fort judicieux, qui avoit vécu vingt ans dans cette Iſle, avec le double titre de Médecin & de Marchand. Après en avoir extrait diverſes remarques pour éclaircir la Relation de Nicols, on a réſervé ce qui concerne l'Hiſtoire naturelle de l'Iſle, & les Momies qu'on y a trouvées, pour former ici un article qui ne mérite pas moins de curioſité que le Pic même. ANONYME. 1652. A qui l'on doit ces obſervations.

L'opinion du Médecin, ou du Marchand, eſt que tout le terroir de Ténerife étant impregné de ſoufre, a pris feu dans (12) les anciens tems ; & que l'Iſle Explication phyſique des apparences du Pic & des environs.

(11) C'eſt apparemment la Cave ou la Grotte qu'on a déja vûe dans l'article précedent.

(12) Voyez l'Hiſtoire de la Societé Royale par le Docteur Sprat, p. 204.

ANONYME. 1652.

entiere, ou la plus grande partie, a ſauté tout à la fois. Alors ſont ſortis des entrailles de la terre quantité de montagnes & de vaſtes rocs, qui paroiſſent aujourd'hui dans tous les cantons de l'Iſle; mais particuliérement dans la partie du Sud-Oueſt: & ſuivant les mêmes idées, la plus grande partie du ſoufre s'étant trouvée au centre de l'Iſle a ſoulevé le Pic à cette hauteur prodigieuſe qui fait (13) l'admiration des Voyageurs. L'Auteur eſt perſuadé que ceux qui obſerveront attentivement, ſur les lieux, la ſituation & la forme de tous ces rochers calcinés, entreront tout d'un coup dans ſon opinion; car ces grandes maſſes ſont couchées autour du Pic, à trois ou quatre milles de diſtance, l'une ſur l'autre, & dans un ordre à faire juger que la terre s'étant enflée par la force du ſoufre, a crevé tout d'un coup, pour vômir des montagnes & des torrens de rochers, qui ont roulé pêle-mêle les uns par deſſus les autres, ſur-tout vers le Sud-Oueſt; car dans cette partie de l'Iſle, depuis le ſommet du Pic juſqu'à la Côte, on voit non-ſeulement de vaſtes amas de ces rocs brûlés, mais juſqu'aux traces d'une infinité de fleuves de ſoufre, dont les ravages ont tellement ruiné le terroir que la ſtérilité paroît ſon partage éternel. Du côté du Nord on ne voit preſqu'aucun rocher.

Mines & mineraux.

L'Auteur conçoit que dans le tems de la grande eruption, il ſortit du fourneau pluſieurs mines de métaux différens. On en remarque encore des traces ſur un grand nombre de rocs, qui ont la couleur, les uns de l'or, les autres de l'argent ou du cuivre; particuliérement dans les *Azulcios*, qui ſont de hautes montagnes de cette partie Sud-Oueſt, où peu de perſonnes ont pénetré. Mais l'Auteur, qui ſe vante d'avoir eu le tems & la curioſité de les viſiter, rend témoignage qu'il y a vû, dans pluſieurs endroits, de la terre blanchâtre, mêlée de pierres bleues, qui ſont couvertes d'une rouille jaune, ſemblable à celle du cuivre ou du vitriol. Il y a remarqué auſſi de petites ſources d'eau vitriolique, qui ne peuvent être éloignées de quelques mines de cuivre.

Faits qui ſervent de preuves.

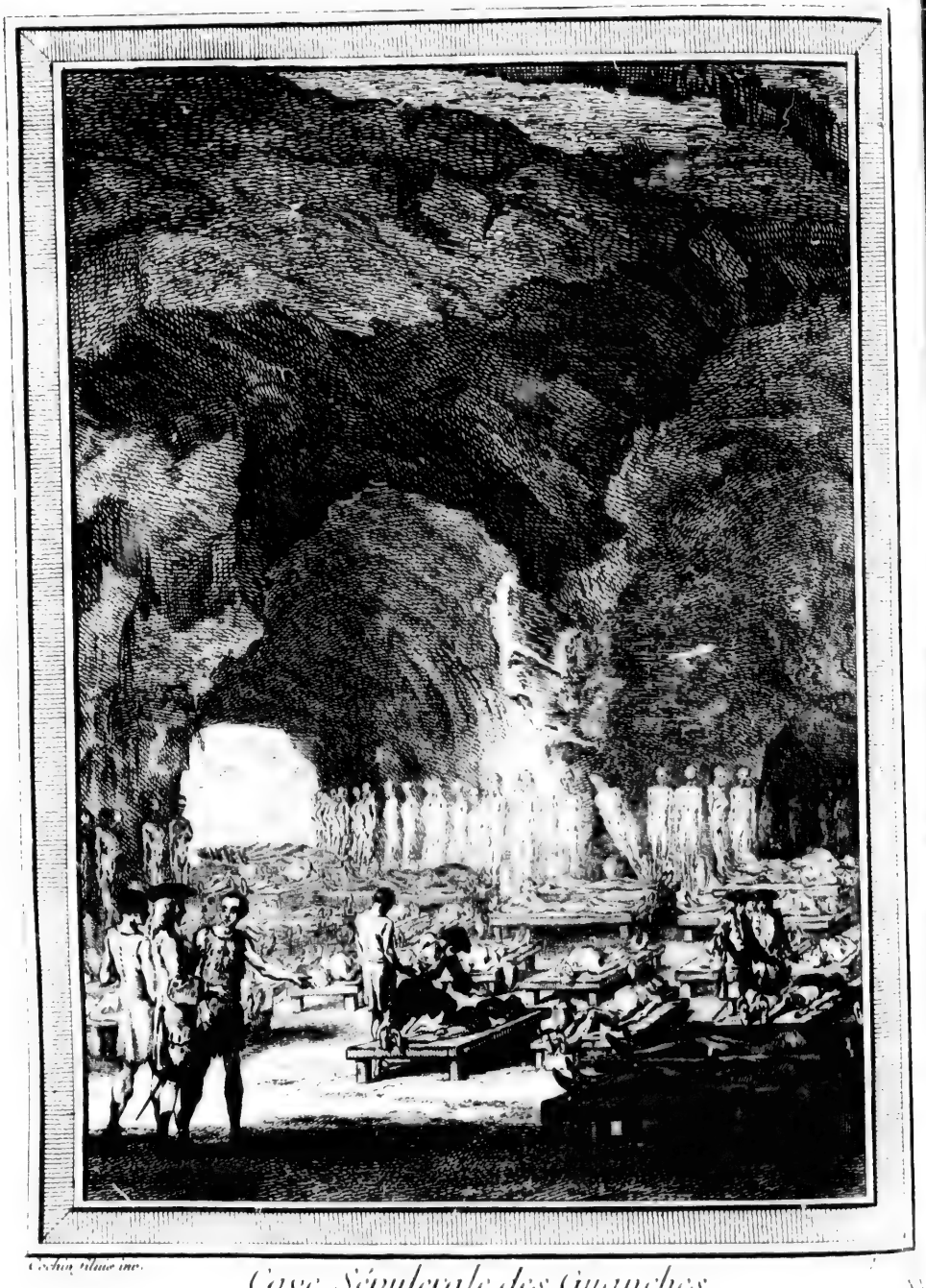
Un Fondeur de cloches, au Port d'Oratava, aſſuroit qu'ayant apporté ſur deux chevaux leur charge de cette terre, il en avoit tiré aſſez d'or pour en faire deux groſſes bagues. Un Portugais qui avoit voyagé dans les Indes occidentales, répetoit ſouvent qu'il ne doutoit pas que l'Iſle de Ténerife n'eût d'auſſi bonnes mines que celles du Méxique & du Perou. Enfin, un ami de l'Auteur avoit tiré de quoi faire deux cuilleres d'argent, de quelques charges de terre qu'il avoit apportées du même côté des montagnes. On y trouve encore des eaux nitreuſes, & des pierres couvertes d'une rouille couleur de ſaffran, qui a le goût du fer.

Le même Ecrivain nous apprend que l'Iſle eſt remplie de ſources d'eau fraîche, qui ont le goût du lait; & qu'à Laguna, où l'eau eſt rare, on l'épure en la filtrant au travers de certaines pierres. Il confirme d'ailleurs la plûpart des obſervations de Nicols.

Caves des morts. A quel titre l'Auteur les viſite.

A l'égard des enterremens, il raconte que ſa qualité de Médecin lui ayant fait rendre des ſervices conſidérables aux Inſulaires, il obtint d'eux la liberté de viſiter leurs cavernes ſépulchrales; ſpectacle qu'ils n'accordent à perſonne, & qu'on ne peut ſe procurer malgré eux ſans expoſer ſa vie au dernier danger. Ils ont une extrême vénération pour les corps de leurs Ancêtres; & la curioſité

(13) On prétend que le Pic de S. Philippe ou de Fuego, une des Iſles du Cap-Verd, s'eſt formé de même. Voyez le Voyage de Roberts dans ces Iſles, p. 416.



Cochin filius inc.

*Cave Sépulcrale des Guanches.*

XV

des Etrangers paſſe chez eux pour une profanation. Dans leur petit nombre & leur pauvreté, ils ſont ſi fiers & ſi jaloux de leurs uſages, que le plus vil de leur nation dédaigneroit de prendre une Eſpagnole en mariage. L'Auteur ſe trouvant donc à *Guimar*, Ville peuplée preſqu'uniquement par les deſcendans des anciens Guanches, eut le crédit de ſe faire conduire à leurs caves. Ce ſont des lieux anciennement creuſés dans les rochers, ou formés par la nature, qui ont plus ou moins de grandeur ſuivant la diſpoſition du terrain. Les corps y ſont couſus dans des peaux de chevres, avec des courroïes de la même matiere, & les coutures ſi égales & ſi unies qu'on n'en peut trop admirer l'art. Chaque enveloppe eſt exactement proportionnée à la grandeur du corps. Mais ce qui cauſe beaucoup d'admiration, c'eſt que tous les corps y ſont preſqu'entiers. On trouve également dans ceux des deux ſexes les yeux, mais fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les levres, & la barbe; & juſqu'aux parties naturelles. L'Auteur en compta trois ou quatre cens dans différentes caves, les uns debout, d'autres couchés ſur des lits de bois, que les Guanches ont l'art de rendre ſi dur, qu'il n'y a pas de fer qui puiſſe le percer.

ANONYME. 1652.

Ce qu'il y trouve.

Un jour que l'Auteur étoit à prendre des lapins au Furet, chaſſe fort exercée dans l'Iſle de Ténerife; ce petit animal, qui avoit un grelot au cou le perdit dans un terrier, & diſparut lui-même ſans qu'on pût reconnoître ſes traces. Un des Chaſſeurs, à qui il appartenoit, s'étant mis à le chercher au milieu des roc & des broſſailles, découvrit l'entrée d'une cave des Guanches. Il y entra; mais ſa frayeur ſe fit connoître auſſi-tôt par ſes cris. Il y avoit apperçu un cadavre d'une grandeur extraordinaire, dont la tête repoſoit ſur une pierre, les pieds ſur une autre; & le corps ſur un lit de bois. Le Chaſſeur devenu plus hardi en ſe rappellant les idées qu'il avoit ſur la ſépulture des Guanches, coupa une grande piéce de la peau que le Mort avoit ſur l'eſtomac. L'Ecrivain de cette Relation rend témoignage qu'elle étoit plus douce & plus ſouple que celle de nos meilleurs gants, & ſi éloignée de toute ſorte de corruption, que le même Chaſſeur l'employa pendant pluſieurs années à d'autres uſages. Ces cadavres ſont auſſi legers que la paille. L'Auteur, qui en avoit vû quelques-uns de briſés, proteſte qu'on y diſtingue les nerfs, les tendons, & même les veines & les arteres, qui paroiſſent comme autant de petites cordes.

Découverte d'une cave & d'un corps.

Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avoit parmi leurs Ancêtres une Tribu particuliere qui avoit l'art d'embaumer les corps, & qui le conſervoit comme un miſtere ſacré qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même Tribu compoſoit le Sacerdoce, & les Prêtres ne ſe mêloient point avec les autres Tribus par des mariages. Mais après la conquête de l'Iſle, la plûpart furent détruits par les Eſpagnols, & leur ſecret perit avec eux. La tradition n'a conſervé qu'un petit nombre d'ingrédiens qui entroient dans cette opération. C'étoit du beurre mêlé de graiſſe d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chevre. Ils faiſoient bouillir cet onguent avec certaines herbes, telles qu'une eſpece de lavande qui croît en abondance entre les roc, & une autre herbe nommée *Lara*, d'une ſubſtance gommeuſe & glutineuſe qui ſe trouve ſur le ſommet des montagnes; une autre plante, qui étoit une ſorte de *Cyclamen* ou de Truffe; la ſauge ſauvage, qui croît par tout dans les montagnes; enfin pluſieurs autres ſimples qui

Art d'embaumer pratiqué par les Guanches.

ANONYME. 1652.

faiſoient dans ce mêlange un des meilleurs baumes du monde. Aprés cette préparation, on commençoit par vuider le corps de ſes inteſtins, & le laver avec une leſcive faite d'écorce de Pins, ſechée au ſoleil pendant l'Eté, ou dans une étuve en Hyver. Cette purification étoit répetée pluſieurs fois. Enſuite on faiſoit l'onction au dedans & au dehors, avec un grand ſoin de la laiſſer ſecher à chaque repriſe. On la continuoit juſqu'à ce que le baume eût entiérement pénetré les cadavres, & que la chair ſe retirant on vît paroître tous les muſcles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération lorſque le corps étoit devenu extrêmement leger. Alors on le couſoit dans des peaux de chevres, comme on l'a déja fait obſerver. Il eſt remarquable que pour éviter la dépenſe, lorſqu'il étoit queſtion des pauvres, on leur ôtoit le crâne. Ils étoient couſus auſſi dans des peaux, mais auſquelles on laiſſoit le poil. Au lieu que celles des riches étoient ſi fines, & paſſées ſi (14) proprement, qu'elles ſe conſervent fort douces & fort ſouples juſqu'aujourd'hui.

Caves des Rois toujours inconnues.

Les Guanches racontent qu'ils ont plus de vingt caves de leurs Rois & de leurs grands hommes, inconnues, même parmi eux, excepté à quelques vieillards qui ſont les dépoſitaires d'un ſi reſpectable ſecret, & qui ne doivent jamais le reveler. Enfin l'Auteur obſerve que la grande Canarie a ſes caves comme Ténerife, & que les Morts y étoient enſevelis dans des ſacs; mais que loin de ſe conſerver ſi bien, les corps y ſont entiérement conſumés.

Les Guanches ont dans ces lieux funebres des vaſes d'une terre ſi dure qu'on ne peut venir à bout de les caſſer. Les Eſpagnols en ont trouvé dans pluſieurs caves, & s'en ſervent au feu pour les uſages de la cuiſine.

Supplément de Scory.

Il ne reſte pour la perfection d'un article ſi curieux qu'à joindre ici quelques remarques du Chevalier Scory. Il nous apprend que les (15) anciens Guanches avoient un Officier public pour chaque ſexe, avec le titre d'Embaumeur, dont le principal office étoit de compoſer une certaine préparation de poudres différentes & de pluſieurs herbes mêlées enſemble, & liées avec du beurre de chevre; qu'après avoir lavé ſoigneuſement les corps morts, ils les frottoient pendant quinze jours avec ce baume, en les expoſant au Soleil & les tournant ſans ceſſe juſqu'à ce qu'ils fuſſent entiérement ſecs & roides: (le tems de cette cérémonie regloit pour les Parens la durée du deüil) qu'enſuite on enveloppoit les corps dans des peaux de chevres, couſues enſemble avec une adreſſe & une propreté merveilleuſe; qu'on les portoit dans des caves profondes, dont l'accès n'étoit permis qu'aux Miniſtres des funérailles, & qu'on les y plaçoit couchés ou debout. Le Chevalier Scory étant à Ténerife avoit vû pluſieurs de ces corps, qui étoient enſevelis depuis plus de mille ans. Cependant il n'ajoûte point à quelles marques on pouvoit leur reconnoître tant d'antiquité. Purchaſs rend témoignage lui-même qu'il avoit vû deux de ces Momies à Londres (*).

(14) Hiſtoire de la Societé Royale par Sprat, p. 209. & ſuiv. On ne trouve rien qui puiſſe faire juger d'où cet art venoit aux Guanches. Ceux qui les font venir d'Afrique pourroient rapporter leur ſecret à la même origine, & le faire remonter même juſqu'à l'Egypte.

(15) Pilgrimage de Purchaſs, p. 783.

(*) *Ibid.*

te-dix — Sa découverte, son nom & ſa ſituation.
glois,
. Son
, dont
e l'Iſle
mmée
avoit

ıitale, — Ses Villes, ſa grandeur & ſes productions.
ode &
'a rien
gé. Le
: porte

beaux
ravers
: a une
ſe aux
'excel-
s; poi-
mons,
donne
que ſes

autre — Iſle de Puerto-Santo.
le leur
e ſont
ins. A
nom-
que de — Les déſerts.

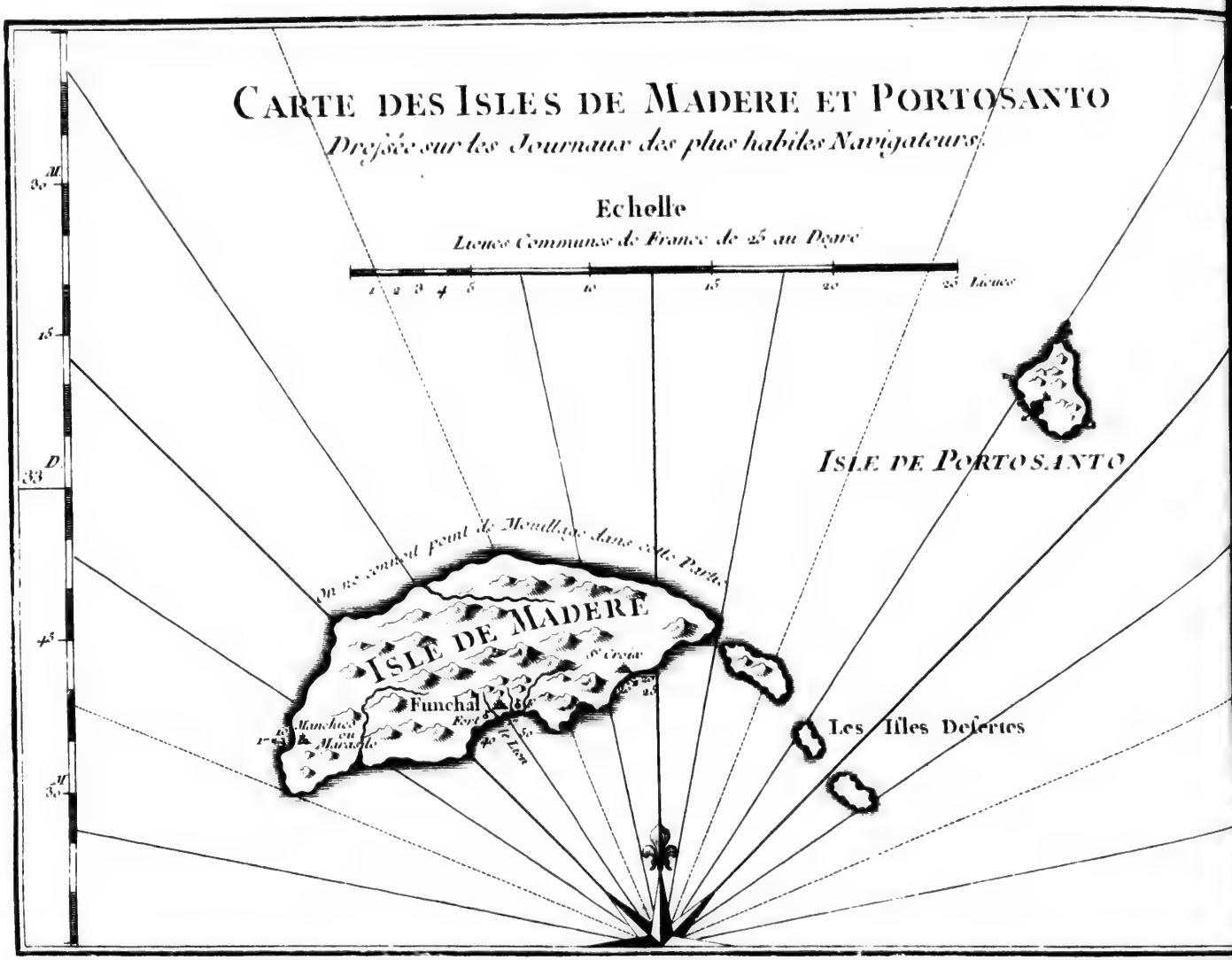
ıce de
ı'a pas — Les Sauvages.

ne ſont
Sud-Eſt
ent dans
es Vaiſ-
roits de
ées auſſi
ion ap-

terre.

(18) Le Chevalier Jean Narbrough dit que les *Déſerts* ſont des Iſles nues & ſtériles, remplies de rochers, & ſans aucune apparence de terre.

(19) Elle eſt au Nord de la Pointe Nord-Eſt de Tenerife, dont elle eſt éloignée de trente lieues & ſoixante de Madere.


CARTE DES ISLES DE MADERE ET PORTOSANTO
Dressée sur les Journaux des plus habiles Navigateurs.
Echelle
Lieues Communes de France de 25 au Degré
1 2 3 4 5 10 15 20 25 Lieues
30 M.
15
33 D.
45
30 M.
Mer sans fond
Mer sans fond point de Mouillage dans cette Partie.
ISLE DE MADERE
Funchal
Manchico ou Marmelo
Les Isles Desertes
ISLE DE PORTOSANTO

Tom II

ANONYME. 1652.

faiſoi
prépa
avec
dans
ſuite
laiſſe
entié
tous l
que l
peaux
pour
crâne.
poil.
qu'ell

Caves des Rois toujours inconnues.

Les
leurs
lards
jamai
comm
loin

Les
ne pe
caves

Supplément de Scory.

Il
rema
avoie
dont
diffé
chevr
pend
ſans
céré
poit
& un
dont
çoit
ſieurs
il n'a
quité.
à Lon

(14)
p. 209
faire j
Ceux

Tom II N°

L'Iſle d
lieues
nommée
nom lui v
elle étoit r
de Palma &
depuis Sai
abordé.

Madere
qui ſe non
bien défen
épargne p
Gouverner
en dernier

Le circu
arbres qu'
deſquelles
ſeconde V
Vaiſſeaux.
lent ſucre.
res, pomm
grenades,
le ſang de
excellens

Du cô
Iſle, nomm
propre œc
livrés à l'A
ſix lieues
mées (18)
l'orchel &

Entre T
ces deux I

(16) L'A
mettant qu

(17) Elle
de France &
il y a des a
ſecours. O
trente mil
huit cens
terre.

(18) Le
les *Deſert*

NICOLS. 1560.

## §. VI.

## *Deſcription de l'Iſle de Madere.*

L'Iſle de Madere eſt ſituée à 32 dégrés de latitude du Nord, & ſoixante-dix lieues de l'Iſle Ténerife au Nord-Eſt. Elle fut découverte par un Anglois, nommée *Macham ;* mais conquiſe enſuite & poſſedée par les Portugais. Son nom lui vient de la multitude d'arbres ſauvages de toutes les eſpeces, dont elle étoit remplie. Cependant on fut perſuadé aſſez long-tems qu'entre l'Iſle de Palma & celle-ci, il y avoit une Iſle, non encore découverte, & nommée depuis Saint Brandon, qui étoit la véritable Madère, où Macham avoit abordé. Sa découverte, ſon nom & ſa ſituation.

Madere produit un revenu conſidérable au Roi de Portugal. Sa Capitale, qui ſe nomme Funchal, eſt fortifiée par un Château. Le Port eſt commode & bien défendu. On admire dans la Ville, l'Egliſe Cathédrale, où l'on n'a rien épargné pour la beauté de l'édifice, & pour l'établiſſement du Clergé. Le Gouvernement eſt formé ſur celui de Portugal, où l'appel des cauſes ſe porte en derniere inſtance. Ses Villes, ſa grandeur & ſes productions.

Le circuit de l'Iſle eſt d'environ trente lieues. Sa terre eſt haute. Les beaux arbres qu'elle produit en abondance, croiſſent ſur des montagnes, au travers deſquelles on a trouvé l'art de conduire l'eau par diverſes machines. Elle a une ſeconde Ville nommée *Machico*, dont la Rade eſt auſſi fort avantageuſe aux Vaiſſeaux. On compte dans l'Iſle de Madere ſix Ingenios, où l'on fait d'excellent ſucre. Elle produit une abondance extrême de toutes ſortes de fruits ; poires, pommes, prunes, dates, pêches, melons, patates, oranges, limons, grenades, citrons, figues ; & des légumes de toute eſpece. L'arbre qui donne le ſang de dragon y croît auſſi. Mais rien ne lui fait tant d'honneur que ſes excellens vins, qui ſe tranſportent dans tous les autres Pays du monde.

Du côté du Nord, à douze lieues (16) de diſtance, on trouve une autre Iſle, nommée Port-Saint, ou *Puerto-Santo*, dont les Habitans vivent de leur propre œconomie. L'Iſle de Madere produiſant (17) peu de bled, ils ſe ſont livrés à l'Agriculture, qui les rend indépendans du ſecours de leurs voiſins. A ſix lieues de Madere, du côté de l'Eſt, on trouve encore quelques Iſles, nommées (18) les Déſerts, qui dans une fort petite étendue ne produiſent que de l'orchel & des chevres. Iſle de Puerto-Santo. Les déſerts.

Entre Ténerife & Madere, la nature a placé, preſqu'à la même diſtance de ces deux Iſles, celle qu'on nomme les (19) Sauvages, ou les *Selvages*. Elle n'a pas Les Sauvages.

(16) L'Auteur Anglois s'eſt trompé en ne mettant que trois lieues.

(17) Elle en tire ordinairement ſa proviſion de France & de l'Iſle de Teneriſe. Cependant il y a des années où elle peut ſe paſſer de ce ſecours. On aſſure qu'en 1455 elle produiſit trente mille *ſtares* Venitiens, qui font dix-huit cens ſoixante-quinze quartiers d'Angleterre.

(18) Le Chevalier Jean Narbrough dit que les *Déſerts* ſont des Iſles nues & ſtériles, remplies de rocs d'une bonne hauteur, qui ne ſont éloignées que d'un mille de la pointe Sud-Eſt de Madere ; qu'il y a de l'eau ſuffiſamment dans l'intervalle, ſans aucun danger pour les Vaiſſeaux. Voyez ſon Voyage aux Détroits de Magellan, p. 3. Ces Iſles ſont appellées auſſi les *Sertors* ou les *Serters*, par corruption apparemment du nom *Déſerts*.

(19) Elle eſt au Nord de la Pointe Nord-Eſt de Tenerife, dont elle eſt éloignée de trente lieues & ſoixante de Madere.

NICOLS. 1560.

plus d'une lieue de tour, & l'on n'y a jamais vû d'arbre ni de fruit. Cependant les chevres y trouvent de quoi se nourrir entre les rochers & les pierres.

SUPPLEMENT. Dapper & quelqu'autres Géographes, comptent Madere entre les Canaries. Mais quoique Nicols joigne sa Description à celle de ces Isles, il est fort éloigné de la comprendre sous le même nom, puisqu'il réduit nettement le nombre des Canaries à sept.

Remarques de divers Ecrivains.

Il est remarquable que plusieurs Ecrivains mettent sous le nom de Madere (20) l'Isle de Puerto-Santo; & qu'en Angleterre comme en Espagne, on dise même assez communément, *les Maderes*. Nous n'avons aucune Relation particuliere de ces deux Isles. La plûpart des Voyageurs ne faisant que toucher à quelqu'un de leurs Ports, & souvent sans y descendre, nous ont laissé peu de lumieres sur l'intérieur du Pays. Cependant on trouve, dans trois Auteurs, diverses Remarques qui méritent de n'être pas négligées. Le premier est (21) *Aluise de Cada Mosto*, qui étoit à Madere en 1455. Son voyage aux Isles du Cap-Verd est inseré dans la (22) Collection Italienne de Ramusio, & trouvera place dans celle-ci. Jean *Ovington*, Chapellain (23) du Roi Guillaume, nous a donné dans son voyage de Surate en 1589 un Chapitre entier sur les propriétés de Madere. Enfin Jean *Atkins*, Chirurgien de Vaisseau, qui a publié son voyage de Guinée, du Brésil, & des Indes Occidentales, entre 1720 & 1723, n'a pas crû devoir supprimer ce qu'il avoit observé dans cette Isle.

Deux Isles sous le nom des Maderes.

Trois Auteurs qui ont parlé de Madere.

Situation de cette Isle.

Madere, qui a tiré son nom de la quantité d'arbres dont elle étoit remplie, est située entre 32 dégrés douze minutes, & 32 dégrés cinquante minutes de latitude, & entre un dégré quinze minutes de longitude. Funnel (24 prétend que par de bonnes observations, il a trouvé que cette Isle est à 32 dégrés vingt minutes de latitude du Nord. La longitude, suivant son calcul, est 18 dégrés quinze minutes, de Londres. Mais il est certain que la latitude est ici trop générale; à moins qu'il n'ait voulu la réduire à Funchal, que les observations du Chevalier Narborough (25) placent 10 dégrés plus au Sud. Dans nos Cartes, Madere est vers 32 dégrés quarante minutes de latitude, & quarante minutes Est de Ferro. Elle a soixante-quinze milles de longueur, sur trente de largeur.

Sa grandeur contestée.

Le Docteur Fryer, dans sa Relation (26) de l'Inde Orientale, assure que c'est la plus grande Isle de l'Océan Atlantique. Mais Ténerife peut lui disputer l'étendue. Quelques Ecrivains modernes donnent à l'Isle de Madere cent quarante lieues de circuit, & d'autres cent soixante; tandis que Cada Mosto, qui paroît approcher beaucoup plus de la vérité, ne lui donne que cent quarante milles. Le même Auteur observe (27) qu'elle a de fort bonnes Rades; mais sans aucun Port. Puerto-Santo n'en est qu'à douze lieues, & se découvre aisément dans un tems serein (28).

(20) Le Chevalier Richard Hawkins dit expressément que les Isles Maderes sont au nombre de deux, l'une nommée la grande Madere, l'autre Porto-Santo. Voyez son Voyage à la Mer du Sud, p. 24.

(21) Son nom a déja paru dans les Sections précédentes.

(22) Volume I. p. 97.

(23) Il servoit d'Aumônier sur le *Beniamin*, Le Capitaine Hamilton l'a censuré sans fondement dans sa Relation des Indes Orientales, imprimée en 1727 à Edimbourg.

(24) Voyez son Voyage, p. 3.

(25) Voyage aux Détroits de Magellan, pag. 3.

(26) Voyages de Fryer, p. 3.

(27) Navigation de Cada Mosto, dans Ramusio.

(28) Voyez ci-dessus Tome I, aux premieres pages.

Ovington, dans ſon voyage de Surate, obſerve que malgré les Relations des Portugais, qui attribuent la premiere découverte de Madere à Jean Gonſalve & Triſtan, ſous la protection de Henri Infant de Portugal, les Habitans de l'Iſle font un récit fort différent. Ils racontent qu'en 1344 un Gentilhomme Anglois (29) qui avoit épouſé une femme fort riche, s'étant embarqué avec elle pour paſſer de Briſtol en France fut pouſſé par des vents impétueux juſques dans cette Iſle. Il y prit terre ; mais la trouvant ſans Habitans & ſans culture, il tomba dans une mélancolie ſi profonde qu'elle le mit au tombeau. Cependant les Matelots remirent à la voile & gagnerent heureuſement la Côte de Barbarie. Ils y trouverent quelques Portugais, auſquels ils firent le récit de leur voyage & de l'Iſle qu'ils avoient quittée, en promettant de la retrouver ſi on leur fourniſſoit des Vaiſſeaux & des hommes. Cette offre parut ſi avantageuſe aux Portugais, que l'ayant propoſée à la Cour de Liſbone, ils obtinrent les ſecours qu'ils deſiroient, avec leſquels ils trouverent effectivement l'Iſle de Madere ; & dans peu d'années ils firent de ce Pays ſauvage un jardin de plaiſir (30).

Nicols. 1560.

Différentes opinions ſur ſa découverte.

Premiere colonie envoyée à Madere.

Suivant Cada Moſto, le Prince Dom Henri envoya la premiere Colonie à Madere, vers l'année 1431, ſous la conduite de Triſtan Teſſora & de Jean (31) Gonzales Zarco, qu'il en nomma Gouverneur. Ils firent entr'eux le partage de l'Iſle. Le canton de Machico échut au premier, & celui de Funchal à l'autre. Les nouveaux Habitans penſerent auſſi-tôt à nettoyer la terre. Mais ayant employé le feu pour détruire les forêts, il leur devint ſi impoſſible de l'arrêter, que pluſieurs perſonnes, entre leſquelles Gonzales (32) étoit lui-même, ne purent échapper aux flammes qu'en ſe retirant dans la mer, où pendant deux jours ils demeurerent dans l'eau juſqu'au cou, ſans aucune nourriture. Madere étoit alors habitée dans (33) quatre parties ; Manchico, Santa-Cruz, Funchal, & Camera de Lobos. C'étoient du moins les principales habitations ; car il y en avoit de moins conſidérables ; & la totalité des Habitans (34) montoit à huit cens hommes, en y comprenant une Compagnie de cent chevaux. Il n'eſt pas ſurprenant que depuis tant d'années ils ſe ſoient multipliés juſqu'à ſe trouver en état, ſuivant le récit d'Atkins, de mettre aujourd'hui dix-huit mille hommes ſous les armes (35).

Forêts brûlées, & danger des Habitans.

En 1601, lorſque Moquet ſe trouvoit (36) dans cette Iſle, elle avoit deux Villes, dont la principale étoit défendue par deux Châteaux. La Garniſon de l'un étoit compoſée d'Eſpagnols, & l'autre de Portugais. La Ville que Moquet appelle Madere, & qu'il devoit nommer Funchal, eſt ſituée dans une vallée, au pied d'une montagne, d'où il ſort, dit-il, une ſi prodigieuſe abondance de ſources, qu'elles cauſent quelquefois des inondations terribles juſqu'à ruiner les Ponts, les Maiſons, les Egliſes, & les autres Edifices. Cette Ville étoit alors de la grandeur de Saint Denis en France, mais fort peuplée,

Situation de Funchal.

(29) C'eſt Machan, dont on a déja parlé. Son hiſtoire eſt racontée différemment au Tome I. & plus au long à la ſuite de cet article.

(30) Voyez ſon Voyage à Surate, p. 4. & ſuiv.

(31) D'autres le nomment Gonzalvo.

(32) Ovington raconte à peu près la même choſe, *ubi ſup.* p. 6.

(33) Là-deſſus quelques-uns ont prétendu que les Chefs avoient diviſé l'Iſle en quatre Parties.

(34) Cada Moſto, *ubi ſup.*

(35) Atkins, Voyage de Guinée, &c. p. 28.

(36) Voyages de Moquet en 1601, p. 17. & ſuiv.

NICOLS. 1560.

à cauſe du grand nombre d'Eſclaves qui l'habitent, & qui vont travailler hors de la Ville dans les Manufactures de ſucre. Jean *de Cloux* qui avoit épouſé la Niéce de Dom Criſtoval de More, Viceroi de Portugal, étoit alors Conſul de France; & toutes les Nations de l'Europe avoient des (37) Facteurs dans l'Iſle.

Deſcription de Funchal & de ſa Baye.

Le Chevalier Narborougk, qui s'y trouvoit en 1669, obſerve que Funchal, ou Fonchiale, c'eſt ainſi qu'il l'écrit, eſt ſitué dans une Baye au Sud de l'Iſle, & fort près de la mer. Elle eſt defendue par un mur & par d'autres fortifications du côté du rivage. Pluſieurs ruiſſeaux d'eau fraîche, dont elle eſt arroſée, viennent ſe jetter dans la Baye par une arche qui paſſe ſous le mur. Le rivage eſt couvert, dans quelques endroits, de cailloux de mer; & dans d'autres, d'un grand nombre de rocs. Le fond eſt fort mauvais dans la partie Orientale de la Rade; cependant les Vaiſſeaux peuvent jetter l'ancre à la portée du canon. On donnoit alors un mille de longueur à la Ville, & trois quarts de large. La Baye eſt à 32 dégrés (38) dix minutes de latitude du Nord. Barbot qui étoit à Madere en 1681, repréſente Funchal au pied d'une montagne, & fort étroite dans ſa longueur. Il ajoûte qu'elle eſt munie de trois Forts ou de trois Châteaux, & que l'Adelantade, ou le Gouverneur du Roi de Portugal, y fait ordinairement (39) ſa réſidence.

Elle ſe nomme proprement Tonchal.

Ovington obſerve que le nom de cette Ville eſt *Tonchal* ou Tonzal, mais qu'on la nomme communément Funchal (40) à cauſe du Fenouil qui y croît en abondance. En 1689, qui eſt l'année de ſon voyage, elle lui parut d'une grandeur fort médiocre. Cependant elle n'avoit pas moins de vingt Egliſes. C'eſt le centre, ou plutôt l'unique lieu du commerce, qui conſiſte principalement en vin & en ſucre. Le ſucre de Madere paſſe pour le meilleur de l'univers.

Les Campagnes de l'Iſle ſont fort montagneuſes, mais elles n'en ſont pas moins fécondes & moins délicieuſes. La Ville eſt rafraîchie par ſept ou huit rivieres, & par quantité de petits ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes. On ne ſçauroit voir ſans admiration la fertilité des lieux les plus hauts. Ils ſont auſſi cultivés que les Plaines d'Angleterre, & le bled n'y croît pas moins facilement. Mais la multitude des nuées qui s'y forment eſt pernicieuſe (41) au raiſin.

Autre idée de la même Ville.

Le Capitaine Urin étoit à Funchal en 1717. Il raconte qu'elle eſt défendue par deux grands Forts, & que ſur un roc à quelque diſtance du rivage elle en a un troiſiéme (42) qui eſt capable d'une bonne défenſe par ſa ſituation. Derriere la Ville, continue-t'il, le terrein s'éleve par dégrés juſqu'aux montagnes, & s'étend en forme de cercle dans l'eſpace de pluſieurs milles. Cette campagne eſt remplie de jardins, de vignobles, & de maiſons agréables; ce qui rend la perſpective charmante. Il tombe des montagnes une abondance de belles eaux, qui ſont conduites aſſez loin par des Aqueducs, & qui ſervent aux Habitans pour arroſer & pour embellir leurs jardins (43).

(37) Voyages de Moquet en 1601. p. 19.

(38) Voyez ſon Voyage au Détroit de Magellan en 1669, p. 3.

(39) Voyez ſa Relation dans la Collection de Churchill, Vol. V. p. 524.

(40) La plûpart des Ecrivains la nomment Funchal, & ne varient qu'entre Fonchal & Fonchiale.

(41) Voyage d'Ovington à Surate, p. 7.

(42) On l'appelle Loo.

(43) Urin, Hiſt. de ſes Voyages, p. 334.

*Vue de la Ville et de la Rade de Funchal Capitale de l'Ile de Madere.*
N°. III

Funchal, dit A
& de l'Evêque, &
roiſſes, pluſieurs
tre ſexe. Les Re
ont la liberté de
gatelles. Le Col
tans, c'eſt un mé
commerce rend
riages.

Le Port eſt in
& de Sud-Oueſt,
plus d'un mille d
côté de l'Oueſt.
quelque vent im
la mer. Les bord
précautions extrê
choiſir des tems
à l'ancre ſous le F
ſi la moindre pa
les Matelots n'or
ge, & d'abando
plus ſûrs à terre
ceſſe tourmenté

Barbot nous a
*rico* & *Santa-Cru*
res, quatre Hôp
teaux & de Maiſ

Les Cartes pa
partie méridion
Port à l'extrémi
quinze, dix-ſept
*Santa-Cruz*, da
l'Iſle. C'eſt entr
Quoique ſon no
qu'elle a une fo
vient généralen
qu'il eſt fort te
Il obſerve à cett
30^e & le 40^e de
ſont non-ſeule

(44) Il eſt Suffr
bonne. Autrefoi
Orientales faiſoit
(45) Voyez Ca
(46) Voyage d'
(47) Barbot (d
chill, p. 524 Vo

Funchal, dit Atkins, qui y étoit en 1720, eſt la réſidence du Gouverneur & de l'Evêque, & forme une Ville (44) grande & bien peuplée. Elle a ſix Paroiſſes, pluſieurs Chapelles, trois (45) Monaſteres d'Hommes & trois de l'autre ſexe. Les Religieuſes ſont moins reſſerrées à Funchal qu'à Liſbone. Elles ont la liberté de recevoir les Etrangers, & d'acheter d'eux toutes ſortes de bagatelles. Le College des Jeſuites eſt un fort bel Edifice. A l'égard des Habitans, c'eſt un mélange de Portugais, de Négres & de (46) Mulâtres, que le commerce rend égaux, & qui ne font pas difficulté de s'allier par des mariages. NICOLS. 1560.

Le Port eſt incommode & dangereux, ſur-tout pendant les vents d'Oueſt & de Sud-Oueſt, qui regnent librement dans la Rade. L'ancrage n'eſt ſûr qu'à plus d'un mille du rivage, ſur un fond de quarante braſſes, & ſeulement du côté de l'Oueſt. Encore eſt-on forcé, lorſque le gonflement des eaux annonce quelque vent impétueux, de tirer les (47) cables & de gagner promptement la mer. Les bords du rivage ſont ſi rudes, que les cargaiſons demandent des précautions extrêmes; & les vents augmentant la difficulté, on eſt obligé de choiſir des tems commodes. A la vérité les petits Bâtimens peuvent demeurer à l'ancre ſous le Rocher du Fort de Loo, qui les garantit du vent d'Oueſt. Mais ſi la moindre partie d'un orage leur fait tourner la proue vers la mer, alors les Matelots n'ont rien à faire de mieux que de gagner promptement le rivage, & d'abandonner leur Vaiſſeau à tous les hazards. Si les logemens ſont plus ſûrs à terre, ils ne ſont gueres plus commodes; car on y eſt (48) ſans ceſſe tourmenté par les mouches & par d'autres inſectes. Mauvais Port à Funchal.

Barbot nous apprend qu'outre Funchal, l'Iſle a deux autres Villes, *Moncerico* & *Santa-Cruz*; qu'elle a trente-ſix Paroiſſes, un College, cinq Monaſteres, quatre Hôpitaux, quatre-vingt-deux Hermitages, & quantité de Châteaux & de Maiſons de Campagne (49). Autres Villes de Madere.

Les Cartes particulieres mettent trois Villes dans Madere, toutes dans la partie méridionnale de l'Iſle. *Maraſylo*, petite Place, avec une Baye & un Port à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle. L'ancrage y eſt excellent, ſur douze, quinze, dix-ſept & vingt braſſes: *Funchal*, vers le milieu d'une grande Baye: *Santa-Cruz*, dans une autre Baye fort ouverte, vers la pointe Orientale de l'Iſle. C'eſt entre cette pointe & Santa-Cruz, que Machico doit être ſituée. Quoique ſon nom ne paroiſſe pas ſur les Cartes, on apprend des Géographes qu'elle a une fort belle Egliſe, avec un Couvent de Bernardines. On convient généralement que l'air de Madere eſt excellent. Ovington (50) aſſûre qu'il eſt fort temperé, & que le Ciel y eſt preſque toujours clair & ſerein. Il obſerve à cette occaſion que les climats, qui ſont, comme Madere, entre le 30^e^ & le 40^e^ dégré de latitude, étant exempts des excès de froid & de chaud, ſont non-ſeulement les plus délicieux, mais encore les plus convenables Leur ſituation.

(44) Il eſt Suffragant du Patriarche de Liſbonne. Autrefois l'Archevêque des Indes Orientales faiſoit ſa réſidence à Funchal.

(45) Voyez Cada Moſto.

(46) Voyage d'Atkins en Guinée, p. 26.

(47) Barbot (dans la Collection de Churchill, p. 524 Vol. V.) confirme ce récit. Il ajoûte que la raiſon qui force les Vaiſſeaux de gagner la mer, eſt pour éviter les Iſles *Deſiertes* ou *Deſerts*.

(48) Barbot, *ibid.* p. 27.

(49) *Idem*, *ibid.* p. 524.

(50) Ovington, Voyage de Surate, p. 7.

NICOLS. 1560.

à la conſtitution humaine, & par conſéquent (51) les plus favorables à la ſanté.

Agrémens de cette Iſle.

Moquet parle de Madere comme du plus charmant ſéjour de l'Univers. L'air, dit-il, y eſt d'une douceur admirable, & l'on ne doit pas être ſurpris que les Anciens y ayent placé (52) les champs Eliſés. Ainſi Moquet ſemble entrer dans l'opinion de ceux qui comptent Madere entre les Canaries.

Mauvais chemins.

Suivant la Deſcription d'Atkins, l'Iſle eſt un amas de montagnes, entremêlées (53) de vallées fertiles. Les parties hautes ſont couvertes de bois, qui ſervent de retraite aux chevres ſauvages. Le milieu contient des jardins, & le bas des vignobles. Les chemins y ſont fort mauvais; ce qui oblige d'y tranſporter le vin dans (54) des barils, ſur le dos (55) des ânes.

Diminution de fertilité à Madere.

La Deſcription que Cada Moſto nous a donnée de Madere ſemble préferable à toutes celles qui ſont venues (56) après lui. Il obſerve que le terrein quoique montagneux, eſt d'une rare fertilité; qu'il produiſoit autrefois juſqu'à trente mille ſtares (57) Vénitiens de bled, & qu'il rendoit ſoixante-dix pour un. Mais que faute d'habileté dans la culture (58) il ne rend plus que trente ou quarante; qu'il eſt rempli de ſources excellentes, outre ſept ou huit rivieres; que ce fut cette abondance d'eau qui fit naître au Prince Henri de Portugal la penſée d'y envoyer des cannes de Sicile; que cette tranſplantation dans un climat plus chaud leur donna tant de fécondité, qu'elles (59) ſurpaſſerent toutes les eſpérances: que le vin y étoit fort bon de ſon temps, quoiqu'alors extrêmement près de ſon origine; & l'abondance ſi grande, que les tranſports étoient déja conſidérables. Entre les vignes qui furent portées à Madere, le Prince Henri fit choiſir à Candie quelques ceps de Malvoiſie, qui réuſſirent parfaitement. En général le terroir de Madere eſt ſi favorable aux vignobles, qu'on y voit plus de grappes que de feuilles, & qu'elles y ſont (60) d'une groſſeur extraordinaire. On y trouve auſſi, dans ſa perfection, le raiſin noir qui ſe nomme *Pergola*. Cada Moſto ajoûte que les Habitans (61) commençoient alors la vendange à Pâques.

Vins de Madere.

L'Iſle ne produit rien avec tant d'abondance que du vin. On en diſtingue trois ou quatre eſpeces, qui viennent des ceps de Candie: Celui qui a la couleur du Champagne a peu de réputation. Le pâle eſt beaucoup plus fort. La troiſiéme eſpece, qu'on nomme Malvoiſie, eſt véritablement délicieuſe. La quatriéme eſt le *Tinto*, qui n'eſt pas moins coloré que la Malvoiſie, mais qui

(51) Moquet, *ubi ſup.* p. 17. & ſuiv.

(52) Narborough dit que le terrain eſt formé de collines irrégulieres, qui ſont couvertes de bois charmans.

(53) *Ibid.*

(54) Quelques Anciens ont mis leur Elyſium aux Iſles fortunées, qui étoient les Canaries.

(55) Voyage d'Atkins en Guinée, &c. p. 23 & ſuiv.

(56) Vers 1455, c'eſt-à-dire, 35 ans après la découverte.

(57) Le *ſtare* eſt une meſure de grains, qui peſe trois livres. *Ogilby*, p. 744.

(58) Ovington confirme cette diminution de fertilité, & prétend qu'après avoir donné dans l'origine ſoixante pour un, la terre ne rapporte plus qu'environ vingt-cinq. Il obſerve enſuite qu'il y a des années où le bled manque à Madere, juſqu'à mettre l'Iſle dans le danger de la famine. *Voyage à Surate*, p. 10. Le Capitaine Uring aſſure que l'Iſle ne produit guéres que ſa proviſion pour trois mois, & qu'elle tire le reſte des autres Pays. *Voyage d'Uring*, p. 334.

(59) Atkins, *ubi ſup.*

(60) Ovington obſerve qu'après l'incendie des Bois dont on a parlé, les cendres cauſerent cette extrême fertilité.

(61) Cada Moſto, dans Ramuſio, Vol. I. pag. 98.

lui eſt fort inférieur par le goût. On le mêle avec d'autres vins, autant pour les conſerver que pour leur donner de la couleur. Cada Moſto remarque qu'en le faiſant cuver on y jette une ſorte de pâte, compoſée de la pierre de *Jeſſ* qu'on pile avec beaucoup de ſoin, & dont on met neuf ou dix livres dans chaque pipe. Le vin de Madere a cette propriété, qu'il ſe perfectionne, ou, s'il a ſouffert quelque altération, qu'il ſe répare à la chaleur du Soleil. Mais il faut pour cette opération, que la bonde ſoit ouverte, & qu'il puiſſe recevoir l'air (62). NICOLS. 1560.

Le produit d'un vignoble ſe partage avec égalité entre le Propriétaire & ceux qui cueillent & qui preſſent le raiſin. Cependant on voit la plûpart des Marchands s'enrichir, tandis que les Vignerons & les Vandangeurs languiſſent dans la pauvreté. Les Jeſuites étant en poſſeſſion du meilleur vignoble de Malvoiſie en tirent un profit conſidérable. Partage du profit. Malvoiſie des Jeſuites.

On compte qu'années communes l'Iſle de Madere donne vingt mille pipes de vin. Il s'en conſume huit mille entre les Habitans, & le reſte ſe tranſporte aux Indes Occidentales & dans d'autres Pays, mais particuliérement à la Barbade où les Anglois le préferent à toutes ſortes (63) de vins de l'Europe.

Atkins prétend, comme Ovington, que les cendres des bois brûlés, aux premiers temps de la découverte, donnerent beaucoup de fécondité aux Cannes (64) de ſucre, mais qu'un ver, qui commença bientôt à s'y introduire, ayant ruiné les Plantations, elles furent changées en vignobles qui dédommagerent les Habitans par l'excellence de leurs vins. Celui qu'on appelle Malvoiſie eſt un cordial admirable, & le meilleur appartient aux Jeſuites de Funchal. La vendange ſe fait aujourd'hui dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre, & le produit annuel monte à vingt-cinq mille pipes. Suivant le même Auteur, Madere n'a proprement que deux ſortes de vins; l'un brunâtre; l'autre rouge, qu'on nomme *Tinto*, & qui, ſuivant l'opinion commune, tire ce nom, de ce qu'en effet il eſt teint; quoique les Habitans s'obſtinent à le déſavouer (65). Cauſes de fertilité.

Madere produit une ſinguliere abondance de pêches, d'abricots, de prunes, de ceriſes, de figues & de noix. Les Négocians Anglois à qui l'on a permis de réſider dans cette Iſle, y ont tranſporté d'Angleterre des groſeilles, des framboiſes, des noiſettes, & d'autres fruits, qui ont mieux réuſſi dans un climat chaud, que la plûpart des fruits de Madere ne font ſous un Ciel auſſi froid que le nôtre. La *Banane* eſt eſtimée (66) des Habitans avec une ſorte de vénération, comme le plus délicieux de tous les fruits; juſqu'à ſe perſuader que c'eſt le fruit défendu, ſource de tous les maux du genre humain. Pour confirmer cette opinion, ils alleguent la grandeur de ſes feuilles, qui ont aſſez de largeur pour avoir ſervi à couvrir la nudité de nos premiers Peres. C'eſt comme un crime à Madere de couper une banane avec un couteau, parce qu'on voit enſuite dans la ſubſtance du fruit quelque reſſemblance avec l'image du Sauveur crucifié. Fruits de l'Iſle. Banane pris pour le fruit défendu.

(62) Voyage à Surate, p. 8. & ſuiv.

(63) *Ibid.* p. 9. Le Capitaine Uring dit qu'il s'en fait entre vingt & trente mille pipes, dont la plus grande partie eſt achetée par les Anglois pour leurs Colonies d'Amérique. Voyez ſon Voyage, p. 334.

(64) Dapper qui écrivoit long-tems avant l'alteration dont parle Atkins, dit que l'herbe étoit alors ſi haute, qu'on étoit obligé de la brûler, ce qui rendoit la terre fort féconde.

(65) Atkins, Voyage en Guinée, &c. p. 24.

(66) Ou *Banana*.

NICOLS. 1560.

Les Habitans font de leurs citrons (67) une ſorte de confiture fort délicate, qu'ils appellent *Sucket*, dont ils font partir tous les ans pour la France la charge de deux ou trois petits Vaiſſeaux. Le ſucre qu'ils y font entrer ſe tranſporte rarement, parce qu'il eſt lui-même (68) fort rare. On en preſcrit l'uſage avec ſuccès pour la maladie Angloiſe, qu'on appelle *Conſomption.*

Sucket, confiture.

Cedre & Naſſo.

Entre les arbres, Cada Moſto vante beaucoup le Cedre & le *Naſſo* (69) de Madere. Le premier eſt fort haut, fort gros & fort droit. Son odeur eſt d'un agrément ſingulier. On en fait de belles planches, qui ſervent particuliérement pour les lambris. Le *Naſſo* eſt couleur de roſe. Outre les planches, on en fait des bois de fuſil, & des arcs d'un excellent reſſort. On envoye les arcs aux Indes Occidentales, & les planches en Portugal (70).

Atkins découvrit dans les jardins de Madere une curioſité qui lui parut fort extraordinaire. C'eſt la fleur immortelle (71), qui étant cueillie dure pluſieurs années ſans ſe faner. Elle croît comme la ſauge, & la fleur reſſemble à celle de la camomille. L'Auteur en prit pluſieurs, qui ſe trouverent auſſi blanches & auſſi fraîches à la fin de l'année, qu'au moment qu'il les avoit cueillies.

Cada Moſto rapporte que de ſon tems l'Iſle étoit abondante en toutes ſortes de Beſtiaux & que les montagnes renfermoient beaucoup de ſangliers. Les Perdrix & les Phaiſans ſont communs dans l'Iſle. On y voit des Phaiſans blancs. Mais il n'y a point d'autres animaux ſauvages, excepté des cailles. Quelques Habitans raconterent à l'Auteur que dans l'origine de l'Etabliſſement on y trouva un nombre incroyable de pigeons, qui ſe laiſſoient prendre avec un lacet qu'on leur jettoit au cou, & qui ne ſe défiant d'aucune trahiſon regardoient ſtupidement l'Oiſeleur tandis (72) qu'il concertoit ſa perte. Il ajoûte que ce récit lui parut d'autant plus vraiſemblable qu'on voyoit encore la même choſe dans quelques Iſles nouvellement découvertes (73).

Peu d'animaux ſauvages.

Proviſions de l'Iſle.

Les principales proviſions de l'Iſle ſont le chevreau, le porc, le veau, qui eſt communément aſſez maigre, les légumes, les oranges, les noix, les figues, les yams, les bananes, &c. Comme il n'y a point de (74) Marchés fixes, la Campagne envoye dans les Villes ce qu'elle juge néceſſaire à la conſommation. Uring ſe plaint qu'ordinairement les alimens y (75) ſont fort chers. Le Commerce ſe fait par des échanges. Atkins obſerve que les proviſions qu'on reçoit le plus volontiers à Madere ſont la farine, le bœuf, le pilchard & le hareng, le fromage, le beure, le ſel & l'huile. Ce qu'on recherche après ces alimens, ce ſont des chapeaux, des perruques, des chemiſes, des bas, toutes ſortes de groſſes étoffes, & de (76) draps fins, ſur tout les noirs, qui ſont la couleur ordinaire des Portugais. On demande auſſi des meubles & des uſtenciles, comme de la vaiſſelle d'étain, des chaiſes, des écritoires, du papier, des livres

(67) Moquet vante quantité d'autres confitures, qui ſe tranſportent auſſi, p. 19. Cada Moſto rend le même témoignage de ſon tems, pag. 98.

(68) Ovington, *ubi ſup.* p. 10.

(69) D'autres nomment par préference le Dragon & le Gayac, qui eſt pourtant fort médiocre à Madere. Voyez le Parf. Géogr.

(70) Cada Moſto, *ubi ſup.*

(71) Atkins, Voyage en Guinée, p. 17.

(72) Alcaforado s'eſt fort étendu ſur la familiarité des oiſeaux.

(73) Cada Moſto, dans Ramuſio, p. 97.

(74) Voyage de Guinée par Atkins, p. 20.

(75) Voyez ſes Voyages, p. 335.

(76) Uring dit que les Habitans tirent leur parure d'Angleterre, & leur linge de Hollande, par les Vaiſſeaux Anglois.

de compte, &c. Les Habitans donnent du vin en échange (77); le vin commun ſur le pied de trente Milreys la pipe; la Malvoiſie ſur le pied de ſoixante. Chaque Milrey monte à douze ſchellings & demi, dont ſix & demi ſe payent en marchandiſes de la même valeur, & ſix en billets. Mais lorſqu'il eſt queſtion d'un envoi conſidérable ils accordent pour cent, quarante ou cinquante. Comme ils tranſportent enſuite ces (78) marchandiſes au Breſil, elles ſont quelquefois d'une grande cherté à Madere. NICOLS. 1560.

Les Marchands Anglois qui réſidoient à Madere pendant le ſéjour qu'Ovington fit dans cette Iſle n'étoient qu'au nombre de douze. Ils vivoient ſuivant les uſages de leur Patrie, ſe traitant fort bien dans leurs Maiſons de Campagne & n'épargnant rien pour ſe rendre la vie agréable. Là, ils s'aſſembloient entr'eux ſous des berceaux d'orangers, & de limoniers, rafraîchis continuellement par des ruiſſeaux d'eaux vive. Rien n'approche de la ſcene qu'ils avoient devant les yeux. Les collines étoient couvertes de vignobles, & les vallées remplies de fruits qui parfumoient l'air. Les boſquets & les allées d'arbres jettoient de la variété dans cette perſpective, & la rendoient encore plus riante. L'air étoit ſerein. Le chant des oiſeaux y faiſoit entendre une mélodie continuelle. La mer & les Vaiſſeaux formoient un autre point de vûe plus éloigné. Enfin, de quelque côté qu'ils tournaſſent les yeux, ils trouvoient ſans ceſſe de nouveaux charmes (79) dans cette admirable diverſité d'objets dont ils étoient environnés. Remarques particulieres d'Ovington. 1689. Délicieuſe ſituation de douze Anglois.

Dans le tems de la vendange, les pauvres n'ont gueres d'autre nourriture, que le pain & le raiſin. Sans cette ſobriété, il leur ſeroit difficile d'éviter la fievre dans une ſaiſon ſi chaude; & les plaiſirs des ſens auſquels ils s'abandonnent ſans réſerve, joints à l'excès de la chaleur, ruineroient bientôt les plus vigoureux tempérammens. Auſſi les Portugais mêmes les plus riches s'impoſent-ils des regles de ſobriété dont ils ne s'écartent preſque jamais. Ils ne preſſent jamais leur Convives de boire. Les domeſtiques qui ſervent dans un repas ont toujours la bouteille à la main, mais ils attendent ſi éxactement l'ordre des Maîtres pour leur offrir du vin, qu'un ſimple ſigne ne ſeroit pas entendu. Cette affectation de tempérance eſt portée ſi loin, qu'un Portugais n'oſeroit uriner dans les rues, parce qu'il s'expoſeroit (80) au reproche d'ivrognerie. Sobriété des Portugais.

Les Habitans de Madere ont beaucoup de gravité dans leur parure, & portent communément le noir, par déférence, comme Ovington ſe l'imagine, pour le Clergé de l'Iſle, qui s'y eſt mis en poſſeſſion d'une extrême autorité. Mais ils ne peuvent être un moment ſans l'épée & le poignard. Les Valets mêmes ne [illegible] ces ornemens inſéparables. On les voit ſervir à table, l'aſſiete [illegible], & l'épée au côté, juſques dans les plus grandes chaleurs; & leurs épées ſont d'une longueur extraordinaire. Leur parure à Madere.

Les Maiſons n'ont rien néanmoins qui ſente le faſte. L'édifice & les meubles ſont de la même ſimplicité. On voit peu de Bâtimens qui ayent plus d'un Leurs maiſons.

(77) Dapper y joint le ſucre, le miel, la cire, les oranges, les citrons & les limons, les grenades & le cuir. Dampiere y ajoûte le maddar. Ce grand commerce avec quantité Nations rend les Habitans de Madere plus civils que ceux des Canaries. Cada Moſto obſerve qu'ils ont de la cire & du miel, mais en petite quantité, p. 98.

(78) Atkins, *ubi ſup.* p. 25.

(79) Voyage à Surate d'Ovington, p. 12, & ſuiv.

(80) *Ibid.* pag. 24.

OVINGTON. 1689.

étage. Les fenêtres ſont ſans vîtres & demeurent ouvertes pendant tout le jour. Le ſoir, elles ſe ferment avec des volets de bois. Le Pays ne produit (81) aucun animal venimeux. Mais il s'y trouve un nombre infini de lezards, qui nuiſent beaucoup aux fruits & aux raiſins. Les ſerpens & les crapaux qui multiplient prodigieuſement aux Indes, s'accommodent peu de l'air de Madere (82).

Nul animal venimeux.

Cauſe de l'alteration du terroir.

L'Iſle a beaucoup perdu de ſa fertilité depuis l'origine de ſes plantations. A force de fatiguer la terre on a tellement diminué ſa force, qu'on eſt obligé dans pluſieurs endroits de la laiſſer repoſer pendant trois ou quatre ans; & lorſqu'elle ne produit rien après ce terme, elle eſt regardée comme abſolument ſtérile. Cependant on n'attribue pas moins cette altération à la molleſſe des Habitans qu'à l'affoibliſſement du terrain. Tous les vices, & ſur-tout celui de l'incontinence, regnent à Madere dans toutes les conditions. L'exemple des hommes a comme autoriſé les femmes à ſatisfaire auſſi leurs inclinations déreglées. Elles n'en perdent jamais l'occaſion, particuliérement avec les Etrangers. Ovington rejette une partie de ce déſordre ſur l'uſage établi de ſe marier ſans ſe connoître, & ſouvent ſans s'être vûs. Il raconte que pendant ſon ſéjour à Madere, une jeune homme fort riche devant épouſer une jeune perſonne qui l'étoit auſſi, les deux Parties étoient arrivées à la veille de leur mariage, ſans avoir jamais eu l'occaſion de ſe voir. Cependant une curioſité peu conforme à l'uſage conduisit [illegible]me homme chez celle qui devoit être ſa femme. Il y fut bien reçu; mais [illegible]dis qu'il y étoit, la hazard lui fit entendre la voix de deux jeunes filles, qui s'entretenoient dans une chambre voiſine. Il y jetta auſſi-tôt les yeux par le trou de la ſerrure, en priant qu'on lui fît diſtinguer ſa femme. Demain, lui dit-on. Il ſera aſſez tems demain. La principale précaution qu'ils apportent au mariage des filles regarde la famille de l'homme & ſon origine, pour ſe garantir de toute alliance avec les Juifs & les Mores, qui ſont en grand nombre à Madere. Les hommes n'ont point la même délicateſſe dans le choix de leurs femmes; mais on regarde comme la derniere baſſeſſe de prendre pour une jeune fille un mari qui n'eſt pas de la même Religion; & cette rigueur s'étend juſqu'aux Anglois, avec la ſeule différence qu'ils deviennent propres à recevoir les Portugaiſes en ſe faiſant Catholiques, au lieu que la tache des Juifs ou des Mores n'eſt pas même effacée par ce changement. Cependant il arrive quelquefois qu'on paſſe ſur l'objection en faveur des richeſſes; mais on a vû rompre auſſi des mariages qui n'avoient pas eu d'autre défaut, & la déciſion des Caſuiſtes s'accorder là-deſſus avec l'inclination des Parties. Ovington déclare plaiſamment qu'il n'auroit jamais regardé la ſobriété & la continence comme un obſtacle au mariage. Cependant une Dame de Madere, qui ſe propoſoit de donner ſa fille à un jeune homme de la Ville, ayant appris qu'il avoit toujours joui d'une ſanté parfaite, ſans s'être amuſé avec les femmes de mauvaiſe vie, & ſans avoir jamais gagné de maladie honteuſe, conclut que tant de ſageſſe ne pouvoit venir que d'une conſtitution foible, & ne le crut pas propre à devenir ſon (83) gendre.

Singularité de leurs mariages.

Difference que les Portugais mettent entre les Juifs & les Anglois.

Raiſons biſarres d'un refus.

(81) Tous les poiſons, dit l'Auteur, étant ou chauds, comme l'Euphorbium, ou froids, comme l'opium, ou ſecs, comme le vitriol, il ſemble que ces qualités ou leur mélange devroient plutôt ſe trouver à Madere qu'en Irlande, qui eſt un Pays humide & par conſéquent moins propre à former toutes ces cauſes. Cependant l'Irlande a des animaux venimeux & Madere n'en a point.

(82) *Ibid.* pag. 15-18.

(83) *Ibid.* pag. 18. & ſuiv.

OVINGTON. 1682.

Le meurtre est dans une sorte d'estime à Madere. Il y est devenu comme une marque de distinction ; & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ses mains dans le sang d'autrui. La source de ce détestable usage est la protection que l'Eglise accorde aux Meurtriers. Ils trouvent un azile inviolable dans les moindres Chapelles, qui sont en grand nombre. Funchal en est rempli, & les Campagnes mêmes en ont plusieurs. L'indulgence qu'on a pour un crime de cette nature est la honte de l'humanité. C'est assez qu'un Criminel puisse toucher le coin de l'Autel, pour braver toutes les rigueurs de la Justice. Le plus rude châtiment qu'il ait à craindre est le banniſſement ou la prison, dont il peut même se racheter par des présens.

Le meurtre trop libre à Madere.

Le Clergé est si nombreux qu'il paroît surprenant que tant de riches Ecclésiastiques puissent être entretenus dans ce dégré d'opulence par le travail d'un si petit nombre d'Habitans. Pour diminuer l'étonnement, les Portugais répondent qu'on n'admet personne au Sacerdoce s'il ne jouit déja de quelque bien qui l'empêche d'être à charge à l'Eglise. On se garde bien d'y recevoir ceux qui sont descendus de race Juive ou More. Cependant il y a une Eglise, nommée Saint Jacques, où l'on permet aux Prêtres Afriquains d'officier. Les Jesuites tiennent le premier rang entre les Ordres Religieux. On n'est pas surpris qu'Ovington, qui (84) étoit Prêtre de l'Eglise Anglicane, les maltraite un peu ; mais c'est pousser trop loin la haine que de vouloir faire passer, sans preuves, la reputation d'honnêteté dont ils jouissent, pour un voile dont ils ont l'adresse de couvrir leurs désordres ; & les Auteurs de ce Recueil sont encore plus coupables lorsqu'ils avertissent ici malignement qu'Ovington doit être crû sur l'article du Clergé, parce qu'il étoit lui-même Ecclésiastique (85).

Richesse du Clergé.

L'Eglise des Jesuites surpasse toutes les autres en richesse & en beauté. L'Auteur eut l'occasion de la voir dans tout son lustre, le jour où l'on célebroit la Fête de S. Ignace. Les ornemens extraordinaires, la musique, & les illuminations composoient un spectacle magnifique. Près de cette Eglise est un fameux Hôpital pour les maux vénériens. L'Auteur vit plusieurs Malades qui lui parurent des objets fort dégoûtans. Mais si l'on a la liberté de les voir, il ne faut laisser rien échapper qui les offense ; car dans la plus humiliante situation ils conservent toute leur fierté. Ovington ne vit qu'une femme qui donnoit quelques marques de confusion & de repentir (86).

Eglise des Jesuites.

Hopital pour les maux vénetiens.

Les Eglises sont les lieux où l'on ensevelit les Morts. On orne avec beaucoup de soin le cadavre ; mais on l'enterre sans cercueil, & l'on ne manque pas de mêler de la chaux avec la terre, pour le consumer plus promptement ; de sorte qu'en moins de quinze jours sa place peut être remplie par un autre corps. Comme l'Eglise Romaine a décidé sur le sort des Hérétiques, elle ne traite pas leurs cadavres avec beaucoup de ménagement. Les Anglois qui meurent à Madere sont moins considerés que les carcasses mêmes des bêtes ; car on leur refuse toutes sortes de sépultures, & leur partage est d'être précipités dans la mer. Ovington rapporte un exemple de cet usage, qu'il traite de barbarie, dans un Marchand Anglois qui mourut sous ses yeux. Tous les Marchands de la même Na-

La sépulture refusée aux Hérétiques.

(84) On a déja remarqué qu'il étoit Chapelain du Roi Guillaume, & qu'il servoit en qualité d'Aumônier sur un Vaisseau de Roi, nommé le *Benjamin*.

(85) Voyez le Voyage d'Ovington ; p. 23. & suiv.

(86) *Ibid.* pag. 25. 26.

OVINGTON. 1682.

tion voulant l'enterrer avec décence, & le ſauver du moins de la rigueur du Clergé, prirent le parti de le tranſporter entre les rochers, dans l'eſperance qu'il y ſeroit à couvert des recherches eccléſiaſtiques. Mais ils furent trahis dans leur marche. Les Portugais ſe rendirent en foule au lieu de la ſépulture, exhumerent le corps, & l'expoſerent aux inſultes publiques; après quoi ils le jetterent dans l'Océan. On en uſe de même aux Indes Orientales, dans tous les Pays de la domination Portugaiſe. Il n'y a pas de lieu qui paroiſſe aſſez vil pour y enterrer un Hérétique. On appréhende que les vapeurs de ſon cadavre n'infecte toute l'étenduë d'un canton Catholique. Cependant la haine des Prêtres ſe laiſſe quelquefois adoucir par une ſomme d'argent. L'Auteur rapporte l'exemple d'un enfant qui avoit été ſecrettement enterré, & pour lequel on obtint grace, à des conditions, qui devroient paroître fort étranges ſi le récit d'Ovington avoit ici plus de vraiſemblance. Mais comme il n'en parle que ſur le témoignage d'autrui, on peut ſuppoſer qu'il a prêté trop facilement l'oreille à des fables. Il raconte donc que le Clergé Portugais exigea que l'enfant fut exhumé, pour recevoir le Baptême des Catholiques; & qu'après cette cérémonie (87), il conſentit qu'on lui rendît la ſépulture.

La même pratique s'exerce aux Indes.

Exception peu vraiſemblable.

Chanoines de Madere.

Les Chanoines de l'Egliſe Cathédrale jouiſſent du plus heureux ſort du monde, dans une condition également éloignée de la pauvreté & du travail. Leur régle les oblige à la vérité de ſe rendre à l'Egliſe dès quatre heures du matin. Mais comme cette heure ne favoriſe point aſſez le goût qu'ils ont pour le repos, Ovington a remarqué qu'ils ont ſoin tous les jours de faire retarder l'horloge, afin qu'elle faſſe entendre quatre heures, lorſqu'il en eſt réellement cinq; & par cet artifice, ils ménagent tout à la fois leur ſommeil & leur réputation.

Embarras des Anglois à l'occaſion de quelques-uns de leurs Matelots convertis par les Jeſuites.

Au reſte cette cenſure, dont on s'efforce ici d'adoucir les termes, doit paroître aſſez pardonnable à l'Auteur Anglois, après le chagrin que ſon Capitaine eſſuya de la part des Eccléſiaſtiques de Madere. Il en rejette la principale cauſe ſur les Jéſuites, en les accuſant d'un excès de zèle pour leur Religion; mais il eſt ſurprenant qu'il prétende leur en faire une offenſe. Quelques Matelots Anglois qui ſçavoient la langue Portugaiſe ayant été bien reçus au College des Jeſuites, prirent du goût pour la Religion Romaine, & s'en firent expliquer les principes. Leur Vaiſſeau ſe diſpoſoit à partir. Ils ſe trouverent abſens à la revûe que leur Capitaine fit de l'Equipage. On devina aiſément qu'ayant pris la réſolution de ſe faire Catholiques ils avoient renoncé au voyage des Indes. Le Capitaine s'adreſſa au Gouverneur, qui ordonna, pour ſatisfaire la Nation Angloiſe, qu'on fit quelques recherches dans la Ville. Mais ſon autorité n'alloit pas juſqu'à pouvoir forcer le College des Jeſuites. Cependant le jour du départ étant fixé pour les Anglois, ils ſe rendirent à bord, d'où ils envoyerent au rivage leur Pinace bien armée, dans l'eſpérance d'y enlever quelques Pêcheurs & de les faire ſuppléer à la place de leurs Matelots. En croiſant dès le premier jour, le hazard leur fit rencontrer deux Eccléſiaſtiques, qui ſe rendoient à Funchal dans une Barque. Les deux Réverends, comme l'Auteur les appelle, furent extrêmement ſurpris de ſe voir arrêtés par une trouppe de Matelots; mais leur douleur ſurpaſſa beaucoup leur étonnement lorſqu'on leur déclara qu'il falloit dire adieu au délicieux ſéjour de Madere & ſe preparer au

Ils arrêtent deux Prêtres par repréſailles.

(87) *Ibid.* pag. 27.

voyage des Indes. Ils demanderent la liberté d'écrire au Gouverneur. Leur lettre, dont ils ne refuſerent pas la lecture aux Anglois, contenoit des prieres & des inſtances paſſionnées pour être ſecourus à toutes ſortes de prix. Le Capitaine écrivit en même tems au Conſul de ſa Nation pour juſtifier ſa conduite. OVINGTON. 1682.

A l'arrivée de ces deux lettres, l'allarme ſe répandit dans toute la Ville, & le Peuple auſſi animé que le Clergé déclara que ſi l'on ne ſe hâtoit de lui rendre ſes Prêtres, toute la Nation Angloiſe en porteroit la vengeance à Madere. En effet les Marchands qui demeuroient dans l'Iſle commencerent à trembler pour leur ſûreté. Ils tenterent inutilement toutes ſortes de moyens pour appaiſer la populace, qui couroit dans les rues en redemandant ſes Prêtres & maudiſſant les Hérétiques. Enfin craignant que l'obſtination du Capitaine ne les expoſât bientôt aux dernieres violences, ils demanderent la permiſſion de ſe rendre à bord, pour lui faire entendre raiſon; & dans le doute du ſuccès ils porterent avec eux tout leur argent, réſolus de ne pas retourner dans la Ville s'ils ne tiroient aucun fruit de leur négociation. Mais le Capitaine, après les avoir entendus, comprit qu'il ne pouvoit retenir les Priſonniers ſans cauſer un tort conſidérable à l'Angleterre. La différence étoit extrême entre des Matelots fugitifs, qui prenoient volontairement le parti de l'abandonner, & deux Eccléſiaſtiques qu'il prétendoit arracher malgré eux à leur Patrie. Enfin s'étant déterminé à ſatisfaire les Portugais, il abandonna ſa vengeance à l'Ecrivain de cette Relation, qui (88) a crû bien l'éxercer en parlant fort injurieuſement de l'Egliſe Romaine & de ſes Miniſtres. Ils ſont obligés de les rendre. Leur vengeance.

## *Iſles de Puerto-Santo & de Saint Brandon.*

Cada Moſto, qui eſt entré le premier dans quelque détail ſur ces deux Iſles, nous apprend que celle de Puerto-Santo fut découverte par les Portugais, vers l'an (89) 1418, le jour de la Touſſaints; & que c'eſt de cette Fête qu'elle a tiré (90) ſon nom. Le Prince Henri de Portugal y forma une colonie, ſous la conduite de (91) Barthelemi Pereſtrella, qu'il revêtit de la (92) qualité de Gouverneur. On donne à l'Iſle environ (93) quinze milles de tour. Découverte & proprietés de Puerto Santo.

Le même Auteur ajoûte qu'elle produit aſſez de bled & d'avoine pour ſa proviſion; qu'elle nourrit beaucoup de Bœufs & de Porcs (94), mais ſur-tout une prodigieuſe quantité de lapins. Entre pluſieurs eſpeces d'arbres, elle a le dragon, dont la ſeve ou le jus ſe tire dans certaines ſaiſons, & forme une gomme qui par diverſes épurations (95) devient ce que les Apoticaires nomment ſang de dragon. Cet arbre donne un fruit dont on eſtime le goût, & qui eſt jaune, avec la forme d'une ceriſe. On trouve dans Puerto-Santo le meilleur miel & la plus belle cire du monde, mais en petite quantité. Le poiſ-

(88) Ovington, *ubi ſup.* p. 31. & ſuiv.

(89) L'Auteur ſe trompe. C'eſt en 1413.

(90) Faria en donne une autre raiſon. Voy. le Chap. I. du Vol. I.

(91) Dans Ramuſio, c'eſt Pollaſtrello.

(92) Lorſque Breſton ſe ſaiſit de Puerto-Santo, en 1595, l'Iſle abondoit en vin, en bled, en huile, & ne manquoit ni de beſtiaux, ni de fruits, d'oiſeaux & de poiſſon. Voyez Hakluyt, troiſiéme Vol. de ſa Collection, pag. 578.

(93) Barbot dit huit lieues. D'autres plus ou moins. Elle eſt à douze lieues au Nord-Eſt de Madere.

(94) On a parlé au Tome I. de la multiplication des Lapins.

(95) Quelques-uns la mettent au rang des épiceries.

ſon eſt abondant ſur les Côtes, ſur-tout la Dorade (96) & le Dentali. L'Iſle n'a pas de Port; mais la Rade eſt commode & couverte de toutes parts, excepté entre le Sud & l'Eſt; ce qui la rend dangereuſe lorſque le vent ſouffle de ce côté-là. Cada Moſto (97) borne ici ſes éclaiciſſemens.

Iſle eſt priſe & brûlée par les Anglois.

Au mois d'Avril 1595, le Capitaine Amias Preſton s'empara de la Ville de Puerto-Santo avec ſoixante hommes. Elle étoit alors aſſez grande & fort bien bâtie. Les Habitans ſe retirerent avec ce qu'ils avoient de plus précieux ſur une montagne voiſine, où les Anglois n'oſerent les attaquer. Ils propoſerent une rançon pour la Ville; mais Preſton ſe reſſentant de quelques inſultes qu'il y avoit reçues, la fit brûler juſqu'aux fondemens. Il fit le même traitement à tous les Villages de l'Iſle, qui étoient habités par de vieux Soldats Portugais à qui l'on accordoit cette retraite (98) comme une récompenſe de leurs ſervices. En 1681, Barbot ayant relâché dans cette Iſle y trouva (99) quelques Villages & pluſieurs Hameaux.

Opinions diverſes ſur l'Iſle de S. Brandon.

Nicols parle de Saint Brandon (1), ſans expliquer la grandeur ni les propriétés (2) de cette Iſle. Linſchoten s'étend davantage; mais avec autant d'incertitude. A droite des Canaries, dit-il, (3) environ cent lieues de Ferro, le hazard a fait ſouvent rencontrer une Iſle nommée par les gens de mer, *San-Borandon*, ou Boranora. Ceux qui l'ont vûe la repréſentent comme un lieu délicieux, où la verdure, les arbres & toutes ſortes de proviſions ſont en abondance. On prétend qu'elle eſt habitée par des Chrétiens; mais perſonne n'a pû rendre compte de leur Pays ni de leur langage. Les Eſpagnols, qui ſont partis pluſieurs fois des Canaries pour la chercher, n'ont point encore réuſſi à la découvrir; ce qui a fait ſuppoſer à quelques-uns de leurs Ecrivains que c'eſt une Iſle enchantée, qui ne ſe montre jamais à ceux qui la cherchent. D'autres racontent qu'elle a ſes jours & ſes tems pour ſe faire voir & pour diſparoître, ou que c'eſt la force des courans qui en éloigne les Vaiſſeaux. Enfin d'autres conjecturent plus raiſonablement que l'Iſle étant fort petite & preſque toujours enveloppée de nuages, les courans ne permettent guéres en effet qu'on puiſſe en approcher aſſez pour la voir. Quoiqu'il en ſoit, on eſt perſuadé, ſuivant Linſchoten, que l'Iſle de Saint Brandon exiſte, à la diſtance des Canaries qu'on vient de marquer; & l'on ne peut douter, ajoûte-t'il, d'un fait qui eſt atteſté par divers témoins (4) oculaires. Malgré l'air de perſuaſion avec lequel il s'explique, les Auteurs de ce Recueil ſont portés à croire que c'eſt une Iſle chimérique, comme celle d'*O-Breſil*, qui ſemble ſe jouer auſſi de la curioſité des Matelots.

(96) Orate Vecchio.

(97) Voyez la Collection de Ramuſio, Volume I. p. 96.

(98) Collection de Hakluyt, Volum. III. pag. 578.

(99) Barbot, dans la Collection de Churchill, Volum. V. p. 524.

(1) Elle eſt ainſi nommée dans la Traduction Françoiſe des Voyages Hollandois aux Indes Orientales; mais les Anglois l'appellent *Boranora*; & de Brie, *Boradon*. Les uns la mettent à cent lieues, d'autres à cent milles des Canaries. Par la droite de Ferro, il faut entendre ici le côté de l'Oueſt.

(2) Nicols la place entre Madere & Palma. Pour accorder cette ſituation avec Linſchoten, il faut entendre le Nord, par la droite des Canaries.

(3) Voyages de Linſchoten, p. 177.

(4) Imprimé en 1560, traduit en Anglois & publié *in*-4°. par Hakluyt. Purchaſs en a mis l'extrait dans ſon Pilgrimage, Vol. II. p. 1671.

ALCAFORADO 1421.

## §. VIII.

## *Hiſtoire de la découverte de l'Iſle de Madere.*

Remarques préliminaires.

ON trouve, dans pluſieurs Auteurs, différentes Relations de la même découverte. Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, en parle avec peu d'étendue dans la premiere Décade de ſon *Aſie*. Le Docteur Manuel *Clement* en a publié l'Hiſtoire en Latin, avec une Epitre dédicatoire au Pape Clément V. Manuel Tome a compoſé ſur le même ſujet un Poeme Latin ſous le titre d'*Inſulana*. Antoine *Galvano* s'étend ſur cette découverte dans le Traité des Entrepriſes des Eſpagnols & des Portugais juſqu'à l'année 1550. Manuel de *Faria y Souſa*, illuſtre Commentateur du *Camoens* (5), cite Galvano à la premiere Stance du cinquiéme Chant de la Luſiade. Mais nous n'avons pas de Relation ſi complette que celle de François *Alcaforado*, Ecuyer du Prince Henri de Portugal, premier Auteur des Navigations qui nous ont ouvert de nouveaux Mondes. D'ailleurs elle a précedé celles de tous les autres Ecrivains; elle fut compoſée pour le Prince, dans un tems où l'attention du Public auroit expoſé les moindres fauſſetés au démenti; & perſonne n'étoit plus capable qu'Alforado de donner un détail exact de cet évenement, puiſqu'il étoit au nombre de ceux qui aſſiſterent à la ſeconde découverte.

Son Ouvrage fut publié d'abord en Portugais, par Don Fanciſco Manuel. Enſuite ayant été traduit en François, il parut à Paris (6) en 1671. On ne s'attache ici qu'à cette Traduction, parce qu'on n'a pû ſe procurer l'original. L'Auteur François déclare qu'ayant trouvé le ſtyle chargé de comparaiſon, de digreſſions, d'étimologies, & de réflexions ennuieuſes, il n'a pas fait difficulté de le réformer; mais qu'il a conſervé ſcrupuleuſement les moindres circonſtances hiſtoriques.

Doutes ſur la vérité de cette hiſtoire.

Il eſt fort remarquable qu'il ne paroît aucune trace de Machin, Machan, Marcham, ou Marchan dans les Hiſtoriens Anglois; & que Haklayt, qui en a parlé le premier, eſt obligé à Galvano de tout ce qu'il (7) rapporte après lui. On ne peut diſſimuler qu'il y a quelques objections à faire contre la vérité de cette hiſtoire, dans certains endroits où les circonſtances s'accordent mal avec le tems de l'Auteur. Si l'on ne regarde point ces erreurs comme une raiſon de rejetter l'ouvrage, il faut ſuppoſer du moins qu'elles y ont été mêlées par les Editeurs. Mais il eſt vrai du moins que ce qui regarde la perſonne de Machan ſe trouve confirmé par Ovington, qui écrivoit ſur le témoignage des Habitans même de Madere.

Cauſe des avantures de Machan.

Sous le regne d'Edouard III, Roi d'Angleterre, un homme d'eſprit & de courage, nommée Robert (8) Machin, ayant conçû une paſſion fort vive pour une jeune perſonne d'une naiſſance ſupérieure à la ſienne, obtint la pré-

(5) Faria en parle auſſi dans ſon Aſie Portugaiſe.

(6) Sous le titre de Relation hiſtorique de la découverte de l'Iſle de Madere.

(7) Collection de Hakluyt, Vol. II. Part. II. p. 1.

(8) Galvano, & Hakluyt après lui, l'appellent Machan. Ils ne marquent pas préciſément l'année de cette avanture. Galvano dit ſeulement que ce fut vers 1344, ſous le Regne de Pierre IV. d'Arragon.

ALCAIORADO 1421.

ference sur tous ses Rivaux. Mais les parens de sa Maîtresse, qui se nommoit Anne Dorset, s'apperçurent des sentimens de leur fille ; & dans la résolution de ne pas souffrir un mariage qui blessoit leur fierté, ils se procurerent un ordre du Roi pour faire arrêter Machin, jusqu'à ce que le sort d'Anne fût fixé par une autre alliance. Ils lui firent épouser un Homme de qualité, dont Machin refusa de déclarer le nom après sa triste avanture. Anne fut aussi-tôt conduite à Bristol dans les terres de son mari. L'Amant prisonnier obtint immédiatement la liberté ; mais animé par le ressentiment de son injure autant que par sa passion, il entreprit de troubler le bonheur de son Rival. Quelques amis lui prêterent leur secours. Il se rendit à Bristol, où par des artifices ordinaires à l'amour il trouva le moyen de voir sa Maîtresse. Elle n'avoit pas perdu l'inclination qu'il lui avoit inspirée pour lui. Ils résolurent ensemble de quitter l'Angleterre & de chercher une retraite en France. Leur diligence fut égale à leur témérité. Un jour qu'Anne feignit de vouloir prendre l'air, elle se fit conduire au bord du Canal par un domestique de confiance ; & se mettant dans un Bâteau qui l'attendoit, elle gagna un Vaisseau, que son Amant tenoit prêt pour leur fuite.

Il enleve sa Maîtresse.

L'ancre fut levée aussi-tôt, & les voiles tournées vers les Côtes de France. Mais l'inquiétude & la précipitation de Machin ne lui avoient pas permis de choisir les plus habiles Matelots d'Angleterre. Le vent d'ailleurs lui fut si peu favorable, qu'ayant perdu la terre de vûe avant la nuit, il se trouva le lendemain comme perdu dans l'immensité de l'Océan. Cette situation dura treize jours, pendant lesquels il fut abandonné à la merci des Flots. On parle d'un tems où la Boussole n'étoit point encore en usage dans la Navigation. Enfin, le quatorziéme jour au matin, ses gens apperçurent fort près d'eux une terre qu'ils prirent pour une Isle. Leur doute fut éclairci au lever du Soleil, qui leur fit découvrir des forêts d'arbres inconnus. Ils ne furent pas moins surpris de voir quantité d'Oiseaux d'une forme nouvelle, qui vinrent se percher sur leurs mâts, & leurs vergues, sans aucune marque de frayeur.

Une tempête le jette dans l'Isle de Madere.

Ils mirent la Chaloupe en mer. Plusieurs Matelots y étant descendus pour gagner la terre, revinrent bientôt avec d'heureuses nouvelles & de grands témoignages de joie. L'Isle paroissoit déserte ; mais elle leur offroit du moins un azyle après de si longues & si mortelles allarmes. Divers animaux s'étoient approchés d'eux sans les menacer d'aucune violence. Ils avoient vû des ruisseaux d'eau fraîche, & des arbres chargés de fruit. Machin & sa Maîtresse, avec leurs meilleurs amis, n'eurent plus d'empressement que pour aller se rafraîchir dans un si beau Pays. Ils s'y firent conduire aussi-tôt dans la Chaloupe, en laissant le reste de leurs gens pour la garde du Vaisseau. Le Pays leur parut enchanté. La douceur des animaux ne les invitant pas moins que celle de l'air & que la variété des fleurs & des fruits, ils s'avancerent un peu plus loin dans les terres. Bientôt ils trouverent une belle prairie, bordée de lauriers, & rafraîchie par un ruisseau, qui descendoit des Montagnes dans un lit de beau gravier. Un grand arbre, qui leur offroit son ombre, leur fit prendre la résolution de s'arrêter dans cette belle solitude. Ils y dresserent des cabanes, pour y prendre quelques jours de repos & déliberer sur leur situation. Mais leur tranquillité dura peu. Trois jours après, un orage du Nord-Est arracha le Vaisseau de dessus les ancres, & le jetta sur les Côtes de Maroc ; où s'étant

Il s'établit à terre.

briſé contre les rochers, tout l'Equipage fut pris par les Mores & renfermé dans une étroite priſon.

ALCAFORADO 1421.

Machin n'ayant retrouvé le lendemain aucune trace de ſon Bâtiment, conclut qu'il étoit coulé à fond. Cette nouvelle diſgrace répandit la conſternation dans ſa troupe, & fit tant d'impreſſion ſur ſa compagne, qu'elle n'y ſurvêcut pas long-tems. Les premiers malheurs qui avoient ſuivi ſon départ avoient abbatu ſon courage. Elle en avoit tiré de noirs préſages, qui lui faiſoient attendre quelque funeſte cataſtrophe. Mais ce dernier coup lui fit perdre juſqu'à l'uſage de la voix. Elle expira deux jours après, ſans avoir pû prononcer une parole. Son Amant pénetré d'un accident ſi tragique ne vêcut que cinq jours après elle, & demanda pour unique grace à ſes amis de l'enterrer dans le même tombeau. Ils avoient creuſé ſa foſſe au pied d'une ſorte d'autel, qu'ils avoient élevé ſous le grand arbre. Ils y placerent auſſi le malheureux Machin; & mettant une croix de bois ſur ce triſte monument, ils y joignirent une inſcription qu'il avoit compoſée lui-même, & qui contenoit en peu de mots ſa pitoyable avanture. Elle finiſſoit par une priere aux Chrétiens, s'il en venoit après lui dans le même lieu, d'y bâtir une Egliſe ſous le nom de *Jeſus Sauveur*.

Le vent entraîne ſon Vaiſſeau dans l'Afrique.

Sa Maîtreſſe meurt, & lui après elle.

Après la mort du Chef, le reſte de la Trouppe ne penſa qu'à ſortir d'un lieu ſi déſert. Tous les ſoins furent employés à mettre la Chaloupe en état de ſoutenir une longue navigation; & l'on mit à la voile, dans la vûe, s'il étoit poſſible, de retourner en Angleterre. Mais la force du vent ou l'ignorance des Matelots ayant fait prendre la même route que le Vaiſſeau, on alla tomber ſur la même Côte, & l'on n'y eſſuya pas un meilleur ſort.

Eſclavage de ſes gens en Afrique. Ils y trouvent Jean de Morales.

Les priſons de Maroc étoient alors remplies d'Eſclaves Chrétiens de toutes les Nations, comme celles d'Alger le ſont aujourd'hui. Il s'y trouvoit un Eſpagnol de Seville, nommé Jean de Morales, qui ayant exercé long-tems la profeſſion de Pilote, prit beaucoup de plaiſir au récit des priſonniers Anglois. Il apprit d'eux la ſituation du nouveau Pays qu'ils avoient découvert, & les marques de terre auſquelles il pouvoit être reconnu. Ici l'Hiſtorien ſe croit obligé de reprendre les circonſtances qui conduiſirent à la ſeconde découverte de Madere.

Cauſes de la ſeconde découverte de Madere.

Jean premier, de Portugal, étant retourné victorieux des guerres de Caſtille, entreprit de paſſer en Afrique à la tête d'une puiſſante Armée, pour la conquête de Ceuta, qu'il prit effectivement en 1415. Il étoit accompagné dans cette expédition des Infans de Portugal, entre leſquels Don Henri, alors Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt, ſe diſtingua ſinguliérement. Ce jeune Prince ayant cultivé l'étude de la Géographie & des Mathématiques trouva l'occaſion, chez les Mores, de prendre des informations ſur les Pays & les Mers, dont ils étoient environnés. Ce qu'il apprit d'eux lui fit naître une paſſion inſurmontable pour les découvertes. Après la réduction de Ceuta, il ſe retira dans la Province des Algarves, où il bâtit près du Cap Saint Vincent un Fort & une Ville qu'il nomma *Terca Nabal*, mais qui prit enſuite le nom de *Villa de Infante*. Il s'y livra ſi entiérement à l'exécution de ſes projets, qu'il y deſtina d'abord tous les revenus de ſon Ordre.

Gonſalvo Zarco, principal inſtrument du Prince Henri de Portugal.

Le principal inſtrument ſur lequel il jetta les yeux pour une ſi noble entrepriſe, fut Juan Gonſalvo Zarco, Gentilhomme de ſa Maiſon. La valeur de

ALCAFORADO 1421.

Zarco s'étoit signalée au siége de Ceuta, où le Roi l'avoit revêtu de la dignité de Chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier l'usage de l'artillerie sur les Vaisseaux. Il avoit découvert en 1418 l'Isle de Puerto-Santo, dans un voyage qu'il faisoit pour trouver le Cap de Bojador; deux ans après, il passa les Détroits par ordre du Roi Jean, pour aller croiser sur les Côtes d'Afrique. Mais il faut remarquer ici que dès l'an 1416, Don Sanche, dernier fils du Roi Ferdinand d'Arragon & Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, avoit laissé en mourant une grosse somme d'argent pour la rédemption des Captifs. Après quelques délais, on fit partir d'Espagne un *Foist*, chargé du legs & de l'exécution des volontés du Prince. Quantité d'Esclaves Chrétiens sortirent des prisons de Maroc. Jean de Morales (9) qui fut de ce nombre, passoit avec les autres d'Afrique à Tarif lorsque la Flotte de Zarco traversoit le Détroit. Les deux Couronnes, sans être en guerre ouverte, avoient quelques différends qui autorisoient le Commandant Portugais à se saisir du Foist. Cependant la cargaison n'ayant pû lui inspirer que de la pitié, il rendit la liberté à ce Bâtiment & ne retint que Morales, après lui avoir reconnu assez d'habileté pour le croire capable de servir le Prince Henri dans ses desseins. La violence n'eut aucune part à cette nouvelle captivité. Morales n'apprit la cause de sa détention que pour en marquer de la joie, & s'offrir volontairement au service du Prince de Portugal. Il s'empressa même de communiquer à Zarco l'espérance qu'il avoit de se faire considérer tout d'un coup par des ouvertures importantes; il parla de la nouvelle Isle que les Anglois avoient découverte, & l'histoire des deux Amans ne fut pas oubliée.

Comment il rencontre Jean de Morales.

Il le mene au Prince Henri.

Zarco charmé de ce qu'il entendoit n'eut rien de si pressant que de retourner à Tarca Nabal, pour faire un si riche présent à son Prince. Morales fut reçu comme un envoyé du Ciel. A peine eut-il expliqué ses propositions, que Henri dépêcha au Roi son pere, pour lui en relever les avantages, & demander la permission de les exécuter.

Obstacles levés.

Elles trouverent des obstacles à la Cour, par l'opposition secrete de quelques Ennemis du Prince. Mais, sur les informations de Zarco, il s'y rendit

(9) Il faut avouer que l'objection qui naît ici contre la verité de cette Histoire est difficile à lever. On nous a raconté qu'après la mort de Machin, ses Compagnons partirent aussitôt, & trouverent Jean de Morales dans les prisons de Maroc. Or si l'on suppose, comme Galvano le rapporte d'après les Chroniques de Castille, que la découverte de Machin arriva vers l'an 1344, il faut que la prison de Morales n'ait pas duré moins de soixante-seize ans jusqu'au tems qu'il rencontra Zarco. L'intervalle seroit encore plus long, si l'avanture de Machin étoit arrivée dès la 1328, comme Herbert l'écrit. L'Auteur même de cette Histoire place cet événement sous le Regne d'Edouard III, qui commença en 1327 & qui finit en 1378. Mais en ne le rapportant qu'à la derniere année de ce Regne, ce seroit toujours quarante-deux ans qu'il faudroit accorder à la prison de Machin; ce qui est non-seulement peu probable, mais contraire au sens de l'Historien, qui semble mettre un espace fort court entre les deux événemens, & contraire encore à la Chronique, qui dit expressément que Machin passa lui-même en Afrique, & qu'il fut presenté ensuite au Roi de Castille. A la verité cette supposition de la Chronique peut passer pour l'invention de quelque Espagnol, qui a cru fortifier alors les prétentions de l'Espagne sur Madere; mais la premiere objection demeure dans toute sa force. On n'y voit même aucune autre réponse, que de dire, ou que Morales avoit blessé la verité en déclarant qu'il sçavoit des Anglois mêmes ce qu'il n'avoit appris que par la tradition des autres Esclaves; ou qu'Alcaforado n'a pas rapporté fidellement ce qu'il tenoit de Morales.

lui-

lui-même & sa présence fit évanouir aussi-tôt les difficultés. Le tems de l'expédition ... marqué au mois de Juin, & les ordres donnés pour l'équipement d'un bon Vaisseau, accompagné d'une Chaloupe à rames, suivant l'usage du tems. Zarco fut nommé pour commander cette petite Flotte. Il prit avec lui le Capitaine Jean Laurence; François de Cardaval, Ruy Païs, Alvares Alfonso, François Alcaforado, Auteur de cette Relation; & deux habiles Pilotes, Antoine Jago, & Lorenzo Gomez. ALCAFORADO 1421.

Zarco toucha dans sa route à Puerto-Santo, où les Portugais, qu'il y avoit laissés deux ans auparavant, lui raconterent comme une vérité constante, qu'au Nord-Est (10) de l'Isle on voyoit sans cesse des ténébres impénétrables, qui s'élevoient de la mer jusqu'au ciel; que jamais on ne s'appercevoit qu'elles diminuassent, & qu'elles paroissoient gardées par un bruit effrayant qui venoit de quelque cause inconnue. Comme on n'osoit encore s'éloigner de la terre, faute (11) d'astrolabe, &d'autres instrumens dont l'invention est postérieure, & qu'on s'imaginoit qu'après avoir perdu la vue des Côtes il étoit impossible d'y retourner, sans un secours miraculeux de la Providence; cette pretendue obscurité passoit pour un abîme sans fond, ou pour la bouche même de l'enfer. Les Ecrivains qui s'attribuoient plus de lumieres, soutenoient que c'étoit l'ancienne Isle de Cipango, que le ciel se plaisoit à tenir cachée sous un voile mystérieux, dans laquelle on étoit alors persuadé que les Evêques Espagnols & Portugais s'étoient retirés avec d'autres Chrétiens pour se garantir de l'esclavage & de l'oppression des Mores. Ils ajoutoient qu'on ne pouvoit entreprendre sans crime de pénétrer dans un secret si divin, puisqu'il n'avoit point encore plû au ciel de faire précéder cette découverte par les signes qui sont annoncés dans les anciennes Prophéties. Départ pour la découverte de Maures. Opinions fabuleuses sur cette Isle.

Les exhortations de Morales firent mépriser à Zarco ces fausses terreurs. Ils jugerent tous deux que les ténebres dont on vouloit leur faire un sujet d'épouvante étoient au contraire la marque certaine de la terre qu'ils cherchoient. Cependant après quelque délibération, ils convinrent de s'arrêter à Puerto-Santo jusqu'au changement de la Lune, pour observer quel effet il produiroit sur l'ombre. La Lune changea, sans qu'on s'apperçût de la moindre altération dans ce Phénomene. Alors tous les Avanturiers furent saisis d'une si vive terreur qu'ils auroient abandonné leur entrepriſe, si Morales n'étoit demeuré ferme dans ses idées, soutenant toujours d'après les informations qu'il avoit reçûes des Anglois, que la terre qu'on cherchoit ne pouvoit être bien loin. Il faisoit comprendre à Zarco que cette terre, étant sans cesse à couvert du Soleil par l'épaisseur de ses forêts, il en sortoit une humidité continuelle, qui produisoit cette nuée épaisse, l'objet de tant de craintes & de fausses imaginations. Difficultés qui n'arrêtent point Zarco & Morales.

Enfin Zarco, ne consultant plus que son courage, mit à la voile un jour au

(10) Ce devroit être au Sud-Oueſt, qui est la situation de Madere par rapport à Puerto-Santo.

(11) Si cette remarque est véritable, voici la décision d'un point fort contesté, puisque l'Auteur déclare que les instrumens nécessaires à la Navigation n'étoient pas encore inventés en 1418 & 1420, lorsque Puerto-Santo & Madere furent découverts par les Portugais. D'un autre côté il est clair par le même endroit qu'ils furent inventés quelques années après cette découverte, puisqu'ils l'étoient lorsque l'Auteur composa sa Relation; à moins qu'on ne veuille supposer que c'est une interpolation de Don Francisco Manuel, comme on l'a fait remarquer dans les Remarques préliminaires, ou de quelqu'un qui avoit eu le Manuscrit avant lui,

ALCAFORADO 1421.

matin, ſans avoir communiqué ſa réſolution à d'autres qu'à Morales; & pour ne laiſſer rien manquer à ſa découverte, il tourna directement la proüe de ſon Vaiſſeau vers l'ombre la plus noire. Cette hardieſſe ne fit qu'augmenter les allarmes de ſon Equipage. A meſure qu'on avançoit, l'obſcurité paroiſſoit plus épaiſſe. Elle devint ſi terrible qu'on oſoit à peine en ſoutenir la vûe. Vers le milieu du jour on entendit un bruit terrible, qui ſe répandoit dans toute l'étendue de l'horiſon. Ce nouveau danger redoubla ſi vivement la frayeur publique, que tous les Matelots pouſſerent de grands cris, en ſuppliant le Capitaine de changer de route & de leur ſauver la vie. Il les aſſembla d'un viſage ferme, & par un diſcours prononcé avec le même courage il leur inſpira une partie de ſa réſolution. L'air étant calme & les courans fort rapides, il fit conduire ſon Vaiſſeau au long de la nuée par deux Chaloupes. Le bruit ſervoit de marque pour s'avancer ou ſe retirer, ſuivant qu'il paroiſſoit plus ou moins violent. Deja la nuée commençoit à diminuer par dégrés. Du côté de l'Eſt elle étoit ſenſiblement moins épaiſſe. Mais les vagues ne ceſſoient pas de faire entendre un bruit terrible. On crut bientôt découvrir au travers de l'obſcurité quelque choſe de plus noir encore, quoiqu'à la diſtance où l'on étoit, il fût impoſſible de le diſtinguer. Quelques Matelots aſſurerent qu'ils avoient apperçû des Géans d'une prodigieuſe hauteur. Ce n'étoient que les rochers, qu'on vit bientôt à découvert. La mer s'éclairciſſant enfin, & les vagues commençant à diminuer, Zarco & Morales ne douterent plus qu'on ne fût peu éloigné de la terre. Ils la virent preſqu'auſſitôt, lorſqu'ils n'oſoient encore s'y attendre. La joie des Matelots ſe conçoit plus aiſément qu'elle ne peut s'exprimer. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut une petite pointe, que Zarco nomma la pointe de Saint Laurent. Après l'avoir doublée, on eut au Sud la vûe d'une terre qui s'étendoit en montant; & l'ombre ayant tout-à-fait diſparu, la perſpective devint charmante juſqu'aux montagnes.

Approche du Vaiſſeau vers l'Iſle, & frayeur des Matelots.

Premiere vûe de la terre.

Ruy Païs & Jean de Morales y deſcendent les premiers.

Ruy Païs fut envoyé dans une Chaloupe, avec Jean de Morales, pour reconnoître la Côte. Ils entrerent dans une Baye, qu'ils trouverent conforme à la deſcription que Morales avoit reçûe des Anglois. Etant deſcendus au rivage, ils découvrirent ſans peine le monument de Machin, & les autres marques qu'ils s'attacherent à diſtinguer. Après avoir ſatisfait leur piété au tombeau des deux Amans, ils porterent ces heureuſes nouvelles au Vaiſſeau. Zarco prit poſſeſſion du Pays au nom du Roi Jean & du Prince Dom Henri, Chevalier & Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt. Enſuite rapportant ſes premieres vûes à la Religion, il fit élever un nouvel autel près du Tombeau de Machin. La datte de ce grand événement eſt le 8 de Juillet, jour de Sainte Eliſabeth.

Recherches que Zarco fait dans l'Iſle.

Le premier ſoin des Avanturiers Portugais fut de chercher, dans le Pays, des Habitans & des Beſtiaux. Mais ils n'y trouverent que des oiſeaux de diverſes eſpeces, & ſi peu farouches qu'ils ſe laiſſoient prendre à la main. On réſolut de ſuivre les Côtes, dans la Chaloupe. Après avoir doublé une pointe à l'Oueſt, on trouva une Plage où quatre belles rivieres venoient ſe rendre dans la mer. Zarco remplit une bouteille de la plus belle eau, pour la porter au Prince Henri. En avançant plus loin on arriva dans une vallée arroſée par une autre riviere. Plus loin encore on trouva une ſeconde vallée couverte d'arbres, dont quelques-uns étoient tombés. Zarco en fit une croix, qu'il éleva ſur le rivage, & nomma ce lieu *Santa-Cruz*. Un peu au-delà, ils paſſerent

une pointe qui s'avançoit assez loin dans la mer, & la trouvant remplie d'un grand nombre de geais, ils lui donnerent le nom de *Pauta dos Gralhos*, qu'elle conserve encore. ALCAFORADO 1421.

Cette pointe, avec une autre langue de terre, qui en est à deux lieues, forme un golphe, alors bordé de beaux cedres, au-delà duquel Zarco découvrit encore une vallée, d'où sortoit une eau blanchâtre qui formoit un grand bassin avant que d'entrer dans la mer. Tant d'agrémens naturels engagerent Zarco à faire descendre encore une fois ses gens pour pénétrer plus loin dans les terres. Mais quelques Soldats chargés de cet ordre revinrent bientôt lui apprendre qu'ils avoient vû de tous côtés la mer autour d'eux, & par conséquent qu'ils étoient dans une Isle, contre l'opinion de ceux qui avoient pris cette terre pour une partie du continent d'Afrique.

Il reconnoît que sa découverte est une Isle.

Zarco ne pensa plus qu'à choisir dans l'intérieur du Pays quelque lieu propre à s'y établir. Il arriva dans une campagne assez vaste, & moins couverte de bois que les autres cantons, mais si remplie de fenouil que la Ville qu'on y a bâtie depuis & qui est devenue la Capitale de l'Isle, en a tiré le nom (12) de *Funchal*. Là, trois belles rivieres sortant de la vallée & s'unissant pour se jetter dans la mer, forment deux petites Isles, dont la situation tenta Zarco d'en faire approcher son Vaisseau. Ensuite il continua sa route par terre jusqu'à la même pointe qu'il avoit vûe au Sud, où il avoit planté une croix. Il découvrit, au-delà, un rivage si doux & si uni qu'il lui donna le nom de *Playa formosa*. Un peu plus loin il fut arrêté par un ruisseau d'eau claire, mais si rapide, que deux de ses gens ayant entrepris de le passer à la nage furent emportés par le courant, & n'auroient pû éviter de périr s'ils n'eussent été promptement secourus. Cet accident fit nommer le ruisseau *Soccaridos ;* cause plus heureuse que celle qui a fait nommer *Agraviados* une riviere de la mer Arabique dont les Historiens Portugais (13) font mention.

Divers lieux qu'il visite & qu'il nomme.

En continuant sa marche, Zarco s'approcha d'une pointe de rocher, qui étant coupée par l'eau de la mer, formoit une sorte de Port. Il crut y découvrir les traces de quelques animaux ; ce qui rendit sa curiosité d'autant (14) plus vive, que jusqu'alors il n'en avoit point encore apperçû. Mais il fut bientôt détrompé en voyant sauter dans l'eau un grand nombre de loups marins. Ils sortoient d'une caverne que l'eau avoit creusée au pied de la montagne, & qui étoit devenue comme le rendez-vous de ces animaux. Cette découverte fit donner à Zarco le surnom de *Camera dos Lobos*, qui s'est transmis (15) à sa postérité

Camera de Lobos.

Les nuées devinrent si épaisses dans cet endroit, que faisant paroître les rochers beaucoup plus hauts & trouver quelque chose de plus terrible au bruit des vagues qui venoient s'y briser, Zarco prit la résolution de retourner vers son

Raisons qui arrêtent Zarco.

(12) On trouve ici dans cette Relation une remarque sur Funchal, qui prouve clairement qu'on a fait quelques additions au Manuscrit d'Alcaforado ; car l'Auteur n'a pû parler de plusieurs choses qui n'arriverent qu'environ quatre-vingts ans après, telles que l'érection de Funchal en Evêché, &c.

(13) Cette réflexion sur la Riviere de *los Agraviados*, dans le Golfe Arabique, est une autre interpolation ; puisque l'événement qu'elle suppose est posterieur de cent vingt ans à la découverte de Madere.

(14) Machan avoit vû differentes sortes d'animaux.

(15) On reconnoît encore ici une interpolation.

ALCAFORADO 1421.

Vaiſſeau. Il ſe pourvut d'eau, de bois, d'oiſeaux & de plantes de l'Iſle, pour en faire préſent au Prince Henri; & remettant à la voile pour l'Europe, il arriva au Port de Liſbonne vers la fin du mois d'Août 1420, ſans avoir perdu un ſeul homme dans le voyage.

Il retourne en Portugal. Accueil qu'il y reçoit.

Le ſuccès d'une ſi belle entrepriſe lui attira tant de conſidération à la Cour de Portugal, qu'on lui accorda publiquement un jour d'audience, pour faire le récit de ſes découvertes. Il préſenta au Roi pluſieurs troncs d'arbres d'une groſſeur extraordinaire; & ſur l'idée qu'il donna de la prodigieuſe quantité de forêts dont il avoit trouvé l'Iſle couverte, ce Prince la nomma l'Iſle Madere. Zarco reçut ordre d'y retourner au Printems, avec la qualité de Capitaine ou de Gouverneur de l'Iſle; titre auquel ſes deſcendans joignent aujourd'hui celui de Comte.

L'Iſle eſt nommée Madere.

Son ſecond voyage à Madere.

Le ſecond voyage ſe fit au mois de Mai de l'année 1421. Zarco partit accompagné de ſa femme, Conſtance Rodrigue de Sa (d'autres diſent d'Almeyda; de Juan Gonſalvo ſon fils aîné, & de ſes deux filles, Helene & Beatrix. Il retrouva ſon Iſle en peu de jours. La Rade où il aborda n'étoit encore diſtinguée que par le nom de Port Anglois; mais il la nomma *Puerto Machino*, pour faire honneur à la mémoire de l'infortuné Machin; & la Ville qui s'y eſt formée depuis, a conſervé le nom de *Machino* ou *Machico*. En deſcendant au rivage, il fit abbatre le bel arbre ſous lequel étoient les autels & le tombeau dont on a parlé; & l'uſage qu'il en fit auſſi-tôt fut pour bâtir une Egliſe, qu'il dédia à *Jeſus Sauveur*, ſuivant les intentions de Machin qui ſubſiſtoient encore dans ſon épitaphe. Il donna aux triſtes reſtes des deux Amans une ſépulture honorable dans le chœur.

Port nommé Machico. Egliſe bâtie.

Après avoir accordé ſes premiers ſoins à la Religion, il choiſit pour l'établiſſement de ſa Colonie l'endroit de l'Iſle qui lui avoit paru le plus commode & le plus agréable. C'étoit une belle vallée, où l'eau fraîche étoit en abondance. Il y jetta les fondemens d'une Ville qui fut nommée Funchal, & qui devint bientôt fameuſe. Conſtance, ſa femme, en dédia le premier Autel à Sainte Catherine; ce qui ſe trouve néanmoins contraire au récit de Barros, qui ſuppoſe deux Egliſes bâties à Funchal avant celle-ci. Cette erreur du Tite-Live de Portugal rend fort ſuſpect tout ce qu'il raconte enſuite du feu qu'on employa pour détruire les forêts, & qui s'y entretint pendant ſept ans; d'autant plus que Madere n'a jamais été ſans beaucoup d'arbres, quoiqu'on en ait abbatu un fort grand nombre pour les Manufactures de ſucre, dont on a vû juſqu'à cent cinquante à la fois.

Fondations de Funchal.

Autres diſpoſitions en faveur du Prince Henri.

Après la mort du Roi Jean, Edouard ſon fils & ſon ſucceſſeur accorda au Prince Henri les revenus de cette Iſle pour tout le tems de ſa vie, en dédommagement des ſommes qu'il avoit avancées pour la découvrir & la peupler. Cette donation ſe fit à Cintra par un Acte ſolemnel, le 26 de Septembre 1433; & par le même motif, l'autorité ſpirituelle fut accordée perpétuellement à l'Ordre de Chriſt. Alphonſe, ſucceſſeur d'Edouard, confirma ces diſpoſitions en 1439. A l'égard de Juan Gonſalvo Zarco, dont le merite & les ſervices méritoient auſſi des récompenſes, les Princes ſes Maîtres changerent ſon nom & ſes armes. Il fut revêtu du titre de Comte, avec le nom de Camera dos Lobos, en mémoire de la caverne qu'il avoit découverte; & pour armes, il prit une tour d'argent ſupportée par deux loups marins & chargée

Récompenſe de Zarco.

d'une croix d'or. Ses Deſcendans conſervent encore le même nom & les mêmes armes.

CADA MOSTO. 1454.

## CHAPITRE II.

### *Voyage d'Aluiſe da Cada Moſto, au long des Côtes d'Afrique, juſqu'à Rio grande, en 1455.*

Remarques préliminaires ſur les voyages de Cada Moſto.

NOus avons deux voyages de Cada Moſto, qui ſe trouvent dans les collections de Ramuſio & de Grynæus; l'un, aux rivieres de Sanaga ou Senegal; de Gambra, ou Gambia; & de Rio grande. L'autre à la même Côte d'Afrique & aux Iſles du Cap-verd.

Ces deux Ouvrages ayant été compoſés en Italien, Ramuſio nous les a conſervés dans la même langue; mais Grynæus en a donné une traduction Latine, qui differe de l'Original dans pluſieurs points eſſentiels. Par exemple, l'Italien fait partir l'Auteur de Veniſe en 1454, & la traduction en 1504. On juge aiſément que de part ou d'autre l'erreur vient de l'impreſſion, & l'on eſt d'abord porté à croire, que c'eſt l'imprimeur du Latin qui doit être accuſé de cette négligence. Mais la conjecture ſe change en certitude, lorſqu'on obſerve enſuite que le Prince Henri, par qui Cada Moſto (16) fut employé, mourut en 1463.

Les deux voyages ſont précedés d'une Préface de l'Auteur, & d'une Introduction compoſée par celui qui a pris ſoin de les recueillir. On lit dans la ſeconde de ces deux pieces qu'Aluiſe da Cada Moſto fut le premier qui découvrit les Iſles du Cap-verd, quoique les Portugais attribuent l'honneur de cette découverte, douze ans auparavant, à (17) *Denis Fernandez*, un de leurs Compatriotes. On fit d'autant plus de cas des voyages de Cada Moſto, lorſqu'ils furent publiés, que les Anciens ayant repréſenté les Pays voiſins de la Ligne comme une Région inhabitable, il apprit au contraire à ſes Lecteurs qu'elle étoit couverte de verdure & remplie d'Habitans. D'un autre côté, on s'imagina que ſes découvertes pouvoient être d'une utilité conſidérable pour le commerce. Ramuſio paroît avoir été perſuadé que par les rivieres du Senegal, qu'il prenoit pour des branches du Niger, on pouvoit s'ouvrir un commerce facile avec les riches Contrées de Tombuto & de Melli, & faire ainſi paſſer l'or en Europe avec plus de commodité & de diligence, que par les vaſtes & dangereux déſerts qui ſéparent ces deux Régions de la Barbarie. Comme le ſel, ſuivant Leon, étoit la marchandiſe la plus précieuſe qu'on pût porter aux Négres, on ſe propoſoit de prendre du ſel dans l'Iſle de *Sal*, qui eſt une des Iſles du Cap-verd, & d'en fournir tous les Pays qui bordent le Niger, dont on ne ſuppoſoit pas que le cours eut moins de cinq cens milles. On eſpéroit d'en tirer, pour échange, de l'or & des Eſclaves; & tandis que l'or paſſeroit en Europe, les Eſclaves devoient être tranſportés au marché de Saint Jago, autre Iſle du Cap-verd, d'où il ſeroit aiſé de les conduire immédiatement aux Indes occidentales.

Imaginations de Ramuſio ſur le Commerce.

(16) Ramuſio écrit toujours Aluiſe da ca da Moſto.

(17) Voyez le Chapit. I. du Tome I.

CADA MOSTO 1454.

Pour entreprendre un ſi beau commerce, il auroit été néceſſaire alors d'obtenir le conſentement des Portugais, qui étoient maîtres de toute cette Côte d'Afrique, juſqu'à pluſieurs dégrés au-delà de la Ligne. Ramuſio, dont je rapporte ici les raiſonnemens, jugeoit qu'il y avoit peu de difficulté, puiſque tous les Européens avoient la permiſſion de porter leur commerce juſqu'à l'extrémité de la Guinée. Cependant comme les Portugais mêmes n'en avoient point encore entrepris de cette nature, il cherchoit par quels moyens on y pouvoit parvenir. Les Anglois l'ont tenté pluſieurs fois; mais les obſtacles qu'ils y ont trouvé marquent aſſez, que ſi le ſuccès n'eſt pas impoſſible, il n'eſt pas auſſi facile que Ramuſio ſe l'imaginoit. D'ailleurs il ſuppoſoit une communication entre le Niger & les autres rivieres qui tombent dans la mer occidentale; opinion combattue par tous les Voyageurs de quelque réputation. Monſieur de l'Iſle l'a rejettée lui-même dans ces derniers tems; & ſa derniere Carte d'Afrique repréſente le Senegal, la Gambra & le Niger comme des fleuves abſolument ſéparés.

Défauts de ſon projet.

Eloge du Prince Henri de Portugal par Cada Moſto.

Cada Moſto, dans ſa Préface, après avoir fait l'apologie de ſon Ouvrage, & déclaré qu'il s'attache inviolablement à la vérité, parle de l'Infant Enriquez, c'eſt-à-dire du Prince Henri, premier Auteur des découvertes. Il loue la grandeur d'ame de ce Prince, l'élévation de ſon génie & ſon habileté dans toutes les connoiſſances aſtronomiques. Il ajoute qu'il ſe livra tout entier au ſervice de la Religion, en faiſant la guerre contre les Mores, & que ſes exploits lui acquirent une immortelle réputation. Le Roi Jean, ſon Pere, étant au lit de la mort en 1432, le fit appeller, & lui recommanda de ne jamais abandonner l'héroïque réſolution de pourſuivre les ennemis de la ſainte Foi. Ce généreux Prince engagea ſa parole; & pour la remplir preſqu'auſſitôt, il entreprit avec Dom Edouard, ſon frere & ſucceſſeur de Jean, cette fameuſe guerre contre le Royaume de Fez, qui dura pluſieurs années. Son zele ne ſe relâchant point contre les Mores, il fit partir, chaque année ſes Caravelles pour croiſer ſur les Côtes (18) d'Azafi, & de Meſſa; mais n'étant pas moins paſſionné pour les découvertes, il joignoit à cette Commiſſion celle d'avancer ſans ceſſe au long de la Côte. Elles pouſſerent en effet juſqu'au grand Cap qu'on a nommé le Cap de Non (19), & qui n'a tiré ce nom que de l'impoſſibilité qu'on ſe figuroit à pénétrer plus loin. Cependant le Prince Henri, qui penſoit autrement, ajoûta trois Caravelles au nombre qu'il avoit juſqu'alors envoyées. Elles paſſerent le Cap d'environ cent milles; & n'ayant trouvé au-delà que des Côtes ſabloneuſes & déſertes, elles revinrent ſur leurs traces.

Ardeur invincible de ce Prince pour les découvertes.

Leur progrès n'ayant fait qu'encourager le Prince, il remit la même Flotte en mer, l'année ſuivante, avec ordre d'avancer cent cinquante milles de plus, & d'aller auſſi loin qu'il ſeroit poſſible, en promettant d'enrichir par ſes bienfaits tous ceux qui renteroient cette entrepriſe. Ils partirent; mais tout leur courage & leur reſpect pour les ordres du Prince ne purent leur faire pouſſer plus loin leurs découvertes. Cependant la force de ſon jugement ne lui faiſoit pas voir avec moins de clarté qu'on devoit trouver de nouveaux Pays & de nouvelles

(18) Zafi, ou Saffi.

(19) Faria prétend que le Cap Non fut doublé & celui de Bojador découvert en 1415, c'eſt-à-dire, pluſieurs années avant la mort du Roi Jean. Voyez le Chap. I. de cet Ouvrage. On rend compte ici de la Préface de Cada Moſto, ſans s'attacher à l'exactitude de la Chronologie.

Nations. Il ne se laisa point d'envoyer des Caravelles, jusqu'à l'heureux tems c l'on découvrit enfin certaines Côtes habitées par les Arabes du désert, & par les Azanaghiz, Nation farouche & bazanée. Ainsi les Négres ayant été découverts, on continua de découvrir successivement les autres Nations, comme Cada Mosto va nous l'apprendre. Tel est le fond de sa Préface.

CADA MOSTO. 1454.

Il raconte ensuite qu'il étoit âgé de ving-deux ans lorsqu'il entreprit son voyage; qu'il en avoit déja fait plusieurs dans quelques parties de la Méditerranée, & celui de Flandres, qu'il s'étoit proposé de recommencer pour travailler à sa fortune; car il ne désavoue pas qu'avec le dessein d'employer sa jeunesse, son principal objet ne fût d'acquérir des richesses & des dignités. Ce qui donne beaucoup de prix à ses Relations, c'est qu'elles sont les plus anciennes qui nous restent des navigations Portugaises. S'il y en a quelques-unes qui les ayent précedées, ce ne sont que de courts extraits & de simples abregés donnés par les Historiens, qui ne méritent pas le nom de Journaux de Voyageurs. Cada Mosto étoit un homme d'esprit & d'intelligence, qui a fait un usage continuel de ces deux qualités dans son ouvrage; & si l'on excepte quelques circonstances sur lesquelles on ne peut douter qu'il n'ait été trompé par les Marchands d'Afrique, comme la plûpart des Voyageurs sont exposés à l'être, nous n'avons pas de Journal plus curieux & plus interressant que le sien. On y trouvera particuliérement un détail fort instructif sur le commerce d'or de Tombuto & sur ses principales branches, qui ont été si peu connues de nos derniers Voyageurs: ce qui marque assez que ce n'est pas la multitude des Ecrivains qui jette du jour dans les matieres obscures; & qu'un Voyageur éclairé donne une idée plus juste des Pays qu'il a parcourus, que vingt Auteurs médiocres qui rendent compte des mêmes lieux.

Age de Cada Mosto, & ses vûes en commençant ses voyages.

Mérite de ses Journaux.

Cada Mosto part de Venise & relâche au Cap S. Vincent.

Cada Mosto, résolu de retourner en Flandres avec le peu d'argent qu'il avoit, s'embarqua sur une Galere Venitiene commandée par le Capitaine Marco Zeno, Chevalier de Malte. Ils partirent de Venise le 8 d'Août 1454. Les vents contraires qui s'éleverent près du Cap Saint Vincent les ayant forcés de s'y arrêter, il se trouva que dans le même tems Dom Henri Prince de Portugal, vivoit fort près du même Cap, dans un village nommée *Ripofera*, où il s'étoit retiré volontairement pour se livrer à l'étude. Ce célebre Protecteur de la navigation & des Voyageurs, envoya aussi-tôt au Vaisseau, Antoine Gonzalez son Secretaire, accompagné d'un Vénitien nommé (20) Patricio Conti, qui étoit alors Consul de sa République en Portugal, & que son goût pour les voyages attachoit aussi au service du Prince. Ils portoient quelques montres du sucre de Madere, du sang de dragon de la même Isle, & des autres commodités que le même Prince commençoit à tirer des Pays qu'il avoit découverts. Après diverses questions, ils apprirent aux Vénitiens du Vaisseau que Dom Henri avoit fait peupler plusieurs Isles désertes, & que les richesses qu'ils leur montroient en étoient déja les fruits. Ils ajoûterent que ces essais n'étoient rien en comparaison des grandes choses que le Prince avoit exécutées; que depuis telle & telle année il avoit pénetré dans des mers jusqu'alors inconnues, & dans des Pays où ses gens avoient fait des découvertes incroyables: que les Portugais qui s'étoient employés à ces admirables entreprises avoient tiré des avantages extrêmes de leur commerce avec les Nations barbares, & gagné

Rencontre du Prince Henri à Ripofera.

(20) Grynæus dit, sans le nommer, que c'étoit un Patricien de Venise.

CADA MOSTO. 1454.

quelquefois jusqu'à mille pour cent. Enfin leur récit parut si merveilleux aux Vénitiens, que la plûpart des Passagers, & particuliérement Cada Mosto, se sentirent enflammés de la passion des voyages. Ils demanderent si le Prince accordoit la liberté de partir, à ceux qui lui offroient leurs services. On leur répondit qu'il ne la refusoit à personne. Mais on leur expliqua les conditions qu'il y mettroit : C'étoit 1°. d'équiper & de charger un Vaisseau à leurs dépens; ou seulement de le charger, parce qu'il fournissoit volontiers des Caravelles. 2°. Que dans le premier cas, il se réservoit au retour la quatriéme partie des biens qu'on rapportoit; & que dans le second, il éxigeoit la moitié de la cargaison. 3°. Que si le voyage manquoit de succès, le Prince se chargeoit de tous les frais. Mais on prit soin d'assurer, qu'il étoit impossible qu'on ne recueillît pas de grands fruits d'une si belle entreprise. Gonzalez ajoûta que Dom Henri seroit charmé d'y voir entrer des Vénitiens, & qu'il les traiteroit avec distinction, parce qu'étant persuadé qu'on trouveroit des Epices dans les Pays dont il avoit commencé la découverte, il sçavoir que les Négotians de Venise étoient plus entendus que toute autre Nation dans le commerce.

Cada Mosto se détermine à servir les Portugais.

Cada Mosto ne balança point à se rendre auprès du Prince, qui lui confirma tout ce qu'il venoit d'entendre, & qui augmenta même son ardeur par une infinité de nouvelles promesses. La jeunesse, la curiosité, l'envie de s'enrichir furent autant d'aiguillons qui ne laisserent plus de repos au jeune Voyageur. Il commença par s'informer des marchandises qui convenoient à ses nouveaux desseins. Ensuite, étant retourné à bord, il disposa de celles qu'il avoit destinées pour les Pays-bas; & ne réservant que ce qu'il crut favorable à l'expédition qu'il méditoit, il laissa partir sans lui les Galeres Vénitiennes. Le Prince Henri applaudit beaucoup à sa résolution, & le combla de caresses pendant le séjour qu'il fit en Portugal. Il lui fit équiper une Caravelle d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, dont il donna néanmoins le commandement à Vincent Diaz, natif de Sago. Mais Cada Mosto l'ayant chargée presqu'entiérement à ses frais, ils partirent ensemble le 2 de Mars 1455, avec un vent Nord-Est.

1455.

Il arrive à Puerto Santo.

Dès le 25 ils arriverent à l'Isle de Puerto-Santo, qui est éloignée de six cens milles au Sud, du Cap Saint Vincent (21). Il y avoit déja près de vingt-sept ans que cette Isle avoit été découverte. Ils en partirent le 28 de Mars, & le même jour ils entrerent dans *Manchico* (22) un des Ports de l'Isle de Madere, à quarante milles de Puerto-Santo. Dans un tems clair, ces deux Isles peuvent se voir l'une de l'autre. Celle de Madere étoit habitée depuis vingt-quatre ans, par les soins du Prince Henri, qui lui avoit donné pour Gouverneur Tristan Tessera, & Gonzalez Zarco, deux de ses Gentilshommes, entre lesquels l'Isle & le commandement étoient partagés. Tristan occupoit la partie où le Port de Manchico est situé; & Zarco, celle où il avoit jetté lui-même les fondemens de Funchal.

Il touche à Madere.

Madere avoit déja quatre habitations considérables; Manchico, Santa-

(21) On retranche ici de ce Journal la description de Puerto-Santo, & une partie même de celle de Madere, qui ont déja trouvé place dans le Chapitre précedent.

(22) C'est apparemment ce que les autres nomment *Machico*.

Cruz,

Cruz, Funchal & Camera dos Lobos, ſans compter d'autres établiſſemens qui commençoient à ſe former en différens lieux. On y comptoit alors dix-huit cens hommes (23) de Milice, & une Compagnie de cent Cavaliers. L'Iſle eſt arroſée par huit rivieres, qui la traverſent preſqu'entiérement, & ſur leſquelles on avoit conſtruit des moulins à ſcier les planches, qui en fourniſſoient de diverſes ſortes au Portugal. Les plus eſtimées étoient celles de cedre & de Naſſo, dont on employoit les premieres à tous les uſages des Edifices, & les autres à faire des arcs & des bois de fuſil. Le cedre reſſemble beaucoup au cyprès; mais il rend une odeur extrêmement agréable. Le bois de Naſſo eſt couleur de roſe & d'une rare beauté. Cada Moſto rend témoignage que la vendange ſe faiſoit alors à Madere vers le tems de Pâques; au plus tard, l'octave d'après.

CADA MOSTO. 1455.

Il quitta cette Iſle, pour prendre au Sud; & dans peu de jours il arriva aux Iſles Canaries, qui ſont à trois cens vingt milles de Madere. Il compte ſept Canaries, dont quatre étoient habitées par des Chrétiens; Lancerota, Fuerte-ventura, Gomera & Ferro. Elles avoient pour Seigneur, ſous l'autorité du Roi d'Eſpagne, un Gentilhomme Eſpagnol, nommé Herrera, natif de Seville. On tranſportoit de ces Iſles à Cadix & dans la riviere de Seville une grande quantité de l'herbe qui ſe nomme *Orchel* ou *Oricello*, pour les uſages de la teinture. Les peaux de chevres, le ſuif & le fromage faiſoient le reſte du commerce. L'Auteur remarque que les Habitans naturels des quatre Iſles ſoumiſes aux Chrétiens étoient les Canarins, & qu'ils avoient différens langages qu'ils n'entendoient point entr'eux. Leurs habitations étoient de ſimples Villages, ſans fortifications & ſans défenſe dans les Plaines, mais ſi bien fortifiés dans les montagnes, qu'il falloit un ſiége pour les forcer. Les trois autres Iſles, qui ſe nomment la grande Canarie, Ténerife & Palma n'avoient encore que des Idolâtres pour habitans. Elles étoient mieux peuplées que les quatre autres, ſur-tout celle de Ténerife, qui eſt la plus grande, & qui ne contenoit pas moins de quatorze à quinze mille Ames. On en comptoit huit ou neuf mille dans la grande Canarie. Palma n'en avoit qu'un petit nombre, quoiqu'elle parût charmante en perſpective. Ces trois Iſles étant bien gardées par des Habitans fort courageux, les montagnes d'une hauteur exceſſive, & les Places imprenables, il avoit été juſqu'alors impoſſible aux Chrétiens de s'en rendre Maîtres. Ténerife eſt une des plus hautes Iſles du monde, & ſe découvre de fort loin en mer. L'Auteur fut aſſuré par quelques Matelots, qu'ils l'avoient apperçue de ſoixante & ſoixante-dix lieues Eſpagnoles, qui ſont environ deux cent cinquante milles d'Italie. Elle a dans ſon centre une montagne en forme de diamant, d'une hauteur merveilleuſe & toujours brûlante. Cada Moſto apprit ces circonſtances de pluſieurs Chrétiens qui avoient été priſonniers dans cette Iſle. Il prétend que depuis le pied de la montagne juſqu'au ſommet il n'y a pas moins de quinze lieues Portugaiſes, qui ſont ſoixante milles d'Italie. Mais on a vû, dans le Chapitre précédent, des régles plus juſtes pour la véritable hauteur du Pic.

Il paſſe aux Canaries.

Etat où ces Iſles étoient alors.

(24) L'Iſle de Ténerife avoit alors neuf Maîtres ou neuf Princes, qui pre-

Anciens uſages.

(23) C'eſt-à-dire apparemment de gens capables de porter les armes.

(24) On trouvera dans le Chapitre précédent la deſcription entiere de Tenerife, & du Pic, avec celle des autres Canaries.

noient le titre de Ducs. C'étoient autant d'Uſurpateurs, qui avoient diviſé l'autorité ſouveraine, aprés s'en être ſaiſis par la force. Les guerres qu'ils avoient entr'eux cauſoient ſouvent beaucoup de carnage. Leurs armes n'étoient que des pierres, & des maſſues, en formes de dards, dont la pointe étoit armée d'os ou de corne au lieu de fer. Ceux à qui ce ſecours manquoit, ſe contentoient de faire durcir leurs maſſues au feu. La plûpart des Habitans étoient continuellement nuds, quoique pluſieurs ſe couvriſſent de peaux de chevres. Mais ils s'enduiſoient la peau de ſuif, mêlé avec le jus de quelques herbes, qui la rendoient aſſes épaiſſe pour réſiſter au froid. D'ailleurs, étant ſi avancés au midi, ils n'avoient jamais beaucoup à ſouffrir de l'hiver. Leur demeure étoit des grottes & des cavernes au pied des montagnes. Ils ſe nourriſſoient d'orge, de chair & de lait de chevres, qu'ils avoient en abondance, & de quelques fruits; mais particuliérement de figues. Comme le climat eſt fort chaud, ils faiſoient leur moiſſon aux mois d'Avril & de Mai. On connoiſſoit peu leur Religion, parce qu'ils n'avoient pas de culte établi. Les uns adoroient le Soleil; d'autres la Lune & les Etoiles. On leur attribuoit juſqu'à neuf ſortes d'idolâtrie. Leurs femmes n'étoient pas communes; mais ils n'avoient pas de loi qui les génât pour le nombre. Ils ne prenoient une vierge, qu'après avoir propoſé à leur Seigneur de paſſer la premiere nuit avec elle; & ceux qui obtenoient cette grace s'en croyoient fort honorés.

CADA MOSTO. 1455.

Ancienne Religion.

Si l'on veut ſçavoir d'où Cada Moſto avoit tiré ces connoiſſances, il répond que les Chrétiens des quatre Iſles s'approchoient ſouvent de Ténerife pendant la nuit, & qu'ils y enlevoient ſouvent des Inſulaires de l'un & l'autre ſexe, qu'ils vendoient en Eſpagne pour l'eſclavage. Lorſqu'il arrivoit à ces Barbares de faire quelques priſonniers Eſpagnols, ils n'avoient pas la cruauté de les faire mourir; mais par un mépris, qu'ils regardoient comme la derniere punition, ils les employoient à nettoyer les Chevres & à tuer les mouches dont ces animaux ſont tourmentés.

Informations de Cada Moſto.

Les anciens Canarins étoient dans l'uſage d'offrir à leur Seigneur, non ſeulement leurs ſervices & leur fidélité, mais le ſacrifice même de leur vie, lorſqu'il entroit en poſſeſſion de l'autorité ſouveraine. Il s'en trouvoit toujours pluſieurs qui paſſoient de l'offre à l'exécution. Ils ſe rendoient avec un nombreux cortege ſur le bord de quelque profonde vallée, où les victimes, après quantité de cérémonies & de paroles miſtérieuſes, ſe précipitoient à la vûe de tout le monde. Le même uſage obligeoit le Seigneur de marquer une conſidération particuliere aux Parens des Morts & de les diſtinguer par des honneurs & des bienfaits. L'Auteur fut informé de cette coutume barbare par divers Canarins qui avoient quitté leur Nation pour embraſſer le Chriſtianiſme. Ils ſont d'une légereté extrême à la courſe, & fort agiles à deſcendre & monter au milieu de leurs roes & de leurs précipices. Ils ſautent de pierre en pierre, & ſouvent ils s'élancent à des diſtances incroyables. Leur adreſſe à jetter des pierres eſt ſi merveilleuſe, qu'ils ſont ſurs de toucher toujours au but. Les deux ſexes ſe peignent le corps, en verd, en rouge, en jaune, avec le jus de certaines herbes, & cette varieté de couleurs paſſe entr'eux pour un grand ornement. Cada Moſto relâcha dans les deux Iſles de Gomera & de Ferro. Il toucha auſſi à celle de Palma; mais ſans y deſcendre.

Sacrifice barbare.

Adreſſe & légereté des Canarins.

Ayant remis à la voile, il continua ſa courſe vers l'Ethiopie; & le vent ne

ceſſant pas de le favoriſer, il arriva au Cap Blanco, qui eſt à ſoixante-dix milles des Canaries. Il obſerve que portant au Sud dans ce paſſage il ſe tint ſans ceſſe éloigné de la Côte d'Afrique, qu'il laiſſoit ſur la gauche; les Canaries étant fort avancées dans la mer du côté de l'Oueſt. Il fit voile ainſi pendant la moitié de ſa courſe; après quoi, prenant plus à gauche, il chercha la vûe des Côtes, dans la crainte de paſſer le Cap ſans l'appercevoir; car on eſt enſuite aſſez long-tems ſans découvrir la terre. Les Côtes s'enfoncent après le Cap, & forment un Golfe, qu'on appelle *Forna d'Arguim*, du nom d'une petite Iſle qui eſt ſituée dans le Golfe même. Il n'a pas moins de cinquante milles d'enfoncement, & l'on y trouve trois autres Iſles, auſquelles les Portugais avoient déja donné des noms. La premiere porte celui de *Blanca*, à cauſe de ſes ſables blancs. La ſeconde, celui d'Iſle *das Garzas*, ou des Herons, parce qu'on y trouva un ſi grand nombre d'œufs de ces animaux, qu'on en remplit deux Barques; la troiſiéme celui de (25) *Coori*. Elles ſont toutes trois petites, ſabloneuſes, & déſertes; mais celle d'Arguim a de l'eau fraîche.

CADA MOSTO. 1455.

Cada Moſto arrive au Cap-Blanco.

Deſcription de cette Côte.

Iſles du Golfe d'Argin ou d'Arguim.

Il faut obſerver qu'au Sud du Détroit de Gibraltar, la Côte, qui eſt celle de Barbarie, n'eſt pas habitée au-delà du *Cap-Cantin*, d'où l'on trouve juſqu'au Cap-Blanco une Région ſabloneuſe & déſerte, qui eſt ſéparée de la Barbarie par des montagnes (26) du côté du Nord, & que ſes Habitans nomment (27) *Sara*. Du côté du Sud elle touche au Pays des Negres, & dans ſa largeur elle n'a pas moins de cinquante ou ſoixante journées. Ce déſert s'étend juſqu'à l'Océan. Il eſt couvert de ſable blanc, ſi aride & ſi uni, que le Pays étant d'ailleurs fort bas, il n'a l'apparence que d'une Plaine juſqu'au Cap-Blanco, qui tire auſſi ſon nom de la blancheur de ſon ſable, où l'on n'apperçoit aucune ſorte d'arbre ou de plante. Cependant rien n'eſt ſi beau que ce Cap. Sa forme eſt triangulaire, & les trois pointes qu'il préſente ſont l'une de l'autre à la diſtance d'un mille.

Déſerts de Sara.

On trouve ſur cette Côte une prodigieuſe quantité de gros Poiſſon de toutes les eſpeces & d'une bonté extraordinaire. Le Golfe d'Arguim eſt fort profond dans toute ſon étendue; mais il eſt plein de rocs, & traverſé par des courans qui rendent la navigation fort dangéreuſe dans les ténebres. Cada Moſto apprit qu'il s'y étoit déja perdu deux Vaiſſeaux. La ſituation du Cap-Blanc eſt au Sud-Oueſt du Cap-Cantin.

Derriere le Cap-Blanc, dans l'intérieur des terres, on trouve à ſix journées du rivage une Ville nommée *Hoden*, qui n'a pas de murs, mais qui eſt fréquentée par les Arabes & les Caravanes de Tombuto (28) & des autres Régions du Pays des Negres. Leurs alimens ſont des dattes & de l'orge. Ils boivent le lait de leurs Chameaux. Le Pays eſt ſi ſec qu'ils y ont peu de vaches & de chevres. Ils ſont Mahométans, & fort ennemis du nom Chrétien. N'ayant point d'habitations fixes, ils ſont ſans ceſſe errans dans les déſerts, & leurs courſes s'étendent juſques dans cette partie de la Barbarie qui eſt voiſine de la Méditerranée. Ils voyagent toujours en grand nombre, avec un train nombreux de Chameaux, ſur leſquels ils tranſportent du cuivre, de l'argent, & d'autres richeſſes, de la Barbarie & du Pays des Negres à Tombuto, pour en rapporter de l'or & de la *Malaguette*, qui eſt une eſpece de poivre. Leur couleur eſt bazanée. Les deux

Ville nommée Hoden.

Commerce des Negres à Tombuto.

(25) Grynæus écrit *Cori*.
(26) Ce ſont les Monts Atlas.
(27) Ou Sarrah.
(28) Grynæus met *Atanbuto*.

CADA MOSTO. 1455.

ſexes ont pour unique vêtement, une ſorte de robbe, blanche bordée de rouge. Les Hommes portent le turban, à la maniere des Mores, & vont toujours nuds pieds. Leurs déſerts ſont remplis de Lions, de Pantheres, de Léopards, & d'Autruches, dont l'Auteur vante les œufs après en avoir mangé pluſieurs fois.

Commerce des Portugais au Golfe d'Arguim.

Le Prince Henri de Portugal connoiſſant l'importance du Golfe d'Arguim en avoit défendu l'entrée pour l'eſpace de dix ans à tous ceux qui n'étoient pas compris dans ſon ordonnance, c'eſt-à-dire à ceux qui n'avoient pas dans l'Iſle du même nom une Habitation & des Facteurs approuvés. Les Portugais, qui jouiſſoient du privilege, commerçoient avec les Arabes qui venoient ſur la Côte. Pour l'or & les Négres qu'ils tiroient de ces Barbares, ils leur fourniſſoient différentes ſortes de marchandiſes, telles que des draps de laine & d'autres étoffes, des tapis, de l'argent & de l'alkhizeli. Le Prince fit bâtir un Château dans l'Iſle d'Arguim, pour la ſûreté du Commerce; & tous les ans il y arrivoit des Caravelles du Portugal. Les Négotians Arabes menoient au Pays des Négres quantité de Chevaux de Barbarie, qu'ils y échangeoient pour des Eſclaves. Un beau Cheval leur valoit ſouvent juſqu'à douze ou quinze Négres. Ils y portoient auſſi de la ſoye de Grenade & de Tunis, de l'argent & d'autres marchandiſes, pour leſquelles ils recevoient des Eſclaves & de l'or. Ces Eſclaves étoient amenés à *Hoden*, d'où ils paſſoient aux montagnes de Barka, & de-là en Sicile. D'autres étoient conduits à Tunis, & ſur toute la Côte de Barbarie. Le reſte venoit dans l'Iſle d'Arguim; & chaque année, il en paſſoit ſept ou huit cens en Portugal.

Avant l'établiſſement de ce Commerce, les Caravelles Portugaiſes, au nombre de quatre & quelquefois davantage, entroient bien armées dans le Golfe d'Arguim, & faiſoient pendant la nuit des deſcentes ſur la Côte, pour enlever les Habitans de l'un & l'autre ſexe qu'elles vendoient en Portugal. Elles pouſſerent ainſi leurs courſes au long des Côtes, juſqu'à la riviere du Senegal, qui eſt fort grande, & qui ſépare la Nation des Azanaghis de la premiere Contrée des Négres.

Nation des Azanaghis, & ſes uſages.

Les Azanaghis habitent pluſieurs endroits de la Côte au-delà du Cap-Blanco. Ils ſont voiſins des déſerts, & peu éloignés des Arabes de Hoden. Ils vivent de dattes, d'orge, & du lait de leurs Chameaux. Comme ils ſont plus proches du Pays des Négres que de Hoden, ils y ont tourné leur commerce, qui ſe borne à tirer d'eux du millet & d'autres ſecours pour la commodité de leur vie. Ils mangent peu, & l'on ne connoît pas de Nation qui ſupporte ſi patiemment la faim. Les Portugais en enleverent un grand nombre, & s'en trouvoient mieux pour eſclaves que des Negres. Mais, depuis quelque tems, le Prince Henri avoit fait la paix avec eux, & formé des Regles de commerce qui ne permettoient plus aux Portugais de les inſulter. Il eſpéroit que ſe familiariſant avec les Chrétiens, ils recevroient d'autant plus facilement les impreſſions du Chriſtianiſme, qu'ils n'avoient que des idées fort confuſes de la Religion de Mahomet.

Cada Moſto attribue une coutume fort ſinguliere à la Nation des (29) Azanaghis. Ils portent, dit-il, autour de la tête une ſorte de mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez & la bouche; & la raiſon de cet uſage eſt que

(29) L'Auteur les appelle ſouvent Indiens, c'eſt-à-dire, Indiens Orientaux. On ne leur donnoit pas d'autre nom avant le Voyage de Gama.

regardant le nez & la bouche comme des canaux fort sales, ils se croyent obligés de les cacher aussi sérieusement que d'autres parties auxquelles on attache la même idée dans des Pays moins barbares. Aussi ne se découvrent-ils la bouche que pour manger. CADA MOSTO. 1455.

Ils ne reconnoissent aucun Maître ; mais les plus riches sont distingués par quelques témoignages de respect. En général il sont tous fort pauvres, menteurs, perfides, & les plus grands voleurs du monde. Leur taille est médiocre. Ils se frisent les cheveux, qu'ils ont fort noirs, & flottans sur leurs épaules. Tous les jours ils les humectent avec de la graisse de poisson, & quoique l'odeur en soit fort désagréable, ils regardent cet usage comme une parure. Ils n'avoient jamais connu d'autres Chrétiens que les Portugais, avec lesquels ils avoient eu la guerre pendant treize ou quatorze ans. Cada Mosto assure que lorsqu'ils avoient vû des Vaisseaux, spectacle inconnu à leurs ancêtres, ils les avoient pris pour de grands oiseaux avec des aîles blanches, qui venoient de quelque Pays éloigné. Ensuite les voyant à l'ancre & sans voiles, ils avoient conclu que c'étoient des Poissons. D'autres observant que ces machines changeoient de place, & qu'après avoir passé un jour ou deux dans quelque lieu, on les voyoit le jour suivant à cinquante milles, & toujours en mouvement au long de la Côte, s'imaginerent que c'étoient des esprits vagabonds, & redoutoient beaucoup leur approche. En supposant que ce fût des créatures humaines, ils ne pouvoient concevoir qu'elles fissent plus de chemin dans une nuit qu'ils n'étoient capables d'en faire en trois jours ; & ce raisonnement les confirma dans l'opinion que c'étoit des Esprits. Plusieurs Esclaves de leur Nation, que Cada Mosto avoit vûs à la Cour du Prince Henri, & tous les Portugais qui étoient entrés les premiers dans cette mer, rendoient là-dessus le même témoignage.

Imaginations des Azanaghis à la vûe des premiers Vaisseaux.

Environ six journées dans les terres au-delà de Hoden, on trouve une autre Ville nommée *Teggazza*, qui signifie Caisse d'or, d'où l'on tire tous les ans une grande quantité de sel de roche, qui se transporte sur le dos des Chameaux à Tombuto, & delà dans le Royaume de *Melli*, qui est du Pays des Négres. Les Arabes vagabonds, qui font ce commerce, disposent, en huit jours, de toute leur marchandise, & reviennent chargés d'or.

Ville de Teggazza, & mine de sel.

Ce Royaume de Melli est situé dans un climat fort chaud, & fournit si peu d'alimens pour les Bêtes, que de cent Chameaux qui font le voyage avec les caravanes il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq. Aussi cette grande Région n'a-t'elle aucun quadrupede. Les Arabes mêmes & les Azanaghis y tombent malades de l'excès de la chaleur. On compte quarante journées à cheval, de Teggazza à Tombuto ; & trente de Tombuto à Melli. Cada Mosto ayant demandé aux Negres quel usage les Marchands de Melli font du sel, ils répondirent qu'il s'en consumoit d'abord une petite quantité dans le Pays, secours si nécessaire à des Peuples situés près de la Ligne, où les jours & les nuits sont d'une égale longueur, que sans un tel préservatif contre la chaleur, leur sang se corrompt bientôt. Ils employent peu d'art à le préparer. Chaque jour ils en prennent un morceau qu'ils font dissoudre dans un vase d'eau ; & l'avalant avec avidité, ils croyent lui être redevables de leur santé & de leurs forces. Le reste du sel est porté à Melli en grosses pieces, deux desquelles suffisent pour la charge d'un Chameau. Là, les Habitans du Pays le brisent en d'autres pié-

Usage du sel parmi les Negres.

CADA MOSTO. 1455.

ces, dont le poids ne surpasse pas les forces d'un homme. On assemble quantité de gens robustes qui les chargent sur leur tête, & qui portent à la main une longue fourche, sur laquelle ils s'appuyent lorsqu'ils sont fatigués. Dans cet état, ils se rendent sur le bord d'une grande eau, sans que l'Auteur ait pû sçavoir si c'est la mer ou quelque fleuve; mais il panche à croire que c'est de l'eau douce, parce que dans un climat si chaud il ne seroit pas nécessaire d'y porter du sel si c'étoit la mer.

Commerce du sel, & sa méthode.

Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, les maîtres du sel font décharger la marchandise, & placent chaque monceau sur une même ligne, en y mettant leur marque. Ensuite toute la Caravane se retire à la distance d'une demie journée. Alors d'autres Négres, avec lesquels ceux de Melli sont en commerce, mais qui ne veulent point être vus, & qui sont apparemment les Habitans de quelques Isles, s'approchent du rivage dans de grandes Barques, examinent le sel, mettent une somme d'or sur chaque monceau, & se retirent avec autant de discrétion qu'ils sont venus. Les Marchands de Melli retournant au bord de l'eau, considerent si l'or qu'on a laissé leur paroît un prix suffisant. S'ils en sont satisfaits, ils le prennent & laissent leur sel. S'ils trouvent la somme trop petite, ils se retirent encore, en laissant l'or & le sel; & les autres, revenant à leur tour, mettent plus d'or, ou laissent absolument le sel. Leur commerce se fait ainsi sans se parler & sans se voir; usage ancien, qu'aucune infidélité ne leur donne jamais occasion de changer. Quoique l'Auteur trouve peu de vraisemblance dans ce récit, il assure qu'il le tient de plusieurs Arabes, des Marchands Azanaghis, & de quantité d'autres personnes, dont il vante le témoignage.

Négocians invisibles.

Il demanda aux mêmes Marchands pourquoi l'Empereur de Melli, qui est un Souverain si puissant, n'avoit point entrepris, par force ou par adresse, de découvrir la Nation qui ne veut ni parler ni se laisser voir. Ils lui raconterent que peu d'années auparavant, ce Prince ayant résolu d'enlever quelques-uns de ces Négotians invisibles, avoit fait assembler son Conseil, dans lequel on avoit résolu qu'à la premiere Caravane, quelques Négres de Melli creuseroient des puits au long de la riviere, près de l'endroit où l'on plaçoit le sel, & que s'y cachant jusqu'à l'arrivée des Etrangers, ils en sortiroient tout d'un coup pour faire quelques prisonniers. Ce projet avoit été exécuté. On en avoit pris quatre, & tous les autres s'étoient échappés par la fuite. Comme un seul avoit paru suffire pour satisfaire l'Empereur, on en avoit renvoyé trois, en les assurant que le quatriéme ne seroit pas plus maltraité. Mais l'entreprise n'en eut pas plus de succès. Le Prisonnier refusa de parler. Envain l'interrogea-t'on dans plusieurs langues. Il garda le silence avec tant d'obstination, que rejettant d'un autre côté toutes sortes de nourriture, il mourut dans l'espace de quatre jours. Cet évenement a fait croire aux Negres de Melli que leurs Négotians étrangers sont muets. Quelques-uns néanmoins pensent avec plus de raison que le Prisonnier étant revêtu de la forme humaine ne pouvoit pas être privé de l'usage de la parole; mais que dans l'indignation de se voir trahi, il avoit pris la résolution de se taire jusqu'à la mort. Ceux qui l'avoient enlevé rapporterent à leur Empereur qu'il étoit fort noir, de belle taille, & plus haut qu'eux d'un demi-pied; que sa levre inférieure étoit plus épaisse que le poing, & pendante jusqu'au dessous du menton; qu'elle étoit fort rouge &

Entreprise de l'Empereur de Melli, pour les découvertes.

Ce qui l'empêche de réussir.

qu'il en tomboit même quelques gouttes de ſang ; mais que ſa levre ſupérieure étoit de la grandeur ordinaire : qu'on voyoit entre les deux ſes dents & ſes gencives, & qu'au deux coins de la bouche il avoit quelques dents d'une grandeur extraordinaire ; que ſes yeux étoient noirs & fort ouverts : enfin que toute ſa figure étoit terrible. CADA MOSTO. 1455.

Effet du ſel contre les maladies des Negres.

Cet accident fit perdre la penſée de renouveller la même entrepriſe ; d'autant plus que les Etrangers, irrités apparemment de l'inſulte qu'ils avoient reçûe, laiſſerent paſſer trois ans ſans reparoître au bord de l'eau. On étoit perſuadé à Melli, que leurs groſſes levres s'étoient corrompues par l'excès de la chaleur, & que n'ayant pu ſupporter plus long-tems la privation du ſel, qui eſt leur unique remede, ils avoient été forcés de recommencer leur commerce. La néceſſité du ſel en eſt établie mieux que jamais dans l'opinion des Negres de Melli ; ce qui eſt aſſez indifférent à l'Empereur, pourvû qu'il en tire beaucoup d'or. C'eſt tout ce que l'Auteur a pu ſe procurer de lumiere (30) ſur des faits ſi difficiles à vérifier. Mais en les reconnoiſſant fort étranges, il ajoûte qu'on ne doit pas les traiter de fabuleux après les divers témoignages ſur leſquels ils ſont appuyés ; & lui-même, dit-il, qui a vû dans le monde & entendu tant de choſes merveilleuſes, il ne fait pas difficulté de les croire.

Route de l'or, pour traverſer l'Afrique.

L'or qu'on apporte à Melli ſe diviſe en trois parts ; une qu'on envoye par la Caravanne de Melli à *Kokhia*, ſur la route du grand Caire & de la Syrie ; les deux autres à Tombuto, d'où elles partent ſéparément ; l'une pour (31) *Toet* & de-là pour Tunis en Barbarie : l'autre pour Hoden, d'où elle ſe répand juſqu'aux Villes d'Oran (32) & d'One, dans l'intérieur du Détroit de Gibraltar, & juſqu'à Fez, Maroc, Arzila, Azafi, & Meſſa, hors du Détroit. C'eſt dans ces dernieres Places que les Italiens & d'autres Nations Chrétiennes viennent recevoir cet or pour leurs marchandiſes. Enfin le plus grand avantage que les Portugais ayent tiré du Pays des Azanaghis, c'eſt que de l'or qu'il envoye chaque année à Hoden, ils trouverent le moyen d'en attirer quelque partie ſur les Côtes (33) du Golfe d'Arguim, & de ſe le procurer par leurs échanges avec les Negres.

La monnoie inconnue chez les Azanaghis.

Dans les Régions des Mores bazanés, il ne ſe fabrique point de monnoie. On n'y en connoît pas même l'uſage, non plus que parmi les Negres. Mais tout le commerce ſe fait par des échanges d'une choſe pour une autre, & quelquefois de deux pour une. Cependant les Azanaghis & les Arabes ont, dans quelques-unes de leurs Villes intérieures, de petites coquilles, qui leur tiennent lieu de monnoie courante. Les Vénitiens en apportoient du Levant, & recevoient de l'or pour une matiere ſi vile. Les Negres ont pour l'or un poids qu'ils appellent Mitical, & qui revient à la valeur d'un ducat. Les femmes des déſerts de Sara, portent des robes de coton, qui leur viennent du

(30) Le témoignage des Afriquains paroîtra ſans force. Cependant il eſt vrai que tous les Voyageurs s'accordent à le rapporter ; ce qui ſuffit du moins pour ſauver le crédit de Caſta Moſto. Jobſon, qui étoit dans la Riviere de Gambra ou de Gambia en 1620, répéte la même choſe avec les mêmes circonſtances. Moette le rapporte auſſi d'après le témoignage des Mores de Maroc. Voyez ſes Voyages en 1671.

(31) Grynæus met *Ato*.

(32) Grynæus met *Hona*.

(33) Ce récit des lieux d'où vient l'or, & de la maniere dont il traverſe l'Afrique, eſt le plus ancien & le plus vraiſemblable.

CADA MOSTO. 1455.

Pays des Negres ; & quelques-unes, des eſpeces de frocs qu'on appelle *Alkhezeli* (34). Mais elles n'ont pas l'uſage des chemiſes. Les plus riches ſe parent de petites plaques d'or. Elles font conſiſter leur beauté dans la groſſeur & la longueur de leurs mamelles. Dans cette idée, à peine ont-elles atteint l'âge de ſeize ou dix-ſept ans, qu'elles ſe les ſerrent avec des cordes, pour les faire deſcendre quelquefois juſqu'à leurs genoux. Les hommes montent à cheval & font leur gloire de cet exercice. Cependant l'aridité de leur Pays ne leur permet pas de nourrir un grand nombre de ces animaux, ni de les conſerver long-tems. La chaleur eſt exceſſive dans cette immenſe étendue de ſables, & l'on y trouve fort peu d'eau. Il n'y pleut que dans trois mois de l'année, ceux d'Août, de Septembre & d'Octobre. Cada Moſto fut informé qu'il y paroit quelquefois de grandes troupes de Sauterelles jaunes & rouges, de la longueur du doigt. Elles ſont en ſi grand nombre, qu'elles forment dans l'air une nuée capable d'obſcurcir le Soleil, & de douze ou quinze milles d'étendue. Ces incommodes viſites n'arrivent que tous les trois ou quatre ans ; mais il ne faut pas eſpérer de vivre dans les lieux où l'armée des Sauterelles s'arrête, tant elle cauſe de déſordre & d'infection. L'Auteur en vit une multitude innombrable, en paſſant ſur les Côtes.

Parure de leurs femmes.

Exercice des hommes.

Armées de ſauterelles.

Après avoir doublé le Cap-Blanco, la Caravelle Portugaiſe continua ſa courſe juſqu'à la riviere de Sannaga, ou du Senegal, qui ſépare le déſert & les Azanaghis, du fertile Pays des Negres. Cinq ans avant le voyage de Cada Moſto, cette grande riviere avoit été découverte par trois Caravelles du Prince Henri, qui y avoient établi des articles de commerce avec les Mores ; & depuis ce temps-là il ne s'étoit point paſſé d'année où le Portugal n'y eût envoyé quelques Vaiſſeaux.

Riviere de Senegal. Son embouchure.

La riviere du Senegal a plus d'un mille de largeur à ſon embouchure, & l'entrée en eſt fort profonde. Avant que de ſe reſſerrer dans ſon lit, elle offre une Iſle, qui préſente un Cap vers la mer. Des deux côtés, on trouve des bancs de ſable & des baſſes qui s'étendent aſſez près du rivage ; ce qui oblige les Vaiſſeaux d'obſerver le cours de la marée pour entrer dans la riviere. Elle y remonte l'eſpace de ſoixante dix milles, ſuivant le témoignage que l'Auteur en reçut d'un grand nombre de Portugais, qui y étoient entrés dans leurs Caravelles. Depuis le Cap-Blanco, qui en eſt à trois cens quatre-vingt milles, la Côte ſe nomme Anterota, & borde le Pays des Azanaghis ou des Mores bazanés. Cette Côte eſt continuellement ſabloneuſe juſqu'à vingt milles de la riviere.

Grande différence entre les hommes dans un petit eſpace.

Cada Moſto fut extrêmement ſurpris de trouver la différence des habitans ſi grande dans un ſi petit eſpace. Au Sud de la riviere, ils ſont extrêmement noirs, grands, bienfaits, & robuſtes. Le Pays eſt couvert de verdure, & rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes ſont bazanés, maigres, de petite taille, & le Pays ſec & ſtérile. L'opinion (35) des Sçavans eſt que la riviere du Senegal ſort de celle de *Ghion*, qui vient du Paradis terreſtre. Les Anciens nommoient cette branche *Niger*, & prétendoient qu'ayant arroſé l'Ethiopie & s'avançant à l'Oueſt vers l'Océan, elle ſe diviſoit en pluſieurs autres branches. Le Nil, qui ſort auſſi du Ghion, arroſe l'Egypte & tombe dans la Méditerranée.

(34) En Italien *Porcellette*.

(35) Toutes ces notions du Niger & du Nil ont été reconnues fauſſes.

Le

Le premier Royaume des Negres (36) eſt le Senegal, ſitué ſur la riviere du même nom, & ſes Peuples ſe nomment Jalofs. Tout le Pays eſt fort bas, non-ſeulement au long de la riviere, mais fort loin au-delà juſqu'au Cap-verd, qui eſt la plus haute terre de toute cette Côte, à quatre cent milles du Cap-Blanco. Ce Royaume de Jalofs ou du Senegal a pour bornes à l'Eſt, le Pays de Tukhuſor; au Sud le Royaume (37) de Gambra; l'Ocean à l'Oueſt, & la riviere au Nord.

CADA MOSTO. 1455. Pays des Negres.

Le Roi du Senegal ſe nommoit alors *Zukholin*, il n'avoit pas plus de vingt-deux ans. Cette Couronne n'eſt pas héréditaire. Trois ou quatre des principaux Seigneurs, dont le Pays eſt rempli, s'accordent ordinairement pour ſe choiſir un Maître, qui ne regne qu'autant qu'il leur plaît. Ils le détrônent par la force, à moins que le Roi ne ſe rende aſſez puiſſant lui-même pour leur réſiſter; ce qui met dans le Gouvernement la même inſtabilité qu'en Egypte, où le Soudan du Caire craint ſans ceſſe d'être banni ou maſſacré. D'ailleurs il ne faut pas juger de ces Rois ſur l'idée que l'Europe a des ſiens. Leurs Peuples ſont également pauvres & feroces. Ils n'ont pas de Villes fermées, ni d'autres habitations que de miſérables Villages, dont les maiſons ſont couvertes de chaume. La pierre & le ciment ne leur manqueroient pas; mais ils n'en connoiſſent pas l'uſage. Le Royaume du Senegal n'a, ſuivant l'Auteur, que deux cent milles d'étendue au long des Côtes, & la même profondeur dans les terres. Le Roi n'a pas de revenu certain: mais les Seigneurs du Pays, pour gagner ſa faveur, lui font préſent de Chevaux & d'autres Bêtes, telles que des Vaches & des Chevres. Ils y joignent différentes ſortes de légumes & de racines; ſur-tout du millet. La plus grande partie de ſes richeſſes lui vient de ſes vols & de ſes brigandages. Il enleve, pour l'eſclavage, les Peuples des Pays voiſins. Il ne fait pas plus de grace à ſes propres Sujets. Une partie de ces Eſclaves eſt employée à la culture des terres qui lui appartiennent: le reſte eſt vendu ſoit aux Azanaghis & aux Marchands Arabes qui les prennent en échange pour des Chevaux & d'autres commodités, ſoit aux Vaiſſeaux Chrétiens depuis que le commerce eſt ouvert avec eux. Chaque Négre peut prendre autant de femmes qu'il eſt capable d'en nourrir. Le Roi n'en a jamais moins de trente ou quarante, qu'il diſtingue entr'elles ſuivant leur naiſſance & le rang de leurs Peres. Il les entretient dans certaines habitations voiſines de ſa Cour, huit ou dix enſemble, avec des femmes pour les ſervir, & des Eſclaves pour cultiver les terres qui leur ſont aſſignées. Elles ont auſſi des Vaches & des Chevres, avec des Eſclaves pour les garder. Lorſque le Roi les viſite, il ne ſe fait accompagner d'aucunes proviſions, & c'eſt d'elles qu'il tire ſa ſubſiſtance pour lui-même, & pour tout ſon cortege. Tous les jours, au lever du Soleil, chaque femme de l'habitation où il arrive prépare trois ou quatre couverts de différentes viandes, telles que du Chevreau, du Poiſſon & d'au-

Richeſſes du Roi du Senegal.

Ses Femmes, & maniere dont il les entretient.

(36) Quoique les premiers Cantons des Négres ſoient ſur la Riviere de Sénegal, ils n'avoient pas de Royaume de ce nom. On peut croire même que le nom de cette Riviere lui vient des Azanaghis, que quelques Ecrivains nomment auſſi Sanhagas, & qui habitent du côté du Nord. Quoiqu'il en ſoit, la ſuppoſition d'un Royaume de Senegal ou de Sanaga, eſt une fauſſeté que pluſieurs Géographes ont copiée d'après Cada Moſto.

(37) Il n'y a pas non plus de Royaume de Cambra, mais une Riviere nommée *Gambra* ou *Gambia*, dont les bords ſont habités auſſi par les Negres, qui étoient diviſés en Tribus plutôt qu'en Royaumes.

CADA MOSTO. 1455.

tres délicateſſes du goût des Negres, qu'elle fait porter par ſes Eſclaves au logement du Roi; de ſorte qu'en s'éveillant il trouve quarante ou cinquante mets qu'il ſe fait ſervir ſuivant ſon appétit. Le reſte eſt diſtribué entre ſes gens. Mais comme ils ſont toujours en fort grand nombre, la plûpart ſont toujours affamés. Il ſe promene ainſi d'une habitation à l'autre, pour viſiter ſucceſſivement toutes ſes femmes; ce qui lui procure ordinairement des enfans en grand nombre. Mais lorſqu'une femme devient groſſe, il n'approche plus d'elle. Tous les Seigneurs ſuivent le même uſage.

Religion du Pays.

Ces Négres ſont profeſſion de la Religion Mahometane, mais avec moins de lumiere & de ſoumiſſion que les Mores blancs. Cependant les Seigneurs ont toujours près d'eux quelques Azanaghis ou quelques Arabes pour les exercices de leur culte; & c'eſt une maxime établie parmi les Grands de la Nation, qu'ils doivent être plus ſoumis aux loix divines que le Peuple. Mais depuis qu'ils ſont devenus familiers avec les Chrétiens, leur reſpect eſt fort diminué pour le Mahométiſme.

Habillement des hommes & des femmes.

Les Negres du Senegal ſont toujours nuds, excepté vers le milieu du corps, qu'ils ſe couvrent de peaux de Chevres, à peu près dans la forme de nos hautes chauſſes. Mais les Grands & les Riches portent des chemiſes de cotton, que les femmes filent dans le Pays. Le tiſſu de chaque piéce n'a pas plus de ſix pouces de largeur, car ils n'ont pu trouver l'art de faire leurs piéces plus larges. Ils ſont obligés d'en coudre cinq ou ſix enſemble pour les ouvrages qui demandent plus d'étendue. Leurs chemiſes tombent juſqu'au milieu de la cuiſſe. Les manches en ſont fort amples; mais elles ne leur viennent qu'au milieu du bras. Les femmes ſont abſolument nues depuis la tête juſqu'à la ceinture; le bas eſt couvert d'une juppe de coton, qui leur deſcend juſqu'au milieu des jambes. Les deux ſexes ont la tête & les pieds nuds; mais ils ont les cheveux fort bien treſſés, ou noués avec aſſez d'art, quoiqu'ils les ayent fort courts. Les hommes s'employent, comme les femmes, à filer & à laver les habits.

Chaleur du climat.

Le climat eſt ſi chaud qu'au mois de Janvier la chaleur ſurpaſſe celle de l'Italie au mois d'Avril; & plus on avance, plus on la trouve inſupportable. C'eſt l'uſage pour les hommes & les femmes de ſe laver quatre ou cinq fois le jour. Ils ſont d'une propreté extrême pour leurs perſonnes; mais leur ſaleté au contraire eſt exceſſive dans leurs alimens. Quoiqu'ils ſoient d'une ignorance & d'une groſſiereté étonnante ſur toutes les choſes dont ils n'ont pas l'habitude, l'art & l'habileté même ne leur manque pas dans les affaires auſquelles ils ſont accoutumés. Ils ſont ſi grands parleurs que leur langue n'eſt jamais oiſive. Ils ſont menteurs, & toujours prêts à tromper. Cependant la charité eſt entr'eux une vertu ſi commune, que les plus pauvres donnent à diner, à ſouper, & le logement aux Etrangers, ſans éxiger aucune marque de reconnoiſſance.

Caractere des Habitans.

Leurs guerres & leurs armes.

Ils ont ſouvent la guerre dans le ſein de leur Nation ou contre leurs voiſins. Leurs armes ſont la Targette, qui eſt compoſée de la peau d'une bête qu'ils nomment *Danta*, & qui eſt fort difficile à percer; la Zagaye, ſorte de dard qu'ils lancent avec une adreſſe admirable, armée de fer dentelé; ce qui rend les bleſſures extrêmement dangéreuſes: une eſpece de cimeterre, courbé en arc, qui leur vient des Negres de Gambra; car s'ils ont du fer dans leur Pays,

ils l'ignorent, & leurs lumieres ne vont pas juſqu'à le pouvoir mettre en uſage. Ils ont auſſi une ſorte de javeline, qui reſſemble à nos demi-lances. Avec ſi peu d'armes, leurs guerres ſont extrêmement ſanglantes, parce qu'ils portent peu de coup inutiles. Ils ſont fiers, emportés, & ſi pleins de mépris pour la mort qu'ils la préferent à la fuite. Ils n'ont point de Cavalerie, parce qu'ils ont peu de Chevaux. Ils connoiſſent encore moins la navigation, & juſqu'à l'arrivée des Portugais ils n'avoient jamais vû de Vaiſſeaux ſur leurs Côtes. Ceux qui habitent les bords de la riviere ou le rivage de la mer ont de petites Barques, qu'ils nomment Zappolies & Almadies, compoſées d'une piece de bois creux, dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Elles leur ſervent pour la pêche, ou pour le tranſport de leurs uſtenciles au long de la riviere. Ils ſont les plus grands Nageurs du monde, & l'Auteur leur a reconnu cette qualité par un grand nombre d'expériences.

CADA MOSTO. 1455.

Après avoir paſſé la riviere du Senegal, Cada Moſto continua de faire voile au long de la Côte, juſqu'au Pays de *Budomel*, qui eſt plus loin d'environ huit cent milles. Toute cette étendue eſt une terre baſſe, ſans aucune montagne. La Caravelle s'arrêta pour ſe procurer des informations ſur le Prince même de Budomel, que pluſieurs Portugais avoient déja vû, & dont ils louoient beaucoup le caractere. On avoit à bord quelques Chevaux Eſpagnols, qui ſont fort eſtimés par les Negres, des étoffes, de la ſoye & d'autres marchandiſes.

Pays du Prince de Budomel.

Auſſi-tôt qu'on eut jetté l'ancre dans une Rade qui ſe nomme *Palma* de Budomel, Cada Moſto envoya ſon Interprête au rivage, pour y donner avis de ſon arrivée & faire des propoſitions de commerce. Le jour ſuivant, on vit paroître le Prince Negre, avec un cortege de quinze Chevaux, & d'environ cent cinquante hommes de pied. Il fit inviter les Portugais à deſcendre, en promettant de leur rendre ſervice. Cada Moſto ne fit pas difficulté de ſe rendre à terre dans la Chaloupe, & fut reçu avec beaucoup de civilité. Après quelques momens d'entretien, il livra au Prince ſept Chevaux avec les harnois, & pluſieurs autres marchandiſes, de la valeur d'environ trois cent ducats. Le payement devoit ſe faire à la maiſon du Prince, qui étoit à vingt-cinq milles du rivage, & Cada Moſto fut invité à l'aller recevoir de ſes propres mains. Il réſolut de ſe fier à l'opinion qu'on lui avoit donnée de Budomel, & de paſſer même quelques jours dans ſa maiſon, pour ſatisfaire ſa propre curioſité. Avant que de partir, Budomel lui fit préſent d'une jeune fille de douze ans, qu'il lui donnoit, lui dit-il, pour le ſervir dans ſa Cabane.

Commerce de Cada Moſto avec ce Prince.

Le Prince Negre fournit des Chevaux à Cada Moſto & tout ce qui étoit néceſſaire pour la commodité du voyage. Lorſqu'on fut arrivé à quatre milles de l'habitation, il chargea *Bisboror* ſon Neveu, & Seigneur d'une Ville voiſine, de le traiter avec toutes ſortes de careſſes. Cada Moſto paſſa vingt huit jours dans ce lieu. On étoit au mois de Novembre. Il rendit de fréquentes viſites au Prince Budomel, avec ſon Neveu; & dans chaque voyage il fit ſes obſervations ſur les uſages du Pays. Mais il eut l'occaſion d'en faire beaucoup plus en deſcendant par terre juſqu'à la riviere du Senegal. Le tems étoit devenu ſi mauvais que ne pouvant retourner au Vaiſſeau ſans danger, il prit le parti de l'envoyer à l'entrée de cette riviere, & de s'y rendre lui-même à Cheval. Il fait remarquer ici que pour faire porter ſes ordres à bord, il demanda par-tout les Negres ſi quelqu'un vouloit ſe charger de ſa lettre. Pluſieurs s'offrirent

Il pénétre au vant lui dans les Terres.

Il revient par terre au Senegal.

CADA MOSTO. 1455.

avec empreſſement. Le Vaiſſeau étoit à trois milles du rivage. La mer étoit fort haute, & le vent très-impétueux. Il paroiſſoit impoſſible d'exécuter une commiſſion, d'autant plus effrayante, qu'il y avoit quantité de bancs de ſable au long des Côtes, & plus loin d'autres bancs, entre leſquels il paſſoit un courant d'une ſi grande violence qu'il étoit très-difficile de le paſſer à la nage; ſans parler de la force des vagues, qui ſe briſoient ſur les bancs, & qui ſembloient former un obſtacle invincible. La grandeur du péril n'arrêta pas les Negres. Cada Moſto ayant demandé à deux d'entr'eux ce qu'ils déſiroient pour récompenſe, leurs prétentions ſe bornerent à deux *Mavulgis* d'étain, dont chacun revient à trois liards de notre monnoie. Ils entreprirent de porter la lettre à ce prix. » On ne peut ſe repréſenter, dit l'Auteur, les difficultés » qu'ils eurent, dans une mer ſi furieuſe, à paſſer les bancs de ſable. Quelque- » fois je les perdois de vûe, & je les croyois enſevelis dans les flots. Enfin l'un des » deux, ne pouvant réſiſter plus long-tems à la force des vagues, tourna le dos » au péril & revint au rivage; mais l'autre, apparemment plus vigoureux, paſſa » les bancs, après avoir diſputé plus d'une heure contre la violence des vents » & de l'eau. Il porta ma lettre, & m'apporta la réponſe, que j'oſois à peine tou- » cher, comme une choſe merveilleuſe & ſacrée. Ainſi, conclut Cada Moſto, » j'appris que les Negres de Budomel ſont les plus habiles Nageurs du monde.

Habileté des Negres à nager.

On a déja remarqué que les Rois & les Seigneurs Negres n'ont ni Villes ni Châteaux. Ils ne ſont pas ici mieux partagés, & leurs plus riches habitations ſont de miſérables Villages. Le Prince Budomel étoit maître d'une partie du Royaume; mais dans un Pays, où la ſubordination des rangs eſt peu connue, ſa qualité de Seigneur ou de Prince, & le reſpect que les autres Negres avoient pour lui ne venoient que de l'opinion qu'ils avoient de ſes richeſſes. Le mérite perſonel, tel que la force, le bon ſens, la juſtice, le courage & la bonne mine, produiſent quelquefois le même effet; & Budomel avoit auſſi ce ſecond avantage. Le lieu de ſa réſidence n'étoit ni une Ville fermée, ni un Château fortifié. On lui avoit aſſigné, pour lui & pour ſes femmes, le domaine de quelques habitations qu'il parcouroit ſucceſſivement. Celle où Cada Moſto s'étoit arrêté étoit du nombre. Elle n'avoit que cinquante maiſons couvertes de chaume, bâties l'une fort près de l'autre, avec un foſſé & de grands arbres qui les environnoient, & deux ou trois paſſages pour y ſervir d'entrée. Cependant chaque maiſon avoit ſa cour, avec un enclos de haïes vives. Budomel avoit neuf femmes dans ce lieu, & plus ou moins dans d'autres Villages. Chaque femme étoit ſervie par cinq ou ſix jeunes filles, avec leſquelles le Prince pouvoit coucher quand il le ſouhaitoit, ſans que ſes femmes s'en trouvaſſent offenſées. Les deux ſexes ſont également laſcifs. Budomel preſſa beaucoup Cada Moſto de lui apprendre quelque ſecret pour ſatisfaire pluſieurs femmes. Il étoit perſuadé que les Chrétiens avoient plus de lumiéres là-deſſus que les Negres. La jalouſie eſt le vice commun de toute la Nation. C'eſt outrager un Negre que d'entrer dans la maiſon de ſes femmes, & ſes fils mêmes en ſont exclus.

Réſidence du Prince Budomel.

Son Cortege & ſon Palais.

Budomel étoit toujours accompagné d'environ deux cent Negres; mais cette garde ou ce cortege n'étant retenu près de lui par aucune loi, les uns ſe retirent, d'autres viennent; & par la correſpondance qui regne entr'eux, les places ſont preſque toujours remplies. D'ailleurs il ſe rend ſans ceſſe à l'habita-

tion du Prince, quantité de perſonnes des habitations voiſines. A l'entrée de ſa Maiſon, on rencontre une grande cour, qui conduit ſucceſſivement dans ſix autres cours, avant que d'arriver à ſon appartement. Au milieu de chacune eſt un grand arbre, pour la commodité de ceux que leurs affaires obligent d'attendre. Tout le cortege du Prince eſt diſtribué dans ces cours, ſuivant les emplois & les rangs. Mais quoique les cours intérieures ſoient pour les plus diſtingués, il y a peu de Negres qui approchent familiérement de la perſonne du Prince. Les Azanaghis & les Chrétiens ſont preſque les ſeuls qui ayent l'entrée libre dans ſon appartement & qui ayent la liberté de lui parler. Il affecte beaucoup de grandeur & de majeſté. On ne le voit chaque jour au matin que l'eſpace d'une heure. Le ſoir, il paroît pendant quelques momens dans la derniere cour, ſans s'éloigner beaucoup de la porte de ſon appartement; & les portes ne s'ouvrent alors qu'aux Grands du premier Ordre. Il donne néanmoins des audiences à ſes Sujets : mais c'eſt dans ces occaſions qu'on reconnoît l'orgueil de ces Princes d'Afrique. De quelque condition que ſoient ceux qui viennent ſolliciter des graces, ils ſont obligés de ſe dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Enſuite lorſqu'ils entrent dans la derniere cour, ils ſe jettent à genoux, en baiſſant le front juſqu'à terre; & des deux mains, ils ſe couvrent la tête & les épaules de ſable. Perſonne, juſqu'aux parens du Prince, n'eſt exempt d'une ſi humiliante cérémonie. Les Supplians demeurent aſſez long-tems dans cette poſture, continuant de s'arroſer de ſable. Enfin, lorſque le Prince commence à paroître, ils s'avancent vers lui, ſans quitter le ſable & ſans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne ceſſe pas de s'entretenir avec d'autres perſonnes. A la fin de leur diſcours, il tourne la tête vers eux, & les honorant d'un ſimple coup d'œil, il leur fait ſa réponſe en deux mots. Cada Moſto, qui fut témoin pluſieurs fois de cette ſcene, s'imagine que Dieu n'auroit pas plus de reſpects à prétendre, s'il daignoit ſe montrer à la race humaine. Il ajoute que cet excès de ſoumiſſion ne peut venir que d'un excès de crainte : c'eſt-à-dire, que les Negres ſe voyant enlever leurs femmes & leurs enfans, par ceux qui les ſurpaſſent en richeſſes & en puiſſance, prennent l'habitude de trembler devant des Tirans, dont ils ont tant de mal à craindre, & de les reſpecter plus que Dieu même, dont ils connoiſſent à peine le nom.

CADA MOSTO. 1455.

Orgueil des Princes d'Afrique à l'égard de leurs Sujets.

(38) La complaiſance de Budomel alla ſi loin pour Cada Moſto, qu'il le conduiſit dans ſa (39) Moſquée, à l'heure de la priere. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étoient ſes Prêtres, avoient reçu ordre de s'y aſſembler. En entrant dans le Temple, avec quelques-uns de ſes principaux Negres, Budomel s'arrêta d'abord & tint quelque tems les yeux levés au Ciel. Enſuite ayant fait quelques pas, il prononça doucement quelques paroles; après quoi il s'étendit tout de ſon long ſur la terre, qu'il baiſa repectueuſement. Les Azanaghis & ſon cortege ſe proſternerent & baiſerent la terre à ſon exemple. Il ſe leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de Religion; ce qui prit plus d'une demie heure.

Budomel conduit l'Auteur à ſa Moſquée. Ce qui s'y paſſe.

Auſſi-tôt qu'il eut fini, il ſe tourna vers l'Auteur, en lui demandant ce

(38) Jobſon, dans ſon Voyage de la Gambra en 1620, a fait preſque toutes les mêmes remarques.

(39) Marſeds, ou Egliſes.

CADA MOSTO. 1455.

qu'il penſoit de ce culte, & le priant de lui donner quelqu'idée de la Religion des Chrétiens. Cada Moſto eut la hardieſſe de lui repondre, en preſence de ſes Prêtres, que la Religion de Mahomet étoit fauſſe, & que celle de Rome étoit la ſeule véritable. Ce diſcours fit rire les Arabes & Budomel. Cependant, après un moment de réflexion, ce Prince dit à Cada Moſto qu'il croyoit la Religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richeſſes & d'eſprit. Il ajoûta que celle de Mahomet lui paroiſſoit bonne auſſi, & qu'il étoit même perſuadé que les Negres étoient plus ſurs de leur ſalut que les Chrétiens, parce que Dieu étoit un maître juſte, & que faiſant faire aux Chrétiens leur Paradis dans ce monde, il falloit que dans l'autre il réſervât de grandes récompenſes aux Negres, qui manquoient de tout dans celui-ci. Le Prince Budomel marquoit ainſi beaucoup de ſens & de réflexion dans tous ſes diſcours. Il prit plaiſir à faire raiſonner Cada Moſto ſur les principes & les cérémonies de ſa Religion. Son attachement pour la ſienne n'étoit pas ſi grand, qu'il n'eut embraſſé facilement le Chriſtianiſme, s'il n'eut appréhendé d'irriter les Negres. Son Neveu le déclara plus d'une fois à Cada Moſto, qui étoit logé dans ſa maiſon, & paroiſſoit charmé lui-même de l'entendre parler ſur cette matiere.

Hardieſſe de Cada Moſto, & raiſonnement de Budomel.

Table des Seigneurs Negres.

La table de Budomel & des Seigneurs de ſa Nation étoit entretenue par leurs femmes, ſuivant l'uſage du Senegal. Chacune envoyoit un certain nombre de plats. Les Seigneurs Negres mangent à terre ſans aucune régularité, & ſans autre compagnie que leurs Mores, qu'ils regardent comme autant de Précepteurs dont ils ne font pas difficulté de recevoir les inſtructions. L'uſage du Peuple eſt de ſe mettre dix ou douze autour d'un ſeul plat. Ils y portent la main tous à la fois. Mais cet air de gourmandiſe n'empêche pas qu'ils ne ſoient fort ſobres. Ils mangent peu à chaque repas, & leur coutume eſt de recommencer pluſieurs fois le jour.

Alimens du Pays.

La chaleur eſt ſi exceſſive dans les Régions des Negres, qu'il n'y croît ni froment, ni riz, ni aucune ſorte de grain qui puiſſe ſervir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureuſement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve, en y jettant diverſes ſemences qu'ils reçoivent des Vaiſſeaux Portugais. Le froment demande un climat temperé, & de fréquentes pluies, qu'ils n'ont preſque jamais; car ils paſſent neuf mois ſans voir tomber une goutte d'eau du Ciel, c'eſt-à-dire, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Juin. Cependant ils ont du millet, des feves & des noiſettes de diverſes couleurs. Leur feve eſt large, platte & d'un rouge aſſez vif. Ils en ont auſſi de blanches. Ils plantent au mois de Juillet, pour recueillir au mois de Septembre. Comme c'eſt le tems des pluies, les rivieres s'enflent & donnent à la terre une certaine fécondité. Tout l'ouvrage de l'agriculture & de la moiſſon ne prend ainſi que trois mois. Mais les Negres entendent peu l'œconomie, & ſont d'ailleurs trop pareſſeux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent néceſſaire pour le cours de l'année, ſans penſer jamais à faire des proviſions qu'ils puiſſent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre, eſt de ſe mettre cinq ou ſix dans un champ, & de la remuer avec leurs épées, qui leur tiennent lieu de hoyaux & de béches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur. Mais les pluies lui donnent aſſez de fertilité pour rendre abondamment ce qu'on lui confie avec tant de négligence.

Agriculture des Negres.

Leurs liqueurs ſont l'eau, le lait & le vin de palmier. Ils tirent la derniere d'un arbre qui ſe trouve en abondance dans le Pays, & qui n'eſt pas celui qui produit la date, quoiqu'il ſoit de la même eſpece. Cette liqueur, qu'ils appellent *Mighol*, en ſort toute l'année. Il n'eſt queſtion que de faire deux ou trois ouvertures au tronc, & d'y ſuſpendre des calebaſſes pour recevoir une eau brune, qui coule fort lentement; car depuis le matin juſqu'au ſoir un arbre ne remplit pas plus de deux calebaſſes. Elle eſt d'un fort bon goût; & ſi l'on n'y mêle rien, elle enyvre comme le vin. Cada Moſto aſſure que le premier jour elle eſt auſſi agréable que nos meilleurs vins; mais elle perd cet agrément de jour en jour, juſqu'à devenir fort aigre. Cependant elle eſt plus ſaine le troiſiéme ou le quatriéme jour que le premier, parce qu'en perdant un peu de ſa douceur elle devient purgative. Cada Moſto en faiſoit uſage, & la trouvoit préférable au vin d'Italie. Le Mighol n'eſt pas en ſi grande abondance que tout le monde en ait à diſcrétion. Mais comme les arbres qui le produiſent ſont répandus dans les Campagnes & les Forêts, chacun ſe procure une certaine quantité de liqueur par ſon travail; & les mieux partagés ſont toujours les Seigneurs, qui employent plus de gens à la recueillir.

CADA MOSTO. 1455.

Leurs liqueurs. Excellence du Mighol.

Les Negres ont diverſes ſortes de fruits, qui n'ont pas beaucoup de reſſemblance avec ceux de l'Europe, mais qui ſont excellens ſans le ſecours d'aucune culture, quoiqu'ils puſſent être encore meilleurs ſi l'on prenoit ſoin de les cultiver. En général le Pays eſt très-fertile. Il eſt rempli d'excellens pâturages & d'une infinité de beaux arbres qui ne ſont pas connus en Europe. On y trouve auſſi quantité d'étangs ou de petits lacs d'eau douce, remplis de poiſſons qui ne reſſemblent point à ceux d'Italie; ſur-tout un grand nombre de ſerpens d'eau, que les Négres nomment *Kalkatrici*.

Leurs fruits.

Poiſſons, ſerpens d'eau.

Ils ont une huile dont ils ſont uſage dans leurs alimens, ſans que l'Auteur ait pû découvrir d'où ils la tirent & de quoi elle eſt compoſée. Elle a trois qualités remarquables: ſon odeur, qui reſſemble à celle de la violette; ſon goût, qui approche de celui de l'olive; & ſa couleur, qui teint mieux les vivres que le ſaffran.

On trouve dans le Pays des Negres différentes ſortes d'animaux, mais ſur-tout une prodigieuſe quantité de Serpens, dont quelques-uns ſont fort venimeux. Les plus grands, qui ont juſqu'à deux toiſes de longueur, ſont ſans pieds, & n'ont pas d'aîles, comme on a pris plaiſir à le publier. Mais ils ſont ſi gros, qu'on en a vû pluſieurs qui avalloient une Chevre d'un ſeul morceau. Les Négres racontent que ces terribles animaux ſe retirent en troupes dans certains cantons du Pays voiſins des montagnes, où les Fourmies blanches, qui ſont d'autres monſtres, ont auſſi leur retraite, & par un inſtinct merveilleux bâtiſſent avec de la terre qu'elles portent dans leur bouche des maiſons pour ces terribles voiſins. L'Auteur raconte d'après les Negres que ces maiſons reſſemblent à des fours, & qu'on en voit juſqu'à cent cinquante dans un même lieu. On peut croire juſqu'ici que la vraiſemblance n'eſt pas bleſſée. Mais Cada Moſto la ménage moins dans le récit qu'on va lire.

Les Negres, dit-il, ſont de grands Enchanteurs. Ils ont recours aux charmes dans toutes ſortes d'occaſions, mais ſur-tout à l'égard de ces Serpens. Un Génois, homme de bon ſens, lui raconta qu'étant l'année d'auparavant dans

Serpens de terre.

CADA MOSTO. 1455.

le Pays de Budomel, & logé auſſi chez Biſboror ſon neveu, il avoit entendu à minuit de grands ſifflemens autour de la maiſon. Ce bruit ayant troublé ſon ſommeil, il avoit vû Biſboror qui ſe levoit, & qui donnoit ordre à deux Negres de lui amener ſon Chameau, en diſant qu'il étoit tems de partir. Il lui avoit demandé où il alloit ſi tard. Biſboror avoit répondu qu'il étoit appellé par quelques affaires, mais qu'il ſeroit bientôt de retour. En effet il étoit revenu avant la fin de la nuit. Le Génois curieux d'apprendre le fond de cette avanture, lui fit de nouvelles queſtions à ſon arrivée. N'avez-vous pas entendu, lui dit Biſboror, des ſifflemens autour de la maiſon vers minuit? C'étoient des Serpens. Si je n'avois pas employé mes enchantemens pour les faire retourner dans leurs cantons, ils m'auroient tué une grande partie de mes beſtiaux.

Enchantemens prétendus des Negres.

Le Génois paroiſſant ſurpris de ce diſcours, Biſboror ajoûta qu'il n'y avoit rien de merveilleux, & que Budomel ſon oncle faiſoit beaucoup plus; que lorſqu'il vouloit empoiſonner ſes dards, il avoit coûtume de former un grand cercle, dans lequel il raſſembloit par la force de certaines paroles tous les Serpens du voiſinage; qu'enſuite il leur laiſſoit la liberté de ſe retirer, à l'exception de celui qu'il jugeoit le plus venimeux: que le voyant ſeul il le tuoit, & que mêlant dans ſon ſang la ſemence d'une certaine plante, il infectoit ſi puiſſamment ſes dards, que leur moindre bleſſure devenoit mortelle en un quart d'heure. Le Génois aſſuroit encore que le Prince Biſboror lui avoit offert de le rendre témoin de pluſieurs enchantemens, mais qu'ayant peu de goût pour cet odieux ſpectacle, il avoit refuſé ſes offres. Cada Moſto conclut de ce témoignage, que les Negres ſont d'habiles Sorciers; & pouſſant la crédulité beaucoup plus loin, il ajoûte que l'hiſtoire des Serpens lui paroit fort vraiſemblable, parce qu'on lui a raconté qu'en Italie même il y a des Chrétiens qui ſçavent auſſi les enchanter.

Art de Budomel pour empoiſonner ſes dards.

Le Pays du Senegal n'a pas d'autres animaux privés que des Bœufs, des Vaches & des Chevres. Il ne s'y trouve pas de Moutons, parce qu'ils ne s'accommodent pas d'un climat ſi chaud. Ainſi la nature a pourvû, ſuivant la difference des Pays, à toutes les néceſſités du genre humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourroient s'en paſſer dans un Pays auſſi froid que celui qu'ils habitent; au lieu que les Negres, qui n'ont pas beſoin d'habits épais dans leurs chaudes Contrées, ne peuvent élever des Moutons. Mais le Ciel y ſupplée, en leur donnant du coton, qui convient mieux à leur Pays. Leurs Bœufs & leurs Vaches ſont moins gros que ceux d'Italie, ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'eſt une rareté parmi eux qu'une Vache rouſſe. Elles ſont toutes, noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les animaux de proye, tels que les Lions, les Pantheres, les Léopards & les Loups, ſont en grand nombre dans le Pays des Negres. Les Eléphans ſauvages y marchent en troupes, comme les Sangliers à Veniſe; mais ils ne peuvent jamais être apprivoiſés comme dans les autres Pays. Cet animal étant fort connu, l'Auteur obſerve ſeulement qu'il eſt d'une groſſeur extraordinaire. On en peut juger par les dents qu'on apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette eſpece, à la machoire inferieure, comme le Sanglier; avec la ſeule différence que celles du Sanglier tournent la pointe en haut, & que celles de l'Eléphant la tournent en bas. Cada Moſto avoit cru, ſur les récits communs, avant ſon voyage,

Animaux privés.

Bêtes de proye.

voyage, que les Eléphans ne pouvoient plier les genoux, & qu'ils dormoient debout. Il déclare que c'eſt une étrange fauſſeté, & qu'il les a vûs, non-ſeulement plier les genoux en marchant, mais ſe coucher & ſe lever comme les autres animaux. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort. Quelque ſauvages qu'ils ſoient naturellement, ils ne font aucun mal lorſqu'ils ne ſont point attaqués. Mais ſi quelqu'un les irrite, ils ſe défendent avec leur trompe, que la nature leur a donnée à la place de nez, & qui eſt d'une exceſſive longueur. Ils l'étendent & la reſſerrent à leur gré. S'ils ſaiſiſſent un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent preſqu'auſſi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'eſt envain qu'on croit pouvoir échapper par la fuite. Ils ſont d'une vîteſſe ſurprenante. Les plus jeunes ſont ordinairement les plus dangereux. La portée des femelles eſt de trois ou quatre petits à la fois. Ils ſe nourriſſent de feuilles d'arbres & de fruits qu'ils attirent juſqu'à leur bouche avec le ſecours de leur trompe. L'Auteur, pendant tout le ſejour qu'il fit chez les Négres, ne découvrit pas d'autres animaux que ceux qu'on vient de nommer.

CADA MOSTO. 1455.

Fauſſe opinion qu'on a de l'Eléphant.

Portée de l'Eléphant. Sa nourriture.

Mais il vit un grand nombre d'oiſeaux, & ſur-tout quantité de perroquets, que les Négres haiſſent beaucoup, parce qu'ils détruiſent leur millet & leurs légumes. On prétend qu'il y en a de pluſieurs eſpeces. Cada Moſto n'en diſtingua que de deux ſortes; les uns ſemblables aux Perroquets qu'on apporte (*) d'Alexandrie, mais un peu plus petits: les autres beaucoup plus gros, qui ont la tête brune, & le cou, le bec, les jambes & le corps, mêlés de jaune & de verd. Il en apporta un grand nombre en Europe, ſur-tout de la petite eſpéce, dont pluſieurs moururent dans le voyage. Cependant il lui en reſta plus de cent cinquante qu'il vendit en Eſpagne, un demi-ducat piece. Ces oiſeaux ont beaucoup d'adreſſe à conſtruire leurs nids. Ils ramaſſent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tiſſu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches; de ſorte qu'y étant ſuſpendu il eſt agréablement balancé par le vent. Sa forme eſt celle d'un ballon, de la longueur d'un pied. Ils n'y laiſſent qu'un ſeul trou pour leur ſervir de paſſage. On eſt porté à croire que la nature leur fait choiſir les branches foibles, pour ſe garantir des Serpens, à qui leur peſanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Les Negres ont une grande abondance de ces gros oiſeaux, qu'on appelle en Europe (**) *Poules de Pharaon*, & qu'on y apporte du Levant. Cada Moſto, ſans s'arrêter aux noms ni aux deſcriptions, ajoûte qu'ils en ont quantité d'autres, petits & grands, qui n'ont aucune reſſemblance avec ceux d'Italie.

Perroquets de deux eſpeces.

Maniere dont ils conſtruiſent leurs nids.

Pendant le ſéjour qu'il fit chez Biſboror, ſa curioſité le conduiſit pluſieurs fois au Marché ou à la Foire des Négres, qui ſe tenoit le Lundi & le Vendredi dans une Prairie, à peu de diſtance de ſon Habitation. Il s'y aſſembloit, de quatre ou cinq milles aux environs, quantité de perſonnes des deux ſexes, avec leurs denrées; ceux qui avoient leurs Habitations plus loin, avoient auſſi des Marchés dans leurs Cantons. C'eſt là qu'on reconnoît la pauvreté extrême de leur Nation. On n'y voit que du millet, des légumes, des nattes de palmier, des tuyaux de bois, des armes du Pays, un peu de coton cru, & quelques pieces d'étoffe. Cependant il s'y trouve quelquefois auſſi de l'or, mais

Marchés & Foires des Negres.

(*) C'eſt-à-dire, qui venoient alors des Indes Orientales par cette voie.
(**) Apparemment des Poules d'Inde.

CADA MOSTO. 1455.

en fort petite quantité. Comme ils n'ont pas de monnoye ni aucune ſorte de coin, le commerce ne ſe fait que par des échanges. Ils troquent une choſe pour une autre, ou deux pour une, ſuivant les différentes valeurs. Ceux qui venoient de l'intérieur du Pays s'arrêtoient long-tems à conſiderer Cada Moſto, & regardoient un homme blanc comme un prodige. Ils ne paroiſſoient pas moins étonnés de ſes habits que de ſa couleur. Il étoit vêtu à l'Eſpagnole, c'eſt-à-dire, qu'il portoit un manteau ſur une veſte de damas noir. Ils admiroient également la forme & la qualité du drap. Ils lui prenoient les mains qu'ils frottoient avec leur ſalive, pour s'aſſurer que la blancheur n'étoit pas artificielle. La vûe de l'Auteur, en ſe rendant à ces Marchés, étoit de voir quelle quantité d'or on y apportoit.

Leur admiration à la vûe de Cada Moſto.

Eſtime qu'ils ont pour les chevaux. Ils les conſervent difficilement.

Les Chevaux ſont dans une eſtime égale à leur rareté parmi les Negres. Les Arabes & les Azanaghis leur en amenent de Barbarie, & des Pays voiſins de l'Europe. Mais l'extrême chaleur ne les laiſſe pas vivre long-tems. D'ailleurs les feves & le millet, qui ſont leur unique nourriture, les engraiſſent ſi fort qu'ils meurent ordinairement de gras fondu, ou de ne pouvoir rendre leur eau. Un Cheval, avec le harnois, s'échange contre pluſieurs Negres, depuis neuf juſqu'à douze & quatorze, ſuivant ſa beauté. Lorſqu'un Seigneur en achete un, il fait venir ſes Sorciers, qui allument un feu d'herbes ſeches, ſur la fumée duquel ils tiennent la tête du Cheval par la bride, en répetant quelques mots. Ils l'oignent enſuite de la meilleure huile, & le gardant pendant dix-huit ou vingt jours, ſans le laiſſer voir à perſonne, ils lui attachent au cou certains charmes enveloppés dans du cuir rouge. Après cette cérémonie, le maître ſe perſuade qu'il peut s'expoſer avec confiance à toutes ſortes de périls.

Gaieté des femmes, & leurs danſes.

Les femmes des Negres ont l'humeur fort gaie ſur-tout dans leur jeuneſſe, & prennent beaucoup de plaiſir à la danſe & au chant. Le tems de ces divertiſſemens eſt la nuit, à la lueur de la Lune. On en croit aiſément l'Auteur, lorſqu'il aſſure que les danſes des Negres ſont fort différentes de celles d'Italie.

Effroi que l'artillerie cauſe aux Negres.

Rien ne cauſoit tant d'admiration à ces Barbares que les arquebuſes & l'artillerie de la Caravelle Portugaiſe. Cada Moſto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques Negres qui étoient montés à bord, leur effroi ſe fit connoître malgré eux par de violentes agitations, & parut croître encore lorſqu'il leur eut déclaré que d'un ſeul coup de cette furieuſe machine, il pouvoit ôter la vie tout d'un coup à cent Mores. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarerent à leur tour, qu'une choſe ſi pernicieuſe ne pouvoit être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorſqu'ils entendirent le ſon d'une cornemuſe. Les différentes parties de cet inſtrument leur firent croire d'abord que c'étoit un animal, qui chantoit ſur différens tons. Cada Moſto riant de leur ſimplicité, les aſſura que c'étoit une ſimple machine & la mit entre leurs mains ſans être enflée. Ils reconnurent que c'étoit effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurerent perſuadés que des ſons ſi doux & ſi varies ne pouvoient venir que du pouvoir divin, en donnant pour raiſon, qu'ils n'avoient jamais rien entendu de ſemblable. Ainſi tout leur paroiſſoit admirable, juſqu'aux moindres inſtrumens du Vaiſſeau. Ils répetoient ſans ceſſe que les Européens devoient être des ſorciers beaucoup plus habiles que ceux de leur Pays, & peu inférieurs au diable même : que les Voyageurs de terre trouvoient de la difficulté à tracer le chemin d'une Place à l'autre; au lieu qu'avec

Leur ignorance.

leurs Vaiſſeaux, ceux-là ne manquoient pas leur route ſur mer, à quelque diſtance qu'ils fuſſent de la terre.

CADA MOSTO. 1455.

Les Negres ſuccent le miel dans la gauffre, & laiſſent la cire comme une choſe inutile. L'Auteur ayant acheté d'eux quelques Ruches leur apprit la maniere d'en tirer le miel, & leur demanda enſuite ce qu'ils croyoient qu'on pût faire du reſte. Ils répondirent qu'ils ne le croyoient bon à rien. Mais ils furent extrémement ſurpris de lui en voir faire des chandelles, qu'il alluma dans leur préſence. Les Blancs, s'écrierent-ils, n'ignorent rien. Cada Moſto finit la deſcription du Pays de Budomel, en nous apprenant qu'on n'y connoît que deux inſtrumens de muſique; l'un qui vient des Mores, & qui pourroit porter le nom de tymbale; l'autre, qu'on prendroit pour un violon, mais qui n'a que deux cordes, qu'on touche avec les doigts, & qui ne rend aucune harmonie.

Il n'y a que deux inſtrumens de muſique.

Un ſi long ſéjour ayant donné l'occaſion à l'Auteur de connoître la plus grande partie du Pays, il réſolut après avoir acheté quelques Eſclaves, de doubler le Cap-verd pour faire de nouvelles découvertes & tenter la fortune. Il ſe ſouvenoit d'avoir entendu dire au Prince Henri, qu'au delà du Senegal il y avoit une autre riviere, nommée *Gambra*, d'où l'on avoit déja rapporté quantité d'or, & qu'on ne pouvoit faire ce voyage ſans acquérir d'immenſes richeſſes. Une ſi belle eſpérance lui fit regagner la Caravelle, & mettre auſſitôt à la voile.

Cada Moſto ſe détermine à doubler le Cap Verd.

Un jour au matin il découvrit deux Bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenoit à Antonio Uſo di Maro, Gentilhomme Genois, & l'autre à quelques Portugais qui étoient au ſervice du Prince Henri. Ils s'avançoient de concert vers les Côtes d'Afrique, dans le deſſein de paſſer le Cap-verd, & de chercher fortune en faiſant de nouvelles découvertes. Cada Moſto, qui n'avoit pas d'autre vûe ſe joignit avec eux. Ils firent voile enſemble vers le Sud, ſans ceſſer de voir la terre, & dès le jour ſuivant ils découvrirent le Cap.

Rencontre de deux Vaiſſeaux auxquels il ſe joint.

On lui donne le nom de Cap-verd, parce que les Portugais qui l'avoient découvert pour la premiere fois l'année précédente, l'avoient trouvé couvert d'arbres qui ne perdent jamais leur verdure. Il s'avance aſſez loin dans la mer; & ſa pointe eſt terminée par deux petites montagnes. Autour du Promontoire on trouve pluſieurs Villages de Negres du Senegal, compoſés de chaumieres qu'on découvre en paſſant à la voile. La Côte a quelques bancs de ſable, qui s'étendent dans la mer l'eſpace d'un demi mille.

Cap-Verd.

Après avoir doublé le Cap-Verd, les trois Vaiſſeaux apperçurent trois Iſles déſertes, & remplies de grands arbres. Le beſoin d'eau leur fit prendre le parti de relâcher dans celle qu'ils jugerent la plus grande & la plus fertile. Mais ils n'y trouverent aucune ſource. Cependant comme elle étoit remplie de nids d'Oiſeaux, & d'œufs dont ils ne connoiſſoient pas l'eſpece, ils s'y arrêterent un jour entier, qu'il employerent à la chaſſe & à la pêche. Ils prirent un nombre incroyable de poiſſons, entre leſquels il ſe trouva des Dorades (40) qui peſoient douze & quinze livres.

Trois Iſles voiſines du Cap.

On étoit alors au mois de Juillet. Le jour ſuivant, ils continuerent leur courſe, en conſervant toujours la vûe de la terre. Ce côté du Cap forme un Golfe. La Côte en eſt baſſe & couverte de beaux arbres, dont la verdure s'entretient ſans ceſſe; c'eſt-à-dire que les feuilles nouvelles ſuccedant ſans inter-

Verdure continuelle des arbres.

(40) Ramuſio dit *Orate Vecchie*; Grynæus, *Oſtreas Vetores*.

CADA MOSTO. 1455.

valle à celles qui tombent, on ne s'apperçoit jamais comme en Europe que les arbres se flétrissent. Ils sont si près de la mer qu'on s'imagineroit qu'ils en sont arrosés. La perspective est si belle qu'après avoir navigué à l'Est & à l'Ouest, l'Auteur déclare qu'il n'en a jamais vû de comparable. Le Pays est arrosé de plusieurs petites rivieres, dont on ne peut tirer aucun avantage, parce qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y entrer.

Nations des Barbasins & des Serreres.

Au de-là du petit Golfe, la Côte est habitée par deux Nations de Negres, l'une nommée les *Barbasins*, l'autre les *Serreres*, qui n'ont aucune dépendance du Senegal. Ils sont sans Rois & sans Maîtres. La distinction ne vient parmi eux que des richesses ou des qualités personnelles. Ils sont idolâtres, sans aucunes loix, & d'un caractere fort cruel. Leurs armes les plus familieres sont l'arc & la fléche. S'il sort une goutte de sang de la blessure, on en meurt immédiatement. Ils sont du plus beau noir du monde, & de la plus belle taille. Leur Pays est rempli de bois, de lacs & de rivieres; ce qui sert merveilleusement à les défendre, car on ne peut approcher d'eux que par des défilés fort étroits. C'est aussi ce qui a toujours servi à la conservation de leur liberté. Les Rois du Senegal ont tenté plusieurs fois de les subjuguer, & n'ont remporté que de la honte de leur entreprise.

Riviere de Barbasini.

En avançant au long de cette Côte avec le vent au Sud, nos Navigateurs découvrirent l'embouchure d'une riviere, qui est large d'une portée d'arc, mais sans profondeur. Ils lui donnerent le nom de *Barbasini*, qu'elle porte en effet dans les Cartes qu'on a publiées de ce Pays, à soixante milles du Cap-Verd. Ils continuerent de suivre la Côte pendant tout le jour; & le soir, ils jetterent l'ancre à quatre ou cinq milles du rivage. Au lever du Soleil ils remettoient à la voile, avec la précaution d'avoir sans cesse un homme au sommet du grand mât, & deux à l'avant du Vaisseau, pour observer si la mer battoit sur quelque roc ou sur quelque banc de sable. Ils arriverent à l'entrée d'une autre riviere, qui ne paroissoit pas moins large que celle du Senegal. Sa beauté, & celles des arbres qui la bordoient jusqu'à la pointe du rivage, les déterminerent à faire descendre un de leurs Interprêtes Negres. Chaque Vaisseau en avoit quelques-uns, qu'il avoit amenés de Portugal, anciens Esclaves que les Portugais avoient enlevés dans leurs premiers voyages, & qui avoient fort bien appris la langue de leurs Maîtres. On tira au sort lequel des trois Vaisseaux enverroit les siens à terre. Ce fut celui du Gentilhomme Genois. Il dépêcha aussi-tôt une Barque armée, avec ordre à ses gens de ne pas descendre au rivage, avant que d'y avoir débarqué l'Interprête, qui étoit chargé de prendre des informations sur le Gouvernement & sur les richesses du Pays,

Un Interprête envoyé au rivage.

Il est massacré par les Negres.

Ils le mirent à terre, & s'étant éloignés à quelque distance, ils virent plusieurs Negres du Pays qui s'avançoient à sa rencontre. Mais après quelques discours, ils les virent tomber sur lui avec leurs armes, & le tuer miserablement sans qu'ils pussent lui donner du secours. Cette nouvelle, qu'ils se hâterent de porter à la Flotte, fit juger aux Commandans qu'une Nation capable de traiter un Homme du Pays avec cette cruauté, n'auroit pas moins de barbarie pour eux. Ils continuerent de ranger la Côte, qui étoit basse, mais toujours couverte d'arbres, dont la beauté ne faisoit qu'augmenter. Enfin ils arriverent à l'embouchure d'une fort grande riviere. Dans sa moindre largeur,

elle n'avoit pas moins de trois ou quatre milles, & rien ne paroiſſoit s'y oppoſer à la navigation. Ils y entrerent avec confiance, & le jour ſuivant ils apprirent que c'étoit la riviere de Gambra.

CADA MOSTO. 1455.

Grande Riviere de Gambra.

Les gens des trois Caravelles ſe crurent proches de quelque riche Contrée, qui alloit les dédommager d'un voyage pénible & remplir toutes leurs eſpérances. Ils réſolurent de ſe faire préceder par le plus petit des trois Bâtimens, qui avanceroit auſſi loin qu'il ſeroit poſſible; avec ordre, s'il rencontroit des bancs de ſable, de ſonder toutes les profondeurs; &, ſi la riviere ſe trouvoit toujours navigable, de retourner inceſſamment, de jetter l'ancre & de faire connoître le ſuccès de ſon entrepriſe par des ſignes. Il ne trouva pas moins de quatre braſſes; ſur quoi, lorſqu'il eut donné les avis dont on étoit convenus, on prit encore la réſolution d'envoyer avec lui les Chaloupes bien armées, avec ces inſtructions: que ſi les Negres les venoient attaquer, la Caravelle & les Chaloupes retournaſſent ſans aucune diſpute, parce qu'il n'étoit pas queſtion d'employer la force pour une entrepriſe de commerce, & qu'il ne falloit rien eſperer que de la civilité & de la douceur.

On y entre.

Les Chaloupes rencontrent des Negres & les évitent.

Les Chaloupes ayant commencé à remonter la riviere, trouverent, pendant l'eſpace de deux milles, douze & ſeize braſſes de fond. Elles continuerent d'avancer, & les deux rives lui parurent toujours extrêmement riantes par la multitude de beaux arbres dont elles étoient bordées. Mais s'appercevant qu'elles commençoient à ſe courber, & que les détours devenoient fréquens dans les terres, elles ne jugerent point à propos de pénetrer plus loin. En retournant, elles apperçurent, à l'entrée d'une petite riviére qui tomboit dans la grande, trois petites Barques, que les Negres nomment Almadies, compoſées d'une ſeule piece de bois, dans la forme de nos Eſquifs. Quoique les Voyageurs fuſſent aſſez forts pour ſe défendre, la crainte des fléches empoiſonnées, autant que les ordres de leurs Chefs, leur fit prendre leurs rames avec une diligence extrême. Ils rejoignirent la Caravelle; mais n'ayant pas été moins pourſuivis par les Negres, ils furent ſurpris en arrivant à bord de ne les voir éloignés d'eux qu'à la portée de l'arc. Ces Barbares étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. Ils parurent étonnés, à leur tour, d'un ſpectacle auſſi nouveau pour eux que celui de la Caravelle. Ils demeurerent quelque tems à la regarder: mais on employa inutilement toutes ſortes de ſignes & d'invitations pour les faire approcher. Enfin ils remonterent ſur leurs traces.

Etonnement des Negres.

Le jour ſuivant, à trois heures du matin, les deux Caravelles, qui étoient demeurées à l'embouchure, profiterent de la marée & d'un petit vent pour entrer dans la riviere, & rejoindre leurs Compagnons. Elles s'y engagerent l'une à la ſuite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'eſpace de trois ou quatre milles, qu'elles ſe virent ſuivies d'un grand nombre d'Almadies, ſans pouvoir juger d'où elles venoient. Elles revirerent de bord, & s'avancerent vers les Negres, après avoir pris ſoin de ſe couvrir de tout ce qui pouvoit ſervir à les défendre contre leurs fléches empoiſonnées. Le combat paroiſſoit inévitable. Les Almadies ſe trouvoient déja ſous la proue du Vaiſſeau de Cada Moſto, qui étoit le plus avancé; & ſe diviſant en deux lignes elles le tinrent dans leur centre. Elles étoient au nombre de quinze, qui portoient environ cent cinquante Negres, tous bienfaits & de belle taille. Ils avoient des chemiſes blanches de coton, & ſur la tête une ſorte de chapeau blanc, relevé

Combat des trois Caravelles contre les Negres.

CADA MOSTO. 1455.

d'un côté, avec une plume qui leur donnoit l'air fort guerrier. A la proue de chaque Almadie, un Negre, couvert d'une targette ronde qui sembloit être du cuir, observoit les objets & les évenemens. Dans la situation où ces Barbares étoient au deux côtés du Vaisseau, ils cesserent de ramer, & tenant leurs rames levées ils regardoient la Caravelle avec admiration. Ils demeurerent ainsi tranquilles jusqu'à l'arrivée des deux autres Bâtimens, qui s'étoient hâtés de retourner à la vûe du péril. Lorsqu'ils les virent fort proches, ils abandonnerent leurs rames, & sans autre préparation ils se mirent à lancer leurs fléches. Les trois Caravelles ne firent aucun mouvement; mais elles tirerent quatre coups de canon qui rendirent les Negres comme immobiles. Ils mirent leurs arcs à leurs pieds, & jettant les yeux de tous côtés avec les dernieres marques de frayeur, ils paroissoient chercher la cause d'un bruit si terrible. Cependant s'étant rassurés lorsqu'ils eurent cessé de l'entendre, ils reprirent courage & recommencerent à tirer avec beaucoup de furie. Ils n'étoient plus qu'à la distance d'un jet de pierre. Les Portugais leur envoyerent quelques coups d'arquebuse, dont le premier perça un Negre au milieu de la poitrine, & le fit tomber mort. Sa chute effraya les autres, mais elle ne les empêcha point de continuer leur attaque. On leur tua beaucoup de monde, sans perdre un seul homme sur les trois Vaisseaux.

L'artillerie les effraye.

Ils reprennent courage.

Cependant lorsqu'ils eurent remarqué leur perte, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts sur la plus petite des trois Caravelles, qui étoit fort mal armée. Cada Mosto jugea de leur dessein par la diversité de leurs mouvemens. Il fit avancer la petite Caravelle entre les deux autres. L'ordre fut donné en même tems pour une décharge générale de l'artillerie & des arquebuses. Quoiqu'on prît encore soin de ne pas tirer sur les Almadies, le bruit & l'agitation même de l'eau causerent tant d'épouvante aux Negres, qu'ils se retirerent en désordre. Après leur départ, on lia les trois Caravelles ensemble, & par le moyen d'une seule ancre on les rendit aussi fermes qu'un Vaisseau l'est dans le plus grand calme.

Ils se retirent avec perte.

Cada Mosto chercha l'occasion, pendant les jours suivans, de faire connoître aux Habitans du Pays qu'on ne pensoit point à leur nuire. Les Interprètes s'approcherent d'une Almadie, saluerent les Negres dans leur langue, & leur demanderent pourquoi ils avoient attaqué des Etrangers qui ne désiroient que leur amitié, comme ils s'étoient procuré celle des Negres du Senegal, & qui étant venus d'une Région fort éloignée, avec des présens pour eux de la part du Roi de Portugal, n'aspiroient qu'à d'heureuses conditions de paix & de commerce. Ils les prierent de leur apprendre du moins quel étoit le nom de leur Pays, & celui de leur riviere; & les invitant à venir prendre sur les trois Vaisseaux toutes les marchandises qui pourroient leur plaire, ils les allurerent qu'on ne leur demanderoit en échanges qu'une petite partie de leurs propres commodités, ou rien même, s'ils ne se croyoient obligés de rien donner en recevant beaucoup.

Efforts des Portugais pour se lier avec eux.

A toutes ces instances, les Negres répondirent qu'ils avoient entendu parler des Blancs & de leur arrivée au Senegal; qu'il falloit être bien méchant pour former avec eux quelque amitié, puisqu'on n'ignoroit pas que leur nourriture étoit la chair humaine, & qu'ils n'achetoient des Negres que pour les dévorer : que pour eux ils ne vouloient aucune liaison avec des gens si

Ils rejettent la paix & le commerce.

cruels ; qu'ils s'éforceroient de les tuer, & qu'ils feroient préſent de leurs dépouilles à leur Prince, qui faiſoit ſon ſéjour à trois journées de la mer ; que leur Pays ſe nommoit *Gambra* (41), & leur riviere d'un autre nom, dont l'Auteur ne put ſe ſouvenir. Pendant cette conférence, le vent devint ſi favorable que les trois Caravelles en profiterent pour s'avancer vers les Negres. Mais ils prirent la fuite à cette vûe ; & telle fut la fin d'une guerre pour laquelle Cada Moſto avoit beaucoup plus d'éloignement qu'eux. CADA MOSTO. 1455.

Les Commandans des trois Caravelles n'en réſolurent pas moins de remonter la riviere l'eſpace de cent milles, dans l'eſpérance de rencontrer des Peuples mieux diſpoſés. Mais ils trouverent de la réſiſtance dans leurs Matelots, qui dans l'impatience de retourner en Europe déclarerent ouvertement qu'ils n'iroient pas plus loin. Cada Moſto & les autres Chefs, ſe défiant de leur autorité, prirent le parti de mettre le lendemain à la voile pour retourner au Cap-Verd. Retour des trois Caravelles.

Pendant le ſéjour qu'ils avoient fait dans la riviere, ils n'avoient vû qu'une fois l'étoile du Nord, & fort bas à l'Horizon ; car l'ayant obſervée dans un tems fort clair, elle ne paroiſſoit que de la hauteur d'une lance au-deſſus de la mer. Ils obſerverent auſſi preſqu'à la même élévation ſix étoiles fort grandes & fort brillantes, qui ſe préſentoient au Sud ſous cette figure, & qu'ils prirent pour le *Chariot*. Mais n'ayant point encore perdu de vûe l'étoile du Nord, ils ne pouvoient eſperer de voir mieux cette conſtellation. Obſervations aſtronomiques.

* ****

* Dans le même endroit, ils trouverent que le 1 de Juillet la longueur de la nuit étoit d'onze heures & demie, & celle du jour à proportion. Le climat eſt exceſſivement chaud. On aſſura l'Auteur que dans l'intérieur des terres, la pluie même eſt d'une chaleur extrême. Cependant l'air devient quelquefois plus temperé ; & le tems, où cette diminution arrive, porte le nom d'Hyver. Il commence au mois de Juillet, par des pluyes qui continuent juſqu'au mois d'Octobre, & qui tombent tous les jours vers midi. Lorſqu'il s'éleve des nuées au Nord-Eſt par Eſt, ou à l'Eſt-Sud-Eſt, les pluyes ſont accompagnées de violens tonnerres. C'eſt néanmoins dans cette ſaiſon que les Negres commencent à planter & à ſemer, comme ceux du Senegal. Leurs vivres ſont le millet, les légumes & les racines, la chair de Chevre & le lait. Ils ont des crépuſcules fort courts, car il ne ſe paſſe pas plus d'un quart d'heure entre les ténebres & le lever du Soleil. Dans ce petit intervalle le Ciel paroît troublé, comme s'il étoit obſcurci par une fumée épaiſſe. Cada Moſto s'imagine que cette ſubite apparition du Soleil vient de ce que le Pays eſt fort bas & ſans montagnes. Chaleur du climat. Apparences du Soleil.

(41) Il paroît ici que le vrai nom de ce Pays eſt *Gambra* & non *Gambia*, comme pluſieurs Hiſtoriens l'écrivent. Ce n'eſt donc pas des Portugais qu'il l'a reçu. Cependant Jobſon dit qu'il n'a jamais entendu les Habitans nommer autrement leur Riviere que *Gi* ou *Ji*, qui ſignifie Riviere dans leur Langue. Voyez ci-deſſous Liv. VII.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

# CHAPITRE III.

## *Second Voyage d'Aluiſe da Cada Moſto en 1456, & découverte des Iſles du Cap-Verd.*

Motifs du ſecond voyage de Cada Moſto.

LA barbarie des Négres de Gambra & la révolte des Matelots Portugais n'ayant pas laiſſé le tems à Cada Moſto de connoître parfaitement le Pays, il s'aſſocia l'année ſuivante avec le Gentilhomme Genois qu'il avoit rencontré, pour recommencer le même voyage. Leur projet fut ſi agréable au Prince Henri, qu'il les fit accompagner d'une troiſiéme Caravelle équipée en ſon nom. Les trois Bâtimens partirent de Lagos au commencement du mois de Mai. Un vent favorable les porta dans peu de jours aux Canaries; & ſans s'y arrêter ils continuerent leur courſe avec la même faveur du ciel juſqu'à la vûe du Cap-Blanco. Mais ayant tenu la mer pendant toute la nuit ſuivante, ils furent ſurpris avant la fin des ténebres par un orage du Sud-Oueſt, qui les fit porter à l'Oueſt par Nord, pendant trois jours & deux nuits, pour céder à la violence des vagues plutôt que de retourner en arriere. Le troiſiéme jour, ils découvrirent la terre, avec une joie extrême de la trouver dans un lieu où ils s'en croyoient fort eloignés. Deux hommes, qu'ils firent monter au Perroquet ayant reconnu clairement deux grandes Iſles, la ſatisfaction fut d'autant plus vive ſur les trois Vaiſſeaux, que tout le monde ſe perſuada qu'elles étoit ignorées des Européens. Comme on les crut inhabitées, & que les Chefs n'aſpiroient qu'à trouver l'occaſion de s'enrichir, ils oublierent la Gambra pour ſaiſir ce que la fortune leur préſentoit. Ils chercherent un ancrage commode autour de l'une des deux Iſles, & l'ayant trouvé, ils dépêcherent au rivage une chaloupe bien armée.

Tempête, qui lui fait découvrir les Iſles du Cap-Verd.

Il deſcend dans la premiere, & la trouva déſerte.

Quelques Matelots, qui prirent terre, rapporterent qu'après avoir pouſſé aſſez loin leurs recherches, ils n'avoient découvert aucune marque d'habitation. Le jour ſuivant, Cada Moſto, pour éclaircir tous les doutes, fit deſcendre dix hommes armés de fuſils & d'arbalêtes, avec ordre de ſe rendre au ſommet d'une montagne qui paroiſſoit fort élevée, & d'obſerver de-là, non-ſeulement ſi l'Iſle étoit habitée, mais s'il n'y en avoit pas d'autres à la portée de la vûe. Ils ne virent point d'Habitans; mais ils trouverent un prodigieux nombre de Pigeons qui ſe laiſſoient prendre à la main, & dont ils apporterent leur charge aux Vaiſſeaux. De la montagne ils avoient découvert trois autres Iſles, dont l'une étoit ſous le vent, vers le Nord; & les deux autres au Sud, dans leur route, à la vûe l'une de l'autre. Ils avoient crû découvrir encore à l'Oueſt quelque choſe qui reſſembloit à des Iſles, mais dans un ſi grand éloignement qu'ils n'avoient pû les diſtinguer. Cada Moſto fut peu tenté de s'y rendre, parce que les jugeant déſertes, comme celle où les Caravelles avoient abordé, il craignit d'employer inutilement une ſaiſon précieuſe. Mais il eut l'honneur d'en avoir découvert quatre. Ceux que cette nouvelle y conduiſit après lui (42) en trouverent dix, de différentes grandeurs, habi-

Ses gens en découvrent d'autres.

(42) Cet endroit fait connoître que la Relation de Cada Moſto fut compoſée quelques années après ſon Voyage, & qu'elle fait ici alluſion à la découverte d'Antoine de Noli, en

tées seulement par des Pigeons & d'autres Oiseaux. Les trois Caravelles leverent l'ancre, pour s'approcher des deux qu'on ne voyoit point encore du sommet des Mats. Elles se firent bientôt appercevoir, & l'une paroissant couverte d'arbres on chercha le moyen d'y aborder. Le hazard fit découvrir l'embouchure d'une riviere. Comme l'eau manquoit sur la flotte, on y mouilla pour renouveller la provision. Plusieurs Matelots, qui remonterent assez loin dans la Chaloupe, apperçurent des lacs couverts de fort beau sel, dont ils apporterent une grande quantité sur leur bord. L'eau de la riviere ne leur parut pas moins bonne. Ils y trouverent une multitude de Tortues, dont plusieurs avoient l'écaille de la grandeur d'une Targette. Ils en prirent un grand nombre que les Cuisiniers de la Flotte préparerent diversement, comme ils avoient déja fait au Golfe d'Arguim, où les Tortues sont dans la même abondance, mais beaucoup plus petites. La curiosité en ayant fait goûter à l'Auteur, il les trouva d'aussi bon goût que le veau, & d'une odeur excellente. On prit le parti d'en saler une bonne quantité pour la provision du voyage.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456. Rafraîchissemens qu'il trouve dans la seconde.

Cada Mosto fit pêcher d'autres Poissons dont l'abondance lui parut surprenante; & sans en connoître les noms, on en mangea beaucoup, avec autant d'admiration pour leur grosseur que pour leur bonté. L'embouchure de la riviere est large d'une portée d'arc. Son lit peut recevoir un Bâtiment de cent cinquante tonneaux. La flotte y passa deux jours à se rafraichir, & n'en partit qu'avec d'excellentes provisions, entre lesquelles il faut compter un nombre incroyable de Pigeons gras. Cada Mosto nomma la premiere de ces Isles, *Buena Vista*, comme la premiere sur laquelle sa vûe étoit tombée à la fin de la tempête; & l'autre *S. Jago*, parce qu'il étoit parti de *Lagos* le jour de Saint Jacques & de Saint Philippe.

Riviere commode.

Cada Mosto nomme deux Isles du Cap Verd, Buena Vista, & S. Jago.

Il remit à la voile pour s'approcher du Cap-Verd; & tombant à la vûe de la terre dans un lieu nommé Spedegar, il ne cessa plus de suivre les Côtes jusqu'aux *deux Palmes*, lieu situé entre le Cap-Verd & la riviere du Senegal. Il connoissoit si bien cette mer que dès le jour suivant il doubla le Cap. Il continua de s'avancer sans obstacle jusqu'à la riviere de Gambra, dans laquelle il ne fit pas difficulté de s'engager aussi-tôt. Quelques Negres qu'il rencontra dans leurs Almadies n'eurent pas la hardiesse de s'approcher de la Flotte. On remonta, la sonde à la main, l'espace d'environ dix milles, jusqu'à la vûe d'une Isle dont on s'approcha pour y jetter l'ancre. Un Matelot de la Flotte, qui se nommoit André, étant mort le même jour, il y fut enterré; & comme il étoit aimé de ses Compagnons, ils donnerent à cette Isle le nom de Saint André, qu'elle porte encore.

Il arrive à la Riviere de Gambra & la remonte.

On continua de remonter la riviere de Gambra, sans faire beaucoup d'attention à quelques Almadies, qui suivoient de loin les Caravelles. Cependant Cada Mosto mit dans sa Chaloupe quelques-uns de ses Interprêtes, pour tenter les Negres par de nouvelles invitations. On leur fit voir quantité de colifichets. On les leur offrit. On leur répeta mille fois qu'ils pouvoient s'approcher sans crainte, & qu'ils ne devoient attendre que des bienfaits & des caresses d'une troupe d'étrangers qui leur ressembloient aussi peu par la férocité que par la couleur. Enfin, surmontant leur défiance, ils s'avancerent par

Ses Interprêtes attirent les Negres.

1456. Il est surprenant que Faria n'ait pas parlé de Cada Mosto, à qui l'honneur de cette découverte appartient proprement.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

dégrés ; & deux d'entr'eux, qui entendoient parfaitement le langage des Interprètes, monterent sur le vaisseau de Cada Mosto. Ils marquerent beaucoup de surprise en voyant l'intérieur de la Caravelle, avec toutes ses voiles & tous ses agrets. Ils ne parurent pas moins étonnés de la couleur & de l'habillement des Etrangers.

On leur fit beaucoup de civilités, & l'on y joignit plusieurs petits présens, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Cada Mosto leur demanda le nom de leur Pays & celui de leur Prince. Ils répondirent que le Pays se nommoit *Gambra*, & leur Prince *Forosangoli* ; que sa résidence étoit entre le Sud & le Sud-Oüest à neuf ou dix journées de distance ; qu'il étoit tributaire du Roi de Melli, le plus grand Prince des Negres : mais que des deux côtés de la riviere il y avoit quantité d'autres Seigneurs dont la demeure étoit moins éloignée ; & que si Cada Mosto souhaitoit d'en être connu, ils lui en feroient voir un qui se nommoit Battimansa. Cette offre fut si bien reçue, que redoublant les caresses on garda les deux Negres dans la Caravelle, en continuant de remonter suivant leur direction. Enfin l'on arriva près du lieu où Battimansa faisoit sa résidence ; & suivant le calcul de l'Auteur, ce ne pouvoit être à moins de quarante milles de l'embouchure.

Informations qu'on reçoit d'eux.

Il faut observer qu'on n'avoit pas cessé de remonter à l'Est, quoiqu'on eût rencontré plusieurs autres rivieres qui tombent dans celle de Gambra. Dans le lieu où l'on étoit arrivé, sa largeur n'étoit plus que d'un mille. On y jetta l'ancre ; & Cada Mosto députa au Prince, avec les deux Negres, un de ses Interprètes, qu'il chargea de quelques présens. Il leur donna ordre aussi de déclarer à Battimansa qu'un Roi Chrétien, qui se nommoit le Roi de Portugal, avoit envoyé de l'extrêmité du monde quelques-uns de ses Sujets pour lui offrir son amitié, & des richesses inconnues aux Afriquains, que le Ciel avoit accordées aux Royaumes de l'Europe.

Cada Mosto députe au Prince Battimansa.

Aussi-tôt que les Messagers eurent expliqué leur commission à Battimansa, il envoya quelques Negres à la Caravelle. On fit avec eux un traité d'amitié, & divers échanges pour de l'or & des Esclaves. Mais la quantité d'or n'approchoit pas des espérances qu'on avoit conçues sur le récit des Peuples du Senegal, qui étant fort pauvres avoient une haute idée des richesses de leurs voisins. D'ailleurs les Negres de la Gambra n'estimoient pas moins leur or que les Portugais. Cependant ils marquerent aussi tant de goût pour les bagatelles de l'Europe, que les échanges furent assez avantageux. Pendant onze jours que les Caravelles demeurerent à l'ancre, il y vint, des deux côtés de la riviere, un grand nombre de ces Barbares, les uns attirés par la curiosité, d'autres pour vendre leurs marchandises, entre lesquelles il se trouvoit toujours quelques anneaux d'or. Ils apportoient du coton cru & travaillé. La plûpart des pieces étoient blanches ; quelques-unes rayées de bleu, de rouge & de blanc. Ils avoient aussi de la civette, & des peaux de l'animal du même nom ; de gros Singes & de petits, qu'ils donnoient à fort bon marché, c'est-à-dire pour la valeur de neuf ou dix liards. L'once de civette ne revenoit pas à plus de neuf ou dix sous. Ils ne la vendoient point au poids, mais à la quantité. D'autres apporterent des fruits, sur-tout des dattes sauvages, que les Matelots mangeoient avidement, quoiqu'ils les trouvassent inférieures à celles de l'Europe, & d'un goût fort différent. Cada Mosto n'y voulut pas toucher, par ménagement pour sa santé.

Traité de paix avec les Negres de Gambra.

Commerce avantageux.

Les Caravelles étoient continuellement remplies d'une multitude de Negres, qui ne ſe reſſembloient ni par la figure ni par le langage. Ils arrivoient & s'en retournoient librement dans leurs Almadies, hommes & femmes, avec autant de confiance que ſi l'on s'étoit connu depuis long-temps. Ils n'ont pas d'autre inſtrument que leurs rames pour la navigation. Leur uſage eſt de ramer debout, ſans tenir les rames appuyées ſur le bord de la Barque. Elles ſont de la forme d'une demie-lance, longues de ſept ou huit pieds, avec une planche ronde, de la grandeur d'une aſſiette, qui eſt attachée à l'extrémité. Ils s'en ſervent fort adroitement au long des Côtes & dans leurs rivieres; mais la crainte d'être pris par leurs voiſins & vendus pour l'eſclavage, ne leur permet guéres de ſe hazarder trop loin dans la mer.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456. Curioſité des Negres.

Cada Moſto s'étant apperçu que la fievre commençoit à ſe répandre entre ſes Gens, fit conſentir les autres Chefs à regagner l'embouchure du fleuve. Les ſoins qu'il avoit donnés au commerce ne l'avoient point empêché de faire ſes obſervations ſur les uſages du Pays. Il avoit remarqué que la Religion des Negres de la Gambra conſiſte en diverſes ſortes d'idolâtries. Ils reconnoiſſent un Dieu; mais ils ſont livrés à toutes les ſuperſtitions de la ſorcellerie. On voit parmi eux quelques Mahométans, qui n'ont pas néanmoins d'habitation fixe, & qui portent leur commerce dans d'autres Contrées, ſans que les Gens du Pays connoiſſent leurs marches & leurs diverſes relations. Il y a peu de différence, pour les alimens, entre les Negres de la Gambra & ceux du Senegal. Mais ils mangent de la chair de chiens, uſage que l'Auteur n'a vu dans aucun autre lieu. Leur habillement eſt de toile de coton, qu'ils ont en abondance; ce qui eſt cauſe ſans doute qu'ils ne vont pas nuds comme au Senegal, où le cotton eſt plus rare. Les femmes ſont vêtues comme les hommes; mais elles prennent plaiſir dans leur jeuneſſe à ſe faire, ſur les bras, ſur le cou & ſur la poitrine, différentes figures avec la pointe d'un aiguille chaude. La chaleur du climat eſt extrême, & ne fait qu'augmenter à meſure qu'on avance vers le Sud. Cada Moſto le trouva beaucoup plus chaud ſur la riviere qu'au rivage de la mer, parce que la grande quantité d'arbres qui couvrent ſes bords y tient l'air renfermé. Il en vit un d'une groſſeur prodigieuſe, près d'une ſource d'eau fort fraîche où les Matelots faiſoient leur proviſion. Ayant pris la peine de le meſurer, il lui trouva dix-ſept coudées de tour. L'arbre étoit creux; mais ſon feuillage n'en étoit pas moins verd, & ſes branches répandoient une ombre immenſe. Il s'en trouve néanmoins de plus grands encore; d'où l'on peut conclure que le Pays eſt fort fertile. Auſſi eſt-il arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux.

Leur Religion & leurs mages.

Uſage des femmes.

Groſſeur des arbres.

Il eſt rempli d'Eléphans; mais les Negres n'ont encore pu trouver l'art de les apprivoiſer. Pendant que les Caravelles étoient à l'ancre dans le fleuve, trois Eléphans ſortis des bois voiſins vinrent ſe promener ſur le bord de l'eau. On y envoya auſſi-tôt la Chaloupe avec quelques gens armés; mais à leur approche les Eléphans rentrerent dans l'épaiſſeur du bois. Ce ſont les ſeuls que l'Auteur ait vûs vivans. (43) Gnumi Manſa, Seigneur Negre, lui en fit voir un jeune, mais mort. Il l'avoit tué dans les bois, après une chaſſe de deux jours. Les Négres n'ont pour armes, dans ces chaſſes, que leurs arcs & des

Multitude d'éléphans.

Chaſſe de ces animaux.

(43) Jobſon nous apprend que dans la Langue du Pays, Manſa ſignifie Roi, ou Seigneur. Il appelle cette Langue, la Langue de *Mandingo*.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

zagayes empoiſonnées. Leur méthode eſt de ſe placer derriere les arbres, & quelquefois au ſommet. Ils paſſent d'un arbre à l'autre en pourſuivant l'Eléphant, qui de la groſſeur dont il eſt, reçoit pluſieurs bleſſures avant que de pouvoir ſe tourner & faire quelque réſiſtance. Il n'y a pas d'homme qui oſât l'attaquer en pleine campagne, ni qui pût eſpérer de lui échapper par la fuite. Mais cet animal eſt naturellement ſi doux, qu'il ne fait jamais de mal s'il n'eſt offenſé. Les dents de celui que l'Auteur avoit vû mort n'avoient pas plus de trois paûmes de long; ce qui marquoit aſſez qu'il étoit fort jeune en comparaiſon de ceux qui ont les dents longues de dix & douze paûmes. Jeune comme il étoit, il avoit autant de chair que cinq ou ſix bœufs enſemble. Le Seigneur Negre fit préſent à Cada Moſto de la meilleure partie, & donna le reſte à ſes Chaſſeurs. Cada Moſto apprenant qu'elle pouvoit ſe manger, en fit rotir & bouillir quelques morceaux, pour ſe mettre en droit de raconter dans ſon Pays qu'il avoit fait ſon dîner de la chair d'un animal qu'on n'y avoit jamais vû. Mais il la trouva fort dure & d'un goût déſagréable: ce qui ne l'empêcha point d'en faire ſaler une partie, dont il fit préſent au Prince Henri à ſon retour. Il obſerve que l'Eléphant a le pied rond comme les Chevaux, mais ſans ſabot; & qu'à la place, il a reçu de la nature une peau noire, dure & fort épaiſſe, avec cinq gros durillons ſur le devant, qui ont la forme d'autant de têtes de clous. Le pied du jeune Eléphant avoit une paûme de diametre. Gnumi Manſa fit préſent à Cada Moſto d'un autre pied d'Eléphant, qui avoit trois paûmes & un pouce de largeur, avec une dent longue de douze paûmes. L'Auteur porta l'un & l'autre au Prince Henri, qui les envoya peu de tems après à la Ducheſſe de Bourgogne, comme une curioſité des plus rares.

On mange leur chair.

Serpens & autres animaux.

La riviere de Gambra & toutes les eaux de la même Côte ont un grand nombre de ces Serpens qui ſe nomment *Calkatrici*, & d'autres animaux qui ne ſont pas moins redoutables. On y voit quantité de Chevaux marins, animaux amphibies, qui reſſemblent beaucoup à la Vache marine. Ils ont le corps auſſi gros qu'une Vache de terre, mais les jambes fort courtes & le pied fourchu, la tête large comme le Cheval, & deux dents monſtrueuſes qui s'avancent comme celles du Sanglier. L'Auteur en a vu de deux paûmes & demie de longueur. Cet animal ſort de l'eau pour ſe promener ſur la rive, & marche à la maniere des Quadrupedes. Cada Moſto ſe vante qu'aucun Chrétien n'en avoit vu avant lui, excepté peut-être dans le Nil. Il vit auſſi des Chauve-ſouris, ou plutôt des Chouettes longues de trois paûmes, & quantité d'autres Oiſeaux fort différens des nôtres, mais preſque tous fort bons à manger.

Chevaux marins, leur figure.

Monſtrueuſes chauve-ſouris.

En quittant le Pays du Prince Battimanſa, les trois Caravelles mirent peu de jours à deſcendre la riviere. Elles emportoient aſſez de richeſſes pour leur ſervir de motif à s'avancer plus loin au long des Côtes, & perſonne ne marqua d'éloignement pour cette entrepriſe. Cependant comme le cours de la Gambra les emportoit fort loin au-delà de ſon embouchure, & que la terre d'ailleurs s'avançoit au Sud-Sud-Oueſt juſqu'à une certaine pointe qu'on prit pour un Cap, Cada Moſto jugea qu'il falloit gagner le large à l'Oueſt. Mais en s'approchant de la pointe, on s'apperçut que ce n'étoit point un Cap, & que de l'autre côté le rivage étoit fort droit & fort uni. On ne fut pas moins obligé de s'en éloigner à quelque diſtance, parce que le battement des vagues fit cou-

Cada Moſto reconnoît la fauſſeté de la Côte d'Afrique.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

noître qu'il y avoit des bancs ou des rocs à plusieurs milles dans la mer; & l'on mit deux Hommes, l'un à la proue, l'autre au perroquet, pour découvrir les dangers dont on se croyoit menacé. A ces précautions, on ajoûta celle de n'avancer qu'à la lumiere du jour, & de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Pour éviter toute ombre de dispute, les Caravelles tiroient chaque jour au sort laquelle des trois feroit l'avant-garde. On suivit cette méthode pendant deux jours, en se tenant sans cesse à la vûe de la Côte. Le troisiéme on découvrit l'embouchure d'une riviere, qui avoit un demi-mille de largeur; &, vers le soir, on vit un petit Golfe, qu'on prit pour une autre riviere. Mais comme les ténebres approchoient, on jetta l'ancre, dans la résolution d'y entrer le lendemain. C'étoit un Golfe, mais on y apperçut bientôt la véritable embouchure d'une fort grande riviere, dont les deux rives étoit couvertes d'arbres verds d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire. On prit le parti non-seulement d'y mouiller, mais d'armer deux Chaloupes pour se procurer des informations. Les Interprêtes, après quelques heures d'absence, rapporterent que la riviere se nommoit *Kaza Mansa*, du nom d'un Seigneur Negre qui faisoit sa résidence à trente milles du rivage, mais qui étoit alors occupé d'une guerre contre ses voisins.

Riviere de Kaza Mansa.

Les circonstances étant si peu favorables, on sortit le lendemain du Golfe. Il est à cent milles de la riviere de Gambra. Trente-cinq milles plus loin, on trouva un Cap, ou du moins une pointe plus élevée que le reste de la Côte. Sa terre qui paroît rouge, lui fit donner le nom de *Capo-Roxo*. En continuant d'avancer, on découvrit l'embouchure d'une riviere assez large, à laquelle on donna, sans y entrer, le nom de *Sainte Anne*. Plus loin on en découvrit une autre, à peu près de la même grandeur, qui fut nommée *Saint Dominique*, ou *San Domingo*. Celle-ci est à cinquante-cinq ou soixante milles de Capo-Roxo.

Rivieres de Sainte Anne & de S. Dominique.

Le jour d'après, on apperçut un enfoncement, qu'on prit d'abord pour un Golfe auquel on ne donnoit pas moins de vingt milles de profondeur. Mais il fut aisé de reconnoître bientôt l'embouchure d'une très-grande riviere, & de distinguer les beaux arbres qu'elle avoit de l'autre côté, sur la rive du Sud. On fut long-tems à la traverser; & ce ne fut qu'en touchant la terre, qu'on découvrit quelques Isles, à peu de distance en mer. Cada Mosto, résolu de les reconnoître, fit consentir tous les Chefs à mouiller l'ancre. Le lendemain, on en vit venir à la rame deux grandes Almadies, qui s'approcherent hardiment des Caravelles. L'une portoit environ trente hommes, & l'autre seize. Leur audace faisant naître des défiances, on prit les armes pour les attendre. Mais lorsqu'ils furent assez près, ils leverent un linge blanc au sommet d'une rame, pour annoncer la paix. Les Portugais répondirent par le même signe. Alors, la plus grande des deux Almadies s'avança vers le Bâtiment de Cada Mosto, & tous les Negres donnerent des marques de surprise en voyant des visages blancs. Ils examinerent la forme du Vaisseau, les mats, les ponts, les voiles & les cordages. Un Interprête leur demanda le nom de leur Pays; mais leur langage ne put être entendu. On ne laissa pas d'acheter d'eux quelques anneaux d'or, en convenant du prix par divers signes. Mais Cada Mosto fut extrêmement mortifié de se voir dans la nécessité de les quitter sans en avoir tiré plus de lumiéres. Il en conclut même que ses Interprêtes ne lui étant plus d'au-

Rio grande.

Negres qui ne peuvent entendre.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

cune utilité, il ſerviroit peu de pénetrer plus loin. Ainſi prenant le parti de retourner ſur ſes traces, il fit entrer les deux autres Commandans dans ſes intentions.

Obſervations de Cada Moſto.

Ils paſſerent deux jours à l'embouchure de la riviere, qu'ils nommerent (44) *Rio Grande*. L'Etoile du Nord leur parut fort baſſe. Entre d'autres obſervations, ils trouverent, dans les marées, des différences qu'ils n'avoient encore vûes dans aucun Pays. Au lieu qu'à Veniſe & dans les autres Pays de l'Europe le flux & le reflux s'entreſuivent de ſix en ſix heures, le flux dure ici quatre heures, & le reflux douze heures. L'arrivée du flux eſt d'une violence incroyable. Trois ancres ſuffiſoient à peine pour ſoutenir chaque Caravelle; & la force de l'eau l'emportant même ſur celle du vent, on fut obligé de lever les voiles.

Il retourne en Portugal.

En ſe remettant en mer pour retourner en Portugal, la curioſité porta Cada Moſto à viſiter deux grandes Iſles & quelques petites, qu'il découvrit à trente milles du Continent. Les deux grandes ſont habitées par des Negres. La terre en eſt fort baſſe, & couverte de beaux arbres. Mais la difficulté du langage parut encore un obſtacle invincible, & l'on partit enfin pour le Portugal, où l'on arriva heureuſement.

## CHAPITRE IV.

### *Voyage de Piedro de Cintra (45) à Sierra Leona, écrit par Cada Moſto.*

CINTRA. 1462.

LEs deux entrepriſes de Cada Moſto exciterent quantité de Portugais à tenter la fortune ſur ſes traces. Entre pluſieurs Vaiſſeaux qui firent le même voyage, le Roi de Portugal fit partir deux Caravelles, après la mort du Prince Henri, ſous le commandement du Capitaine *Piedro de Cintra*, un de ſes Gentilshommes ordinaires, avec ordre de s'avancer plus loin ſur les Côtes des Negres, & d'y faire de nouvelles (46) découvertes. Un jeune Portugais qui s'engagea pour ce voyage, & qui avoit ſervi de Sécretaire à Cada Moſto dans les ſiens, vint le voir à ſon retour, & lui donna la relation de toutes les découvertes de Cintra, en commençant à Rio Grande, qui avoit été le terme du voyage précédent. Cada Moſto prit enſuite la peine de l'orner de ſon ſtile.

Auteur & motif de ce voyage.

On ſe rend à Rio grande.

Les deux Caravelles aborderent aux deux grandes Iſles qui ſont à l'embouchure de Rio Grande. Quelques Negres, que Cintra ſe fit amener, parlant un langage auquel les Interprêtes ne purent rien entendre, il pénetra dans leurs terres, pour y chercher leurs habitations. Il ne trouva que des chaumieres fort pauvres, la plûpart ornées de quelques ſtatues groſſieres, que les Negres adoroient. N'ayant pû tirer aucune information des Habitans, il continua

(44) Suivant Faria, Rio Grande avoit été découvert par Nunnez Triſtan dès l'année 1447, c'eſt-à-dire neuf ans auparavant. Voyez ci-deſſus, le Chap. I. du Tome I.

(45) Ramuſio écrit *Sintra*.

(46) Faria met ce Voyage avant la mort du Prince Henri. Mais ſon témoignage ne peut être mis en balance avec celui de l'Ecrivain.

de faire voile au long des Côtes, jusqu'à l'embouchure d'une autre riviere, qui n'a pas moins de trois ou quatre milles de largeur, & qui est à quarante milles de Rio Grande. Elle s'appelle *Befegue*, du nom d'un Seigneur Negre, qui fait sa résidence assez près dans les terres. Plus loin, les Portugais trouverent un Cap, auquel ils donnerent le nom de *Cap Verga*. Toute la Côte, qui est d'environ cent quarante milles depuis la riviere de Befegue jusqu'à ce Cap, est fort montagneuse & couverte de beaux arbres; ce qui rend la perspective agréable dans l'éloignement. Quatre-vingt milles plus loin, au long de la même Côte, ils trouverent un autre Cap, le plus haut qu'ils eussent jamais vû, & terminé au centre par une pointe fort aigue. Il est couvert de beaux arbres, dont la verdure ne s'altere jamais. On le nomma *Sagres*, à l'honneur du Prince Henri, qui avoit fait bâtir une forteresse de ce nom au Cap de Saint Vincent; & pour distinguer ces deux lieux, les Portugais appellent celui-ci le Cap *Sagres de Guinée*.

CINTRA. 1462.

Riviere de Befegue.

Cap Verga.

L'Auteur, sans expliquer comment Cintra se fit entendre des Habitans, entre dans un détail de leurs usages qui suppose une grande connoissance du Pays. Ils sont idolâtres. Les objets de leur culte sont des statues de bois qui ont la forme humaine, auxquelles ils offrent leurs alimens. Les hommes & les femmes sont plûtot bazanés que noirs. Ils ont au visage & sur les autres parties du corps différentes marques, qu'ils se font volontairement avec un fer chaud. Les deux sexes sont également nuds, & couverts seulement d'un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps. Leur nourriture est le riz, le millet, avec diverses sortes de feves, plus grosses que les nôtres. Ils ont aussi des Bœufs & des Chevres, mais en petite quantité. A peu de distance du Cap, on voit deux petites Isles, couvertes de beaux arbres, mais sans Habitans.

Cap de Sagres de Guinée.

Mœurs des Habitans.

Deux Isles près du Cap.

Les Negres de cette riviere (47) ont de grandes Almadies, qui sont capables de contenir jusqu'à trente & quarante hommes. Ils rament debout, comme on l'a déja fait observer de plusieurs autres Nations. Leurs oreilles sont percées de plusieurs trous, dans lesquels ils passent diverses sortes d'anneaux d'or. Ils en portent de même au nez, qui est aussi percé; & lorsqu'ils prennent leur nourriture, ils quittent cet incommode ornement. Les femmes de distinction portent des anneaux jusqu'aux parties que la nature leur apprend à cacher.

Anneaux d'or que les Negres portent au nez, &c.

Après avoir doublé le Cap de Sagres, Cintra découvrit, quarante milles plus loin, l'embouchure d'une riviere qu'il nomma *Saint Vincent*, & qui a quatre milles de largeur. A cinq milles de cette riviere, il en trouva une autre dont l'embouchure est encore plus large, & qu'il nomma *Rio Verde*. Toutes ces Côtes sont montagneuses, mais sûres pour la navigation & l'ancrage. Vingt-quatre milles au de-là de Rio Verde, on trouva un autre Cap, que les Portugais nommerent *Liedo*, c'est-à-dire, gaye & riante, parceque la vûe en est fort agréable.

Riviere Saint Vincent.

Rio Verde.

Depuis le Cap Liedo, la montagne regne l'espace de cinquante milles au long de la Côte. Elle est fort haute & couverte de gros arbres verds. Dans l'endroit où elle finit, on découvre à sept ou huit milles en mer, trois Isles dont la plus grande n'a pas plus de dix ou douze milles de tour. Cintra leur

(47) Comme l'Auteur n'a parlé ici d'aucune Riviere, il faut supposer quelque omission. C'est apparemment la Riviere de Pougue, qu'il a oublié de nommer. Elle est dans notre seconde Carte.

CINTRA. 1462.

donna le nom d'*Iſles Saluezze*, & à la montagne celui de *Sierra Leona*, à cauſe d'un effroyable tonnerre qui ſe fit entendre du ſommet, & qui reſſembloit au mugiſſement des Lions.

Iſles Saluezze, Sierra Leona.

Au-delà de cette montagne, dont la cime eſt toujours cachée dans les nues, on trouva une Côte baſſe, & dangéreuſe par ſes bancs de ſables, qui s'avancent fort loin dans la mer. A trente milles de Sierra Leona, les Portugais découvrirent une grande riviere, dont l'embouchure eſt large de trois milles. Ils lui donnerent le nom de *Rio Roxo*, parce que l'eau leur en parut rougeâtre. Plus loin, ils trouverent un Cap qu'ils nommerent auſſi Roxo, parce que les terres étoient de la même couleur; & par la même raiſon ils donnerent le nom de Roxo à une petite Iſle déſerte, qui eſt à ſept ou huit milles de la Côte. De cette Iſle, qui n'eſt auſſi qu'à neuf ou dix milles de la riviere, ils obſerverent que l'étoile du Nord ne paroiſſoit élevée au-deſſus de la mer que de la hauteur d'un homme.

Rio Roxo.

Apparence de l'étoile du Nord.

Après le Cap Roxo, la mer forme un Golfe, vers le milieu duquel il entre une riviere que les Portugais nommerent Sainte Marie aux Neges, parce qu'ils la découvrirent ce jour-là. De l'autre côté de cette riviere, la terre forme une pointe, au bout de laquelle on voit une petite Iſle. Le Golfe eſt rempli de bancs de ſables qui s'avancent à dix ou douze milles de la Côte, & contre leſquels l'eau bat fort impétueuſement, avec des courans d'une grande violence. Ces bancs firent donner à la petite Iſle le nom de *Scanni*. Vingt-quatre milles plus loin, on trouva un grand Cap auquel on donna le nom de Sainte Anne, à l'honneur du jour.

Iſle Scanni.

Soixante-dix milles au-delà du Cap Sainte Anne, on découvrit une riviere, qui fut nommée *Rio das Palmas*, parce qu'il s'y trouve une grande abondance de Palmiers. L'embouchure, quoiqu'aſſez large, eſt remplie de bancs de ſables & de baſſes qui rendent l'entrée fort dangéreuſe. Soixante milles plus loin, on vit une autre riviere, qu'on nomma *Rio de Fumi*, parce qu'au moment qu'on l'apperçut, la Côte parut couverte de fumée. A vingt-quatre milles de cette riviere, on trouva un Cap qui s'avance beaucoup dans la mer, & derriere lequel eſt une haute montagne, qui lui fit donner le nom de *Capo del Monte*. Environ 60 milles plus loin, on tomba ſur un autre Cap, mais petit, avec une montagne de hauteur médiocre; ce qui le fit nommer *Capo Corteſe* ou *Meſurado*. Après avoir jetté l'ancre, on apperçut la nuit ſuivante, entre les arbres, quantité de feux, que les Negres effrayés de la vûe des Vaiſſeaux avoient allumés pour s'entr'avertir.

Rio das Palmas.

Rio de Fumi.

Capo del Monte.

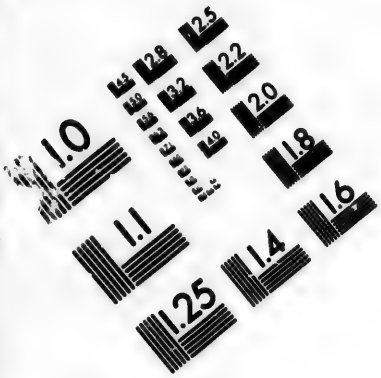
Capo Meſurado.

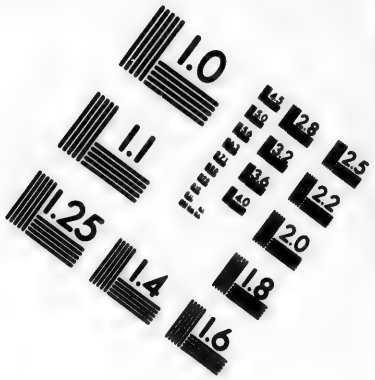
Au-delà du Cap, pendant l'eſpace d'environ ſeize milles, on voit au long du rivage une grande forêt d'arbres verds, que les Portugais nommerent *Bois de Sainte Marie*. Les Caravelles y ayant mouillé, on vit paroître quelques Almadies, dont chacune portoit deux ou trois Negres, armés de bâtons pointus. Deux ou trois d'entr'eux avoient des arcs, & des targettes de peau. Leurs oreilles & leur nez étoient percés; mais au lieu d'anneaux d'or, ils y avoient quelque choſe de blanc qui reſſembloit à des dents humaines. Les Interprêtes leur parlerent long-tems ſans pouvoir ſe faire entendre. Trois de ces Negres étant montés fort hardiment ſur une Caravelle, on en prit un; & les deux autres furent renvoyés libres, ſuivant l'ordre qu'on avoit apporté du Roi de Portugal. Ce Prince jugeant que les Interprêtes n'entendroient pas toujours

Bois de Sainte Marie.

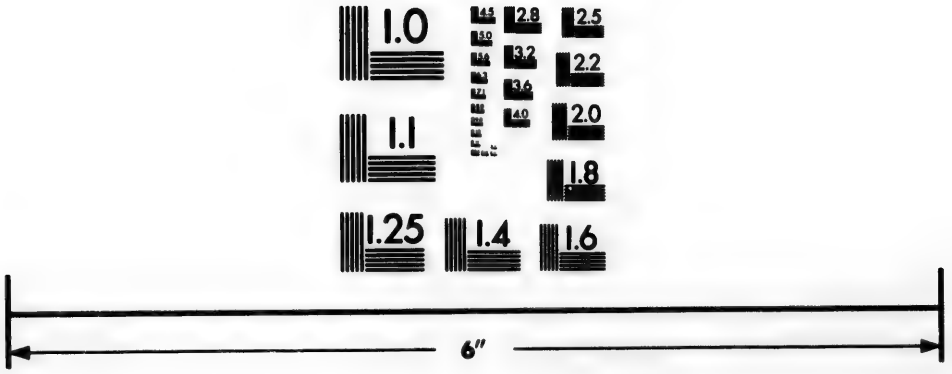
Cintra prend un Negre par l'ordre du Roi.

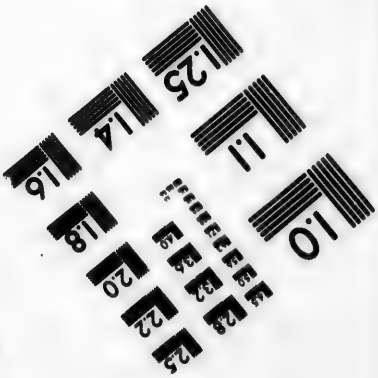
là



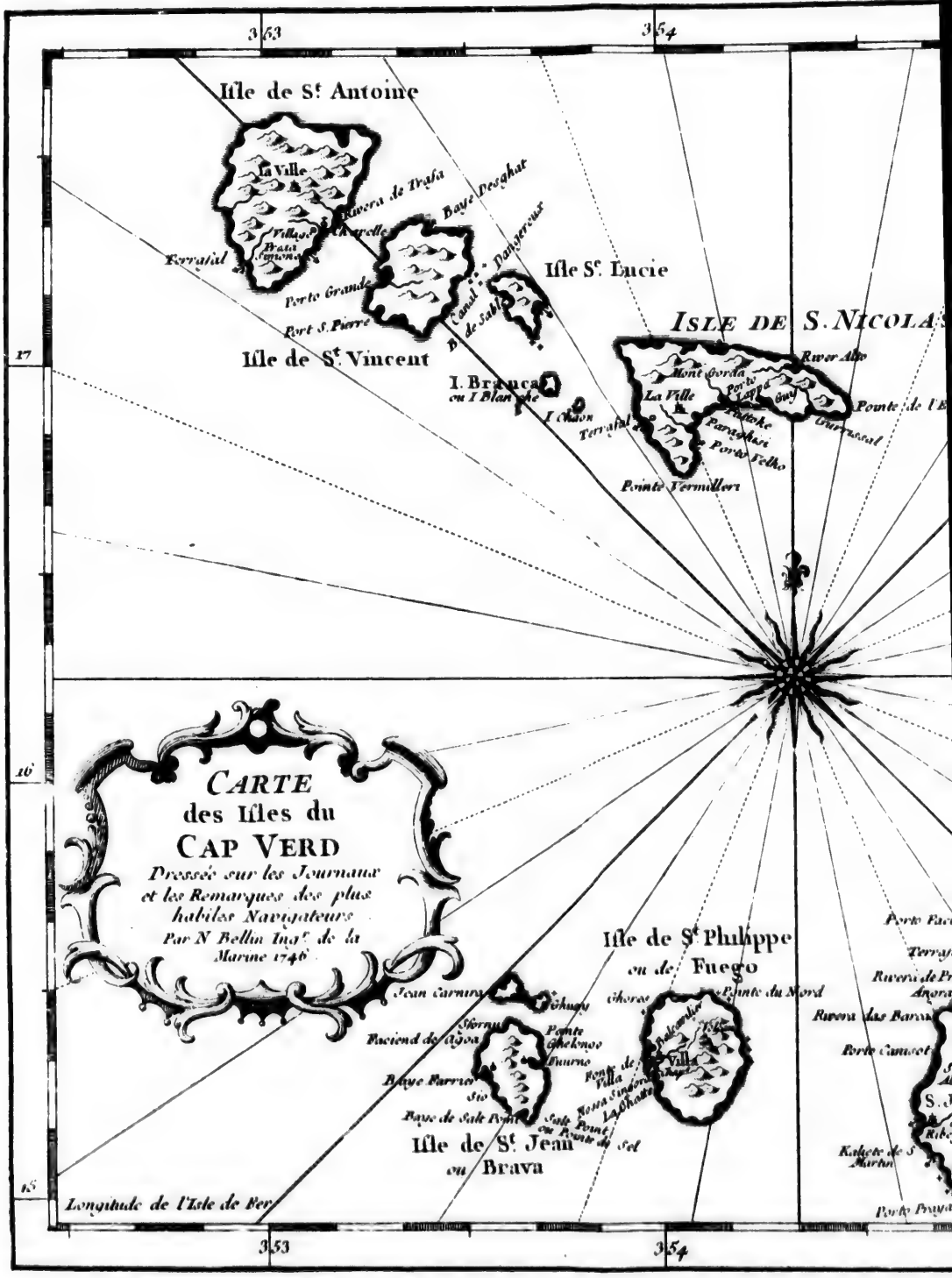

# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

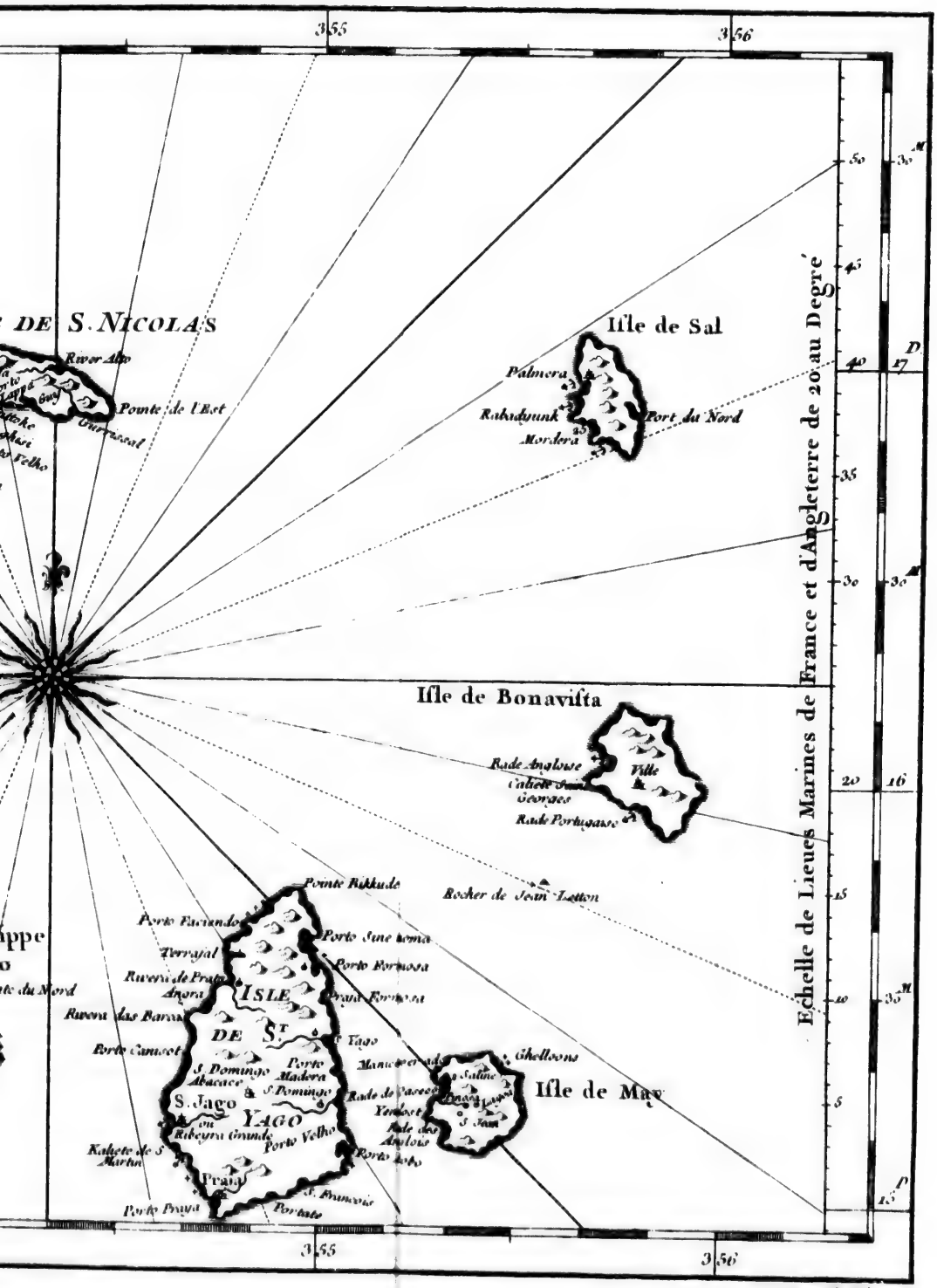





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


3 63
3 54
Isle de St Antoine
La Ville
Rivera de Trafa
Baye Desgahat
Ferrafial
Porto Grande
Port S. Pierre
Canal
Dangereux
de Sable
Isle St Lucie
Isle de St Vincent
I. Branca
ou I Blanche
I Chaon
ISLE DE S. NICOLAS
Mont Gorda
Port
Riv. Alto
Pointe de l'E
Pointe Vermillon
Porto Velho
17
16
15
CARTE
des Isles du
CAP VERD
Dressée sur les Journaux
et les Remarques des plus
habiles Navigateurs
Par N Bellin Ingr de la
Marine 1746
Isle de St Philippe
ou de Fuego
Pointe du Nord
Isle de St Jean
ou Brava
Longitude de l'Isle de Fer
3 53
3 54


3,55
3,56
DE S. NICOLAS
Isle de Sal
Palmera
Rabidjunk
Mordera
Port du Nord
Isle de Bonavista
Rade Anglaise
Ville
Rade Portugaise
Pointe Rikkade
Rocher de Jean Letton
Porto Faciundo
Porto Sino roma
Terrajal
Porto Formosa
Ribeira de Prata
Angra
ISLE
Ribeira das Barras
DE
ST
Porto Cansot
Yago
S. Domingo
Abacace
Porto Madera
S. Domingo
Ghellsons
Isle de May
S. Jago
ou
YAGO
Ribeyra Grande
Porto Velho
Kalete de S. Martin
Praya
Porto Praya
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
50
45
40
35
30
25
20
15
10
5
17
16

Tom II. N° 9.

3.53
Isle de St Antoine
la Ville
Riviera de Trafa
Baye Desgahat
Ferradal
Porto Grande
Port S. Pierre
Isle de St Vincent
Isle St
I. Branca
ou I Blanche
17
16
15
CARTE
des Isles du
CAP VERD
Dressée sur les Journaux
et les Remarques des plus
habiles Navigateurs
Par N Bellin Ingr de la
Marine 1746
Jean Carnero
Fuente
Baye Parrio
Baye de Salt Point
Isle de St Jean
ou Brava
Longitude de l'Isle de Fer
3.53

la langue des Pays qu'on alloit découvrir, avoit ſouhaité que par force ou par adreſſe on ſe ſaiſît de quelque Habitant; dans l'eſpérance qu'entre les Negres, dont le nombre étoit fort grand en Portugal, il s'en trouveroit quelqu'un qui pourroit l'entendre, ou qu'en apprenant la langue Portugaiſe, il ſe mettroit lui-même en état de donner quelques lumieres ſur ſon propre Pays. CINTRA. 1462.

Cintra n'ayant rien à ſe propoſer dans un plus long voyage, prit la réſolution de retourner en Portugal. Il y préſenta ſon Negre au Roi, qui le fit examiner par d'autres Negres. Mais il ne ſe trouva qu'une femme, Eſclave d'un Portugais de Liſbonne, à laquelle ſon langage ne fût pas inconnu; non qu'elle y trouvât celui de ſon propre Pays, mais elle ſçavoit une autre langue que le Negre ſçavoit auſſi. Cada Moſto ignora quels éclairciſſemens l'on avoit tirés de lui, parce que le Roi les tint fort ſecrets; excepté néanmoins au ſujet des Licornes, dont on déclara ouvertement que le Pays du Negre contenoit un fort grand nombre. Ce Barbare fut traité pendant quelques mois avec beaucoup de bonté & de careſſes. On lui fit voir diverſes curioſités du Royaume. On lui donna des habits fort propres; & l'année ſuivante on le fit partir pour ſon Pays dans une Caravelle. Il retourne en Portugal. Unique éclairciſſement qu'on tire des Negres.

Cada Moſto ajoûte que ce fut le ſeul Vaiſſeau qui entreprit ce voyage avant ſon départ pour Veniſe, qui fut le premier de Fevrier 1463.

## CHAPITRE V.

### *Voyage de Georges Roberts au Cap-Verd & aux Iſles du même nom. en 1721.*

DAns cette Relation, qui fut publiée à Londres en 1726, l'Auteur déclare qu'à la réſerve de ce qu'il rapporte ſur le témoignage d'autrui, il n'écrit rien qui ne ſoit d'une exacte vérité; & qu'avec de fortes raiſons de croire ce qu'il n'a pas vû de ſes propres yeux, il ne laiſſe pas d'en parler avec plus de ménagemens & de précautions. Il ajoute à cette apologie que ſi l'on ne prend pas beaucoup de plaiſir à ſes avantures, il ne doute pas du moins que la Deſcription qu'il donne des Iſles du Cap-Verd, de leurs productions, de leurs manufactures, &c. ne ſoit d'une extrême utilité pour les Anglois qui portent leur commerce dans ces îſles. La premiere partie de l'Ouvrage contient les avantures de l'Auteur. Le reſte eſt donné à la Deſcription des Iſles du Cap-Verd, & peut paſſer pour la meilleure Relation qu'on ait de ces Iſles dans aucun langage. Elle eſt accompagnée de pluſieurs Cartes de l'Iſle, compoſées par Roberts même, & de quatre Planches: 1. Une vûe de la Baye de *Salt Point* dans l'Iſle de *S. Jean*, où l'Auteur aborda dans ſa Chaloupe. 2. L'arbre nommé, *le Dragon*. 3. Un homme & une femme de la même Iſle, nuds, ſuivant l'uſage du Pays. 4. Les mêmes, en habits dont ils ont auſſi l'uſage. On s'eſt arrêté d'autant plus volontiers au détail des infortunes de Roberts, qu'ayant paſſé onze jours entre les mains des Pyrates, ce récit devient utile pour la connoiſſance des uſages & des mœurs de ces Brigands. ROBERTS. 1721. Obſervations ſur cet Ouvrage.

Le 14 de Septembre 1721, le Capitaine Roberts s'engagea au ſervice de Deſſein du Voyage.

ROBERTS. 1721.

quelques Marchands de Londres pour le voyage de Virginie. Là, il devoit prendre le commandement d'un Vaiſſeau nommé le *Dauphin*, avec une cargaiſon pour la Côte de Guinée; d'où il devoit retourner à la Virginie ou aux Barbades, ſuivant l'eſpérance qu'il auroit de rendre ſon voyage plus utile aux Propriétaires.

Roberts part avec le Capitaine Scot.

Le Capitaine Scot, un des Chefs de l'entrepriſe, faiſant voile à la Virginie dans un Vaiſſeau de vingt-deux pieces de canon, nommé le *Roi Sagamore*, Roberts partit avec lui. Mais un vent contraire les ayant forcés de relâcher à Plymouth, ils trouverent dans ce Port le Comte de *Belhaven*, nommé au Gouvernement de la Barbade, que la même raiſon avoit forcé d'y entrer ſur le *Royal Anne*, grand Vaiſſeau de guerre. Le tems s'étant adouci, ſans promettre beaucoup de conſtance, ce Seigneur remit à la voile, ſous de ſi malheureux auſpices, qu'il fut jetté ſur les rocs du Lezard, où il périt avec la plus grande partie de ſon équipage. Scot, plus attentif à ſa ſûreté, attendit un mois entier pour ſe remettre en mer. Sa courſe fut heureuſe, & n'eut même rien de remarquable; excepté les obſervations de Roberts ſur l'Iſle de Ténerife, dont on a déja rendu compte dans la deſcription de cette Iſle.

Naufrage de Mylord Belhaven.

On arrive aux Iſles du Cap-Verd.

Ils arriverent à l'Iſle de Sal, une des Iſles du Cap-Verd; mais n'y trouvant aucun des Habitans, ils en partirent le ſoir à huit heures, & le lendemain ils aborderent à dix heures du matin dans l'Iſle de Buona-Viſta, où leur deſſein étoit de prendre leur cargaiſon de ſel. Ils mouillerent dans la Rade Angloiſe, ſous la petite Iſle, au-delà du Roc abîmé.

Le jour ſuivant ils deſcendirent au rivage, pour convenir de prix avec les Ouvriers qui devoient tirer le ſel des Mines, & pour acheter d'autres marchandiſes, telles que des Chevaux & des Anes, dont ils vouloient faire une partie de leur cargaiſon. Ils s'attacherent enſuite au travail. La méthode du Pays eſt que les gens d'un Vaiſſeau reçoivent le ſel aux Mines, & le tranſportent à peu de diſtance dans quelque lieu propre à le faire ſecher; après quoi les Habitans du Pays le chargent ſur des Anes, & mettent un Negre pour conduire ces animaux par troupes, dont chacune eſt compoſée de quinze. Mais il faut prendre garde de ne pas faire porter plus de ſel à la fois qu'on n'a de gens pour l'embarquer auſſi-tôt; car s'il en arrive trop au lieu de l'embarquement, il n'y a point de ſoins ni de précautions qui puiſſent le garantir du ſable, que le moindre ſouffle met en mouvement, parce qu'il eſt d'une extrême legereté. Il ſe mêle alors avec la marchandiſe, & lui cauſe un tort irréparable pour la vente. L'Auteur donne un autre conſeil, qui regarde la cargaiſon des Bêtes vivantes. Tandis qu'on s'occupe à faire tirer le ſel, il faut veiller ſoigneuſement à faire porter chaque jour du foin aux animaux qu'on veut conſerver; car ſi l'on s'en repoſe ſur la fidélité des Negres, ils violent leurs engagemens avec tant de mauvaiſe-foi, qu'on perd ſes meilleures Bêtes, ou que devenant moins propres au travail, leur valeur diminue dans d'autres lieux. Enfin l'Auteur ajoûte qu'il faut apporter aſſez d'eau pour la proviſion du Bâtiment, tandis qu'on eſt à tirer le ſel; parce que les ſources étant fort éloignées des Mines, il en coûte beaucoup pour faire venir de l'eau ſur le dos des Anes, & que ſi l'on a des Beſtiaux à bord il eſt impoſſible de fournir à cette dépenſe.

Méthode de tirer du ſel.

Précautions pour le faire tranſporter.

On quitta l'Iſle de Buona-Viſta pour ſe rendre à celle de Maio, ou de Mai,

où l'on trouva cinq Bâtimens qui chargeoient du ſel pour la Baltique. Cette rencontre fut heureuſe pour les Matelots Anglois, qui commençoient à ſe reſſentir de ce qu'ils appellent la famine de l'Oueſt; c'eſt-à-dire, à manquer d'eau & de tabac. De l'Iſle de Mai, on mit à la voile pour celle de S. Jago: mais ayant voulu s'approcher du Port *Villa de Praya* avec toutes les voiles, on fut jetté par le vent au-deſſous de la Rade, & pendant trois jours on s'efforça inutilement d'y entrer. La diſette d'eau fit périr dans cet intervalle une partie des Anes; triſte leçon qui apprit aux Anglois à ſerrer leurs voiles en approchant de cette Baye, parce qu'il y ſouffle ordinairement un vent de terre, dont il n'eſt pas aiſé de ſe garantir.

ROBERTS. 1721.

Dangers près du Port Villa de Praya.

Après avoir renouvellé la proviſion d'eau & de bois, & pris du foin & des cocos verds pour les Beſtiaux, on tourna les voiles vers la Barbade. Dans le paſſage on trouva une Baleine morte, & ſur elle un prodigieux nombre d'Oiſeaux qui la dévoroient, quoique la terre la plus proche fut à plus de trois cens lieues. On aborda au Port de la Barbade vers la fin du mois de Mars 1722. Les Chevaux & les Anes étoient en ſi mauvais état qu'on n'en put vendre qu'un petit nombre; & les proviſions ſe trouvoient ſi cheres au Marché que ſi quelques honnêtes gens de l'Iſle, amis de nos Marchands, ne leur en euſſent fourni gratis, il auroit fallu prendre le parti de tuer la plus grande partie de ces animaux. Pour comble de diſgrace, le vin de Canarie qu'on avoit acheté à Teneriſe, ſe vendoit moins que celui de Madere, quoiqu'il eût coûté le double & qu'il fût beaucoup meilleur. Mais le goût des Habitans de la Barbade eſt ſi declaré pour le Madere, qu'ils le préferent à tout autre vin.

Baleine morte & dévorée par les Oiſeaux de mer.

1722. Scot ſe rend à la Barbade.

Tous ces contre-tems firent hâter ſon départ au Capitaine Scot. Roberts, à qui ſa réſolution déplut, l'engagea, pour ſes gages & pour quelque argent prêté, à lui acheter une Felouque, nommée *la Marguerite*, d'environ ſoixante tonneaux, pour exercer le commerce en ſon propre nom. L'ayant chargée de diverſes marchandiſes pour la Côte de Guinée & pour les Iſles du Cap-Verd, la crainte de quelques Pyrates, qui croiſoient aux environs des Iſles Caraïbes l'obligea de partir avec Scot, vers le milieu du mois de Juillet. Cependant il en fut ſéparé, trois jours après, par un coup de vent. Enſuite ſon mauvais ſort le fit tomber malade. Tandis qu'il étoit confiné dans ſon lit, le Pilote, par inattention ou par ignorance, perdit ſa route. Il erra longtems ſans ſe reconnoître. Enfin, par de long détours, on arriva vers le milieu d'Octobre à l'Iſle de Sal.

Roberts quitte Scot, & commande un petit Bâtiment.

Son Pilote perd ſa route.

Il arrive à l'Iſle de Sal.

On jetta l'ancre dans la Baye de Palmera, qui eſt au Nord de l'Iſle. C'étoit la ſaiſon des Tortues vertes. Roberts obſerve à cette occaſion que les François viennent ſouvent aux Iſles du Cap-Verd dans la ſeule vûe d'y prendre des Tortues, qu'ils ſalent au rivage, à peu près comme la Morue de Terre-Neuve, & qu'ils vendent aux Indes Occidentales avec beaucoup de profit. Ils gardent les écailles pour la France, où le débit en eſt plus avantageux qu'en Angleterre; ſur-tout celui des Tortues de ces Iſles, qui ont l'écaille plus fine & plus tranſparente que dans tout autre lieu. D'ailleurs ils y trouvent quelquefois de l'Ambre gris, particuliérement dans l'Iſle de Sal; & l'on prétend que ſi les Chats ſauvages, & même les Tortues vertes, ne mangeoient pas cette précieuſe gomme, on y en trouveroit beaucoup davantage.

Tortues vertes.

Ambre gris.

Roberts, qui avoit beſoin de rafraîchiſſemens, ayant envoyé ſa Chaloupe

ROBERTS. 1722.

à terre pour lui trouver quelques Tortues nouvellement pêchées, la vit revenir en moins de deux heures. Elle lui en apportoit une, qui pesoit entre deux & trois cens livres, avec un Negre de Saint Nicolas, qui lui en fit présent au nom de ses Compagnons. Ils étoient venus à Sal au nombre de soixante, pour y pêcher des Tortues par l'ordre d'un Capitaine de Vaisseau qui étoit allé depuis près d'un an charger à Bona-Vista. Mais une si longue absence leur faisant perdre l'espérance de le revoir, ils offroient à Roberts la moitié de leurs Tortues, de leur huile, de leurs écailles & de leur ambre gris, pour transporter l'autre moitié dans l'Isle de Saint Nicolas. Comme son dessein étoit de se rendre dans cette Isle, il leur offrit d'y transporter leurs marchandises; mais il ne voulut point accepter leur présent sans sçavoir à qui le fond appartenoit. Le Negre croyoit avoir été employé par un Capitaine Anglois. Cependant on lui nomma les Ports d'Angleterre & d'autres lieux qu'il ne put reconnoître. Enfin Roberts nomma les Bermudes, & le Negre assura que le Capitaine étoit venu de ces Isles. Le jour suivant on mit à la voile pour Saint Nicolas, après s'être chargé de six Negres, avec deux de leurs femmes & un enfant à la mammelle. On mouilla, la nuit suivante, dans la Rade de *Trefall*, sur six brasses de fond.

Negres à la pêche des tortues.

Le lendemain au matin, il vint à bord un Prêtre Portugais, qui se donna pour le Maître de tout ce que les Negres avoient acquis dans l'Isle de Sal. Il prétendoit les y avoir envoyés pour la pêche des Tortues & de l'ambre gris, avec la convention d'un salaire. Comme le plus grand nombre y étoit resté avec le fruit de leur travail, & que sur le récit de Roberts il appréhendoit qu'ils ne lui manquassent de fidélité, il convint avec lui que pour la somme de cent dollars & un bel Esclave, il iroit prendre à Sal les Negres & leur pêche. Roberts ne se fit pas presser, dans une occasion si simple de gagner de l'argent, & de se rendre agréable aux Portugais. Mais il se fit promettre que les cent dollars lui seroient comptés avant que les Negres & les marchandises fussent débarqués.

Traité de Roberts avec un Prêtre Portugais.

Avant ce voyage, il quitta la Rade de *Trefall*, qui est à quinze ou dix-huit milles de la Ville, pour aller jetter l'ancre dans l'ancienne Rade de *Paraghisti*, d'où le chemin est plus court & plus commode jusqu'à la Ville de S. Nicolas. Il se proposoit de trocquer son bled & son riz pour des étoffes (48) de coton, de l'ambre gris, du sang de dragon, & d'en vendre même une partie argent comptant. D'un autre côté il avoit appris que les Isles au-dessus du vent étoient dans un si grand besoin de provisions, que depuis un an il y étoit mort plus de cinq cens personnes de faim & de misere. Ainsi la principale partie de sa cargaison consistant en riz & en bled, il n'avoit à se promettre que de grands avantages. Cependant il résolut de ne pas remettre plus loin à satisfaire le Prêtre Portugais, de peur que ses Negres ne trouvassent le moyen de revenir sans son secours. Cette entreprise ne demandoit pas plus de huit jours; & dans la saison où l'on étoit, il ne devoit pas craindre qu'il arrivât d'autres Vaisseaux pour lui enlever ses espérances de commerce.

Projets de Roberts.

Dans cette résolution il tourna le lendemain vers *Curriſal*, pour y renouveller sa provision d'eau & de bois. Ce lieu est fort commode pour l'eau, qui

Il s'arrête à Curriſal.

(48) De celles qu'on porte aux Côtes de Guinée, & que les Portugais nomment Baraful.

ROBERTS. 1722.

y descend jusqu'à la mer ; mais le bois est assez loin, & le chemin si difficile, que sans l'assistance de quatre Negres, qui étoient à bord avec le Prêtre, il ne seroit jamais parvenu à s'en procurer. Aussi ne l'avoient-ils accompagné que pour lui rendre ce service, & le quitterent-ils lorsqu'il mit à la voile.

Le jour suivant vers dix heures du matin, il fut arrêté par un calme, qui dura tout le reste du jour. Vers le soir, il découvrit trois Bâtimens ; & le premier, qu'il observa soigneusement avec sa lunette, lui parut gros & chargé. Il ne douta point que les autres ne fussent de même, & qu'ils n'arrivassent ensemble. Cependant comme le calme continuoit, & qu'ils ne faisoient aucun signe, il passa la nuit à l'ancre. Mais le vent s'étant levé avec le Soleil, il apperçut bientôt, sur le Vaisseau qu'il avoit observé, un grand nombre d'hommes en chemise, & une longue bordée de canons, qui lui rendirent cette rencontre fort suspecte. Il étoit trop tard pour se dérober par la fuite. Déja le Vaisseau étoit fort proche. Cependant lorsqu'il fut à la portée du canon, il arbora le Pavillon d'Angleterre ; ce qui rendit l'esperance aux Anglois. Roberts se hâta de faire paroître aussi le sien. Il remarqua que le Vaisseau portoit environ soixante-dix hommes & quatorze pieces d'artillerie. Le Capitaine se faisant voir sur l'avant, demanda à qui appartenoit la Felouque & d'où elle venoit. Roberts répondit qu'elle étoit de Londres & qu'elle venoit de la Barbade. Fort bien, lui dit-on, c'est ce qu'on n'ignoroit pas. Là-dessus, on lui ordonna brusquement d'envoyer sa Chaloupe.

Il rencontre des Pyrates.

Les Pyrates l'abordent & l'interrogent.

Roberts ne fit pas difficulté d'obéir. Le Capitaine du Vaisseau étoit un Portugais, nommé *Jean Lopez*, comme on l'apprit ensuite ; mais qui sçachant fort bien la Langue Angloise, avoit jugé à propos de se faire passer pour un Anglois, né vers le Nord de l'Angleterre, sous le nom de *John Russel*. Il demanda aux deux Matelots que Roberts lui avoit envoyés, où étoit le Patron de la Felouque. Ils lui montrerent Roberts, qui étoit à se promener sur son tillac. Aussi-tôt la fureur paroissant dans ses yeux, il l'accabla d'injures. Roberts étoit en mules & en chemise, aussi peu capable de défense par sa situation que par la petitesse & le mauvais état de son Bâtiment. Il comprit dans quelles mains il étoit tombé, & qu'en déclarant son mépris par le silence il s'exposoit à se faire tuer d'un coup de balle. Sa réponse fut une marque honnête d'étonnement sur la maniere dont il se voyoit traité. On continua les outrages, & l'on y joignit les plus furieuses menaces, avec des reproches de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même à bord. Il répondit que n'ayant entendu demander que la Chaloupe, il n'avoit pas cru que cet ordre le regardât personnellement. Quoi ! misérable chien, reprit Russel, tu feins de ne m'avoir pas entendu. Je vais te faire prendre de meilleures manieres. Le récit des emportemens d'un Pyrate mériteroit peu d'entrer dans cette Histoire, si l'Auteur n'avoit averti qu'il le croit utile pour faire connoître les mœurs de cette odieuse race.

Qui étoit leur Capitaine.

Ses emportemens & ses menaces.

Russel donna ordre aussi-tôt à quelques-uns de ses gens de lui amener Roberts, & chargea dix ou douze autres de ces Brigands de prendre possession de la Felouque. A l'arrivée de Roberts, qui lui fut amené sur le champ, il tira son sabre, en répetant, avec d'affreux blasphêmes, qu'il sçauroit lui apprendre à vivre. Le malheureux Roberts se crut à sa derniere heure, & con-

Il se fait amener Roberts, & le maltraite.

ROBERTS. 1722.

tinua de s'excuſer ſur ſon ignorance. Mais l'autre, dans le deſſein apparemment de l'effrayer, tenoit ſon ſabre levé & continuoit ſes menaces. Un de ſes gens affecta de lui retenir le bras, & promit à Roberts qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux. Alors Ruſſel voulut ſçavoir pourquoi il étoit ſi mal vêtu. L'excuſe de Roberts fut qu'il ne s'attendoit pas à paroître devant un homme ſi redoutable. Et pour qui me prenez-vous, reprit Ruſſel? Ici Roberts fort embarraſſé chercha long-tems ſa réponſe. Enfin, dans la crainte d'offenſer également par la verité ou par la flaterie, je crois, répondit-il, que vous êtes un Homme de diſtinction, qui fait de grandes entrepriſes ſur mer. Tu mens, repliqua Ruſſel; ou ſi tu crois dire vrai, apprends que nous ſommes Pyrates.

Diſcours du Pyrate, & réponſes de Roberts.

Roberts lui ayant offert d'aller ſe vêtir plus décemment, il lui dit, en jurant plus que jamais, qu'il étoit trop tard & qu'il demeureroit dans l'habillement où il s'étoit laiſſé prendre; mais que ſon Bâtiment & tout ce qu'il contenoit ne lui appartenoit plus. Je ne le vois que trop, répondit Roberts. Cependant lorſqu'il m'eſt impoſſible de l'empêcher, j'eſpere de votre généroſité que vous vous contenterez de ce qui peut vous être utile, & que vous me laiſſerez le reſte. Le Pyrate lui dit, avec moins de brutalité, que ſes Compagnons en décideroient. Mais en même tems il lui demanda un Mémoire exact de tout ce qu'il avoit à bord, ſur-tout de ſon argent; & s'il s'y trouvoit quelque choſe de plus qu'il n'auroit accuſé, il proteſta qu'il le feroit brûler vif avec ſa Felouque.

Fauſſe compaſſion des Pyrates.

Tous les gens du Vaiſſeau, qui prêtoient l'oreille à cette conférence, avec un air affecté de compaſſion, lui conſeillerent d'un ton d'amitié d'être ſincere dans ſa déclaration, ſur-tout à l'égard de l'argent, des armes & des munitions, qui étoient, lui dirent-ils, leur objet principal; en l'avertiſſant que leur uſ[illegible]oit de punir fort ſéverement les gens de mauvaiſe-foi. Il leur rendit le co[illegible] le plus fidele qu'il pût trouver dans ſa mémoire. Aux queſtions qu'on lui fit ſur le deſſein de ſa navigation préſente, il ne répondit pas moins ſincerement qu'il alloit à Sal, pour remplir ſes conventions avec un Prêtre Portugais. Mais Ruſſel lui apprit là-deſſus que ſon Prêtre ne verroit jamais le tréſor ſur lequel il fondoit ſes eſpérances, parce qu'il l'avoit fait enlever par quelques Fripons de ſa Troupe, qui avoient pris la fuite avec leur butin. Il ajoûta que les informations qu'il avoit reçues touchant l'arrivée de Roberts, joint à quelques lumieres ſur une ſomme de quinze cen ou deux mille dollars que le Prêtre & le Gouverneur de S. Nicolas avoient dans leurs coffres, étoient le ſeul motif qui l'avoit amené; ſans quoi, ſon deſſein & celui de ſes Compagnons auroit été de ſe rendre à Buona-Viſta. Roberts lui demanda de qui il tenoit tous ces éclairciſſemens. Il répondit que c'étoit du Capitaine Scot. Mais vous êtes donc de ſes amis, reprit Roberts? Plus qu'il ne mérite, répliqua le Corſaire; car nous nous ſommes contentés de brûler ſon Vaiſſeau, & nous l'avons mis à terre dans l'Iſle de Buona-Viſta.

Ce qu'ils avoient déja fait, & ce qu'ils alloient entreprendre.

Cependant Ruſſel ne pouvant perdre de vûe le Prêtre & le Gouverneur, prit la réſolution de s'avancer dans la Rade de Paraghiſi, pour gagner la Ville & les y ſurprendre. Il donna ordre à Roberts de lui ſervir de Guide dans ſa Felouque. Comme elle n'avoit pas ceſſé d'être à l'ancre, les Pyrates laiſſerent couler le cable, pour s'épargner l'embarras de la manœuvre. Les deux autres Bâtimens étoient demeurés juſqu'alors immobiles ſur leurs ancres; mais

lorſqu'ils virent le premier à la voile, la *Roſe*, Vaiſſeau de trente-ſix pieces de canon, commandé par *Edmond Lo*, Chef général des Pyrates, ſe mit en mouvement pour le ſuivre. S'étant bientôt rejoints, Ruſſel rendit compte à Lo de ce qui s'étoit paſſé, & de l'eſpérance qu'il avoit le même ſoir d'enlever le Prêtre & le Gouverneur. Son projet fut applaudi, & Lo fit paſſer ſur ſon bord quelques-uns de ſes gens pour le renforcer.

ROBERTS. 1722. Edmond Lo, Général des Pyrates.

Le Vaiſſeau de Ruſſel continua de s'avancer juſqu'à la hauteur de *Porto-Lappa*, qui eſt une petite Baye entre Curriſal & Paraghiſi. Là, un Pyrate de la Troupe fit ſerment que ſuivant ſes lumieres, c'étoit l'endroit le plus proche de la Ville & le plus commode pour débarquer. Auſſi-tôt Ruſſel fit tourner vers la Baye; & lorſqu'on fut à demie-lieue de la terre, il deſcendit dans ſa Chaloupe avec trente-cinq hommes, pour gagner le rivage. Le Vaiſſeau n'en eut pas moins ordre de continuer ſa courſe, & d'aller mouiller dans l'ancienne Rade de Paraghiſi.

Ils enlevent le Gouverneur & le Prêtre de S. Nicolas.

Le lendemain Ruſſel & ſes gens revinrent à bord, avec le Prêtre, le fils du Gouverneur, & cinq ou ſix Negres, qu'ils avoient enlevés. On mit à la voile auſſi-tôt, pour rejoindre les deux autres Vaiſſeaux, qui étoient demeurés à l'entrée de la Rade. Le Général paroiſſant ſur le ſien, demanda de loin s'il y avoit d'heureuſes nouvelles. Ruſſel répondit qu'il ſe réſervoit lui-même à lui en rendre compte. Le Prêtre & les autres Priſonniers furent mis dans la Chaloupe, & Roberts avec eux, pour être preſentés au grand Général Lo. Ruſſel les ſuivit dans ſon propre Eſquif.

» A leur entrée dans le Vaiſſeau, tous les Pyrates vinrent les ſaluer ſucceſſivement & les aſſurer qu'ils étoient touchés de leur infortune. Cette cérémonie ſe fit ſi gravement que les Priſonniers ne purent diſtinguer ſi c'étoit une inſulte. On leur dit du même ton qu'il falloit rendre leurs reſpects au Commandant. Un Canonier ſe chargea de lui préſenter Roberts. Il trouva Lo aſſis ſur un canon, quoiqu'il y eût des chaiſes près de lui. Mais un Héros de cet Ordre ne pouvoit paroître que dans une poſture martiale. Ayant ordonné qu'on le laiſſât ſeul avec Roberts, il lui dit qu'il prenoit part à ſa perte; qu'étant Anglois comme lui, il ne ſouhaitoit pas de rencontrer ſes Compatriotes, excepté quelques-uns dont il étoit bien-aiſe de châtier l'arrogance: mais que la fortune le faiſant tomber entre ſes mains, il falloit qu'il prît courage & qu'il ne marquât point d'abattement. Roberts répondit qu'au milieu de ſon chagrin il ſe flattoit encore qu'ayant affaire à des gens d'honneur, ſa diſgrace pourroit tourner à ſon avantage. Le Corſaire lui conſeilla de ne pas ſe flatter trop, parce que ſon ſort dépendoit du Conſeil & de la pluralité des voix. Il ne deſiroit point, répeta-t'il, de rencontrer des gens de ſa Nation; mais comme lui & ſes Compagnons n'attendoient rien que de la fortune, ils n'oſoient marquer de l'ingratitude pour ſes moindres faveurs, dans la crainte que s'en offençant elle ne les abandonnât dans leurs entrepriſes. Enſuite prenant un ton fort doux, il preſſa Roberts de s'aſſeoir, mais ſans lui faire l'honneur de quitter lui-même ſa poſture. Roberts s'aſſit. Alors, le Général lui demanda ce qu'il vouloit boire. Il répondit que la ſoif n'étoit pas ſon beſoin le plus preſſant; mais que pour reconnoiſſance pour tant de bonté il accepteroit volontiers tout ce qui lui ſeroit offert. Lo lui dit encore qu'il avoit tort de ſe chagriner & de s'abattre; que c'étoit le

Roberts eſt préſenté au Général Lo. Leur entrevue.

ROBERTS. 1722. Ironie des Corſaires.

» haſard de la guerre, & que le chagrin étoit capable de nuire à la ſanté; » qu'il ſeroit beaucoup mieux de prendre un viſage riant, & que c'étoit même » la voie la plus sûre pour mettre tout le monde dans ſes interêts. Tous ces con- » ſeils étoient ſans doute autant d'ironies, & Roberts fut ſurpris de trouver » cette figure ſi familiere à des Corſaires. Allons, reprit Lo, vous ſerez plus » heureux une autre fois. Et ſonnant une cloche, qui fit paroître un de ſes » gens, il donna ordre qu'on apportât du *Pounch*; & dans le grand baſſin, » ajoûta-t'il. Il demanda auſſi du vin. L'un & l'autre fut ſervi avec beaucoup » de diligence. En buvant avec Roberts, il lui promit tous les ſervices qui » dépendroient de lui. Il regrettoit beaucoup, lui dit-il, qu'il n'eût pas été » pris dix jours plutôt, parce que ſa Troupe avoit alors en abondance diver- » ſes ſortes de marchandiſes qu'elle avoit enlevées à deux Vaiſſeaux Portugais » qui faiſoient voile au Breſil, telles que des étoffes de ſoie & de laine, de la » toile, du fer & toutes ſortes d'uſtenciles; il auroit pû engager ſes Compa- » gnons à lui en donner une partie, qu'ils avoient jettée dans la mer comme un » bien ſuperflu: que s'il le rencontroit quelque jour dans une occaſion ſi fa- » vorable, il lui promettoit de le dédommager de ſa perte; enfin qu'il faiſoit » profeſſion d'être ſon ſerviteur & ſon ami. Quand j'aurois oſé lui faire une » réponſe outrageante, dit Roberts, tant de careſſes, feintes ou ſinceres, » m'en auroient ôté la force, & m'obligeoient de le remercier.

Ruſſel eſt admis à l'Audience, avec les Priſonniers Portugais.

Cependant on avertit le Général que le Capitaine Ruſſel, avec les Priſonniers Portugais, attendoit ſes ordres pour entrer. Il conſentit à les voir. Les principaux Corſaires entrerent avec eux & remplirent tout l'eſpace. Lo fit aſſeoir les Priſonniers. Enſuite il ſe fit raconter par Ruſſel toutes les circonſtances de l'Expédition. Les trente-cinq hommes, qui étoient deſcendus à terre avoient commencé par ſe ſaiſir de deux Negres de l'Iſle, dont ils s'étoient fait des Guides pour s'approcher de la Ville pendant la nuit. Ils y étoient arrivés à neuf heures du ſoir, & le chemin qu'ils avoient fait par terre ne ſurpaſſoit pas douze milles. Ainſi, trouvant les Portugais ſans défiance, ils avoient pû compter qu'il ne leur échapperoit aucune partie du butin. Ils s'étoient rendus d'abord à la maiſon du Gouverneur, où ils avoient laiſſé une Garde. Enſuite ils étoient allés ſurprendre le Prêtre dans la ſienne. Il ne faiſoit qu'arriver de Curnſal: mais quelque étonnement qu'il eût dû recevoir de cette viſite, il avoit eu le courage de n'en faire paroître aucune marque. Il avoit fait ſervir de la viande & du vin, en priant ſes Hôtes de ne pas s'offenſer de la mauvaiſe chere qu'il leur faiſoit dans une occaſion ſi peu prévûe, & leur promettant de leur préſenter le lendemain tout ce que l'Iſle avoit de meilleur.

Récit de ſon Expédition.

Ruſſel l'avoit remercié. Mais il lui avoit déclaré qu'étant chargé d'une commiſſion importante il ſouhaitoit que l'execution n'en fût pas differée; qu'ayant appris par des témoignages certains que lui & le Gouverneur avoient dans leurs coffres une bonne proviſion de dollars, il étoit venu pour demander ſa part de ce tréſor, ſur le principe que rien n'étoit plus nuiſible au Commerce que de tenir l'or & l'argent caché & d'en arrêter la circulation. A cette déclaration le Prêtre avoit répondu, ſans ſe troubler, que ceux qui lui avoient donné ces informations l'avoient trompé, & qu'il n'y avoit aucune vraiſemblance que dans une Iſle ſi déſerte & ſi peu cultivée, on pût amaſſer des tréſors. La réplique de Ruſſel avoit été, qu'ayant reçu de la Nature deux ſecours pour

a vérification de cette espece de faits, c'eſt-à-dire, des yeux & des mains, l'alloit les employer. Loin d'en paroître plus timide, le Prêtre avoit fait allumer quantité de cierges, car il n'avoit pas d'autres chandelles; en regrettant ſeulement que ces proviſions eccléſiaſtiques, qu'il recevoit de l'Evêque de S. Jago, fuſſent employées à d'autres uſages que ceux du ſervice divin. Ruſſel avoit fait viſiter tous les coins & tous les détours de la maiſon, où n'ayant trouvé que vingt dollars il avoit dédaigné de prendre une ſi petite ſomme. Delà il étoit retourné à la maiſon du Gouverneur. Les recherches s'y étoient faites avec le même ſoin, mais avec auſſi peu de ſuccès. Ne doutant point alors de la fauſſeté des informations, il avoit fait faire une garde exacte à ſes gens pendant le reſte de la nuit, & le matin il avoit réſolu d'emmener quelques Priſonniers pour la ſatisfaction du Général.

ROBERTS. 1722. Il ne trouve pas d'argent dans l'Iſle.

Lo, qui avoit écouté ce récit avec pluſieurs marques de chagrin, ne put s'empêcher ici de l'interrompre. Eſt-ce-là, dit-il en jurant, ce qui me revient d'avoir attendu toute la nuit! Quel beſoin avons-nous de ces Miſérables? C'eſt de l'argent qu'il nous faut; & s'ils n'en ont point, je les donne au Diable avec leur Iſle.

Chagrin du Général des Corſaires.

Ruſſel picqué de ſe voir interrompu ſi bruſquement, répondit d'un ton fort aigre qu'il avoit autant d'interêt que le Général & toute la Troupe à trouver de l'argent quand il y en avoit, & qu'on pouvoit s'en rapporter à lui quand il aſſuroit qu'il n'avoit rien négligé; qu'il étoit perſuadé que le Prêtre & le Gouverneur n'avoient que vingt dollars, qui partagés entre tous leurs Compagnons, ne feroient pas ſix ſols à chacun pour ſa part; & que pour leur honneur il ne jugeoit pas à propos de s'arrêter à de ſi petites ſommes. Pour moi, continua-t'il, je ne m'attache qu'à ce qui mérite mon attention; & quand je trouverai quelque choſe de cette nature, je ferai voir que je ne manque ni de hardieſſe, ni de courage. Mais ſi je fais le métier de Voleur, je veux que l'occaſion ſoit digne de moi, ſur-tout dans des lieux que nous devons regarder comme un azile contre une infinité de cas qui peuvent nous arriver. Lo parut ſe repentir de ſon emportement. Il déclara d'un ton plus doux, que tout ce que Ruſſel avoit dit étoit vrai; qu'il le reconnoiſſoit pour homme de courage & de jugement, & que ſans diſputer ſur une bagatelle il le prioit d'achever ſon récit.

Fermeté de Ruſſel à lui répondre.

Ruſſel flatté de cet éloge, reprit ſa narration. De la maiſon du Gouverneur il avoit envoyé ordre au Prêtre de le venir trouver; mais ce ruſé Portugais avoit déja pris la fuite avec tous ſes Eſclaves. Il ne reſtoit chez lui qu'une vieille femme, de qui l'on apprit ſon évaſion. Ruſſel s'en prenant au Gouverneur, qui étoit un homme fort âgé, ne lui avoit donné que deux heures pour retrouver les Fugitifs; & paroiſſant peu touché de lui entendre dire qu'il ſeroit peut-être impoſſible de les découvrir, parce qu'il y avoit des retraites impénétrables dans les Montagnes, il avoit juré que s'ils ne paroiſſoient pas dans deux heures il réduiroit la Ville en cendres. Une partie des Negres s'étant mis à chercher le Prêtre, on l'avoit enfin découvert. Il étoit venu d'un air ſoumis, faire des excuſes de ſa fuite, en la traitant lui-même de folie & d'imprudence, puiſqu'il n'avoit aucune raiſon de ſe cacher. La ſeule vengeance que Ruſſel en avoit tirée, avoit été de ſe réjouir avec tous ſes gens aux dépens de ſon vin & de ſes proviſions, & d'inviter même tous les Habitans à prendre part à la Fête;

Ruſſel reprend ſon récit. Fuite du Prêtre Portugais, & menaces de Ruſſel.

ROBERTS. 1722.

mais après s'être amuſé long-tems de ſon chagrin, il lui avoit déclaré qu'il falloit le ſuivre à bord, avec le Gouverneur & cinq ou ſix autres Inſulaires. Le Prêtre effrayé de cet ordre avoit demandé, la larme à l'œil, s'il devoit s'attendre à l'eſclavage. On l'avoit aſſuré, pour le conſoler, que les Pyrates étoient auſſi bons Chrétiens que lui, & qu'on ne penſoit qu'à le préſenter au Géneral, pour rendre témoignage que le Gouverneur & lui n'avoient pas d'argent. Ils étoient venus ſans avoir fait d'autre objection. Vous les voyez devant vous, ajoûta Ruſſel, en s'adreſſant au Général. Diſpoſez d'eux comme vous le jugerez à propos.

Les Priſonniers Portugais ſont renvoyés.

Lo parut fort content de la conduite de ſon Capitaine. Il fit diverſes queſtions aux Priſonniers; & n'ayant pas d'autre utilité à tirer de leur préſence, il les fit remettre à terre avec aſſez d'humanité.

Roberts ne fut pas traité ſi génereuſement. On lui déclara qu'il ne manqueroit de rien ſur le Vaiſſeau, mais qu'il falloit y demeurer juſqu'à ce que le Conſeil eût décidé de ſon ſort. Le jour ſuivant, tandis qu'il étoit à rêver triſtement ſur le tillac, un des Pyrates s'approcha de lui, & lui ayant marqué civilement la part qu'il prenoit à ſa peine, lui demanda s'il ne ſe ſouvenoit point de l'avoir vû. Il ajoûta qu'il avoit ſervi ſous ſes ordres lorſqu'il commandoit en 1718 une Fregate de trois cens tonneaux, nommée *la Suſanne*. Pendant cet entretien, deux autres Pyrates, qui avoient été dans le même tems à ſon ſervice, s'approcherent auſſi, & lui tinrent les mêmes diſcours. Il ſe rappella leur figure; mais ſa ſurpriſe augmenta beaucoup lorſqu'ayant ajoûté qu'ils avoient entr'eux 40 ou 50 pieces de toile fine, & 5 ou 6 ballots d'étoffes de ſoie, avec d'autres marchandiſes, ils l'aſſurerent qu'ils attendoient que le Conſeil eût décidé de ſon ſort, & lui eût du moins rendu ſa Felouque, pour lui faire une petite cargaiſon, à laquelle ils joindroient tout ce qu'ils pourroient obtenir de leurs autres Compagnons. Là-deſſus, regardant autour d'eux, comme s'ils euſſent appréhendé d'être entendus, ils ſe rapprocherent pour lui dire plus ſécretement, que s'il ne prenoit garde à lui, il ſeroit forcé de demeurer avec eux, parce que ſon Pilote avoit déclaré qu'il connoiſſoit parfaitement la Côte du Bréſil, & que le deſſein des Pyrates étoit de tourner de ce côté là, lorſqu'ils auroient croiſé quelque tems ſur celle de Guinée; qu'il n'avoit qu'une ſeule voie pour s'en garantir, mais que ſa liberté & leur propre vie dépendant de ce qu'ils alloient lui confier, ils lui demandoient un ſecret inviolable: qu'entre les loix ſur leſquelles leur aſſociation étoit fondée, ils s'étoient impoſé, avec un redoutable ſerment, celle de ne forcer aucun homme marié à les ſuivre; que ſon Pilote, à qui l'on avoit déja demandé s'il l'étoit, avoit répondu qu'il n'en étoit pas sûr, mais qu'il le croyoit néanmoins; & qu'eux au contraire, qui l'avoient reconnu dès le premier moment, ils s'étoient efforcés de lui rendre ſervice en aſſurant qu'il étoit marié, & qu'il avoit quatre enfans; qu'ils avoient rendu témoignage d'ailleurs à la bonté de ſon caractere & à ſa fidelité dans ſes promeſſes: que s'il vouloit donc être libre, c'étoit à lui de ſoutenir qu'il avoit effectivement une femme & cinq ou ſix enfans.

Roberts trouve une conſolation dans ſa captivité.

Loi inviolable des Pyrates.

Ruſſel veut la violer pour l'intérêt commun.

Ils lui apprirent encore qu'un homme des plus diſtingués dans leur Troupe demandoit avec beaucoup d'inſtances que ce ſerment fût annullé, ſous prétexte que la néceſſité devoit être leur principale loi, & qu'il leur étoit im-

possible de croiser sur les Côtes de Guinée sans un Pilote qui les connût ; que pour se faire écouter plus facilement, il ajoûtoit que dans la course qu'on alloit faire en Guinée, on pouvoit esperer de prendre quelqu'un qui eût les qualités nécessaires sans avoir celle d'homme marié, & qu'alors on mettroit Roberts au rivage ; mais qu'il falloit attendre cette heureuse rencontre pour se défaire de lui. A la verité, le Général étoit fort opposé à cet avis, & representoit que si l'on violoit une fois quelque article des sermens fondamentaux, on ne pouvoit plus être sûr de rien. Toute la Troupe panchoit pour son opinion. Cependant Russel, qui étoit le Chef du Parti contraire, s'étoit acquis tant de considération qu'il étoit à craindre que son sentiment ne l'emportât. Après ce discours, les trois Matelots appréhendant de se rendre suspects, quitterent Roberts & lui laisserent le reste de ses interêts à ménager. ROBERTS. 1722.

A peine s'étoient-ils retirés, que le Général parut sur le tillac, pour ordonner qu'on assemblât le Conseil avec le signal ordinaire. C'étoit un Pavillon de soie verte, que les Pyrates appelloient *the green Trumpeter*, c'est-à-dire le *Trompette verd*, parce qu'il portoit la figure d'un homme avec la trompette à la bouche. Tout le monde s'étant rendu sur le Vaisseau du Général & s'étant placé, les uns dans sa chambre, les autres sur les ponts, & dans les endroits que chacun voulut choisir, il leur déclara qu'il ne les avoit fait assembler que pour déjeûner avec lui. Cependant il se tourna vers Roberts, à qui il demanda publiquement s'il étoit marié. Sa réponse fut qu'il l'étoit depuis dix ans, & qu'en partant de Londres il avoit cinq enfans, sans compter un sixiéme dont sa femme étoit grosse. On continua de lui demander s'il avoit laissé sa famille à son aise. Il répondit qu'ayant autrefois essuyé plusieurs disgraces, la cargaison de sa Felouque composoit une grande partie de son bien, & que s'il avoit le malheur de la perdre il n'esperoit guères de pouvoir donner du pain à ses enfans. Lo, regardant Russel, lui dit qu'il falloit y renoncer. Renoncer à quoi ? répondit l'autre en blasphêmant. Vous m'entendez, reprit le Général ; & jurant à son tour, il répéta qu'il y falloit renoncer. Russel, s'échauffant beaucoup, prétendit que la premiere loi de la nature étoit, pour chacun, le soin de sa propre conservation, & rapporta plusieurs Proverbes pour prouver que la nécessité n'a pas de loi. Lo répliqua doucement qu'il n'y consentiroit jamais ; mais que si la pluralité des voix étoit contraire à son sentiment, il se réduiroit à la patience. Il ajoûta que tout le monde étant assemblé, c'étoit une affaire qui pouvoit être décidée sur le champ. Alors il donna ordre à tout le monde de se rendre sur les ponts, & Roberts fut averti de demeurer dans la chambre.

Le Conseil' des Pyrates est assemblé.

On soupçonne Roberts. l'avantage des Chefs.

Le Conseil dura deux heures. Lo & Russel étant descendus les premiers, demanderent à Roberts s'il n'étoit pas vrai que sa Felouque étoit en fort mauvais état. Hélas ! répondit-il, elle fait eau de tous côtés. Elle fait eau ? reprit Russel. Qu'en feriez-vous donc, si elle vous étoit rendue ? D'ailleurs vous êtes sans Matelots, car à present tous les vôtres sont à nous. Et continuant de lui représenter ses besoins, il s'efforça long-tems de lui faire sentir sa misere. Ensuite, venez, venez, lui dit Lo, nous examinerons votre affaire en recommençant à boire. On apporta du pounch en abondance, & chacun se mit à parler de ses expeditions passées, en Terre-neuve, aux Isles de l'Amérique, aux Canaries. L'heure du dîner étant arrivée, Lo les invita tous. On leur servit des viandes, qu'ils s'arracherent de la main l'un de l'autre, comme une Troupe de

Embarras de Roberts.

ROBERTS. 1722.

Chiens affamés. C'étoit, disoient-ils, un de leurs plus grands plaisirs ; & rien ne leur paroissoit si martial.

Explications utiles qu'il reçoit.

Le jour suivant, un des trois Matelots, qui avoient parlé la veille à Roberts, vint lui faire des excuses de leur peu d'empressement, qu'il rejetta sur un des articles de leur société, par lequel il étoit défendu sous peine de mort, d'entretenir des correspondances secretes avec un Captif. Il lui apprit qu'il n'avoit pas beaucoup à se louer de son Pilote ; qu'il le croyoit disposé à prendre parti avec les Pyrates, & que le reste de ses gens ne lui étoient pas plus fidéles ; de sorte que si on lui rendoit sa Félouque, il ne lui resteroit que son valet & un petit garçon pour la conduire ; qu'il auroit souhaité, lui & ses Compagnons, de pouvoir lui offrir leurs services ; mais qu'ils étoient liés par un autre article, portant que si quelqu'un de la trouppe proposoit quelque chose qui tendît à la séparation, ou qui marquât quelqu'envie de se retirer, il seroit poignardé sur le champ, sans autre formalité. Il ajoûta que jusqu'au moment où le Pilote de Roberts avoit déclaré que son Maître connoissoit parfaitement les Côtes du Bresil, Russel avoit témoigné de l'inclination à le servir, & qu'il avoit parlé de le dédommager de la perte de son bled & de son riz en lui formant une petite cargaison de toiles, d'étoffes, de chapeaux, de souliers, de bas, de galons d'or & de quantité d'autres marchandises, que les Pyrates gardoient dans la seule vûe de les donner à ceux qu'ils prenoient, lorsqu'ils les avoient déja connus ou qu'ils se sentoient pour eux de l'amitié ; mais que Russel ayant changé de disposition, ce seroit peut-être envain que Lo prendroit les intérêts de Roberts, parce que Russel ayant été deux fois Général avoit conservé beaucoup d'ascendant sur toute la Trouppe, & que d'ailleurs il avoit toujours traité les Prisonniers avec plus de ménagement que Lo.

Propositions de Russel.

Aussi-tôt que cet homme eut quitté Roberts, Lo parut ; & sans toucher au sujet de sa peine, il lui parla de plusieurs sujets indifférens. Roberts fut obligé de soutenir gaïement une conversation fort fatiguante ; car les Pyrates prennent un air d'autorité si absolue, qu'au moindre mécontentement ils outragent leurs Prisonniers, de coups ou de paroles, & le plus vil de la Trouppe s'en fait quelquefois un amusement. Russel arriva dans le même tems, & s'adressant à Roberts avec un visage riant, il lui dit, que plus il pensoit à la proposition de lui rendre sa Felouque, moins il y trouvoit d'avantage pour lui-même ; qu'il l'avoit pris pour un homme sensé ; mais que dans les instances qu'il faisoit pour obtenir sa Chaloupe, il ne voyoit que de l'obstination & du désespoir ; que pour lui, il croyoit l'honneur de la Compagnie interressé à ne pas souffrir qu'un galant Homme courût volontairement à sa perte ; que lui voulant beaucoup de bien, il avoit cherché pendant toute la nuit quelqu'expédient plus utile à ses véritables intérêts que la restitution de sa Félouque, & qu'il croyoit l'avoir trouvé : qu'il falloit commencer par mettre le feu à ce mauvais Bâtiment : nous vous retiendrons, continua-t'il, en qualité de simple Prisonnier, tel que vous êtes à présent ; & dans cette supposition je vous promets & je m'engage à vous faire promettre par toute la Compagnie, que la premiere Prise que nous ferons sera pour vous. Ce secours, ajoûta-t'il, servira mieux que votre Felouque à rétablir vos affaires, & pourra vous mettre en état de quitter la mer pour aller vivre heureux avec votre famille.

ROBERTS. 1722.

Roberts lui fit des remercimens ; mais témoignant peu de goût pour ſes offres, il le pria de conſiderer que loin d'être auſſi avantageuſes qu'il paroiſſoit le croire, elles n'étoient propres qu'à conſommer ſa ruine. Quelle eſpérance auroit-il jamais de pouvoir diſpoſer du Vaiſſeau & de la cargaiſon qu'on vouloit lui donner ? Qui voudroit les acheter de lui, s'il n'étoit en état de prouver qu'il avoit droit de les vendre ? Et ſi les Propriétaires en apprenoient quelque choſe, ne ſeroit-il pas obligé de leur reſtituer la valeur entiere de leur bien, avec le riſque d'être jetté dans un cachot & de ſe voir mener peut-être au ſupplice ?

Réponſe de Roberts.

Cette réponſe n'embaraſſa point Ruſſel. Il la traita d'objection frivole. A l'égard du droit ſur le Vaiſſeau & de la crainte d'être découvert, il prétendit que les Pyrates pouvoient faire à Roberts un billet de vente, & lui donner par écrit d'autres titres qui aſſureroient ſa poſſeſſion : qu'il étoit aiſé d'ailleurs de ſe dérober à la connoiſſance des Proprietaires, parce que les Pyrates ſçavoient toujours, ſoit par les déclarations du Maître d'un Vaiſſeau, ſoit par ſes papiers, dont ils avoient ſoin de ſe ſaiſir, qui étoient les principaux Intereſſés dans une cargaiſon & quel étoit leur Pays ou leur demeure. Il ajoûta que les écrits & les titres pouvoient ſe faire ſous un autre nom que celui de Roberts & lui ſervir juſqu'à la fin de ſa vente ; après quoi il pourroit reprendre ſon véritable nom, & s'aſſurer ainſi de n'être jamais découvert.

Ruſſel l'embaraſſe par ſes inſtances.

Roberts ſe vit forcé de reconnoître qu'il y avoit non-ſeulement de la vraiſemblance, mais une eſpece de certitude dans cette propoſition. Il loua même l'eſprit & l'habileté de Ruſſel. Cependant après avoir confeſſé qu'un plan ſi adroit pouvoit le mettre à couvert, il eut le courage de déclarer qu'il étoit retenu par un motif beaucoup plus puiſſant que la paſſion de s'enrichir : c'étoit ſa conſcience, dont il craignoit les remords. De-là, s'étendant ſur la néceſſité de la reſtitution, il toucha pluſieurs points qu'il crut capables de réveiller dans ſes Auditeurs quelque ſentiment de repentir. En effet ſon diſcours produiſit différentes impreſſions. Les uns le féliciterent ſur ſon éloquence, & lui dirent qu'il étoit propre à faire un bon Aumônier de Vaiſſeau. D'autres lui déclarerent bruſquement qu'ils n'avoient pas beſoin de Prédicateur, & que les Pyrates n'avoient pas d'autre Dieu que l'argent, ni d'autre Sauveur que leur épée. Mais, il s'en trouva auſſi quelques-uns qui louerent ſes principes, & qui ſouhaiterent que l'humanité du moins fût plus reſpectée dans leur Trouppe. Cette variété de propos fut ſuivie de quelques momens de ſilence. Mais Ruſſel le rompit, pour prouver à Roberts par quantité de ſophiſmes, qu'en ſuppoſant même que la Pyraterie fût un crime, ce n'en pouvoit être un pour lui de recevoir ce que les Pyrates auroient enlevé, parce qu'il n'auroit pas de part à leurs priſes, & qu'il étoit priſonnier malgré lui. Suppoſez, lui dit-il, que nous ayons pris la réſolution de brûler notre butin ou de le jetter dans la mer. Que devient le droit du Propiétaire, lorſque ſon Vaiſſeau & ſes marchandiſes ſont brûlés ? L'impoſſibilité de ſe les faire jamais reſtituer annéantit toutes ſortes de droits. Dites-moi, conclut Ruſſel, ſi nous ne faiſons pas la même choſe, lorſque nous vous donnons ce qu'il dépend de nous de brûler.

Probité de Roberts, & ſon effet ſur les Pyrates.

Sophiſme de Ruſſel pour gagner Roberts.

Lo & tous les Spectateurs ſembloient prendre plaiſir à cette diſpute. Mais Roberts s'appercevant que le ton de ſon adverſaire devenoit plus aigre, briſa

ROBERTS. 1722.

tout d'un coup, en déclarant qu'il reconnoiſſoit à la Troupe le pouvoir de diſpoſer de lui; mais qu'ayant été traité juſqu'alors avec tant de généroſité, il ne faiſoit pas moins de fond ſur leur bonté à l'avenir : que s'il leur plaiſoit de lui rendre ſa Felouque, c'étoit l'unique grace qu'il leur demandoit; & qu'il eſpéroit, par un travail honnête, de réparer ſes pertes préſentes. Lo, touché de ce diſcours, ſe tourna vers l'aſſemblée : Meſſieurs, dit-il, je trouve que ce pauvre Homme ne propoſe rien que de raiſonnable, & je ſuis d'avis qu'il faut lui rendre ſa Chaloupe. Qu'en penſez-vous, Meſſieurs? Le plus grand nombre répondit oui; & le différend fut ainſi terminé.

Priere à laquelle Roberts ſe reduit.

Il obtient ſa demande.

Vers le ſoir, Ruſſel voulut traiter Roberts ſur ſon bord, avant leur ſéparation. La converſation fut d'abord aſſez agréable. Après le ſouper, on chargea la table de Pounch & de vin. Le Capitaine prit une raſade, & but au ſuccès de la Troupe. Roberts n'oſa refuſer cette ſanté. On but enſuite à la proſpérité du commerce, dans le ſens des avantages qui devoient en revenir aux Pyrates. La troiſiéme ſanté fut celle du Roi de France. Enſuite Ruſſel propoſa celle du Roi d'Angleterre. Tout le monde la but ſucceſſivement (49) juſqu'à Roberts. Mais Ruſſel ayant mêlé dans le Pounch quelques bouteilles de vin pour le fortifier, Roberts, qui avoit de l'averſion pour ce mêlange, demanda qu'il lui fût permis de boire cette ſanté avec un verre de vin. Ici Ruſſel ſe mit à blaſphémer, en jurant qu'il lui feroit boire une raſade de la même liqueur que la Compagnie. Hé bien, Meſſieurs, reprit Roberts, je boirai plutôt que de quereller, quoique cette liqueur ſoit un poiſon pour moi. Tu boiras, répondit Ruſſel, fut-elle pour toi le plus affreux poiſon; à moins que tu ne tombes mort en y portant les levres. Roberts prit le verre, qui tenoit preſqu'une bouteille entiere, & porta la ſanté qu'on avoit nommée. La ſanté de qui? interrompit Ruſſel. Mais, dit l'autre, c'eſt la ſanté qu'on vient de boire; celle du Roi d'Angleterre. Et qui eſt-il le Roi d'Angleterre? demanda Ruſſel. Il me ſemble, lui dit Roberts, que celui qui porte la Couronne eſt Roi, du moins pendant qu'il la porte. Et qui la porte? inſiſta Ruſſel. C'eſt le Roi Georges, répondit Roberts. Alors Ruſſel entrant en furie, s'emporta aux dernieres injures & jura que les Anglois n'avoient pas de Roi. Il eſt ſurprenant, lui dit Roberts, que vous ayez propoſé la ſanté d'un Roi, dont vous ne reconnoiſſez pas l'exiſtence. Le furieux Corſaire, ſautant ſur un de ſes piſtolets, l'auroit tué, s'il n'eut été retenu par ſon voiſin. Il ſauta ſur l'autre, en répetant pluſieurs fois que l'Angleterre n'avoit pas d'autre Roi que le Prétendant. Ses voiſins l'arrêterent encore. Le Maître Canonier, qui étoit à table, homme conſideré dans la Trouppe, ſe leva d'un air ferme, & s'adreſſant à la Compagnie; Meſſieurs, leur dit-il, ſi notre deſſein eſt de ſoutenir les loix qui ſont établies & jurées entre nous, comme je vous y crois obligés par les plus puiſſans motifs de la raiſon & de notre propre intérêt, il me ſemble que nous devons empêcher Jean Ruſſel de les violer dans les accès de ſa fureur. Ruſſel, qui n'étoit pas encore revenu à lui-même, entreprit de défendre ſa conduite; mais le Canonier s'adreſſant à lui du même ton, lui déclara qu'on ne lui avoit pas donné le pouvoir de tuer un homme de ſang froid ſans le conſentement de la Trouppe, qui avoit les Priſonniers ſous ſa protection. Je

Souper que Ruſſel lui donne, & ſes circonſtances.

Fermeté d'un Canonier qui ſauve la vie à Roberts.

(49) C'eſt l'uſage d'Angleterre.

vois, ajoûta-t'il, que ce qui vous irrite eſt de n'avoir pu violer nos articles au ſujet de Roberts. On ſçaura mettre un frein à vos emportemens, & garder le Priſonier juſqu'à demain, pour le conduire à bord du Général, qui ordonnera de ſon ſort avec plus d'équité. Toute la Compagnie paroiſſant approuver ce diſcours, Ruſſel à qui l'on avoit ôté ſes armes, reçut ordre de demeurer tranquille s'il ne vouloit offenſer la Trouppe & ſe voir traité comme un mutin. Le Canonier dit à Roberts qu'on l'auroit conduit ſur le champ au Général, s'il n'eut été défendu, par un ordre exprès, de recevoir les Chaloupes après neuf heures du ſoir. ROBERTS. 1722.

Le lendemain il fut tranſporté ſur le Vaiſſeau de Lo, qui lui promit ſa protection. Dans l'après midi, Ruſſel vint à bord, accompagné de François Spriggs Commandant du troiſiéme Vaiſſeau des Pyrates. Il dit au Général que le Pilote & les Matelots de Roberts vouloient entrer au ſervice de la Troupe en qualité de Volontaires. Lo répondit que rendre la Felouque à Roberts ſans aucun de ſes gens, c'étoit le livrer à la mort; & qu'il valoit autant lui caſſer la tête d'un coup de piſtolet. Je ne m'y oppoſe pas, répliqua Ruſſel; mais ce que je propoſe eſt pour l'utilité de la Compagnie; & je voudrois voir qui ſeroit aſſez hardi pour me contredire. Il ajoûta qu'en qualité de *Quartier-Maître*, & par l'autorité que lui donnoit cet emploi, il vouloit que le Pilote & les Matelots fuſſent reçus ſur le champ dans la Trouppe: que graces au ciel il ſoutenoit la juſtice & l'intérêt public, comme il y étoit obligé par ſon Poſte; & que ſi quelqu'un avoit la hardieſſe de s'y oppoſer, il avoit un piſtolet à ſa ceinture, & une poignée de balles pour ſe faire raiſon. Enſuite ſe tournant vers Roberts; mon ami, lui dit-il, la Compagnie t'a rendu ta Felouque, & tu l'auras. Tu auras deux Hommes, & rien de plus. Pour les proviſions, tu n'auras que ce qui eſt actuellement dans ton Vaiſſeau. Il m'eſt revenu, continua-t'il, que pluſieurs de nos gens ſe propoſent de te former une cargaiſon. Mais je leur en fais défenſe, en vertu de mon autorité; parce qu'il n'eſt pas ſûr que les marchandiſes qu'ils veulent te donner ne nous ſoient pas bientôt néceſſaires à nous-mêmes. En un mot, je jure par tout ce qu'il y a de redoutable, que s'il paſſe quelque choſe de nos Vaiſſeaux dans le tien, ſans ma participation & ſans mon ordre, je mets auſſi-tôt le feu à ta Felouque & je t'y brûle toi-même avec tout ce que tu poſſedes.

Nouveaux outrages de Ruſſel.

Sa furieuſe obſtination.

Comme ſon emploi de Quartier-Maître lui donnoit effectivement ce pouvoir, Lo ne put s'oppoſer à ſa réſolution. Il ne reſtoit plus qu'à conduire Roberts ſur ſa Felouque. Il quitta le Vaiſſeau du Général ſans que perſonne oſât lui préſenter le moindre ſecours, effet des menaces de Ruſſel; car la généroſité eſt une vertu fort commune entre les Corſaires. Comme ce furieux Capitaine etoit prêt à retourner ſur ſon propre bord, il ſe chargea de prendre Roberts dans ſa Chaloupe. En arrivant à ſon Vaiſſeau, il donna ordre que le ſouper fût préparé; & dans l'intervalle il ſe fit apporter du pounch & du vin, avec des pipes & du tabac. Tous les Officiers furent invités, & Roberts avec eux. Ruſſel lui dit qu'il l'exhortoit à boire & à manger beaucoup, parce qu'il avoit un voyage auſſi difficile à faire que celui du Prophête Elie au mont Horeb, & que n'ayant ni vivres ni liqueurs dans ſa Felouque il devoit faire un bon fond dans ſon eſtomac, pour réſiſter long-tems à la ſoif & à la faim. Une raillerie ſi amere fit ſentir à Roberts tout le malheur de ſa ſituation. Ce-

Il emmene Roberts ſur ſon bord. Leur dernier entretien.

ROBERTS. 1722.

pendant, il répondit qu'il eſperoit mieux de la généroſité de ceux qui lui laiſſoient la vie & la liberté. Ruſſel jura qu'il n'avoit plus d'autre faveur à ſe promettre que le ſouper qui ſe préparoit.

Je le conjurai, dit l'Auteur, plutôt que de m'abandonner dans cet état aux funeſtes extrémités qui ſembloient me menacer, de me mettre à terre dans l'Iſle voiſine, où ſur les Côtes de Guinée; enfin de faire de moi tout ce qu'il jugeroit à propos dans ſa colere ou dans ſa bonté, pourvû qu'il me diſpenſât d'entrer à ſon ſervice. Il me répondit qu'il avoit dépendu de moi d'être de ſes amis; mais qu'ayant mépriſé ſon amitié, il falloit me tenir au choix que j'avois fait; & qu'il avoit encore pour moi plus de bonté que je ne devois en attendre, après l'avoir mis plus mal avec ſa Compagnie qu'il n'y avoit jamais été, & qu'il n'y vouloit être.

Roberts s'étant excuſé par l'innocence de ſes intentions, le ſupplia, lui & tous ſes Convives, de le regarder comme un objet de pitié plutôt que de vengeance. Il répondit » Vos argumens & vos perſuaſions ſont inutiles. Il eſt » trop tard. Vous avez refuſé notre pitié lorſqu'elle vous étoit offerte; votre » ſort eſt décidé. Remplifſez-vous l'eſtomac, pour ſoutenir vos forces auſſi » long-tems que vous le pourrez; car il y a beaucoup d'apparence que le re- » pas que vous allez faire ſera le dernier de votre vie; à moins qu'ayant la » conſcience ſi tendre vous ne ſoyez aſſez bien avec le ciel pour en obtenir » des miracles. Si je ſens quelque pitié, c'eſt pour les deux Hommes qui » doivent vous ſuivre. Je ſuis tenté de les prendre avec moi, & de vous » laiſſer profiter ſeul des ſecours du ciel. Quelques perſonnes de l'Aſſemblée lui dirent que ces deux hommes s'expoſoient volontairement à ſuivre leur maître & qu'ils étoient réſolus de partager toutes ſes diſgraces. Apparemment, reprit Ruſſel, qu'il leur a rendu la conſcience auſſi délicate que la ſienne. Vous verrez que le ciel ne refuſera rien à de ſi honnêtes gens.

Raillerie de Ruſſel.

Ces railleries furent continuées pendant le ſouper. A dix heures, Ruſſel fit appeller quelques Matelots qu'il avoit nommés pour la garde de la Felouque, & leur demanda s'ils avoient tout enlevé ſuivant ſes ordres. Ils jurerent qu'ils n'avoient rien laiſſé, & qu'il n'y reſtoit que de l'eau. Comment de l'eau? reprit Ruſſel en blaſphémant. Ne vous avois-je pas donné ordre de vuider tous les tonneaux? Nous n'y avons pas manqué, répondirent-ils, & l'eau que nous avons laiſſée n'eſt que de l'eau de mer, qui entre de tous côtés dans le Bâtiment. Cette réponſe calma le Corſaire, & lui donna occaſion de redoubler ſes ironies. Enfin lorſqu'il ſe ſentit preſſé du ſommeil, il donna ordre que Roberts & ſes deux Hommes fuſſent conduits à leur Felouque. En mettant le pied dans l'Eſquif, Roberts crut entendre la voix de ſon Pilote, qui lui diſoit avec un faux air de triſteſſe; Capitaine, vous êtes donc réſolu de m'abandonner. » Je lui demandai, raconte Roberts, ſi ce n'étoit pas lui- » même qui me quittoit volontairement. Il me répondit; je crois que j'y ſuis » forcé. Adieu donc lui dis-je. Il m'appella encore une fois, pour me prier » d'écrire à ſon frere, & de lui marquer où je l'avois laiſſé. Je lui répondis » que j'ignorois la demeure de ſon frere. Il demeure, me dit-il, à Carling- » fort en Irlande. Traître, lui répondis-je, ne m'avez-vous pas dit à la Bar- » bade que vous étiez Ecoſſois, & que toute votre famille étoit en Ecoſſe. Il » ne répliqua point. Le tems étoit obſcur. En un moment nous perdîmes le » Vaiſſeau de vûe.

Triſte état de la Felouque de Roberts.

Adieu qu'il reçoit de ſon Pilote.

Ce

ROBERTS. 1722.

Ce Pilote, que Roberts avoit pris à la Barbade, lui avoit dit effectivement qu'il étoit d'Ecoſſe; & qu'ayant ſervi ſur un Bâtiment de la nouvelle Angleterre, il avoit perdu tout ſon bien dans un naufrage. A la vérité, il étoit preſque nud lorſque Roberts l'avoit engagé à ſon ſervice, & ſa conduite n'avoit pas laiſſé d'être ſi bonne à la Barbade, qu'il n'y devoit rien à ſon départ. Roberts en avoit eu la preuve dans la liberté qu'on lui avoit laiſſée de partir; car la méthode de cette Iſle eſt d'arrêter un Capitaine pour les dettes de ſes gens, & de ne lui laiſſer lever l'ancre qu'après avoir ſatisfait leurs créanciers ſur leurs gages futurs, ou qu'après avoir donné de bonnes cautions. Roberts, prévenu en faveur de ſon caractère, lui avoit acheté des habits & les inſtrumens néceſſaires pour ſa profeſſion. Il ne lui avoit trouvé aucun des vices qui ſont communs entre les gens de mer, tels que le jurement & le blaſphême, l'ivrognerie, la débauche, &c. C'étoit un Preſbitérien rigide, qui obſervoit ſcrupuleuſement les loix de ſon Egliſe; & les ſeuls démêlés que Roberts avoit jamais eus avec lui n'avoient regardé que l'Egliſe Anglicane, contre laquelle il s'emportoit ſouvent dans ſes diſcours. Cependant, depuis qu'il s'étoit familiariſé avec les Corſaires, il étoit devenu plus méchant qu'eux. Il avoit formé en deux jours l'habitude de toutes ſortes de vices. Son nom étoit *Hunter*.

Caractère du Pilote.

Comme c'étoit dans ſon propre Eſquif que Roberts avoit eu la liberté de retourner à ſa Felouque, il attendit impatiemment le jour pour reconnoître en quel état elle lui étoit rendue. Il y trouva d'abord de quoi remplir ſon chapeau de miettes & de croutes de biſcuit, avec quatre ou cinq poignées de tabac à fumer. Tout étant précieux pour lui dans la ſituation qu'on lui avoit annoncée, il recueillit ſoigneuſement ces miſérables reſtes. Il retrouva ſa bouſſole, ſon quart de cercle, & quelques autres inſtrumens de mer. On lui avoit laiſſé ſon lit, comme un meuble inutile pour les Corſaires, qui, à l'exception des ſeuls Officiers, n'ont pas d'autres lits que le Tillac. Pour proviſions de bouche, il ne trouva que dix bouteilles d'eau-de-vie & trente livres de riz, avec une fort petite quantité de farine. L'eau qui reſtoit dans les tonneaux ne montoit pas à plus de trois pintes.

Roberts arrive dans ſa Felouque. Proviſions qu'il y trouve.

Ses recherches tournerent enſuite vers les voiles. A la place des ſiennes, on en avoit mis de vieilles, qui étoient à demi pourries. Mais quelque Pyrate avoit eu l'humanité de laiſſer ſix aiguilles, avec un peu de fil retors, & quelques pieces de vieux canevas, dont il commença auſſi-tôt à faire uſage. Ce travail l'occupa pendant trois jours, lui & ſes deux Hommes. Ils ne vécurent dans cet intervalle, que de farine & de riz cru, avec quelques verres d'eau-de-vie, pour épargner leur eau, dont ils eſpéroient faire de la pâte. Le quatriéme jour, ils firent un petit gâteau, qu'ils partagerent fidellement en trois parts, & qui fut le meilleur mets qu'ils euſſent mangé depuis qu'ils avoient quitté les Pyrates. Un autre jour ils compoſerent une ſorte de bouillie, qui les ſoulagea beaucoup. C'étoit le 3 de Novembre. Avec une extrême difficulté ils avoient mis leurs voiles en état de ſervir. Roberts obſerva, le même jour, qu'il étoit à dix-ſept dégrés de latitude. Le Pilote de Ruſſel lui avoit dit en le quittant, qu'on étoit à ſoixante-cinq ou dix lieues de l'Iſle S. Antoine, Eſt par Sud-demi-Eſt.

Il employe trois jours à réparer ſes voiles. Sa nourriture.

Dans cette ſuppoſition il porta vers les Iſles du Cap-Verd, ſur-tout vers

Il tourne vers les Iſles du Cap Verd.

ROBERTS. 1722.

celle de S. Nicolas. Le 7 de Novembre, il ſe trouva par ſes obſervations à ſeize dégrés cinquante-cinq minutes du Nord, environ quarante-ſix lieues de S. Antoine. La nuit ſuivante, il tomba un peu de pluie, qui lui donna le moyen de recueillir quatre ou cinq pintes d'eau. Elle fut ſuivie d'un calme de pluſieurs jours. Le 10, avec le ſecours d'un vent frais qui dura juſqu'au ſeize, il s'avança juſqu'à la vue de S. Antoine, à dix-huit ou dix-neuf lieuës de diſtance. Le calme ayant recommencé l'après midi du 16, il prit un *Shark*, que les François nomment le Requin. Cette pêche lui couta beaucoup de peine, & mit même le Bâtiment en danger par les violentes ſecouſſes du monſtre marin, qui avoit onze pieds & demi de longueur. Roberts & ſes deux Compagnons jugerent qu'il ne devoit pas peſer moins de trois cens livres. Après l'avoir crû mort ſur le tillac, ils lui virent recommencer ſes mouvemens avec tant de furie qu'ils ne purent les arrêter qu'en lui coupant une grande partie de la queue, ou réſide ſa principale force. Ils lui trouverent dans le ventre cinq petits qui n'avoient encore que la groſſeur d'un merlan. Son foye n'étoit pas d'un noir rougeâtre, comme il eſt ordinairement dans les animaux de cette eſpece, mais d'un fort beau gris. Roberts faiſant auſſi-tôt du feu avec ſon fuſil, ſeule arme qu'on lui avoit laiſſée, ſe ſervit d'eau de mer pour faire cuire quelque partie de ſa pêche, dont il fit un repas, qui lui parut délicieux. Comme il manquoit de ſel pour conſerver le reſte, il le coupa en longues tranches qu'il fit ſecher au Soleil. Son fuſil lui devint un meuble fort utile, parce qu'on ne lui avoit laiſſé aucun autre inſtrument pour allumer du feu. Etant auſſi ſans chandelle, il ſe ſervoit pendant la nuit d'un charbon ardent pour obſerver l'aiguille aimantée & regler ainſi ſa courſe.

Pêche d'un Shark, monſtre marin.

Uſage qu'il en fait.

Dans le ſejour que l'Auteur avoit fait avec les Pyrates, il avoit découvert la route qu'ils vouloient prendre, quoiqu'ils affectaſſent d'en faire un ſecret. Leur deſſein étoit de gagner directement la Côte de Guinée, & d'y croiſer auſſi long-tems qu'il leur ſeroit poſſible. De-là ils devoient prendre vers les Côtes du Bréſil, où ils ſe promettoient des monts d'or, & deſcendre enſuite vers les Iſles, pour ſe rendre à la fin du Printems ſur les Côtes de l'Amérique Septentrionale, d'où ils vouloient gagner en Eté celles de Terre-neuve.

Plan des Pyrates pour leurs courſes.

Le 17, Roberts n'étant qu'à huit lieues de S. Antoine crut pouvoir uſer de ſon eau fraîche avec un peu moins d'épargne. Il y fit cuire quelques tranches de ſon Poiſſon avec du riz. La vûe de la terre excitant ſes eſpérances, il mangea pour la premiere fois autant de goût que d'appetit. Le lendemain au matin il découvrit clairement *ſaint Antoine*, *ſaint Vincent*, *ſainte Lucie*, *Terra-Bianca*, & *Monte-Guarde*, qui eſt la plus haute montagne de l'Iſle S. Nicolas. Elle ſe fait voir de tous les côtés de l'Iſle, dans la forme d'un pain de ſucre, dont la pointe vient enſuite à s'élargir. Enfin, le 20, il mouilla dans la Rade de Curriſal, ſur ſeize braſſes, à un quart de mille du rivage. Son premier ſoin fut de chercher le cable que les Pyrates avoient laiſſé couler dans leur premiere rencontre. Il en avoit apperçu le bout en arrivant dans la Rade. Il prit ſa Chaloupe pour le retrouver, avec un paquet de petite corde qu'il ſe propoſoit d'attacher à l'extrêmité, dans l'eſpérance de le ramener ainſi juſqu'à bord. Mais la nuit vint interrompre ſon entrepriſe.

Roberts arrive à Curriſal.

Un de ſes gens, nommé *Potter*, lui demanda la permiſſion de ſe rendre à terre dans l'Eſquif pour en apporter de l'eau fraîche. Il y conſentit; & ſe ſer-

Il perd un de ſes hommes.

tant accablé de ſommeil, il donna ordre à l'autre de veiller juſqu'au retour de ſon Compagnon; après quoi il ſe mit à dormir. S'étant éveillé en ſurſaut avant la fin de la nuit, il appella ſon homme, qui ne lui fit pas de réponſe. Il ſe leva pour le chercher, & l'ayant trouvé endormi ſur le Tillac, il s'apperçut en jettant les yeux autour de ſoi, que le courant l'avoit éloigné de l'Iſle. Sa ſurpriſe fut extrême. Il ſe voyoit expoſé aux flots pendant toute la durée des ténébres, & dans une ſituation plus dangéreuſe que jamais, ſans eſpérer que Potter pût le rejoindre. Cependant le jour étant venu l'éclairer, il trouva le moyen avec beaucoup de peine, de gagner une Baye ſabloneuſe, que les Habitans nomment *Puttako*, où il jetta l'ancre le 22 de Novembre ſur ſix braſſes d'un beau fond de ſable. ROBERTS. 1722.

Vaines offres de ſept Négres.

Vers le ſoir, il lui vint ſept Négres de Paraghiſi, qui lui apporterent une petite proviſion d'eau, de la part du Prêtre & du Gouverneur de S. Nicolas. Ils l'aſſurerent qu'il pouvoit s'approcher de Paraghiſi, auſſi-tôt que le courant ſeroit paſſé, c'eſt-à-dire dans l'eſpace d'une heure; & lorſqu'il leur parla d'attendre un de ſes gens qui étoit reſté à Curriſal, ils lui proteſterent que le vent étant contraire il ſe paſſeroit au moins quinze jours avant qu'il pût remonter au long de la Côte. Cette objection l'ayant emporté ſur ſes déſirs, il mit à la voile avec les Negres pour aller au-devant de Potter. Mais le vent ſe trouva ſi fort, qu'il fut obligé de relâcher dans un lieu qui ſe nomme *Porto-Gary*; & voulant tenter un nouvel effort, ſa grande voile fut ſi maltraitée, que les Negres parlerent de l'abandonner pour rentrer dans leur Barque. Il employa toutes ſortes de motifs pour leur faire perdre cette penſée. Il leur repréſenta d'un côté, qu'il y auroit de la barbarie à le laiſſer ſans ſecours; & de l'autre, qu'ils alloient s'expoſer encore plus follement à la fureur des flots, dans une Barque beaucoup plus fragile que ſon Bâtiment. Il ne put les perſuader. Leur réponſe fut qu'ils ne voyoient pas plus de danger dans leur Barque que dans un Vaiſſeau ſans voiles, ſans eau & ſans proviſions; ou que s'il falloit périr, ils aimoient mieux que ce fut à la vûe de leur demeure que dans des lieux éloignés. Un d'entr'eux ajoûta que Roberts étoit ſûr de ne manquer de rien lorſqu'il toucheroit à quelqu'autre terre; au lieu que la ſeule ſûreté qu'il y avoit pour eux étoit d'y tomber dans l'eſclavage. Ils le quitterent malgré ſes plaintes & ſes reproches. Le vent continuant avec beaucoup de furie, il demeura incertain de quel côté il devoit porter. Sa ſituation ne lui laiſſoit guéres d'eſpérance de pouvoir gagner l'Iſle de May ou celle de S. Jago. Il ne connoiſſoit pas celles de S. Jean & de S. Philippe. Les Cartes qu'il en avoit vûes étoient fort imparfaites; & dans pluſieurs Relations il ſe ſouvenoit d'avoir lu que ces deux Iſles ſont fort dangéreuſes. Il trouva néanmoins dans la ſuite que l'idée qu'il en avoit conçue étoit tout-à-fait fauſſe.

Roberts retombe dans un cruel embarras.

Il paſſa la nuit dans toutes les allarmes qu'on peut ſe repréſenter. Mais à la pointe du jour il apperçut à l'Eſt-Nord-Eſt *Terra Vermilia*, ou *Punta de ver Milhari*, comme la nomment les Habitans. Il eut beſoin du jour entier & de la nuit ſuivante pour s'en approcher. Le lendemain, ſans s'être apperçu que perſonne fût monté ſur ſon bord, il entendit la voix d'un Homme qui demandoit en Portugais ſi le Vaiſſeau étoit à l'ancre. Auſſi-tôt il découvrit trois Negres, de qui étoit venue cette queſtion. Il leur répondit que dans l'embarras mortel où il étoit, à peine connoiſſoit-il ſa ſituation; mais qu'il cher-

Secours impréveû qu'il reçoit de trois Négres.

ROBERTS. 1722.

choit l'Iſle de S. Jago. Alors un d'entr'eux, qui ſe nommoit *Colau-Verde*; l'aſſura qu'il connoiſſoit parfaitement S. Jago, S. Philippe & S. Jean; qu'il pouvoit le mener dans quelque Port de ces trois Iſles qu'il voulût choiſir: que celle de S. Philippe étoit abondante en proviſion, mais l'ancrage mauvais & la mer fort haute; qu'au contraire S. Jean avoit un excellent Port, où il promettoit de le conduire ſurement.

Roberts accepta cette offre. Il s'efforça d'abord, avec le ſecours des trois Negres, de réparer un peu le déſordre de ſes voiles. Enſuite, ſe livrant à la conduite de Colau, il porta droit à la pointe Nord de S. Philippe. L'ayant doublée, il tourna plus au Sud en ſuivant les Côtes, juſqu'à la vûe de *Ghors*, qui eſt une partie de la même Iſle. De-là il découvrit l'Iſle de S. Jean, vers laquelle il porta directement; & lorſqu'il eut paſſé les petites Iſles qui ſont ſituées dans l'intervalle, avec beaucoup de confiance pour Colau, qui lui fit prendre au-deſſus de la plus orientale, il gagna aiſément la pointe Oueſt de S. Jean. Il reſtoit, ſuivant le Pilote Negre, à s'avancer vers la pointe Nord, que les Habitans nomment *Ghelungo*, & qui eſt éloignée de l'autre d'environ deux lieues. Alors Roberts voulut ſçavoir de ſon Pilote, où il plaçoit le Port. Mais il fut extrêmement ſurpris de reconnoître aux incertitudes de Colau, qu'il l'ignoroit. L'unique éclairciſſement qu'il en tira, fut qu'il étoit ſûr de ne l'avoir point encore paſſé. Ils s'attacherent à ſuivre la Côte, en obſervant ſoigneuſement leur ſituation. Enfin le Port ſe fit appercevoir; mais ce ne fut qu'après qu'on fut arrivé ſous le vent; car étant derriere une pointe, il faut l'avoir paſſée pour le découvrir; & comme le vent eſt toujours aſſez fort au long de la Côte, il devient très-difficile de remonter pour gagner le rivage: ſans compter qu'on eſt pouſſé par un courant fort impétueux qui augmente beaucoup la difficulté. Roberts embarraſſé par ces obſtacles demanda à ſon Pilote, s'il ne connoiſſoit point au-deſſous du vent quelque endroit où l'on pût mouiller. Le Negre répondit non, & que ſi l'on ne gagnoit pas le rivage avant qu'on eût paſſé *Punta de Sal*, non-ſeulement il ſeroit impoſſible d'aborder; mais très-difficile d'éviter le naufrage. Roberts lui demanda conſeil. Je n'en ai pas d'autre à vous donner, lui dit le Negre, que d'aborder ſur les rocs, d'où chacun ſe ſauvera comme il pourra. Mais je ne ſçai pas nager, lui répondit Roberts, & mon Matelot non plus. La réplique du Negre fut qu'étant ſi près des rocs, il alloit aborder. Roberts prenant ſon fuſil lui dit qu'il ſçauroit empêcher qu'on ne lui fît violence ſur ſon bord. Le Negre ſauta auſſi-tôt dans l'eau, & lui ſouhaitant une bonne fortune, il gagna la terre à la nage. Ses deux Compagnons, qui ne ſçavoient pas ſi bien nager, n'oſerent ſuivre ſon exemple, & proteſterent même qu'ils n'étoient pas capables de laiſſer Roberts ſans ſecours; mais ils le prierent auſſi de ne les pas abandonner aux flots ſans eau & ſans proviſion. Il leur dit qu'il ne cherchoit que le moyen d'aborder dans un lieu ſûr, ou même de ſe faire échouer; & lorſqu'ils lui repréſenterent de quoi Colau l'avoit menacé, il répondit que ce perfide, comme ils avoient pû le remarquer eux-mêmes, s'étoit attribué des connoiſſances qu'il n'avoit pas. Alors les deux Negres chargerent Colau d'imprécations, & ſouhaiterent de le voir périr avant qu'il pût gagner les rocs. Roberts leur dit que s'ils vouloient travailler à la pompe pour ſoulager un peu la Felouque, il eſperoit encore de les mettre ſûrement à terre. Mais ils lui déclarerent qu'ils ne travailleroient à rien

Il gagne l'Iſle de Saint-Jean.

Les embarras de Roberts augmentent.

Son Pilote Négre s'échappe à la nage.

Les deux autres refuſent de l'aider.

que lorſqu'ils le verroient à l'ancre, s'engageant néanmoins par d'horribles ſermens à ne pas l'abandonner. ROBERTS. 1722.

Roberts s'approcha du rivage, & ſerra de ſi près Punta de Sal, que vers l'extrémité de la pointe un homme auroit pû ſauter du bord ſur le rivage. La raiſon qui lui faiſoit tant hazarder contre les rocs étoit ſenſible. Cette pointe lui paroiſſant l'extrémité de la Côte au-deſſous du vent, il n'étoit pas ſûr, au-delà, de trouver la terre aſſez avancée pour remorquer facilement. D'ailleurs les rocs étoient unis, & fort eſcarpés. Il ſçavoit qu'ordinairement cette ſorte de rocs ne s'avancent pas ſous l'eau; & la difficulté n'étant que d'y grimper lorſqu'il en ſeroit aſſez proche pour y mettre le pied, il cherchoit quelque lieu qui fut favorable à ce deſſein. Mais à la premiere vûe qu'il eut de la terre, de l'autre côté de la pointe, il découvrit une petite Baye aſſez profonde, dans laquelle il ne balança point à s'engager. La ſonde, qu'il avoit à la main, lui donna d'abord treize braſſes; enſuite douze. Un courant du Nord, qui entre dans la Baye, l'aidant beaucoup plus que ſes voiles, il s'approcha inſenſiblement de la terre; & quoique le rivage lui parût fort inégal, ce qui eſt ordinairement la marque d'un mauvais fond, il ne ſe vit pas plutôt ſur neuf braſſes qu'il mouilla l'ancre à toutes ſortes de riſques. Les deux Negres ſe voyant ſi près de la terre ſe jetterent auſſi-tôt dans l'eau, & nagerent heureuſement juſqu'au rivage.

Il entre dans une Baye de Saint Jean.

La nuit approchoit. Roberts la paſſa tranquillement dans ce lieu. Au point du jour, trois Inſulaires parurent ſur le bord de la mer, & n'appercevant que deux Hommes ſur la Felouque, ſe mirent librement à la nage pour venir à bord. Ils firent des offres civiles à Roberts, juſqu'à lui propoſer d'aller dîner à terre avec eux. Il leur répondit qu'il ne ſçavoit pas nager. Leur étonnement fut extrême. Ils repeterent pluſieurs fois qu'il leur paroiſſoit bien étrange que des gens qui traverſoient la grande mer oſaſſent l'entreprendre ſans ſçavoir nager; & vantant l'uſage de leur Nation, ils aſſurerent qu'il n'y avoit pas d'enfant parmi eux qui ne pût ſe ſauver de toutes ſortes de périls à la nage. Cependant comme l'eau manquoit à Roberts, ils conſentirent à lui en apporter. Etant bien-tôt revenus, avec deux calbaſſes qui tenoient environ douze pintes, Roberts leur offrit de préparer pour eux quelques tranches de ſon poiſſon. A la vûe des tranches ſeches, ils lui dirent qu'ils croyoient les reconnoître pour la chair d'un poiſſon qu'ils nommerent *Sarde*: ſur quoi ils demanderent s'ils ne dévoroit pas les Hommes. Roberts leur ayant répondu qu'on en avoit quantité d'exemples, ils jetterent avec effroi ce qu'ils tenoient entre leurs mains, en diſant qu'ils n'auroient jamais crû que des hommes fuſſent capables de manger un animal qui ſe nourrit de leur chair. Ce mécontentement ne les empêcha point de travailler à la pompe, & de nettoyer entiérement la Felouque. Roberts, pour les récompenſer de leur travail, leur offrit un verre d'eau-de-vie, en regrettant que les Pyrates ne lui euſſent pas laiſſé le pouvoir de leur en donner plus libéralement. Ils refuſerent d'en boire. Puiſqu'il en avoit ſi peu, lui dirent-ils, & qu'il étoit accoûtumé à cette liqueur, ils lui conſeilloient de la garder pour ſes beſoins. Ils ajoûterent que l'eau étoit leur boiſſon naturelle & qu'ils s'en trouvoient fort bien; qu'ils n'avoient jamais goûté d'*aqua ardenta* (c'eſt le nom qu'ils lui donnoient) quoiqu'ils n'ignoraſſent pas qu'elle étoit fort bonne; mais qu'ils ſe ſouvenoient

Secours qu'il reçoit de trois Inſulaires.

Diſcours qu'ils lui tiennent & lumieres qu'il en reçoit.

ROBERTS. 1722.

qu'un Pyrate François nommé *Maringouin*, ayant abordé dans leur Iſle avec une groſſe proviſion de cette liqueur, qu'il n'avoit pas épargnée aux Habitans, la plûpart de ceux qui en avoient bû, étoient devenus fous pendant pluſieurs jours, parce qu'ils n'y étoient point accoûtumés, & que d'autres en avoient été dangereuſement malades : que cependant il ſe trouvoit encore des Negres qui ſouhaitoient d'être enlevés par quelque Pyrate, pourvû qu'ils fuſſent conduits dans une Région où cette liqueur chaude fût en abondance.

Abondance de coton dans cette Iſle, ſans aucun commerce.

Roberts leur demanda s'ils avoient beaucoup de coton dans leur Iſle. Ils lui dirent que chaque année en produiſoit abondamment. Mais que la rareté des pluies avoit rendu la derniere aſſez ſtérile : qu'il n'y avoit pas de Negre néanmoins qui n'eût cinq ou ſix robbes, quoiqu'ils en fiſſent peu d'uſage ; que les Vaiſſeaux venant rarement dans leur Iſle, ils employoient le coton à leurs propres beſoins, & qu'il n'y avoit pas d'Habitant qui ne lui en donnât volontiers quelque piece pour racommoder ſes voiles. Mais il les aſſura qu'il ne prendroit rien d'eux ſans le payer. Si j'avois eu, dit Roberts, quelques grains de verre ou d'autres bagatelles, j'aurois acquis tout le coton de l'Iſle.

Ils admirerent beaucoup ſon horloge de ſable & ſes inſtrumens aſtronomiques. Les Portugais, à qui ils avoient quelquefois vû des machines de la même eſpece, n'avoient jamais voulu leur en apprendre l'uſage. Roberts prenant plaiſir à leur donner quelque explication, ils lui dirent que tous les Blancs étoient autant de *Fittazaers*, nom qu'ils donnent à leurs Sorciers. Il leur répondit que toute correſpondance avec le Diable faiſoit horreur aux Anglois,

Idées des Négres ſur les Sorciers.

& que dans leur Pays les Sorciers étoient brûlés vifs. C'eſt une fort bonne loi, lui dirent-ils, & nous en ſouhaiterions ici l'uſage. Mais pour expliquer l'habileté des Blancs, ils conclurent que ſans être auſſi méchans que les Sorciers, puiſqu'ils les puniſſoient par le feu, ils devoient être plus ſçavans que le Diable même ; & la raiſon qu'ils en apporterent, c'eſt qu'ils avoient remarqué que leurs Sorciers, dont le ſçavoir venoit du Diable, n'avoit aucun pouvoir contre les Blancs. Là-deſſus ils prierent Roberts d'employer ſes lumieres pour les empêcher de nuire à leurs beſtiaux, & ſur-tout à leurs enfans, qu'ils faiſoient mourir par des maladies de langueur, lorſqu'ils portoient de la haine à leur famille.

Maniere dont Roberts entendoit les Négres.

On ſera peut-être ſurpris, dit Roberts, que j'entendiſſe ſi parfaitement leur langage. Mais ſçachant la Langue Portugaiſe, qui fait une grande partie de la leur, mêlée avec l'ancien Mandingo, qui eſt leur premiere Langue, ils ne me diſoient rien dont je ne compriſſe du moins le ſens. D'ailleurs leurs moindres paroles ſont accompagnées de tant de mouvemens & de geſticulations, ſur-tout dans cette Iſle & dans celle de S. Philippe, que leur penſée ſe fait entendre avant qu'ils ayent achevé de l'exprimer.

Dans l'après-midi le vent devint fort impetueux & le Ciel ſe couvrit de nuages ſi épais, que Roberts ſe crut menacé d'une tempête. Il étoit venu à bord pluſieurs autres Négres. A ſa priere un d'entre eux ſe mit à la nage, tenant le bout d'une corde pour amarer le Bâtiment contre les rocs. Mais il le fit ſi légerement, que la corde ayant coulé auſſi-tôt, ſon travail devint inutile. Roberts le pria inutilement de recommencer. Il répondit que ſi le vent éloignoit la Felouque, il ſe chargeoit, lui & ſes Compagnons, de porter les deux Anglois au rivage. Cependant quelques-uns d'entr'eux conſentirent à

retourner à terre, pour chercher Colau Verde, dont l'adreſſe & l'effronterie pourroient être de quelque ſecours. Le vent fut inégal pendant la nuit ſuivante. Une heure avant le lever du Soleil, il plut beaucoup au Nord-Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt ; ce que les Négres expliquerent comme un ſigne de vent, qui ne feroit qu'augmenter pendant le jour. Cependant le Soleil ſe leva fort clair. Mais vers huit heures, le vent ſouffla fort impétueuſement, & devint ſi furieux vers le milieu du jour, que Roberts n'avoit jamais vû les vagues dans une telle agitation. Il ne ſçavoit quel parti prendre, & tous ſes efforts ſe tournerent à perſuader aux Negres de ne pas l'abandonner. Le reſte du jour & la nuit ſuivante ſe paſſerent avec moins d'allarmes. Mais le lendemain, qui étoit le 29 de Novembre, les vents redevinrent ſi furieux, qu'ayant arraché le Batiment de deſſus ſon ancre, ils le précipiterent ſur la pointe d'un roc, où il ſe briſa miſérablement. L'eau pénétroit de toutes parts, & les Negres à cette vûe ſe jetterent à la nage pour gagner la terre. Cependant ils revinrent au ſecours de Roberts, & de ſon Matelot, qui jettoit des cris lamentables. A la faveur de quelque planches briſées ils les conduiſirent au pied d'un roc, où ils trouverent aſſez de facilité à monter plus de quinze pieds au-deſſus des flots. Là, le roc s'applaniſſant dans un eſpace de neuf ou dix pieds, ils s'arrêterent pour reprendre haleine, tandis que d'autres Negres qui avoient vû leur diſgrace du ſommet de la Côte, leur apporterent de l'eau & quelques alimens du Pays. Ils allumerent du feu dans le même endroit, pour faire cuire des courges ; & le tems ayant commencé à s'adoucir, ils y paſſerent toute la nuit.

ROBERTS. 1722.

Tempête qui briſe ſon Batiment.

Il eſt ſauvé par les Négres.

Le jour ſuivant fut employé par les Négres à ſauver les débris de la Felouque, ſur-tout les moindres pieces de bois où il reſtoit quelque trace de peinture. Ils dirent à Roberts que s'il pouvoit imaginer quelque moyen de rejoindre enſemble les mâts, le gouvernail & quelques autres parties qui ne paroiſſoient pas fracaſſées, ils croyoient pouvoir les conduire juſqu'au Port d'*Ovens*, où peut-être en tireroit-il quelque utilité. Il admira leur bonté dans cette propoſition, & touché de reconnoiſſance, il leur promit que s'il arrivoit dans ce Port quelque Bâtiment qui eût beſoin de ces triſtes reſtes, il les vendroit dans la ſeule vûe de leur en donner le prix, & de récompenſer leurs ſervices par un préſent fort inférieur à ſa reconnoiſſance. Leur ſenſibilité pour cette promeſſe mérite d'être repréſentée dans les termes de l'Auteur. » Ils lui proteſ-
» terent qu'ils croyoient n'avoir fait que leur devoir en aſſiſtant des Etran-
» gers, dans l'infortune ; que malgré la différence de leur couleur, & quoi-
» qu'ils fuſſent regardés par les Blancs comme des Créatures d'une autre eſ-
» pece, ils étoient perſuadés que tous les hommes ſont de la même nature ;
» mais qu'ils avouoient néanmoins que Dieu les avoit créés fort inferieurs aux
» Blancs. Roberts, ſurpris de leur trouver tant de raiſon, leur répondit qu'au fond il n'y voyoit pas d'autre différence que la couleur, & qu'il n'en connoiſſoit pas d'autre cauſe que la chaleur exceſſive de leur climat. Il ajoûta que ſi quelque Blanc venoit vivre dans leur Iſle avec une femme de ſon Pays, expoſé comme eux à l'ardeur du Soleil, il ne douroit pas que dans trois ou quatre générations leur poſtérité ne fût de la même couleur & de la même complexion.

Leur bonté naturelle.

Idée qu'ils ont d'eux-mêmes.

Il fut beaucoup plus ſurpris de leur entendre dire, que dans cette ſuppoſition les Blancs perdroient peut-être leur couleur, mais que leurs cheveux

ROBERTS. 1722.

conſerveroient toujours leur nature & ne deviendroient pas friſés comme ceux des Negres. Ils lui dirent encore qu'ils n'avoient que trop reconnu, par une longue experience, qu'il y avoit ſur eux quelque malediction, & qu'ils étoient faits pour être les Serviteurs & les Eſclaves des Blancs. Roberts, aſſez content de les voir dans cette idée, leur répondit que c'étoit une opinion aſſez reçue dans le monde. Ils entrerent ſi fort dans ſa réponſe, qu'ils la confirmerent en lui diſant que c'étoit une verité prouvée par l'uſage annuel des Blancs, qui venoient prendre ou acheter des milliers d'Eſclaves en Guinée.

Leur habileté à nager & à plonger.

Non-ſeulement les Negres ſauverent tous les débris qui étoient ſur la ſurface de la mer; mais plongeant avec une hardieſſe extréme, ils ramenerent du fond des flots deux pots de fer qu'ils ſe hâterent de rendre à Roberts. Ils excellent tous à nager & à plonger. La petite Baye de Punta de Sal étant d'une eau ſi claire, que dans le beau tems on voit le fond juſqu'à huit & dix braſſes, c'eſt un de leurs plus doux exercices, après la péche, de jetter une pierre au fond de l'eau & de parier entr'eux qui aura le plus d'adreſſe à la retrouver. Ils ont un art de ménager leur haleine, qui les fait demeurer au fond plus d'une minute.

Meſſage de la part du Gouverneur & du Prêtre de l'Iſle.

Vers midi, ils firent à Roberts un dîner, compoſé de courges bouillies & de quelques poiſſons qu'ils avoient péchés. Pendant que les deux Anglois oublioient leur infortune, pour manger avec aſſez d'appétit, il leur vint un Meſſager du Seigneur Lionel Conſalvo, Gouverneur de l'Iſle, qui s'excuſoit de n'être pas venu lui-même, parce qu'il étoit tourmenté d'un rhume. Il envoyoit à Roberts quelques courges & trois ou quatre pommes de terre, en lui faiſant eſperer, pour le jour ſuivant, une piece de chevreau ſauvage. Au même moment, il parut un autre Meſſager de la part du Prêtre. Loin d'apporter quelques proviſions aux deux Anglois, il étoit chargé par ſon Maître de leur demander s'ils n'avoient pas ſauvé quelque reſte de farine. Après cette queſtion, il ajoûta, comme de lui-même, que s'il leur reſtoit de l'aqua ardenta ils feroient beaucoup de plaiſir au Prêtre de lui en envoyer. Roberts lui montra les reſtes de ſon naufrage, qui conſiſtoient dans quelques planches & les deux pots de fer. A la vûe des deux pots, le Meſſager releva beaucoup le pouvoir de ſon Maître, qui le rendoit plus capable d'être utile aux Etrangers que le Gouverneur même; & pour concluſion, il déclara aux Anglois qu'ils lui feroient plaiſir de lui envoyer un des deux pots. D'autres Negres vinrent ſucceſſivement, & parmi eux Domingo (50) Gomez, fils d'Antonio Gomez, qui avoit été Gouverneur de l'Iſle avant Lionel Conſalvo. Roberts prit une juſte opinion de Conſalvo en ne voyant qu'un Negre dans Gomez. Les Portugais dédaignent de venir commander perſonnellement dans une Iſle ſi pauvre, & laiſſent volontiers prendre aux Negres leurs noms & leurs titres. Gomez préſenta au Capitaine Anglois quelques courges, un papayo & des bananes, avec un gâteau compoſé de bananes & de maïz. Roberts lui ayant demandé ce qu'il exigeoit de ſa reconnoiſſance pour tant de faveurs, il répondit qu'il ſeroit fort ſatisfait de ſon amitié; & que tous les autres Habitans n'avoient pas d'autre prétention, à la réſerve du Prêtre, qui ne ceſſe-

Le Gouverneur eſt un Négre.

(50) Il y a dans l'Anglois *Gomms*; mais il eſt clair que c'eſt une faute.

roit

roit pas, suivant sa coûtume, de lui faire beaucoup de demandes; mais qu'il le prévenoit là-dessus, afin qu'il ne se laissât pas tromper. Roberts lui dit qu'à son retour en Angleterre il ne manqueroit pas de se louer beaucoup de la générosité des Negres, pour engager ses Compatriotes à venir souvent dans leur Isle. Gomez répondit que malheureusement l'Isle ne produisoit rien d'avantageux au Commerce; que son pere & d'autres Negres fort anciens se souvenoient d'y avoir vû des Etrangers qui leur avoient dit qu'elle étoit fort pauvre, & que non-seulement les Habitans en étoient fort misérables, mais que leur misere étoit la raison qui empêchoit les Vaisseaux de les visiter.

ROBERTS. 1722.

Pauvreté de l'Isle.

Pendant cet entretien, Roberts observa un Negre qui paroissoit prêter l'oreille avec une attention extraordinaire; & jettant les yeux plus particuliérement sur lui, il crut remarquer qu'il ne ressembloit pas aux Negres de Guinée, mais qu'il étoit bazané comme les Arabes des Parties Méridionales de Barbarie, & qu'il avoit les cheveux droits & bruns, quoiqu'assez courts. Tandis qu'il le considéroit, il fut extrêmement surpris de lui entendre dire en Anglois, que l'Isle produisoit quantité de richesses qui n'étoient pas connues des Portugais, & dont les Insulaires ignoroient l'usage; telles que de l'or, de l'ambre gris, de la cire & diverses bois de teinture. En s'expliquant davantage Roberts apprit avec une joye égale à son étonnement, que cet Etranger étoit Anglois, né à Carleon sur la Riviere d'Usk, dans le Pays de Galles; que son nom étoit Charles Franklin, & qu'il étoit fils d'un Juge de Paix. Il avoit commandé plusieurs Bâtimens de Bristol. Dans un voyage aux Indes Occidentales il avoit été pris par le Pyrate *Barthelemy*, & conduit sur la Côte de Guinée, d'où il avoit trouvé le moyen de s'échapper. Il s'étoit réfugié à Sierra Leona, chez un Prince Negre, nommé *Thome*. Barthelemy avoit employé les menaces pour l'arracher de cet azile; mais le Prince Thome, fidele à ses promesses, lui avoit fait une réponse fiere & mépriſante, qui avoit obligé le Pyrate à se retirer. Apres son départ, le Capitaine *Plunket*, Chef du Comptoir Anglois de Sierra Leona, ayant entendu parler de Franklin, & le prenant pour quelque Scélerat de la Troupe du Pyrate, l'avoit fait demander au Prince Thome, dans la seule vûe de le condamner au supplice, suivant la rigueur des Loix Angloises. Le Prince Negre en avoit averti Franklin, sans lui cacher qu'il étoit embarrassé par la crainte de déplaire aux Anglois. Franklin, comprenant qu'il lui seroit difficile de prouver son innocence, l'avoit conjuré d'attendre l'arrivée de quelque Vaisseau de Bristol, dont il connût le Capitaine. Son malheur avoit touché si vivement le Prince, qu'il avoit obtenu le renouvellement de sa protection avec un redoutable serment. Cependant, Plunket ne se relâchant pas dans ses instances, il avoit souhaité pour l'interêt de la paix, d'être envoyé plus loin dans les terres, & le Prince ne lui avoit pas refusé cette faveur. Outre le motif de sa sûreté, il avoit appris qu'on trouvoit beaucoup d'or dans l'interieur du Pays, sur-tout entre douze & treize dégrés de latitude, tant du Nord que du Sud, & peut-être jusqu'à l'extrêmité méridionale de cette vaste Région. Le Prince Thome l'envoya au Roi de Bembolu, accompagné de quatre Gardes & d'un *Bâton d'Etat*, qui lui tenoit lieu d'une Lettre de créance. Son voyage avoit duré sept jours, & sur le calcul de sa marche il croyoit avoir fait environ cent milles. Il avoit passé dans sa route par plusieurs Villes, où il avoit été fort bien reçu. Pendant les qua-

Roberts y trouve un Anglois nommé Franklin.

Avantures de Franklin.

Fidélité d'un Prince Negre.

Endroit de la Guinée où l'on trouve beaucoup d'or.

ROBERTS. 1722.

tre premiers jours il n'avoit fait aucune remarque importante : mais il avoit enſuite obſervé que l'or étoit fort commun parmi les Habitans. L'attention que ſes Gardes avoient continuellement ſur lui l'avoit empêché de prendre des informations. Il apprit d'eux-mêmes qu'ils avoient ordre de lui ôter toutes les occaſions d'acquerir trop de lumieres, & de le conduire par les routes les plus déſertes, mais ſur-tout de ne pas lui laiſſer la liberté d'écrire. Le Prince Thome avoit eu ſoin de lui prendre tous ſes papiers, ſous prétexte de les conſerver juſqu'à ſon retour ; mais les Negres étant perſuadés que les Blancs ſont autant de *Fittazars* ou de Sorciers, s'imaginent que le Diable ou quelque Génie, eſt toujours prêt à leur fournir les commodités dont ils ont beſoin. Enfin, il étoit arrivé à la Cour du Roi de Bembolu, où la vûe du Bâton d'Etat l'avoit fait recevoir avec beaucoup de civilité & d'affection. Il y avoit fait l'admiration du Roi & de tout ſon Peuple, qui n'avoient jamais vû d'Européen dans leur Ville.

Franklin eſt envoyé au Roi de Bembolu.

Roberts ayant remarqué, pendant le diſcours de Franklin, que les Negres qui étoient autour de lui l'écoutoient fort attentivement, leur demanda s'ils avoient compris quelque choſe à ſon récit. Ils lui dirent que non, mais qu'ils admiroient que le Seigneur Carolos (ils donnoient ce nom à Franklin) eût trouvé le moyen de lui parler dans une Langue qu'ils n'entendoient pas. Franklin leur apprit alors qu'il étoit du même Pays que Roberts. Une nouvelle ſi ſurprenante fut répandue auſſi-tôt dans toute l'Aſſemblée. Ils venoient tous prier Roberts de la confirmer de ſa propre bouche, parce qu'ils ont pour principe de ne pas s'en rapporter au témoignage d'autrui lorſqu'ils peuvent employer celui de leurs propres ſens.

Roberts veut voir la Ville des Négres.

L'impatience de Roberts étoit de voir leur Ville. Franklin lui en avoit repréſenté le chemin comme inacceſſible, par la multitude de rochers eſcarpés & pointus qu'il falloit traverſer. Les Negres, qu'il interrogea auſſi, confirmerent la même choſe, & lui firent une deſcription extravagante de leur Iſle. Cependant comme le Gouverneur & le Prêtre l'avoient fait inviter à les aller voir chez eux, il réſolut de ſurmonter toutes les difficultés, d'autant plus que dans le lieu où il étoit, il ſe voyoit expoſé le matin & le ſoir à périr par la chute des pierres, qui rouloient du ſommet de la montagne. Les Negres lui dirent que ces mouvemens venoient des chevres ſauvages qui ſe retiroient le ſoir ſous les rocs. En effet l'Auteur obſerve que l'Iſle entiere, n'eſt qu'un compoſé de montagnes, qui s'élevent l'une au-deſſus de l'autre, & que le ſommet de l'une étant comme le pied de l'autre, elles forment enſemble une eſpece de dôme. Lorſqu'il ſe fut déterminé à partir, Domingo voulut lui ſervir de guide, avec la précaution de le lier derriere lui, pour le ſoutenir dans ſa marche. La premiere partie du chemin ſe fit aſſez facilement ; & l'on s'arrêta pour prendre quelques momens de repos. Mais en avançant plus loin, Roberts s'apperçut bientôt qu'il lui ſeroit fort difficile de continuer. Quelques Negres s'écartant pour chercher une meilleure route, firent tomber une groſſe piece de roc, qui mit en danger tous ceux qui les ſuivoient. Domingo déclara qu'il n'expoſeroit pas le Capitaine Anglois pendant le jour, parce que l'ardeur du Soleil rendoit les rocs moins capables de conſiſtence & les pierres plus faciles à ſe détacher ; au lieu que l'humidité de la nuit formoit une eſpece de ciment qui les arrêtoit. Sur ce raiſonnement, dont Roberts ajoûte qu'il re-

Difficultés inſurmontables du chemin.

connut la vérité par ſon expérience, on ne penſa qu'à retourner au lieu d'où l'on étoit parti. Domingo propoſa de faire venir une Barque pour gagner la Ville par la voie de la mer. Quoique ce deſſein demandât pluſieurs jours, Roberts ſe vit forcé d'y conſentir par les premieres atteintes d'une violente fievre. Tant de chagrins & de fatigues, joint à l'ardeur exceſſive du Soleil qu'il falloit eſſuyer continuellement, avoit épuiſé ſes forces. Il tomba dans une maladie ſi dangéreuſe, que pendant plus de ſix ſemaines ſon Matelot & Franklin déſeſpererent de ſa vie. Les Negres lui rendirent plus de ſervices & de ſoins qu'il n'auroit pû s'en promettre dans la region la plus polie de l'Europe, & la plus affectionnée aux Anglois. Enfin lorſqu'il fut en état d'entrer dans la Barque, les Negres qui ſe chargerent de le conduire avec Domingo prirent au Sud-Oueſt, & trouverent toujours la mer fort calme; au lieu que de l'autre côté le vent ne ceſſe pas de ſe faire ſentir, ſur tout à meſure que le Soleil s'approche du Méridien. On arriva le ſoir à *Furno*, où Roberts trouva un cheval du Gouverneur, ſur lequel il monta pour ſe rendre à ſa maiſon. Ce n'étoit proprement qu'une cabane. Il y fut reçu fort civilement; mais ayant promis à Domingo de loger chez lui, il ſe rendit enſuite chez le Signor Antonio, Pere de ce Negre. On y avoit déja pris ſoin de lui préparer un lit, ſecours précieux, ſi l'on conſidere le Pays & les Habitans. Il étoit compoſé de quatre pieux, enfoncés dans la terre à de juſtes diſtances, & de quatre piéces de bois informes qui les joignoient enſemble, ſans autre lien que des cordes de Bananier. Le fond étoit rempli d'une paillaſſe de cannes, ſur laquelle on avoit mis une grande quantité de feuilles ſeches de Bananier, couvertes d'une natte; & pour draps, deux piéces d'une étoffe blanche de coton. La courte-pointe étoit auſſi de coton à raies bleues & blanches.

ROBERTS. 1722.

Il y va par mer. Maladie qui l'arrête.

Il arrive à Furno & à la Ville.

Deſcription de ſon lit.

Roberts paſſa deux mois dans la maiſon du Seigneur Antonio Gomez, ſans pouvoir ſe rétablir. Mais ayant commencé à reprendre ſes forces, il ſe fit un amuſement de la pêche. Il employoit ſouvent trois ou quatre jours entiers à cet exercice. Les Negres portoient le bois dont ils avoient beſoin pour allumer du feu & faire cuire le poiſſon. Ils trouvoient du ſel ſur les rocs, où la chaleur du Soleil le formoit naturellement de l'eau de la mer.

Il s'amuſe à la pêche.

Dans la familiarité où Roberts vivoit avec les Negres, il s'informa quels Vaiſſeaux ils avoient vûs dans leur Iſle depuis quelques années. Il n'en étoit arrivé que deux dans l'eſpace de ſept ans; l'un d'Angleterre, qui avoit acheté des Porcs; l'autre, Portugais, qui tranſportant des Eſclaves de S. Nicolas au Breſil avoit relâché à S. Jean pour faire de l'eau, mais s'étoit vû enlever de deſſus ſes ancres par une violente tempête. L'intention de Roberts étoit de paſſer dans l'Iſle de S. Philippe, où il ſçavoit que les Vaiſſeaux abordoient plus ſouvent. Après de longues réflexions, il prit le parti de raſſembler tous les débris de ſa Felouque, & d'en compoſer une Barque, avec le ſecours des Negres. Il lui donna vingt-cinq pieds de long, ſur dix de largeur, & quatre pieds dix pouces de profondeur. Il la calfata de coton & de mouſſe, avec un enduit de ſuif mêlé de fiente d'âne. Cette compoſition acquit tant de dureté en ſéchant au Soleil, que non-ſeulement la chaleur n'étoit pas capable de la fondre, mais que l'eau de la mer, ne pouvoit l'endommager. La fiente d'âne la défendoit contre les poiſſons, qui auroit mangé le ſuif ſans ce mêlange. D'ailleurs Roberts n'auroit pû ſe procurer aſſez de ſuif pour fournir à tout

Il forme une Barque des débris de ſa Felouque.

ROBERTS. 1722.

l'ouvrage ; car il obſerve que quarante Chevres ne lui en donnoient pas plus de cinq livres, & qu'une Vache graſſe n'en rendoit pas davantage.

Franklin l'abandonne ; ce qui ne l'empêche pas de partir.

Lorſqu'il crut avoir mis ſa Barque en état de ſupporter la mer, il obtint des Negres une ancre qu'il avoit pêchée après le départ du Vaiſſeau Portugais, dont on a raconté l'accident. Ils s'approcha ainſi de Furno, d'où il ſe rendit à la Ville, pour y faire ſes derniers adieux : mais il fut fort ſurpris que Franklin, après lui avoir promis conſtamment de s'embarquer avec lui, eut changé tout d'un coup de reſolution. Il affecta de paroître ſatisfait de ſes raiſons ; & ſans autre compagnie que ſon Matelot, & ſix Negres qui s'étoient offerts à le ſuivre, il partit deux heures avant le jour, avec la marée du matin. Son eſpérance étoit de pouvoir traverſer le Canal avant les vents dont on a parlé, qui ſont ordinairement fort impétueux vers midi. Il gagna le vent au-deſſus de *Villa*, pour tomber à *Fonte de Villa*, qui eſt une Baye ſabloneuſe, mais où il ſe crut obligé d'entrer, parce que le vent commençoit à tourner au Nord. Il eut la patience de ſuivre la Côte juſqu'à la pointe de (*) Noſſa Singora, qu'il doubla heureuſement ; & s'engageant dans la Baye du même nom, il y mouilla ſur ſix braſſes. Cette Baye eſt auſſi ſabloneuſe, mais l'eau fort claire, & plus tranquille qu'à Fonte Villa, du moins pendant le vent qui ſouffloit. Cependant Roberts s'y arrêta peu, ſur l'avis de quelques Negres envoyés par Thomé-Santi, qui lui conſeillerent de gagner une autre petite Baye, nommée *Laghate*, où la mer étoit ſi unie, avec ſi peu de difficulté au rivage, qu'il pourroit s'en approcher & deſcendre à toute heure. Ils s'offrirent à lui ſervir de Guides juſqu'à la Baye. Thomé-Santi commandoit la Cavalerie de l'Iſle. Il avoit reçu ordre du Gouverneur de s'avancer ſur les Dunes juſqu'à Noſſa Singora, pour la ſureté de la Côte, en attendant qu'on fût informé quel étoit le deſſein de Roberts.

Diverſes Bayes de l'Iſle Saint-Philippe.

Il arrive à celle de Laghate.

La Baye de Laghate étoit telle que les Negres l'avoient repréſentée. Roberts trouva dans l'Iſle de S. Philippe, qui ſe nomme auſſi *Fuogo*, deux Charpentiers Negres qui avoient été élevés au comptoir François du Senegal, & qui avoient enſuite paſſé cinq ans à Nantes en Bretagne pour ſe perfectionner dans leur profeſſion. Ils lui firent appercevoir tant de défauts dans ſa Barque, qu'il ſe détermina à retourner avec eux dans l'Iſle de S. Jean, où le bois étoit en abondance. Thomé-Santi & quelques autres Paſſagers lui demanderent la permiſſion de l'accompagner. Il mit à la voile une heure avant la marée, & profitant d'un vent Sud qui dura juſqu'à la pointe de Noſſa Singora il eut le bonheur d'y arriver avant le reflux. Enſuite ouvrant la pointe, il ne fut pas moins heureux à trouver le vent de commerce qui le fit avancer juſqu'à *Balleavillier* avant la fin du reflux. Mais trouvant enſuite le vent au Nord, il craignit de ne pouvoir gagner Furno avec la marée ſuivante, ce qui lui fit jetter l'ancre à Balleavillier, pour attendre celle d'après. Elle le ſervit ſi bien avant la fin de la nuit, qu'étant parti à quatre heures du matin, il arriva vers midi à Furno. Ses Paſſagers lui donnerent dix robbes de coton, qui lui ſervirent à faire une fort bonne voile, & des habits pour lui & pour ſon fidéle Matelot.

Il retourne à Saint-Jean pour reparer ſa Barque.

Comment il ſe fait une voile & des habits.

Il ſe paſſa deux mois avant que les réparations de ſa Barque fuſſent achevées. Enfin remettant à la voile, avec la réſolution de ſe rendre à S. Jago, il ne laiſſa pas de toucher à S. Philippe, pour y remettre Thomé-Santi & les autres Paſſagers. Il y paſſa trois jours, à prendre de l'eau & des proviſions ; après

(*) Nom corrompu, pour Neuſtra Segnora.

ROBERTS.
1722.

quoi, partant pour S. Jago, il confeſſe que s'il n'employa que dix jours à ce paſſage il en eut l'obligation à la connoiſſance qu'il avoit du courant, ſans quoi les difficultés qu'il eut à vaincre ſeroient devenues peut-être inſurmontables. Il chercha la Baye qui s'appelle *Rivero das Bharkas;* mais après y avoir mouillé, le chagrin de n'y voir aucun Vaiſſeau & d'y trouver fort peu de ſel, lui fit prendre le parti de gagner l'Iſle de May. Il s'étoit fait une petite cargaiſon de Courges & de Maïz, dont il eſperoit tirer beaucoup de profit dans cette Iſle, où il n'ignoroit pas qu'on étoit affligé depuis long-tems par la famine. Son expérience lui avoit appris que la meilleure route pour ſe rendre à l'Iſle de May étoit de gagner la pointe Nord de S. Jago. Il leva l'ancre, pour l'aller jetter, à la marée ſuivante, dans la Baye de *Rivero de Pinta.* La marée d'après il gagna *Porto Terrafall*, où il fut obligé d'attendre pendant treize jours un meilleur tems. Enfin ſaiſiſſant une marée contre le vent, il s'avança juſqu'à *Porto Facienda.* Mais n'ayant pû gagner la pointe du Nord, il vint tomber dans une Baye inconnue, qu'il nomma *Porto Singore Georges*, par des raiſons qui vont être expliquées. L'entrée de cette Baye eſt fermée par quantité de rocs, dont le plus large ne l'étoit pas de plus d'un jet de pierre, la plûpart élevés au-deſſus de l'eau, & s'étendant à plus d'un mille du rivage: mais, avec beaucoup d'attention & de défiance, il trouva le moyen de paſſer au travers de tant d'écueils. Il ſe trouva dans la Baye comme dans un nid auſſi ſûr qu'agréable, à couvert de tous côtés, & ſans découvrir même la mer, à qui les rocs ſervent comme de rempart. Le fond eſt de ſable mêlé de limon, depuis cinq braſſes juſqu'à trois. Il vit bientôt paroître un Homme fort âgé, ſuivi de quatre Eſclaves armés de lances, qui le pria civilement de deſcendre à terre, & qui lui offrit dans l'intervalle un melon d'eau. Il prit lui-même la peine de le couper, avec un air de goût & de propreté qui ſembloit marquer un homme de diſtinction. Roberts trouva le melon excellent; mais il ſentit d'abord peu de penchant à ſuivre l'Etranger, parce qu'il ſe ſouvenoit d'avoir appris que cette partie de S. Jago eſt habitée par des Bandits, qui s'y font une retraite contre les pourſuites de la Juſtice. Cependant il ſçavoit auſſi que cette race de Brigands ſe laiſſe gagner de bonne foi par les preſens & les témoignages d'amitié. Cette penſée lui fit prendre la reſolution de deſcendre à terre. Il y fut reçu par le Vieillard avec beaucoup de civilités, & ſans ſe rendre importun par ſa curioſité il apprit bientôt de lui-même qu'il ſe nommoit *Signore Georges Wharela;* qu'il étoit le Juge du Pays; que toutes les terres qu'on pouvoit découvrir de la Baye lui appartenoient; qu'il avoit des mines d'argent dans ſon domaine, mais qu'il ignoroit le moyen de les mettre à profit, & que juſqu'alors il n'avoit pas voulu faire venir les Artiſtes de la Ville, dans la crainte que le Roi de Portugal ne ſe ſaiſît de ſes richeſſes. Cependant il promit de faire voir à Roberts quelques eſſais de ſes mines.

Il prit apporter le lendemain. Mais Roberts, qui avoit trop d'expérience pour être trompé par de fauſſes apparences, ne trouva dans le minéral qu'un morceau de roc feuilleté, avec un mêlange de quelques paillettes blanches qui brilloient au ſoleil comme de petits grains de criſtal. Le Vieillard aſſez ſurpris de ne pas remarquer dans ſes yeux les marques d'admiration auſquelles il s'attendoit, fit emporter triſtement ſes eſſais, & ne laiſſa pas de lui faire

Il paſſe à Saint-Jago, d'où il veut gagner l'Iſle de May.

Baye inconnue qu'il nomme Porto Signore Georges.

Rencontre du Seigneur Georges Wharela.

Ses mines d'argent.

Roberts les trouve fauſſes.

ROBERTS. 1722.

préſent d'un Chevreau gras & de quelques pintes de lait.

Le tems ayant changé pendant la nuit ſuivante, Roberts en profita le lendemain pour s'avancer juſqu'à *Bigude*, qui eſt la pointe Nord-Eſt de S. Jago. Vers midi, le vent devint Nord-Eſt, & le ſervit ſi heureuſement qu'il eut à trois heures la vûe de l'Iſle de May, & celle de *Monte Pinoſo*, qui portoit Sud par Eſt. Dès le lendemain il mouilla dans *Porto Engleſe*, que les Habitans de l'Iſle nomment *Vindoſs :* mais n'y trouvant pas de Vaiſſeaux, & la Côte lui paroiſſant inégale, il remit en mer pour gagner *Kalyete*, ou *Paceco*, qui eſt au-deſſus de Kalyete. Il auroit pû s'arrêter à Paceco, s'il n'eut fait réflexion que les mines de ſel en ſont trop éloignées. Ayant pouſſé juſqu'à Kalyete, où il jetta l'ancre, il s'y fit apporter du ſel par les Habitans, qui prirent en échange les denrées qu'il avoit ſur ſa Barque.

Il gagne la pointe de Saint Jago,

Tandis qu'on chargeoit le ſel, les Negres dont l'équipage de Roberts étoit compoſé, s'étant imaginé que ſon deſſein étoit de les tranſporter à la Barbade avec cette cargaiſon, l'abandonnerent ſans lui avoir témoigné leur défiance. Il demeuroit dans le dernier embarras, avec ſon unique Matelot, lorſque deux autres Negres, l'un natif de S. Nicolas, l'autre de S. Antoine, vinrent lui offrir leurs ſervices. Le dernier l'aſſura qu'il ſe déferoit plus avantageuſement de ſon ſel dans l'Iſle de S. Antoine, & qu'il y pourroit prendre un grand nombre de Tortues, pour les aller vendre enſuite à S. Nicolas où les proviſions étoient encore fort rares. Roberts ſuivit d'autant plus volontiers cette ouverture, que s'il ne pouvoit gagner ces deux Iſles il étoit ſûr d'avoir ſous le vent celle de S. Jago, où il pourroit toujours tomber.

Trafic de Kalyete dans l'Iſle de May.

Il partit de Kalyete, dans cette réſolution ; mais le vent ſecondant mal ſon deſſein, il abandonna le projet d'aller à S. Nicolas & à S. Antoine, pour ſe rendre droit à S. Jago, en portant vers la pointe Nord-Eſt de cette Iſle. Il y trouva une belle Baye, d'environ deux lieues de largeur, au Sud de Bighude, & n'apprenant pas qu'elle eût de nom, il lui donna celui de Porto Sine Nome. Il y jetta l'ancre dans un lieu fort commode ; mais le Negre de S. Antoine lui dit que cette ſtation n'étoit pas ſûre, parce que c'étoit la principale habitation des Bandits. A peine avoit-il ceſſé de parler, qu'il leur vint du rivage une volée de pierres, qui fut ſuivie d'une autre, & qui n'auroit pas reçu d'interruption, ſi Roberts ne s'étoit aviſé de nommer aux Negres qui l'inſultoient du rivage, le Seigneur Georges Whareta, comme un de ſes meilleurs Amis. A ce nom ils lui promirent la paix & leur amitié. Cependant il ſentit peu d'inclination à demeurer plus long-tems près d'eux ; & levant l'ancre dans un tems fort calme, il ſe ſervit de ſes rames pour gagner *Porto Formoſa*, où il prit de l'eau & du bois.

Diverſes courſes de Roberts.

Baye de Bighude.

Porto Sine nome.

Porto Formoſa.

Etant deſcendu lui-même au rivage, il y rencontra le Signor *Antonio Thavar*, un des plus diſtingués du Canton, qui ne marchoit pas ſans être accompagné de huit Eſclaves armés de lances & de piſtolets. Il étoit obligé à cette précaution par le voiſinage de *Wilhancas* & de *Terrafall*, autres habitations de Bandits ; & lorſque Roberts lui eut appris l'accueil qu'il avoit reçu à Porto Sine Nome, il le félicita du bonheur qu'il avoit eu d'échapper à cette dangereuſe race. Thavar étoit un blanc de race Portugaiſe, & d'un caractere ſi obligeant qu'il offrit à Roberts une demie douzaine de ſes Negres pour lui faire ſa proviſion de bois. Le lendemain il lui envoya un Ane chargé de vivres

Civilités que Roberts reçoit du nor Thavar.

& de fruits. Enfin ſes civilités s'étant ſoutenues juſqu'au départ, il lui fit préſent, le dernier jour, de ſix fromages, de quantité de Poiſſon, & d'une calbaſſe remplie de miel. ROBERTS. 1722.

Roberts quitta Porto Formoſa, pour ſuivre la Côte avec un excellent vent juſqu'à Porto Madera. Il y mouilla contre un roc, ſous lequel il étoit fort à couvert; mais le lieu n'étant point habité, & le chemin paroiſſant très-mauvais juſqu'à la Ville de S. Jago, il ſe remit à ſuivre les Côtes vers *Praya Formoſa*, & de-là juſqu'à *Porto Lobo*, où il reçut une lettre du Commandant Général de toutes les Iſles du Cap-Verd, avec un Homme & un Cheval pour le conduire à la Ville. Ainſi laiſſant ſa Barque à l'ancre, il entreprit le chemin par terre. On ne lui parloit que de vingt-milles, mais il en trouva plus de quarante. Porto Madera. Praya Formoſa. Porto Lobo.

Le tems approchoit où l'air devient extrêmement dangereux à S. Jago. Roberts aſſure qu'à l'exception de *Cachao*, le continent de Guinée n'a pas de lieu plus mal ſain que cette Iſle pendant les mois de Juin & de Juillet. D'ailleurs c'eſt la ſaiſon de l'année où l'on y voit arriver le moins de Vaiſſeaux. Avec ces lumieres, il conſervoit toujours le déſir de gagner quelque Iſle au-deſſus du vent, ſur-tout celle de S. Nicolas, où il y avoit le plus d'apparence de trouver quelque Bâtiment de l'Europe. Auſſi ne s'arrêta-t'il à S. Jago que pour y faire l'échange de ſon ſel & ſe procurer une aſſez bonne cargaiſon de Maiz, de Manioc, de Noix de cocos, de Plantains & de Bananes. Enſuite ayant remis promptement à la voile, il s'efforça de gagner l'Eſt de l'Iſle, non-ſeulement parce qu'il pouvoit s'avancer de-là plus facilement avec un vent de Sud ou d'Oueſt, mais encore parce que c'eſt le côté de l'Iſle où les Rades ſont les plus ſûres, à la réſerve néanmoins de Kalyete & de S. Martin. S'étant donc avancé juſqu'à la hauteur de *Porto Lobo*, il ſe propoſa d'abord de toucher, s'il étoit poſſible, à Bona-Viſta, où le marché eſt excellent pour les proviſions. Mais le courant du Nord lui fit abandonner cette réſolution, & prendre celle de ſe rendre à Porto Madera; où il attendit le vent pendant huit jours. Enfin ſe trouvant favorable, il porta droit à l'Iſle de May. Vers la fin du jour, un autre vent le força de mouiller devant Kalyete. Il prit le lendemain vers l'Eſt, en côtoyant par *Paceco*, & *Navia Coverada*, à la vûe de pluſieurs feux que les Habitans allumoient dans l'eſpérance de l'attirer dans leurs Cantons. Mais il étoit réſolu de n'interrompre ſa courſe qu'après avoir paſſé les *Gallons*, qui ſont une longue chaîne de rocs, au Nord-Eſt de l'Iſle. Alors il porta directement vers Bona-Viſta, où il ſeroit bientôt arrivé, s'il n'eut été ſurpris par un calme, ſuivi de vents incertains qui le firent errer pendant trois ſemaines dans le Canal. Il fut forcé de tourner autour de la pointe Sud de l'Iſle, où il eut l'occaſion d'obſerver ce que les Pilotes appellent la riviere, & qui n'eſt qu'une chaîne de rocs abîmés & de ſables cachés, entre leſquels la mer paſſe & bat, l'eſpace d'une lieue & demie, avec beaucoup de violence. Cependant il s'y trouve des canaux aſſez profonds pour le paſſage de toutes ſortes de Bâtimens. Roberts en prit un qui n'avoit pas moins de trois ou quatre braſſes d'eau. Mais le battement de la mer eſt ſi effrayant qu'on le croiroit beaucoup plus dangéreux. Enfin s'étant approché de Bona-Viſta, il entra dans la Rade Angloiſe, où il trouva une petite Barque Portugaiſe, abandonnée par les Pyrates. Il s'en ſervit pour faciliter ſa cargaiſon de ſel. On étoit Mauvais air de Saint-Jago. Ville de Saint-Jago. Kalyete. Paceco. Navia Coverada. Rocs nommés les Gallons.

ROBERTS. 1724.

alors au milieu du mois d'Août 1724. La saison étoit devenue si pluvieuse que ce travail lui prit trois semaines.

Arrivée d'un Bâtiment de Bristol à Bona-Vista.

Dans cet intervalle il vit arriver un Bâtiment de Bristol, dont le Capitaine lui témoigna tant d'amitié qu'il n'auroit pas balancé à le suivre, s'il n'eut appris de lui-même le véritable dessein de son voyage. Ici Roberts, sans nommer cet Officier, déclare que son projet lui parut contraire à ce qu'il nomme la Justice universelle, & que c'est la raison qui l'empêche de rapporter son nom, comme ce fut celle qui lui ôta la pensée de le suivre. Cependant il assure qu'il n'étoit pas question de Pyraterie.

Etranges Passagers qu'il avoit à bord.

Il fut si bien traité par le Capitaine de Bristol, que malgré toutes ses précautions ce changement de régime lui causa plusieurs jours de fievre. Mais les secours qu'il reçut de la même main le délivrerent bientôt de ce fâcheux accident. L'obscurité où il affecte ici de s'envelopper ne l'empêche pas de nous apprendre que le Capitaine avoit à bord l'Evêque de S. Jago & le Visiteur Général, avec leur Cortege, qui alloient visiter toutes les Isles; après quoi le Visiteur devoit faire la visite de toute la côte de Guinée qui est sous la domination du Roi de Portugal. Quel moyen de s'imaginer comment tant d'honnêtes Portugais pouvoient se trouver sur un Bâtiment de Bristol, où ce qu'il y avoit de contraire à la Justice universelle dans la commission qu'un Anglois prenoit de les conduire? A moins que son dessein ne fût peut-être d'abuser de leur confiance pour les retenir prisonniers, & leur faire acheter leur liberté. Il pouvoit l'avoir communiqué à Roberts, qui dans ses principes de religion & d'honneur avoit sans doute refusé d'y consentir. Mais cette explication n'est qu'une conjecture. Il falloit d'ailleurs que le Capitaine ne fût pas un Homme sans mœurs & sans probité, puisque l'Evêque de S. Jago, surpris des marques d'affection qu'il donnoit à Roberts, lui ayant demandé s'il étoit son Parent; il répondit d'un ton romain : c'est un Chrétien, un Protestant, un Homme, & mon Compatriote; quatre titres qui lui donnent droit à mes services & à mon amitié.

Conjecture sur cet événement.

Roberts partit la nuit suivante, pour l'Isle de S. Nicolas, qui est la plus renommée pour le commerce des Anes. Il se fait particuliérement aux mois de Novembre & de Décembre, au lieu que celui de Janvier est la saison ordinaire pour la cargaison du sel. En arrivant à S. Nicolas, Roberts chercha la Rade qui se nomme *Porto Ghuy*, parce que la mer y est plus tranquille que dans celle de Paraghisi. Il y entra le lendemain, & dans peu de jours il fit l'échange de son sel, mesure pour mesure, contre du Maïz & du bled d'Inde.

Rade de Porto Ghuy.

De petites pluies, qui commençoient à tomber par intervalles lui firent craindre l'arrivée des vents du Sud ou de l'Oüest, qui étoient les seuls qu'il eût à redouter. Mais les Negres l'assurerent qu'il ne devoit pas s'allarmer, & lui montrant une montagne pointue qui se nomme *Monte Fradre*, ils lui apprirent que le brouillard dont elle étoit couverte annonçoit toujours les vents du Nord aussi long-tems qu'elle en seroit enveloppée. Malgré ces assurances, il s'éleva un orage qui brisa la Barque de Roberts contre les Rochers. Heureusement, il étoit alors à terre avec tous ses gens.

La Barque de Roberts se brise contre les rocs.

Son unique ressource consistoit dans quelques lettres de recommandation qu'il avoit obtenues à Bona-Vista, de l'Evêque de S. Jago & de ses Prêtres.

Il

Il en avoit une de l'Evêque pour deux Religieux de S. Antoine. L'Aumônier de ce Prélat, qui étoit le même Prêtre que le Pyrate Ruſſel avoit pris à Saint Nicolas, lui en avoit donné une auſſi pour ſon Succeſſeur. Avec ce ſecours il ſe rendit à la Ville, où il fut ſi bien reçu, que le Succeſſeur du Prêtre ayant beſoin de bois pour élargir le Chœur de ſon Egliſe lui offrit auſſi-tôt dix dollars des débris de ſa Barque. Et, pour s'en aſſurer la poſſeſſion, il prononça une excommunication publique contre ceux qui en détourneroient un ſeul clou. Roberts ſe trouva plus riche en argent qu'il ne l'avoit été depuis pluſieurs années. Mais il fut attaqué d'une fievre tierce, qui le rendit fort languiſſant juſqu'à la fin d'Octobre. Les ſecours qu'il reçut du Prêtre & des Habitans contribuerent beaucoup moins à ſa ſanté que l'heureuſe nouvelle qu'il reçut enfin de l'arrivée d'un Vaiſſeau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à Terrafall. Tandis qu'il cherchoit à ſe procurer un Cheval pour ce vogage, on lui apporta une lettre du Capitaine, dont le nom étoit John Harfoot, qui ſe trouva heureuſement de ſa connoiſſance. Ayant appris des Negres le nom & les infortunes de Roberts, il s'étoit hâté de lui écrire pour le preſſer de ſe rendre à bord. Leur joie fut extrême de ſe revoir. Harfoot devoit faire voile à la Barbade. Il tira beaucoup d'avantage des conſeils de Roberts pour faire ſa cargaiſon ; & partant enſemble ils s'arrêterent quelques jours à Bona-Viſta. Enſuite ils paſſerent par l'Iſle de May, d'où ils allerent jetter l'ancre à Porto Praya dans celle de S. Jago. Ils y trouverent un autre Vaiſſeau Anglois, qui revenoit des Côtes de Guinée avec ſa cargaiſon d'Eſclaves, de cire & de dents d'Eléphans pour Liſbone. Le nom du Capitaine étoit Moyſe Durel, & celui du Vaiſſeau le Merry Thougt. Roberts ne balança point à ſaiſir cette occaſion pour retourner droit en Europe. Il partit le 15 de Novembre avec Durel, en portant au Nord, dans la vûe de ſe rendre à *Porto Cidade*. Mais le Bâtiment commençant à faire eau, on fut obligé de relâcher à Sainte Lucie. Quelques autres diſgraces, qui lui arriverent dans ce Port, le mirent en ſi mauvais état, que Roberts conſeilla au Capitaine de tourner vers la Barbade. Il y avoit à bord cent quatre-vingt Eſclaves, un Supercargo Portugais, quelques Officiers de la même Nation, & le Seigneur *Antonio de Barra*, dernier Gouverneur de Cachao. Ce Gentilhomme fit quelques objections contre la Barbade, & repréſenta particuliérement que ce n'étoit qu'une petite Iſle. Roberts lui répondit qu'à la vérité c'étoit une Iſle ; mais qu'à la réſerve d'un Roi, d'un Patriarche, & d'un Homme noble, il n'y avoit rien à Liſbonne qu'on ne pût trouver dans l'Iſle de la Barbade. On ſe détermina enfin à prendre cette route ; mais le Capitaine, pour juſtifier ſa conduite, eut ſoin de faire ſigner ſa réſolution par tous les Officiers Portugais. On arriva dans la Baye de Carlile le 25 de Decembre 1724. On y paſſa quelques ſemaines, & remettant à la voile pour Liſbonne, on eut la vûe des Côtes du Portugal au commencement du mois de Mars. Roberts trouva au Port de Liſbone Alexandre *Baxter*, Commandant d'un Brigantin, qui lui accorda génereuſement le paſſage juſqu'à Londres, où il arriva ſur la fin de Juin, avec ſon fidele Matelot.

Reſſource qu'il trouve dans ſa diſgrace.

Arrivée d'un Vaiſſeau Anglois commandé par un de ſes amis.

Il rencontre un autre Vaiſſeau Anglois ſur lequel il part pour l'Europe.

Il eſt forcé d'aller à la Barbade.

Son arrivée en Portugal & de là à Londres.

ROBERTS. En divers tems.

# CHAPITRE VI.

## *Deſcription des Iſles du Cap-Verd.*

*INTRODUCTION.* IL ſe trouve aſſez de Voyageurs qui nous ont donné une courte Deſcription de quelque Iſle du Cap-Verd, à laquelle ils ont touché en faiſant voile vers le Sud; mais le Capitaine Roberts eſt le ſeul qui en ait publié la Deſcription générale. Auſſi ſera-t'elle le fondement de cet article, en y joignant, ſuivant notre méthode, les Obſervations des autres Ecrivains.

Roberts, après avoir donné, dans ſa premiere Partie, l'hiſtoire de ſes propres avantures, préſente, dit-il, dans la ſeconde, le détail de ſes Remarques ſur la nature, la ſituation, les productions & les uſages des Pays du Cap-Verd. Il diſtingue deux tems de ſa vie, auſquels il rapporte ſes lumieres: celui du Commerce qu'il a fait dans ces Iſles; & le dernier temps, où n'ayant guères d'autre qualité que celle de Voyageur, & même d'Habitant, il a pû ſatisfaire encore plus ſoigneuſement ſa curioſité. Aux remarques qu'il a faites de ſes propres yeux, il a joint celles qu'il a pû recueillir du témoignage des Habitans naturels, quand il les a trouvées dignes de ſon attention & de ſa confiance. Car les Peuples de ces Iſles ayant quantité de notions confuſes que leurs Ancêtres ont apportées de Guinée, il s'eſt diſpenſé de recueillir toutes ces fables.

Il s'eſt attaché particuliérement à tout ce qui concerne le Commerce, ſoit pour la nature des productions, ſoit pour la commodité des lieux. La Carte qu'il a pris la peine de compoſer appartient proprement à ſon Ouvrage; c'eſt-à-dire qu'elle répond à tous les lieux dont il fait la deſcription. Il en releve beaucoup l'exactitude. En effet, comme on a déja vû dans la Relation de ſon Voyage qu'il y a peu d'Iſles dont il n'ait ſuivi les Côtes, & qu'il paſſoit continuellement de l'une à l'autre, on conçoit que ſa Carte mérite beaucoup de préférence ſur celles qui ont été publiées par des Voyageurs moins inſtruits, du moins par rapport à la diſtance mutuelle des Iſles, à leur figure & à leur grandeur. A l'égard du point de leur ſituation, il peut reſter quelque doute; non que Roberts n'ait pris ſoin de marquer la latitude & même la longitude de chaque Iſle à la tête de ſa deſcription; mais on ne voit pas que ces poſitions ayent été obſervées, à l'exception de celle de Paraghiſi; ou ſi elles l'ont été, on ne fait pas connoître particuliérement dans quel lieu, ce qui les rend de fort peu d'uſage. On peut ſuppoſer à la verité qu'elles ont été priſes au milieu de chaque Iſle; mais quand cette ſuppoſition auroit plus de vraiſemblance, elle ne pourroit regarder que Mayo & S. Philippe, puiſque les Côtes Septentrionales des Iſles de Sal & de S. Jean, & les Côtes Méridionales de S. Jago, S. Nicolas & S. Antoine, répondent fort bien aux latitudes qui ſont marquées dans la Deſcription. La Carte de Roberts ne paroît pas plus ſûre pour les longitudes; car ſi elles s'accordent avec ſa Deſcription ſur les Côtes Orientales de Sal, de Bona-Viſta, de S. Jago & de S. Philippe, les mêmes Côtes ſont trop à l'Oueſt de quatre minutes pour

Obſervations ſur la Carte de Roberts, & ſur ſes défauts.

l'Iſle de May, & trop à l'Oueſt auſſi de vingt minutes pour celle de S. Jean; tandis qu'au contraire celles de S. Nicolas y ſont trop peu de vingt-deux minutes, & celles de S. Antoine trop peu auſſi de cinquante-trois. Il eſt donc certain que les latitudes & les longitudes de Roberts ne ſont point exactes, ou que ſes Plans ont été gravés avec beaucoup de négligence. On eſt porté à faire tomber le reproche ſur les Graveurs, quand on conſidere que les contrarietés de la Carte & de la Deſcription pouvoient être accordées facilement. ROBERTS. En divers tems.

Il faut encore obſerver que ſi Roberts a marqué ſur les Côtes pluſieurs Places qui ne ſe trouvent pas dans les autres Cartes, en leur reprochant cette omiſſion, il n'a pas laiſſé d'en omettre quelques-unes qui l'expoſent à la même cenſure, telles que *Ribeira Grande* dans l'Iſle de S. Jago, & *S. Domingo Abacou.* Il a négligé auſſi de marquer le lieu de chaque Place par un petit cercle, pour en aſſurer exactement la poſition. Enfin il a tracé rarement la courſe de ſon Vaiſſeau; & s'il l'a fait quelquefois, ce n'eſt point avec autant d'exactitude qu'on devoit l'attendre d'un Voyageur ſi curieux & ſi attentif.

C'eſt dans la vûe de remédier à tous ces défauts qu'on a compoſé une nouvelle Carte, où l'on s'eſt aidé de la ſienne pour corriger les autres, & des autres auſſi pour ſuppléer à la ſienne. Mais il eſt échappé de donner le nom de Sainte Lucie à S. Vincent, & celui de S. Vincent à Sainte Lucie; erreur de gravûre, dont il ſuffit que le Lecteur ſoit averti.

## §. I.

## *Obſervations générales ſur les Iſles du Cap-Verd.*

LEs Portugais, en découvrant ces Iſles, leur donnerent le nom de *las Ilhas de Cabo-Verde.* Le Cap tire le ſien de la verdure perpetuelle dont il eſt couvert; & les Iſles, du Cap vis-à-vis duquel elles ſont ſituées. Cependant elles ſont nommées auſſi par les Portugais *las Ilhas Verdes*, ſoit par ſimple contraction, ſoit par alluſion à l'herbe verte, qu'ils nomment *Sargoſſo*, dont toutes ces Iſles ſont environnées. Elle a beaucoup de reſſemblance avec le creſſon d'eau, & ſon fruit reſſemble à la groſeille. La mer en eſt couverte depuis le vingtiéme dégré juſqu'au vingt-quatriéme. Dans quantité d'endroits elle eſt ſi épaiſſe, qu'elle preſente comme un grand nombre d'Iſles flotantes, qui ſont capables d'arrêter les Vaiſſeaux lorſque le vent n'eſt point aſſez fort pour leur faire ſurmonter cet obſtacle; ſans qu'on puiſſe (51) s'imaginer ce qui produit cette verdure dans une partie de l'Ocean, qui eſt à plus de cent cinquante lieues des Côtes de l'Afrique, & qui n'a pas de fond. Les Hollandois appellent les Iſles du Cap-Verd, Iſles de Sel, parce qu'il s'y en trouve beaucoup.

Origine de leur nom.

Herbe dont la mer eſt couverte.

On en compte dix: *Sal*, *Bona-Viſta*, *Mayo*, *S. Jago*, *Fuego*, ou S. Philippe, *Brava*, *S. Nicolas*, *Sainte Lucie*, *S. Vincent* & *S. Antoine.* D'autres en comptent douze, & quelques-uns quatorze; mais ils donnent mal-à-propos le nom d'Iſles à quatre Rocs, dont les deux premiers, qu'on a nommés

Nombre des Iſles du Cap Verd.

(51) Voyages de Mandelſlo aux Indes, p. 271.

ROBERTS. En divers tems.

*Ghuny* & *Carnera*, ſont au Nord de *Brava*; & les deux autres, nommés *Chaor* & *Branca*, à l'Oueſt de S. Nicolas.

Les Iſles du Cap-Verd prennent un peu plus de trois dégrés du Sud au Nord, avec la même étendue de l'Eſt à l'Oueſt; c'eſt-à-dire qu'elles ſont entre quatorze dégrés trente minutes & dix-ſept dégrés quarante-cinq minutes de latitude. De même leur longitude, de Ferro, eſt entre quatre & ſept dégrés. Sal, Bona-Viſta & Mayo ſont un peu plus à l'Eſt, du Nord au Sud; S. Jago, Fuego & Brava plus au Sud, de l'Eſt à l'Oueſt; S. Nicolas, Sainte Lucie, S. Vincent & S. Antoine plus au Nord-Oueſt, ſur la même ligne, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. Ovington dit qu'elles s'étendent dans la forme d'un croiſſant (52) dont le côté convexe eſt tourné vers le continent d'Afrique. Beckman obſerve qu'elles preſentent une perſpective fort agréable à ceux qui les traverſent à la voile. Mayo, qui eſt la plus proche du Cap-Verd, en eſt éloignée d'environ quatre-vingt-treize (53) lieues, Oueſt par Nord. La ſituation de ces Iſles eſt très-favorable pour le rafraîchiſſement (54) des Vaiſſeaux qui font le voyage de Guinée ou des Indes Orientales.

Leur poſition.

Qualité de l'air & du climat.

Tout le monde convient que l'air des Iſles du Cap-Verd eſt d'une chaleur extrême & fort mal ſain. Sir Richard Hawkins prétend que le climat eſt un des plus pernicieux à la ſanté des hommes, qui ſoit connu dans l'univers. Il y avoit abordé deux fois, avec le chagrin d'y perdre la moitié de ſes gens par (55) des fievres malignes & par la diſſenterie. Comme il y pleut rarement, la terre y eſt ſi brûlante qu'on n'y ſçauroit poſer le pied dans les lieux où le Soleil fait tomber ſes rayons. Le vent du Nord-Eſt, qui s'y leve un peu avant quatre heures après midi, apporte enſuite une fraîcheur ſoudaine dont les effets ſont ſouvent mortels. Auſſi les Habitans ont-ils la précaution de (56) ſe couvrir la tête d'un bonnet qui leur deſcend juſqu'aux épaules, & le corps d'une robbe fourrée, ou doublée de coton. Hawkins obſerve encore que dans ce climat, comme aux Côtes de Guinée & dans tous les Pays chauds, la Lune a beaucoup d'influence ſur le corps humain, & qu'il eſt par conſéquent fort dangereux d'y paſſer (57) la nuit à l'air.

Précaution des Habitans.

Influence de la Lune.

Principales productions des Iſles du Cap Verd.

Beckman (58) remarque que dans la plûpart des Iſles du Cap-Verd le terroir eſt pierreux & ſterile, ſur-tout dans celles de Sal, de Bona-Viſta & de Mayo. Sal & Mayo ont un grand nombre de Chevaux Sauvages. Outre les Chevaux, Mayo a quantité de Chevres, & du ſel en ſi grande abondance qu'on en pourroit charger, dit-on, plus de deux mille Vaiſſeaux. Les autres Iſles (59) ſont beaucoup plus fertiles & produiſent du riz, du maïz, du bled d'Inde, des bananes; des limons, des citrons, des oranges, des grenades, des noix de cocos, des figues & des melons. On y trouve auſſi du coton & des canes de ſucre. Les Chevres y donnent géneralement trois ou quatre Chevreaux d'une portée (60), & ſouvent trois fois dans une année. Les vignes y portent auſſi deux fois.

(52) Voyage d'Ovington à Surate, p. 40.
(53) Voyage à Borneo, p. 8.
(54) Voyage en Afrique & à la Barbade, dans la Collection de Churchill, Volume VI. p. 188.
(55) Avec des tranchées furieuſes.
(56) Voyage de Hawkins à la Mer du Sud, p. 27.
(57) *Ibid.* p. 28.
(58) Beckman, Voyage à Borneo, p. 9.
(59) Dampierre, Vol. III. p. 25.
(60) *Ibid.* p. 21.

Dampierre obſerve que les Oiſeaux & les Bêtes ſont les mêmes dans toutes les Iſles du Cap-Verd ; mais que pluſieurs Iſles ſont mieux partagées que les autres de pâturages & d'autres alimens pour certaines eſpeces d'animaux. S. Jago par exemple ayant plus de bois & de grains, nourrit un plus grand nombre (61) de Volatiles. La principale partie des Beſtiaux conſiſte en Chevres & en Moutons. Les Bœufs & les Vaches y ſont rares. Mais il s'y trouve un ſi grand nombre d'Anes, que les Vaiſſeaux Anglois en font un commerce (62) particulier à la Barbade & dans leurs autres Plantations. ROBERTS. En divers tems.

La richeſſe des Habitans conſiſte dans leurs peaux de Chevres & dans le ſel de Bona-Viſta, de Mayo & de S. Jago. Barbo rapporte qu'ils préparent excellemment leurs peaux, à la maniere du Levant ; & Beckman (63) aſſure qu'il n'y en a pas de meilleures au monde dans la même eſpece. Dapper dit que la Volaille multiplie admirablement dans toutes les Iſles. Ce témoignage eſt confirmé par Mandelſto, qui prétend que les Poules, les Phaiſans & les Pigeons y furent apportés par les Portugais. Les Cailles, les Perdrix, les Ramiers & les Poules d'Inde y ſont à fort bon marché ; & les Lapins dans une extrême abondance.

On y prend un ſi grand nombre de Tortues que pluſieurs Vaiſſeaux viennent s'en charger tous les ans, & les ſalent pour les tranſporter aux Colonies de l'Amérique. Ces animaux prennent les tems de pluie pour faire leurs œufs dans le ſable, & les laiſſent éclore au Soleil. C'eſt alors que les Habitans leur donnent la chaſſe, ſans autre embarras que de les tourner ſur le dos avec des pieux, car elles ſont ſi groſſes qu'on n'en auroit pas la force avec les mains. La chair des Tortues n'eſt pas moins en uſage dans les Colonies, que la Morue dans (64) tous les Pays de l'Europe. Abondance des tortues.

Atkins obſerve que les Portugais, établis aux Iſles du Cap-Verd, reçoivent indifféremment tous les Vaiſſeaux qui s'y arrêtent, & leur vendent à fort bon marché des rafraîchiſſemens & des proviſions. Mais S. Jago eſt la principale (65) ſource. Barbot nous apprend que les François du Senegal & de Gorée envoyent prendre leurs proviſions dans cette Iſle, lorſqu'ils reſſentent la diſette dans cette partie de la Nigritie, & qu'ils en tirent des vivres, pour des Eſclaves & d'autres richeſſes. Vers l'an 1593, dans le tems que le Chevalier Hawkins étoit en voyage, ils faiſoient un commerce conſidérable à S. Jago, à Fuego, à Mayo, à Bona-Viſta, à Sal & à Brava, où ils venoient continuellement de Guinée & de Benin. Ils en tiroient des Eſclaves, du ſucre, du riz, des étoffes de coton, de l'ambre gris, de la civette, des dents d'Elephans, du ſalpêtre, des pierres de ponce, des éponges, & quelque petite quantité d'or, que les Inſulaires tiroient eux-mêmes (66) du Continent. Commerce des François dans ces Iſles.

Suivant le Capitaine Philips, le principal commerce des Iſles du Cap-Verd en 1693, conſiſtoit dans le ſel de Mayo, que les Vaiſſeaux Anglois venoient charger pour l'Iſle de Terre-Neuve. On y voyoit auſſi pluſieurs Bâtimens de la même Nation, qui prenoient cette route en allant à leurs Colonies de l'Amerique, pour acheter des Anes & d'autres beſtiaux, dont ils trouvoient (67) à ſe dé- Les Anglois y achetent des anes.

(61) Voyage à Borneo, p. 10.
(62) Deſcription de la Guinée, p. 339.
(63) Atkins, Voyage en Guinée, p. 31.
(64) Hawkins, *ubi ſup.* p. 29.
(65) Voyage d'Atkins, p. 31.
(66) Hawkins, *ub. ſup.* p. 29.
(67) Voyage de Philips en Afrique, p. 188.

ROBERTS. En divers tems.

faire avantageuſement à la Barbade. Roberts obſerve qu'on trouve à S. Jago une pierre ſinguliere dont on verra la deſcription dans l'article de Mayo.

Le même Auteur raconte que toutes les Iſles du Cap-Verd étoient preſque inhabitées lorſqu'elles furent découvertes par (68) les Portugais; mais il ne put apprendre des Habitans dans quelle année ils virent arriver ces nouveaux Hôtes. Ils ſe ſouvenoient ſeulement d'avoir vû arriver à S. Jago une troupe d'Etrangers qui s'y étoient établis; & qui avoient envoyé diverſes Colonies dans les autres Iſles. Ces Etabliſſemens particuliers s'étoient mal ſoutenus, parce qu'ayant manqué de vivres la famine en avoit ruiné pluſieurs. La pluie leur avoit manqué long-tems. A peine ſe ſouvenoit-on, dans les Iſles de Bona-Viſta, de Mayo, & particuliérement dans l'Iſle de Sal, d'en avoir vû depuis ſix ou ſept ans. Il n'en étoit tombé du moins que dans les Montagnes, où les Habitans racontent que les nuées ſe raſſemblent, & qu'étant beaucoup plus peſantes, elles ſe fendent, pour arroſer inutilement des lieux ſteriles & deſerts. Les Iſles de Sal, de Bona-Viſta & de Mayo, qui ſont fort plates, arrêtent d'autant moins les nuées, qu'elles en ſont continuellement chaſſées par le vent; & c'eſt à cette raiſon qu'on attribue la ſechereſſe qui regne dans ces trois Iſles.

Maniere dont ces Iſles ſe ſont peuplées.

Sal, Sainte Lucie & S. Vincent, trois des plus grandes Iſles du Cap-Verd, n'ont aucun (69) Habitant; tandis que les autres ſont aſſez bien peuplées de Negres & de Mulâtres. On en donne une raiſon qui merite d'être rapportée. Les premiers Portugais, ſur-tout ceux de S. Jago, ſe procuroient des Negres de Guinée pour le travail de leur Colonie; mais comme la plûpart ne menoient pas une vie fort réguliere, ils ſe croyoient obligés, en mourant, de donner la liberté à quelques-uns de ces miſerables Eſclaves, pour expier une partie de leurs déréglemens. Après avoir reçu la liberté, la plûpart ne penſoient qu'à s'éloigner de leurs Tyrans, & paſſoient dans les Iſles voiſines, où l'air différant peu de leur climat naturel, ils trouvoient le moyen de s'établir heureuſement. Les Portugais voyant leur proſperité y paſſerent après eux. Mais le commerce du Portugal déclina bientôt dans cette Partie de l'Afrique, lorſque les autres Nations de l'Europe eurent pénétré dans la Guinée & juſqu'aux Indes Orientales. Alors le nombre des Negres, qui n'avoit pas ceſſé de ſe multiplier, devint ſi ſuperieur à celui des Blancs, que ceux-ci pour éviter la honte de la ſoumiſſion, ſe retirerent à S. Jago ou en Portugal. Ceux qui reſterent diſperſés parmi les Négres n'eurent plus d'autre reſſource que de ſe joindre à eux par des mariages, qui produiſirent (70) cette race couleur de cuivre dont toutes les Iſles ſe trouvent peuplées. Le Roi de Portugal obſervant ce qui s'étoit paſſé dans l'eſpace de pluſieurs années, donna la plûpart des Iſles du Cap-Verd aux Seigneurs de ſa Cour, & ne ſe reſerva que celle de S. Jago, à laquelle il a joint dans ces derniers tems Saint Philippe. Cependant le Gouverneur de S. Jago prend le titre de Gouverneur géneral de toutes les Iſles du Cap-Verd, & de la Côte de Guinée depuis la Riviere du Senegal juſqu'à Sierra Leona. Les Seigneurs particuliers peuplerent

Teſtament des Portugais.

Origine d'une ſorte de Negres.

(68) Voy. ci-deſſus les circonſtances de leurs découvertes dans la Relation de Cada Moſto. Ovington (p. 38) dit qu'en 1689. il y avoit encore dix Iſles ſans Habitans; mais c'eſt une erreur groſſiere.

(69) Dampierre & Beckman diſent que les premiers Habitans furent des Portugais bannis.

(70) Voyages de Roberts, p. 387. & ſuiv.

leurs Isles de Vaches, de Chevres & d'autres Bestiaux. Ils les gouvernoient d'abord par un Lieutenant, dont l'autorité étoit fort médiocre, puisque non-seulement le pouvoir de vie & de mort, mais les autres punitions corporelles, appartenoient au Gouverneur de S. Jago. Dans ces derniers tems on a établi pour toutes les Isles un Officier, nommé *Ovidor*, qui est revêtu de la Juriſdiction civile, & même de l'inspection & du ménagement des revenus de la Couronne; de sorte qu'il ne reste (71) au Gouverneur géneral que l'administration militaire.

ROBERTS. En divers tems.

Gouvernement des Isles du Cap Verd.

Le Port de S. Jago est comme la Douane Portugaise pour tous les Vaisseaux de cette Nation qui commercent dans les Parties de la Guinée dépendantes du Portugal. Mais les revenus que la Couronne tire des Isles du Cap-Verd ne sont pas considérables. A la verité il lui en coûte peu pour la garde de ces Isles, car il n'y a pas d'autres fortifications qu'à S. Jago & à S. Philippe. Encore les Ouvrages sont-ils d'une foible défense, excepté ceux de la Ville même de S. Jago, qui ont été construits par les Espagnols tandis que le Portugal étoit sous leur domination. Aussi les Isles du Cap-Verd ne sont-elles défendues (72) que par leur propre Milice, sans le secours d'aucunes Troupes du Roi. Il faut observer que les Habitans de S. Jago & de S. Philippe étant Vassaux immédiats de la Couronne, sont sur un meilleur pied que ceux des autres Isles, qui changent souvent de Propriétaires & de Maîtres.

Leurs fortifications & leur revenu.

Roberts dit qu'il pourroit s'étendre fort au long sur les Manufactures de coton (73) des Isles du Cap-Verd, & prouver que les Vaisseaux Anglois pourroient s'y fournir à beaucoup meilleur compte qu'en Angleterre, des étoffes qui servent au commerce des Esclaves en Guinée; mais qu'il n'oseroit décider en general si ce seroit à l'avantage de l'Angleterre. Il pourroit, dit-il, s'étendre aussi sur le nitre que plusieurs de ces Isles produisent; mais il croit s'être assez expliqué sur un point qui étoit presqu'inconnu en Europe avant ce qu'il en a publié. A la verité, continue-t'il, on avoit transporté en Portugal, quelques années auparavant, une quantité considérable de nitre tirée de l'Isle de S. Vincent; & ce commerce avoit été abandonné, sur ce qu'on croyoit avoir découvert que la plus grande partie étoit de la nature du sel marin. Il avoue même qu'en ayant fait l'experience il avoit trouvé qu'il s'allumoit difficilement, qu'il ne s'en dissipoit pas un huitiéme, & que le reste demeuroit fixe comme le sel de mer. Mais il assure que dans la même Isle il en a trouvé d'autre, dont il ne reste pas la moitié après l'inflammation, & quelquefois même, pas un quart. Dans l'Isle de S. Jean il est si volatile & si inflammable qu'il s'évapore entiérement, à l'exception de celui qu'on ramasse près de la mer. Roberts laisse aux Curieux à trouver la raison de cette différence.

Observation sur le nitre des Isles du Cap Verd.

Il observe que la mer, autour des Isles du Cap-Verd, a régulierement son flux & son reflux dans l'espace de six heures & quelques minutes; que les mortes-marées ont aussi leur cours régulier, excepté lorsqu'il est troublé par les vents incertains, qui sont ici plus fréquens que dans tous les autres lieux du monde. Mais quelque tranquille que le tems puisse être, la mer y est toujours plus agitée dans les Bayes vers les pleines Lunes & dans leurs changemens, que pendant les quartiers. L'Auteur a remarqué que tandis qu'un gros

Observations sur les marées.

(71) *Ibid.* p. 388.
(72) *Ibid.* p. 388.
(73) *Ibid.* p. 453.

ROBERTS. En divers tems.

vent soulevoit beaucoup la mer dans le Canal qui sépare S. Philippe & S. Jean, elle étoit fort douce à Furno, qui est une Baye de la derniere de ces deux Isles. Au contraire, vers la pleine Lune ou dans le changement, lorsqu'il regnoit depuis trois ou quatre jours un calme profond dans le Canal & que la mer y étoit aussi tranquille que la Tamise, elle s'élevoit si impetueusement au rivage, qu'à Furno même on ne pouvoit entrer dans une petite Barque sans s'exposer à se voir couvert d'eau.

Autres observations.

Le courant de la marée est au Nord-Est, & le reflux au Sud-Oüest, à moins qu'il ne soit détourné par les pointes de quelques Isles ou par la forme irréguliere des Côtes. Le flux & le reflux sont également réguliers entre S. Jago & S. Philippe. Ils sont plus violens entre S. Philippe & S. Jean, comme entre S. Jean & les petites Isles qui sont au Nord. Mais les plus impetueuses marées sont entre S. Nicolas & S. Antoine, sur-tout dans l'étroit Canal qui sépare Sainte Lucie de S. Vincent. Roberts compare leur vîtesse à celle des marées de la Tamise.

Courans périodiques.

Il ajoûte à la varieté des vents & aux pointes des Isles, une troisiéme cause, qui altere le cours naturel des marées; c'est la force des courans, dont il n'entreprend pas néanmoins de déterminer la qualité ni le nombre. Ce qu'il a pû découvrir de leur qualité, c'est qu'un peu avant la saison des pluies, qui est au mois de Juin, de Juillet, d'Août & quelque partie de Septembre, les courans sont au Nord-Est; & qu'alors, à quelque distance des Isles, le flux commence à s'avancer vers les Canaux, & s'y engage avec une impetuosité fort superieure à celle du reflux. Au contraire, lorsque les courans portent au Sud-Oüest, ce qui arrive ordinairement vers la fin des pluies, & quelque tems après, le reflux est plus violent que le flux.

Difference des saisons & des vents.

Ces courans dépendent des saisons, qui ne reviennent pas toujours dans les mêmes tems de l'année, quoique la difference ne soit pas fort grande. On attend la pluie avec les vents du Sud vers la fin de Juin; cependant on ne les a quelquefois qu'au mois de Juillet, ou même vers le milieu du mois d'Août. Le mois de Septembre amene généralement, mais avec beaucoup de varieté, des vents impetueux d'Est, de Sud-Est & de Sud-Sud-Est, accompagnés de pluies. Au mois d'Octobre, ce sont des vents de Sud-Sud-Oüest & de Sud-Oüest. Vers la fin du même mois, ce sont ceux d'Oüest-Nord-Oüest, & de Nord-Oüest, avec des tonneres, des éclairs, de grosses pluies, & quelquefois des ouragans d'une grande violence, mais qui durent peu. Dans l'intervalle de ces pluies, & dans le tems qui les précede, l'air est serain, & les vents doux & variables; mais c'est encore une proprieté de cette saison qu'un petit vent du Sud souleve plus la mer qu'un vent impetueux du Nord. Au mois de Novembre, s'il tombe un peu de pluie, elle est généralement suivie d'un vent frais du Nord, qui devient quelquefois fort violent; mais une grosse pluie l'abbat aussi-tôt & rend la mer fort unie.

Après la saison des pluies il est fort ordinaire que le tems se tourne aux brumes, sur-tout pendant le jour; & si les pluies cessent dès le commencement de Novembre, cette disposition de l'air commence alors & dure souvent jusqu'à la fin de Janvier. Dans tout cet intervalle, les vents sont impetueux, Nord, Nord-Nord-Est & Nord-Est quart Nord. Mais au mois de Fevrier, de Mars & d'Avril, ils sont assez constamment Nord-Est quart Nord; &, delà jusqu'au

jusqu'au tems des pluies, presque toujours Est. A mesure qu'ils deviennent plus Est, ils vont en s'affoiblissant.

Roberts. En divers tems.

Lorsque le vent qui amene la pluie souffle, suivant la saison, il dure peu s'il est subit & violent; & les Portugais l'appellent alors *Travado*. Lorsqu'avec beaucoup de violence il est accompagné de tonnerre & d'éclairs, ils le nomment *Turnado*.

Travado & Turnado.

## §. II.

## *Isles de Sal & de* (74) *Bona-Vista.*

ROberts place l'Isle de Sal à dix-sept dégrés de latitude du Nord, & cinq dégrés (75) dix-huit minutes de longitude Oüest du Cap-Verd. Elle n'a ni rocs, ni bancs de sable qui en rendent l'approche difficile. Cependant l'ancrage n'y est pas commode dans la saison des pluies. La meilleure Rade est celle qui est devant la Ville de Palmera. Elle a l'apparence de deux Bayes, qui sont séparées au milieu par une pointe de Rochers.

Position de l'Isle Sal.

La situation de cette Rade est au côté occidental de l'Isle. On la reconnoît facilement à trois Palmistes, dont elle tire son nom, & qu'on a conservés d'autant plus soigneusement qu'outre l'avantage de servir de marque aux Vaisseaux, ils sont seuls de leur espece dans toute l'étendue de l'Isle. Un mille au Sud de la Rade, on voit une petite Isle, si couverte de fiente d'Oiseaux qu'elle paroît blanche comme de la neige. Pour entrer dans la Rade, il faut avoir les trois Palmistes au Nord, & s'avancer jusques au Sud-Oüest de la petite Isle. Avec un petit Bâtiment on peut entrer dans celle des deux Bayes qui est au Nord, sûr d'y pouvoir mouiller par tout sur trois brasses ou trois brasses & demie. Quand on est vers *Rabadijunk*, l'autre Baye paroît fort belle, quoique le fond en soit fort mauvais: mais après avoir passé la pointe de *Morderea*, on peut jetter l'ancre dans toutes les parties de la Baye, qui porte ce nom, & trouver un bon fond sur toute sorte de profondeur. L'Isle a plusieurs autres Bayes, où les petits Vaisseaux peuvent mouiller, mais (76) celles-ci sont les principales.

Rade de Palmera.

Isle voisine.

Rabadijunk.

Morderea.

De cinq montagnes qu'on compte dans l'Isle de Sal, les plus hautes sont celle du Nord & celle de l'Est, qui présentent la forme de deux pains de sucre. Sal étoit autrefois bien fournie de Chevres, de Vaches & d'Anes; mais vers l'an 1705, peu d'années avant que Roberts y abordât, le défaut de pluie l'a fait abandonner par tous les Habitans, à l'exception d'un Vieillard qui résolut d'y mourir; ce qui arriva effectivement la même année. La secheresse avoit été si excessive, que la plus grande partie des Bestiaux périrent de soif & de faim. Cependant il tomba un peu de pluie, qui rétablit insensiblement ce qui étoit resté, jusqu'à ce qu'un bizarre évenement acheva, deux ou trois

Cinq montagnes.

L'Isle de Sal abandonnée de ses Habitans.

(74) De Buena Vista, *ou* Bona Vista; les gens de mer ont fait par corruption *Boa-Vista*.

(75) Suivant notre Carte elle est à cinq dégrés trente minutes du Cap-Verd; de sorte que la différence est ici d'environ douze minutes. Dampierre prétend (Vol. I. pag. 70.) qu'elle est à seize dégrés de latitude du Nord, & dix-neuf dégrés trente-trois minutes de longitude Oüest du Lezard; ce qui fait environ trois dégrés huit minutes plus que Roberts. Il ajoûte qu'elle s'étend du Nord au Sud d'environ huit ou neuf lieues, & qu'elle n'a pas plus de deux lieues de largeur.

(76) *Ibid.* p. 390.

ROBERTS. En divers tems.

ans après, de l'extirper entiérement. Un Bâtiment François, arrivé à Sal pour la pêche des Tortues, fut contraint par le mauvais tems d'y laiſſer une trentaine de Negres, qu'il avoit apportés de Saint Antoine pour ce travail. Ces malheureux, ne trouvant aucun autre aliment, vécurent de Chevres ſauvages, & n'en laiſſerent qu'une, qu'ils ne purent prendre dans les montagnes. Ils tuerent auſſi preſque toutes les Vaches; de ſorte qu'à la fin ils furent réduits à manger les Anes.

Environ ſix mois après, un Vaiſſeau Anglois faiſant voile à l'Iſle de May, pour y charger du ſel, apperçut de la fumée qui s'élevoit de l'Iſle de Sal. Comme il n'ignoroit pas qu'elle étoit déſerte, il ſe figura que ce devoit être l'équipage de quelque Vaiſſeau, qui s'étoit briſé contre cette Iſle. Il y envoya ſa Chaloupe; & la compaſſion lui fit recevoir à bord les trente Negres, qu'il remit à terre dans l'Iſle de Saint Antoine. Roberts apprit cet incident d'un des Negres qui avoient eu part à l'avanture.

Beſtiaux qui y ſont reſtés.

Les Negres de Saint Nicolas qui accompagnerent Roberts en 1722, lui dirent qu'il y avoit alors dans l'Iſle de Sal neuf Vaches ou Taureaux, avec la ſeule Chevre dont on a parlé; mais que le nombre des Anes y étoit encore fort grand, quoique beaucoup moindre qu'avant la ſechereſſe. Ils faiſoient ce récit ſur le témoign[illegible] leurs propres yeux.

Uſage du cotton.

Le coton qui croît aux [illegible]s du Cap-Verd n'y a jamais été d'un grand uſage. Cependant les Habitans de quelques Iſles s'en ſervent pour garnir leurs lits; ou s'ils en font des robes, c'eſt pour s'en ſervir fort rarement. L'Auteur obſerve que c'eſt le meilleur amadoux qu'il y ait au monde. Le bois de cet arbriſſeau jette une flamme éclatante, mais ne dure pas long-tems au feu; & lorſqu'il eſt bien ſec, il s'enflamme par le ſeul frottement.

Les dates de l'Iſle de Sal ſont auſſi bonnes que dans aucun autre Canton de l'Afrique. Mais des trois palmiers dont on a parlé il n'y en a qu'un qui porte du fruit.

Eau qui ſe trouve dans l'Iſle.

La Vallée de Palmera eſt arroſée par un ruiſſeau qui ſe forme dans la ſaiſon des pluies & qui continue de couler un mois après qu'elles ſont paſſées. Mais il ſe ſeche alors, & l'Iſle ſe trouve abſolument ſans eau fraîche. Cependant on a remarqué qu'en creuſant la terre un peu au-deſſus du Palmier qui porte du fruit, on peut encore s'en procurer juſqu'à Noel.

Poiſſon nommé Mear. Uſage qu'on en pourroit faire.

Entre pluſieurs ſortes de Poiſſon qui abondent ſur les Côtes, il y en a un que les Negres appellent *Mear*, de la grandeur d'une Morue, mais plus épais, qui prend le ſel comme la Morue. Roberts eſt perſuadé qu'un Vaiſſeau pourroit en faire plutôt ſa cargaiſon qu'on ne la fait de Morue dans l'Iſle de Terre-Neuve, & qu'elle ſe vendroit auſſi bien, ſur-tout à Tenerife. Le ſel étant ſi près, l'opération en ſeroit plus prompte, & ſe feroit à moins de frais; d'autant plus que les Negres de Saint Antoine & de Saint Nicolas ſont d'une adreſſe extrême pour la pêche & la ſalaiſon.

Ambre gris.

On trouve plus ſouvent de l'ambre gris dans l'Iſle de Sal que dans toutes les autres Iſles. Mais les Chats ſauvages, & les Tortues vertes (77) en devorent la plus grande partie. Dampierre raconte que pendant le ſéjour qu'il y fit en 1683, un certain Coppinger acheta une piece de faux ambre-gris,

(77) Voyages de Roberts, p. 20.

couleur de fiente de Pigeon, mais ſans aucune odeur. Un Marchand de Briſtol, nommé Read, dit à Roberts qu'il en avoit trouvé une piéce à Fuego, qui ſurnageoit près de ſon Vaiſſeau, & qui étoit de véritable ambre-gris. ROBERTS. En divers tems.

L'Auteur remarque qu'il s'en trouve à Nicobar & dans le Golphe de la Floride, mais que les Habitans ont l'art de le contrefaire, & que cette fraude en impoſe quelquefois aux Marchands. Il ajoute qu'un Négotiant nommé Hill, homme d'honneur, lui en montra un morceau, d'une beaucoup plus grande piece, qui avoit été trouvée dans la Baye de Honduras. Elle étoit de couleur foncée, tirant ſur le noir, de la dureté du fromage, & d'une odeur fort agréable. Roberts, qui avoit beaucoup voyagé, aſſure qu'à la réſerve des Bermudes, des Iſles de Bahama, & de cette Côte d'Afrique, avec les Iſles qui ſont entre Mozambique & la mer rouge, il n'a jamais pû (78) vérifier qu'on ait trouvé de l'ambre gris dans d'autres lieux. On le contrefait. Lieux où il ſe trouve.

Dapper dit que l'Iſle de Sal eſt preſqu'entiérement couverte de pierres, & qu'elle n'a ni arbres ni plantes, enfin qu'elle ne produit que des Chevres, dont on tue tous les ans un grand nombre pour en prendre ſeulement la peau. Le Capitaine Cowley, qui étoit à Sal en 1683, n'y trouva pas de fruits ni d'eau douce; mais (79) il y vit quantité de Poiſſon & quelques Chevres fort petites. L'Iſle n'avoit alors que cinq Habitans; le Gouverneur, un Mulâtre, deux Capitaines, un Lieutenant, & un Valet pour les ſervir. Ils étoient tous Negres; mais ils vouloient être appellés Portugais, & c'étoit les chocquer que de leur donner un (80) autre nom. Seize ans après, le Capitaine Dampierre ne trouva que cinq ou ſix Hommes dans l'Iſle, avec un Gouverneur fort pauvre, qui lui fit un préſent de trois ou quatre Chevres maigres, en l'aſſurant que c'étoient les meilleures du Pays. Dampierre lui donna par reconnoiſſance un habit complet; car il eut pitié de lui en voir un fort déchiré, avec un chapeau qui ne valoit pas un ſou. Il acheta de lui vingt boiſſeaux de ſel pour quelques autres vieux habits; & voulant le combler de joie, il lui (81) donna un peu de plomb & de poudre à tirer. Différentes obſervations ſur l'Iſle de Sal.

En 1689, le Guat vit dans l'Iſle de Sal un Cheval ſauvage de couleur baye, d'une belle taille. Il y vit auſſi un Chat ſauvage, ou un Renard, avec un grand nombre d'Anes & de Chevres: mais la chair de Chevre ne flatta pas beaucoup (82) ſon palais. Le même Auteur obſerve qu'une multitude d'Oiſeaux de mer vint ſe percher ſur ſes mâts ou ſe repoſer ſur ſes ponts, & qu'ils ſe laiſſoient prendre à la main; mais que leur chair faiſoit un fort mauvais aliment. Dans l'Iſle il n'apperçut pas d'autres volatiles que des Moineaux, encore les trouva-t'il moins (83) gros qu'en France. Il ajoûte qu'il avoit apporté des Canaries une Hirondelle, qu'il laiſſoit ſortir de ſa cage tous les matins, & qui revenoit fidellement le ſoir; mais qu'elle fut tuée par accident. Le rivage, continue-t'il, eſt couvert de Tortues, ſur-tout dans la ſaiſon de leur ponte. Il en prit deux, dont chacune ne peſoit pas moins de cinq cens livres. Hirondelle privée.

(78) Dampierre, Vol. I. p. 72.
(79) Voyage de Cawley dans les Voyages de Dampierre, Vol. IV. p. 4.
(80) Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient noirs, mais ils ſe vantent que leur ſang eſt mêlé de celui des Portugais.
(81) Dampierre, Vol. I. p. 70.
(82) Voyage de le Guat aux Indes Orientales, p. 11.
(83) *Ibid.* p. 13. & 18.

Elles avoient l'écaille (84) d'une beauté admirable.

ROBERTS. En divers tems.

Dampierre, qui étoit à Sal en 1699, obſerve que l'Iſle eſt fort ſtérile. On n'y voit pas un arbre, à l'exception de quelques ronces qui ſe préſentent du côté de la mer. Quoiqu'il n'y eut pas d'herbe, il y vit quelques miſérables Chevres, qui trouvent leur nourriture. Mais il (85) ne put découvrir aucun autre animal.

Le Guat remarque, avec Roberts, que la nature y forme elle-même le ſel, dans les fentes des rocs, ſans autre ſecours que la chaleur (86) du Soleil. Cawley rend témoignage que de ſon tems les Vaiſſeaux Anglois y venoient ſouvent charger du ſel pour les Indes occidentales, & que les ſalines (87) y avoient alors environ deux milles de longeur. Dapper dit que vers la pointe Sud-Eſt, près d'une Côte ſablonneuſe, on comptoit de ſon tems ſoixante douze mines de ſel.

Oiſeaux nommés Flamingos; leur forme, leurs nids & leurs propriétés.

On ne doit pas oublier dans la deſcription de l'Iſle de Sal, les Oiſeaux que les Portugais ont nommés *Flamingos*, & la forme de leurs nids, d'après le Capitaine Dampierre qui avoit vû pluſieurs de ces animaux. Ils ont à peu près la figure du Heron; mais ils ſont plus (88) gros, & de couleur rougeâtre. Ils ſe raſſemblent en grand nombre, & leur habitation ordinaire eſt dans les lieux bourbeux où il y a peu d'eau. C'eſt là qu'ils bâtiſſent leurs nids, en ramaſſant la boue, qu'ils élevent d'un pied & demi au-deſſus de l'humidité. Le pied en eſt aſſez large; mais ils vont en diminuant juſqu'au ſommet, où la nature apprend aux Flamingos à creuſer un trou dans lequel ils dépoſent leurs œufs. Comme ils ont la jambe fort longue, ils les couvent en tenant le pied ſur la terre & le croupion ſur le nid. Ils ne font jamais plus de deux œufs; mais il eſt rare qu'ils en faſſent moins. Les petits ne commencent à voler que lorſqu'ils ont acquis preſque toute leur groſſeur. En récompenſe, ils courent avec une viteſſe ſinguliere. Cependant l'Auteur en prit quelques-uns; & n'ayant pas manqué de faire l'eſſai de leur chair, il la trouva d'un fort bon goût, quoique maigre & fort noire. Ils ont la langue fort groſſe, & vers la racine un peloton de graiſſe qui fait un excellent morceau. Un plat de langues de Flamingos ſeroit, ſuivant Dampierre, un mets digne de la table des Rois. La couleur des petits eſt d'abord un gris clair, qui s'obſcurcit à meſure que leurs aîles croiſſent: mais il leur faut dix ou onze mois pour arriver à la perfection de leur couleur & de leur taille. Ces Oiſeaux ſe laiſſent approcher difficilement. Dampierre & deux autres Chaſſeurs, s'étant placés le ſoir près du lieu de leur retraite, les ſurprirent avec tant de bonheur, qu'ils en tuerent quatorze de leurs trois coups. Ils ſe tiennent ordinairement ſur leurs jambes, l'un contre l'autre, ſur une ſeule ligne, excepté lorſqu'ils mangent. Dans cette ſituation, il n'y a perſonne qui à la diſtance d'un demi mille ne les prît pour un mur de brique, (89) parce qu'ils en ont exactement la couleur.

Deſcription de l'Iſle de Bona-Viſta.

II. L'Iſle de *Buena-Viſta*, *Bona-Viſta*, *Boa-Viſta*, ou *Bona-Viſt*, a reçu ce nom des Portugais, parce qu'elle eſt la premiere des Iſles du Cap-Verd

(84) *Ibid.* p. 13.
(85) Dampierre, Vol. I. p. 70.
(86) Le Guat, *ubi ſup.* p. 13.
(87) Cawley & Dampierre diſent ici la même choſe.
(88) Mandelſlo dit que ces oiſeaux ont le corps blanc & les aîles d'un rouge preſque de feu, & qu'ils ſont de la groſſeur des Cygnes. Voyez ſes Voyages, p. 271.
(89) Dampierre, Vol. I. p. 70.

(90) qu'ils ayent découverte. Elle eſt à ſeize dégrés dix minutes de latitude du Nord, & cinq dégrés quatorze minutes de longitude, Oueſt du Cap. Sa longueur (91) du Sud-Eſt au Nord-Oueſt eſt de huit lieues; & ſa largeur, du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, d'environ quinze milles. ROBERTS. En divers tems.

Il y a trente ou quarante ans que de toutes les Iſles du Cap-Verd Bona-Viſta paſſoit pour la plus abondante en Vaches, en Chevres, en Porcs, en Chevaux, en Anes, en Maïz, en Courges, en Melons d'eau & en Patates. Roberts, ſur le témoignage déſintereſſé d'un vieux Negre, hazarde ici une Hiſtoire qui lui paroît incroyable à lui-même. Un Gouverneur de Bona-Viſta, dit-il, entre pluſieurs préſens qu'il crut devoir au Capitaine d'un Vaiſſeau Anglois qui avoit chargé du ſel dans ſon Iſle, lui envoya une Patate ſi groſſe, que deux Hommes furent obligés de la lier d'une corde (92) & de la porter avec un pieux ſur leurs épaules, comme les Braſſeurs portent un baril de biere. Mais en 1722, il n'y croiſſoit plus de Patates (93) ni preſque aucune autre plante. Les Vaches mêmes y ont été détruites, à la réſerve de trente ou quarante qui appartiennent au Gouverneur. Cependant Roberts y vit apporter par le Capitaine Manuel Domingo un jeune Taureau, qui produiſit en peu de tems ſept Veaux ou Geniſſes (94). Ancienne abondance à Bona-Viſta.

La plûpart des Habitans nourriſſent des Chevres, dont le lait fait leur principal aliment, avec le Poiſſon & les Tortues. Pour les autres proviſions, leur plus grande reſſource eſt dans l'arrivée des Vaiſſeaux Anglois qui viennent charger du ſel, & qui employent les Inſulaires au travail. Ils ſont payés en biſcuit, en farine, en vieux habits, &c. On leur donne auſſi de la ſoie crue, dont ils ſe ſervent (95) pour orner leurs chemiſes, leurs bonnets, & la coeffure de leurs femmes. Les Hommes ſont généralement vêtus à la maniere de l'Europe, ſoit parce qu'ils n'ont guéres d'autres habits que ceux qu'ils reçoivent des Anglois, ou parce qu'ils ont appris à tailler leurs étoffes de coton d'après ces modeles. Les femmes, c'eſt-à-dire, celles qui ſont habillées, portent des jupes de coton, liées d'une ceinture. Leurs chemiſes ſont faites comme celles des Hommes, mais ſi courtes qu'elles ne leur paſſent guéres l'eſtomac. Leurs mouchoirs de cou ſont brodés à l'aiguille, de différentes figures de ſoie, ſur-tout ceux des jeunes filles & des veuves, qui ont toutes l'humeur fort vive & fort enjouée. Les pauvres, & les vieilles, n'employent que du coton bleu pour ces ornemens. Sur la chemiſe, elle ont toutes une ſorte de camiſole, avec des manches qui ſe boutonnent. Elle n'a pas plus de quatre pouces par devant; mais elle ſe ferme ſous le ſein, qu'elle ſert à ſoutenir. Sur cette camiſole, elles portent une mante de coton, qui eſt toujours bleue pour les femmes mariées, & qui paſſe pour d'autant plus riche que le bleu en eſt plus foncé. Mais les jeunes filles la portent indifféremment blanche ou bleue, rayée ou d'une ſeule couleur. Il y a peu de femmes qui portent des ſouliers Payement des Négres pour leur travail. Leurs habits pour les deux ſexes.

(90) Ce ſont les Anglois, qui l'appellent *Bona-Viſt.* Le Docteur *Fryer* prétend que ce nom lui vient de quatre collines qui forment une belle perſpective pour ceux qui en approchent.

(91) Voyages de Roberts, p. 393.

(92) *Ibid.*

(93) *Ibid.* p. 394.

(94) Barbot parle d'une ſorte d'Anes roux, d'une grande taille, que les François & les Hollandois achetent à Bona-Viſta pour leurs Plantations. Deſcript. de la Guinée, p. 538.

(95) Roberts, *ibid.* p. 394.

ROBERTS. En divers tems.

& des bas ; encore n'eſt-ce que les jours de fête ; mais les hommes ont l'uſage de ces deux chauſſures. Dans toute l'Iſle, Roberts n'en vit pas trois qui euſſent les jambes & les pieds nuds.

Cette Deſcription de leurs habits ne regarde néanmoins que les jours de fête ; car, dans tous les autres tems, les deux ſexes vont preſque nuds. Les femmes n'ont qu'un leger morceau d'étoffe de coton, autour de la ceinture, qui leur tombe juſqu'aux genoux ; & les hommes une ſorte de hautes-chauſſes, à laquelle on n'exige même que la grandeur néceſſaire pour ſauver la bienſéance. Quelques-uns, faute de hautes-chauſſes, portent à la ceinture de vieux lambeaux d'habits ; & leur pareſſe eſt telle qu'ils ne prendroient point une aiguille pour raccommoder le meilleur habit du monde.

Leur pareſſe.

Autres effets du même vice.

Le même vice leur fait négliger le coton, quoique leur Iſle en produiſe plus que toutes les autres enſemble. Ils attendent, pour en ramaſſer, qu'il leur ſoit arrivé quelque Vaiſſeau qui leur en demande, & leurs femmes ne penſent à le filer que lorſqu'elles en ont beſoin. Auſſi quand la ſaiſon de le recueillir eſt paſſée, on n'en trouveroit pas cent livres dans l'Iſle entiere. Cependant Roberts aſſure qu'elle en fourniroit aiſément, chaque année, la cargaiſon d'un grand Vaiſſeau. Il remarque même que dans quelques années où toutes les autres Iſles en ont manqué, celle de Bona-Viſta en a toujours produit abondamment. C'eſt ſur cette obſervation qu'il propoſe d'en faire un commerce dans la Guinée. Il voudroit qu'on le mît en *Barrafouls*, dont il prétend qu'en fort peu de tems on pourroit faire un ou deux mille, qui ne reviendroient qu'à ſix ou huit ſous piéce. Le Barrafoul eſt d'environ cinq pieds & demi de longueur, ſur quatre de largeur, meſure Angloiſe. Avec cette quantité, dit Roberts, on acheteroit cent Eſclaves, & quelquefois la moitié plus, dans tous les endroits de la Guinée où le coton ſe vend bien.

Projet d'un commerce de coton.

Bona-Viſta produit de fort bon ſel. L'Auteur en fit une cargaiſon dans le cours de l'année 1724, pendant la ſaiſon des pluyes, c'eſt-à-dire dans un tems où le rivage de la Rade étoit ſi humide & ſi gliſſant que les Anes avoient beaucoup de peine à le tranſporter à bord. La pluye ayant fondu le ſel dans les mines, les Negres que Roberts mit au travail trouverent le moyen de le congeler dans l'eſpace de trois ſemaines & d'en faire ſa proviſion. L'Iſle produit auſſi de l'Indigo, qui croît naturellement comme le coton, ſans autre peine pour les Habitans que celle de le cueillir. Malheureuſement ils n'ont pas l'art de ſéparer la teinture, ou de faire comme aux Indes occidentales, ce qu'on appelle la pierre bleue. Ils ſe contentent de prendre les feuilles vertes & de les broyer dans des mortiers de bois, faute de moulins. Ils en forment ainſi une eſpece de bouillie, dont ils compoſent des tourteaux ronds, qu'ils font ſécher pour leur uſage.

Bona-Viſta produit de l'indigo.

L'Auteur eſt perſuadé que dans cet état même, l'Indigo de Bona-Viſta mériteroit d'être tranſporté en Angleterre. Il prit la peine d'y en apporter cinq ou ſix tourteaux, pour eſſayer s'il pourroit les rendre utiles au commerce. Il les mit entre les mains d'un Négotiant. Mais on manqua d'art & de méthode pour cette expérience. Roberts ignoroit lui-même comment il falloit s'y prendre, pour en tirer la teinture. Il apprit dans la ſuite, de quelques Habitans de Saint Nicolas, que cette opération peut ſe faire par le moyen d'une

Expérience inutile de l'Auteur.

leſcive. Mais il s'imagine qu'il y a des voyes plus ſûres, qu'il exhorte les Anglois à tenter (96).

ROBERTS. En divers tems.

La pierre végétable (97) eſt plus commune à Bona-Viſta que dans les autres Iſles. Elle ſort en tiges, comme la tête d'un choux-fleur, ou comme le corail; mais elle eſt plus poreuſe que le corail, & d'une couleur griſâtre. On trouve auſſi de l'ambre gris autour de Bona-Viſta. Qu'on ſe garde ſeulement de l'artifice des Inſulaires, qui ont trouvé le ſecret de l'alterer ou de le contrefaire, avec une ſorte de gelée ou d'excrément que la mer jette ſur leurs Côtes. Pierre végétable.

Bona-Viſta le cede à l'Iſle de Sal pour le Poiſſon, excepté contre un Roc, qu'on a nommé *John Lettou*, où il n'eſt ni moins bon, ni moins abondant qu'à Sal. Cependant il manque ſi peu dans les autres lieux, que d'un ſeul coup de filet Roberts prit un jour cinquante-ſix Mulets, & quantité d'autres Poiſſons.

La terre de l'Iſle eſt baſſe dans ſa plus grande partie, mais elle a des montagnes de rochers & des collines de ſable. La Côte de l'Eſt & celle de la pointe Sud-Eſt, en tournant vers le Sud juſqu'à la Rade Angloiſe, ne ſont compoſées que de ſable blanc mêlé de quelques rocs noirs. Il y a deux Rades fréquentées par les Vaiſſeaux. La plus célebre eſt la Rade Angloiſe, qui eſt au Sud de la petite Iſle. Elle eſt belle & ſpacieuſe, mais elle a quantité de petites baſſes pierreuſes, qui ſortent du rivage du Nord. Cependant on y peut mouiller de tous côtés ſur un fond de treize braſſes juſqu'à quatre, pourvu qu'on évite de s'engager dans les baſſes. A la diſtance d'un mille de la pointe Sud de la petite Iſle, on trouve un Rocher, qui s'étend plus d'un mille au Sud-Oueſt, & qui eſt fort eſcarpé du côté même de l'Iſle, quoiqu'il ſoit environné de baſſes de tous les autres côtés. Entre l'Iſle & ce rocher, le canal eſt fort libre. On ne trouve jamais moins de neuf braſſes de fond contre le roc; mais à meſure qu'on avance vers l'Iſle, le fond ſe charge par dégrés juſqu'à cinq braſſes; ce qui n'empêche pas qu'on n'y puiſſe jetter l'ancre en ſureté. Cependant le meilleur ancrage eſt dans l'endroit où la pointe Sud de la petite Iſle commence à ſe préſenter au Nord-Oueſt (1). Deux Rades dans l'Iſle de Bona Viſta. Rade Angloiſe

L'autre Rade a pris le nom de Baye ou de Rade Portugaiſe. Sans être auſſi bonne & auſſi commode pour le débarquement que la premiere, elle a l'avantage d'être plus proche de la Ville. D'ailleurs elle n'a rien de nuiſible aux Vaiſſeaux que ſon rivage, ſur-tout lorſqu'on eſt au Sud des baſſes de *Kalyete Saint Georges*, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à la pointe Sud-Eſt. Le Roc de Jean Letton eſt ſitué à cinq lieues au Sud-Oueſt de Kalyete Saint Georges. Dans le beau tems on peut voir Bona-Viſta de ce roc. Sa pointe Nord s'éleve au-deſſus de l'eau, de la groſſeur d'un Bâtiment de deux ou trois cens tonneaux. Du même côté, il eſt fort eſcarpé; mais il s'étend à l'Oueſt-Sud-Oueſt & à l'Eſt-Nord-Eſt d'environ une demie lieue. Roberts paſſa ſur ſa pointe Oueſt-Sud-Oueſt ſans ceſſer d'avoir dix braſſes. Il découvrit clairement le fond, qui lui parut couvert d'une prodigieuſe quantité de Poiſſons. Après l'avoir paſſé, il jetta l'ancre dans une eau fort claire, où il fit une pêche ſi Rade Portugaiſe. Roc de Jean Letton.

(96) Voyages de Roberts, p. 397.
(97) *Ibid.* p. 402.
(98) *Ibid.*
(99) Voyages de Roberts, p. 398.
(1) *Ibid.*

ROBERTS. En divers tems.

abondante, qu'il fut obligé d'en rendre une partie à la mer. Il vit alors les flots ſe briſer aſſez impétueuſement contre le roc, mais il l'avoit paſſé dans la haute marée (2).

Les Inſulaires aiment les Anglois.

Il obſerve avec complaiſance que les Habitans de Bona-Viſta aiment naturellement les Anglois, & ſçavent tous quelques mots de leur langue. Les femmes mêmes font tous leurs efforts pour l'entendre. Le Gouverneur, qui ſe nommoit *Signor Pedro Letton*, étoit un homme d'honneur; & le Capitaine Manuel Domingo, avec la même probité, parut à Roberts un des plus nobles & des plus ſenſibles caracteres qu'il eût jamais trouvés parmi les Negres. Il ſçavoit lire en François & en Anglois. Il avoit pluſieurs Livres, entre leſquels Roberts vit une Bible françoiſe (3).

L'Iſle de Bona-Viſta appartenoit au vieux Marquis das Minhas; mais depuis ſa mort, le Roi de (4) Portugal l'a donnée à d'autres Seigneurs.

## §. III.

## *Iſles Mayo* (5) ou *de May*.

Poſition de l'Iſle de May

CEtte Iſle, ſuivant Roberts, eſt ſituée à quinze dégrés douze minutes de latitude du Nord, & cinq dégrés vingt-neuf minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd. Elle eſt à quatorze lieues, Sud par Oueſt de Bona-Viſta. La plus grande partie de ſa terre eſt baſſe, mais elle eſt diſtinguée par trois montagnes, dont la plus orientale & la plus haute ſe nomme *Pinoſa*. La plus ſeptentrionale porte le nom de *Saint Antonio*.

Sa diſtance de Saint-Nicolas.

Dampierre (6) dit que l'Iſle de May eſt éloignée d'environ quarante milles, Eſt quart-Sud-Eſt, de celle de S. Nicolas; que ſa circonférence eſt d'environ ſept lieues; que ſa forme eſt ronde, avec quantité de pointes de rocs qui s'avancent d'un mille, ou plus, dans la mer. Il obſerve, à l'occaſion de ces pointes, qu'en faiſant voile autour de l'Iſle on voit l'eau qui s'y briſe & qui ſemble avertir du danger. Il fit ainſi le circuit des deux tiers de l'Iſle de May en 1699, ſans y découvrir d'autres obſtacles à la navigation. Cependant, quelques Ecrivains prétendent qu'au Nord & au Nord-Nord-Oueſt de l'Iſle il y a des baſſes dangéreuſes qui s'étendent aſſez loin dans la mer. Ce témoignage eſt confirmé par le Capitaine Roberts, qui repréſente la partie du Nord comme remplie de Rocs & de Baſſes. Le plus redoutable de ces écueils eſt une chaîne de rochers qui s'étend de la longueur d'une lieue, & que le reflux laiſſe à ſec dans pluſieurs endroits. Mais entre cette chaîne & le rivage il y a un Canal où les Bâtimens trouvent aſſez d'eau pour leur paſſage, quoiqu'il ne ſoit pas ſans danger pour ceux qui ne le connoiſſent pas parfaitement (7).

Ecueils au Nord de l'Iſle.

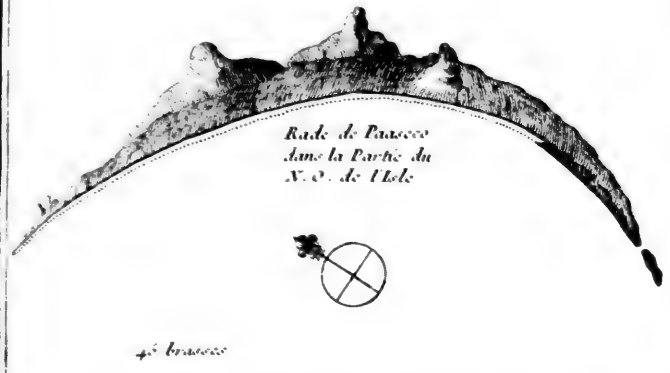
Sa ſechereſſe & ſa ſtérilité.

Toute l'Iſle eſt fort ſéche, & généralement ſi ſtérile, que dans les meilleurs Cantons la terre eſt fort mauvaiſe. C'eſt une ſorte de ſable, ou de pierre calcinée, ſans aucune apparence d'eau qui puiſſe l'humecter, excepté dans la ſaiſon des pluyes, qui s'écoulent auſſi rapidement qu'elles tombent. Cepen-

(2) *Ibid.* p. 399.
(3) *Ibid.* p. 400.
(4) *Ibid.* p. 194.
(5) Elle porte ce nom, parce qu'elle fut découverte au mois de May.
(6) Dampierre met l'Iſle de May à 15 dégrés, Vol. I. p. 75.
(7) Roberts, p. 400.

dant

## ISLE DE MAY




## VEUE DE L'ISLE S. JAGO ou S.T JACQUES

Ville S. Jago ou Ribeyro Grande

## LE HAVRE DE PRAYA

dans l'Isle de S.t Jago

dant on t
tir (8) ruif
Mais elle f
charger d
faire de l'
ment à un
défalterer
Quoiqu
Bona-Vift
pour les p
y nourriſſ
ta. (10).
gnage qu
d'Oiſeaux
En 1683 ,
vres & les
Iſles ; ma
gé l'Iſle,
Habitans.
Les prit
mais Dapp
fort inſipi
ſemblable
arbres dan
à la réſerv
des collin
ption dan
Le coto
Inſulaires
pas attein
quelques
lieu de l'
ſorte de
ſur un arb
coſſe de l
coſſe s'ou
Cette ſoy
oreillers
coſſes da

(8) Dam
(9) *Ibid.*
(10) Ro
(11) Da
(12) *Ibi*
(13) *Ibi*
(14) Ro
(15) Vo

*To*

dant on trouve au centre de l'Iſle une ſource, dont il ſe forme un petit (8) ruiſſeau, qui prend ſon cours dans une vallée entre deux collines. Mais elle ſuffit ſi peu pour la proviſion des Vaiſſeaux, que ceux qui viennent charger du ſel dans l'Iſle de May ſont obligés de toucher à S. Jago pour faire de l'eau. D'ailleurs ce ruiſſeau eſt éloigné de la Baye. On trouve ſeulement à un demi mille du rivage, un petit puits d'eau ſomache, qui ſert à déſalterer les Anes (9). ROBERTS. En divers tems.

Quoique l'Iſle de May n'ait pas moins ſouffert de la ſéchereſſe que Sal & Bona-Viſta, il s'y trouve un plus grand nombre de Vaches, qui paſſent même pour les plus graſſes & les meilleures de toutes ces Iſles. La plûpart des Negres y nourriſſent auſſi des Chevres. Mais il y a moins de Poiſſon qu'à Bona-Viſta. (10). Les Tortues n'y ſont pas plus abondantes. Dampierre rend témoignage qu'il y a vû quantité de Bœufs, de Vaches & de Chevres, mais fort peu d'Oiſeaux. On y voit du bled, des Yams, des Patates & quelques Lataniers. En 1683, lorſque (11) Dampierre y fit quelque ſéjour, les Bœufs, les Chevres & les Anes y étoient en plus grand nombre que dans toutes les autres Iſles; mais lorſqu'il y retourna, quinze ans après, les Pyrates avoient ravagé l'Iſle, diminué l'abondance des Beſtiaux, & détruit même une partie des Habitans. Beſtiaux qu'elle nourrit.

Les principaux fruits de l'Iſle de May ſont les figues & les melons d'eau; mais Dapper dit que les figuiers y ont ſi peu d'écorce, que le fruit en devient fort inſipide. Les Negres s'y nourriſſent de Pompions, & d'une ſorte de légume, ſemblable aux feves, qu'ils nomment (12) *Callavance*. Ils ont auſſi quelques arbres dans l'intérieur de l'Iſle, mais on n'en apperçoit point vers les Côtes, à la réſerve de quelques (13) buiſſons diſperſés qui ſe préſentent ſur le dos des collines. Entre les végetaux, on compte la pierre dont on a vû la deſcription dans l'article de Bona-Viſta (14). Ses fruits & ſes légumes.

Le coton eſt beaucoup moins abondant à May qu'à Bona-Viſta, mais les Inſulaires en auroient plus qu'ils n'en ont beſoin pour leur uſage, s'ils n'étoient pas atteints du même vice (15) que leurs voiſins. Dampierre dit qu'il en a vû quelques arbriſſeaux près du rivage; mais qu'il s'en trouve davantage au milieu de l'Iſle, où les Inſulaires ont (16) leurs habitations. On y voit auſſi une ſorte de ſoye de coton, qui croît ſur les Côteaux (17) ſabloneux des ſalines, ſur un arbriſſeau fort tendre, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans une coſſe de la groſſeur d'une pomme. Lorſqu'elle eſt parvenue à ſa maturité, la coſſe s'ouvre d'elle-même & ſe partage inſenſiblement en quatre quartiers. Cette ſoye n'eſt pas plus precieuſe que l'autre, & ne ſert qu'à couvrir des oreillers (18) & d'autres couſſins. L'Auteur ayant mis quelques-unes de ces coſſes dans une armoire avant qu'elles fuſſent tout-à-fait mûres, fut ſurpris Cotton de l'Iſle de May. Soie de cotton & ſes propriétés.

(8) Dampierre, *ibid.* p. 16.
(9) *Ibid.* p. 21.
(10) Roberts, p. 401.
(11) Dampierre, Vol. I. p. 75.
(12) *Ibid.* Vol. III. p. 17.
(13) *Ibid.* p. 16.
(14) Roberts, p. 422.
(15) Voyez l'article précedent.
(16) Dampierre, Vol. III. p. 16.
(17) Sur les mêmes Côteaux il croît une plante qui ſerpente ſur la terre comme la vigne, avec de larges feuilles. C'eſt peut-être la Patate d'Eſpagne.
(18) Dampierre en trouva de deux ſortes au Bréſil, Vol. I. p. 164.

ROBERTS. En divers tems.

de les voir s'ouvrir & jetter leur coton en deux ou trois jours. Il en lia d'autres, assez fort pour les empêcher de s'ouvrir ; mais les ayant un peu desserrées quelques jours après, le coton se fit un passage pour en sortir par dégrés, comme la poulpe sort d'une pomme qu'on fait rôtir. Dampierre trouva, dans la suite, du coton de la même espece à Timor (19), aux Indes orientales, où le tems de sa maturité est le mois de Novembre. Il n'en a vû dans aucun autre lieu (20).

Oiseaux de diverses especes.

Le même Auteur assure qu'il y a plusieurs sortes de petits & de grands Oiseaux dans l'Isle de May ; telles que des Pigeons, des Tourterelles, des *Miniotes* qui sont de la grosseur du Corbeau & de couleur grise ; des *Crusias*, autre sorte d'oiseaux gris, de la grosseur du Corbeau, qui ne paroissent que pendant la nuit ; & qui servent de remede contre la *consomption*, mais qu'on ne mange que dans cette maladie ; des *Rabekes*, espece de Hérons gris, qui font une bonne nourriture ; des *Corlues* ; des Poules de Guinées, que nous nommons Pintades, d'après les Portugais qui les ont nommées *Galinhas Pintadas*. Elles sont de la même nature que les Perdrix, mais plus grosses que les Poules d'Angleterre, avec de longues jambes qui leur servent à courir assez vite, & de courtes aîles qui ne leur permettent pas de voler bien loin. Elles sont si fortes qu'un homme auroit peine à les tenir. Leur bec est épais, mais tranchant ; leur cou long & mince, & leur tête fort petite pour la grosseur du corps. Le mâle a sur la tête une sorte de petite crête, de la couleur d'une noix seche, & fort dure. Des deux côtés, on lui voit une espece d'oreille ou d'ouie rouge. Mais la Poule n'a aucun de ces ornemens. Le plumage des Pintades est tacheté fort régulierement de gris clair & foncé. Elles se nourrissent de vers, ou de Cigales, qui sont en abondance, dans l'Isle de May. Leur chair est douce, tendre & fort agréable. Les unes l'ont blanche ; d'autres, noire ; mais les deux especes sont également bonnes. Les Habitans n'employent que des chiens pour les prendre ; & cette chasse est d'autant plus aisée, qu'outre la pésanteur de leur vol elles sont ordinairement deux ou trois cens dans une seule bande. Si on les prend jeunes, elles s'apprivoisent autant que les Poules (21).

Pintades, ou poules de Guinée.

Poissons.

Quoique le Poisson ne soit pas dans la même abondance à May qu'à Bona-Vista, le Dauphin, la Bonite, le Muller, le *Snapper*, le Poisson d'argent, &c. ne manquent pas dans la Baye. L'Auteur observe même que la mer a peu de lieux plus favorables pour le Filet. D'un seul coup, il amena un jour au rivage six douzaines de grands Poissons, la plûpart d'un pied & demi ou deux pieds de longueur. Il s'y trouve aussi des Tortues ; & chaque jour on y voit (22) paroître quelques petites Baleines.

Pêche d'Atkins.

Atkins raconte qu'étant dans l'Isle de May, en 1721, il prit à la ligne, des Brêmes, que les Portugais nomment *Porgas*, des *Sauteurs*, des *Groupes*, un *Roc-Fish*, & plusieurs de ceux qu'on nomme *Juifs*. Le *Roc-Fish* est épais, court, d'un jaune foncé sous le ventre, aux ouies & à la gueule. Le *Juif* a la gueule double. Celle d'en haut ne lui sert pas pour avaller ; mais elle est remplie de petits Canaux qui pompent l'air. Il a les nageoires de la Morue, & sa chair est excellente (23).

(19) Voyez ci-dessus.
(20) Dampierre, Vol. III. p. 15.
(21) Roberts, p. 402.
(22) Dampierre, *ibid.* p. 17.
(23) *Ibid.* p. 19.

Dampierre remarque qu'aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, il vient sur les Côtes de l'Isle de May une espece singuliere de Tortues, pour y faire leurs œufs; mais elles n'ont pas la chair si (24) bonne que celle des Indes occidentales. On doit observer que dans les latitudes du Nord comme dans celles du Sud, les Tortues font leurs œufs dans la saison de la pluie (25), quoiqu'il semble que tombant avec tant d'impétuosité & d'abondance elle ne dût être propre qu'à les corrompre. Mais quelque violente que soit la pluie, elle se perd aussi-tôt dans le sable, fort au-dessous sans doute des œufs que les Tortues y ensevelissent; où, si elle ne va point au-delà, le Soleil qui vient l'échauffer, ne la rend que plus propre (26) à les faire éclore.

ROBERTS. En divers tems.

Remarque sur la ponte des tortues.

L'Indigo & l'ambre gris ne sont pas inconnus dans l'Isle de May (27), quoique l'un & l'autre y soient rares. Barbot nous apprend que les Insulaires salent la chair des Chevres & la transportent dans des tonneaux. Ils préparent les peaux avec beaucoup de propreté; Dapper assure qu'ils en vendent tous les ans plus de cinq milles (28).

Chair & peaux de chévres.

Mais leur principal richesse est le sel. L'Isle de May est la plus célebre de celles du Cap verd pour cette utile marchandise, dont les Anglois viennent charger annuellement plusieurs Vaisseaux (29). Le tems de leur cargaison est ordinairement l'Eté. Dampierre dit que malgré la difficulté de l'abordage, l'Isle de May est extrêmement fréquentée pour le sel. En 1699, il ne lui fallut que six jours pour en ramasser quatre-vingt tonneaux; & dans le même tems, il vit arriver dans la Rade plusieurs Bâtimens, qui venoient faire la même cargaison pour (30) Terre-neuve, où Barbot assure que les Anglois font un grand commerce. Le même Auteur ajoute que l'Isle de May pourroit en fournir tous les ans la cargaison de mille Vaisseaux.

Richesse de l'Isle de May en sel.

Dampierre a décrit la maniere de faire & de charger le sel, avec un détail plus exact qu'on ne le trouve dans aucun autre Voyageur. A l'Oueſt, c'est-à-dire dans la partie de l'Isle où la Rade est située, la nature a formé une grande Baye sabloneuse qui est traversée par un banc de sable, large seulement d'environ quarante pas, mais long de deux ou trois milles. Entre ce banc, & les collines qui lui répondent sur la côte, on voit une saline, ou un étang de sel, d'environ deux milles de longueur, sur un demi-mille de largeur. La moitié de cet espace est presque toujours à sec, mais la partie qui est au Nord ne manque jamais d'eau. C'est dans cette derniere partie que depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de May, c'est-à-dire dans toute la saison de la sechereſſe, on trouve toujours du sel. L'eau dont il se forme est amenée de la mer par de petits aqueducs pratiqués dans le banc de sable. Cette opération ne se fait qu'aux marées vives, & remplit plus ou moins la saline, suivant la hauteur de la marée. S'il s'y trouve déja du sel lorsque l'eau de la mer y est introduite, il se dissout aussi-tôt; mais deux ou trois jours suffisent pour renouveller la congellation; & l'on recommence la même chose, chaque fois

Maniere dont le sel s'y fait.

(24) Atkins, Voyage en Guinée, p. 32.
(25) Dampierre, Vol. I. p. 75.
(26) Dampierre a toujours observé la même chose, non-seulement pour les Tortues, mais encore pour les Crocodiles, les Alligators, les Guanos, & tous les autres Amphibies qui font des œufs.
(27) Dampierre, Vol. III. p. 29.
(28) Roberts, p. 402.
(29) Atkins, Voyage en Guinée, p. 32.
(30) Dampierre, Vol. I. p. 75.

ROBERTS. En divers tems.

qu'on emporte le ſel & que l'étang ſe vuide. On avoit la marée d'une nouvelle Lune lorſque l'Auteur fit ſa cargaiſon. Tout le monde l'aſſura que c'étoit le tems le plus favorable ; mais il ne put s'en imaginer la cauſe. (31).

Ceux qui viennent charger du ſel le prennent à meſure qu'il ſe forme, & le mettent en tas dans quelque endroit ſec avant qu'on introduiſe de l'eau nouvelle. Il eſt fort remarquable que dans cet étang, le ſel ne commence à ſe congeler (32) que dans la ſaiſon ſeche ; au lieu que dans les ſalines des Indes occidentales, c'eſt au tems des pluies, particuliérement (33) dans l'Iſle de la Tortue.

Commerce de ſel par les Anglois.

Les Anglois font un grand commerce de ſel dans l'Iſle de May ; & communément ils y ont un Vaiſſeau de guerre pour la garde des Vaiſſeaux (34 ,& des Barques, qui s'y rendent de toutes leurs Colonies. Le nombre de ces bâtimens monte quelquefois juſqu'à cent dans une année, ſans autre dépenſe que celle de faire ramaſſer le ſel dans la ſaline, & de le faire tranſporter à bord. Il ne leur en coute pas beaucoup, parce que les Anes étant fort communs dans l'Iſle, ils en ſont quittes pour les louer des Negres, & que la pauvreté du Pays ne leur fourniſſant pas d'autre (35) occupation, ils prennent la peine eux-mêmes de conduire les Anes. La ſaline n'eſt pas à plus d'un demi-mille de la Rade, de ſorte que les mêmes Anes font pluſieurs fois le voyage dans un jour. On a réglé (36) le nombre de ces courſes, & les Negres ne permettent pas qu'on en faſſe davantage. Il y a dans la ſaline une ſorte de Ponton, que les Anglois nomment *Frape-Boat*, au milieu duquel on a élevé des ais de ſéparation, pour garantir des vagues les Eſquifs qui viennent y recevoir le ſel ; car la mer eſt toujours agitée au rivage, quoiqu'elle ſoit fort tranquille dans la Baye. On a pourvu de même par des eſtaccades & des cordages à tous les inconvéniens qui pourroient interrompre le travail. Dampierre s'eſt fort étendu ſur toutes ces précautions de l'art pour l'utilité des lieux où la mer eſt violente. On y eſt, dit-il, moins heureux qu'en Amérique, où le ſel ſe fait ordinairement en pleine Baye, ſans (37) qu'il y ait jamais vû d'eſtaccades.

Précautions qu'on a priſes dans la Saline.

Rades de l'Iſle de May.

Roberts obſerve que l'Iſle a deux Rades, où les Vaiſſeaux peuvent être en ſureté ; outre pluſieurs criques, qui ne reçoivent que des Barques, & qui ne méritent pas d'être obſervées. La Rade du Nord ſe nomme *Paſeco* ou *Paceco*. On y peut mouiller ſur ſix, ſept ou huit braſſes. Le fond eſt pierreux, mais ſans être fort nuiſible aux cables, excepté entre les rochers de corail, qu'on peut éviter en amenant la pointe la plus orientale de la Baye au Nord-Oueſt ou au Nord-Oueſt quart de Nord. Au long de la Côte, juſqu'à la pointe de *Yingdoſt* on trouve quantité de Rocs & de Baſſes, dont quelques-unes (38) s'étendent juſqu'à deux milles du rivage.

Pointe de Yingdoſt.

Rade Angloiſe.

C'eſt après la pointe de Yingdoſt qu'eſt ſituée la rade Angloiſe, où s'arrêtent les Bâtimens (39) qui viennent charger du ſel. Le fond en eſt généralement fort

(31) *Ibid.* Vol. I. p. 12.

(32) C'eſt ce qu'aſſure Barbot dans ſa Deſcription de la Guinée (p. 538.) mais Roberts fit ſa cargaiſon à Bona-Viſta dans la Saiſon des pluies.

(33) Dampierre, Vol. I. p. 56.

(34) Barbot dit la même choſe, *ubi ſup.*

(35) Fryer, dans ſes Voyages (p. 6.) dit qu'on amene le ſel au rivage dans des brouettes pouſſées par le vent.

(36) Dampierre, Vol. III. p. 13.

(37) *Ibid.*

(38) *Ibid.* p. 14. & ſuiv.

(39) *Ibid.* p. 15.

mauvais, & parſemé de rocs vers la pointe Sud de la Baye. Celle du Nord n'eſt pas moins propre à couper les cables, mais il n'y a pas tant de rocs qui puiſſent arrêter les ancres & cauſer leur perte. On prétend que ce ſont les Anglois mêmes qui ont rendu cette Baye ſi mauvaiſe, en y jettant leur leſte. Le centre de la Baye eſt beaucoup meilleur pour le fond, & n'a pas moins de huit braſſes juſqu'à douze. Mais le mouillage (40) n'y eſt pas ſûr à la fin du mois de Juin & dans le cours de Juillet, où les vents deviennent fort variables.

ROBERTS. En divers tems.

Ses qualités.

Dampierre dit que les Habitans vivent au milieu de l'Iſle, aſſez près de cette Baye, dans trois petites Villes, qui ont chacune leur Egliſe & leur Prêtre. Il ne compte que ſix ou ſept milles de leurs habitations juſqu'au rivage. *Pinoſa*, qui eſt la principale, a deux Egliſes. Les deux autres ſe nomment *Saint Jean* & *Lagoa*. Rien n'eſt ſi miſérable que leurs Maiſons. Elles ſont bâties de bois de figuier, qui eſt le ſeul arbre qu'ils y puiſſent employer; & couvertes (41) d'une ſorte de canne ſauvage. Les Inſulaires, ſans en excepter leurs Gouverneurs & leurs Prêtres, ſont des Negres, qui tirent vraiſemblablement (42) leur origine d'Afrique; quoiqu'étant ſoumis au Portugal ils en aient la Religion & la Langue. Ils ſont bien faits, robuſtes, gras & charnus. Cependant l'Iſle paroît ſi ſtérile & ſi pauvre aux yeux d'un Etranger, qu'il a peine à comprendre d'où les Habitans peuvent tirer leur embonpoint. A la vérité, Dampierre aſſure, après de juſtes informations, que leur nombre ne ſurpaſſe pas deux cens trente (43).

Habitations & vie des Inſulaires.

Leur nombre.

Roberts obſerve qu'ils different peu de ceux de Bona-Viſta, mais qu'ils ont moins d'inclination pour les Anglois. Pendant le ſéjour qu'il y fit en 1722, il vérifia que l'Iſle n'avoit pas plus de deux cens Habitans, preſque tous Negres, ou du moins avec beaucoup moins de Mulâtres & de Blancs que les autres Iſles (44).

Dampierre prétend que les Inſulaires de May, quoique fort mal en alimens, vivent mieux que ceux des autres Iſles, à l'exception ſeulement de (45) S. Jago. Ils tirent, dit-il, la plus grande partie de leurs vivres, des Anglois, qui leur donnent, pour récompenſe de leurs ſervices, tout ce qu'ils peuvent retrancher de leur proviſion, avec quelque argent, & de vieux habits. Auſſi s'en trouve-t'il pluſieurs qui ſont vêtus aſſez honnêtement, quoique la plûpart ſoient preſque nuds. Ils profitent de la ſaiſon des Anglois pour gagner quelque choſe, parce qu'ils n'ont aucun Bâtiment qui puiſſe leur ſervir au commerce, & que les Vaiſſeaux Portugais ne venant point dans leur Iſle, ils n'ont que les Anglois pour reſſource (46). Ainſi c'eſt à l'intérêt, qu'il faut rapporter l'eſtime que Roberts leur attribue pour ſa Nation.

Force qu'ils ont pour les alimens.

Dans la ſaiſon des Tortues, ils veillent pendant la nuit ſur le ſable de leurs Côtes, pour ſurprendre ces animaux. C'eſt encore un ſecours qu'ils ont contre la faim; car il vient un grand nombre de Tortues aux Iſles du Cap-Verd. Mais lorſque cette ſaiſon eſt paſſée, il ne leur reſte que la chaſſe des Poules

(40) Roberts, 401.
(41) Dampierre, Vol. III. p. 17.
(42) C'eſt une verité dont on ne peut douter. Voyez ci-deſſus la Deſcription génerale.
(43) Dampierre, Vol. III. p. 19. Dapper dit qu'en 1505 il y avoit deux cens vingt-cinq Habitans, & qu'en 1628 il n'y en avoit plus que cent cinquante.
(44) Roberts, p. 402.
(45) Dampierre, Vol. I. p. 76.
(46) *Id.* Vol. III. p. 20.

ROBERTS. En divers tems.

de Guinée, & le ſoin de leurs petites plantations. S'ils ont envie de paſſer dans l'Iſle de S. Jago, il faut qu'ils obtiennent la permiſſion du Gouverneur, & le paſſage ſur quelque bord Anglois. Le Gouverneur de l'Iſle de May prend ſa commiſſion du Gouverneur Portugais de S. Jago. Celui qui occupoit cet emploi, en 1699, (47) étoit d'un excellent caractere, & fort généreux dans ſa pauvreté, comme les Habitans ſont preſque tous. Il s'attend à recevoir un petit préſent de tous les Commandans de Vaiſſeaux qui viennent charger du ſel. Il ſe fait honneur d'être invité à bord; & cette ſaiſon étant comme celle de ſa récolte, il ne (48) quitte pas un moment les Anglois. En 1725, Roberts trouva pour Gouverneur, un Negre, nommé le Capitaine *Vincent Alva* (49), mais beaucoup plus connu des Anglois ſous le nom de *Peter Vincent*.

L'Iſle de May eſt expoſée aux Pyrates.

Les Pyrates, qui deſcendent ſouvent dans cette Iſle, en ont quelquefois enlevé les Beſtiaux & même les Habitans. En 1683, ſept ou huit jours avant l'arrivée de Dampierre, il y aborda un Vaiſſeau Anglois, dont l'Equipage étant deſcendu ſous ombre d'amitié, ſe ſaiſit du Gouverneur & de quelques autres Inſulaires. Ils furent conduits à bord, d'où on les força d'envoyer chercher leurs meilleurs Beſtiaux pour racheter leur liberté. (50) Mais c'étoit un artifice, qui n'aboutit qu'à les enlever eux-mêmes avec ce qu'ils avoient de plus précieux; & peut-être n'ont-ils jamais revû leur Iſle. Le Capitaine Anglois qui commit cette indigne action, étoit de Briſtol, & ſe nommoit *Band*. Il avoit failli de brûler le Vaiſſeau de Dampierre dans la Baye de Panama (51). Le même Voyageur, étant à May en 1699, fut témoin du retour d'un Gouverneur, qui avoit été pris de même (52) par les Pyrates, & qui avoit paſſé un an ou deux dans leurs chaines.

L'Iſle fit partie de la dot de Catherine d'Arragon.

L'Iſle de May, avec *Tanger*, & *Bombay* dans l'Inde, avoit fait partie de la dote de Catherine d'Arragon, lorſqu'elle fut mariée en Angleterre. On doit préſumer que les Anglois n'auroient point abandonné leurs prétentions ſur cette Iſle, s'ils avoient crû qu'elle méritât d'être conſervée.

## §. IV.

## *Iſle de S. Jago, de Santiago*, ou *de Saint Jacques.*

Origine du nom.

LA découverte de cette Iſle étant arrivée le premier jour de Mai, comme celle de la précédente, elle reçut le nom de Saint Jacques, dont la Fête ſe célebre le même jour. Suivant Roberts, elle eſt ſituée à quinze dégrés de latitude du Nord, & ſix dégrés cinq minutes de longitude (53) Oueſt du Cap-Verd. Le Capitaine *Philips* la place à quinze dégrés (54) vingt-cinq minutes de latitude, en prenant ſa regle apparemment de *Praya*, où il avoit abordé.

Grandeur de l'Iſle.

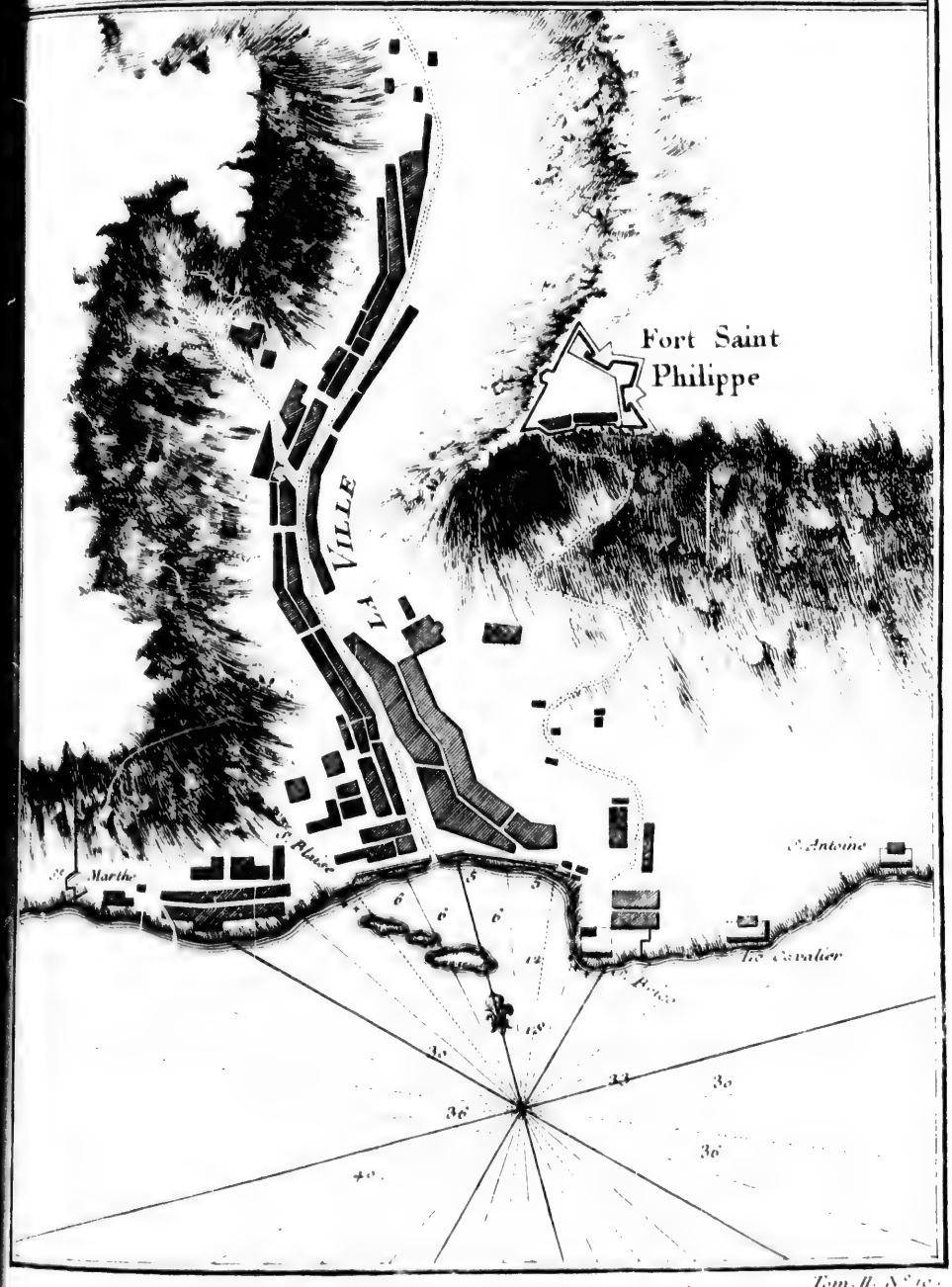
S. Jago eſt la plus grande de toutes les Iſles du Cap-Verd. Sa longueur,

(47) *Ibidem.*
(48) *Ibidem.*
(49) Roberts, p. 402.
(50) Les Habitans n'avoient pas voulu permettre aux Matelots de débarquer.
(51) Dampierre, Vol. I. p. 75.
(52) *Idem.* Vol. III. p. 18. & ſuiv.
(53) Roberts, p. 403.
(54) Voyage de Philips en Afrique & à la Barbade, p. 183.

# Plan de la Ville et des Forts de S.t Yago.

*Echelle de 200. Toises.*

50. 100. 150. 200.




Tom. II. N.° 10.

ſuivant *Beckma*
ſon circuit de q
de longueur, c
Oueſt-Sud-Ou
cinq lieues de l
la plus fertile &
montagneuſe
remplie de mo
A l'égard de
plus mal-ſaine
Si l'on excepte
ſanté que S. J
ges (59).
Suivant Be
& produit éga
vie. Ovington
montagneuſe
Roberts ob
qu'à la réſerv
plus haute eſt
qu'on voit la l
une Iſle, juſc
qu'on a nomm
dans ce dernie
(63), parce q
le plus fertile
par un grand
L'Iſle de S
d'excellens (
& les Vaches
ſe vendent ju
vres & les Po
Singes, qui
Sir Richar
vû nulle par
de toutes les
produiſe de
nomme *Jack*

(55) Voyage
(56) Philips
(57) Dampie
(58) Philips
(59) Robert
(60) *Ubi ſup*
(61) Voyage
(62) Robert
(63) *Ibid.* p.
(64) Dampi

ſuivant *Beckman* (55), eſt d'environ quarante-cinq lieues ; ſa largeur de dix ; & ſon circuit de quatre-vingt-cinq. Philips ne lui donne qu'environ vingt lieues de longueur, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt ; & dix de largeur, Eſt-Nord-Eſt & Oueſt-Sud-Oueſt (56). Elle eſt éloignée, ſuivant Dampierre, de quatre ou cinq lieues de Mayo, à l'Oueſt ; & ſur le même témoignage c'eſt la principale, la plus fertile & la mieux peuplée des Iſles du Cap-Verd (57), quoiqu'elle ſoit montagneuſe & qu'elle ait quantité de terres ſtériles. Philips dit qu'elle eſt remplie de montagnes hautes & déſertes (58).

Roberts. En divers tems.

A l'égard de l'air, Roberts obſerve que dans les ſaiſons pluvieuſes elle eſt plus mal-ſaine & plus dangéreuſe pour les Etrangers que toutes les autres Iſles. Si l'on excepte *Cachao*, dit-il, la Guinée même n'a pas de lieu plus funeſte à la ſanté que S. Jago. Il compare cette Iſle aux Pays où la peſte fait ſes ravages (59).

Qualités de l'air & du terroir.

Suivant Beckman (60), le terroir de S. Jago eſt extrêmement agréable, & produit également ce qu'il y a de plus utile & de plus délicieux pour la vie. Ovington juge néanmoins qu'elle n'eſt pas ſi agréable que Madere, ni ſi montagneuſe ; d'où il conclut qu'elle eſt plus propre aux Plantations (61).

Roberts obſerve que toute la partie Sud-Eſt de l'Iſle eſt une terre plate ; & qu'à la réſerve de Campo de *Terrafal* tout le reſte s'éleve en montagnes. La plus haute eſt celle de *Saint Antonio*, qui eſt vers le centre de l'Iſle. Lorſqu'on voit la haute terre de Terrafal à l'Eſt ou à l'Oueſt, on la prendroit pour une Iſle, juſqu'à ce qu'on ſoit aſſez proche pour appercevoir la terre baſſe, qu'on a nommée *Campo*, (62) & qui joint cette partie à tout le reſte. C'eſt dans ce dernier lieu que les Portugais formerent leur premier établiſſement (63), parce qu'ils le trouverent, non-ſeulement le plus agréable, mais encore le plus fertile & le mieux reglé pour les ſaiſons ; ſans compter qu'il eſt arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux.

Mont ſur Antonio.

L'Iſle de S. Jago ayant beaucoup (64) d'eau fraîche ne peut manquer d'excellens (65) pâturages. Ses Animaux les plus conſidérables ſont les Bœufs & les Vaches, qui ſont en grand nombre, ſuivant Dampierre, quoiqu'ils (66) ſe vendent juſqu'à vingt dollars. Les Chevaux, les Anes, les Mulets, les Chevres & les Porcs (67) n'y ſont pas en moindre abondance. On y trouve des Singes, qui ont le (68) viſage noir & la queue fort longue.

Abondance de pâturages & de beſtiaux.

Sir Richard Hawkins dit qu'on y trouve des Civettes, & qu'il n'a (69) vû nulle part des Singes d'une auſſi belle proportion. Roberts aſſure que de toutes les Iſles du Cap-Verd celle de S. Jago eſt la ſeule qui (70) produiſe des Singes, & qu'elle en a dans toutes les parties. Philips les nomme *Jackanapes*. Il rend témoignage qu'ils multiplient dans les (71)

(55) Voyage à Borneo, p. 9.
(56) Philips, *ubi ſup.*
(57) Dampierre, Vol. I. p. 76.
(58) Philips, *ubi ſup.*
(59) Roberts, p. 335.
(60) *Ubi ſup.* p. 12.
(61) Voyage à Surate, p. 40.
(62) Roberts, p. 409.
(63) *Ibid.* p. 403.
(64) Dampierre dit que l'eau eſt bonne à S. Jago, mais difficile à tranſporter, & que le bois y eſt rare & cher, p. 3. Vol. IV.
(65) Roberts, p. 404.
(66) Dampierre, Vol. III. p. 25.
(67) Voyage à la Mer du Sud, p. 31.
(68) Page 411.
(69) Voyage en Afrique, &c. p. 183.
(70) Voyage à Borneo, p. 13.
(71) Obſervations ſur divers Voyages aux Indes, p. 7.

ROBERTS. En divers tems.

montagnes, où il en a vû un fort grand nombre. Beckman parle d'une abondance (72) extrême de Bœufs, de Porcs, & de Chevres. Mais, ſuivant Cornwal, (73) les Chevres y ſont fort maigres. Philips aſſure qu'il en a vû des troupeaux de cinq cens, qui s'avançoient ſur la Côte vers (74) ſon Vaiſſeau.

Oiſeaux de diverſes couleurs.

Entre les volatiles de S. Jago, Dampierre nomme les Parakiſes, les (75) Perroquets, les Pigeons, les Tourterelles, les Herons, les Faucons, l'Oiſeau qui vit de Crabbes, les *Galdens*, qui ſont plus grands, mais de la même eſpece, les Corlues, &c; mais ſur-tout des Coqs & des Poules, privés & ſauvages. Roberts dit qu'on y trouve des Oiſeaux de toutes les eſpeces, ſurtout des Poules de Guinée ou des Pintades, des Pans; & des Poules domeſtiques, qui vont le matin, en troupes, chercher leur nourriture dans les montagnes, d'où elles reviennent (76) le ſoir aux lieux habités, comme les Pigeons en Europe. Cornwall ajoûte (77) que S. Jago a des Poules d'Inde. Beckman y joint des Oyes & des Canards, avec cette circonſtance remarquable (78), que la plûpart des Oiſeaux de l'Iſle ont les os auſſi noirs que le Jais, & la peau de la même couleur que celle des Negres, quoique la chair en ſoit auſſi blanche que celle des Oiſeaux de l'Europe, & ne ſoit pas moins bonne. Philips dit en général que la volaille de S. Jago eſt (79) d'une bonté médiocre.

Proprieté des oiſeaux de Saint-Jago.

Cette Iſle porte en abondance, du maïz, du bled de Guinée, des plantains, des bananes & des courges (80), des oranges, des limons, des tamarins, des pommes de pin, des melons d'eau. La noix de coco, la guave, & la cane de ſucre n'y croiſſent pas moins abondamment. On fait peu de ſucre dans l'Iſle, & l'on s'y contente de la molaſſe. La vigne n'y croît pas mal, & l'Auteur eſt perſuadé qu'avec un peu de culture on feroit de fort bon vin, ſi le Roi de Portugal ne s'y oppoſoit par (81) des raiſons d'Etat. Ovington dit qu'il y a peu de vignes à S. Jago, & que le vin qu'on y boit vient (82) de Madere. Dapper prétend qu'il vient de Liſbone. Le même Auteur met le cedre entre les arbres de l'Iſle, & nous apprend que les herbes & toutes les plantes de l'Europe y croiſſent fort bien, mais qu'elles demandent d'être renouvellées tous les ans.

Vignes de Saint-Jago.

Cotton.

Le cotton y croît auſſi, & reçoit plus de culture que dans les autres Iſles, puiſque Dampierre aſſure que les Habitans en recueillent aſſez pour ſe faire des habits & pour en faire paſſer une grande (83) quantité au Bréſil. Le Capitaine Cornwall parle de l'abondance de (84) leur coton, & de leurs proviſions; mais il ravalle beaucoup leur ſucre. Entre leurs fruits, Dampierre

Deux fruits eſtimés: la couſtarde, ſorte de pomme.

releve

(72) Voyage en Afrique, &c. p. 187.
(73) Obſervations, &c. p. 7.
(74) Philips, *ubi ſup.* p. 184.
(75) Dampierre, Vol. III. p. 25. Hawkins dit que ce ſont des Perroquets gris, p. 31.
(76) Roberts, p. 404.
(77) Voyage à Borneo, p. 13.
(78) Dampierre, Vol. III. p. 23.
(79) *Ubi ſup.* p. 187.
(80) Ovington dit que les Bananes de S. Jago ſont meilleures que celles de Madere, pag. 49. Dampierre ajoûte des Dattes. Philips met les Oranges au-deſſus de celles du Portugal. Elles s'y donnent preſque pour rien.
(81) Roberts, p. 404.
(82) Dampierre prétend qu'ils ont du vin de leur cru, mais qu'ils le negligent, parce qu'ils en reçoivent des Vaiſſeaux de l'Europe, & que d'ailleurs ils en boivent fort peu. Volume III. p. 23.
(83) Voyage à Surate, p. 40.
(84) Obſervations ſur divers Voyages, pag. 7.

releve une ſorte de pomme que les Anglois ont (85) nommée *Couſtarde* (cuſtard apple), de la groſſeur d'une grenade & preſque de la même couleur. Sa peau tient le milieu, pour la ſubſtance & l'épaiſſeur, entre celle de la grenade & celle de l'orange de Seville; plus ſouple que celle-ci, & plus caſſante que la premiere. Ce qui la rend fort remarquable, c'eſt qu'elle eſt toute environnée de petits nœuds comme d'autant de clous. La chair en eſt blanche, tendre, douce & agréable, avec la couleur & le goût ſi ſemblable à la couſtarde Angloiſe, que c'eſt ce qui lui en a fait donner le nom. A la place de pepins, elle a quelques petits noyaux ou de petites glandes. L'arbre qui la porte eſt de la grandeur d'un coignaſſier, avec des branches fort minces, mais longues & en grand nombre. Le fruit croît à l'extrêmité, & pend par ſon propre poids au bout d'une queue de neuf ou dix pouces de long. Le plus grand arbre ne porte pas plus de vingt ou trente pommes (86). Dampierre a vû le même fruit dans toutes les parties de l'Amérique, Iſles & Continent. Il ne le repréſente pas moins commun aux Indes Orientales. On trouve auſſi dans toutes ces Contrées, ſuivant le même Auteur, le *Papa*, qui eſt un fruit de la groſſeur du Melon muſcat, creux de même, avec autant de reſſemblance, au-dedans & au-dehors, pour la forme & la couleur. Seulement il porte au centre une poignée de graine noirâtre, de la groſſeur d'un grain de bled, d'un goût preſqu'auſſi chaud que celui du poivre. Le fruit eſt fort agréable dans ſa maturité; mais il n'a pas la moindre ſaveur avant ce temps-là. On le fait cuire alors avec la viande, comme les navets; & les Européens mêmes en mangent volontiers.

ROBERTS. En divers tems.

Le papa.

L'arbre qui porte le Papa a dix ou douze pieds de hauteur, ſon tronc, près de la terre, n'a pas moins d'un pied & demi ou deux pieds de diametre. Mais il s'éleve en diminuant juſqu'au ſommet. Il eſt entiérement ſans branches. Ses feuilles qui ſont fort grandes, ſortent immédiatement du tronc, au bout d'une tige, qui augmente en longueur à meſure que la feuille eſt plus éloignée de la cime de l'arbre. Leur forme eſt ronde & dentelée. Elles commencent à ſortir ſix ou ſept pieds au-deſſus de la terre, & elles deviennent plus épaiſſes en montant vers le ſommet, elles ſont très-larges, & ſerrées contre le tronc. Le fruit croît entr'elles, avec d'autant plus d'abondance qu'elles ont plus d'épaiſſeur; de ſorte qu'à la cime il eſt en ſi grand nombre que l'un tient à l'autre; mais ſa groſſeur alors ne ſurpaſſe pas celle des Navets communs. Ce qu'on a dit d'abord ne regarde que le fruit d'en bas, qui croît entre des (87) feuilles moins épaiſſes.

Dampierre dit que le Poiſſon eſt le même à S. Jago qu'à May & dans (87) les autres Iſles. Philips ſe vante d'en avoir pris en grand nombre & d'excellent dans la Baye. Ses hameçons n'étoient pas oiſifs un moment; & lorſqu'il eut employé le filet, ſa pêche ſe trouva ſi abondante, que (88) ſes gens ne pouvant la manger en ſalerent une grande partie.

Poiſſons de S. Jago.

De tous les Voyageurs qui ont écrit ſur les Iſles du Cap-Verd, Roberts eſt le ſeul qui ait parlé des productions ſouterraines de S. Jago. Il en remarque deux principales. L'une qui s'y trouve en abondance eſt la Marcaſſite que

Foſſiles.

Marcaſſite, nommé *Beurre d'or.*

(85) Dampierre, Vol. III. p. 24. A la Jamaique on l'appelle *Sweet Sep.*

(86) *Ibid.* Vol. III. p. 25.

(87) *Ibidem.*

(88) Voyage en Afrique & à la Barbade, p. 187.

ROBERTS. En divers tems.

les Portugais nomment *Beurre-d'or*. Il eſt généralement opaque, quoiqu'il s'en trouve d'un peu tranſparent. A l'ombre, ſa couleur eſt un bleu foncé : mais au Soleil, il a la vraie couleur de l'or. L'Auteur apprit de quelques perſonnes intelligentes, qui avoient réſidé long-tems dans différens Cantons du Breſil & qui avoient été mêlées dans les entrepriſes des mines, qu'il y a une mine d'or où l'on trouve une grande quantité de ce *Beurre-d'or*. Les mêmes perſonnes aſſurerent Roberts que la peinture qu'on fait avec cette Marcaſſite eſt auſſi brillante que la véritable dorure. Le ſecond Foſſile eſt une pierre rouge, ou une eſpece d'ocre fort curieux, qui ſe trouve ſur une montagne du côté du Nord. Elle eſt de la nature de la craye d'Angleterre, mais plus molle, & toujours un peu plus peſante que ſa poudre, qui a l'odeur de la plus belle Farine. Elle s'étend dans la terre par différentes veines ; & quoiqu'à la ſurface elle paroiſſe ſemblable au roc ordinaire, elle change à meſure qu'elle s'en éloigne, juſqu'à prendre entiérement la couleur du ſouffre. La couche qui ſuccede eſt d'un jaune clair ; & celle qui ſuit, eſt couleur de chair. Après celle-ci, on en trouve une où le rouge prévaut. Enfin la derniere eſt d'un rouge foncé, mais vif & brillant (89).

Sorte d'ocre, & ſes différences.

Pierre lumineuſe.

Roberts vit à Terrafal une pierre de roc (90) d'un jaune gris fort lumineux, mêlé de paillettes brillantes, qui reluiſoit au Soleil comme le criſtal. Il n'explique pas ici ſes conjectures.

Priviléges de S. Jago & de ſes Habitans.

L'Iſle de S. Jago a le privilege d'être comme la Douane Portugaiſe, pour tous les Vaiſſeaux de cette Nation qui vont commercer au Nord de Sierra Leona juſqu'en Guinée. Cet avantage, joint à la commodité de ſa ſituation pour le commerce, y avoit conduit quantité de Marchands, qui faiſoient fleurir une Manufacture de *Barrafouls ;* mais leur entrepriſe ayant décliné par les raiſons (91) qu'on a déja fait remarquer, la plûpart ont pris le parti de retourner à Liſbone, ou de s'établir dans d'autres Colonies. Cependant l'Iſle en a conſervé pluſieurs, & cette occaſion lui a procuré un grand nombre d'autres Habitans qui ont fort bien ſervi à la peupler. La Cour de Portugal, pour les encourager par ſes bienfaits, n'a pas fait difficulté de leur accorder la proprieté des terres à perpétuité, ſans ſe réſerver (92) aucune rente ni la moindre eſpece de taxe. L'Iſle de Saint Philippe eſt la ſeule, qui jouiſſe de cette faveur avec S. Jago. Cependant une diſtinction de cette nature n'a point été capable d'y attacher long-tems les Portugais. Quoique les terres leur appartiennent, ils en laiſſent l'uſage aux Negres, pour aller jouir du revenu dans leur Patrie. Il y avoit ſi peu de Blancs à S. Jago lorſque Roberts y paſſa (93), qu'il n'en compta pas plus de trois pour quarante Negres.

Il s'y trouve peu de Blancs.

Leur origine.

Dampierre aſſure que les premiers Habitans de S. Jago furent des Portugais bannis pour vol, pour meurtre, & pour d'autres crimes de la (94) même infamie. Le Capitaine Cornwall les traite (95) de Malfaiteurs tranſportés, qui s'étant mêlés avec la race de leurs Colonies de Guinée, n'ont conſervé

(89) Il en avoit pris des eſſais, qu'il perdit à S. Nicolas avec ſa Barque. p. 312.
(90) Roberts, p. 414.
(91) Voyez ci-deſſus la Deſcription générale.
(92) Roberts, p. 403.
(93) *Ibid.* p. 404.
(94) Dampierre, Vol. IV. p. 4.
(95) Obſervations, &c. p. 6.

qu'une reſſemblance imparfaite de figure & de langage avec les Portugais de l'Europe, quoique leur ambition continuelle ſoit de n'en être pas diſtingués. Ils ſont devenus vrais Mulâtres, de haute taille, mais mal proportionnés ; ſur-tout les femmes, qui ont les levres groſſes, le nez plat, & les inclinations auſſi déreglées que leur viſage eſt difforme. Si l'on excepte le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentilshommes, & les Religieux (96), qui ſont envoyés de Liſbone, tout le reſte eſt de la même couleur & de la même difformité. Le Capitaine Beckman ajoûte à cette peinture, qu'ils ſont pauvres, pareſſeux, portés au larcin, Catholiques de nom, mais la plûpart d'une ignorance & d'une ſtupidité qui leur fait ignorer juſqu'aux premiers (97) principes de leur Religion. Cependant il faut obſerver que Beckman n'ayant tiré ce portrait général des Habitans de l'Iſle, que d'après ceux de Praya, on y doit mettre quelque exception, ſur-tout pour l'article du vol ; car Dampierre qui reconnoit ce vice dans les Habitans de Praya, rend un meilleur témoignage à ceux de S. Jago. Ils ne ſont gueres moins pauvres, dit-il, parce qu'ils ont peu de commerce ; mais la préſence d'un Gouverneur Portugais les contient (98) dans l'ordre.

Roberts. En divers tems.

Leurs qualités.

L'Evêque & les Chanoines doivent être Portugais de naiſſance ; mais pour le ſervice des autres Iſles, & pour les fonctions ſubalternes de celle même de S. Jago, on admet les Mulâtres & les Negres aux dégrés eccléſiaſtiques. Ceux qui ſe préſentent pour le ſacerdoce reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité ; & ſi l'on ne parvient pas à les rendre fort ſçavans, on s'efforce du moins de leur inſpirer du reſpect pour leur état & du zele pour les fonctions de leur miniſtere. Philips fait entendre (99) que les plus ignorans & les plus déreglés ne ſont pas toujours les Negres. Si les ſociétés eccléſiaſtiques du Portugal ont quelque Sujet ſcandaleux dont elles veulent ſe défaire, c'eſt à S. Jago qu'elles trouvent le moyen de l'envoyer ; & l'on ſe figure aiſément que dans un lieu où la diſcipline eſt moins ſevere qu'à Liſbone, il n'arrive guéres d'amandement pour les vices. Cependant il s'y trouve, ſuivant le témoignage de Roberts (1), des Eccléſiaſtiques vertueux, qui font honneur à leur profeſſion.

Eccléſiaſtiques de S. Jago.

Le même Voyageur ayant fait deux fois le tour de l'Iſle & viſité tous les Ports, nous en a laiſſé deux Relations ; l'une dans le Journal de ſon voyage, l'autre dans ſa Deſcription particuliere de toutes les Iſles. Elles doivent trouver place ici ſucceſſivement, parce que l'une ſert à jetter du jour ſur l'autre, & que les moindres différences ſont importantes pour la Géographie.

(2) De *Furno* ou *Fuerno*, à l'Eſt de Saint Philippe, Roberts traverſa le Canal & ſe rendit à *Rivera das Bharkas*, Baye de l'Iſle de S. Jago. Là, il prit la réſolution de gagner la pointe Nord de l'Iſle, pour paſſer dans l'Iſle de May ; & quoiqu'en apparence cette route fût la plus longue, il ſçavoit au fond qu'elle eſt la plus courte. Il fit donc voile vers la riviere de *Prata* ou *Plata*, & de-là à Terrafal ; enſuite à *Porto Faciendo*, & à *Porto Signor Georges*, ſans mettre ordinairement d'autre intervalle dans ſa courſe que celui des marées. C'eſt l'unique moyen par lequel il ſupplée à l'omiſſion des diſtances.

Ports de l'Iſle de S. Jago.

(96) Dampierre, Vol. III. p. 23.
(97) Voyage à Borneo, p. 12.
(98) Dampierre, *ubi ſup.*
(99) Voyage de Philips en Guinée, p. 188.
(1) Roberts, p. 405. & ſuiv.
(2) Roberts, p. 306. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems.

La Baye Porto Signore Georges, qui eſt ici la ſeule qu'il décrive, eſt petite, & cachée par quantité de rocs de différentes grandeurs, dont le plus grand néanmoins n'eſt pas plus long que d'un jet de pierre, la plûpart élevés au-deſſus de l'eau. Ils s'étendent à la diſtance d'une demie-lieue du rivage, & rendent l'accès de la Baye fort difficile : mais lorſqu'on y eſt entré, c'eſt un lieu auſſi ſûr qu'agréable, où l'on eſt à couvert de toutes ſortes de vents, & ſi bien enfermé qu'on n'apperçoit pas même la mer. Le fond eſt d'un ſable limoneux, depuis cinq juſqu'à trois braſſes.

Bighude.

De-là, Roberts s'étant avancé dans la matinée juſqu'à *Bighude*, qui fait la pointe Nord-Eſt de S. Jago, quitta la Côte à midi avec un vent Nord-Eſt, & découvrit, vers trois heures, le Mont Pinoſe dans l'Iſle de May. De Kalyete dans la même Iſle, il revint à Saint Jago, où il tomba dans une grande & belle Baye au Sud, à laquelle il donna le nom de *Porto ſine Noma*. Il y mouilla, dans la partie du Nord, ſous la haute terre. Ayant enſuite ſondé une petite crique ſabloneuſe, il y trouva tant d'eau qu'il ne ſentit le fond que fort près du rivage ; ce qui devoit lui paroître d'autant moins ſurprenant, qu'il n'avoit pour ſonde qu'une pierre, au bout d'une ligne qui lui ſervoit à la pêche. Quoiqu'il eût trouvé toutes les marques d'un excellent fond, la terre eſt ſi haute qu'appréhendant d'être ſurpris par quelque vent de mer qui lui eut fermé la ſortie de la Baye, il remit à la voile pour ſe rendre à *Porto Formoſa* ; & du même vent il gagna enſuite celle de *S. Jago*. De-là il ſe rendit à *Porto Madera*. Mais ne trouvant pas d'Habitans dans cette Baye, il continua de s'avancer vers *Praya Formoſa*, où il toucha ; de-là à *Saint Domingo*, & à *Porto Lobo*, d'où il alla par terre à (3) la Ville, qui en eſt éloignée de vingt milles, du plus mauvais chemin du monde. De Porto Lobo, il ſuivit la Côte, en paſſant à la vûe des Bayes de *Saint Franciſco* & de *Portate* ; & le jour lui manquant pour gagner Kalyete, il mouilla juſqu'au lendemain à *Villa Praya*, d'où il ſe rendit à (4) *Kalyete*. Mais attendant bientôt un vent Sud, il réſolut de gagner la Côte Eſt de l'Iſle, parce que non-ſeulement la navigation eſt plus aiſée avec le vent de Sud ou d'Oueſt, mais que les Rades de cette Côte ſont beaucoup plus ſûres ; car de l'autre côté il n'y en a pas une où l'on puiſſe être en ſûreté, à l'exception de Kalyete Saint Martin ; mais avec ces vents on n'en ſçauroit ſortir, quoiqu'ils ſoient les ſeuls avec leſquels on puiſſe gagner le côté de l'Eſt. Roberts ſe rendit donc de Kalyete à *Porto Praya*.

Porto ſine Noma.

Porto Formoſa.

Porto Madera.

Praya Formoſa.

S. Domingo.

Porto Lobo.

S. Franciſco.

Portate.

Kalyete S. Martin.

Dans ſa Deſcription générale des Iſles du Cap-Verd, il commence par celle de Porto Praya, qui eſt au Sud de l'Iſle de Saint Jago ; & tournant par l'Oueſt, il fait encore une fois le tour de l'Iſle pour revenir au même lieu.

Deſcriptions particulieres.

*Porto Praya* eſt ſitué proprement à la pointe Sud-Oueſt de S. Jago. C'eſt le 1er Port de l'Iſle & le plus célébre. Il offre une perſpective charmante. La Ville & le Fort ſe préſentent au milieu de la Baye, ſur une terre aſſez haute, mais plate, avec une vallée des deux côtés, où les palmiers & les cocotiers forment encore une vûe fort agréable. Le meilleur ancrage eſt au-delà de l'Iſle, dans la partie Nord-Oueſt de la Baye ; quoique dans la partie ouverte on puiſſe

(3) Roberts entend ſans doute la Ville capitale de l'Iſle, qui s'appelle S. Jago, ou Ribeira Grande.

(4) Il y a pluſieurs Kalyetes dans les différentes Iſles.

mouiller auſſi ſur un fond de beau ſable, depuis quinze juſqu'à cinq ou ſix braſſes. L'eau fraîche ne manque pas ſur la Côte (5). ROBERTS. en divers tems.

A deux lieues de Praya, Oueſt-Nord-Oueſt, on trouve *Kalyete S. Martin*, petite crique, qui n'eſt large que de la longueur d'un cable, & qui ne laiſſe pas d'avoir ſeize ou dix-huit pieds d'eau. On peut y demeurer ſûrement à l'ancre pendant toute la ſaiſon des pluies, & l'eau fraîche n'y manque pas non plus. Mais quoique le lieu ſoit ſans danger, on ne le découvriroit pas aiſément ſi (6) l'on ne prenoit un Negre à Porto Praya, pour s'y faire conduire. L'Auteur obſerve ſeulement que malgré tous les avantages de cette petite Baye, c'eſt l'endroit de l'Iſle le plus pernicieux à la ſanté pendant (7) les pluies. De Kalyete à la Ville de Saint Jago ou de Ribeyra grande, on ne compte que quatre milles par terre, d'un chemin aſſez uni, mais fort pierreux. Par mer, cette Ville n'eſt pas à plus d'une lieue du rivage, au Nord-Oueſt de Kalyete. Sa Rade n'a rien d'extraordinaire que la mauvaiſe qualité du fond, qui eſt ſi tranchant qu'on n'y demeure pas long-tems ſans perdre quelque ancre entre les rocs ou ſans y avoir quelque cable endommagé. Cet accident a cauſé la perte de pluſieurs Vaiſſeaux. Auſſi n'y voit-on qu'un petit nombre de Portugais, qui n'y font pas même un long ſéjour. Les Hollandois y relâchoient autrefois pour les rafraîchiſſemens; mais ils ne touchent à préſent qu'à Porto Praya (8). Celle de Kalycte S. Martin. Celle de la Baye de S. Jago.

*Rivera de Plata* eſt une fort longue Baye, d'un fond très-net, depuis douze & quatorze braſſes juſqu'à trois. Elle eſt plus commode auſſi que Porto Praya, pour faire de l'eau, parce que le ruiſſeau coule juſqu'au bord de la mer. On y trouve d'ailleurs toutes ſortes de rafraîchiſſemens, tels que des fruits, des racines, des Oiſeaux, des Chevres, & des Vaches, à meilleur prix qu'à Porto Praya & qu'à la Ville (9). Celle de Rivera de Plata.

*Terrafal* eſt un Port eſtimé, mais il ne fournit aucune proviſion; & quoiqu'on y ſoit fort ſûrement lorſqu'on y eſt entré, l'accès en eſt fort difficile. Terrafal.

On trouve enſuite la Baye de *Porto Faciendo*, qui eſt grande & nette, avec un bon fond, depuis dix juſqu'à quatre braſſes. L'eau fraîche y eſt en abondance; mais comme cette partie de l'Iſle ne conſiſte qu'en pâturages, on ne peut s'y procurer d'autres proviſions que des Vaches & des Chevres, qui y ſont à la vérité moins cheres que dans aucun autre Canton. L'Auteur y obtint un jeune Taureau, d'environ deux ans, pour une vieille chemiſe qui n'auroit pas valu ſix ſous en Angleterre. Porto Faciendo.

Entre cette Baye & Bighude, qui eſt la pointe la plus ſeptentrionale de S. Jago, on trouve pluſieurs autres petites Rades; mais le Pays eſt deſert & ſtérile, la Côte dangéreuſe & parſemée de rocs, dont quelques-uns ſont cachés ſous l'eau. Ceux qui ſe font appercevoir ne ſont pas à plus d'un mille du rivage (10). Quand on a doublé la pointe de Bighude, la Côte tourne au Sud de *Porto ſine Noma*, dont a déja lû la deſcription. La Baye ſuivante eſt celle de *Porto Formoſo*, à laquelle il ne manque rien pour la beauté, ſuivant l'origine de ſon Pointe de Bighude. Porto Formoſo.

(5) Roberts, p. 409.
(6) *Ibid.* p. 410.
(7) *Ibid.* p. 340.
(8) *Ibid.* p. 410.
(9) *Ibid.* p. 410. & ſuiv. En 1593, lorſque le Chevalier Hawkins étoit à S. Jago, il y avoit dans l'Iſle, une Cité, dit-il, & deux Villes. *Voyage à la Mer du Sud*, p. 29.
(10) Roberts, p. 413.

ROBERTS. En divers tems.

nom. Vers la pointe, un petit Bâtiment peut être à couvert de toutes sortes de vents. Mais, sans expliquer ce qui lui manque, l'Auteur déclare qu'elle n'est pas favorable au commerce.

Baye & Ville de S. Jago.

La Baye de S. Jago est aisément reconnue par l'Eglise de la Ville, dont les murs sont blancs, & le toît de tuiles fort rouges. La Ville est située au milieu de la Baye, sur un terrain qui s'éleve ; avec deux Vallées, l'une au Sud & l'autre au Nord, toutes deux fort bien plantées de cocotiers & de palmiers. Le fond de la Baye est d'un beau sable. L'ancrage y est sûr, depuis dix brasses jusqu'à douze. Un peu au Nord de l'Eglise, la mer est ordinairement fort agitée au long du rivage. C'est d'ailleurs un des Cantons de l'Isle où toutes les commodités qu'elle produit se trouvent avec plus d'abondance.

Porto Madera.

Au Sud quart-Sud-Est de cette Baye, on rencontre, à deux ou trois milles, celle de Porto Madera, dont l'entrée n'a pas plus d'un jet de pierre de largeur, entre deux pointes de rocs fort escarpées, où la profondeur de l'eau est depuis neuf jusqu'à six brasses. Après avoir passé la pointe Nord, on tombe sur quatre brasses & trois brasses & demie ; mais on y est à couvert de tous les vents. On n'y conserve pas même la vûe de la mer. Un cable de trois pouces y tient ferme à l'ancre un Bâtiment de trois cens tonneaux. Le fond est de sable mêlé de claie ; mais, plus haut, il est de limon fort doux. Enfin le Port est excellent quand on y est entré, & l'accès n'en est pas difficile : mais il n'est pas aisé de l'appercevoir, parce qu'une pointe cache tellement l'autre, qu'on ne découvre l'ouverture qu'après l'avoir passée. Elle n'a d'ailleurs rien de remarquable. Ainsi la seule ressource pour ne pas s'y tromper, c'est de prendre (11) à S. Jago un Negre qui puisse servir de Guide.

On trouve, après Porto Madera, plusieurs petites Bayes jusqu'à *Porto Lobo* ; mais il n'y en a point qui n'ayent quelque danger pour les Vaisseaux, parce que la Côte est remplie de rocs à fleur d'eau, quoiqu'ils ne s'étendent point à plus d'un mille du rivage.

Porto Lobo.

*Porto Lobo* est un Port des plus sûrs, quand on y est entré. Il est à l'abri de toutes sortes de vents. Mais l'entrée en est fort étroite, & bordée de part & d'autre par une chaîne de rocs abîmés, qui la rendent fort dangereuse pour les Etrangers, s'ils ne sont bien sûrs de leurs Pilotes. L'intérieur de cette Baye a l'apparence d'un lac, par la tranquillité qui y regne continuellement. Son étendue de tous côtés est d'environ trois quarts de mille ; sa profondeur de douze ou quatorze pieds seulement, excepté vers la pointe Nord, où l'on trouve dix-huit ou vingt pieds. Le fond est limoneux jusqu'à l'extrémité du lac, où le limon se change en un fort beau sable. La partie montagneuse de l'Isle de S. Jago se termine un peu au Nord de Porto Lobo ; & si l'on excepte quelques collines, on ne trouve plus que des campagnes plates jusqu'à Porto Praya.

Fin de la partie montagneuse de l'Isle.

San Francisco.

Entre Porto Lobo & Praya, on rencontre la Rade de *San-Francisco*, qui est une petite Baye sabloneuse, avec une vallée plantée de palmiers & de cocotiers. Mais le fond en est fort mauvais, & l'on n'y trouve pas d'eau fraîche. Une lieue au-delà de San-Francisco, on arrive à la petite Baye de *Portate*. C'est une station fort commode pour les petits Bâtimens & les Chaloupes ; mais

(11) Roberts, p. 311. 411. & suiv.

inacceſſible pour les grands Vaiſſeaux, à cauſe d'un roc abîmé qui en fait tout le danger. La Rade ſuivante eſt celle de *Porto Praya*, qu'on a déja décrite.

Roberts. En divers tems.

On ne s'accorde pas bien ſur la ſituation & le nombre des Villes de S. Jago. Hawkins (12) n'y comptoit qu'une Cité, & deux Villes en 1593. Dampierre (13) ne parle que de deux grandes Villes, & de quelques Villages fort bien peuplés. Roberts compte quatre Villes, & les nomme, Saint *Jago*, Saint *Domingo*, Saint *Domingo Abacace*, & *Villa de Praya*. Il y joint une Cité, qu'il appelle *Cidada de Rebeyra grande*, en faiſant entendre clairement que c'eſt la Capitale de l'Iſle. Cependant tous les autres Voyageurs donnent indifféremment à la Capitale le nom de Ribeyra grande & de S. Jago; d'où il faut conclure qu'elle n'a ces deux noms que pour la diſtinguer de l'autre S. Jago, qui eſt dans la partie orientale de l'Iſle, & qui eſt une des quatre Villes de Roberts, avec un Port qu'il a décrit. On ne doit pas faire difficulté de s'en rapporter à lui, puiſqu'ayant vû toutes ces Places, à la réſerve de Saint Domingo, Ville intérieure, dit-il, à douze milles de la Capitale, par les terres; il parle ici ſur le témoignage de ſes propres yeux. C'étoit à S. Jago que le Gouverneur, l'Evêque, & les autres perſonnes de diſtinction faiſoient leur demeure en 1585, lorſque l'Amiral (14) *Drake* attaqua l'Iſle. Il marcha vers cette Ville à la tête de ſix cens Hommes; & les Habitans ayant pris la fuite, il la réduiſit en cendre. Elle avoit déja été ſaccagée en 1582 par *Manuel Peradez* (15), Portugais, qui commandoit une Flotte Françoiſe.

S. Jago brûlée par l'Amiral Drake;

Saccagée par une Flotte Françoiſe.

La Ville de S. Jago, ou de *Ribeyra grande*, eſt ſituée à trois lieues de Praya, vers l'Oueſt. Dampierre la place dans la partie Sud-Oueſt de l'Iſle, à quinze (16) dégrés de latitude du Nord; mais Cornwal prétend avoir obſervé qu'elle eſt à quinze dégrés (17) cinq minutes. Cette Ville, ſuivant le premier de ces deux Voyageurs, eſt appuyée contre deux montagnes, entre leſquelles on découvre une belle vallée, qui ſe rétrecit beaucoup en s'éloignant de la mer. (18) Le même Ecrivain donne le Plan de la Ville & de la Baye.

Différentes deſcriptions de cette Ville.

D'un autre côté, l'Auteur des voyages de Drake (19) raconte qu'en 1585, lorſque ſon Heros prit cette Ville, elle étoit de forme triangulaire, & ſituée dans une Vallée fort étroite entre deux montagnes, l'une à l'Eſt, l'autre à l'Oueſt, qui ſembloient pancher ſur elle, & ſur leſquelles on avoit fait différentes fortifications pour la ſûreté de la Place. Il ajoûte qu'elle étoit environnée d'un mur, & baignée par la mer, du côté du Sud, avec un Fort ſur le rivage. Il y avoit cinquante piéces de canon dans la Ville & dans les Forts. La vallée étoit diviſée par un petit ruiſſeau d'eau douce, qui formoit aſſez près du rivage un étang, où les Vaiſſeaux pouvoient aiſément faire leur proviſion. A l'extrémité de la Ville, du côté du Nord, la vallée s'ouvroit aſſez pour former quantité de vergers & de Jardins qui étoient remplis d'orangers, de citro-

(12) Voyage à la Mer du Sud, p. 29.
(13) Deſcription de la Guinée, p. 538.
(14) Voyez le Livre intitulé, *le Heros Anglois*, ou *Drake reſſuſcité*, p. 129.
(15) Hawkins, *ubi ſup.* p. 27.
(16) Dampierre, Vol. III. p. 22.
(17) Cornwall, *ubi ſup.* p. 6.
(18) Dampierre, *ubi ſup.*
(19) Le Héros Anglois, p. 128.

ROBERTS. En divers tems.

niers, de cannes de ſucre & de diverſes ſortes d'arbres & de fruits. On ne peut concilier ces deux deſcriptions qu'en ſuppoſant que la Ville a changé de place & de forme en ſe relevant de ſes ruines.

Dans le voyage du Chevalier Antoine Sherley à S. Jago & aux Indes occidentales, en 1569, on trouve la Deſcription (20) ſuivante. » S. Jago » eſt ſituée entre deux montages fort roides, & commandée par trois excel- » lens Forts. Le principal eſt placé au ſommet de la montagne qui eſt à l'Eſt, » & pend en quelque ſorte ſur la Ville; de ſorte qu'elle n'a point une rue » où l'on puiſſe être à couvert du mouſquet. Les deux autres Forts ſont ſur » le rivage : mais ils commandent tous trois & la Ville & la Rade. On ne » peut gagner le ſommet des deux montagnes que par un petit ſentier, où il » ne peut paſſer qu'un Homme à la fois. La mer vient battre le front de la » Ville.

A l'égard du ruiſſeau, Dampierre obſerve (21) qu'il y a dans la vallée, du côté de la mer, une rue au long de laquelle paſſe un filet d'eau, qui va ſe décharger dans un bel étang, ou dans une petite Baye ſabloneuſe, ordinairement fort tranquille; de ſorte que les Vaiſſeaux peuvent s'en approcher ſans péril & faire aiſément leur proviſion d'eau. Le Capitaine Philips donne une autre (22) deſcription du même ruiſſeau. Il paſſe, dit-il, au travers de la Ville, un petit ruiſſeau, large de douze ou quinze pieds, & d'un pied de profondeur, qui en ſort ſous le pied du mur; & qui va ſe rendre dans la mer, après avoir arroſé un beau verger, planté de cocotiers & d'orangers.

Dapper (23) dit plus ſimplement que la riviere de S. Jago prend ſa ſource à deux milles de la Ville, & ſe décharge dans la mer par une embouchure, qui peut avoir une portée d'arc de largeur.

Dampierre donne à la Ville (24) deux ou trois cens maiſons, toutes bâties de pierres brutes; avec un Couvent & une Egliſe. Philips ne fait pas monter le nombre des (25) maiſons au-delà de deux cens; mais il compte deux Couvents, l'un d'hommes, & l'autre de filles, avec une grande (26) Egliſe près du Château. Cette Egliſe eſt apparemment la Cathédrale, que Roberts nous repréſente comme un fort bel Edifice. Il nomme un Couvent de Cordeliers, en faiſant remarquer, qu'ils ſont preſque les ſeuls dans l'Iſle qui mangent du pain frais, parce qu'ils reçoivent tous les ans de Liſbone une proviſion de farine. Ils ont un des plus beaux Jardins du monde, & rempli des meilleurs fruits. Un petit bras de la riviere, qu'ils ont eu la permiſſion de détourner, leur fournit continuellement de l'eau pour la fraicheur de leurs parterres & pour les commodités de leur maiſon. Après l'Egliſe Cathédrale, il n'y a pas d'Edifice dans la Ville & au-dehors, qui approche (27) de la beauté de leur Couvent. La Maiſon du Gouverneur eſt dans un lieu élevé, d'où il a tellement la vûe de toutes les autres, que leur ſommet eſt de niveau avec les fondemens de la ſienne. S'il faut juger de tous ces Bâtimens par la deſcription que le Docteur Fryer nous fait de ceux (28) qu'il a vûs, ils n'ont qu'un

(20) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 599.
(21) Dampierre, Vol. III. p. 22.
(22) Philips, *ubi ſup.* p. 187.
(23) Voyages de Fryer, p. 7.
(24) Voyage de Durret à Lima, p. 85.
(25) Dampierre, Vol. III. p. 22.
(26) Barbot donne cinq cens maiſons à la Ville. Voyez la Deſcription de la Guinée, p. 538.
(27) Roberts, *ubi ſup.*
(28) Fryer, *ubi ſup.* p. 8.

étage;

étage ; ils ſont couverts de branches & des feuilles de cocotiers ; les fenêtres ſont de bois, & les murs de pierres, liées avec de la vaſe. Leur grandeur, dit-il, n'eſt que d'environ quatre aunes, dont la moitié eſt occupée par la porte. L'ameublement répond à la grandeur & à la forme.

ROBERTS. En divers tems.

Il ne paroît pas que les fortifications de la Ville ayant été fort augmentées, depuis le tems de l'Amiral Drake & du Chevalier Sherley. Dampierre obſerve que près du lieu où l'on débarque, on voit preſqu'au niveau de la mer, un petit Fort, où la garde ſe fait ſoigneuſement. Au ſommet de la montagne, il y a un autre Fort, qui doit être plus grand, ſi l'on en juge par le mur qu'on apperçoit de la Rade. Il n'eſt pas ſans artillerie ; mais l'Auteur ne put ſçavoir le nombre des pieces (*) ni de quel uſage peut être cette Forteresſe. Philips aſſure qu'elle contient douze canons ; qu'elle eſt ſituée à l'Eſt de la Ville, & qu'elle (**) ſe préſente fort bien du côté de la mer. Il eut le tems d'obſerver la garniſon. Cependant, ſans nous apprendre ſi elle étoit nombreuſe, il ne parle que de ſept ou huit petites maiſons, prêtes à tomber, & d'une Egliſe qui eſt proche du Corps-de-garde. Sur le bord de la montagne, il remarqua un parapet, muni de ſix petits canons de fer, en ſi mauvais état (29) qu'ils ne ſe ſoutenoient pas ſur leurs affuts. Près du rivage, on apperçoit ſix autres petites piéces, qui ſont bracquées vers le Port, & qui ſaluerent le Vaiſſeau ſur lequel le Docteur Fryer alloit aux Indes orientales. A peu de diſtance de cette batterie, on voit un Corps-de-garde qui fait face à la terre, & d'où l'on obſerve les (30) Vaiſſeaux qui s'approchent du Port.

Fortifications de la Ville.

Le même Auteur ajoûte qu'aux environs de la Ville, le Pays eſt montagneux & rempli de rocs ; mais que plus loin dans les terres il eſt fort agréable, bien arroſé, & fourni de toutes les commodités néceſſaires à la vie (31).

Il ne ſera point inutile de joindre à la Deſcription de Roberts, les remarques de quelques autres Ecrivains ſur la Baye ou le Port de S. Jago.

Obſervations ſur la Baye de S. Jago.

Le Docteur Fryer dit que ſa forme eſt un demi-cercle d'environ quatre milles d'étendue ; que ſa pointe la plus avancée (32) regarde le Sud-Oueſt, demi-Oueſt ; & l'autre, l'Eſt quart-Sud-Eſt, & Sud ; que le fond eſt couvert de corail de toutes les eſpeces ; le rivage (33) ſabloneux, & commode pour le débarquement. Le Capinaine Philips dit que la Baye de S. Jago eſt plus petite & plus expoſée que celle de Praya, & que (34) le fond eſt pierreux & fort mauvais. Dampierre déclare que c'eſt la plus mauvaiſe Rade où il ſoit jamais entré. Il n'y a pas, dit-il, d'ancrage ſûr, pour plus de trois Vaiſſeaux à la fois ; encore doivent-ils être fort près l'un de l'autre. Un Bâtiment Anglois, commandé par le Capitaine Barefoot, qui vint y mouiller dans le même tems, perdit bientôt deux de ſes ancres ; & l'Auteur même (35) en perdit une. L'Iſle de Fuego s'apperçoit clairement de la Baye de S. Jago, dont elle n'eſt éloignée que de ſept ou huit lieues. Pendant la nuit, on (36)

(*) Dampierre, Vol. III. p. 22. On a déja vû que le Fort commande le Port & la Ville.
(**) Vol. I. p. 76.
(29) *Ibid.* p. 187.
(30) Fryer, p. 8.
(31) *Ibid.* p 7. & ſuiv.
(32) *Ibid.* p. 9.
(33) Il a donné un Plan de la Baye, & de la Côte à l'Oueſt.
(34) *Ibid.* p. 6.
(35) Voyage en Guinée, p. 187.
(36) Cela s'accorde avec la Deſcription de Roberts.

ROBERTS. En divers tems.

voit des flammes qui s'élevent du ſommet de ſa montagne, & de la fumée pendant le jour (37).

Contrainte des Habitans de l'Iſle.

Philips remarque qu'on appréhende ſi fort, à S. Jago, qu'il ne s'échappe quelque Habitant ſur les Vaiſſeaux Etrangers, qu'on ne ſouffre aucune Barque dans l'Iſle. Il n'en vit pas (38) une à S. Jago ni à Praya. On fait même la garde (39) dans cette vûe, tandis qu'il s'y trouve quelque Bâtiment. L'Auteur raconte à cette occaſion qu'un vieil Officier Flamand, qui commandoit dans le Château, ſouhaitoit beaucoup de partir avec lui; mais qu'il n'eut pas la hardieſſe de tenter cette entrepriſe.

Autre nom de S. Jago.

Cap Tubarao.

Dapper appelle le Port de S. Jago. *Porto Reibeira Corea*, & le place au Nord-Oueſt de *Cabo Tubarao*. Ce Cap eſt apparemment la pointe Eſt de la Praye. Le *Pilote Anglois* dit que le Cap *Tubarao* eſt au Sud-Oueſt de Praya, & le Port *Reibeira* à l'Oueſt de cette pointe.

Suivant le Capitaine *Philips*, la plus grande partie de Habitans de la Ville eſt compoſée de Portugais; mais dans le reſte de l'Iſle, le (40) nombre des Negres l'emporte de vingt pour un. *Fryer* dit que les Naturels du Pays ſont d'un beau noir; qu'ils ont les cheveux friſés; qu'ils ſont de belle taille; mais ſi voleurs & ſi effrontés qu'ils regardent un Etranger en face tandis qu'ils coupent quelque morceau de ſon habit ou qu'ils lui prennent ſa bourſe. Leur habillement, comme leur langage, eſt une mauvaiſe imitation des Portugais. Celui qui peut ſe procurer un vieux chapeau garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes blanches, & des hautes-chauſſes, avec une longue épée, quoique ſans bas & ſans ſouliers, marche d'un air fier, en ſe contemplant, & ne ſe donneroit pas pour le premier Seigneur de Portugal (41).

Habits & caractere des Habitans.

Les femmes ne ſont pas ſi bien faites que les hommes. Elles ont les lévres plus groſſes, le corps plus épais avec une taille plus courte, les mamelles pendantes, & les mains fort larges. Leur habillement conſiſte dans un pagne, ou une piéce d'étoffe dont elles ſont enveloppées depuis la ceinture juſqu'en bas. Le reſte du corps eſt nud, ſans excepter les pieds. Cependant les plus diſtinguées (42) portent des colliers & des bracelets, avec de fauſſes pierreries aux oreilles. Elles ont une ſorte de voile qui leur tombe depuis la tête juſqu'aux genoux, avec un corſet & des manches pendantes.

Fete qu'ils donnent aux Etrangers.

Le Docteur Fryer ayant été invité par quelques Habitans, trouva, pour toute galanterie, du tabac à fumer. L'inſtrument qui leur ſert de pipe s'appelle *Hubble buble*. C'eſt un long roſeau, que la fumée rend fort brun, & qui paſſe au travers d'une cocque de coco remplie d'eau. Il s'applique contre une eſpece de fourneau où l'on allume du tabac ſans le hacher; & chacun ſuce la fumée auſſi long-tems qu'il y prend plaiſir. Ce n'eſt pas la bonne chere qu'il faut ſe propoſer chez les Habitans de S Jago, car ils ne boivent que de l'eau, & leurs alimens ſont les fruits de la terre (43).

Gouvernement de l'Iſle.

A l'égard du Gouvernement, on a déja fait remarquer que l'Iſle de

(37) Dampierre, Vol. III. p. 26.
(38) Philips, p. 10.
(39) Dampierre dit qu'ils ſont ſi abſolument ſans Barques, qu'ils ſont obligés d'acheter même leur ſel des Vaiſſeaux étrangers.
(40) Philips, *ubi ſup.* p. 188.
(41) *Ibid.* p. 187.
(42) Fryer, p. 9.
(43) *Ibid.* p. 8.

S. Jago n'a jamais ceſſé d'appartenir au Roi de Portugal. Le Gouverneur qui commande au nom de ce Prince étend ſa Juriſdiction, non-ſeulement ſur toutes les Iſles du Cap-Verd, mais encore ſur tous les Domaines du Portugal dans la haute Guinée (44). ROBERTS. En diverstems.

La Ville de S. Jago eſt un Siége Epiſcopal. L'Evêque, qui eſt Suffragant de Liſbone (45), compte toutes les Iſles du Cap-Verd dans ſon Diocéſe. Il eſt nommé par le Roi, & toujours envoyé du Portugal. Outre le Palais qu'il a dans la Ville, il jouit d'une fort belle maiſon de campagne à trois ou quatre milles dans les terres, qui ſe nomme *Trinidade* (46).

En 1689, le Gouvernement eccléſiaſtique & civil étoit entre les (47) mains de l'Evêque. Mais en 1693, lorſque Philips paſſoit à S. Jago, le Gouverneur étoit un Laïque, qui ſoutenoit ſa dignité avec aſſez d'éclat. Sa maiſon étoit ſpacieuſe, accompagnée d'une belle cour, ornée d'un balcon de fer, d'où la vûe s'étendoit ſur la mer. Il offrit une collation à Philips. Elle conſiſtoit dans une boete de marmelade (48) & du pain blanc, avec une bouteille de vin de Madere. Il refuſa d'aller à bord, parce qu'il étoit arrivé à quelques-uns de ſes Prédeceſſeurs d'être arrêtés par des Pyrates, qui leur avoient fait racheter leur liberté à grand prix, ou qui avoient exigé d'eux des proviſions. Sa naiſſance étoit diſtinguée, & ſes qualités naturelles fort eſtimables. Beckman, qui étoit à S. Jago en 1713, trouva moins de difficulté à perſuader au Gouverneur de ce tems-là de ſe rendre ſur ſon Vaiſſeau, où il le traita fort bien. Mais il en fut mal récompenſé. Ayant accepté un dîner au Château, le jour ſuivant, il ſe trouva ſi malade en retournant à bord, lui & tous les Anglois qui l'avoient accompagné, qu'il eut recours aux contre-poiſons. Mais ſoit qu'il fut déja trop tard, ou que la force du mal l'emportât ſur les remedes, tous les convives eurent des vômiſſemens terribles, avec des convulſions & des tranchées inſuportables. Ils commencerent à ſe rétablir le cinquiéme jour; mais il y en eut deux qui tomberent dans une langueur, dont ils ne furent délivrés que pluſieurs mois après, par la mort. Beckman partit deſeſperé de n'avoir pû ſe vanger d'une ſi noire perfidie (49).

Maiſon du Gouverneur.

Pluſieurs Anglois empoiſonnés dans une collation.

Quoique la Ville de S. Jago ſoit fort pauvre, & qu'elle n'ait preſque aucun commerce, Dampierre obſerve qu'outre les Vaiſſeaux étrangers que le hazard y amene, il y vient tous les ans un ou deux Bâtimens Portugais dans leur route pour le Bréſil. Ils y vendent quelques marchandiſes de l'Europe, & ſe chargent des étoffes de coton qu'ils trouvent dans l'Iſle. Les Marchands de Liſbone y envoyent chaque année un autre Vaiſſeau, qui prend le ſucre, & qui (50) retourne directement en Portugal avec cette cargaiſon. Dampierre trouva dans le Port deux Bâtimens Portugais qui devoient faire voile au Bréſil, & une Pinque Angloiſe qui avoit acheté, dans une autre Iſle, des Anes pour la Barbade (51).

Commerce de S. Jago.

On ne peut acheter la moindre proviſion dans l'Iſle de S. Jago ſans une permiſſion expreſſe du Gouverneur; & le droit de vendre les Beſtiaux appar-

Comment les proviſions s'y vendent.

(44) Dampierre, Vol. III. p. 76.
(45) *Ibid.*
(46) Roberts, p. 404.
(47) Ovington, p. 41. du Voyage de Surate.
(48) Philips, *ubi ſup.* p. 185.
(49) Beckman, dans le Voyage de Borneo, p. 14. & ſuiv.
(50) Dampierre, Vol. III. p. 23.
(51) *Ibid.* p. 21.

ROBERTS. En divers tems.

tient à lui ſeul. Dampierre étant venu de Praya pour ſe procurer des rafraîchiſſemens, le Gouverneur fit publier le ſujet de ſon arrivée par un Crieur public; après quoi il lui fut aiſé de trouver du maïz & de la volaille, en échange pour le ſel qu'il avoit apporté. Mais ce fut du Gouverneur même qu'il achera des Peſtiaux, avec la néceſſité (52) de les payer argent comptant. Philips fut traité de même, avec cette différence qu'étant ſans argent, il ne put obtenir ni Veaux ni Bœufs, & qu'on lui fit beaucoup valoir la permiſſion qu'il obtint de prendre quelques Chevres & quelques Moutons en échange pour du ſel. Mais, dès le lendemain de ſon arrivée, il vit le rivage couvert de Marchands, qui lui préſenterent des oranges, des limons, des cocos (53), des Singes, &c. L'un tenoit une Chevre entre les jambes, l'autre un Porc lié au poignet, celui-ci un Singe ſur ſes genoux, un autre quelques Poules de Guinée entre ſes bras; & les Matelots Anglois s'empreſſant de faire avec eux des échanges pour de vieilles chemiſes, de petites boetes & d'autres meubles, car rien n'eſt inutile à S. Jago, cette ſcene formoit un ſpectacle fort amuſant.

Excellent marché de vieux habits.

Tous les Voyageurs conviennent que rien ne ſe vend ſi bien dans cette Iſle que les vieux habits. Ovington dit que c'eſt la marchandiſe (54) la plus courante, & celle dont la vanité des Habitans n'eſt jamais raſſaſiée. Aux vieux habits Cornwal ajoûte les couteaux & les cizeaux, qui rapportent plus de profit que (55) l'argent comptant. Beckman a vû les Habitans de S. Jago accourir au Port avec leur volaille & ce qu'ils ont de meilleur, diſputer entr'eux la préference pour un couteau de deux ſous, & pleurer de chagrin en le voyant donner à celui dont (56) les Anglois agréoient la marchandiſe. Autrefois ils avoient chez eux un celebre Marché d'Eſclaves, qui étoient tranſportés immédiatement de-là aux Indes occidentales. Mais ce commerce a pris un autre cours.

Situation de la Ville de Praya.

Praya, ou Playa, comme l'appelle Hawkins, ſignifie dans la langue Portugaiſe, greve ou rivage. Le même Auteur dit que la Ville de ce nom eſt à trois lieues de S. Jago, vers l'Eſt, au fond d'une (57) Baye qui ſe nomme auſſi Praya. Beckman place le Port de Praya à quinze dégrés de latitude du Nord, & vingt dégrés trente minutes (58) de longitude, de Londres. Mais Dampierre marque quatorze dégrés cinquante (59) minutes de latitude, & vingt-quatre dégrés quarante-ſept minutes de longitude Oueſt de Londres. C'eſt le premier de ces deux calculs qui paroît le plus exact. Il ne differe de notre Carte, pour la longitude, que de cinquante-cinq minutes; au lieu que celui de Dampierre excede de deux dégrés dix minutes. Praya, ſuivant le témoignage de Sherley (60), étoit une fort jolie Ville en 1596, avec un Fort monté de ſix piéces d'artillerie. Mais ce n'eſt à préſent qu'une miſérable habitation. En 1713, Beckman y trouva pour Egliſe un mauvais Bâtiment qui n'avoit que l'apparence d'une grange. Les maiſons étoient ſéparées à beau-

(52) *Ibid.* p. 22.

(53) Le Docteur Fryer obſerve qu'en arrivant à S. Jago il fut ſurpris de la quantité de Singes qu'il ſe vit offrir. On ne lui demandoit qu'un lambeau d'habit, ou quelques aunes de mauvais ruban pour un Singe.

(54) Voyage d'Ovington à Surate, p. 41.

(55) Obſervations ſur divers Voyages, p. 6. & ſuiv.

(56) Voyage à Borneo, p. 13.

(57) Ovington, *ubi ſup.*

(58) Voyez ci-deſſus.

(59) Voy. de Hawkins à la Mer du Sud. p. 27.

(60) Beckman, *ubi ſup.* p. 11.

coup de distance, sans aucune forme de rues. On y voyoit (61) les ruines d'un vieux Château, où il restoit encore sept ou huit canons de fer sans affuts. Philips raconte qu'en 1699, les Soldats du Château de Praya avoient l'air de gens qui meurent de faim. L'Officier qui les commandoit ne paroissoit guéres mieux nourri. C'étoit un vieux (62) Flamand, qui devoit avoir été fort maltraité par la fortune, pour regarder ce poste comme une récompense. Manuel Parades, dont on a déja cité le nom, saccagea la Ville de Praya en 1582, (63) comme celle de S. Jago. L'Amiral Drake (64) la brûla trois ans après; & Sherley (65) la prit en 1596. Elle tomba ensuite, avec toute l'Isle, au pouvoir des François en 1712.

ROBERTS. En divers tems.

Ce qu'elle est aujourd'hui.

Sir Jean Narborough, qui étoit à Porto Praya en 1659, dit que ce n'est pas proprement un Port, mais seulement une fort belle Baye, dont la forme est ronde, avec des montagnes fort roides du côté de l'Est. Il ajoûte qu'au fond de la Baye il y a une autre montagne, où le Château étoit situé; qu'il étoit défendu par quatre piéces de canon, mais peu capable de résistance. Au sommet de la même montagne, il y avoit un autre Fort muni de trois canons. Dans la partie Nord de la Baye, le rivage est de sable & de gravier, mais couvert d'un bois de cocotiers qui rend la perspective agréable. Une riviere d'eau douce, qui sort de la vallée, vient se perdre dans la mer au travers du sable. Cette eau est non-seulement en abondance, mais de si bonne qualité qu'elle se conserve long-tems en mer. Du côté de l'Oüest, & fort près du rivage, la nature a placé une Isle couverte d'herbe, que Narborough fit couper pour nourrir ses Bestiaux. La Rade n'est pas une retraite fort sûre contre la violence; car un Pyrate, ou tout autre Vaisseau de guerre, y peut enlever les Bestiaux sans rien craindre des Forts; & la plus belle Flotte ne pourroit pas s'y garantir de quelques Brûlots qui entreprendroient sa ruine, parce qu'il y souffle tous les jours un vent de mer, & que toute la Baye étant ouverte de l'Est à l'Oüest-Sud-Oüest, elle a deux pointes, par (66) lesquelles on n'y peut guéres éviter la surprise.

Porto Praya.

Danger de la Baye de Praya.

Philips ayant sondé soigneusement Porto Praya, trouva par tout un bon fond de sable, depuis dix jusqu'à sept brasses. Il y jetta l'ancre entre le rivage & la petite Isle, avec le Fort & l'Eglise au Nord-Oüest quart-d'Oüest. Les vents de commerce y soufflent entre Nord-Nord-Est, & Est-Nord-Est. La nuit est calme, & les matinées sont rafraîchies (67) par un petit vent de terre extrêmement doux. Barbot dit que la Rade est assez grande pour contenir à l'ancre, sur quatorze brasses, une Flotte de cent Vaisseaux (68) derriere la petite Isle. Quelques Voyageurs, tels que Dampierre & Cornwall l'appellent par corruption *Baye de Prior*. Narborough lui donne le nom de *Pryam*, si l'on n'aime mieux rejetter cette faute sur l'Imprimeur. Dampierre releve beaucoup la bonté du Port. Dans les tems de paix, dit-il, il est rarement sans Vaisseaux.

Sa grandeur.

Corruption de son nom.

(61) Dampierre, Vol. IV. p. 1.
(62) Voyage de Sherley dans Hackluyt, Vol. III. p. 599.
(63) Beckman, *ubi sup.* p. 12.
(64) Voyage de Philips en Guinée, p. 184.
(65) Hawkins, p. 27.
(66) Voyage de Narborouh aux Détroits de Magellan, p. 748.
(67) Philips, *ubi sup.* p. 182. Il a donné un Plan de cette Baye. Cornwall en a donné un aussi, mais moins bon.
(68) Description de la Guinée par Barbot p. 538.

ROBERTS. En divers tems.

C'étoit autrefois un uſage comme établi pour les Anglois, les François & les Hollandois, d'y mouiller dans leurs voyages aux Indes orientales, aux Côtes de Guinée, ou à Surinam. Les Portugais y relâchoient même en allant au Bréſil. Mais peu de Vaiſſeaux y touchoient au retour (69).

Autre Baye qui lui reſſemble beaucoup.

Beckman nous apprend qu'un mille à l'Eſt du Port, il y a une autre Baye ſi ſemblable à celle-ci, que ſans des inſtructions certaines on peut s'y méprendre. Il y fut trompé lui-même, quoique pluſieurs de ſes gens euſſent déja vû l'une & l'autre (70). Dans l'une, on a l'Iſle de May ouverte à la pointe Eſt de la Baye, au lieu que dans celle de Porto Praya on perd quelque tems la vûe de cette Iſle juſqu'à ce qu'on ſoit aſſez avancé pour jetter l'ancre. Dans la premiere encore, on a le ſommet de l'Iſle de Fuego vis-à-vis la pointe Oueſt de la Baye. Il y a beaucoup d'apparence que cette Baye, à l'Eſt de Porto Praya, n'eſt que *Porto Portate*, dont parle Roberts. Beckman, dans le ſéjour qu'il fit à Praya, prit une prodigieuſe quantité de Poiſſons (71), tels que des Mulets, des Brêmes, de grandes Ecreviſſes, & particuliérement de celui qu'on a nommé le *Soldat*, apparemment parce que ſa couleur eſt d'un rouge de ſang, avec des écailles de la grandeur d'un écu, rangées comme celles de la carpe. Il s'en trouva qui peſoient juſqu'à quatre-vingt livres. La Baye, d'ailleurs, a d'autres Poiſſons de toutes les eſpeces.

Poiſſon nommé le Soldat.

Commerce de Praya.

Le commerce de Praya conſiſte dans les Beſtiaux, la volaille, & les fruits, que les Habitans apportent aux Vaiſſeaux, pour les échanger, comme à S. Jago, contre de vieux habits, & ſur-tout contre du linge. En 1683, dans le voyage de Dampierre, ils avoient encore la liberté de vendre ainſi (72) leurs gros Beſtiaux; & quelquefois, ils ne les donnoient que pour de l'argent. Mais dix ans après, c'eſt-à-dire, en 1693 dans le voyage de Philips, on ne pouvoit plus acheter leurs Beſtiaux ſans la permiſſion du Gouverneur (73) de S. Jago.

Vices & miſere des Habitans.

Les Habitans de Praya ſe diſtinguent par leur orgueil & leur pareſſe. Ils ſont ſi pareſſeux, que malgré la fertilité de leur Canton, ils aiment mieux ſe réduire à recevoir leurs alimens & les autres néceſſités de la vie comme du haſard, que de tourner leur travail & leur induſtrie à la culture de la terre. A l'égard de l'orgueil, ſi vous demandez au plus vil Habitant du Canton, qui n'a pas ſouvent de quoi raſſaſier ſa faim, qui il eſt & comment il ſe nomme? il vous répondra auſſi-tôt qu'il eſt proche parent de quelque Seigneur Portugais; que lui, ou ſes Peres, ont été bannis par une Sentence injuſte, ſur de ſimples ſoupçons. Le plus modeſte (74) eſt fils d'un Capitaine ou d'un Colonel. Cependant ces gens ſi nobles n'ont pas honte de ſe revêtir du vieil habit d'un Etranger. C'eſt un ſpectacle curieux de leur voir endoſſer fierement les guenilles qu'ils viennent d'échanger pour leurs fruits & leur volaille, & juſqu'à la camiſole d'un ſimple Matelot. Leurs femmes ſont extrêmement libertines (75). Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec tous ces vices, ils languiſſent dans la miſere. Leurs Officiers mêmes ne ſont pas plus à couvert de la pauvreté. Ovington rend témoignage qu'en 1689, ayant offert au Commandant deux fromages & quelques autres proviſions de mer, dans l'eſpérance d'en obtenir

(69) Philips, *ibid.* p. 183.
(70) Voyages de Dampierre, Vol. I. p. 76. & Vol. III. p. 21.
(71) Beckman, *ubi ſup.* p. 12.
(72) Dampierre, Vol. I. p. 76.
(73) Philips, *ubi ſup.* p. 184.
(74) Beckman, *ubi ſup.* p. 13.
(75) Ovington, *ubi ſup.* p. 411

du pain frais, ſon préſent fut reçu avec avidité ; mais qu'il ne ſe trouva pas dans tout le Canton un morceau de pain à lui vendre ou à lui donner, & que les Habitans (76) regardoient au contraire comme une précieuſe faveur de recevoir de lui quelques piéces de biſcuit. Mais tous les Voyageurs s'accordent à leur attribuer un vice encore plus odieux, qui eſt l'inclination au larcin. Dampierre avertit ceux qui relâcheront dans leur Baye, d'être continuellement ſur leurs gardes, ou de s'attendre (77) à voir diſparoître tout ce qu'ils ont autour d'eux. Il obſerve dans un autre endroit (78) qu'il n'a vu nulle part le vol ſi commun qu'à Praya. Ils prendroient votre chapeau, dit-il, en plein midi, à la vûe d'une compagnie nombreuſe ; & la fuite les dérobe auſſi-tôt à vos pourſuites. Ovington dit que s'accordant enſemble pour voler (79) les Etrangers, deux ou trois d'entr'eux s'efforcent de partager votre attention par leurs diſcours, tandis qu'un autre vous arrache votre chapeau ou votre épée. S'ils trouvent quelqu'un ſeul dans le voiſinage de la Ville, ils (80) ne manquent pas de le dépouiller entiérement. Beckman remarque qu'ils (81) n'ont pas moins de legereté dans les jambes que d'adreſſe & de ſubtilité dans les mains. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent, en ſe fiant à leur agilité pour s'échapper (82).

Roberts. En divers tems.

Leur inclination & leur habileté pour le vol.

Ils n'ont pas plus d'honnêteté & de bonne foi dans le commerce. Dampierre declare que ſi les marchandiſes d'un Etranger paſſent dans leurs mains avant qu'il ait reçu la leur, il eſt ſûr de perdre ce qui eſt ſorti des ſiennes. A peine peut il s'aſſurer que ce qu'il a reçu d'eux ne lui ſera point enlevé. Beckman parle d'une friponnerie qui leur eſt (83) fort ordinaire dans la vente de leurs Beſtiaux. Ils les amenent par les cornes ou par les jambes, avec une corde pourrie. Lorſqu'ils en ont reçu le prix, ſuivant les conventions, & qu'ils les ont délivrés, ils ſe retirent à quelque diſtance, où ils font enſemble un bruit terrible, par leurs cris & leurs ſiflemens. Les Beſtiaux, que la vûe d'un viſage blanc, dit l'Auteur, n'a déja que trop effrayés, s'épouvantent encore plus & ſe donnent tant de mouvemens qu'ils rompent leur corde. Alors ils ne manquent pas de prendre la fuite vers les montagnes, d'où ils ſont venus.

Friponerie plaiſante.

Dampierre s'imagine que les Habitans de Praya ont reçu l'inclination au vol, de leurs Ancêtres, qui étoient des criminels tranſportés (84), & qu'elle eſt paſſée chez eux comme en nature. On peut auſſi préſumer que la corruption de leurs mœurs vient de leur commerce avec les Pyrates, qui fréquentent beaucoup ce Port (85).

Cauſes de ce penchant au vol.

## §. V.

## *Iſle de S. Philippe* ou *de Fuego.*

CEtte Iſle ayant été découverte par les Portugais le premier jour de Mai, qui eſt la Fête de Saint Jacques & de Saint Philippe, a reçu le nom d'un

Origine du nom.

(76) Dampierre, Vol. III. p. 23.
(77) On a vû ci-deſſus de quelle maniere l'Iſle s'eſt peuplée.
(78) Dampierre, Vol. IV. p. 3.
(79) Ovington, Voyage à Surate, p. 41.
(80) Beckman, Voyage à Borneo, p. 14.
(81) Dampierre, *ubi ſup.*
(82) *Ibid.*
(83) Ovington, *ubi ſup.* p. 41.
(84) Dampierre, *ubi ſup.* p. 11.
(85) Beckman, *ubi ſup.* p. 11.

ROBERTS En divers tems.

de ces deux Saints, comme S. Jago a pris le nom de l'autre, & Mayo celui du mois, pour avoir été découverte le même jour. Cependant on la nomme plus ordinairement l'Isle de *Fuego* ou de *Feu*, à cause de son volcan.

Situation

Sa pointe Nord-Est est à seize lieues de la pointe de Terrafal dans l'Isle de S. Jago. On la place à quinze dégrés vingt minutes de latitude du Nord, & six dégrés cinquante-quatre minutes de longitude, Oueſt du Cap-Verd (86).

Roberts observe que l'Isle de Fuego & celle de Saint Jean étant fort petites, & peu fréquentées par les Anglois, les plans qu'ils en ont publiés sont fort imparfaits. Leurs descriptions ne le sont pas moins. Elles représentent les Côtes de ces deux Isles comme fort dangereuses, l'Isle de Fuego en particulier comme déserte, & les Rades comme très-mauvaises (87); autant d'erreurs que Roberts a reconnues par expérience.

Erreurs d'un grand nombre de Voyageurs.

La terre de l'Isle de Fuego est la plus haute de toutes les Isles du Cap-Verd, ou plûtot n'est qu'une montagne continuée depuis le rivage jusqu'au centre de l'Isle, qui en est le sommet. De la mer, on n'y découvre pas la moindre vallée. Les ouvertures ne paroissent au plus que des ravines, formées par l'eau qui découle dans le tems de pluie. Cependant lorsqu'on est à terre, ces ravines sont de profondes vallées, & leurs bords de très-hautes montagnes (88). Ainsi l'on ne peut justifier ceux qui s'étant contentés d'en juger par les apparences, ont prétendu que l'Isle entiere est une seule montagne. *Froger* (89) dit que ce n'est qu'un volcan; Dampierre, que c'est une grande montagne (90) assez haute.

Montagnes de Fuego.

Entre plusieurs monts, qui sont en effet dans cette Isle, le plus haut est le Pic. Il contient le volcan. Mais il n'est guéres supérieur (91) à une autre montagne, qui s'étend du Sud-Est au Nord-Oueſt, & qui fait les limites de la Juriſdiction du Capitaine *Montainhu* (92).

Description du

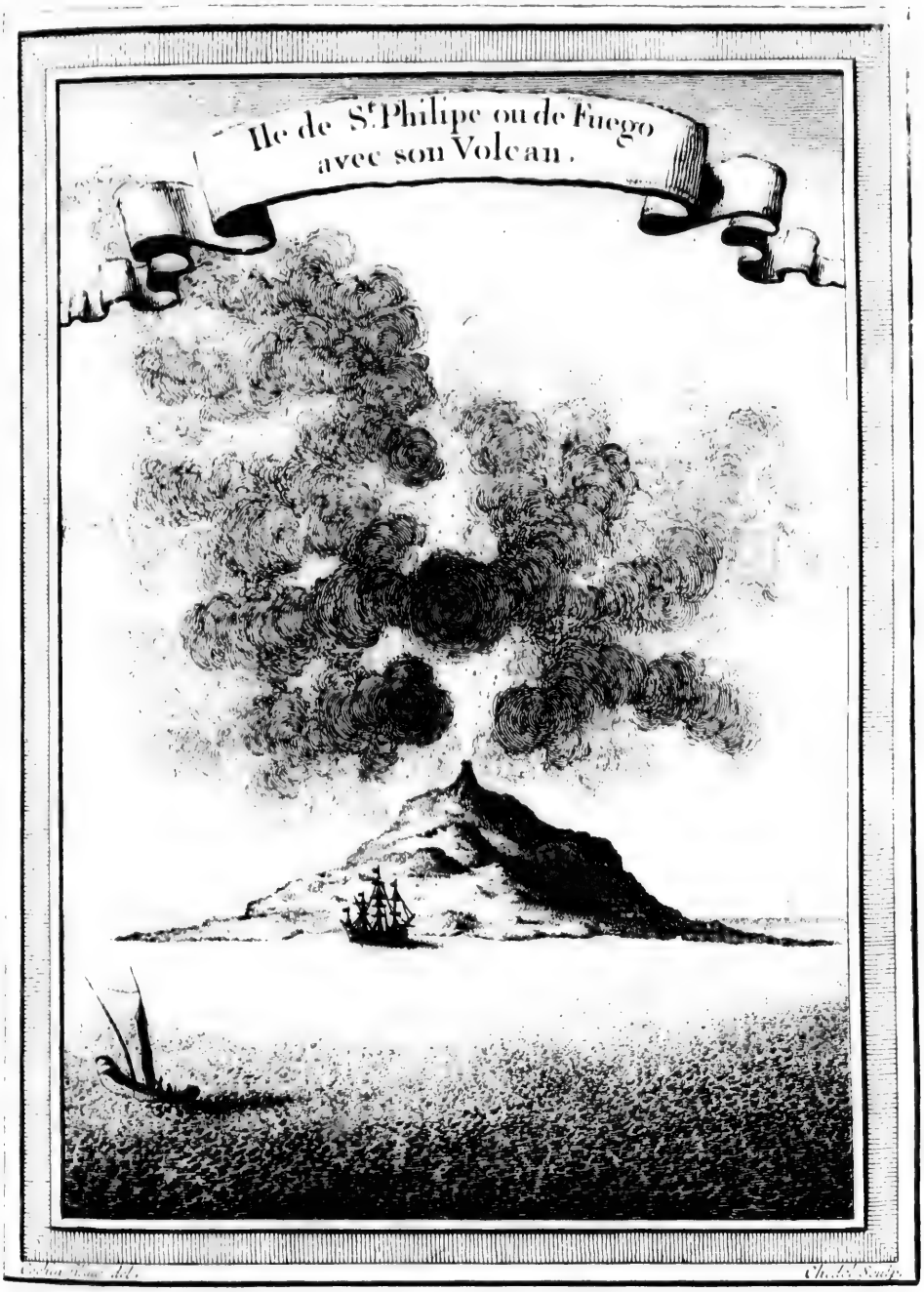
Le Pic ou le Volcan, qui fait donner à l'Isle le nom de *Fuego*, est situé au centre. On peut dire qu'il est au second étage des nues, parce que l'Isle a de montagnes inférieures, dont la cime s'y cache souvent (93) comme la sienne. Le Volcan brûle sans ceſſe, & jette des flammes qui (94) se font appercevoir de fort loin pendant la nuit. *Froger* dit qu'il a vû la flamme dans les ténébres, & (95) la fumée pendant le jour. C'est un spectacle horrible, suivant Beckman, que les flammes qui s'élevent pendant la nuit, dans des tourbillons de fumée. Il continua, dit-il, de les voir ensuite pendant le jour, quoiqu'il en fût encore à plus de soixante milles. (96).

Horribles effets du Volcan.

Roberts, qui avoit passé quelque tems dans l'Isle, raconte qu'il sort du Volcan des rocs d'une grosseur incroyable, & qu'ils s'élancent à une hauteur qui ne l'est pas moins. Le bruit qu'ils font dans leur chûte, en roulant & se brisant sur le penchant de la montagne, peut s'entendre aisément de huit ou neuf lieues, comme il l'a vérifié par sa propre expérience. Il le compare à celui du canon, ou plutôt, dit-il, à celui du tonnerre. Il a vû souvent rouler

(86) Voyages de Roberts, p. 415.
(87) *Ibid.* p. 131.
(88) *Ibid.* p. 417.
(89) Froger, Voyage de la Mer du Sud, p. 57.
(90) Dampierre, Vol. I. p. 77.
(91) Voyages de Roberts, p. 418.
(92) Ovington, p. 42.
(93) Dampierre, Vol. I. p. 77.
(94) Froger, *ubi sup.* p. 57.
(95) Beckman, Voyage à Borneo, p. 12.
(96) Roberts, p. 417.

des




N.° XXXI.

des pierres enflammées; & les Habitans l'ont assuré qu'on voyoit quelquefois couler du sommet de la montagne des ruisseaux de souffre, comme des torrens d'eau, & qu'ils en pouvoient ramasser une grande quantité. Ils lui en donnerent plusieurs morceaux, qu'il trouva semblables au souffre commun, mais d'une couleur plus vive, & qui jettoit plus d'éclat lorsqu'il étoit enflammé. Il ajoûte que le Volcan jette aussi quelquefois une si étrange quantité de cendres, que non-seulement elles couvrent tous les lieux voisins, mais qu'elles étouffent toujours quelques Chevres. Cette circonstance est confirmée par d'autres témoignages. L'Auteur du voyage d'Antoine Sherley à S. Jago & aux Isles orientales, assure (97) qu'en passant la nuit près de l'Isle de Fuego, il tomba tant de cendre sur le Vaisseau, que chacun pouvoit écrire son nom avec le doigt sur toutes les parties du Tillac. Ovington observe qu'il sort du même lieu tant de pierres de ponce, qu'on les voit nager sur la surface de la mer, & portées bien loin par les courans. Il en a vu jusqu'à S. Jago (98).

ROBERTS. En divers tems.

Il ne faut pas oublier qu'au tems de la premiere découverte, l'Isle de Fuego n'avoit pas de Pic ni de Volcan. Le Pic s'est formé par dégrés, depuis l'éruption des flammes; & si l'on en croît divers récits, il ne fait qu'augmenter tous les jours (99).

Origine du Volcan.

Les Insulaires de Fuego ont une tradition fort singuliere sur l'origine de ce monstrueux Phénomene. Ils racontent que les premiers Habitans de l'Isle furent deux Prêtres, qui s'y étoient retirés pour passer le reste de leur vie dans la solitude. On ignore s'ils étoient *Minéralistes*, Métallistes, Alchimistes, ou Sorciers. Mais pendant leur séjour, ils trouverent une mine d'or, près de laquelle ils établirent leur demeure. Lorsqu'ils eurent amassé une bonne quantité de ce précieux métal, ils perdirent le goût de la vie solitaire, & chercherent l'occasion d'un Vaisseau pour se rendre en Europe. Mais l'un des deux, qui s'attribuoit quelque supériorité sur l'autre, se saisit de la meilleure partie du trésor, ce qui fit naître entr'eux une querelle si vive, qu'ayant exercé tous leurs sortileges ils mirent l'Isle en feu, & périrent tous deux dans les flammes qui étoient leur ouvrage. Cet incendie s'éteignit dans la suite, excepté vers le centre, où le feu n'a pas cessé d'agir furieusement (1)

Fable des Insulaires.

Roberts est presque le seul Ecrivain de qui l'on ait reçu quelque éclaircissement sur la Géographie & l'Histoire civile ou naturelle de Fuego. Quoique cette Isle soit sans rivieres, & qu'elle ait si peu d'eau douce que les Habitans sont obligés dans plusieurs Cantons de faire sept ou huit milles pour en trouver, elle ne laisse pas d'être assez fertile (2) en maïz, en courges, & en melons d'eau; mais elle ne produit pas de bananes, de plantains, ni presque d'autre fruit que des figues sauvages. Cependant on y trouve quelques guaves, plantés dans les Jardins, quelques orangers & quelques pomiers sauvages, avec une assez bonne quantité de vignes, dont les Habitans font quelques (3) muids d'un petit vin, qu'ils boivent avant qu'il ait achevé de

Productions de l'Isle de Fuego.

(97) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

(98) Ovington, *ubi sup.*

(99) Roberts. *ubi sup.* p. 416.

(1) Roberts, p. 416.

(2) Dampierre dit que la nourriture des Habitans est à peu près la même que dans les autres Isles, & qu'ils ont des Chevres, de la Volaille, des Plantains, des Noix de cocos, &c. Vol. III. p. 17. Mais Roberts assure expressément qu'ils n'ont pas de Plantains, & qu'il n'a pas vû de Cocotiers.

(3) Roberts, *ibid.*

ROBERTS. En divers tems.

(4) cuver. L'Iſle n'a pas d'autre Canton déſert que le Pic & l'autre grande montagne qui la traverſe. Lorſque les Portugais commencerent à l'habiter, ils y tranſporterent avec eux des Eſclaves Négres, & quelques troupeaux de Vaches, de Chevaux, d'Anes & de Porcs. Le Roi y fit mettre des Chevres, qui furent abandonnées ſur les montagnes, où elles ſont devenues fort ſauvages. Le profit de leurs peaux appartient à la Couronne, & celui qui eſt chargé de cette ferme porte le titre de Capitaine de la montagne, avec tant d'autorité que perſonne n'oſe tuer une Chevre ſans ſa permiſſion.

Erreur de quelques Ecrivains ſur cette Iſle.

L'Iſle de Fuego n'ayant jamais été fréquentée par les Vaiſſeaux Etrangers, de-là eſt venu l'opinion qu'elle étoit abſolument déſerte. Froger ſe fiant trop à cette fauſſe idée n'a pas fait difficulté de dire que les Portugais ont tenté pluſieurs fois de la peupler (6), mais que la grande quantité de Rocs & les cendres du Volcan ont été des obſtacles inſurmontables. Dampierre s'eſt contenté d'obſerver que l'Iſle eſt de peu d'importance (7) & qu'elle a quelques Habitans, qui vivent, dit-il, près de la mer, au pied de la montagne. Il eſt certain au contraire qu'elle n'en a pas moins de trois (8) ou quatre cens. Roberts, qui avoit cherché à s'inſtruire par de continuelles informations, raconte qu'à la vérité elle étoit demeurée déſerte pendant pluſieurs années; mais que le Roi de Portugal ayant accordé à ceux d'entre ſes Sujets qui voudroient s'y établir, la propriété des terres qu'ils entreprendroient de cultiver, il y en étoit paſſé pluſieurs. Comme c'eſt une coutume établie à S. Jago d'accorder en mourant la liberté aux Eſclaves Negres, il eſt aſſez vraiſemblable qu'un grand nombre de ces Affranchis ont choiſi leur retraite dans l'Iſle de Fuego, comme on l'a fait obſerver de quelques autres Iſles; tandis que les Portugais l'ont quittée par des raiſons qu'on a déja (10) expliquées. Cependant la plûpart de ces Negres libres tiennent leurs terres des Blancs, qui ont conſervé la propriété des meilleurs Cantons, ſur-tout vers les bords de la mer. Il s'y trouve des Blancs, qui ont juſqu'à trente & quarante Eſclaves. Pluſieurs Negres en achetent auſſi, pour du coton, qui tient lieu d'argent dans l'Iſle, comme le tabac à Maryland & dans la Virginie (11).

Origine de l'établiſſement des Portugais.

Religion de l'Iſle.

La plûpart des Habitans de Fuego ſont profeſſion de la Religion Romaine, mais avec un mêlange de ſuperſtitions qu'ils ont tirées des Negres. Ils ont une extrême averſion pour les Pyrates, depuis qu'ils ont eſſuyé les pillages de ces Brigands (12).

Avec un commerce de Fuego.

Fuego étoit autrefois le plus grand marché de coton qu'il y eut dans toutes les Iſles du Cap-Verd. Les Vaiſſeaux Portugais s'y chargeoient auſſi de Barrefouls, pour la Guinée. Mais ils en ont tant tiré que la ſource en eſt comme tarie: de ſorte que ce qui étoit autrefois la principale production de l'Iſle y manque aujourd'hui. Cette rareté du coton dans les Iſles de S. Jago & de Fuego, a porté les Portugais à défendre ſous de rigoureuſes peines aux Habitans de ces deux Iſles d'en vendre aux François & aux Anglois, qui en venoient prendre auſſi des cargaiſons entieres pour la Guinée. Ce Reglement continue de s'obſerver

(4) Barbot dit que Fuego & Brava produiſent le meilleur vin du Cap-Verd. *Ubi ſup.* p. 538.
(6) Roberts, p. 417
(7) Dampierre, Vol. I. p. 77.
(8) *Ubi ſup.* p. 58.
(9) Roberts, p. 137.
(10) *Idem*, p. 415. & 418.
(11) *Ibid.* p. 418.
(12) Roberts, p. 295.

à S. Jago ; mais comme Fuego eſt ſans Douane, il y eſt fort négligé (13).

ROBERTS. En divers tems.

Les Habitans de cette Iſle faiſoient autrefois un fort bon commerce d'Anes & de Mulets, qu'ils nourriſſoient en grand nombre, & qu'ils vendoient à très-bon marché. Mais une longue ſéchereſſe les a tellement détruits, que peu d'années avant le voyage de Roberts, il n'en reſtoit que deux dans l'Iſle entiere. Cependant ils recommençoient à multiplier, & les Inſulaires ſouhaitoient beaucoup que les Vaiſſeaux de l'Europe vinſſent renouveller ce commerce. C'étoient autrefois les François qui le faiſoient fleurir ; mais ſoit qu'ils trouvent autre part des Anes à meilleur marché, ſoit que leurs Colonies n'en ayent plus le même beſoin, ou qu'ils ignorent peut-être que l'Iſle de Fuego peut encore leur en fournir, leurs Vaiſſeaux ne s'y ſont pas préſentés depuis qu'elle en a manqué (**).

Anes & mulets.

Le ſeul Habitant que Roberts y ait trouvé propre au commerce, ſe nommoit le Capitaine Thomas *Santée* ou *Santi ;* homme intelligent qui veilloit ſoigneuſement au progrès de ſes plantations. Mais il n'y avoit perſonne dans l'Iſle qui parlât ou qui entendit un mot d'Anglois ; ce qui n'empêchoit pas que les Inſulaires ne ſouhaitaſſent beaucoup de voir des Vaiſſeaux de cette Nation, juſqu'à promettre à Roberts de leur vendre tout le coton de leur Iſle, au mépris des défenſes du Portugal (14).

L'accès de l'Iſle eſt ſûr & commode du côté du Nord-Oueſt, de l'Oueſt & du Sud. Mais au Sud Eſt, à l'Eſt & au Nord-Eſt, il ſe trouve beaucoup de rocs, qui s'étendent à un mille du rivage, & qui ſans être fort près l'un de l'autre, ſe montrent en divers endroits, les uns au-deſſus de l'eau, d'autres à la ſurface. A quatre milles de la pointe Nord de l'Iſle, il y en a un qui eſt couvert de dix ou douze pieds d'eau, contre lequel Roberts a vu la mer battre furieuſement dans les tems d'orage, mais d'autant plus dangereux dans les autres tems qu'il faut en être fort près pour l'appercevoir. Il n'eſt pas grand, & la mer eſt fort nette aux environs.

Propriété des côtes.

Fuego n'a pas beaucoup de lieux où les Vaiſſeaux puiſſent mouiller. Elle n'en a même que deux, qui doivent porter le nom de Rade, l'un nommé *Fonte de Villa*, l'autre *la Ghate*. Toutes les Côtes ſont ſi roides & ſi eſcarpées (15) qu'il paroît impoſſible d'y prendre terre. L'Ecrivain du voyage d'Antoine Sherley dit que Fuego eſt une petite Iſle que la nature a rendue inacceſſible, & que ce ne fut pas ſans une extrême difficulté (16) que Sherley trouva une petite ouverture pour y débarquer.

Deux Rades.

Roberts, faiſant voile de Furno dans l'Iſle de Saint Jean, gagna celle de S. Philippe ou de Fuego, en tombant d'abord au-deſſous de *Villa* (17) ; d'où il s'avança juſqu'à la Baye ſabloneuſe qui porte le nom de *Fonte de Villa*. Enſuite continuant de ranger le rivage, il doubla la pointe de *Noſſa Singora*, autre Baye ſabloneuſe, où il jetta l'ancre un peu au Nord de l'Egliſe. Là, Signor Thomas *Santé* parut avec la Cavalerie de l'Iſle, par l'ordre du Gouverneur, que l'approche de (18) l'Auteur avoit allarmé. Un peu plus bas, il s'en-

Rades viſitées par Roberts.

(13) *Ibid.* p. 418.
(**) *Ibid.* p. 419.
(14) *Ibid.* p. 420.
(15) *Ibid.* p. 425.
(16) Hackluyt, Vol. III. p. 600. C'eſt-à-dire, que la Relation de ce Voyage ſe trouve dans la Collection d'Hackluyt.
(17) C'eſt apparemment la Capitale, que Roberts nomme ailleurs (pag. 422.) Villa de S. Philippo, dont Fonte de Villa eſt le Port.
(18) Roberts, p. 394.

ROBERTS. En divers tems.

gagea avec ſa Barque dans la Baye de la *Ghate*. Il ne nomme pas d'autres lieux où il ait abordé.

Fonte Villa.

La principale Rade de Fuego eſt celle de Fonte Villa, qui eſt vis-à-vis (19) de la Ville. Elle eſt fort ſabloneuſe, excepté pendant les vents du Nord, qui chaſſent quelquefois le ſable juſqu'à laiſſer les rocs tout-à-fait nuds. Ces vents ſouffient régulierement aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier.

N. Da Singora.

La navigation n'eſt pas ſûre alors vers la pointe de Noſſa Singora, qui eſt au Sud de la Ville. C'eſt-là qu'on voit ſur la montagne une Egliſe dédiée à Notre-Dame, d'où la pointe & la (20) Baye ont tiré leur nom. Ses murs ſont auſſi blancs que ſi l'on achevoit de la bâtir. Le toît eſt de tuiles rouges comme celui des maiſons de la (21) Ville. Mais dans ſa forme elle n'a que l'apparence d'une grange.

La Baye de Noſſa Singora eſt aſſez bonne pendant les vents Nord-Eſt ou Nord-Eſt quart de Nord. Ceux du Sud quand ils ſont violens, comme il arrive aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, chaſſent (22) le ſable des rocs, & les rendent auſſi nuds juſqu'aux pieds, que le vent du Nord à Fonte de Villa. Dans l'une & l'autre de ces deux Bayes, on trouve un bon fond de ſable depuis quatorze braſſes juſqu'à dix, & l'on y peut mouiller aſſez ſûrement, excepté dans les deux ſaiſons qu'on vient de remarquer. Plus loin au Sud, on trouve une autre petite Baye ſabloneuſe, près d'une pointe de rocs bas & briſés (23), & vis à-vis une fauſſe vallée, qui n'eſt qu'une grande ravine, creuſée par l'écoulement de l'eau dans la ſaiſon des pluies. L'ancrage y eſt fort bon, & le rivage aſſez commode pour le débarquement. On y trouve d'ailleurs de l'eau douce fort près de la Côte, avantage qui manque dans les deux autres Bayes. Il faut mouiller directement vis-à-vis l'ouverture de la ravine, ſi l'on ne veut trouver un fort mauvais fond au Sud & au Nord. Il n'y a de place commode (24) que pour deux Vaiſſeaux à l'ancre.

La Ghate.

Quoique Roberts n'ait pas nommé cette Rade, il paroît certain que c'eſt celle de *la Ghate*, par la Deſcription qu'il en fait dans un (25) autre lieu.

Sejour des Blancs & leur revenu.

La plûpart des Blancs font leur ſéjour dans la Ville avec le Gouverneur; ce qui n'empêche pas qu'ils n'ayent des maiſons de campagne dans les terres qu'ils poſſedent & qu'ils font cultiver par des Eſclaves. Le principal revenu de ces Plantations étoit autrefois le coton; mais depuis que l'Iſle en eſt dépourvûe, les Propriétaires font nourrir des Troupeaux de Porcs, de volaille, & d'autres animaux (26) que leurs Negres ont l'art d'élever. Le Gouverneur de Fuego étoit un Portugais, qui avoit commandé auparavant dans un Fort ou un Comptoir du Portugal, ſur la Côte de Guinée (27).

Villa de Saint-Philippe.

Deſcription de ſa Rade par Dapper.

Il eſt ſurprenant que Roberts n'entre ici dans aucune explication ſur ce qu'il appelle *Villa*, ni ſur la ſituation & le nom propre de cette Place. Il a parlé dans le Journal de ſon voyage, d'un Fort de l'Iſle de Fuego; mais il n'en dit

(19) Il faut entendre la Capitale.
(20) Roberts, p. 421.
(21) *Ibid.* p. 294.
(22) *Ibid.* p. 421.
(23) Il y a de l'aparence que c'eſt ici la Ghate.
(24) Roberts, *ibid.*
(25) Roberts, p. 295.
(26) *Ibid.* p. 421. & ſuiv.
(27) *Ibid.* p. 295.

pas un ſeul mot dans ſa deſcription. Cependant il ne paroît pas douteux que *Villa* ne ſoit ici le même lieu que Dapper cite dans ſa deſcription de l'Afrique, où il dit qu'à l'Oueſt de l'Iſle de Fuego, il y a une Rade, avec un Château bâti au pied d'une montagne ; mais qu'un courant fort impétueux, qui paſſe devant cette Rade, la rend fort incommode pour les Vaiſſeaux : que ceux qui font voile de l'Eſt vers ce lieu doivent porter au Nord lorſqu'ils en approchent, ſans quoi ils n'y arriveroient qu'avec beaucoup de peine, parce que non-ſeulement ils auroient toujours le vent à combattre, mais que le fond eſt d'une inégalité qui peut tromper ſans ceſſe, & qu'il n'y a de repos & de ſûreté que dans la Rade même & ſous le Château (28).

Roberts. En divers tems.

L'Iſle de Fuego ou de Saint Philippe fut pris au mois de Septembre 1596 par le Chevalier Antoine Sherley, qui fut long-tems à trouver un lieu propre au débarquement, & qui ne put mettre ſes gens à terre, qu'avec une extrême difficulté. L'Ecrivain de ſon voyage dit qu'à la réſerve de l'eau fraîche, il ne trouva dans l'Iſle que de la miſere & de l'infection (29).

L'Iſle de Fuego priſe par les Anglois.

## §. VI.

## *Iſle de S. Jean* ou *Brava.*

L'Iſle de Saint Jean eſt ſituée à quinze dégrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & ſept dégrés deux minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd. On compte environ ſix lieues, à l'Eſt, de la Baye de Fuerno dans l'Iſle de Saint Jean, à Villa de Saint Philippe. On donne auſſi à l'Iſle de Saint Jean le nom de Brava, qui ſignifie ſauvage ; apparemment parce qu'elle a été fort long-tems déſerte (30). Sa terre eſt fort haute, & compoſée de montagnes qui s'élevent l'une ſur (31) l'autre en Pyramide. Cependant, à ſi peu de diſtance de Saint Philippe ou de Fuego, elle paroît baſſe (32) en comparaiſon. Elle eſt fertile en maïz, en courges, en melons d'eau, en Bananes & en Patates. Les Vaches, les Chevaux, les Anes & les Porcs y ſont en fort grande abondance (33).

Nom & ſituation.

Francklin, dont on doit ſe ſouvenir d'avoir lû les avantures dans le Journal de Roberts, lui dit que l'Iſle entiere n'étoit qu'un rocher ſtérile, diviſé par quelques vallées couvertes d'une legere couche de terre, où les bananes, les courges & les patates croiſſent fort bien ; qu'on y trouve quantité de figues ſauvages, qui ſervent de nourriture aux Habitans (34) ; qu'il y vient des papas, & que ceux qui prennent la peine d'y cultiver le maïz en recueillent aſſez abondamment ; mais que les pareſſeux languiſſent dans une extrême pauvreté : que pluſieurs Habitans nourriſſent des Vaches, des Chevaux, des Anes & des Porcs ; que les Porcs ſur-tout y ſont en fort grand nombre, parce que les Inſulaires n'en mangent la chair qu'aux jours de fêtes ; & que les Chevres

Idée de l'Iſle S. Jean ſur le recit de Francklin.

(28) Deſcription de l'Afrique par Dapper, p. 729.

(29) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

(30) Roberts, p. 422. & ſuiv.

(31) Voyez ci-deſſus le Journal du même Voyageur.

(32) Roberts, p. 428.

(33) *Ibid.* p. 422.

(34) Dapper dit qu'elle produit du maïz, du millet, des melons d'eau, des figues, des meures, & d'autres fruits.

ROBERTS. En divers tems.

sauvages s'y seroient multipliées à l'infini, si la plus grande partie n'avoit été détruite (35). Une si grande diminution a fait porter une loi qui ne permet d'en tuer qu'au (36) Gouverneur, dans la vûe d'en conserver du moins l'espece; & les *Caussadars* sont les seuls qui puissent entretenir des Chiens de chasse avec la permission du Gouverneur (37).

Chasse des chévres sauvages.

Lorsque le Gouverneur veut faire une chasse générale, tous les Insulaires sont avertis, & reçoivent ordre de rassembler tous les chiens de l'Isle. Ils en ont une espece qui semble tenir le milieu entre le Basset & le Levrier, qui ne ressemble pas mal au Mungrel d'Angleterre, mais qui a les jambes plus courtes, le corps plus pésant & les oreilles plus grandes. Après la chasse, tous les Insulaires s'assemblent, & le Gouverneur distribue entr'eux une partie de sa proye. Il envoye le reste chez lui, mais c'est pour le partager encore entre les vieillards & les pauvres. Il donne aussi quelques peaux, & toutes les autres demeurent aux Seigneurs des terres où l'on a pris l'amusement de la chasse. Lorsque le Gouverneur chasse seul ou n'employe que ses Domestiques, il dispose à son gré de la venaison & des peaux. C'est même un des principaux (38) avantages de son emploi. Roberts apprit des Habitans, que le Roi de Portugal avoit donné depuis peu leur Isle à une Dame de sa Cour. On amassoit pour elle toutes les peaux de Boucs & de Chevres, dans un magasin bâti exprès. Mais Roberts a sçu dans la suite qu'on les y avoit laissées pourrir sans en faire aucun usage.

Présent que le Roi de Portugal fit de l'Isle Saint-Jean.

La chair de Chevres, comme celle de tous les autres Animaux de l'Isle, est d'une maigreur extrême. On a déja vû que l'Auteur manquant de suif pour calfater sa Barque, le Gouverneur, qui vouloit lui procurer ce secours, avoit ordonné une chasse générale. De quarante Chevres ou Boucs qui furent tués dans cette occasion, on ne tira que quatre ou cinq livres de suif. Une Vache du Gouverneur, la plus grasse qu'il eût dans son troupeau, n'en produisit pas davantage (39).

Maigreur des bestiaux.

L'Isle de Saint Jean est fort abondante en salpêtre. Le Gouverneur offrit à Roberts de lui en procurer la cargaison d'une Felouque aussi grande que celle qu'il avoit perdue, c'est-à-dire du port de soixante tonneaux. Le salpêtre croit dans les caves, où tous les murs en sont couverts; & dans le creux des Rochers, où il se trouve de l'épaisseur de deux doigts. Roberts eut la curiosité de faire divers essais de la terre de l'Isle. Il tira de certains endroits $\frac{1}{12}$ de nitre; & dans d'autres, depuis $\frac{1}{20}$ jusqu'à $\frac{1}{12}$. Il trouva que la plus grande partie des rocs est impreignée de ce minéral, & cimentée de nitre comme d'une sorte de glue; car dans la saison pluvieuse, où l'humidité (40) dissout les sels, il remarqua que les rocs s'encroutoient, & que la secheresse les faisoit tomber ensuite en poussiere (41). Il est persuadé aussi que cette Isle est riche en mines de cuivre, & peut-être en métaux plus fins. Ses preuves sont qu'il trouva plusieurs fontaines acides, qui ne manquoient pas de vitriol, ce qu'il verifia facilement en y mettant un couteau fort net, qui se couvrit, en moins d'une minute, de parties de cuivre très-épaisses, & d'une couleur presqu'aussi

Salpêtre & métaux de l'Isle de Saint Jean.

(35) Roberts, p. 195. & suiv.
(36) Dapper dit que la proprieté des Chevres appartient au Gouverneur de S. Jago, & qu'elles sont en petit nombre.
(37) Roberts, p. 264.
(38) *Ibid.* p. 265.
(39) *Ibid.* p. 286.
(40) Roberts, p. 265.
(41) *Ibid.* p. 286.

belle que celle de l'or. Il l'y laiſſa plus long-tems ; & l'ayant fait ſécher, il en fit tomber, en le grattant, une véritable poudre. Les endroits grattés conſervoient même quelque tems l'apparence du vermeil doré (42). Dans quelques fontaines, les couteaux ſe coloroient plus vite que dans les autres, & l'acidité diminuoit à proportion que la ſource étoit éloignée.

ROBERTS. En divers tems.

Expériences de l'Auteur.

Roberts trouva différentes eſpeces de ſable peſant ; l'un d'un bleu noirâtre, l'autre tirant ſur le pourpre, l'autre clair & brillant, l'autre d'un rouge foncé, &c. Il en trouva qui ſurpaſſoit le fer en peſanteur, & preſqu'auſſi peſant que le plomb.

Un jour qu'il grimpoit ſur les rocs au Sud de l'Iſle, il découvrit un rocher qui brilloit au Soleil, dans l'éloignement, comme de l'or bruni, & qui lui parut, de près, comme revêtu d'une dorure fort épaiſſe. L'ayant frotté de la main, il n'y fit aucun changement ; mais, avec un couteau, il en fit tomber une poudre ſi menue, qu'à peine en put-il ramaſſer quelque partie. Il obſerva que le roc, ſous cette ſurface dorée, paroiſſoit d'une couleur noirâtre ; & par d'autres obſervations il trouva qu'il ne ſe doroit que dans les tems de pluie, lorſque l'eau avoit commencé à découler des montagnes (43).

Autres experiences.

Un autre jour, ayant remarqué un roc qui brilloit, de même, d'une infinité de paillettes d'or, il les trouva preſque toutes comme autant de petites fibres de la groſſeur d'un cheveu. Cependant il en découvrit auſſi qui n'étoient pas moins groſſes qu'une éguille ordinaire, & ſe ſervant de ſon couteau il en recueillit le poids d'une dragme, qu'il ne put méconnoître pour de l'or ſolide, autant du moins, qu'il fut capable d'en juger par ſes yeux. Il ajoute qu'en pouſſant ſes recherches il en trouva une partie plus compacte, de la longueur du doigt, qu'il ne tira pas aiſément du roc, où la veine s'enfonçoit beaucoup plus, & qu'il fut obligé de plier de différentes manieres, après l'avoir cernée avec ſon couteau, pour l'en arracher. Elle étoit de la groſſeur du fil d'archal commun. Mais ſon couteau s'étant rompu dans l'opération, il fut obligé d'abandonner ſon entrepriſe pour rejoindre ſes Negres, auſquels il ſe garda bien de communiquer ce qu'il avoit vû. Cependant il en dit quelque choſe au Gouverneur, avant que de quitter l'Iſle, mais ſans lui apprendre le lieu ; & comme on n'avoit jamais fait cette découverte avant lui, il eſt perſuadé, dit-il, que perſonne n'aura pouſſé la curioſité & le ſuccés plus loin (44). Il trouva auſſi dans pluſieurs endroits le *Beure-d'or* dont on a parlé dans la deſcription de l'Iſle de S. Jago, mais en moindre abondance, quoiqu'auſſi brillant, avec la même apparence d'or (45).

Beurre d'or.

L'Iſle Saint Jean eſt d'une abondance extrême en Poiſſon. Il y vient auſſi quantité de Tortues, qui y laiſſent leurs œufs dans la ſaiſon des pluies. Mais les Habitans ne les emploient pas plus à leur nourriture que ceux de S. Jago & de S. Philippe ; quoique dans toutes les autres Iſles elles paſſent pour un mets délicieux, & que (46) Roberts en juge de même. Le principal exerci-

Abondance de poiſſon.

(42) Voyez ci-deſſus dans le Journal de Roberts.

(43) Il renouvella plus d'une fois la même obſervation. On doit pourtant remarquer ici que ſes apparences étoient auſſi fortes qu'il les repréſente, ſur-tout pour les métaux dont il va parler, les Anglois n'auroient pas manqué de tirer parti d'une ſi belle découverte.

(44) Roberts, p. 429. & ſuiv.

(45) Roberts, *ibid.*

(46) *Ibid.* p. 430.

ROBERTS. En divers tems.

ce (47) des Insulaires est la pêche à la ligne. C'est ce qui les rend si attentifs au naufrage des Vaisseaux, & si avides des moindres instrumens de fer qu'ils peuvent sauver. Il y avoit alors dans l'Isle un vieux Negre qui étoit pourvû d'un marteau, & qui avec du charbon de figuier avoit trouvé l'art de former un hameçon d'un clou. Il vendoit l'hameçon pour un autre clou, & pour la provision de poisson dont il avoit besoin. Roberts ajoute que le poisson de l'Isle est si vorace, qu'on le prendroit avec un simple crochet sans amorce (48).

Amorce dont se servent les Négres.

Il est remarquable que presque tous les Poissons de l'Isle Saint Jean ont les dents grandes & tranchantes; de sorte que les Insulaires employent beaucoup de précautions pour les empêcher de couper leurs lignes. Les amorces ordinaires sont la crabbe, & la chair des autres coquillages, ou celle même du poisson qu'on a déja pris. Mais la crabbe est l'amorce la plus sûre (49).

Maniere dont les Negres font le sel.

Roberts n'ayant pris, pendant long-tems, d'autre plaisir que celui de la pêche, eut l'occasion d'observer comment les Insulaires ramassent le sel. Il se forme, par la chaleur du Soleil, dans les trous des rocs où il est resté de l'eau de mer. Les Negres ne manquent pas d'y en mettre eux-mêmes lorsque le tems est trop calme. Il ne faut pas plus de deux ou trois heures au Soleil pour cette opération. Roberts étoit surpris de trouver du sel, de l'épaisseur de deux pieds, dans des lieux où il n'avoit vû que de l'eau, & d'en voir tirer quatre boisseaux d'un trou qui n'avoit pas plus de douze ou quinze pieds d'étendue. Il est porté à croire que certains rocs ont une qualité qui hâte la formation du sel. & que d'autres au contraire ont quelque chose qui l'empeche. Dans quelques-uns il a vu qu'après l'exhalaison de l'eau il ne reste qu'un sédiment bourbeux, mais fort salé, & quelquefois une croute fort mince qui repose dessus comme du crême de tartre; au lieu que d'autres produisent un quart ou un tiers de sel, à proportion de leur grandeur & de l'eau qu'ils contiennent.

Les Habitans commencent par recueillir le sel; ensuite ils s'occupent le soir à saler le poisson qu'ils ont pris; & le laissant pendant toute la nuit dans le tas de sel, ils l'étendent le lendemain au matin pour le faire secher au Soleil. Ils peuvent alors le manger si la faim les presse; ce qui n'arrive guères qu'à la fin du jour, lorsqu'ils ont fini leur pêche. Dans les lieux où ils pêchent le plus souvent, leur usage est de laisser des pots de terre, qui leur servent à faire bouillir le poisson; car ils en aiment beaucoup le bouillon, jusqu'à le préferer à celui de Chevre & même de Bœuf (*).

Baleas, sorte de Baleine.

Les Baleas, qui sont une espece de Baleines, viennent dans les tems ordinaires de leur fray aux environs des Isles de May & de S. Jago, mais sur-tout de celle de Saint Jean. Roberts a vu, dans la Baye de Fuerno, un mâle & une femelle prendre leurs amusemens pendant trois jours. Ils rentroient le soir dans la mer, & le lendemain à huit ou neuf heures ils revenoient dans la Baye. Ils y dormoient quelquefois deux heures entieres, avec l'immobilité d'un Vaisseau à mâts & à cordes, joints ensemble dans un état qui auroit donné beaucoup de facilité à percer l'un ou l'autre, ou même tous deux ensemble.

(47) *Ibid.* p. 444.
(48) *Ibid.* p. 431.
(49) Francklin, qui étoit un homme intelligent, donna beaucoup de lumieres à l'Auteur.
(*) *Ibid.* p. 606.

Roberts

*Hommes et Femmes de l'Ile de S.t Jean.* N.° XIII

Roberts ajoûte que le mâle n'eſt pas auſſi gros de la moitié que la femelle. Ces Baleas ſont fort communs auſſi ſur les Côtes du Bréſil. On employe, pour les prendre, la même méthode que pour les Baleines de Grunland, & l'on en tire de l'huile. Quelques-uns prétendent que l'ambre gris n'eſt que le ſperme de ce Poiſſon, dont il ſe répand une partie dans leur accouplement, & qui n'étant d'abord qu'une ſorte de gelée blanchâtre acquiert en flottant dans l'eau ſa couleur & ſa dureté. Ils ajoûtent que le ſperme vierge, ou le premier répandu eſt blanc & tranſparent, & que dans ſa congélation il conſerve la même couleur. Roberts rend témoignage qu'il a vû de cet ambre gris blanc, mais il n'a pû découvrir la cauſe de ſa blancheur ni ſon origine (52). On trouvoit autrefois beaucoup d'ambre-gris aux environs de l'Iſle de Saint Jean. Un Portugais nommé Jean Carneira, qui avoit été banni de Liſbonne pour quelque crime, & qui s'étant procuré une petite Chaloupe exerçoit le commerce aux Iſles du Cap-Verd, trouva dans ſes courſes une piéce d'ambre gris d'une groſſeur incroyable. Non-ſeulement cette heureuſe pêche le fit rappeller dans ſa Patrie, mais il acheta du fruit de ſon tréſor des terres conſidérables en Portugal. Le roc auprès duquel la Fortune l'avoit favoriſé porte encore ſon nom (53).

ROBERTS. En divers tems.

Opinions ſur l'ambre gris & l'ambre blanc.

Le nombre des Inſulaires (54) ne monte pas à plus de deux cens. Roberts les repréſente comme les plus ignorans, les plus ſimples & les plus humains (55) de toutes les Iſles. Dans un autre lieu il loue beaucoup leurs vertus morales, ſur-tout leur charité, leur humilité & leur hoſpitalité. C'eſt les offenſer que de refuſer leurs bienfaits. Leur reſpect pour l'âge avancé mériteroit, dit l'Auteur, de ſervir d'exemple à tous les Hommes du monde. Ils le (56) rendent aux vieillards de toutes ſortes de rangs & de Nations. Francklin fit à Roberts, dès le premier jour de leur rencontre, une peinture du caractere des Habitans, que l'expérience ne ceſſa pas de vérifier. Il l'aſſura qu'il n'auroit pas beſoin de pêcher ni de ſe donner le moindre embarras pour ſa nourriture, parce que les Inſulaires lui offriroient volontairement toutes les commodités de l'Iſle. Ils avoient fait les mêmes offres à Francklin, qui n'avoit pris le parti de s'exercer lui-même à la chaſſe & à la pêche, que pour diſſiper ſa mélancolie (57).

Nombre des Inſulaires de Saint-Jean.

Leur humanité.

Pendant que l'Auteur fut malade (58) parmi eux, l'attention ne ſe relâcha jamais pour lui fournir ce qui étoit néceſſaire à ſa ſituation. Il ne ſe paſſoit pas de jour qu'il ne reçût la viſite de quelque Habitant, qui s'informoit ſoigneuſement de ſa ſanté, & qui lui apportoit quelque piéce de volaille ou quelque fruit. Le Gouverneur même le viſitoit preſque tous les jours, & lui envoyoit deux ou trois fois la ſemaine un quartier de chevreau. Dans le même intervalle, il fut continuellement logé chez un des principaux Negres de l'Iſle; & lorſque ſa ſanté fut rétablie, il lui reſtoit cinquante & une piéces de volaille

(52) Le P. Labat, dans ſon Hiſtoire d'Afrique Occidentale, tourne cette opinion en ridicule: mais ſi ce n'eſt pas le ſperme de la Baleine, on ne doute plus que ce ne ſoit quelque ſubſtance odoriférante, formée dans quelque bourſe voiſine de ſes teſticules. Voyez les Tranſactions Philoſophiques, N°. 387. pag. 256. ou l'Abregé, Vol. VII. p. 429.

(53) Roberts, p. 431.

(54) Vers l'année 1700 l'Iſle n'avoit que la moitié de ce nombre, ſuivant le témoignage d'un Négre de Saint Nicolas qui y étoit venu alors, & qui vivoit encore lorſque Roberts y arriva. *ibid.* p. 137.

(55) *Ibid.* p. 422.

(56) *Ibid.* p. 228.

(57) *Ibid.* p. 197.

(58) Voyez ci-deſſus le Journal de Roberts.

ROBERTS. En divers tems.

des préſens qu'il avoit reçus (59), entre leſquelles il ſe trouva deux cailles: ſans parler d'une grande quantité de lait, & de pluſieurs gâteaux de bananes, qui ſont une compoſition (60) de bananes & de maïz.

Sa nourriture.

Le Poiſſon fait une grande partie de leur nourriture, ſur-tout le bouillon qui reſte après qu'il eſt cuit. Ils preſſoient Roberts d'en uſer dans ſa maladie, comme du meilleur remede qu'il pût prendre contre (61) la fiévre. Ils ont la méthode de faire des ſoupes de courges, qu'ils font bouillir aſſez long-tems pour leur donner une certaine épaiſſeur. La fleur de manyoke & de maïz leur ſert encore au même uſage. Ils font auſſi de l'un & de l'autre une fort bonne ſorte de pain (62).

Ils ont une autre pâtiſſerie, qu'ils appellent *Kuskus*, compoſée de farine de bled d'Inde bouillie dans l'eau fraiche juſqu'à ce qu'elle prenne conſiſtence. Alors ils la coupent en tranches, qu'ils font ſecher au Soleil. Elle ſe conſerve pendant pluſieurs mois lorſqu'elle eſt bien ſechée, & reſſemble beaucoup au biſcuit de mer. Roberts aſſure que dans l'occaſion, elle peut ſervir ſur un Vaiſſeau juſqu'à la Barbade (63).

En quel tems & comment l'Iſle fut peuplée.

Il n'y a pas plus d'un ſiécle que l'Iſle de Saint Jean eſt peuplée. Pendant pluſieurs années, ſes Habitans ſe réduiſirent à deux familles Negres, juſqu'en 1680, que la famine ravageant l'Iſle de Fuego, quelques pauvres Habitans de cette Iſle paſſerent dans celle de Saint Jean ſur un Bâtiment Portugais. Ils furent reçus avec joie par les Negres de Saint Jean, qui avoient déja fort augmenté le nombre de Chevres, de Vaches, & ſur-tout de Porcs, que les Portugais avoient laiſſés dans l'Iſle en la découvrant. La compaſſion naturelle porta les Negres, à leur donner une partie de leurs Beſtiaux. Il arriva de-là que chacun entreprit de nourrir ſéparément les ſiens, & que le goût de la propriété prenant naiſſance, celui qui eut l'habileté d'en élever & d'en nourrir un plus grand nombre paſſa pour le plus riche. Il n'y eut que les Chevres qui furent laiſſées dans les montagnes, & qui continuerent d'être ſauvages.

Les nouveaux Habitans de Saint Jean apprirent aux autres l'art de filer le coton, qui croiſſoit naturellement dans l'Iſle, & d'en faire une ſorte d'étoffe pour ſe couvrir; car ils étoient nuds auparavant, comme la plûpart des Negres de la Côte de Guinée. Ils leur communiquerent auſſi les principes de la Religion Romaine, autant du moins qu'ils avoient été capables de les prendre eux-mêmes dans l'Iſle de Fuego, dont ils étoient ſortis. Mais un Prêtre de cette Iſle ſe ſentit aſſez de zèle pour ſe faire conduire à Saint Jean, où il s'efforça de cultiver ces premieres ſemences de l'Evangile. Il baptiſa (64) tous les Negres. A la vérité on put douter enſuite de la bonté de ſes motifs, lorſqu'il parut exiger des récompenſes trop mercénaires pour le ſervice qu'il leur avoit rendu. Il tira de l'un des étoffes de coton, de l'autre du coton cru & de l'indigo, enfin de chacun ce qu'il avoit de meilleur, juſqu'aux Beſtiaux, dont il ſe fit donner une grande partie; & quittant l'Iſle il accorda pour derniere faveur aux Inſulaires, une Meſſe, qu'il leur dit dans une caverne de la Baye, qui en a pris le nom de Fuerno de Padre. Il leur promit de revenir tous les ans, & cette promeſſe fut exécutée pluſieurs années conſécutives. Mais un jour qu'il étoit

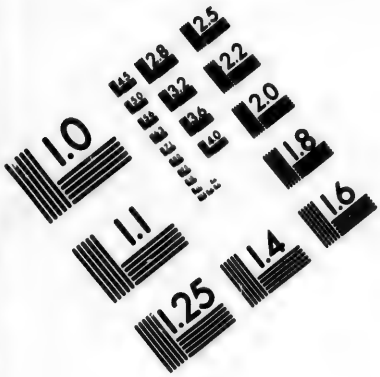
La Religion s'y introduit.

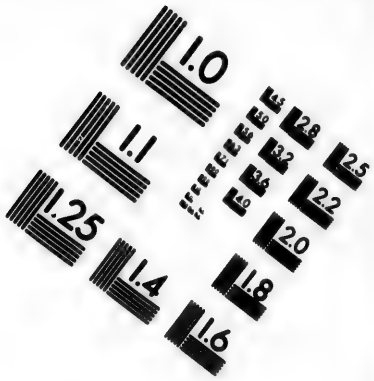
Arrivée d'un Missionaire.

(59) *Ibid.* p. 244.
(60) *Ibid.* p. 185.
(61) *Ibid.* p. 260. & 356.
(62) *Ibid.* p. 318.
(63) *Ibid.* p. 152. 164. 334.
(64) Roberts, p. 427.

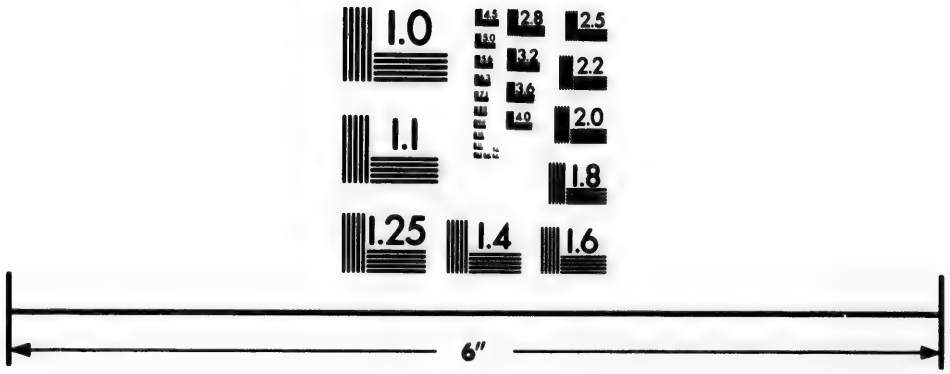
F. A. Aveline Sculpsit.

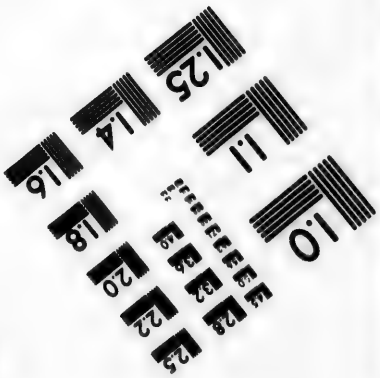
Hommes et Femmes de l'Ile de S.t Jean dans leurs habits. N.o XI.




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






Photographic Sciences Corporation

33 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

leur dire la Meſſe dans la même caverne, une partie du roc, qui vint à ſe détacher, enſevelit le Prêtre & trente des Aſſiſtans ſous ſes ruines. On entendit pendant trois jours le bruit de leurs gémiſſemens, ſans qu'il fût poſſible de leur donner le moindre ſecours. Ainſi l'Iſle de S. Jean demeura long-tems ſans aucun Miniſtre Eccléſiaſtique ; ce qui donna lieu à la naiſſance & au mêlange de quantité de ſuperſtitions. Dans la ſuite du tems l'Evêque de S. Jago ayant entrepris la viſite de toute ſa Province, laiſſa des Miniſtres fort ignorans dans chaque Iſle ; & celle de Saint Jean eut pour ſon partage un Prêtre Negre, dont celui que Roberts y trouva étoit le quatriéme Succeſſeur. Roberts aſſure qu'il n'entendoit pas la Langue latine ; ce qui n'empêchoit point qu'ayant appris à lire dans le Miſſel il ne célebrât les ſaints Miſteres & qu'il n'adminiſtrât les Sacremens. Mais il ſouffroit l'uſage des ſuperſtitions établies, telles que de faire laver les enfans avant le Baptême ; de mettre de la terre ſur la tête aux jeunes filles dans la cérémonie du mariage, pour marque de ſujettion ; d'arroſer d'eau les foſſes des Morts, & quelquefois d'une quantité de jus de melons d'eau, &c. C'eſt un Proteſtant, qui fait cette Relation, & qui ne manque d'y joindre des reflexions injurieuſes pour l'Egliſe Romaine (65).

ROBERTS. En divers tems.

Mêlange de ſuperſtitions.

L'Iſle de Saint Jean eſt ſi négligée pour le Commerce, que dans l'eſpace de ſept ans (66) on n'y avoit vû que deux Vaiſſeaux étrangers. Roberts apprit de Francklin & des Negres que les Matelots de quelques Vaiſſeaux François, qui venoient charger des Mulets à Saint Philippe, avoient quelquefois touché à Saint Jean dans leurs Chaloupes, pour y acheter de la volaille, & d'autres rafraîchiſſemens ; mais comme il n'en étoit venu aucun depuis pluſieurs années, les Inſulaires concluoient que les François avoient abandonné (67) le Commerce de Saint Philippe, ou qu'ils trouvoient ailleurs qu'à Saint Jean les proviſions dont ils avoient beſoin.

Le Gouverneur de l'Iſle y exerce la Juſtice (68), & décide les petits différends qui s'élevent entre les Habitans. S'ils refuſent d'obeïr à ſes ordres, il a le pouvoir de le faire mettre dans une Priſon, qui n'eſt qu'un parc découvert comme ceux où l'on renferme les Beſtiaux en Europe. Là, dit l'Auteur, ils demeurent quelquefois des jours entiers, ſans entreprendre de ſe mettre en liberté. Il eſt rare du moins de voir des rebelles. Lorſqu'il s'en trouve, le Gouverneur eſt en droit de les faire reprendre, & de leur faire lier les pieds & les mains dans la même priſon, avec une garde pour les y retenir juſqu'à ce qu'ils ayent ſatisfait à leur adverſaire, & qu'ils ayent demandé pardon au Public. L'autorité du Gouverneur ne s'étend pas plus loin, dans le cas même de meurtre. Mais Roberts n'apprit aucun exemple d'un crime ſi noir. On l'aſſura ſeulement qu'un Meurtrier ſeroit gardé dans les chaînes pour attendre la ſentence du Gouverneur de S. Jago ou de la Cour de Portugal. Quelquefois, pour les fautes legeres, ſur-tout lorſque le Coupable eſt d'un âge avancé, on ne lui donne que ſa cabane ou celle d'autrui pour priſon ; ce qui eſt regardé comme une grande faveur ; car la priſon publique eſt un châtiment auſſi redouté à Saint Jean que le dernier ſupplice en Angleterre. En 1722, le Gouverneur ſe nommoit Leonel Conſalvo. Il tenoit ſon emploi de Thomas Santi, qui avoit

Autorité du Gouverneur.

Docilité des Inſulaires.

Nom du Gouverneur.

(65) *Ibid.* p. 428.
(66) Voyez ci-deſſus le Journal.
(67) Roberts, p. 266.
(68) *Ibid.* p. 264.

ROBERTS. En divers tems.

le titre de Procurador de l'Isle Saint Jean, & qui faisoit ordinairement sa demeure dans celle de Fuego (69).

Erreurs des Cartes & des Pilotes, sur l'Isle de S. Jean.

Les Cartes & les récits des Pilotes sont remplis d'erreurs sur tout ce qui appartient à l'Isle de S. Jean. Ils n'y reconnoissent qu'une bonne Rade, dont ils présentent même l'entrée comme fort difficile, à cause de l'abondance des rocs. Saint Jean néanmoins a plusieurs Bayes ou Rades, qui peuvent servir de retraite aux Vaisseaux. La principale & la meilleure est à la vérité celle de Fuerno, qui signifie un four ou une cave, soit qu'elle ait tiré ce nom de l'avanture tragique qu'on a rapportée, ou de sa forme même, qui la met à couvert de toutes sortes de vents. En effet, si l'on s'avance jusqu'au roc de Kaay, où l'on trouve assez d'eau pour un Vaisseau du premier rang, on y est tellement environné de la terre qu'on n'y peut ressentir qu'un leger souffle des vents Sud par Est, & Sud par Ouest, dont tout l'effet est de précipiter quelquefois l'eau de la mer dans la Baye.

Manière que Roberts donne pour entrer dans la Baye de Fuerno.

Comme il est assez difficile d'en trouver l'entrée, quand on n'y a jamais relâche, Roberts donne les marques suivantes. Lorsque vous êtes vers la pointe Nord de Saint Philippe ou Fuego, si le tems est clair vous découvrez l'Isle de Saint Jean. Mais, dans un tems obscur, qui est assez ordinaire, portez au Nord par Ouest jusqu'à deux lieues de Saint Philippe, où vous trouverez les petites Isles. De-là prenez vers la plus orientale, dont vous vous approcherez assez pour en appercevoir la pointe Nord, & continuez d'en suivre la Côte à la distance d'un mille, jusqu'à ce que vous soyez vis-à-vis la pointe du Sud. Ensuite, portant directement vers la pointe Nord-Est de l'Isle Saint Jean, qui est une pointe basse & platte, à laquelle vous ne sçauriez vous méprendre, élargissez-vous seulement d'environ un demi mille, jusqu'à ce que vous tombiez au Sud de l'Isle, où vous commencerez à suivre la Côte à la distance de la longueur d'un cable. Vous arriverez devant une grande Caverne qui se présente dans les rocs, & vous verrez bientôt, à moins d'un quart de mille devant vous, une basse pointe de roc qui s'avance médiocrement. C'est après cette pointe que vous trouverez Fuerno. Prenez un peu le large pour doubler cette pointe, parce que la Baye en est si proche que tournant en coude il seroit difficile autrement d'y entrer. Vous y pourrez jetter l'ancre dans toutes ses parties; mais le meilleur endroit est le côté de l'Est.

Si vous veniez de l'Est à Saint Jean, prenez garde de ne pas vous avancer trop vers la pointe Sud de Saint Philippe; car avec un vent commun il vous seroit impossible de gagner Fuerno, ni même aucune partie de l'Isle (70).

Autres Bayes de Saint-Jean. Faciend de Agua.

Au Nord-Ouest de Saint Jean, on trouve une autre Baye, qui se nomme *Faciend de Agua*, & qui est reconnoissable à quantité de Bananiers. D'ailleurs il n'y a pas d'autre Vallée qui se présente du côté de la mer. Le rivage de cette Baye n'est pas commode; mais on peut y mouiller sûrement vers le centre, du côté du Nord, sur huit, neuf & dix brasses d'un fort bon fond. On apperçoit un Ruisseau d'eau fraîche, qui coule presque jusqu'à la mer.

Baye de Ferrier.

Plus bas, au côté Sud-Ouest de l'Isle, près d'une pointe basse & unie, qui s'éleve tout d'un coup, on trouve la Baye de Ferrier, qui est double, c'est-à-dire, divisée par des rocs d'une grande hauteur. Cette Rade est fort belle, &

(69) Roberts, *ibid.* p. 433.

(70) *Ibid.* p. 433.

le Rivage très-commode pour le débarquement. Derriere l'endroit le plus Sud-Eſt de la Côte, la Nature a formé un Lac, ou un Baſſin d'eau douce, qui eſt conſtamment rempli de l'eau qui découle des Montagnes. Il y a dans la partie Nord-Eſt de la Baye, un roc, qui forme une ſorte de Quai, dont les Chaloupes peuvent s'approcher. Cette ſtation ſeroit excellente, ſi elle n'étoit expoſée aux ſouffles violens qui ſortent des vallées, ſur-tout aux mois de Novembre, Décembre & Janvier, & qui ont quelquefois tant d'impétuoſité qu'ils enlevent un Vaiſſeau de deſſus ſes ancres. Cette diſgrace étoit arrivée quelque mois auparavant à une Frégate Portugaiſe. La Baye n'eſt pas plus sûre dans la ſaiſon pluvieuſe & dans celle des vents incertains. Elle eſt ouverte aux vents Sud-Eſt, Sud & Sud-Oueſt, qui y ſoulevent quelquefois les vagues, juſqu'à pouvoir briſer un Bâtiment contre les rocs de la Côte. Mais pendant le reſte de l'année, l'ancrage eſt fort bon; ſur-tout aux mois de Mars, d'Avril & de May, où l'on n'a le ſoir que des vents doux de mer; &, toute la nuit juſqu'à dix heures du matin, de petits vents de terre fort agréables. Roberts ajoûte que la Baye de Ferriere eſt plus fréquentée que celle de Fuerno, parce que celle-ci eſt beaucoup moins connue (71).

ROBERTS. En divers tems.

*Scio* eſt une autre Baye de l'Iſle de Saint Jean, belle & ſabloneuſe, mais dont l'entrée eſt difficile, & qui n'a pas d'eau douce. Celle de *Sal-Point* ou de *la Pointe de Sable*, ſe trouve décrite dans le Journal de Roberts, & malheureuſement célebre par ſon naufrage. L'Iſle a quelques autres Bayes; mais qui méritent peu d'attention. A l'extrêmité des petites Iſles, vers la pointe la plus Sud-Oueſt, on trouve une petite crique, en forme de boulin, dans laquelle un petit Vaiſſeau peut mouiller. Quoiqu'elle ait quantité de rocs & de groſſes pierres, on y voit clairement le fond, qui eſt depuis ſept juſqu'à douze braſſes, & la diſpoſition du lieu fait qu'on y peut entrer & qu'on en peut ſortir ſans danger (72).

Baye de Scio.

Petite Baye à l'extrémité des petites Iſles.

## §. VII.

## *Iſle de Saint Nicolas.*

SUivant le Capitaine Roberts, Saint-Nicolas, ou *San-Nicolao*, qui eſt le nom en uſage parmi les Habitans, s'étend plus en longueur que les autres Iſles du Cap-Verd, à l'exception ſeulement de S. Jago. *Paraghiſi*, ſon principal Port, eſt éloigné (73) d'environ trente lieues à l'Oueſt de Palmera dans l'Iſle de Sal. Elle eſt a 16 dégrés 45 minutes de latitude du Nord, & à 6 dégrés 52 minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd (74).

Sa ſituation & ſa grandeur.

Dampierre dit que ſa forme eſt triangulaire; que le plus long de ſes trois côtés, qui eſt à l'Eſt, n'a pas moins de trente lieues, & les deux autres, vingt lieues chacun. Il ajoûte qu'elle eſt montagneuſe, & que toutes ſes Côtes ſont ſtériles (75).

(71) *Ibid.* p. 434.

(72) *Ibid.* pag. 435. Avec quelque netteté qu'on s'efforce de rendre les idées de Roberts, il eſt difficile que le Lecteur ne s'apperçoive pas ſouvent de ſa négligence. Mais on a mieux aimé lui laiſſer quelquefois ſon obſcurité que de ſuppléer témérairement à des noms, ou à des choſes ſur leſquelles on n'a pas d'autre témoignage que le ſien.

(73) Dampierre dit que S. Nicolas eſt environ vingt-deux lieues au Sud-Oueſt de Sal, Vol. I. p. 74.

(74) Roberts, p. 436.

(75) Dampierre, Vol. I. p. 74.

ROBERTS. En divers tems.

Roberts la repréſente généralement comme une terre (76) fort haute. Sa partie la pus élevée eſt une ſorte de pain de ſucre, qu'on peut nommer une montagne, dont le ſommet forme un pic, mais qui ne ſe termine pas en pointe. On l'appelle *Monte Gourda*. Sa ſituation eſt au Nord-Oueſt de l'Iſle, (77) mais aſſez loin dans les terres. De quelque côté qu'on arrive par la mer, on le découvre à la diſtance de neuf ou dix lieues (78).

Monte Gourda.

La Côte de Saint-Nicolas eſt ſi libre & ſi nette, que depuis la pointe Eſt juſqu'à une demie-lieue de celle du Sud-Oueſt, un Vaiſſeau peut ſuivre le rivage à la portée de la voix (79).

Poſition d'une partie des Côtes.

Dans la ſaiſon des vents variables, l'Iſle n'a pas de Rade qui ſoit ſûre; Mais lorſque le véritable vent de Commerce eſt arrivé, elle a deux ou trois Bayes d'une bonté médiocre. La plus voiſine de la Ville eſt celle de Paraghiſi, où l'on peut mouiller aſſez ſûrement, parce que le vent n'y ſouffle jamais que du rivage. Elle a même une Crique, où l'on peut jetter l'ancre (80) entre quatre amarres de terre. Mais Roberts décrit une autre Baye, où il aima mieux mouiller, pour ſe mettre à couvert de l'importunité des Habitans. Quoiqu'il ne la nomme pas, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt celle de *Puerto Velho*. Celle de Paraghiſi n'eſt qu'un boyau fort étroit entre deux pointes de roc, où les Bâtimens peuvent demeurer en effet comme dans une Riviere, ſoit ſur une ſeule ancre, ſoit à l'appui d'une ſimple amarre; & cette ſituation les expoſe à ſe voir ſans ceſſe incommodés par le concours des Habitans. Le chemin de Paraghiſi à la Ville eſt preſque uni; ce qui eſt fort rare dans toutes ces Iſles, où la terre eſt coupée de toutes parts (81) par des rochers & des montagnes. Au Nord de Paraghiſi, à la diſtance d'une demie-lieue, on trouve un petit banc de ſable, qui n'eſt couvert que de quatre braſſes d'eau (82).

Baye de Paraghiſi.

Puerto Velho.

On rencontre enſuite la Rade de *Porto Lappa*, ſur laquelle on ne peut ſe tromper, parce qu'elle ſe préſente d'elle-même au Sud de l'Iſle. Mais le fond y eſt fort mauvais pour les cables & les ancres.

Porto Lappa.

A l'Eſt de Porto Lappa, preſqu'à moitié chemin entre cette Rade & la Pointe Eſt de l'Iſle, on trouve celle de Curriſal (83), qui a de l'eau fraîche en abondance, & dans une ſituation fort commode pour les Vaiſſeaux. Le meilleur endroit pour jetter l'ancre, eſt à l'Eſt, où l'on eſt (84) fort à couvert. On a devant ſoi *Petra de Looma*, ou le Roc terrible, contre lequel la mer vient ſe briſer avec un bruit continuel, ce qui a ſervi vraiſemblablement (85) à lui faire donner ce nom. Cette Rade n'eſt pas favorable au Commerce, parce qu'elle eſt ſituée à ſeize ou dix-huit milles de la Ville, & le chemin parſemé de rocs, avec la néceſſité de deſcendre & de monter ſans ceſſe (86).

Curriſal.

Petra de Looma.

Toutes les Bayes qu'on vient de nommer, ſur-tout celles de Paraghiſi & de Curriſal, ſont peu fréquentées par les Etrangers; & la ſeule raiſon que Roberts en ait pû trouver, c'eſt qu'elles n'ont aucune marque à laquelle on puiſſe

Ces Bayes ſont peu fréquentées.

(76) Roberts, p. 23.
(77) *Ibid.* p. 441.
(78) Roberts dit, vers la Pointe Oueſt, p. 441.
(79) *Ibid.* p. 115.
(80) *Ibid.* p. 142.
(81) *Ibid.* p. 141.
(82) *Ibid.* p. 125.
(83) *Ibid.* p. 344.
(84) Sur la poſition que Roberts donne ici à Curriſal, & ſur d'autres circonſtances, on eſt porté à croire que cette Baye devroit être placée dans la Carte, proche du lieu où l'on a mis *Porto Ghacy*.
(85) Roberts, p. 441.
(86) *Ibid.* p. 25.

les reconnoître. Cependant ſi l'on excepte la ſaiſon des *Tornados*, il ſe trouve toujours au long de la Côte des Pêcheurs ou d'autres Inſulaires, entre leſquels on peut ſe procurer un Pilote. D'ailleurs, en faiſant voile avec un peu plus de lenteur à la vûe du rivage, on donne le tems aux Habitans de s'aſſembler près des Bayes, en aſſez grand nombre pour en faire remarquer l'ouverture (87).

ROBERTS. En divers tems.

La plus célébre Rade de l'Iſle Saint-Nicolas eſt celle de Terrafal, ou Trefal, qui eſt ſituée à l'Oueſt de l'Iſle. Elle eſt aiſée à diſtinguer par la multitude de grandes Barques que les Inſulaires y ont ſans ceſſe, & qui entrent ou ſortent continuellement. Cette Baye eſt fort nette. On y trouve par-tout un excellent fond, particuliérement dans la partie du Nord. Du côté de la mer, à la diſtance d'un quart de mille du rivage, la Nature a placé un rocher pointu, & des deux côtés de cette pointe, deux vallées auſſi étroites que profondes, d'où le vent ſort quelquefois fort impétueuſement. Si l'on veut ſe garantir de ces dangereux ſouffles, il faut jetter l'ancre vis-à-vis cette pointe, c'eſt-à-dire entre les deux vallées, où l'on trouve depuis ſeize juſqu'à trois braſſes.

Baye de Terrafal ou Trefal.

Roberts remarque encore que l'entrée de la Baye eſt traverſée par un grand banc de ſable, mais couvert d'environ dix braſſes d'eau; & qu'après l'avoir paſſé on ſe trouve ſur un fond de douze, treize & quatorze braſſes, qui diminue graduellement juſqu'à quatre ou cinq (88).

Il n'y a preſqu'aucun endroit dans la baſſe terre de l'Iſle, où l'on ne puiſſe trouver de l'eau en creuſant; excepté lorſque la ſaiſon des pluies a manqué. Mais on n'a pas beſoin de ce ſecours, parce qu'à un demi-mille de la mer, on a toujours de fort bonne eau dans la vallée, d'où les Habitans l'apportent à très-bon marché ſur le dos de leurs Anes. De la Baye de Trefal on peut découvrir, dans un jour ſerain, toutes les Iſles qui ſont ſous le vent. Si le tems eſt un peu obſcur, on n'apperçoit pas celle de *Chaon*, ou des *Chiens* (89).

L'eau commune à Saint-Nicolas.

La Ville de Saint-Nicolas eſt une des mieux bâties & des plus peuplées de toutes les Iſles du Cap-Verd. Cependant les maiſons n'y ſont pas ſi grandes qu'à S. Jago, ſi bien cimentées, ni ſi bien couvertes. Les toits, & celui même de l'Egliſe, n'y ſont que de chaume, ou de feuilles d'arbres. A l'égard du reſte, & ſur-tout de la régularité des ruës, Saint-Nicolas l'emporte ſur S. Jago même. Mais quelque tems avant le voyage de Roberts, un Pyrate Anglois, nommé le Capitaine Avery, ayant relâché dans l'Iſle, brûla une partie de la Ville, ſur quelques ſujets de plaintes qu'il prétendoit avoir reçus des Habitans (90).

Etat de la Ville.

On eſt étonné avec raiſon que Roberts n'ait placé, ni la Ville de Saint-Nicolas, ni celle de S. Jago dans ſa Carte. Il ne donne pas même dans ſa Relation, d'autre nom à la Ville de Saint-Nicolas, que celui de l'Iſle; & quand il dit que Paraghiſi en eſt plus proche que toute autre Rade, il ne la fait connoître que par le nom général de Ville (91).

Silence de Roberts ſur ſa ſituation.

Dampierre, qui aborda au Sud de l'Iſle en 1683, raconte (92) que le Gouverneur l'étant venu voir au rivage, lui dit que ſa Ville Capitale étoit dans

Elle eſt dans une vallée.

(87) *Ibid.* p. 443.
(88) Voyage de Cawley, p. 4.
(89) On ne trouve en aucun autre endroit l'*Iſle des Chiens*, mais c'eſt apparemment la même que l'*Iſle Chaon*.
(90) Roberts, p. 439.
(91) Roberts, p. 352. 25. 43.
(92) Dampierre, Vol. I. p. 74.

ROBERTS. En divers tems.

une vallée, à quatorze milles de la Baye où le Vaiſſeau avoit jetté l'ancre; qu'elle contenoit plus de cent familles, outre quantité d'autres Habitans qui étoient diſperſés dans des lieux plus éloignés.

Jannequin dit que de toutes les Iſles du Cap-Verd, il n'y avoit de ſon tems (93) que May & Saint-Nicolas qui fuſſent habitées. C'eſt peut-être ſur ſon autorité qu'Ovington compte dix Iſles déſertes, entre douze qui font le nombre de ces Iſles (94).

Nombre des Habitans de Saint-Nicolas.

Roberts aſſure qu'avant la famine, Saint-Nicolas avoit plus de deux mille Habitans, & que le nombre ne ſurpaſſe pas aujourd'hui (95) treize ou quatorze cens. Ils ont un Prêtre Portugais pour le Gouvernement eccléſiaſtique; car ils ſont tous profeſſion de la Religion Romaine. Mais quoiqu'elle y ſoit plus pure que dans les autres Iſles, & qu'à S. Jago même, c'eſt-à-dire mêlée de moins de ſuperſtitions, ils ſont d'un caractere ſi dur & ſi peu docile, que ce Guide ſpirituel a beaucoup de peine à les conduire. Ils ſont tous ou noirs, ou couleur de cuivre, avec les cheveux friſés, à l'exception d'un petit nombre de Race Françoiſe, qui ont été laiſſés dans l'Iſle (96) par le Pilote Maringoüin, & de trois vieux Portugais, avec deux ou trois vieilles femmes de la même Nation. Dampierre obſerve que le Gouverneur, dont il reçut la viſite, avec celle de trois ou quatre Inſulaires des plus diſtingués, étoit le plus blanc de ceux qu'il avoit vûs, mais qu'il ne laiſſoit pas d'être fort bazané. Ils étoient vêtus aſſez honêtement, & tous armés d'épées & de piſtolets. Mais leur cortége, qui étoit compoſé de trente ou quarante hommes, ne paroiſſoit qu'un tas de miſérables, dont la nudité n'étoit cachée que par quelques vieux lambeaux d'habits (97).

Adreſſe & modeſtie des femmes.

Les femmes de l'Iſle ont beaucoup plus de hardieſſe à ſe ſervir de leurs mains & de leurs éguilles, que celles de toutes les autres Iſles. Celle qui ſe préſente en public avec une coeffe ſans broderie, dans le goût des femmes de Bona-Viſta, eſt accuſée de pareſſe & de groſſiereté. Elles ſont auſſi plus modeſtes, & jamais on ne les voit paroître nues devant les Etrangers, comme elles en ont l'habitude à Saint-Jean. Si elles ne ſont point à travailler aux champs, on les trouve toujours occupées à coudre ou à filer (98).

C'eſt dans l'Iſle de Saint-Nicolas qu'on parle la Langue Portugaiſe, avec une exactitude qui eſt rare dans les meilleures Colonies de cette Nation. Mais ſi les Habitans ont cette reſſemblance avec les Portugais par le langage, ils ne reſſemblent pas moins à la Populace du Portugal par leur inclination à voler les Etrangers, & par leur ſoif pour le ſang, lorſqu'ils ſont animés par quelque ſujet de haine. Ils ſe ſervent de leurs coureaux avec autant de cruauté que d'adreſſe. Roberts prouve leur goût pour le larcin, par ſon propre exemple. Lorſqu'il ſe trouva dans leur Iſle avec un ſeul Matelot, en 1722, ils entrerent dans ſa Barque en aſſez grand nombre, & remarquant l'endroit où Roberts avoit placé ce qui lui reſtoit de plus précieux, ils prirent droit de

Caractere des Habitans.

(93) Voyag. de Lybie par Jannequin. p. 225.

(94) Roberts dit que dans l'eſpace d'onze ou douze mois avant ſon arrivée, il en étoit mort cinq cens de faim.

(95) Dapper rapporte qu'en 1625. il n'y avoit dans l'Iſle que dix-neuf perſonnes, ſçavoir huit hommes, ſept femmes & quatre filles.

(96) Environ vingt ans avant l'arrivée de Roberts, p. 156.

(97) *Ibid.* p. 444.

(98) Dampierre, Vol. I. p. 74. & ſuiv.

ſon

ſon infortune pour s'en ſaiſir, en lui diſant avec une impudence extrême, que ſa Barque & tous ſes biens étoient à eux, parce qu'il n'auroit pû éviter de perir ſans leur ſecours, & qu'ils lui avoient apporté quelques bouteilles d'eau fraiche. » Double fauſſeté, ajoûte Roberts, car j'étois en ſûreté ſur mon » ancre; & l'eau qu'ils avoient apportée pour moi, ils l'avoient employée à leur propre uſage (1).

ROBERTS. En divers tems.

A l'égard des productions naturelles de cette Iſle, Roberts obſerve qu'on y trouve les mêmes ſortes de ſable & de pierres qu'à Saint Jean; & les Habitans prétendent ſur une ancienne tradition, qu'elles contiennent de l'argent & de l'or, qu'ils ignorent la maniere d'en tirer. L'Iſle produit auſſi du ſalpêtre & du beurre d'or, mais en moindre quantité que S. Jago & Saint-Jean.

Productions naturelles de Saint-Nicolas.

Dampierre raconte que malgré les montagnes de Saint-Nicolas & la ſtérilité de ſes Côtes, il y a au centre de l'Iſle des vallées où les Portugais ont leurs vignobles & leurs plantations, (2) avec du bois pour le chauffage. Le terroir, ſuivant Roberts, eſt fertile pour le maïz, pour les plantains, les bananes, les courges, les melons d'eau & muſcats, les limons, les limes, & les oranges. On y voit quelques cannes de ſucre, dont les Habitans font de la melaſſe. Ils ont des vignes, dont ils tirent, dans les bonnes années, ſoixante ou quatre-vingt pipes d'un vin (3) tartreux. Roberts en apprit la quantité par la dîme du Prêtre. Le prix ordinaire eſt de trois livres ſterling par pipe; mais il eſt rare qu'on en trouve encore vers le tems de Noel; & la vendange (4) de l'Iſle ſe fait au mois de Juin & de Juillet.

Vignes & vin qu'on en tire.

On y trouvoit autrefois beaucoup de Sang-de-dragon; mais l'arbre qui le produit y eſt devenu ſi rare, que Roberts doute ſi l'on recueille annuellement vingt ou trente livres de cette gomme, & le plus ſouvent (5) corrompue & falſifiée. Les Habitans attribuent la ruine de leurs arbres au Pyrate *Avery*, qui ayant brûlé leur Ville & coupé leurs figuiers pour faire des Chaloupes & des Eſquifs à ſa Flotte, les mit dans la néceſſité d'employer leurs dragons à faire les lambris & les planchers de leurs nouveaux édifices. En effet, on ne voit guéres d'autre bois dans leurs maiſons; quoiqu'étant creux, avec peu de dureté dans ſa ſubſtance, il ne ſoit pas extrêmement propre à bâtir.

Sang de dragon.

Avant la derniere famine, les chevres, les porcs & la volaille (6) étoient fort communs à Saint-Nicolas; mais quoique cette diſgrace n'eût duré que trois ans, Roberts aſſûre qu'elle y avoit cauſé plus de ravages que dans toutes les autres Iſles, parce que le Pays n'ayant guéres d'autre commerce que celui (7) des Anes, il n'y paroiſſoit pas ſouvent un Vaiſſeau dans l'eſpace de deux ans, ſur-tout depuis que le beſoin de ces animaux étoit diminué aux (8) Indes Occidentales. C'eſt ce qui avoit rendu les Habitans plus induſtrieux que tous leurs voiſins. Dans un tems plus heureux, ils avoient une ſi grande

Beſtiaux & volaille.

(1) Roberts, p. 444.
(2) Dampierre, Vol. I. p. 74.
(3) Cawley dit que le vin eſt mauvais. Dampierre obſerve (Vol. I. p. 74.) que le vin tire, pour le goût, ſur celui de Madere, mais qu'il eſt pâle & épais.
(4) Roberts, p. 436.
(5) *Ibid.* p. 338.
(6) Dampierre dit que les Chevres n'y ſont pas auſſi bonnes que dans la plûpart des autres Iſles, mais qu'elles ſont meilleures qu'à Sal. Vol. I. p. 74.
(7) Il dit ailleurs que S. Nicolas eſt l'Iſle la plus célebre pour les Anes, p. 342.
(8) *Ibid.* p. 436.

ROBERTS. En divers tems.

abondance de Chevres & de Vaches, que ſans diminuer le fond, parce qu'ils ne les tuoient qu'à proportion du produit, ils embarquoient ordinairement ſur les Vaiſſeaux annuels du Portugal, deux milles peaux de Chevres, des trois Iſles de Saint-Nicolas, de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent, & cent peaux de Vaches qui ne venoient que de Saint-Nicolas. Mais la famine y avoit réduit le nombre des Vaches à quarante ; & celui même des Chevres ſauvages étoit tellement diminué, que le Gouverneur dit à Roberts, qu'il ne falloit pas eſpérer, de trois ans, qu'on en pût faire paſſer en Portugal (9).

Roberts avoit emporté de Bona-Viſta dans ſa Barque une Geniſſe de l'année, dont le Capitaine Manuel Domingo lui avoit fait préſent, pour la tuer dans le voyage, & lui ſervir de nourriture. L'ayant conſervée vivante, il voulut la donner dans l'Iſle de Saint-Jean à Nicolas Conſalvo, chez qui il avoit logé. Mais le Gouverneur s'y oppoſa, ſous prétexte que le droit d'élever & de nourrir des Vaches n'appartenoit qu'au Seigneur Propriétaire. Roberts propoſa de faire ce préſent à *Manuel Souar Gum*, parent du Gouverneur. Alors, l'intérêt propre ſe déguiſant ſous un autre prétexte, le Gouverneur accorda ſon conſentement, parce qu'on pouvoit eſperer, diſoit-il, que cette Geniſſe ſerviroit à produire un nouveau troupeau pour le Propriétaire (10).

Réparation néceſſaire dans l'Iſle.

L'induſtrie des Habitans de S. Nicolas ſembloit promettre, au jugement de Roberts, que leur Iſle ſeroit bientôt repeuplée des eſpéces d'animaux qui s'accomodent le mieux du Pays, ſur-tout de Porcs & de volaille, dont il y avoit déja peu de familles qui ne fuſſent aſſez bien pourvûes. Cette réparation s'étoit faite dans l'eſpace d'environ trois ans ; & le ſuccès en avoit été ſi prompt (11) qu'on auroit déja pû charger à fort bon marché un Bâtiment, de volaille, de Porcs ; & même de Chevaux, dont la race étoit venue de Bona-Viſta, depuis quatorze ans, par les ſoins d'un Capitaine François, nommé *Rolland* (12).

Induſtrie des Habitans pour le vêtir.

Les Habitans de Saint-Nicolas ſe font des habits d'étoffe de coton, dans la même forme que ceux de l'Europe, & ſçavent travailler les boutons ſur tous les modéles qu'on leur préſente. Ils ſe font des bas de fil de coton, & d'aſſez bons ſouliers du cuir de leurs Vaches & de leurs Chevres, qu'ils ont l'art de tanner fort proprement. Ils faiſoient auſſi de leur coton pluſieurs ſortes de draps, & de matelats, qui étoient trop bons pour le commerce de Guinée, & que les Portugais venoient prendre pour celui du Breſil. Mais à force d'en tirer, ils ont rendu le coton auſſi rare que dans toutes les autres Iſles du Cap-Verd, (13) à l'exception de Bona-Viſta. D'ailleurs S. Nicolas n'a jamais été d'un grand commerce. Ses Anes & ſon coton, avec quelques rafraîchiſſemens pour les Vaiſſeaux, ont toujours été ſes principales richeſſes.

Leur Commerce preſent.

Le Capitaine Cawley, qui y étoit en 1683, acheta des Habitans une proviſion (14) de plantains, de bananes & de vin. Il ſemble qu'aujourd'hui la meilleure partie de leur commerce ſe réduit aux Tortues, dont ils prennent un grand nombre, & à quelques autres poiſſons, dont la pêche les exerce beaucoup. Leur Iſle eſt la ſeule du Cap-Verd où l'on trouve une multitude de Barques, qui leur ſervent à pêcher entre les Iſles de *Chaon*, *de Branca*,

(9) *Ibid.* 437.
(10) Roberts, p. 439.
(11) *Ibid.* p. 441.
(12) *Ibid.* p. 439.
(13) *Ibid.* p. 437.
(14) Dampierre, Vol. IV. p. 4.

de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent. Ils vendent leur poiſſon argent comptant, ou pour les commodités dont ils ont beſoin. Les Portugais qui prenoient, dans l'Iſle, des draps de coton & des matelats pour le commerce du Brésil, payoient ordinairement ces marchandiſes en monnoie de Portugal, parce qu'ils n'apportoient pas de commodités qui ſatisfiſſent les Habitans. C'étoient les François & les Anglois qui leur fourniſſoient des uſtanciles & d'autres marchandiſes de leur goût, pour leſquelles ils tiroient d'eux en échange des Anes & des rafraîchiſſemens. Mais la même famine qui détruiſit leurs beſtiaux, fit ſortir auſſi de l'Iſle tout l'argent que les Portugais y avoient laiſſé; car, dans le beſoin où ils étoient de toutes ſortes de ſecours, un Vaiſſeau qui leur apportoit les moindres proviſions étoit ſûr de ſe les faire payer à grand prix (15). ROBERTS. En divers tems.

C'étoit autrefois le Marquis *das Minhas*, qui étoit Seigneur propriétaire de l'Iſle de Saint Nicolas, comme de celles de Sainte Lucie, Saint Vincent Saint Antoine. Mais, après ſa mort, le Roi ſe remit en poſſeſſion des trois premieres, parce que Saint Antoine étoit la ſeule qui fût héréditaire dans la Maiſon das Minhas. Le Marquis envoyoit, chaque année, un Vaiſſeau dans ces trois Iſles, pour en apporter les peaux de Chevres & les cuirs; ſeul avantage qu'il ait jamais tiré de la Conceſſion du Roi (16). Ancien Seigneur de Saint-Nicolas.

## *Iſles de Chaon, de Branca & de Sainte Lucie.*

Ces trois Iſles ſont également dépourvûes d'Habitans & d'eau douce; & les deux premieres n'ont pas même de Beſtiaux. L'Iſle, ou plutôt le roc de *Chaon*, eſt éloignée d'environ trois lieues, à l'Oueſt, de Terrafal. Les Habitans de Saint Nicolas y vont à la pêche dans leurs Barques. Le fond eſt fort mauvais entre Chaon & Branca. Trois Iſles déſertes & ſans eau.

*Ilha Branca* (17), ou l'Iſle blanche, eſt un roc fort haut & fort eſcarpé, à deux ou trois milles de Chaon, entre Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. On y vient pêcher auſſi de l'Iſle Saint Nicolas. Au Sud de l'Iſle ou du roc, la Nature a formé une ſorte de crique ou d'ouverture, qui peut recevoir les Barques, mais ſi dangereuſe dans les grands vents, que les Pêcheurs de Saint Nicolas la fréquentent peu, quoique le poiſſon y ſoit dans une extrême abondance. Roberts ſuppoſe que cette Iſle a tiré ſon nom d'une veine blanche qui s'étend au long de la Côte du Sud, & qui préſente de loin comme des collines de ſable blanc. Entre Branca & Sainte Lucie le fond eſt inégal, & briſé par quantité de rocs dans l'eau & dehors. Cependant, avec beaucoup de précaution, un Vaiſſeau peut y paſſer ſans péril; mais l'entrepriſe eſt dangereuſe pour ceux qui ſont étrangers dans ces Iſles. Branca produit le *Guana*, animal fort connu dans les Indes occidentales; mais qui ne ſe trouve dans aucune autre Iſle du Cap-Verd. Sa forme reſſemble beaucoup à celle du Lezard. On en voit, à Branca, de quatre ou cinq pieds de long (18). Deſcription de Branca. Guana ſorte de lezard.

Sainte Lucie eſt ſituée à l'Oueſt-Nord-Oueſt de la partie Nord-Oueſt de Deſcription de Sainte Lucie.

(15) Roberts, p. 440. C'eſt-à-dire, que tout leur manquant pour les échanges, il falloit qu'ils donnaſſent leur or & leur argent.

(16) Roberts, p. 47.

(17) *Branca*, eſt une corruption de *Blanca*. Les Cartes la nomment *Ilha Ronda*.

(18) Roberts, p. 445.

ROBERTS. En divers tems.

Saint Nicolas, à la diſtance de trois ou quatre lieues. Elle a deux fort bonnes Bayes, l'une au Sud-Oueſt, l'autre au Sud-Eſt de l'Iſle. Les Chevres & les Anes y ſont en aſſez grand nombre (19), mais elle n'a pas d'autres Habitans. Le Canal qui la ſépare de Saint Vincent eſt ſi rempli de rocs, qu'un Vaiſſeau ne peut s'y engager ſans témérité (20).

Phénomène propre à cette mer.

Frezier obſerve (21) que la mer aux environs de ces Iſles, eſt brillante & comme enflammée pendant la nuit, juſqu'à jetter des eſpéces d'étincelles pour peu qu'elle ſoit agitée par le mouvement des Poiſſons ou par celui d'un Vaiſſeau. Quoiqu'il eût vû, dit-il, quelques explications de ce Phénomene dans Rohault & dans quelques autres Philoſophes, il n'auroit pas ceſſé de le trouver incroyable, s'il n'eût été convaincu par le témoignage de ſes propres yeux.

## §. VIII.

## *Iſles de Saint Vincent & de Saint Antoine.*

SAint Vincent, que les Portugais nomment *San-Vicente*, eſt une Iſle haute & ſabloneuſe du côté Nord-Eſt, mais haute dans la plupart de ſes autres parties, & fort riche en Rades & en Bayes.

Bayes de Saint-Vincent. Defghat.

La principale de ſes Bayes au Nord eſt celle *Deſghat*, qui s'étend vers le Nord-Eſt entre deux pointes aſſez belles; ce qui n'empêche pas que la mer n'y ſoit tranquille, & que les Vaiſſeaux n'y puiſſent mouiller ſurement contre le rivage; mais l'entrée en eſt ſi difficile avec le vent de Commerce, qu'elle eſt peu fréquentée. Cependant les Pêcheurs de Saint Nicolas y vont à la chaſſe des Tortues, & ſaiſiſſent le calme du matin pour y entrer à la rame.

Porto-Grande.

Du côté Nord-Oueſt, vis-à-vis l'Iſle Saint Antoine, on trouve *Porto-Grande*, qui eſt une grande & belle Rade, où l'on peut mouiller ſur un excellent fond de ſable à l'abri de tous les vents. Elle ſe fait reconnoître aiſément par un roc fort élevé, qui a l'apparence d'une tour, à l'entrée même de la Baye, & près duquel on peut paſſer des deux côtés ſans aucune crainte. Si le vent ſouffle au long de la haute terre, on y eſſuye des bouffées fort violentes; mais on le trouve plus égal lorſqu'on eſt au-delà. On ne manque point d'eau fraîche ni de bois dans la Baye; ni de Chevres ſauvages, ſi l'on veut prendre la peine de les tuer (22).

Deſcription de cette Baye.

Froger & Frezier, qui mouillerent tous deux dans cette Rade, l'appellent Baye de *S. Vincent*, & donnent le nom de *Pain de ſucre* au Roc ou à l'Iſle (23) qui eſt à l'entrée. Ils n'en paſſerent qu'à la portée du mouſquet. Frezier dit qu'il y trouva vingt-ſept braſſes de fond, & qu'il n'eſt éloigné du rivage que de la longueur de deux cables; qu'en tournant pour le paſſer, les Vaiſſeaux ſont expoſés au ſouffle d'un vent fort impétueux qui vient des montagnes du Nord-Eſt, & que pluſieurs Bâtimens de l'Eſcadre de M. Dugué y perdirent leur Perroquet; que ce roc, & la baſſe terre du côté du Nord, qui s'étend du pied des montagnes vers le Nord-Oueſt, & fort près de l'Iſle Saint

(19) Barbot s'eſt bien trompé dans la deſcription de la Guinée (p. 538) lorſqu'il a dit que cette Iſle eſt la plus peuplée après S. Jago.

(20) Roberts, p. 446.

(21) Voyage à la Mer du Sud, p. 9. & ſuiv.

(22) Roberts, p. 446.

(23) Voyage de Frezier à la Mer du Sud, p. 51.

Vue de Porto grande dans l'Isle de St. Vincent.
Ch.le Le Sueur pinx.t Admirant.
Charles Sculp.

N.° XIX

Antoine, furent les signes qui leur firent distinguer, du Nord, l'entrée du Canal entre les deux Isles (24).

ROBERTS. En divers tems.

Ils jetterent l'ancre dans la crique, Sud par Est, sur dix brasses d'un beau fond de sable & de gravier, un peu à l'Est du roc. Ils descendirent au rivage, pour tirer leur provision d'eau d'une petite riviere, qui coule pendant une grande partie de l'année dans une petite crique, la plus enfoncée au Nord de la Baye; mais qui étoit alors à sec (25).

Différence entre les Cartes.

Dans la Carte de Roberts, la forme de Porto-Grande differe beaucoup du plan de (26) Frezier. Au contraire ce plan s'accorde avec les vieilles Cartes Hollandoises, excepté qu'elles font le roc de l'entrée beaucoup grand que Frezier ne le représente. La position que Roberts donne à la même Baye ne répond pas mieux à la latitude de Frezier, qui la place à seize dégrés cinquante minutes du Nord, c'est-à-dire, vingt-cinq dégrés moins que Roberts. Si le calcul de Frezier est exact, on doit accuser aussi d'erreur la latitude que Roberts donne à Paraghisi, & par conséquent la position des trois autres Isles au Nord, qu'il a reglée suivant cette latitude. Mais comme aucun de ces deux Ecrivains n'avertit que son jugement ait été le résultat d'une observation actuelle, on balance en faveur duquel on doit se déterminer.

Porto San-Pedro.

Porto San-Pedro est une Baye fort libre & fort nette de l'Isle Saint Vincent, vers la pointe Sud-Ouest. On y peut mouiller sur un fond de sable, à la profondeur qu'on veut choisir. Mais dans les saisons douteuses, il est dangereux d'y faire un long séjour, à cause des vents imprévûs qui sortent impétueusement de la vallée.

Pêche de l'Isle Saint-Vincent.

A l'exception de Sal, il n'y a pas d'Isle entre celles du Cap-Verd, où l'on prenne autant de Tortues qu'à Saint Vincent. Les Chevres & les Anes y sont aussi en abondance, & le salpêtre aussi commun qu'à Saint Jean, mais moins estimé dans son espéce. Roberts fit au feu l'essai de l'un & de l'autre, & trouva que le premier laissoit toujours quelque sel fixe; au lieu que l'autre se dissipe entiérement, à la réserve du moins de celui qui se forme près de la mer (27).

Poisson de Saint-Vincent.

La Flotte de M. de Gennes, qui toucha à Porto-Grande en 1695, y fit une pêche fort abondante. Entre plusieurs sortes de Poissons, Froger en remarque un (28) qu'il appelle *Bourse*, d'une beauté extraordinaire, des yeux duquel il sort des rayons, & qui a le corps marqueté de taches exagones (29), d'un bleu fort brillant. L'unique rafraîchissement du Vaisseau le Saint Joseph, lorsque Frezier étoit à Saint Nicolas en 1712, fut une quantité extraordinaire de Poisson que l'équipage prit dans la Baye. Cependant il n'y a qu'une crique, entre deux petites pointes à l'Est-Sud-Est, où l'on puisse employer le filet. Les autres lieux sont si pleins de rocs qu'on ne s'y sert que de l'hameçon. Entre plusieurs Poissons singuliers, Frezier donne la figure de celui qu'il appelle le Grogneur (Grunter), qui a les dents blanches, le bec fort long, la queue d'un rat, & qui est marqueté de taches blanches. On en prit un de la longueur de six pieds, qui ressembloit beaucoup au *Pertinbuabo* du Brésil. Frezier parle aussi de la *Bourse*, qu'on a déja nommée (30) d'après Froger. Il fut aisé de juger

(24) *Ibid.* p. 9. & suiv.
(25) *Ibid.* p. 11.
(26) Voyez la Planche.
(27) Roberts, p. 448.
(28) Froger, Relation d'un Voyage à la Mer du Sud, p. 57.
(29) Froger, *ubi sup.* p. 57.
(30) Frezier, *ubi sup.* p. 12. & suiv.

ROBERTS. En divers tems.

à la quantité d'écailles & de petites ſquelletes de Tortues, dont le rivage étoit parſemé, qu'il y en vient un très-grand nombre. Les Habitans de Saint Antoine s'y rendent tous les ans pour cette pêche, qui fait également leur nourriture & le fond de leur commerce (31).

Tortues.

Froger aſſure qu'il ſe trouve, à S. Vincent, des Tortues qui peſent juſqu'à trois & quatre cens livres. Il ne faut que dix-ſept jours à leur œufs pour acquérir toute leur maturité dans le ſable; mais les petites Tortues qui en ſortent, ont beſoin de neuf jours de plus pour devenir capables de gagner la mer; ce qui fait que les deux tiers ſont ordinairement la proie (32) des Oiſeaux. Froger vit arriver un Vaiſſeau de Nantes, qui venoit charger (33) des Tortues pour la Martinique. Suivant le témoignage de Frezier, il y a beaucoup de Baleines dans les Bayes de Saint Vincent (34).

Baleines.

L'Iſle eſt fort montagneuſe & mal pourvûe (35) d'eau fraîche & de bois. L'Equipage du Saint Joſeph ayant trouvé la petite riviere à ſec, pénétra un peu plus loin & ne découvrit d'abord que des marais ſalés. A la fin, vers la pointe Sud de la Baye, on trouva un petit ruiſſeau qui deſcendoit des rochers vers la mer. On creuſa la terre pour y ramaſſer plus d'eau; mais on eut beaucoup de peine à la tranſporter à bord, parce que la mer étoit fort agitée. Quoique cette eau fût très-douce & très-fraîche, elle ſe corrompit en moins de huit jours. A deux cens pas du ruiſſeau, il y avoit un Bois d'une ſorte de Tamarin, aſſez aiſé à couper, & fort proche du rivage (36).

Rareté de l'eau douce.

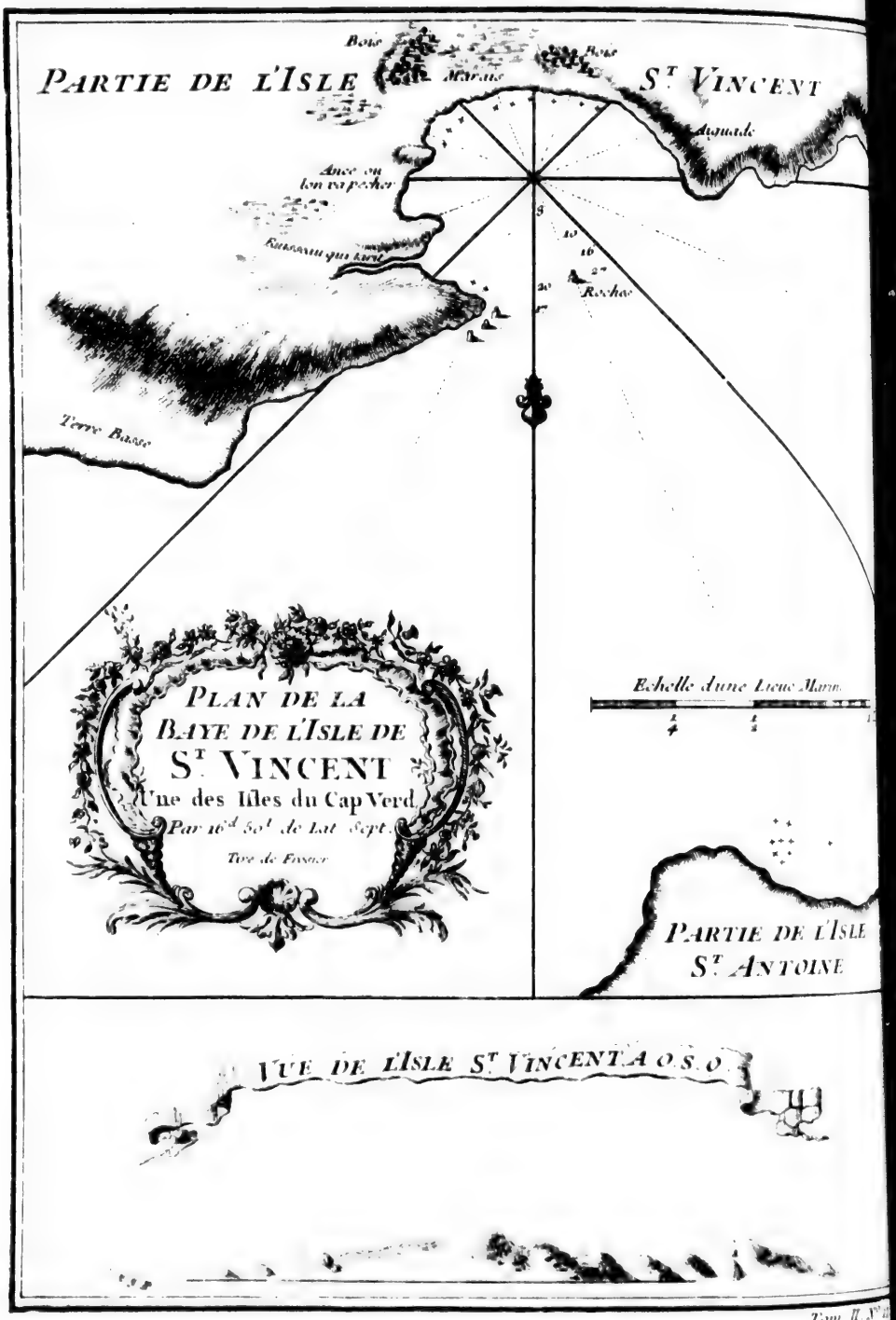
Saint Vincent eſt une Iſle déſerte. M. de Gennes y trouva vingt Portugais de Saint Nicolas, qui s'y occupoient depuis deux ans à tanner des peaux de Chevres, dont le nombre eſt fort grand. Ils ont des Chiens dreſſés pour cette chaſſe. Un ſeul prend ou tue chaque nuit douze ou quinze de ces (37) animaux. Frezier raconte qu'il trouva dans la Baye quelques Cabanes, dont les portes étoient ſi baſſes qu'on n'y pouvoit entrer qu'en rampant ſur les mains. Pour meuble, il y vit de petites bougettes de cuir, & des écailles de Tortues, qui ſervoient de ſiéges, & de vaſes pour l'eau. Les Habitans, qui étoient des Negres, avoient pris la fuite à la vûe des François. On en découvrit quelques-uns dans les Bois, mais ſans pouvoir les joindre & leur parler. Ils étoient tout-à-fait nuds (38).

L'Iſle eſt déſerte. Habitans paſſagers qu'on y trouve.

A l'exception des Chevres ſauvages, dont il eſt fort difficile d'approcher, on ne trouva point d'autres animaux qu'un petit nombre de Pintades. La terre eſt ſi ſtérile qu'elle ne produit aucun fruit. Seulement on rencontre, dans les vallées, de petits bois de tamarins, & quelques arbuſtes de coton. M. de Gennes y découvrit auſſi quelques plantes curieuſes, telles que le *Tithymallus-arboreſcens* ou l'Eſpurge à branches; l'*Abrotanum-mas*, d'une odeur & d'une verdure admirables; une fleur jaune dont la tige eſt ſans feuilles; le *Palma-Chriſti*, ou le *Ricinus-Americanus*, que les Eſpagnols du Pérou appellent *Pil-*

Plantes curieuſes.

(31) *Ibid.* p. 13.
(32) Froger, *ubi ſup.* p. 52.
(33) *Ibid.* p. 55.
(34) Frezier, p. 13.
(35) Froger, p. 52. Dapper dit qu'on ne trouve d'eau qu'au fond de l'Iſle; que celle qu'on tire des puits eſt douce, mais peu agréable.
(36) Frezier, p. 12.
(37) Froger, p. 52.
(38) Ces Negres n'étoient apparemment que des Paſſagers, venus pour tanner des peaux, car il ne paroît par aucun Auteur que l'Iſle ait jamais été habitée. Voyez le Voyage de Lybie par Jannequin, p. 200.


PARTIE DE L'ISLE
S.t VINCENT
Bois
Marais
Bois
Aiguade
Ance ou
lon va pêcher
Ruisseau qui tarit
Roches
Terre Basse
PLAN DE LA
BAYE DE L'ISLE DE
S.t VINCENT
Une des Isles du Cap Verd
Par 16d 50' de Lat. Sept.
Echelle d'une Lieue Marin.
PARTIE DE L'ISLE
S.t ANTOINE
VUE DE L'ISLE S.t VINCENT A O.S.O

*lerilla*, & dont ils prétendent que les feuilles appliquées sur le sein des Nourrices attirent le lait. Sa semence ressemble exactement au pepin de la pomme des Indes. On en fait de l'huile au Paragay. M. de Gennes trouva aussi des pommes de coloquinte (39), & du *Limonium-maritimum* fort épais; du chiendent, & de la lavande sans odeur. Il ajoûte que près du roc qui est à l'entrée de la Baye, on pêche quelquefois de l'ambre gris, & que les Portugais en vendirent quelques piéces aux Vaisseaux de la Flotte Françoise (40).

ROBERTS. En divers tems.

II. L'Isle de Saint Antoine, ou *Sant-Antonio*, est située à sept dégrés dix-neuf minutes de latitude du Nord, & huit dégrés deux minutes de longitude, Oüest du Cap-Verd. C'est tout à la fois la plus Occidentale & la plus Septentrionale de toutes ces Isles. Frezier ne la met qu'à deux lieues de Saint Vincent, d'autres la mettent à six lieues. Sa terre est fort haute, & ne le cede guéres de ce côté-là à celle de Saint Philippe ou de Fuego. D'un autre côté, si l'on considere (41) la hauteur de ses montagnes & la profondeur de ses vallées, elle n'a guéres moins de terrein que S. Jago. L'eau fraîche y est en abondance (42).

Isle de Saint-Antoine.

Sa situation.

S. Antoine n'a que deux Ports ou deux Rades, qui puissent recevoir les Vaisseaux à l'ancre. Le meilleur, qui est à l'extrêmité Sud-Oüest de l'Isle, se nomme *Terrafal*. De cette Rade à la Ville & aux Cantons habités du Pays, le chemin est si difficile & si long qu'un Vaisseau peut y demeurer long-tems sans que les Insulaires en soient informés. Suivant leur propre témoignage il y a quatre ou cinq jours de marche (43).

Elle n'a que deux Rades.

Terrafal.

La seconde Rade, qui est moins une Baye qu'une Côte sabloneuse, porte le nom de *Praya Simone*. Elle n'est à l'abri d'aucun vent; mais on y est exposé sur-tout à celui qui souffle avec beaucoup de violence dans le Canal qui est entre cette Isle & celle de Saint Vincent. La seule ressource, dans les dangers pressans, est de gagner *Porto-Grande*, Rade sûre, dont on a donné la description dans l'article précédent. Cependant l'ancrage est assez commode à *Praya-Simone* dans les tems favorables. On distingue cette Baye par un petit Village, avec une petite Chapelle, qui se présentent du côté du Nord. Une lieue plus loin, en suivant la Côte, on découvre la Rade, où (44) l'on peut mouiller, dans la partie Nord-Est, sur douze brasses jusqu'à sept.

Praya Simone.

Au Nord de la Chapelle, à la distance d'une demie-lieue, on trouve une petite crique, nommée *Rivera de Trafa*, où l'on peut être en sûreté avec une Barque. La mer y est tranquille, & le rivage fort doux. Le bois & l'eau fraîche ne manquent pas dans la (45) vallée. Dapper parle d'une autre Rade au Nord de l'Isle, à seize dégrés cinquante minutes de latitude.

Crique nommée Rivera de Trafa.

La multitude de ruisseaux dont l'Isle est arrosée rend les vallées si fertiles, que Saint Antoine le dispute à toutes les autres Isles du Cap-Verd pour le Maïz, les Bananes, les Plantins, les Patates, les Courges, les Melons

Fertilité de l'Isle

(39) Suivant Dapper la coloquinte s'y est tellement répandue qu'il seroit impossible de la détruire.

(40) Frezier, p. 14.

(41) Dapper donne à Saint Antoine deux hautes montagnes, dont l'une, dit-il, est presqu'aussi haute que le Pic de Ténerife, & cache ordinairement sa tête dans les nues.

(42) Roberts, p. 448.

(41) C'est au mauvais chemin que cela doit être attribué, car l'Isle n'a pas plus de trente-cinq ou quarante milles de longueur, du Nord au Sud.

(44) Roberts, p. 452.

(45) *Ibid.* p. 453.

ROBERTS. En divers tems.

d'eau & les Melons musqués, les Oranges, les Limons, les Limes & les Guaves. On y trouve aussi plus de Vignes; & si le vin n'est pas le meilleur de ces Isles, il n'y en a point (46) où il soit en plus grande abondance ni à meilleur marché. Froger dit néanmoins que l'Isle Saint Antoine a de bons vins & d'excellens fruits; & que l'air y étant fort sain & fort temperé, elle peut passer pour (47) un lieu délicieux.

Indigo de Saint-Antoine. Sa description.

Il y croît beaucoup d'Indigo. Les Marquis das Minhas y ont formé plusieurs grandes Plantations, sous la conduite d'un Portugais qui a trouvé de bonnes méthodes pour la séparation de la teinture. La plante, ou l'arbuste qui porte l'Indigo, croît avec assez de ressemblance au Genet, mais elle a moins de grandeur. Ses feuilles sont petites, pâles, vertes, assez semblables à celles du Bouis. On les cueille au mois d'Octobre & de Novembre, pour les broyer en bouillie, dont on fait des tablettes & des boules pour la teinture.

Coton. Sa description.

Le Marquis das Minhas a formé aussi des Plantations de coton, qu'on cultive avec soin, & des Manufactures dont il sort de bonnes étoffes. L'arbuste qui produit le coton est à peu près de la grosseur d'un rosier; mais s'étend beaucoup davantage. Ses feuilles sont d'un verd d'herbe, & ressemblent à l'epinard. La fleur est d'un jaune pâle. Lorsqu'elle tombe, il lui succede une cosse ronde, où le coton est renfermé dans trois cellules, & qui contient aussi la semence, qui est noire & de forme ovale, de la grosseur à peu près de ces fèves que les François nomment haricots (48).

Les vallées de l'Isle Saint Antoine sont couvertes de bois. Entre plusieurs sortes d'arbres, on y trouve en abondance celui qui produit la gomme, nommée Adragante, ou *Sang de Dragon* (49).

Sang de dragon.

Les Anes & les Porcs y sont non-seulement en grand nombre, mais plus grands & plus forts que dans les autres Isles du Cap-Verd. Les Vaches n'y sont pas moins communes, & les montagnes sont remplies de Chevres sauvages (50).

Pierre transparente.

Sur une des montagnes de l'Isle, on trouve une pierre transparente que les Habitans appellent *Topaze*; mais (51) Froger, qui en parle, n'ose assurer que ce soit la véritable pierre de ce nom.

L'Isle appartient aux Marquis das Minhas.

L'Isle de Saint Antoine appartient au Marquis das Minhas, créé depuis peu Marquis de *Ghore*, qui envoye un Vaisseau tous les ans aux Isles du Cap-Verd, pour apporter en Portugal les revenus de son Domaine. Il jouit des principales richesses de l'Isle; c'est-à-dire, que les Vaches, les Chevres sauvages, le Sang de Dragon, les pierres précieuses, le beurre d'or, & l'ambre gris sont à lui sans partage. Il y a des peines rigoureuses pour ceux qui seroient convaincus d'avoir caché de l'ambre gris. Cependant Roberts observe qu'avec un peu de connoissance de la langue du Pays, il n'est pas difficile d'obtenir des Habitans, à fort bon marché, tout ce que l'Isle produit. On envoye tous les ans au Roi de Portugal une certaine quantité de beurre d'or; mais l'Auteur ignore pour quel usage (52).

On assure dans l'Isle, qu'il s'y trouve une Mine d'argent; mais que dans la

(46) *Ibid.* p. 449.
(47) Froger, p. 54.
(48) Roberts, p. 450.
(49) *Ibid.* p. 449.
(50) Froger dit qu'ils élevent un grand nombre de Bœufs, d'Anes, de Chevres & de Porcs.
(51) Roberts, p. 419.
(52) *Ibid.* p. 449. & suiv.

crainte

crainte que le Roi ne s'en saisisse, les Marquis das Minhas different toujours à la faire ouvrir. On ajoute qu'un Particulier, qui s'étoit retiré dans les montagnes pour y mener la vie Heremetique, en tira de l'or jusqu'à la charge d'un Ane (53).

ROBERTS. en divers tems.

Froger dit que les Portugais de Saint Antoine, comme ceux des autres Villes, sont d'une couleur sombre & bazanée; mais qu'ils ont (54) le caractere fort doux & fort sociable. Roberts confirme cet éloge. Il nous apprend que leur Isle est une espéce de magazin d'Esclaves. Dans le tems, dit-il, que les Portugais faisoient le commerce des Esclaves pour l'Espagne, le Marquis das Minhas, qui vivoit alors, fit acheter en Guinée une cargaison de Negres, & les établit à ses frais dans son Isle, où ils apprirent bientôt des Negres libres du Pays, la maniere de former les plantations, & de fournir à leur propre entretien. Ces Esclaves multiplierent si vite, qu'indépendemment de ceux que le Marquis fit transporter en Portugal & au Brésil, ils font les quatre cinquiémes des Habitans, dont le nombre total monte à deux mille cinq cens (55). Ils ont non-seulement leurs maisons & leurs femmes, comme les Negres libres, mais encore des biens qu'ils cultivent pour eux-mêmes, avec la dépendance naturelle du Seigneur, sous l'autorité d'un Inspecteur, qui est ordinairement un Portugais Européen & qui porte le titre de *Capitaine More*. Ainsi l'Isle est divisée en deux sortes de Negres, entre lesquels ils s'éleve quelquefois des querelles, dont la fin est toujours sanglante. Les Negres libres font valoir leur liberté. Les autres leur reprochent de n'être que des Fermiers, qui peuvent être déplacés au gré du Maître, & fixés même à l'esclavage, par la nécessité, ou par la souveraine volonté du Marquis. Ces injures se terminent ordinairement par des coups, & les Negres libres qui sont fort inférieurs en nombre ne remportent jamais l'avantage. L'Inspecteur même a souvent beaucoup de peine à réprimer l'insolence des Esclaves. Mais comme ils sont plus utiles que les autres à l'intérêt du Maître, la faveur panche de leur côté (56).

Mines d'or & d'argent.

Caractere des Insulaires.

Négres de Guinée établis à S. Antoine.

Leurs querelles avec les Naturels de l'Isle.

L'abondance des provisions rend l'Isle de Saint Antoine un lieu fort agréable pour les Vaisseaux. Froger raconte qu'y ayant envoyé sa Chaloupe de Saint Vincent, ses gens n'eurent que la peine de gagner quelques maisons fort voisines de la Rade, d'où ils rapporterent plusieurs piéces de volaille (57), avec quantité de fruits, tels que des figues, du raisin, des bananes, des oranges, & des melons d'eau. Quelques jours après, il les envoya au même lieu, suivant le conseil des Habitans mêmes, qui avoient promis de donner avis de leur arrivée à la Ville. Les Chaloupes revinrent chargées de douze cens piéces de volailles, de cent Porcs, & de vingt-cinq Bœufs, avec une grosse provision de fruits, pour lesquels ils n'avoient donné que de vieilles chemises, des grains de verre, des chapelets, de petits miroirs, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles, que les Insulaires préferent à l'argent, parce qu'il passe peu de Vaisseaux dans leur Isle (58).

Abondance de provisions à S. Antoine.

Le Saint-Joseph, sur lequel Frezier fit le voyage de la mer du Sud, fut

(53) Froger, p. 54.

(54) *Ibid.* Roberts attribue le même caractere à tous les Habitans de l'Isle, p. 450.

(55) On assura Frezier que l'Isle contenoit environ deux mille Habitans.

(56) Roberts, p. 451.

(57) Le même Auteur dit qu'on fait dans l'Isle une sorte de pain mêlé de maiz & de bananes.

(58) Froger dit ici mal-à-propos que la proprieté de l'Isle appartient au Roi de Portugal.

ROBERTS. En divers tems.

beaucoup moins heureux. Du Port Saint-Vincent, il donna le ſignal de ſon arrivée par un coup de canon; mais il ne lui vint perſonne de Saint Antoine. On apperçut ſeulement pendant la nuit quelques feux, qui ſembloient répondre à ceux que les Matelots du Bâtiment avoient allumés auſſi. Deux autres Vaiſſeaux de la même Flotte, le Saint-Clement & le Saint-Malo, qui relâcherent enſuite au même lieu, ne laiſſérent pas de recevoir la viſite des Habitans de Saint-Antoine, qui leur apporterent des Bœufs, des Chevres, des figues, des bananes, des limons & du vin fort agréable (59).

*Silence des Voyageurs ſur la Ville capitale.*

Roberts, avec ſa négligence ordinaire pour les Villes Capitales, ne s'explique pas ſur la ſituation de la Ville de Saint-Antoine & ſe contente de la nommer *Villa* en parlant de la Baye de Terrafal. Froger, qui avoit abordé à Praya Simone, ou à Rivera des Trafa, car il ne fait pas connoître la Baye par ſon nom, dit que la Ville eſt ſituée au milieu des montagnes; ce qui en rend l'accès fort difficile. Il ajoûte qu'elle contient environ cinq cens Habitans, capables de porter les armes, outre un grand nombre d'Eſclaves Negres, & qu'elle a un Couvent de Cordeliers (60).

Frezier rend témoignage qu'au-deſſus de la Rade où il jetta l'ancre, & qui doit être une des deux précédentes, il y a un petit Fort, monté de quatre pieces de canon (61), commandé par un Gouverneur Portugais.

Dapper parle d'un Village ſitué à l'extrémité Nord-Oueſt de l'Iſle, & compoſé de vingt cabanes, qui étoient habitées vers le milieu du dernier ſiecle par cinquante familles. Elles avoient pour Chefs, un Capitaine, un Prêtre, & un Maître d'école, qui parloient fort bien la langue Portugaiſe, mais qui vivoient dans une grande pauvreté. L'Auteur ne nous apprend pas ſi cette habitation étoit alors la Ville Capitale.

*Fragmens du Capitaine Roberts.*

Avant que d'abandonner les Iſles du Cap-Verd, il nous reſte à recueillir quelques fragmens du Capitaine Roberts, qui peuvent être utiles aux Voyageurs & à la navigation, & qui n'ont pû trouver place dans l'extrait de ſa deſcription ni dans ſon Journal.

*Hiſtoire du Matelot qu'il perdit à Saint-Nicolas.*

Le premier regarde *Potter*, l'un des deux Matelots que les Pyrates lui avoient laiſſés, & qui fut ſeparé de la Felouque en arrivant (62) à Saint-Nicolas. Cet homme, après avoir embraſſé la profeſſion de Potier à Kinſton ſur la Tamiſe, s'étoit ſenti du penchant pour la mer. S'étant adreſſé dans cette vûe à ceux qui engagent des Matelots & des Domeſtiques au ſervice des Vaiſſeaux, il avoit été trompé par un Perfide, qui ſous divers prétextes avoit eu l'adreſſe de le vendre en qualité d'Ouvrier pour ſervir cinq ans dans les Colonies de l'Amérique. Potter ne fut pas plutôt à bord qu'il s'apperçut de cette trahiſon. Mais on répondit à ſes plaintes qu'on avoit fait de la dépenſe pour ſon entretien pendant quelques ſemaines, & pour lui acheter les néceſſités de ſon voyage; de ſorte que ſans employer la violence, qui auroit mal réuſſi dans un Port d'Angleterre, ſes ſeules dettes qu'il n'étoit pas en état d'acquiter, devinrent une raiſon qui le fit conſentir volontairement à partir. Il arriva à la Barbade, où il fut revendu. Roberts, qui étoit alors dans cette Iſle, apprenant ſon avanture de lui-même, & lui trouvant de l'intelligence avec un bon caractere, ſe laiſſa engager par ſes inſtances à le racheter pour la ſom-

(59) Frezier, *ubi ſup.* p. 12.
(60) Froger, *ubi ſup.* p. 54.
(61) Frezier, *ub. ſup.* p. 12.
(62) Voyez ci-deſſus le Journal de Roberts.

me de douze livres ſterling, & le prit entre les Matelots de ſa Felouque. Il lui trouva toujours, non-ſeulement du zele pour ſes intérêts, mais de l'affection même pour ſa perſonne; ce qui le diſpoſa, dit-il, à le regardet moins comme un valet que (63) comme ſon propre fils. Il le perdit à Saint-Nicolas, par une ſuite d'infortunes qu'on a rapportées. Quelques expreſſions du Journal font juger qu'il le retrouva dans la ſuite; mais on n'apprend pas dans quel lieu, ni s'il le laiſſa derriere lui dans les Iſles, ou s'il le reprit à ſon ſervice en retournant en Europe. On a crû que cet exemple devoit trouver place ici, pour ſervir à précautioner les jeunes gens contre la perfidie de ceux qui les engagent, & pour leur apprendre en même tems que l'honnêteté & la droiture ne demeurent jamais ſans récompenſe.

ROBERTS. En divers tems.

On ſe reproche en ſecond lieu d'avoir paſſé trop légerement ſur les moyens que Roberts employa dans l'Iſle de Saint-Jean pour compoſer une Barque des débris de ſa Felouque. Il y a de l'utilité à tirer ici, diſent les Auteurs de ce Recueil, non-ſeulement pour les Voyageurs qui peuvent ſe trouver réduits à la même extrêmité, mais pour les Nations les plus polies de l'Europe, qui prendront dans l'exemple des Barbares de Saint Jean une bonne leçon de douceur & d'humanité.

Adreſſe de Roberts à ſe faire une Barque.

Roberts ne voyant aucune apparence de pouvoir quitter l'Iſle de Saint-Jean pour retourner en Europe, demanda au Gouverneur la permiſſion de ſe faire une Barque dont il vouloit être lui-même le Charpentier, dans l'eſpérance de gagner du moins l'Iſle de Fuego ou de Saint-Philippe. Les debris de ſa Felouque étoient encore ſur le ſable, où le zele des Inſulaires les avoient raſſemblés; mais pendant deux ans qu'ils y avoient été négligés, les planches avoient achevé de pourrir, ou s'étoient fendues par l'ardeur du Soleil. C'étoit néanmoins ſur ces miſérables reſtes que Roberts comptoit d'exercer ſon induſtrie. Il avoit ſauvé la plus grande partie des cloux de ſa Felouque; & s'il ne lui reſtoit pas de voiles, il ſe propoſoit d'en faire de ſes habits. Mais le Gouverneur rejetta ſa priere par un pur ſentiment de tendreſſe. Il lui repréſenta qu'il ne pouvoit faire le moindre fond ſur des planches tout-à-fait pourries, d'autant plus que le péril eſt toujours grand dans le Canal par la violence des vents & des courans.

Unique reſſource qui lui reſtoit.

Cependant il ajouta que ſi Roberts ſe croyoit capable de fabriquer un Vaiſſeau, l'Iſle ne manquoit pas de bois pour en faire un neuf, & qu'il ne doutoit pas que tous les Inſulaires ne l'aidaſſent dans cette entrepriſe. Il y avoit dans l'Iſle, lui dit-il, trois ou quatre haches dont on ſe ſerviroit pour couper des figuiers, & pour les fendre. Son frere, qui avoit demeuré quelque tems à S. Jago, en étoit revenu ſi bon Charpentier, qu'il avoit fait des portes pour la plûpart des maiſons de Saint-Jean, ſans parler d'un lit pour lui-même, & d'une chaiſe pour le Prêtre. Roberts marquant la crainte où il étoit de ne pas avoir aſſez de clous, parce qu'on n'en avoit pû ſauver que ſix ou ſept mille, tant briſés qu'entiers, avec quelques pointes, & quelques verroux ou quelques crochets, le Gouverneur lui garantit que le vieux Negre, qui faiſoit les hameçons, étoit capable avec un peu d'inſtruction, de forger des clous de tout ce qui reſtoit de vieux fer. Comme on voyoit encore l'Eſquif de Roberts, qui

Offres du Gouverneur.

Fer qui reſtoit à Roberts.

(63) Roberts, p. 110. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems.

étoit tombé en pourriture sur le rivage : Faites une Barque, lui dit-il, qui n'ait que le double de cet Esquif en longueur & en largeur : elle sera capable de vous conduire sûrement à Saint-Philippe, & vous aurez assez de fer pour un Bâtiment de cette grandeur. Roberts ne put jamais lui faire comprendre qu'une Barque qui seroit plus longue & plus large du double, que l'Esquif, seroit beaucoup plus que le double de toute sa grandeur ; & par conséquent que le double des clous qui avoient suffi pour l'Esquif, ne suffiroient pas pour une Barque de la grandeur qu'il jugeoit nécessaire.

Fer qui se trouvoit dans l'Isle.

Cependant après avoir pris la résolution de l'entreprendre, ils penserent à faire la visite de toutes les parties de l'Isle, pour chercher du bois, & ce qui se présenteroit de plus utile. Les trois haches furent apportées, avec les autres instrumens de fer qui étoient entre les Insulaires. Les haches n'étoient que des couperets de Boucher. Elles se trouverent accompagnées de deux forets, & de trois marteaux, dont l'un du poids d'environ trois livres paroissoit un marteau de Cordonnier, & les deux autres de Tonnelier. Ces préparatifs furent suivis d'une assemblée générale des Habitans. Le Gouverneur leur apprit dans quelle vûe il les avoit appellés, & combien il seroit honorable pour leur charité d'assister un Etranger qui avoit besoin de leur secours. Ils répondirent d'une seule voix qu'il pouvoit disposer d'eux, & qu'ils ne lui refuseroient aucun service ; qu'ils regrettoient à la vérité que ce qu'ils alloient faire pour lui, ne dût servir qu'à les priver de sa présence ; mais que n'ignorant pas que son Pays étoit un séjour plus agréable que leur Isle, ils ne pouvoient s'offenser de l'impatience qu'il avoit pour son départ, & que sans cette raison ils l'auroient retenu malgré lui. Ensuite faisant entr'eux la distribution du travail, ils convinrent que chacun manieroit la hache à son tour ; que les autres porteroient le bois au rivage, & qu'on lui laisseroit quelque tems pour sécher jusqu'à ce qu'il fût en état d'être mis en œuvre.

Secours que la Providence fournit à Roberts.

L'exécution répondit à ce plan. On avoit déja transporté une bonne quantité de bois, lorsque les flots amenerent sur la Côte près de *Scio* les débris d'un Bâtiment qui avoit fait naufrage. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux pour les vûes de Roberts. Les rocs ne lui permettant pas d'attirer cette masse au rivage, trente ou quarante Negres y attacherent leurs lignes, & la conduisant à la nage, ils la firent aborder avec beaucoup difficulté dans une petite crique qui est entre *Scio* & *Piscari Picuana*. Ces restes d'un assez grand Vaisseau fournirent quantité de planches, de solives, de cloux, de chaînes & de pointes de fer, outre le mât de misene qui étoit entier avec ses agrets, & dont Roberts prit aussi-tôt la résolution de faire une Quille à sa Barque.

Il avoit vû construire quelques Vaisseaux en Angleterre ; mais n'étant pas Charpentier, il commençoit à douter de sa propre habileté pour un métier qu'il connoissoit si peu. Cependant la honte d'abandonner une entreprise dans laquelle il s'étoit engagé avec tant de confiance & qui avoit déja causé tant de fatigue aux Negres, l'attacha plus que jamais à sa résolution. Il prit sept ou huit Negres des plus intelligens, avec plusieurs autres qui devoient servir d'aides à ses Ouvriers & s'occuper par intervalles à la pêche, pour la provision commune. Mais lorsqu'il étoit prêt à commencer l'ouvrage, il fut arrêté par un nouvel obstacle. Le Gouverneur l'étant venu trouver sur le rivage, lui défendit de pousser plus loin son travail, parce que la Barque qu'il vouloit construire lui pa-

Obstacle qui l'arrête.

roiſſant trop petite & trop foible pour s'expoſer aux dangers du Canal, il jugeoit que le ſeul déſeſpoir lui avoit inſpiré ce deſſein, & le portoit à mépriſer la mort. Dans le chagrin d'un ſi cruel contretems, Roberts fut obligé de promettre que ſa Barque ſeroit plus grande au double que l'Eſquif; & de s'engager par un ſerment formel à demeurer dans l'Iſle, s'il lui donnoit moins de grandeur. Cependant il ne fit ſa quille que de vingt-cinq pieds. Dans le cours de ſon ouvrage, il ſentoit à tous momens le beſoin d'une ſcie; car les haches allongeoient extrêmement le travail. Les Negres, à qui il fit comprendre ſes déſirs en avoient une fort rouillée, qu'ils lui apporterent. Elle étoit accompagnée d'une vieille lime, dont il ſe ſervit pour l'équiſer.

ROBERTS. En divers tems.

Il ſeroit trop long de le ſuivre dans le détail de ſes opérations. Les Negres admiroient ſon induſtrie, en voyant prendre ſous ſes mains une nouvelle forme au bois & même au fer. Francklin, ſur le ſecours duquel il avoit compté, étoit tombé malade au commencement de l'entrepriſe, & ne parut au rivage que lorſqu'elle approchoit de ſa perfection. Il s'étoit vanté de pouvoir conſtruire réguliérement un Vaiſſeau. Mais quoiqu'il fût homme d'eſprit, & qu'il eût reçu aſſez d'éducation pour faire juger avantageuſement de ſa naiſſance, Roberts s'apperçut bientôt qu'il avoit plus de theorie que d'expérience. Il eſt vrai auſſi que les Negres le ſoupçonnant d'avoir fait naître à Roberts les premieres idées de ſon ouvrage & lui en ſçachant fort mauvais gré, la crainte de les offenſer davantage ne lui permettoit pas d'exercer ouvertement ſon ſçavoir.

Il n'eſt pas aidé par Francklin.

Il ne manquoit plus à la Barque que d'y apporter l'ancre de la Pelouque. Elle étoit reſtée ſous un roc dans la Baye de Salt-Point. Quatre ou cinq Negres s'y rendirent par les montagnes. Ils attacherent à l'ancre une corde, avec laquelle ils eurent l'adreſſe de la dégager d'entre les rocs; & lorſqu'elle fut en mer, ils la conduiſirent à la nage ſur la ſurface de l'eau, avec une facilité qui ſurprit beaucoup Roberts. Il n'auroit pas crû qu'une maſſe de ce poids put être ſoutenue par moins de douze ou quinze Nageurs; car le bois ſeul, après avoir été ſi long-tems dans l'eau, peſoit plus d'un quintal.

Adreſſe des Négres à retrouver ſon ancre.

Le Gouverneur, le Prêtre & les femmes de l'Iſle ſe trouverent au rivage le jour que la Barque fut lancée. Cette opération ſe fit encore heureuſement. Mais Roberts s'apperçut auſſi-tôt que ſon Bâtiment prenoit eau par divers endroits, quoiqu'il n'y eut aucune apparence de ce qui s'appelle proprement une voie d'eau. Il reſſerra la charpente autant qu'il lui fut poſſible, & ne ſe hazarda pas moins à gagner la Baye de Ferrier, pour y pêcher une ancre qu'un Vaiſſeau Portugais y avoit laiſſée depuis peu dans une tempête. Pluſieurs Negres, qui lui offrirent volontairement leur ſecours, plongerent avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'ils tirerent l'ancre du fond de la Baye, entre un grand nombre de rocs.

Roberts lance ſa Barque.

Après l'heureux ſuccès de ſon travail, Roberts attendit la chaſſe générale que le Gouverneur avoit ordonnée, pour lui procurer du ſuif de Chevre, qu'il ſe propoſoit de faire ſervir à calfater ſa Barque. On a déja vû que les Chevres étant fort maigres, il n'en pût tirer aſſez de ſuif pour ſes beſoins, non plus que d'une Vache que le Gouverneur eut la généroſité de faire tuer dans la même vûe. Il prit le parti d'y mêler de la fiente d'Ane brûlée & réduite en poudre; invention dont il tira le double avantage de garantir ſon

ROBERTS. En divers tems.

suit de l'ardeur du Soleil & de la morsure des Poissons.

Roberts partit enfin, mais extrêmement surpris de voir refuser à Francklin l'occasion de quitter avec lui l'Isle de Saint-Jean. Après l'impatience qu'il lui avoit vûe d'en sortir, il ne put attribuer le changement de ses desirs qu'à la crainte de la mer dans une Barque si fragile & si mal équipée. Ayant tourné ses misérables voiles vers les basses Isles, qu'il visita successivement, il se rendit à celle de Saint-Nicolas, où il relâcha d'abord à Porto Ghuy. C'est-là vraisemblablement qu'il retrouva *Potter*, son Matelot; car il le nomme ensuite plusieurs fois, sans nous apprendre autrement le lieu de leur rencontre. Les Habitans du canton acheterent tout le sel qu'il avoit pris dans les basses Isles; & la saison ne pouvoit être plus favorable, puisque c'étoit alors celle des Tortues.

Son départ de l'Isle Saint-Jean.

Il passa de Porto Ghuy à Paraghisi, où il trouva un jeune Anglois, nommé *Georges*, qui se disoit né dans la Province de Devon. Il racontoit qu'ayant été pris, dans un voyage à la Virginie, par le Capitaine Loo, il s'étoit sauvé depuis quelques mois d'entre ses mains, à Saint-Vincent, pendant que ce Pyrate y faisoit radouber le *Merry-Christmas*, Vaisseau de Londres, dont il s'étoit saisi dans le même voyage. Roberts prit assez de confiance à ce jeune homme pour lui laisser la garde de sa Barque pendant la nuit; & se trouvant fort incommodé, il se fit transporter à terre dans un lieu où les Negres prirent soin de lui. Potter, dont la santé n'étoit pas meilleure, se trouva néanmoins assez bien le soir pour retourner à bord. Dans le cours de la nuit, le vent devint si impétueux du Sud-Oueſt, avec une pluie si violente, que l'inquiétude saisissant Roberts, il s'avança sur le rivage pour donner à Georges & à Potter des ordres convenables aux circonstances. Mais après avoir crié long-tems, il revint encore plus inquiet de n'avoir pû se faire entendre. Un de ses Negres, qui lui étoit fort affectionné, s'offrit à chercher sa Barque à la nage, par la seule raison qu'il ne pouvoit souffrir, disoit-il, qu'un Bâtiment qui l'avoit apporté avec tant de bonheur, périt près du Port, faute d'entendre les ordres du Capitaine. Et malgré tous les discours des autres Negres, qui lui représentoient la violence de la mer & le danger de se mettre la tête en piéces contre les rocs, il s'élança du haut d'un rocher qui n'avoit pas moins de cinquante pieds au-dessus de l'eau. Ce qui augmentoit son ardeur étoit un cri qu'il venoit d'entendre de la Barque, & qui étoit échappé à Potter dans la crainte d'une vague qu'il avoit crue capable de l'abîmer. L'intrépide Negre gagna heureusement le bord. Mais le cable s'étant brisé presqu'aussi-tôt, les ordres qu'il portoit furent inutiles. La mer jetta la Barque si loin sur le rivage, que Georges, Potter & le Negre en sortirent facilement. Ils voulurent y rentrer lorsqu'ils furent revenus de leur effroi; mais des flots encore plus furieux la rentraînerent avec tant d'impétuosité, qu'elle s'alla briser en piéces contre les premiers rocs. L'arrivée du jour fit voir à Roberts les piéces de sa Barque, qui flottoient au long du rivage, & la ruine d'un ouvrage qui lui avoit coûté presqu'un an de travail. Sa santé étoit déja fort mauvaise. Le chagrin de cette nouvelle disgrace, joint (64) à la fatigue incroyable qu'il avoit essuyée pendant la nuit, augmenterent tellement ses incommodités, qu'elles se change-

Rencontre qu'il fait d'un jeune Anglois.

Roberts perd sa Barque.

Secours qu'il trouve dans sa maladie.

(64) Voyez ci-dessus le Journal de Roberts.

rent dans une maladie habituelle, dont il ne fut délivré qu'après son retour en Angleterre.

ROBERTS. En divers tems.

On a vû dans son Journal qu'il avoit pris quelques lettres de recommandation de l'Evêque de S. Jago & de l'ancien Prêtre de Saint-Nicolas. Elles lui attirerent tant de considération, que s'étant rendu à la Ville, le Gouverneur lui offrit à diner, & le logea chez le Signor Gonsalvo, qui avoit commandé autrefois dans l'Isle. Il y vêcut dans une langueur extrême, mais avec tous les secours qu'il pouvoit désirer de l'affection des Insulaires.

A l'arrivée du Capitaine Harfoot (65), il lui rendit des services considérables, par la connoissance qu'il avoit des Rades, & de la langue du Pays. Ayant pris le parti de saisir l'occasion de son Vaisseau pour retourner en Europe, il lui proposa d'accorder aussi le passage à Georges, qui étoit capable de se rendre utile à bord par différentes sortes de services. Harfoot y consentit; mais à peine eut-il mis à la voile, qu'observant ce jeune homme avec plus d'attention, il crut se remettre son visage. L'embarras de Georges & le soin qu'il affectoit de se cacher, confirmerent ses soupçons. Il se souvint qu'ayant été pris dans un voyage précédent par le Pyrate Loo, il avoit vû ce Matelot au nombre des Corsaires, aussi empressé que les autres à le piller. Dans le premier mouvement de son indignation, il lui demanda d'un ton furieux comment il avoit eu l'impudence d'attendre de lui quelque faveur. Georges fort consterné s'excusa sur sa qualité de Prisonnier, qui l'avoit mis dans la nécessité d'obéir aux ordres du Pyrate. Mais rien ne fut capable de fléchir Harfoot. Il crut faire assez pour un homme de cette sorte, en le sauvant du dernier supplice, dont rien n'auroit pû le garantir s'il eut été livré à quelque Vaisseau de guerre Anglois. Il le fit remettre à terre, en protestant qu'il ne lui accordoit la vie qu'à la considération de Roberts (66).

Dénoument des avantures de Georges

(65) *Ibidem.*

(66) Voyez dans le Journal comment Roberts prit le parti de quitter Harfoot pour monter sur un autre Vaisseau qui se proposoit de retourner droit en Europe, mais qui fut obligé de relâcher à la Barbade. Il employa ce tems, & tout celui de sa maladie, à composer l'histoire de son Voyage.

# HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

## DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÉCLE.

## PREMIERE PARTIE.

*LIVRE SIXIÉME.*

## VOYAGES AU LONG DE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP BLANCO JUSQU'A SIERRA-LEONA.

Contenant la description de plusieurs Pays, & de leurs Habitans.

### CHAPITRE PREMIER.

*Etablissemens des François entre le Cap Blanc & Sierra Leona.*

INTRODUCTION.

QUOIQUE les Portugais s'attribuent les premiéres découvertes sur les Côtes Occidentales d'Afrique, cet honneur leur est disputé par la Nation Françoise. Dès l'année 1364, on trouve que les Vaisseaux de Normandie portoient leurs entreprises à Rufisco, & jusqu'à Sierra Leona. Les François produisent (1) un Traité d'association entre les Négocians de Dieppe & ceux de Rouen, du mois de Septembre 1365, pour l'exercice de ce commerce; & l'année suivante en fit éclater les effets. Un nombre de Vaisseaux, plus grand qu'on ne l'avoit encore vû sur les Mers de l'Europe, mit à la voile pour l'Afrique, dans la vûe d'étendre leur trafic au long des Côtes, & de le confirmer par la fondation de plusieurs Comptoirs, (2) où les Habitans du Pays pussent trouver

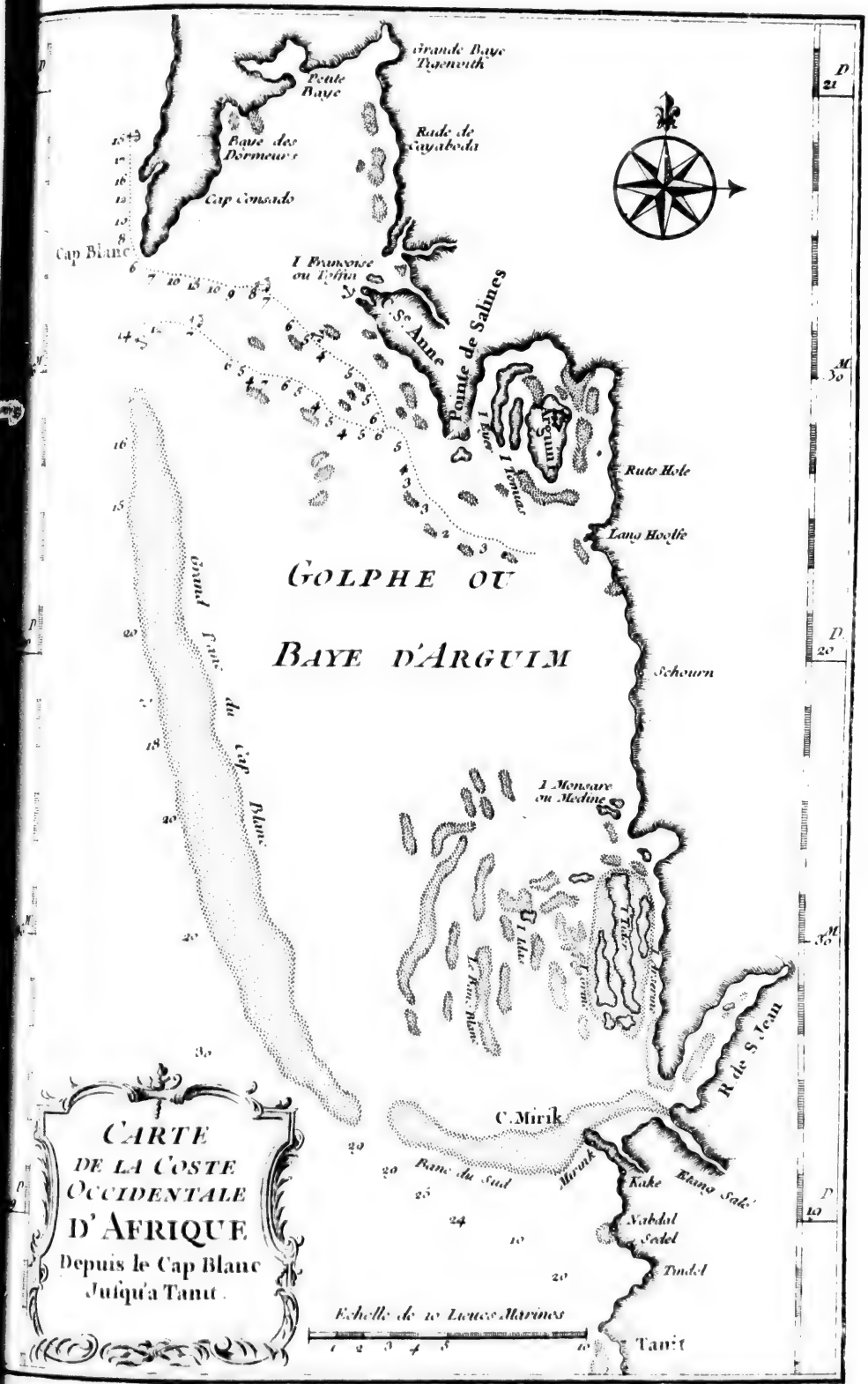
Les François ont découvert la Côte Occidentale d'Afrique avant les Portugais.

Commerce des Normands, & leurs Comptoirs en Afrique.

(1) L'original de ce Traité fut brûlé dans l'incendie de Dieppe en 1694. mais on en trouve des témoignages irrécusables dans un ancien Manuscrit des Annales de la même Ville.

(2) Le Pere Labat a fort bien expliqué ces Antiquités dans son Afrique Occidentale, Volume I. p. 8. & suiv. Ce n'est pas sur des faits de cette nature que son autorité doit être suspecte, puisqu'il apporte des preuves autentiques. On examinera le caractere de ses Ecrits dans un autre lieu.

constamment


Grande Baye Tagenouth
Petite Baye
Baye des Dormeurs
Cap Corsado
Rade de Cayaboda
Cap Blanc
I Francoise ou Tessin
Pte de Salines
Ste Anne
I Tidra
I Tegnar
I Arguim
Ruts Hole
Lang Hoolfe
GOLPHE OU
BAYE D'ARGUIM
Schourn
Grand Ecueil du Cap Blanc
I Monsare ou Medine
I Mirik
I Kamamy
R de S. Jean
C. Mirik
Banc du Sud
Mirik
Kake
Elang Salel
Nabdal Salel
Tindel
Echelle de 10 Lieues Marines
Tanit
CARTE
DE LA COSTE
OCCIDENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le Cap Blanc
Juiqu'a Tanit.

Tom. II. N°. 13.

INTRODUCTION.

conſtamment une vente ouverte, & les Vaiſſeaux François des cargaiſons toujours prêtes. Ce fut dans la même vûe, qu'après avoir augmenté leurs Etabliſſemens au Senegal, à Rufiſco, & ſur la riviere de Gambra, ils en formerent d'autres à Sierra Leona, & ſur la Côte de Malaguete, avec deux Villes, ou deux Forts, dont l'un fut nommé le petit Paris, & l'autre le petit Dieppe. Ils étendirent ainſi leur commerce en continuant de bâtir d'autres Forts, tels que celui de la Mine d'or, ou de *Mina*, ſur la Côte de Guinée, qu'ils éleverent en 1382, & ceux d'Acra, & de Cormantin. Ces nouvelles ſources de richeſſes en jetterent d'immenſes dans la Monarchie Françoiſe, qui n'auroient pas manqué de croître ſans ceſſe par de nouveaux progrès du commerce, ſi les guerres civiles qui ſuccéderent à la malheureuſe cataſtrophe de Charles VI. en 1392, n'euſſent interrompu de ſi belles entrepriſes.

La part que les Ducs de Normandie prirent aux troubles de la France, expoſa les Normands aux mêmes diſgraces. Ces fatales conjonctures cauſerent bientôt la décadence du commerce d'Afrique. La mort des principaux Négocians acheva de mettre les affaires de la Compagnie dans la derniere confuſion. Mais la principale cauſe de ſa ruine fut l'ambition de ceux qui s'étant enrichis par le commerce, dédaignerent bientôt la ſource de leur fortune, & s'allierent avec la Nobleſſe pour faire perdre le ſouvenir de leur origine. Ainſi la fameuſe Compagnie Normande s'affoibliſſant par dégrés, ſes plus floriſſans Comptoirs tomberent auſſi ſucceſſivement. Les plus éloignés furent les premiers abandonnés; & de tant d'Etabliſſemens il ne reſtoit à la fin du ſeiziéme ſiécle que celui du Niger, qui fut nommé enſuite l'Iſle de *Sanaga*, (3) ou du Senegal, & qui s'appelle aujourd'hui l'Iſle de Saint-Louis. On peut croire que la raiſon qui le fit ſubſiſter après la ruine des autres, fut non-ſeulement qu'il ſe trouvoit le plus proche de l'Europe, mais encore qu'étant couvert par l'embouchure de la riviere du Senegal, dont le paſſage eſt fort difficile, il étoit mieux défendu contre l'invaſion des Etrangers. Auſſi les Succeſſeurs de la premiere Compagnie de Dieppe & de Rouen, n'ont-ils pas ceſſé de conſerver ce Poſte, & d'y entretenir des Directeurs & des Facteurs pour la conduite de leur commerce. Labat nous en donne la ſucceſſion depuis Thomas Lombard en 1626, juſqu'à M. du Boulay en 1664, c'eſt-à-dire, juſqu'au tems où la Compagnie fut obligée de renoncer à ſes droits.

Décadence & ruine de leur Compagnie

Le Comptoir du Senegal ſe conſerve.

Il ne doit donc reſter aucun doute que les François ne fuſſent établis à l'embouchure de la riviere du Senegal en 1626. La direction de leur commerce étoit alors entre les mains de la Compagnie de Rouen, qui continua d'en jouir juſqu'en 1664. Mais, par l'autorité du Roi, elle fut obligée d'abandonner & de vendre ſes droits pour la ſomme de cent cinquante mille livres, à la nouvelle Compagnie qui prit le titre de Compagnie des Indes Occidentales. Cette Compagnie des Indes ménagea ſi mal ſes intérêts, qu'en 1673 le Roi l'obligea de céder ſes Patentes à une autre Compagnie de nouvelle création, pour la ſomme de ſoixante-quinze mille livres. La fortune ou la conduite manquerent encore à celle-ci. Elle vendit, en 1681, ſes prétentions à une autre Société pour un million dix mille livres. Le Roi confirma cette troiſiéme Compagnie par des Lettres qui limitoient ſon commerce en-

Succeſſion de pluſieurs Compagnies Françoiſes.

(3) Ce qu'on appelle ici le Niger eſt la Riviere même de *Sanaga*, dont les François ont fait par corruption *Senegal*. Voyez ci-deſſus Tome I. Chap. I. On examinera dans la ſuite ſi c'eſt en effet le Niger.

INTRODUCTION.

tre le Cap-Blanc, & Sierra Leona, parce que le privilége de commercer au Sud du Cap de Bonne Eſpérance avoit été accordé à d'autres Négocians, aſſociés ſous le titre de Compagnie de Guinée.

En 1694, cette derniere Compagnie voyant ſes affaires en déſordre, vendit, avec la permiſſion du Roi, dix-neuf ans qui lui reſtoient de ſon Privilége, à M. d'Apougny, pour la ſomme de trois cens mille livres. Dix-huit autres Négocians, qui s'aſſocierent à M. d'Apougny, formerent une quatriéme Compagnie d'Afrique, ſous le nom de Compagnie du Senegal, pour laquelle ils obtinrent de nouvelles Patentes. Mais n'ayant pas plus de ſuccès que leurs Prédéceſſeurs, ils revendirent, en 1709, leurs droits pour la ſomme de deux cens cinquante mille livres, à une Compagnie de Marchands de Rouen, en ſe reſervant néanmoins, ſous certaines conditions, la moitié du commerce. Ces conditions furent ſi mal obſervées, que les Marchands de Rouen furent confirmés excluſivement par le Roi, ſous le titre de cinquiéme Compagnie du Senegal. Enfin la nouvelle Compagnie des Indes, ou de Miſſiſſipi, formée à Paris en 1717, acheta des Marchands de Rouen, pour la ſomme d'un million ſix cens mille livres, le Commerce d'Afrique, dont elle eſt encore en poſſeſſion (4).

Remarques ſur toutes ces Compagnies.

Il ne ſera point inutile de joindre ici quelques remarques ſur la naiſſance & le progrès de toutes ces Compagnies Françoiſes. La premiere qui avoit acheté les droits des Normands aſſociés, & ceux des Seigneurs Propriétaires de la Martinique, de la Guadeloupe, de Saint-Chriſtophe, de Sainte-Croix, de la Grenade & de Marigalande, reçut du Miniſtere toute l'aſſiſtance & tout l'encouragement qu'elle pouvoit deſirer. Elle fut aidée des Vaiſſeaux & des Troupes du Roi. Enfin ne manquant de rien pour le ſuccès de ſes entrepriſes, il étoit impoſſible qu'elle ne parvînt pas à ſon but, ſi elle avoit ſçû ſe renfermer dans de juſtes bornes. Mais par une eſpece de monopole, en s'efforçant, ſous le titre de Compagnie des Indes Occidentales, de faire tourner tout le commerce du Royaume en Afrique & en Amérique, elle ruina ſes propres affaires. On peut la conſiderer comme la premiere Compagnie d'Afrique établie par autorité, car l'ancienne Compagnie Normande n'étoit qu'une aſſociation privée. Quoiqu'elle eût obtenu la diſpoſition des trente années qui reſtoient de ſon Privilége, avec une clauſe de redemption, lorſque ce tems ſeroit expiré; elle fut rompue long-tems avant le terme; & dès 1674 (5) les Iſles de l'Amérique furent réunies à la Couronne.

Premiere Compagnie.

Seconde Compagnie.

Les Patentes de la ſeconde Compagnie étoient pour trente ans, & ſes Priviléges excluſifs pour le commerce s'étendoient depuis le Cap-Blanco juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Cette Compagnie ſe trouvant incommodée par l'Etabliſſement des Hollandois à Gorée & dans la Baye d'Arguim, obtint des ordres du Roi pour le départ d'une Eſcadre, ſous le commandement du Comte d'Etrées, qui prit Gorée en 1677. Elle arma elle-même quelques Vaiſſeaux, dont elle donna la conduite à M. du Caſſe, & qui ſe ſaiſirent du Fort d'Arguim au mois d'Août de l'année ſuivante. D'un autre côté, elle fit en 1679 des Traités avantageux avec les Rois de Rufiſco, de Portodali, & de Joal, par leſquels ces Princes lui cédoient la propriété de toutes les

(4) Recueil des Edits, Ordonnances & Déclarations du Roi. Labat, *ubi ſup.* p. 19. & ſuiv.
(5) Hiſtoire des Antilles par du Tertre.

Côtes entre le Cap-Verd & la riviere de Gambra, c'eſt-à-dire d'un eſpace d'environ trente lieues de Côte, & de ſix lieues dans les terres. Tous les Etrangers étoient exclus du Commerce dans cette étendue de Pays, & les Vaiſſeaux de la Compagnie affranchis de toutes ſortes de droits. Dans le cours de la même année, la Compagnie s'engagea par Contrat, avec le Roi, à fournir chaque année, pendant l'eſpace de huit ans, deux mille Negres aux Iſles de l'Amérique qui appartenoient à Sa Majeſté, & le même nombre, ou plus s'il étoit néceſſaire, pour le ſervice des Galéres. Avec tant de ſujets d'eſpérance, qui n'auroit pas cru le ſuccès preſqu'infaillible ? Mais les pertes que la Compagnie eſſuia par les guerres, & les dettes qu'elle fut obligée de contracter pour ſe ſoutenir, la réduiſirent à la néceſſité de compoſer avec ſes Créanciers, qui ſe crurent fort heureux de pouvoir retirer le quart de leurs avances. Les diſgraces de deux Compagnies conſécutives donnerent tant d'éloignement pour en former une troiſiéme, que le Miniſtere eut beaucoup de peine à raſſembler un nombre d'Aſſociés ſuffiſant. Il y avoit néanmoins aſſez de différence entre le prix de la ſeconde & celui de la premiere, pour faire juger que les fonds étoient conſidérablement augmentés dans la derniere des deux Adminiſtrations.

INTRODUCTION.

La troiſiéme Compagnie qui fut formée en 1681, ſe promettoit plus de bonheur, lorſque le Miniſtere jugea qu'il étoit à propos de diviſer le Privilége, en le reſtraignant pour la Compagnie, depuis le Cap-Blanc, juſqu'à la riviere de Gambra incluſivement, & formant pour le reſte une nouvelle Aſſociation ſous le titre de Compagnie de Guinée. Le Marquis de Seignelay, qui avoit alors l'Adminiſtration générale du Commerce, ne manquoit pas de prétexte. Il reprochoit à la Compagnie de n'avoir pas rempli ſes engagemens pour les deux mille Negres qui devoient être envoyés tous les ans aux Iſles de l'Amérique. Il ſe plaignoit d'ailleurs que la Compagnie n'avoit pas apporté d'Afrique autant d'or qu'on s'y étoit attendu. En vain les Directeurs lui repréſenterent qu'ils ne s'étoient pas engagés à payer les dettes de la Compagnie précédente, & qu'ils avoient compté de jouir paiſiblement des droits qu'ils avoient acquis ; qu'il leur en avoit coûté quatre cens mille livres pour rétablir & pour étendre le Commerce ; que d'ailleurs ils avoient fait plus qu'ils n'étoient engagés par le Contrat, puiſque dans les deux dernieres années & demie, ils avoient tranſporté en Amérique quatre mille cinq cens ſoixante & un Negres, & qu'il paroiſſoit par les Regiſtres de la Monnoye, qu'en trois ans ils avoient fait entrer dans le Royaume quatre cens marcs d'or. Toutes ces remontrances furent inutiles. Ils obtinrent ſeulement que les limites de la Conceſſion fuſſent élargis depuis le Cap-Blanc, juſqu'à Sierra Leona, la poſſeſſion de Gorée & d'Arguim confirmée, & leur droit continué pour fournir des Negres aux Iſles Françoiſes de l'Amérique.

Troiſiéme Compagnie.

La fortune ne fut pas plus favorable à cette troiſiéme Compagnie. Ses affaires tomberent dans une décadence, qui l'obligea de demander la permiſſion de la Cour pour vendre les dix-neuf ans qui lui reſtoient de ſon Privilége, au ſieur d'Apougny, un de ſes Directeurs. Il ſe forma auſſi-tôt une nouvelle Aſſociation. L'exemple du paſſé devant ſervir de régle à cette quatriéme Compagnie, elle crut effectivement pouvoir profiter de l'infortune de ſes prédéceſſeurs, & les meſures furent priſes avec toute la ſageſſe qui con-

Quatréme Compagnie.

INTRODUCTION.

venoit à cette vûe. Mais la durée n'en fut pas longue. Les affaires tomberent dans un tel déſordre, que le ſieur Brue, qui fut envoyé au Senegal en 1697 pour les rétablir, l'ayant tenté ſans ſuccès, on fut forcé de vendre le Privilége en 1709, à une nouvelle Compagnie de Marchands de Rouen. Enfin ceux-ci, qui ne réuſſirent pas mieux, y renoncerent en 1717, & le revendirent à la Compagnie de Miſſiſſipi, qui a réuni le commerce des Indes Orientales & Occidentales, & celui de l'Afrique, ſous une ſeule Direction (6).

Cinquiéme & ſixiéme.

Bornes aſſignées par les Lettres Patentes.

Les bornes aſſignées à la troiſiéme Compagnie par ſes Lettres Patentes s'étendent depuis le Cap-Blanc juſqu'à Sierra-Leona. Dans cet eſpace, la France a les Etabliſſemens ſuivans :

I. L'Iſle & le Fort d'*Arguim*, près du Cap-Blanco. Elle a dans ſa dépendance la Rade & le Comptoir de *Portendic*, ou Portodali, qui eſt au Nord du Cap-Verd.

II. L'Iſle & le Fort du Senegal, ou de *Saint-Louis*, à l'embouchure de la riviere du Senegal. C'eſt la réſidence du Directeur général.

III. Le Fort & le Comptoir de *Saint-Joſeph*, près de *Manbanet*, ſur le bord du Sénegal, à 300 lieues de ſon embouchure, près des Cataractes de Felu dans le Royaume de *Galam*. Il a dans ſa dépendance un petit Comptoir, & un Fort nommé *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, ſur la riviere de *Falemé*, dans le même Pays, mais appartenant au Royaume de *Bambuck*.

IV. L'Iſle & le Fort de *Gorée*, près du Cap-Verd.

V. Le Comptoir de Joal, ſur la Côte, entre l'Iſle de Gorée & l'embouchure de la Riviere de Gambra.

VI. Le Comptoir d'*Albreda*, au Nord de la même Riviere, vis-à-vis *Jamesfort*.

VII. *Vintain* ou *Bintam*, Comptoir ſur la Riviere du même nom, au Sud de la Riviere de Gambra, & fort près de l'embouchure.

VIII. Un Comptoir dans l'Iſle des Biſſages ou de Biſſo, près de *Cachao*.

Il reſte à donner quelque idée de ces Etabliſſemens, dans l'ordre où l'on vient de lire leurs noms.

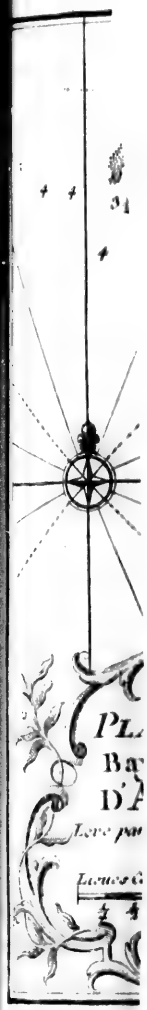
Deſcription de la Baye, de l'Iſle & du Fort d'Arguim.

Le Fort d'Arguim eſt ſitué dans une petite Iſle, un peu au Sud du Cap-Blanc, qui eſt ſitué lui-même ſur la Côte occidentale d'Afrique, à vingt dégrés trente minutes de latitude. C'eſt une pointe baſſe, qu'on ne découvre pas aiſément de la mer, qui ſe termine au Sud par un Cap, long, bas & ſtérile, ſans verdure, ſans arbres, & ſans aucune marque qui puiſſe ſervir de regle aux Pilotes. Il a tiré ſon nom de la couleur blanche de ſa terre, qui eſt ſeche & ſablonneuſe. Son extrêmité eſt ronde, & défendue par quantité de bancs de ſable & de baſſes, qui rendent le débarquement (7) fort dangéreux. Il ſe préſente au Nord & au Sud ; mais lorſqu'on a doublé la pointe du Sud, la Côte s'étend au Nord, & forme avec le Cap Sainte-Anne, qui eſt dans le même parallele, à la diſtance de huit lieues à l'Eſt, une profonde Baye, où l'on trouve quantité de criques & de petites rivieres. Cette Baye n'a pas moins

Baye de Sainte-Anne.

(6) *Ibid.*

(7) Barbot dit qu'on trouve huit ou dix braſſes d'eau près du rivage, & que le courant y eſt au Sud-Oueſt. *Deſcription de la Guinée*, p. 529. La Deſcription de Labat s'accorde aſſez avec celle-ci, *ubi ſup.* p. 57.



Baye d'Arguim.

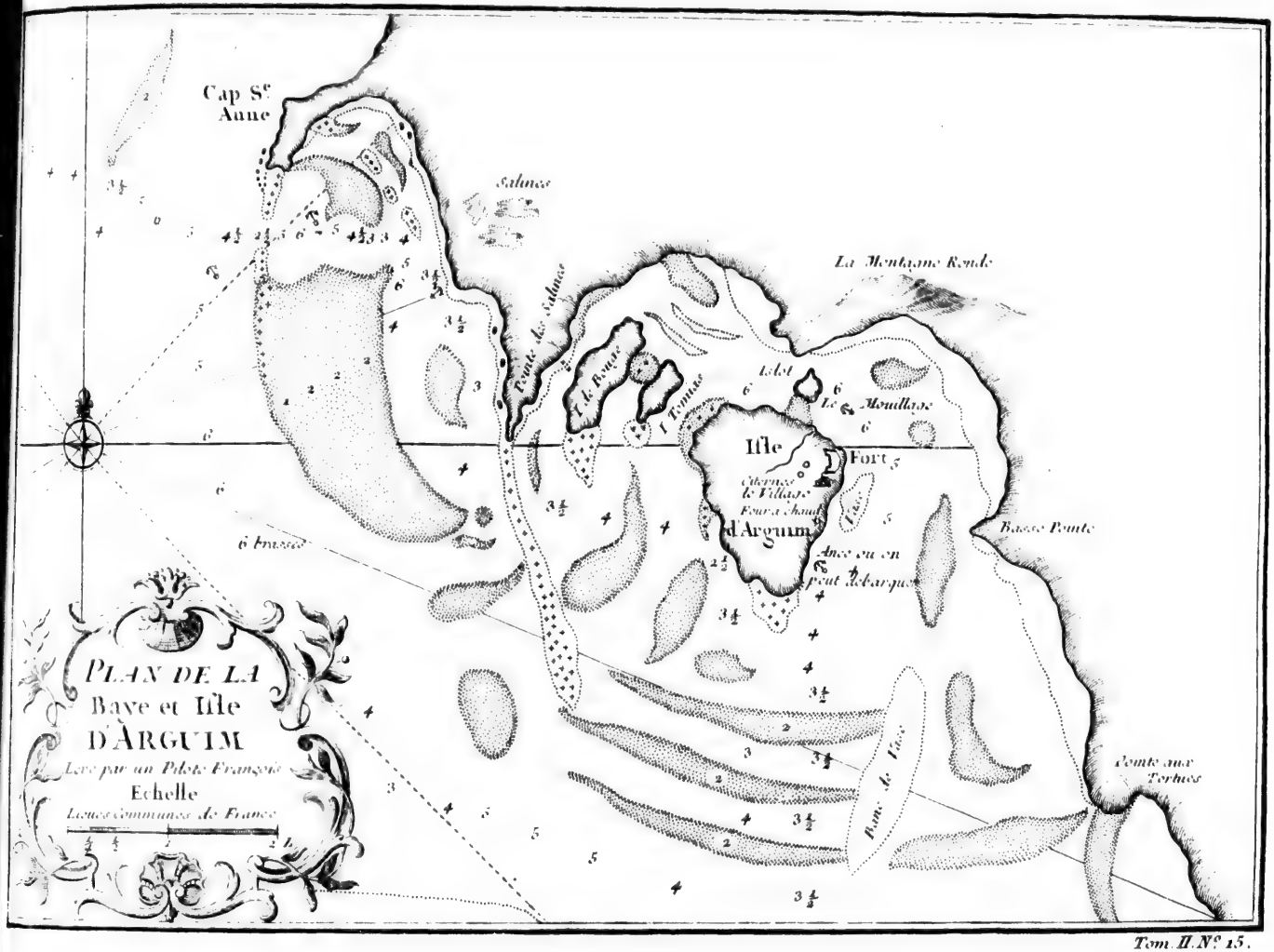
Bancs fort dangereux.

Situation de l'Isle d'Arguim.

Son Fort.

Ses citernes.

(9) Les Portugais l'appellent Secca de Gra- minutes.




Tom. II. Nº. 15.

(9) Les Portugais l'appellent Secca de Gra- [illegible] minutes.

INTRODUCTION.

venc
rent
en 1
le P
En ſ
Cinquiéme & ſixiéme. reve
des
recti

Bornes aſſignées par les Lettres Patentes. Le
tend
a les
I.
danc
du C
Il
rivie
Il
du S
Roya
nom
me l
I
V.
re de
V
*mesfc*
V
de la
V
*chao.*
Il
vient

Deſcription de la Baye, de l'Iſle & du Fort d'Arguin. Le
qui e
te mi
ment
verdu
Pilote
ſablon
ſable
préſer
Côte
même

Baye de Sainte-Anne. l'on tr

(6) I
(7) E

ſes d'eau près du rivage, & que le courant y avec celle-ci, *ubi ſup.* p. 57.

de douze lieues au Nord & au Sud. Le fond eſt inégal. Elle a une petite Iſle & pluſieurs bancs de ſable. Ses Côtes ſont ſeches & ſtériles, abſolument déſertes & hors des voies du Commerce. Du Cap Sainte-Anne juſqu'aux Salines, la Côte prend du Nord-Oueſt au Sud-Eſt l'eſpace d'environ ſix lieues, & préſente vers le milieu de cet eſpace une petite Baye, près de laquelle on trouve quelques Salines naturelles, qui donnent abondamment du ſel dans les tems ſecs. INTRODUCTION.

Aſſez près de la pointe de Sainte-Anne, on trouve une autre Baye, de la même grandeur à peu près que la premiere. Elle a trois Iſles, dont la plus grande eſt nommée *Ghir* par les Arabes, & par les Européens *Arguim*. La longueur de l'Iſle d'Arguim eſt d'environ une lieue & demie, & ſa largeur d'une lieue. Les deux autres Iſles ſont moins grandes, mais ſont auſſi ſtériles. C'eſt de l'Iſle d'Arguim que le Golfe, ou la Baye, tire ſon nom. Il commence au Cap-Blanc & finit au Cap (8) Mirik, à l'embouchure de la Riviere de Saint-Jean. La Baye entre ces deux Caps, qui ſont à quarante lieues l'un de l'autre, eſt défendue par un (9) banc de ſable, long de vingt-cinq lieues & large de deux ou trois, ſur lequel la mer eſt toujours fort groſſe. Ce banc, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui ſe trouvent aux environs, rendent l'entrée de la Baye fort dangereuſe. La ſeule voie ſûre pour les Vaiſſeaux peſans eſt entre le Cap-Blanc & l'extrêmité Nord du grand banc, où l'on n'a pas moins de douze ou quatorze braſſes. La largeur du Canal eſt d'environ quatre lieues. On trouve dans la Baye d'Arguim toutes ſortes de Poiſſons en abondance, & ſur-tout celui que les Hollandois nomment *Stockfish*, & les François *Vieilles*. Il y eſt d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'on en a pris qui peſoient deux cens livres.

Baye d'Arguim.

Bancs fort dangereux.

L'Iſle d'Arguim eſt à vingt-huit dégrés (10) trente minutes de latitude du Nord, à la diſtance d'une lieue du Continent d'Afrique. Les deux autres Iſles n'en ſont qu'à la portée du mouſquet. Mais on ne peut aborder dans celle d'Arguim qu'avec les Chaloupes. Le meilleur endroit pour y deſcendre eſt du côté du Sud, ſur un rivage plat, de gravier. Un Bâtiment, qui ne prend que dix ou douze pieds d'eau, peut fort bien s'en approcher à la portée du mouſquet. Entre l'Iſle & le Continent, on trouve un Canal où une Frégate de vingt piéces de canon peut demeurer ferme à l'ancre ſous le Fort, qui eſt ſitué ſur la pointe du roc, au Nord-Oueſt. Il a vingt toiſes de face. Les murs ſont de brique & de pierre brute, cimentées enſemble, de l'épaiſſeur de quatre pieds, ſur trente ou trente-cinq pieds de hauteur. Du côté de la terre il y a deux Tours, dont celle qui tient la droite eſt quarrée. L'autre l'étoit auſſi; mais elle a été revêtue du côté de la mer par un nouvel Ouvrage qui la fait paroître ronde. La courtine qui joint ces deux tours forme un angle aſſez ſaillant. La porte qui eſt au centre, eſt défendue par un foſſé, & par un Ouvrage de pierre de la forme d'un fer à cheval, avec quatre embraſures. Le reſte du Fort eſt environné par la mer. Il a une citerne, & un Magazin à l'épreuve de la bombe.

Situation de l'Iſle d'Arguim.

Son Fort.

L'Iſle a d'ailleurs deux citernes, dont la plus grande eſt à deux cens pas de la porte du Fort. C'eſt un creux, qu'on prendroit pour une carriere, & qui

Ses citernes.

(8) Labat le nomme *Ciric*; mais ſi ce n'eſt pas une faute d'impreſſion, c'en eſt une de l'Auteur.

(9) Les Portugais l'appellent Secca de Gracia; & les François, Banc d'Eſtein.

(10) Cela ne peut être vrai, puiſqu'elle eſt plus Sud que le Cap Blanco de dix ou douze minutes.

INTRODUCTION.

ſemble avoir été ouvert à force de travail, ou en faiſant ſauter le roc avec de la poudre. Il a dix toiſes de largeur & ſeize de longueur. Sa profondeur eſt de quinze ou ſeize pieds. Il forme une voûte fort ſpacieuſe, où quantité de perſonnes pourroient être à couvert du Soleil & de la pluie. Dans le centre eſt un grand puits, où l'on deſcend par pluſieurs dégrés, dont le plus bas eſt au niveau de l'eau. Ce puits, lorſqu'il eſt plein, contient mille quatre cens tonneaux. La petite citerne eſt au Nord de celle-ci, à ſept ou huit cens pas du Fort. On s'imagineroit, au premier coup d'œil, que c'eſt l'ouvrage de la Nature; mais en l'obſervant de près on reconnoît aiſément qu'il vient de l'Art, & vraiſemblablement de celui des Portugais, qui ſe ſont établis les premiers dans cette Iſle. L'ouverture eſt longue de dix toiſes & large de ſix. On trouve, au fond, deux baſſins ronds, d'environ huit pieds de profondeur, revêtus de bonne pierre, où l'eau ſe ramaſſe après s'être filtrée au travers du roc.

L'Iſle d'Arguim poſſédée par divers Maîtres.

L'Iſle d'Arguim fut découverte par les Portugais (11) en 1444. Alfonſe y fit commencer en 1455 un Fort qui ne fut achevé qu'en 1492, par Jean II. ſon Succeſſeur. Trois Vaiſſeaux de Hollande étant entrés dans la Baye en 1638 (12) reconnurent la foibleſſe de la Place, & s'en rendirent maîtres le 5 de Fevrier. Les Hollandois augmenterent les fortifications & s'y maintinrent juſqu'en 1665, avec l'avantage d'un commerce fort conſidérable; mais ils en furent chaſſés par les Anglois après un ſiége de dix jours. Cependant l'importance d'une telle ſituation les fit revenir l'année ſuivante avec une puiſſante Eſcadre; & comme les Anglois avoient négligé de réparer les fortifications, ils ſe remirent facilement en poſſeſſion du Fort. Ils travaillerent auſſi-tôt à le rendre capable d'une bonne défenſe; & s'étant liés par un Traité avec les Mores, ils les engagerent à venir former une petite Ville ſous la protection du Fort.

Elle paſſe à la Compagnie Françoiſe du Senegal, en 1678.

La Compagnie Françoiſe du Senegal s'apperçut bientôt combien cet Etabliſſement étoit nuiſible à ſon commerce. Elle équippa un Vaiſſeau de cinquante-cinq piéces de canon, & de quatre cens cinquante hommes, dont elle donna le Commandement au fameux du Caſſe. Il partit du Havre-de-Grace le 23 d'Avril 1678; & paroiſſant devant Arguim le 10 de Juillet, il débarqua ſes Troupes ſans la moindre oppoſition. Le Gouverneur Hollandois, qui étoit dans le Fort avec cent hommes, n'avoit oſé ſe préſenter hors de ſes murs; mais comptant ſur le ſecours des Mores, il parut diſpoſé à ſe défendre vigoureuſement. Du Caſſe manquoit de mille choſes néceſſaires pour un ſiége. Il prit le parti de rappeller ſes Troupes à bord, & de faire voile au Senegal, où Fumechon, Directeur Général, lui fournit des munitions, & quatre petites Barques montées de ſoixante-dix hommes, qu'il commandoit lui-même. Ils partirent enſemble du Senegal le 12 d'Août. Dans l'eſpace de dix jours ils arriverent devant l'Iſle d'Arguim, où leur débarquement ne trouva pas plus d'oppoſition que la premiere fois. Le Gouverneur, ſommé de ſe rendre, répondit qu'il feroit ſon devoir. Mais du Caſſe ayant fait dreſſer deux batteries de quatorze piéces de canon fort près du chemin couvert, fit un feu ſi bruſque que la Contreſcarpe fut emportée le 28, & la brêche ouverte deux jours après, avec une mine prête à faire ſauter une partie du Fort. Drelincour, Gouver-

(11) Barbot prétend qu'elle fut découverte en 1440, & le Fort bâti en 1441. Deſcript. de la Guinée, p. 530.

(12) Barbot dit en 16[illegible]3.

neur pour les Hollandois, crut qu'il étoit tems de propoſer une capitulation (13). Elle fut ſignée le 29, avec des conditions honorables. La Garniſon Hollandoiſe devoit ſortir avec tous ſes effets, pour être tranſportée en Hollande ſur une Galliote de cinquante tonneaux; & les Mores qui étoient établis dans l'Iſle obtinrent la liberté d'y demeurer. Les affaires de la Compagnie n'étant point alors aſſez floriſſantes pour fournir à la réparation du Fort & à l'entretien d'une Garniſon ſuffiſante, elle prit le parti de le raſer entiérement, en ſe réſervant le droit de renouveller les fortifications dans un autre tems. La paix de Nimegue, confirma les François dans la poſſeſſion d'Arguim. En 1685, les Hollandois ſe reſſentant d'une perte ſi préjudiciable à leur commerce, & ne voulant pas violer ouvertement le Traité de Nimegue, entreprirent de ſe rétablir dans la Baye d'Arguim ſous le (14) Pavillon de Brandebourg. Leur Vaiſſeau fut pris, & leurs vûes renverſées. Mais ils recommencerent bientôt cette entrepriſe avec plus de ſuccès; & lorſque la guerre fut allumée en 1688, ils réparerent les anciennes fortifications de l'Iſle.

Elle demeure à cette Compagnie par la paix de Nimegue.

Les Hollandois s'y établiſſent.

Ils s'y maintinrent ſans trouble juſqu'en 1721, que la Compagnie Françoiſe des Indes, qui avoit acheté en 1717 les droits de la cinquiéme Compagnie du Senegal, équipa (15) trois Frégates, ſous le commandement de M. de Salvert, pour ſe remettre en poſſeſſion d'Arguim. Cette petite Eſcadre partit de l'Orient le 6 de Janvier 1721, & ſe rendit à Ténerife, où elle devoit attendre trois autres Vaiſſeaux qu'on armoit au Havre, & qui avoient ordre de la ſuivre. M. de Salvert arriva aux Canaries le 3 de Fevrier, mais lorſqu'il étoit prêt à jetter l'ancre dans le Port de Ténerife, on lui tira une volée de canon du Fort ou du Château de Saint André. Au ſignal qu'il donna pour en apprendre la raiſon, il vit venir une Barque qui portoit le Pavillon (16) de Saint Roc, & qui s'approcha de la Flotte Françoiſe avec les precautions qu'on obſerve dans les tems de peſte. Elle apportoit une Lettre du Conſul François, pour informer le Commandant que le Roi d'Eſpagne avoit défendu tout commerce avec les Vaiſſeaux François, à cauſe de la peſte qui ravageoit alors la Provence; & qu'on fourniroit néanmoins à la Flotte toutes les proviſions qui lui étoient néceſſaires, pourvû qu'elle ſe tînt au large à quelque diſtance. En effet M. de Salvert reçut le lendemain les rafraîchiſſemens qu'il avoit demandés, mais on éxigea qu'il gardât la Barque avec les proviſions.

La Compagnie Françoiſe des Indes s'en remet en poſſeſſion.

Le déſagrément de cette ſituation lui fit prendre le parti de laiſſer, dans l'Iſle, un ordre aux Vaiſſeaux qu'ils attendoit, de le rejoindre au Cap-Blanc; & remettant à la voile il arriva le 13 de Février à Portendic, où il trouva un des trois Vaiſſeaux du Havre, qui étoit arrivé la veille ſans avoir touché aux Canaries. Il mouilla devant la Barre ſur ſept braſſes & demie. Sa Chaloupe, qu'il envoya au rivage, lui rapporta que deux Bâtimens Hollandois de ſeize piéces de canon, & un Anglois de vingt-ſix, y étoient venus faire leur cargaiſon & s'étoient remis en mer le 24 de Décembre, mais qu'on n'y avoit pas vû d'autres Vaiſſeaux depuis, quoique cette année les gommes fuſſent en abondance. Il partit dès la même nuit, pour déguiſer ſa courſe aux Mores; & por-

(13) Labat, *ubi ſup.* p. 70. Drelincour étoit un Refugié François.

(14) De-là l'erreur de Barbot, qui rapporte qu'en 1685. une Compagnie Brandebourgeoiſe s'établit dans la Baye d'Arguim.

(15) Labat, p. 95. & ſuiv.

(16) C'eſt un Pavillon particulier dont on ſe ſert ſur mer en tems de peſte.

INTRODUCTION.

tant vers le Cap-Blanc, il y arriva le 20 au matin. Le reſte de ſon Eſcadre n'y étoit point encore. Il découvrit ſeulement, à une lieue & demie du Cap, une Barque qui gagnoit la terre dans une petite Baye. Tandis que ſes Chaloupes furent envoyées à la découverte, il tint conſeil, pour chercher le moyen d'entrer ſûrement dans la Baye, parce qu'entre ſes Pilotes & ſes Matelots il n'y avoit perſonne qui connût cette Côte. Il fut obligé d'avancer la ſonde à la main, en ſe faiſant préceder de la Barque & de ſes quatre Chaloupes.

M. de Salvet Commandant d'une Eſcadre Françoiſe arrivée devant l'Iſle d'Arguim.

Il arriva le 24 de Fevrier, au ſoir, à cinq lieues d'Arguim, où il fut obligé d'amarrer; & le 25, il ne s'efforça pas moins inutilement de trouver un paſſage pour s'approcher plus près de l'Iſle. Le jour ſuivant il mit, dans le Barque & dans les Chaloupes, les Troupes qu'il deſtinoit à faire le ſiége; & partant à leur tête il alla deſcendre dans une petite Baye, où il vit un Corps de quarante ou cinquante hommes, qui paroiſſoient retranchés dans le deſſein de s'oppoſer à ſa deſcente. Mais ils s'éloignerent, après avoir tiré quelques coups de fuſil, & s'étant placés ſur une éminence, ils tinrent ferme juſqu'au premier mouvement que les François firent pour s'avancer. Alors, s'étant encore retirés, ils ſe poſterent dans un lieu qui devoit être un retranchement, puiſqu'on ne leur voyoit que la tête, & le bout de leurs fuſils. Il fut aiſé à M. de Salvert de reconnoître qu'il n'avoit à faire qu'à des Mores, & que les prétendus Brandebourgeois avoient confié le Fort à la défenſe des Naturels du Pays. Il leur envoya un Trompette, pour les ſommer de rendre la Place. Mais loin d'écouter les propoſitions, deux d'entr'eux ſortirent du retranchement le ſabre à la main, & conſeillerent au Trompette de ſe retirer. Le Commandant François ne douta pas qu'ils ne fuſſent réſolus de ſe défendre, à la faveur de l'artillerie du Fort. Les ordres furent donnés pour l'attaque; mais dès la premiere décharge, on vit les Mores ſe précipiter vers le Fort, d'où ils tirerent auſſitôt deux de coups de canon à mitrailles, qui ne firent aucun mal aux Aſſiégeans. Au lieu du retranchement que M. de Salvert avoit ſuppoſé, il trouva une grande citerne, capable de contenir quatre cens hommes. L'eau, quoique médiocrement bonne, fut un grand rafraichiſſement pour ſes Troupes. Il renvoya de-là ſon Trompette aux Mores, qui firent feu ſur lui.

Il la trouve défendue par les Mores.

Il les force de ſe retirer dans le Fort.

Lorſqu'il ſe vit réduit à former une attaque réguliere, il fit reprendre un repos de quelques heures à ſes Gens; & les diviſant en trois Corps, il envoya le premier pour ſe ſaiſir d'une ſeconde citerne, qui n'eſt qu'à deux cens pas du Fort, & le ſecond pour apporter les munitions qui étoient reſtées dans les Chaloupes. Le troiſiéme eut ordre de chercher une troiſiéme citerne, qu'on ſuppoſoit encore plus près du Fort, & qui ne ſe trouva point. Les Mores voyant ce dernier détachement ſi près de leurs murs, firent une ſortie, dans laquelle ils repouſſerent d'abord les François; mais le Picquet du Camp s'étant approché, les força de ſe retirer, en laiſſant derriere eux un de leurs Gens bleſſé, & les pourſuivit juſqu'à la porte du Fort. La nuit du 26, les François s'occuperent à démolir les maiſons des Mores, à la portée du piſtolet de leur retraite, malgré le feu continuel de leur canon & de leur mouſquetterie. Ils auroient pû les détruire plus facilement par le feu; mais ils avoient beſoin du bois de charpente pour faire cuire leurs vivres. M. de Salvert renvoya le lendemain ſon Trompette aux Mores, pour leur déclarer qu'ils ſeroient traités ſans ménagement. Cette menace en fit ſortir un, qui répondit en langue Hollandoiſe,

Attaque du Fort.

landoise, que le Fort ayant été remis à la garde des Mores il alloit prendre les ordres de son Chef, dont il promettoit d'informer les François dans une heure. Il revint en effet, avec la réponse du Chef, qui ordonnoit à ses Gens de défendre le Fort jusqu'à la derniere pierre. INTRODUCTION.

Le vingt-sept au soir ils firent sortir, à la faveur des ténebres, un Parti, qui s'étant glissé au long du rivage auroit surpris infailliblement le détachement qui devoit apporter, dans le cours de la même nuit, les provisions des Chaloupes, si M. de Salvert n'eut découvert assez tôt leur dessein pour faire avancer du même côté une partie de ses Gens & se poster lui-même avec beaucoup d'avantage. Ce mouvement leur faisant craindre qu'on ne leur coupât le passage, ils profiterent de l'obscurité pour rentrer dans leurs murs.

Le dernier jour de Fevrier & les deux premiers de Mars furent employés à faire amener aux Camp l'artillerie. On dressa une piéce de six livres de balle, derriere des barils remplis de sable qui servirent de parapet, à la portée du Mousquet de l'angle du Bastion du Sud. Le feu commença le 5 de Mars, à la pointe du jour. Il fut grand du côté des Assiégés, mais de leur seule Mousqueterie, car ils faisoient peu d'usage de leur canon; & leur maniere de s'en servir marquoit beaucoup d'ignorance. M. de Salvert ayant remarqué qu'ils recevoient des secours du Continent par leurs canots, & par une Barque qui étoit à l'ancre au pied du Fort, du côté de l'Est, entreprit de surprendre la Barque ou de la brûler. Mais les Mores la mirent en sûreté du côté du Nord. Cependant les parapets des deux Bastions étoient déja tout-à-fait ouverts, & le canon du Sud démonté. Il ne restoit qu'à faire approcher les Batteries pour agrandir la brêche, & d'y planter les échelles. Le Mardi 8, l'artillerie recommençoit, lorsqu'on avertit M. de Salvert qu'il ne paroissoit plus personne sur le rempart. Il envoya aussi-tôt deux Officiers avec quelques Soldats pour s'assurer de la vérité. Ils s'avancerent, en rampant sur le sable, jusqu'au pied du mur, où ils apperçurent une échelle. Ils ne firent pas difficulté d'y monter; & de s'introduire dans le Fort, où ils ne trouverent que deux Négres, une vieille femme du Pays, & les deux enfans de *Nicolas Both*, ancien Gouverneur d'Arguim. Il apprirent d'eux que tous les Mores avoient pris le parti de la retraite, avec quatre Blancs qu'ils avoient avec eux.

Les Assiégés s'échappent par la fuite.

M. de Salvert prit immédiatement possession du Fort, au nom de la Compagnie. Les munitions & les vivres y étoient encore en abondance; mais il n'y restoit ni marchandises, ni meubles. Les brêches furent réparées; & M. du Bellay nommé Gouverneur, avec une Garnison suffisante: après quoi M. de Salvert ayant fait embarquer son canon, ne tarda point à retourner à bord.

Les François prennent possession du Fort & y laissent un Gouverneur.

Le 19, il apperçut un Bâtiment, qui avoit jetté l'ancre pendant la nuit à une demie lieue de l'Escadre. Il envoya une Frégate pour le reconnoître. C'étoit un Vaisseau Hollandois de vingt-deux piéces de canon & de quatre-vingt hommes d'Equipage, chargé de marchandises pour la Côte, & d'une grosse quantité de poudre. Il apportoit un Gouverneur pour le Fort d'Arguim. Une Galliote, qui étoit venue avec lui, pour le service du Fort, avoit été séparée par le mauvais tems. Si ces deux Vaisseaux étoient arrivés plutôt, il y a beaucoup d'apparence que les Mores se seroient défendus plus long-tems. Comme les Hollandois n'avoient à bord aucune marchandise de contrebande, M. de Salvert ne pensa point à les chagriner; mais il envoya par la Barque un

M. de Salvert arrête un Vaisseau Hollandois.

INTRODUCTION.

renfort d'hommes & de munitions dans l'Iſle d'Arguim, avec ordre d'obſerver les mouvemens des Hollandois après ſon départ, & de voir ſur-tout s'ils n'entreprendroient pas de s'établir à Portendic, comme ils le firent bientôt. M. du Bellay, nouveau Gouverneur d'Arguim ne s'y arrêta que pour faire l'inventaire des proviſions du Fort. Il laiſſa le ſieur Durel, pour commander à ſa place, & s'étant rendu le 19 à bord du Jaſon (17) il arriva le 25 de Mars au Senegal, avec M. de Salvert.

Il ſe rend à Portendic pour en ſurprendre deux autres.

Peu de tems après, on y reçut avis par des Lettres envoyées du Déſert (18), qu'il y avoit à Portendic deux Vaiſſeaux d'interlope, actuellement occupés à charger des gommes; l'un de vingt-huit, l'autre de vingt-deux piéces de canon. M. de Salvert partit le 25 de Mai ſur le Jaſon, accompagné d'une autre Frégate, dans l'eſpérance de les ſurprendre. Mais la Frégate dont il s'étoit fait accompagner ayant été obligée de relâcher à Gorée pour boucher une voie d'eau, il arriva ſeul à Portendic le 8 de Juin. Il y trouva deux Vaiſſeaux à l'ancre; mais ce n'étoient pas ceux qu'il eſpéroit. L'un étoit une petite Barque échappée d'Arguim; & l'autre, cette même Galliote qui venoit à la ſuite du Bâtiment Hollandois. La Barque ſe ſauva heureuſement, en cotoyant de fort près le rivage. La Galliote, après quelque legere réſiſtance, tomba entre les mains des François. Elle appartenoit à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales, & ſa cargaiſon étoit compoſée d'uſtenciles & d'autres commodités pour les établiſſemens de Hollande. Jean *Vine*, qui avoit abandonné Arguim ſur la Barque avec quatre Mores, étoit déja dans cette Galliote; & vingt-cinq tonneaux de gomme qu'elle avoit à bord la rendoient d'ailleurs une fort bonne priſe.

Bonté de cette priſe.

Découverte importante que fait M. de Salvert.

M. de Salvert en examinant les Officiers, trouva qu'ils avoient ordre de porter des proviſions au Fort d'Arguim, & qu'ils avoient à bord le nouveau Gouverneur qui arrivoit pour cette Iſle, nommé *Jean Reers*, avec trente-deux Soldats de recrue pour la Garniſon. Le Vaiſſeau que les François avoient laiſſé dans la Baye d'Arguim étoit deſtiné pour la Côte de Guinée. Il devoit ſeulement mettre le Gouverneur à terre; ou, s'il trouvoit le Fort pris, il avoit ordre de le laiſſer ſur la Galliote, comme il avoit déja fait avant que le mauvais tems l'en eût ſéparé. Reers étant venu dans la Galliote depuis le Cap Sainte-Anne avoit relâché dans l'Iſle de *Tidre*, ou de *Ner* (19). Il y avoit trouvé Jean Vine, qui s'y étoit retiré avec les Mores, après avoir abandonné le Fort d'Arguim; &, profitant de l'occaſion, il avoit inſinué aux Mores que la Compagnie Hollandoiſe ayant appris que le deſſein des François étoit d'envahir leur liberté, l'avoit envoyé exprès pour faire un établiſſement ſur leur Côte, dans la vûe de protéger leur Commerce & de les défendre des inſultes de leurs Ennemis; que s'ils étoient diſpoſés à le ſeconder, il avoit apporté des matériaux pour bâtir un nouveau Fort, & des marchandiſes pour le Commerce; qu'ils devoient faire fond ſur les ſecours conſtans de la Hollande, dont ils avoient éprouvé depuis long-tems l'affection: enfin, par ces artifices, il avoit gagné une grande partie de ces Peuples.

Adreſſe d'un Gouverneur Hollandois pour gagner les Mores.

Enſuite étant arrivé à Portendic, il avoit écrit au Prince *Aliſchandre*,

(17) C'étoit le Vaiſſeau que montoit M. de Salvert.

(18) C'eſt une Commune du Sénegal, où l'on s'aſſemble tous les ans pour le Commerce.

(19) Cette Iſle eſt à dix-huit lieues d'Arguim, au Sud. On la trouve auſſi nommée *Naire*.

Tanit
Mamelles de Portendic
Salines
Portendic
Pena ou Perlud Addi
Cap d'Arsenas
Petit Portendic
OCEAN ETHIOPIEN
CARTE
D'UNE PARTIE DE LA
COSTE D'AFRIQUE
Depuis Tanit Jusqu'a la Riviere du Senegal
Echelle de 10 Lieues Marines
Tire de Labat
Brasses
100 80 70 50 30 20 6
Gamar
Le Grand Palmiste ou Mats de Navire
Le Defert
Engaverbel
Ilam
Rouen
Pombo
Engaignet
Lac du Panier Foule
Ender
Naura
Marigot ou Canal des Maringouins
Le Petit Palmiste
Barraque du Bel
Barraque du Sud
Senegal
Poume
Sagueme
ILE BIECHE
Riviere du
Gulasar
Ile S. Louis
Pointe de Barbarie
Barre du Senegal
Biyurt

Chef More de la Tribu d'*Etaraza* (20), qui avoit été de ſes amis dans un autre tems; car Reers avoit déja commandé dans l'Iſle d'Arguim au nom de la prétendue Compagnie de Brandebourg. Il parloit d'ailleurs auſſi parfaitement l'Arabe que ſa propre Langue, & ſa conduite lui avoit attiré l'eſtime & l'affection des Mores. Auſſi avoit-il ſi bien uſé de cet aſcendant, qu'Aliſchandora, malgré le Traité qu'il avoit conclu avec les François en 1717, lui avoit accordé la permiſſion de bâtir un Fort à Portendic, lui avoit promis de le ſecourir contre ceux qui entreprendroient de s'y oppoſer, & lui avoit même fourni des hommes pour débarquer ſes marchandiſes, & pour commencer la conſtruction de ſon Fort. Les Hollandois avoient déja ſur le rivage quatre canons de quatre livres de balle, & trois cens quintaux de poudre, avec les affuts & des boulets, une Garniſon bien armée & fournie de proviſions, dix mille briques, quatre cent planches de vingt pieds de long, des ſolives pour les plates-formes, & une maiſon de bois qu'il avoient apportée en piéces, & qui n'attendoit que d'être montée. La Galliote étoit remplie d'autres commodités, qu'ils avoient débarquées à meſure qu'ils avoient chargé leur gomme; de ſorte que les François y trouverent encore ſeize balles de toile, huit caiſſes d'armes, quatre milliers de poudre, des barres de fer, deux cens quintaux de tabac, & des matériaux pour conſtruire deux Barques.

INTRODUCTION.

Nouveau Fort que les Hollandois veulent bâtir.

La priſe de ce Bâtiment, que M. de Salvert envoya au Senegal, & la découverte du projet d'un nouveau Fort, devoit ſuffire pour allarmer les François, & leur faire prendre de nouvelles meſures. Les plus preſſantes étoient de regagner, s'il leur étoit poſſible, l'eſprit d'Aliſchandora & des principaux Mores de ſa Tribu; ou, ſi l'on ne réuſſiſſoit pas par les voies de la douceur, d'y employer la force, en ſe joignant aux Mores d'Ebreghener leurs plus irréconciliables Ennemis. Il n'étoit pas moins néceſſaire d'avoir dans l'Iſle d'Arguim un Gouverneur prudent, & capable par de bonnes manieres de rappeller les Mores qui s'étoient retirés, ou de former un nouveau Parti contre les Hollandois. Au lieu de pourvoir au dernier de ces deux beſoins, on avoit laiſſé dans la perſonne de Duval, l'homme le moins propre à l'emploi qu'il occupoit. Il étoit capricieux, violent, préſomptueux, incapable de recevoir un conſeil, auſſi foible néanmoins & auſſi irréſolu dans le danger, que fier & arrogant dans le ſuccés. Loin d'employer la douceur pour gagner les Mores, il commença par les irriter. Ils étoient retournés volontairement de l'Iſle de Ner à celle d'Arguim dans l'eſpérance apparemment d'y être bien reçus par le nouveau Gouverneur; mais l'accueil qu'ils obtinrent de lui fut une volée de toute ſon artillerie & de ſa mouſqueterie. Il ne ſe borna point à cette hoſtilité. Etant ſorti du Fort avec ſa Garniſon, il fit pluſieurs Priſonniers qu'il maſſacra inhumainement. Sa barbarie alla juſqu'à les faire couper en piéces, & faire expoſer des lambeaux de leurs Cadavres ſur des poteaux autour de l'Iſle, pour faire connoître à ceux qui s'étoient échappés, ſur quel traitement ils devoient compter s'ils tomboient entre ſes mains. Il n'eſt pas ſurprenant qu'une ſi monſtrueuſe conduite ait rendu les Mores incapables de réconciliation. Ils ſont naturellement portés à la vengeance; & les Hollandois, avec leur adreſſe ordinaire, ne manquerent pas d'exciter leur reſſentiment. Auſſi la Garni-

Meſures que les François auroient dû prendre.

Imprudence du nouveau Gouverneur d'Arguim.

Ses triſtes effets ſur la garniſon.

(20) D'autres le nomment Roi du Pays d'Addi.

INTRODUCTION.

ſon d'Arguim en éprouva-t'elle bientôt les effets. N'oſant mettre le pied hors du Fort, elle y fut attaquée de la diſſenterie & du ſcorbut, qui en firent périr la plus grande partie. Les François n'étoient point accoutumés au climat. La cruauté & la mauvaiſe foi de leur Commandant leur avoient coupé toutes ſortes de ſecours. En un mot le Fort devint bientôt un Hôpital.

La triſte ſituation où ils ſe trouverent réduits eſt repréſentée fort au long dans un Journal du ſieur *Melay*, Magaſinier d'Arguim, dont on ſe borne à donner ici l'extrait (*a*).

Miſere des François.

Le ſieur Robert, alors Directeur Général, apprenant le facheux état du Fort d'Arguim, qui ſe trouvoit blocqué par une Trouppe de Mores furieux, envoya une Barque, nommée la Prompte, avec un renfort d'hommes & de munitions. Melay, Auteur du Journal, étoit du nombre. Ce ſecours arriva au Fort le 7 Juillet 1721. Il trouva que de quarante François qui avoient compoſé la Garniſon vingt-huit étoient morts; & que des douze qui reſtoient la plûpart étoient ſi malades qu'en moins d'un mois il en mourut ſix. Nicolas Both, ancien Gouverneur Hollandois, qui étoit venu de France avec M. de Salvert, étoit reſté dans le Fort. Duval auroit étendu ſon commerce & maintenu ſa Garniſon, s'il eût été capable de ſuivre ſes avis. Cependant les malheurs dans leſquels il s'étoit précipité & les réprimandes du Directeur Géneral l'ayant rendu un peu plus traitable, il ſentit enfin de quelle importance il étoit pour lui de ſe reconcilier avec les Mores; &, de concert avec Both, il réſolut de ſe rendre dans l'Iſle de Ner, où les Mores étoient retournés, pour leur faire des propoſitions de paix. Le jour du départ fut reglé; mais Duval ſe rappellant tous les excès auſquels il s'étoit emporté, manqua de courage au moment qu'il devoit s'embarquer.

Le Gouverneur cherche à ſe reconcilier avec les Mores.

Both ſe rend dans l'Iſle de Ner & regagne les Mores.

Both partit ſeul, le 12 de Juillet, accompagné d'un Sécretaire, d'un More nommé *Eman*, qui avoit échappé à la fureur de Duval; & de ſept Soldats de la Garniſon. Il fut reçu civilement par les Mores, qui lui promirent de retourner à Arguim lorſqu'ils auroient appris qu'il en ſeroit Gouverneur; mais ils proteſterent qu'on ne les y reverroit pas ſous le commandement de Duval. Both s'efforça de les adoucir par ſes promeſſes. Il les engagea même à lui prêter deux Barques; l'une pour la pêche des Tortues, l'autre pour procurer des vivres à la Garniſon du Fort. La ſeconde étant revenue la premiere, il l'envoya auſſi-tôt à Arguim, chargée de trente Moutons qu'il avoit achetés, ſous la conduite de deux Soldats François & de cinq Mores. Il écrivit en même tems à Duval de traiter humainement les Mores, & de réparer ſes cruautés par des careſſes. Ce conſeil fut ſuivi fidélement. Mais Duval dégoûté d'une Commiſſion dans laquelle il s'étoit conduit ſi mal, prit le parti de ſe décharger du Commandement ſur Both, & de ſe rendre au Senegal.

Ils retournent à Arguim.

Après ſon départ, les aſſurances que Both donna aux Mores qu'il ne reviendroit jamais, en attirerent un grand nombre dans l'Iſle d'Arguim. Ils y recommencerent leurs Etabliſſemens. Le Commerce prit bientôt une nouvelle forme, & l'abondance qui regna dans le Fort ſervit à rétablir la Garniſon. On comptoit déja trois cens Mores dans l'Iſle, & les affaires n'auroient pas ceſſé de proſperer, ſans l'imprudente conduite d'un Officier nommé *le Riche*. Cet homme, qui reſſembloit à Duval par le caractere, leur donna tant de ſujets

(*a*) Il ſe trouve dans l'Afrique Occidentale de Labat, Tome I. p. 116.

de mécontentement, qu'abandonnant les Habitations qu'ils avoient ſous le Fort, ils allerent ſe placer beaucoup plus loin, c'eſt-à-dire, hors de la portée du canon, pour aſſûrer la liberté de leur retraite lorſqu'ils y ſeroient forcés par les événemens. Cette défiance cauſa beaucoup d'inquietude à Both, tandis que le Riche continua de ſe rendre odieux par de nouveaux ſujets de plainte. Enfin les Chefs des Mores déclarerent à Both qu'ils étoient déterminés à ſe retirer encore dans l'Iſle de Ner, avec d'autant plus de raiſon que le Riche ſe vantoit d'obtenir bientôt le Commandement, & qu'ils le connoiſſoient auſſi méchant que Duval.

INTRODUCTION. Nouveaux mécontentemens.

Cependant comme Both avoit entr'eux beaucoup d'amis, ils lui donnerent avis que Reers, après avoir trouvé le moyen d'achever ſon Fort à Portendic, avoit équipé une grande Barque pour venir ſurprendre Arguim. Il parut en effet, le 30 d'Août; mais, les Mores amis de Both ayant contenu les autres dans la ſoumiſſion, il manqua ſon entrepriſe. Quelque tems après, Both fut informé par d'autres avis qu'il étoit arrivé à Portendic cinq Vaiſſeaux Hollandois, auſquels on ſuppoſoit la même vûe. Il n'en pouvoit douter, depuis que le 25 de Septembre il avoit vû dans la Baye d'Arguim une autre Barque avec Pavillon Hollandois, conduite hors d'uſage, & dont le but étoit ſans doute de s'aſſurer ſi le Fort étoit encore entre les mains des François. Auſſi-tôt que leur Pavillon avoit paru ſur le Fort, la Barque avoit fait divers mouvemens, après leſquels elle avoit enfin jetté l'ancre. Both y avoit envoyé un Charpentier Hollandois du Fort, avec deux François, pour ſçavoir ſes intentions. Ils avoient rapporté, à leur retour, qu'elle appartenoit à un Vaiſſeau Hollandois de 24 pieces de canon, qui étoit à l'ancre près du Cap Sainte-Anne, chargé de proviſions pour Reers, que les Hollandois croyoient déja maître d'Arguim.

Entrepriſe des Hollandois ſur Arguim.

Quoique le Prince Aliſchandora eût aſſuré Both de ſon amitié pour les François, & qu'il eût même donné ordre à Reers de quitter Portendic, ces avis demandoient beaucoup de vigilance & de précautions contre une ſurpriſe. Both envoya au Senegal, pour ſolliciter le Directeur General de lui fournir du ſecours. Mais il apprit, dans l'intervalle, des nouvelles fort chagrinantes. Un More, nommé *Hamer Vonal*, à qui Duval avoit accordé pendant ſon Gouvernement la permiſſion de commercer ſur les Côtes avec le Pavillon de la Compagnie, ayant rencontré *la Curieuſe*, Barque Françoiſe qui étoit partie du Senegal pour Arguim, & qui avoit échoué près de l'Iſle *Texoli*, à cinq lieues d'Arguim, avoit maſſacré le Patron, nommé *Georges du Boc*, & ſept Matelots. Duval même eut le malheur de tomber entre les mains de ce Brigand, qui lui fit porter la peine de ſon arrogance & de ſes cruautés. Il venoit auſſi du Senegal, dans une Barque chargée de munitions. Hamer, s'étant joint avec deux petits Bâtimens Moreſques, étoit à la pêche aux environs du Cap Blanc, lorſqu'il vit paroître la Barque Françoiſe. Il s'en approcha; & montrant à Duval ſes propres Paſſeports, il obtint de monter dans la Barque, où les Morts tuerent Duval avec ſeize Matelots François. Ce tragique évenement arriva le 16 d'Octobre 1721.

Feinte réconciliation d'Aliſchandora avec les François.

Priſe d'une Barque Françoiſe, & Matelots maſſacrés.

Duval eſt tué dans ſa Barque.

Les François d'Arguim reconnurent facilement leur Barque, lorſqu'ils la virent paroître à la Pointe Sud du Cap Blanc avec trois Barques Mores; mais ne ſe défiant pas d'une ſi cruelle trahiſon, ils n'en furent informés que pluſieurs jours après. Both fit mettre auſſi-tôt ſa Garniſon ſous les armes. Il ſe ſaiſit de cinq parens

Précautions du Gouverneur d'Arguim.

INTRODUCTION.

de Hamer & de deux femmes de la même Nation. Il arrêta deux Barques qui appartenoient aux Mores, & qui étant leur seule ressource pour quitter l'Isle, lui donnerent le pouvoir de les faire rapprocher sous le canon du Fort. Ensuite il dépêcha le *Marbut* (21) ou le Prêtre de l'Isle, avec trois Mores, pour aller déclarer au perfide Hamer que s'il ne se hâtoit de restituer la Barque, ses parens seroient envoyés dans les cachots du Senegal. Mais la Fortune préparoit au Commandant d'Arguim une disgrace beaucoup plus sensible.

Alischandora se déclare contre les François.

Alischandora, levant enfin le masque, parut devant l'Isle le 26 d'Octobre, avec des forces considérables, & fit dire à Both qu'étant venu dans la Barque de Duval, avec son frere qui se nommoit Cherigny, & sept Mores, ils le prioient de leur accorder une conférence à bord. Il répondit que ce n'étoit pas l'usage pour un Gouverneur de s'éloigner si fort de sa Place, mais que le Prince seroit reçu avec honneur s'il vouloit prendre la peine de venir dans le Fort. La nuit suivante, quelques Mores se glisserent sur les Barques qui étoient au pied du Fort, &, malgré le feu de la Garnison, les enleverent, avec tous les Canots qu'ils purent trouver. Après cette execution Alischandora ne gardant plus de mesures, débarqua un Corps de quinze cens hommes, & se saisit des deux Citernes. Les Mores qui avoient leurs Habitations près du Fort, les quitterent pour se joindre à leurs Compatriotes; & la seule vengeance que Both en put tirer fut de démolir leurs maisons & de faire transporter les matériaux dans ses murs. Depuis le 27 d'Octobre jusqu'au 16 de Novembre Alischandora lui fit porter tous les jours de nouvelles propositions, en le pressant de lui rendre le Fort & de se livrer lui-même entre ses mains. Il s'étoit déja saisi de le Riche. Une Barque qui arrivoit du Senegal fut prise aussi par les Mores, quoiqu'au signal qu'elle reçût du Fort elle eût remis à la voile pour s'écarter.

Alischandora débarque 1500 Mores.

Both voyant son eau & ses provisions diminuer, fit sortir les bouches inutiles. Mais lorsqu'il croyoit sa défense assurée par de nouveaux soins, les Mores firent jouer une mine, qu'ils avoient creusée sous une vieille voûte qui est à l'Est du Fort, sans qu'on se fût apperçu de leur travail. Elle causa plus de bruit que de mal. Cependant elle fit sauter une partie de la premiere fortification; & l'ébranlement fut si furieux dans le Fort, que les portes des maisons & des armoires s'ouvrirent avec violence. Both, qui avoit à redouter d'autres périls de la même nature, & qui perdoit l'espérance d'être secouru du Senegal, sans compter que les vivres & les munitions commençoient à lui manquer, fit proposer enfin au Prince Alischandora de lui remettre le Fort, à condition que les honneurs de la guerre fussent accordées à la Garnison, avec une Barque pour se rendre au Senegal. Alischandora y consentit; mais le jour suivant il rétracta sa promesse. Dans une situation si desespérée Both prit le parti de faire construire secrettement une Barque, pour se retirer pendant la nuit avec ses gens, avec la résolution d'employer le reste de sa poudre pour faire sauter le Fort à son départ.

Mine que les Mores font jouer.

Reers, Gouverneur de Portendic, qui étoit d'intelligence avec Alischandora, fut informé de ce terrible dessein, & se crut obligé de prévenir la ruine du Fort par une composition moderée. Alischandora se livrant à ses conseils,

(21) Les François l'appellent *Marabou*. Quelques Auteurs Anglois écrivent *Marabouts*, & Jobson *Margbucks*. *Marbut* ou *Morabet*, en Arabe, signifie un Hermite ou un Religieux.

INTRODUCTION.

demanda une conference avec les François, à la portée du piſtolet de leurs murs. On y convint que la Place ſeroit rendue, pourvû que Reers parût en perſonne & ſe rendît garant de la fidelité des Mores. Mais ſoit que Reers eût déja quitté leur Camp, où il étoit venu ſecrettement avec eux, ſoit qu'il ne fût pas empreſſé de paroître dans une occaſion de cette nature, il envoya un de ſes Officiers, à qui Both fut obligé de remettre le Fort. Aliſchandora prit poſſeſſion du peu de munitions & de vivres qui reſtoient aux François, & leur fournit une Barque, dans laquelle ils ſe rendirent à Portendic. Ils étoient au nombre de vingt-cinq. Reers leur rendit, ſuivant les articles, *la Prompte*, ancienne Barque de Duval, qui les tranſporta au Senegal le 18 de Janvier 1722.

Reddition du Fort d'Arguim.

La Compagnie Françoiſe des Indes, qui étoit en poſſeſſion du Commerce d'Afrique depuis 1717, n'eut pas plutôt appris la perte du Fort d'Arguim, qu'elle réſolut non-ſeulement de s'en remettre en poſſeſſion, mais encore de chaſſer les Hollandois de Portendic. Elle équippa, au Port de l'Orient, une Eſcadre de quatre Frégates & d'une Galliote, ſous le Commandement du Sieur Froger de la Rigaudiere. Le Sieur Brue, nommé Commiſſaire General pour le réglement des affaires de la Compagnie en Afrique, s'embarqua ſur la même Eſcadre. On nomme les Vaiſſeaux & leurs forces:

La Compagnie des Indes entreprend de s'y rétablir.

| | Canons. | Hommes. | Capitaines. |
|---|---|---|---|
| L'Apollon, | 44 | 347 | M. de la Rigaudiere. |
| Le Duc du Maine, | 24 | 200 | M. de Joganville. |
| Le Maréchal d'Eſtrées, | 22 | 140 | M. de Landouine. |
| La Mutine, | 18 | 143 | M. de la Cliſſe. |
| L'Eſperance, | 8 | 23 | M. Hory. |

Eſcadre qu'elle y envoie.

Cette petite Flotte partit de l'Orient le 8 Décembre 1722. Mais elle fut arrêtée par les vents contraires juſqu'au 13 de Janvier, qu'elle remit à la voile. A trois lieues de Madere, elle rencontra une Flotte Hollandoiſe de douze Vaiſſeaux, qui alloient aux Indes orientales. De part & d'autre on arbora ſon Pavillon, mais on paſſa ſans ſe ſaluer. Le 30 de Janvier M. de la Rigaudiere arriva heureuſement à Gomera, une des Canaries, & fit complimenter le Gouverneur par ſon Major d'Eſcadre, en lui faiſant demander la liberté de renouveller ſa proviſion d'eau. Mais quoique les François produiſiſſent leurs billets de ſanté, ils trouverent cet Officier inflexible, à cauſe de la peſte qui regnoit encore en Provence. Il leur répondit qu'il y alloit de ſa tête, & que ſes ordres portoient peine de mort. L'Eſcadre ſe trouva forcée de porter vers le Cap-Blanc, où elle arriva le 6 de Fevrier.

On lui refuſe de l'eau à Gomera.

Elle y trouva une Galliote, une Fregate & deux Chaloupes, qui étoient parties du Senegal dès le 2 de Décembre, par l'ordre du Directeur General, mais qui avoient employé deux mois à doubler le Cap Blanc. Il leur manquoit une Corvette, nommée *la Bonne-avanture*, qui avoit été ſéparée par le vent, & qu'on ſupoſoit retournée au Senegal, ou jettée peut-être vers les Antilles. M. de la Rigaudiere apprit ici que les Hollandois avoient à l'ancre, ſous le Fort d'Arguim, un Vaiſſeau de vingt-deux pieces de canon, & fut informé par les Lettres du Directeur General de tout ce qui s'étoit paſſé au Siége de cette Place. On lui marquoit auſſi que le Gouverneur Reers ſe ſoutenoit à Portendic avec

Elle trouve un renfort du Senegal au Cap Blanc.

INTRODUCTION.

une petite Garniſon, & que les Hollandois avoient reçu avis du deſſein des François quatre mois avant leur arrivée. Son inquietude fut que les quatre Bâtimens du Senegal ayant conſumé toute leur eau, ne priſſent ce prétexte pour retourner ſur leurs traces ſi les citernes d'Arguim leur manquoient. L'évenement juſtifia ſes craintes. Cependant il entra dans la Baye d'Arguim, malgré la difficulté du paſſage, où l'Apollon échoua ſur le banc, & ne put ſe dégager qu'à la faveur de la marée ſuivante. Le 12 de Fevrier, toute l'Eſcadre jetta l'ancre devant l'Iſle, à la diſtance de cinq lieues.

Elle entre dans la Baye d'Arguim.

Dès le lendemain on mit dans les petits Bâtimens, les munitions, l'artillerie & tout ce qui étoit néceſſaire pour le Siége. Mais lorſqu'ils s'approcherent du rivage, ils virent paroître, au Nord-Oueſt de l'Eſcadre, un Vaiſſeau qui les obligea de retourner vers leur Flotte. Le Commandant détacha auſſi-tôt une Chaloupe, pour l'aller reconnoître & pour obſerver ſes mouvemens. Elle revint le matin du jour ſuivant; & le Vaiſſeau étranger parut avoir jetté l'ancre à trois lieues au Nord-Oueſt. Alors M. de la Rigaudiere envoya une Barque avec la même Chaloupe, pour l'obſerver de plus près. Ces deux Bâtimens s'étant avancés à moins d'une lieue du Vaiſſeau, virent venir à eux ſa Chaloupe. Ils en prirent les Matelots pour mettre à leur place quelques-uns de leurs propres gens, & continuerent de faire voile vers le Vaiſſeau. Mais étant au-deſſous du vent, il lui fut aiſé de s'échapper à toutes voiles en leur lâchant ſa bordée. Ils apprirent des Matelots qu'ils avoient pris, qu'il ſe nommoit le Fleſſingue; qu'il appartenoit à la Compagnie Hollandoiſe des Indes occidentales; que le nom du Capitaine étoit Jacob Vanderſtolk; que l'Equipage étoit de trente-trois hommes, & l'artillerie de dix-huit pieces; enfin qu'il avoit à bord vingt Soldats & un Caporal pour le Fort d'Arguim. Il étoit parti d'Amſterdam le 30 de Novembre 1722. Il avoit relâché le 17 de Décembre à Plymouth, d'où il avoit remis à la voile le 10 de Janvier.

Un Vaiſſeau Hollandois leur échappe.

Les Barques, avec les Munitions & les Troupes deſtinées pour la deſcente, partirent le ſeize au matin; mais les vents & les marées devinrent ſi contraires, que n'ayant pû gagner la pointe Sud de l'Iſle avant le ſoir, le débarquement fut remis au lendemain. Le 17, deux détachemens, chacun de deux cens hommes, deſcendirent ſans réſiſtance. Ils s'avancerent vers le Fort, juſqu'à la portée du canon; & Careron, Commis de la Compagnie, fut envoyé avec un Trompette pour ſommer le Gouverneur de ſe rendre. On fit dire en même tems au Capitaine d'un Vaiſſeau Hollandois qui étoit ſous le Fort, de ſe retirer, & d'aller mouiller librement près de l'Eſcadre Françoiſe, parce qu'il n'y avoit pas de guerre entre la France & la Hollande. Careron avoit ordre de reclamer cinq priſonniers François qui étoient dans le Fort.

Deſcente des François dans l'Iſle d'Arguim.

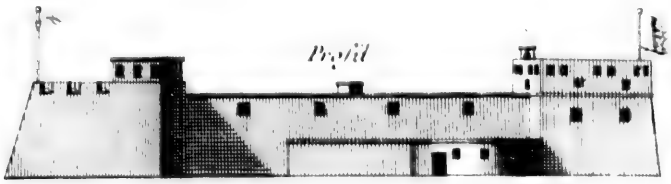
Reers, qui en étoit le Gouverneur, répondit que la garde de cette place lui ayant été confiée, il étoit réſolu de la défendre juſqu'à l'extrêmité; que Both la lui avoit vendue, & qu'il la tenoit du Roi de Pruſſe pour la ſomme de trente mille riſdalles. A l'égard des cinq François que M. de la Rigaudiere faiſoit réclamer, il proteſta que trois d'entre eux s'étoient engagés volontairement dans la Garniſon; que les deux autres, qui étoient MM. le Riche & du Vaux, lui avoient été remis par Aliſchandora pour la ſomme de ſix cens riſdalles qu'ils lui devoient, & qu'en payant cette dette, on pouvoit compter d'obtenir leur liberté.

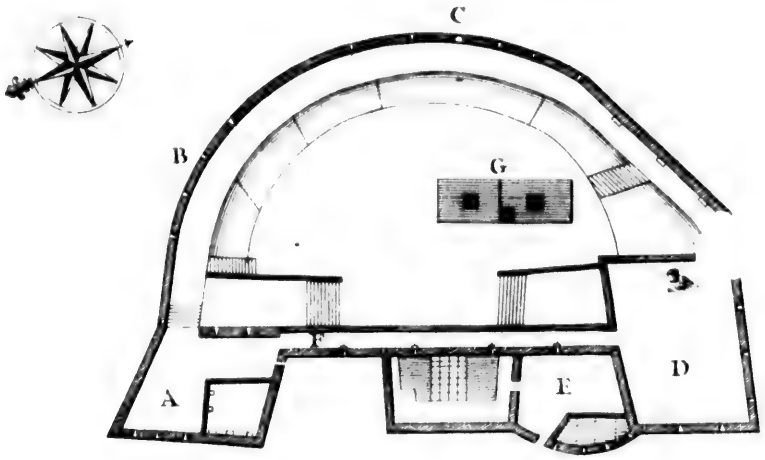
Ils ommettent le Fort de ſe rendre.

Le

# PLAN DU FORT D'ARGUIM

*Pris par Mr Perrier de Salvert le 8 Mars 1721*




Echelle de 20 Toises

A. *Bastion de la Proüe qui a 4 faces, 4 Canons de 8^liv de Bale, et 3 de 3^liv*

B. *Batterie de 4 Canons de 4^liv de Bale qui battent a la Mer*

C. *Batterie de 4 Canons de 6^liv avec 4 autres petits de 8 onces, une Guerite au milieu de la Batterie, de plus 3 pierriers d'une livre qui battent a la Mer*

D. *Bastion qui a 4 faces, 2 Canons de 24^liv et cinq autres de 8^liv de plus un mortier de fonte de 80^liv de Bombe, Sur le Bastion une Plateforme*

E. *Dans la demy-Lune 2 Canons de 12^liv*

F. *Sur le Fossé le long de la muraille de la fausse porte il y a 4 Pierriers d'une livre*

G. *Les Citernes.*

*Tom. I. N° 16*

INTRODUCTION.

Le même jour, M. de la Rigaudiere fit avancer ſes Troupes au Nord de l'Iſle, & détacha trois Compagnies pour prendre poſſeſſion des Citernes. En paſſant devant le Fort elles eſſuierent huit ou dix coups de canon, mais ſans aucune perte. Elles trouverent la grande Citerne remplie de pierres, de ſable, & de carcaſſes de bêtes. Il reſtoit un peu d'eau dans la petite, mais qui ſentoit le ſel. Le tems ayant manqué aux Aſſiégés pour la remplir, ils n'avoient trouvé que cet expédient pour la corrompre. Une partie des François entreprit de nettoyer la grande Citerne, tandis que les autres firent avancer l'artillerie. Les Hollandois firent une ſortie la nuit ſuivante, dans l'eſpérance d'enlever deux piéces de canon, qui étoient près des Citernes; mais ils furent contraints de ſe retirer. Le 18, après des efforts inutiles pour nettoyer les Citernes, les Officiers de la Flotte jugerent dans un Conſeil que la diſette d'eau ne permettoit pas d'entreprendre un ſiége long & difficile. M. de la Rigaudiere fit ſigner cette délibération par tous les Officiers Géneraux, ce qui n'empêcha pas M. Brue de proteſter au nom de la Compagnie des Indes contre treize articles du Mémoire, en répondant particuliérement à celui de l'eau, qu'il auroit été facile d'en tirer du Senegal. L'artillerie & les Troupes n'en furent pas moins rembarquées le jour ſuivant. Cependant l'Eſcadre continua de demeurer à l'ancre dans la Baye juſqu'au 25, qu'elle mit à la voile pour le Cap-Blanc. Elle y arriva le 27. Après y avoir paſſé trois jours à l'ancre elle fit voile à Portendic, pour ruiner le Fort Hollandois dans ſa naiſſance, & cette expédition lui ayant mieux réuſſi que la premiere, elle ſe rendit de-là au Senegal.

La diſette d'eau les force de ſe retirer.

Cependant le mauvais ſuccès de celle d'Arguim rebuta ſi peu la Compagnie des Indes, qu'ayant équippé une nouvelle Eſcadre, elle en donna le commandement à M. de Salvert, qui s'étoit rendu maître de ce Fort en 1721. Il partit de France au mois de Janvier 1724, avec toutes les munitions qui pouvoient aſſurer ſon entrepriſe; ſur-tout avec d'excellens Officiers & trois Compagnies de Marine. Le mauvais tems l'obligea de relâcher aux Canaries, où il prit des rafraîchiſſemens; après quoi remettant à la voile le 7 Fevrier, il arriva le 14 devant l'Iſle d'Arguim. Il fit ſa deſcente avec tant de diligence, que les Hollandois ſurpris, n'eurent le tems, ni de faire des retranchemens, ni de corrompre les Citernes. M. de Rambures fut envoyé immédiatement pour ſe ſaiſir de la plus grande, & pour reconnoître la cauſe d'un feu qu'on avoit apperçu devant le Fort. Il revint avant la nuit. La Citerne n'avoit pas reçu d'altération. Les Aſſiégés n'avoient pas de Garde avancée; & les flammes qu'on avoit vûes venoient de l'Habitation des Mores, que les Hollandois avoient pris le parti de réduire en cendres.

Nouveaux préparatifs des François contre Arguim.

M. de Salvert eſt chargé de l'entrepriſe.

Le 15, à la pointe du jour, M. de Salvert fit avancer ſes Troupes ſur une ſeule colomne, & ſe campa vis-à-vis du Fort, à la portée du canon, derriere la courtine, où M. de la Rigaudiere s'étoit campé l'année précédente. Il détacha quelques Soldats pour ſe ſaiſir de la petite Citerne, & lui-même il alla choiſir un lieu pour y dreſſer ſes batteries. En s'avançant dans cette vûe, il découvrit un Corps de Mores qui marchoient vers la petite Citerne; ce qui l'obligea d'envoyer M. de Fremigan avec quinze Grenadiers, pour ſoutenir ſon détachement. Cet Officier trouva les Mores déja repouſſés. Les Citernes étoient remplies d'excellente eau; ſecours qui contribua beaucoup au ſuccès

Il met le ſiége devant le Fort.

INTRODUCTION.

du siége. A quatre heures après midi, les Troupes Françoises se posterent dans un lieu à couvert de l'artillerie du Fort. Le 16, un Officier, nommé M. de la Rue, avec toutes les Barques de l'Escadre, prit possession d'une petite Crique au Sud-Oüest de l'Isle, & si voisine du camp, qu'on y pouvoit faire passer aisément les provisions. Le même jour, M. de Salvert fit l'essai de quelques pieces de campagne d'une nouvelle forme, & trouva qu'elles portoient au de-là du Fort. Pendant la nuit suivante, M. Belugard fut employé à dresser les batteries.

Le 17, à huit heures du matin, les Mores firent une sortie; & s'étant divisés en deux corps, ils allerent attaquer les Citernes à la faveur de l'artillerie du Fort. Mais ils furent repoussés avec perte de quelques hommes. Le même jour, M. de Salvert envoya deux Chaloupes commandées par les sieurs Dupuis & Courtois, pour croiser au Nord de l'Isle, & couper la communication du Fort avec le Continent. Le travail des batteries fut si ardent le 18, que les canons & les mortiers furent en état de jouer le 19. Alors le Commandant François envoya un Trompette aux Assiégés, pour leur proposer de se rendre. Ils demanderent jusqu'au lendemain pour déliberer. Ce tems fut employé par les François à perfectionner leurs batteries. Le jour suivant, qui étoit le 20, M. de Saint Pierre, déguisé en Trompette se présenta devant la porte du Fort, pour recevoir la réponse à laquelle on s'étoit engagé. Il avoit ordre de faire des observations qui surpassoient les lumieres d'un simple Soldat; mais on le pressa de retourner au camp pour demander encore un jour de délai. Il fut renvoyé avec la même diligence, pour déclarer que si l'on tardoit un moment de plus à se rendre, le feu des batteries alloit commencer. Dans le chagrin d'un ordre si précis, le Gouverneur répondit brusquement qu'il se pendroit plutôt que de se deshonorer par une lâcheté, & qu'il se défendroit jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Le Gouverneur fait mine de vouloir se défendre.

On commença sur le champ à tirer. Le feu fut si vif, que dès la troisiéme bombe, le Gouverneur arbora le Pavillon blanc. Messieurs de Belugard & de Barilly furent envoyés pour sçavoir ses intentions. Il demanda encore quarante-huit heures pour déliberer. Mais cette proposition ayant été rejettée, il delivra le Riche & de Vaux, qui étoient prisonniers dans le Fort, & donna des otages tandis qu'on régla la Capitulation. Les articles furent, 1°. Que les appointemens dûs à la Garnison par la Compagnie des Indes, seroient payés sur les effets qui se trouvoient dans le Fort. 2°. Qu'elle sortiroit immédiatement avec son seul bagage. Aussi-tôt que le Traité fut signé, M. de Salvert s'étant avancé avec ses Troupes jusqu'à la porte du Fort, trouva le Gouverneur qui lui présenta les clefs. Mais comme la porte étoit encore bouchée, les François furent obligés de passer sur le mur avec des échelles, tandis qu'on travailloit à rendre l'entrée libre.

Arguim repris par les François.

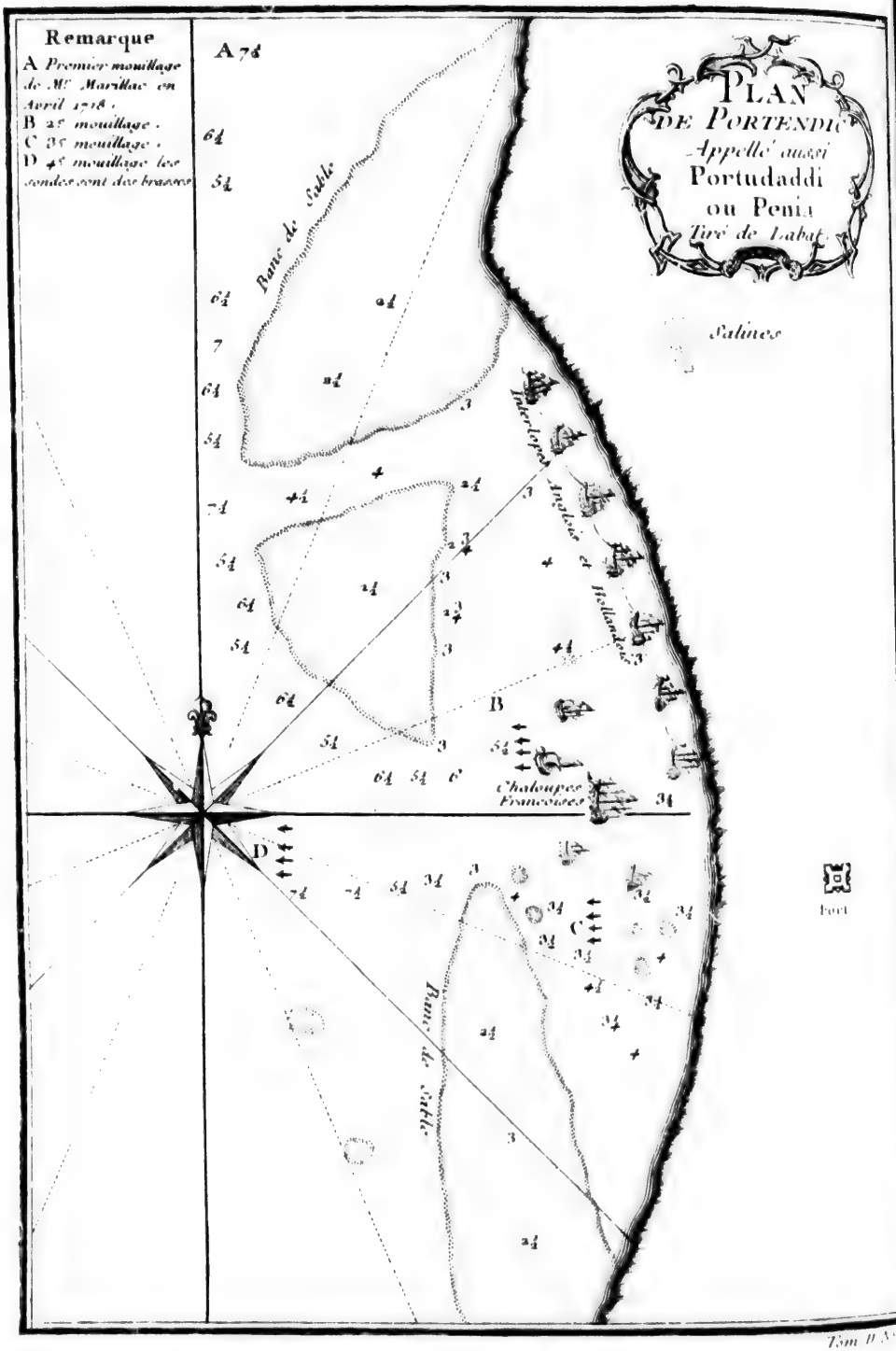
Capitulation.

M. de la Motte nommé Gouverneur.

M. de la Motte, nommé Gouverneur par la Compagnie, fut laissé dans l'Isle d'Arguim avec une Garnison, un Major, un Magasinier, trois Secrétaires & un Chirurgien; après quoi l'Escadre Francoise fit voile à Portendic, où elle arriva le 1 de Mars 1724.

Portendic, ou plutôt *Portodali*, que les Mores nomment (22) *Goura*,

(22) Ou Jura, ou Gioura. C'est le même lieu que *Penha* ou Pensa, appellé aussi Raal-gar; qui, suivant Barbot, est à sept lieues au Sud des Sept-montagnes, & quarante-cinq


Remarque
A Premier mouillage de Mr Marillac en Avril 1718.
B 2e mouillage.
C 3e mouillage.
D 4e mouillage les sondes sont des brasses
PLAN
DE PORTENDIC
Appellé aussi
Portudaddi
ou Penia
Tiré de Labat.
Salines
Banc de Sable
Banc de Sable
Interlopes Anglois et Hollandois
Chaloupes Françoises
Fort

Tom II N.° 17

INTRODUCTION.

est une Baye située entre Arguim & le Senegal. Elle est à dix-huit dégrés six minutes de latitude du Nord. Deux grands bancs de sable, qui n'ont que deux ou trois brasses d'eau, & qui joignent des deux côtés le Continent, lui servent de défense naturelle, & forment, au milieu, un Canal d'environ quatre-vingt brasses de largeur, où la profondeur de l'eau est depuis cinq jusqu'à sept brasses. Celle de la Baye est depuis quatre jusqu'à six; mais pendant une grande partie de l'année, la violence de la mer y rend l'ancrage fort dangereux. Elle a d'ailleurs un inconvénient fort considérable. C'est qu'un Vaisseau qui manque la latitude en venant du côté de l'Oüest, ne trouve pas facilement le Canal. Du côté du Sud on s'y trompe moins, parce qu'entre l'embouchure du Senegal & Portendic, il n'y a pas de Baye, ni même de Crique remarquable, & qu'on n'y voit qu'une Côte brisée, avec de petites hauteurs par intervalles, jusqu'à trois lieues de Portendic, où la terre venant à s'abbaisser, offre un rivage uni, & forme une petite Crique, que les François ont nommée le petit Portendic. Au Nord de cette Crique, on trouve quelques éminences, qui forment la pointe Sud de la grande Baye. Quand on est vis-à-vis cette pointe, il faut tenir pendant trois lieues Nord quart Nord-Est.

Description de la Baye de Portendic.

Difficulté de la reconnoître.

Au Nord des éminences qu'on vient d'observer, on a trois lieues d'un rivage bas & uni, au milieu duquel il se trouve trois arbres, également éloignés l'un de l'autre. Plus loin au Nord, il s'en trouve un quatriéme, qui est seul, près de deux collines rondes, qu'on prendroit, dans un espace si bas, pour deux Vaisseaux à la voile. Voilà les meilleures marques de terre pour ceux qui arrivent du côté du Sud. Mais on ne les distingue pas si facilement du côté de l'Oüest, parce que la terre est fort basse, & que les bancs ne permettent pas de s'approcher assez du rivage. A l'Est & à l'Oüest de Portendic, on trouve, à la distance de cinq lieues, huit ou neuf brasses d'eau. A deux lieues & demie, on trouve encore sept brasses; mais c'est là que commence le banc, qui s'étend Nord-Oüest quart d'Oüest, & Oüest-Nord-Oüest, & qui n'a guéres que trois brasses & demie de fond. Au Sud de la Baye, on découvre encore dix ou douze petites éminences; & la terre, du côté du Nord, paroît verte & unie, avec un Palmiste sur une pointe, à une lieue du rivage. Pour reconnoître ces marques, il faut nécessairement tenir un Matelot au perroquet, d'où il appercevra aussi une saline qui se présente comme un lac, à deux cens pas dans les terres. Mais en approchant de Portendic, la prudence demande qu'on avance toujours la sonde à la main, & qu'on se fasse même précéder d'une Barque, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le Canal, & qu'on l'ait entiérement passé.

Marques de terre.

Aux mois de Novembre, de Décembre, & de Janvier, les vents sont Nord-Oüest dans la Baye, & rendent la mer si grosse, qu'un Vaisseau perd quelquefois deux ou trois cables dans une nuit, & n'éviteroit pas d'être jetté sur le rivage, s'il n'avoit toujours d'autres cables prêts. Le parti le plus sûr est d'amarer au Nord-Est ou au Sud-Oüest. Aux mois de Fevrier, de Mars, d'Avril & de May, les vents sont ordinairement de terre depuis le lever du Soleil jusques vers midi, que ceux de mer s'élévent généralement du Nord-Nord-Oüest au Nord-Oüest. C'est la meilleure saison pour le Commerce de la Baye,

Vents qui regnent dans la Baye de Portendic.

lieues au Nord du Sénegal. Il dit aussi que c'est-là que les Hollandois alloient prendre des Gommes, après avoir perdu le Port d'Arguim. Description de la Guinée, p. 531.

INTRODUCTION.

& celle où la contrebande y eſt dans ſa plus grande chaleur. Aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, qui ſont ici la ſaiſon des orages, les vents d'Oueſt-Sud-Oueſt, Sud-Oueſt, & quelquefois Sud, rendent la Baye abſolument inacceſſible. Les flots s'enflent ſi furieuſement ſur la barre, que l'approche en eſt également dangereuſe & terrible.

Elle manque d'eau, mais le poiſſon y abonde.

Un autre défaut de la Rade de Portendic, c'eſt qu'elle n'a pas d'eau fraîche, ou qu'il faut l'aller chercher fort loin dans les terres, avec autant de difficulté que de danger. Auſſi prend-on le parti d'en acheter des Mores, qui la vendent cher, quoique fort mauvaiſe. En récompenſe, la Baye a beaucoup de poiſſons de diverſes eſpeces, telles que la Dorade, la Sole, la Parque & la Vieille. Les Vaiſſeaux qui s'y arrêtent en ſont toujours bien fournis, & les Hollandois y envoyent ſouvent des Barques chargées de ſel, qui prennent leur cargaiſon de poiſſon pour les Côtes de Guinée.

Expédition des François contre les Hollandois de Portendic.

Lorſqu'ils eurent perdu l'Iſle d'Arguim en 1721, ils ſe retirerent à Portendic, où l'on a vû qu'avec le ſecours de quelques Vaiſſeaux arrivés de Hollande ils bâtirent un Fort de bois ſous la conduite du Gouverneur Reers, & ſous la protection des Mores. C'étoit une reſſource pour leur commerce dans le Pays, mais fort préjudiciable à celui des François. Reers, par l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit d'Aliſchandora, Chef des Mores, trouva le moyen, comme on l'a rapporté, de rentrer dans Arguim en 1722, ſans abandonner l'Etabliſſement de Portendic. M. de la Rigaudiere ayant manqué de ſuccès contre Arguim en 1723, tourna vers Portendic, dans l'eſpérance d'y attaquer plus heureuſement les Hollandois. Il y jetta l'ancre le 4 de Mars, vis-à-vis l'Habitation des Mores, auſquels il fit annoncer par le ſieur Both, qu'il étoit venu pour renouveller paiſiblement le Traité de 1717. Deux Mores, qui ſe rendirent auſſi-tôt à bord du Commandant, lui dirent qu'Aliſchandora n'étoit éloigné que de deux journées avec ſes Troupes, & que les Hollandois ayant abandonné le Fort, les Mores s'en étoient mis en poſſeſſion. Comme la nuit approchoit, ils promirent de revenir à bord le jour ſuivant. Ils furent fidèles à cette promeſſe. L'un d'entre eux, qui ſe nommoit Ibrahim, ayant reconnu M. Brue, témoigna une vive joie de le revoir, & confirma tout ce qu'il avoit dit la veille. Là-deſſus, M. de la Rigaudiere prit la réſolution d'entrer dans la Rade, ſur le *Maréchal d'Etrées*, accompagné ſeulement de quelques Chaloupes bien armées, pour commencer une négociation avec *Bovali*, ou *Abu-Ali*, qui commandoit dans le Fort. Both étant deſcendu au rivage, revint bientôt avec deux otages, de la part de Bovali, qui en demandoit auſſi de celle des François. On lui envoya le ſieur le Berg. La joie de Bovali fut extrême à la vûe de M. Brue, qu'il nomma ſon pere, en proteſtant que ſon arrivée lui faiſoit oublier tout ce qu'il avoit ſouffert de l'injuſtice & des cruautés de Duval. Brue prit avantage de cette diſpoſition pour renouveller le Traité en quatre Articles. 1°. Qu'Aliſchandora reſtitueroit à la Compagnie Françoiſe le Fort de Portendic, alors entre les mains des Mores, avec la liberté d'y mettre une Garniſon. 2°. Qu'il rappelleroit les Mores qui étoient dans l'Iſle d'Arguim avec les Hollandois. 3°. Que dans toutes les occaſions il protégeroit les François & leur commerce. 4°. Qu'il ne vendroit, & ne permettroit que ſes gens vendiſſent de la gomme, qu'à la Compagnie. Du côté des François, la Compagnie promettoit d'envoyer tous les ans deux Vaiſ-

M. de la Rigaudiere entre dans la Rade.

Il entre dans le Fort. Son traité avec les Mores.

seaux, avec des marchandises, pour le commerce des gommes, chaque quintal devant peser sept cens livres; & de payer les droits ordinaires. Ce Traité fut signé le 6 de Mars 1723. INTRODUCTION.

Le même jour, M. de la Rigaudiere, avec six Officiers & vingt Soldats, prit possession du Fort. Mais il en trouva la situation fort désavantageuse. Cet ouvrage des Hollandois étoit dans un marais salé, cinq cens toises à l'Est de l'Habitation des Mores. De l'autre côté, à deux cens toises du Fort, il y avoit une autre Habitation; & ces deux Villages, ou ces deux Villes ensemble, contenoient trois ou quatre cens Habitans. Le Fort étoit bâti de bois, & consistoit dans un double enclos de planches, qui avoit huit pieds de hauteur en dehors. Le pied de cette palissade étoit joint par deux solives, & le haut par une seule, mais les planches étoient si serrées, qu'elles paroissoient à l'épreuve du mousquet. Le sommet étoit garni de pointes de fer. A chaque angles du Fort il y avoit deux embrasures, pour autant de pieces de canon. Cependant il ne s'en trouva que cinq pieces sur les platte-formes, qui étoient des terre-plains revêtus de pierre. Au centre de la Place, les Hollandois avoient élevé une grande Maison de bois, avec des magasins & plusieurs salles pour servir de logement à la Garnison. Le Fort étoit environné de deux fossés, larges de six pieds & de la même profondeur, séparés par une levée très-étroite & demi-pleins d'une eau fort puante. Situation du Fort Hollandois.

Diverses raisons porterent le Conseil à garder ce poste; mais la principale vûe des François fut d'empêcher qu'il ne tombât dans les mains des Anglois, qui traitoient depuis quelque tems avec Bovali pour obtenir la liberté de s'établir à Portendic. M. de la Rigaudiere donna le Gouvernement au sieur Marion, contre l'inclination de M. Brue, qui lui connoissoit l'humeur trop vive pour le commerce des Mores. Mais on lui devoit ce dédommagement pour le Gouvernement d'Arguim, qui lui avoit été promis. Ses appointemens annuels furent reglés à dix mille quatre-vingt livres, outre deux mille cent livres pour sa table. On lui laissa, pour Garnison, trente-deux Soldats François & six Esclaves Negres. Sa Commission fut signée le 9 de Mars; & le même jour, M. Brue régla divers articles avec Bovali, pour l'entretien du Fort. Mais l'expédition d'Arguim ayant été differée de quelque tems, M. Marion qui se voyoit enlever ses espérances, s'ennuia bientôt à Portendic, & demanda instamment d'être rappellé. M. Brue, alors Directeur Géneral, lui envoya pour Successeur le sieur de l'Escaude, à bord du Vaisseau de M. de Landouine. Ils arriverent à Portendic le 15 d'Avril 1723. M. de Landouine y trouva la Garnison si mécontente du Pays, que personne n'ayant voulu se charger du Commandement, ni même demeurer plus long-tems dans un lieu si triste & si mal sain, il fut obligé de prendre tout le monde à bord. Mais ce ne fut pas sans avoir encloué le canon & démoli le Fort, ce qui désobligea beaucoup les Mores & devint fort nuisible aux intérêts de la Compagnie. Les François prennent le parti de le garder. Ils l'abandonnent en 1723.

Il paroît par la Relation du second Voyage de M. de Salvert à l'Isle d'Arguim en 1724, que les Hollandois rétablirent le Fort de Portendic. Après avoir remis les François en possession d'Arguim, ce Commandant fit voile à Portendic, où il arriva le premier de Mars. Tandis qu'il cherchoit un lieu commode pour sa descente, les Hollandois firent feu sur lui du Fort, & d'une batterie de cinq canons qui étoit postée sur le rivage. Mais les Troupes Fran- Les Hollandois le rétablissent.

INTRODUCTION.

Il eſt repris par les François.

coiſes ayant débarqué dans une petite Baye, une lieue au Nord-Oueſt du Fort, ils y mirent le feu & l'abandonnerent, quoiqu'Aliſchandora n'en fût qu'à deux lieues avec ſix cens Mores, & qu'il n'attendît qu'un renfort pour les ſecourir. Le nouveau Fort étoit de bois comme le premier, avec huit pointes en forme d'étoile, ſur un eſpace de cinquante pieds quarrés. Il avoit été bâti près de l'ancien Fort, mais dans une ſituation plus avantageuſe. Depuis cette expédition les François ont entretenu conſtamment un Comptoir à Portendic, ſous la dépendance de celui d'Arguim.

Etabliſſement des François au Fort Saint Louis.

Leur ſecond Etabliſſement ſur la même Côte eſt celui du Fort Saint Louis dans l'Iſle du Senegal. Cette Iſle eſt ſituée à l'embouchure de la riviere du même nom. C'eſt la réſidence du Directeur Général, & le centre des affaires de la Compagnie. La ſituation du Fort eſt avantageuſe, quoiqu'il ſoit fort petit. Barbot le repréſente comme un lieu ſi mal fortifié, qu'il n'a pour ſa défenſe (23) qu'une paliſſade avec un mur de boue, & trois batteries de canon, au nombre de quinze pieces. Mais il a changé de face depuis la deſcription de Barbot. Labat raconte qu'il n'y reſte (24) que quatre vieilles tours des anciennes fortifications; qu'elles ſont de bonnes pierres, & couvertes de tuile. Aux murs de boue, on en a fait ſucceder de plus ſolides, avec pluſieurs ouvrages avancés. L'artillerie eſt d'environ trente pieces, & la Garniſon convenable à l'importance de la Place. Suivant la Relation de Barbot, James Booker, Agent géneral de la Compagnie Royale d'Afrique à Gambra, s'empara le 1 de Janvier 1692, de l'Iſle du Senegal, dont les François étoient en poſſeſſion depuis cinquante ans. Deſmoulins leur Gouverneur ſe rendit ſans réſiſtance; mais Booker n'y trouva que les quinze pieces de canon, dont parle Barbot. Il donna au Fort le nom de *William-Mary* (25).

Labat aſſure que le Fort du Senegal (26) n'a jamais changé de Maître. Cependant, quelques pages après, il reconnoît qu'il fut ſurpris par les Anglois, & qu'ils en conſerverent la poſſeſſion pendant cinq ou ſix mois. Mais il ajoûte que ſans leur laiſſer le tems de s'y fortifier, & de gagner les Habitans naturels du Pays, un Capitaine François, nommé Bernard, les en chaſſa, avec un ſeul Vaiſſeau, qu'il nomme *le Leger*.

Etabliſſement des François au Saint Joſeph.

Le troiſiéme Etabliſſement des François eſt le Fort & le Comptoir de Saint Joſeph, à trois cens lieues dans la riviere du Senegal, près d'un village des Négres, nommé *Mankanet*. Ils en avoient formé un autre de même nom, plus loin encore ſur la même riviere, dans le ſecond voyage de M. Brue en 1699. Mais Labat raconte que les *Marbuts* ou les Mores de Dramanet, Village voiſin, s'appercevant qu'ils ſe rendoient les maîtres du commerce, ſe repentirent bientôt d'avoir contribué à leur Etabliſſement. Leurs artifices, ſoûtenus ſécretement par les Anglois (27) de Gambra, altererent tellement les diſpoſitions des Negres du Pays, que s'étant ſoulevés en grand nombre, ils inveſtirent le Fort de Dramanet. Dans l'impoſſibilité de défendre un ſi mau-

(23) Deſcription de la Guinée, p. 18. On trouvera ici, à l'article du Sénegal, des obſervations plus étendues ſur cette Iſle.

(24) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. p. 230.

(25) Barbot, *ubi ſup.* p. 483.

(26) Labat, *ubi ſup.* Vol. IV. p. 108.

(27) Labat ne dit pas d'où étoient ces Anglois, & ne cite aucun garant de ce qu'il raconte; mais ce ne pouvoit être que les Anglois de Gambra.

vais poſte, les François y mirent le feu, & s'étant embarqués ſur la riviere au travers de mille dangers, ils regagnerent l'Iſle de Saint Louis. Cette diſgrace leur arriva le 23 de Décembre 1702. INTRODUCTION.

En 1713, M. de Richebourg, Gouverneur de Gorée, forma le nouvel Etabliſſement de Mankanet, qui porte le nom de Fort de *Saint-Joſeph*, & qui eſt bien fortifié. Il a dans ſa dépendance le petit Fort de *Saint Pierre*, près de *Kaniura*, ſur la riviere de Falemé, dans le Royaume de Galam; poſte important, parce qu'il commande l'entrée du Royaume de Bambuck, qui eſt riche en mines d'or. Formé par M. de Richebourg en 1717.

Les François ont un quatriéme Etabliſſement ſur la Côte Occidentale d'Afrique, qui ſe nomme l'Iſle & le Fort de Gorée. Ce nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une Ville de Hollande. Mais ſuivant Barbot, (28) les Habitans du Pays le nomment *Barſaguiche*. Reynolds, dans ſon voyage, le repréſente comme un lieu de commerce, ſous le nom de (29) Beſaguiche. L'Iſle n'a pas plus de quatre cens ingt toiſes de longueur, & ſa plus grande largeur n'eſt que de cent vingt; de ſorte que ſa circonférence ne ſurpaſſe pas deux mille d'Angleterre. Elle s'étend Nord Nord-Oueſt, & Sud-Sud-Eſt, à une portée de canon du Continent. Sa ſituation la rend preſque inacceſſible par la multitude de rocs qui l'environnent. Elle n'eſt ouverte qu'à l'Eſt-Nord-Eſt, par une petite Baye d'environ vingt toiſes de largeur; entre deux pointes, dont l'une nommée *la Pointe du Cimetiere*, eſt aſſez élevée; & l'autre, beaucoup plus baſſe, eſt défendue par une pointe de ſable, où la Mer bat avec tant de violence, qu'on s'en apperçoit de fort loin au bruit & à l'écume des flots. L'ancrage eſt fort bon autour de l'Iſle, & ſur-tout dans la Baye. Barbot dit que (30) la partie montagneuſe de l'Iſle ne laiſſe pas d'être platte au ſommet; mais qu'elle ne produit que des roſeaux & des joncs, qui ſervent de retraite à quantité de pigeons ſauvages. Le fond du terroir eſt une ſorte de ſable rougeâtre, qui n'a ni bois, ni eau, ni pâturage. Les Citernes ſont remplies de l'eau qu'on apporte du Continent. La Garniſon ordinaire du Fort eſt d'environ trois cens hommes, en y comprenant les *Laptots*, ou les Negres libres. L'Iſle de Gorée n'a qu'un endroit propre au débarquement; & l'accès de ce lieu même eſt fort difficile (31). Quatriéme Etabliſſement des François à Gorée. Deſcription de cette Iſle.

Labat obſerve qu'elle fut cedée aux Hollandois en 1617, par *Biram*, Roi du Cap-Verd. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils nommerent *Naſſau*, ſur un roc ſitué au Nord-Oueſt; mais ne le trouvant pas capable de défendre la Rade, ils en bâtirent un ſecond, ſous le nom de Fort d'Orange, un peu plus bas, & dans un lieu qui commande en effet le lieu du débarquement. Ils conſerverent cet Etabliſſement juſqu'en 1663, que l'Amiral Holmes les en chaſſa. Cependant les Anglois s'y maintinrent ſi mal, que dès l'année ſuivante, Ruyter s'étant préſenté avec une puiſſante Eſcadre, obligea le Gouverneur, nommé *Abercromby*, de ſe rendre à diſcrétion. Les Hollandois augmenterent leurs fortifications & vécurent paiſibles juſqu'en 1677. Mais une Eſcadre d'onze Vaiſſeaux de guerre François, ſous le commandement du Comte d'Etrées, vint troubler le repos leur trente d'Octobre. Dès le jour ſuivant, Hapſac, Ses différens Forts.

(28) Deſcription de la Guinée, p. 20.
(29) Voyez ci-deſſus au Vol. I.
(30) Barbot & Labat, *ubi ſup.*
(31) Voyage d'Iſſiny, par Loyer, en 1701, p. 41.

INTRODUCTION.

Gouverneur Hollandois, fut ſommé de ſe rendre; & ſur ſon refus, les François ſe préparerent à faire leur deſcente ſous le canon de leurs Vaiſſeaux. A cette vûe les Hollandois abandonnerent le Fort d'en-bas pour ſe retirer dans l'autre, où demandant bientôt à capituler, ils ſe rendirent à diſcrétion.

Le Comte d'Etrées trouva la Place en fort bon état. Le Fort intérieur étoit monté de quarante-deux pieces de canon, & les fortifications ſoigneuſement entretenues. Mais ſes inſtructions ne portant pas de le conſerver, il démolit le Fort d'en-haut & démantela l'autre; après quoi il fit voile en Amérique. M. du Caſſe, qui étoit alors ſur la Côte d'Afrique avec un Vaiſſeau de guerre de quarante pieces de canon & de deux cens cinquante hommes, ayant appris la réſolution du Comte d'Etrées, ſe rendit à Gorée le 15 de Novembre 1677, & prit poſſeſſion de l'Iſle au nom de la Compagnie Françoiſe du Senegal. Il conclut un Traité de Commerce avec les Rois Negres de *Rufiſco*, de Joal & de Portodali, aux mêmes conditions que les Hollandois lorſqu'ils étoient en poſſeſſion de Gorée. A ſon retour en France, ſa conduite fut approuvée de la Cour, qui le renvoya l'année ſuivante en Afrique, avec des préſens pour les Rois Negres. La paix de Nimegue, qui fut conclue la même année, aſſura aux François toutes leurs conquêtes d'Afrique. Ils firent rétablir le Fort inférieur de Gorée ſur ſes anciens fondemens. Les courtines & les demi-baſtions furent élevés à la hauteur de ſeize pieds. Le Fort d'en-bas reçut le nom de *Vermandois*, (32) & l'autre, celui de *Saint Michel*.

Elle demeure aux François par la paix de Nimégue.

Les Hollandois tentent inutilement d'y rentrer.

En 1679, les Hollandois tenterent de ſe remettre en poſſeſſion de Gorée. Ils envoyerent un grand Vaiſſeau, nommé *le Château de Caroſſel*, ſous le Commandement du ſieur *Huybert*, avec ordre de ſurprendre l'Iſle de Gorée & tous les Etabliſſemens des François ſur la même Côte. Malheureuſement pour Huybert, du Caſſe étoit déja dans ces Mers avec ſon Eſcadre. Après avoir employé la douceur pour engager le Commandant Hollandois à ſe retirer, s'appercevant qu'il entretenoit des intelligences avec les Negres, & qu'il s'efforçoit de les exciter à la révolte, ... ſe crut obligé de ſaiſir ſon Vaiſſeau, dont il envoya l'Equipage au Château de Mina. Un autre Vaiſſeau Hollandois, qui arriva dans la même vûe, eut la prudence de ſe retirer au premier avis. Quelque tems après, Hapſac, ancien Gouverneur de Gorée, parut ſur la Côte, avec un Vaiſſeau de guerre, pour encourager les Negres à ſe ſoulever contre les François, & les porta effectivement à piller les Comptoirs de Portodaly & de Joal. Mais du Caſſe, revenant à propos de la Gambra, mit Gorée à (33) couvert, & rendit ſes repreſailles ſi vives, que les Rois Negres n'eurent plus d'empreſſement que pour la paix. En 1697, le ſieur Brue, envoyé à Gorée par la Compagnie, trouva les deux Forts en mauvais état. Il y fit toutes les réparations que le tems permettoit. Le Fort de Saint-Michel fut monté de vingt-quatre pieces de canon; & l'autre, qui prit le nom de Saint François, de vingt-huit pieces. Les fortifications ayant continué d'être en-

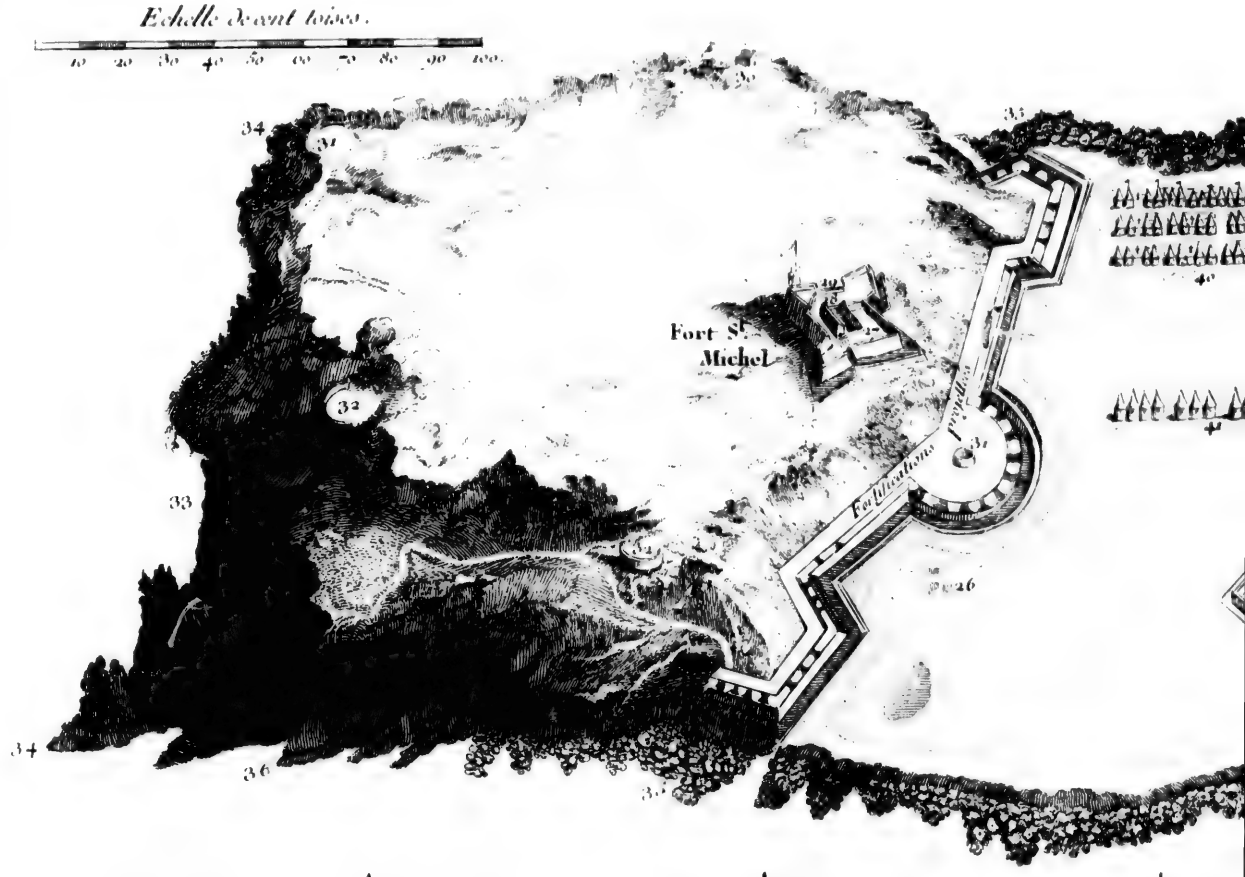
Elle eſt devenue preſqu'imprenable.

(32) Labat, *ubi ſup.* Vol. IV. p. 113. & ſuiv.

(33) Barbot dit que le 4 de Février 1692. les Forts de Gorée furent pris par *Booker*, General des Anglois de la Gambra, & que *Felix*, Gouverneur de l'Iſle ſe rendit à diſcretion; mais qu'elle fut repriſe en 1693. par les François. *ubi ſup.* p. 424. qui rebâtirent alors le Fort de S. Michel.

rierement

# PLAN DE L'ISLE DE GOREE , [illegible]

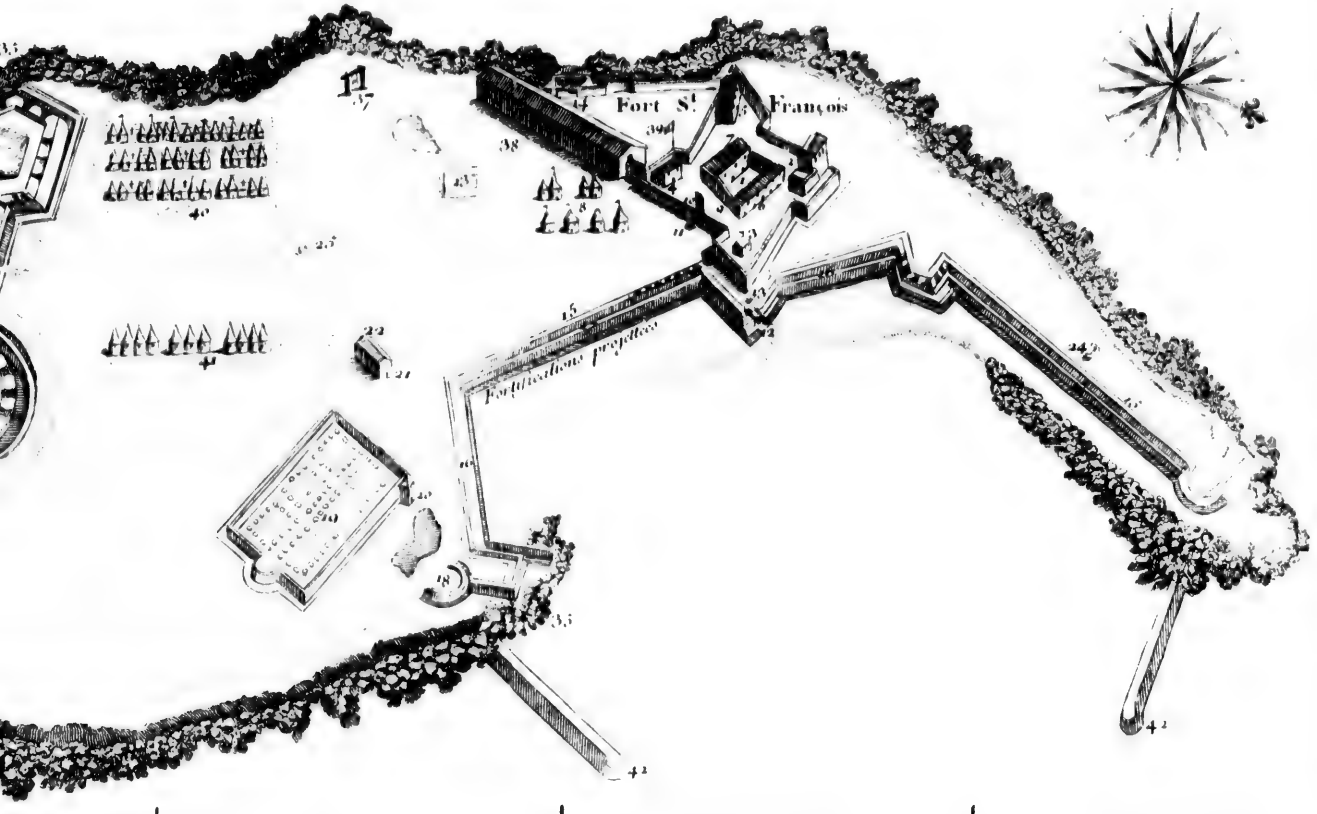



Explication des chiffres.

1. Cour du Fort St. François.
2. Maison du Gouverneur.
3. Corps de Garde.
4. Cuisine.
5. Magazin.
6. Quartier des Officiers, avec la Chapelle, et des magazins dessous.
7. Loges des Esclaves.
8. Casernes.
9. Escaliers.
10. Entrée du Fort.
11. Canons pour défendre l'entrée
12. Lieu du débarquement
13. Barriere.
14. Latrines
* 15. Fortifications projettées.
16. Plateforme large de six pieds.
17. Fossé de dix pieds de largeur
18. Fer à cheval.
19. Jardin.
20. Logement du Jardin.
21. Boulangerie.
22. Forge
23. Cimetiere.
24. Colombier abattu.
25. Pet[illegible]
26. Gr[illegible]
27. Co[illegible]
28. Co[illegible] ma[illegible]
29. Per[illegible]
30. M[illegible]
31. Fer[illegible]
32. Ba[illegible]

L. Duc. Tardieu Sculp.

E GOREE , sur les desseins du S.r Compagnon.

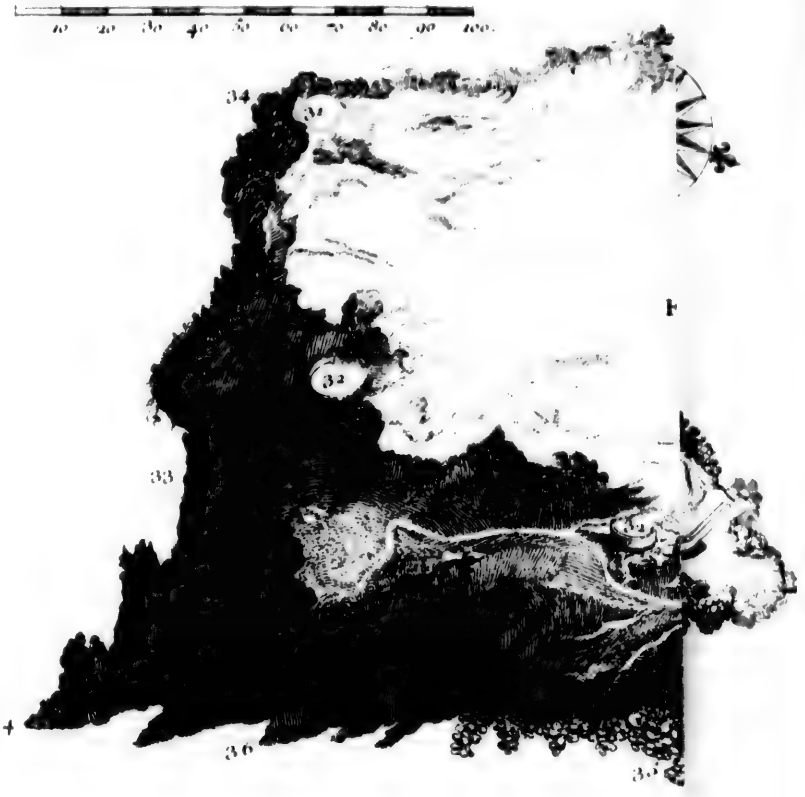



| | | | |
|---|---|---|---|
| de six pieds. | 25. Petite Citerne. | 33. Roc perpendiculaire. | *40. Loges des Negres libres |
| de hauteur | 26. Grande Citerne. | 34. Pointes de rochers qui avancent sur la mer. | *41. Loges des Bambarras, si jugé necessaire. |
| | 27. Cour du Fort S.t Michel. | 35. Amas de roc. | 42. Jettée projettée. |
| Jardin. | 28. Corps de Garde, et deux petits magazins au dessous. | 36. Roc à fleur d'eau. | |
| | 29. Porte d'entrée du Fort | 37. Puits necessaire. | N. B. Les endroits marqués d'une * paroissent n'avoir été tracés que comme des choses projettées |
| | 30. Magazin à poudre. | *38. Loges des Esclaves et Magazins necessaires | |
| du. | 31. Fer à cheval. | 39. Cour des Esclaves. | |
| | 32. Batteries. | | |

N.o 1.

P

*Echelle de cent toises.*



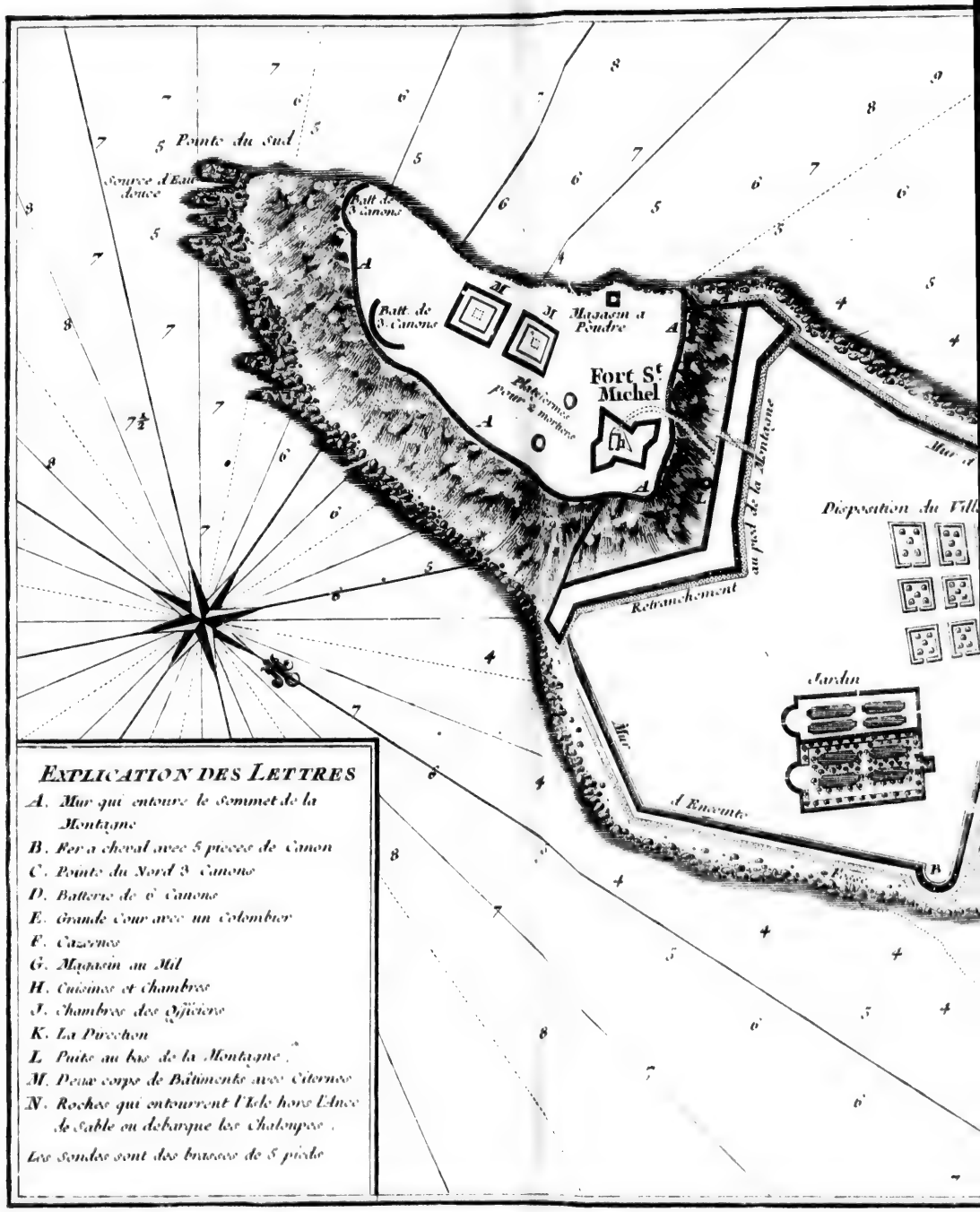

Explication des chiffres.

1. *Cour du Fort St. François.*
2. *Maison du Gouverneur.*
3. *Corps de Garde.*
4. *Cuisine.*
5. *Magazin.*
6. *Quartier des Officiers, avec la Chapelle, et des magazins dessous.*
7. *Loges des Esclaves.*
8. *Casernes.*
9. *Escaliers.*
10. *Entrée du Fort.*
11. *Canons pour défendre l*
12. *Lieu du Debarquement*
13. *Barriere.*
14. *Latrines*
*15. *Fortifications projettées*

*s libres.*
*barres, et puits*
*marqués d'une **
*soir de Brest*
*hoses projettées*

*L. Duc. Tardieu Sculp.*

N°10




## EXPLICATION DES LETTRES

*A.* Mur qui entoure le sommet de la Montagne

*B.* Fer a cheval avec 5 pieces de Canon

*C.* Pointe du Nord 3 Canons

*D.* Batterie de 6 Canons

*E.* Grande Cour avec un Colombier

*F.* Casernes

*G.* Magasin au Mil

*H.* Cuisines et Chambres

*I.* Chambres des Officiers

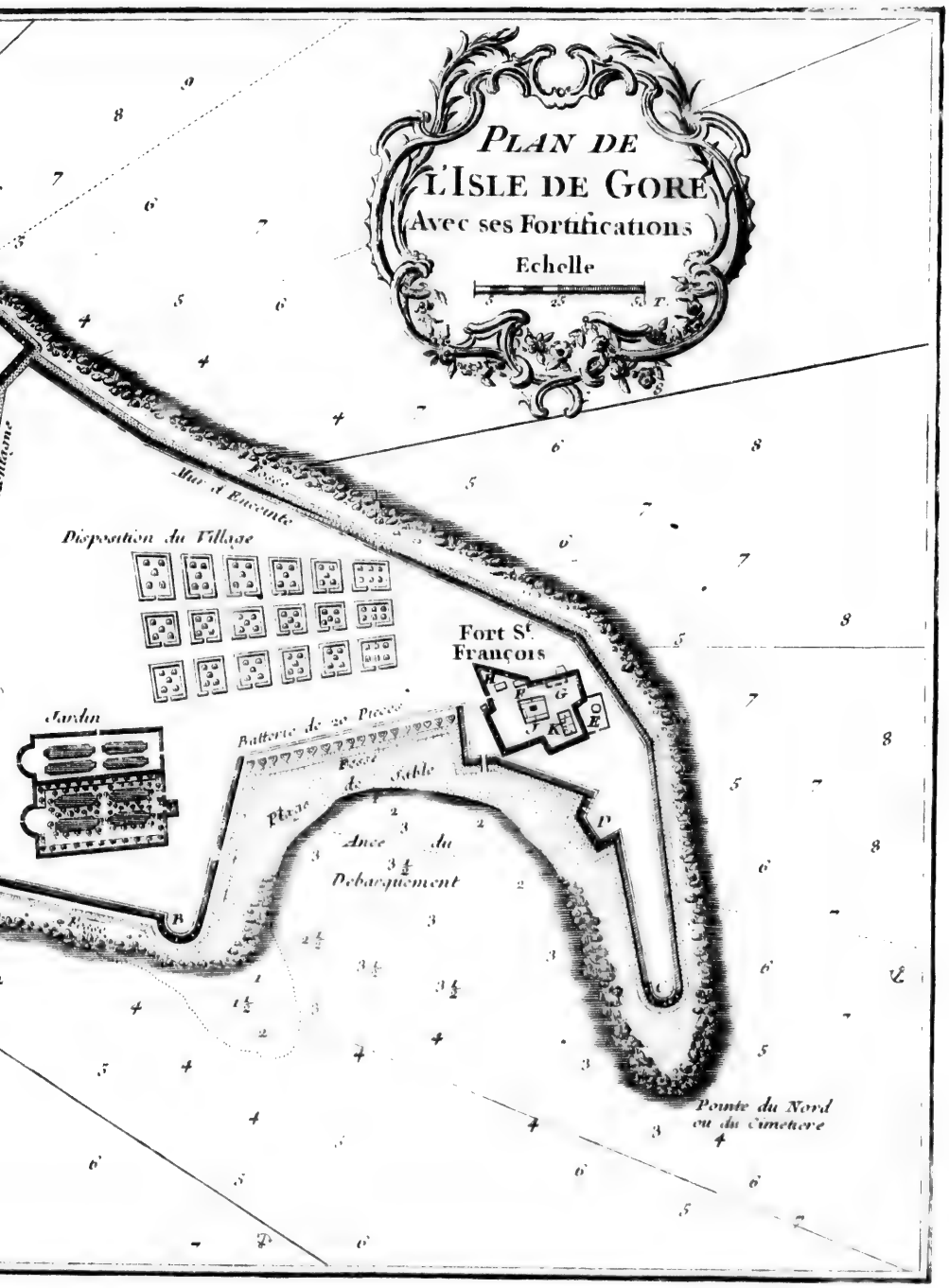
*K.* La Porte

*L.* Porte au bas de la Montagne.

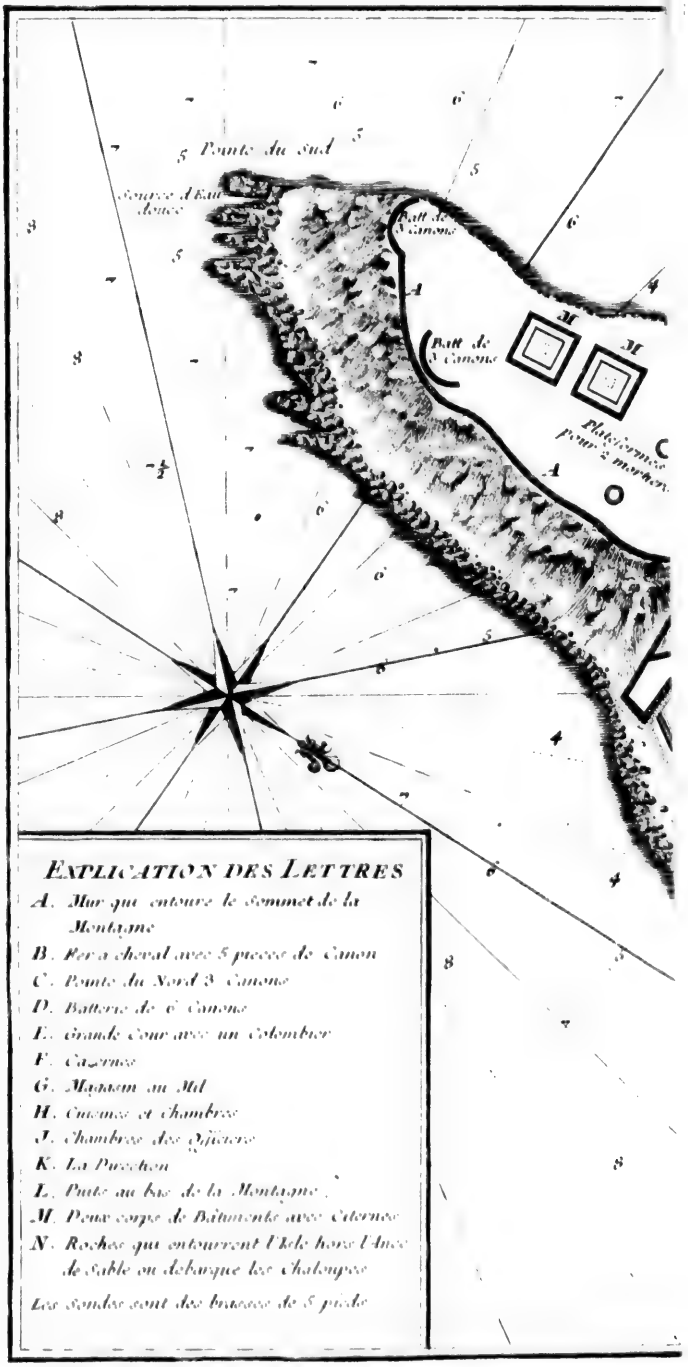
*M.* Deux corps de Batiments avec Citernes

*N.* Roches qui entourent l'Isle hors l'Ance de Sable ou debarque les Chalopes.

Les Sondes sont des brasses de 5 pieds


PLAN DE
L'ISLE DE GORE
Avec ses Fortifications
Echelle
Mur d'Enceinte
Disposition du Village
Fort St François
Jardin
Batterie de 20 Pieces
Fossé
Plage
de Sable
Ance du
Debarquement
Pointe du Nord
ou du Cimetiere

Tom II N° 18.


Pointe du sud
Batt. de 3 Canons
Batt. de 3 Canons
M
M
A
A
C
Plateforme pour 2 mortiers
Explication des Lettres
A. Mur qui entoure le Sommet de la Montagne
B. Fer a cheval avec 5 pieces de Canon
C. Pointe du Nord 3 Canons
D. Batterie de 6 Canons
E. Grande Cour avec un Colombier
F. Casernes
G. Magasin au Mil
H. Cuisines et Chambres
J. Chambres des Officiers
K. La Parection
L. Puits au bas de la Montagne
M. Deux corps de Batiments avec Citernes
N. Roches qui entourent l'Isle hors l'Anse de Sable ou debarque les Chaloupes
Les Sondes sont des brasses de 5 pieds

tretenues ſoigneuſement, l'Iſle de Gorée eſt aujourd'hui preſque imprenable.

INTRODUCTION.

Cette Iſle eſt célébre par les obſervations Aſtronomiques (*) de Mrs des Hayes, Varin, & de Glos, Membres de l'Academie Royale des Sciences, que le Roi Louis XIV. y envoya dans cette vûe. Ils obſerverent en 1682 pluſieurs émerſions du premier Satellite de Jupiter. Les Aſtronomes François en ayant obſervé deux autres à l'Obſervatoire de Paris, la différence du tems qui réſulta de la premiere fut d'une heure dix-ſept minutes trente-quatre ſecondes; & celle de l'autre, d'une heure dix-ſept minutes, quarante ſecondes; d'où l'on conclut que la différence méridienne entre Gorée & Paris eſt de dix-neuf dégrés vingt-cinq minutes. Comme le lieu de l'obſervation étoit d'environ cinq minutes plus Eſt que la pointe Oueſt du Cap-Verd, il s'enſuit que cette pointe eſt à dix-neuf dégrés trente minutes Oueſt de Paris, ou trente minutes Eſt du Méridien de l'Iſle de Fer.

Obſervations Aſtronomiques à Gorée.

Longitude de Gorée.

La latitude de Gorée fut priſe d'un grand nombre de hauteurs du Soleil & des étoiles fixes; entr'autres de la hauteur ſolſtitiale du Soleil le 21 de Juin, qui étoit de quatre-vingt-un dégrés trente-neuf minutes cinquante-une ſecondes: d'où réſulte la latitude de quatorze dégrés trente-neuf minutes cinquante & une ſecondes. Mais en accordant quelque choſe pour l'Inſtrument, les Aſtronomes François la déterminerent à quatorze dégrés quarante minutes, différence qui n'eſt que de quelques ſecondes. La pointe la plus occidentale du Cap-Verd étant de trois minutes plus au Nord que Gorée, ſa latitude eſt par conſéquent de quatorze dégrés quarante trois minutes. Ainſi celle de quatorze dégrés vingt-cinq minutes, que Barbot donne au (34) Cap-Verd, n'eſt pas plus juſte que celle de quatorze dégrés quinze minutes qu'il ſuppoſe à Gorée.

Sa latitude.

Les mêmes Aſtronomes trouverent, dans cette Iſle, la longueur du pendule de trente-ſix pouces ſix lignes $\frac{5}{9}$, ce qui faiſoit deux lignes moins qu'ils n'avoient trouvé à Paris, & $\frac{1}{4}$ de ligne moins que M. Richer ne l'avoit obſervé à la Cayene. Depuis le 31 de Mars juſqu'au 4 de Juin, ils remarquerent que le Mercure ne s'étoit pas élevé dans le Barometre plus de vingt-ſept pouces trois lignes $\frac{1}{4}$; de ſorte que ſa variation n'étoit que de ſix lignes: ce qui differe peu de ce qu'elle eſt dans la même ſaiſon à l'Académie Royale, quoique dans le cours de l'année elle aille depuis vingt pouces deux lignes, juſqu'à vingt-huit pouces & demi. Ils obſerverent qu'à Gorée, le Barometre étoit ordinairement plus haut lorſque le Thermometre étoit plus bas; & que généralement la hauteur du premier étoit de deux ou trois lignes de plus pendant la nuit, & recevoit plus d'altération (35) du matin au ſoir que du ſoir au matin.

Obſervations ſur le Pendule à Gorée,

& ſur le Barometre.

La variation de l'aiguille eſt incertaine à Gorée. Dans une ſi petite Iſle, on la trouve différente, ſuivant les Cantons, d'un dégré juſqu'à quatorze, mais toujours déclinant au Nord-Oueſt. On en attribue la cauſe à quelques mines de fer, dont on croit voir effectivement des marques dans pluſieurs pierres qui reſſemblent au mache-fer. Lorſqu'on les approche de l'aiguille, ſurtout ſi l'on en ôte le verre, elles y cauſent un mouvement ſenſible. Une autre cauſe de cette différence dans les variations, eſt une ſource d'eau minérale, qui diſtillant goute à goute d'un roc, ne laiſſe pas de remplir un muid dans

Variation de l'aiguille aimantée.

(*) Voyez les Mémoires de l'Academie des Sciences, Tome VII. p. 447.

(34) Deſcription de la Guinée, p. 20.

(35) Voyages au Cap-Verd, &c. p. 65. dans le Recueil d'obſervations faites en pluſieurs Voyages, *in-fol. Paris* 1693.

INTRODUCTION.

l'eſpace de trois jours. Les Pilotes ne remarquent aucune variation à l'aiguille dans la Rade de Gorée.

Enfin les Aſtronomes François obſerverent que les plus hautes & les plus baſſes marées y arrivent un jour ou deux après la pleine Lune & ſon changement. La différence des marées eſt d'environ cinq pieds. Rarement s'élevent-elles d'un ou deux pieds plus haut, excepté lorſque les vents ſoufflent du Continent avec violence.

Le cinquiéme Etabliſſement des François eſt le Comptoir de *Joalla*, ou de *Joal*, qui n'a rien de remarquable que ſon Commerce d'Eſclaves, de cuirs, de dents d'Eléphans, & de cire. Suivant Barbot (36) le Fort eſt ſitué ſur la Riviere nommée Rio de la Gracia, qui ſépare les Royaumes de Joalla & de Portodali. Son embouchure eſt couverte par un banc de ſable, qui n'en permet l'accès qu'aux Canots & aux petites Barques. Cependant elle a une Rade, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller ſur cinq & ſix braſſes. Une lieue au Nord de la Place, on rencontre en mer quelques Baſſes, vis-à-vis une pointe ſabloneuſe que les François ont nommée la *Pointe-blanche*, & les Portugais *Fazucho*. Au Sud de cette pointe, l'eſpace d'environ trois lieues en mer, on trouve d'autres Baſſes, qui ſe nomment *Baixos de Domingo Ramos*. Deux lieues au Nord-Oueſt de la même pointe, on découvre ſous l'eau une chaine de rocs, qui s'appellent *Baixo de Barbocim*. Le Fort a du côté du Sud une autre riviere nommée *Rio das Oſtres* ou la Riviere des huîtres. Les François ont un fort bon Comptoir à Joalla; & le chemin du Fort à *Rufiſco* eſt aſſez commode par terre, au travers des Villages qui bordent la Côte.

Ecueils aux environs de Joalla.

Etabliſſement d'Albreda.

Le Comptoir d'*Albreda*, ſixiéme Etabliſſement des François, eſt au côté du Nord de la Riviere de Gambra, preſque vis-à-vis *Jamesfort*. Il doit ſon origine au Sieur Brue en 1698, pendant que les François étoient en poſſeſſion de Jamesfort, & qu'ils commandoient toute la riviere. Mais la paix de Riſwick ayant rendu cette derniere Place à l'Angleterre, ils ſont demeurés maîtres d'Albreda (37).

En 1717, ils furent obligés de l'abandonner, par la violence & les extorſions du Roi de Barra, à qui leurs forces préſentes ne leur permettoient pas de réſiſter. Le S^r Brue envoya vers ce Prince le S^r de *Sains*, ancien Gouverneur de Gorée, pour lui faire des plaintes de ſon injuſtice. Il déſavoua le fait, parce qu'il n'ignoroit pas que les François commençoient à ſe fortifier par un autre Comptoir qui ſe formoit à *Vintain*. Ainſi celui d'Albreda (38) fut rétabli, avec certaines précautions. *Moore* nous apprend (39) que le 17 de Novembre 1730, il fut conſumé par un incendie.

Etabliſſement de Vintain, ou Bintam.

*Vintain*, ou *Bintam* eſt un ſeptiéme Etabliſſement des François ſur la Riviere de *Jereja*, nommée auſſi Riviere de Vintain ou de *Saint-Grigou*, qui ſe décharge dans celle de Gambra du côté du Sud, huit ou dix milles au-deſſus de Jamesfort. Le Comptoir de Jereja, qui eſt ſept lieues (40) plus haut, dépend de celui de Vintain; mais ces deux Places ſont mal fortifiées & n'ont pas beſoin de l'être mieux. Leur Commerce eſt conſidérable. Le Sieur Brue,

(36) Barbot, *ubi ſup.* p. 24.
(37) Labat, *ubi ſup.* p. 294.
(38) *Ibid.* Vol. I. p. 314.
(39) Voyages de Moore dans l'interieur de l'Afrique, p. 51.
(40) Labat dit ailleurs qu'il n'eſt qu'à trois lieues de Vintain par terre.

dans un voyaye qu'il fit par terre d'Albreda à Kachao, trouva le Canton de Vintain fort avantageux pour un Comptoir. A ſon retour au Senegal, en 1714, il obtint de l'Empereur, ou du Roi de Fogny, par un Traité, la permiſſion de s'y établir en 1718 (41).

INTRODUCTION.

La Ville Negre de Vintain, eſt ſituée ſur la rive droite de la riviere, au revers d'une colline qui reçoit l'ombrage d'un grand nombre d'arbres. Elle a pluſieurs Maiſons bâties à la Portugaiſe, dont la principale eſt le Comptoir des Anglois. Les Portugais y ont une fort belle Egliſe, & la Ville étoit autrefois plus conſidérable qu'aujourd'hui. Moore parle d'une belle Moſquée que les (42) Mahométans y ont bâtie, avec un gros œuf d'Autruche au ſommet. Il ajoûte que les proviſions y ſont à bon marché.

Situation de la Ville des Negres.

Enfin, le dernier Comptoir des François ſur cette Côte eſt celui de l'Iſle de *Biſſao*, ou *Biſſos*. C'eſt encore au Sr Brue qu'ils ont l'obligation de cet Etabliſſement, pendant qu'il étoit Directeur Général en 1698. Il avoit obtenu le conſentement du Roi Negre; mais les Portugais de Kachao s'y étant oppoſés, le Gouverneur François qu'il y avoit établi fut obligé de ſe retirer en 1699. Un ſecond voyage, que le Sieur Brue entreprit pour rétablir ſon ouvrage, ne ſervit qu'à faire naître des différends avec le Gouverneur Portugais de Kachao, dont la déciſion fut renvoyée à la Cour de Portugal.

Etabliſſement de Biſſos.

Barbot rapporte que ce Comptoir eſt environné d'une Courtine, défendue par ſix ou huit canons de fer, & qu'en 1702 les François, pour augmenter leur ſûreté, érigerent un Fort dans une Iſle, près de l'embouchure de la Riviere de Kachao, revêtu auſſi d'une Courtine & muni de huit piéces d'artillerie. En 1694 un Prince Negre du Pays fut baptiſé à Liſbonne avec beaucoup de pompes, & reçut le nom d'Emmanuel (43).

## CHAPITRE II.

### *Voyage en Lybie, particuliérement au Roïaume du Senegal ſur le Fleuve Niger.*

JANNEQUIN. 1637.

CEt Ouvrage, compoſé par *Claude Jannequin*, ſieur de Rochefort, fut publié à (44) Paris en 1643. L'Auteur ſe juſtifie ſur deux points dans ſa Préface; 1°. D'avoir mis le Senegal & le Cap-Verd dans la Lybie, qui de ſon propre aveu eſt fort éloigné de cette Côte. Si c'eſt une faute, dit-il, il y eſt tombé les yeux ouverts, & pour ſe conformer à l'uſage des Navigateurs, qui depuis deux ſiécles, ont nommé la même Côte *Lybie maritime* ou *les Sables brûlés*. Il entend ici ſans doute *Zarra* ou le *Déſert*, dans l'étendue duquel les Contrées dont il parle ſont ſituées. Le nom de Niger qu'il donne à la Ri-

Obſervations préliminaires.

Le Senegal & le Cap-Verd nommés Lybie maritime.

(41) On trouvera, ci-après, le Voyage du Sieur Brue à Kachao.

(42) Moore, *ubi ſup.* p. 74.

(43) Deſcription de la Guinée, p. 418.

(44) Chez Charles Rouillard, *in*-12. Il contient 228 pages, outre la Préface, & l'Epître dédicatoire à M. de Lyonne. Jannequin étoit natif de Chalons ſur Saone. Il fit ſes Voyages en qualité de Soldat. On l'accuſe ici mal-à-propos de n'avoir pas mis d'autre datte que celle de ſon titre. Il s'en trouve quelques autres dans le cours de ſa narration.

JANNEQUIN. 1637.

viere du Senegal paroît lui cauſer moins de ſcrupule ; car il ne fait aucune Apologie de cette imitation des Modernes, quoiqu'elle n'en demandât peut-être pas moins que l'autre.

Sa ſeconde juſtification regarde la négligence de ſon ſtyle, dont il promet qu'on ſera dédommagé par la fidélité de ſes Relations. Il aſſure qu'elles contiennent des remarques ſi curieuſes, qu'elles ne peuvent manquer de répondre à l'attente de ſes Lecteurs. Un Ecrivain qui remplit des promeſſes de cette nature, a droit ſans doute de demander quelque indulgence pour ſon ſtile. Mais il ſemble que le ſieur Jannequin n'en a pas moins beſoin pour ſes Remarques. A parler naturellement la plûpart ſont fort ſuperficielles. Quoique de ſon propre aveu, par exemple, il ait remonté la Riviere du Senegal l'eſpace de ſoixante-dix lieues, il ne nomme pas un ſeul Village ou une ſeule Place de cette Riviere, ni même d'aucune autre partie d'un ſi grand Pays ; à la réſerve néanmoins de *Terrier-rouge* où ſe termina ſon voyage, & de *Biyurt* où il débarqua. Il eſt d'ailleurs ſi peu exact qu'il ne garde aucune apparence de Journal, & qu'il ne marque pas même la datte de ſon retour en France ; de ſorte qu'on n'en a pas d'autre que la datte générale de ſon titre, qui eſt l'année 1639. Ainſi l'on peut douter avec raiſon qu'un Auteur à qui la Géographie du Pays qu'il viſite, paroît ſi indifférente, ſoit fort capable de répondre à l'attente qu'il veut exciter par ſa Préface. Cependant il faut reconnoître que s'il n'avoit pas tant promis, on pourroit lui attribuer l'honneur d'avoir beaucoup mieux fait qu'on ne devoit l'eſpérer d'un Soldat. Ses obſervations ſur les mœurs & les uſages des Negres ſont aſſez inſtructives, & ſouvent fort exactes & fort judicieuſes. Reconnoiſſons un autre mérite dans ſon Livre ; c'eſt d'être la premiere Relation d'un voyage François dans la Riviere du Senegal.

Défauts reprochés à Jannequin.

Jannequin diviſe ſon Ouvrage en vingt-neuf Chapitres, précedés d'une ſorte d'introduction, où il rend compte des motifs de ſon voyage. Il avoit accompagné en Angleterre M. de Bellievre, Ambaſſadeur de France, envoyé par Louis XIII. pour renouveller l'amitié entre les deux Couronnes. Mais ſa jeuneſſe lui faiſant déſirer de courir un peu le monde, il quitta Londres & le ſervice de l'Ambaſſadeur, après avoir aſſez bien appris la Langue Angloiſe. Il paſſa à Dieppe, où ſe promenant un jour ſur le quai, il vit un Bâtiment, de deux cens tonneaux, prêt à faire voile. Quelques Religieux, qui étoient dans le même lieu, lui apprirent que ce Vaiſſeau alloit au Senegal, en Afrique, près du Cap-Verd ; & s'appercevant qu'il marquoit de l'inclination pour ce voyage, ces bons Peres, dit-il, qui le prirent pour quelque jeune Libertin, fugitif de ſa famille, employerent pluſieurs argumens pour lui faire perdre ce deſſein. Mais il avoit déja pris ſon parti. Sans s'arrêter à leurs remontrances, il s'informa où demeuroit le Capitaine. Il lui offrit ſon ſervice en qualité de Soldat, dans une Compagnie qu'il avoit à bord. Cet Officier, qui ſe nommoit Lambert, lui découvrant quelque capacité accepta ſes offres, & le fit ſon Ecrivain, ou ſi l'on veut, ſon Sécretaire.

Motifs & commencement de ſes Voyages.

Il s'embarque à Dieppe pour le Senegal.

En qualité de Soldat & d'Ecrivain.

Ils quitterent le rivage, le 5 de Novembre 1637 ; mais ils s'arrêterent quelques jours dans la Rade, pour ſe fournir de quelques néceſſités qui manquoient encore au Bâtiment. Dans ce court intervalle ils faillirent d'être enlevés de deſſus leurs ancres par une violente tempête, qui fit échouer à leurs yeux un Vaiſſeaux, dont tout l'Equipage périt. Le tems ayant changé, ils mirent à la voi-

le, & dans l'espace de deux jours ils gagnerent (45) Ouessant & les Sorlingues. Mais ils y furent surpris d'une seconde tempête, qui dura trois jours, & qui leur enleva leur vergue d'artimon. Lorsque le tems se fut éclairci, ils furent surpris de se trouver à la hauteur des Açores. Vers le même lieu, leur Bâtiment faillit d'être brûlé, par la négligence de quelques Soldats yvres, qui mirent le feu à un barril d'eau-de-vie. JANNEQUIN. 1637.

Ils apperçurent bientôt l'Isle de Palma, une des (46) Canaries. Le Matelot qui faisoit la garde sur le hunier avertit qu'il découvroit près des Isles de *Grosseur* (47) un Vaisseau d'environ deux cens cinquante tonneaux, qui faisoit voile vers la Côte de Barbarie. On porta droit à lui; & l'ayant joint facilement, on trouva que c'étoit un Navire Marchand qui alloit des Canaries en Espagne.

Le jour suivant on vit le Pic de Ténerife. L'Auteur fait la même Description qu'on a (48) déja vûe, de l'arbre merveilleux de Ferro; mais il ne la fait que sur le témoignage d'autrui. Il s'étend aussi sur la cérémonie du *Baptême de mer*. Ce bizarre usage est d'un établissement immémorial parmi les Matelots dans certains endroits de la mer, tels que le détroit de Gibraltar, le Tropique du Cancer, la Ligne; & tous les Etrangers qui passent dans ces lieux pour la premiere fois, sont forcés de s'y soumettre. Le Pilote se met en robe de chambre, ou se couvre de quelqu'autre robe; & prenant entre les mains son Livre de Cartes, il somme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage, de paroître devant lui. Ensuite il leur fait faire serment, sur son Livre, que toutes les fois qu'ils passeront dans le même lieu ils observeront l'ancienne coûtume. Un autre Homme, qui l'assiste dans cette cérémonie, donne à chacun un petit coup de plat d'épée sur le cou. Après quoi, leur ayant demandé quelque petit présent pour les pauvres, il les abandonne aux Matelots, qui leur plongent trois fois le devant de la tête dans une cuve d'eau, & qui leur en jettent quelquefois quelques seaux sur le corps pour rendre le Baptême plus complet. Jannequin prétend que personne n'est exempté de cet usage; & pour confirmer son opinion, il raconte que le Roi Henri IV. passant de Saint-Malo à la Rochelle, & se trouvant dans un Canal dangéreux, qui se nomme le *Raz*, où il vit pratiquer cette cérémonie à ses Matelots, demanda sur quel droit elle étoit fondée; & qu'apprenant qu'elle est si ancienne qu'on n'en connoît pas l'origine, il ne fit pas difficulté de s'y soumettre. Cérémonie du Baptême de mer.

Comme il manque plusieurs circonstances au récit de Jannequin, ce qu'on lit ici de lui semble demander d'être éclairci par le témoignage des autres Voyageurs. Durret, dont on a déja vû plusieurs fois le nom, a décrit pleinement (49) les usages du Baptême sous la Ligne. Les Matelots se déguisent de diverses façons. L'un se noircit le visage, l'autre se fait un masque de pâte. D'autres paroissent armés de mousquets & d'épées, de hallebardes, de broches & de poëlons. Le Pilote, pour se faire distinguer, tourne la doublure de Témoignage de quelques autres Voyageurs sur le Baptême de mer. Peinture qu'en fait Durret.

(45) Jannequin écrit *Ouexen*, & les Traducteurs Anglois *Uschant*.

(46) En nommant les Canaries (pag. 32.) Jannequin compte Madere dans leur nombre.

(47) On ne sçait ce que l'Auteur entend par ces Isles. Ce sont vraisemblablement les *Salvages*.

(48) Voyez ci-dessus la description de l'Isle de Ferro.

(49) Voyage à Lima par Durret, pag. 92. & suiv.

JANNEQUIN. 1637.

ſon habit en dehors, & prend, en maniere d'écharpe, la premiere guenille qui ſe préſente. Dans cet équipage, ils marchent enſemble vers la chambre du Capitaine, précedés par les trompettes, les timbales & tous les inſtrumens qui ſe trouvent à bord. Après quelques fanfares, le Pilote monte ſur le tillac, & donne ordre que les pavillons ſoient déployés. Il ſe place dans un fauteuil, pour préſider à la ſolemnité. On apporte devant lui une grande cuve remplie d'eau, avec un bâton qui la traverſe & dont les bouts ſont ſoutenus par deux Matelots. Les Paſſagers de diſtinction paroiſſent les premiers & s'aſſeyent ſur le bâton, tandis qu'on leur préſente un baſſin, dans lequel ils ont la liberté de mettre quelqu'argent, qui les exempte d'être plongés dans l'eau. Cette eſpece de rançon eſt réglée ſuivant la qualité des perſonnes, depuis un écu juſqu'à douze, & chaque ſomme eſt enregiſtrée. En même tems un Matelot tient ſon coutelas ſuſpendu ſur le cou du Candidat, & le Pilote préſentant ſon Livre de Cartes lui fait jurer, avec la main poſée ſur l'endroit où l'on ſuppoſe que le Vaiſſeau ſe trouve alors, qu'il obligera ceux qui paſſeront déſormais avec lui dans le même lieu, d'obſerver la même cérémonie. On ſe contente, pour les perſonnes de quelque diſtinction qui rachetent leur liberté par un préſent, de leur faire une petite croix noire ſur le front & de les arroſer de quelques goutes d'eau. Mais s'ils n'ont pas ſatisfait au Tribut, les deux Matelots lâchent le bâton qu'ils ſoutiennent ſur la cuve, & les laiſſent tomber dedans, avec le ſoin de les y arroſer encore de quelques ſceaux d'eau qu'ils tiennent prêts. Un Amiral même n'eſt pas diſpenſé de ce ridicule uſage, avec la ſeule différence qu'il n'eſt pas rançonné pour le préſent. Lorſque la cérémonie eſt achevée, le Charpentier & les gens qui travaillent ſous lui ſe préſentent au Capitaine, chacun tenant à la main quelqu'inſtrument de leur profeſſion. Ils lui repréſentent que, ſuivant l'ancienne coûtume, tous les Vaiſſeaux qui n'ont point encore paſſé dans le même lieu, doivent payer; & ſi le ſien eſt de ce nombre, ils le prient de ſe conformer à cette regle. S'il leur fait un préſent, la ſolemnité finit à la ſatisfaction de tout le monde. Mais s'il refuſe de payer, ils ſe prétendent en droit de couper la figure du Beaupré. Les Mouſſes, qui n'ont jamais fait le voyage, ſont diſpenſés du baptême, lorſqu'ils aiment mieux ſouffrir une autre cérémonie, qui eſt de recevoir ſur leurs épaules nues un certain nombre de coups de fouets, au gré du Pilote.

Baptême du P. Labat.

Le Pere Labat, qui étoit Religieux Jacobin, raconte la maniere dont il reçut le baptême (50) dans ſon paſſage en Amérique. Son premier Pilote, vêtu ridiculement, avec une grande épée de bois dans une main, & dans l'autre ſon Livre de Cartes, ſomma tous les nouveaux Paſſagers de paroître devant ſon Tribunal. Il étoit environné de douze ou quinze de ſes Officiers, dans un habillement auſſi ridicule que le ſien. Labat, conduit par le Capitaine, qui devoit lui ſervir de Parein pour la cérémonie, trouva le Pilote aſſis ſur une eſpece de trône couvert de peaux de mouton. Ses Officiers étoient debout des deux côtés, & ſon Sécretaire attendoit, la plume à la main, pour enregiſtrer les préſens des Candidats. On avoit placé devant lui une cuve d'eau, avec un croc de fer qui la traverſoit, ſur lequel on fit aſſeoir Labat. Alors le Pilote lui tenant la main ſur la Carte marine, lui fit promettre de faire obſer-

(50) Voyage aux Iſles de l'Amérique, Volume I. p. 34. & ſuiv.

ver la même cérémonie, à ceux qui passeroient le Tropique avec lui pour la premiere fois. Lorsque cette promesse fut achevée, le Pilote se leva gravement, & demanda au Capitaine quel nom il donnoit au Candidat. On lui donna le nom de *Prêcheur*, d'un Roc de la Martinique qui s'appelle de même. Après quoi le Pilote prit une coupe d'argent, dans laquelle il trempa ses doigts, & marqua Labat au front. S'étant remis ensuite sur son trône, il lui demanda quel présent il vouloit faire à l'Equipage. Labat donna trois écus, avec un baril d'eau-de-vie. Plusieurs Candidats, qui ne payerent point, furent plongés sans ménagement. Cette digression ne sçauroit passer pour inutile dans un Ouvrage qui appartient proprement à la Marine.

JANNEQUIN. 1637.

Le Vaisseau de Jannequin continuant sa course arriva sur la Côte de Barbarie, qu'il ne cessa pas de suivre pendant cinquante ou soixante lieues, jusqu'au Cap-Blanc. Elle est basse; & le rivage, qui est de sable brûlé, paroît continuellement fort uni. On relâcha au Cap-Blanc, dans la vûe d'y construire quelques Barques, qui sont nécessaires pour entrer dans la Riviere du Senegal; car les Vaisseaux sont obligés de demeurer à l'ancre dans la Rade. Comme l'Auteur ignoroit encore les raisons qu'on avoit de s'arrêter, il s'ennuya beaucoup du séjour qu'on lui fit faire dans un Pays qui lui parut maudit du Ciel. L'eau manquoit à bord, & l'on n'en put trouver sur la Côte, à quelque profondeur qu'on ouvrît la terre, ou plutôt le sable, qui est véritablement brûlé, & si mou qu'on n'y peut marcher cinquante pas. Cependant les Gens de l'Equipage étoient obligés de porter aux Ouvriers tous les secours dont ils avoient besoin. Leur fatigue auroit été soulagée s'ils avoient trouvé les Habitans plus sociables; mais ces Barbares, jugeant peut-être des Européens par eux-mêmes, n'osoient s'approcher pour faire l'échange de leur poisson, qu'ils prennent avec des fléches, contre le tabac, l'eau-de-vie & le biscuit des Matelots. Ils prenoient la fuite au moindre bruit qui partoit du Vaisseau, ou du chantier des Barques. Les François ne trouverent pas d'autre moyen, pour les engager dans quelque commerce, que de placer à quelque distance ce qu'ils vouloient donner pour leur Poisson, & de se retirer, en attendant à quoi ils se détermineroient. Ils comprirent cette maniere de traiter; & prenant les marchandises qu'on leur offroit, ils laisserent à la place une bonne quantité de poisson. Mais se défiant sans doute de quelqu'artifice, ils regagnerent leurs cabanes avec autant de précipitation que s'ils eussent été poursuivis. Ils menent une vie si misérable, qu'on les prendroit pour des squellettes, ressuscités d'entre les Morts, plutôt que pour des créatures humaines. L'unique soutien de leur vie est le Poisson, avec un peu de maïz & de tabac. A la vérité, le Poisson est si abondant sur leur Côte que la mémoire de l'Auteur n'a pu lui faire rappeller la quatriéme partie des noms. Les gens du Vaisseau prirent d'un seul coup de filet, trois cens Mullets, outre quantité d'autres especes, telles qu'un Corbin & un Pantoufflier, deux Poissons de la grandeur d'un Homme, des Bonites, des Dorades, des Barbues, des Soles, des Carpes, des Bars, des Capitaines, des Machorans, des Rachaos, des Moines, des Negres, tirant tous leur nom de leur couleur ou de leur forme. Après avoir construit une seule Barque, le désagrément de ne pas trouver d'eau fraîche fit remettre en mer pour le Senegal, où l'on arriva dans peu de jours.

Jannequin relâche sur la Côte de Barbarie.

Le Vaisseau fut laissé à l'ancre près de la Barre; & le Capitaine, avec la

Différentes espéces de poisson au Senegal.

JANNEQUIN. 1637.

plus grande partie de l'équipage, entra dans la riviere, où il aborda au Village de Byurt, ou Bievre, comme l'Auteur le nomme, à trois lieues de l'embouchure. Là, les François, avec le secours des Negres, bâtirent une maison pour se mettre à l'abri des grandes rosées, qui sont si dangéreuses dans le Pays, qu'on ne peut dormir l'estomac nud sans s'exposer à mourir le jour suivant. Pendant qu'une partie de l'Equipage faisoit cuire des briques pour l'édifice, d'autres s'occuperent à décharger les marchandises, à payer les droits qui revenoient à quatre Princes du Pays, & à trafiquer avec les Negres. D'autres furent employés dans les Bois à couper des branches fourchues, pour bâtir, sur la riviere, un Pont, qui devoit servir à recevoir les cuirs des Negres & à charger les Barques. Enfin d'autres allerent à la chasse des Cerfs & des Sangliers, & le reste demeura pour jetter les fondemens de la maison. Cette derniere occupations fut la plus pénible, à cause de l'excessive chaleur, & de la difficulté qu'on avoit à trouver de l'eau.

Les François construisent une maison.

Ils reçoivent deux Ambassadeurs Negres.

Quatre ou cinq jours après leur arrivée, les François virent venir deux Alkades (51) Negres, fort bien montés, avec la qualité d'Ambassadeurs; l'un de la part du *Damel* (52), avec qui le Capitaine avoit contracté des liaisons d'amitie dans un autre voyage, pour l'assurer de sa protection sur son territoire; l'autre de celle du *Brack*, avec qui le Capitaine avoit eu quelque différend, mais pour le féliciter néanmoins de son arrivée, lui proposer une réconciliation, & lui offrir en un mot le choix de la guerre ou de la paix. Le Capitaine, que Jannequin nomme ici pour la premiere fois *Lambert*, ne balança point à choisir la paix; non qu'il appréhendât la guerre, mais dans la seule vûe de procurer du succès à son Commerce. L'Auteur observe à cette occasion que la crainte de l'artillerie faisoit tant d'impression sur les Sauvages, que soixante François bien retranchés auroient été capables de faire tête à six mille Negres.

Damel & Drak, Rois Negres.

L'Ambassadeur du Damel fut congedié avec les droits ordinaires, & des presens pour son Maitre, qui consistoient en quelques barres de fer, du linge, quelques aunes de Frize rouge & bleue, de l'eau-de-vie, du miel, de l'argent, des bracelets, des piques, des miroirs, des couteaux, des grains de verre, du cristal & du papier. Il fut chargé de dire à son Maitre que ses Sujets pouvoient se rendre librement sur la Côte pour le trafic. L'Envoyé du Brack reçut aussi des présens pour le sien, avec ordre de lui demander quelque diminution de droits, parce que le Capitaine avoit eu depuis peu le malheur de perdre un Vaisseau. Le Brak ne se fit pas presser pour accorder cette faveur; mais l'Auteur remarque que s'il l'eut refusée, Lambert étoit résolu de ne lui rien donner, & n'en seroit pas entré moins hardiment dans les terres de son Domaine.

Territoire des François.

La Maison, ou le Fort, fut achevée avec beaucoup de peine, à cause des chaleurs excessives, & du trouble qu'on recevoit sans cesse d'un prodigieux nombre de petites Mouches qui s'appellent *Marignons* ou *Maringouins*. D'un autre côté, les provisions commençant à manquer, on étoit forcé de se reduire à la nourriture des Sauvages. Lorsqu'on eut vû la fin d'un ouvrage si difficile, on remonta la riviere dans la Barque, en commerçant, à mesure qu'on avançoit, pour des cuirs, de l'ivoire, des gommes, des plumes d'Autruche,

(51) L'Auteur dit *Alkati*.

(52) L'Auteur semble regarder les noms de *Damel* & de *Brak* comme des noms propres; mais ce sont des titres.

de l'ambre-gris & de l'or. Les deux rives, jusqu'à *Ferrier-rouge* (53) sont d'une verdure continuelle, & revêtus de beaux arbres, aussi verds que les Orangers de France, avec les feuilles de la même forme, mais sans aucun fruit. Ces arbres, que l'Auteur appelle *Paretuvier*, ont de petites racines qui sortent de la terre, & qui sont si fortes & en si grand nombre, qu'elles rendent le chemin fort difficile. Les Forêts sont remplies d'échos, dont l'Auteur ne veut attribuer la cause qu'à la profondeur d'une si vaste solitude. L'agrément de l'ombre, dit-il, qui sert à rafraîchir le vent, la beauté de la perspective, & le son des trompettes mille fois redoublé par les échos, n'étoient pas une petite consolation pour les François dans ces climats brûlés du Soleil. Dans tous les lieux de leur passage, les Chefs des Negres venoient leur rendre des civilités, & leur apportoient pour présens, des Sangliers, qu'ils tuent avec leurs zagayes, ou qu'ils prennent dans des filets & dans des trappes. Enfin les Negres leur furent utiles en mille occasions, soit pour la pêche ou la chasse, soit pour leur servir de guides dans une infinité de lieux. Cependant Jannequin est persuadé que la crainte avoit plus de part à leurs services que l'affection. Les principaux Princes dont il rapporte les noms, sont le Damel, Roi des Negres de *Lybie* (54), le Brack, Roi des *Foulis*; le *Ramalingo*, Roi ou Chef des Mores de Barbarie; & le grand *Samba Lamma*, Roi des Mores & des Barbariens (55), dit l'Auteur, qui bordent Tombuto. Les trois premiers sont Tributaires du Samba Lamma, dont la Couronne est héréditaire. Les Seigneurs Negres sont les *Alkhadhis* (56), ou Chefs de Villages, & les *Marbuts* ou les Prêtres.

JANNEQUIN. 1637.

Agrément des rives du Senegal.

Arbres nommés Paretuviers.

Echos en grand nombre.

Principaux Princes du Pays.

Jannequin n'eut aucune avanture extraordinaire dans ce voyage; mais il fait le récit d'un combat dont il fut témoin, entre le Kamalingo, & un Lyon terrible. Ce Prince voulant faire connoître son courage & son adresse aux François, les fit monter sur quelques arbres, près d'un Bois fort fréquenté des bêtes farouches. Il montoit un excellent Cheval, & ses armes n'étoient que trois javelines, que les Negres appellent *Zagayes*, avec un coutelas à la Moresque. Il entra dans la Forêt, ou rencontrant bientôt un Lyon, il lui fit une blessure à la fesse. Le fier animal accourut vers son ennemi, qui feignit de fuir, pour l'attirer dans le lieu où il avoit placé les François. Alors le Kamalingo tournant tout d'un coup l'attendit d'un air ferme, & lui lança une seconde javeline, qui lui perça le corps. Il descendit aussi-tôt, & prenant un épieu, il alla au devant du Lyon, qui venoit à lui la gueule ouverte, avec un furieux rugissement. Il lui enfonça son épieu dans la gueule même. Ensuite sautant sur lui, le sabre à la main, il lui coupa la gorge. Après sa victoire, qui ne lui couta qu'une legere blessure à la cuisse, il prit quelques poils du Lyon, & les attacha comme un trophée à son Turban. Jannequin confesse que les Negres de ce Pays l'emportent tellement sur les Européens, pour la force & le courage, qu'un de ces Barbares renversoit aisément d'une seule main le plus ro-

Combat d'un Prince Negre contre un Lion.

Force des Negres.

(53) Ce lieu est sur la Rive du Nord, à 70 lieues du Fort Louis. Voyez la Carte du Sénegal.

(54) Jannequin entend les Negres voisins du Sénegal. Voyez ci-dessus l'introduction de ce Voyage.

(55) On ne sçait ce que l'Auteur entend ici par Barbariens. On verra d'ailleurs qu'il se trompe sur tous ces titres.

(56) On sçait que Khadi, ou al Khadi, signifie Juge chez les Mahométans. Les François, au lieu de Marbuts disent Marabouts.

JANNEQUIN. 1687. Crédulité de l'Auteur.

buſte des François ; de ſorte que s'il étoit queſtion d'en venir aux coups, dans un combat d'homme à homme, il ne doute pas que l'avantage ne demeurât toujours aux Négres. Il parle ailleurs de leur commerce avec le diable, dans des termes qui ne ſont pas un honneur extrême à ſes lumieres ; ſur-tout lorſqu'il déclare que les jeunes Negres ne peuvent (57) apprendre à lire & écrire l'Arabe, ſans le ſecours de l'eſprit malin ; & qu'il paroit perſuadé que leurs Marbuts ou Marabouts reçoivent de lui, dans un commerce particulier, des informations ſur les choſes (58) dérobées. Cependant ſi l'on paſſe à l'Auteur cette groſſiere crédulité, qui paroît venir d'un défaut d'éducation, il paroit que ſes obſervations ſur les Negres ſont exactes & fidelles. Mais on les remet, ſuivant la méthode qu'on s'eſt propoſée dans cet Ouvrage, à la deſcription du Pays même, qui ne ſera pas éloignée de cet article, & l'on ſe borne ici à ſuivre l'Auteur dans l'hiſtoire de ſon voyage.

Œuf d'Autruche qui produit ſans être couvé.

Il raconte qu'un Negre lui ayant fait préſent de deux œufs d'Autruche, pour les porter en France, il les enveloppa fort ſoigneuſement dans de l'étouppe, & les mit dans ſa caſſette. Quelque tems après, le hazard lui ayant fait jetter les yeux ſur ce dépôt, il fut ſurpris de voir remuer l'étouppe, & d'appercevoir qu'un de ſes œufs étoit caſſé. Il cherchoit avec ſurpriſe la cauſe de cet événement, lorſqu'il apperçut une jeune Autruche, qui s'efforçoit de rompre la membrane intérieure qui étoit encore entiere. Il lui ouvrit auſſi-tôt le paſſage, & la trouvant toute formée, il la nourrit pendant huit jours avec de l'herbe. Il ne doute pas, dit-il, que la même choſe ne fût arrivée au ſecond œuf, s'il n'eût pris ſoin de le vuider, pour en porter l'écaille en France. Mais il laiſſe droit de conclure, que les œufs d'Autruche n'ont pas beſoin d'être couvés pour la formation des pouſſins, & pour les faire éclore (59).

Effets du tonnerre & de la pluie au Senegal.

Dans le Chapitre où l'Auteur parle des ſaiſons, il ſe plaint beaucoup de l'incommodité d'un climat, où le tonnerre & la pluie produiſent non-ſeulement de grandes inondations de rivieres, mais encore des vers ſur les Hommes & ſur les animaux. C'eſt particuliérement aux mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, quelquefois même juſqu'au commencement de Novembre. Auſſi les Negres bâtiſſent-ils leurs maiſons dans des lieux élevés. Les François, qui avoient négligé cette précaution, eurent le déſagrement de voir leur premier étage rempli d'eau pendant toute la durée de cette ſaiſon, & de ne pouvoir ſortir ſans avoir l'eau juſqu'aux épaules. Ce contretems leur fit hâter les préparatifs de leur départ. Ils envoyerent à bord une partie des marchandiſes qu'ils s'étoient procurées par leurs échanges. Les cuirs & les peaux n'étant pas tannées, demandoient beaucoup de ſoin pour les garantir de l'humidité de la mer. On les fit d'abord tremper pendant douze ou quinze heures dans de l'eau ſalée. Enſuite les étendant au Soleil, on les fit ſecher à demi. Après quoi les ayant doublées, on acheva de les faire ſecher entiérement dans cette ſituation, pour les mettre dans l'endroit le plus ſec du Vaiſſeau. Jannequin prend occaſion de tous ces embarras, pour condamner les Européens, qui ſe laiſſent conduire, par le deſir du gain, dans des contrées où il prétend que les Negres ſeuls peuvent reſiſter à la chaleur & à l'intemperie du climat.

(57) Pag. 118.
(58) Pag. 120.
(59) Ce que Jannequin trouvoit ſurprenant ne l'eſt pas aujourd'hui pour nous. Toutes ſortes d'œufs réuſſiſſent avec le ſecours d'une chaleur conſtante & moderée.

Les incommodités de la saison, qui ne faisoient qu'augmenter, ayant fait prendre aux François la résolution de quitter un Pays si mal sain, l'Auteur se croit obligé d'apprendre à ses Lecteurs que les Royaumes dont il a parlé sont arrosés par le Niger; qu'après avoir traversé le Royaume de Tombuto, ce fleuve se divise en trois branches: que la premiere passe en Barbarie, sous le Tropique du Cancer; que la seconde arrose les quatre Royaumes qu'il a nommés, & se jette dans la mer entre la Barbarie & le Senegal; & que la troisiéme, dont le cours est plus long que celui des deux autres, se décharge près de la Côte de Guinée. Il ne donne pas plus d'étendue à sa description, sous prétexte que les Géographes ont assez parlé de ces rivieres; de sorte que n'ayant parlé qu'après eux, ce qu'il dit ne peut servir à prouver que le Senegal soit une branche du Niger. Il sembloit néanmoins, par le titre de son Livre, qu'on en pouvoit esperer d'autres éclaircissemens.

JANNEQUIN. 1637.

Départ du Vaisseau de Jannequin.

Ses remarques Géographiques.

Lambert mit à la voile pour les Isles du Cap-Verd. Il y prit des rafraîchissemens, sans lesquels il auroit perdu douze ou quinze Matelots, affligés de différentes maladies. Les uns étoient attaqués dans les nerfs, & ressentoient des accès de foiblesse qui ressembloient beaucoup au mal caduc. D'autres étoient tourmentés du scorbut, & n'auroient pas conservé une de leurs dents, s'ils n'avoient trouvé un remede souverain dans la graisse des Tortues. Cependant on fut huit jours entiers à tourner entre les Isles de Saint Nicolas & de Saint Vincent, qui sont à sept lieues l'une de l'autre, avant que de pouvoir entrer dans la Baye de Saint Vincent, où l'on trouva les restes d'un Equipage François, dont le Vaisseau avoit péri quelque tems auparavant par l'ignorance du Pilote. Il s'étoit noyé trois Matelots. Ceux qui étoient échappés au naufrage, & qui avoient regardé comme un bonheur de pouvoir gagner une Isle inhabitée, y avoient trouvé des Tortues. Avec le secours d'une pierre & d'un briquet, qu'un d'entre eux avoit sauvé dans sa poche, ils avoient eu l'art de les préparer. Ils avoient vêcu de cette maniere, jusqu'à ce qu'ils avoient découvert un Vaisseau Anglois qui faisoit voile aux Isles de Peru, & qui avoit envoyé sa Chaloupe au rivage. Le Capitaine, quoique exposé à les secourir, n'avoit pû recevoir que la moitié de leur nombre, parce que ses provisions n'étoient pas suffisantes. Ils avoient tiré au sort, & les plus heureux étoient passés sur le bord Anglois, tandis que les autres avoient continué de vivre dans la même misére jusqu'à l'arrivée de Lambert.

Maladie de l'Equipage, & leur remede.

Naufrage d'un Vaisseau François.

L'état déplorable où il les trouva réduits le toucha d'une vive compassion. Tous les gens de l'Equipage étant entrés dans les mêmes sentimens, chacun s'empressa de leur donner des vestes, des bas & des hautes-chausses, pour couvrir du moins leur nudité. Outre les peines qu'ils avoient essuyées dans une situation si misérable, on consideroit qu'ils avoient perdu tout le fruit de leur voyage. Cependant il falloit que la pitié de Lambert & de ses gens fût extrême, pour leur faire oublier qu'ils commençoient eux-mêmes à manquer de vivres, & que depuis quatre jours, l'Œconome du Vaisseau avoit diminué la mesure ordinaire du biscuit. Avec ce retranchement même, il ne leur en restoit que pour deux mois, qui étoient le plus court espace dans lequel ils pussent esperer d'arriver en France. Aussi se ressentirent-ils de l'excès de leur charité vers la fin du voyage.

Secours que les Matelots reçoivent du Vaisseau de Jannequin.

Les Tortues qu'ils trouverent en abondance à Saint Vincent, servirent

JANNEQUIN. 1637.

non seulement à rétablir les Malades, mais à prolonger leurs provisions, par le soin qu'ils eurent d'en saler quelques barrils. Ils carenerent aussi leur Vaisseau, & la provision d'eau fut renouvellée.

Triste état où le sien se trouve réduit.

Les vents furent si peu favorables à leur retour, qu'ils furent arrêtés beaucoup plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendu. Trois semaines avant qu'ils arrivassent à la vûe des Côtes de France, leurs provisions se trouverent tellement diminuées, qu'ils furent réduits à trois onces de biscuit par jour; encore étoit-il si moisi, qu'ils étoient obligés de le tremper dans la graisse de leurs Tortues pour le pouvoir avaller. La faim, qui devint le mal commun, réduisit les plus robustes à la figure d'autant de squellettes. Jannequin proteste qu'en se mettant au lit, il se trouvoit si maigre, qu'il n'étoit pas reconnoissable à ses propres yeux. Il ajoûte qu'en abordant à Camaret en Bretagne, les Soldats & les Matelots se hâterent de vendre leurs habits, leur linge & tout ce qu'ils ne portoient pas actuellement sur eux, pour acheter des vivres; & qu'ils se remplirent si avidement l'estomac qu'en retournant à bord, ils étoient incapables de se remuer pour le service du Vaisseau. Ils passerent huit jours dans cette Baye, autant pour se remettre de leurs souffrances que pour attendre quelques Vaisseaux du Canada & des Isles de Peru, qui y avoient aussi relâché par la crainte des Armateurs de Dunkerque, dont cette Côte étoit infestée. Les Capitaines de tous ces Bâtimens convinrent de mettre ensemble à la voile, & choisirent Lambert pour les commander jusqu'à Dieppe, où ils arriverent heureusement dans l'espace de quarante-huit heures. Cependant ils faillirent de manquer ce Port, par l'inadvertance de leurs Pilotes, qui ne se croyoient encore qu'à la hauteur du Havre-de-Grace; lorsqu'à la pointe du jour ils reconnurent qu'ils étoient proche de Saint Valery. Ils entrerent au Port de Dieppe avec la marée suivante.

Jannequin relâche à Camaret en Bretagne.

Il arrive à Dieppe.

Jannequin a joint trois Figures à sa Relation. 1°. Celle du Poisson que les François nomment *Pantouflier*, & les Anglois *Hammerfish*, page 45. 2°. Une Ville des Negres, fort mal dessinée, page 75. 3°. Un Negre, vêtu à la mode du Pays, page 94.

## CHAPITRE III.

### *Voïages du Sr André Brue au long des Côtes occidentales d'Afrique.*

BRUE. 1697.

C'EST au Pere Labat qu'on doit la publication de ces voyages dans sa *nouvelle Relation* de l'Afrique Occidentale; ou plutôt son Ouvrage est composé presqu'uniquement sur les Mémoires qui lui avoient été fournis par le Sieur Brue. Quand on considere avec quelle prudence ce Directeur general du Commerce François au Senegal, ménagea les affaires de la Compagnie, & quelle considération il s'attira des Rois Negres dans tous ses voyages, on prend nécessairement une haute idée de son esprit & de son habileté. Un si long séjour en Afrique, avec une réputation si juste, ne put manquer de lui fournir les meilleures occasions pour s'instruire des mœurs & des usages du Pays, & doit donner, par conséquent, autant d'autenticité que d'agrément à ses Relations.

Observations preliminaires.

Merite de M. Brue.

Il fut nommé pour succeder en 1697 au sieur Jean Bourguignon, premier

Directeur de la quatriéme Compagnie Françoiſe du Senegal. Les affaires de la Compagnie, qui étoient en fort mauvais état, changerent avantageuſement ſous ſa direction, & ſeroient devenues encore plus floriſſantes, s'il eût reçu les ſecours néceſſaires à ſes entrepriſes. Il fit deux voyages ſur la riviere du Senegal, l'un en 1697, l'autre en 1698, qui rétablirent le crédit de la Compagnie chez tous les Princes voiſins. En 1700, il fit par terre le voyage de la Gambra à Cachao, & de-là celui de l'Iſle de Biſſao, ou (a) des Biſſages pour les intérêts du même commerce. Mais les affaires ayant commencé à décliner par divers contretems, il fut rappellé en France dans le cours de l'année 1702 pour y communiquer ſes vûes ſur le moyen de les rétablir. La cinquiéme Compagnie du Senegal le pria de reprendre la Direction générale en 1714, après avoir perdu le ſieur Muſtelier, qui étoit mort en 1711 à Tuabo. M. Brue paſſoit pour le ſeul homme de France qui pût rendre de l'éclat au commerce des François en Afrique. Mais ſes propres affaires ne lui permettant pas d'accepter cette Commiſſion, il propoſa, pour remplir ſa place, M. de Richebourg, alors Gouverneur de Gorée, que la Compagnie reçut à ſa recommandation.

BRUE. 1697. Ses différens emplois au ſervice de la Compagnie Françoiſe.

Ce nouveau Directeur eut le malheur de ſe noyer le 2 de Mai 1713, en traverſant la riviere du Senegal. Alors M. Brue fut ſi vivement ſollicité par la Compagnie de reprendre ſon ancien poſte, qu'il ne pût refuſer d'y conſentir. Il partit de Nantes le 15 de Mars 1714; & le 20 d'Avril, il arriva heureuſement au Fort Saint Louis. Le ſuccès de ſa conduite répondit aux eſpérances de la Compagnie. En 1715, il fit le voyage du Senegal au Deſert, pour le commerce des gommes. La même année il en fit un autre pour découvrir le Lac de Kayor. Enſuite la Compagnie des Indes ayant acheté avec l'approbation du Roi, les droits de la cinquiéme Compagnie du Senegal, les Directeurs de ce nouvel Etabliſſement, qui connoiſſoient le mérite de M. Brue, l'engagerent par des offres fort avantageuſes à conſerver la Direction générale, juſqu'au mois de Juin 1720, que ſes affaires l'obligerent de retourner en France, après avoir réſidé, en deux fois différentes, onze années entieres en Afrique.

Aux Mémoires de M. Brue, le Pere Labat a joint ce qu'il a pû trouver de conforme à ſes vûes dans les autres Auteurs. Mais n'ayant pas toujours pris ſoin de citer ſes autorités, il nous laiſſe ſouvent embarraſſés à diſtinguer les informations qu'il avoit reçues de M. Brue, de ſes propres reflexions. Ainſi l'on ignore, aſſez ordinairement, à qui l'on a l'obligation de ce qu'il rapporte, ou dans quelle quantité ces additions ſont partie de ſon Ouvrage. A la verité lorſqu'il parle des Végetaux, des Oiſeaux, & des autres Animaux, il cite ſouvent les Anciens & quelquefois les Modernes. Mais il en faut donc conclure que tout n'appartient pas à M. Brue; & dans les endroits mêmes où l'on pourroit croire que c'eſt d'après lui qu'il écrit, parce qu'il ne prend ſoin de citer perſonne, nous avons fait remarquer dans nos Notes qu'il emprunte quelquefois, mot-à-mot, des paſſages entiers de pluſieurs Ecrivains modernes. En un mot, on ne peut s'aſſurer qu'il ait donné aucune partie des Mémoires de M. Brue ſans mêlange, à la reſerve des Journaux, des Négociations, & des Deſcriptions. Cependant, quoiqu'il ait publié ſon Ouvrage pendant la

L'Editeur de ſes Mémoires y a ſouvent mêlé d'autres renſeignemens.

Embarras qu'il faut démêler ce mêlange.

(a) Labat écrit *Biſſaux*, *Cachaux*, en affectant toujours les terminaiſons Françoiſes. On ſera ſouvent obligé de relever ſes fautes.

BRUE. 1697.

vie de cet illuſtre Voyageur, il n'a pas fait difficulté de le donner pour garant de la vérité de ſes Relations.

Autre confuſion qu'on ſe propoſe ici d'éviter.

On peut lui reprocher encore d'avoir mêlé confuſément dans ſa narration les Journaux & les matieres, pour en rendre apparemment la lecture plus agréable par la variété des ſujets. Mais faiſant profeſſion dans ce Recueil de regarder l'utilité comme notre premiere régle, nous ne balançons pas à ſuivre ici la méthode dont nous nous ſommes fait une loi, en reduiſant notre narration à l'ordre du tems. Ainſi nous commencerons l'article de M. Brue par ſon voyage de Rufiſco au Fort Louis, que l'Editeur place le dernier; & nous en placerons même un autre, dans l'intervalle, parce qu'on en peut tirer, pour la Géographie du même Pays, des éclairciſſemens qui ne doivent pas être rejettés plus loin.

## §. I.

## *Differends entre Brue, & le Damel, Roi de Kayor.*

Affection du Damel pour Brue.

IL n'y avoit pas long-temps que Brue étoit arrivé au Fort Louis, en 1697, avec la qualité de Directeur & de Gouverneur Général pour la Compagnie, lorſqu'à l'occaſion de cent cinquante Eſclaves, qu'il acheta dans l'eſpace de trois ſemaines à Rufiſco, il fit connoiſſance avec *Latirfal Saukabé*, Roi de (62) Kayor, qui porte le titre de (61) *Damel*. Les préſens du Général François, joint aux marques de reſpect avec leſquelles il traita ce Prince, le mirent ſi bien dans ſon eſprit, qu'il ne ſe faiſoit point une partie de plaiſir à laquelle il ne fut invité. Le Damel fit danſer ſes femmes en ſa préſence, & ne pouvoit être un inſtant ſans le voir. Cette familiarité devint ſuſpecte au Général. Elle pouvoit couvrir quelque trahiſon; ou du moins ce pouvoit être un artifice, pour amener inſenſiblement quelque demande extravagante, qui pouvoit devenir l'occaſion d'une querelle. L'événement juſtifia ſes ſoupçons. Le Damel lui demanda un jour, avec beaucoup d'inſtances, une certaine quantité de marchandiſes qui ne pouvoit être accordée ſans nuire au Commerce François; & le Général embarraſſé eut beſoin de toute ſon adreſſe pour ſe défendre.

Naiſſance de leurs differends.

Avec quelques civilités qu'il eût adouci ſon refus, il en reſta beaucoup de mécontentement au Roi Négre. Ce commencement de méſintelligence fut augmenté par la malignité ou l'imprudence du Gouverneur de Gorée, qui dit un jour à quelqu'un des Officiers du Damel, que le Général n'avoit pas fait voir ſes plus belles marchandiſes à ſon Maître, & qu'au lieu de lui préſenter des pieces de drap d'onze aunes, il ne lui en avoit donné que de cinq aunes & demie. C'étoit aſſez pour faire éclater le reſſentiment de ce Prince. Il reprocha vivement au Général de l'avoir trompé, & le menaça de ſa vengeance. Il ajoûta, en grinçant les dents, que les François devoient conſiderer de qui dépendoient leurs Comptoirs au Senegal & à Gorée; qu'il pouvoit les en chaſſer, ou les y faire mourir de faim, en défendant à ſes Sujets de leur fournir des vivres; que ſi ſes Prédéceſſeurs avoient eu la foibleſſe de faire des Traités déſavantageux avec les François, & de leur ceder une partie de leurs Côtes, rien ne l'obligeoit à ſe couvrir de la même honte; qu'il étoit le Mai-

Ils ont enſemble une explication fort vive.

(62) Villault écrit Kayllor.

(61) On ne nous apprend pas ce que ce titre ſignifie.

tre dans ſes Etats ; & qu'ayant le droit de commercer avec toutes les Nations du Monde, il ne manqueroit pas de forces pour réprimer ceux qui entreprendroient de s'y oppoſer. BRUE. 1697.

Brue lui repréſenta que s'il étoit réſolu de violer la foi d'un Traité qui avoit été jurée ſi ſolemnellement, il pourroit bientôt s'en repentir, parce que la Compagnie étoit aſſez puiſſante pour le forcer d'executer ſes promeſſes ; que le Roi de France ſe reſſentiroit de l'outrage qu'il verroit faire à ſes Sujets, & non-ſeulement ravageroit ſes Côtes, mais les aſſujettiroit par des Forts, dont toutes les Puiſſances d'Afrique ne pourroient ſecouer le joug ; qu'à l'égard du Commerce, la Compagnie auroit toujours ſoin de lui fournir les marchandiſes convenables, & ſeroit toujours prête à les échanger pour les ſiennes. Enſuite, pour moderer ſon reſſentiment, il lui fit préſent de quelques pieces de drap d'onze aunes. La bonne intelligence parut rétablie par cette explication. Lorſque Brue quitta Rufiſco, le Damel le fit conduire juſqu'au rivage par ſes principaux Officiers, au bruit des tambours & des trompettes. Leur racommodement.

Quelque tems après, l'Alkade (62) de Rufiſco fut envoyé au Géneral pour lui apprendre que le Damel avoit réſolu de déclarer la guerre au *Burbaghiolof* (63), c'eſt-à-dire, au Roi des Jalofs, & pour lui demander de ſa part un ſecours de douze *Laptots* (64), qui entendiſſent l'uſage des armes à feu. Brue, qui connoiſſoit les caprices de ce Prince, & qui ne vouloit lui donner aucun ſujet de plainte, fit aſſembler tous les Laptots qui étoient au ſervice de la Compagnie, & laiſſa au Député la liberté de choiſir. Mais comme la plûpart n'étoient pas Sujets du Damel, & n'avoient aucune obligation de le ſervir, ils refuſerent d'accompagner l'Alkade ; de ſorte que ce que le Géneral put faire de mieux, fut de lui donner deux de ſes Interprétes, qu'il pourvut d'armes & de munitions. La guerre fut courte. Neuf jours après, le Damel renvoya ces deux hommes au Géneral, avec beaucoup de remercimens & de civilités. Guerre du Damel, & ſecours qu'il demande aux François.

Il s'étoit mis en campagne avec deux mille chevaux, & le même nombre de gens de pied, entre leſquels il en avoit deux cens qui portoient des armes à feu. Le reſte n'étoit armé que de zagayes, de ſabres & de fleches. Son équipage conſiſtoit en ſoixante-deux Chameaux, dont l'un portoit deux pieces de campagne, un autre ſa charge de mouſquets, un troiſiéme de la poudre & des balles, un quatriéme les zagayes du Prince ; & le reſte, de l'eau & des proviſions. Il avoit fait trente lieues à la tête de cette armée ; mais la Princeſſe *Linghera*, ſa mere, lui ayant repreſenté qu'il s'expoſoit à périr avec toutes ſes Troupes, dans les déſerts arides qu'il falloit traverſer pour gagner les Etats du Burbaghiolof, & les Grands s'étant joints à cette Princeſſe pour lui faire changer de réſolution, il avoit pris le parti d'abandonner ſon entrepriſe. Circonſtances de la guerre du Damel.

D'un autre côté le Burbaghiolof, qui avoit aſſemblé ſes forces pour réſiſter à l'invaſion, n'apprit pas plutôt cette retraite, qu'il fit marcher un détache-

(62) Les Auteurs Anglois après avoir déci[illegible] comme on l'a vû dans l'article précedent, [illegible] faut mettre Alcadhis, ne laiſſent pas de [illegible] l'Auteur François. Mais je m'attache au plus grand nombre qui écrit *Alcade*.

(63) Labat écrit *Bourbaguiolof*, d'autres *Bourguiolof*.

(64) Ce ſont des Negres libres. D'autres François écrivent *Lapſots*. Les Anglois appellent ces mêmes Négres *Gromettes* & *Gumets*.

BRUE. 1697.

ment ſous la conduite de *Biram Ruba*, ſon Lieutenant Géneral, pour ravager les Etats du Damel. Ce Géneral Negre prit & brula ſix ou ſept Villages, enleva des Eſclaves, & fit un butin conſidérable ſans trouver la moindre oppoſition au ſuccès de ſes armes. Le Damel, informé de ſa diſgrace, ſe contenta de répondre que Biram Ruba, n'étant point Monarque, il dédaignoit de ſe meſurer avec un ſi vil ennemi. Cette excuſe donna fort mauvaiſe opinion de ſon courage. Ses Sujets auroient deſiré du moins qu'il eût fait marcher un de ſes Officiers à ſa place. Mais il avoit appréhendé, ſans doute, que celui qu'il auroit revêtu du Commandement de ſes forces, n'eût abuſé de ſa confiance pour uſuper la Couronne. Cette idée, jointe à celle qu'il avoit du mécontentement de ſes Peuples, lui inſpira tant de jalouſie & de ſoupçons, qu'il n'oſoit ſe fier à perſonne autour de lui, & qu'à l'exception des voyages qu'il faiſoit à Ruſiſco pour le Commerce, il ſe tint conſtamment renfermé à *Saram*, ſur les limites de *Kayor* & de *Joal*, avec un petit nombre d'Officiers & d'Eſclaves à qui il avoit donné ſa confiance.

Il eſt ſoupçonné de manquer de courage.

Tandis qu'il étoit dans cette retraite, Brue ayant re[illegible]ar les Vaiſſeaux de France un aſſortiment de marchandiſes, ſe hâta, ſuivant ſa promeſſe, de lui donner avis que s'il avoit un nombre ſuffiſant d'Eſclaves, les François du Comptoir étoient prêts à traiter avec lui. Les Princes Negres ont toujours une reſſource commode pour ſe procurer des ſupplémens d'Eſclaves; c'eſt de vendre leurs propres Sujets. Les prétextes ne leur manquent pas pour juſtifier leur violence & leurs rapines. Le Damel eut recours à cette méthode, parce que devant déja beaucoup à la Compagnie, il n'eſpéroit pas que le crédit fut continué. Il ſe ſaiſit de trois cens Negres, qui ne s'attendoient pas à cette injuſtice; & pour s'épargner les frais de leur entretien, il fit avertir auſſi-tôt les François qu'il avoit des Eſclaves à leur livrer, & que ſi le Géneral vouloit ſe rendre à Ruſiſco, il s'y trouveroit pour le recevoir.

Maniere dont il ſe procure des Eſclaves pour le commerce.

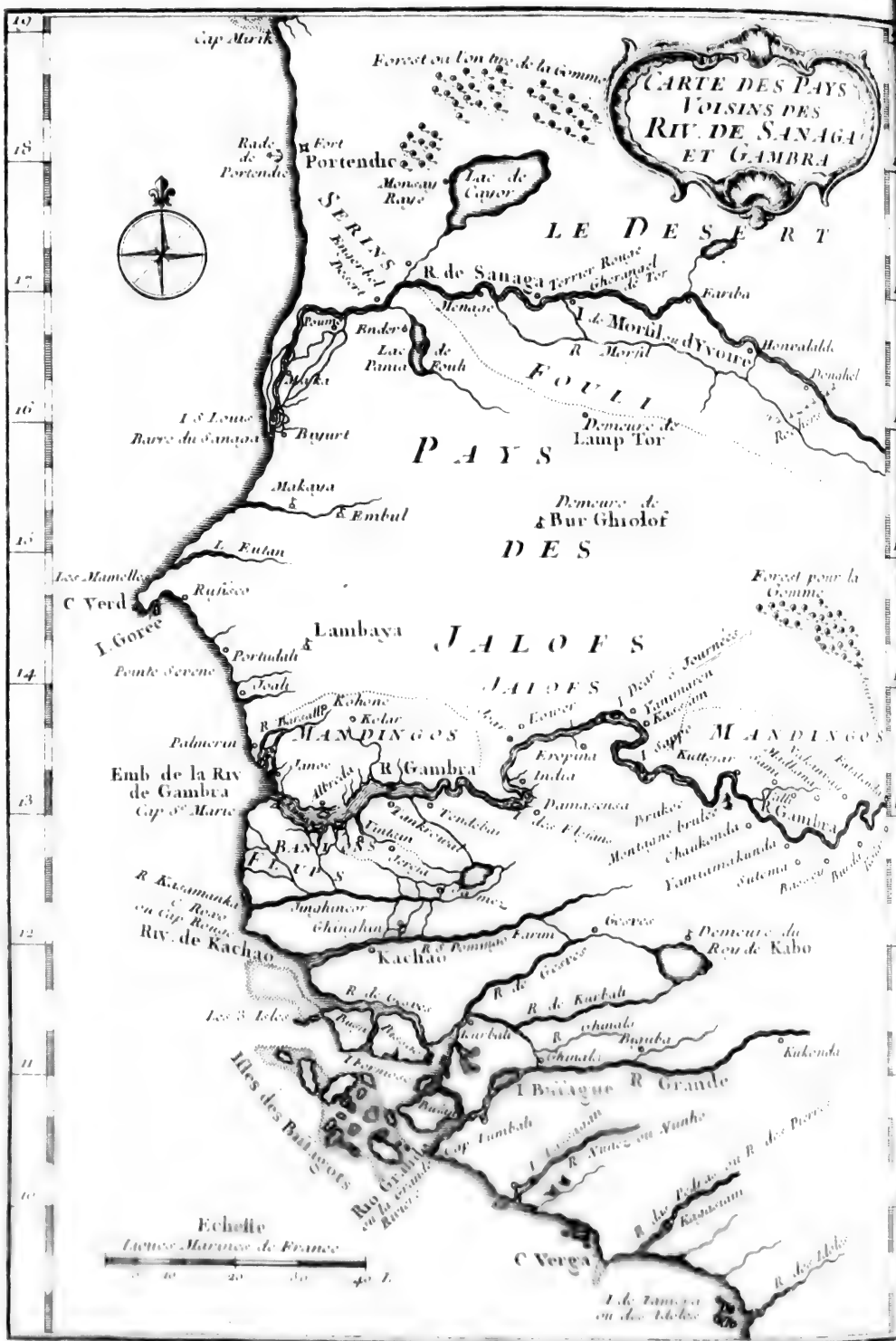
Brue s'y rendit & fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. Les droits & les préſens, qui accompagnoient toujours la premiere viſite, mirent le Prince en bonne humeur. Il avoit demandé un lit aſſez propre, avec une armure de la meilleure trempe, que le Géneral lui faiſoit apporter. Mais quoiqu'il trouvât le lit de ſon goût, il refuſa de l'acheter quand on en eut mis le prix à vingt Eſclaves. Il s'étoit flatté qu'on lui en feroit un préſent. La Compagnie n'étoit pas aſſez contente de ſes bons offices pour lui accorder cette gratification. Il ſe revêtit de l'armure, pour en faire l'eſſai; il la trouva trop peſante. D'ailleurs ſes (65) Marbuts lui avoient perſuadé que leurs Amulets, qu'il appellent *Gris-gris* (66), le garantiroient de toutes ſortes de bleſſures, à l'exception des balles, que les Negres appellent *pouſs*, & contre leſquelles leurs Prêtres confeſſoient que les enchantemens n'ont pas de vertu. Cependant le Damel regrettoit beaucoup de ne pouvoir obtenir plus de marchandiſes qu'il n'avoit d'Eſclaves à livrer. Brue lui propoſa d'accorder aux François la permiſſion d'en prendre eux-mêmes autant qu'il en falloit pour ſe payer. Mais il n'eut pas la hardieſſe d'y conſentir, dans la crainte d'exciter de nouveaux troubles. Ainſi, malgré ſon chagrin, il fut obligé de ſe paſſer pour

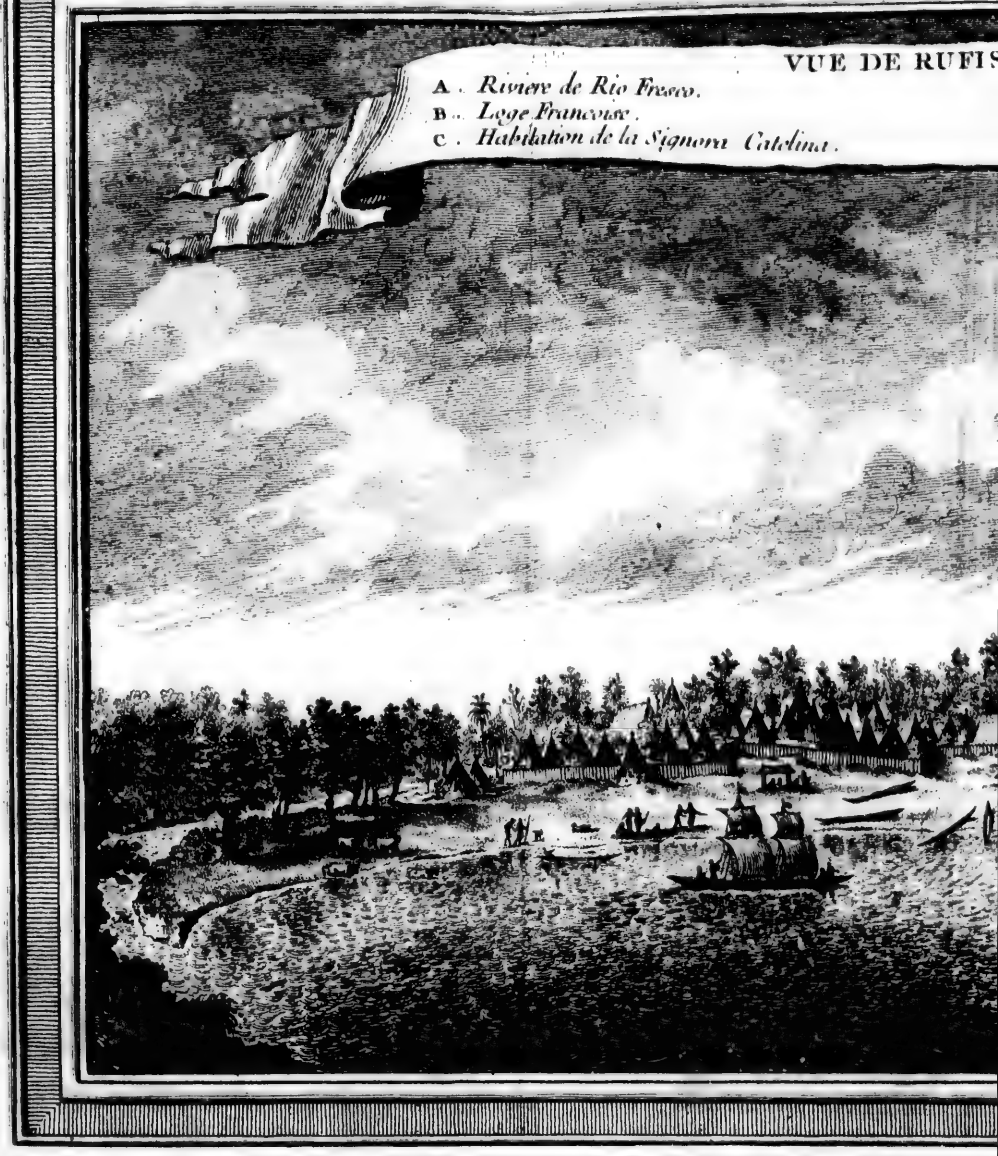
Marchandiſes que les François lui préſentent.

(65) Ecrivant d'après les Anglois, je conſerve *Marbuts* qu'ils donnent pour le vrai nom au lieu de *Marabouts*.

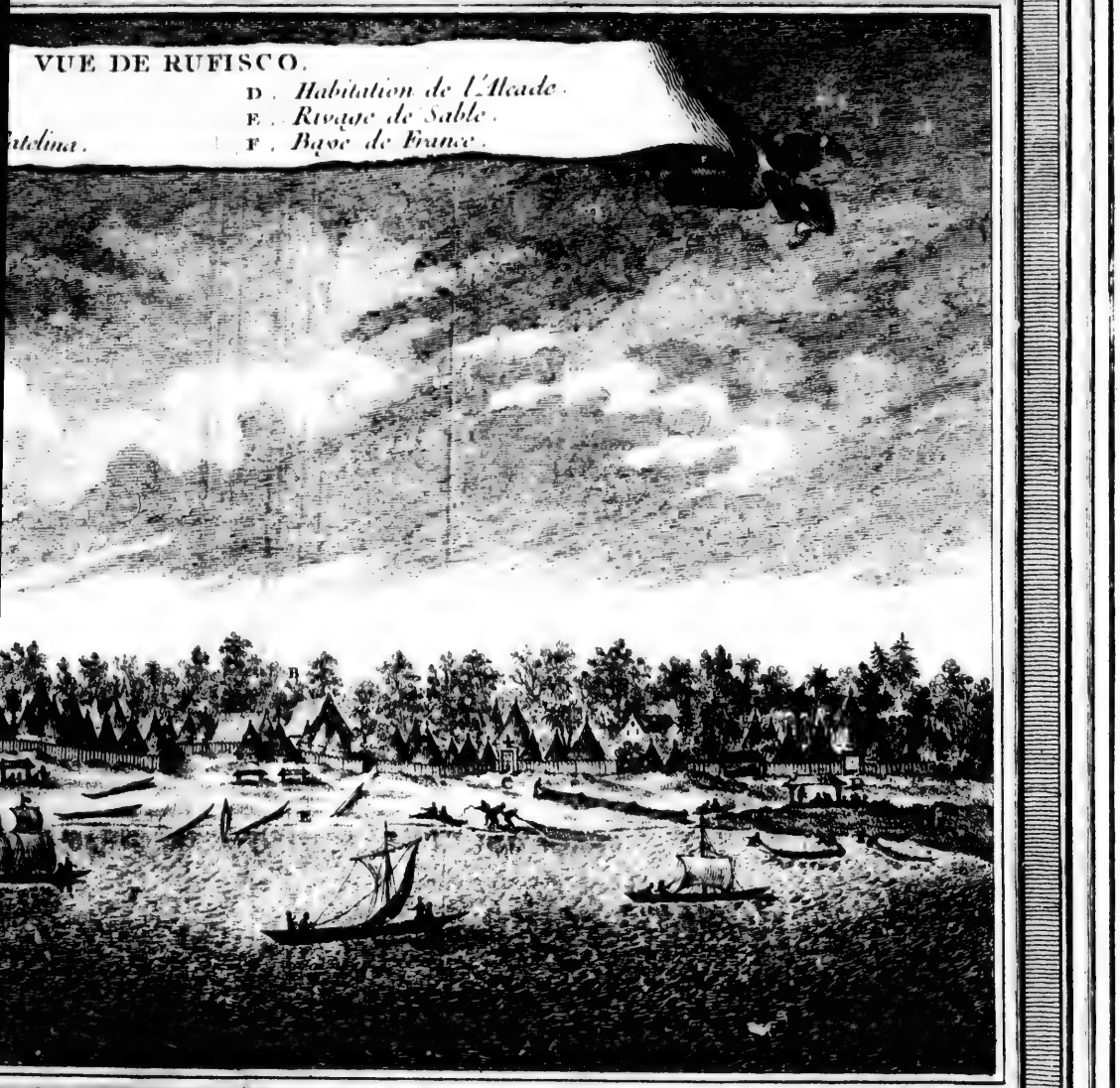
(66) Les Anglois les appellent *Gregories*, mais ils conviennent que c'eſt une corruption.

cette


CARTE DES PAYS VOISINS DES RIV.E DE SANAGA ET GAMBRA
Cap Mark
Rade de Portendic
Fort Portendic
Monceau Raye
Lac de Cayor
SERIVS
LE DESERT
R.de Sanaga
Terrier Rouge
Cherrand de Ter
Farba
I.de Morfil ou d'Yvoire
R. Morfil
Hemaladdé
Denakel
FOULI
Lac de Panna
Enah
Demeure de Lamp Tor
PAYS
I.S Louis
Barre du Sanaga
Buyurt
Makaya
Embul
Demeure de Bur Ghiolof
DES
I. Eutan
C Verd
Rufisco
I. Gorée
Lambaya
JALOFS
Portudal
Pointe Serene
Joal
Kohone
Kelar
R. Kercalle
MANDINGOS
Palmerin
Emb de la Riv de Gambra
Cap St Marie
Lance
Albreda
R Gambra
Barra
Tendebar
Tankamant
Tinkan
BAS FONDS
Jerega
R Kazamanka ou R. Rouge ou Cap Rouge
Riv. de Kachao
Jinshincor
Chinahan
Kachao
Demeure du Roy de Kabo
R. de Gorée
R. de Kurbali
Iles S. Iohn
Tamara
Kakenda
Iles des Baligors
I Bissague R Grande
Rio Grande ou la grande Riviere
Cap Tumbali
R. des Palmes ou R. des Pierres
Kassanam
Echelle
Lieues Marines de France
C Verga
I. de Tamara ou des Idoles
Forest pour la Gomme
Forest ou l'on tire de la Gomme
Tom II N.o 20

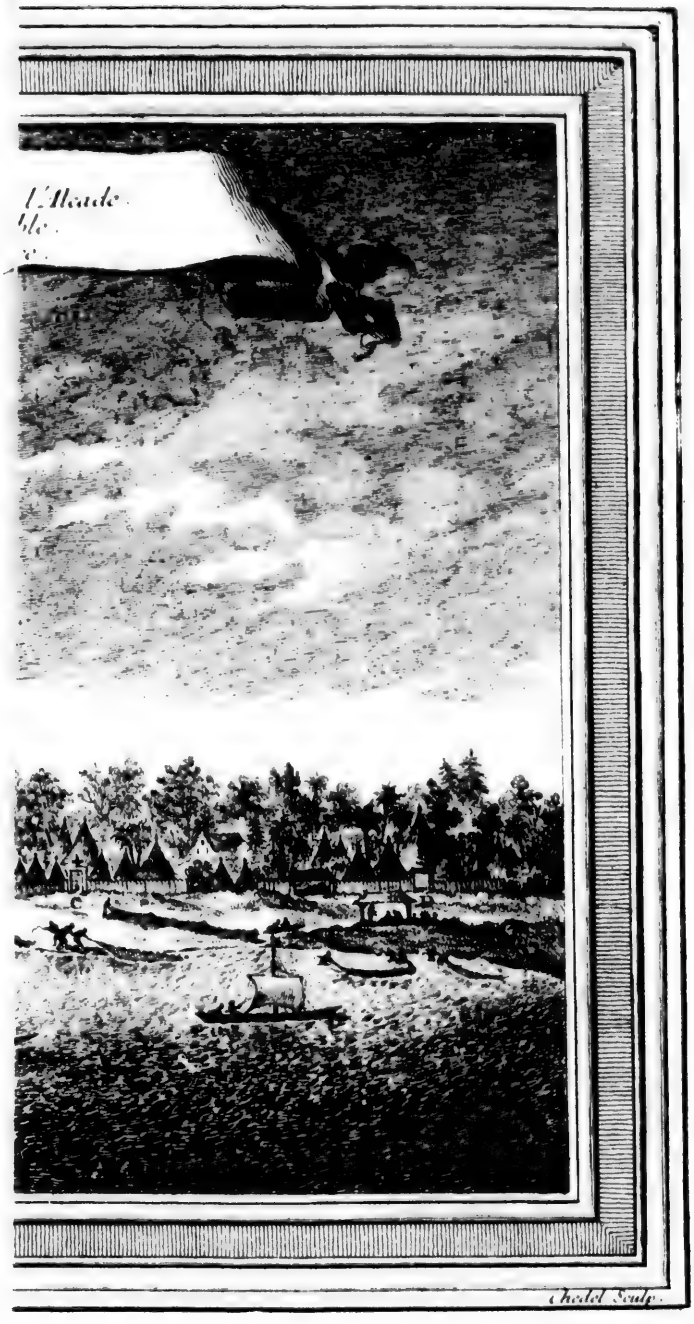



Cochin filius delineavit.




Chedel Sculp.

T. II. N.° V.




T. II. N.° V.

cette fois, de ce qu'on ne voulut pas lui donner à d'autres conditions. Mais il en marqua beaucoup de reſſentiment. Il dit au Géneral François qu'il ſe reprochoit de s'être relâché trop facilement ſur pluſieurs droits dont la perte diminuoit ſon revenu, particuliérement ſur celui d'une barre de fer pour chaque Eſclave tranſporté, & ſur quelques impôts qui regardoient les proviſions. A la vérité ce Prince avide s'étoit efforcé d'augmenter les droits; mais la Compagnie avoit toujours reclamé contre ſes prétentions, & demandé qu'ils demeuraſſent ſur l'ancien pied. Cependant il accompagna ſes plaintes de tant de menaces, que le Géneral, ſoûtenu alors par trois Vaiſſeaux de guerre, ne balança point à lui répondre que la Compagnie le forceroit d'executer ſes Traités, & que ſi lui ou ſes Alliés entreprenoient quelque innovation, ils devoient s'attendre à voir ravager leur Pays avec plus de rigueur qu'il ne l'avoit été par du Caſſe. Comme le Damel n'ignoroit pas que les effets pouvoient répondre aux menaces, il prit le parti de devorer ſon chagrin, en attendant l'occaſion de le faire éclater.

BRUE. 1697.

Autre querelle entre le Damel & Brue.

Feinte réconciliation.

## §. II.

## *Voyage, par terre, de Rufiſco au Fort Saint Louis.*

QUelque tems après cette conteſtation, Brue qui étoit à Gorée, ſe trouvant appellé au Senegal par des raiſons preſſantes, & ſe défiant de la mer dans une ſaiſon peu favorable; prit la réſolution de faire le voyage par terre. Il crut devoir donner avis de ſon deſſein au Damel, qui étoit alors à Rufiſco. Ce Prince lui promit toutes ſortes de ſecours & de commodités pour ſon entrepriſe, à condition qu'il voulût s'arrêter quelques jours avec lui. Le Géneral y conſentit; & dès le même jour, il ſe rendit à Rufiſco, qui eſt ſitué ſur la Côte, à trois lieues de l'Iſle de Gorée.

Brue obtient des ſecours du Damel pour voyager par terre.

Ses Mémoires ne contenant aucune deſcription de cette Ville, il eſt naturel ici d'y ſuppléer par les Relations de quelques autres Ecrivains. Barbot obſerve que ſon véritable nom, tel qu'elle l'a reçu des Portugais, eſt *Rio-freſco*, c'eſt-à-dire, *Riviere fraîche*, d'une petite riviere qui traverſant des bois fort épais, conſerve en tout tems beaucoup de fraîcheur. Les Hollandois lui ont donné le nom de *Vishers Dorp*, du grand nombre de Pêcheurs qui l'habitent. Mais les François s'étant tenus au nom Portugais, ſe ſont contentés de le corrompre, en faiſant de *Rio-freſco*, Rufiſco ou Rufiſque (67).

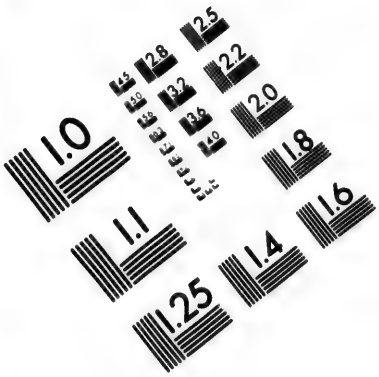
Deſcription de Rufiſco.

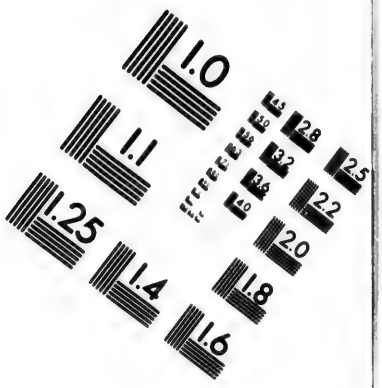
A l'Oueſt-Sud-Oueſt de la Ville, il y a un (68) Cap; & vis-à-vis du Cap, à quelque diſtance, un grand rocher, environné de baſſes fort dangereuſes, qui a reçu des Hollandois le nom de *Kampaen*, à l'honneur de *Claes Kampaen*, célebre Avanturier de leur Nation, qui s'en approcha le premier. Cependant le Canal entre ce rocher & le Continent, ne manque pas de profondeur, & les Vaiſſeaux ordinaires peuvent y paſſer ſans peril. Barbot aſſure que toutes ſortes de Vaiſſeaux peuvent mouiller dans la Rade de Rufiſco (69) ſur un excellent fond de ſable, entre ſix & ſept braſſes.

(67) Jobſon l'appelle Traviſco.

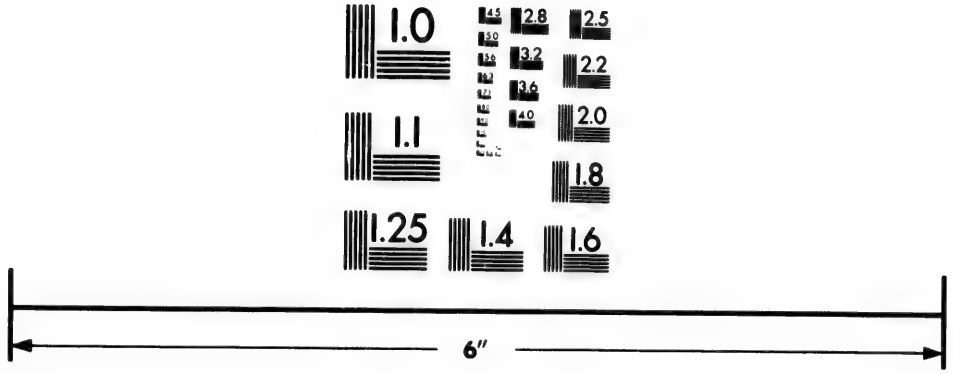
(68) C'eſt ici apparemment le Cap Bernard, près duquel eſt un Village, à deux lieues de Rufiſco. Voyage d'Iſſiny par Loyer en 1701, p. 54.

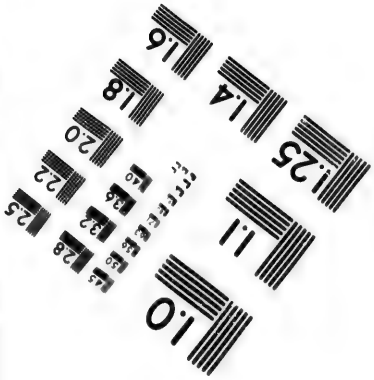
(69) Deſcription de la Guinée, p. 22.

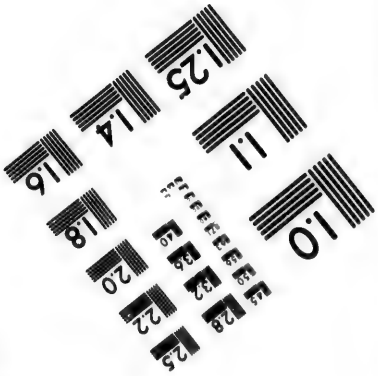



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

BRUE. 1607.

La Ville de Rufiſco eſt entiérement couverte par un grand bois de palmiers & d'autres arbres, au-delà duquel (70) on trouve des plaines à perte de vûe. Le bois, la plaine, & les petites Dunes ſabloneuſes qui ſont entre la mer & la Ville, forment une perſpective fort agréable pour les Bâtimens qui s'approchent du rivage, ſur-tout dans la baſſe marée (71).

Bois de Comore. Cette Ville.

Les Officiers du Damel y réſident.

Le Damel a pluſieurs Officiers (72) qui ſont leur réſidence à Rufiſco, ſous un Chef de la même Nation, que les Portugais nomment *Alcayde*. Ce Gouverneur eſt en même tems Juge de la Ville, avec un Lieutenant qui ſe nomme *Jerafo*. Ces deux Commandans ont l'adminiſtration de toutes les affaires, & la Commiſſion de recevoir tous les droits du Prince pour l'ancrage & les marchandiſes. Cependant on appelle de leur Tribunal à celui du *Koniar*, c'eſt-à-dire, du Viceroi & Capitaine Géneral de toutes les Troupes de Kayor (73).

Chaleur exceſſive du Pays.

La chaleur eſt inſupportable à Rufiſco pendant le jour, ſur-tout à midi, dans le cours même du mois de Décembre (74). Du côté de la mer, le calme eſt ordinairement ſi profond qu'on n'y reſſent pas le moindre ſouffle; & le bois arrête auſſi le mouvement de l'air du côté des terres. Auſſi les Hommes & les Animaux n'y peuvent-ils reſpirer; ſur-tout au long de la Côte dans la baſſe marée, car la reverberation du ſable y écorche le viſage & brûle juſqu'à la ſemelle des ſouliers. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'eſt la putréfaction d'une prodigieuſe quantité de petits Poiſſons pourris que les Negres y jettent & qui répandent une mortelle infection. On les y met exprès, pour les laiſſer tourner en pourriture, parce que les Negres ne les mangent que dans cet état. Ils prétendent que le ſable leur donne une ſorte d'odeur nitreuſe, qu'ils eſtiment beaucoup (75).

Comment les Négres aiment le poiſſon.

Baye de France.

La Baye, que les François ont nommée *Baye de France*, abonde en pluſieurs ſortes de grands & de petits Poiſſons. Quantité de Pêcheurs en fourniſſent la Ville, & rendent le même ſervice aux Villages voiſins dans leurs Canots. La Ville de Rufiſco eſt préciſement (76) au fond de la Baye. Il s'y fait un commerce conſidérable de cuirs, mais petits, parce qu'on n'y tue gueres que de jeunes bêtes. Le pays voiſin eſt rempli de beſtiaux & de volaille de différentes ſortes, ſur-tout de Pintades. Le vin de palmier n'y eſt pas en moindre abondance, & les Negres le changent volontiers pour de l'eau de vie, qu'ils appellent *ſangara*, & qu'ils aiment exceſſivement. On a communément un Veau gras & de bonne taille pour deux piéces de huit, en marchandiſes ou en argent, une Vache pour la moitié de ce prix, & quelquefois moins. Les troupeaux y

Abondance des troupeaux.

(70) Villault dit que la Ville eſt couverte à l'Eſt par un grand Bois, au-delà duquel s'étant avancé l'eſpace de quatre ou cinq cens pas, il découvrit des Plaines immenſes. Voyage de Guinée, p. 25.

(71) Barbot en donne la figure.

(72) Rufiſco eſt le Port de Commerce du Royaume de Kayor, comme Portodali eſt celui de Baol. Le Roi de Kayor, en 1666, ſe nommoit le *Damel Bram*. Villault, *ubi ſup.* p. 24.

(73) Barbot, *ubi ſup.*

(74) Villault en parle plus favorablement au mois de Novembre. Il dit que l'air y eſt auſſi bon & auſſi chaud qu'en aucun endroit de la Côte, quoique Rufiſco ſoit à quatorze dégrés de la Ligne. *Ubi ſup.* p. 25.

(75) Barbot, *ubi ſup.*

(76) Villault, qui mouilla dans cette Baye, dit que le fond en eſt ferme & graveleux, & qu'il n'a pas moins de ſix braſſes après la marée. Il ajoûte que la Ville a un petit Port à l'Oueſt, où une Fregate peut être en ſûreté. *Ubi ſup.* p. 20. & 25.

ſont ſi nombreux, que l'Auteur en ayant vû quelquefois venir d'eux-mêmes ſur le bord de la mer, dans la baſſe marée, & demeurer dans l'eau juſqu'au ventre pour ſe rafraîchir pendant des heures entieres, s'eſt efforcé inutilement de les compter. BRUE. 1697.

Chaque Vaiſſeau François donne aux Officiers du Damel une certaine quantité de marchandiſes dont on eſt convenu, pour le droit de prendre du bois & de l'eau. Les Negres qu'ils employent ordinairement à leur fournir ces proviſions, & qui les apportent ſur leur dos juſqu'aux Chaloupes, ſe croyent bien payés de leur travail par quelques bouteilles de *Sangara*, c'eſt-à-dire d'eau de vie.

En 1666, Rufiſco, ſuivant le témoignage de Villault, avoit environ deux cens maiſons, habitées par trois cens hommes, ſans y comprendre les femmes & les enfans. Il compare les édifices à ceux des Villages de Normandie. Mais *Loyer*, qui y étoit en 1701, aſſure que cette Ville (77) valoit beaucoup mieux que celle du Cap Bernard, & qu'elle contient entre deux & trois cens maiſons, bâties de roſeaux & de feuilles de palmiers. Il ajoûte qu'étant la Capitale du Royaume de Kayor, les édifices y ſont plus grands & plus commodes que dans tout autre lieu du même Pays. Les François y font leur réſidence lorſqu'ils viennent du Senegal ou du Fort Saint Louis (78). Nombre des maiſons & des Habitans.

Villault trouva fort ſurprenant que ſans ſçavoir lire ni écrire, tous les Habitans parlaſſent fort bien la Langue Portugaiſe. L'*Alcayde* ſçavoit également le François, l'Anglois & le Hollandois. Les Negres du canton ſont d'aſſez belle taille, & la plûpart n'ont pas le nez écraſé. Ce ſont les meilleurs Eſclaves de l'Afrique. Ils ſont nuds comme dans toutes les autres parties de la Côte; & lorſqu'ils montent dans leurs Canots ils ne font pas de difficulté de ſe défaire d'une petite piece d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Les femmes & les jeunes filles, dès l'âge de treize ou quatorze ans, ſont ſi laſcives, qu'elles invitent les Etrangers juſqu'au milieu des rues. Un Homme peut prendre autant de femmes qu'il ſe croit capable d'en nourrir. La jalouſie tourmente ſi peu les Negres de Rufiſco, qu'ils proſtituent leurs femmes pour une bagatelle, & qu'ils les offrent quelquefois gratis. Elles ont les cheveux liés ſur la tête, & couverts de quelques petites planches de bois qu'elles y attachent, comme un grand préſervatif contre l'ardeur du Soleil (79). Figure & caractere des Habitans

Quoique le Pays ſoit bien fourni de Bœufs, de Vaches, de Moutons, de Chevres, de Poules, de Pigeons, de Pintades, & d'un grand nombre d'Oiſeaux, la principale nourriture des Habitans eſt le poiſſon. Les autres productions, pour le Commerce, ſont les peaux, les gommes, l'ivoire, les plumes d'Autruche, l'indigo, & les étoffes de coton rayées de blanc & de bleu; de ſorte qu'il n'y auroit rien que d'avantageux à dire du Pays, s'il n'étoit pas ſi chaud; & même des Habitans, ſi les hommes n'étoient extrêmement menteurs, & les femmes trop libertines.

Brue fut reçu par l'Alkaide du Roi, & par une femme mulâtre, nommée *Signora Katti*, qui avoit part auſſi à l'adminiſtration. Il fut logé dans les maiſons du Roi, avec toute ſa ſuite, qui étoit compoſée de quatorze ou quinze Negres & d'autant de Laptots. L'Alkaide & la Signora Katti lui envoyerent Réception du Général François à Rufiſco.

(77) Loyer, *ubi ſup.* p. 54.
(78) *Ibid.*
(79) Villault, *ubi ſup.* p. 24. & 26.

BRUE. 1697.

quelques nattes pour meubles ; mais il fut fort surpris, en s'éveillant pendant la nuit, de les voir couchés tous deux dans sa chambre, & de trouver Signora à son côté. Il étoit tard, le lendemain, avant que les Chameaux qui étoient commandés pour lui & pour son bagage fussent prêts à se mettre en marche ; de sorte qu'il ne put arriver le même jour qu'à la Cour du *Kondi*, Général des Troupes du Royaume. Ce Seigneur Nègre vint au devant de lui à quelque distance, avec vingt-cinq ou trente Chevaux, & le conduisit à sa maison, qu'il lui abandonna, pour lui faire passer la nuit avec de commodité. Il avoit fait préparer un grand souper, qui consistoit en un Bœuf entier, du *Kuskus*, des Poules, des Canards, & quantité de lait.

Il est traité dans sa marche par le Kondi.

Le jour suivant, Brue fit dix lieues, dans un Pays sablonneux, qui ne laissoit pas neanmoins sans culture. Au milieu du chemin il trouva un grand Lac d'eau douce, formé par un petit ruisseau dont l'eau ne laissoit pas d'être fort douce, & sur le bord duquel il s'arrêta pour faire rafraîchir l'équipage. Ce Lac, suivant le témoignage des Habitans se décharge dans la Mer entre le Cap-Verd & le Cap-Manuel. Il est rempli de Poisson, qui est pris par une sorte de Faucon avec autant d'adresse que par les Negres. Pour un de ces animaux, dans le tems qu'il prenoit son vol, avec un Poisson entre ses serres, de la forme d'une Sardine, & du poids de trois ou quatre livres. Le Lac s'appelle *Sereres*, du nom de quelques Tribus de Negres qui habitent les lieux voisins.

Lac des Sereres. Poissons des Sereres.

Ces Sereres, qui se trouvent principalement répandus autour du Cap Verd, sont une Nation libre & independante, qui n'a jamais reconnu de Souverain. Ils forment, dans les lieux de leur retraite, plusieurs petites Republiques qui n'ont pas d'autres loix que celles de la nature. Ils nourrissent un grand nombre de Bestiaux. L'Auteur prétend que la plûpart n'ayant aucune idée d'un Estre suprême, croyent que l'ame perit avec le corps. Ils sont entiérement nuds. Ils n'ont aucune correspondance de Commerce avec les autres Negres. S'ils reçoivent une injure, ils ne l'oublient jamais. Leur haine se transmet à leur posterité, & tôt ou tard elle produit une rigoureuse vengeance. Leurs voisins les traitent de Sauvages & de Barbares. C'est outrager un Negre que de lui donner le nom de *Sereres*. Cette Nation d'ailleurs est simple, honnête, douce, généreuse, & très charitable pour les Etrangers. Elle ignore l'usage des liqueurs fortes. Un si bon caractere, sans aucunes lumieres de Religion, les rendroit peut être plus capables de celles du Christianisme que les Negres Mahometans, auxquels il est impossible de les faire goûter, lors même qu'ils sont transportés en Amerique. Ils enterrent leurs Morts hors de leurs Villages, dans des huttes rondes, aussi bien couvertes que leurs propres habitations. Après y avoir placé le corps dans une espéce de lit, ils bouchent l'entrée de la hute avec de la terre détrempée, dont ils continuent de faire un enduit autour des roseaux qui servent de murs, jusqu'à l'épaisseur d'un pied. L'édifice se termine en pointe, de sorte que ces lieux de sépulture, paroissent comme un second Village, & que les tombeaux des Morts sont en beaucoup plus grand nombre que les maisons des vivans. Comme les Sereres n'ont point assez d'industrie pour faire des inscriptions ou d'autres marques sur ces monumens, ils se contentent de mettre, au sommet,

Habitans des Sereres.

Caractere des Sereres.

Sepultures des Sereres.

(80) Il faut supposer que le terrain du Lac même avoit quelques parties nitreuses qui changeoient la nature de cette eau

*Habits des Negres du Cap Verd.* N.IX.

un arc & quelques fléches ſur ceux des hommes, & un mortier, avec le pilon, ſur ceux des femmes : le premier marque l'occupation des hommes, qui eſt preſqu'uniquement la chaſſe ; & l'autre celle des femmes, dont l'emploi continuel eſt de piler du riz ou du maïz.

BRUE. 1697.

Il n'y a pas de Negres qui cultivent leurs terres avec autant d'art que les Sereres. Si leurs voiſins les traitent de Sauvages, ils ſont bien mieux fondés à regarder les autres Negres comme des Inſenſés, qui aiment mieux vivre dans la miſére & ſouffrir la faim, que de s'accoutumer au travail pour aſſurer leur ſubſiſtance. Leur langage eſt différent de celui des Jalofs, & paroît même leur être tout-à-fait propre. Ils ont pour boiſſon le vin de *Latanier*. Leur Canton produit un animal fort remarquable, dont on verra la deſcription vers la fin de ce Livre, avec celle du Latanier. Ils l'appellent *Bomba* ; & les Portugais l'ont nommé *Capivard*, apparemment parce qu'ils l'avoient vû pour la premiere fois aux environs du Cap-Verd.

Leur induſtrie à cultiver la terre.

Les Sereres reçurent le Général François avec beaucoup d'humanité, & lui préſenterent du *Kuskus*, du Poiſſon, des Bananes, avec d'autres alimens du Pays. Il partit ſi tard de leur Village, que l'excès de la chaleur le força de s'arrêter après avoir fait trois lieues. N'en ayant pu faire que ſept dans le cours de la journée, il arriva le ſoir dans un Village des Jalofs, qui étoit la réſidence d'un des plus grands Marbuts du Pays. Ce ſaint Negre avoit compté de recevoir la viſite & des préſens du Général François ; mais il vit ſes eſpérances trompées. L'Alkaide de Rufiſco & la Signora (81) Katti, qui étoient du voyage, ne manquerent pas de le viſiter, accompagnés de quelques François, que la ſeule curioſité y conduiſit. Ils ſe mirent à genoux devant lui, & lui baiſerent les pieds ; après quoi, il prit la main de la Signora, l'ouvrit & cracha dedans. Enſuite la lui faiſant tourner deux ou trois fois autour de la tête, il lui frotta de ſa ſalive, le front, les yeux, le nez, la bouche & les oreilles, en prononçant pendant cette opération quelques prieres en Arabe. Il reçut leurs préſens, & leur promit un heureux voyage. La Signora fut raillée de ſa ſuperſtition, à ſon retour, & de s'être laiſſée oindre de la ſalive du vieux Marbut. L'Alkaide du Village, avec plus de politeſſe pour les Etrangers, vint au-devant du Général, & lui offrit un Bœuf, du Kuskus, quelques piéces de volaille, du lait, du vin de palmier, & un morceau de chair d'Elephant, en s'excuſant de n'en avoir pas apporté davantage, ſur ce que n'étant tué que depuis deux jours il n'étoit pas encore en état d'être mangé ; car les Negres ne trouvent la chair bonne que lorſque les vers commencent à s'y mettre. Brue répondit à cette civilité par divers préſens, ſur-tout d'eau-de-vie. Quelques François ayant dit à l'Alkaide qu'ils n'aimoient pas la chair ſi vieille, il envoya auſſi-tôt ſix de ſes gens, chargés d'un quartier d'Elephant, qui fut cuit à l'eau, & ſervi avec différentes ſauces. Il eſt certain que la chair de cet animal fait un aſſez bon aliment lorſqu'elle eſt bien préparée. Mais elle n'eſt pas ſi bonne rotie. La trompe paſſe pour l'endroit le plus délicat. Ce feſtin fut ſuivi d'une danſe, que des Negres nomment *Folgar*, & qui dura une partie de la nuit pour l'amuſement du Général. Lorſqu'il croyoit pouvoir prendre un peu de repos, ſon ſommeil fut encore troublé par les Enfans du Village, qui s'aſſem-

Accueil qu'ils font à Brue.

Cérémonies d'un Marbut.

La chair des Elephans aſſez bonne à manger.

(81) Barbot l'appelle *Catalina*.

BRUE. 1697.

blerent autour de la cabane du Marbut, pour répeter des verſets de l'Alcoran qu'ils avoient appris par cœur. Cet exercice ſe fait à ſi haute voix, que le bruit eſt capable de rendre le maître ſourd.

On partit du Village aſſez tard, le jour ſuivant. Comme la marche étoit fort lente, Brue ſe donnoit le plaiſir de la chaſſe en chemin. Au milieu des Bois, il découvrit les traces de quelques Eléphans, & bientôt il en apperçut 18 ou 20, les uns couchés comme un troupeau de Vaches, d'autres occupés à baiſſer des branches d'arbres, dont ils mangeoient les feuilles & les petits rameaux. La Caravane n'en étoit pas à la portée du piſtolet. Cependant comme il ne paroiſſoit pas qu'ils y fiſſent d'attention, les Gens du Général leur tirerent quelques coups de fuſil, auſquels ils ne parurent pas plus ſenſibles qu'à la piquure des mouches, apparemment parce que les balles ne les toucherent qu'aux côtes ou par derriere. Le même ſoir, on arriva ſur les terres de la Signora Katti, où quelques Eſclaves faiſoient le Commerce pour elle. Le Général y fut bien traité avec toute ſa ſuite. On lui apprit qu'un quart de lieue plus loin il trouveroit le Village de *Makaya*, une des reſidences du Damel, qui s'y étoit retiré pour y recevoir les François.

Brue rencontre un troupeau d'Eléphans.

Makaya, maiſon du Damel.

Ils y arriverent, le jour ſuivant, à huit heures du matin. Devant la porte du Palais, ils trouverent une garde de quarante ou cinquante Negres, avec un grand nombre de *Guriots*, ou de Muſiciens, qui ſe mirent à chanter les louanges du Général, auſſi-tôt qu'ils le virent à portée de les entendre. Le *Jagaraf* & le grand *Bukenet* (82) ſe préſenterent pour le recevoir, & l'introduiſirent à l'audience du Roi. Il ne fut pas aiſé à Brue, qui étoit d'une taille peu-ſante de paſſer par la premiere porte de ce Verſailles du Royaume de Kayor. Le guichet étoit ſi bas, qu'il fut obligé de ſe courber beaucoup. L'enclos contenoit quantité de Bâtimens, entre leſquels il y avoit un *Kalde* ou une ſalle d'audience, ouverte de tous côtés. Le Damel y étoit aſſis ſur une petite couche dont la Compagnie lui avoit fait préſent. Il ſe leva lorſque Brue fut entré; & lui préſentant la main, il l'embraſſa, avec beaucoup de remercîmens de s'être détourné ſi loin de la route pour le voir. Le Général lui fit ſon compliment, & lui offrit les préſens de la Compagnie, avec deux barils d'eau-de-vie. L'ordre fut donné pour le traiter aux dépens de la Cour, & pour renvoyer à Rufiſco les Chevaux & les Chameaux qu'il y avoit loués. Il fut conduit enſuite à l'audience des femmes du Roi. Ce Prince en avoit quatre de légitimes, ſuivant la loi de Mahomet; mais ſes concubines étoient au nombre de douze, malgré les remontrances des Marbuts. Un jour qu'ils lui reprochoient cette intempérance, il leur répondit que la loi étoit faite pour eux & pour le Peuple; mais que les Rois étoit au-deſſus.

Brue va ſalir bien à ſon aiſe.

Entrevue chez le Damel.

Les femmes du Damel ayant pris ſoin de fournir des proviſions au Général, il ſe crut obligé de leur faire quelques préſens. C'étoit le Roi qui ſe chargeoit lui-même de ces détails, lorſqu'il avoit la raiſon libre: mais ſa paſſion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un moment ſans en boire, il étoit ivre auſſi long-tems qu'il avoit de cette liqueur. Quatre jours ſe paſſerent avant que le Général pût le trouver en état de l'entendre, & ſes deux barils étoient à preſqu'épuiſés. On parla de Commerce dans cette audience; & les François

Son ivrognerie.

(82) Labat écrit Jagaraf & Bouquenet. On ne nous apprend pas la ſignification de tous ces titres. Les Anglois diſent: » Peut être Bane » kenet ſignifie-t'il grand Treſorier

acheterent quelques Eſclaves & quelques dents d'Eléphans. Mais comme il étoit entré quelques Flacons d'eau-de-vie dans le marché, le Damel en remit la concluſion au jour ſuivant. Il fit venir ſes femmes pour danſer devant Brue; & lorſqu'elles eurent fini, il le força lui-même de danſer avec lui. Enfin il continua de le traiter avec les plus grandes marques de diſtinction; mais il remit de jour en jour l'affaire du Commerce. Les Chameaux & les Chevaux furent auſſi différés. BRUE. 1697.

Il force le Général de danſer.

L'impatience ſaiſit Brue. Un jour au ſoir, après avoir ſouhaité une heureuſe nuit au Roi, il prit la réſolution de partir à pied, & de faire porter ſon bagage par ſes Eſclaves. En effet il ſe mit en marche à la pointe du jour. Mais à peine étoit-il ſorti de Makaya, qu'il vit venir après lui le Yagaraf, qui le preſſa de retourner. Cependant il réſiſta ſi conſtamment, que cet Officier ſe réduiſit à lui demander le tems de donner avis au Roi de ſon départ. Ce Prince réveillé, par une démarche ſi bruſque, l'envoya prier auſſi-tôt d'attendre quelques momens, avec promeſſe de lui envoyer des Chevaux & des Chameaux. Brue commençoit à trouver la route ſi mauvaiſe, qu'il prit le parti d'attendre. Bientôt il vit arriver les Gens du Roi au grand galop, avec toutes les commodités que ce Prince lui avoit fait eſpérer pour ſon voyage. Les bagages furent chargés & l'on partit ſous la conduite du Yagaraf, qui accompagna la Caravane une partie du chemin.

Brue part ſans l'en avertir.

On arriva le ſoir dans un Village, où les gens du Roi prirent un Bœuf au milieu du 1er troupeau qui ſe préſenta. Ils enleverent de même une Vache & un Veau. La chair en étoit excellente. Mais les maîtres de ces animaux firent leurs plaintes au Général, qui leur donna, pour les conſoler, un ou deux flacons d'eau-de-vie. Le jour ſuivant, après s'être mis en marche de grand matin, on s'arrêta vers midi pour faire repoſer l'Equipage. Le hazard fit trouver un grand troupeau de Vaches, dont le lait fut d'autant plus agréable qu'on n'avoit apporté de Makaya que de l'eau fort mauvaiſe. On arriva de bonne heure dans le Village d'un Parent du Roi, qui étant averti de l'approche du Général vint au-devant de lui avec un cortége de vingt Cavaliers fort bien montés. Il montoit lui-même un Barbe de haute taille, qui lui avoit couté vingt Eſclaves. L'accueil qu'il fit aux François répondit à cette galanterie. La journée ſuivante fut fort longue, mais au travers d'un beau Pays, dont la plus grande partie étoit cultivée. On y voit des plaines entieres couvertes de tabac. Le ſeul uſage que les Negres faſſent du tabac eſt pour fumer; car ils ne ſçavent ni le mâcher, ni le prendre en poudre.

Continuation de la route

On arriva le ſoir à Biurt (83), où le Chef de la Ville vint recevoir le Général, & le logea dans ſa maiſon. Quoique la fatigue du voyage lui rendit le repos fort néceſſaire, il ne put ſe refuſer aux empreſſemens de ſon Hôte, qui fit tuer un Bœuf pour le traiter. Le lendemain, on ſe rendit à l'Iſle de *Jean Bare*, d'où le Général renvoya les Gens & les Chevaux du Roi. Il trouva dans ce lieu une Barque & quelques Canots, qui le tranſporterent au Fort-Louis, après un voyage de douze jours, en y comprenant le ſéjour qu'il avoit fait à Makaya.

De la Barre du Sénégal à Gorée on ne compte que trente lieues, mais par Rufiſco & Biurt il n'y en a pas moins de quarante. D'ailleurs Brue fit des

Meſure du voyage de Brue.

(83) Labat varie entre Bieure & Bieurt. Barbot met conſtamment Biurt.

BRUE. 1697.

journées très-courtes, & le détour qu'il fit par Makaya rendit sa route encore plus longue. Cependant, il apprit par l'événement que c'étoit l'avoir beaucoup abregée ; car les Vaisseaux qui étoient partis de Gorée dans le même tems que lui, arriverent au Senegal quinze jours après. Il n'avoit pas perdu ses peines dans une marche si fatiguante. Outre un assez bon Traité pour le Commerce des Esclaves, qu'il n'auroit jamais obtenu du Damel sans le voir personnellement, il avoit fait plusieurs observations qui méritent de trouver place ici.

Quoique les Negres du Pays, Payens & Mahométans, ayent l'usage de la Poligamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux sœurs. Latirfal Saukabe se croyant dispensé de cette loi avoit deux sœurs entre ses femmes. Les Marburs & les Mahométans zelés en murmuroient, mais secretement, parce que ce Prince n'étoit pas traitable sur ce qui pouvoit blesser ses plaisirs. Il ne doutoit pas de l'existence d'un Paradis ; mais il déclara naturellement à Brue qu'il n'espéroit pas d'y être reçu, parce qu'il avoit été fort méchant, & qu'il ne le sentoit, disoit-il, aucune disposition à devenir meilleur. Effectivement, il s'étoit rendu coupable de mille actions cruelles. Il avoit dépouillé, banni, ou tué ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. Comme il possédoit deux Royaumes, il se croyoit plus grand que tous les Monarques de l'Europe ; & faisant quantité de questions à Brue sur le Roi de France, il demandoit comment il étoit vêtu, combien il avoit de femmes, quelles étoient ses forces de terre & de mer, le nombre de ses Gardes, de ses Palais, de ses revenus, & si les Seigneurs de sa Cour étoient aussi bien vêtus que les Seigneurs Negres. Brue avoit beaucoup de peine à lui persuader que le Roi son maître avoit douze mille Soldats pour la garde ordinaire de sa maison, qu'il pouvoit mettre en campagne une Armée de trois cens mille Hommes d'Infanterie & de cent mille Chevaux, entretenir en même tems cent mille Matelots, deux cens Vaisseaux de guerre & quarante Galeres, sans parler d'une quantité innombrable de petits Bâtimens ; & que son revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de deux cent millions de livres. Mais ce qui paroissoit le plus incroyable au Damel, c'étoit de s'entendre assurer qu'un si grand Roi n'avoit qu'une femme. Il demandoit comment il pouvoit faire lorsqu'elle étoit enceinte ou malade. Le Général répondit qu'il attendoit qu'elle se portât mieux. Bon, lui dit le Monarque Negre, il a trop d'esprit pour être capable de tant de patience.

Un jour, il fit présent au Général, d'une femme, qui paroissoit d'une condition supérieure à l'esclavage. En effet elle avoit été l'épouse d'un des principaux Officiers de la Cour. Son mari, la soupçonant de quelque infidélité, auroit pû se faire justice de ses propres mains ; mais comme elle étoit d'une famille distinguée, il avoit pris le parti de porter ses plaintes au Roi, qui l'ayant jugée coupable, l'avoit condamnée à l'esclavage, & l'avoit donnée à Brue. Les parens de cette malheureuse femme vinrent solliciter les François en sa faveur, & supplierent le Général d'accepter en échange une Esclave beaucoup plus jeune, dont il auroit par conséquent plus de profit à tirer. Il y consentit ; & l'autre fut conduite aussi-tôt par sa famille hors des Etats du Damel. Cette rigueur dans la punition rend les femmes des Grands assez chastes, ou du moins leur cause beaucoup d'embarras à cacher leurs intrigues. Comme le dirai-

droit de les vendre appartient au Roi après leur conviction, elles sont sûres de ne jamais trouver en lui qu'un Juge inexorable, qui accorde toujours une prompte justice aux maris dont il reçoit les plaintes.

BRUE. 1697.

Le Port de Rufisco ne recevant guéres que des Barques & des Chaloupes, le Damel, qui souhaitoit beaucoup de voir un Vaisseau, pria le Général d'en faire venir un près de cette Ville. Brue lui répondit qu'il étoit fâché de ne le pouvoir, parce qu'il n'y avoit point assez d'eau pour un Bâtiment tel qu'il le desiroit; mais qu'il en feroit venir un de dix piéces de canon, qui serviroit à lui donner quelqu'idée de ceux qui en portent jusqu'à cent piéces. Il fit amener effectivement une Corvette, appareillée dans toute sa pompe, avec les Pavillons déployés. Le Damel & tous ses Courtisans se rendirent sur le rivage pour jouir de ce spectacle. On fit faire quantité de mouvemens à ce petit Vaisseau, & les François s'étoient attendus que le Roi monteroit à bord. Mais soit qu'il craignît la mer, ou qu'ayant à se reprocher ses extorsions & ses violences il appréhendât qu'ils ne le retinssent Prisonnier, il n'osa se procurer cette satisfaction. Lorsqu'il eut rassasié sa curiosité, il demanda au Général de combien les grands Vaisseaux surpassoient celui qu'il avoit vû. Sans répondre directement à cette question, Brue lui conseilla d'envoyer un de ses Officiers, pour être plus sûr de ce qu'il vouloit sçavoir, par le témoignage de ses propres gens. L'ordre fut donné à quelques Negres d'aller prendre les mesures. Ils revinrent, les bras remplis des cordes qu'ils avoient employées, & qu'ils étendirent devant le Damel. Quel Canot! s'écria-t'il, & que la science des Blancs est prodigieuse!

Curiosité du Damel pour voir un grand Vaisseau.

Pour donner de l'amusement au Général, ce Prince fit un jour en sa présence la revûe d'une partie de ses Troupes, sous la conduite du *Kondi* son Lieutenant-Général. Ce Corps d'armée montoit à cinq cens Hommes, armés de sabres, d'arcs & de fléches, & couverts de cottes de maille, qui consistoient en deux morceaux d'étoffe de la forme d'une dalmatique. Le fond étoit de coton, blanc, rouge ou d'autres couleurs, parsemé de caracteres Arabes que les Marbuts croyent également propres à jetter l'effroi parmi leurs Ennemis & à garantir ceux qui les portent de toutes sortes de blessures; à la réserve néanmoins de celles des armes à feu, parce que l'invention, leur a-t'on dit, est postérieure au tems de Mahomet. Sous ces cotes de maille les Negres ont une multitude d'Amulets, qu'ils appellent Grisgris; & celui qui en est le plus chargé doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Revûe de ses Troupes.

Le Kondi s'étant mis à la tête de sa Troupe, la disposa sur quatre rangs, & fit avertir le Roi qu'il étoit prêt à le recevoir. Ce Prince étoit dans le magasin que la Compagnie avoit fait bâtir à Rufisco. Quoiqu'il ne fût pas fort éloigné de cette petite Armée, il monta à cheval, & prenant sa lance il fit les mêmes mouvemens que s'il eût été prêt à combattre. Brue fut obligé de prendre un Cheval aussi pour l'accompagner. Ils s'avancerent jusqu'au milieu de la ligne. Le Kondi, à la vûe de son Maître, ôta son turban, & se jettant à genoux se couvrit trois fois la tête de poussiere. Mais le Roi, qui n'étoit plus qu'à six pas, lui fit porter ses ordres par un de ses Guiriots militaires. Le Kondi, après les avoir reçus dans la même situation, se couvrit la tête & les fit exécuter. Ensuite il reprit sa premiere posture, en attendant de nouveaux ordres, qu'il reçut encore, & qui ne produisirent que des mouvemens fort irréguliers;

Exercice que le Kondi fait faire aux Troupes.

BRUE. 1697.

de sorte qu'il seroit fort difficile de rallier des Troupes si mal disciplinées si leurs rangs étoient une fois rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures, après quoi le Roi reprit le chemin de la Ville, au bruit des tambours, & précedé par ses Guiriots, qui chantoient ses louanges, comme s'il eut remporté une victoire signalée.

Serpens du Royaume de Bayer.

Les Serpens sont fort communs dans tout le Pays, depuis Rufisco jusqu'à Biyurt. Ils sont extrêmement gros, & leur morsure est fort dangéreuse. Les Grisgris passent dans l'esprit des Negres pour un charme tout puissant contre ces terribles animaux. La vérité est que les plus redoutables peuvent être chassés facilement, mais que cette race d'Hommes imbécilles aime mieux attribuer leur sûreté aux impostures de leurs Marbuts qu'à leurs propres soins. D'ailleurs Labat remarque qu'il y a une espece de simpathie entre les Serpens & les Negres. On voit ces affreux monstres se glisser librement dans les cabanes, où ils dévorent les rats, & quelquefois la volaille. S'il arrive qu'un Negre soit mordu, il applique aussi-tôt le feu à la partie blessée, ou la couvre de poudre à tirer, qu'il brule dessus. Il s'y fait une cicatrice qui fixe le venin, lorsque le remede est assez promptement employé; mais s'il vient trop tard, les parties nobles sont bientôt attaquées, & la mort est infaillible. La Nation des Serers n'est pas si familiere avec les Serpens que les autres Negres, parce que n'ayant pas de Marbuts ni de Grisgris, elle ne se fie qu'à ses précautions pour s'en garantir. Elle leur déclare une guerre ouverte, avec des trappes qu'elle tend avec beaucoup d'adresse & qui en prennent un grand nombre. Elle mange leur chair qu'elle trouve excellente.

Leur familiarité avec les Négres.

Leur grandeur incroyable.

Plusieurs de ces Serpens ont jusqu'à vingt-cinq pieds de long, sur un pied & demi de diametre. Mais les Negres prétendent que les plus grands sont moins à craindre que ceux qui n'ont que deux pouces d'épaisseur & quatre ou cinq pieds de longueur. On a du moins plus de facilité à les éviter, parcequ'ils peuvent être apperçus de plus loin, & qu'ils n'ont pas tant d'agilité que les petits. Il y en a de verds, qu'on a peine à distinguer dans l'herbe. D'autres sont tachetés, ou semblent briller du moins de differentes couleurs. On prétend qu'il s'en trouve de rouges, dont les blessures sont incurables. Mais Labat s'imagine que la plûpart de ces récits sont autant de fables des Marbuts, pour relever le prix & la nécessité de leurs Grisgris; car la couleur, dit-il, peut-elle rien changer (84) à la qualité du poison? Cependant il confesse que si l'artere est blessée, le poison passe si vite au cœur, que tous les remedes arrivent trop tard, au lieu que s'il ne penetre que dans les chairs, il est beaucoup plus facile de l'arrêter. Les plus grands ennemis de ces Serpens sont les Aigles, dont le nombre est fort grand dans le Pays. Il ne s'en trouve pas de si gros dans aucune autre Région du monde. Mais il n'y a pas de lieu non plus où leur repos soit moins troublé; car la pointe des fléches ne fait pas plus d'impression sur eux que la morsure des Serpens. Il faut que leurs plumes soient extrêmement fermes & ferrées. Ils portent un Serpent entre leurs griffes, & le mettent en pièces pour servir de nourriture aux Aiglons, sans en recevoir le moindre mal. Les Aigles du Cap-Verd ressemblent si fort à ceux de l'Europe, qu'on n'a pas cru devoir en parler.

Aigles en grand nombre.

(84) Labat, *ubi sup.* p. 195. & suiv. Ce raisonnement est mauvais. La couleur ne change point la qualité, mais elle marque le changement.

BRUE. 1697.

## §. III.

### *Route de Rufiſco à Biyurt, & du Fort Louis à Kayor, ſuivant Barbot* (85).

EN partant de Rufiſco, on trouve à la diſtance d'une lieue, au Nord-Eſt, le Village de *Beer*, & deux lieues plus loin celui de *Jandos* qui appartient à un Vaſſal du Roi de Joala. Les palmiers y ſont en abondance. De Jandos on compte trois lieues, au Nord, juſqu'au bord d'un Lac (86) que les Habitans nomment *Entane*, & les Portugais *Alagoas*; deux noms qui ſignifient Lacs dans les deux Langues. Il a quatre milles de longueur; & ſa largeur eſt d'une demie lieue. Dans la ſaiſon des pluies, il en ſort pluſieurs petites rivieres. L'abondance du Poiſſon y eſt prodigieuſe, quoiqu'en Eté il ſoit preſque à ſec. Le fond eſt couvert d'une ſorte de petites écailles, que les Habitans nomment *Simbos*, & qui reſſemblent beaucoup à celles qui ſervent de monnoie dans le Royaume d'Angola. De ce Lac, la route tourne au Nord-Eſt vers *Enduto*, Village ou le Gouvernement demeure toujours dans la plus ancienne famille. C'eſt un lieu commode, & les Voyageurs s'arrêtent ordinairement pour y paſſer la nuit. Après Enduto, la route tourne au Nord-Oueſt, & conduit dans un Village, ou les Prêtres des Cantons voiſins font leur réſidence ordinaire (87). On prend enſuite à l'Eſt pour gagner un autre Village, nommé *Endir*, d'où l'on ſe rend à *Sanyeng*, lieu que pluſieurs familles Portugaiſes avoient choiſi autrefois pour leur demeure. Il y reſte encore deux de leurs maiſons, qui ſont fort grandes, & dont chacune a devant elle un arbre d'une groſſeur extraordinaire, ſur lequel les Portugais ont formé de petits cabinets par le mélange des branches. On trouve dans le même lieu un puits, profond de dix braſſes, qui fournit à tout le Canton de l'eau fraîche, & d'un goût ſi délicieux qu'on la croiroit mêlée de miel. Les Negres aſſurent que l'eau de certains torrens, près de ce Village, eſt pernicieuſe aux Chameaux & aux Dromadaires, quoiqu'elle ſoit bonne pour tous les autres animaux (88).

Differens Villages des Négres de Kayor.
Beer.
Jandos.
Lac d'Entane.
Enduto.
Endir.
Sanyeng.

De Sanyeng, la route conduit à *Mangor*, réſidence du Damel pendant une partie de l'année; & de Mangor à *Emboul*, où ce Prince tient un partie de ſes femmes. Leur demeure eſt un ſpacieux édifice, ſéparé de la Ville par une paliſſade, ou une haie de roſeaux. Les avenues ſont plantées de grands palmiers, où les Negres font des courſes à cheval. C'eſt l'habitation des principales femmes du Roi, qui ſont diſtinguées des autres, par le nom de *Sogona*. Il eſt défendu aux hommes d'en approcher à plus de cent pas.

Mangor, ſéjour du Damel.
Emboul, réſidence de ſes femmes.

A dix lieues de Mangor, on arrive au Village d'*Embar*, réſidence du plus proche héritier de la Couronne; d'où l'on gagne *Biyurt*, Ville (89) ſituée ſur le Senegal, preſque vis-à-vis l'Iſle de Saint Louis. C'eſt le ſéjour des Offi-

Embar.

(85) Deſcription de la Guinée, p. 26.

(86) C'eſt vraiſemblablement le Lac des Sereres.

(87) Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt le même Village, où demeuroit le Marbut dont on a parlé dans l'article précedent.

(88) Cela s'accorde avec la Relation de Cada Moſto. Voyez ci-deſſus.

(89) Barbot écrit toujours Byhurt, quoique les autres varient ſur ce nom. De Liſle, dans ſa Carte, nomme cette Ville *Ganguel*, & remarque que c'eſt la réſidence du *Petit-Brak*, Roi Negre qui porte ce titre.

BRUE. 1697.

ciers du Roi pour les droits & les taxes. Les Habitans de ce lieu ſont ſi pareſſeux, qu'ils ne s'occupent d'aucune ſorte d'ouvrage ou de travail. Ils abandonnent ce ſoin à leurs femmes ; & dans leur oiſiveté ils cherchent l'occaſion de faire la débauche avec les Matelots de l'Europe.

Autres Villages du Royaume de Kayor.

Outre les lieux qu'on vient de nommer, on apperçoit des deux côtés de la route quantité de Hameaux ou d'autres Villages diſperſés. Mais les Voyageurs ne doivent pas ignorer que pendant toute l'année la chaleur eſt inſupportable dans ce Pays, à l'exception des mois de Novembre & de Décembre, où elle reçoit quelque diminution ; & que ſi l'on ne trouve quelques arbres, ſous leſquels on puiſſe ſe mettre à couvert pour s'y rafraîchir quelques momens, il ne faut pas penſer, du matin juſqu'au ſoir, à s'arrêter dans les campagnes. On fait porter ſes proviſions ſur le dos des Anes, qui ſont des animaux fort peſans dans le Royaume de Kayor. Cependant les Agens François, qui marchent à cheval, n'ont pas d'autre monture pour leurs domeſtiques que des Anes ſans ſelles, ce qui rend leur route fort lente & fort difficile. La nuit, ils s'arrêtent dans quelque Village, où l'on ne trouve pas plus de commodité pour les hommes que pour les bêtes. La plûpart des Habitans vivent de racines, faute de bled & d'autres grains. Ils pourroient s'en procurer par leur travail, s'ils n'étoient d'une pareſſe égale à leur pauvreté.

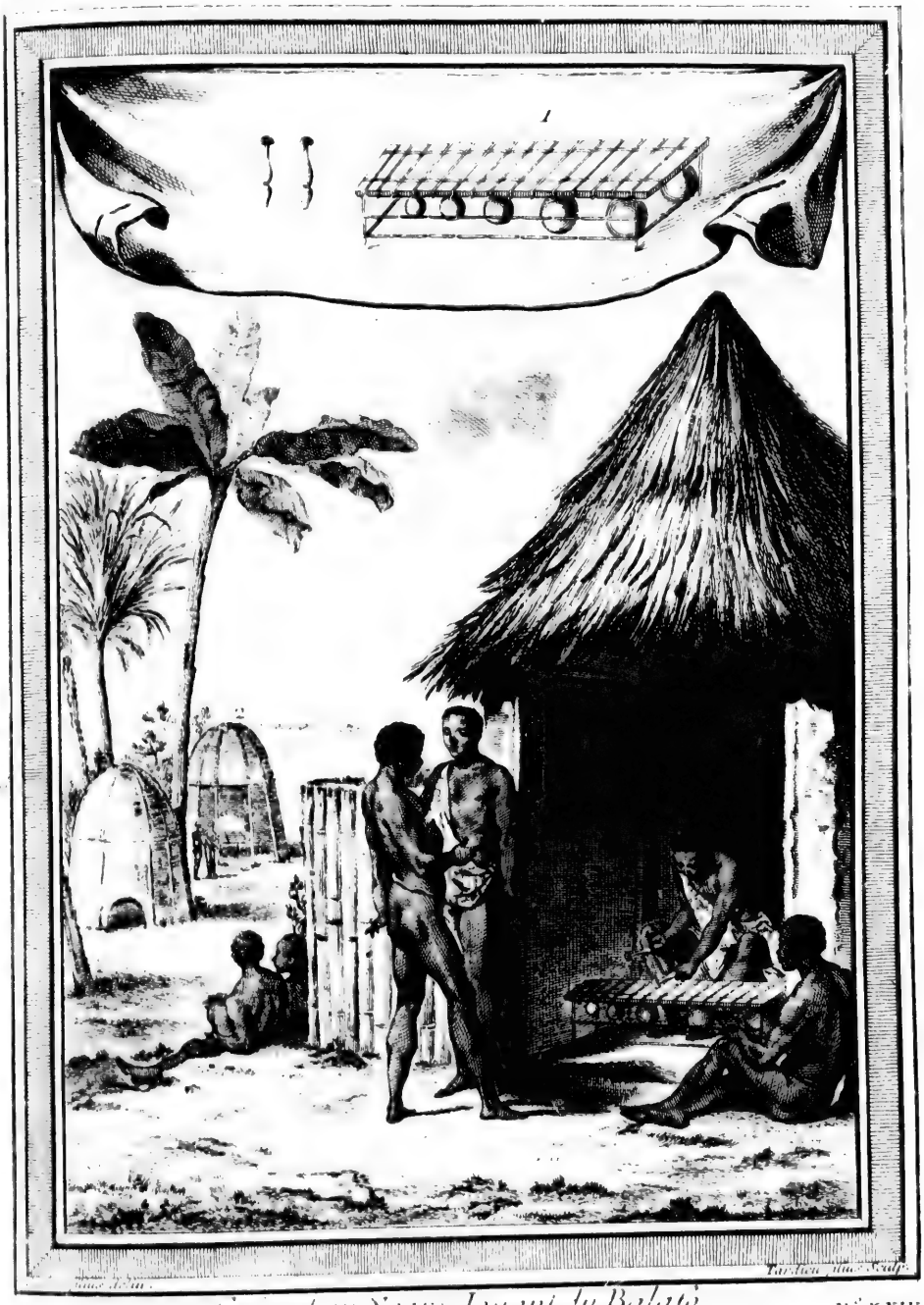
Maiſons ou Huttes des Negres de ce Pays.

Leurs maiſons, ou leurs huttes, ſont de paille ; mais plus ou moins commodes, ſuivant l'induſtrie de ceux qui les habitent. La forme en eſt ronde. Elles n'ont pour porte qu'un trou fort bas, comme la gueule d'un four ; de ſorte qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant. Comme elles n'ont pas d'autre ouverture pour recevoir la lumiere, & que le feu qu'on y entretient continuellement répand une épaiſſe fumée, il n'y a au monde que des Negres qui puiſſent les habiter, ſur-tout à cauſe de la chaleur, qui vient également de la voute & d'un fond de ſable brûlé qui en fait le plancher. Leurs lits ſont compoſés de petits pieux, placés à deux doigts l'un de l'autre, & joints enſemble par une corde. Aux quatre coins, d'autres pieux un peu plus gros, ſervent à ſoutenir tout l'édifice. Les Negres de quelque diſtinction mettent une natte ſur ces riches chalits.

Ruines d'un Fort Portugais & ſon origine.

On voit encore à Biyurt les ruines d'un Fort que les Portugais avoient preſque achevé en 1483, ſous le commandement de Pierre Vas d'Acunha Biſagudo, que le Roi Jean II. avoit envoyé dans cette vûe avec une Flotte de vingt Caravelles, chargée d'hommes & de matériaux. Ce Prince s'étoit laiſſé engager dans cette entrepriſe par *Bemoy*, Souverain du Pays, & Succeſſeur de *Bur Biram* Roi des Jalofs, qui ayant été chaſſé par ſes Sujets, s'étoit rendu à pied au long de la Côte, juſqu'à l'Iſle d'Arguim, où il s'étoit embarqué avec un petit nombre de ſes Sujets pour aller ſolliciter le ſecours du Roi de Portugal. Bemoy retourna dans ſon Pays avec cette Flotte, deſcendit au rivage, & commença l'édifice du Fort ; mais le Pays parut ſi mal-ſain aux Portugais, & la ſituation du lieu ſi mauvaiſe à cauſe du courant impétueux de la riviere, que d'Acunha craignant d'en être nommé Gouverneur, prit la cruelle réſolution de maſſacrer (90) ce malheureux Prince ſur ſon Vaiſſeau, & de retourner à Liſbonne avec tous ſes gens, ſans avoir fini ſon entrepriſe. Le Roi Jean fut extrêmement

(90) Voyez cette hiſtoire fort au long dans l'Afrique de Marmol. Vol. III. Liv. IX. Chapitre XIX.



*Un grand ou Negre Jouant du Balafo .* N.° XXIV.

irrité de ſa conduite & du meurtre de Bemoy ; mais il laiſſa le Coupable ſans punition.

BRUE. 1697.

La route de Rufiſco par terre, aux bords du Senegal, fut ouverte par les François, pour la commodité de leur commerce entre Gorée & l'Iſle S. Louis, parce que la voie de la mer eſt fort ennuyeuſe & fort incertaine. Ce voyage prenoit ſouvent un mois entier, quoique la diſtance au long des Côtes ne ſoit que d'environ quarante lieues. Pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les courans ſont contraires (91).

Pourquoi les routes de terre furent ouvertes dans le Pays de Kayor.

On a formé une autre route de Rufiſco à *Lambaya*, Capitale du Royaume de Baol, vingt lieues à l'Eſt de *Kamina* ; & de-là à *Sanghay*, réſidence du Roi de Baol, trois lieues, Nord-Oueſt, au-delà de Lambaya. Jameſil eſt à cinq lieues de la même Ville, à l'Eſt ; & Borſalo, ſituée ſur une branche de la riviere du même nom, eſt trente lieues plus loin.

Autres routes à Lambaya.

Quoique la route de Rufiſco à Biyurt ſoit au travers des Bois & des Forêts, elle eſt bien moins mauvaiſe que celle du Comptoir de Saint Louis juſqu'à la Ville de Kayor. Les François font ce voyage ſur des Chameaux, des Chevaux & des Anes, dans l'eſpace de ſix jours ; mais avec une infinité de dangers. La plus grande partie du chemin n'eſt qu'une vaſte & épaiſſe Forêt, remplie de Voleurs & de Bêtes féroces, ſans un ſeul endroit où l'on puiſſe paſſer commodément la nuit (92).

Leurs difficultés.

## §. IV.

## *Révolution du Roïaume de Kayor en 1695.*

LA Côte qui dépend du Comptoir de Gorée s'étend depuis le Cap-Verd juſqu'à l'embouchure de la riviere de Gambra ; & dans cet eſpace on compte ſix Royaumes, qui ont la mer à l'Occident. Le premier eſt celui de *Kayor* ou de *Kayllor*, à qui le Cap appartient, & dont le Souverain ſe nomme Damel. Son étendue eſt d'environ trente lieues au long de la Côte. Elle eſt terminée par un Village, que les François ont nommé le *Grand Brigni* (93).

Six Royaumes depuis le Cap-Verd juſqu'à la riviere de Gambra.

Le ſecond Royaume eſt celui de Baol ou de Baul, dont le Roi porte le titre de *Tin*. Il commence à Brigni, & ſe termine à la pointe de *Serena*, qui en eſt éloignée de quinze lieues. Le troiſiéme eſt le Royaume de *Sin*, dont le Roi s'appelle *Bur*, c'eſt-à-dire *Roi* dans la Langue du Pays. Il s'étend depuis la pointe de *Serene*, juſqu'à la Riviere de *Bruſalum* ou *Borſalo*, mais il ne renferme pas plus de douze lieues de Côtes. Le quatriéme eſt celui de *Bruſalam* ou *Borſalo*, ou plus communément *Barſalli*, qui tire ſon nom de la riviere où il commence, & qui finit après quatre ou cinq lieues de Côtes à la Riviere de *Betonda* ou *Battonte*. Le cinquiéme eſt *Barra*, qui commence à la Riviere de Betonda, & qui ſe termine d'un côté à celle de *Gignac* ou de *Janock*, & de l'autre à la pointe du Palmiſte, qui fait l'embouchure de la Riviere de Gambra. Le Royaume de Barra n'a de recommendable que la bonté du mouillage, au long de ſa Côte, qui eſt d'environ cinq lieues. Cet avantage procure à ſon Roi quelques préſens, & donne aux Sujets de ce Prince la commodité de vendre leurs proviſions.

Kayor.

Baol ou Baul.

Sin.

Borſalo, ou Barſalli.

Barra.

(91) Barbot, Deſcription de la Guinée, p. 27.

(92) *Ibid.* p. 26.

(93) Labat, nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, Vol. IV. p. 130. & ſuiv.

BRUE. 1697.

Les Royaumes de Kayor & de Baul, qui avoient été gouvernés par des Rois différens juſqu'à l'année 1695, tomberent alors ſous la puiſſance d'un ſeul Maître. Un Roi nommé le (94) *Burba Ghiolof*, Prince Puiſſant, dont les Etats étoient ſitués au Sud-Eſt du Lac de *Pami Fide*, & à l'Eſt de Kayor, ſe trouva ſi chargé de la grandeur de ſa domination qu'il prit le parti de la diviſer en pluſieurs Provinces, dont il abandonna le gouvernement à ſes Généraux. Le Gouverneur de Kayor fut le plus prompt à ſe révolter, & prit le titre de Roi. D'autres ſuivirent ſon exemple. Enfin Burba ſe trouva bientôt réduit à la plus petite partie de ſes vaſtes Etats, & même à la plus mépriſable, parce qu'elle étoit la plus éloignée de toutes les occaſions du Commerce. Mais ſon ambition s'étant réveillée, il trouva le moyen de ſuſciter, dans le Royaume de Kayor, des différends qui lui donnerent l'occaſion d'y porter la guerre. Il y fit entrer ſes Troupes, il défit l'Armée du Damel & le tua lui-même dans une Bataille. Enfin, ſi ſa prudence eût égalé ſon courage, il ſe ſeroit remis en poſſeſſion de ce Royaume. Mais au lieu d'engager le Peuple par ſes bienfaits à le reconnoître volontairement pour leur Maître, il ne penſa qu'à le punir de ſa révolte. Cette rigueur obligea les Grands de recourir à la protection du *Tin*, Roi de *Baul*, & de lui demander du ſecours pour chaſſer leur Vainqueur, & pour ſe remettre en état de choiſir un Souverain, par une élection libre, ſuivant l'ancien uſage de leur Nation. Latir Fal Saukabé, qui regnoit alors à Baul, écouta facilement leur priere; ſoit qu'il eût déja conçu le deſſein qu'il exécuta dans la ſuite, ou qu'il craignît de devenir lui-même la proie du Conquérant, s'il lui donnoit le tems d'aſſurer ſes conquêtes. Il leva une Armée nombreuſe, qui fut augmentée par les Mécontens de Kayor. Il livra bataille au Burba, il lui tua la fleur de ſes Troupes; & ce malheureux Prince ayant péri lui-même dans la mêlée, le Peuple de Kayor ſe vit encore ſans Roi.

Décadence du Burba Ghiolof.

Latir Fal uſurpe la Couronne de Kayor.

Le Tin ne ſe trouva pas plutôt à la tête d'une Armée victorieuſe, qu'il fit éclater les vûes de ſon ambition. Après avoir ſervi ſes Voiſins en qualité de Protecteur, il leur déclara qu'il penſoit à devenir leur Maître. Cependant, pour éloigner les idées d'uſurpation, il réſolut de ſe faire élire dans une Aſſemblée de tous les Grands. Elle fut convoquée dans une petite plaine, où il avoit campé ſes Troupes. Il repréſenta ce qu'il avoit fait juſqu'alors pour le rétabliſſement de la liberté publique; que ſon deſſein étoit encore de leur procurer un Roi capable de les gouverner avec équité & de les défendre contre leurs Ennemis; qu'ayant cherché quelqu'un qui fût digne de les commander, perſonne ne lui avoit paru plus propre que lui-même à remplir toutes leurs eſpérances; enfin, leur déclarant qu'il regardoit comme ſes Ennemis tous ceux qui n'approuveroient pas ſes vûes; il conclut par ces terribles mots, *deſoulé ſabay*, qui ſont entre les Negres une imprécation ſolemnelle, & un défi contre toutes ſortes d'oppoſitions.

Voie qu'il prend pour aſſurer ſon élection.

Cette expreſſion paſſe dans le Pays pour un ſi cruel outrage, qu'il ne peut être effacé que par le ſang. Les Electeurs ſe ſeroient portés ſur le champ à la violence, s'ils n'euſſent été retenus par la préſence de l'Armée. Ils ſe virent forcés non-ſeulement au ſilence, mais encore à reconnoître Latir-Fal pour leur Roi, à l'excluſion des enfans du Burba, qui regarderent comme une grace

(94) Labat nomme ce Prince *Bourbaguiolof*; mais mal-à-propos. *Bur* en langage Mandingo ſignifie Roi, & *Ba* ou *Bau* ſignifie grand. *Ghiolof* eſt la même choſe que *Jaloſ*.

que l'Uſurpateur leur accordât la vie. Auſſi-tôt qu'il fut proclamé, il ſe mit en poſſeſſion du gouvernement, ſans s'être fait laver dans une fontaine, ſuivant l'ancien uſage de l'inauguration. Il récompenſa ceux qui l'avoient favoriſé dans l'élection; & prenant le titre de Damel, il ſe fit rendre par tous les Grands l'hommage le plus humiliant, qui conſiſte à ſe proſterner à quelque diſtance, ſans autre habit que des hautes-chauſſes, & à ſe mettre enſuite trois fois à genoux en ſe jettant de la pouſſiere ſur la tête. Latir-Fal continua toujours d'exiger avec rigueur ces marques de ſoumiſſion, & ne permit qu'aux Marbuts d'être couverts en lui parlant. Il nomma deux de ſes Généraux pour gouverner les Royaumes de Kayor & de Baul, tandis qu'il paſſeroit alternativement une année dans l'un & dans l'autre. Ces Gouverneurs, qui portent le nom de Yambors, furent les deux perſonnes pour leſquelles il avoit le plus de confiance.

BRUE. 1697.

Il humilie les Grands.

Dans la ſuite, il plaça ſes enfans dans ces deux poſtes. Comme ſa cruauté ne l'avoit pas rendu moins odieux que ſon uſurpation, & qu'il avoit raiſon de craindre que les Grands n'excitaſſent le Peuple à la révolte, il prit deux méthodes qui lui aſſurerent pendant toute ſa vie la poſſeſſion du trône; l'une, d'ôter la vie, ſous divers prétextes, à ceux qu'il croyoit capables de lui cauſer de l'embarras; l'autre, de gagner le Peuple, en le mettant à couvert de l'oppreſſion des Grands. La Nobleſſe ſe vit contrainte de chercher un azile dans les Etats du Burba-Ghiolof, ou des Princes voiſins, & d'abandonner ſes biens au Damel, qui mettoit encore entre les principes de ſa politique le ſoin d'appauvrir ſes Sujets, pour leur ôter le pouvoir de ſe révolter. Il ſuffiſoit d'être riche pour devenir l'objet de ſa haine. La mort ſuivoit le moindre ſoupçon. Il étoit ruſé, avare, cruel juſqu'à l'inhumanité, fier, orgueilleux, défiant & vindicatif. La ſeule perſonne qui eût quelqu'aſcendant ſur ſon eſprit étoit la Princeſſe Linghera, ſa mere, à laquelle il n'avoit jamais oſé déſobéir, ni même parler avec la tête couverte. Mais comme il ne pouvoit ſouffrir un Cenſeur toujours prêt à l'obſerver, il la tenoit éloignée de ſa Cour, ſous prétexte qu'il avoit beſoin de ſa prudence & de ſes ſoins pour contenir ſes Sujets dans la ſoumiſſion.

Rigueur de ſa politique.

Son caractere.

Aſcendant que ſa mere avoit ſur ſon eſprit.

Cette Princeſſe avoit obtenu de lui la vie d'un Seigneur Negre, dont il avoit conçu quelque défiance. Mais n'en étant pas moins réſolu de s'aſſurer de ſa perſonne, il l'envoya au Général François, qui étoit alors à Gorée, en le faiſant prier de ſe charger de la garde de ce Priſonnier. La qualité de Geolier flatant peu Brue, il fit dire au Damel, que ſi ſes ſoupçons étoient juſtes, il feroit mieux d'envoyer le Coupable en eſclavage dans les Colonies d'Amérique, d'où il ne devoit pas craindre de le voir jamais revenir. Ce conſeil ne parut point aſſez ſûr au Damel. Il retira ſon Sujet des priſons de Gorée; mais dans l'abſence de ſa mere, il chargea ſes Gardes de le précipiter dans les flots, avec la précaution de lui faire lier les pieds & les mains; & cet ordre cruel fut exécuté. Un caractere ſi dangereux obligeoit les François d'être continuellement ſur leur garde, & d'éviter les moindres différends avec le Roi Negre. Cependant la Compagnie, qui s'étoit prévenue mal-à-propos en ſa faveur, vouloit que Brue lui confiât les marchandiſes du Comptoir. Depuis deux ans & demi, il avoit fallu combattre ſans ceſſe, pour lui refuſer des ſommes conſidérables qu'il vouloit emprunter continuellement. Enfin le

Ménagemens auſquels Brue étoit obligé.

BRUE. 1697.

Général ne put se défendre de tomber dans le piége.

On a déja fait remarquer que Rufisco est le Port du commerce pour le Royaume de Kayor, comme Portodali pour le Royaume de Baul. Lamb Lat, qui avoit réuni les deux Couronnes, étoit intereſſé à faire établir des Comptoirs dans ces deux Ports. Quelque tems après le voyage que Brue avoit fait par terre, de Rufisco au Senegal, les François reçurent avis que le Damel étoit allé à Portodali. Cette démarche, dont les apparences n'étoient pas favorables à leur commerce, obligea le Général de retourner à Gorée & d'envoyer une Frégate, nommée la *Vigilante*, avec un Facteur & des marchandiſes, pour s'aſſurer tous les Eſclaves que le Damel avoit alors, & prévenir l'interlope. Le Facteur revint avec quelques eſclaves, mais chargé des plaintes du Damel qui renouvelloit ſes anciennes demandes, & qui lui avoit ordonné de déclarer de ſa part au Général, que ſi les magaſins de Rufisco & de Portodali n'étoient pas conſtamment remplis de marchandiſes, il arrêteroit abſolument ſon Commerce. Après cette marque de chagrin, le Damel s'étoit rendu à Kaba, une de ſes maiſons de campagne; mais ayant appris dans l'intervalle qu'un petit Bâtiment Anglois commandé par *Pluman*, avoit mouillé à Portodali, il étoit retourné auſſi-tôt dans cette Ville, où il traitoit de Commerce avec le Capitaine Anglois. Sur cet avis, Brue envoya de Gorée un Flybot, nommé le *Gaillard*, avec ordre de ſaiſir & de confiſquer le Bâtiment Anglois.

Différends à l'occaſion des Anglois.

Le même jour que le Flybot mit à la voile, Brue vit arriver un Officier du Damel, avec un Député des Anglois, qui venoit le prier de ne pas cauſer de mal à leur Bâtiment. Il répondit à l'Officier Negre que la Compagnie ayant fourni ſoigneuſement au Roi & à ſes Sujets toutes les marchandiſes dont ils avoient beſoin, il étoit bien étrange qu'au mépris des Traités conclus avec ſes Prédeceſſeurs & renouvellés par lui-même, ce Prince entreprit de ſe lier avec des Etrangers; que ſi les Anglois continuoient de commercer ſur la Côte, ſon devoir & l'obéiſſance qu'il devoit aux ordres de ſa Compagnie l'obligeoient de ſe ſaiſir de leur Vaiſſeau. Il tint le même diſcours au Député Anglois, en l'aſſurant néanmoins que ſi ſon Bâtiment manquoit de proviſions, il pouvoit venir à Gorée, où rien ne ſeroit refuſé à ſes beſoins. Il renvoya ces deux Officiers à Portodali ſur une Caiche armée, dont le Capitaine fut chargé de repeter le même compliment au Capitaine Anglois. Cette fermeté, accompagnée d'autant de politeſſe, engagea Pluman à quitter la Côte pour faire voile à Gambra.

Les Anglois ſe retirent.

Refus mépriſant du Damel contre Brue.

Mais le Damel s'en crut offenſé. Il renvoya ſon Alkaïde au General, pour le preſſer inſtamment d'écrire au Capitaine Anglois qu'il pouvoit revenir à Portodali, à condition qu'il ne fit rien de préjudiciable au commerce des François. Cet Officier avoit ordre d'ajoûter que le Damel ſe croyoit maître dans ſon Pays, & ne ſouffriroit jamais qu'on entreprit de lui faire la loi, ou de le gêner dans ſon commerce; que ſi les François avoient eu la hardieſſe de ſe ſaiſir du Bâtiment Anglois, il la leur auroit fait payer bien cher; qu'il entendoit que ſes Ports fuſſent ouverts à toutes les Nations, ſans quoi il commenceroit par en exclure les François. Brue répondit qu'il ne dépendoit pas de lui d'accorder aux Anglois la liberté que le Damel paroiſſoit déſirer, parce que ce ſeroit violer des Traités dont il étoit obligé de maintenir l'execution;

l'execution ; qu'au reſte l'excluſion dont on le menaçoit ne pouvoit manquer d'être beaucoup plus nuiſible au Royaume de Kayor qu'à la Compagnie, qui pouvoit procurer, par d'autres voies, des vivres à ſes Garniſons : au lieu que le Damel ne pouvoit tirer des marchandiſes que de la Compagnie, puiſqu'elle avoit le pouvoir d'arrêter tous les Vaiſſeaux qui voudroient faire le commerce d'interlope dans l'étendue de ſes limites. Il ajoûta que le meilleur conſeil qu'il pût donner au Damel étoit de vivre en bonne intelligence avec les Miniſtres de la Compagnie, conformément au Traité qui ſubſiſtoit entre eux. Cette réponſe fut appuyée d'un baril d'eau-de-vie, c'eſt-à-dire de l'argument le plus propre à perſuader le Damel.

BRUE. 1699. Fermeté du Général Français.

Il parut s'appaiſer, auſſi long-tems du moins que l'eau-de-vie dura. Mais comme il ne quittoit pas Portodali, le Géneral y envoya un Negre de confiance, qui lui rapporta qu'un des Officiers de Pluman étoit demeuré dans ce Port, où il faiſoit eſperer l'arrivée d'un autre Vaiſſeau Anglois, aſſez fort pour exercer le commerce malgré les François. En effet ce Vaiſſeau arriva bientôt à Portodali. Il ſe nommoit le *William Jane*, de deux cens cinquante tonneaux & de vingt pieces de canon, commandé par le Capitaine Bedfort, Officier de réputation. La joie du Damel fut extrême. Il ſe hâta de commencer le commerce. Mais ce plaiſir dura peu. Brue détacha un Vaiſſeau de la Compagnie, nommé le *Maupeou*, qui ſe ſaiſit du Vaiſſeau Anglois, ſans tirer un coup de canon, & qui l'amena au Port de Gorée le 15 de Mars 1699. On ne peut ſe repréſenter quelle fut la rage du Damel en voyant enlever ce Bâtiment à ſes yeux. Elle éclata par toutes ſortes d'injures & de menaces. Cependant le William-Jane fut confiſqué & mené en France, comme de bonne priſe. La plupart des Eſclaves qu'il avoit à bord étoient des Pêcheurs libres de la Côte, que le Damel avoit trompés en les appellant à Portodali, ſous prétexte d'employer leurs canots au tranſport de ſes Troupes pour aſſiéger Gorée. Quoique ce Prince n'eût pû les vendre aux Anglois ſans une injuſtice criante, ils furent envoyés aux Colonies d'Amérique.

Il ſe ſaiſit d'un Vaiſſeau Anglois à la vûe du Damel.

Brue avoit toujours entretenu des correſpondances fort étroites avec la Princeſſe Linghera, mere du Damel. Il avoit gagné ſon amitié dans le premier voyage qu'il avoit fait à la Cour de ce Prince. Comme il la connoiſſoit obligeante & génereuſe, & qu'il n'ignoroit pas l'aſcendant qu'elle avoit ſur ſon fils, il s'étoit ſoutenu dans ſes bonnes graces par des préſens conformes à ſon goût ; & lui-même en avoit reçu pluſieurs fois d'elle, en tabac, en étoffes de coton & en fruits. Quelquefois même elle lui avoit envoyé de jeunes Eſclaves des deux ſexes. Un jour, elle avoit fait conduire à Gorée un jeune Negre de ſes Parens, en faiſant prier le Géneral de lui apprendre la Langue Françoiſe, afin qu'elle pût avoir près d'elle une perſonne fidéle, qui fût dans le ſecret de leur correſpondance. Ce jeune homme avoit tant de diſpoſitions pour toutes ſortes d'exercices, qu'en peu de mois il apprit non-ſeulement à parler, mais à lire, à écrire, & à tirer fort adroitement. En le renvoyant à ſa Maîtreſſe, Brue le fit habiller proprement à la maniere des Negres ; il lui donna une zagaye, un fuſil, un ſabre, & le chargea d'un préſent pour la Reine mere, qui conſiſtoit dans une caſſette remplie de parfums, de gands, & d'autres galanteries à l'uſage des femmes. Dans la ſuite, lorſque cette Princeſſe apprenoit de ſon confident les différends qui s'élevoient entre le Damel

Ses liaiſons avec la mere de ce Prince.

Jeune Negre qu'elle le prie d'inſtruire.

1700. & le Géneral, elle marquoit une inquiétude preſqu'égale pour l'un & pour l'autre. Les aimant tous deux, diſoit-elle, comme ſes enfans, elle auroit ſouhaité que Brue, qui étoit le plus âgé, eût marqué moins de chaleur, & qu'il en pardonnât un peu à ſon fils, dont la jeuneſſe demandoit cette indulgence. Elle le fit prier de ne pas s'allarmer trop vite ſur l'article du Commerce, parce qu'elle prenoit ſur elle-même d'envoyer un Exprès au Roi ſon fils, pour lui faire reconnoître ſa faute, & de ne rien épargner pour ménager leur reconciliation.

Cette promeſſe fut executée fidélement. L'Alkaide de Rufiſco, accompagné d'un autre Officier, vint informer Brue que la Princeſſe avoit convoqué une Aſſemblée de Seigneurs, pour repréſenter au Damel que la défenſe du Commerce entraîneroit la ruine du pays, parce qu'il ſeroit toujours facile aux François de s'oppoſer à l'arrivée des Etrangers; de ſorte que pour ſon propre avantage il devoit préferer leur amitié à celle des autres Nations, dont il pouvoit être beaucoup plus maltraité. Il avoit répondu que s'il étoit choqué contre Brue, c'étoit uniquement parce qu'il avoit empêché que les Anglois ne marquaſſent leurs marchandiſes; après quoi il n'auroit pas trouvé mauvais que les François ſe fuſſent ſaiſis du Vaiſſeau: & que ſi le Général vouloit faire avec lui cette convention pour l'avenir, tous leurs différends ſeroient bientôt terminés. Brue remercia la Princeſſe Linghera du témoignage d'affection qu'elle donnoit à la Compagnie; mais il déclara librement aux deux Officiers du Roi, qu'il ne pouvoit entrer dans les vûes de ce Prince, parce que ſes inſtructions y étoient abſolument oppoſées. Il ajoûta qu'il s'engageoit à fournir au Pays toutes les marchandiſes dont il auroit beſoin, de meilleure qualité, en plus grand nombre & à meilleur marché que tous les Bâtimens d'interlope. Son deſſein étoit d'accompagner cette déclaration d'un baril d'eau-de-vie pour le Damel; mais l'Alkaide n'oſant rien accepter ſans l'ordre de ſon Maître, promit de revenir dans quelques jours. Il remit au Géneral un preſent de tabac, qui lui étoit envoyé par *Iſſa-ſal*, principale femme du Damel, avec beaucoup de complimens de la part de cette Dame & des autres femmes de la Cour.

Le même Officier revint à Gorée, dix ou douze jours après. Il trouva le General à bord d'un Vaiſſeau d'interlope Hollandois, nommé le *Piter*, qui avoit été pris par l'*Eleonore de Roye*, Vaiſſeau de la Compagnie, à quelque diſtance de l'Iſle de Biſſao. Il lui apprit que le Damel étoit enfin diſpoſé à vivre en bonne intelligence avec le Comptoir François, aux conditions qui lui avoient été propoſées, mais qu'il ſouhaitoit que pour les confirmer, le General fît faire une décharge de ſon artillerie, qui pût être entendue de *Kaël*, où la Cour étoit alors. Brue lui accorda volontiers cette ſatisfaction. Le canon de Gorée & du Vaiſſeau fut exercé avec beaucoup d'éclat, & ce bruit devint comme le ſignal d'un heureux renouvellement du Commerce. Les François envoyerent au Roi un baril d'eau-de-vie, pour boire à la proſpérité de la Compagnie. Ils firent préſent d'un ſabre à chacun de ſes Députés, & leur firent entendre que c'étoit la mauvaiſe humeur & l'inconſtance du Roi qui les avoit empêchés de former des Comptoirs à Rufiſco & à Portodali, comme ils l'avoient toujours deſiré.

Ainſi le Commerce & l'amitié furent rétablis, ſans le ſecours d'aucun nou-

veau Traité & sans proclamation. Un présent, parmi les Negres est une ratification pour toutes sortes de promesses ; mais souvent c'est un prétexte aussi pour les violer, parce qu'ils sont persuadés que les Européens ne peuvent se passer de leur commerce, & qu'une nouvelle paix est toujours accompagnée d'un nouveau présent. BRUE. 1699.

Les Anglois de Gambra n'ayant pû voir l'augmentation du Commerce François sans jalousie, s'efforcerent d'abord de le troubler par l'interlope ; mais cette voie leur ayant mal réussi, & la plûpart de leurs Bâtimens ayant été confisqués, ils eurent recours à d'autres artifices. Par quelques négociations secretes, ils obtinrent enfin du Damel la permission d'établir des Comptoirs à Portodali & à Brigni. Le Roi de *Sin*, dont le Pays touche à celui de *Borsalo*, ou *Barsalli*, leur accorda la même faveur dans ses Etats. Outre ces Etablissemens, ils envoyerent à la Cour du Damel quelques personnes de leur Nation pour y résider, & pour suivre ce Prince dans ses differentes courses avec les marchandises dont il avoit besoin. En même tems ils établirent un nouveau Tarif, beaucoup plus favorable aux Negres que celui des François ; ce qui servit beaucoup à refroidir le Damel pour Brue & sa Nation. Cependant, soit de dessein formé, ou par le hazard des circonstances, il leur causa cette année beaucoup de fatigue & d'embarras en changeant sans cesse de demeure. Il les obligea de faire jusqu'à soixante lieues, pour le suivre de Portodali à *Ambul*, dans le Royaume de Cayor. C'étoit pour eux une dépense considérable. Il falloit louer neuf ou dix Chameaux pour transporter leurs marchandises, sans compter d'autres frais indispensables. Leurs marchandises consistoient en piastres, en vaisselle, en cotons fins, corail, drap d'Ecosse, fusils, poudre à tirer, eau-de-vie, vins & merceries. Les Anglois continuent à la Cour & dans les Etats du Damel. 1700.

Le Damel les avoit traités d'abord avec tant de civilité & de distinction, qu'ils n'avoient pas donné de bornes à leurs espérances. Il ne leur promettoit pas moins que le commerce exclusif dans tous ses Etats. Mais pendant qu'ils se laissoient amuser par une si belle perspective, il prenoit leurs marchandises, & les Seigneurs Negres suivoient son exemple. Lorsque le terme du payement étoit arrivé, il naissoit une affaire qui forçoit le Roi de changer de demeure. Les Marchands le suivoient ; mais ces voyages les obligeoient à se procurer de nouvelles audiences, qui demandoient toujours de nouveaux présens. Le Damel continua ses voyages pendant trois ou quatre mois, sans qu'ils pussent obtenir d'être payés ; jusqu'à ce que leurs marchandises étant épuisées, il commença bientôt à leur donner d'autres sujets de chagrin, en leur faisant refuser par ses Officiers, des Chevaux, des voitures & des provisions. Enfin leur derniere ressource fut de revenir sur leurs pas avec beaucoup de difficultés, sans avoir été payés, & sans sçavoir par quels moyens ils pourroient l'être. Pour comble de disgrace, le Damel étant retourné à Kaba leur fit défendre d'approcher de sa Cour. Ils sont continuellement frustrés par le Damel.

Ils reconnurent clairement qu'ils avoient été trompés. La prudence leur fit abandonner leurs Comptoirs de Portodali & de Brigni, assez heureux de pouvoir sauver ce qui restoit dans leurs Magasins ; car le Damel n'auroit pas manqué de prétexte pour s'en saisir, s'il avoit pû pénétrer leur dessein. Ils retournerent à Jamesfort dans le tems que Brue y étoit à négocier un Traité de Commerce entre les deux Nations. Mais la guerre qui s'éleva en 1701 en arrêta le succès.

BRUE. 1709.

Le Damel entreprend de tromper les Français.

La facilité que le Damel avoit eue à tromper les Anglois lui fit espérer que les François ne se défendroient pas mieux contre ses artifices. Il renouvella ses anciennes prétentions, & les différends furent poussés jusqu'à lui faire interrompre entiérement le Commerce. Brue, pour ne lui rien devoir, observa de si près les Vaisseaux d'interlope, qu'il lui coupa toutes les voies du trafic étranger. Dans le même tems, il s'en ouvrit un fort avantageux avec le *Bur-Sin* & le *Bur-Salum*, c'est-à-dire, avec les Rois de Sin & de Salum, par les rivieres de Palmerin & de Salum, qui conduisirent ses Barques jusqu'à Kahone, Capitale de Bur-Salum, située sur la riviere de Gambra, où il commença le commerce de l'or, de l'ivoire & des Esclaves avec les Mandingos, qui en apportent tous les ans de Galam, de Bambuck, & des Régions intérieures de l'Est.

Se mettre contre ses voisins.

Cependant les entreprises du Damel furent interrompues par d'autres soins. Les mécontens qui avoient quitté sa Cour pour se réfugier sous la protection du Burbaghiolof, faisoient des courses fréquentes dans ses Etats, & retournoient toujours chargés d'Esclaves & de butin. Il prit enfin le parti d'assembler ses Troupes, pour attaquer l'Ennemi à son tour. Mais le Burbaghiolof & ses Généraux n'ayant osé lui faire tête, il fut réduit à brûler quelques Villages & à ravager le Pays. Entre ses Prisonniers, il se trouva quelques Negres *Foulis*, Sujets d'un Prince nommé le *Sirutick*, qu'il renvoya libres après leur avoir fait voir son Armée & sur tout ses Mousquetaires. A peine fut-il rentré dans ses Etats, que *Biram Vouba*, Général du Burbaghiolof reprit la campagne, & recommença ses hostilités avec d'autant plus de confiance, que les Troupes du Damel ne pouvoient pas être sitôt rassemblées. C'est ainsi que les Rois Negres se font ordinairement la guerre. Il est rare qu'ils en viennent à des batailles décisives. La campagne se passe en incursions & en pillages. Ils s'enlévent mutuellement un grand nombre de leurs Sujets, qu'ils vendent pour l'esclavage aux Marchands qui viennent les acheter sur leurs Côtes. Il est certain que si les Mécontens de Kayor, qui s'étoient retirés chez les Princes voisins, s'étoient bien entendus avec leurs Protecteurs, ils auroient detrôné facilement l'Ennemi commun ; mais leurs divisions faisoient sa sureté.

Il augmente sa fierté.

Cette ombre de succès, qui avoit accompagné les armes du Damel, rehaussa tellement sa fierté, qu'il continua de fermer l'oreille aux propositions de la Compagnie. Brue avoit écrit à ses Maîtres que l'unique méthode pour traiter avec un Prince également avare & rusé, étoit de le forcer à l'exécution des Traités qu'il avoit violés tant de fois. Il leur avoit fait voir que l'interruption du Commerce n'avoit pas été nuisible à leurs intérêts. Mais ses représentations furent inutiles. La guerre dont la France étoit menacée avoit allarmé si vivement les Directeurs, qu'ils lui envoyerent ordre d'acheter à toutes sortes de prix l'amitié des Princes Negres, dans tous les Pays où la Compagnie avoit des Etablissemens ; & sur-tout celle du Damel, à cause de l'important Comptoir de Gorée. Ils lui recommanderent de laisser peu de marchandises dans les Forts, & d'en mettre la plus grande partie en dépot chez les Rois voisins. C'étoit faire présent à ces Princes de tous les fonds de la Compagnie, car les Negres ne connoissent pas de loi qui les oblige à la restitution.

Guerre entre la France & l'Angleterre.

Les hostilités entre la France & l'Angleterre commencerent sur la Côte de

Gorée au mois d'Avril 1701, quoiqu'on n'y fût point encore informé de la Déclaration de Guerre en Europe. Un Vaiſſeau François de vingt pieces de canon ayant rencontré un Anglois de cinquante, à la hauteur de Portodali, on ſe canona quelques momens, & le combat n'auroit pas fini ſitôt, ſi la partie eut été plus égale. Ce prélude de rupture entre les deux Nations détermina Brue à faire quelques démarches pour engager le Damel à la paix. Elles furent bien reçues en apparence. Ce Prince lui fit propoſer de ſe rendre à Rufiſco, où il promettoit d'arriver inceſſamment avec un grand nombre d'Eſclaves, & de conclure un nouveau Traité, qui feroit oublier tous les anciens reſſentimens. Le Géneral François ne fit pas difficulté d'y conſentir. Il ſe trouva au rendez-vous, & le Damel y arriva le 30 de Mai 1701. Après les proteſtations mutuelles de confiance & d'amitié, il ſe paſſa peu de jours où Brue ne vît familiérement le Roi, en attendant l'arrivée des Eſclaves. Enfin le jour qui avoit été marqué pour les échanges du Commerce, ce Prince propoſa au Géneral François de monter à cheval pour prendre l'air avec lui. La partie fut liée ſans affectation. Brue partit, accompagné de deux Facteurs; & le Damel, ſuivi de ſes Officiers ordinaires. Ils marcherent l'eſpace d'une lieue, juſqu'au Village de *Feynier*, qui appartenoit au *Kondi*.

BRUE. 1701.

Brue eſt trahi par le Damel.

Là, étant entrés dans la maiſon, ils s'aſſirent avec la même tranquillité. Mais le Damel s'étant levé auſſi-tôt, pria Brue d'attendre un moment ſon retour. A peine fut-il ſorti, que le Kondi paroiſſant avec pluſieurs Negres armés, declara au Géneral qu'il avoit ordre de s'aſſurer de ſa perſonne. En même tems les Negres lui ôterent ſes armes & traiterent de même les deux Facteurs.

Il eſt arrêté priſonnier.

Le même jour, qui étoit le 6 de Juin 1701, tous les François qui ſe trouvoient à Rufiſco & au Cap Bernard furent arrêtés; ſans oublier leurs effets & leurs marchandiſes, juſqu'aux habits que Brue avoit laiſſés à Rufiſco. Le pretexte de cette violence fut que s'étant ſaiſis des Vaiſſeaux étrangers qui étoient venus pour commercer ſur cette Côte, il devoit des dedommagemens au Damel pour le tort que cette conduite avoit cauſée à ſes Peuples. Il auroit répondu facilement à cette accuſation; mais il ne put obtenir la liberté de parler au Roi, ni celle même de voir ſes propres gens.

Prétexte de cette violence.

Le Conſeil des Negres s'étant aſſemblé, on y propoſa de lui couper la tête; & ce ſentiment fut fort appuyé par l'Alkaïde de Rufiſco, qui craignoit qu'en rendant la liberté au Priſonnier, on n'expoſât ſa Ville au pillage & à l'incendie. Mais les plus ſages ſe déclarerent pour le parti de la modération, & propoſerent de faire payer une groſſe rançon. Le Damel entra d'autant plus volontiers dans cette vûe, qu'elle flattoit ſon avarice. On commença une négociation avec les Officiers François de Gorée. Ils avoient été ſi allarmés de la détention de leur Géneral, qu'au défaut des autres voies ils étoient déja réſolus d'employer la force pour le remettre en liberté.

Il court riſque de perdre la vie.

Les conditions du Damel furent d'abord exceſſives. Il demandoit non-ſeulement qu'on lui laiſſât tous les effets dont il s'étoit ſaiſi, mais qu'on lui abandonnât l'or, les Eſclaves & toutes les marchandiſes de Gorée, ſans en excepter la cargaiſon du Saint François de Paule, Vaiſſeau nouvellement arrivé de France. Après de longues diſputes, il conſentit à recevoir un préſent, qui joint aux effets qu'il avoit entre les mains, montoit, ſuivant le Tarif établi, à

Il obtient la liberté pour une groſſe rançon.

BRUE. 1701.

la ſomme de vingt mille ſept cens ſoixante dix-neuf livres en marchandiſes, ce qui revenoit à ſept mille francs, ſur le pied de leur valeur en France. La part te particuliere du General, en habits, en meubles, en vaiſſelle & en joux fut évaluée à ſix mille livres. Il avoit été reſſerré pendant jours dans une étroite priſon, ſans aucune communication avec ſes gens même avec ſon Interprête. Mais les femmes & la mere du Kondi l'avoient ſpſité tous les jours, & lui avoient porté du tabac, en lui marquant qu'elles prenoient beaucoup de part à ſa diſgrace. L'arrivée de deux Vaiſſeaux François & la vûe de quelques autres Bâtimens qui parurent dans la Rade de Rufiſco contribuerent beaucoup à ſa liberté. Le Damel s'étant hâté de conclure commodement, reçut le prix de ſa trahiſon, & partit de Rufiſco le 1[7] Juin à l'entrée de la nuit. Brue, à qui l'on n'ouvrit les portes de ſa priſon deux heures après minuit, s'embarqua auſſitôt ſur un des Vaiſſeaux de la Compagnie, & rendit la joie au Comptoir de Gorée par ſon retour.

Compliments qu'il reçut des Rois voiſins, & de la Princeſſe Linghera.

Le Brak & le Siratik, le Burbaghiolof, le Bur de Sin & le Bur de Salum le firent complimenter ſur le bonheur qu'il avoit eu de ſortir des mains du Damel, & lui marquerent de la diſpoſition à ſe liguer contre un voiſin ſi détesté. La Princeſſe de Linghera même lui envoya ſon fidéle Negre, pour lui déclarer qu'elle avoit la conduite de ſon fils en horreur, & qu'elle alloit tout employer pour rendre la paix ſolide. Brue la remercia beaucoup de ſes bontés, & de ſes intentions; mais ſur l'article de la paix, il lui fit une réponſe équivoque. En effet le Damel éprouva bientôt les effets de ſon reſſentiment. Les Côtes furent gardées avec tant de ſoin, qu'aucun Vaiſſeau étranger n'en put approcher pour le Commerce. Toutes les Barques de Pêcheurs furent enlevées, & les Villages de la Côte furent obligés, ſous peine d'execution militaire,

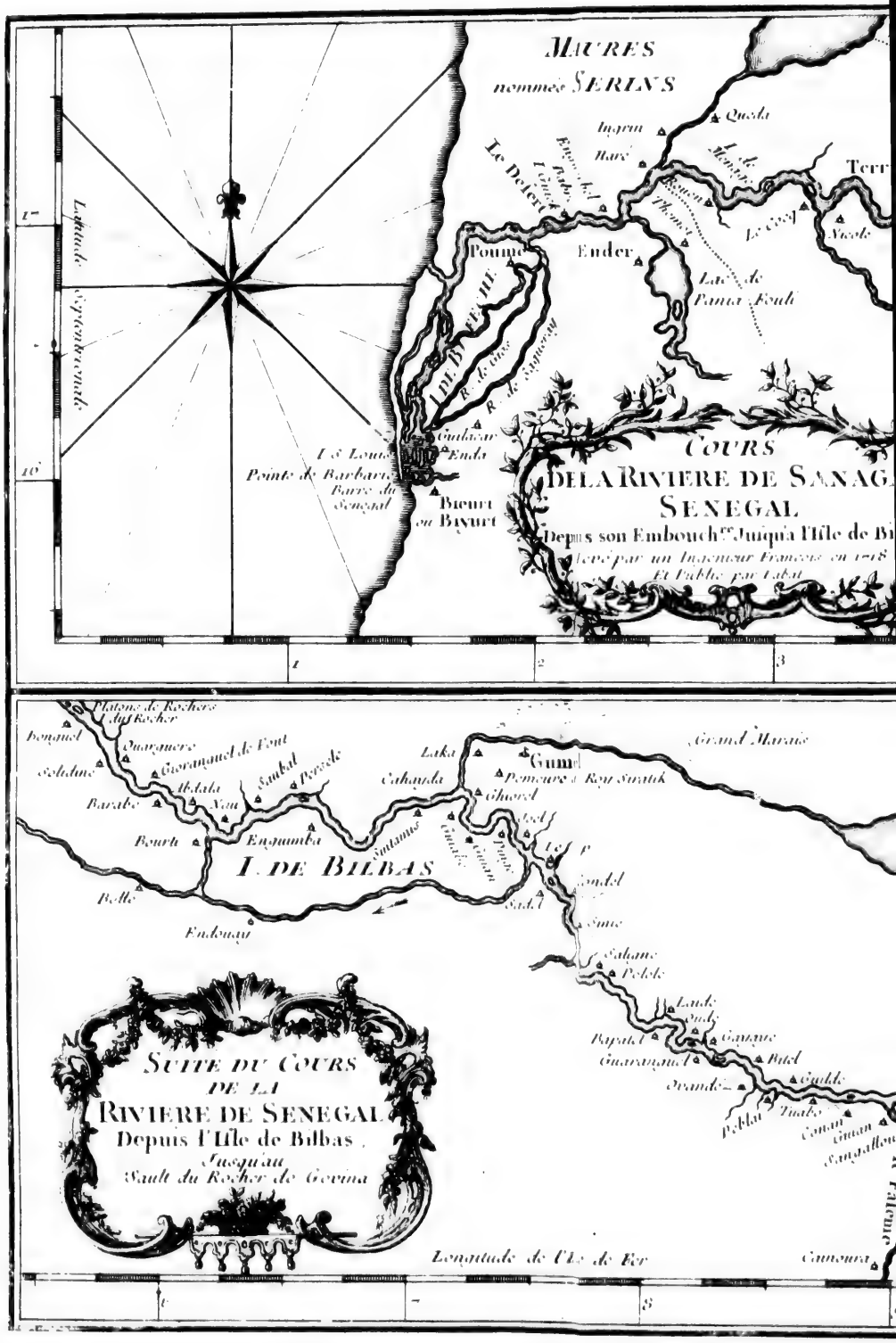
Vengeance de Brue.

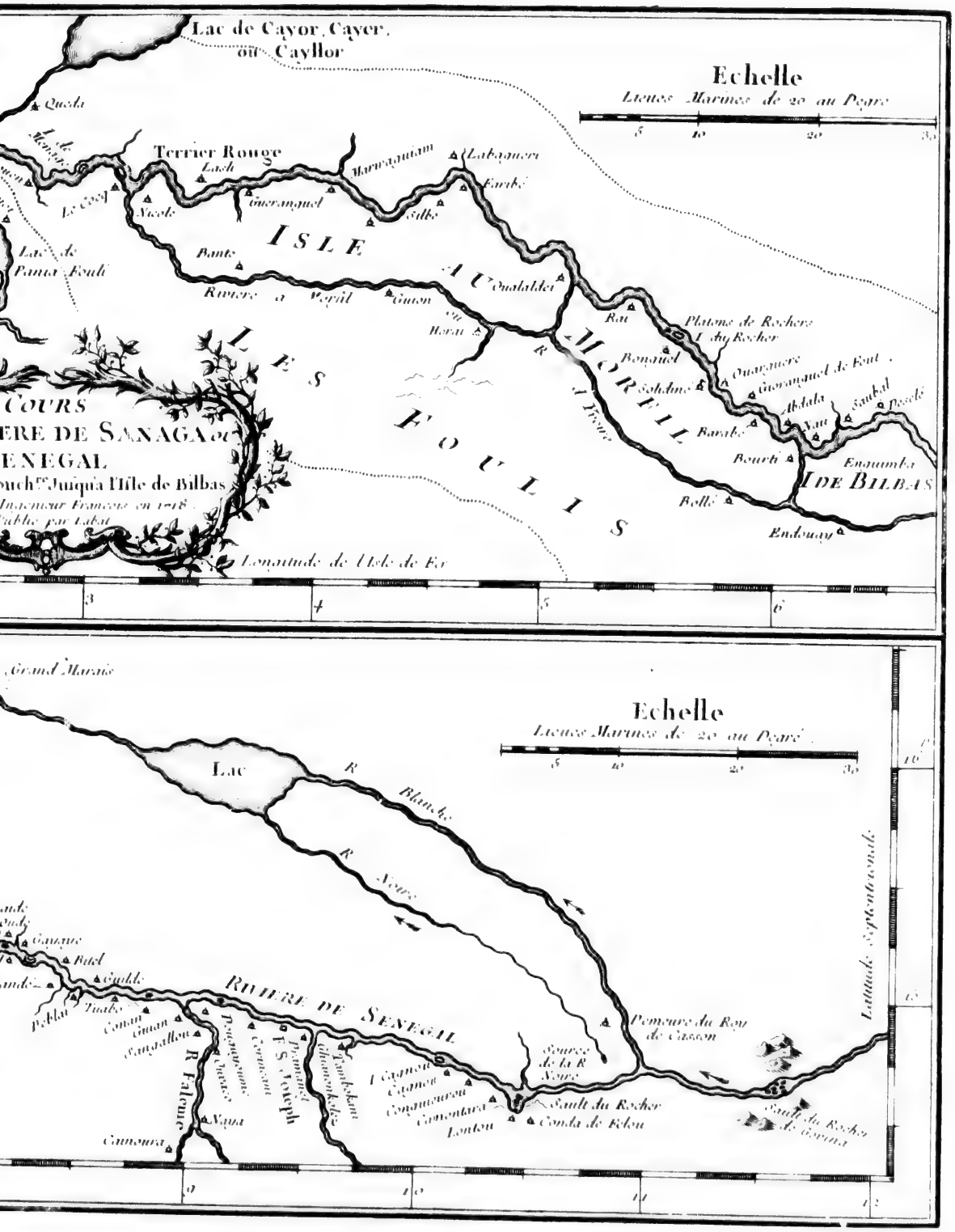
de fournir Gorée d'eau & de bois. Les Sujets mêmes du Damel continuerent, malgré lui, d'apporter de l'ivoire & des Eſclaves au Comptoir. Comme il vouloit tirer d'eux un prix exhorbitant pour ſes marchandiſes, ils trouvoient leur avantage à tourner ſecretement vers les François.

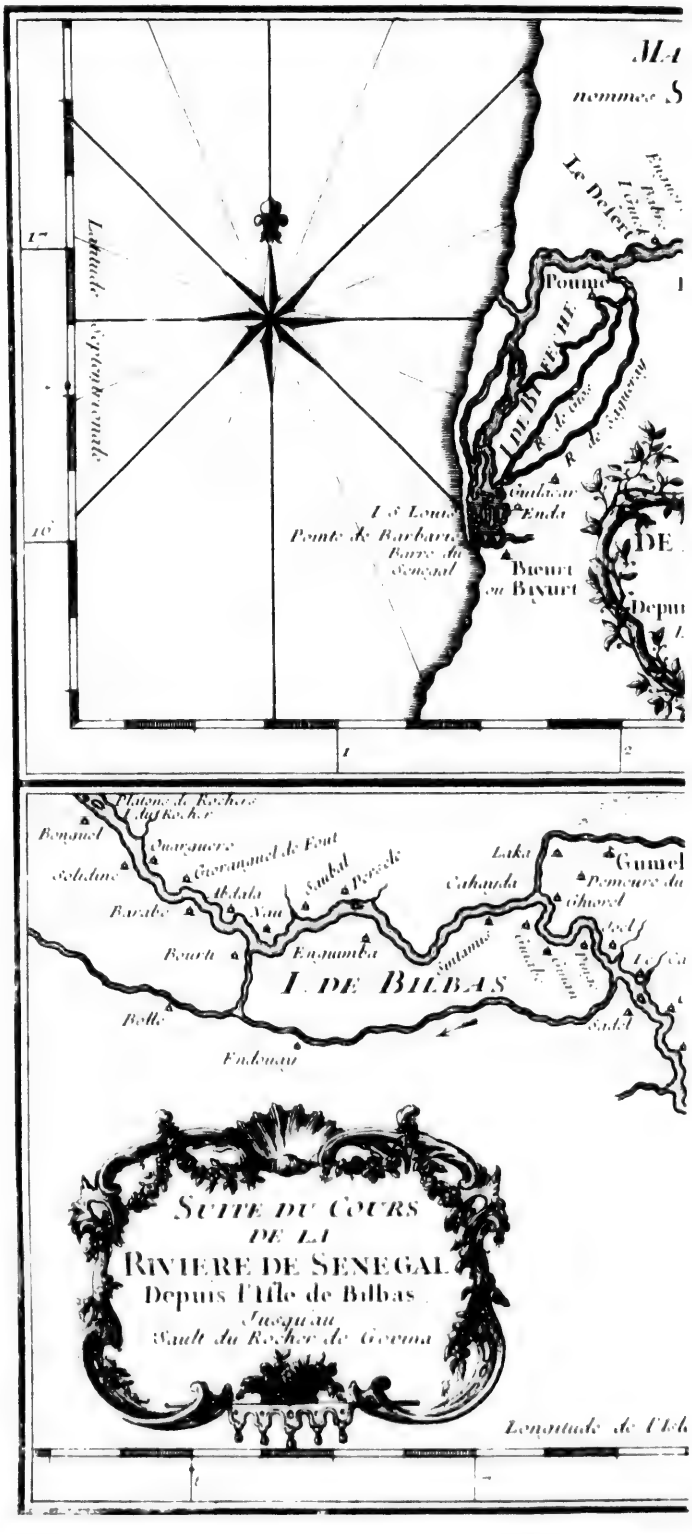
Les affaires demeurerent dans cette ſituation pendant huit mois. Enfin le Damel, qui voyoit tous ſes Peuples prêts à ſe révolter, commença ſérieuſement à deſirer la paix. Il envoya l'Alkaïde de Biyurt au Général, qui ſe trouvoit alors au Fort de Saint Louis, pour lui propoſer une réconciliation durable, & le prier de lui envoyer un de ſes Facteurs, nommé Moreau, qui parloit fort bien la Langue Jalof. Brue demanda, pour premiere condition, que l'Alkaïde demeurât en otage. Tout lui fut accordé. Moreau s'étant rendu à Kaba, où le Damel s'étoit retiré, fut reçu de lui avec beaucoup de careſſes. On ne parla du paſſé que pour l'enſevelir déſormais dans l'oubli. En confeſſant que Brue avoit reçu de juſtes ſujets de plainte, le Roi Negre prétendit qu'il étoit aſſez vengé par le mal qu'il lui avoit cauſé en ravageant ſes Côtes & lui enlevant un grand nombre de ſes Sujets. Il ajoûta que n'ayant jamais reçu de lui aucune offenſe, il ne le haïſſoit pas perſonnellement; qu'un Chirurgien François qui avoit donné quelque reméde à une de ſes femmes, ayant entretenu un commerce d'amour avec elle, dans le chagrin de ne pouvoir ſe venger du coupable il avoit fait tomber ſon reſſentiment ſur toute la Nation; mais qu'il demandoit en grace que le paſſé fût oublié, & l'amitié rétablie ſur des fondemens inébranlables.

Le Damel eſt forcé de demander la paix.

Cauſe de ſa haine contre les François.


MAURES
nommée SERINS
Quala
Ingrin
Barc
Le Delerte
Terr
Le coeul
Nicole
Poune
Ender
Lac de
Panar Foul
Lattitude Septentrionale
Guiloar
Enda
I.e Louis
Point de Barbarie
Barre du
Senegal
Bieurt
ou Bayurt
COURS
DE LA RIVIERE DE SANAG
SENEGAL
Depuis son Embouch.re Juiqu'a l'Isle de Bi
Levé par un Ingenieur Francois en 1718
Et Dressé par l'abat
Platine de Rochers
Bonnuel
Quarquere
Soldane
Barabe
Abdala
Nau
Saukal
Bourk
Enguamba
I. DE BILBAS
Belle
Endouay
Laka
Gumel
Cahanda
Ghoorel
Grand Marais
Roy Sarrak
Sutanus
Ende
Sme
Salame
Pekle
Bapak
Guaranganal
Gangue
Bitel
Pleba
Tiale
Longitude de l'Is de Fer
Cancoura
SUITE DU COURS
DE LA
RIVIERE DE SENEGAL
Depuis l'Isle de Bilbas,
Jusqu'au
Sault du Rocher de Govina


Lac de Cayor, Cayer, ou Cayllor
Echelle
Lieues Marines de 20 au Degré
Terrier Rouge
ISLE AU
LES HOUILLES
MAURELL
Lahaguem
Marraguiam
Guerangael
Nicole
Bante
Rivere a Vepril
Guion
Ouala
Platine de Rochers
Bonguel
Ouarguere
Guerangael de Eau
Abdala
Saubal
Bambe
Bourti
Ensumba
IDE BILBAS
Belle
Endway
Longitude de l'Isle de Fer
COURS
ERE DE SANAGA ou
ENEGAL
Juiqu'à l'Isle de Bilbas
Grand Marais
Lac
R Blanche
R Noire
RIVIERE DE SENEGAL
R Falemé
Pomeure du Roy de Cassom
Latitude Septentionale
Source de la R Noire
Sault du Rocher
Conda de Felou
Sault de Rocher de Govina
Lom II N° 21


Latitude Septentrionale
17
16
Le Desert
Pointe de Barbarie
Barre du Senegal
Bieurt ou Bayurt
Galdiom Enda
I. DE BILBAS
Bellé
Endousan
Bengnel
Soldans
Barabe
Beurt
Engnamba
Laka
Cahanda
Gumel
Gihorel
SUITE DU COURS DE LA RIVIERE DE SENEGAL
Depuis l'Isle de Bilbas
Jusqu'au
Sault du Rocher de Govina

Brue ; sur le récit que Moreau lui fit à son retour, fit appeller l'Alkaïde de Biyurt, & lui dit qu'il trouvoit fort étrange que le Damel l'eût rendu responsable des fautes d'un Chirurgien ; qu'il falloit commencer par des plaintes, & s'assurer qu'il auroit obtenu de justes satisfactions ; que les François néanmoins étoient disposés à bien vivre avec lui, s'il vouloit être plus fidèle à l'execution des Traités ; qu'il devoit restituer d'abord tout ce qu'il avoit pris injustement à la Compagnie, suivant le Mémoire qui lui avoit été présenté par Moreau, ou trouver bon que la Compagnie enlevât un assez grand nombre de ses Sujets pour se dédommager de ses pertes.

BRUE. 1701.

Réponse de Brue.

Le Damel avoit peu de penchant pour la restitution ; & Brue pensoit bien moins à l'y obliger, qu'à trouver l'occasion de se saisir du Tyran, dans la résolution de l'envoyer en Amérique. Mais son dessein fut interrompu par un ordre de la Compagnie qui le rappelloit en France, où elle avoit besoin de le consulter sur la décadence de ses affaires.

Projet de le saisir du Damel.

Il partit le premier de Mai 1702, en laissant pour Directeur Général, à sa place, le sieur Louis le Maître. Le Damel fut charmé de ce changement. Il trouva dans le Maître un homme d'un caractere si différent, qu'ayant interdit à ses Sujets tout commerce avec Gorée, il réduisit ce nouveau Directeur à lui payer cent barres pour la liberté de tirer de l'eau, du bois & d'autres provisions du Continent.

Brue est rappellé en France.

1702.

Cet événement fut bientôt suivi de la mort de Latir-Fal Saukabé. Il laissa ses deux Royaumes à ses deux fils. L'aîné, qui se nommoit *Mar-Issa Fal*, lui succeda au Royaume de Kayor & au titre de Damel. Le partage du plus jeune, nommé *Que Komba*, fut la Couronne de Baul, avec le titre de Tin. L'intérêt de la Compagnie est d'empêcher que ces deux Etats ne se réunissent encore sur la même tête.

Mort du Damel.

## CHAPITRE IV.

### *Description de la Riviere du Senegal, tirée des Mémoires de M. Brue.*

#### *Où l'on examine si cette Riviere est le Niger ou un de ses bras.*

Le cours du Senegal est d'environ huit cens lieues de l'Est à l'Oueſt, depuis le Lac de *Burnu*, où cette riviere prend (95) sa source, jusqu'à deux lieues & demie de l'Océan Occidental. Là, faisant un coude, elle tourne tout d'un coup au Sud ; & n'étant séparée de la mer que par une langue (96) de terre, qui n'a pas dans quelques endroits plus de cent toises de largeur, & qui s'élargit dans d'autres depuis une lieue, jusqu'à deux & demie, elle coule encore l'espace de vingt-cinq lieues du Nord au Sud, pour se perdre enfin dans l'Océan à quinze dégrés cinquante-cinq minutes de latitude (97).

Cours de la riviere du Senegal.

(95) Brue, ou Labat, parlent ici sans doute d'après l'opinion des Géographes, puisqu'il ajoûte qu'aucun François n'a pénétré si loin.

(96) Nommée la *Pointe de Barbarie.*

(97) Si ce n'est pas une faute d'impression dans Labat, il s'est fort trompé en mettant vingt-cinq dégrés cinquante-cinq minutes.

BRUE. 1721.

Cette riviere, qui diviſe preſque continuellement la Région des Negres de celle des Mores de Zarra, ou du Déſert, s'avance l'eſpace de trois cens lieues par divers détours, de l'Eſt à l'Oueſt, c'eſt-à-dire, depuis les Cataractes de Galam, au-delà deſquelles les François n'ont pas encore pénétré, juſqu'à ſon embouchure près de *Biyurt* ou *Bieurt* (98), dont on a déja vû la deſcription. Ses eaux ſont fort rapides, ce qu'on attribue à la longueur de ſon cours dans un Canal fort étroit.

DE l'embouchure.

Son embouchure eſt large d'une demie-lieue; mais elle eſt maſquée par une barre, ou un banc qui s'eſt formé de l'abondance du ſable que le courant y amene, & qui eſt repouſſé par la maree. Cette barre eſt doublement dangereuſe, & parce qu'elle a peu d'eau, & parce que tous les ans, les flots impetueux qui ſortent de la riviere, au tems des inondations, lui font changer de place. L'entrée du Senegal ſeroit inacceſſible, ſi la force de ſon cours & celle de la marée n'avoient ouvert deux paſſages, dont le plus large eſt ordinairement de cent cinquante ou deux cens toiſes ſur deux braſſes de profondeur. Auſſi ne reçoit-il que des barques de quarante ou cinquante tonneaux. Le plus petit n'eſt que pour les Canots. Ces deux ouvertures changent tous les ans de ſituation. L'Iſle de Saint Louis eſt quelquefois à quatre lieues de la riviere, quelquefois à deux. Mais le même inconvénient qui empêche les Vaiſſeaux de quatre ou cinq cens tonneaux d'entrer dans la riviere & d'y pouvoir débarquer leurs marchandiſes, devient une ſureté pour le Fort, & rend le Commerce des François fort tranquille. La Compagnie entretient une Barque & des Negres également adroits & robuſtes pour décharger ſes propres Vaiſſeaux.

Iſles ſervent à la ſureté du Commerce Françoiſ.

Saiſons ou l'on paſſe la Barre du Senegal.

La ſaiſon la plus commode, pour paſſer la barre, eſt depuis le mois de Janvier juſqu'au mois d'Août, parce que les vents ſont alors variables & que la direction des marées eſt au Nord. Mais dans cet intervalle même, les mois les plus favorables ſont Avril, Mai, Juin & Juillet. La mauvaiſe ſaiſon eſt depuis Septembre juſqu'à la fin de Décembre, parce que les vents d'Eſt enflent beaucoup la mer, & rendent le Commerce abſolument impoſſible.

Intérieur de cette riviere.

Après avoir paſſé la barre, on trouve une riviere d'une belle largeur, d'une eau fort claire & fort unie, dont le cours eſt auſſi agréable que l'entrée en a paru difficile. Sa profondeur eſt depuis dix-huit pieds juſqu'à vingt-cinq. La terre, du côté gauche en montant, eſt une pointe de ſable baſſe & ſtérile. Elle n'a pas plus de cent toiſes de largeur à l'entrée de la barre; mais on a déja fait remarquer qu'étant longue d'environ vingt-cinq lieues, ſa largeur augmente dans cet eſpace, d'une lieue juſqu'à deux & demie. Cette Peninſule eſt remplie d'une ſorte de petites crabbes, que les François appellent *Tourlouroux* dans les Iſles ſous le vent, & d'une eſpece d'oiſeaux qu'ils ont nommés *Grands goziers* ou *Pelicans*. Une lieue au-delà de la barre, la même Peninſule devient moins ſtérile, & préſente des pâturages, où la Compagnie fait nourrir des troupeaux de Moutons & de Chevres, à la garde deſquels elle entretient quelques Laptots armés. Mais le coté droit de la riviere, auſſitôt qu'on a paſſé la barre, forme un meilleur & plus beau Pays, qui ſe nomme (99) *Terre*

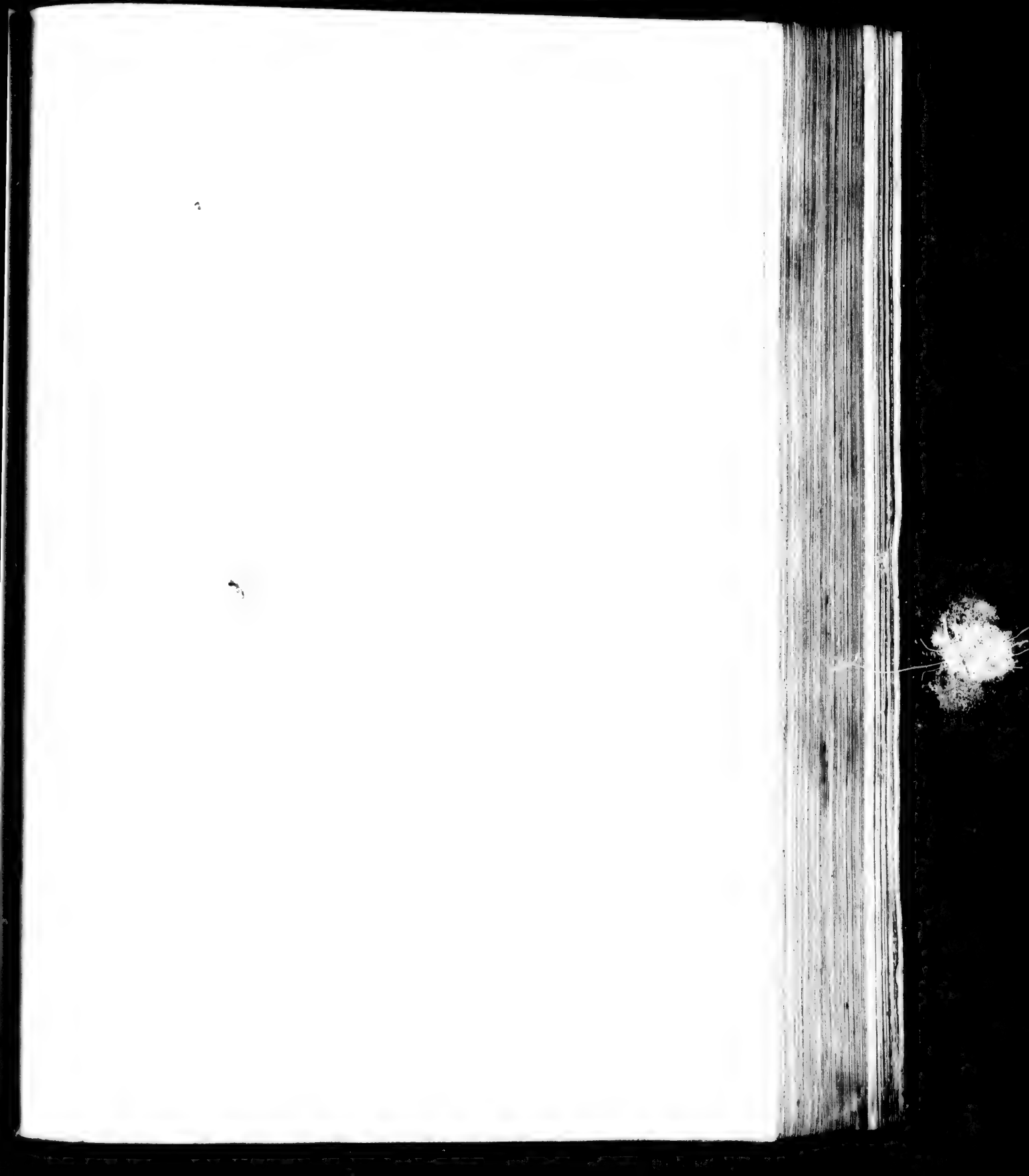
Tourlouroux.

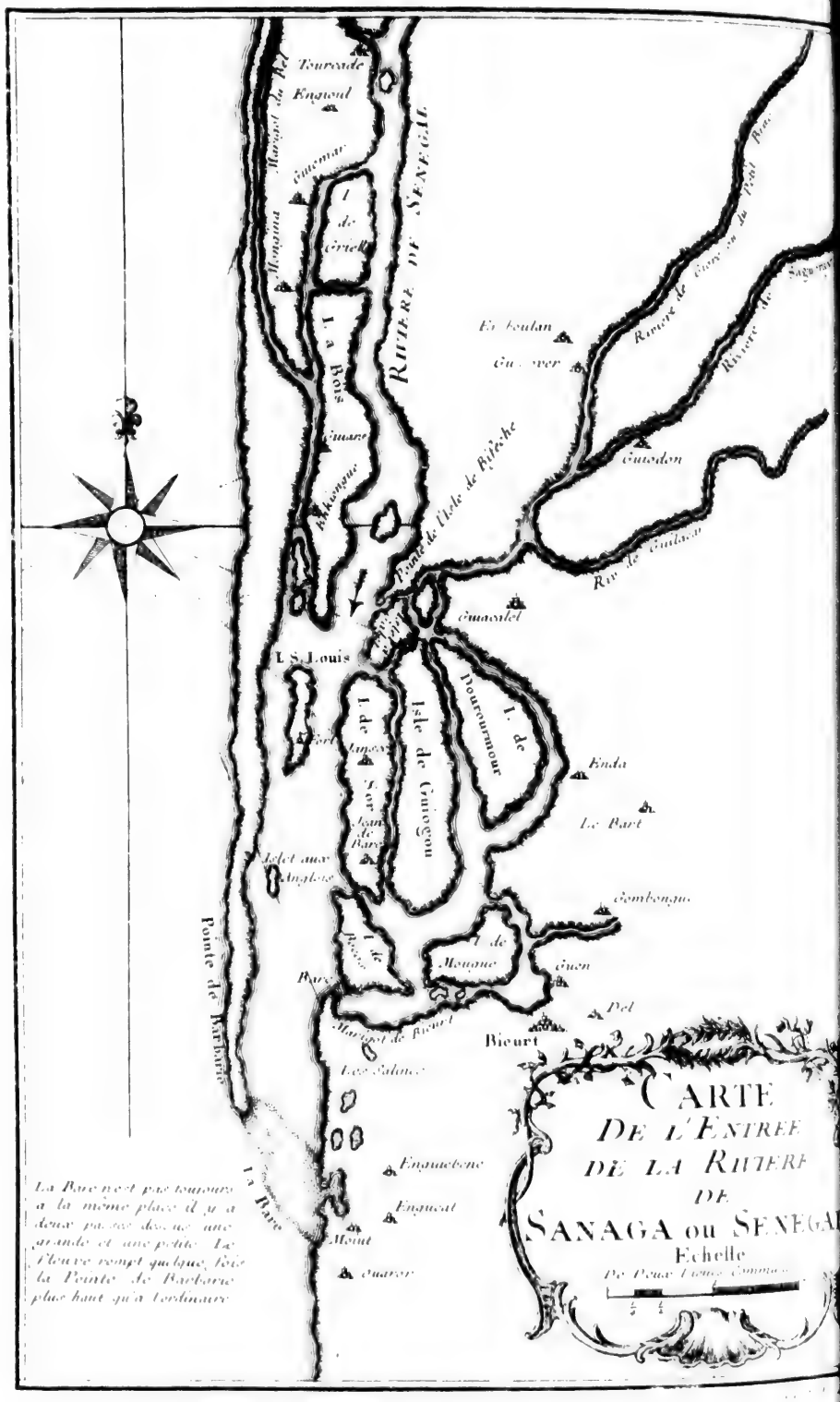
Grands goziers, ou Pelicans.

Terre de Ghinée.

(98) Voyez la Carte, qui eſt copiée d'après celle que Brue fit lever ſur les lieux par un habile Ingénieur, en 1718. On doit la regarder, par toutes ſortes de raiſons, comme une piece autentique.

(99) Il y a de l'apparence que c'eſt le nom du Pays de *Ghinea* ou *Gebenoa*, que Leon & Marmol, étoit ſitué vers l'embouchure du Senegal, au côté du Sud.




RIVIERE DE SENEGAL
Tourende
Engoul
Gaumar
Mongna
Marigot de Pel
I. de Criel
I. a Roche
Guare
Mkongue
Pointe de l'Isle de Biche
Ei boulan
Guiever
Riviere de Gorom ou de Pel
Riviere de Sagamar
Guedon
Riv. de Galam
Guasalel
I. S. Louis
I. de Guare
Tour de Barre
Islet aux Anglois
Isle de Gorom
I. de Nourourmour
Enda
Le Bart
Gembengue
Mongue
Bieurt
Pel
Marigot de Bieurt
Les Salines
Pointe de Barbarie
La Barre
Enguelcene
Enguecat
Mont
Guarer
La Barre n'est pas toujours a la même place il y a deux passes dont une grande et une petite. Le Fleuve rompt quelque fois la Pointe de Barbarie plus haut qu'à l'ordinaire
CARTE
DE L'ENTREE
DE LA RIVIERE
DE
SANAGA ou SENEGAL
Echelle
De Deux Lieues Communes

*de Guinée*, c'eſt-à-dire en Langue Negre, *Pays du Diable.* Il eſt uni, couvert de verdure & de petits Bois de differens arbres, entremêlés de palmiers & de cocotiers, qui forment une charmante perſpective. Ce Canton appartient au territoire de *Biyurt* ou *Bieurt*, & fait partie du Royaume de Kayor, qui a de ce côté-là pour bornes la pointe de Biſeſcha, éloignée de la barre d'environ ſix lieues. BRUE. 1701.

Du même côté, deux lieues au-deſſus de la barre, on trouve un Canal ou un bras de la riviere, qui remonte juſqu'à Biyurt. L'entrée eſt bouchée par une baſſe, qui la rend quelquefois fort dangereuſe. Elle contient auſſi deux petites Iſles, dont la plus proche de la grande riviere ſe nomme *Bokos.* C'eſt dans cette Iſle que la Compagnie Françoiſe avoit établi ſon premier Comptoir. On en voyoit encore les reſtes en 1724. Le terrain eſt bas, & fort mal ſain, parce qu'il eſt ſujet (1) aux inondations; ce qui obligea les François de l'abandonner. L'Iſle de *Mogheza*, qui eſt derriere celle de Bokos, eſt déſerte & ſans culture. Au long de cette Crique, ou du rivage de ce Canal, la nature a formé des ſalines fort riches & dans une ſituation fort ſinguliere. On en compte huit, éloignées d'une lieue ou deux l'une de l'autre. Les cinq principales ſont celles de *Guaneau*, où la Compagnie fait ſes cargaiſons, de *Damſar*, de *Luiango*, de *Guingha* & de *Quiert.* Les plus petites ſe nomment *Yunja*, *Matay*, & *Kib.* Ce ſont de grands étangs d'eau ſalée, au fond deſquels le ſel ſe forme en maſſe. On le briſe avec des crocs de fer pour le faire ſécher au ſoleil. A meſure qu'on le tire de l'étang, il s'en forme d'autre. On s'en ſert pour ſaler les cuirs. Il eſt corroſif, & fort inférieur en bonté au ſel de l'Europe. Chaque étang a ſon Fermier particulier, qui ſe nomme *Ghiodin* ou *Komeſſu*, ſous la dépendance du Roi de Kayor. La même Crique eſt fort abondante en Huitres, dont les écailles ſervent aux Negres pour compoſer une ſorte de chaux qu'ils employent à leurs Bâtimens. Ces Huitres ſont fort grandes. On les fait ſécher, pour ſervir d'aliment; & l'uſage en eſt fort commun dans le Canton.

Canal de Biyurt.

Salines extraordinaires.

Huitres. Uſage de leurs écailles.

Entre l'Iſle de *Bokos* & la grande Iſle de *Biſeſcha*, il y a une autre Iſle de cinq ou ſix lieues de tour, nommée l'Iſle de *Jean Barre.* Le terroir en eſt fertile, & couvert, dans quelques endroits, de fort gros arbres. Il appartient à deux Chefs des Negres, *Jean Barre* & *Yanſuk*, qui y poſſedent chacun leur Village. Le premier de ces deux Négres eſt Interprête héréditaire de la Compagnie au Fort S. Louis. Près de la même Iſle, il y en a deux autres plus petites, qui appartiennent auſſi à des Chefs Negres. L'une ſe nomme *Ghrogu*, & l'autre *Dorcmur.* Un peu au-deſſus de *Jean Barre*, on en trouve une autre, qui s'appelle l'Iſle *du Galet;* nom tiré d'une ſorte de cailloux fort durs, fort peſans & fort unis, dont la forme eſt un ovale plat. On s'en ſert quelquefois pour faire de la chaux. Vis-à-vis l'Iſle de Bokos, on voit encore une Iſle que les François ont nommée (2) *l'Iſle aux Anglois;* baſſe, marécageuſe, & qui n'a rien de

Differentes Iſles du Senegal.

(1) Ces inondations ſont cauſées, comme celles du Nil, par les pluies qui tombent dans les Pays ſitués entre les Tropiques, aux mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre. On en parlera ci-deſſous. Voyez auſſi la Relation de Dom Juan de Caſtro au Tome I.

(2) Labat prend beaucoup de peine à prouver que les Anglois n'ont jamais poſſedé cette Iſle. Mais pourquoi n'en auroient-ils pas été les Maîtres dans le peu de tems qu'ils l'ont été de l'Iſle S. Louis

BRUE. 1701.

recommandable. Enfin, trois quarts de lieue plus loin vers l'embouchure du Senegal, eſt ſituée l'Iſle qui porte le nom même de cette riviere, ou celui de S. Louis, qu'elle tire de ſon Fort, réſidence ordinaire du Directeur General.

Iſle de S. Louis.

L'Iſle du Senegal, ou de Saint Louis, eſt à ſeize dégrés cinq minutes de latitude du Nord. Sa ſituation eſt au milieu de la riviere, à deux, trois, ou quatre lieues de l'embouchure, ſuivant les variations de la Barre. Quelques Voyageurs lui donnent une lieue de circonférence. Froger qui la meſura, en 1696, compte onze cens cinquante toiſes du Nord au Sud, c'eſt-à-dire dans ſa longueur; mais comme ſa largeur eſt inégale il ne l'a pas déterminée. Un Ingenieur, qui prit le même ſoin en 1714, lui donne de largeur, du côté de la Barre, quatre-vingt-dix toiſes; cent quatre-vingt-douze du côté oppoſé; & cent trente dans l'endroit où le Fort eſt ſitué. Le bras oriental de la riviere eſt large de trois cens quatre-vingt toiſes; & celui de l'Oueſt, de deux cens dix.

Son étendue.

On ne trouve dans l'Iſle qu'une terre plate, ſabloneuſe, & ſtérile. Le côté du Sud étoit autrefois ſujet aux inondations; mais la marée & les vents du Nord y ont pouſſé tant de ſable, qu'il s'en eſt formé des Dunes, qui couvrent le Fort & qui le font paroître dans un creux. Cependant il eſt reſté vers cette pointe un *Marigot* ou un étang d'eau ſalée. La pointe du Nord eſt couverte de grands arbres, qui ont l'apparence d'une Forêt; mais ce ne ſont que des *Mangles* (*), qui demandent, pour croître, d'avoir toujours leurs racines dans l'eau. L'on trouve un autre étang au milieu de ces arbres. Il s'en trouve encore un, mais plus petit, vers le centre de l'Iſle; avec un petit Bois voiſin, qui fert à donner de l'ombre aux Moutons & aux Chevres du Fort: car le fond ſabloneux du terroir n'empêche pas qu'il n'y croiſſe une herbe courte, qui engraiſſe les Beſtiaux & qui les rend d'un fort bon goût. Les étangs ſont peuplés de Porcs, qui s'y rafraîchiſſent dans la boue.

Ses proprietés.

L'Iſle manque d'eau pendant la moitié de l'année, parce qu'il ne s'y trouve ni ſource ni puits, & que durant la mouſſon du Sud, c'eſt-à-dire depuis Décembre juſqu'au mois de Juillet, la riviere eſt ſalée. Dans le tems des inondations, l'eau eſt aſſez bonne; mais, dans les ſaiſons ſeches, on eſt forcé d'ouvrir au milieu du ſable, des puits d'une eau ſomache dont on ne peut faire uſage qu'après l'avoir filtrée au travers d'une pierre qui vient des Canaries. Pour la rafraîchir on la met dans des pots de terre qui ne ſoient pas vernis, dans leſquels on l'expoſe aux vents du Nord. On admire avec raiſon que l'eau devienne ſalée dans ces puits lorſque celle de la riviere devient douce; & qu'au contraire la riviere commence à devenir ſalée lorſque les puits ceſſent de l'être.

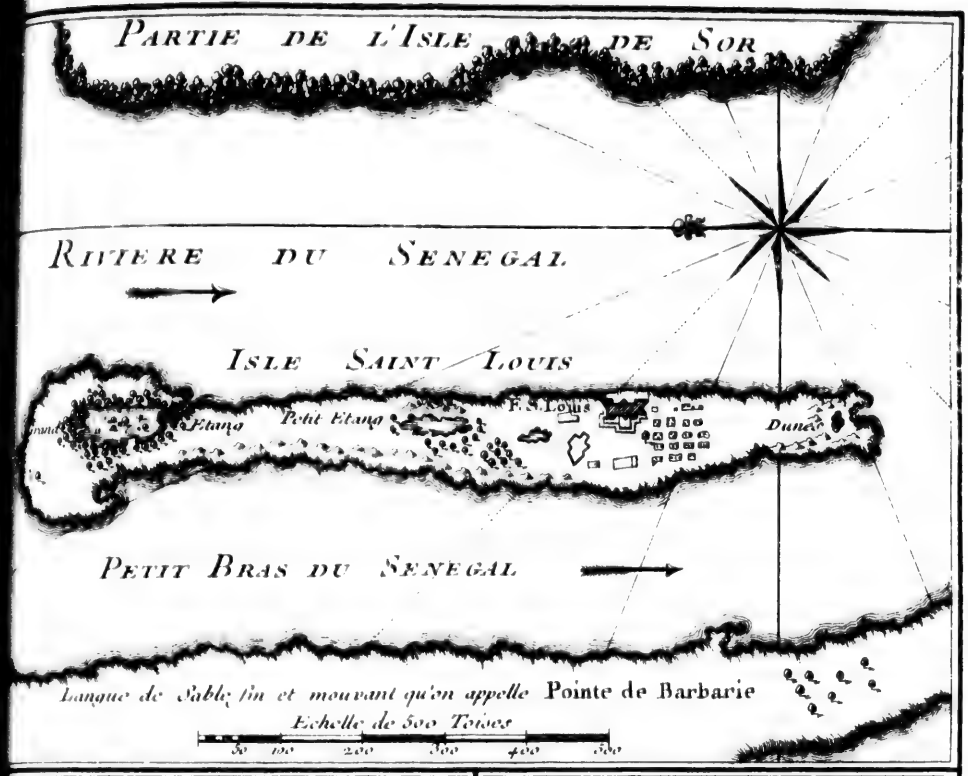
Iſle manque d'eau. Comment on y ſupplée.

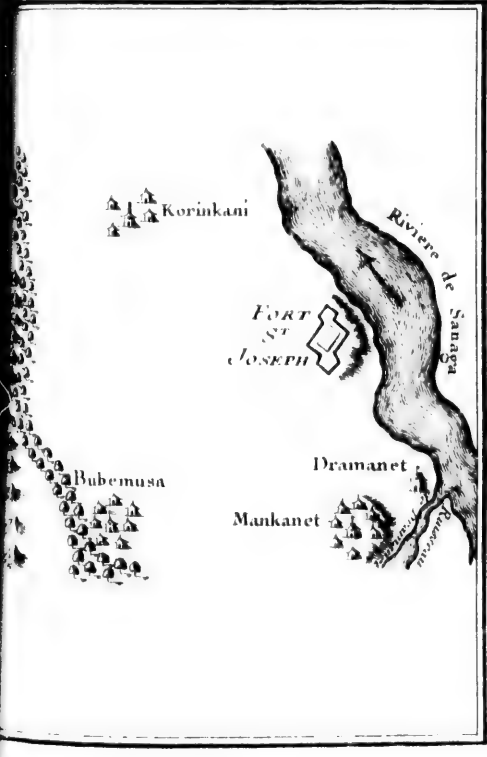
Il ne reſte aujourd'hui de l'ancien Fort de Saint Louis que quatre Tours rondes, fort bien bâties à l'antique, & couvertes de tuiles en piramides (4). Elles ont été jointes aux murailles, & renfermées par une fortification de paliſſades revêtue de terre, au-deſſous de laquelle ſont les Magaſins, & quelques Paillons mal formés; de ſorte que le Fort n'a pas de meilleure defenſe que ſa ſituation naturelle. Son artillerie eſt de trente pieces, diſtribuées en pluſieurs batteries. L'Arſenal eſt bien fourni de petites armes & de munitions. On ne ſe mêle pas ſi la Garniſon eſt nombreuſe; mais on fait obſerver que la Compagnie employe ordinairement deux cens hommes dans les ſix Etabliſſemens

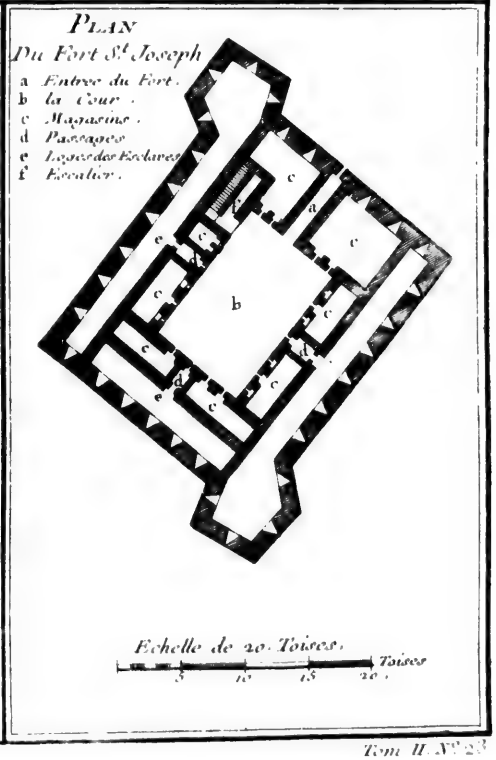
Ses fortifications.

(*) Labat dit, Mangles ou Peletuviers. Les Anglois, *Mangroves*. Ces arbres reparoiſſent ſouvent.

(4) Voyez ſon Plan.


PARTIE DE L'ISLE DE SOR
RIVIERE DU SENEGAL
ISLE SAINT LOUIS
Etang
Petit Etang
F. S. Louis
Dunes
PETIT BRAS DU SENEGAL
Langue de Sable fin et mouvant qu'on appelle Pointe de Barbarie
Echelle de 500 Toises
50 100 200 300 400 500


Korinkani
Riviere de Sanaga
FORT ST JOSEPH
Dramanet
Bubemusa
Mankanet

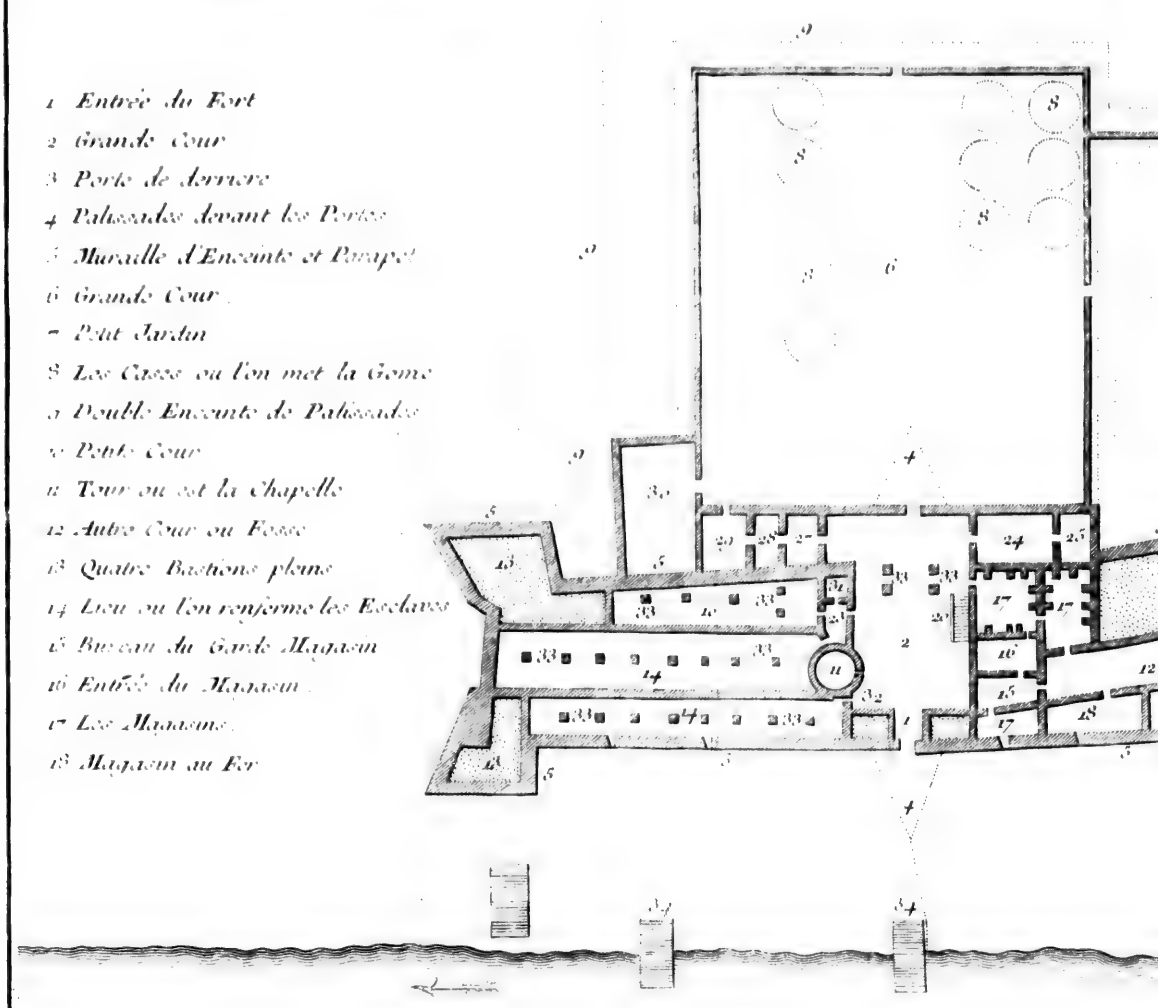

PLAN
Du Fort St Joseph
a Entrée du Fort.
b la Cour.
c Magasins.
d Passages.
e Logez des Esclaves.
f Escalier.
Echelle de 20 Toises.
5 10 15 20 Toises

ENEGAL

19. La Cave
20. Magasin a poudre
21. Le Creux sous les Lieux
22. Magasin pour l'Avoine
23. Entrée de la grande Captiverie
24. La Cuisine
25. La Laverie
26. Escalier pour monter sur la Plateforme
27. La Dépense
28. Cabinet joint a la dépense
29. La Tonnellerie
30. Magasin d'Armement
31. Petit Magasin pour les Outils et Ustancites
32. Entrée de la petite Captiverie
33. Pilliers pour soutenir la Plateforme et le tout
34. Deux ponts pour aborder les barques

# PLAN du Fort S.t LOUIS dans l'Isle de SAN

1 Entrée du Fort
2 Grande Cour
3 Porte de derriere
4 Palissades devant les Portes
5 Muraille d'Enceinte et Parapet
6 Grande Cour
7 Petit Jardin
8 Les Casse ou l'on met la Gome
9 Double Enceinte de Palissades
10 Petite Cour
11 Tour ou est la Chapelle
12 Autre Cour ou Fosse
13 Quatre Bastions pleins
14 Lieu ou l'on renferme les Esclaves
15 Bureau du Garde Magasin
16 Entrée du Magasin
17 Les Magasins
18 Magasin au Fer

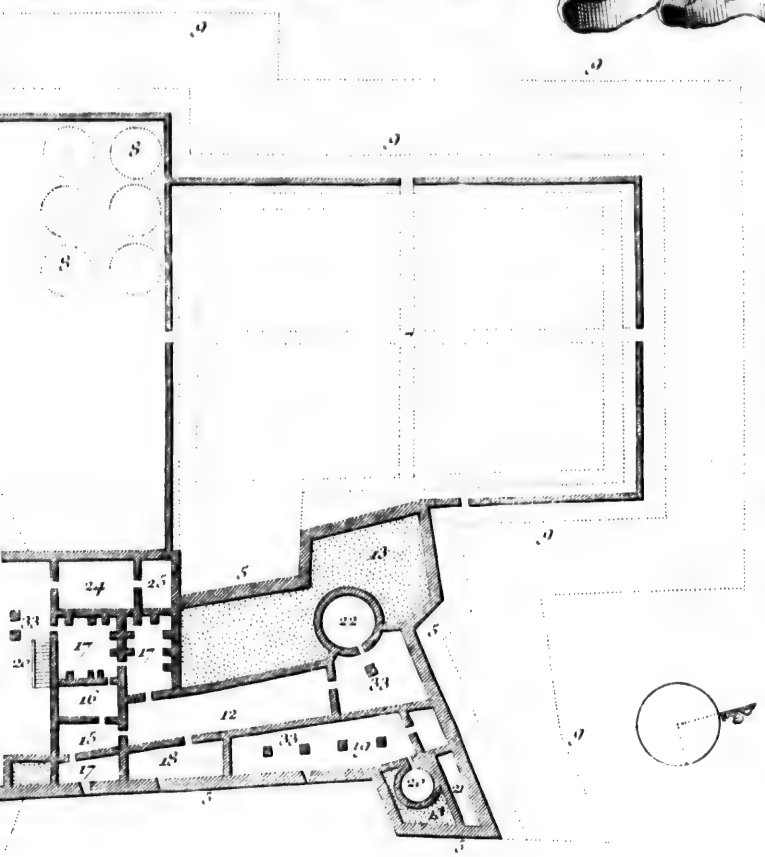


LA RIVI

Echelle de Toises.

5 10 20 30

# ...NS L'ISLE DE SANAGA OU DU SENEGAL



19. La Cave
20. Magasin a poudre.
21. Le Creux sous les Lieux
22. Magasin pour l'Avoine
23. Entrée de la grande Captiverie
24. La Cuisine
25. La Lavere.
26. Escalier pour monter sur la Plateforme.
27. La Dépense
28. Cabinet joint a la dépense
29. La Tonnellerie
30. Magasin d'Armement
31. Petit Magasin pour les Outils et Ustanciles
32. Entrée de la petite Captiverie
33. Pilliers pour soutenir la Plateforme et le toit.
34. Deux ponts pour aborder les barques.

R I V I E R E

Echelle de Toises.

qu'elle a ſur cette Côte, & qu'ils ſont diſperſés ſuivant les ordres du Gouverneur.

BRUE. 1701.

On peut juger de la figure que le Directeur Général fait dans ce Pays (5), par la maniere dont le ſieur Brue reçut, en 1691, un Prince Negre nommé le Petit-Brak. Ce Prince s'étant rendu, de *Maka*, dans l'Iſle de Biſeſcha, avec un cortege de quinze ou vingt Negres, envoya un Canot dans celle de Saint Louis, pour donner avis de ſa viſite au Général, & pour le prier de le faire prendre dans une Chaloupe. Lorſqu'il fut arrivé à la porte du Fort, il s'aſſit à terre avec ſa ſuite, qui étoit armée de zagayes, de ſabres & de targetes. Il demeura dans cette poſture, en attendant le retour de ſon Interprête, qui étoit allé ſçavoir du Général François s'il étoit diſpoſé à le recevoir. L'Interprête revint auſſi-tôt, avec ordre de l'introduire. Il le conduiſit à la Salle de l'audience, accompagné ſeulement de deux de ſes Officiers & de deux *Guiriots*, ou Muſiciens Poetes, qui dans ces occaſions ne s'éloignent jamais de leur Maître. Le Général étoit aſſis dans un fauteuil, la tête couverte, avec ſes Officiers autour de lui. En entrant dans la Salle, le Prince Negre ôta ſon bonnet, s'approcha de Brue, & mit ſa main dans la ſienne, qu'il leva trois ou quatre fois juſqu'à ſon front, ſans prononcer un ſeul mot. Brue fit la même choſe; mais ſans ſe lever & ſans ſe découvrir.

Maniere dont le Gouverneur François reçoit un Prince Négre.

Le Prince s'aſſit ſur un tabouret. Ses deux Officiers ſe placerent à ſes côtés dans la même poſture, & les deux Guiriots ſe mirent à terre derriere lui. C'étoit un Vieillard de fort bonne mine. Il avoit la barbe & les cheveux gris, & le viſage maigre & ridé; mais beaucoup de vivacité dans les yeux, & le ſon de la voix fort agréable, avec un air de grandeur qui marquoit celle de ſa naiſſance. Sa robe, qui lui tomboit juſqu'aux genoux, étoit d'une étoffe (6) blanche de coton, à rayes bleues, avec de grandes manches, de la forme des ſurplis de l'Oratoire. Par-deſſous, il avoit des hautes-chauſſes de la même étoffe, mais ſi larges qu'elles ne contenoient guéres moins de ſix aunes, & pliſſées par derriere, de maniere à pouvoir lui ſervir de couſſin. Sur ſa robe il portoit un baudrier de drap écarlate, d'un demi-pied de large, auquel ſon ſabre étoit ſuſpendu. La poignée & le fourreau étoient travaillés en argent, avec un art ſurprenant pour un ouvrage des Negres. Toutes les parties de la robe & du baudrier étoient garnies d'amulets, ou de griſgris, couſus proprement dans de petites piéces d'écarlate, de maroquin rouge du Levant, & de peau des Bêtes ſauvages du Pays. Mais la forme de toutes ces piéces étoit différente. Les unes étoient quarrées, d'autres rondes, ou longues, ou poligones; & chacune attachée ſur la partie du corps qu'elle avoit la vertu de préſerver. Les hautes-chauſſes étoient ſans poches; mais le Prince portoit, au côté droit, un petit ſac qui contenoit ſon tréſor. Sa robe, quoiqu'on l'ait comparée, à nos ſurplis, étoit échancrée par devant comme une chemiſe de femme, & relevée autour du cou par une broderie de drap rouge, qui repréſentoit des boutons & d'autres figures. Son bonnet étoit de la même étoffe que la robe, étroit par le bas, mais large au ſommet; de ſorte que ne pouvant ſe ſoutenir il penchoit beaucoup à côté de la tête. Au lieu de plumes, il étoit orné de la tête d'un Paon d'Afrique, qui contenoit un griſgris. Le Prince

Habillement & figure du Prince.

(5) Jobſon en parle beaucoup dans ſon Voyage à la Gambra.

(6) Ces étoffes de coton s'appellent Pagnes, du mot Portugais *Panna*.

BRUE. 1701.

avoit d'ailleurs les jambes nues, avec des sandales aux pieds, telles qu'on représente celles des Romains.

Il demeura quelque tems en silence, regardant le Général avec beaucoup d'attention. Enfin il lui adressa un discours, qui fut explique par l'Interprète, & qui portoit en substance, » Qu'ayant appris l'arrivée du Sieur Brue au » Senegal, avec la qualité de Général pour la Compagnie, & n'ayant entendu que des éloges de son caractere, il s'étoit fait un devoir de le prévenir par sa visite, & de lui offrir son amitié; qu'il s'étoit toujours senti » de l'inclination pour les François, & qu'il leur avoit rendu tous les services » qui dépendoient de lui; qu'il promettoit de perséverer dans les mêmes dispositions, & que Brue pouvoit compter en particulier sur son affection, dont il vouloit lui donner un témoignage en lui faisant present d'un » Esclave.

Harangue du Prince Negre.

Les deux Officiers & les Guiriots firent aussi leur compliment, que le Général reçut d'un air civil & gracieux. Il fit ensuite apporter de l'eau-de-vie; car si la qualité de Mahométans rend quelques Negres fort réserves sur l'usage de cette liqueur, le plus grand nombre regarde le précepte de l'Alcoran comme un conseil, & se livre sans scrupule au plaisir de boire. Le Prince vit paroître avec plaisir sa bouteille. Un de ses Officiers remplit un verre, en fit l'essai, & le présenta joyeusement à son Maître, qui se leva, but à la santé du Général, & rendit le verre à l'Officier avec un petit reste de liqueur; ce qui passe pour une faveur entre les Negres. Après le premier coup il alluma sa pipe & se mit à fumer. Ses deux Officiers suivirent son exemple; tandis que les Guiriots commencerent à chanter, en accompagnant leur voix du son d'un petit instrument, qui n'a que trois cordes & ressemble assez à nos luts. Le ventre est composé d'une piéce de calebasse, avec un manche qui y est attaché. Le chevalet en est fort bas, & les cordes sont de crin de Cheval. Ils les pincent & les frappent en mesure. Cette musique n'a rien de désagreable. Leurs chansons sont martiales, & roulent sur les louanges de leur Prince. Ils relevent sa naissance. Ils disent qu'il est Seigneur de la mer, qu'il a vaincu tous ses Ennemis, & qu'ils n'ont jamais eu de Maître si magnifique & si liberal. Ils finissent par des vœux pour sa santé & pour la prolongation de sa vie.

Il est fort bien traité par Brue.

Instrumens & chansons de ses Musiciens.

Le concert des Guiriots n'interrompit pas la conversation. Comme il étoit assez tard, Brue proposa au Prince de loger dans le Fort. Cette invitation fut acceptée. Il fut conduit dans un appartement séparé, parce que les Negres ne mangent pas volontiers avec les Blancs. On lui envoya du kuskus & de ses viandes, que ses gens préparérent à leur maniere. Le vin de Canarie & l'eau-de-vie ne lui furent pas épargnés. Son arrivée avoit attiré dans le Fort quantité de Negres, qui passerent toute la nuit à danser. Le lendemain, il prit congé du Général, après avoir reçu le *Tago*, c'est-à-dire un présent, qui valoit beaucoup mieux que son Esclave. Brue fit aussi quelques libéralités à ses Officiers & à ses Musiciens.

Description continuée.

Pour reprendre notre description, la pointe de la grande Isle de Bifesche est d'environ deux lieues au-dessus du Fort Saint-Louis, du côté droit de la riviere. Elle fait, des deux côtes, les limites du Royaume de Kayor & de Hoval; car le premier est à droite, & l'autre à gauche de la riviere. Cette Region étoit connue autrefois sous le nom de Jalofs, nom général, qui comprenoit

Royaumes de Hoval & de Kayor.

plusieurs Nations différentes. Le Royaume de Hoval s'étend de l'Est à l'Ouest, l'espace d'environ quarante-six lieues. Ses bornes sont incertaines au Nord, parce qu'il est fort exposé de ce côté-là aux incursions des Mores, qui s'avancent ou se retirent suivant les occasions qu'ils trouvent d'y exercer leurs pillages. Le Roi de Hoval porte le titre de *Brak*, qui signifie Roi des Rois. C'est purement un nom de Majesté, comme le *Damel*, le *Siratik*, & plus anciennement celui de Pharaon & de Cesar. Ses Etats ont plus d'étendue au Sud du Senegal qu'au Nord. A l'Est ils sont séparés du Royaume des *Fulis* ou *Foulis* par le Lac de *Kayor*, & s'étendent au long du Senegal jusqu'au Village d'*Embakana* ou *Embakan*, sur les frontieres du Royaume de Galam, qui a cent quatre-vingt seize lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, mais dont les bornes sont encore inconnues au Sud. L'Empereur ou le Roi de Galam porte le titre de Siratik.

BRUE. 1701.

Royaume de Galam, dont le Roi porte le titre Siratik.

Dix ou douze lieues au-dessus du Fort Saint-Louis, on trouve une pointe où la fertilité du terroir a porté les Negres à bâtir sept ou huit Villages, dont le principal se nomme Buckfar. Plus on s'avance vers la mer, plus le Pays au long de la riviere semble fertile & cultivé. Il abonde en maïz, & cette sorte de grain n'y manque jamais.

Village de Bucksar.

L'Isle de Bifescha n'a pas moins de vingt-huit lieues de long, sur huit dans sa plus grande largeur. Elle est fermée par un bras du Senegal, qui la sépare du Village d'*Enschoie*, & qui se divise en deux autres bras au Village d'*Auschasur*. Le dernier de ces deux bras se subdivise encore au Village de *Pama*; de sorte que l'Isle de Bifescha est bornée à l'Est par un bras du Senegal, qui se nomme la Riviere de *Sagheray*, à l'Ouest par le Senegal même, & se trouve divisée en trois parties par la petite Riviere de Jor & le Kora ou le Bekio. Le terroir en est riche & fertile, ce qu'on attribue principalement aux inondations du Senegal. Il abonde en maïz des deux especes, en riz, en légumes, en tabac & en indigo. Le froment y croît fort bien, mais après la seconde moisson; comme s'il avoit besoin de se naturaliser au terroir. Le cotton y est aussi en fort grande abondance. On y voit de vastes prairies, qui nourrissent quantité de grands & de petits Bestiaux, tous excellens dans leur espece. La volaille & le gibier y foisonne, sur-tout les Perdrix, les Pigeons ramiers, & les Pintades. Outre les Forêts, il s'y trouve de grands Bois de palmiers; & & les Villages, qui sont fort fréquens sur la riviere, rendent témoignage que le Pays est bien peuplé.

Isle de Bifescha.

Divisions du Senegal.

Au-dessus de l'Isle de Bifescha est celle de *Buckfar*, que les François ont nommée *l'Isle aux Bois*, parce qu'elle en est remplie. Elle est située à demie-lieue de la pointe Nord de l'Isle Saint-Louis. Sa longueur est d'environ trois lieues & demie, sur trois quarts de lieues de largeur. L'Isle *Bichon* ou *des Palmiers*, est à neuf lieues de Saint-Louis, & ne forme qu'une langue fort étroite, quoiqu'elle ait deux lieues de longueur. Ces deux Isles sont habitées & cultivées par les Negres. Ils ont bâti leurs Villages sur des terrains élevés, pour se garantir des inondations annuelles de la riviere.

Isles de Bucksar & des Palmiers.

En continuant de remonter le Senegal, le premier endroit remarquable qui se présente à gauche est le Village de *Serinpeta*, nommé aussi *Serimfalli*, où la riviere, qui a coulé, de-là, du Nord au Sud, descend désormais de l'Est à l'Ouest. Entre ce lieu & Buckfar, le Pays n'offre que des pâturages où les Mores de la Tribu de *Sargentes* viennent nourrir leurs Chameaux & leurs

Serinpeta.

BRUE. 1701.

autres Beſtiaux dans les tems de ſechereſſe, en payant un tribut au Brak. C'eſt à Serinpeta que ſe font les meilleurs Canots du Senegal. Ce Village appartenoit en 1715 à un Seigneur Negre, nommé Caye, neveu du Brak. Quelques lieues au-deſſus de Serinpeta, au Nord de la riviere, commence *le Deſert*, Canton célebre par le commerce des gommes, que les Mores de la Tribu de Had-al-Agi y viennent exercer. C'eſt une Plaine vaſte & ſtérile, bornée par des montagnes de ſable rouge, & qui n'a pour arbres que quelques buiſſons, ſans aucune ſorte de verdure.

Deſert, lieu célebre pour le commerce des gommes.

Deux lieues plus haut ſur la riviere, on trouve *Angherbel*, réſidence du grand Brack, Roi de Hoval. C'eſt une grande Ville, qui a, vis-à-vis, ſur l'autre rive, un Village nommé *Ingherbel*. Du côté du Sud, le Senegal reçoit une riviere qui vient du Lac *Pania Fuli* ou *Fouli*, & qui ſe nomme Riviere Portugaiſe. Elle eſt à trente-ſept lieues de l'embouchure du Senegal. C'eſt une eſpece de Canal naturel, par lequel les eaux de cette riviere montent dans le Lac au tems des inondations, & reviennent enſuite lorſque ce déluge eſt fini. Il a cinq ou ſix lieues de longueur. Ses rives ſont plantées d'arbres, & couvertes de Villages. Le terroir en eſt auſſi fertile que les Habitans ſont pareſſeux. L'entrée de cette Riviere Portugaiſe eſt embaraſſée par un petit banc de ſable, que ſa ſituation néanmoins ne rend pas dangereux. Le lac même eſt ovale dans ſa forme. Sa longueur eſt de ſix lieues, du Nord au Sud, & ſa largeur de trois, de l'Eſt à l'Oueſt. Il eſt fermé par deux pointes & par une petite Iſle qui préſente une crique formée par un aſſez grand ruiſſeau dont les rives diſparoiſſent pendant l'inondation du Senegal. Lorſque les flots ſe ſont retirés, la plus grande partie du Lac demeure à ſec, & produit d'abondantes moiſſons de maïz, de riz, de tabac & de légumes. Mais cette fécondité de la terre & l'abondance de ſes Habitans n'empêchent pas que le Pays ne ſoit ſouvent déſolé par la famine; ce qui vient autant de la pareſſe des Negres, que du ravage des Sauterelles, qui dévorent dans certaines années toutes les plantes & tous les fruits. Les Negres mangent ces inſectes; mais le nombre en eſt ſi grand que l'air en eſt quelquefois obſcurci, & qu'il ne reſte pas la moindre verdure dans tous les lieux où elles ont paſſé.

Angherbel & Ingaerbel.

Riviere Portugaiſe.

Lac de Pania-Fuli.

Un peu plus haut du côté du Nord, le Senegal reçoit le *Marigot* ou la petite riviere de Kayor, qui ſort du Lac de même nom. Il eſt à cinquante lieues du Fort Saint Louis; & comme celui de *Paniafuli*, il s'eſt formé par les débordemens du Senegal. A trois lieues, ſur la rive gauche de ce Canal, on trouve le Village de *Grain* ou *d'Ingrin*, qui eſt gouverné par un Seigneur Negre, Sujet du grand Brak. Le Pays eſt agréable & bien cultivé. Quatre lieues plus loin, ſur la rive droite, eſt le Village de *Queda*, de la dépendance du Suatik, Roi des Foulis. Dans le tems de la ſechereſſe, il ne faut pas eſpérer de remonter plus haut vers le Lac, à cauſe des roſeaux qui bouchent le reſte du Canal. Quelques lieues au-deſſus, dans la riviere du Senegal, on trouve une petite Iſle nommée par les François *Menage*, d'un lieu du même nom qui eſt à l'oppoſite, ſur la rive méridionale de la riviere. Cette Iſle eſt agréable & fertile; mais ſi baſſe qu'elle eſt couverte tous les ans par l'inondation. Auſſi-tôt que l'eau s'eſt retirée, les Negres y font leurs Lugans, c'eſt-à-dire leurs Plantations de tabac, de riz de millet & de légumes, qui leur rendent une riche moiſſon. Cinq lieues plus haut, du côté du Sud, eſt le Village de *Cock*, direc-

Riviere de Kayor.

Ingrin.

Queda.

Menage.

tement opposé à la pointe Est de l'Isle du *Morfil* (*) ou d'Ivoire, & au Village de *Niolé* qui est situé sur cette pointe.

BRUE. 1701.

L'Isle d'Ivoire est longue de quatre lieues, sur trois, quatre, cinq & six de largeur. Elle est formée par un bras du Senegal, qui la sépare de l'Isle de *Bilbas*, qu'on en peut regarder néanmoins comme une partie. Le grand Canal de la riviere est du côté du Nord & conserve le nom de Senegal. Celui du Sud prend le nom de *Riviere d'Ivoire*. Isle Ivoire ou de Morfil.

Au Sud de la riviere d'Ivoire, le Pays est uni, fertile, bien cultivé, rempli d'arbres, & divisé par des Prairies d'une grande étendue. Il nourrit quantité d'Elephans qu'on y voit paître tranquillement, en troupeaux de quarante & cinquante. Mais lorsqu'ils peuvent entrer dans les plantations des Negres, ils y font de terribles ravages. A dix lieues de la pointe Ouest de l'Isle d'Ivoire, sur la rive Nord du Senegal, est le Village de *Lali*, près duquel on trouve un Village nommé par les François *Terrier rouge*, d'où l'on compte soixante-dix lieues jusqu'à l'embouchure du Senegal. Ce lieu est célébre par le commerce des gommes, qui sont apportées par les Mores de la Tribu d'*Ebraghena*, & dont les échanges se font comme au Désert. Depuis Terrier rouge jusqu'à *Hovolalda*, les deux côtés de la riviere présentent une perspective charmante. Ce sont de vastes Plaines, remplies de toutes sortes de bestiaux, mais expossées à d'étranges ravages dans le tems des inondations. Les Habitans sont alors obligés de se retirer plus loin dans des lieux élevés, avec leurs troupeaux & tous leurs effets. Quinze lieues au-dessus de Hovalalda, on rencontre au milieu de la riviere, une chaine de rocs qui la traverse. Elle se nomme *Platon de Donghel*. Dans les tems secs, l'eau y est si basse, qu'à peine le passage est-il sûr pour les Canots. Un peu au-delà de cet écueil, est une petite Isle, si haute dans une de ses parties, qu'on y est à sec dans les plus grandes inondations. Les François y avoient autrefois un petit Comptoir qu'ils ont abandonné. L'Isle d'Ivoire a du côté du Sud, un Village nommé *Donghel*, où il se fait quelque commerce. Vers la pointe Ouest, elle a le Village de *Burti* (7) vis-à-vis l'Isle de *Bilbas*, dont elle n'est séparée que par un petit bras du Senegal. Bilbas n'est pas si grande, à beaucoup près, que l'Isle d'Ivoire. Elle est formée par deux bras (8), qui se divisent près d'un Village nommé le Cap, au Nord de cette riviere. Elle ressemble, pour le terroir & les productions, à l'Isle d'Ivoire, & n'est pas moins peuplée. Plus haut, sur la rive Nord du Senegal, est le Village de *Kahaydé*, qui étoit autrefois la derniere borne des voyages François. Un peu plus loin, on trouve une Isle qui produit du coton, du tabac, & des légumes en abondance. Au-dessus de cette Isle, le Senegal reçoit une grande riviere qui vient de Gumel, résidence du Siratik, Roi des Foulis. Cette riviere s'enfle beaucoup dans les inondations du Senegal; & surpassant ses bords, elle forme un Lac d'une étendue considérable. Ensuite, elle laisse, en se retirant, une espéce de glaire qui contribue beaucoup à la fertilité du terroir. Près de l'endroit où elle se joint au Senegal, il y a du côté du Nord, un grand Village, nommé *Ghiorel*, qui est le Port du Siratik. L'espace, qui est d'environ dix lieues entre Gumel & ce Village, est extrémement fertile, & fort peuplé.

Lali.

Terrier rouge.

Hovolalda.

Rocs de Platon Donghel.

Donghel.

Burti. Isle de Bilbas.

Kahaydé.

Gumel, résidence du Siratik.

Ghiorel.

(*) L'ivoire même est nommée *Morfil* par les Marchands.

(7) Ce Village ne se trouve pas dans la premiere Carte.

(8) Ici & dans plusieurs autres endroits, Labat donne le nom de Niger au Senegal.

BRUE. 1731.

Quarante lieues au-deſſus de Ghiorel & du même côté, on trouve *Iyda*, Ville ou Village d'un grand commerce. Plus haut, le Village d'*Embaſſana* près duquel, au côté du Nord, eſt le Village de *Betel*, ſur la frontiere du Royaume de Galam. Betel eſt un lieu remarquable par l'abondance de toutes ſortes de volailles. *Ghilda*, premiere Ville des Etats de Galam, eſt ſituée du même côté à quatorze degrés cinquante-ſept minutes de latitude du Nord. A l'oppoſite de Ghilda, du côté du Sud, eſt *Tuabo*, réſidence ordinaire du Roi de Galam, & renommée par quelques carrieres de beau marbre. On trouve enſuite le Village de *Yaferé*, au deſſus duquel, ſur la rive droite du Senegal, eſt celui de *Burnaghi*, dont la latitude eſt de quatorze dégrés trente minutes du Nord. Quelques lieues plus haut, du côté du Sud, eſt la Ville de *Tafaliſga*, fort bien peuplée & célebre par ſon commerce. On y voit une petite Moſquée, bâtie, ſi l'on en croit les Negres, ſur le modele de celle de la Mecque; & près de la Ville, on trouve une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches.

Un peu au-deſſous de Tafaliſga, près du Village de *Dongiama*, la riviere de *Falemé*, après avoir traverſé le Pays de *Bambuk*, vient ſe décharger dans le Senegal du côté du Sud. Au-deſſus de Tafaliſga, on trouve le Village de *Bubi Segalle*. Plus haut, du côté du Sud, on arrive à *Dramanet*, Ville grande & bien peuplée. Le nombre de ſes Habitans eſt d'environ quatre mille, la plupart Mahometans, qui vivent indépendans du Roi de Galam. Ils ont un genie particulier pour le Commerce, qu'ils portent juſqu'au Royaume de Tombuto, & juſqu'aux Etabliſſemens des Anglois ſur la riviere de Gamora. Tout le Pays, au Sud du Senegal, eſt fort bien peuplé; mais du côté du Nord on ne rencontre pas de Villages au deſſus de Ghilda, parce que cette partie eſt ſans ceſſe expoſée aux incurſions des Mores. C'eſt à Dramanet que les François avoient bâti leur Fort de Saint Joſeph, qui fut ſurpris en 17.. & détruit par les Negres. Ils l'ont tranſporté à *Mankanet*, Village un peu au-deſſous, du côté Sud de la riviere. Entre Dramanet & *Kaygnu*, le Pays eſt rempli de Villages, & le Senegal reçoit du côté du Sud pluſieurs petites rivieres, dont la plus conſidérable eſt celle de *Ghianon*. Elle a quarante lieues de cours au Sud-Sud-Eſt, & porte des Canots.

De Dramanet, on compte vingt-cinq lieues par terre juſqu'à l'Iſle de *Kaygnu* ou *Kagnou*, nommée par les François *Orléans* ou *Pontchartrain*. Elle eſt ſi haute, qu'elle n'eſt jamais entiérement couverte dans les inondations. Le terroir eſt bon & fertile. A l'oppoſite, du côté Sud du Senegal, on trouve la Ville de Kaygnu ou *Gonghiru*, qui contient cinq mille Habitans Negres, & qui jouit d'un commerce conſidérable, occaſionné par le paſſage des Caravanes qui prennent cette voie pour ſe rendre à la riviere de Gambra. Les Cataractes de Felu, qui ne ſont pas loin au-deſſus de cette Ville, ſont les limites du Royaume de Galam à l'Eſt, comme Ghilda du côté de l'Oueſt. Le Senegal tombe ici de la hauteur de trente toiſes, après avoir coulé quelque tems dans un Canal étroit, entre les montagnes. Ses limites, Nord-Oueſt, ſont des Deſerts habités par les Mores, dans des Villages mobiles, c'eſt-à-dire, dans des tentes.

Au Nord-Eſt, on trouve le Royaume de *Kaſſan* ou *Kaſſu*, dont le Souverain porte le titre de Segadora & réſide au Nord du Senegal, dans une grande Iſle qui

qui commence entre les cataractes de Felu & *Govina*. Cette Isle est formée par deux bras du Senegal, qui prennent le nom de *Riviere Noire* & *Riviere Blanche*, & qui après soixante lieues de cours vont se décharger dans le lac de Kassan, peu connu jusqu'à present des Européens. Il y a beaucoup d'apparence que la riviere de Gumel, qui tombe dans le Senegal à Kahaydé, vient du même lac; parce que les débordemens du lac arrivent en même tems que ceux de cette riviere. L'Isle de *Kassan* n'a pas moins d'environ soixante lieues de longueur, sur six de largeur. Elle est fort peuplée, extrémement fertile & bien cultivée. Le Roi est si puissant & si respecté, que la plûpart des Rois voisins lui payent un tribut, sans en excepter celui de Galam.

BRUE. 1701.

Sa longueur & puissance de son Roi.

## §. II.

## *Recherches sur le Niger.*

### *Où l'on examine si les Rivieres du Senegal & de Gambra en sont des bras.*

AVant que de finir la Description du Senegal, le sujet nous porte à chercher si cette riviere est la même que le Niger, comme un grand nombre d'Ecrivains modernes en paroissent persuadés. Cada Mosto, le premier qui ait voyagé sur ses bords, étoit (9) de cette opinion. Leon, dans sa Description de l'Afrique, l'assure avec certitude, & s'explique ensuite sur son origine d'une maniere qui rend ses lumieres fort douteuses. Il déclare que cette riviere commence à l'Est d'un Désert que les Habitans nomment *Sen*. D'autres assurent, dit-il aussitôt, que sortant d'un lac elle coule vers la mer à l'Oueſt. Les Géographes Afriquains prétendent qu'elle vient du Nil, & qu'ayant coulé longtems sous terre, elle reparoît dans ce lac. D'autres s'imaginent qu'elle prend source à l'Oueſt, & qu'après avoir coulé vers l'Est, elle forme elle-même ce grand lac. Mais cette opinion, continue-t'il, est peu probable, parce que naviguant à l'Oueſt depuis Tombuto jusqu'à Gheneva & Melli, *nous (10) suivîmes le cours de l'eau*. Dans un autre endroit, il dit que le lieu où les Marchands s'embarquent est *Kabra*, Ville sur le Niger, à douze lieues de (11) Tombuto; de sorte que ses suppositions n'ont pas d'autres fondemens.

Témoignages incertains de Cada Mosto & de Leon.

C'est néanmoins sur l'autorité de ces deux Auteurs, que sans autre discussion la plûpart des Voyageurs & des Géographes ont regardé ce point comme accordé. *Atkins*, dans son voyage de Guinée, en 1721, ne fait pas difficulté d'assurer (12) que les rivieres du Senegal & de Gambra sont deux bras du Niger. *Moore*, dans sa Relation des Régions intérieures de l'Afrique, publiée en 1738, est non-seulement de la même opinion, mais ajoûte que le Niger (13) est un bras du Nil. Cependant il ne parle pas sur ses propres informations, mais sur le témoignage des Ecrivains qui l'ont précedé. Il en cite quatre; Herodote, la Geographie Nubienne, Leon l'Afriquain, & Ludolf dans son Histoi-

On n'a parlé que d'après eux

(9) Voyez ci-dessus la Relation de Cada Mosto.

(10) *Noi navigammo scorrendo per l'acqua. Descrit. de l'Africa*, Part. I. dans la Collection de Ramusio, Vol. I. p. 1.

(11) *Ibid.* Part. VII. p. 78.

(12) Voyage d'Atkins, pag. 35.

(13) Labat rejette toutes ces notions. En effet elles sont détruites par les Relations de plusieurs Jesuites qui ont été dans l'Abyssinie, tels que Manuel d'Almeyda, Baltazar Tellez, &c.

BRUE, 1701. Hérodote. Géographie Nubienne.

re d'Ethiopie. Mais le premier ne dit rien qui favorise ce sentiment. Le Géographe de Nubie a peu d'autorité, quand on considere combien ces Régions étoient inconnues aux Arabes; & Ludolf fonde l'opinion que le Niger est un bras du Nil, sur l'autorité du Géographe Nubien & sur le rapport des Abyssins.

Leon avoit voyagé sur le Niger.

De ces quatre Auteurs, Leon est le seul qui eût voyagé sur le Niger; & l'on voit néanmoins qu'il ne dit rien de certain touchant la source de cette riviere. Il ne se fonde que sur divers rapports, qui paroissent d'un poids fort médiocre. A l'égard de son cours, il s'explique plus positivement. Depuis Kabra, dit-il, le cours de la riviere est à l'Oüest; les Marchands le suivent de cette Ville jusqu'aux Régions de Ghinea & de Melli; & ces deux Pays sont situés sur le Niger, & vers l'Ocean occidental où le Niger se décharge. C'est prendre un ton de certitude. Mais Leon ne produit aucune autorité. Il ne parle pas non plus sur le témoignage de ses propres yeux; & quiconque examinera sa Description la trouvera superficielle & défectueuse, pour ne pas dire remplie d'erreurs sur plusieurs points de Géographie. En particulier il assure que la Contrée de Melli s'étend l'espace de trois cens milles au long d'une riviere qui se jette dans le Niger; tandis qu'on est sûr aujourd'hui que cette riviere n'existe pas. Mais quoiqu'il en soit, le Niger, suivant sa Description, ne sçauroit être la riviere de Gambra, & ne peut être que le Senegal, du moins si c'est l'une ou l'autre. On se persuadera moins encore que la *Ghinea* ou *Gheneoa* de Leon, à laquelle il donne cinq cens mille d'étendue, & deux cent cinquante au long du Niger, puisse être, comme Moore le suppose, le petit Royaume de (14) *Yani*, sur la riviere de Gambra.

Il n'en parle pas avec plus de certitude.

Les Etablissemens & les Voyages des François sur le Senegal leur ont donné plus d'occasions qu'aux autres Européens d'approfondir ce secret. Mais après bien des recherches, il paroît qu'ils en ont tiré peu de fruit. Les témoignages des Habitans n'ont jamais pû s'accorder; soit que cette opposition vienne de leur ignorance, ou d'un dessein formé d'ôter aux Etrangers le pouvoir & l'envie d'étendre plus loin leur commerce.

Lumieres que Brue a tirées des Mandingos.

Brue, qui avoit fait trois voyages sur le Senegal, en a rapporté quelques lumieres que Labat a publiées. Les *Mandingos*, qui voyagent beaucoup, & qui sont les plus habiles Commerçans de toutes les Nations des Negres, prétendent, suivant cet Ecrivain, que le Niger (15) sort d'un lac nommé *Maberia*, dont la situation ne peut être bien déterminée sur leur rapport, parce qu'ils n'ont aucune connoissance des longitudes & des latitudes. Ils ajoutent que dans un lieu qui se nomme Barakota, il se divise en deux bras; que celui du Sud, appellé Gambra, va se perdre, après un fort long cours, dans un lac marécageux, & rempli d'herbes & de roseaux qui en rendent le passage impossible; & qu'en sortant de ce lac, il recommence à couler dans un fort beau lit jusqu'à *Barakonda*, où les Portugais & les Anglois, qui ont formé plus bas des Etablissemens, se rendent pour commercer avec les Marchands Mandingos; qu'elle est navigable, pour les Canots, depuis Barakonda jusqu'au lac.

(14) Le *g*, ou plutôt le *gh*, est une lettre fort gutturale chez les Arabes, qui ne ressemble point à notre consonante *j*, & bien moins à l'*y* grec.

(15) C'est-à-dire, la riviere que l'Auteur nomme le Niger, car les Negres ne connoissent pas ce nom, ni celui de Senegal ou Senaga.

mais que dans la saison même des pluies, les Barques n'y peuvent remonter, à cause des bancs & des rocs qui coupent le passage, ou qui ne laissent que de fort petits intervalles (16). BRUE.

Les Mandingos disent encore qu'au dessus de *Barakota*, où le Niger forme la Gambra, il se divise en deux autres canaux; que celui qui traverse le Pays de Bambuk au Sud-Est, s'appelle la riviere de *Falemé*, & se rejoint au Niger un peu au dessus de Ghion, dans le Royaume de Galam; qu'après avoir formé la Gambra, le Niger se divise encore en deux bras, pour former une grande Isle, à laquelle ils donnent le nom de *Baba Dégu*; que le Canal gauche se nomme *Riviere noire*, & celui de la droite, *Riviere blanche*; que ces deux bras se réunissent à *Kassan*, environ vingt lieues au dessus de la cataracte de Govina, & forment la continuation du Niger.

Suivant les mêmes témoignages, à l'Est du lac Maberia est situé le Pays ou le Royaume de Ghingala, gouverné par un Prince Negre qui se nomme *Tonka Quata*. Ce Pays est arrosé par la riviere de Ghien, qui passe au travers de *Tombuto*, Ville considérable par le commerce de l'or, de l'ivoire & des Esclaves. On compte soixante journées, ou le chemin de deux mois, depuis le roc de Felu jusqu'à cette Ville; ce qui fait environ quatre cens cinquante lieues.

Les Marchands Negres que Brue interrogea sur la situation du Royaume de Tombuto ou Tombuktu, dont ils avoient fait plusieurs fois le voyage, l'informerent que la Ville n'est pas située sur le Niger, & qu'elle en est même assez loin dans les terres; que pour s'y rendre ils avoient d'abord suivi pendant plusieurs jours le côté Sud de la riviere; & qu'après l'avoir quitté, ils avoient eu cinq jours de marche pour arriver à la Ville.

De Kaignu, dernier endroit où la riviere est navigable, jusqu'à *Jaga*, il y a cinq journées de chemin. Il y en a une ensuite jusqu'à *Bayogne*; une de Bayogne à *Konguru*; & continuant cette route, une à *Sabaa*, deux à *Baramaga*, une à *Goury*, une à *Galama*, & quinze à *Timbi*. Là, quittant la riviere, & prenant au Sud-Est, on arrive dans l'espace de cinq jours à Tombuto. Là, disent les Mandingos, on voit arriver tous les ans une grande Caravane de Blancs, avec des armes à feu, qui apportent des marchandises, & qui en prennent d'autres, particuliérement de l'or. Il faut entendre apparemment les Mores de Barbarie. Ces trente-deux journées, à dix lieues par jour, donnent trois cens vingt lieues depuis le roc de Felu jusqu'à Tombuto. La raison qui fait quitter le Niger aux Mandingos, vers Timbi, est pour abreger le chemin, parce que cette riviere fait alors un grand détour vers le Nord. Ils y virent des Barques près de Tombuto; & l'Auteur juge qu'elles pouvoient avoir amené les Marchands de Tripoli, qui viennent à Tombuto tous les ans.

Ces deux Descriptions sont extrémement différentes. Suivant la premiere, la source du Niger est au Sud-Ouest de Tomburo (17), à beaucoup de distance; & la riviere qui passe dans cette Ville, ou fort près, coule à l'Est, au lieu de l'Ouest, conformément à l'opinion de ceux dont Leon cite le témoi-

(16) Le Journal de Stibbs, qu'on verra dans la suite, s'accorde avec cette circonstance.

(17) Cette situation de la riviere obligeroit aussi de la traverser pour aller à Tombuto, après l'avoir cottoyée du côté du Sud; au lieu que dans l'autre situation, cela n'est pas nécessaire, & s'accorde avec le Journal.

BRUE.

gnage. *De l'Iſle* a ſuivi cette hypothèſe dans ſes dernieres Cartes, en donnant à cette riviere le nom de *Senegal* ou *Niger*, après qu'elle a paſſé le lac *Maberia*. Mais la ſeconde Deſcription s'accorde avec l'opinion même de Leon, & ſuppoſe tout à la fois que le Niger vient de l'Eſt, & qu'il eſt le même que le Senegal. Lequel des deux ſentimens doit prévaloir ? Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que malgré de ſi juſtes ſujets d'incertitude, Labat (18) regarde comme une vérité hors de doute, que le Niger eſt le Senegal, & que la Gambra en eſt une branche ; quoique le Canal de la Gambra, étant beaucoup plus large, méritât bien mieux d'être regardé comme le lit principal.

Réflexions ſur les deux deſcriptions précédentes.

Il eſt difficile de juger ſur quelles autres lumieres de l'Iſle s'eſt determiné pour l'opinion contraire. A la vérité il s'efforce de concilier les deux Deſcriptions, en plaçant Timbi ſur le lac Maberia, à quarante milles de la ſource du Ghien, qu'il fait ſortir d'un autre lac. Mais les diſtances qu'il aſſigne dans ſa Carte ne répondent pas au Journal Mandingo. D'ailleurs il ne paroît pas qu'il arrive jamais aucune Barque de Tombuto par le Senegal, & que les Marchands faſſent le voyage par eau comme par terre ; d'où il faut conclure que le Niger, ou la riviere de Tombuto, n'a pas de communication avec le Senegal, ou qu'elle eſt coupée par des cataractes & des bancs de ſable. A quelque parti qu'on s'arrête, le récit de Leon & celui de Marmol doivent être faux, lorſqu'ils rapportent que les Marchands ſuivoient le Niger juſqu'aux Royaumes de Ghinea & de Melli, puiſque les cataractes du Senegal, dont on connoît quelques-unes à neuf cens milles de la mer, devoient néceſſairement les arrêter.

Carte de l'Iſle blâmée, ſans ſujet.

Il paroît aſſez, par la différence de ces Deſcriptions, que ſi les Européens veulent éclaircir la difficulté, ils ne doivent s'en fier qu'à leurs propres foins. Labat propoſe un moyen. (19) Ce ſeroit d'envoyer d'*Arguim* & de *Galam* quelques Facteurs éclairés juſqu'à Tombuto, avec les Marchands Arabes ou Mandingos. Mais il eſt douteux que les Mandingos vouluſſent le permettre : car juſqu'à préſent rien n'a pû les y faire conſentir. Cependant on a peine à ſe perſuader que ce ſecret eût pû demeurer ſi long-tems caché, ſi les Marchands & les Facteurs qui réſident dans ces contrées avoient fait quelques efforts pour le découvrir. Labat, parlant des Arabes qui font le commerce de l'or à Tombuto (20), dit que ce n'eſt pas leur ignorance, ni leur mauvaiſe volonté, qui empêche les Européens d'en tirer les lumieres néceſſaires pour entrer dans le même commerce ; mais que les Facteurs de l'Europe ſe renferment dans les entrepriſes où ils ſe trouvent engagés, ſans avoir la curioſité de pouſſer plus loin leurs vûes & leurs recherches. Il en rejette la faute ſur les Compagnies de Commerce, qui ne donnent point cette Commiſſion à leurs Agens, & qui ne penſent jamais à les recompenſer lorſqu'ils ſe portent d'eux-mêmes à faire quelque nouvelle découverte.

Moyen pour éclaircir la difficulté.

Raiſon qui empêche qu'on ne l'employe.

A l'égard du nom de *Niger*, Marmol le fait venir des Arabes, qui nomment cette riviere (21) *Hued*, ou plutôt *Wad Nickar*, c'eſt-à-dire, la *riviere Noire*. Mais cette étimologie paroît forcée, car on ne connoît pas, dans la Langue Arabe, de mot tel que *Nickar* ou *Nijar*, comme l'écrit *Ortelius*, qui ſigni-

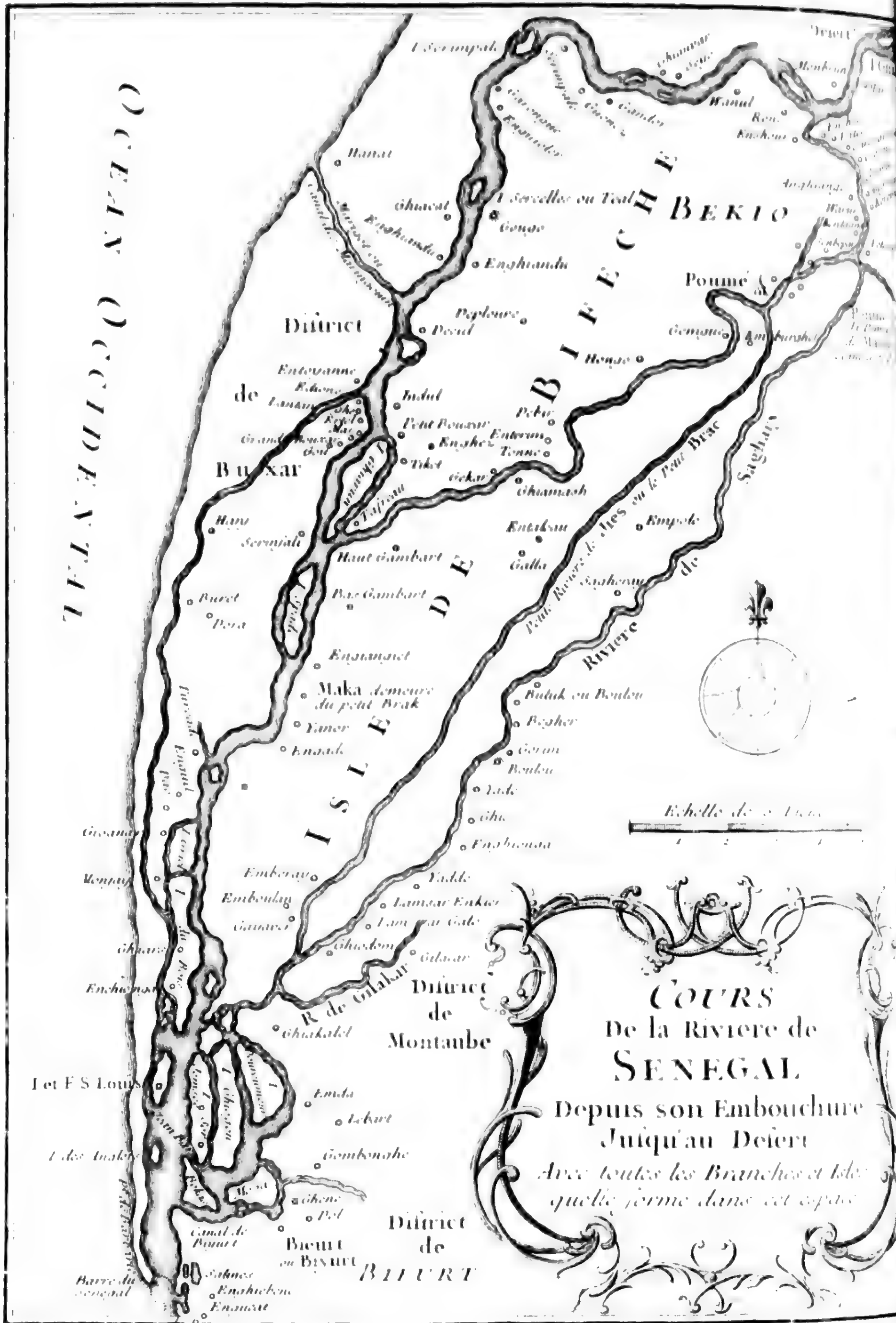
Origine du nom de Niger.

(18) Afrique Orient. Vol. III. pag. 361. & ſuiv.

(19) Labat, Vol. IV. p. 5. & ſuiv.

(20) *Id.* Vol. I. p. 301. & ſuiv.

(21) Afrique de Marmol en François, Volume I. p. 35.






fie *noir*. Le nom que
*des Noirs*. Il est certa
ses Habitans. Ils co
qu'il a reçu des Natio
après avoir observé c
qui les premiers Po
ou Seneghis l'appell
rons, ou Tukorols,
nom de *Maye* ; les S
(23) *Kolle* ; les Peu
Royaume de Tombu

La trace de tous c
est le Niger, si l'on
nous apprend pas co
soit qu'il l'eût reçue
opinion fut sans err
Riviere, ils ne doi

(22) Voyez ci-dessus
(23) Kolez est un no
dans la Langue de Mand
(24) Marmol, *ubi sup*

## *Premier Voy*

LA curiosité eut
des affaires de
malversations des A
retablir le commer

Dans ce dessein
Barques & quelque
vivres ; sans avoir
perience avoit app
ceder d'une Barqu
particuliérement p
venoit lui payer le
de la Compagnie
dre aussi d'exercer
jusqu'à *Galam* pou
gation fort lente.
la saison des pluie
çoient à se revêtir

(25) Dans l'Origina
est clair que c'est une e
(26) D'autres écriv
*Sirxique*.

ſe *noir*. Le nom que leurs Auteurs lui donnent eſt *Nil ad Sudan*, ou le *Nil des Noirs*. Il eſt certain d'ailleurs que *Wad Nickar* eſt un nom inconnu à tous ſes Habitans. Ils connoiſſent bien moins celui de *Sanaga*, ou de Senegal, qu'il a reçu des Nations de l'Europe qui ſe ſont établies ſur ſes bords. Marmol, après avoir obſervé qu'il a pris le nom de *Sanaga* d'un Seigneur du Pays avec qui les premiers Portugais s'étoient liés, ajoute que les Azanaghis (22) ou Seneghis l'appellent *Senedeck*; que les Jalofs, les Denghis & les Tukorons, ou Tukorols, qui habitent plus loin dans les terres, lui donnent le nom de *Maye*; les Saragols, ou Sarakolez, qui ſont encore plus loin, celui de (23) *Kolle*; les Peuples encore plus à l'Eſt, celui de *Zimbale*; & que dans le Royaume de Tomburo, on lui donne celui d'*Iza*, qu'il porte juſqu'à ſa ſource. BRUE.

Divers noms de la même Riviere.

La trace de tous ces noms pourroit devenir utile à prouver que le Senegal eſt le Niger, ſi l'on pouvoit y prendre quelque confiance. Mais Marmol ne nous apprend pas comment cette connoiſſance lui eſt venue; & ſi l'on ſuppoſoit qu'il l'eût reçue de ceux dont il parle (24), il ne s'enſuivroit pas que cette opinion fût ſans erreur; car puiſqu'ils ſe trompent ſur le cours de la même Riviere, ils ne doivent pas être plus infaillibles ſur le nom (*).

(22) Voyez ci-deſſus Tome. I. Chap. I.

(23) Kolez eſt un nom general de Riviere dans la Langue de Mandingo.

(24) Marmol, *ubi ſup.* Vol. III. p. 47.

(*) On verra dans la ſuite d'autres remarques ſur le Niger, à l'occaſion de la Gambra, au Volume III.

## CHAPITRE V.

### *Premier Voyage du Sieur Brue ſur le Senegal en 1697.*

LA curioſité eut moins de part à ce premier Voyage, que le mauvais état des affaires de la Compagnie, & la néceſſité d'éclairer les fraudes & les malverſations des Agens qu'elle avoit ſur cette Riviere. Brue entreprenoit de retablir le commerce & le crédit de ſa Nation dans tous les Etats voiſins.

Dans ce deſſein, il partit du Fort Louis le 28 Juillet 1697 (25) avec trois Barques & quelques petites Chaloupes, bien pourvûes de marchandiſes & de vivres; ſans avoir oublié de rendre les cabanes commodes, parce que l'experience avoit appris combien cette précaution étoit néceſſaire. Il ſe fit précéder d'une Barque & de deux Canots, pour donner avis de ſon voyage, & particuliérement pour annoncer au Siratik (26), Roi des Foulis (27) qu'il venoit lui payer les droits, c'eſt-à-dire remplir un devoir que les Directeurs de la Compagnie avoient long-tems négligé. Ses avant-coureurs avoient ordre auſſi d'exercer le commerce dans le cours de leur route, & de s'avancer juſqu'à *Galam* pour y attendre ſon arrivée. Il étoit réſolu de rendre ſa navigation fort lente. Le Senegal étoit alors navigable dans toutes ſes parties; & la ſaiſon des pluies ne faiſant qu'expirer, les arbres & les prairies commençoient à ſe revêtir de tout leur éclat. Brue viſita ſoigneuſement les deux côtés

Tems de ſon départ.

(25) Dans l'Original, il y a 1698. mais il eſt clair que c'eſt une erreur d'impreſſion.

(26) D'autres écrivent *Schiratik*, & Labat *Siratique*.

(27) Labat (Vol. III. p. 168.) rapporte pluſieurs remarques de M. Brue ſur les Foulis. On les renvoye ici à la Deſcription génerale.

de la riviere, s'arrêtant dans les endroits les plus celebres pour le commerce, achetant les marchandiſes que les Negres lui apportoient, & faiſant des preſens aux Chefs de chaque Village.

FRUIT. 1697.

Beauté des rives du Senegal.

Rien ne pouvoit ſurpaſſer la beauté du Senegal dans cette ſaiſon. Il n'avoit pas moins d'une demie lieue de large. Ses rives étoient couvertes de grands arbres de toutes les eſpeces, chargés de verdure, & peuplés d'une grande variete d'Oiſeaux, auſſi-bien que de Singes & d'Ecureils, dont les mouvemens & les tours comiques faiſoient un ſpectacle amuſant. Entre les Oiſeaux, les uns étoient bleus, les autres rouges, d'autres noirs, un grand nombre de la groſſeur des Etnots, & bigarrés des plus brillantes couleurs. Un peu au-deſſous de *Donay*, Village où les Mores de la Tribu d'Ebraghena viennent faire quelquefois le commerce des gommes, on trouve une Iſle que les François appellent *Menage*, du nom d'un Village qui eſt ſitué vis-à-vis ſur la rive droite de la Riviere. Elle eſt baſſe, & par conſéquent ſujette aux inondations. Mais auſſi-tôt que l'eau s'eſt retirée, les Negres y forment des Plantations, qu'ils appellent (28) *Luguns*, & la moiſſon eſt toujours fort abondante. Cinq lieues plus haut on trouva un autre Village, nommé *le Coq*, avec une petite Iſle du même nom, qui eſt à la Pointe Oueſt de la grande Iſle d'Ivoire ou du Morfil, & vis-à-vis un Village de cette Iſle, qui ſe nomme *Niolé*. L'Iſle d'Ivoire eſt d'une grandeur conſidérable. Sa longueur eſt de quarante-quatre lieues, ſur trois, quatre, cinq & ſix de largeur. Son nom lui vient de la quantité de dents d'Elephans que les François y achetent. Le terroir eſt riche & bien cultivé. Il nourrit un grand nombre d'Elephans, qui forment des troupeaux paſſibles de quarante ou cinquante, mais qui ſans nuire aux Habitans font quelquefois de grands ravages dans les Plantations. Les Negres n'ayant pas la hardieſſe de les attaquer ouvertement, employent l'artifice pour ſe venger. Ils creuſent de grandes foſſes, qu'ils couvrent de branches & de feuilles d'arbres. Lorſqu'un Elephant y eſt tombé, ils le tuent facilement à coups de fleches, & font un delicieux feſtin de ſa chair, après lui avoir laiſſé le tems de ſe mortifier.

Village du Coq.

Iſle d'Ivoire.

Laly & Terrier rouge.

Dix lieues au-deſſus de la Pointe Oueſt de l'Iſle d'Ivoire, ſur la rive Nord du Senegal, on rencontre le Village de Laly, près duquel eſt un lieu celebre pour le commerce des gommes avec les Mores de la Tribu d'Ebreghena. Les François l'ont nommée Terrier rouge, & comptent de-là ſoixante-ſix lieues juſqu'au Fort S. Louis. Depuis Terrier rouge juſqu'à Hovalalda, les deux côtes de la riviere ſont charmans. On n'apperçoit que de vaſtes Prairies, couvertes de beſtiaux. Mais dans les inondations annuelles du Senegal, le Pays eſt ſi rempli d'eau, que les Habitans ſont forcés de ſe retirer dans des lieux plus élevés avec leurs troupeaux & leurs effets. Bruë fut reçu, à Hovalalda, par le (29) *Farba*, ou le Chef du Village. C'étoit un ancien ami de la Nation Françoiſe. Il apporta un préſent au General, qui lui fit auſſi le ſien, & qui le remercia du ſoin qu'il avoit pris de l'Equipage d'une Barque Françoiſe qui avoit été ſubmergée par une forte d'ouragan, ou de vent ſubit, qui s'appelle *Tuchot* dans le Pays. Cette partie du Senegal y eſt fort expoſée, autant par ſa

Barque Françoiſe ſubmergée.

(28) Atkins les appelle *Lugars*, & dit que ce ſont des Plaines ſemées de riz.

(29) Farba eſt un titre Negre de dignité, qui ſignifie *Seigneur* ou Chef d'un Village. Dans les Royaumes de Galam & de Bambouk, c'eſt *Farim* & *Elemamy*.

largeur que par la disposition naturelle de ses bords & par l'immense étendue des Plaines. Le Farba de Hovalalda étoit fort riche en troupeaux. Il aimoit passionnément l'eau-de-vie, avantage extrême pour les François, qui étoient sûrs d'entretenir son amitié par cette voie. Il donnoit volontiers un Bœuf gras pour une pinte de cette liqueur chérie. Brue remarque qu'il n'est jamais à propos de donner aux Negres une bouteille à demi-pleine, parce que, soit orgueil ou simplicité, ils préferent un petit vase plein à un baril auquel il ne manqueroit qu'un pouce de sa mesure. En géneral, comme ils aiment l'eau-de-vie à l'excès, c'est toujours la meilleure marchandise qu'on puisse leur proposer pour les echanges. On peut juger par-là des immenses profits de la Compagnie, quand ses Magasins en sont bien remplis. L'eau-de-vie ne lui revenant qu'à vingt sols la pinte, elle y gagne cent pour cent.

BRUE. 1697.

Passion des Negres pour l'eau de vie.

Les bords du Senegal, près de Hovalalda, abondent dans cette saison, en *Kubalots*, qui sont une espece d'oiseaux dont le nombre est toujours fort grand lorsque celui des poissons l'est aussi dans la riviere. Ils font leurs nids (30) à l'extrémité des branches qui sont suspendues sur la riviere, pour éviter les poursuites des Singes, que la crainte de tomber dans l'eau empêche de les chercher si loin. Quinze lieues au-delà de Hovalalda, on rencontre une chaîne de rocs, nommée *Platon de Donghel*, qui traversent la riviere, mais au travers desquels on pourroit ouvrir facilement un passage, en les faisant sauter. On trouve, au-dessus, une petite Isle, que sa hauteur préserve des inondations. La Compagnie s'y étoit formé autrefois un Comptoir, pour le millet, les cuirs, les bestiaux & l'ivoire. La riviere étant alors navigable, Brue n'eut pas de peine à passer. Il laissa dans l'Isle un Facteur & quelques Laptots, pour saisir toutes les occasions du Commerce.

Oiseaux nommés Kubalots.

La multiplication des Comptoirs auroit été d'un grand avantage pour la Compagnie, si les Agens qu'elle y employoit eussent été en plus petit nombre, ou s'ils eussent été plus honnêtes-gens. Le projet du Directeur Géneral pour augmenter le Commerce auroit été de faire venir de France un certain nombre de pauvres familles, dont la Compagnie auroit encouragé l'établissement sur les bords du Senegal en leur donnant des terres, en leur fournissant des marchandises; en un mot, de les attacher par nécessité aux interêts de la Compagnie.

Observations sur les Comptoirs.

Brue reçut dans son voyage (31) un Exprès du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis, pour lui apprendre l'impatience que ce Prince avoit de le voir, ou plutôt de recevoir le payement de ses droits. Il continua sa navigation jusqu'au Village de Burty, à l'extrémité Orientale de l'Isle d'Ivoire, & séparé de l'Isle de Bilbas par un bras du Senegal. L'Isle de Bilbas est longue d'environ trente-cinq lieues, sur deux & quatre de largeur. Le terroir ressemble beaucoup à celui de l'Isle d'Ivoire. Son principal commerce consiste aussi dans la multitude des dents d'Elephans, qui s'acherent sur le pied de six sols pour le poids de dix livres. Les cuirs se donnent a quarante sols piece; les Moutons & les Chevres pour trois sols, & les autres alimens à proportion. Mais si les Negres font un présent, ils s'attendent à recevoir le double. Par exemple, s'ils vous donnent

Grandeur & fertilité de l'Isle de Bilbas.

(30) Les Negres appellent ces rangées de nids, *des Villages d'Oiseaux.*

(31) Ces Courriers vont fort vîte, parce que la route est excellente & que leurs Chameaux ou leurs Chevaux sont très-prompts.

BRUE. 1697.

un Bœuf, ils comptent de recevoir cinq ou six aunes d'étoffe ; au lieu que si vous l'achetiez au Marché, il ne vous coûteroit que que vingt-cinq ou trente sols.

Visite que le Seigneur d'un Village & de sa famille.

Brue fit voile ensuite à *Kahaydé*, où il fut visité par le Chef de ce Village, qui étoit accompagné de sa femme & de ses enfans. Ce Seigneur Negre étoit monté sur un fort beau Cheval ; & pour cortege il avoit vingt hommes bien équipés & chargés de grisgris. Sa femme & ses filles, suivies de leurs servantes, étoient sur des Anes fort gras, & vêtues d'étoffes de coton. Ce Village faisoit autrefois les bornes des voyages & du commerce des François. Cette raison leur y faisoit entretenir un Comptoir & payer des droits au Chef ; mais depuis l'extention de leur commerce, cet Etablissement leur est devenu tout-à-fait inutile. Un peu au-dessus de Kahaydé, on voit une Isle fort riche en coton, en tabac & en toutes sortes de légumes. Elle n'a rien à souffrir des inondations ; & l'on auroit peine à trouver un lieu plus avantageux pour établir un Comptoir, si dans le tems de la sécheresse, lorsque la riviere est fort basse, elle n'étoit ouverte aux incursions des Negres & des Mores, qui insultent souvent cette Contrée. Elle est trop voisine aussi de la résidence d'un Roi Negre. Tous ces Princes se rendent si importuns par leurs demandes, que les Mandians les plus effrontés de l'Europe pourroient prendre d'eux des leçons. S'ils ne peuvent rien obtenir à titre de présent, ils prennent le parti d'emprunter ; & pour le moindre refus, ils défendent le Commerce ou le chargent de nouveaux impôts. Aussi leur voisinage est-il fort incommode. Ils s'attendent sans cesse à de nouveaux présens ; & du premier qu'ils reçoivent, ils se font un droit pour demander qu'il soit renouvellé constamment.

Isle fertile.

Avarice des Rois Negres.

A Kahaydé, Brue reçut un second Courrier du Siratik, pour presser son arrivée. Comme la petite Flotte n'étoit plus qu'à deux lieues de Ghiorel, Port & Capitale du Siratik.

Port de ce Prince sur le Senegal, le Géneral François y arriva bientôt. Ghiorel est un grand Village, dont le Siratik a fait le centre de son commerce. Sa résidence est dans celui de Gumel, qui en est à dix lieues vers l'Est-Nord-Est, sur les bords d'une fort belle riviere, qui s'enfle beaucoup pendant les inondations du Senegal, & qui porte les fiennes dans tout le Pays voisin. Ces grands débordemens ne contribuent pas peu à rendre la terre plus grasse, par une sorte d'écume qu'ils y laissent & qui produit consécutivement deux récoltes. Celle du riz, sur-tout, est d'une abondance extraordinaire dans un si bon terrain. Elle se fait immédiatement à l'arrivée des eaux. Le tabac n'y est pas moins excellent ; & si les Habitans étoient accoûtumés au travail, il est certain que la France en pourroit tirer beaucoup d'avantage. Mais tous les efforts de la Compagnie pour engager les Negres à cultiver une plante si précieuse, ont produit peu d'effet jusqu'aujourd'hui. Brue fit convenir plus d'une fois Jean Barre & Yamfec de l'utilité qui leur reviendroit d'en planter dans leur Isle. Ils lui promirent même de l'entreprendre. Mais lorsqu'on en vint à l'execution, ils trouverent des difficultés de la part des Negres, qui s'excuserent sur l'exemple de leurs ancêtres.

Plan du Gouvernement, pour le commerce.

En arrivant à Ghiorel, Brue fit tirer trois coups de canon, pour annoncer son arrivée. A peine eut-il mouillé l'ancre, qu'il reçut la visite du Farba. Ce Negre, qui étoit oncle du Siratik, & qui avoit toujours eu beaucoup d'affection pour les François, fut reçu d'eux avec beaucoup de civilité. Il promit au General de

dépêcher

dépêcher sur le champ un Exprès au Roi son neveu. Dès le même soir, *Bukar Siré*, un des fils du Siratik, qui avoit ses terres entre Ghiorel & Gumel, se rendit à bord, & répondit au Général de l'amitié que son pere avoit conçue pour lui sur la seule réputation de son mérite. Ce compliment fut accompagné d'un présent de deux Bœufs gras & d'une petite boete d'or du poids d'une once. Le Général fit aussi ses présens au Prince, & le salua de plusieurs coups de canon à son départ. Ensuite ayant fait descendre ses Facteurs pour commencer le commerce, il trouva dans le Village tant d'avidité pour ses marchandises, que ses Barques furent bientôt chargées de celles du Pays.

BRUE. 1697.

Son arrivée à Ghiorel & sa réception.

Le Siratik n'eut pas plutôt appris l'arrivée des François, qu'il fit complimenter Brue par son grand *Bouquenet*, c'est-à-dire par le Grand-Maître de sa Maison. Cet Officier étoit un Vieillard vénérable, de fort belle taille, avec la barbe & les cheveux gris; ce qui marque parmi les Negres une vieillesse fort avancée. Mais il n'en paroissoit pas moins vigoureux, ni moins vif & moins poli. Son nom étoit *Baba Milé*. Après les premiers complimens, il reçut le payement des droits, & les présens annuels. C'étoient des étoffes noires & blanches de coton, quelques pieces de drap & de serge écarlate, du corail, de l'ambre jaune, du fer en barre, des chaudrons de cuivre, du sucre, de l'eau-de-vie, des épices, de la vaisselle, & quelques pieces de monnoye d'argent au coin d'Hollande, avec un surtout de drap écarlate à la maniere du Brandebourg, & deux boetes pour renfermer la plus précieuse partie du présent. Le Bouquenet reçut aussi les droits qui revenoient aux femmes du Prince, & qui montoient à la moitié des premiers; sans oublier ce qui lui revenoit à lui-même. Le Kamalingo, ou le Lieutenant Général du Roi, qui est ordinairement l'Héritier présomptif de la Couronne, vint recevoir à son tour le présent ou le droit annuel qui lui devoit être payé. Tous ces présens peuvent monter à la valeur de quinze ou dix-huit cens livres. Ensuite le Bouquenet offrit au Général, de la part du Roi, trois grands Bœufs; & l'ayant invité à se rendre à la Cour, il fit paroître les Officiers qui étoient nommés pour le conduire. On avoit déja préparé un grand nombre de Chevaux pour les gens de sa suite, & des Chameaux pour transporter son bagage.

Le Siratik lui donne son grand Bouquenet.

Valeur des présens.

Le jour suivant, Brue pr[illegible]re au bruit de son propre canon, & se mit en marche pour la Cour du Sira[illegible]. Son cortége étoit composé de six de ses Facteurs, deux Interprêtes, deux Trompettes, deux Hautbois, & quelques Domestiques, avec douze Laptots, ou Negres libres, bien armés. Il traversa un Pays fort uni & bien cultivé, plein de Villages & de p[illegible]s Bois. En approchant de *Bukar*, ou *Bukfar*, il découvrit de vastes prairies, [illegible] les parties basses se sentoient déja de l'inondation qui commençoi[illegible] [illegible] Pays. Ce qui restoit de terrein sec étoit si couvert de toutes sortes de Bestiaux, que les Guides du Général avoient peine à lui faire trouver un passage. Le convoi ne put arriver à Bukfar qu'à l'entrée de la nuit.

Arrivée des François à la Cour du Siratik.

Le Prince Siré, à qui ce Village appartenoit, vint au devant des François à la tête de trente Chevaux. Aussi-tôt qu'il eut appercu le Général, il s'avança au grand galop, en secouant sa zagaye, comme s'il eut voulu la lancer. Brue l'aborda de la même maniere, c'est-à-dire avec le pistolet en joue. Mais lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre & s'embrasserent. Ensuite, étant remontés à cheval, ils entrerent dans le Village, & le Prince conduisit

Ils passent à la Cour du Prince Siré.

BRUE. 1697.

Accueil qu'on y fait à Brue. Femmes du Prince.

son Hôte dans une maison qu'il avoit fait préparer pour lui, dans le même enclos que celle de ses femmes. Après l'avoir introduit dans son appartement, il le laissa seul, mais au même moment le Général fut conduit à l'audience de la Princesse. Elle lui parut d'une taille médiocre ; mais très-bien faite, jeune & fort agréable. Ses traits étoient réguliers, ses yeux vifs & bien fendus ; la bouche petite, & les dents extrêmement blanches. Son teint couleur d'olive aurait beaucoup diminué les agrémens de sa figure, si elle n'eut pris soin de le relever avec un peu de rouge.

Elle reçut Brue fort civilement, & le remercia de ses présens avec beaucoup de grace. Il fit successivement sa visite à deux ou trois autres femmes du Prince ; après quoi retournant auprès de lui, il y passa le tems jusqu'à l'heure du souper. Il fut reconduit alors dans son appartement, où il trouva plusieurs plats de kuskus, du Sanglet, des fruits & du lait en abondance, qui lui étoient envoyés par les femmes du Prince. Quoiqu'il se fût fait préparer à souper par un Cuisinier de sa Nation, la civilité lui fit goûter de tous ces mets Africains. Après qu'il eut soupé, le Prince vint, s'assit sans cérémonie, mangea quelque chose du dessert, but plusieurs coups de vin & d'eau-de-vie, & se mit à fumer avec lui, jusqu'à ce qu'on fût venu l'avertir que tout étoit prêt pour le Folgar ou le Bal. L'assemblée étoit composée de toute la jeunesse du Village, qui danse & chante, tandis que les plus âgés sont assis sur des nattes autour de celle où se fait le Folgar. Ils s'y entretiennent agréablement ; & cette conversation, dont ils font un de leurs plus grands plaisirs, s'appelle *Kalder*. Chacun parle librement. C'est dans ces cercles qu'on remarque aisément l'étendue surprenante de leur mémoire, & combien ils feroient de progrès dans les Sciences si leurs talens naturels étoient cultivés par l'étude. Ils s'expriment en termes fort nobles ; ce qu'il ne faut entendre néanmoins que des personnes de distinction, tels que les Seigneurs, les Officiers & les Marchands ; car les Paysans, les Ouvriers, & les Pâtres n'y sont pas moins ignorans & moins grossiers que dans les autres Pays du monde.

Folgar, ou Bal des Negres.

Description de Bukar.

Le Village de Bukar est situé sur une petite éminence, au centre d'une grande plaine. L'air y est fort sain. Les maisons ressemblent à toutes celles du Pays. Elles sont rondes & se terminent en pointe, comme nos glacieres de France : les fenêtres en sont fort petites, apparemment pour se garantir des Moucherons, qui sont extrêmement incommodes dans tous les lieux bas. Le Folgar auquel Brue fut invité se tint au centre du Village. Il dura deux heures, & ne fut interrompu que par une pluie violente, qui força tout le monde de se mettre à couvert.

Le lendemain, on sut, de la part du Prince, s'informer de la santé du Général. Cette politesse fut suivie du déjeuner. Le Prince ayant envoyé du kuskus & du lait, parut aussi-tôt lui-même, & se mit à table avec Brue, contre l'usage des Negres. Ensuite ils partirent ensemble, escortés d'environ quarante Chevaux. La route se trouva remplie d'une foule de peuple, qui s'étoit rassemblée de tous les lieux voisins pour voir les Européens & pour entendre leur musique. En approchant de Gumel, Brue vit venir à sa rencontre le Kamalingo, suivi de vingt Cavaliers, qui le complimenta au nom du Satatik. Ce grand Officier de la Couronne portoit des hautes chaussés fort larges, avec une chemise de coton dont la forme ressembloit à celle de nos surplis. Autour

Le Kamalingo vient à la rencontre du Général.

de la ceinture il avoit un large ceinturon de drap écarlate, d'où pendoit un cimetere, dont la poignée étoit garnie d'or. Son chapeau & son habit étoient revêtus de grisgris ; & dans sa main il portoit une longue zagaye. Le Général le reçut avec une decharge de sa mousqueterie. Ils continuerent leur marche, & traverserent le Village de Gumel pour se rendre au Palais du Roi, qui en est éloigné d'une demie-lieue. BRUE. 1697.

La demeure de ce Prince est composée d'un grand nombre de cabanes, qui sont environnées d'un enclos de roseaux verds, entrelacés, & défendus par une haie vive d'épines noires, si serrée que le passage en est impossible aux Bêtes sauvages. Le Roi informé de l'approche du Général envoya les principaux Seigneurs de sa Cour au-devant de lui ; de sorte qu'en arrivant au Palais son train étoit d'environ trois cens Chevaux. Tout ce cortege descendit à la premiere porte, excepté le Général, le Prince Siré & le Kamalingo, qui entrerent à cheval, & qui ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la salle d'audience. Cour du Siratik.

Brue trouva le Siratik assis sur un lit, avec quelques-unes de ses femmes & de ses filles, qui étoient à terre sur des nattes. Ce Prince se leva, fit quelques pas au-devant de lui, la tête découverte, lui donna plusieurs fois la main, & le fit asseoir à son côté. On appella un Interprête. Alors Brue déclara qu'il étoit venu pour renouveller l'alliance qui subsistoit depuis un tems immémorial entre le Siratik & la Compagnie Françoise. Il protesta que dans toutes sortes d'occasions la Compagnie étoit prête à l'aider de toutes ses forces. Il insista sur les avantages que les Sujets du Prince tiroient de cet heureux Commerce ; & pour conclusion, il l'assura de ses sentimens particuliers de respect & de zele. Pendant que l'Interprête expliquoit ce discours, Brue observa que la satisfaction du Siratik s'exprimoit sur son visage. Il prit plusieurs fois la main du Général, pour la presser contre sa poitrine. Ses Femmes & ses Courtisans répetoient avec la même joie : *les François sont une bonne Nation ; ils sont nos amis.* Audience de ce Prince. Discours du Général François.

Le Siratik répondit d'un ton fort civil, qu'il rendoit graces au Général d'être venu de si loin pour le voir ; qu'il avoit une veritable affection pour la Compagnie, & pour sa personne en particulier ; qu'il vouloit oublier quelques sujets de plainte qu'il avoit reçus des Agens de la Compagnie ; que dans la confiance qu'il prenoit à son caractere, il lui accordoit la liberté d'établir des Comptoirs dans toute l'étendue de ses Etats, & de bâtir des Forts pour leur sureté. Enfin, il conclut en assurant les François de sa faveur & de sa protection. Réponse du Siratik.

L'article des Forts étoit une grace importante. Pour le bien comprendre, il faut observer qu'à la vérité les Rois Negres aiment passionément le Commerce des Européens, sur-tout celui des François, qui ont plus de complaisance pour eux que toutes les autres Nations de l'Europe ; mais qu'ils ne craignent pas moins de leur voir former des établissemens dans leurs Etats, parce qu'ils ne sçauroient oublier la tirannie avec laquelle ils ont été traités par les Portugais & les Hollandois. Cette défiance pour leur liberté les dispose à regarder toujours avec horreur tout ce qui a l'apparence de fortifications, quoiqu'ils accordent volontiers des magasins pour y placer des marchandises. D'un autre côté, les Européens, qui ont appris par une longue expérience quels avantages ils ont à tirer de leur Commerce en Afrique, mais qui ont reconnu Faveur importante accordée aux François. Observation sur les Forts d'Afrique.

BRUE. 1697.

l'avidité des Princes du Pays, & la mauvaise foi des Negres, n'abandonnent pas volontiers leurs marchandises aux insultes qu'ils ont toujours à redouter. Ainsi la liberté de fortifier les Comptoirs étoit la plus grande faveur que les François pussent espérer. Le Général, charmé de l'avoir obtenue, en remercia vivement le Siratik, & lui fit divers présens en son propre nom. Ils consistoient en quelques riches étoffes de l'Inde, en épées à monture d'argent, accompagnées d'une paire de pistolets fort bien travaillés, de quelques telescopes, de quelques verres ardens, & d'autres curiosités. Le Siratik en fut d'autant plus satisfait qu'ayant été payé de ses droits, il ne s'attendoit pas à cette nouvelle galanterie. Il combla le Général de caresses. Il lui fit l'honneur de le faire fumer dans sa propre pipe. Enfin, il le reconduisit lui-même jusqu'à la porte de la salle.

Audience des Princesses.

Deux Officiers, qui étoient à l'attendre, le menerent ensuite à l'audience des Reines, & des Princesses filles du Roi. Il fit à toutes ces Dames des présens moins considérables par le prix que par leur nouveauté. Une des Reines ayant observé que pendant l'audience du Siratik, il avoit regardé avec beaucoup d'attention une jeune Princesse de dix-sept ans, qui étoit sa fille, s'imagina qu'il avoit pris de l'amour pour elle, & proposa au Roi de la lui donner en mariage. Ce Prince y consentit aussi-tôt, & fit offrir au Général les premieres Postes de son Royaume, avec un grand nombre d'Esclaves. Brue s'excusa sur ce qu'étant marié, sa Religion ne lui permettoit d'avoir qu'une femme. Cette réponse fit naître quantité de réflexions & de discours entre les Dames Negres, sur le bonheur des femmes de l'Europe. Elles demanderent à l'... comment il pouvoit vivre si long-tems sans la sienne, & ce qu'il pensoit de... fidelité dans une si longue absence.

Elles veulent marier le Général en Afrique.

Portrait du Siratik.

Le Siratik avoit alors près de cinquante-six ans. Il étoit d'une taille médiocre. Ses cheveux & sa barbe commençoient à blanchir. On l'auroit pris à le teint pour un Mulâtre plutôt que pour un Negre. Il avoit le nez aquilin & fort bien fait; la bouche petite, & les dents belles. Quoiqu'il eût les yeux petits, sa physionomie étoit belle, avec l'air vif & ouvert. Il étoit vêtu fort modestement d'une chemise de coton noir, avec un bonnet de la même couleur & de la même étoffe, des botines de cuir d'Espagne, & un sac de velours rouge sur l'estomac, qui contenoit son Alcoran. Il étoit déja fort zelé pour la Religion de Mahomet, & son zele augmenta dans la suite jusqu'aux derniers excès de la superstition.

Il étoit fort tard lorsque le Général sortit de l'appartement des Princesses. Elles l'avoient arrêté long-tems par mille questions sur les usages de France. A son retour, il trouva trois des principaux Officiers du Roi, qui l'attendoient pour lui faire leur compliment. L'un se nommoit *l'Amadi Ardé*, Surintendant de la Maison royale; & les deux autres *Lam Ghiondé Bulu*, & *Lam Ghiondé Homé*, tous deux Gouverneurs de Province. Ils étoient vêtus d'une étoffe de raies blanches & noires, que les Negres tirent des Mores, à qui elle vient des Hollandois. Brue leur offrit de l'eau-de-vie; mais étant fort attachés à leur Religion ils refuserent d'y toucher. Il leur fit quelques petits présens, avec lesquels ils se retirerent fort satisfaits. Quelques momens après, on lui apporta de la part des Reines un grand souper, dans des plats de bois & dans des calebasses. Les mets étoient les mêmes que le soir du jour précédent. Il en goûta par respect, comme il avoit fait la veille. Pendant qu'il étoit à table, le R...

Compliment des Officiers Negres.

lui envoya un jeune Eſclave, dont il lui faiſoit préſent.

BRUE. 1697.

Le jour ſuivant, ce Prince, après avoir fait demander des nouvelles de ſa ſanté, entra dans ſa chambre, & s'étant aſſis familiérement ſur ſon lit, prit long-tems plaiſir à l'entretenir pendant qu'il s'habilloit. Il lui propoſa d'aller faire la revûe de ſa Cavalerie. On amena auſſi-tôt des Chevaux pour le Roi, pour le Général, & pour les Officiers de leur ſuite. Ils ſe rendirent dans une grande plaine à trois quarts de mille du Palais. Le Général François ſe fit accompagner de ſes Trompettes & de ſes Hautbois, qui impoſerent ſilence à ceux de la Cavalerie Negre. Les inſtrumens du Pays ſont d'yvoire & de différentes grandeurs; mais ils rendent un ſon fort déſagréable. La Cavalerie conſiſtoit en ſept cens hommes, bien faits, & fort bien montés. Ils paſſerent deux ou trois fois devant le Roi & le Général; après quoi ſe diviſant en deux corps ils firent pluſieurs évolutions à leur maniere, avec beaucoup d'agilité, mais fort peu d'ordre. Tous les Chevaux étoient Barbes, ou, ſortis de cette race. Leur grand défaut eſt de n'avoir pas de bouche. Les étriers des Negres ſont forts courts, comme ceux des Mores. Entre les Chevaux du Roi, Brue en vit pluſieurs d'une grande beauté, qui étoient de véritables Barbes, & dont chacun valoit quinze Eſclaves.

Revue de la Cavalerie Negre.

Les Négres ont des Chevaux barbes.

Après la revûe, qui dura trois heures, le Roi revint au Palais, & prit la peine de conduire le Général à ſon appartement. De-là il ſe rendit à la ſalle d'audience, pour y adminiſtrer la juſtice à ſes Sujets. Brue curieux d'aſſiſter à ce nouveau ſpectacle, obtint d'être placé dans un lieu d'où il pouvoit tout voir ſans être apperçu. Il trouva le Siratik environné de dix Vieillards, qui écoutoient les Parties ſéparément, & qui lui rapportoient ce qu'ils avoient entendu. Après quoi ce Prince, ſur l'avis des mêmes Conſeillers, prononçoit la déciſion. Elle étoit exécutée ſur le champ. Brue n'apperçut point d'Avocat ni de Procureur. Chacun plaidoit ſa propre cauſe. Dans les Cauſes civiles, il revient au Roi un tiers des dommages. Il y a peu de crimes capitaux parmi les Negres. Le meurtre & la trahiſon ſont les ſeuls qui ſoient punis de mort. La punition ordinaire eſt le banniſſement; c'eſt-à-dire que le Roi vend les coupables à la Compagnie, & diſpoſe de leurs effets à ſon gré. Un Débiteur inſolvable eſt vendu avec toute ſa famille, juſqu'à la pleine ſatisfaction du Creancier; & le Roi tire ſon tiers de cette vente.

Adminiſtration de la Juſtice par le Siratik.

Brue, à ſon retour, trouva un dîner qui lui avoit été envoyé par les Reines, comme le ſouper du jour précédent. De ſon côté il leur envoya quelques piéces de pâtiſſerie à la Françoiſe, telles que ſes gens les avoient pû faire ſans four. Il paſſa une partie de l'après-midi avec le Roi, & l'autre avec les femmes de ce Prince, qui lui parurent fort ſatisfaites de ſes tartes, & qui prirent ſoin de lui envoyer ſon ſouper. Le lendemain, le Roi ſe trouvant fort incommodé des Moucherons, que l'eau ſembloit amener en ſe débordant, & qui commençoient à remplir l'air, prit la réſolution de ſe retirer plus loin dans le Pays avec ſa Cour. Il fit appeller Brue en public; &, dans la préſence de tous ſes Courtiſans, il l'aſſura de ſon amitié & de ſa protection. Il ajoûta que ſi les François recevoient quelque tort ou quelque outrage de ſes Sujets, il leur permettoit de ſe faire juſtice en les tuant ſans aucune forme de procès. Il embraſſa le Général, & lui ayant fait préſent de quelques Eſclaves, il lui promit d'en fournir bientôt un grand nombre pour le Commerce. Après

Le Roi congédie Brue avec de nouvelles veuts.

BRUE. 1697.

quoi lui permettant de ſe retirer, il donna ordre au Grand Bouquenet de lui procurer les Chevaux & les Chameaux dont il avoit beſoin pour ſon équipage. Brue prit congé immédiatement du Siratik, des Reines, & des principaux Seigneurs. Enſuite, il fut conduit ſous une eſcorte de trente Chevaux, dans un endroit de la route, où il ſouhaita de s'arrêter, pour voir paſſer la Maiſon du Roi.

Brue voit la marche de la Maiſon Royale.

Cette marche commença par un corps de cent-ſoixante Chevaux, avec de petits tambours, des trompettes d'ivoire, & des timbales de cuivre, couvertes d'un parchemin groſſier, qui rendoit un ſon fort bruyant, mais ſans aucune harmonie. Les Reines & les Princeſſes venoient après cet avant-garde, montées ſur des Chameaux, & renfermées dans de grands paniers d'oſier, où l'on ne leur voyoit que la tête. La croupe des Chameaux & les paniers étoient couverts de tapis de coton. Chaque Chameau portoit deux Dames, ſous la conduite de deux hommes, qui tenoient les paniers, pour les empêcher de tourner. Les Dames ſuivantes étoient ſur des Anes; & marchoient autant qu'il leur étoit poſſible à côté de leurs Maîtreſſes, pour les amuſer par leur entretien, allumer leur pipe, & leur rendre d'autres ſervices. Cette troupe galante ſalua le Général avec beaucoup de politeſſe & lui ſouhaita un heureux voyage. Elle étoit ſuivie d'un long train de Chameaux, de Bœufs & d'Anes, chargés du bagage de la Cour. Un corps de trois cens Chevaux formoit cette premiere partie du convoi.

Marche des Dames.

A peu de diſtance, les tambours, les trompettes & les timbales du Roi ſe firent entendre, à la tête d'un autre corps de Cavalerie, bien armé, d'environ deux cens hommes. Le Roi ſuivoit ſeul, à cheval, vêtu d'un ſurtout d'écarlate, avec le ceinturon & l'épée à la Françoiſe. Il portoit ſur la tête un chapeau bordé d'or, orné d'un plumet blanc, que Brue lui avoit donné. Il avoit deux Piſtolets au pommeau de la ſelle, & la zagaye au poing. En approchant du Général, qui le reçut, la tête découverte, il mit auſſi le Chapeau à la main. Après quelques complimens, il prirent enfin congé l'un de l'autre. Le Roi étoit ſuivi de quatre ou cinq cens Chevaux, qui marchoient ſur quatre de front. Les premiers rangs étoient compoſés des principaux Seigneurs de ſa Cour, tous fort bien montés. Outre le ſabre & la zagaye, chacun avoit ſon arc & ſon carquois, paſſés en ſautoir ſur le dos, avec une écharpe de pluſieurs couleurs autour de la ceinture. Toute cette Nobleſſe ſalua civilement le Général, qui lui rendit quelques fanfares de ſa muſique, avec une décharge de ſa mouſqueterie. Les équipages du Roi ſuivoient en bon ordre, ſur des Chameaux, des Bœufs & des Anes, & même ſur le dos de quelques Negres. Cette longue marche étoit fermée par deux cens Chevaux, qui compoſoient l'arriere garde.

Le Roi paſſe à cheval à la tête de ſa Cavalerie.

Le Siratik peut mettre en campagne une Armée fort nombreuſe, parce que ſes Gouverneurs des Provinces & ſes autres Officiers ſont obligés de fournir chacun leur contingent; ce qui rend ſa puiſſance redoutable à tous les Rois voiſins. Mais comme ces Troupes ſont mal diſciplinées, & qu'elles ſont mal pourvûes d'armes à feu, elles n'ont rien de terrible pour les Européens. Brue ayant continué ſa route, rencontra bientôt la Princeſſe *Bukſar Siré*, belle-fille du Roi, qui étoit en chemin pour aller joindre la Cour. Elle étoit, avec une de ſes filles, ſur un Chameau, environné de pluſieurs ſuivantes dont les unes étoient à pied, d'autres montées ſur des Anes, avec une eſcorte de cent

Chevaux, & de plusieurs Chameaux qui portoient le bagage. Elle s'arrêta pour recevoir les complimens du Général, auſquels elle répondit avec beaucoup de civilité. Deux heures après, Brue fut ſurpris de ſe voir joindre par le Prince ſon mari, accompagné de dix Cavaliers fort leſtes. Il avoit ordre du Roi ſon pere de le conduire juſqu'aux bords du Senegal. En chemin, les gens du Général tuerent un Oiſeau bleu, d'une eſpéce rare, plus gros que ceux dont on a parlé, & le plumage du plus beau bleu céleſte. Dans tout leur voyage ils n'en virent qu'un de cette ſorte, & le Prince aſſura Brue qu'il s'en trouvoit fort peu; excepté vers l'Iſle de *Sadel*, où ils ſe rendent dans une certaine ſaiſon, & où l'on obſerve qu'ils viennent du côté du Nord.

BRUE. 1697.

Il eſt eſcorté par le jeune Prince.

On arriva le ſoir à Bukſar. Le Prince y traita Brue comme la premiere fois, lui fit l'honneur de ſouper avec lui, & lui donna un grand *Folgar*, qui dura pendant toute la nuit. Quatre ou cinq heures de danſe ſont un rafraîchiſſement pour les Negres après la plus longue marche. Le lendemain, il y eut une chaſſe, où Brue trouva beaucoup d'amuſement. Le jour d'après, on quitta Bukſar; & le ſoir on arriva au Port de Ghiorel. Là, Brue qui ſe trouvoit au milieu de ſes gens, reçut galamment le Prince à bord, & ſe mit en devoir de le bien traiter à ſon tour. Enfin le quittant, après des civilités & des préſens mutuels, il le ſalua d'une décharge de toute ſon artillerie.

Il le traite à Bord.

En arrivant à Ghiorel, Brue fut témoin d'une ſinguliere eſpéce de commerce. Les femmes de ce lieu s'étant imaginé que l'eau qu'on pompoit dans les Barques avoit la vertu de guérir les maux de dents, ceux des yeux & la ſurdité, apportoient du lait en échange pour ce remede. Un Chirurgien, nommé *Berenger*, s'étoit rendu le Directeur de ce trafic, & le ménageoit ſi habilement, qu'un jour qu'il ne put s'accorder avec une de ces pauvres femmes pour la quantité de lait qu'il exigeoit d'elle, il remit gravement ſon eau dans la pompe, comme s'il eut fait beaucoup de cas de cette liqueur. Le Général même ne trouva pas ces petits gains indignes de lui. Ayant apporté de la pointe de Barbarie, à l'embouchure du Senegal, de petites écailles plates, qui paroiſſoient argentées, il en donna d'abord à quelques Negres, pour les récompenſer de pluſieurs petits ſervices. Mais lorſqu'il s'apperçut qu'ils y attachoient beaucoup de prix, parce qu'ils étoient éloignés de la mer, qu'ils les tailloient en rond comme des médailles, ou que leur donnant d'autres formes ils y gravoient des caracteres pour leur ſervir de griſgris, il réſolut d'en partager le profit avec les Marbuts, qui leur attribuoient des vertus extraordinaires. Il en fit un commerce, dont il ne tira pas peu d'avantage.

Commerce inuſité de quelques François.

Quelques jours après ſon arrivée à Ghiorel, il y avoit vû arriver les deux Barques qu'il avoit envoyées devant lui à Galam, mais qui ne s'étoient pas avancées au-delà de *Laydé* ſur les frontieres de ce Royaume, parce qu'elles y avoient trouvé à ſe charger ſi promptement d'Eſclaves, d'or, & de coton, que leurs propres marchandiſes étant épuiſées, elles ſe trouvoient obligées de retourner au Fort Saint-Louis pour y renouveller leur cargaiſon. Brue loua la conduite de ſes Facteurs. Comme il venoit d'établir un Comptoir à Ghiorel, après y avoir ouvert un Commerce fort avantageux, il prit le parti de renvoyer effectivement les deux Barques au Fort Saint-Louis, & d'attendre leur retour.

Succès d'un Commerce fort utile.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Ghiorel, le *Kamalingo*, ou le Lieutenant Général du Roi, le fit inviter à paſſer quelques jours avec lui dans le lieu de ſa réſi-

Viſite que Brue fait au Kamalingo.

BRUE. 1697.

dence, qui se nommoit *Laka*, grand Village à quatre lieues de Ghiorel vers le Nord. Il se crut obligé à cette complaisance pour un Seigneur qui étoit dans une haute faveur à la Cour; d'autant plus que le Kamalingo lui faisoit offrir des Chevaux & toutes sortes de commodités pour son voyage. Dans cette route il traversa plusieurs Villages; & de toutes parts il remarqua que le Pays étoit fort bien cultivé. La maison du Kamalingo étoit à cinq cens pas de Laka, sur une éminence, & couverte de grands arbres au Sud & au Sud-Est, avec une esplanade devant sa principale face. C'étoit une multitude de Bâtimens, qui ressembloient beaucoup aux grandes métairies de France, où l'on trouve plusieurs cours entourées d'édifices. Il y en avoit trois fort spacieuses; la premiere, environnée d'une double haye de roseaux & d'épines, contenoit des étables pour toutes sortes de Bestiaux. La seconde servoit de logement au Kamalingo, à ses femmes, à tous ses domestiques, & contenoit aussi ses greniers & ses magasins. La troisiéme étoit un vaste enclos, derriere les deux autres.

Maison de ce Seigneur Negre.

Le Général & tous les gens de son cortege furent logés dans la seconde, près du Kamalingo, qui n'épargna rien pour lui faire trouver de la satisfaction dans cette visite. Les Dames furent charmées de la musique Françoise, & ne se lassoient pas de l'entendre. Brue observa ici qu'elles se couvroient le visage devant lui, lorsqu'il étoit amené dans leur appartement par le Kamalingo, & qu'elles paroissoient à découvert dans l'absence de leur mari.

Usage de ses femmes.

Quoique ce Canton ne fut pas le plus fertile du Pays, l'excellence de la culture y faisoit regner l'abondance. Les Habitans sont beaucoup plus laborieux que le commun des Negres. Ils font un commerce considérable avec les Mores du voisinage; & le Général auroit souhaité de le pouvoir détruire, parce qu'il emportoit beaucoup d'or & d'ivoire, qui seroit venu dans les magasins de la Compagnie. La seule voie étoit d'établir quantité de Comptoirs dans le Royaume du Siratik, & de fournir les Foulis, ses Sujets, non-seulement de marchandises Françoises, mais encore de calicos rayés, de fer, de *haiks*, de cuirs d'Espagne, rouges, jaunes & noirs, & de les vendre à meilleur marché que les Mores, qui les apportent de Maroc & de Barbarie. Les Hollandois d'Arguin en fournissant aussi, c'étoit le moyen de ruiner en même tems leur Commerce.

Projet de Brue pour l'avancement de son commerce.

L'or qui se trouve dans le Pays des Foulis leur vient de Galam; car il ne paroît pas qu'il y ait des mines dans les Etats du Siratik. Mais ils ont l'or en abondance. Le Pays, au Sud de la riviere, est rempli d'Eléphans, et celui du côté du Nord l'est de Tigres, de Lions, & d'autres Animaux feroces. Ces Peuples ont aussi quantité d'Esclaves, autant de leur propre Contrée que des Regions voisines. Quoiqu'ils les employent à cultiver leurs terres, la nécessité les force quelquefois de les vendre.

Richesses des Foulis.

Les Barques Françoises revinrent du Fort S. Louis avec de nouvelles marchandises, pour continuer leur commerce sur les bords de la riviere jusques dans le Pays de Galam. Mais l'arrivée d'un Vaisseau de France à la Barre du Senegal empêcha le Général d'executer lui-même ce projet. Il en laissa la Commission à ses Facteurs, & reprenant la route du Fort S. Louis, il la fit en sept jours, quoiqu'il en eût mis quarante à se rendre à Ghiorel, sans y comprendre le sejour qu'il avoit fait dans plusieurs autres Villages. La raison qui l'avoit arrêté si long-tems, c'est que les bords de la riviere étant couverts d'arbres, il est impossible d'employer des Chevaux pour la remonter. On n'a donc qu'à

Difficultés à remonter le Senegal.

qu'avec le secours des Negres Laptots, qui ont beaucoup de peine à tirer les Barques lorsque le fil de l'eau les pousse au milieu du Canal. A la verité on va fort vite avec un vent d'Oueſt; mais il ſouffle rarement, & tous les autres ſont contraires, ou ſouvent dangereux, parce que l'eſpace eſt trop petit pour louvoier. Mais la deſcente eſt fort aiſée, quelque vent qui puiſſe ſouffler. Le cours de l'eau eſt toujours aſſez fort pour entraîner les Barques; & l'on avance nuit & jour ſans aucun obſtacle. BRUE. 1697.

A l'occaſion du voyage de Galam, que les Facteurs François devoient faire pour le Commerce, on peut joindre ici un trait de Barbot, qui ne paroîtra pas déplacé. Il le rapporte d'après un Gentilhomme François, qui fut amené priſonnier de guerre à Southampton, en 1711, & qui avoit été long-tems au ſervice de la Compagnie Françoiſe en Guinée, pour le commerce des Négres. » Dix ou douze ans auparavant, un autre François, nommé *Des Marchais*, » qui avoit demeuré long-tems au Fort-Louis, entreprit de paſſer les Cataractes » de Galam, par le moyen de quelques Barques plates; & ſurmontant en effet » cet obſtacle, il continua de remonter la riviere l'eſpace de cinq cens lieues. » Il y établit un commerce très-avantageux, par un grand nombre de Comptoirs » qu'il forma ſur ſes bords. Il y trouva quelques Nations preſque blanches. En» fin, pour récompenſer des travaux ſi pénibles, & faire naître de l'ardeur à ſes » Sujets pour les mêmes entrepriſes, le Roi de France honora Des Marchais de » la qualité de Chevalier de S. Lazare (32). Des Marchais paſſe les Cataractes de Galam.

On eſt porté à s'imaginer, ſur ce récit, que le Chevalier Des Marchais fut l'Agent employé par Brue pour remonter juſqu'à Galam, quoique ce Pays ſoit moins éloigné de deux cens lieues que Barbot ne le repréſente. Cependant il manque quelque choſe à cette conjecture, puiſque Des Marchais n'eſt pas ici nommé dans les Mémoires du Sieur Brue, & qu'il ne paroît pas même qu'il ait jamais fait de voyage ſur le Senegal. On a de lui la Relation d'un Voyage de Guinée, qui trouvera place dans la ſuite de ce Recueil; mais Labat, à qui l'on en doit la Préface, ne nomme pas non plus le Voyage du Sénegal entre ceux qu'il lui attribue (33). Doutes ſur ce fait.

## §. II.

## *Remarques ſur la Nation des Foulis, ſur leur Pays, & ſur leur Gouvernement.*

Le Lac de Kayor ſépare le Royaume des Jalofs, dont le Roi porte le titre de Brak, du Royaume des Foulis, qui donnent à leurs Souverains le nom de Siratik. Ces deux titres ſont des noms d'honneur & de dignité, comme ceux de Roi & d'Empereur en Europe.

Le Pays des Foulis a plus d'étendue que celui de Hoval. Depuis le Lac de Kayor juſqu'au Village d'*Embakané*, c'eſt-à-dire de l'Oueſt à l'Eſt, on lui donne environ cent quatre-vingt-ſeize lieues. Mais ſes dimenſions ſont moins Etendue du Royaume des Foulis.

(32) Deſcription de la Guinée par Barbot, p. 424.

(33) Barbot aſſure d'après le même témoignage que l'expédition de Des Marchais ſur le Senegal, fut imprimé par ordre du Roi. Cependant on ne connoît pas cet Ouvrage. Voy. ci deſſous ſa Relation d'un Voyage en Guinée.

BRUE. 1727.

connues du Nord au Sud, parce que les François ont borné juſqu'à préſent leur commerce aux rives du Senegal, ſans avoir cherché à pénétrer dans les terres. On ſçait ſeulement qu'il s'étend beaucoup plus au Sud qu'au Nord. Le Pays eſt fort peuplé, le terroir fertile; & ſi les Habitans avoient plus d'induſtrie, ils pourroient tirer, des productions de leurs propres terres, le fond d'un commerce fort avantageux avec les Etrangers.

Du Senegal & des Habitans.

On ignore l'etymologie de leur nom. La plûpart ſont d'une couleur fort bazanée; mais on n'en voit pas qui ſoient d'un beau noir, tel que celui des Jalofs au Sud de la riviere. On prétend que leurs alliances avec les Mores ont imbu leur eſprit d'une teinture de Mahométiſme, & leur peau de cette couleur imparfaite. Ils ne ſont pas non plus ſi hauts & ſi robuſtes que les Jalofs. Leur taille eſt médiocre, quoique fort bien priſe & fort aiſée. Avec un air aſſez délicat, ils ne laiſſent pas d'etre propres au travail, bons ménagers & capables de ſe procurer d'abondantes moiſſons de millet, de coton, de tabac, de pois & d'autres légumes, & d'entretenir un grand nombre de beſtiaux, dont la plus grande partie ſert à leurs propres beſoins. Auſſi vivent-ils beaucoup mieux que les Jalofs. Leurs Chevres & leurs Moutons ſont d'une bonté extraordinaire, leurs Bœufs fort gras, & la Compagnie n'a pas de meilleurs cuirs ni à meilleur marche que ceux qu'elle tire de cette Contrée.

Mœurs, inclinations & exercices.

Les Foulis aiment la chaſſe, & l'exercent avec beaucoup d'habileté. Le Pays eſt rempli de toutes ſortes d'animaux, depuis l'Elephant juſqu'au Lapin. Outre le ſabre & la zagaye, ils ſe ſervent fort adroitement de l'arc & des fléches. Ceux qui ont appris des François l'uſage des armes à feu, s'en ſervent auſſi avec une adreſſe ſurprenante. Ils ont l'eſprit plus vif que les Jalofs, & les manieres plus civiles. Ils ſont paſſionnés pour les Merceries de l'Europe, & cette raiſon les rend fort careſſans à l'égard de tous les Marchands. Mais il ne faut jamais oublier qu'ils ſont tous fripons & trompeurs. La difference n'eſt que dans le degré.

Inclination pour la muſique & la danſe.

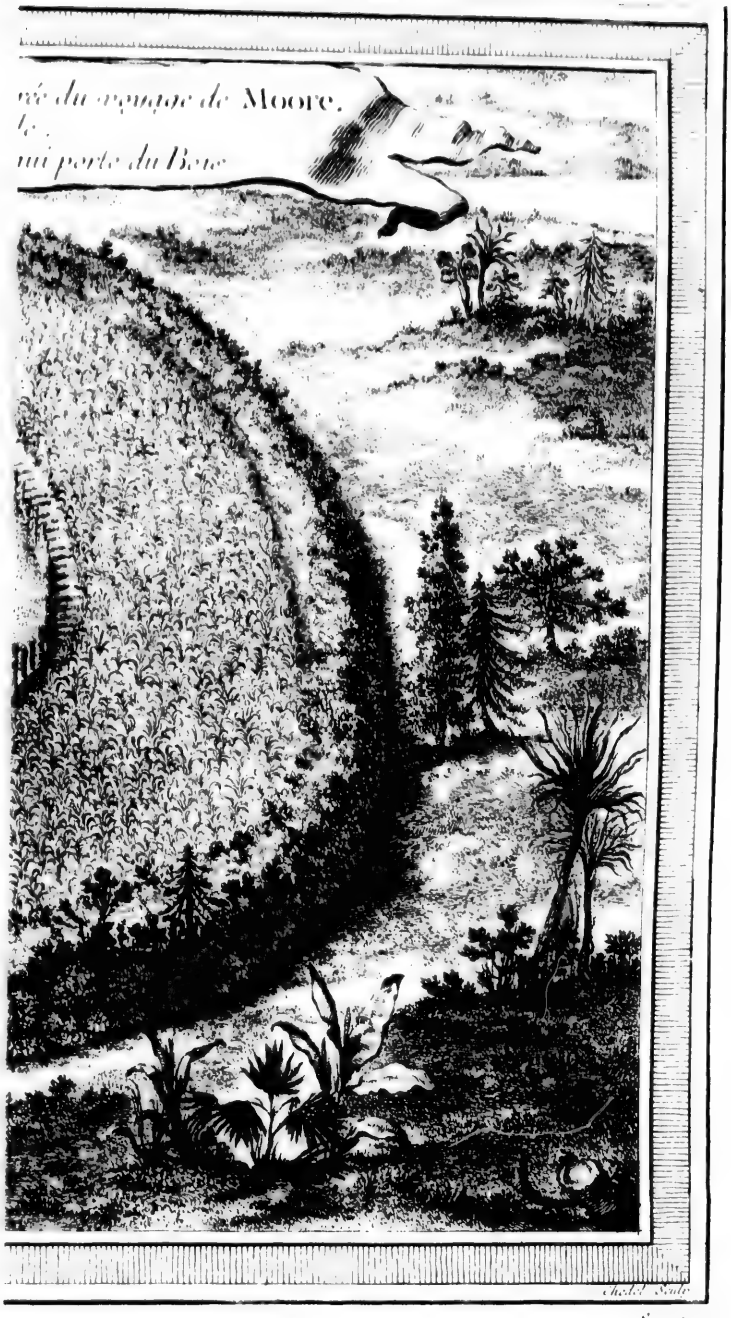
Ils aiment la muſique; & les perſonnes du premier rang ſe font honneur de ſçavoir toucher quelque inſtrument, tandis que les Princes & les Seigneurs Jalofs regardent cet exercice comme un opprobre. Ils en ont de pluſieurs ſortes, & leur ſymphonie n'eſt pas ſans agrement. Leur inclination pour la danſe leur eſt commune avec tous les Negres. Après des jours entiers de travail ou d'une chaſſe pénible, trois ou quatre heures de danſe ſervent à les rafraichir.

Habillement des Foulis.

Leur habillement reſſemble beaucoup à celui des Jalofs; mais ils ſont plus curieux dans le choix de leurs étoffes; & quoique leurs voiſins donnent la préference au rouge, le jaune eſt leur couleur favorite.

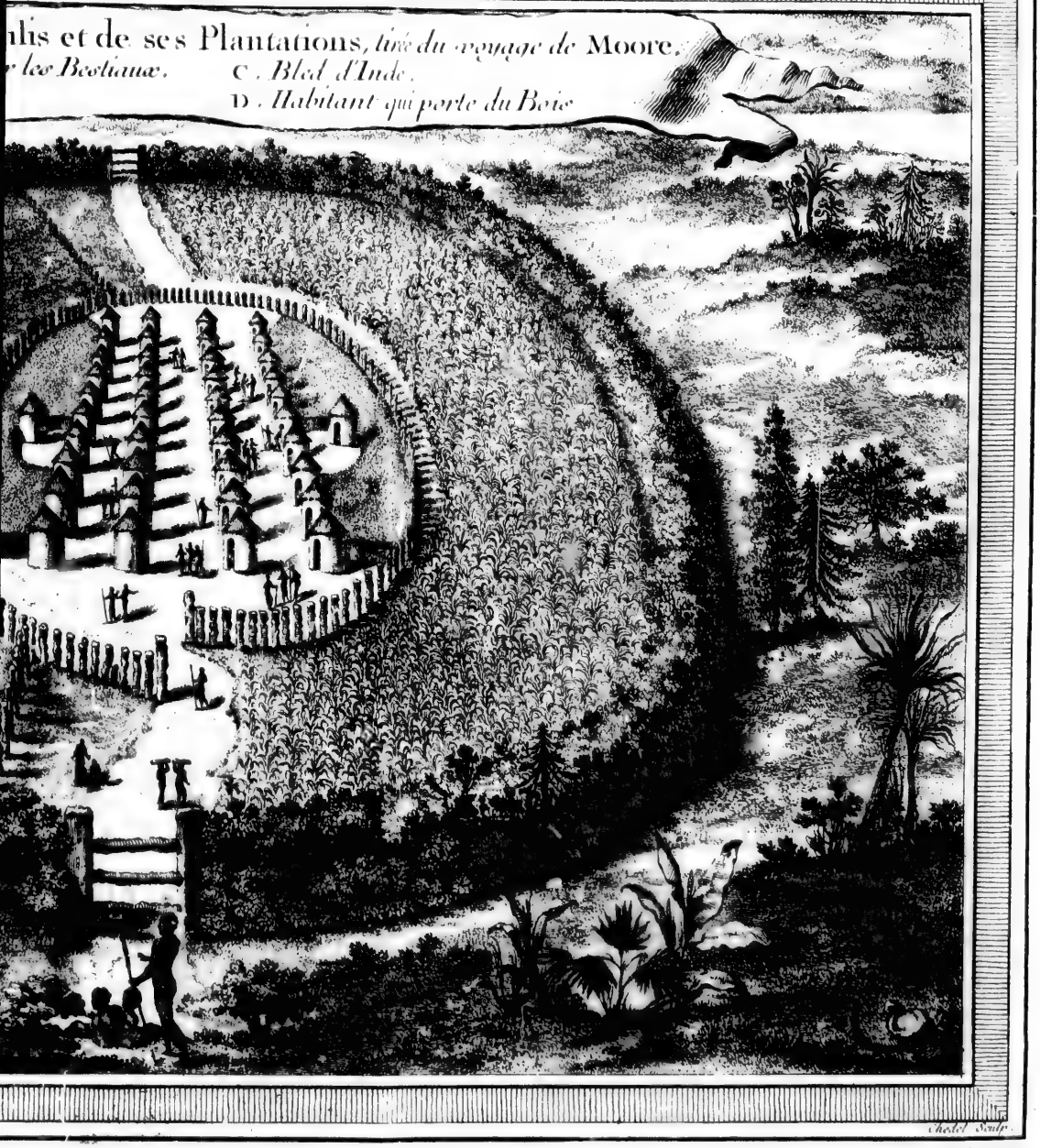
Caractere des femmes.

Les femmes ne ſont pas d'une haute taille; mais elles ſont bien faites, belles, & d'une complexion délicate. La muſique, la danſe & la parure ſont leurs plus fortes paſſions. Il n'y a rien de trop beau pour elles entre les étoffes de coton qui leur viennent des François & des Mores. Il eſt ſurprenant que l'uſage de la ſoie ne s'y ſoit pas encore introduit. Labat eſt perſuadé qu'elle le recevroient avec joie. Elles ſont paſſionnées pour l'ambre jaune & les grains de verre de la même couleur. Elles ont l'art d'en faire des nœuds & des garnitures, qu'elles entrelaiſſent dans leurs cheveux, ce qui releve beaucoup leurs agremens. La plûpart ont l'eſprit vif, les manieres douces & polies; & ſi l'on




N.° XIV.

Vue d'une Ville des Foulis et de ses P
A. Loge d'un garde pour les Bestiaux.
B. Coton.
Cochin filius delineavit.


lis et de ses Plantations, tiré du voyage de Moore.
r les Bestiaux.
C. Blé d'Inde.
D. Habitant qui porte du Bois
Chedel Sculp.

N.° XIV.

en croit (34) Labat, elles ſont auſſi propres qu'aucune autre femme du monde à tirer parti de la foibleſſe des hommes pour les ruiner.

BRUE. 1697.

Les grands avantages que la Compagnie Françoiſe tire du Commerce des Foulis, & de celui de Galam, où ſes Facteurs ne peuvent aller qu'en traverſant les Etats du Siratik, l'obligent de traiter ce Prince avec beaucoup de conſideration. Il permet auſſi aux François le commerce des gommes avec les Mores de Bakkard, dans cette partie de ſon Royaume qui s'appelle *Terrier-rouge*. C'eſt ce qui porte la Compagnie à lui envoyer tous les ans une certaine quantité de marchandiſes de l'Europe, à titre de droits ou de préſent.

Avantages que les François tirent du commerce des Foulis.

Le Siratik eſt un Prince puiſſant. Entre ſes Vaſſaux, il compte le grand Brak & tous les Seigneurs du Royaume de Hoval, qui lui payent tous les quatre ans un tribut de quarante-trois Eſclaves & d'un certain nombre de Bœufs. Son Armée n'eſt pas moins forte en Cavalerie qu'en Infanterie; car les Mores, ſes voiſins, lui fourniſſent autant de Chevaux qu'il en deſire. Les armes de ſes Troupes ſont l'arc & le ſabre. Sa Nobleſſe eſt diſperſée dans les Provinces, pour y exercer les diverſes fonctions du Gouvernement. Le premier Emploi du Royaume eſt celui de *Kamalingo*, ou de Lieutenant General. Enſuite les principaux Offices (35) ſont ceux de *Solidiné*, *Ardobude*, *Gheri Samba*, *Lama Boſſé*, *Farma Vovalardé*, *Akſon*, *Boukar*, *Lauktor*, *Lali*, *Lamenage*, *Ardoghedé*, *Farba Voagali*, *Boniveré*, *Siratik de Belle*, & *Siratik de Klayé*. Les Seigneurs qui ſont revêtus de ces titres, fourniſſent, à l'ordre du Roi, leur contingent de Troupes, pour former ſon armée, & ſe rembourſent de leur dépenſe par le droit de faire Eſclaves tous les Negres qu'ils rencontrent en chemin dans l'étendue de leurs Provinces ou de leurs Seigneuries; privilege dont le Roi même ne jouit qu'à l'égard de ceux qui ſont convaincus de quelque crime, ou accuſés de ſorcellerie, c'eſt-à-dire, parmi les Negres, d'empoiſonnement.

Puiſſance du Siratik.

Seigneurs du Pays.

Suivant les Loix des Foulis, & de la plûpart des Etats Negres, quoiqu'il n'y ait que les Princes du Sang qui ſoient appellés à l'héritage de la Couronne, elle ne deſcend pas néanmoins du pere au fils, mais au frere ou au neveu; & ſi le Roi n'a pas de frere, c'eſt à ſon neveu par ſa ſœur, ou même par ſa ſœur uterine, parce que la voie des femmes eſt regardée comme la plus ſûre. A l'égard des enfans du Roi, leur ſang eſt toujours fort incertain, car les Reines ont ordinairement quelque galanterie. Elles n'en ſont pas crues ſur leur parole; & s'il eſt vrai qu'il y eut autrefois des méthodes établies pour les forcer de déclarer la verité, ces anciens uſages ne ſubſiſtent plus. Le ſeul cas où les Princes fils d'un Roi puiſſent prétendre à ſa ſucceſſion eſt lorſqu'il s'eſt marié à quelque Princeſſe du même ſang, parce qu'alors on ſe croit ſûr, de part ou d'autre, de l'origine des enfans.

Loix de ſucceſſion.

Le Siratik Siré, qui regnoit à la fin du dernier ſiécle, entreprit, ſans reſpect pour cette loi, de faire monter ſon fils ſur le trône; & dans cette vûe, il le revêtit de la dignité de Kamalingo, qui eſt toujours reſervée pour l'héritier préſomptif. C'étoit le Prince Sambaboa, ſon neveu, qui poſſedoit alors cet Office. Ses bonnes qualités le faiſoient aimer également de la Nobleſſe &

Hiſtoire du Prince Sambaboa.

(34) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 171. & ſuiv.

(35) Il ſeroit à ſouhaiter qu'avec ces noms de dignité on eût pû nous expliquer ce qu'ils ſignifient.

BRUE. 1697.

Son excellent caractere.

du Peuple, qui le regardoient déja comme leur Maître. Il étoit d'une belle figure. Ses inclinations étoient nobles; son caractere doux & liberal, & son courage éprouvé dans la guerre, qu'il entendoit parfaitement. Le Siratik l'ayant dépouillé de son titre entreprit de l'empriſonner. Mais Sambaboa s'éloigna de la Cour & ſe tint ſur ſes gardes. Quoiqu'il n'eût rien à craindre des Negres, qui devoient être ſes Sujets, il redoutoit les Mores, que le Roi ſon oncle avoit fait entrer dans ſes intérêts & dans ſes vûes. S'étant donc retiré ſur la frontiere, pour épargner à ſa Patrie les malheurs d'une guerre civile, il ne pût empêcher que la plûpart des Grands, avec une partie de la Nation, ne ſe raſſemblaſſent autour de lui. Cette eſpéce de revolte à laquelle il n'avoit pas contribué, irrita ſi vivement le Siratik, que levant une armée nombreuſe il s'avança pour châtier ſon neveu & ſes Partiſans. Mais Sambaboa, reſolu de ne pas tirer l'épée contre ſon oncle, auquel il avoit toujours donné le nom de pere, continua de ſe retirer avec ſon parti. Cependant lorſqu'il eut appris que le fils du Siratik, ſon Compétiteur, étoit chargé du Commandement, ſous le titre même qu'il avoit uſurpé; il chercha l'occaſion d'en venir aux mains, & le défit entiérement avec les Mores qui compoſoient l'Armée Royale.

Sa moderation dans une longue ſuite d'infortunes.

Enfin, conſidérant que la guerre ne pouvoit ſervir qu'à la ruine de ſa Nation, & qu'à faciliter la conquête du Royaume aux Mores, qui étoient déja maîtres du cœur du Roi, il prit la réſolution de paſſer dans quelque Pays éloigné, & de laiſſer finir ſes jours en paix à ſon oncle, qui étoit dans un âge fort avancé; après quoi il eſperoit de rentrer facilement en poſſeſſion de ſes droits. Une conduite ſi moderée faiſoit autant d'honneur à ſa bonté qu'à ſa prudence. Mais le Siratik, dont l'eſprit s'affoibliſſoit avec le corps, tomba tout d'un coup dans un excès de dévotion, qui lui fit abandonner les rênes de l'Etat à ſon fils. Sous prétexte de ſe perfectionner dans la Loi de Mahomet, il ſe retira parmi les Marbuts, que les Mores avoient placés près de lui, pour le diſpoſer à les laiſſer maîtres du Gouvernement. Ce foible Prince devint ſi paſſionné pour l'Alcoran, qu'il le portoit conſtamment à ſon col, dans un gros *in-folio* qui contenoit le Texte & la Gloſe; & quoiqu'il ſoutînt à peine cet énorme volume, il ne voulut jamais ſouffrir qu'on en diminuât le poids. Il combla d'honneurs & de bienfaits les Marbuts qui trouverent de l'accès près de lui ſous ombre de piété. Un pélerinage à la Mecque étoit à ſes yeux un titre infaillible de ſainteté; & le Saint n'étoit pas moins ſûr d'être enrichi que reſpecté. En 1701, il envoya dans le Royaume de Kayor *Barba Voalegali*, un de ſes principaux Miniſtres, pour lui amener un célebre Marbut, à qui l'on attribuoit des vertus extraordinaires. L'Officier & le Marbut rendirent une viſite, dans l'Iſle de Saint Louis, au Directeur François, qui, par reſpect pour le Roi, les reçut avec de grands témoignages de diſtinction.

La diſgrace du Prince Sambaboa dura trente ans, dont il paſſa une partie ſur les frontieres du Royaume, ſans ceſſe ſous les armes, pour ſe défendre tout à la fois contre la violence & les piéges du Siratik. Mais il fit demander enfin au Roi de Galam une retraite dans ſes Etats, pour y vivre ſous ſa protection avec tous ſes Partiſans. Ce Monarque, qui connoiſſoit la valeur de Sambaboa, ſe ſeroit volontiers diſpenſé de recevoir un Hôte ſi dangereux. Cependant il fut raſſuré par la nobleſſe de ſon caractere, qu'il ne connoiſſoit

pas moins. Il lui assigna des terres, & loin de se voir trompé dans ses espérances, il lui trouva autant d'attachement & de fidélité, que de reconnoissance. Sambaboa laissa même passer plusieurs années sans causer la moindre inquiétude à son oncle. Mais quand il le vit entiérement affoibli par l'âge, il s'avança par dégrés vers l'héritage dont on avoit voulu l'exclure. En 1700, il se mit en possession d'environ trente lieues de Pays au long du Senegal; & le Siratik étant mort en 1702, il monta sur le Trône sans opposition.

Brue. 1697.

Sambaboa monte sur le Trône des Foulis.

Son regne commença par l'expulsion des Mores, qui s'étoient établis, & qui commençoient à se fortifier dans plusieurs Cantons du Royaume. Ensuite il reforma plusieurs abus qui s'étoient introduits par la foiblesse de son Prédécesseur. Son dessein étoit de rendre ses Sujets heureux, & de le devenir lui-même par le bonheur d'autrui. Mais la mort l'enleva au mois d'Avril 1707. Les François ne douterent pas qu'il n'eût été empoisonné, ou suivant les idées des Negres, *ensorcelé* par les Mores. Il eut pour successeur *Samba Dondé*, qui fut défait & tué dans une bataille par Bubaka Siré son propre frere. L'Usurpateur ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Ghelonghaya qu'il avoit choisi pour son Kamalingo, se souleva contre lui, le força de fuir devant une Armée de Rebelles, & se saisit de ses Etats dont il jouissoit paisiblement en 1720.

Sagesse de son regne.

Sa mort & ses Successeurs.

Le Prince Sambaboa avoit reçu deux sujets de plainte de la Compagnie Françoise: l'un dès l'année 1680, dans la plus grande chaleur de ses affaires. Etant à la veille d'un combat général dont le succès étoit fort incertain, il avoit mis son trésor, qui consistoit dans la somme de mille écus, entre les mains d'un Facteur, pour le garder jusqu'à la décision du sort. Cet infidéle dépositaire s'étoit hâté de transporter le dépôt au Fort Louis, d'où le Prince ne put jamais parvenir à le retirer. Quelques années après, le Sieur Chambonneau, Directeur du Commerce François, avoit enlevé une des femmes du Prince, qui se nommoit Veragha, sœur du grand Brak, & l'avoit fait conduire à son frere, parce qu'elle se plaignoit des froideurs de son mari, qui avoit donné sa tendresse à quelque autre femme.

Deux sujets de plainte qu'il avoit contre la Compagnie Françoise.

Ces deux raisons avoient refroidi le Prince pour la Compagnie; & si son caractere l'eût porté à la vengeance, il auroit pû satisfaire son ressentiment tandis qu'il résidoit dans les Etats de Galam. Brue, qui prévit les conséquences de son mécontentement lorsqu'il seroit monté sur le Trône, eut la prudence de les prévenir en 1720, par une lettre d'excuse, qui fut accompagnée d'un présent. Le Messager fit connoître au Prince que la Compagnie n'avoit pas eu de part à la friponnerie de son Facteur; qu'il s'étoit dérobé au châtiment par la fuite; mais que si le Prince pouvoit le faire retrouver, on abandonneroit le coupable à sa justice. Quant à la Princesse Veragha, on reconnut que le Sieur Chambonneau avoit été trop crédule; mais on prétendit que le Brak avoit assuré lui-même que la retraite de sa sœur se faisoit du consentement secret de Sambaboa, & Brue offrit de la ramener entre les bras de son mari quand il voudroit la recevoir.

Sambaboa reçut fort civilement les justifications de la Compagnie, & remercia Brue de ses offres; mais il déclara qu'il se croyoit heureux d'être défait d'une femme dont la conduite avoit marqué qu'elle se sentoit peu d'affection pour lui, & qu'il ne félicitoit pas moins la Compagnie d'être délivrée d'un fripon

Il reçoit les justifications de la Compagnie.

BRUE. 1697.

qui la deshonoroit ; qu'il promettoit d'oublier le passé, & d'assister la Compagnie dans le dessein qu'elle avoit de s'établir à Galam. Il ajoûta qu'il conserveroit les mêmes sentimens lorsqu'il seroit sur le Trône.

Négociation qui fait honneur à Brue.

Brue entreprit dans le même tems une autre négotiation, qui lui fit autant d'honneur qu'elle procura d'avantage à la Compagnie. Il sçavoit que par jalousie ou par inconstance une des filles du Siratik Siré, femme de *Lali*, Seigneur du Terrier rouge, avoit quitté son mari & s'étoit retiré chez son pere, qui approuvant la conduite de sa fille ne vouloit pas consentir à la rendre. Brue étoit lié si étroitement avec Lali, qu'au mois de May 1710 il avoit obtenu par ses bons offices un Contrat de trois mille six cens quintaux de gomme dans son Port ; c'est-à-dire, la moitié plus que la Compagnie n'en avoit jamais tiré. Il se chargea de le reconcilier avec sa femme & son beau-pere. Cette entreprise ne lui coûta qu'une Lettre au Siratik, avec le payement des droits & quelques présens. La Princesse fut renvoyée à son mari sur une des Barques de la Compagnie ; & Lali, dans sa reconnoissance, accorda aux François, non-seulement la permission d'établir des Comptoirs dans tous ses Etats,

Elle vaut l'Isle de Sadel & d'autres avantages aux François.

mais encore le Domaine absolu de l'Isle de *Sadel*, pour y former une Colonie, avec la liberté d'y bâtir un Fort. La mere de la Princesse ne fut pas moins sensible au service du Directeur. Elle lui envoya des présens considerables, en le faisant assurer qu'elle s'efforceroit toujours d'entretenir la bonne intelligence entre le Roi & la Compagnie.

Majesté des Reines du pays.

Les Reines de cette Contrée soutiennent la grandeur de leur rang avec une majesté singuliere. Jamais elles ne tournent la tête pour marquer de l'attention à ce qui se fait autour d'elles. Quand elles se sentent quelque démangeaison à la tête, elles ne se gratent jamais qu'avec une éguille d'or. Leur titre est *Galami*, c'est-à-dire, Souveraine.

## CHAPITRE VI.

### *Second Voyage du Sieur Brue sur le Senegal, jusqu'au Roiaume de Galam, en 1698.*

1698.

TOUS les Directeurs qui avoient précedé Brue, avoient formé le dessein de pénetrer jusqu'au Royaume de Galam, & d'y établir un Comptoir, pour le progrés d'un commerce qui avoit été commencé avec beaucoup d'avantage. Mais soit que les forces ou les informations leur eussent manqué, soit qu'ils eussent été rebutés par les obstacles, ils n'avoient pas poussé leurs voyages & leur trafic au-delà de *Laydé*, & de *Bitel* ou de *Ghildé*, sur les frontieres de cet Etat. Ils n'avoient pas même entrepris de former des Etablissemens dans ces deux lieux. Quelques Barques qu'ils s'étoient contentés d'y envoyer, n'avoient pas eu jusqu'alors d'autre commission que d'y prendre les Esclaves, l'or & l'ivoire, que les Marchands Mandingos ne jugeoient pas à propos de transporter sur la riviere de Gambra. L'Etablissement de Galam étoit reservé aux soins d'un Directeur aussi intelligent que Brue. Au premier moment de son arrivée sur les bords du Senegal, dans le cours du mois d'Août 1697, il prit la résolution de faire le voyage de Galam. Mais les af-

Brue entreprend de pénétrer jusqu'au pays de Galam.

COURS
DE LA RIVIERE DE
SENEGAL,
Depuis le Desert jusqu'a
l'Isle de Morfil
Avec
LE LAC DU
PANIER FOULE
Tres de Labat

Rivière du Senegal ou Sanaga

Menage

Le Gray

Mode

L. de Morfil
ou
d'Yvoire

Bamon

Podor

Dembo

Thiouw

Lac
du Panier
Foulé
ou
Pana Foulh

Ender
Maison du Roy

Enchaurer
Maison du Roy

Encherbel ou Ciurbel
Maison du Roy

Canal d'Alata

Echelle de Lieues

faires de la Compagnie ne lui permettant pas de s'abſenter ſi promptement, il paſſa cette année & la moitié de la ſuivante à faire ſes préparatifs pour une entrepriſe de cette importance. Le Journal de ſa navigation eſt ſi curieux, & la Compagnie en tira tant d'avantages, qu'on ne peut en rapporter trop exactement les circonſtances.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Il partit du Fort Saint Louis avec deux Barques, une grande Chaloupe, & quelques Canots chargés des marchandiſes les plus propres au commerce, & d'une proviſion de vivres pour trois mois. Les gens de ſon cortege étoient choiſis. Quoiqu'il lui manquât quelques marchandiſes particulieres, ſtipulées dans les articles du Traité, pour le payement des droits, & que les Princes Negres ſoient ſcrupuleuſement attachés à ces conventions, il ſe flatta que la réputation qu'il s'étoit établie par ſa conduite leur feroit agréer tout ce qu'il voudroit leur offrir.

Les vents ayant été favorables à l'Eſt & au Sud-Eſt, il arriva le jour ſuivant à l'Iſle du Déſert, où il fit tuer quelques Bœufs qu'il y avoit fait engraiſſer. Ils furent ſalés, pour augmenter la proviſion. Le 29, il continua ſon voyage; mais les vents qui l'avoient ſi bien ſervi commencerent à lui manquer. Il arriva néanmoins à Maka, réſidence du Brak, à qui il fit faire auſſi-tôt ſon compliment. Ce Prince monta ſur le champ à cheval, pour lui rendre une viſite à bord, & lui fit un reproche obligeant de n'être pas venu dans le deſſein de s'arrêter quelque tems avec un ami ſi fidéle. Il reçut les droits & les préſens, tels qu'il plût à Brue de les offrir.

Il arrive à Maka, réſidence du Brak.

La petite Flotte alla mouiller enſuite dans l'Iſle de *Roc*, où le Géneral François avoit établi un Comptoir l'année d'auparavant. Mais trouvant que les Mores y étoient venus, & qu'ils avoient emporté toute la charpente du magaſin, il prit le parti d'abandonner un poſte ſi dangereux, pour tranſporter le Comptoir à Hovalalda.

Iſle de Roc.

Entre ces deux lieux, le Pays eſt coupé par de profondes vallées, où les Lions & les Elephans ſe raſſemblent en grand nombre. Les Elephans y ſont ſi peu farouches, qu'ils ne s'effrayent pas de la vûe des hommes; & qu'ils ne leur font aucun mal, s'ils ne ſont attaqués les premiers. Ces fonds, ou ces terres baſſes, produiſent des épines d'une prodigieuſe hauteur, qui portent des fleurs d'un beau jaune & d'une odeur fort agréable. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que l'écorce de ces épines étant de différentes couleurs, l'une rouge, l'autre blanche, noire ou verte, & la couleur du bois étant preſque la même que celle de l'écorce, toutes les fleurs ne laiſſent pas d'avoir une parfaite reſſemblance. Elles forment le plus bel ombrage du monde, s'il étoit poſſible d'en jouir ſans être cruellement tourmenté par les chenilles rouges dont elles ſont couvertes, & qui forment des puſtules ſur tous les endroits de la peau où elles tombent. Le ſeul remede eſt de laver les parties infectées avec de l'eau fraîche, qui diſſipe tout à la fois l'enflure & la douleur. Le bois des épines eſt ſi dur & ſi ſerré, que l'Auteur le prit pour une eſpece d'ébéne.

Vallées remplies de Lions & d'Elephans.

Epines ſingulieres.

La néceſſité & la fatigue de faire remonter les Barques à force de bras, fit prendre à Brue le parti de s'arrêter au Village d'*Enghinuba*, dans l'Iſle de *Bilbas*, pour attendre un vent plus favorable. Le Chef du Village s'empreſſa de venir à bord, & d'inviter le Géneral à prendre ſa maiſon pour logement. Brue deſcendit à terre & prit ſon fuſil pour ſe faire en chemin un amu-

BRUE. II. Voyage. 1698.

ſement de la chaſſe. Vers l'entrée du Village il trouva un grand arbre couvert de Singes. Comme ces animaux ſont fort nuiſibles aux Plantations, & qu'entrant même dans les cabanes ils y gâtent tout ce qu'ils rencontrent, les Negres qui leur font continuellement la guerre ne peuvent concevoir pourquoi les Européens les achetent, lorſqu'ils ne paroiſſent propres qu'à nuire. Quelques-uns d'entre eux en ont pris occaſion d'apporter des Rats à vendre aux Comptoirs François, dans l'opinion qu'ils ne devoient pas être de moindre prix que les Singes, puiſqu'ils n'étoient pas moins pernicieux. Les femelles des Singes portent leurs petits ſur le dos, à l'imitation des femmes du Pays. Brue en tua pluſieurs, qui tomboient avec leurs petits. On obſerve, en tirant ſur eux, de les bleſſer au viſage, parce que portant auſſi-tôt leurs pattes à la bleſſure, ils ſe rendent ſi aveugles qu'ils tombent de l'arbre à terre. Autrement ils montent juſqu'aux dernieres branches, qu'ils ne quittent que lorſqu'ils tombent en pourriture. Les François du Senegal, plus délicats que ceux de l'Amérique, ſe font un ſcrupule d'en manger. Pour les Negres, ils en trouvent la chair excellente. Il y a pluſieurs eſpeces de Singes, qui ne ſe mêlent jamais les unes avec les autres.

Singes du pays.

Les Negres en mangent la chair.

Le 9 d'Août, Brue arriva à Ghiorel, où il apprit qu'une Barque dont il s'étoit fait préceder, avoit paſſé cinq ou ſix jours auparavant. Il rendit une viſite au Siratik, qui reçut pour droits & pour préſens les marchandiſes qu'on voulut lui donner. S'étant arrêté trois jours avec ce Prince, il apprit que depuis ſa derniere viſite les Hollandois avoient fait quelques démarches pour ſupplanter les François. Ils avoient envoyé dans cette vûe un homme de leur Nation au Siratik, avec un préſent de deux bracelets travaillés en or, d'une courtepointe de ſatin jaune & d'une piece de mouſſeline brochée. Mais il avoit paru diſpoſé à demeurer ferme dans l'alliance des François.

Démarches des Hollandois auprès du Siratik.

Il pria le General de lui prêter quelques Laptots, pour l'accompagner à la chaſſe d'un Lion, qui avoit fait depuis peu de grands ravages dans le Pays. Brue lui en accorda quatre. S'étant joints aux Chaſſeurs du Roi, ils trouverent ce furieux animal, qui ſe défendit avec tout le courage qu'il a reçu de la nature. Il tua deux Negres. Il en bleſſa dangereuſement un troiſiéme, qu'il auroit achevé, ſi du coup le plus heureux du monde, un des Laptots du Géneral ne l'eût tué ſur le champ. Il fut porté au Palais comme en triomphe, & le Roi fit préſent de ſa peau au Géneral. C'étoit un des plus grands Lions qu'on eût jamais vûs dans le Pays. Foulé Diné, Seigneur Negre dit à Brue dans une viſite qu'il lui rendit, qu'il avoit voulu lui faire préſent d'un jeune Elephant, mais que les François de ſa Barque ayant refuſé de le recevoir à bord, il avoit été obligé de le tuer & de le manger. A la priere du Géneral, il promit de faire ſes efforts pour en prendre un autre, qui lui ſeroit payé au même prix qu'un Eſclave. Ses Chaſſeurs avoient pris le premier après avoir tué ſa mere. Il étoit demeuré tranquille auprès du Corps; & ſe laiſſant attirer par la nourriture qu'on lui avoit préſentée, il avoit ſuivi les Chaſſeurs juſqu'à l'enclos de leur Maître, où il étoit devenu auſſi familier que les animaux domeſtiques.

Combat contre un Lion.

Brue partit de Ghiorel le 15 d'Août, & continua de remonter le Senegal juſqu'au Village d'Embakané, près des frontieres du Royaume de Galam. Il y arriva le 21; mais il eut dans cet intervalle un ſpectacle fort étrange.

Tout

Tout d'un coup le Soleil fut éclipſé par un nuage épais, qui dura preſqu'un quart d'heure. Les François reconnurent bientot que c'étoit une légion de Sauterelles. En paſſant au-deſſus de la Barque, elles la couvrirent d'excremens. Quelques-uns de ces animaux étant tombés dans le même tems, ils parurent entiérement verds, plus longs & plus épais que le petit doigt, avec deux dents affilées & très propres à la deſtruction. Cette terrible armée fut plus de deux heures à traverſer la riviere. Brue n'apprit pas qu'elle eût cauſé beaucoup de mal dans le Pays. Il ſuppoſa qu'un vent Sud-Eſt, qui ſe leva auſſi-tôt, & qui devint fort violent, la pouſſa vers le Déſert, au Nord du Senegal, où elle périt apparemment faute de ſubſiſtance.

BRUE. II. Voyage. 1697. Le Sud-Est excite un vent favorable.

Avant ſon arrivée à Bitel, le Géneral rencontra la Barque qu'il y avoit envoyée devant lui. L'Officier qui la commandoit avoit été juſqu'à Konan, & n'avoit oſé pénétrer plus loin, effrayé par les menaces du Prince Sambaboa, qui ſembloit vouloir tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu de Chamboneau. Mais Brue, ſuperieur à ces craintes, s'avança juſqu'à Bitel, le Canton de toute l'Afrique où la volaille eſt en plus grande abondance. Les Poulets y valent mieux que les meilleurs Chapons de l'Europe. Une Poularde graſſe s'y donne pour une feuille de papier. Le 26 d'Août, la Flotte Françoiſe arriva au Village de Ghildé, premiere place du Royaume de Galam, à quatorze dégrés cinquante-ſept minutes de laritude Nord. Les Habitans s'appellent *Saracolez*, Peuple leger & turbulent. En 1689, *Sendigha*, Chef de ce Village trompa le Directeur Chamboneau, en ſe faiſant paſſer pour le Roi de Galam, & tirant des François les droits & les préſens ordinaires pour la liberté du Commerce. L'erreur avoit continué juſqu'en 1697, que Brue ſécoua le joug de cette impoſition.

Extrême abondance de volaille à Bitel.

Les François trompés par un Negre.

A ſon arrivée, le Succeſſeur de Sendigha vint le recevoir au bord de la riviere, dans l'eſpérance de recevoir auſſi les préſens; mais lorſqu'il s'apperçut que l'artifice étoit découvert, il abandonna ſes prétentions, par la ſeule raiſon ſans doute qu'il manquoit de force pour les faire valoir.

Les rives du Senegal, depuis *Embakané* juſqu'à *Tuabo* ſont couverts de ronces fort picquantes. Elles ont la forme de l'if & le nombre en eſt ſi grand qu'elles ne permettent pas de marcher au long de la riviere pour tirer les Barques contre le courant. En arrivant à Tuabo, Brue trouva une nouvelle eſpece de Singes, d'un rouge ſi vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art. Ils ſont fort gros & moins adroits que les autres Singes. Les Negres les nomment *Patas*, & paroiſſent perſuadés que c'eſt une ſorte d'hommes ſauvages, qui refuſent de parler, dans la crainte d'être forcés au travail & vendus pour l'eſclavage. Rien n'eſt ſi divertiſſant. Ils deſcendoient du haut des arbres juſqu'à l'extrémité des branches, pour admirer les Barques à leur paſſage. Ils les conſideroient quelque tems; & paroiſſant s'entretenir de ce qu'ils avoient vû, ils abandonnoient la place à ceux qui arrivoient après eux. Quelques-uns devinrent familiers juſqu'à jetter des branches ſéches aux François, qui leur répondirent à coups de fuſil. Il en tomba quelques-uns; d'autres demeurerent bleſſés, & tout le reſte tomba dans une étrange conſternation. Une partie ſe mit à pouſſer des cris affreux; une autre à ramaſſer des pierres pour les jetter à leurs ennemis; quelques-uns ſe vuiderent le ventre dans leurs mains, & s'efforcerent d'envoyer ce préſent aux Spectateurs; mais s'apperce-

Eſpéce de Singes rouges.

Ils ſe défendent contre les François.

BRUE. II. Voyage. 1698.

vant à la fin que le combat étoit du moins inégal, ils prirent le parti de se retirer.

Un Marbut que le Géneral avoit rencontré à Tuabo, & qui avoit consenti à l'accompagner parce qu'il sçavoit plusieurs Langues de differentes Nations du Pays, lui apprit qu'il étoit arrivé depuis peu une grande révolution dans le Royaume de Galam, par la déposition de Tonka Monka, dernier Roi de cette Contrée, & par l'élévation de Tonka Bukary sur le Trône. Brue feignit de ne pas croire ce récit, & se crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de payer les droits aux deux Concurrens.

Homme extraordinaire qui se faisoit nommer le Roi des Abeilles.

Cependant il trouva la confirmation de cette nouvelle en arrivant à *Ghiam*. Mais il fut beaucoup plus frappé de la visite d'un homme qui se faisoit nommer *le Roi des Abeilles*. Ici, sans rien perdre de la confiance qu'on croit devoir au témoignage du Géneral François, on est porté à craindre que son Editeur n'ait mêlé ses propres imaginations au récit de la vérité. A quelque secret, lit-on dans le Journal, qu'on veuille attribuer la vertu de cet homme extraordinaire, il est certain que dans quelque lieu qu'il allât, les Abeilles le suivoient comme les Moutons suivent leur Berger. Il en avoit le corps si couvert, sur-tout la tête, qu'on auroit cru qu'elles en sortoient. Elles ne lui faisoient aucun mal, ni à ceux qui se trouvoient avec lui. Lorsqu'il se separa des François elles le suivirent comme leur Géneral; car outre celles qui fourmilloient sur son corps, il en avoit des millions à sa suite. Ghiam fut un lieu de merveilles pour la Caravane Françoise. On leur fit voir, sur les mêmes arbres que les Patas fréquentoient, un grand nombre de Serpens de l'espece des Viperes. Le Chirurgien du Géneral en tua un, & l'ayant mesuré il lui trouva neuf pieds de long sur quatre pouces de diamétre. Les Negres s'imaginent que les Serpens de la race de celui qu'on a tué ne manquent pas de venger sa mort sur quelque parent du Meurtrier. Mais les Singes vivent en parfaite intelligence avec ces monstrueux reptiles. La riviere abonde ici en Crocodiles, beaucoup plus gros & plus dangereux que ceux qui se trouvent à l'embouchure. Les Laptots du Géneral en prirent un de vingt-cinq pieds de long, à la joie extrême des Habitans, qui se figurerent que c'étoit le pere de tous les autres, & que sa mort jetteroit l'effroi parmi tous les monstres de sa race.

Serpens monstrueux.

Crocodile fort gros.

Brue ayant jetté l'ancre à Ghiam pour faire reposer ses gens, reçut à bord deux Negres, qui l'assurerent que Tonka Bukari avoit été reconnu Roi de Galam. Il leur répondit que son dessein n'étoit pas de refuser les droits à ce Prince s'il étoit réellement sur le Trône, mais qu'il vouloit en être éclairci dans le lieu même de sa résidence. Les deux Negres étant partis avec cette réponse, un autre Messager vint dire à Brue que Tonka Bukari étoit dans un Village voisin, & qu'il demandoit les droits qui avoient été payés à ses Prédécesseurs; sans quoi il déclareroit la guerre aux François pour empêcher qu'ils ne pénétrassent plus loin sur la riviere. Le Géneral répondit encore qu'il prendroit de justes informations; mais qu'il mépriſoit d'ailleurs les menaces de Tonka Bukari: qu'il continueroit malgré lui son voyage, & que si ce Prince lui déclaroit la guerre il ravageroit le Pays. Cependant une sage précaution lui fit jetter l'ancre au milieu de la riviere, pour se garantir des fleches des Negres.

Brue sollicité par le nouveau Roi de Galam.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Bientôt, il remarqua sur le rivage une foule & des mouvemens extraordinaires. Un de ses Negres, qu'il y avoit envoyés, lui rapporta qu'il y avoit vû quantité de gens armés, & qu'on y avoit rassemblé des Canots qui sembloient menacer la Flotte Françoise. Comme Brue ne vouloit pas pousser les choses à l'extrêmité, il prit le parti de demeurer sur la défensive. Cependant il envoya ses tambours & ses trompettes, dont le bruit fut accompagné de quelques coups de canon sans boulets, dans la seule vûe d'intimider les Negres. Cet expedient eut tant de succès, qu'après avoir passé tranquillement la nuit, la Flotte partit le lendemain sans obstacle; & le vent se trouvant favorable, elle arriva dans peu d'heures à *Yaseré*.

Menaces des Négres.

Brue envoya prendre sur le champ des informations. Le Chef du Village & le Marbut l'assurerent tous deux que Tonka Bukari étoit en possession du Trône, & qu'il n'y avoit aucune apparence que Tonka Mouka y remontât jamais, parce que les *Bagheris*, ou les Seigneurs du Pays, étoient résolus de soutenir leur nouvelle élection. Le même jour il s'éleva un orage si violent, que les Barques furent arrachées de dessus leurs ancres. Brue persuadé enfin que Tonka Bukari étoit en possession de la Couronne, prit la résolution de lui payer les droits; & sûr de la paix à cette condition, il fit voile droit à *Burnaghi*, résidence du nouveau Monarque. Ce Village est à quatorze dégrés neuf minutes de latitude du Nord.

Brue se détermine à payer les droits.

A son arrivée, il fit descendre un de ses Facteurs qui se nommoit *Perere*, & qui parloit fort bien le Mandingo, accompagné de deux Marburs & de deux Interprétes, avec ordre de complimenter le Roi sur son Election, & de l'assurer que dans l'espérance d'obtenir son amitié, la Compagnie Françoise étoit disposée à lui payer les droits. Les Officiers du Prince Negre voulurent obliger Perere à lui parler derriere une sorte d'estrade couverte d'un drap de coton, qui auroit donné au Roi le moyen de l'entendre sans être vû. Mais ayant rejetté cette proposition, il obtint une audience à découvert. Le Roi parut à cheval, environné de plusieurs femmes qui chantoient ses louanges. Après avoir fait faire quelques courbettes à son cheval, il descendit pour s'asseoir sur une natte. Perere se plaça près de lui. Au compliment qu'il lui fit en Mandingo, ce Prince répondit en Langage Sarakolez, dialecte du Pays, qu'il se rejouissoit de l'arrivée des Etrangers, & qu'il iroit voir le Géneral. Ensuite ayant reçu les droits, il congédia Perere avec de nouvelles marques de satisfaction. Les Barques Françoises essuyerent dans cet intervalle des vents fort impétueux, qui les obligerent de jetter deux ancres; & les Negres qui étoient à bord regarderent cet orage comme l'effet des enchantemens ou des grisgris de Tonka Mouka, qui se vengeoit de l'hommage que les François étoient venus rendre à son Rival. Le Roi de Galam envoya le lendemain au Géneral un présent de quelques Bœufs & de volaille. Le jour suivant il se rendit lui-même au bord de la riviere avec une suite nombreuse. Brue détacha une Pinace, pour l'amener sur sa Barque avec cinq de ses Officiers. Il le reçut la tête couverte, mais avec divers témoignages de confiance & d'amitié. Ensuite l'ayant fait entrer dans sa cabane, sans autre suite que les deux Interprétes, il s'entretint familiérement avec lui. Entre plusieurs rafraîchissemens, il lui fit présenter du chocolat. Le Roi qui n'en avoit jamais goûté, parut y prendre plaisir; mais ce ne fut qu'après s'être fait assurer qu'il n'y entroit pas de vin ni de graisse

Députation qu'il fait au Roi de Galam.

Visite qu'il reçoit de ce Prince.

BRUE. II. Voyage. 1698.

de Porc. Cependant après avoir marqué tant de ſcrupule ſur ces deux points, il ne fit pas difficulté de boire de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs. En prenant congé du Général, il lui demanda un préſent. Brue lui promit de le ſatisfaire lorſqu'il lui rendroit ſa viſite.

Il lui rend la viſite à ſon retour.

Elle ne fut pas remiſe plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Les tambours & les trompettes de la Flotte commencerent la marche, à la vûe de tous les Habitans du Canton, que ce ſpectacle avoit attirés. Les Officiers du Roi amenerent un Cheval à Brue, quoique le Palais ne fût qu'à deux cens pas de la riviere. Il n'étoit different des autres maiſons du Pays que par ſes fondemens, qui étoient compoſés de grands quartiers brutes de marbre rouge, & qui s'élevoient d'environ trois pieds au-deſſus de la terre. Le pavé étoit auſſi de marbre. Tonka Bukari reçut le Général à la porte, ou plutôt au guichet, car elle étoit ſi baiſſe que Brue fut forcé de ſe mettre à genoux pour y entrer. Il jugea que dans une élevation ſi récente, ce Prince n'avoit pas encore eu le tems de ſe loger avec plus de dignité. Il étoit alors fort pauvre, ſans pouvoir cacher ſa miſere.

Forme du Palais Negre.

Après les premiers complimens Brue lui fit un préſent, qui conſiſtoit dans une écharpe de ſoie cramoiſie, bordée de franges d'or & d'argent. Il la reçut avec de vives marques de reconnoiſſance, mais il n'offrit rien en retour; ce que les François attribuerent à ſa pauvreté. Le vent étant devenu Oueſt, c'eſt-à-dire favorable pour la continuation du voyage, Brue prit congé du Roi, pour rentrer auſſi-tôt dans ſes Barques. Il arriva dans peu d'heures à *Tafalifga*, Village fort peuplé & d'un grand commerce. Il y obſerva une petite Moſquée de terre, que les Negres Mahometans croyoient bâtie ſur le modéle de la grande Moſquée de la Mecque. Près du même Village il vit une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches fort brillantes, & de la dureté du caillou. Il en prit quelques morceaux pour ſervir de montre à la Compagnie. Le ſoir du même jour, il jetta l'ancre à *Babe Segaglié*, réſidence de Tonka Mouka, Roi dépoſé; & ſans entrer dans la diſcuſſion de ſes droits, il lui fit faire un compliment, accompagné de quelques petits préſens. Ce Prince reçut les civilités des François, ſans paroître irrité de ce qu'ils avoient reconnu ſon Compétiteur. Mais il envoya ſon fils au Général, pour l'aſſurer qu'il avoit été trompé; qu'à la vérité quelques Rebelles s'étoient ſouſtraits à l'autorité de ſon pere, mais qu'ils ſeroient bientôt forcés de rentrer dans le devoir; qu'en attendant il conſeilloit aux François de payer les droits, ou n'aimoient mieux que le Roi ſon pere interrompit leur commerce, & leur coupât le retour ſur la riviere. Ces menaces irriterent Brue juſqu'à lui faire répondre, non-ſeulement qu'il ne payeroit aucun droit, & qu'il exerceroit le Commerce à ſon gré, mais que ſi le Roi entreprenoit de lui faire la moindre inſulte, il bruleroit ſa Ville & l'enverroit Eſclave en Amérique. Un ton ſi ferme réduiſit le jeune Prince à la raiſon. Il proteſta que ſon pere avoit toujours eu de l'inclination pour les François & n'aimoit pas à ſe faire des ennemis avec ſes amis. Cependant il revint encore à demander, ſinon les droits, du moins quelque préſent qui pût ſatisfaire le Roi. Mais voyant l'inutilité de ſes inſtances, il prit le parti de ſe retirer. Brue fit voile le même jour vers Dramenet, où il arriva le premier jour de Septembre.

Moſquée à Tafalifga.

Conférence du Général avec le fils du Roi dépoſé.

Ville & Port de Dramenet, & Commerce des Habitans.

C'eſt une Ville fort peuplée, ſur la rive Sud du Senegal. Elle n'a pas moins

de quatre mille Habitans, la plûpart Mahometans; les plus juſtes & les plus habiles Négocians qu'on connoiſſe entre les Negres. Leur commerce s'étend juſqu'à *Tombuto*, qui ſuivant leur calcul eſt cinq cens lieues plus loin dans les terres. Ils en apportent de l'or & des Eſclaves *Bambarras*, qui tirent ce nom du Pays de *Bambarra Kana*, d'où ils ſont amenés. C'eſt une grande Région ſituée entre Tombuto & Kaſſon, fort peuplée quoique ſtérile, & peu connue d'ailleurs des Géographes. Les Marchands de Dramanet font quelque trafic d'or, avec les François du Senegal, mais ils en portent la plus grande partie aux Anglois de la riviere de Gambra. Auſſi-tôt que les Barques eurent jetté l'ancre, le Chef de la Ville s'empreſſa de venir voir le Géneral à bord, & parut charmé d'y trouver le Facteur Perere, qu'il avoit connu dans une autre occaſion. Cette viſite fut ſuivie de celle de pluſieurs autres Chefs, qui prierent tous le Géneral d'ouvrir inceſſamment le Commerce, en promettant de lui fournir de l'or, des Eſclaves & de l'yvoire en abondance. Ils l'aſſurerent qu'il n'avoit rien à craindre du reſſentiment de Tonka Mouka tandis qu'il s'arrêteroit dans leur Ville, parce qu'avec le ſecours de leurs Alliés ils étoient en état de réſiſter aux forces réunies des deux Rois de Galam. Le Commerce fut ouvert dans cette confiance. Les François reçurent en ſix jours deux cens quatre-vingt Eſclaves, avec une groſſe quantité d'or; mais peu d'yvoire. Dans d'autres tems néanmoins, il s'en trouve beaucoup à Dramanet. Il y eſt apporté des Pays intérieurs, car les Mahometans de ce Canton s'exercent peu à la chaſſe & laiſſent leurs Eléphans fort tranquilles. Ils croyent même que la chair en eſt impure; ſuivant la Gloſe apparemment de quelques-uns de leurs Marbuts, puiſque l'Alkoran ne met pas l'Eléphant au nombre des animaux immondes. La Compagnie Françoiſe pourroit établir dans ce lieu un commerce d'autant plus avantageux, qu'il épargneroit aux Negres la fatigue de porter leurs marchandiſes par terre juſqu'à la riviere de Gambra. Leur méthode conſtante eſt de faire regler le prix de leurs commodités par deux ou trois de leurs principaux Négocians, & ce tarif devient une loi pour tous les autres. En 1698, un Eſclave mâle, entre dix-huit & trente ans, ſe donnoit pour la valeur de vingt livres de France en marchandiſes; l'once d'or, pour la valeur de douze francs; & l'yvoire à quatre ſols la livre.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Les François ouvrent le Commerce.

Prix des marchandiſes.

Au Sud du Senegal, juſqu'aux Cataractes de *Felu*, on trouve pluſieurs Villages Mahometans, entre leſquels Dramanet tient le premier rang. Tous ces petits Peuples forment une République, dont on prétend que la Capitale ſe nomme *Konyur*, Ville dont les édifices ſont de pierre & couverts de tuiles.

Diſtribution des Peuples.

Ils ſont indépendans des Princes Negres; & la multitude de leurs Marbuts les rend redoutables à leurs voiſins, parce qu'avec tant de Prêtres ils ne manquent pas de griſgris. Le côté de la riviere, au Nord, eſt couvert de lataniers & d'autres arbres, mais tout-à-fait déſert, à cauſe des incurſions continuelles des Mores qui viennent du Royaume de Maroc. Le Senegal leur ſert de frein, parce qu'ils n'ont aucune méthode pour traverſer cette riviere.

Tandis que Brue exercoit heureuſement le Commerce à Dramanet, il fut informé que Tonka Mouka s'avançoit avec un corps de trouppes. Le Chef de la Ville, de qui il reçut cet avis, l'aſſura que tous les Habitans perdroient plutôt la vie que de lui laiſſer faire la moindre inſulte, & que pour ſe mettre en état de le défendre ils avoient demandé le ſecours des Villages voiſins. Quel-

Tonka Mouka fournit des François à Dramanet.

BRUE. II. Voyage. 1698.

que mépris qu'il eût pour un Roi si foible, il rappella tout ce qu'il avoit de gens à terre, il fit disposer son artillerie, & se tint prêt contre toutes sortes d'attaques. Tonka Mouka arriva le soir, avec environ trois cens hommes. Il s'arrêta quelque tems à l'entrée de la Ville, comme si les Habitans eussent fait difficulté de le recevoir. Cependant il entra malgré eux, au bruit de ses tambours. Mais dans le même tems il y arrivoit près de mille hommes, qui étoient envoyés à leur secours par les Villages confederés. Enfin Tonka Mouka voyant la partie inégale eut la sagesse de se retirer à mille pas de la Ville, où il assit son camp.

Il se retire sans qu'on sçache pourquoi.

Le lendemain il fit renouveller aux François la demande de ses droits, en les menaçant de la guerre. Brue rejetta ses prétentions, & lui offrit le combat. Le Marbut qui avoit été chargé de cette deputation revint bientôt, & lui declara que le Roi de Galam aimoit mieux se retirer que d'en venir aux mains avec les François. Il s'éloigna effectivement dès le premier jour, sans qu'on put penetrer d'où lui venoit cette crainte ou cette modération. Le Commerce recommença fort tranquillement; & Brue se crut obligé de recompenser, par quelques présens, les services qu'il avoit reçus des Chefs de la Ville. Une si bonne preuve de leur affection lui inspira le dessein d'établir un Comptoir dans le Pays. Il chercha un lieu commode; & son choix étoit prêt à se declarer pour une des petites Isles de la riviere, qui, dans un tems où l'inondation avoit toute sa hauteur, lui paroissoit inaccessible aux flots. Mais en consultant quelques-uns des principaux Negres il reconnut qu'elle convenoit mal à ses vues, parce que dans les tems secs l'eau du Canal du Nord se trouvoit si basse, que la crainte des Mores les empêchoit eux-mêmes d'y mettre leurs troupeaux. Ce Canal néanmoins étoit alors aussi large que la Seine l'est à Paris devant le Louvre. Le Géneral, déterminé par cette raison pour le côté du Sud, choisit entre Dramanet & Mankanet une place également éloignée de ces deux Villes, qui lui parut tout à la fois à couvert de l'inondation & capable d'être aisément fortifiée. Il y forma le plan d'un Fort, dont il confia l'execution à son Ingénieur.

Il établit un Comptoir & bâtit un Fort à Dramanet.

Pendant que ses Facteurs continuoient le Commerce, & qu'il attendoit le retour d'un Officier qu'il avoit envoyé avec deux Marbuts pour reconnoître la Riviere de Falemé, il prit la résolution de visiter les Villes qui sont au bord du Senegal jusqu'aux Cataractes de Felu. Ces Cataractes sont formées par un rocher qui coupe entiérement la riviere, & d'où elle tombe, avec un bruit épouvantable, de la hauteur d'environ quarante brasses. Les montagnes qui separent cette chute d'eau, commencent à une demie-lieue du Village de Felu, & rendent le Pays presque inaccessible. Le courant même de la riviere, au dessus de la Cataracte, est interrompu par quantité de rocs qui le rendent dangereux pour les Canots, sur-tout pour ceux des Negres, qui sont ordinairement fort mauvais Matelots. Brue laissa ses Barques deux lieues au-dessous du Rocher de Felu, & fit le reste du chemin à pied jusqu'aux Cataractes. A son retour, il visita l'Isle de *Kaygnu*, ou *Kaygnoux*, qui porte à présent les deux noms de Pontchartrain & d'Orleans. Ce lieu lui parut d'autant plus commode pour y bâtir un Fort, qu'il est voisin de *Ganghiuru*, grande Ville où passent les Caravanes des Esclaves Bambaras, & riche par le commerce de quatre ou cinq mille Mahométans qui l'habitent. Le seul obstacle qui refroidit le Général pour cet

Il visite l'Isle de Kaygnu.

Etabliſſement fut la diſtance de la Riviere de Falemé. Il en revint au projet du Fort de Dramanet.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Dans le voyage qu'il avoit entrepris, il s'étoit propoſé de pénetrer juſqu'aux Cataractes de *Govina*, & les Guides ne lui manquoient pas pour l'exécution de ce deſſein. Il auroit viſité en chemin le Roi de *Kaſſon* ou de *Kaſſou*. Mais l'eau du Senegal diminua ſi promptement, qu'en vingt-quatre heures elle ſe trouva baiſſée à dix-huit pieds; & pour peu que cette diminution continuât, il pouvoit devenir fort difficile de repaſſer les Rocs de Donghal. Une groſſe pluie, qui ſurvint, fit remonter la riviere de huit pieds. Ces variations obligerent le Général de retourner à Dramanet, où il trouva que Perere avoit acheté une aſſez bonne quantité d'or & d'ivoire, avec un grand nombre d'Eſclaves Bambarras, jeunes & bienfaits, mais d'une maigreur qui faiſoit pitié. Leur Pays avoit été affligé d'une ſi furieuſe famine, que les Marchands d'Eſclaves en avoient perdu pluſieurs, pour n'avoir pû leur donner chaque jour une poignée de bled verd. Il ne fut pas facile aux François de rétablir ceux qu'ils avoient achetés. Des diarrhées violentes, qui les prenoient auſſi-tôt qu'on leur donnoit quelque nourriture, en firent perir pluſieurs. Mais ceux qui échapperent à cette maladie devinrent les plus beaux Eſclaves qu'on eût jamais tirés de l'Afrique.

Variations de la riviere du Senegal.

Un homme de la ſuite du Général tua un Oiſeau extraordinaire, que les François nommerent *Quatr'ailes*. Il étoit de la groſſeur d'un Cocq d'Inde, le plumage blanc, le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un Oiſeaux de proie. Comme le tems de ſa chaſſe eſt la nuit, on ne put juger quelle eſt ſa proie; mais il étoit ſi gras, & ſon ventre étoit ſi plein, qu'il ne paroiſſoit pas avoir manqué d'alimens. Il avoit les ailes très-grandes, très-fortes; & bien garnies de plumes; mais dans la partie qui touchoit à l'épaule, les plumes de deſſous étoient nues, & couvertes néanmoins d'autres plumes plus longues que les premieres, qui, à la longueur de quatre ou cinq pouces, portoient une ſorte de poil long & épais; de ſorte qu'une aile, en s'étendant, paroiſſoit en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un eſpace vuide entre les deux. De-là vint le nom de Quatr'ailes, que les François donnerent à cet Oiſeau, & tout le monde auroit cru qu'il n'en avoit pas moins. Comme il eſt robuſte, elles jouent parfaitement. Il doit voler fort haut & fort long-tems. Brue ſe flattoit d'en rapporter un vivant, ſi les Negres euſſent exécuté leur promeſſe.

Oiſeau nommé Quatr'ailes.

Le Kamalingo de Tonka Bukari attendoit les François à Dramanet, tandis qu'ils faiſoient le voyage de Felu. Il vint voir le Général à ſon retour, & lui offrit ſes ſervices. Mais ſa commiſſion étoit de demander un préſent ou des droits, que le Général lui accorda, tels qu'il crut les devoir. Cet Officier avoit rempli la dignité de Kamalingo ſous Tonka Mouka, ce qui le rendit un peu ſuſpect aux François, juſqu'à ce qu'ils eurent appris que la haine étoit mortelle entre ſon ancien Maître & lui. D'ailleurs étant proche parent de Tonka Bukari, il devoit avoir naturellement plus de zele pour ſes intérêts. Auſſi promit-il ſa protection aux Agens de la Compagnie qui devoient s'établir à Dramanet, ou qui viendroient enſuite dans le Pays. On a dû remarquer que le nom de Tonka eſt un titre de dignité pour les Rois de Galam. Après avoir terminé ſes affaires à Dramanet, la Flotte Françoiſe retourna droit au Fort Saint-Louis.

Députation de Tonka Bukari au Général.

Retour des François au Fort Saint-Louis.

BRUE. II. Voyage. 1698.

## §. III.

## *Observations sur le Roïaume de Galam, & sur les découvertes des François au-delà,*

### *avec quelques recherches sur le Pays de Tombuto.*

Etendue & situation du pays de Galam.

LA situation du Royaume de Galam est à l'Est du Pays des Foulis, ou du Siratik. Il commence au Village de Ghildé, à deux cens quarante-deux lieues de la Barre du Senegal; une lieue au-dessous de Tuabo. Son étendue de l'Oüest à l'Est, en remontant la riviere, est d'environ quarante-cinq lieues. Il se termine au rocher de Felu, où le Senegal ayant comme forcé le passage entre deux montagnes se précipite d'environ quarante brasses de hauteur. Cependant Brue raconte dans un autre endroit que le Pays de Galam commence au Village d'Embakané, qui est de trois ou quatre lieues à l'Oüest de Ghildé; ce qui ne lui fait pas compter néanmoins plus de quarante-cinq lieues jusqu'aux Cataractes de Felu. Il ajoûte au même endroit, que le Royaume au-delà de Felu s'étend du côté de l'Est.

Au Nord & au Nord-Oüest, il est borné par ces Déserts sablonneux qui portent le nom de Sarra, ou Désert de Barbarie; Région fort vaste où les Maures ont des habitations mobiles; & par quelques Villages fixes des Foulis de la dépendance du Siratik. A l'Est & au Nord-Est, ses bornes sont le Royaume de *Kaarta* ou *Kassou*. Suivant la Carte posthume de M. de l'Isle la partie du Royaume de Galam ou des *Sarakolez*, qui est au Nord du Senegal, est occupée par les Negres de *Heré*, Nation fugitive d'un autre Pays; le même Geographe place les Foulis à l'Oüest, & le Pays de Bambuk au Sud. Mais, suivant les Mémoires employés par Labat, le Royaume de Bambuk fait partie de celui de Galam; & dans cette supposition, Galam aura les Jalofs aussi pour limites à l'Oüest; & les Mandingos du Nord de la riviere de Gambra, au Sud.

Différence d'observations entre de l'Isle & Labat.

Noms particuliers des Seigneurs & habitans de Galam.

Le titre du Roi de Galam est Tonka, qui signifie Roi. Les Principaux Seigneurs du Pays, qui sont autant de petits Rois lorsqu'ils ont pû parvenir au gouvernement d'un Village, se font nommer *Sikoyez*. Le commun des Habitans portent le nom de *Sarakolez*, tiré sans doute du lieu même de leur habitation, parce qu'en langage du Pays *Kolez* signifie riviere. On a déja fait remarquer qu'ils sont inquiets & turbulens, capables de détrôner leurs Rois sous les moindres prétextes; paresseux d'ailleurs, & si peu portés à s'éloigner de leur Pays que leurs plus longues courses ne vont guéres au-delà de Jaga, cinq journées au-dessus du Rocher de Felu; ou de Bambuk, grande Contrée au-delà de Jaga mérite des observations particulieres dans son propre article, quoiqu'elle soit regardée comme une partie du Royaume de Galam. Ils amenent des Esclaves de Jaga; & de Bambuk, ils apportent de l'or.

Reflexions sur les Mandingos.

La Nation qu'on appelle les *Mandingos* est originaire de Jaga; mais elle s'est établie dans le Pays de Galam, où elle est devenue fort nombreuse, avec assez d'union pour former une espece de République, qui n'a pas plus de considération pour le Roi qu'elle ne juge à propos. Tout le commerce du Pays est entre les mains des Mandingos. Ils l'étendent dans les Royaumes voisins, n'étant pas moins ardens pour la Religion de Mahomet que pour les ri-

ils

ils font gloire d'être tout à la fois Marchands & Miſſionaires. Ils ſe qualifient tous du nom de Marbuts, que les François ont changé en *Marabous*; c'eſt-à-dire Religieux & Prédicateurs. Si l'on excepte les vices propres aux Negres, il y a peu de reproches à faire à leur Nation. Elle eſt douce, civile, amie des Etrangers, fidelle à ſes promeſſes, laborieuſe, induſtrieuſe, capable de tous les Arts & de toutes les Sciences. Cependant tout leur ſçavoir conſiſte à lire & écrire l'Arabe. On a peine à juger ſi c'eſt par inclination qu'ils aiment les Etrangers, ou pour le profit qu'ils tirent d'eux par le commerce.

Brue. II. Voyage. 1698.

Caractere ſingulier de cette Nation.

Les Habitans naturels du Pays de Bambuk, qui ſe nomment *Malinkops*, ont reçu auſſi les Mandingos, & les ont même incorporés avec eux juſqu'à ne former qu'une même Nation, où la Religion, les mœurs & les uſages des Mandingos ont ſi abſolument prévalu qu'il n'y reſte aucune trace des anciens Malinkops.

Mais outre le Pays de Jaga, d'où ſont venus les Mandingos du Royaume de Galam, on trouve au Sud de Bambuk une vaſte Contrée, ou un Royaume qui porte leur nom. Cette Region de Mandingo eſt extrêmement peuplée, autant parce que les femmes y ſont d'une rare fécondité, que parce qu'on n'y fait aucun Eſclave du Pays, comme dans tous les Etats voiſins. On n'y vend du moins que les Criminels. L'abondance des Habitans s'eſt quelquefois trouvée ſi exceſſive, qu'il s'en eſt formé des Colonies dans diverſes parties de l'Afrique, ſurtout dans les Pays où le Commerce eſt en honneur. Telle eſt l'origine des Mandingos de Galam, de Bambuk, & de pluſieurs autres lieux.

Grand pays qui ſe nomme Mandingo.

Des Cataractes de Felu juſqu'à celles de Govina, qui ſont encore plus hautes & plus inacceſſibles, la diſtance eſt d'environ quarante lieues, ſuivant le calcul des Facteurs François qui firent ce voyage en 1719. Brue dit ici que la Cataracte de Felu a plus de trente toiſes de hauteur, quoiqu'on ait déja rapporté d'après lui qu'elle a quarante braſſes. La riviere ſe trouve comme preſſée entre deux hautes montagnes; non que le Canal n'ait aſſez de largeur; mais il eſt rempli de rocs au travers deſquels il ſemble que l'eau ſe ſoit ouvert un paſſage en chariant toute la terre qui les environnoit. Elle coule ainſi par cent boyaux fort rapides, dont aucun ne paroît navigable. Au-delà de ces Détroits, on trouve une belle Iſle ſans nom, vis-à-vis le Village de *Lantu*, qui eſt ſur la rive droite de la riviere. La ſituation de cette Iſle ſeroit fort commode pour un Etabliſſement, & pour un magaſin de marchandiſes, d'où le commerce pourroit s'étendre ſur les deux bords de la riviere, & plus haut juſqu'au deſſus des Cataractes de Govina.

Cataractes de Felu & de Govina.

Brue avoit conçu l'importance de cette découverte pour l'intérêt de la Compagnie, & s'étoit propoſé de la faire lui-même avec celle de tout le Pays qui eſt aux environs: mais d'autres affaires l'ayant obligé de mettre des bornes à ſon abſence, il engagea quelques-uns de ſes plus courageux Facteurs à tenter une ſi belle entrepriſe. Ils ſe rendirent du Fort Saint-Louis au Fort de Dramanet, qui avoit reçu le nom de *Saint-Joſeph*, ſous la conduite de quelques Negres qui connoiſſoient le Pays. Enſuite s'étant avancés juſqu'au pied des Cataractes de Felu, ils y quitterent leurs Chaloupes. Les bords du Senegal leur parurent d'une beauté admirable, mais mieux peuplés ſur la droite, c'eſt-à-dire au Sud, que du côté du Nord. Ils furent bien reçus dans tous les lieux du paſſage, en ſe faiſant des amis par leurs préſens. Après avoir ſuivi à pied le bas

Entrepriſe des François [illegible] les pays voiſins.

BRUE. II. Voyage. 1698.

de la montagne, ils arriverent à Lantu, ils viſiterent l'Iſle dont on a parlé, & s'étant procuré quelques mauvais canots par l'entremiſe de leurs Guides, ils pouſſerent leur navigation juſqu'au pied d'un roc, nommé *Govina* par les Habitans, à quarante lieues de Lantu.

La Cataracte de Govina leur parut plus haute que celle de Felu. Comme la riviere y eſt aſſez large, elle forme, en tombant avec un bruit horrible, une épaiſſe bruine, qui des différens points d'où elle peut être obſervée reflechit différens Arcs-en-ciel. Les Avanturiers François, encouragés par le ſuccès de leur route, chercherent de quel côté de la riviere ils pouvoient eſperer de franchir plus facilement les montagnes qui ſont la Cataracte. Mais les Negres qui leur ſervoient de Guides refuſerent conſtamment de les accompagner plus loin, ſous prétexte qu'ils étoient en guerre avec les Peuples du Pays ſuperieur, & qu'ils n'entendoient pas leur langage. Les Facteurs ſe virent dans la néceſſité de retourner au Fort S. Louis ſans avoir exécuté leur deſſein.

Elle manque par le caprice des Negres.

Avantages qu'on en pourroit eſperer.

Quoique ces Cataractes rendent le paſſage de la riviere fort difficile, elles ne mettent point d'obſtacle inſurmontable au Commerce. Les Habitans ne manquent ni de Bœufs ni de Chevaux pour le tranſport des marchandiſes. Ils ont auſſi des Chameaux en abondance; de ſorte que ſi ces Régions étoient une fois bien connues, & l'ouverture aſſurée par de bons Etabliſſemens, on pourroit entreprendre un riche commerce avec le Royaume de Tombuto & les Pays du même côté.

Royaume de Kaſſon, ſa deſcription & ſa puiſſance.

A l'Eſt & au Nord-Eſt de Galam, on trouve le Royaume de *Kaſſon*, ou de *Kaſſou*, qui commence à la moitié du chemin entre les Rochers de Felu & de Govina. Le Souverain s'appelle *Sagedova*. Il fait ſa réſidence ordinaire à Gumel, dans une grande Iſle, ou plutôt une Peninſule, formée par deux rivieres au Nord du Senegal, qui après un cours de plus de ſoixante lieues vont ſe perdre dans un grand Lac du même nom que le Royaume. La plus méridionale de ces deux rivieres, qui forment l'Iſle de Kaſſon, ſe nomme la Riviere noire, de la couleur ſombre de ſes eaux, & ne prend pas ſa ſource à plus d'une demie lieue de celle du Senegal; mais à moins d'une lieue de ſon origine, elle devient ſi forte qu'elle ceſſe d'être guéable. L'autre, qui eſt au Nod, porte le nom de Riviere blanche, parce que la terre blanchâtre & glaireuſe où elle paſſe, lui fait prendre cette couleur; fort différente de celle du Senegal, d'où elle ſort; à demie-lieue, au plus, de la ſource de la Riviere noire.

L'Iſle, ou la Peninſule de Kaſſon, qui eſt longue d'environ ſoixante lieues, n'en a guéres que ſix dans ſa plus grande largeur. Le terroir en eſt fertile, & bien cultivé. Elle eſt ſi peuplée, & ſon commerce a tant d'étendue, qu'elle doit être fort riche. Son Roi paſſe pour un Prince puiſſant, qui n'eſt pas moins reſpecté de ſes Voiſins que de ſes Sujets. Galam & la plûpart des Royaumes voiſins ſont ſes tributaires. On connoît peu ſes limites au Nord; mais il eſt certain qu'au Sud il s'étend juſqu'aux Pays de Godova & de Jaga; & que les Mandingos de Bambuk & de Tombuto ſont ſes Tributaires, s'ils ne ſont ſes Sujets. On pretend que les Habitans de Kaſſon étoient Foulis dans leur origine, & que leur Roi poſſedoit anciennement tout le Royaume de Galam & la plûpart des Pays qui forment aujourd'hui les Etats du Siratik. Peut-être faut-il rapporter à cette cauſe le tribut que ces Peuples lui payent encore. On aſſûre qu'il a des mines d'or, d'argent & de cuivre en fort grand nombre, & ſi riches

que le métal paroît presque sur la surface ; de sorte que si délayant un peu de terre dans un vase on le vuide avec un peu de précaution, ce qui reste au fond est le métal pur. C'est ce qu'on appelle l'or de lavage.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Comme les François n'ont pas pénetré plus loin, à l'Est, que les Cataractes de Govina, toutes les lumieres qu'on a sur les richesses du Royaume de Kasson viennent des Marchands Negres du Pays, qui ont beaucoup de passion pour les Voyages, & plus d'habileté dans les affaires que tous les autres Peuples de leur couleur. Ils conviennent tous qu'il s'étend plusieurs journées au-delà du Rocher de Govina, & qu'il est borné à l'Est par un autre Royaume qui touche à celui de Tombuto ; Pays qu'on cherche depuis si long-tems.

Recherches sur le Commerce de Tombuto, & sur les entreprises des Européens.

Comme l'opinion qui s'est répandue des richesses de Tomburo & le desir d'entrer en partage ou plutôt de se saisir du commerce de l'or, est le principal motif qui a porté les Européens à s'établir sur la Côte occidentale d'Afrique, il ne sera pas inutile de faire ici quelques recherches sur l'état de ce commerce & sur les progrès qu'on a faits jusqu'à présent dans cette découverte.

Nous n'assurerons pas que Cada Mosto soit le premier qui ait fait connoître en Europe le nom de Tombuto & son commerce ; mais il est en effet le premier Voyageur qui nous en ait donné de justes idées dans sa Relation. Il avoit fait en 1455 le voyage des deux rivieres du Senegal & de la Gambra. Suivant les lumieres (36) qu'il s'étoit procurées, l'or venoit de l'Empire de Melli, Région des Negres à trente journées de Tombuto au Sud-Oueſt. De Tombuto il passoit, par les Caravanes, en Egypte, à Tunis, à Hoden, (*Guiden* ou *Whaden*) six ou sept journées à l'Est d'Arguim. De Hoden, il étoit transporté à Oran, Fez, Maroc, & dans les Ports de ce dernier Royaume, où les Italiens & les autres Nations de l'Europe l'alloient prendre ; tandis que les Portugais le recevoient des Mores qui l'apportoient directement de Hoden dans (37) la Baye d'Arguim. Hoden, suivant le même récit, est situé au Nord-Oueſt de Tombuto, à quarante ou cinquante (38) journées de distance, & lui fournissoit du sel, d'une Ville ou d'un Canton nommé *Teggazza*, dont Hoden n'est qu'à six journées au Nord-Est.

Témoignages de divers Auteurs.

Leon, qui étoit à Tombuto vers l'année 1500, en parle comme d'un Pays fort riche en or, mais s'étend peu sur son commerce. Cependant l'occasion lui fait toucher quelque chose d'une correspondance établie par les Marchands avec divers Cantons de Barbarie. Il parle aussi de la possibilité de communiquer avec l'Océan par le Niger, qui est dans ses idées la même riviere que le Senegal. Marmol fit aussi le voyage de Tombuto, quelques années après Leon ; mais il ne donne pas plus d'éclaircissemens sur les voyes du Commerce.

En 1594, un Marchand (39) nommé Antoine *Dassel*, envoya jusqu'à Ma-

(36) Voyez ci-dessus la Relation de Cada Mosto.

(37) Une Lettre écrite d'Arguim à Lisbone en 1591, parle des riches Mines du Royaume de Darba, soixante lieues dans les terres, mais se plaint que les Portugais d'Arguim n'ayant pas de marchandises pour attirer ces richesses de leur côté, les Mores les transportent à Fez en Barbarie, quoiqu'ils en soient éloignés de deux cens cinquante milles ; & à Tombuto, qui est à trois cens lieues d'eux au Midi. Il paroît par cette Lettre que les Portugais avoient alors un Fort dans la Baye d'Arguim, mais sans commerce. Voyez la Collection de Hakluyt, Vol. II. Part. II. p. 188.

(38) Leon met cinq cens milles, & Marmol six cens.

(39) Collection de Hakluyt, Vol. II. Partie II. p. 192.

BRUE. II. Voyage. 1698.

roc, pour y recevoir de ſon Correſpondant, Laurent *Madoc*, des informations ſur Tombuto & Gago, & ſur la conduite des Mores qui avoient fait depuis peu la conquête de ces deux Pays ſous *Alkayd Hamet*. Madoc confirma l'idée qu'on avoit de la richeſſe de ces Contrées, & rendit témoignage qu'il en avoit vû arriver, au mois de Juillet de la même année, trente mulets chargés d'or.

L'Ecrivain anonyme d'une Lettre, qui ſe trouve jointe au voyage de Frejus en Mauritanie, imprimé en 1671, entre dans quelque detail (40) ſur le commerce de l'or entre Maroc & Tombuto, & ſur la maniere dont on traverſe les Déſerts de ſable. Il donne pour diſtance huit cent milles au Sud. Il repreſente les deux rivieres du Senegal & de Gambra, comme deux branches du Niger, & place le lieu de leur diviſion à quatre cens milles à l'Oueſt du Royaume de *Gago*, dont il regarde Tombuto comme la Capitale. Il obſerve que ſuivant l'opinion de quantité de perſonnes on peut arriver au Royaume de Gago par ces deux rivieres; que les Anglois en ont formé l'eſpérance plus que toute autre Nation; mais que toutes leurs entrepriſes ont manqué parce qu'ils n'ont pû remonter leur riviere au-delà de quatre ou cinq cens milles. Il ajoûte qu'il avoit ſouvent demandé aux Habitans des bords du Senegal ſi cette riviere eſt plus navigable que celle de Gambra, & s'il n'étoit pas poſſible de remonter plus de quatre ou cinq cens milles; qu'ils l'ont aſſuré qu'on ne pouvoit remonter plus loin, par trois raiſons inſurmontables; les maladies cauſées par le climat, la méchanceté des Mores, & les Rochers qui traverſent la riviere. On doit remarquer que cet Auteur attribue aux trois mêmes cauſes le mauvais ſuccès des Anglois ſur la riviere de Gambra; quoiqu'au fond le grand obſtacle, ſur les deux rivieres, ſoit la hauteur des rocs & des cataractes qui les rend peu propres à la navigation.

Obſtacles qui arrêtent les Européens.

Mouette qui voyageoit en 1670 dans les Royaumes de Fez & de Maroc, explique la maniere dont ſe faiſoit alors le commerce des Arabes à (41) *Sudan*, en Guinée & dans le Pays de Tombuto. Ils apportoient de ce dernier lieu du *tibis* ou de la poudre d'or, qu'ils y recevoient en échange pour du ſel; & la vendant aux Mores & aux Juifs, ceux-ci la revendoient dans les Ports de *Zafy* ou *Aſafy*, & d'*Agader* ou *Santa-Cruz*, aux Marchands de l'Europe, qui la tranſportoient dans leur Pays (42).

On pourroit citer quelques autorités plus modernes, ſi tous ces témoignages ne ſuffiſoient pas pour prouver que le commerce de l'or dans la Nigritie n'eſt pas imaginaire, & que pendant trois cens ans les Arabes & les Mores l'ont exercé de Barbarie à Tombuto & à Gago. Depuis qu'on a ſçû dans l'Europe que c'étoit effectivement delà que venoit tout l'or de l'Afrique, on s'eſt efforcé d'y pénétrer, dans la vûe de partager avec les Arabes & les Mores un commerce ſi utile, ou plutôt de le faire paſſer de leurs mains dans les nôtres. Les Portugais formerent les premiers cette entrepriſe; & quoiqu'ils l'ayent negligée du côté d'Arguim, parce qu'ils déſeſpererent de pouvoir arriver à Tombuto par terre, Marmol nous apprend qu'ils penſerent enſuite à s'ouvrir une route par la riviere de Gambra, en faiſant ſauter le roc de Barakonda. Mais

Les Portugais veulent faire ſauter un roc ſur la riviere de Gambra.

(40) Page 13. de cette Lettre.

(41) C'eſt plutôt *Belad al Sudan*, qui ſignifie *Terre des Negres*.

(42) Voyez les Voyages de Mouette, p. 82. & ſuiv.

il eſt à préſumer qu'ayant été découragés par la grandeur de l'obſtacle, ils abandonnerent entiérement leur entrepriſe (43).

BRUE. II. Voyage. 1698.

Les Anglois formerent enſuite le même deſſein par la même riviere, dans la ſuppoſition qu'elle ſortoit du Niger. Ils conſervent encore cette idée, ſans pouvoir l'éclaircir avec certitude, ni pénétrer plus loin que les rocs de Barakonda.

Tentative des Anglois,

Enfin les François ont pouſſé leurs découvertes par le Senegal, mais avec auſſi peu de ſuccès que les autres Nations pour le principal objet de leur entrepriſe. Ils ont trouvé des rocs inſurmontables à trois cens lieues de l'embouchure de cette riviere. Ils ſont encore incertains s'ils doivent la prendre pour le Niger; & quand ce le ſeroit en effet, ils ignorent ſi dans la ſuppoſition qu'il fut navigable au-deſſus de Govina, il les conduiroit à Tombuto.

Et des François.

Mais tandis que pluſieurs autres Nations cherchoient comme eux à découvrir Tombuto par les rivieres, ils ont pris des informations ſur les routes par terre. Brue faiſant conſtruire ſon Fort à Dramanet demanda ſoigneuſement la ſituation de Tombuto à divers Marchands Negres qui en avoient fait pluſieurs fois le voyage. Ils lui apprirent que la Ville de ce nom n'eſt pas ſur le Niger, mais à quelque diſtance de ſes bords; que pour s'y rendre ils avoient ſuivi pendant pluſieurs jours la rive du Sud, & qu'ayant quitté cette riviere à Tombir où elle tourne vers le Nord, ils avoient mis ſix jours de marche pour arriver à Tombuto. Trente-deux jours qu'ils avoient employés dans tout le voyage, en les comptant à dix lieues par jour, font trois cens vingt lieues depuis les cataractes de Felu juſqu'à cette Ville. Les Negres ajoûterent qu'il venoit tous les ans à Tombuto une groſſe Caravane d'hommes blancs, armés de fuſils, pour faire l'échange de leurs marchandiſes, & qu'ils emportoient beaucoup d'or. Brue ne douta pas qu'ils ne parlaſſent des Mores de Barbarie.

Informations ſur les routes par terre.

Etant lui-même à Tripoli en Barbarie, il eut pluſieurs fois l'occaſion de voir partir les Caravanes des Mores pour un Pays méridional qu'ils appellent *Faiſon*, *Faiſan*, ou *Faiſaon* & *Faizzan*. Ces Caravanes étoient cinquante jours en chemin, ſans y comprendre les jours de repos; d'où l'Auteur conclut que Faiſan n'étant qu'à cent ou cent vingt lieues de Tripoli, il y a beaucoup d'apparence qu'au lieu de Faiſan les Caravanes alloient à Tombuto. D'ailleurs les Marchands Mandingos qui ont fait le voyage de Tombuto, racontent qu'outre l'or de ce Pays ils en apportent auſſi du Royaume de Zanfara, & que les Marchands de ce Royaume employent cinquante jours dans leur voyage; or Zanfara n'eſt pas à plus de deux cens lieues de Faiſan. Ainſi l'on doit conclure que les Caravanes de Tripoli vont à Tombuto, & que leur voyage eſt de quatre cens cinquante lieues, qui peuvent fort bien prendre cinquante jours de marche. Les Marchands de Zanfara y employent le même tems, parce que leur diſtance eſt à peu près la même. Il eſt probable que les Barques à mâts dont on a parlé, & que les Mandingos voyent ſur le Niger à quelques lieues de Tombuto, ſont celles que les Tripolitains employent depuis le premier endroit où ils rencontrent cette riviere, & qu'ils laiſſent auſſi dans l'endroit le plus proche de Tombuto, qui ſuivant l'opinion de pluſieurs Géogra-

Lumieres que Brue ſe procure à Tripoli.

(43) Le Roi de Portugal envoya des Ingénieurs pour faire ſauter un roc au-deſſus de Cantor. La peine & la dépenſe furent perdues. Marmol, Vol. III. p. 74. Ce fut apparemment environ l'an 1520.

BRUE. II. Voyage. 1698.

ghes n'eſt qu'à ſix lieues du Niger. La Caravane de Tripoli eſt ordinairement compoſée d'environ mille hommes, aſſez bien armés pour ſe défendre contre les bêtes farouches ou les Voleurs qu'ils peuvent rencontrer dans les Déſerts. Ils y trouvent de l'eau & du fourage pour leurs Chevaux & leurs Chameaux.

Caravane de Tripoli.

Les Marchandiſes qu'ils portent à Tombuto ſont preſque les mêmes que les François portent à Galam ; des draps & des ſerges de diverſes couleurs ; bleu, verd, violet, jaune & rouge, mais rouge ſur-tout, juſqu'à la valeur de vingt mille écus ; des criſtaux & des glaces, pour la même ſomme ; du corail travaillé de différentes ſortes, pour douze mille écus ; du papier, du cuivre, des baſſins & des vaſes pour dix mille. Toute la cargaiſon peut monter ainſi à ſoixante deux mille écus, & l'on jugera de leur profit par les marchandiſes qu'ils prennent en retour. C'eſt ordinairement trois mille quintaux de dattes, qu'ils vendent dans leur Pays à deux écus le quintal ; douze cens quintaux de ſené, dont il tirent quinze écus pour chaque quintal ; des plumes d'Autruche pour la valeur de quinze mille écus ; huit cens, ou mille Eſclaves, & mille marcs d'or. L'article ſeul de l'or monte à cent mille écus ; & comptant les Eſclaves à cinquante écus par tête, c'eſt encore quarante mille écus. Ainſi les cinq articles ne ſont pas moins de cent ſoixante-dix-neuf mille écus ; deſquels, ſi l'on déduit les ſoixante-deux mille où l'on a fait monter le premier fond des marchandiſes, il reſte pour profit cent dix-ſept mille écus, gagnés dans l'eſpace de cinq mois. Les François pourroient ſe procurer ce gain avec plus de facilité, & par conſequent avec encore plus d'avantage.

Marchandiſes qu'elle porte.

Marchandiſes qu'elle tire, & ſes profits.

Il eſt certain que le Royaume de Tombuto produit beaucoup d'or. Mais on y en apporte auſſi de Gago, de Zanfara, & de pluſieurs autres Régions ; ce qui ajoute aux avantages de la Ville de Tombuto, qui eſt déja riche en elle-même, celui d'être le centre du Commerce pour toutes les parties de l'Afrique. Son Pays a d'ailleurs en abondance toutes les néceſſités de la vie. Le maïz, le riz, & toutes ſortes de grains y croiſſent en perfection. Les beſtiaux y ſont en grand nombre & les fruits fort communs. Il s'y trouve des palmiers de toutes les eſpéces. Enfin le ſeul bien qui leur manque eſt le ſel. Comme la chaleur du climat le rend abſolument néceſſaire, il y eſt auſſi cher que rare. On l'y reçoit des Marchands Mandingos, qui l'achetent des Européens & des Mores. L'Auteur regréte qu'un ſi beau Pays ſoit ſi peu connu. Il eſt perſuadé qu'on parviendroit plus aiſément à cette découverte aujourd'hui, parce que la Compagnie Françoiſe ayant des Etabliſſemens dans le Royaume de Galam, il ne ſeroit pas difficile d'engager les Marchands Mandingos à prendre avec eux quelque Agent François. Mais il faudroit choiſir, pour cette entrepriſe, un homme de ſçavoir & d'expérience, capable de dreſſer une Carte du Pays & de lever ſur ſon paſſage le plan des Villes & des routes. Il ſeroit même à ſouhaiter qu'il fût verſé dans la Phyſique, la Botanique & la Chirurgie ; qu'il ſçût les Langues Arabe & Mandingo ; & qu'il fût excité à courir les dangers d'une ſi grande entrepriſe par des eſpérances proportionnées aux difficultés du travail. On obtiendroit bientôt, par cette voie, une parfaite connoiſſance, non-ſeulement de Tombuto, mais encore de toutes les Régions intérieures de l'Afrique, dont on n'a publié juſqu'aujourd'hui que des Relations puériles & fabuleuſes.

Richeſſe & fertilité du Royaume de Tombuto.

Vûes & conſeils pour étendre les découvertes.

Après une découverte de cette importance, il ſeroit aiſé à la Compagnie

de pouſſer ſon commerce par ſes propres Facteurs, avec un bon nombre de Negres armés pour la ſureté de leur voyage. Elle pourroit former un Etabliſſement au-deſſus des cataractes de Govina, où elle entretiendroit de petits Bâtimens propres à naviguer ſur le Niger (44) juſqu'à l'oppoſite de Tombuto, & s'épargner ainſi les trois quarts de la peine & des frais du voyage par terre. Cette méthode la mettroit en état d'acheter ſur les lieux, à très-bas prix, l'or, l'yvoire & les Eſclaves qu'elle achete à préſent des Mandingos, & lui épargneroit les profits qu'ils font ſur les marchandiſes Françoiſes. Elle excluroit les autres Nations du même commerce. Elle couperoit le cours à celui qu'ils portent ſur la riviere de Gambra.

Brue. II. Voyage. 1698.

Utilité que la Compagnie en pourroit tirer.

Telles étoient les vûes de Brue. La juſte opinion qu'on a de ſon courage & de ſes lumieres fait juger qu'il les auroit executées, ſi le changement des affaires de la Compagnie ne l'eût obligé d'abandonner ſon entrepriſe.

(44) L'Auteur parle toujours dans la ſuppoſition que le Senegal eſt une branche du Niger, &c.

## CHAPITRE VII.

### *Differends entre les François & les Anglois pour le Commerce de la Riviere de Gambra.*

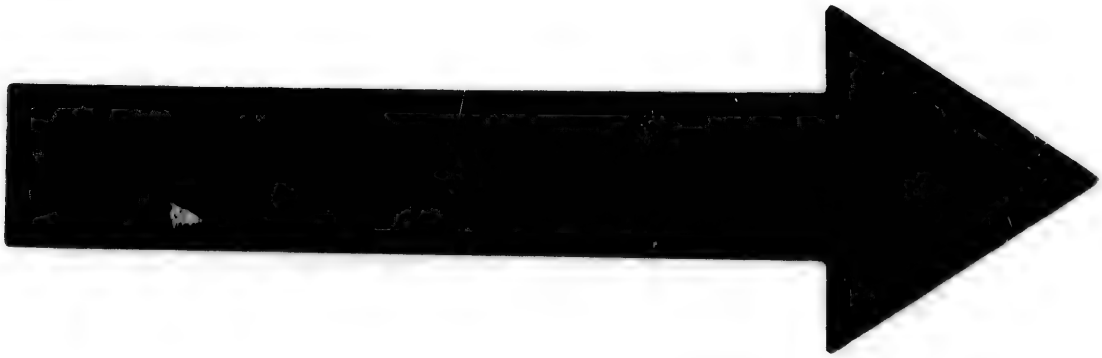
Ignorance des Anglois ſur l'origine de leurs propres Etabliſſemens.

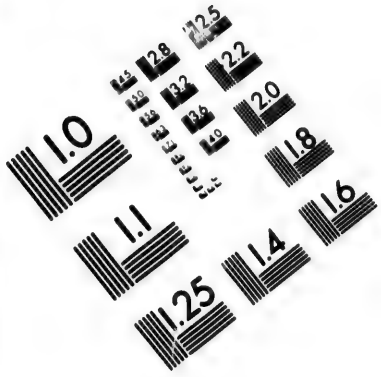
IL n'eſt pas aiſé de fixer le tems où les Anglois commencerent à s'établir ſur la Riviere de Gambra. Ce ſeroit d'eux-mêmes qu'on (45) devroit l'apprendre, ſi les fréquentes interruptions de leur commerce & les changemens des différentes Compagnies qui ſe formerent pour cette entrepriſe, n'avoient jetté de la confuſion dans un événement déja fort obſcur. Il eſt certain que les Marchands de la premiere Compagnie de Dieppe & de Rouen avoient connu & fréquenté la Riviere de Gambra long-tems avant les découvertes des Portugais. Ces Voyageurs Normands trouvant plus d'avantage pour leur commerce en Guinée que ſur la Gambra, négligerent leurs premiers Etabliſſemens ſur cette Riviere pour en former de plus ſolides à *Mina* ou *la Mina*, au *Petit-Dieppe*, *au Grand & au Petit-Paris*, & dans d'autres Parties de la Côte Méridionale. Le commerce des Eſclaves n'étoit point encore commencé, & les Marchands Mandingos n'avoient pas pris l'habitude d'apporter vers la Mer, l'or, l'ivoire & les autres richeſſes qu'ils tirent des Royaumes de Tombuto, de Galam & de Bambuk.

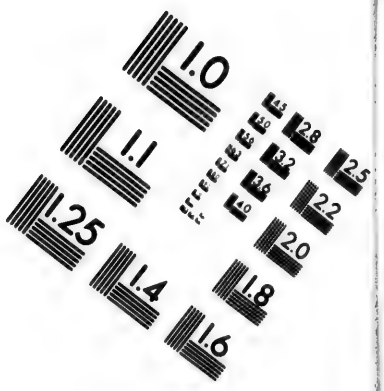
Succeſſion des François, des Portugais & des Anglois ſur la Riviere de Gambra.

Les Portugais, qui vinrent enſuite, remplirent la place que les Normands avoient quittée, & firent divers Etabliſſemens ſur la Côte, depuis le Cap Blanco, & dans l'interieur même du Pays. Il en reſte des témoignages dans leurs Forts & leurs Comptoirs, dont les ruines ſubſiſtent encore; & malgré la décadence de leurs affaires, ils en ont conſervé quelques-uns, à Kachao,

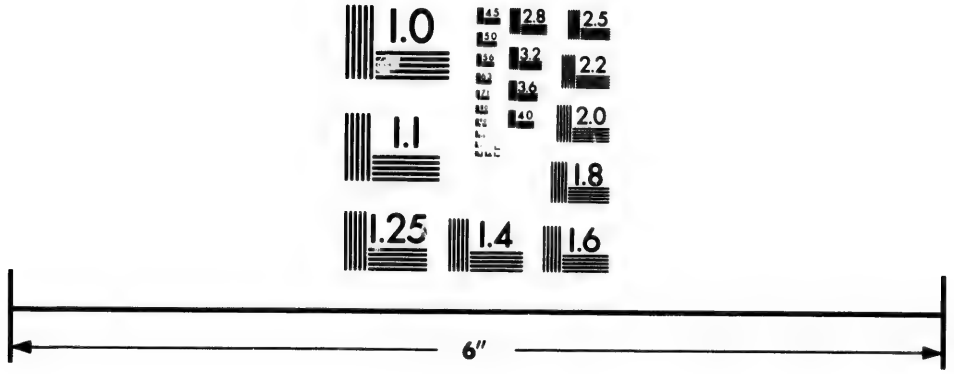
(45) Labat, Vol. III. p. 366. & ſuiv. Il n'eſt pas plus ſurprenant que les Anglois n'ayent rien de certain ſur l'origine de leurs Etabliſſemens en Afrique, qu'il ne l'eſt de les trouver dans la même ignorance ſur d'autres points de leur ancien commerce & de leurs premieres navigations. On en a déja fait remarquer la raiſon. C'eſt l'ignorance & la groſſiereté de leurs Marchands, qui n'avoient de recommandable alors que leur avidité pour le gain.

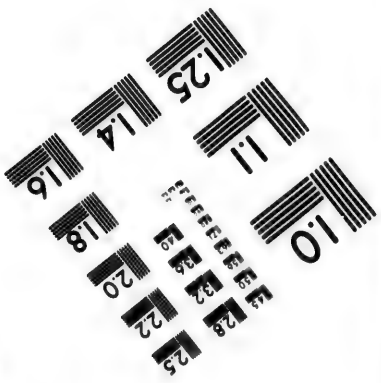





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

BRUE. 1698.

à Bintam & Biſſao, ſans parler de ceux de la Riviere de Gambra, où ils font par commiſſion un commerce aſſez conſidérable, pour les François, les Anglois & les Hollandois (46).

Les Anglois, qui ſuccederent aux Portugais, les chaſſerent de pluſieurs lieux dont ils étoient en poſſeſſion, & choiſirent pour leur principal Etabliſſement une petite Iſle au milieu de la Riviere, entre Albreda & Juſtray, à quatorze lieues de l'embouchure. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils auroient pû défendre aiſément, s'ils y avoient eu des Citernes & des Magaſins à l'épreuve des bombes. Mais le défaut de ces deux avantages l'ayant expoſé aux incurſions des François & des (47) Pyrates, il fut pris pluſieurs fois, pillé, demoli, & les affaires de la Compagnie Angloiſe réduites ſi bas, qu'elles n'auroient jamais pû ſe rétablir ſans l'aſſiſtance du Parlement. Cet Etabliſſement portoit le nom de Jamesfort, & le tems de ſa plus grande diſgrace fut l'année 1695, où il fut pris & raſé par le Comte de Gennes.

Jamesfort pris & raſé par les Anglois.

Pris & raſé par les François.

Auſſi-tôt que cette nouvelle fut arrivée en France, la Compagnie Françoiſe d'Afrique envoya ordre au Sieur Bourguignon ſon Directeur General au Senegal, de prendre poſſeſſion des ruines du Fort Anglois, & d'établir un commerce reglé ſur la Riviere de Gambra. Il executa la premiere partie de cette commiſſion (48) au mois de Septembre 1696; mais negligeant l'autre, il ne laiſſa perſonne dans le Fort pour y réſider. Le Sieur Brue, qui retourna au Senegal le 20 d'Août 1697, avec la qualité de Directeur, s'appliqua plus ſérieuſement au progrès du commerce ſur la Gambra. Il y envoya, au mois de Septembre de la même année, une Barque qui exerça le commerce ſur la Riviere juſqu'à Guioches, & qui fit les Traités néceſſaires avec le Roi de Barra & les autres Princes du Pays. L'année ſuivante, il y établit des Comptoirs à Albreda & à Jereja ſur la Riviere de Bintam ou Vintain, où il mit un Facteur avec quatorze François. Pluſieurs Chaloupes Françoiſes remonterent aſſez loin la Riviere de Gambra, & renouvellerent le Commerce avec les Nations qui en habitent les bords.

Brue établit des Comptoirs ſur la Gambra.

On pourroit s'étonner que les François n'euſſent pas choiſi pour leur établiſſement la Ville même de Bintam, dont la ſituation eſt plus favorable au commerce que celle de Jereja. Mais lorſque M. de Genes avoit pris Jamesfort, il avoit brûlé deux Chaloupes Angloiſes qui ſe carenoient près de cette Ville; ce qui avoit tellement irrité l'Empereur de *Foigny* ou *Fonia*, dont Bintam eſt la Capitale, qu'il fut long-tems ſans vouloir ſouffrir qu'ils s'établiſſent dans ſes Etats. Ils ſe firent une autre querelle avec le Roi de Barra, dont ils previnrent ſagement les ſuites. Brue ayant donné des ordres rigoureux pour arreter l'Interlope, un Vaiſſeau de la Compagnie Françoiſe, nommé *la Marianne*, ſe ſaiſit d'un Bâtiment Anglois ſur lequel ce Prince avoit quelque interêt. Mais le Facteur lui reſtitua de bonne grace cent Eſclaves qui ſe trouverent à bord. La conduite de cet Officier, après avoir été blâmée par la Compagnie, obtint enſuite des éloges lorſqu'elle fut mieux approfondie. Il avoit jugé qu'il valoit mieux renoncer au petit avantage d'une ſaiſie, que de fournir au Roi de Barra un prétexte pour piller le Comptoir François.

Querelle des François avec le Roi Negres.

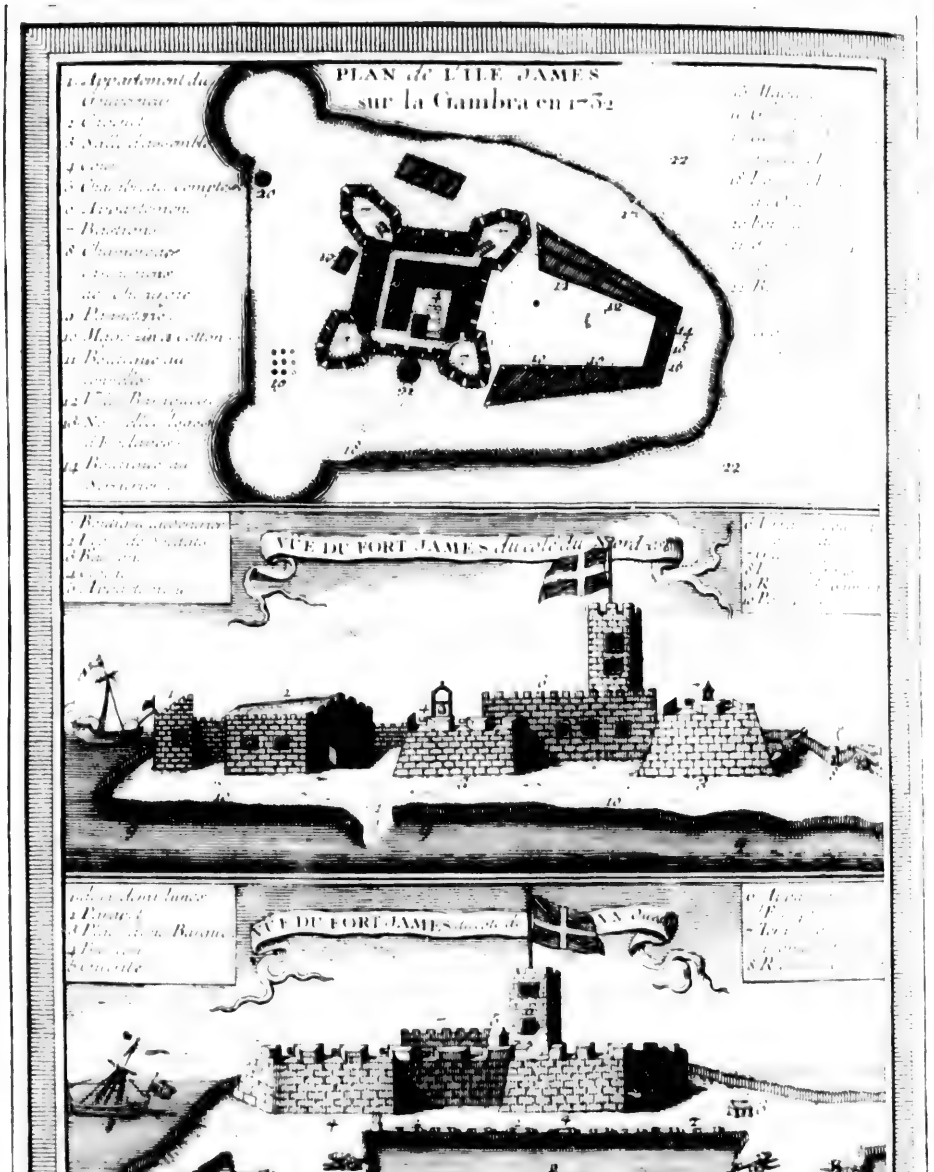
La Compagnie de France continua de jouir du Commerce juſqu'à la Paix

Le Commerce de la Gambra eſt reſtitué aux Anglois.

(46) Voy. le Voyage d'Afriq. par M. Moore. & 262.

(47) Johnſon, Hiſtoire des Pyrates, p. 231. (48) Labat, Vol. IV. p. 276.

de


PLAN de l'ILE JAMES
sur la Gambra en 1732
VUE DU FORT JAMES du côté du Nord ouest
VUE DU FORT JAMES du côté du Sud est

T II N° 2

de Riſwick, où Jamesfort fut reſtitué à la Compagnie Royale d'Afrique qui n'avoit pas ceſſé de ſubſiſter en Angleterre. Elle y envoya M. *Corker* pour Gouverneur, au commencement de l'année 1699. Le Parlement d'Angleterre voulant rétablir ce Fort ſans aucune dépenſe pour l'Etat, rendit le Commerce libre dans la Riviere de Gambra, ſous la ſeule condition de payer au Directeur de la Compagnie dix pour cent à l'arrivée de chaque Vaiſſeau, ou vingt pour cent à leur retour en Angleterre. Il eſt impoſſible de repreſenter quelle multitude de Vaiſſeaux Anglois cette permiſſion conduiſit en Afrique, & quelle confuſion elle mit dans le Commerce. Chaque Capitaine ſe hâtant de prévenir les autres, pour être plutôt chargé, le prix d'un Eſclave monta juſqu'à quarante barres. Les Marchands Mandingos, qui n'en tiroient que quinze ou dix-ſept de la Compagnie de France & de celle d'Angleterre, à Barakonda ou à Guioches (49), furent attirés à l'embouchure de la Riviere par l'eſperance d'un profit qui compenſoit avantageuſement leurs peines. Ainſi les Agens des deux Compagnies ſe virent forcés de demeurer oiſifs, & d'attendre patiemment la fin de ce ruineux commerce. Depuis le mois de Janvier 1699 juſqu'au mois de Juin, tous ces Négocians particuliers ne tranſporterent pas moins de trois mille ſix cens Eſclaves, & répandirent dans le Pays plus de marchandiſes qu'il n'en falloit pour pluſieurs années.

BRUE. 1699.

Impr[illegible] de la C[illegible] Angleſe.

La Compagnie Angloiſe ouvrit enfin les yeux ſur ſon imprudence. Elle ſentit qu'il auroit mieux valu ne rien recevoir du Parlement pour les réparations de Jamesfort, que d'accepter un bienfait pernicieux, dont l'effet manifeſte étoit de ruiner ſon propre Commerce. Elle avoit eſperé de nuire par cette méthode au Commerce des François, & les plus grandes pertes tomberent ſur elle même. Cependant M. Corker avoit établi des Comptoirs dans pluſieurs endroits où ſa Compagnie n'en avoit jamais eu. Outre ceux des bords de la riviere, & de Jereja, il en avoit à *Joval* (50), & à *Portodali*. Il avoit envoyé au Roi de Kayor, qu'on a vû paroître tant de fois ſous le titre de Damel, quelques uns de ſes Facteurs, avec des marchandiſes, & l'ordre de les vendre à ce Prince avide fort au-deſſous de leur prix, en les accompagnant de préſens conſidérables. Ces libéralités avoient eu ſi peu de ſuccès, que le Damel après avoir promené les Facteurs Anglois de Ville en Ville, comme il avoit déja fait dans une autre occaſion, les avoit renvoyés ſans payement, & fort heureux d'être échappés de ſes mains. Corker avoit fait beaucoup plus. Il avoit vendu les marchandiſes de la Compagnie au même prix, c'eſt-à-dire, auſſi bas que les Vaiſſeaux d'Interlope; il avoit employé la force pour fermer l'entrée de la Riviere aux Bâtimens de la Compagnie Françoiſe; il en avoit arrêté quelques-uns, & fait feu ſur les autres, ſous prétexte qu'ils étoient ſans Paſſeport. En un mot, il avoit déclaré dans toutes les occaſions une haine ouverte aux François.

Son Directeur général y met le comble.

Il reconnut enfin ſon erreur, & dans le chagrin de tant d'imprudences, il écrivit à la Compagnie Royale qu'il valoit mieux renoncer au dix pour cent, réparer le Fort à ſes propres frais, & vivre en bonne intelligence avec la

Il échappe, [illegible] de la tem[illegible]

(49) Autrement *Joar*. On ne doit pas être ſurpris de voir porter deux, trois noms, & quelquefois plus au même lieu; c'eſt-à-dire celui qu'il a dans le Pays, & celui qu'il a reçu des François, des Portugais, des Anglois, &c.

(50) Joal, Juali, *ou* Joala.

BRUE. 1699.

Compagnie Françoiſe, que de s'expoſer tôt ou tard à la néceſſité d'abandonner le Commerce. D'un autre côté, il propoſa au Directeur François un accommodement, par lequel le prix des marchandiſes devoit être reglé de concert entre les deux Compagnies, avec des meſures unanimes pour arrêter le commerce d'Interlope auſſi-tôt que l'Acte de 1695 auroit été révoqué par le Parlement d'Angleterre. Il envoya dans cette vue un Officier au Fort Saint-Louis, le 10 de Novembre 1699, chargé de ſes complimens pour Brue, & d'un projet de Concordat dont on nous a conſervé les articles.

Projet d'un Concordat avec les François.

I. Que la Compagnie Françoiſe conſerveroit ſur la Riviere de Gambra le même commerce dont elle avoit joui avant la guerre, c'eſt-à-dire, le droit d'entretenir des Comptoirs à Albreda & Jereja; & que les Agens vivroient, comme auparavant, en bonne intelligence avec ceux de la Compagnie Royale d'Angleterre.

II. Que la Compagnie Angloiſe ayant eu avant la guerre des Comptoirs à Joal & à Portodali, elle continueroit de jouir des mêmes Privileges.

III. Que la Barque Françoiſe du Sieur *Deſnos* étant la ſeule qui eut été faite par les Anglois, elle ſeroit reſtituée à l'ordre du Sieur Brue; & que s'ils s'étoient portés à cette violence, c'étoit uniquement parce que le Sieur Deſnos, ſous prétexte de ſe rendre à *Guikar* (51) pour ſe faire payer de quelques dettes, avoit exercé un commerce illicite, & menacé outrageuſement le General Anglois de détruire ſon Fort.

IV. Que comme il venoit encore un ſi grand nombre de Vaiſſeaux d'Angleterre, il paroiſſoit impoſſible d'établir actuellement un Tarif pour les Eſclaves; mais que cet article ſeroit reglé auſſi-tôt que le Géneral Anglois auroit reçu les ordres de ſa Compagnie.

V. Que la Compagnie Royale d'Angleterre ne pouvant chagriner les Marchands particuliers, tant qu'ils ſeroient autoriſés par l'Acte du Parlement, le Géneral François ne devoit pas prendre en mauvaiſe part qu'elle leur accordât ſon ſecours dans l'occaſion.

Brue envoya cette réponſe aux Anglois, par le même Officier.

Réponſe du Général François.

I. Qu'on étoit convenu, par la Paix de Riſwick, que les conquêtes ſeroient reſtituées de part & d'autre, & toutes les affaires rétablies dans le même état où elles étoient avant la guerre. Qu'avant la guerre le commerce de la Compagnie Angloiſe étoit borné à la Riviere de Gambra; au lieu que celui des François s'étendoit par Lettres Patentes depuis le Cap-Blanco juſqu'à la Riviere de Sierra Leona; que la Compagnie Françoiſe avoit toujours eu le même droit que les Anglois de commercer ſur la Riviere de Gambra, témoins les Comptoirs qu'elle avoit toujours entretenus à Albreda & à Jereja: qu'aſſurément on ne pouvoit lui conteſter d'en avoir autant que les Interlopiers Anglois & Portugais: qu'il étoit de l'interêt mutuel des deux Compagnies de s'unir dans un commerce libre, & d'établir pour les marchandiſes un Tarif auquel les Negres ſeroient forcés de ſe ſoumettre, lorſqu'ils ne pourroient plus prendre avantage de la mauvaiſe intelligence des deux Nations pour troubler le Commerce.

II. Que la Compagnie Angloiſe étant limitée à la Riviere de Gambra, il

(51) Ce lieu eſt nommé ailleurs Ginhor; c'eſt vraiſemblablement le même que *Joar*.

n'étoit pas raisonnable qu'elle prétendît s'établir à Joal & à Portodali, puisque c'étoit empieter sur les Droits de la Compagnie Françoise. BRUE. 1699.

III. Que le Sieur Brue se promettoit de l'équité du Géneral Corker qu'il restitueroit au Sieur *Marchand*, Magasinier de la Compagnie Françoise à Albreda, la Chaloupe & les effets qui avoient été saisis, suivant l'Inventaire qui seroit délivré : qu'à l'égard du Sieur Desnos, le Sieur Brue auroit rendu au Géneral Anglois la justice qui étoit dûe à son caractere, s'il eût pris la peine de la demander ; que le Sieur Brue avoit déja rappellé Desnos pour lui faire rendre compte de sa conduite ; mais qu'il prioit le Géneral Anglois d'éviter à l'avenir toutes les voies violentes, qui ne pouvoient servir qu'à rompre l'harmonie & l'amitié que les François souhaitoient d'entretenir.

IV. Qu'il souhaitoit ardemment que le Général Anglois voulût représenter à sa Compagnie la nécessité de fixer, pour le prix des Esclaves, un Tarif qui fut commun aux deux Nations, & que les Officiers des deux Compagnies fussent obligés d'observer fidellement.

V. Qu'avec toute la déference qui étoit dûe au Parlement d'Angleterre, il ne faisoit pas difficulté de dire, qu'il y avoit eu de l'injustice à donner la liberté du Commerce aux Marchands particuliers, au préjudice non-seulement de la Compagnie d'Angleterre, mais de celle même de France, dont les interêts dans cette occasion n'étoient pas différens.

Brue finissoit en exhortant M. Corker à presser sa Compagnie d'employer tout son crédit pour faire supprimer la permission du Commerce particulier ; & lui promettoit d'engager la sienne à s'unir, pour représenter au Parlement l'importance de cette suppression.

Voyage que Brue fait à la riviere de Gambra.

L'inclination que Brue avoit à fixer, avec la Compagnie d'Angleterre, un Tarif ou un prix reglé pour les marchandises, sur un pied dont les deux Nations pussent tirer autant de satisfaction que d'avantage, lui fit naître la pensée d'entreprendre un voyage à la riviere de Gambra, sur la *Princesse*, Vaisseau de trente-deux piéces de canon. Il entra dans cette riviere le 10 de Février 1700. Son premier soin fut d'envoyer faire des complimens au Géneral Corker. Mais apprénant qu'il étoit allé à *Kachao*, il prit ce tems pour visiter les Comptoirs d'Albreda, de Jereja & de Bissao. En chemin il se saisit d'un Vaisseau Hollandois nommé l'*Anne*, qui faisoit le Commerce sur cette Côte. Comme il falloit passer devant Jamesfort pour se rendre avec sa prise au Comptoir d'Albreda, il salua les Anglois de neuf coups de canon, & leur envoya un de ses Officiers pour sçavoir quand leur Géneral pourroit recevoir sa visite. Ils répondirent à son artillerie coup pour coup. Le lendemain un Capitaine de Vaisseau, nommé *Joanes*, vint faire les complimens de M. Corker au Géneral François, & l'assurer qu'aussitôt qu'il seroit délivré de sa goute, il s'empresseroit de l'aller voir à Albreda. 1700.

Il se présente devant Jamesfort.

Politesses qu'il reçoit des Anglois.

Cependant on convint que Joanes iroit prendre Brue à Albreda, lorsque Corker commenceroit à se porter mieux. Il s'y rendit trois jours après, avec deux magnifiques Barques, au bruit des trompettes & des hautbois. Sept Vaisseaux Anglois, qui étoient à l'ancre dans la riviere, déployerent leurs pavillons au passage du Général François & le saluerent de leur artillerie. En descendant, il trouva le Lieutenant du Fort & tous les Capitaines des Vaisseaux assemblés pour le recevoir. La Garnison étoit sous les armes. Corker, qui

BRUE. 1700.

n'étoit pas encore bien remis de ſa goute, ne laiſſa pas de venir au-devant de lui juſqu'à la porte. Après le premier compliment, les deux Généraux entrerent dans une grande ſalle, où la table du feſtin étoit déja préparée. Elle étoit faite en longueur. Corker fit placer Brue au ſommet. Il ſe mit à ſa droite, & le Lieutenant du Fort à ſa gauche. Les Officiers François furent placés d'un côté, & les Capitaines Anglois de l'autre. On ſervit beaucoup de groſſe viande, & des pâtés de différentes ſortes. Le vin, *le punch*, le *ſangris* & l'eau-de-vie brûlée ne furent point épargnés. Les ſantés des Rois de France & d'Angleterre, des Compagnies Angloiſe & Françoiſe, & des deux Généraux furent bûes avec autant de decharges de l'artillerie du Fort. Enfin, la fête avant été juſqu'à deux heures après minuit, Brue fut reconduit à Albreda & ſalué comme en arrivant par tous les Vaiſſeaux Anglois.

Il reçoit leur viſite à ſon tour.

Deux jours après cette viſite, il reçut celle de Corker, qui s'étoit promis de le ſurprendre, mais qui ſe trouva fort loin de ſes eſpérances. Les Anglois furent ſurpris de la magnificence avec laquelle ils furent traités, & tout prévenus qu'ils ſont en faveur de leurs propres uſages, ils convinrent que rien n'approchoit de la galanterie des François. A l'égard du cérémonial il fut le même qu'à Jamesfort. Le Général Anglois & ſes Officiers ſe retirerent fort ſatisfaits, après être convenus avec Brue de ſe revoir le lendemain ſur le Vaiſſeau Anglois du Capitaine *Brown*, qui étoit entre Albreda & Jilfrey. Mais la fête & les plaiſirs avoient été pouſſés ſi loin, qu'on fut obligé de remettre cette aſſemblée au 19 d'Avril, & de regler qu'elle ſe feroit ſans cérémonie dans le Fort.

Conférence dans le Fort Anglois.

Brue s'y rendit, & la conférence s'ouvrit après le dîner. Corker parut fort diſpoſé à ſuivre toutes les vûes du Général François; mais ſes pouvoirs n'étant pas aſſez étendus pour rien conclure ſans le conſentement des Capitaines qui étoient à l'ancre dans la riviere, il devint néceſſaire de les faire inviter à l'aſſemblée, quoiqu'il fût aiſé de prévoir qu'ils ne goûteroient pas des reſolutions qui devoient mettre fin à leur commerce. Cependant ayant été appellés, Brue leur repréſenta le préjudice extrême que les Marchands particuliers apportoient au Commerce des deux Nations, en fourniſſant aux Negres des marchandiſes au-deſſous de l'ancien prix; ce qui leur avoit donné l'occaſion d'augmenter à l'excès celui des Eſclaves & des proviſions. Pour remédier à ce déſordre & rétablir le Commerce ſur l'ancien pied, il leur demanda la permiſſion de propoſer quatre articles.

Articles propoſés par Brue.

I. Que ſi l'on vouloit couper déſormais la ſource à toutes les conteſtations, il falloit néceſſairement fixer les lieux où les deux Compagnies avoient le droit du Commerce, ſoit enſemble, ſoit ſéparément; que dans cette vûe il falloit que les Comptoirs des deux Compagnies à Joal & à Portodali commençaſſent par ſe retirer de ces deux lieux, juſqu'à ce que le fond des affaires fût ajuſté entre les Supérieurs reſpectifs.

II. Que ſi les Anglois perſiſtoient, après cette convention, à faire le commerce du côté de Joal & de Portodali, les François auroient la même liberté ſur la riviere de Gambra.

III. Qu'il paroiſſoit convenable aux intérêts des deux Compagnies que le Gouverneur Anglois fit ſaiſir & confiſquer les Vaiſſeaux Portugais qui viendroient commercer dans la Gambra.

IV. Que ſi le Tarif n'étoit pas bientôt reglé, ſuivant le quatriéme article du Mémoire qu'il avoit envoyé au Géneral Anglois, le Commerce de l'Europe étoit perdu ſans reſſource, puiſque les Negres ne ceſſoient pas d'augmenter de jour en jour le prix de leurs marchandiſes & de diminuer celui des marchandiſes de l'Europe. Il en donnoit pour exemple le prix des Eſclaves, qui étoit monté à trente ou quarante barres par tête, tandis que celui de la Compagnie n'avoit jamais ſurpaſſé vingt ou vingt-deux Barres. BRUE. 17..

Brue reconnut bientôt que ſes propoſitions ne s'accordoient pas avec les intérêts de la plus nombreuſe partie de l'Aſſemblée. Les Capitaines étant ſortis un moment avec leur Géneral, rentrerent preſqu'auſſi-tôt, & Corker répondit à Brue en leur nom, que ſans un ordre exprès de la Compagnie d'Angleterre, autoriſé par le Parlement, ils ne pouvoient conſentir au Tarif propoſé entre les deux Nations; qu'ils ne troubleroient pas les François dans la poſſeſſion de leur commerce à Albreda & à Jereja, mais qu'ils ne leur accorderoient jamais la liberté de remonter plus haut dans la riviere, puiſque les François la leur avoient ôtée dans celle du Senegal; qu'à l'égard de la Felouque du Sieur Deſnos, qui n'avoit été qu'arrêtée, elle ſeroit rendue au Sieur Brue lorſqu'il voudroit la demander: que la propoſition d'interdire aux Anglois le commerce de Joal & de Portodali regardoit le Parlement d'Angleterre, qui prendroit ſoin ſans doute de regler cet article; & que la reſtitution du Vaiſſeau de William-Jane contribueroit à terminer là-deſſus tous les differends. Déclarés de la part des Anglois.

Telle fut la fin de la conférence. On prit de part & d'autre le Mémoire de ce qui s'y étoit paſſé; & les deux Géneraux ſe ſéparerent avec de grands témoignages d'amitié & de civilité.

Brue s'étant apperçu que le Géneral Anglois favoriſoit ſécretement ſon opinion, ſe flatta qu'il employeroit ſon crédit auprès de la Compagnie Angloiſe pour avancer le ſuccès de ſes intentions. Mais Corker fut rappellé vers la fin d'Avril, & le Sieur Pinder nommé pour lui ſucceder. La Compagnie d'Angleterre envoya dans le même tems à Jamesfort une Compagnie de Grenadiers, avec des Ouvriers pour la réparation du Fort, qui portoit encore des marques de l'expédition de M. de Genes. Brue ne manqua point d'écrire au nouveau Géneral pour le complimenter ſur ſon élévation, auſſi-bien qu'au Sieur Corker, pour le féliciter du bonheur qu'il avoit de quitter un climat ſi préjudiciable à ſa ſanté, & d'aller jouir dans ſa Patrie (52) des richeſſes qu'il avoit acquiſes en Afrique. Pinder en recevant la Lettre du Géneral François, lui envoya ſon Lieutenant, avec ſon Chapelain & le Capitaine du Vaiſſeau qui l'avoit amené pour lui rendre ſes politeſſes. Ils s'aſſemblerent pluſieurs fois; & cherchant tous deux les véritables intérêts de leur Compagnie, ils formerent enfin un plan de paix & de commerce, qu'ils entreprirent de faire approuver à Paris & à Londres. En même tems Pinder communiqua au Géneral François un Mémoire préſenté au Parlement d'Angleterre par la Compagnie Royale d'Afrique, en lui apprenant qu'il y avoit lieu d'eſperer que les ſoins des Ambaſſadeurs des deux Couronnes dans les Cours reſpectives produiroient bientôt une parfaite intelligence. La Compagnie Angloiſe nomme un nouveau Gouverneur.

(52) Il avoit gagné en peu de tems treize mille cinq cens livres ſterling.

BRUE. 17[illegible]. Il entre dans la [illegible]

Après beaucoup d'efforts, Brue perdit l'eſpérance de réuſſir dans ſes vûes. Quoique le Gouverneur Anglois les approuvât, les Marchands particuliers, dont les intérêts étoient fort differens de ceux de la Compagnie, ne cefſerent pas de s'y oppoſer; & par leur credit ou leurs libéralités, ils obtinrent du Gouvernement d'Angleterre un Vaiſſeau de guerre de cinquante pieces de canon pour aſſurer leur Commerce.

Un Vaiſſeau Anglois ſe preſente devant Gorée.

Auſſitôt que ce Vaiſſeau, nommé le *Rocheſter*, fut arrivé dans la riviere (53) de Gambra, le Capitaine *Mayn*, qui le commandoit, écrivit à Brue que ſur diverſes plaintes des Sujets de l'Angleterre, qui accuſoient la Compagnie Françoiſe de les troubler dans leur commerce, & d'avoir fait ſaiſir pluſieurs Batimens Anglois, contre les articles formels du Traité de Riſwick, le Roi ſon Maître l'avoit envoyé pour proteger le Commerce Anglois ſur cette Côte, & pour demander la reſtitution des Vaiſſeaux ſaiſis, particulierement celle du Brigantin le *Saint Georges*. La réponſe du Général François n'étant pas venue auſſi-tôt que Mayn l'attendoit, il ſortit de la riviere pour aller mouiller devant Gorée, hors de la portée du canon, & dépêchant un de ſes Officiers à Brue avec le pavillon blanc, il lui fit demander ſi ſa Nation étoit en paix ou en guerre avec les Anglois. Le Député declara aux François que le Vaiſſeau qui avoit mouillé dans leur Rade étoit un Vaiſſeau de guerre Anglois de cinquante pieces de canon; que ſi le Fort lui faiſoit l'honneur de le ſaluer, les Anglois rendroient coup pour coup; mais qu'ils demandoient du moins que le Fort fît feu de deux pieces, pour leur faire connoître qu'on n'étoit pas en guerre avec eux. Brue repondit que ce n'étoit pas l'uſage des Forts Royaux de ſaluer les premiers; mais que ſi les Anglois vouloient commencer, on leur rendroit coup pour coup. L'Officier Anglois n'eſperant plus de faire tomber Brue dans le piege, lui demanda une réponſe à la Lettre du Capitaine. Elle lui fut accordée ſur le champ. Brue lui marquoit qu'il lui avoit envoyé la copie d'un Arrêt du Conſeil d'Etat, datté le 24 d'Avril 17[illegible], dans [illegible] où il trouveroit les explications qu'il demandoit, ſur-tout par rapport au Vaiſſeau le *William-Jane*, qui malgré les repreſentations du Lord Manchester, Envoyé d'Angleterre à Paris, & quoiqu'il eût payé dix pour cent à la Compagnie Angloiſe, avoit été declaré de bonne priſe; que le Brigantin le *Saint Georges*, que Mayn réclamoit, ayant été pris ſans permiſſion & ſans paſſeport, étoit encore plus ſujet à confiſcation. Il ajoutoit que toute ſa paſſion étoit de vivre en bonne intelligence avec les Anglois, ſuivant les ordres du Roi ſon Maître & ceux de ſa Compagnie, pourvû que les Anglois ne fiſſent rien de propre à la troubler. Après avoir reçu cette Lettre, Mayn leva l'ancre & s'éloigna de Gorée.

Artifices des Officiers.

Il s'éloigne de Gorée.

Les Officiers de la Compagnie Angloiſe furent bientôt forcés de reconnoître que les propoſitions de Brue étoient ce qu'ils pouvoient accepter de plus utile. La guerre ayant éclaté dans l'Europe, toute la diligence qu'ils apporterent à mettre James-fort en état de ſe défendre, ne l'empêcha point d'être pris au commencement de 1703 par le Sieur de la Roque avec un ſeul Vaiſſeau; & l'année ſuivante il fut pillé par Henri Baton, Armateur de la Martinique, qui montoit un Brigantin nommé *le Fanfaron*, avec cent vingt hommes. Ainſi

Fort [illegible] pris & pillé.

(53) Il étoit arrivé le 12 de Mars 1701.

le Commerce de la Compagnie Angloiſe fut réduit ſi bas ſur cette Côte, qu'elle ſe vit obligée de propoſer à la Compagnie Françoiſe un Traité de neutralité, dont les articles furent ſignés à Londres le 8 Juin 1705 par les Agens des deux Partis. On nous en a conſervé la ſubſtance.

BRUE. 1[illegible]. Neutralité propoſée par la Compagnie Angloiſe.

Articles dreſſés.

I. Que les deux Compagnies ordonneront à leurs Gouverneurs & leurs Officiers dans tous leurs Etabliſſemens ſur la Côte d'Afrique, depuis le Cap Blanc juſqu'à la riviere de *Sierra Leona*, de vivre en bonne intelligence & de s'aider reciproquement contre les Negres ou quiconque entreprendroit de troubler leur Commerce. II. Que la Compagnie Angloiſe s'engage à ne pas permettre qu'aucun de ſes Officiers, de ſes Agens, & de ſes Commandans de Vaiſſeaux, attaque ou chagrine, par mer ou par terre, aucun Fort, aucun Comptoir, ni aucun autre Etabliſſement de la Compagnie Françoiſe, depuis le Cap Blanc juſqu'à la riviere de Sierra Leona; ni aucune Barque, Vaiſſeau, ou Bâtiment de la même Compagnie, exerçant le Commerce dans les rivieres ou ſur la Côte. III. Que la Compagnie Françoiſe du Senegal promet les mêmes égards pour la Compagnie Angloiſe entre le Cap Blanc & les rivieres de Sierra Leona & de Scherbaro inclusivement. IV. Que ſi quelque Vaiſſeau de l'une ou l'autre Compagnie étoit pris par les Armateurs, les Pyrates, ou les Vaiſſeaux de guerre de la Nation oppoſée, cette violence qu'aucune des deux Compagnies ne peut prévenir, ne ſera pas regardée comme une infraction du Traité. V. Que les deux Compagnies s'employeront auprès de leurs Cours reſpectives pour obtenir que les Vaiſſeaux de guerre de l'une & l'autre Nation ne commettent pas d'hoſtilités dans les bornes qu'on a nommées. VI. Que pour l'execution de ces articles, le Traité ſera dépoſé entre les mains du Sieur André de la Porte à Leyden, & qu'on s'engage de part & d'autre à le ſigner & le ratifier auſſi-tôt que la défenſe du Commerce ſera levée par les deux Cours. VII. Qu'on promet auſſi de ne rien négliger des deux côtés auprès du Miniſtre de chaque Nation. VIII. Que les deux Compagnies donneront ordre à leurs Gouverneurs, leurs Facteurs & leurs Agens de ſe rendre fidélement les Déſerteurs.

[illegible] Brue [illegible] Roi de Barra.

Pendant que Brue étoit au Comptoir d'Albreda, il eut deux avantures remarquables. La premiere fait honneur à ſa continence, dans l'attaque qu'elle reçut d'une fameuſe Courtiſane du Pays. C'étoit une femme de diſtinction, fille d'un Roi, & veuve d'un Portugais. Elle n'avoit pas été moins galante pendant ſon mariage que depuis qu'elle étoit veuve; & ſes charmes ayant fait impreſſion ſur le Roi de Barra, elle avoit fait avec lui quelques marchés fort avantageux. L'Auteur loue la beauté de ſa taille & celle de ſon viſage. Elle étoit adroite & ruſée. Elle parloit en perfection les langues Françoiſe, Angloiſe & Portugaiſe. Elle ſçavoit même écrire dans ces trois langues. Ses richeſſes, la beauté de ſa maiſon & la multitude de ſes Domeſtiques relevoient encore l'éclat de ſes qualités perſonnelles. Elle ſe nommoit *la Signora Belinguera*. Jamais femme ne fut plus exercée dans l'art de plaire & ne connut mieux celui de ruiner ſes Amans. Pluſieurs Européens en ont fait une expérience qui leur a coûté bien cher. Cependant l'interêt de la Compagnie obligeoit les Facteurs d'entretenir ſon amitié par des préſens.

Caractere de la Courtiſane du Pays.

Brue n'ayant pû ſe diſpenſer de lui rendre une viſite, elle le reçut dans une

grande falle, ouverte de trois côtés, à la maniere des Portugais, & fort bien ornée de fauteuils & de tapiſſeries. Il ne paroit pas qu'il eut deſſein de [illegible] ſa viſite fort longue. Mais la Signora, qui penſoit à le mettre au nombre de ſes conquetes, le retint à dîner avec les careſſes les plus flateuſes. Le repas fut ſervi fort proprement. D'abord il ne manquoit rien à la beauté du lieu. Le premier ſervice conſiſtoit en fruits du Pays, tels que des citrons, des oranges, des melons, & deux ou trois ſortes de bananes & de kurbatis. Il fut ſuivi de trois Poulets au riz, où le poivre dominoit beaucoup, & par deux Pintades deſoſſées, & farcies. Pour rôti, c'etoient des Poulets gras, du Mouton & d'autres viandes, accompagnées de Jambons & de Langues à l'Europeene. Les liqueurs furent d'excellent vin de palmier, & du punch. La Signora ne but que de l'eau pendant le dîner, mais elle prit un peu de punch au Dessert. Elle entretint la Compagnie avec tout l'agrément poſſible. Brue, ou ſon Interprete, paſſa modeſtement ſur les efforts qu'elle fit pour plaire, & ſe contenta de remarquer que ſi elle perdit ſes peines, ce ne fut pas pour les avoir épargnées.

La parure.

Elle étoit vêtue d'une chemiſe d'homme, fort fine, avec des boutons d'or au col & aux poignets. Par-deſſus, elle portoit un corſet de ſatin à la Portugaiſe & pour jupe une de ces belles étoffes du Cap-Verd, qui ſe nomment *Pagnes*. Sa coeffure étoit une ſorte de turban de mouſſeline blanche brochée d'or, qui s'élevoit un peu ſur le front. Elle avoit un colier de grains d'or entremêlés d'ambre & de corail; & de très-belles bagues preſqu'à tous les doigts. Cette parure ne contribuoit pas peu à relever ſes charmes naturels. Brue lui fit un fort petit preſent, & ſe crut fort heureux d'etre echappé aux piéges d'une femme ſi dangereuſe.

Avantures d'un faux Prophete Negre.

Sa ſeconde avanture fut avec un impoſteur Negre, qui ſe donnoit pour Prophete, & qui ſe pretendoit inſpiré du ciel pour découvrir les ſecrets les plus cachés. Il ſe vantoit de pouvoir ſe rendre inviſible, & faire entendre ſa voix à toutes ſortes de diſtances. Ses Diſciples & ſes Partiſans atteſtoient la vérité de ſes miracles, & la confirmoient par cent relations fabuleuſes; de ſorte que le Peuple toujours crédule & paſſionné pour les nouveautés, donnoit aveuglement dans le preſtige. Ce Charlatan ſe diſoit envoyé du Ciel pour rétablir l'ordre & la juſtice; & prenoit le titre de *Mamayenbuk*, c'eſt-à-dire de grand Juſticier. Il étoit ſans ceſſe accompagné d'une multitude armée de ſes Diſciples. On n'approchoit de lui qu'avec des marques extraordinaires de ſoumiſſion. S'il parloit, tous les Aſſiſtans demeuroient dans un profond ſilence. Il auroit été dangéreux de le contredire ou de révoquer en doute la verité de ſa miſſion. Enfin la faveur du Peuple l'avoit rendu ſi redoutable, que ſa prudence & ſa conduite avoient répondu à ſon impudence, il n'auroit pas eu de peine à s'elever ſur le trône. On voyoit courir de toutes parts des troupes de Negres, pour ſe mettre ſous ſa protection; car ceux à qui il donnoit avec le titre de ſes enfans ne ſe croyoient plus ſoumis à l'oppreſſion du Roi & des Grands. Dans ſa marche, il ſe faiſoit préceder d'un petit tambour. S'il ouvroit la bouche pour prêcher ou pour parler, c'étoit avec un ton d'autorité qui faiſoit trembler le Peuple, & qui diſpoſoit tous ſes Partiſans à lui rendre une obéiſſance aveugle.

Brue, paſſant un jour près d'un bois, fut ſurpris d'y voir une nombreuſe aſſemblée. S'etant avancé vers un grand arbre, qui ſembloit attirer les regards de

cette

cette populace, il apperçut des habits ſuſpendus. C'étoient ceux de l'Impoſteur; & les Negres paroiſſoient perſuadés qu'il y étoit lui-même, quoique par la vertu de ſes ſecrets il ſe rendit inviſible. Brue, qui étoit à cheval, voulut approcher davantage, pour examiner mieux en quoi conſiſtoit l'artifice; mais tout le Peuple s'efforça de l'arreter par de grands cris, en le menaçant d'une mort certaine s'il avoit la hardieſſe de toucher aux habits. Ses Laptots mêmes, le voyant ſourd aux prieres & aux menaces, ſe mirent à pleurer, comme s'ils euſſent déja perdu leur maître. Cependant il arriva au pied de l'arbre, & frappant les habits d'une canne qu'il avoit à la main, il fit voir à l'aſſemblée qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire. Le Prophete apprenant cette inſulte déclara qu'il avoit pardonné au Général François, parce qu'il ſe ſentoit de l'affection pour lui, & qu'il ſçavoit qu'un jour il devoit ſe convertir. Après cet incident, Brue eut la curioſité de le voir. Quelques préſens qu'il lui envoya le déterminerent à ſe rendre au Comptoir, mais ſuivi d'un grand cortege. Sa robe d'écorce d'arbre étoit ſi longue qu'elle traînoit à terre, quoiqu'il s'en enveloppât la tête pour ſe cacher la moitié du viſage, & qu'il eût auſſi les mains couvertes de ſes grandes manches. Brue lui fit faire diverſes queſtions par ſes Interpretes. Mais il ne fit aucune réponſe. De tems en tems il ſe mettoit à danſer au ſon de ſon tambour. La couleur de ſa peau étoit fort noire, & ſon âge paroiſſoit d'environ trente ans.

BRUE. 1700.

Il arrive au Comptoir.

## CHAPITRE VIII.

### *Voyage du Sieur Brue, d'Albreda à Kachao.*

PEndant le ſéjour que Brue fit au Comptoir d'Albreda, il forma le deſſein de quitter les bords de la riviere pour s'avancer par terre juſqu'à Kachao (54); moins dans la vûe de ſatisfaire ſa curioſité, que dans la réſolution d'y établir un nouveau commerce, & d'examiner par ſes propres yeux ce qu'il avoit à ſe promettre du Pays, ſans ſe fier aux Officiers ſubalternes, qui ont toujours beaucoup d'interêt à cacher une partie de la vérité à leurs Superieurs.

Il partit d'Albreda, ſans autre ſuite que deux Facteurs, ſon Chirurgien, ſes Domeſtiques, & un petit nombre de Laptots, pour le tranſport de ſon bagage & de quelques marchandiſes dont il vouloit faire des préſens ſur la route. En traverſant la Riviere de Gambra, il rendit une viſite au Gouverneur Anglois de Jamesfort, qui le reçut fort civilement, & qui lui donna pour guide un de ſes Officiers, fort verſé dans la connoiſſance du Pays, & des différentes langues des Negres.

De Jamesfort, il entra dans la Riviere de Vintain, ou Bintam, qui ſe jette dans la Gambra du côté du Sud, une lieue au-deſſus du Fort Anglois. Les Européens l'ont nommée la Riviere de *Saint-Grigou*. L'entrée en eſt facile & le Canal profond. Ses rives offrent, ſur la droite, des collines chargées de grands

(54) Les François prononcent *Kachan*. Les Portugais écrivent *Chacheo*. Les Anglois écrivent *Kachevv*, & prononcent *Kachiou*.

BRUE. 1700.

Bois ; & sur la gauche, de vastes plaines, ou des prairies qui s'étendent à perte de vûe. La Ville du même nom est située sur la rive droite, au pied d'une colline, & couverte d'arbres qui garantissent les maisons de l'ardeur du Soleil. Brue prit son logement au Comptoir Anglois.

Situation de la Ville de Vintain & Comptoir.

Il trouva dans cette Ville quantité de Portugais, qui s'y sont fait des établissemens, & qui ont une plus belle Eglise qu'à Juffray. Leurs Chefs se rendirent auprès du Général François en habits de cerémonie ; c'est-à-dire, vêtus de longues robes noires, avec l'épée au côté, le poignard à la ceinture, de grands chapelets à la main gauche, qui pendoient sur le pomeau de leurs épées, des chapeaux plats comme ceux des Quakers, & de longues moustaches. Ils firent un compliment fort grave, qui fut suivi de présens & d'offres de service. L'Alkade, ou le Chef Negre de la Ville, vint faire aussi sa cour au General, qui le renvoya fort satisfait avec quelques flacons d'eau-de-vie. Le soir, Brue rendit visite à ceux de qui il l'avoit reçue, & crut en devoir une aussi à la femme d'un Capitaine Anglois, nommé Agis. C'étoit une Mulâtre, qui n'avoit pas encore trente ans, grande, bien faite, & d'une figure agréable, mais sans beauté. Elle avoit épousé en premieres nôces un Portugais, qui l'avoit laissée veuve dans une grande jeunesse, avec un bien assez considérable. Aussi sa maison & le nombre de ses domestiques répondoient-ils à sa fortune. Brue la trouva sous son portique, assise sur une natte, avec trois servantes Negres qui filoient du coton autour d'elle. Aussi-tôt qu'elle eut apperçu la Compagnie du Général, elle se fit apporter un pagne pour se couvrir. Ses fileuses se retirerent. Il ne resta qu'une de ses filles, & deux Esclaves Negres qui se tinrent debout derriere sa chaise ; car elle en prit une, après en avoir fait donner à toute la Compagnie. Elle parloit fort bien les Langues Portugaise & Angloise, mais elle ne sçavoit le François que pour l'entendre.

Portugais qui s'y sont établis.

Visite que Brue rend à Madame Agis.

Après les premiers complimens, une de ses Esclaves, jeune & fort jolie, mais vêtue avec peu de modestie, présenta au Général du *kola* dans un bassin d'étain. C'est un fruit fort estimé des Portugais. Il est amer, & jaunit les dents & la salive. La même Esclave lui offrit ensuite, dans une coupe de terre de Portugal, de l'eau fraîche, qu'il ne trouva pas meilleure après avoir mangé du Kola, quoique les Portugais en ayent cette opinion. Madame Agis fit voir au Gouverneur deux petits canons de cuivre, qui avoient appartenu à son premier Mari. Brue promit de les acheter. Elle l'invita à dîner le jour suivant. Comme il lui reconnut l'esprit adroit, & qu'il avoit appris qu'elle étoit fort bien à la Cour de l'Empereur de Foigny ou Fonia, il accepta volontiers son invitation. Le Capitaine Agis étoit alors à Barakonda. Quelques mois après, ayant trouvé à son retour que sa femme étoit accouchée d'un petit Negre, & la soupçonnant de l'avoir eu de l'Alkade, avec lequel il prétendoit avoir découvert qu'elle étoit en commerce de galanterie ; il poussa la rage jusqu'à écraser l'enfant dans un mortier, & le jetter ensuite aux chiens. Sa femme, épouvantée de cette barbarie, prit pendant quelque tems le parti de se cacher ; mais ils se réconcilierent enfin, & recommencerent à vivre ensemble.

Effet barbare de la jalousie.

Vers le soir Brue fit une promenade autour de la Ville, pour observer les bords de la riviere, & le grand nombre de ruisseaux qui s'y jettent. Il vit une si prodigieuse quantité d'Abeilles, qu'il ne fut pas surpris que le Pays produise tant de cire. Les Habitans de cette Contrée sont distingués par le nom de

*Flaps* ou *Floupes*. Ils ont une langue, ou plutôt un dialecte qui leur eſt propre. Leur Religion n'a pas d'objet fixe ; ou s'ils ont quelques divinités, ils ne leur rendent que des adorations arbitraires. Ceux qui habitent l'intérieur des terres ſont farouches, & ſouvent cruels pour les autres Negres qui paſſent dans leur Pays, à moins qu'ils ne ſoient à la ſuite de quelque Européen. A Bintam, & dans les lieux voiſins, ils ont le naturel beaucoup plus doux. Ils aiment les Etrangers, ils ſont de bonne foi dans le commerce ; mais comme ils ne ſont pas capables de tromper, ils n'aiment pas non plus qu'on abuſe de leur ſimplicité. Brue paſſa quatre jours à Bintam, pour y jetter les fondemens d'un Comptoir, qui reçut bientôt ſa perfection. Elle ne fut d'abord retardée que par l'abſence de l'Empereur, qui étoit allé ſecourir le Roi de Komba contre ſes Sujets rébelles.

BRUE. 1702.

Caractere des Habitans du pays.

Etabliſſement d'un Comptoir Françoiſ.

Le Général François quitta Bintam pour ſe rendre à *Jereja*. La diſtance n'étant que de ſept lieues, il étoit à peine ſix heures lorſqu'il y arriva ; mais les Crepuſcules ſont ſi courts dans ces Régions Equinoxiales, que la nuit le ſurprit tout d'un coup. Il fut reçu dans cette Ville avec de grands honneurs, par l'Alkade Negre, par les Portugais, & par les Facteurs des Comptoirs Anglois & François. Le lendemain, il ſe rendit au Palais du Roi, qui n'eſt qu'à une demie-lieue de la Ville. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'il ſe procura des Chevaux pour ſon cortege. Ils ſont non-ſeulement rares dans le Pays, mais petits & fort mal faits. La plus grande partie du commerce s'y fait par eau.

Brue ſe rend à Jereja

Les cabanes du Roi ſont en aſſez grand nombre pour former un petit Village. Brue trouva ce Monarque ſur le ſeuil de ſa porte. C'étoit un petit homme, d'une figure aſſez agréable, les yeux vifs, la bouche riante, & les dents fort blanches. Son habillement n'étoit pas different de celui des Negres ; excepté qu'il portoit ſur la tête un chapeau à la Portugaiſe, & qu'il tenoit à la main une longue épée Eſpagnole, ſur laquelle il s'appuyoit. Après les premiers complimens, il conduiſit le Général François dans ſa ſalle, & s'aſſit avec lui ſur des ſieges de bois. La converſation dura juſqu'à l'heure du dîner. Le Roi fit paſſer ſes Hôtes dans une ſeconde chambre, où l'on avoit déja ſervi. Il s'aſſit avec ſes femmes, mais en laiſſant une place entre la Reine & lui, qui fut remplie par le Général. Il ne parut que des femmes, pour ſervir à table. Le dîner conſiſta dans une grande fricaſſée de Poulets & quelques plats de riz, de kuskus, & de biſcuit. On prodigua le vin de palmier ; & Brue ayant fait apporter de l'eau-de-vie, du vin de l'Europe & des confitures ; le repas fut pouſſé juſqu'au ſoir avec de grands témoignages d'une ſatisfaction mutuelle. Le Général fit divers préſens au Roi & à la Reine. Mais ceux qu'il fit au Roi lui furent ſi agréables, que ce Prince avoua qu'il n'avoit jamais rien vû de ſi magnifique. Il étoit paſſionné pour les armes à feu, & l'adreſſe ne lui manquoit pas pour s'en ſervir. Ses Sujets ne ſont pas moins belliqueux. De bons Officiers en feroient d'excellentes Troupes ; & les Anglois l'ont reconnu par plus d'une expérience. Quelques mois avant l'arrivée du Général Brue, ſur quelques ſujets de plainte qui regardoient les droits & les préſens, ils envoyerent une Chaloupe bien armée juſqu'à *Jereja*. Le Roi qui avoit mis ſes gens en embuſcade, derriere quelques arbres, ſur le bord de la riviere, reçut ſes Ennemis avec un feu ſi vif, que pendant deux heures ils n'oſerent paroître ſur le pont ; & vraiſemblablement il auroit abimé la Chaloupe, ſi le reflux de la marée n'étoit arrivé

Il fait ſa cour au Roi qui le traite à dîner.

Bravoure de ce Prince & de ſes Sujets.

BRUE. 1700.

à propos pour tirer les Anglois d'embarras. Bientôt la paix fut conclue à l'avantage du Roi, qui fut bien payé de la poudre & des balles qu'il avoit employées à se défendre. Outre quantité de Portugais qui vivent dans ses Etats, & qui lui payent un tribut annuel, ses Sujets sont composés de deux Nations Negres, les *Bagnons* (55) & les *Flups*. Les premiers habitent la rive Sud de la Riviere de Gambra, & forment une Nation civilisée, brave & industrieuse.

Sureté de leurs femmes.

Leurs femmes paroissent entierement livrées à l'économie domestique, & au soin de leurs familles, avec une application qui n'est pas ordinaire aux Negres. On rapporte que pour éviter la médisance & l'inutilité des discours, elles se remplissent la bouche d'eau pendant qu'elles sont au travail. Le Roi fait sa residence au Nord (56) de Kasamansa. Il est idolâtre, lui & tous ses Sujets (57), & par conséquent plus facile à convertir que les Mahometans. C'étoit du moins l'opinion de Dom *Juan Felipe*, Gentilhomme Espagnol établi depuis long-tems dans le Pays, & si agréable au Roi, que ce Prince lui avoit donné en mariage une de ses filles, qui ne manquoit ni de jeunesse, ni d'agrémens.

Espagnol marié à la fille du Roi.

Dom Juan assura le Général qu'il avoit converti sa femme, & que le Roi son Beau-pere avoit embrassé secrettement le Christianisme. Il racontoit même que le ciel avoit confirmé cette conversion par un miracle. Un jour que le Roi étoit tombé dans un précipice, par un faux pas que son Cheval avoit fait sous lui, il ne fit que prononcer avec confiance, Seigneur Jesus, ayez pitié de moi; & par la vertu de cette priere il se retrouva dans son chemin, à l'étonnement extrême des témoins de sa chute; & sans sçavoir lui-même comment cette merveille étoit arrivée. D. Juan avoit offert aux Portugais du Pays de partager les frais d'une Mission. Ils avoient refusé d'entrer dans une si pieuse intention, ce qui lui faisoit croire que c'étoit autant de Juifs déguisés, que la crainte de l'Inquisition avoit chassés du Portugal. Quoiqu'ils portent de grands chapelets, il est certain, ajoute l'Auteur, qu'ils ne menent pas une vie fort chrétienne.

Conversion secrette de ce Mariage.

Juifs Portugais établis en Afrique.

Pour remercier le Général de ses présens, le Roi donna ordre à l'Alkade de *Jereja* de lui fournir des Chevaux, & lui prêta trois des siens. Après s'être arrêté six jours, Brue partit accompagné de seize personnes bien armées, de cinq Chevaux de bagage, & de deux Chevaux de main. Le premier jour, sa marche fut de dix lieues. Il arriva le soir à *Paska*, grand Village de Negres Bagnons, dont l'Alkade le reçut fort civilement. On avoit préparé, par l'ordre du Roi, trois grandes maisons pour le loger avec son cortege, & du fourage pour ses Chevaux. Il trouva un Bœuf & un Mouton tués pour son souper, un quartier de Cheval marin, de la volaille, du Poisson, du kuskus & du mil, enfin plus qu'il n'auroit fallu pour traiter cinquante personnes. Outre de l'eau excellente & du vin de palmier, on lui servit une liqueur (58) qui se nomme *Farob*, & qui a quelque ressemblance avec la biere. Elle se fait avec certains fruits, dont les noms seront rapportés dans l'article des productions naturelles du Pays. On en met plus ou moins, à proportion de la force qu'on veut

Brue continue sa route jusqu'à Paska.

Liqueur nommée Farob.

(55) Autrement *Bannons* ou *Baneays*. Moore écrit *Banyans* dans son Voyage d'Afrique, p. 40.

(56) A douze ou treize lieues de la mer, dit l'Auteur anonyme de la Relation qui est à la fin de le Maire, p. 125.

(57) Le même Auteur dit qu'ils adorent le Bois & les Forêts, parce que ces lieux sont remplis de Voleurs, & qu'ils les craignent beaucoup.

(58) Labat, Vol. I. p. 20. & suiv.

donner à la liqueur. Après l'avoir fait bouillir, on la paſſe au clair dans de grands vaiſſeaux de terre, où la fermentation lui fait jetter une ſorte d'écume ou de lie. Elle a l'odeur & le goût du pain de gingembre. Brue la trouva beaucoup plus agréable que le vin de latanier, dont les Sereres font uſage; mais elle enyvre facilement. BRUE. 1700.

Il avoit été ſurpris, dans ſa marche, de voir le Pays ſi bien cultivé que rien n'y paroiſſoit en friche. Les cantons bas étoient diviſés par de petits canaux, & ſemés de riz. Au long de chaque canal, l'art des Habitans avoit élevé des bordures de terre pour arrêter l'eau. Les lieux élevés produiſoient du millet, du maïz & des pois de differentes eſpeces, particuliérement une eſpece noire qui s'appelle *Pois negre*, & qui fait d'excellentes ſoupes. Les melons d'eau de ce Canton ſont d'une bonté parfaite. Il s'en trouve qui peſent juſqu'à ſoixante livres. Leur graine eſt couleur d'écarlate, & le jus en eſt extrémement doux & rafraîchiſſant. Le Bœuf du Pays eſt excellent, mais le Mouton eſt ſi gras qu'il ſent le ſuif. La Volaille & toutes les néceſſités de la vie y ſont en abondance. Fertilité du pays.

Entre Jereja & Paska, Brue rencontra une Caravane de Negres & de Negreſſes, qui attendoient ſon arrivée pour ſe garantir, par ſa protection, de l'inſulte des Flups, qui ne manquent guéres de piller les Paſſans. Leurs Cabanes ſont fortifiées par un enclos de paliſſades, de ſept ou huit pieds de hauteur, qui a pluſieurs entrées dans differens endroits du cercle. Les Cabanes ſont au centre, fort bien couvertes de feuilles de palmier. Celle où le Général fut logé avoit environ vingt pieds de largeur. Elle étoit compoſée de ſix chambres. Le Propriétaire lui dit que l'uſage des enclos leur venoit également de la néceſſité de ſe défendre contre les bêtes farouches & contre leurs Ennemis. Dix hommes y ſoutiendroient l'attaque de cent. Près d'un de ces enclos, Brue rencontra un *Guiriot*, c'eſt-à-dire, un Poete-Muſicien du Pays, avec un bonnet de la forme d'une tête de Bœuf, couvert de certains grains jaunes (59), & défendu par deux grandes cornes. Cet Hiſtrion s'approcha du Général, lorſqu'il l'eut reconnu pour le Chef de la Troupe. Il ſe mit à genoux devant lui, à trois pas de diſtance, en le regardant d'un œil fixe. Enſuite ſe levant de même, il ſe retira ſans avoir prononcé une parole. Cabanes [illegible] bitans. Poëte muſicien [illegible] Negre.

Les Chauves-ſouris du Pays ſont de la groſſeur de nos Pigeons, avec de longues aîles pointues, qui leur ſervent à s'attacher aux arbres, où elles ſe tiennent ſuſpendues, en formant enſemble des eſpeces de gros pelotons. Les Negres en mangent la chair, après les avoir écorchées, parce qu'ils croyent que le petit duvet brun dont elles ont la peau couverte eſt un poiſon. C'eſt le ſeul de tous les Volatiles connus, à qui la nature ait donné du lait pour la nourriture de ſes petits. Chauves-ſouris monſtrueuſes.

Brue ayant remarqué, en chemin, des pyramides de terre dans pluſieurs endroits, les avoit priſes d'abord pour des tombeaux. Mais l'Alkade, qui lui ſervoit de Guide, l'aſſura que c'étoit la retraite des Fourmis, & l'en convainquit auſſi-tôt en ouvrant un de ces terriers, dont le dehors étoit uni & cimenté, comme s'il eût été l'ouvrage d'un Maſſon. Ces Fourmis ſont blanches, de la groſſeur d'un grain d'orge, & fort agiles. Leurs demeures n'ont Retraites ſingulieres des fourmis.

(59) C'eſt la parure de ceux qui ſont nouvellement circoncis.

BRUE. 1700.

qu'une ſeule ouverture, vers le tiers de leur hauteur, d'où elles deſcendent ſous terre par une ſorte d'eſcalier circulaire. Brue fit jetter, près d'un de ces terriers, une poignée de riz, quoiqu'il ne parût aucune Fourmi hors du trou. Mais dans l'inſtant il en ſortit une legion, qui tranſporterent ce tréſor dans leur magaſin, ſans en laiſſer le moindre reſte, & qui rentrerent dans leur azile lorſque elles n'en trouverent plus. Ces eſpeces de ruches ſont ſi fortes qu'il n'eſt pas facile de les ouvrir.

Le Roi de Jereja entretient à Paska une Garniſon de cent Mouſquetaires Negres, pour contenir les Flups ſauvages dans la ſoumiſſion, & lever le tribut auquel ils ſont aſſujettis. La Ville, dont le nom ſignifie en langage Negre, *Arbre* ou *Pavillon du Roi*, contient environ trois cens Habitans. Ses fortifications conſiſtent en ſix rangs de paliſſades. Brue y paſſa un jour & deux nuits, pour ſe donner le tems de renvoyer les Chevaux qu'il avoit amenés de Jereja, & pour s'en procurer d'autres. Il employa cet intervalle à viſiter le Canton, qu'il trouva rempli de Negres occupés de l'agriculture, & les bords de la Riviere, qui ſans être fort large ni profonde, nourrit un grand nombre de Crocodiles. Avec beaucoup de peine, il trouva des Chevaux, pour lui & pour les Blancs de ſon train; & deux Canots, conduits par des Negres, ſervirent au tranſport de ſon bagage. Mais l'après-midi du troiſiéme jour étoit arrivé avant qu'il fût en état de partir.

Belle maiſon d'un Eſpagnol.

Il s'arrêta la nuit ſuivante dans la maiſon d'un Eſpagnol, à une lieue de Paska, & ſituée ſur la même riviere. Elle étoit commode, defendue par une quadruple paliſſade, dont la plus intérieure étoit flanquée de terre, & montée de huit piéces de canon. Le Maître ſe nommoit *Don Juan Maldonado*, natif de l'Iſle de Cube, & ſi reſpecté des Negres, qu'il n'en paſſoit pas un qui ne vint lui faire ſon compliment. Il ne manquoit jamais de reconnoître cette civilité par quelque petit préſent, ne fut-ce qu'une aiguillée de fil de la couleur que ces Peuples aiment le plus, & dont ils ornent le collet & les manches de leurs chemiſes. Le Pays, autour de ſa maiſon, préſentoit une fort belle perſpective. Les terres qui étoient ſans culture conſiſtoient en vaſtes prairies, entremêlées de petits bois de palmiers & de (60) *polons*. Dom Juan n'étoit pas marié, mais il profitoit de l'uſage du Pays, qui permet d'avoir autant de femmes qu'on le deſire. Brue admira ici l'adreſſe d'un Negre, qui tenoit ſon arc & ſes fléches d'une main, tandis que de l'autre il conduiſoit un Canot. S'il appercevoit un poiſſon, il étoit ſûr de le percer; & ſur le champ il retiroit la fléche avec ſa proie. Entre les arbres, qui bordent les deux rives, Brue trouva des Oiſeaux de la groſſeur des *Truſches*, dont la chair eſt fort graiſſe & de très-bon goût. Leur cri conſiſte à repeter les deux ſillabes *ha*, *ha*, auſſi diſtinctement que la voix humaine.

Il avoit pluſieurs femmes, quoiqu'il fût marié.

Oiſeaux à voix humaine.

En quittant cet agréable Canton, Brue voyagea, pendant deux jours, dans un Pays qui n'eſt habité que par des Flups. C'eſt une eſpece de Negres independans, qui ſe ſont établis entre la riviere de Gambra & celle de Cachao. Ceux qui ont été ſubjugués par le Roi de Jereja & les Portugais, ſont aſſez civiliſés; mais les autres, qui habitent les bords de la riviere de Kaſamanſa, forment

(60) C'eſt l'arbre qui s'appelle *Fromage* en Amérique; & que du Tertre, dans ſon Hiſtoire des Antilles, nomme Fromage de Hollande. On en donnera la deſcription.

une Nation sauvage & barbare (61) qui ménage peu les Etrangers, comme l'expérience l'a fait connoître aux Anglois & aux François. Ils ont peu de commerce avec les Blancs, & ne vivent pas mieux avec leurs voisins, contre lesquels ils ont perpétuellement la guerre. Les Negres des autres Nations n'auroient pas la hardiesse de traverser le Pays des Flups, s'ils ne trouvoient l'occasion des Voyageurs Européens, qui n'y passent pas même sans se mettre en état de ne craindre aucune insulte. A cette peinture que Brue fait d'un Peuple si farouche, on peut joindre ici le témoignage de deux autres Ecrivains. Le premier est un Voyageur anonyme, qui a publié de curieuses remarques sur cette Côte, à la fin du voyage de le Maire en 1682. Il observe que les Flups (62) possédent, jusqu'à six lieues dans les terres, tout l'espace qui est depuis la pointe Sud de l'embouchure de la Gambra jusqu'au Village de Bulol, à l'entrée de la riviere de San Domingo. Ceux, dit-il, qui habitent l'embouchure de la riviere de Zamenée, qui est la même que celle de Kasamansa, sont si sauvages, qu'aucune Nation n'entretient de commerce avec eux. Chacun d'eux a sa divinité, qui est l'ouvrage de son imagination. L'un adore des cornes de Taureau, l'autre une bête, ou un arbre, & leurs sacrifices se font avec autant de bizarrerie. Leur habillement ressemble à celui des Negres du Cap-Verd & des Habitans de la Gambra; c'est-à-dire, qu'il consiste dans une piece d'étoffe de cotton, rayé suivant la coutume du Pays, pour cacher uniquement leur nudité à la ceinture. Ils n'ont pas de succession établie pour les Rois. C'est le plus puissant qui se met en possession de l'autorité souveraine. Ils cultivent assez bien leurs terres, pour y semer du riz & du millet. Leurs richesses sont de grands troupeaux de Vaches & de Chevres. Leurs Villages sont bien peuplés, & ne sont éloignés que d'un quart de lieue l'un de l'autre.

BRUE. 1700.

Nation des Flups ou Houppes.

Singularité de son caractere.

Les Flups qui habitent le côté du Sud de la riviere, sont d'une cruauté barbare. Ils n'accordent point de quartier aux Blancs qui tombent entre leurs mains, & l'on raconte même qu'ils en mangent la (63) chair. Cette Côte est mieux peuplée que celle de la Gambra. On ne compte que deux lieues d'un Village à l'autre; & le plus proche de la mer n'en est qu'à un quart de lieue.

J'ai promis le témoignage de deux Ecrivains. Le second est (64) un Voyageur Anglois, (65) qui parlant des Flups, Habitans naturels du Sud de la Gambra, les représente comme un Peuple tout-à-fait sauvage, mortel ennemi des Mandingos. Leur Contrée, dit-il, est d'une grande étendue, & leurs Villes sont fortifiées de pieux flanqués de terre. Quoiqu'ils vivent dans l'indépendance & qu'ils n'ayent pas de Rois, l'union est si bien établie parmi eux, que les Mandingos, en quelque nombre qu'ils soient, n'ont jamais pû les subjuguer. Leur caractere les rend également capables & d'oublier les bienfaits & de ne jamais pardonner les injures. Le même Auteur ajoûte qu'en 1731, une Chaloupe envoyée pour le Commerce à Kachao, par le Gouverneur de Jamesfort, ayant échoué malheureusement à vingt lieues dans la Gambra, fut attaquée par ces

(61) Les Portugais les appellent *Bravos*.

(62) Il les appelle *Flouppes*.

(63) C'est une opinion qui a peu de fondement en Afrique, & dont on ne laisse pas d'être frappé de part & d'autre. Certains Negres croyent que les Blancs sont capables de les manger, comme les Blancs craignent de l'être par les Négres.

(64) Voyage de le Maire aux Isles Canaries, p. 124. & suiv. Barbot, Description de la Guinée, p. 82. Mais il est clair que Barbot a copié le Maire & plusieurs autres.

(65) C'est Moore, dans son Voyage d'Afrique, p. 36. Il écrit Floops.

BRUE. 1700.

cruels ennemis de l'humanité. L'Equipage, qui étoit compoſé de cinq Blancs & de ſept Eſclaves, ſe battit avec un courage extrême & tua un grand nombre de Flups. Mais la Chaloupe & tout ce qui lui reſtoit de défenſeurs, auroient été la proie de ces Barbares, ſi le reflux de la marée ne les eut délivrés d'un ſi grand danger. En arrivant à Jamesfort, le Gouverneur Anglois leur fit préſent à chacun d'un habit neuf, pour récompenſer leur valeur. Ce trait confirme ce qu'on a déja rapporté d'après Brue; ſi ce n'eſt pas le même événement, avec quelque altération dans les circonſtances.

A l'embouchure des Canots pour Jamez.

En traverſant ce dangereux Pays, les François eurent à paſſer deux petites rivieres, qui tombent dans celle de Paska. Ils s'arrêterent deux nuits dans les cabanes de quelques Bagnons, qui ſe trouvent mêlés avec les Flups. Les femmes du Pays, n'ayant jamais vû d'hommes blancs, s'aſſembloient en foule autour du Général, pour admirer ſa couleur, ſes habits, ſes armes, & ſur-tout ſes cheveux, qu'ils ne pouvoient croire naturels, parce qu'ils étoient fort longs. Il arriva le troiſiéme jour à *Jamez*, (66) à quatorze lieues de Paska. Jamez eſt l'endroit du Pays qui produit le plus de cire. Il s'y tient deux fois la ſemaine un marché pour le Commerce. Les Portugais, qui l'achetent ſans préparation, la purifient & la font tranſporter à Kachao. On trouve ici moins de férocité à la Nation des Flups. Elle forme une eſpece de République, ſous le Gouvernement de ſes Anciens. Les terres y ſont bien cultivées; & les Portugais qui s'y ſont établis ont des maiſons fort agréables. Mais ils y ſont infeſtés par les *Moſquites* (*). Ce fut de-là que Brue renvoya ſes Chevaux & qu'il prit des Canots pour le conduire juſqu'à Kachao

Riviere de Kaſamanſa.

Une lieue au-deſſous de Jamez il entra dans la riviere de Kaſamanſa, deux lieues au-deſſus d'un Fort Portugais qui eſt ſur la rive droite de cette riviere, en la remontant, c'eſt-à-dire au Sud. La Kaſamanſa va porter ſes eaux dans la mer, au Nord de Rio San Domingo. Elle eſt aſſez large & aſſez profonde pour recevoir de gros Vaiſſeaux; mais la barre eſt ſi dangereuſe à ſon embouchure, qu'il n'y peut entrer que des Canots, des Chaloupes & d'autres petits Bâtimens, qui n'y ſont pas même exempts de dangers. Le Pays eſt diviſé par pluſieurs rivieres, ou plutôt par des torrens ſortis d'un grand lac qui ſe forme dans la ſaiſon des pluies, & qui ſe ſéchant enſuite, comme les torrens, ne compoſe plus qu'un marais. Brue paſſa par le Fort Portugais. Il conſiſte en deux demi-baſtions, qui ſont face à la riviere, & deux baſtions du côté de la terre, montés de quelques pieces d'artillerie. Une lieue plus loin, il trouva le Village de Bayto, où les Portugais ont une redoute ou un magaſin paliſſadé, avec quinze petits canons. La Garniſon eſt de quinze hommes, en y comprenant deux Officiers qui la commandent; mais il étoit aiſé de juger, à la pâleur de leur viſage & à l'enflure de leur ventre, que la ſituation de la Place eſt fort mal ſaine. Le Commandant reçut les François avec beaucoup de civilité, & les preſſa de s'arrêter; mais Brue aima mieux s'avancer vers un Village de Negres Bagnons, ſitué ſur un ruiſſeau qui paſſe par *Ghinghin*, & qui ſe jette dans la riviere de Kachao. Cependant il ſe repentit d'avoir re-

Fort Portugais S. Ft Garniſon.

66) Autrement *Jam* ou *Yam*. L'Auteur anonyme, qui eſt à la fin de le Maire appelle ce lieu *Jam*, & le place à ſept ou huit lieues de l'embouchure de Rio San-Domingo. Il dit que les Portugais y ramaſſent beaucoup de cire, qu'ils envoyent à Kachao & ſur la Gambra.

(*) Eſpece de Mouches, que les Matelots François appellent *Maringouins*.

faite

*Negres de Kachao et de Bissao qui preparent le Manioc.* N.° XXIII

fuſé les offres de l'Officier Portugais, car à peine eût-il fait cinq cens pas qu'il ſe vit engagé dans des marais fort humides, & percé juſqu'à la peau par une pluie qui le força d'entrer dans quelques cabanes de Negres, & d'y paſſer une fort mauvaiſe nuit. Le jour ſuivant il gagna un Village où le Roi des Bagnons fait ſa reſidence. Quoique ce Prince fut abſent, ſes Officiers fournirent au General François autant de Chevaux & d'Anes qu'il en avoit beſoin. Avec ce ſecours il arriva le même ſoir à Ghinghin, qui n'eſt qu'à cinq lieues de Bayto (67). BRUE. 17..

Le Village ou la Ville de Ghinghin eſt ſitué à la ſource d'un ruiſſeau qui ſort de la riviere de Kaſamanſa, & qui tombe dans celle de San Domingo trois lieues au-deſſus de Kachao, dont Ghinghin (68) n'eſt qu'à cinq lieues. C'eſt un lieu bien peuplé, moitié de Bagnons, moitié de Portugais qui s'y ſont établis, & qui font cultiver leurs plantations par les Gromettes, Eſclaves Negres, qu'on employe au commerce de la cire. Le pays eſt agréable. Il porte des fruits en abondance; & de toutes parts on y voit des Abeilles. Les Singes y ſont en ſi grand nombre qu'ils y cauſent beaucoup de déſordre; mais ils n'oſent attaquer les ruches. La riviere de Ghinghin eſt diviſée en deux bras par une Iſle longue & étroite, au-deſſous de laquelle ils ſe réuniſſent pour entrer dans la Kaſamanſa. Les Flups rendent le plus grand de ces deux Canaux fort dangereux. Un Capitaine François qui s'y étoit engagé dans une Chaloupe bien armée, avec vingt-cinq hommes, pour retourner à Ghinghin par cette voie, découvrit une embuſcade de cent Flups qui l'attendoient au paſſage. Avec toute la diligence qu'il fit pour avancer, il ne put éviter d'être pourſuivi par ces Barbares, les uns à la nage, d'autres dans leurs Canots. Ils attaquerent la Chaloupe avec une extrême furie, & les François ne ſe virent libres qu'après les avoir tués preſque tous à coups de fuſil. Ghinghin & ſa ſituation. Grand nombre de cire. Fuite des Flups.

Ces deux bras de la riviere ſont bordés d'une eſpece ſinguliere de citroniers, dont le fruit eſt tout-à-fait rond & la peau auſſi fine que du parchemin. Il eſt rempli de jus, mais il ne porte aucune ſorte de pepin ou de ſemence. Une lieue au-deſſous de l'endroit où les deux bras réunis ſe jettent dans la riviere de San Domingo, on trouve la Ville de Cachao.

Brue s'étoit attendu de trouver, à Ghinghin, une Pinace dont il s'étoit fait préceder; & n'en apprenant aucune nouvelle il envoya, dans un Canot, un de ſes Facteurs avec un Interprète, pour ſe procurer des informations. Ils rencontrerent un Vaiſſeau Anglois, arrivé nouvellement de Liſbone, & chargé de fruits & de vins, dont le Capitaine envoya auſſi-tôt ſa Chaloupe au Général, pour le délivrer d'inquiétude. En effet dans la joie qu'il eut d'apprendre que ſa Pinace étoit à l'ancre près de Kachao, il ſe rendit immédiatement ſur le Vaiſſeau Anglois, où il fut reçu avec toute la diſtinction dûe à ſon caractere. Il y paſſa même la nuit. Le lendemain on lui fit voir un eſſein d'Abeilles qui s'étoient établis à bord & qui y faiſoient leur travail. Rencontre d'un Vaiſſeau Anglois. Abeilles qui s'y trouvent.

Le Capitaine Anglois conduiſit Brue à Kachao. Ils rencontrerent la Pinace Françoiſe, qui attendoit les ordres de ſon Général; & le ſoir du même jour ils arriverent à la Ville, où Brue prit ſon logement chez Dom *Manuel Perere*, Officier Portugais. Le jour ſuivant il envoya complimenter le Gouverneur par un de ſes Officiers, & dans le cours de l'après midi il reçut ſa viſite. Ce Arrivée des François à Kachao.

(67) Labat, Vol. V. p. 42.

(68) Dans l'Appendix au Voyage de le Maire, ce lieu eſt nommé *Guanguin*. Mais chacun ſe fait là-deſſus des régles arbitraires.

BRUE, 1700.

Gentilhomme Portugais, qui ſe nommoit Dom *Antonio de Barros*, étoit né à Madere. Il offrit ſa maiſon au Général, & lui fit porter quantité de rafraîchiſſemens. Après avoir paſſé quelques jours à Kachao, Brue monta ſur la Pinace, qu'il avoit fait partir avant lui dans ce deſſein, & retourna directement dans la riviere de Gambra.

De la ſituation de cette Ville.

Kachao eſt une Ville & une Colonie Portugaiſe, ſituée ſur la rive Sud de Rio San Domingo, à vingt lieues de ſon embouchure. C'eſt le principal Etabliſſement que les Portugais ayent dans ce Pays, quoique les Habitans, qui ſont diſtingués par le nom de Negres *Papels*, leur portent une haine mortelle. Auſſi n'ont-ils rien négligé pour ſe fortifier du côté de la terre. Ils y ont un rempart bien paliſſadé, avec une bonne artillerie. La Ville conſiſte en deux longues rues, traverſées de pluſieurs autres. Elle eſt environnée de marais, avec quelques petits cantons de terre labourable, où l'on recueille un peu de maiz & de riz, mais en ſi petite quantité qu'il ne peut fournir à l'entretien des Habitans (69). Comme il ne ſe trouve aux environs ni fermes, ni prairies, les Bœufs & les Vaches y ſont auſſi chers que rares. On y voit quelques Chevres, mais ſans Porcs & ſans Moutons.

Les maiſons de la Ville ſont de terre glaiſe, blanchies dedans & dehors. Elles ſont fort grandes, mais leur hauteur n'eſt que d'un étage. Pendant la ſaiſon des pluies, elles ſont couvertes de feuilles de lataniers; mais dans les tems ſecs, on ne les couvre que d'une ſimple toile, qui ſuffit pour les garantir du Soleil & de la roſée. Le climat eſt ſujet à des roſées fort abondantes, ſur tout près d'une ſi grande riviere & dans un Canton ſi marécageux. Il y a dans la Ville une Egliſe Paroiſſiale & un Couvent de Capucins. La Paroiſſe eſt déſervie par un Curé & deux Prêtres, d'une ignorance égale à leur pauvreté. En 1700, le Couvent des Capucins n'en contenoit que deux, qui étoient entretenus par le Roi de Portugal. Ils ſont ſoumis à l'Evêque de S. Jago.

Sa Garniſon & ſes fortifications.

La Garniſon eſt compoſée de trente hommes, ſous un Capitaine-Major, qui prend le titre de Gouverneur, & qui a ſous lui un Lieutenant, un *Alfére* ou un Enſeigne, & un Aide-Major. Dom Antonio de Barros occupoit (70) ce poſte depuis long-tems. L'uſage eſt de changer la Garniſon tous les trois ans, terme qu'elle attend toujours avec impatience; car elle eſt ſi mal payée que la plûpart des Soldats ne font pas ſcrupule de voler pendant la nuit. Pour Officiers civils, le Roi (71) de Portugal a dans Kachao un Intendant, qui ſe nomme *Sindiquante*, un Receveur des droits, un Notaire & quelques Commis. Le droit d'entrée pour les Vaiſſeaux eſt de dix pour cent (72).

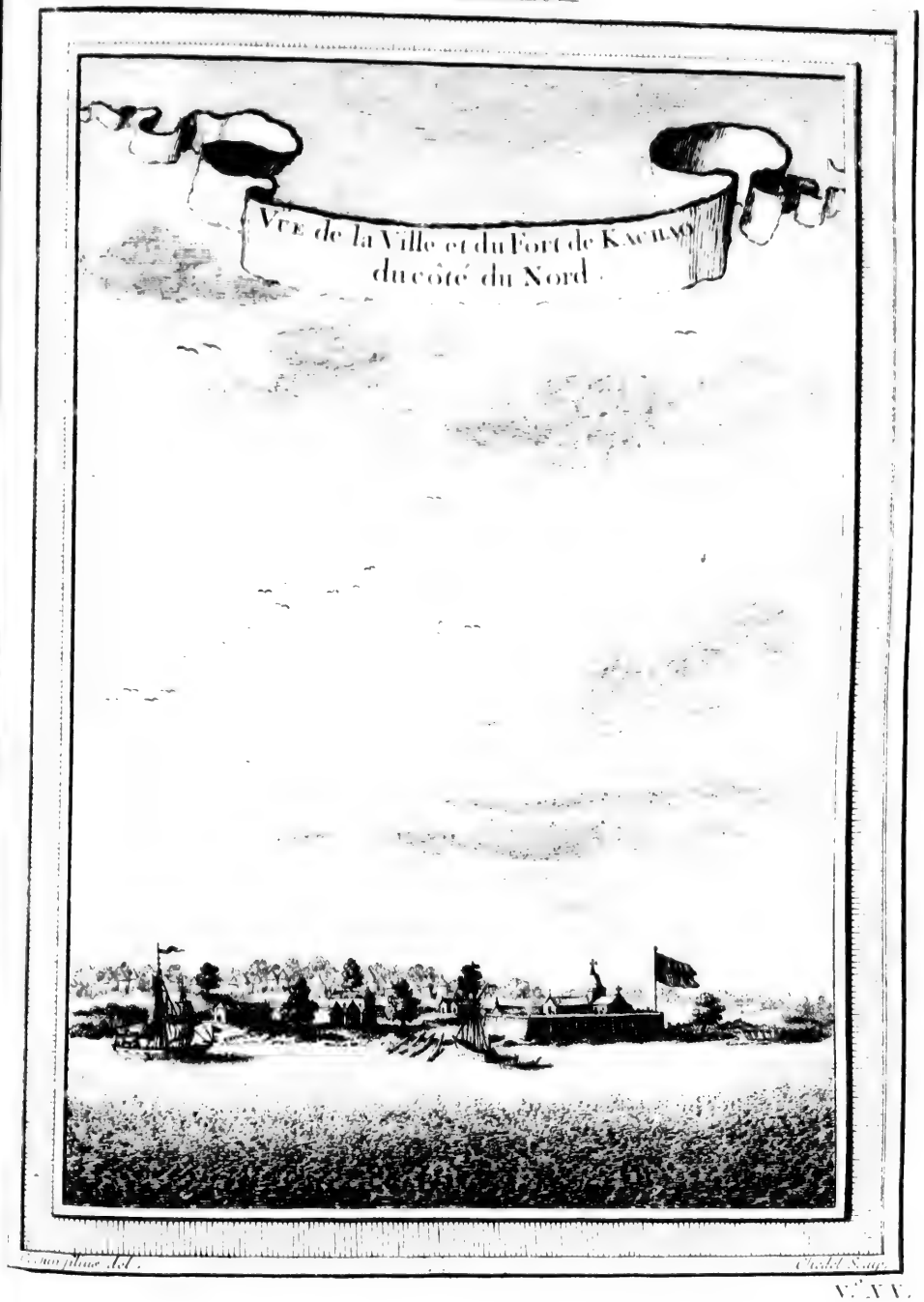
La Ville eſt défendue à l'Oueſt par un Fort triangulaire qui ſe nomme *Caſa-forte*. Un de ſes baſtions fait face à la riviere; mais n'ayant qu'une paliſſade, ſans foſſé, ſans glacis & ſans chemin couvert, étant même très mal pourvu de munitions, il eſt peu capable de défenſe. La riviere a plus d'un quart de lieue de largeur devant la Ville. Elle eſt aſſez profonde pour recevoir des Bâtimens de la premiere grandeur, ſi les dangers de la barre ne les arrêtoient à l'em-

(69) L'Auteur anonyme qui eſt à la fin de le Maire n'en fait monter le nombre qu'à deux ou trois cens, p. 128.

(70) Il revint en Europe avec le Capitaine Roberts en 1725.

(71) Labat, Vol. V. p. 57.

(72) L'Auteur anonyme dans le Maire, page 128.




V.e XV.

bouchure. Les deux rives ſont couvertes d'arbres ; mais ceux de la rive du Nord ſont les plus beaux de toute l'Afrique, (73) autant par l'excellence du bois, que par leur hauteur & leur groſſeur. On feroit de leur tronc un Canot d'une ſeule piece, capable de recevoir le poids de dix tonneaux & de porter vingt-cinq ou trente hommes. La marée remonte trente lieues au-deſſus de Kachao. Il y pleut avec tant d'abondance qu'on l'appelle le pot de chambre de l'Afrique ; comme Rouen, dit l'Auteur, eſt celui de la Normandie. Sa ſituation eſt à l'onziéme dégré de latitude du Nord (74).

BRUE. 1730. Arbres d'une beauté ſingulière.

L'indolence des Portugais eſt extrême à Kachao. Quoique les vivres y ſoient chers, ils ne veulent pas prendre la peine d'élever de la volaille. Ils ſont obligés pour leurs moindres beſoins, juſqu'à celui de l'eau, de ſortir de leurs remparts avec une Garde ; ſans quoi ils ſeroient expoſés aux inſultes des Papels, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces Barbares ſe ſont familiariſés avec eux, & demeurent même dans la Ville, dont ils compoſent environ la cinquiéme partie. Cette raiſon a fait donner à leur quartier le nom de *Villa Quinta*. Ils ſont Idolâtres ; mais pour le fond des mœurs ils ont pris la plûpart des uſages Portugais, comme les Portugais ont adopté quelques-uns des leurs ; ſur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux Nations pouſſent à l'excès. Ils ne mangent de la chair qu'une fois par jour, au repas qu'ils appellent *jentar*, ou dîner. Leur ſaſſiar, ou leur ſouper, eſt toujours maigre ; & la riviere, quoique remplie de *Legartos* ou *d'Alligators*, leur fournit du poiſſon en abondance. Tous leurs repas commencent par les fruits, dont le Canton produit differentes ſortes, ſans culture & ſans ſoins ; tels que des guaves, des oranges, des citrons, des ignanes, des patates, des kurbaris, &c.

Indolence des Portugais de Kachao, & leur origine.

Quoiqu'on ne puiſſe ſortir pendant la nuit à Kachao, ſans courir quelque danger, & qu'on ait ſoin de s'armer lorſqu'on eſt appellé dans la Ville par quelque affaire preſſante, il s'y trouve une eſpece de gens qui s'en font comme un métier. L'Equipage de ces Avanturiers nocturnes eſt fort remarquable. Ils portent ſur leurs habits un petit tablier de cuir, avec une bavette qui couvre une cuiraſſe ou une Côte de maille. Ce tablier, qui ne paſſe la ceinture que de quelques doigts, eſt plein de trous, auſquels ſont attachés deux ou trois paires de piſtolets de poche & pluſieurs poignards. Le bras gauche eſt chargé d'un petit bouclier. Au-deſſous pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre tout d'un coup par le moyen d'un reſſort, pour épargner la peine & le tems de la tirer. Lorſqu'ils ſortent ſans deſſein formé, & ſeulement pour ſe rejoüir, ils ſont couverts, par deſſus toute cette parure, d'un manteau noir, qui leur pend juſqu'aux mollets. Mais s'ils ſe propoſent quelque avanture, c'eſt-à-dire, un duel à la Portugaiſe, ils ajoutent à leurs armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, & d'un quarteron de poudre, avec un bâton fourchu pour la poſer deſſus en tirant. Enfin, pour achever une ſi étrange parure, ils ont ſur le nez une grande paire de lunettes, qui eſt attachée des deux côtés à l'oreille. En arrivant au lieu de l'execution, le Brave commence par planter ſa carabine, rejette ſon manteau ſur le bras gauche, prend ſon épée de la main droite, &, dans cette poſture, attend courageuſement l'homme qu'il veut tuer & qui ne penſe point

Singuliere eſpéce d'aſſaſſins.

Leur Habillement.

Maniere dont ils tuent leurs ennemis.

(73) Les Portugais appellent cette Rive *Mata formoſa*.

(74) L'Auteur ne dit pas que cette latitude ait été obſervée.

BRUE. 1700.

à se défendre. Aussi-tôt qu'il le voit, il fait feu, en lui disant de prendre garde à lui. Il lui seroit fort difficile de le manquer, car cette espece d'arme à feu écarte tellement les balles qu'elle en couvriroit la plus grande porte. Si l'infortuné qui reçoit le coup n'est pas tout-à-fait mort, le meurtrier s'approche, en l'exhortant à dire *Jesus Maria*, & l'acheve à terre de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive quelquefois que ces perfides assassins trouvent la partie égale, & qu'ils sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie. Mais ils se tirent d'embarras en protestant qu'ils se sont trompés, & qu'une autre fois ils sçauront mieux distinguer leur ennemi. Enfin il est toujours très-dangereux à Kachao de sortir la nuit, & l'Auteur ajoûte qu'il n'y a pas beaucoup plus de sûreté dans toutes les autres Colonies Portugaises. Cependant le Gouverneur fait marcher dans les ténébres une patrouille de quelques Soldats, pour arrêter les vols & les autres désordres. Ce soin pourroit être de quelque secours au public, si les Gardes n'étoient eux-mêmes des Voleurs, d'autant plus redoutables qu'ils sont en grand nombre & comme privilégiés. Les maisons ne sont guéres plus sûres que les rues, parce qu'étant fort legeres, il est aisé d'en forcer l'entrée. Aussi ne manque-t'on pas d'y tenir des lanternes allumées pendant toute la nuit, & d'y avoir des Chiens de l'Europe, pour avertir par leur aboyement. Ceux du Pays n'aboyoient presque point. On fait veiller aussi les Domestiques, avec ordre de tirer sur tout ce qui paroît autour de la maison.

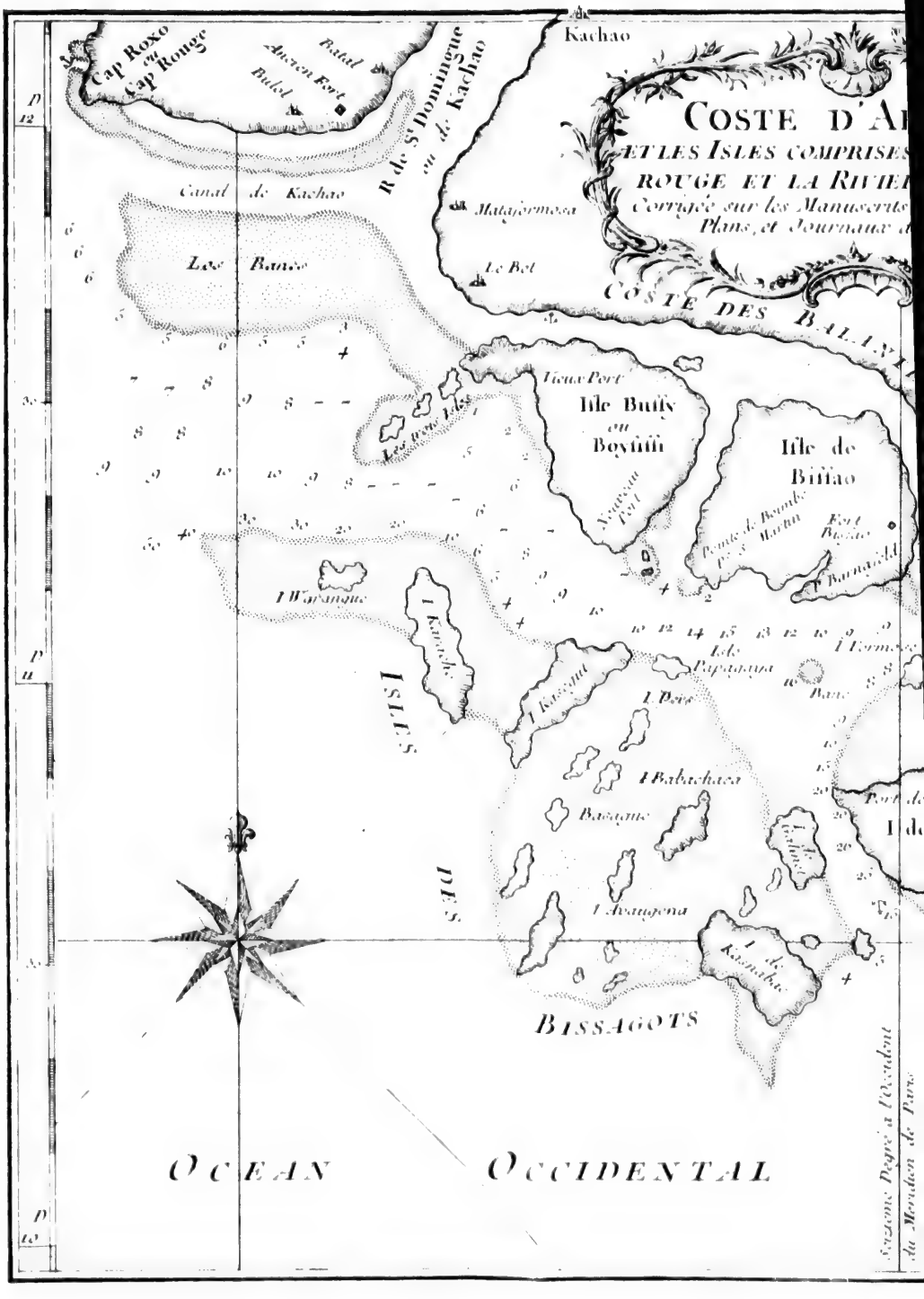
Précautions dont on use contr'eux.

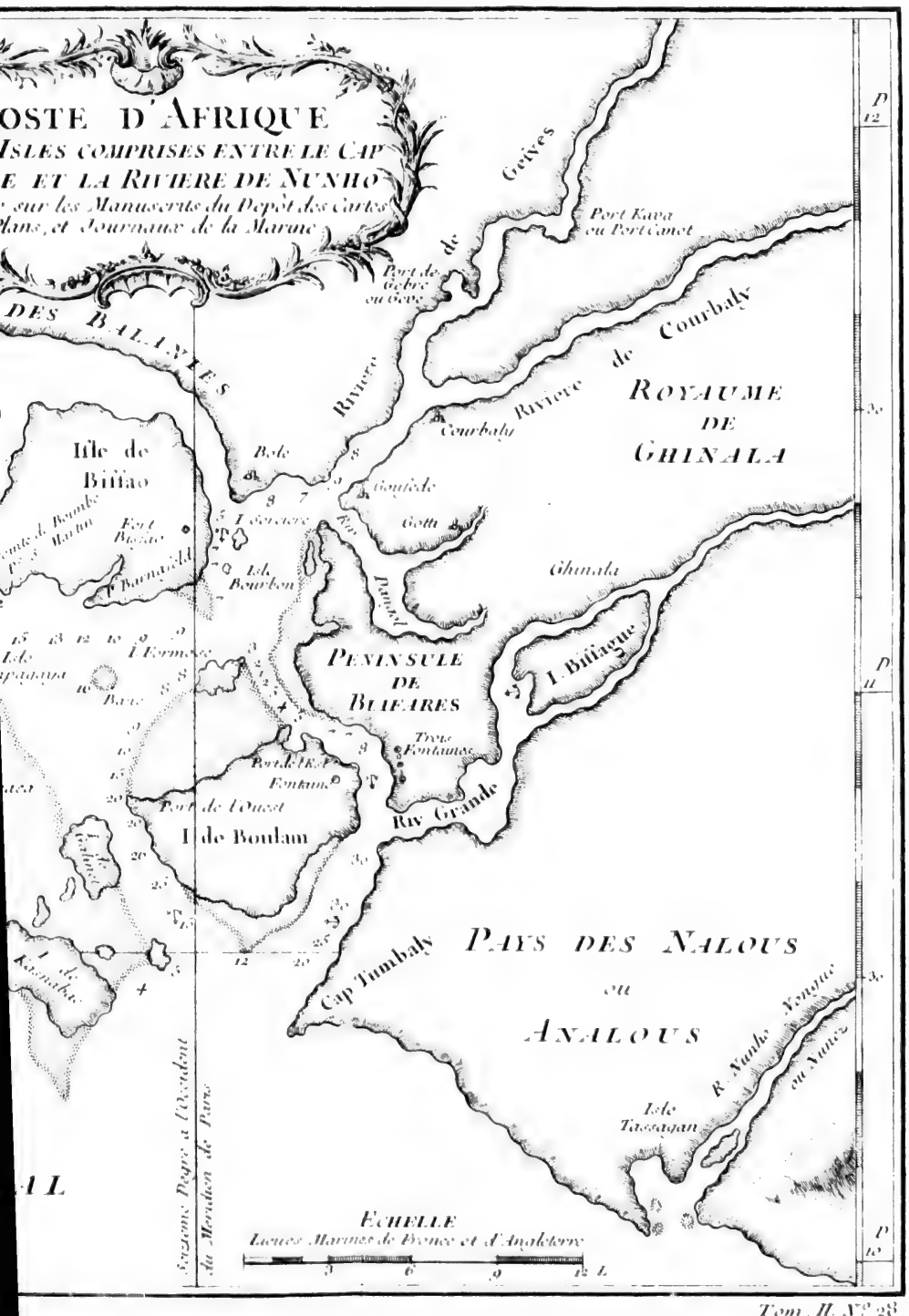
Il y a peu de familles Portugaises, à Kachao, qui méritent véritablement ce nom. La plûpart sont de race mêlée, & même si noirs qu'à peine les distingue-t'on des Negres. Ces Portugais, soit blancs ou bazanés, mulâtres ou noirs, ont des femmes légitimes, & les tiennent fort resserrées dans leurs maisons. Celles qui sont blanches n'en sortent jamais pendant le jour, pas même pour aller à l'Eglise. L'usage des personnes de distinction est d'avoir des Chapelles domestiques pour les exercices de la Religion. Cependant les Dames d'une autre couleur, c'est-à-dire, noires ou mulâtres, ont la liberté de sortir voilées. Les mantes, qui les couvrent, ne laissent voir de toute leur figure qu'un œil & les pieds. La jalousie des maris passe pour une marque d'estime & de tendresse. Dans les visites qu'on rend aux Portugais, on se garde bien de demander à voir leurs femmes, ou même de s'informer de leur santé. Ce seroit assez pour s'exposer à quelque duel, de la nature de ceux qu'on vient d'expliquer, ou pour exposer une femme au poignard ou au poison. Les filles des Papels & les Esclaves sortent librement, sans autre habit qu'une piéce d'étoffe, de la longueur d'un pied & de six ou sept pouces de largeur, pour cacher leur principale nudité, mais ornées néanmoins de bracelets, de pendans d'oreilles & de ceintures de grains de verre. Lorsqu'elles sont mariées, elles portent le pagne.

Femmes de Kachao.

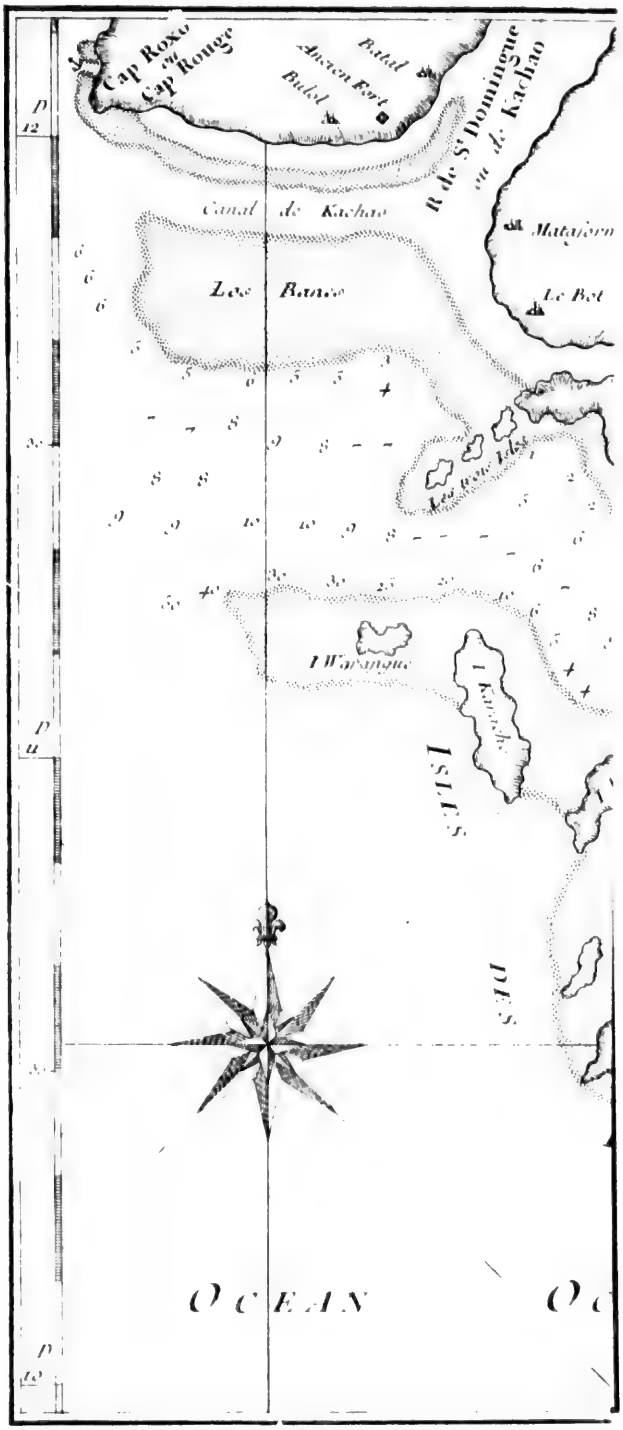
Les Portugais de Kachao voudroient se reserver tout le Commerce; mais comme le Portugal ne leur fournit point assez de marchandises pour les enrichir, ils ont la prudence d'entrer en composition sur cet article. En sauvant un peu les apparences, les Etrangers sont sûrs d'être bien reçus; & les Officiers même de la Ville se prêtent facilement à ces petits artifices. Ainsi l'on y trouve toujours quelque Vaisseau François, Anglois, ou Hollandois, qui feint de manquer d'eau, ou d'avoir besoin de quelque autre secours.

Facilité que les Portugais y donnent aux Etrangers pour le Commerce.


Cap Roxo ou Cap Rouge
Batal
Ancien Fort
Bubel
R. de St Dominguenou de Kachao
Kachao
COSTE D'A
ET LES ISLES COMPRISES
ROUGE ET LA RIVIE
Corrigée sur les Manuscrits
Plans, et Journaux d
Canal de Kachao
Matajormosa
Le Bel
COSTE DES BALIS
Lac Bancé
Vieux Port
Isle Buffy ou Boyuffi
Nouveau Fort
Isle de Biffao
Pointe de Bombe Machu
Fort Bissao
I Barnaid
I Warangue
I Kanchi
I Kanchi
I Pere
I Papagaya
I Hermos
I Babachaca
Basagne
I Avanapena
I de Kasnaba
ISLES DES
BISSAGOTS
OCEAN OCCIDENTAL
Degré à l'Occident
du Meridien de Paris


OSTE D'AFRIQUE
ISLES COMPRISES ENTRE LE CAP
E ET LA RIVIERE DE NUNHO
sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes
lans, et Journaux de la Marine
DES BALINIES
Geives
Port Kava
ou Port Canot
Port de
Gebre
ou Geves
Riviere de Courbaly
Courbaly
Riviere de
ROYAUME
DE
GHINALA
Ile de
Bissao
Bole
Goufede
Gotti
Ghinala
Penjad
Isle
Bourbon
PENINSULE
DE
BLAFARES
I. Bissague
Pointe
Fontaine
Riv Grande
Port de l'Ouest
I. de Boulam
Cap Tumbaly
PAYS DES NALOUS
ou
ANALOUS
R. Nunho
Nunez
ou Nuiez
Isle
Tassagan
ECHELLE
Lieues Marines de France et d'Angleterre
Systeme Degré a l'Occident
du Meridien de Paris

Tom. II. N° 28


Cap Roxo ou Cap Rouge
Ancien Fort
Batal
Batal
R. de St Dominique ou de Kachao
Canal de Kachao
Matajorn
Le Bot
Lac Bancs
Les Rocs Islets
I Warangue
I Kanaka
ISLES
DES
OCEAN
Oc

BRUE. 1700.

# CHAPITRE IX.

## *Voyage du Sieur Brue aux Iſles de Biſſao & des Biſſagos.*

Introduction, ou motif de ce voyage.

LES François avoient reconnu les avantages du commerce de *Biſſao* (75) avant que de s'y être fait un Etabliſſement. Dès les années 1685 & 1686, *Lafond*, qui avoit fait le voyage de cette Iſle en qualité de Facteur, en avoit tiré dix-huit cens Eſclaves & près de quatre cens quintaux de cire. En 1686 & 1687, Bourguignon s'y étoit procuré ſept cens Eſclaves dans l'eſpace de 18 mois; & Lafond n'avoit eu beſoin que de trois mois, en 1687, pour en acheter trois cens. Mais ce commerce étoit tombé dans la ſuite, juſqu'à l'arrivée du Sieur Brue au Senegal, en 1697. Il n'avoit pas trouvé un ſeul des Agens de ſa Compagnie, qui eût été à Biſſao par terre ou par mer. Cependant il reconnut bientôt que cette Iſle méritoit l'attention d'un Directeur, & qu'année commune elle pouvoit fournir en échange, pour les marchandiſes de l'Europe, quatre cens Negres, cinq cens quintaux de cire, & trois ou quatre cens quintaux d'ivoire. C'eſt à ſa ſituation qu'elle doit ces richeſſes. Elle eſt au centre de pluſieurs autres Iſles fort peuplées, & proche de pluſieurs rivieres navigables, qui ſortent du Continent.

Ancien Commerce des François à Biſſao.

Le premier deſſein de la Compagnie Françoiſe étoit de former un Comptoir dans une petite Iſle, nommée l'*Iſle de Bourbon*, à peu de diſtance de celle de Biſſao. Mais après l'avoir examinée plus ſoigneuſement, Brue la trouva trop petite, & ſe détermina d'abord pour celle de *Bulam*, où il ſe propoſa d'établir une Colonie. Le 10 de Janvier 1699, il y envoya l'*Eleonor de Roye*, Vaiſſeau de la Compagnie, avec les Corvettes, *la Mignone* & *l'Hirondelle*, chargées de pluſieurs Facteurs, d'un Chapelain, d'un Ingenieur, d'un Chirurgien, & de quelques Soldats avec leurs Officiers. Ces trois Bâtimens firent heureuſement le Voyage, & trouverent l'Iſle inhabitée; mais le Sieur Cartaing, qui avoit la direction du projet, jugea dès la premiere vûe qu'elle étoit trop grande pour être défendue par le petit nombre d'hommes qu'il avoit ſous ſes ordres. Il envoya propoſer auſſi-tôt cette objection au Géneral, qui lui fit dire de former ſon Etabliſſement dans l'Iſle même de Biſſao, & d'y prendre poſſeſſion du Fort des Portugais, s'ils prenoient le parti de l'abandonner, comme le bruit s'en étoit répandu.

Projet d'une Colonie à Bulam.

Il eſt chargé en chef de s'établir à Biſſao.

Cartaing executa une partie de ces ordres. Il fit voile à Biſſao. Il y fut bien reçu du Roi, qui lui prêta quelques maiſons pour y dépoſer ſes marchandiſes, & qui lui permit d'ouvrir un commerce fort avantageux avec les Habitans. Mais quelques mois après, on fut extrémement ſurpris de le voir arriver à Gorée. Il s'étoit vû forcé d'abandonner ſon entrepriſe par la mort d'une partie de ſes gens, & par le triſte état où la maladie avoit réduit les autres; ſans compter les exactions du Gouverneur Portugais, qui prétendoit lever ſur les marchandiſes Françoiſes un droit de dix pour cent. Brue, plus rempli que

Mauvais ſuccès de l'entrepriſe de Cartaing.

(75) Labat, qui affecte de donner à tous les lieux d'Afrique des terminaiſons, Françoiſes écrit *Biſſaux*. Barbot met *Biſſos*. Mais, chez tous les autres, c'eſt *Biſſao*, qui eſt le nom Negre.

jamais de la néceſſité de cet Etabliſſement, réſolut de ſe rendre lui-même à Biſſao ; mais ſi bien accompagné, qu'il n'eut rien à redouter des Portugais ni des Negres.

Il étoit revenu depuis peu de Kachao & d'Albreda. Après avoir employé juſqu'au 21 de Février 1701 à faire ſes préparatifs, il mit à la voile avec deux Vaiſſeaux de la Compagnie, *la Princeſſe* & *l'Eleonor de Roye ;* les deux Corvettes *la Mignone* & *l'Hirondelle ; la Sirene*, Galiote à bombes ; *le Saint Georges*, Brigantin, & *la Chriſtine*, Barque de proviſions. Cette petite Flotte mouilla le lendemain près de la Pointe de *Bagnon*. Le ſoir, ayant levé l'ancre avec la marée, elle continua ſa courſe juſqu'au 28. Elle étoit à la vûe de Saint Martin, Pointe Oueſt-Sud-Oueſt de l'Iſle de Biſſao, lorſque l'Eleonor avertit, par un ſignal, qu'il paroiſſoit un Bâtiment. *De la Rue*, qui commandoit la Princeſſe, entreprit auſſi-tôt de lui donner la chaſſe, & le ſuivit en effet au Sud-Sud-Oueſt, vers le Canal qui ſépare les Iſles de Kazegut & de Carache. Mais s'étant fié à ſon Pilote, qui croyoit y trouver aſſez de fond, il échoua doucement ſur le ſable. La même diſgrace étoit arrivée au Vaiſſeau qu'il pourſuivoit.

Elle n'empêcha pas le Capitaine François d'armer auſſi-tôt ſes Chaloupes ; mais l'autre ſe rendit ſans réſiſtance. C'étoit un Bâtiment Danois, commandé par *Louis Batman*, François de Dieppe, établi à Saint Thomas, une des *Iſles Vierges*. Après avoir aſſuré cette priſe, & remis la Princeſſe à flots, la Flotte Françoiſe alla mouiller, le 4 de Mars, ſous la Pointe de *Barnaſel*, dans l'Iſle de Biſſao, ſix lieues à l'Oueſt du Fort Portugais. La même nuit, Brue apperçut des feux en mer ; ce qui lui fit juger qu'il y avoit ſur la Côte d'autres Bâtimens d'Interlope. Il découvrit en effet, avec la lumiere du jour, deux Vaiſſeaux à l'ancre, ſous le vent de la Flotte. S'étant avancé pour les obſerver, il les reconnut en moins d'une heure pour des Hollandois. La Princeſſe arbora ſon Pavillon, &, portant droit au plus gros, tira un coup de canon pour le ſommer de ſe rendre. Mais le Hollandois fit bonne contenance & parut diſpoſé à ſe défendre. Alors de la Rue ceſſant de le ménager, lui envoya quelques bordées qui lui ôterent l'envie de combattre. Dans le même tems l'Eleonor donnoit la chaſſe à l'autre, qui ſe défendit vigoureuſement ; mais l'Equipage Hollandois déſeſperant à la fin de pouvoir s'échapper, le fit échouer volontairement, & ſe ſauva dans ſes Chaloupes. Les Negres, qui étoient à bord, profiterent de l'occaſion pour briſer leurs chaînes. Ils pillerent même une partie des marchandiſes, avec leſquelles ils gagnerent la terre en ſautant dans la vaſe. Il fut impoſſible aux Barques Françoiſes d'arriver aſſez tôt pour prévenir ce déſordre. Elles trouverent le Vaiſſeau abandonné, & le tillac couvert des reſtes du pillage. Les Negres de l'Iſle, voyant un Vaiſſeau à ſec, s'approcherent avec leurs arcs pour attaquer les François ; mais la chûte de quelques-uns de leurs compagnons arrêta leur ardeur, & le Bâtiment fut remis à flots par la premiere marée. Le plus conſidérable de ces deux Vaiſſeaux ſe nommoit *l'Anne*, de vingt-deux pieces de canon. L'autre, nommé *le Peter*, en avoit ſeize. Les deux Capitaines, *Vandernotte* & *Jacob Kenoque*, étoient morts de maladie ſur la Côte.

Brue alla jetter l'ancre, avec ſes priſes, ſous le Fort Portugais de Biſſao. Quoique la Flotte Françoiſe y fût arrivée avec ſes pavillons déployés, le Gou-

verneur lui fit tirer un coup de canon à balle ; ce qui irrita si vivement de la Rue, que sans les instances du Général, il auroit battu sur le champ la Place avec toute son artillerie. Mais Brue lui ayant fait suspendre son ressentiment, envoya la Mignone, commandée par le S^r *le Cerf*, avec ordre d'entrer dans une Crique fort proche du Fort ; résolu de ne garder aucun ménagement avec les Portugais, s'ils continuoient de tirer sur cette Corvette ou sur la Flotte. Le Cerf mouilla si près du Fort, que le Gouverneur, nommé *Dom Rodrigo de Olivera de Alfonça*, prit le parti de lui envoyer demander qui il étoit, & de le faire prier de descendre au rivage. Le Cerf descendit, & se laissa conduire dans le Fort, où le Gouverneur feignant d'apprendre qu'il étoit François, lui demanda si Cartaing étoit à bord. Sans s'expliquer nettement, le Cerf répondit que Cartaing seroit bientôt dans l'Isle. Alors le Portugais prenant un ton fort haut, déclara que si Cartaing paroissoit à Bissao, on le forceroit d'en sortir plus vite qu'il n'y seroit entré, & que les François ne devoient pas esperer d'être soufferts dans l'Isle, ni même d'obtenir la liberté d'y descendre. Là-dessus, il conseilla au Capitaine de se retirer, & de faire voile où ses affaires l'appelloient.

BRUE. 1701.

Mauvais accueil qu'il reçoit au Fort Portugais.

Au retour de le Cerf, & sur le récit des rodomontades Portugaises, Brue fit monter Cartaing sur une Barque bien armée, pour aller complimenter de sa part le Gouverneur, lui faire des plaintes du coup de canon qu'il avoit fait tirer, & lui déclarer que le Général François du Sénegal étoit venu précisément dans la vûe de s'établir à Bissao. Cette députation rendit les Portugais plus moderés. Dom Alfonse reçut Cartaing fort civilement, & s'excusa sur l'accident du boulet. Cependant il continua de prétendre que les François ne pouvoient être reçus dans l'Isle, parce qu'elle étoit comprise dans les limites de la Compagnie Portugaise en Afrique, & qu'il avoit une défense expresse du Roi son Maître d'y souffrir l'établissement d'aucune autre Nation. Le soir du même jour, il envoya son Alfere, ou son Enseigne, au Général, avec des explications dans la même vûe, & de grandes offres de service.

Il députe au Gouverneur & s'excuse peu.

Brue répondit qu'il étoit fort surpris qu'après avoir résidé si long-tems dans le Pays, il oubliât que les François y avoient exercé le commerce avant que les Portugais y eussent bâti leur Fort ; qu'il devoit apprendre à mettre de la distinction entre la Compagnie Françoise & les Interlopiers, puisque la Compagnie avoit un droit établi par Lettres Patentes d'exercer le commerce au long des Côtes, depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Leona ; droit qui excluoit toutes les autres Nations, comme il pouvoit en juger par les prises que la Flotte Françoise venoit de faire à ses yeux ; que le meilleur parti qu'il eut à prendre, étoit de bien vivre avec la Compagnie, & de faire son commerce sans apporter d'obstacle à celui d'autrui.

Réponse qu'il fait au Message du Gouverneur.

Comme il falloit s'attendre qu'il employeroit tout son credit auprès de l'Empereur de Bissao, pour empêcher l'Etablissement François, Brue envoya de la Rue & Cartaing à la Cour de ce Prince, pour lui faire demander une prompte audience. Ils furent reçus fort civilement. L'Empereur promit de se rendre dans un jour ou deux à sa Capitale, & de déliberer avec le Conseil sur l'Etablissement que le Général proposoit.

Il demande une audience à l'Empereur de Bissao.

Le 9 de Mars, ce Prince arriva de grand matin dans une maison qu'il avoit près du rivage, & fit donner avis de son arrivée à la Flotte Françoise.

BRUE. 1698. Mauvais traitemens que les Negres font à un Blanc qui leur a manqué de parole.

Brue se disposa aussi-tôt à descendre. Il entra dans sa Chaloupe au bruit de toute l'artillerie de sa Flotte. En touchant à terre, sa marche fut ordonnée avec beaucoup d'appareil. Elle commença par deux Trompettes & deux Hautbois. Un Capitaine d'Infanterie, nommé *de Segonzac*, suivoit armé du spontoon, à la tête de 25 Soldats, avec deux Sergens & deux Tambours. Les Facteurs de la Compagnie marchoient ensuite, deux à deux, devant le Général, qui avoit à ses côtes les deux principaux Capitaines de la Flotte. Les autres Officiers venoient après lui, suivis des Domestiques de sa Livrée, & d'un Corps de Matelots armés. L'artillerie fit une seconde décharge lorsque cette Troupe se mit en mouvement. Elle s'avança vers un grand arbre, entre le Fort Portugais & le Couvent des Franciſquains. Là Brue trouva l'Empereur de Bissao, assis sur un fauteuil. Ce Prince portoit un habit de moire verte, orné de quelques dentelles d'argent. Ses hautes chausses étoient d'une belle étoffe de coton. Il avoit la tête couverte d'un bonnet de drap rouge, en forme de pain de sucre, & bordé par le bas d'un double rang de corde de chanvre. Ce bord de corde est la marque de son pouvoir absolu sur la liberté de ses Sujets. Quatre de ses femmes étoient assises à ses pieds; & les Seigneurs de sa Cour se tenoient debout en cercle, mais à quelque distance. Derriere eux, trois Negres d'une taille fort haute, jouoient d'un instrument qui ressemble à la flutte Allemande. Il y avoit quelques fauteuils placés vis-à-vis de l'Empereur.

Les Empereurs se saluent.

Brue s'étant approché, l'Empereur se leva pour le recevoir. Ils se saluerent en se ferrant plusieurs fois les mains; & l'Empereur répeta chaque fois, d'un air riant, *vous êtes le bien venu*. Lorsqu'ils se furent assis tous deux, Brue commença son compliment, qui fut explique aussi-tôt par l'Interpréte de la Compagnie, à genoux entre l'Empereur & le General. Il contenoit en substance que la grande reputation de S. M. n'étant pas moins répandue en Europe qu'en Afrique, la Compagnie qui avoit appris en même tems sa bonté pour les Etrangers, & le soin qu'il prenoit de rendre son Peuple riche & florissant, par les encouragemens qu'il donnoit au Commerce, souhaitoit ardemment & lui demandoit la permission d'établir un Comptoir dans ses Etats, & d'y bâtir les Magasins nécessaires à cette entreprise, avec l'esperance que S. M. lui accorderoit tout à la fois son consentement & sa protection.

L'Empereur répond civilement à la proposition du Général.

L'Empereur répondit civilement, qu'il remercioit le Général de sa visite, & qu'il souhaitoit de vivre en bonne intelligence avec les François; mais qu'à l'egard de l'établissement il ne pouvoit se déterminer sans avoir consulté ses Dieux, en présence du Gouverneur Portugais, qu'il alloit faire appeller. Brue jugea que cette réponse avoit été concertée, car le Gouverneur arriva immediatement, accompagné de son Alfere & de six Fusiliers Negres. Cependant il profita de ce court intervalle pour representer à l'Empereur les grands avantages qu'il pouvoit tirer de l'ouverture du Commerce, sur-tout avec la Compagnie Françoise. Le Gouverneur en arrivant salua Brue, & fit une profonde réverence à l'Empereur, qui le reçut d'un air familier, sans se lever de son fauteuil, & qui le pria de s'asseoir.

Il fait reproche au Gouverneur de la conduite des Portugais & de la sienne.

Après un moment de silence, l'Empereur lui dit d'un ton sévere : » Vous » m'avez soutenu que le dessein des François étoit de bâtir ici, non-seulement un » Comptoir, mais encore un Fort. M'avez-vous dit la verité, ou n'est-ce » qu'une fable de votre invention? Le Gouverneur ne pouvant prouver ce qu'il

qu'il avoit avancé, demeura quelque tems dans l'embarras. Enfin il répondit que les François ne pouvoient penſer à bâtir un Comptoir ſans le fortifier d'une maniere qui aſſurât la conſervation de leurs marchandiſes; que le Roi ſon Maître ne le ſouffriroit jamais, & qu'une entrepriſe de cette nature étoit contraire aux Traités du Portugal avec S. M. Imp. & ſes Prédeceſſeurs. Brue prit la parole, pour expliquer hautement que ce qu'il demandoit n'étoit pas une nouvelle faveur, mais le renouvellement d'une ancienne alliance entre les deux Nations; que les injuſtes prétentions des Portugais avoient forcé le Sieur Cartaing de ſe retirer l'année d'auparavant; que la Compagnie ne penſoit point à bâtir un Fort ni même des Magaſins de pierre, & qu'elle croiroit ſes marchandiſes aſſez aſſurées par la protection de l'Empereur; que ce Prince étant le Maître dans ſon Iſle, pouvoit accorder les faveurs qu'il jugeoit à propos, & n'avoit pas beſoin de conſulter des Nations Etrangeres. Cette réponſe parut plaire à l'Empereur. Il ſe leva, & regardant le Gouverneur Portugais d'un air ſombre, il lui dit qu'il trouvoit fort étrange qu'on prétendit lui impoſer des loix dans ſon Royaume; qu'il feroit voir s'il étoit le Maître, & qu'il ſçavoit comment il devoit traiter ceux qui entreprendroient de s'oppoſer à ſes volontés. Enſuite prenant Brue par la main, il le pria de le ſuivre. Il s'avança vers la mer avec ſes femmes & ſes principaux Courtiſans, précedé de ſes trois Joueurs de flutte. Il s'arrêta près d'un grand arbre, que les Habitans regardent comme une eſpece de Divinité, parce qu'il contient les images de leurs Dieux. Tout le cortége fit un grand cercle autour de cet arbre, tandis que l'Empereur & ſes femmes s'approcherent du tronc. Un Prêtre des Idoles, vêtu d'un habit de pluſieurs couleurs, d'où pendoient quantité de petites ſonnettes, préſenta au Monarque une coupe de calebaſſe, remplie de vin de palmier. Ce Prince la reçut ſur la paulme de ſa main droite, & ſes femmes y joignirent auſſi leur main pour la ſoutenir. Tous les Seigneurs, qui purent trouver place, firent la même choſe, & ceux qui n'en purent trouver ſoutinrent le coude des autres.

BRUE. 1701.

Adreſſe du Général.

L'Empereur conſulte ſes Dieux. Cérémonies du ſacrifice.

Alors l'Empereur s'adreſſant aux Divinités qui étoient placées dans les niches de l'arbre, leur répeta la demande du Général François, & leur demanda gravement leur avis. Brue avoit peu d'embarras pour la réponſe. Il avoit pris ſoin de ſe la rendre favorable par les préſens qu'il avoit faits ſecrettement au Prêtre, aux femmes de l'Empereur & à ſes principaux Courtiſans.

L'Empereur, après avoir arroſé l'arbre d'une partie de la liqueur, & verſé le reſte au pied, donna ordre qu'on amenât un Bœuf, deſtiné pour le Sacrifice. Le Prêtre ſe ſaiſit de la Victime, lui coupa la gorge; & recevant le ſang dans la même calebaſſe, il la preſenta encore à l'Empereur, qui recommença ſes aſperſions. Enſuite ayant trempé un de ſes doigts dans le ſang, il s'approcha du Général, & lui toucha la main; miſtere ſacré, qui emporte un ſerment d'alliance perpetuelle. Après toutes ces formalités, il prit Brue par la main & le reconduiſit au premier lieu de l'audience. On s'y aſſit. La muſique ceſſa, & fut ſuivie, pendant quelques momens, d'un profond ſilence. Enfin l'Empereur s'adreſſa au Général dans ces termes: » Vous êtes le bien venu. Vous avez la li-
» berté d'établir ici un Comptoir & des Magaſins, dans les lieux que vous vou-
» drez choiſir. Je fais une alliance perpetuelle avec vous & votre Nation. Je
» vous reçois ſous ma protection; & juſqu'à ce que vos maiſons ſoient bâties,

La réponſe des Dieux eſt favorable au Général.

BRUE. 1701.

» je vous prêterai les miennes. Lorſque l'Empereur eut fini ce diſcours, ſes » femmes, les Grands, & tous les ſpectateurs, pouſſerent un cri de joie, au- » quel les François répondirent par une décharge de leur mouſqueterie & de » tout le canon de leur Flotte.

Préſens qu'il fait à l'Empereur.

Brue s'étant levé auſſi-tôt rendit graces à l'Empereur de ſes bontés, & fit apporter les préſens de la Compagnie. C'étoient de fort beaux calicos, de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs, du corail, des verres ardens, des teleſcopes, des criſtaux & pluſieurs belles paires de piſtolets, avec une épée à monture d'argent, & le ceinturon brodé. Les femmes de l'Empereur eurent auſſi leurs préſens, qui conſiſtoient en petites galanteries de l'Europe. Toute l'Aſſemblée fut traitée avec de l'eau-de-vie; ce qui produiſit de nouvelles acclamations. En ſe retirant, l'Empereur donna pluſieurs fois la main au Général, & le fit conduire juſqu'à ſa Barque par ſes Joueurs de flutte, & par une partie de ſes Courtiſans. Le Gouverneur Portugais, qui avoit quitté l'Aſſemblée en apprenant la reponſe de l'Oracle, rejoignit Brue en chemin, & lui fit un compliment fort froid ſur l'avantage qu'il venoit d'obtenir. Brue lui répondit que ce qu'ils avoient à faire de mieux l'un & l'autre étoit de vivre en amis, juſqu'à ce que leurs differends fuſſent terminés par leurs Superieurs en Europe. Le Gouverneur s'y engagea nettement par ſa promeſſe. Il preſſa même les Officiers François d'accepter un dîner dans le Fort. Brue ne fit pas difficulté d'y conſentir. On l'y reçut avec une décharge de treize canons. Mais il arriva malheureuſement qu'une piece étant chargée à boulet, briſa quelques pierres, qui bleſſerent le fils du Roi & quelques Seigneurs du Pays. Quoique ce fût le ſimple effet du haſard, les Negres en firent un crime aux Portugais, & l'attribuerent au reſſentiment de ce qui s'étoit paſſé. Il s'éleva de grands cris, on courut aux armes, & les Habitans du Canton commençoient à s'aſſembler. Brue envoya Cartaing à l'Empereur pour l'informer de la verité, & le ſupplier d'arrêter le deſordre. Sa priere eut l'effet qu'il avoit eſperé. Après le feſtin il fut conduit par le Gouverneur au Couvent des Cordeliers, où il fut traité avec de nouvelles politeſſes.

Le Gouverneur Portugais prend le parti de la politeſſe.

Etat du Fort de Biſſao.

Le Fort Portugais de Biſſao eſt peu conſidérable. C'eſt un quarré d'aſſez grande étendue, qui n'a que trois baſtions, parce que le quatriéme eſt demeuré imparfait; ſans foſſés, ſans chemin couvert & ſans paliſſades. Les courtines étoient fort baſſes & fort mal entretenues. L'artillerie conſiſtoit en vingt pieces de campagne; mais il n'y avoit dans l'Arſenal que vingt fuſils, outre ceux de la Garniſon, qui étoit ou qui devoit être compoſée de quinze (76) *Gromettes*, c'eſt-à-dire de quinze Negres gagés. Le Gouverneur, ſon Lieutenant & ſon Alfere étoient les ſeuls Blancs. Ils avoient pour Sergent un vieux Créole noir de S. Jago.

Brue ſe hâte de bâtir un Comptoir.

Brue ne perdit pas un moment pour commencer l'édifice du Comptoir. Tous ſes gens furent employés au travail. Il ſe ſervit des Negres pour couper le bois de la charpente; mais au lieu de paille & de feuillage, il couvrit les toits de fort bonne tuiles, qu'il avoit apportées pour leſte. Il fit un grand cabinet de briques, avec la précaution de les enduire de terre glaiſe & d'eau

(76) Labat les appelle *Gourmets*; mais Barbot, Atkins, &c. s'accordent pour *Gremettas*, qui eſt le nom Portugais. Ces Negres ſont les mêmes qu'on appelle Laptots ſur le Senegal & la Gambra.

blanchir les déhors, pour aller au devant de toutes les défiances des Negres.

BRUE. 1701.

L'ouvrage fut preſſé avec tant de diligence, que dans l'eſpace d'un mois le Comptoir fut en état, non-ſeulement de recevoir les marchandiſes & les Facteurs, mais de ſe défendre même en cas d'attaque. On avoit menagé, autour de la maiſon, des embraſures bouchées de terre & blanchies. Sous prétexte de ſe procurer de l'eau pour les Ouvriers & de ſe précautioner contre les accidens du feu, on avoit environné le Comptoir d'un foſſé large de ſix pieds, ſur autant de profondeur, avec une double haie d'épine, qui en défendoit l'approche. Brue n'avoit pas manqué, tandis qu'on travailloit aux embraſures, de prodiguer l'eau de vie aux Ouvriers Negres, pour écarter leur attention.

Son habileté dans cet édifice.

Après l'heureuſe execution de ſon projet, il ſe rendit à la maiſon de campagne de l'Empereur, qui n'eſt pas à plus d'un quart de lieue du Fort Portugais. Le grand nombre de ſes cabanes lui donne l'apparence d'un petit Village. La premiere porte étoit gardée par vingt-cinq ou trente Negres, armés de ſabres, d'arcs & de fleches. On entre dans un labyrinte de bananiers, entremêlé de cabanes fort propres, qui ſont la demeure des Femmes, des Enfans, & des Eſclaves domeſtiques. Au centre eſt une grande place, au milieu de laquelle eſt un oranger d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'il couvre toute la place de ſes branches. Brue trouva l'Empereur aſſis ſous cet arbre, avec une douzaine de ſes femmes & de ſes enfans. Il étoit en deshabillé. Un pagne faiſoit toute ſa parure; mais il avoit ſon diadême ſur la tête, c'eſt-à-dire, le bonnet bordé de corde. Après avoir fait donner au Géneral & à ſes Officiers des chaiſes de bois, telles que la ſienne, il ſe ſervit de la Langue Portugaiſe, qu'il parloit fort bien, & que Brue entendoit parfaitement. Ses diſcours furent civils. Il préſenta du vin de palmier à la Compagnie. Il but à la ſanté du Géneral. On apporta des pipes, & la converſation dura trois heures.

Palais de l'Empereur de Biſſao.

## §. II.

## *Deſcription de l'Iſle de Biſſao & des uſages du Pays.*

LA circonférence de cette Iſle eſt de trente-cinq ou quarante lieues. Sa perſpective eſt d'autant plus agréable de la mer, qu'elle s'éleve inſenſiblement juſqu'au centre, où l'on découvre pluſieurs hauteurs, qui ſont moins des montagnes que des collines, entre leſquelles il ſe trouve des vallées & des ſources d'eau aſſez fortes pour former des rivieres, qui vont ſe perdre dans l'Océan après avoir fertiliſé toutes les parties de l'Iſle. Auſſi eſt-elle entiérement cultivée, avec un mélange de petits bois de palmiers, qui ſervent d'abris contre la chaleur. Les orangers y ſont en abondance, avec les autres eſpeces d'arbres qui ſont propres au climat. Il y a peu de cabanes qui ne ſoient environnées de bananiers & de guaviers.

Grandeur de l'Iſle.

Sa beauté & ſa fécondité.

Le terroir eſt ſi riche & ſi fécond, qu'à la grandeur du riz & du maïz, on les prendroit pour des arbuſtes. Il s'y trouve, avec le maïz des deux eſpeces, un autre ſorte de grain qui lui reſſemble. Il eſt blanc, & ſe réduit aiſément en farine, que les Habitans mêlent avec du beurre ou de la graiſſe, pour en faire une pâte qu'ils nomment *Fonde*. Le maïz ne leur ſert pas, comme au

Alimens des Inſulaires.

Senegal, à faire du pain ou du kuskus. Ils le mangent grillé. Cependant les plus curieux en forment quelquefois des gâteaux, nommés *batangos*, de l'épaisseur d'un doigt, & les font cuire dans des cercles de terre, comme la caſſave en Amérique. Cette ſorte de patiſſerie excite l'appetit, ſur-tout lorſqu'on la mange fraiche, avec du beurre. Ils préparent le riz avec du beurre, ou ſous la volaille. Les femmes du Roi en firent manger à Brue, qu'il trouva délicieux.

1731.

Les Bœufs & les Vaches ſont d'une groſſeur extraordinaire dans l'Iſle de Biſſao, & ſe vendent aſſez cher. Mais le lait & le vin de palmier ſont en grande abondance qu'ils ne peuvent être à meilleur marché, de même que les bananes, les guaves & les autres fruits. L'Iſle eſt ſi remplie de bananiers qu'une de ſes parties en a tiré ſon nom. Les Portugais y ont planté du Manioc, dont ils faiſoient d'auſſi bonne farine qu'au Breſil. On ne remarque pas que les Negres en prennent le goût, apparemment parce que leur pareſſe leur fait craindre la peine de le préparer. Cependant il s'en trouve quelques uns qui le cultivent; mais ce n'eſt pas pour en faire de la caſſave ni de la farine. Ils le mangent grillé ſur les charbons, ce qui le purge de ſon jus, qui paſſe pour nuiſible. Les patates & les ignames ſont une grande partie de leur nourriture. Ils ont une grande quantité de Chevres graſſes à courtes jambes; mais ils manquent de Moutons & de Chevaux. On prétend même que les Chevaux meurent auſſi-tôt qu'ils ont goûté de l'herbe de l'Iſle. On n'y voit point de Porcs. Les Portugais & les Negres paroiſſent les mépriſer également, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner ceux-ci d'être arrêtés par des ſcrupules de religion, puiſqu'ils ne ſont ni Juifs ni Mahometans; mais que faut-il penſer de ſes premiers? Leurs Vaches leur ſervent de monture au lieu de Chevaux. On leur fait un trou dans les narines, par lequel on paſſe une corde qui leur ſert de bride; & ſi leur pas n'eſt pas fort vite, il eſt extrêmement doux.

L'Iſle n'a pas de Chevaux.

Les Habitans demeurent dans des cabanes diſperſées; car, excepté deux petits Villages qui ſe ſont formés autour de l'Egliſe paroiſſiale & du Couvent des Portugais, il n'y a rien dans l'Iſle qui ait l'apparence d'une habitation réguliere. Le Couvent & ſa Chapelle ont un grand air de pauvreté; mais ils étoient entretenus proprement. La Paroiſſe, qui eſt entre le Fort & le Couvent, regarde la mer, & n'eſt pas mieux bâtie que les maiſons des Portugais, qui ſont de terre blanchie & couvertes de paille. Elle a deux ou trois petites cloches, mais ſi peu de revenus qu'il ne peut ſuffire à l'entretien de ſes Miniſtres. Les Paroiſſiens ſont environ cent cinquante Negres & cent cens femmes, qui ſe diſent Portugais, quoiqu'ils ſoient auſſi noirs que des Cafres beaux. Brue vit à Biſſao une Negreſſe blanche, née d'un pere & d'une mere noirs. Elle fut mariée à un Negre, dont elle eut des enfans auſſi noirs que leur pere.

Une Negreſſe Blanche.

L'Iſle de Biſſao eſt fort peuplée, & le ſeroit beaucoup plus ſi elle n'étoit expoſée aux incurſions des Negres *Biafaras*, *Balantes*, *Biſſagos*, qui infeſtent ſouvent ſes Côtes. Les Biafaras vendent une partie de leurs Priſonniers aux Blancs, & ſacrifient le reſte à leur Divinité, qui ſe nomme China.

Les Habitans de Biſſao ſont *Papels*. Cette Nation occupe une partie de Iſles & des Côtes voiſines, ſur-tout au Sud de Kachao. Elle eſt mal diſpoſée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté un grand nombre de leurs uſages. Les femmes des Papels ne portent pour habillement qu'un pagne de coton

*Nègres grimpans sur les Arbres.* N.° VIII.

avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles ſont entiérement nues. Si leur naiſſance eſt diſtinguée, elles ont le corps réguliérement marqué de fleurs & d'autres figures, ce qui fait paroître leur peau comme une piece de ſatin travaillé. Les Princeſſes filles de l'Empereur de Biſſao étoient couvertes de ces marques, ſans autre parure que des bracelets de corail, & un petit tablier de coton.

BRUE. 1701. Habillement des Inſulaires.

L'habillement des Seigneurs eſt peu différent de celui des conditions inférieures. C'eſt une peau de Chevre paſſée entre les jambes, qui leur couvre derriere & le devant du corps. (77) Ils portent à la main un ſabre nud, & deux groſſes bagues de fer, qui ont, au lieu de pierre, une petite plaque du même métal dont ils ſe ſervent comme de caſtagnetes. L'une eſt au pouce & l'autre au doigt du milieu. En les frappant l'une contre l'autre, ils expriment mille choſes qui ne peuvent être entendues de ceux qui ignorent cette méthode. Les Negres de Biſſao ſont excellens mariniers, & paſſent pour les plus habiles Rameurs de toute la Côte. Ils employent au lieu de rames de petites pelles de bois, qu'ils nomment pagales; & le mouvement qu'ils font pour s'en ſervir produit une ſorte de muſique, avec un faux-bourdon, qui n'eſt pas ſans harmonie. Ils ont un langage qui eſt propre aux Papels, comme ils ont des uſages qui leur ſont particuliers. Le Commerce n'a pas ſervi peu à les civiliſer. Ils ſont Idolâtres; mais leurs idées de religion ſont ſi confuſes, qu'il n'eſt pas aiſé (78) de les démêler. Leur principale Idole eſt une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine. Chacun d'ailleurs ſe fait une Divinité ſuivant ſon caprice. Ils regardent certains arbres conſacrés, ſinon comme des dieux, du moins comme l'habitation de quelque Dieu. Ils leur ſacrifient des Chiens, des Cocqs & des Bœufs, qu'ils engraiſſent & qu'ils lavent avec beaucoup de ſoin avant que de les faire ſervir de victimes. Après les avoir égorgés, ils arroſent de leur ſang les branches & le pied de l'arbre. Enſuite ils les coupent en pieces, dont l'Empereur, les Grands & le Peuple ont chacun leur partie. Il n'en reſte à la Divinité que les cornes, qu'on attache au tronc de l'arbre juſqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Caſtagnetes qui forment un langage.

Religion de l'Iſle.

Il ne paroît pas que l'Iſle de Biſſao ait jamais été troublée par des guerres civiles; preuve aſſez honorable de l'humanité des Habitans & de leur ſoumiſſion pour leur Prince. Cependant ils ſont ſans ceſſe en guerre avec leurs voiſins, qu'ils troublent, comme ils en ſont troublés, par des incurſions continuelles. Les *Biafaras*, les *Biſſagos*, les *Balantes*, & les *Nalus* (79), qui les environnent de toutes parts, ſont des Nations fort braves, qui ſe battent avec la derniere furie. Les Traités de paix n'étant pas connus entre ces Barbares, il n'y a jamais beaucoup de correſpondance entre eux dans les intervalles mêmes de repos. Loin de leur offrir leur médiation, les Européens trouvent leur intérêt à les voir ſouvent aux mains, parce que la guerre augmente le nombre des Eſclaves. Mais ordinairement les incurſions, de part ou d'autre, ne durent pas plus de cinq ou ſix jours.

Nations voiſines & leurs guerres.

(77) Barbot dit que c'eſt une peau d'Agneau préparée & peinte en rouge. Deſcription de la Guinée, p. 88.

(78) L'Auteur a dit ci-deſſus qu'ils adorent particuliérement les Bois & les arbres.

(79) La Carte de l'Afrique Françoiſe par de l'Iſle les appelle *Anallus*. D'autres les nomment *Naloux* & *Analloux*.

BRUL. 1701.

Lorſque l'Empereur prend la réſolution de porter la guerre chez ſes voiſins, il fait ſonner le *bonbalon*, qui eſt une ſorte de tocſin ; & ce ſignal raſſemble en certains lieux les Officiers & les Soldats. Ils y trouvent la Flotte Royale, qui eſt ordinairement de trente Canots. Chaque Canot reçoit vingt hommes, dont le Commandant répond. Il eſt rare que l'Empereur prenne lui-même la conduite de ces expéditions ; mais il conſulte ſes dieux avant l'entrepriſe par le ſacrifice de pluſieurs victimes, dont la chair ne ſe partage qu'entre lui, les Prêtres & ſon armée. Comme les divinités de bois ſont toujours dans les intérêts du Prince, la réponſe ne manque point de lui être favorable. Alors les Trouppes s'embarquent avec une vive confiance, & la courſe eſt tellement reglée qu'elles arrivent ſur le terrain ennemi pendant les ténébres. Elles debarquent ſans bruit. S'il ſe trouve quelque cabane écartée & ſans défenſe, elles l'environnent, la ſurprennent ; & ſe ſaiſiſſant des Habitans & des effets, elles ſe rembarquent auſſi-tôt. Si les Habitations ſont capables de ſe défendre, l'attaque n'eſt pas ſi bruſque. On ſe met en embuſcade du côté de quelque riviere ou de quelque fontaine, & l'on cherche l'occaſion d'enlever furtivement quelque ennemi. Au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire, & l'on retourne en triomphe. La moitié du butin appartient à l'Empereur. Le reſte ſe diviſe entre ceux qui l'ont enlevé. Tous les Eſclaves ſont vendus aux Européens, à moins que dans le nombre il ne ſe trouve quelque Negre d'un rang diſtingué, qui eſt ordinairement racheté par ſa famille ou ſes amis, en donnant à ſa place deux autres Eſclaves ou cinq ou ſix Bœufs. Les Guerriers de l'expédition font parade de leurs avantages dans toutes les parties de l'Iſle. Ils montrent leurs bleſſures. Ils ſe font ſuivre de leurs Priſonniers. Leur uſage n'eſt pas de les maltraiter, comme dans le Nord de l'Amérique ; mais de les accabler de reproches, & de les forcer à chanter les louanges de leurs Vainqueurs. C'eſt une eſpece d'ovation qu'ils appellent *cavalarze* ; nom tiré apparemment des Portugais. Mais s'il arrive au contraire que l'entrepriſe ſoit malheureuſe, les Priſonniers courent grand riſque d'être ſacrifiés ; ſur-tout lorſqu'on a perdu quelque perſonne riche ou d'une famille puiſſante. Ceux qui periſſent dans ces occaſions reçoivent des honneurs publics, par des chants, & des danſes au ſon du tambour. Les femmes, qui ſont les principales actrices de la pompe funébre, expriment leur douleur d'une maniere qui inſpire la compaſſion. Elles s'arrachent les cheveux, elles ſe déchirent la peau, & leurs cris ne peuvent être repréſentés. Lorſque ſont fatiguées d'un ſi rude exercice, on leur donne du vin de palme en abondance. Ce rafraîchiſſement les met en état de recommencer la fête, & leur fournit une nouvelle ſource de larmes, juſqu'à ce que le corps ait reçu la ſépulture.

Manière dont la guerre ſe fait entre ces Barbares.

Leurs triomphes & les honneurs qu'ils rendent aux morts.

L'Empereur de Biſſao jouit d'une autorité fort deſpotique. Il a trouvé une voie fort étrange pour s'enrichir aux dépens de ſes Sujets, ſans qu'il lui en coûte jamais rien. C'eſt d'accepter la donation qu'un Negre lui fait de la maiſon de ſon voiſin. Il en prend auſſi-tôt poſſeſſion, & le Propriétaire ſe trouve dans la néceſſité de la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de ſe venger eſt facile, en jouant le même tour à celui de qui on l'a reçu. Mais l'Empereur n'y peut rien perdre, puiſqu'il ne hazarde que de gagner deux maiſons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend ſur tous ceux qui habitent

Pouvoir deſpotique de l'Empereur.

dans l'Isle. Un jour, l'Empereur de Bissao avoit confié à la garde des Portugais, un Esclave qui se pendit. C'étoit lui, naturellement, qui devoit supporter cette perte. Mais il ordonna que le cadavre fût laissé dans le même lieu, jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre Esclave. Le désagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux, leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occasion, deux Esclaves qu'il avoit vendus s'échapperent de leurs chaînes, & furent repris par ses Soldats. L'équité sembloit demander qu'ils fussent restitués à leur Maître. Mais l'Empereur déclara qu'ils étoient à lui, puisqu'ils s'étoient remis en liberté, & les revendit sans scrupule à d'autres Marchands. Le Sieur de la Fond, Agent de la Compagnie Françoise, s'étoit procuré un Negre qui jouoit excellemment d'un instrument du Pays, nommé *balafo*. L'Empereur, qui entendit louer le talent de cet Esclave, souhaita de l'acheter; & l'Agent, pour l'intérêt de sa Compagnie, consentit à le vendre. Mais le Negre s'étant échappé de la maison de l'Empereur, retourna sur le Vaisseau de la Fond, qui lui demanda avec surprise pourquoi il avoit abandonné son Maître. L'Esclave répondit que l'usage de la Cour étoit de tuer les Musiciens à la mort du Prince, pour l'accompagner & le rejoüir dans l'autre monde; & que les Blancs n'ayant pas cette cruelle coutume, il préferoit leur esclavage à celui de l'Empereur. Cependant il fut reclamé par ce Maître impérieux, qui ne craignit pas de démentir son propre exemple; & l'Agent François n'osa refuser de payer le prix de l'Esclave.

Brue. 1701.

Exemples.

A la mort des Empereurs de Bissao, les femmes qu'ils ont aimées le plus tendrement & leurs Esclaves les plus familiers sont condamnés à perdre la vie, & reçoivent la sépulture près de leur Maître, pour le servir dans un autre monde. L'usage étoit même autrefois d'enterrer des Esclaves vivans avec le Monarque mort. Mais il paroit que cette coutume est abolie. Le dernier Roi n'eut qu'un Esclave enterré avec lui; & celui qui regne a présent paroit disposé à détruire entiérement une Loi si barbare. Un Seigneur du Pays avoit donné ordre en mourant qu'on enterrât près de lui trois jeunes filles, qu'il avoit choisies pour cet affreux sacrifice. L'Empereur les vendit, & donna l'argent aux héritiers du mort.

Usages barbares à la mort des Rois de Bissao.

En parlant de la guerre, on a nommé le tocsin qui sert à rassembler la milice des Negres. Il porte dans cette Isle le nom de *bonbalon*. C'est une sorte de trompette marine, mais sans corde, avec beaucoup plus de grosseur & le double de la longueur. Elle est d'un bois leger. On frappe dessus avec un marteau de bois dur, & l'on prétend que le bruit se fait entendre de quatre lieues. L'Empereur a plusieurs de ces instrumens au long des Côtes & dans l'intérieur de l'Isle, avec une Garde pour chacun; & lorsque le sien a donné le signal, les autres repétent autant de fois les mêmes coups & sur les mêmes tons; de sorte que ses volontés sont connues, en un moment, par la maniere de les communiquer. Si quelqu'un refuse d'obeir, il est vendu pour l'esclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la soumission; & l'Empereur, pour qui la désobéissance est utile, se plaint quelquefois de trouver ses Sujets trop ardens à le servir.

Tocsin militaire nommé Bonbalon.

Au lieu de la qualité de Roi, la plûpart des Ecrivains lui donnent celle d'Empereur, parce que l'Isle étant divisée en huit ou neuf Provinces, ils prétendent que le titre des Gouverneurs répond à celui de Rois. Mais pour confir-

Le Roi de Bissao qualifié d'Empereur, & pourquoi.

BRUE. 1701.

mer cette remarque, il auroit fallu nous apprendre quels titres ils portent en effet dans la Langue du Pays, & ce qu'ils ſignifient dans les Langues de l'Europe.

## §. III.

## *Voyage dans l'Iſle de Bulam.*

Motifs de ce voyage.

TANDIS que le Comptoir ſe formoit à Biſſao, Brue entreprit de viſiter l'Iſle de Bulam, où ſon premier deſſein avoit été d'établir une Colonie. La grandeur de l'Iſle l'avoit fait renoncer à ce projet; mais il lui reſtoit des impreſſions avantageuſes du Pays, & quelque eſperance d'en tirer de l'avantage pour les interêts de la Compagnie. Dans cette vûe, il prit deux Barques, montées par les Laptots de Gorée, & par quelques Papels qui avoient traverſé les Détroits dans leurs expeditions, avec deux Pilotes François qu'il ſe propoſoit de laiſſer à Biſſao après ſon départ, pour examiner les Côtes & pouſſer le Commerce.

Iſles des Sorciers & de Bourbon.

Il mit à la voile entre l'Iſle des Sorciers & celle de Bourbon, portant au Sud, pour doubler la Pointe de l'Iſle Formoſa. Les apparences de celle ci répondent bien à ſon nom. Elle eſt couverte de grands arbres, excepté ſur les Côtes, qui ſont baſſes & qui ne preſentent que des arbriſſeaux. Le terroir paroît uni & fertile; mais il manque d'eau fraiche, & c'eſt apparemment ce qui le rend déſert. Brue ſe ſentoit beaucoup de penchant à deſcendre au rivage, pour obſerver un ſi beau Pays. Quelques raiſons lui firent remettre ce deſſein à d'autres tems. Il remarqua ſeulement que la longueur de l'Iſle eſt d'environ deux lieues, ſur une de largeur. On en compte cinq depuis la Pointe Sud-Eſt de Biſſao juſqu'à la Pointe Nord-Eſt de l'Iſle Formoſa.

Iſle Formoſa.

Obſervation ſur les Détroits de ces Iſles.

En doublant cette Pointe, on entre dans le bras d'une grande riviere, qui ſépare la Peninſule de Biafaras de l'Iſle de Bulam. L'entrée de ce Canal peut avoir une bonne lieue de largeur. Ses rives ſont hautes, & la mer y bat avec aſſez de violence, à proportion de la force des marées. Comme le deſſein du Géneral étoit de reconnoître ſoigneuſement tous ces paſſages, il avançoit la ſonde à la main. Entre la Pointe Oueſt de la Peninſule de Biafaras & la Pointe Eſt de l'Iſle Formoſa, il trouva depuis deux & trois juſqu'à ſept braſſes, & qu'il eſt néceſſaire de ſuivre le milieu du Canal pour éviter les bancs qui le reſſerrent beaucoup, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à la Pointe Nord-Eſt de l'Iſle de Bulam.

Dangers de la plupart des Biafaras.

En ſondant, avec trop peu d'attention pour le reſte, les deux Barques échouerent vis-à-vis l'une de l'autre. Le reflux, qui eſt d'une extrême rapidité dans le Canal, les laiſſa ſi vîte à ſec, qu'on n'eût pas d'autre parti à prendre que d'y faire la garde, en attendant le retour de la marée. Il eſt dangereux de demeurer expoſé aux Negres de Biafaras. Leur avidité pour le butin les rend attentifs à tous les Bâtimens qui s'approchent de leur Côte, & rarement manquent-ils de les inſulter. Ils attachent à leurs pieds, dans ces occaſions, des ſemelles d'écorce d'arbre, longues de deux pieds & larges de ſept ou huit pouces, avec leſquelles ils marchent ſur la vaſe ſans enfoncer; à peu près comme les Sauvages du Canada font pour marcher ſur la neige. Quoique les deux Barques fuſſent trop bien armées pour craindre des Ennemis ſi mépriſables,

prisables, l'Equipage demeura sous les armes jusqu'à l'arrivée des flots.

BRUE. 1701.

En doublant la Pointe Nord-Est de Bulam, on trouve une Crique large d'une lieue, & d'environ la même profondeur, au milieu de laquelle il y a toujours trois ou quatre brasses d'eau, & dont les bords sont couverts d'arbrisseaux. Dans le mauvais tems, c'est une fort bonne retraite pour les petits Vaisseaux. De cette petite Baye jusqu'à la Pointe Sud, le mouillage est sûr & commode au long de la Côte, pour les plus grands Bâtimens. Mais il faut connoître la nature des marées. Brue en sentit la nécessité par son experience; car à peine eut-il gagné la Pointe Est, que la même marée qui l'y avoit conduit lui devenant contraire, produisit le même effet que le reflux. Il n'eut pas d'autre ressource que de gagner aussi-tôt le rivage, & d'amarrer contre les arbres, à l'exemple d'un Canot de Bissagos, qui se trouvoit dans le même cas. Il passa la nuit dans ce lieu. Ses tentes n'empêcherent pas qu'il n'y fût fort mouillé, & qu'il n'eût beaucoup à souffrir d'un violent ouragan, accompagné de tonnerre & de pluie; outre l'irregularité des courans, qui lui firent craindre d'être enlevé de dessus ses ancres, & de se briser sur la Côte. L'obscurité d'ailleurs étoit si épaisse, que les objets les plus proches ne pouvant être distingués qu'à la lueur des feux, il n'étoit pas possible de se hasarder en mer. Le jour suivant ramena un tems plus tranquille. Les Bissagos, qui avoient passé la nuit sur le rivage, avec beaucoup d'inquietude pour leur Canot, s'approcherent des Barques Françoises après les avoir long-tems observées. Brue les y encouragea par des signes d'amitié, & leur fit parler par ses Interprétes. Il en vint trois à bord, qui furent traités civilement. On les fit boire. On leur offrit quelques petits presens. Enfin tous les autres s'avancerent, au nombre de quinze.

Bons ancrages autour de Bulam.

Contrariété des marées & des courans.

Brue leur ayant déclaré le dessein qu'il avoit de traverser l'Isle, & de chasser en chemin, ils s'offrirent volontairement à lui servir de Guides. Il en prit sept, & laissa le reste dans ses Barques, sous prétexte d'assister ses gens; mais en effet pour lui servir d'otages pendant sa course. Après avoir doublé la Pointe Est de Bulam, il découvrit une belle riviere, de la largeur d'une lieue, & d'une profondeur à recevoir les plus gros Vaisseaux. Ce fut là qu'il reconnut la cause de cette contrarieté qui l'avoit surpris dans les marées & les courans. Le canal, ou la riviere, qui est entre l'Isle de Bulam & la Peninsule de Biafaras, fait partie de la grande riviere, nommée *Rio grande*, qui se divise en deux bras à la Pointe Sud-Est de Bulam. Il arrive de-là que la marée entrant par deux ouvertures, les flots du canal du Sud, qui vont impétueusement à l'Est, forcent ceux du canal du Nord, qui est plus étroit & plus creux que l'autre, à retourner sur eux-mêmes, & forment ces courans rapides & incertains, qui obligent de jetter l'ancre pour ne pas perdre, par le reflux, ce qu'on a gagné à la faveur de la marée.

Fort bon accueil qu'ils leur font.

Explication des courans.

Depuis la Pointe Nord-Est de Bulam jusqu'au Sud-Est, l'ancrage est excellent, entre douze & vingt brasses d'un très-bon fond. La Côte est unie, & couverte de grands arbres. Les terres interieures sont cultivées en plusieurs endroits, & presentent une perspective agréable. Quatre gros ruisseaux se déchargent dans la Baye, qui est large d'environ deux lieues. Elle forme un Port très-commode pour toutes sortes de Vaisseaux.

Dans la Peninsule de Biafaras, à l'opposite du lieu où les Barques Françoises avoient jetté l'ancre, on trouve trois sources d'eau fraîche qu'on a

Les trois fontaines.

nommées les *trois Fontaines*. La riviere en eſt éloignée d'une lieue.

BRUE. 1701.

Brue laiſſant ſes deux Barques amarrées avec le Canot des Biſſagos, deſcendit au rivage, accompagné de dix-huit Blancs, de douze Laptots, & de pluſieurs Negres armés, ſans compter les ſept Biſſagos. Il laiſſa un Officier avec le reſte de ſes gens, pour garder les deux Barques, & tenir l'œil ouvert ſur le Canot & ſur les huit hommes qui y étoient reſtés. Après avoir marché l'eſpace de ſix cens pas, & s'être dégagé des Bois qui bordent la Côte, il trouva un Pays fort agréable, qui paroiſſoit avoir été habité, & qui eſt encore cultivé tous les ans par trois ou quatre cens Biſſagos, qui viennent y ſemer leur riz, leur maïz & leurs légumes, & qui ſe retirent dans leur Pays après la mouſſon. Le terrain s'éleve inſenſiblement juſqu'au pied de quelques collines, qui ſervent comme de baſe à des montagnes plus elevées. Mais les plus hautes ne ſont ni eſcarpées ni ſteriles. Elles ſont couvertes de grands arbres. Les côtes ſont capables de culture; & l'on voit ſortir, des fréquentes vallées qui les ſeparent, quantité de petits ruiſſeaux, qui, ſuivant le temoignage des Biſſagos, ne tariſſent jamais dans les plus grandes chaleurs.

Le terroir eſt gras, riche & profond, autant qu'on en peut juger par la hauteur des arbres qu'il produit. Il s'y trouve des palmiers de toutes les eſpeces. On y voit auſſi des chênes verds, les uns droits, d'autres tortus, qui paroiſſent très-propres aux édifices; & des poiriers de la même eſpece que dans les Iſles de l'Amérique. Le bois en eſt fort bon pour toutes ſortes d'uſages, pourvû qu'on apporte un peu de ſoin à le garantir de certains inſectes qui l'alterent beaucoup. Le rivage offre une pierre griſe d'un beau grain. Toutes les rivieres ont du ſable fort net; & la mer jette ſur les Côtes une ſi grande quantité d'Huitres & d'autres coquillages, qu'on ne ſçauroit manquer de chaux. La Pointe Sud de l'Iſle eſt une Prairie naturelle, où le pâturage eſt excellent. On y voit des troupeaux de Vaches & de Chevaux ſauvages. Les Chevaux ſont petits; mais les Taureaux & les Vaches paroiſſent d'une groſſeur extraordinaire. Les Cerfs, les Daims, les Buffles ne ſont pas en moindre abondance. On rencontre même quelques Elephans, qui viennent ſans doute du Continent.

L'Iſle de Bulam appartenoit anciennement aux Biafaras; mais les Biſſagos, leurs Ennemis, leur ont fait une guerre ſi cruelle, qu'après en avoir emmené un grand nombre pour l'eſclavage, ils ont forcé le reſte de ſe renfermer dans leur Pays. Cependant les Vainqueurs n'ont jamais entrepris de ſe mettre en poſſeſſion de leur conquête. Ils s'y rendent, chaque année, au nombre de trois ou quatre cens, pendant les mois de Fevrier, de Mars, d'Avril & de Mai, pour y faire leurs *Lugans*, ou leurs Plantations; & la fin de la mouſſon eſt le ſignal qui les rappelle chez eux. S'il s'y en trouve dans d'autres tems, comme à l'arrivée du Géneral François, ce ſont ou des Avanturiers qui vont ravager les Côtes des Biafaras, ou des Chaſſeurs qui viennent tuer des Elephans. Ces animaux ſont toujours une riche proie pour les Negres, qui, outre le profit des dents, ſe nourriſſent long-tems de la chair. C'eſt cette deſtruction qui empêche les Elephans de multiplier, comme ils feroient neceſſairement dans une Iſle où il ne ſe trouve pas de Lions, ni d'autres bêtes de proie qui leur faſſent la guerre.

Bulam ne manque pas d'Oiſeaux, ſoit de paſſage, ſoit naturels au Pays. La mer y eſt remplie de Poiſſons. Les Tortues & les coquillages de toute eſpece

y ſont en ſi grande abondance que l'homme le plus pareſſeux y peut vivre avec peu de travail. Brue, & tout ſon cortege, qui n'avoient avec eux que du biſcuit, du vin & de l'eau-de-vie, ne laiſſerent pas de faire fort bonne chere pendant quelques jours, qu'ils employerent à faire le tour de l'Iſle. Ils la trouverent charmante dans toutes ſes parties, & fort propre à l'établiſſement d'une Colonie, qui ne manqueroit pas de devenir bientôt riche & floriſſante. Le commerce y ſeroit avantageux avec les Portugais & les Negres des Pays voiſins, non-ſeulement en marchandiſes de l'Europe, mais même en productions du Pays, telles que le ſucre, le rum, le coco, l'indigo, le coton, le roucou, &c. qui n'y reuſſiroient pas moins que dans les Iſles de l'Amérique. Il ſeroit d'autant plus aiſé d'y établir des Manufactures de ſucre, que les cannes viennent en perfection au Senegal, d'où l'on pourroit en tirer facilement; & la plus grande partie de l'Iſle étant déja défrichée, les plantations ſe feroient ſans peine. Les Eſclaves qui ſont ſi chers en Amérique, ſe trouveroient ici à bon marché. On pourroit s'aſſurer la poſſeſſion tranquille du Pays, ſoit par un Traité avec les Biſſagos, ou par la voie de la force, en les châtiant s'ils entreprenoient de s'y oppoſer.

BRUE. 1701.

L'Iſle de Bulam fort propre à l'Etabliſſement d'une C[illegible]

Brue mit quatre jours à faire le tour de l'Iſle. Quoique fatigué en retournant à ſes Barques, il s'applaudit beaucoup d'un voyage, qui le confirmoit dans la réſolution d'établir une Colonie à Bulam, ſemblable à celle de l'Iſle *das Vaccas*, ou *des Vaches*, ſur la Côte d'Hiſpaniola. Suivant ſon calcul, l'Iſle de Bulam a huit ou dix lieues de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt; cinq de largeur, du Nord au Sud, & vingt-cinq ou trente de circonférence.

Brue en fait le tour par mer.

Après avoir fait ſes obſervations par terre, il entreprit d'en faire le tour ſur ſes Barques, pour reconnoître parfaitement les Bayes, les Rocs, les Ports & les profondeurs. Il partit avec des proviſions fraîches, en ſuivant la même direction qu'il avoit priſe pour venir. La ſonde, qu'il n'abandonnoit pas, ne put lui faire trouver de paſſage entre l'Iſle de Bulam & l'Iſle Formoſa. C'eſt un banc continuel, où le moindre vent met la mer dans une grande agitation. Il y envoya les Biſſagos dans leur Canot, avec la précaution d'en retenir quatre, pour la ſûreté de deux Pilotes dont il les fit accompagner. Quoique la marée fût pleine, le Canot toucha le fond dans pluſieurs endroits, & les Negres furent obligés de ſe jetter dans l'eau pour le tirer au travers des rocs, ſur une baſſe de la plus dure eſpece. Il rejoignit les Barques à la Pointe Oueſt de Formoſa, où elles s'étoient rendues par un paſſage plus ſûr. Les rocs continuent d'une Pointe à l'autre, en formant un demi cercle juſqu'à celle du Nord-Oueſt dans l'Iſle de Bulam. Cependant, à la diſtance de deux cables de ces rocs, on trouve de l'eau depuis huit juſqu'à dix braſſes.

Paſſage impoſſible entre Bulam & Formoſa.

En avançant entre l'Iſle de Bulam & celle des Biſſagos, que les Portugais ont nommée l'Iſle *das Gallinas*, parce qu'elle produit beaucoup de volaille, on rencontre un canal d'une lieue de large, qui a l'apparence d'une rue fort droite, & qui a cinq lieues de long au Sud-Eſt. Le fond eſt depuis douze juſqu'à trente-ſix braſſes. Entre les bancs & les baſſes qui commencent à la Pointe de l'Iſle des Biſſagos, & qui continuent juſqu'à une Iſle déſerte qui eſt à l'Eſt-Sud-Eſt de Kaſnaback, on trouve au long du rivage, à deux cables de diſtance, un fond de gravier entre quatre & cinq braſſes.

Iſle des Biſſagos, ou das Gallinas.

Les baſſes de l'Iſle de Bulam commencent à deux lieues de ſa Pointe Nord-

Bancs & baſſes.

BRUE. 1701.

Oueſt. Cet eſpace forme la Rade de l'Oueſt, qui n'eſt pas moins ſûre & moins commode pour l'ancrage que celle de l'Eſt. Les bancs reparoiſſent & forment un angle droit, à deux lieues de la Pointe de l'Iſle, par une ligne qui retourne & qui va ſe terminer à la Pointe Sud-Sud-Eſt. Entre cette Pointe des Rocs & celle de Tombali au Continent, qui eſt habitée par les Negres *Nalous* ou *Analus*, on découvre le plus grand bras de *Rio Grande*, qui a, dans toutes ſes parties, depuis vingt juſqu'à trente braſſes d'eau. Brue s'engagea dans ce bras, entre la Pointe des Nalous & celle de Troisfontaines. Rio grande a deux lieues de largeur dans ce lieu. Après avoir coulé pendant quelques lieues à l'Eſt & à l'Oueſt, & fait un grand détour au Sud, il prend un autre cours au Nord-Eſt, juſqu'à ce qu'il ſoit diviſé en deux bras par l'Iſle de Biſague.

Rio Grande & ſes bords.

Tout le Pays, aux deux côtés de cette riviere, eſt fort bien peuplé. Brue entendit, pendant la nuit, les tambours qui battoient dans chaque quartier, ſoit par ſimple amuſement, ſoit que les deux Barques fuſſent ſuſpectes aux Habitans, & qu'ils vouluſſent faire connoître qu'ils étoient ſur leurs gardes. Les bords de Rio Grande ſont couverts de gros arbres, qui firent naître aux Portugais la penſée d'y venir conſtruire des Vaiſſeaux. Celui qu'on nomme le *Misheri*, donne d'excellentes planches, qui ſont fort aiſées à travailler, & qui ont la proprieté d'être à l'épreuve des vers, non-ſeulement ſur cette Côte où les Vaiſſeaux s'en reſſentent beaucoup, mais encore dans toutes les Parties de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique. La réſine onctueuſe, dont cet arbre eſt rempli, a tant d'amertume, qu'on n'attribue pas ſa vertu à d'autre cauſe. Il n'eſt pas fort haut, & rarement ſurpaſſe-t'il vingt ou vingt-deux pieds; mais il a le tronc d'une groſſeur ſurprenante.

Sur les bords des ruiſſeaux & dans les terrains marécageux, on trouve certains arbres d'une hauteur médiocre, qui reſſemblent par le bois & par les feuilles au Mahot de l'Amerique, dont l'écorce ſert au lieu d'étouppe pour calfater les Vaiſſeaux. Les Habitans, au défaut de godron, qui leur manque ſouvent, employent l'huile de palmier, mêlé avec de la glue vive, & bouillie juſqu'à la conſiſtence néceſſaire. Pour ſuppléer aux cables, la nature a donné au Pays certains roſeaux, nommés *Bumbus*, qui croiſſent dans les lieux marécageux. On les coupe, on les laiſſe rouir dans l'eau; après quoi les ayant bien battus, pour en ſéparer les parties les plus groſſieres, on les file en corde. Ce qui manque au Pays, c'eſt du bois propre à faire des mâts. Le misheri eſt trop court, le palmier trop peſant, & tous les autres arbres trop faciles à ſe fendre; de ſorte qu'on eſt réduit à ſe ſervir du palmier: mais pour corriger ſa peſanteur, on n'y met pas de perroquets, & l'on fait généralement les mâts fort courts. Il eſt étrange que l'Iſle produiſant un ſi grand nombre de cocotiers, on ne s'y ſerve pas, comme aux Indes Orientales, des coiffes pour en faire des cordes.

Ce qui manque au Pays pour l'entretien des Vaiſſeaux.

Iſle de Biſague.

Après avoir paſſé l'Iſle de Biſaghe, d'où les Biſſagos ont peut-être tiré leur nom, Brue trouva, une lieue plus loin, ſur la gauche, un *Marigot* (81) ou une petite riviere, dans laquelle s'étant avancé l'eſpace d'une lieue, il arriva près de *Ghinala*, grand Village habité depuis long-tems par les Portugais. Il y trouva un petit Vaiſſeau Anglois de Sierra Leona, commandé par le Capitaine *Glick*, qui s'étoit marié dans ce Pays avec une riche Negreſſe. Outre une groſſe

(81) Ce nom ſignifie proprement l'eau qui reſte dans les terres lorſque la marée ſe retire; mais les François le donnent ſans diſtinction à toutes les rivieres qui ſont ſur cette Côte.

somme d'argent, elle lui avoit apporté la proprieté d'une grande Isle dans la riviere de Sierra Leona; & tandis qu'il faisoit cultiver son bien par des Esclaves, il exerçoit un commerce avantageux sur les Côtes voisines. Son Vaisseau étoit un Brigantin de 50 ou 60 tonneaux, construit à Sierra Leona. A l'arrivée des François, il se hâta de venir faire des civilités au Général. Le Signore *Patricio Paresse*, un des principaux Habitans, ne fut pas moins empressé dans les siennes, & lui offrit sa maison, qu'il accepta. Cet honnête Afriquain étoit né d'un pere Hollandois & d'une Mulâtre Portugaise. Il étoit blanc, mais avec un cercle noirâtre autour des yeux, qu'il tenoit apparemment de sa mere. Il avoit hérité la gravité du Portugal, & la propreté de la Hollande. Il étoit riche. Sa maison étoit fort belle. A peine Brue y fut-il entré, qu'il y reçut la visite du Chef des Portugais & de tous les *Fidalgos* du voisinage, personnages fort remarquables par la longueur de leurs noms & de leurs titres.

BRUE. 1701. Anglois avec une femme Negresse.

Le Village de Ghinala est situé sur la rive droite du Marigot ou de la riviere du même nom. Elle donne aussi son nom au Royaume, qui porte également celui de Biafaras. Cette Région est considérable par le nombre des Portugais blancs, noirs, bazanes & mulâtres, qui y jouissent d'une fortune aisée; & qui sont assez bien logés. L'antichambre, qu'ils appellent le portique de leurs maisons, est agréable & fort bien meublé. Nul étranger ne pénétre plus loin dans un Pays où la jalousie est le vice général. Femmes & Maîtresses, tout est renfermé sous une même clef. A l'exception de ce point, les Portugais de Ghinala sont civils & complaisans. Brue employa trois jours à rendre ses visites & à prendre des informations sur l'état du Commerce.

Situation de Ghinala.

Il partit escorté de vingt hommes de sa suite & de plusieurs Gentilshommes Portugais, qui se firent honneur de l'accompagner, l'espace d'une lieue, jusqu'à la Cour du Roi de Ghinala ou de Biafaras; car ce Monarque est également connu sous ces deux noms. Il le trouva informé de son approche, & déjà prêt à le recevoir, sous un arbre qui est vis-à-vis de son enclos. Son habillement étoit un pagne noir, qui lui tomboit jusqu'au milieu des jambes, avec un manteau de la même couleur; des sandales noires, sans bas; & sur la tête un grand chapeau noir; de sorte qu'à la reserve de ses dents & de ses yeux, on n'appercevoit rien que de noir dans sa figure.

Brue reçoit visite du Roi.

Il reçut avec beaucoup de civilité le compliment & les présens du Général François, en lui touchant plusieurs fois la main, & l'assurant qu'il verroit volontiers des François dans ses Etats; qu'il leur accorderoit une protection particuliere, & qu'il prendroit plus de plaisir à commercer avec eux qu'avec toute autre Nation; qu'il leur donnoit la permission de s'établir dans les lieux qu'ils voudroient choisir, & d'y bâtir des Magasins & des enclos. Enfin Brue lui témoignant quelque desir de former un établissement dans l'Isle de Bulam, dont il n'ignoroit pas, lui dit-il, que le Domaine étoit à lui, il répondit que rien ne pouvoit lui être plus agréable que de voir les Bissagos, ses ennemis, chassés pour jamais de cette Isle; qu'il en faisoit présent de tout son cœur aux François, & que si cet espace de Pays ne leur suffisoit pas, il y joindroit volontiers d'autres terres, du côté de trois fontaines. Ensuite il examina curieusement les présens du Général; & pour lui témoigner qu'il en étoit satisfait, il fit apporter du vin de palmier, dont il lui fit boire, après avoir bu lui-même à sa santé.

Civilité & offres qu'il fait de ce Prince.

BRUE. 1701.

Il prit tant de plaiſir dans ſa converſation, qu'il parut chagrin de ne pouvoir le retenir quelques jours de plus à ſa Cour. Il lui donna un dîner dans le goût du Pays; c'eſt-à-dire, que l'abondance y tint lieu de la délicateſſe. Cependant le riz étoit fort bien préparé; & la volaille bouillie, qu'on ſervit deſſus, étoit coupée en quartiers avec aſſez de propreté. Après le repas, Brue viſita le village, qu'il trouva fort grand. Le Pays, aux environs, lui parut délicieux. Les bananiers & les autres arbres dont les maiſons ſont entourées, les enclos de roſeaux, les haies d'épine, forment des perſpectives charmantes. La ſituation du Village eſt ſur le bord d'une riviere médiocre, qui venant de l'Eſt va ſe jetter dans celle de Kurbali. Elle répand la fécondité dans un terroir déja riche & fertile, qui le deviendroit encore plus s'il étoit cultivé par d'autres mains. La cire, les Eſclaves & l'yvoire y entretiennent un commerce conſiderable. Les Elephans y ſont en grand nombre, malgré les perſecutions des Negres, qui en aiment autant la chair que les dents.

Beauté du pays.

Les François retournerent le ſoir à Ghinala, & prirent le reſte du jour pour ſe repoſer. Le lendemain Brue eut la curioſité de faire ſix lieues ſur la riviere, pour viſiter un Village où l'excellence du bois porte divers Européens à faire conſtruire des Vaiſſeaux. Il y en trouva un ſur les chantiers, d'environ cent tonneaux. Le ſeul déſavantage du Pays eſt de manquer de mâts.

Lieu où les Européens conſtruiſent des Vaiſſeaux.

La plûpart des Villages, au long de la riviere, ſont habités par des Portugais, quelquefois entremêlés de Negres; mais on diſtingue aiſément leurs maiſons par la forme & la grandeur. Outre la cire, les Eſclaves & l'yvoire, le Pays produit, pour le Commerce, de grands cuirs ſechés, du coton, quelques plumes d'Autruche & des gommes de différentes ſortes. Il fournit meme de l'or, qui vient des terres intérieures au Sud & à l'Eſt, mais ſans qu'on connoiſſe autrement les lieux.

Commodité de Rio Grande pour le Commerce.

Rio Grande eſt navigable juſqu'à cent cinquante lieues de ſon embouchure, du moins pour les Barques & les autres petits Bâtimens. Brue aſſure que ſi l'Etabliſſement de Bulam étoit une fois formé, & qu'on n'y laiſſât pas manquer les marchandiſes de l'Europe, on pourroit s'ouvrir un commerce fort étendu dans toutes ces Régions. Les Portugais de Biſſao & des rivieres de *Geſves*, de Nunez, de Kurbali, de Rio Grande, &c. s'empreſſeroient d'y venir prendre les commodités dont ils auroient beſoin, & d'y apporter en vente ou en échange leurs propres richeſſes.

## §. IV.

## *Voyage à Kazegut, une des Iſles des Biſſagos.*

Nombre des Iſles des Biſſagos.

APrès avoir fait toutes les obſervations convenables à ſes vûes, Brue revint à Biſſao, où il trouva les édifices du Comptoir fort avancés. Comme il n'y avoit rien qui demandât néceſſairement ſa préſence, il remonta auſſi-tôt dans ſa Barque, pour viſiter quelques Iſles des Biſſagos. On en compte treize ou quatorze, dont les principales & les plus fréquentées ſont Kaſinabak, las Gallinas, Kazegut, Karache, Aranghena, Papagago, ou l'Iſle des Perroquets, Formoſa, Babachoka, Biſſague, & Warange. Il y en a quelques autres moins connues, parce qu'elles ſont peu fréquentées. Chacune de ces

Isles est gouvernée par un Chef, qui est revêtu de l'autorité souveraine. Tous ces petits Monarques sont indépendans l'un de l'autre, & se font même souvent la guerre ; mais ils s'unissent pour la faire sur le Continent aux Biafaras, leurs anciens ennemis, qu'ils ont chassés de l'Isle de Bulam. Leurs Canots sont assez grands pour recevoir vingt-cinq ou trente hommes, avec des provisions & leurs armes, qui sont l'arc & le sabre.

BRUE. 1701.

Les Negres de ces Isles sont grands & robustes, quoique leurs alimens ordinaires soient le poisson, les coquillages, l'huile & les noix de palmier, & qu'ils aiment mieux vendre leur riz, leur maiz & leurs légumes aux Europeens, que de les reserver pour leur usage. Ils sont Idolâtres, & d'une cruauté extrême pour leurs ennemis. Ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres ; ils emportent cette proie pour l'écorcher, & faisant secher la peau du crâne avec la chevelure, ils en ornent leurs maisons comme d'un trophée. Au moindre sujet de chagrin, ils tournent aussi facilement leur fureur contre eux-mêmes. Ils se pendent, ils se noyent, ils se jettent dans le premier précipice. Leurs Heros prennent la voie du poignard. Ils sont passionnés pour l'eau de vie. S'ils croyent qu'un Vaisseau leur en apporte, ils se disputent l'honneur d'y arriver les premiers, & rien ne leur coûte pour se procurer cette chere liqueur. Alors le plus foible devient la proie du plus fort. Dans ces occasions ils oublient les loix de la nature. Le pere vend ses enfans ; & si ceux-ci peuvent l'emporter par la force ou l'adresse, ils traitent de même leurs peres & leurs meres.

Qualités des Habitans.

Leur passion pour l'eau-de-vie. A quoi elle les porte.

*Formosa* est la plus orientale de toutes leurs Isles, mais elle est inhabitée. Celles das Gallinas & de Kasnabak, qui sont situées à la tête des bancs & des basses qui environnent cette chaine d'Isles, sont également fertiles & peuplées. L'eau fraîche y est en abondance. Les Côtes sont remplies de poisson & de coquillages. Avec un peu plus d'industrie pour cultiver leurs terres, les Habitans pourroient faire un Commerce considérable, car le terroir est excellent dans toutes les Isles.

Kazegut est une des plus grandes & des plus fertiles. Elle est renfermée dans un cercle de bancs de sable & de basses, excepté aux deux pointes du Nord-Est & du Sud-Ouest, où les Vaisseaux peuvent mouiller en sureté. On compte dix ou douze lieues depuis la pointe de Bernasel dans l'Isle de Bissao, jusqu'à la pointe Nord-Est de Kazegut, & cinq seulement jusqu'à celle de Saint Martin. En partant de la pointe de Bernasel, il faut suivre de près l'Isle des Perroquets ; sans quoi les marées & les courans écartent beaucoup un Vaisseau, & l'obligent de louvoyer long-tems pour regagner ce qu'il a perdu. Les Habitans de Kazegut sont les plus civils de tous ces Insulaires, & doivent cet avantage au Commerce. Mais il y a néanmoins des précautions nécessaires pour traiter avec eux. Brue qui en étoit bien informé les observa soigneusement. Lorsqu'il eut amaré sa Corvette, il fit arborer son pavillon & tirer une petite piece d'artillerie. Trois Bissagos, qui parurent aussi-tôt sur le rivage, firent connoître par des signes qu'ils souhaitoient d'être conduits à bord. On les prit dans l'Esquif. C'étoit un des Grands de l'Isle & des plus proches parens du Roi, accompagné de deux personnes de sa famille. Il n'avoit qu'un pagne autour de la ceinture, & un chapeau sur la tête. Ses cheveux étoient graissés d'huile de palmier, ce qui les faisoit paroître rouges. Il salua civile-

Description de Kazegut.

Brue y arrive. Seigneur Negre.

ment Brue, en se découvrant la tête ; & l'ayant pris par la main il lui demanda des nouvelles du Sieur de la Fond, dont il avoit été l'ami particulier.

Cérémonie bizarre d'un Negre.

Tandis que le Géneral traitoit ce Seigneur Negre avec de l'eau-de-vie, il vit paroître un Canot chargé de cinq Insulaires, dont l'un étant monté à bord s'arrêta sur le tillac, en tenant un Coq d'une main, & de l'autre un couteau. Il se mit à genoux devant Brue, sans prononcer un seul mot. Il demeura une minute ; & s'étant levé, il se tourna vers l'Est & coupa la gorge au Coq. Ensuite s'étant remis à genoux, il fit tomber quelques gouttes de sang sur les pieds du Géneral. Il alla faire la même cérémonie au pied du mât & de la pompe ; après quoi retournant vers le Géneral, il lui présenta son Coq. Brue lui fit donner un verre d'eau-de-vie, & lui demanda la raison de cette conduite. Il repondit que les Habitans de son Pays regardoient les Blancs comme les Dieux de la mer ; que le mât étoit une Divinité qui faisoit mouvoir le Vaisseau ; & que la pompe étoit un miracle, puisqu'elle faisoit monter l'eau, dont la propriété naturelle étoit de descendre.

Brue renvoya le Seigneur Negre après lui avoir fait un présent. Comme la nuit s'approchoit, il remit sa descente au lendemain. Le premier Insulaire qu'il rencontra sur le rivage fut ce même Seigneur, qui venoit au devant de lui pour le conduire dans son habitation. Elle étoit à trois cens pas du rivage, bâtie à la maniere des Portugais, & blanchie en dehors, avec un perron ouvert, qui étoit environné de grands palmiers, & garnie de chaises de bois assez propres. Après quelques momens de conversation, le Negre conduisit Brue vers un edifice, qui étoit à cinquante pas de la maison, & que les Français reconnurent avec beaucoup d'étonnement pour une Chapelle, qui avoit son autel, ses bancs, & même une cloche d'environ trente livres, suspendue près de la porte à un grand arbre. Le Seigneur Negre alla sonner la cloche, & dit à Brue qu'aimant les Chrétiens sans l'être lui-même, il avoit fait bâtir cette Chapelle pour l'usage de ceux qui pourroient venir dans l'Isle : que si quelque Prêtre vouloit s'y établir avec lui, il s'engageoit à ne le laisser manquer de rien.

Maison d'un Seigneur de l'Isle.

Chapelle qu'il a fait bâtir sans être Chrétien.

Ensuite ils se rendirent ensemble à la maison, ou si l'on veut, au Palais du Roi, qui n'étoit éloigné que d'un mille. Ce Prince parut charmé de la visite qu'il recevoit du Géneral. C'étoit un vénérable vieillard d'environ soixante-dix ans. Sa barbe étoit frisée, & presque blanche. Il avoit la bouche & les yeux agréables, & l'air majestueux. Son habillement n'étoit qu'un pagne & un chapeau. Il se découvrit pour saluer Brue ; & lui ayant pris la main, en repetant plusieurs fois qu'il étoit le bien venu, il lui offrit la liberté de s'établir dans son Isle. Brue lui fit présent de quelques curiosités de l'Europe & de deux barils d'eau-de-vie. Sa maison n'étoit pas si commode que celle de son parent ; mais elle ne manquoit ni de chaises ni de tables. Il retint le Géneral à dîner. Les mets furent de la volaille bouillie dans du riz, de la venaison, du Mouton & du Bœuf. Le vin de palmier étoit excellent, & l'eau-de-vie du Géneral ne fut pas épargnée. Ensuite le Roi proposa de fumer, & pressa Brue de se servir de sa pipe. Le tuiau n'avoit pas moins de cinq pieds de longueur, & la tête étoit assez grande pour contenir un quarteron de tabac. Elle étoit ornée de divers anneaux & d'autres bijoux de cuivre blanc.

Le

le Roi fit préſent au Général de deux coqs ; ce qui paſſe à Kazegut pour la plus haute marque de diſtinction, parce que cet animal eſt conſacré particuliérement aux Divinités de l'Iſle. R. P. Z. 1701.

La longueur de Kazegut ſurpaſſe trois fois ſa largeur. Le terroir eſt riche & bien cultivé. Il produit en abondance des lataniers, des palmiers, & des orangers, du maiz, du riz, des courges, des pois & d'autres eſpeces de légumes. Brue remarqua près du Palais quarante ou cinquante Negres armés de ſabres, qu'il prit pour la Garde du Roi. Kazegut, Karache, Koſnabak, & las Gallinas ſont les ſeules Iſles des Biſſagos où le Commerce ſoit ſans péril pour les Etrangers. Dans toutes les autres, il faut être dans une défiance continuelle, & ne pas ſe hazarder témérairement au rivage. Les Portugais ſe ſont repentis pluſieurs fois d'avoir négligé les précautions. A bord même, c'eſt-à-dire ſur ſon propre Vaiſſeau, un Etranger ne peut être trop ſur ſes gardes, particuliérement dans les ténébres ; & l'ancre doit être jettée dans un lieu, où l'on ne puiſſe pas craindre que la marée laiſſe jamais un moment le Vaiſſeau à ſec. Brue donne des avis fort utiles pour la conduite qu'il faut tenir enſuite avec les Inſulaires. Après avoir arboré les couleurs & tiré un coup de canon, il conſeille d'envoyer au rivage un Interpréte, avec des eſſais de marchandiſes, & une bouteille d'eau-de-vie pour le Roi ou le Chef de l'Iſle. Pour cette députation, il recommande que la Chaloupe ſoit bien armée, & n'approche pas plus du rivage qu'il n'eſt néceſſaire pour débarquer l'Interpréte. Les Inſulaires le reçoivent & le conduiſent à leur Roi, qui ſe trouve ſouvent ſur le bord de la mer, dans la foule de ſes Sujets. Leurs complimens ſont fort ennuieux, & conſiſtent à repeter mille fois, *bon-jour*, *ſoyez le bien venu*. On convient néanmoins aſſez promptement du prix des Eſclaves, de l'yvoire, & des autres marchandiſes. La Chaloupe ramene l'Interpréte, qui rend compte de ſa négociation. Si les Habitans ont des Eſclaves ou d'autres biens à vendre, ils s'empreſſent bientôt de les amener à bord dans leurs Canots. C'eſt alors qu'il faut redoubler la garde, tenir l'Equipage ſous les armes, & pointer même le canon, pour forcer les Negres d'entrer l'un après l'autre. Malgré le danger, il n'y a pas d'année où l'on ne tire de ces Iſles trois ou quatre cens Eſclaves, dont le prix eſt depuis quinze juſqu'à vingt barres ; & ce commerce pourroit recevoir beaucoup d'augmentation s'il étoit bien ménagé. Les marchandiſes qui conviennent à ces Iſles ſont l'ambre jaune, les étoffes de laine jaunes & rouges, l'eau-de-vie en abondance, les ſonnettes, les armes à feu, ſur-tout pour la chaſſe ; les paremens de lit rouges & jaunes, les étoffes de coton ou les pagnes, la vaiſſelle d'étain, les baſſins de cuivre, des toiles de différentes ſortes, & des grains de verre rouges & noirs.

Propriétés de l'Iſle.

Avis ſur la maniere de ſe conduire avec les Inſulaires

Le Roi de Kazegut avoit eu de grands ſujets de plainte, qu'il promit d'oublier en faveur du Général Brue. En 1687, le Sieur de la Fond, qui étoit venu commercer dans ces Iſles, avoit perdu quelques marchandiſes par le pillage des Habitans. Pendant qu'il cherchoit à ſe vanger, il arriva ſur la Côte un Vaiſſeau de guerre François nommé le *Lion*, ſous le commandement du Sieur de Montflier. Les deux Capitaines convinrent de piller l'Iſle, & débarquerent, dans cette vûe, deux cens hommes qui n'y trouverent aucune réſiſtance. Le Roi, qui ſe nommoit *Dakermenay*, ſe voyant ſurpris dans ſa maiſon, ſans eſpérance de pouvoir ſe ſauver par la fuite, prit le parti d'y

Plaintes du Roi de Kazegut contre les Fran...

BRUE. 1721.

mettre le feu de ſes propres mains & de ſe brûler vif. Les Negres ſe retirerent ſi promptement dans les montagnes, que de deux ou trois mille Habitans, il fut impoſſible aux François d'en prendre plus de dix ou douze. Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe fit craindre à la Fond que le Commerce ne fût interrompu pour jamais avec tous ces Peuples; mais il eut l'habileté de leur perſuader qu'il n'avoit pas eu de part au pillage, & qu'ils ne devoient en accuſer que les Corſaires.

Uſages des Habitans de Kazegut.

Les Habitans de Kazegut, ſur-tout ceux qui ſont diſtingués par le rang ou les richeſſes, ſe frottent les cheveux d'huile de palmier; ce qui les fait paroître tout-à-fait rouges. Les femmes & les filles n'ont autour de la ceinture qu'une eſpéce de frange épaiſſe, compoſée de roſeaux, qui leur tombent juſqu'aux genoux. Dans la ſaiſon du froid, elles en ont une autre qui leur couvre les épaules, & qui deſcend juſqu'à la ceinture. Quelques-unes en ajoûtent une troiſiéme ſur la tête, qui pend juſqu'aux épaules. Rien n'eſt ſi comique que cette parure. Elles y joignent des bracelets de cuivre & d'étain aux bras & aux jambes. En général les deux ſexes ont la taille belle, les traits du viſage aſſez réguliers & la couleur du jais le plus brillant, ſans avoir le nez plat, ni les levres trop groſſes. L'eſprit & la vivacité ne leur manquent pas. Il ne ſeroit pas difficile de les inſtruire dans toutes ſortes d'arts, ſi leur indolence n'étoit un obſtacle inſurmontable; mais ils ſouffrent l'eſclavage avec tant d'impatience, ſur-tout hors de leur Patrie, qu'il eſt dangereux d'en avoir un grand nombre à bord. La Fond, après en avoir acheté pluſieurs, avoit pris toutes ſortes de précautions pour les tenir ſous le joug, en les enchaînant deux à deux par le pied, & mettant des menotes aux plus vigoureux. Ils n'en trouverent pas moins le moyen d'arracher l'étoupe du Vaiſſeau, & l'eau pénétra ſi vîte, qu'il auroit coulé à fond ſi le Capitaine n'eût rencontré fort heureuſement une vieille voile qui ſervit à boucher le trou. Le naturel fier & indomptable de ces Inſulaires, & leur pareſſe obſtinée, ſont des vices ſi connus en Amérique, qu'on ne les y achete qu'avec de grandes précautions. Ils ne travaillent qu'à force de coups. Ils ſe dérobent ſouvent par la fuite, & quelquefois ils ſe détruiſent eux-mêmes.

Leur pareſſe & leur fierté dans l'eſclavage.

## §. V.

## *Affaires de Biſſao.*

Le Comptoir François achevé à Biſſao.

EN arrivant de Kazegut, le Géneral trouva ſes édifices preſqu'achevés. Le foſſé demandoit encore quelque travail; mais la haie étoit entiérement plantée; & deux ou trois nuits paroiſſoient ſuffire pour la perfection de l'entrepriſe. Son premier ſoin fut de ſe rendre auprès de l'Empereur, qui le reçut avec de grands témoignages d'amitié & de nouvelles aſſurances de protection. Les femmes de ce Prince & les Seigneurs de la Cour lui firent mille offres de ſervice. Enfin dans cette occaſion, comme en 1723, lorſqu'il retourna au Senegal avec la qualité de Directeur, toutes les apparences devoient lui perſuader que l'Empereur & ſes Peuples étoient de bonne-foi dans ſes intérêts.

Il ſe crut obligé de rendre une ſeconde viſite au Gouverneur Portugais, avec lequel il vivoit auſſi-bien qu'on pouvoit l'attendre de l'un & de l'autre

*Femmes de Kazeaut en différens habits.* N.° XXII.

dans l'oppoſition de leurs intérêts. Dom Rodrigo apprenant que Brue ſe propoſoit de loger dans ſon nouveau Comptoir, le preſſa de prendre un appartement dans le Fort. Il s'en défendit, parce que le Fort étoit trop éloigné de ſes Bâtimens. Le Gouverneur lui offrit le Couvent des Cordeliers, que Brue refuſa par la même raiſon. Enfin il accepta un magaſin dont la ſituation lui parut plus commode, & les Portugais le firent auſſi-tôt meubler pour l'y recevoir. Le Dimanche ſuivant, Brue étant a la Meſſe avec le Gouverneur, qui l'y avoit invité, obſerva qu'une des peintures de l'autel portoit les Armes de la Compagnie Françoiſe, c'eſt-à-dire, *argent ſemé de fleurs de lys d'or*, avec deux Negres pour ſupport. Il les fit remarquer au Gouverneur, comme une preuve que ſa Nation avoit eu des Etabliſſemens dans l'Iſle avant les Portugais, ou du moins auſſi-tôt qu'eux, puiſque cette peinture paroiſſoit auſſi ancienne que l'Egliſe. Dom Rodrigo répondit qu'il n'entreprenoit pas de décider cette difficulté; mais il proteſta qu'un Empereur de Biſſao avoit envoyé ſon fils au Roi de Portugal, pour le reconnoître en qualité de Souverain, & s'étoit engagé par un Traité excluſif à recevoir les Portugais dans ſon Iſle, & à leur permettre d'y élever un Fort. Ce récit parut d'autant plus fabuleux à Brue, que le Gouverneur ne put lui citer le tems dont il parloit, ni ſous quels Rois de Portugal & de Biſſao le Traité s'etoit conclu, ni même la datte (82) de l'érection du Fort. Auſſi n'abandonna-t'il pas le projet d'établir ſon commerce & de ruiner celui des Portugais.

BRUE. 1701.

Armoiries de la Compagnie Françoiſe dans l'Egliſe des Portugais.

Explications du Gouverneur.

L'amitié fut entretenue extérieurement par des viſites, des préſens, & des feſtins mutuels. Cependant lorſque Brue fut à la veille de ſon départ il reçut de la main d'un Officier du Fort une proteſtation formelle au nom du Roi de Portugal contre l'Etabliſſement des François. Le parti qu'il prit, ſans rien changer à ſes politeſſes, fut de répondre par une contre-proteſtation dattée à bord de l'*Anne*, dans la rade de Biſſao, le 16 d'Avril 1701. Malgré cette eſpece d'hoſtilité, les deux Chefs ne ceſſerent pas de ſe voir avec leurs civilités ordinaires, & convinrent de laiſſer la déciſion du différent aux deux Cours.

Amitié politique entre les deux Chefs.

L'Empereur de Biſſao n'eût pas plutôt appris que Brue ſe diſpoſoit à partir, & lui faiſoit demander [illegible] audience de congé, qu'il ſe rendit avec toute ſa Cour au nouveau Compton. Les François allerent le recevoir à quelque diſtance, & le ſaluerent de toute [illegible] de la Flotte. Ils lui rendirent tous les honneurs dont ils ne pouvoient craindre aucune conſéquence. L'Empereur de-

L'Empereur viſite Brue.

(82) On trouve dans la Gazette de Paris du mois de Novembre 1694. un article de Liſbonne, en date du 26 Octobre, où l'on raconte qu'il étoit arrivé un Vaiſſeau de Kachao avec un Prince Negre, nommé *Batonto*, fils de *Bacompoloco* Empereur de l'Iſle de Biſſao; que ſon pere l'avoit envoyé à la Cour de Portugal pour ſe faire baptiſer, pour en amener des Miſſionnaires, pour demander la protection du Roi & pour lui promettre la liberté de bâtir un Fort dans ſon Iſle. La Gazette de la même Ville, du 18 de Décembre, dit dans un autre article de Liſbonne du 9 Novembre, que ce jeune Prince avoit été baptiſé dans la Chapelle du Château par Contarini, Nonce du Pape; que le Roi lui avoit ſervi de Parrein, l'avoit nommé Emmanuel, & lui avoit fait préſent d'un joyau de huit cens piſtoles. *Voyez Barbot*, dans ſa Deſcription de la Guinée, p. 428. On ne peut conteſter ce fait; mais il paroit ſi peu que les Portugais euſſent profité des offres du Prince, que *le Maire* dans ſon Voyage publié en 1694. dit poſitivement qu'ils n'avoient point alors de Fort dans l'Iſle de Biſſao. Mais en quelque année qu'ent été bâti celui que Brue y trouva, le droit des François, qui portoit ſur un Traité de Commerce plus ancien, n'en pouvoit recevoir d'affoibliſſement.

BRUE. 1701.

manda civilement à Brue s'il étoit ſatisfait de ſon établiſſement, en lui offrant la liberté de le changer ou de l'augmenter à ſon gré. Le Général lui fit des remercimens fort vifs, & lui marqua beaucoup de confiance à ſa protection. Entre pluſieurs préſens, il lui donna un bonnet de velours cramoiſi, brodé d'or, que ce Prince mit auſſi-tôt ſur ſa tête.

Son habillement.

Il étoit vêtu fort bizarrement ce jour là. Ses hautes-chauſſes étoient un pagne fort long. Il portoit ſur le corps un manteau de gros drap ſans forme, ſous lequel on ne voyoit ni veſte ni chemiſe. Ce manteau étoit long, & par derriere il avoit un capuchon qui pendoit juſqu'au milieu des épaules. Sa tête étoit couverte d'un grand chapeau noir à forme haute, ceint d'un ruban rouge, ſans ſa bordure ordinaire de corde de chanvre. Il avoit les pieds nuds; ce qui ne l'empêcha point de marcher dans cet état l'eſpace d'un quart de mille, juſqu'au Comptoir François. Il auroit pû venir à cheval; car à l'exception de la taille, qui eſt fort baſſe, il ſe trouve d'aſſez jolis Chevaux dans l'Iſle. Mais il n'en avoit pas aſſez pour tout ſon train.

Brue prend congé de la Cour.

Brue ſe rendit à ſon Palais de campagne le 26 d'Avril, pour lui faire ſes derniers adieux. On ſervit des chaiſes au Général & à ſon cortége, ſous un arbre fort près de la porte de l'enclos. L'Empereur parut immédiatement, couvert, ſur ſon pagne, d'un manteau d'écarlate doublé de calico, avec un bonnet gris ſur la tête. Brue lui renouvella ſes remercimens pour toutes ſes faveurs, & lui préſenta le Sieur Cartaing, qu'il laiſſoit pour Chef du Comptoir, avec ſix autres Facteurs qui devoient demeurer dans l'Iſle, & pour leſquels il lui demanda ſa protection. Elle lui fut accordée, avec des vœux pour le ſuccès de ſon voyage, & pour le plaiſir de le revoir. Le même jour une partie (83) des Courtiſans & des femmes de l'Empereur l'allerent complimenter ſur ſon départ & lui porterent des proviſions. Ils l'amuſerent par des danſes, au ſon des tambours Impériaux. Enfin ce Prince, qui marque tant de hauteur pour toutes les autres Nations, traita Brue avec des témoignages extraordinaires de conſidération.

Ordre qu'il met au Comptoir Franç. &c.

Avec les Facteurs, Brue laiſſa dans le Comptoir un Chirurgien, deux Interpréres & quelques Laprots. Il leur donna une Barque, un Brigantin, une excellente Chaloupe, avec des Pilotes & des Matelots. Dans le Comptoir, il mit des armes, des munitions, des marchandiſes pour le Commerce, & des proviſions de l'Europe. Il donna au Sieur Cartaing toutes les inſtructions qui pouvoient ſervir à régler ſa conduite. Mais il le chargea particuliérement de reconnoître avec ſoin les Côtes voiſines; & ſi les Portugais abandonnoient leur Fort, comme on ne ceſſoit pas de le publier, il lui recommanda de s'en mettre en poſſeſſion avant que les Negres puſſent le détruire.

Politeſſes qu'il reçoit des Portugais à ſon départ.

Le 30 d'Avril, il ſe rendit dans le Fort, pour rendre ſes dernieres civilités au Gouverneur. Il y fut reçu, comme il l'avoit toujours été, au ſon des inſtrumens militaires & la Garniſon ſous les armes. Dom Rodrigo alla au devant de lui juſqu'à la porte exterieure. Après quelques complimens, Brue lui préſenta les ſept Officiers de la Compagnie qui étoient deſtinés pour le

(83) Les Portugais, pour flatter les Seigneurs de l'Iſle, leur avoient donné le nom de *Fidalgos*, qui ſignifie Gentilshommes. Les François ſe gardoient bien de leur refuſer ce titre, lorſqu'il étoit queſtion de ſe les attacher & d'aſſurer leur protection au nouveau Comptoir.

Comptoir, en le priant de leur accorder ſon amitié juſqu'à la déciſion de leur différend. Elle lui fut promiſe, & Dom Rodrigo voulut l'accompagner juſqu'au Port. L'artillerie du Fort le ſalua de neuf coups à ſon embarquement. Comme il avoit envoyé devant lui ſes deux plus grands Vaiſſeaux, pour faire leur cargaiſon au Senegal & à Gorée, il partit de Biſſao avec ſes trois priſes & les petites Barques, fort ſatisfait du ſuccès de ſon voyage. BRUE. 1701.

Les civilités du Gouverneur Portugais & la parole qu'il avoit donnée d'attendre la déciſion de ſes Maîtres en Europe, ne l'empêcherent pas d'employer ſecretement toutes ſortes d'artifices pour engager Brue à payer les dix pour cent, dont il s'attribuoit le droit ſur les marchandiſes. Le Gouverneur Portugais de Kachao écrivit à Gorée, pour repreſenter au Géneral François que c'étoit le moyen de vendre plus de marchandiſes en quinze jours qu'il ne pouvoit l'eſperer dans une année. Il lui offrit même de rabatre quelque choſe de ce droit, en lui rappellant que le Sieur la Fond avoit fait des profits conſidérables dans l'Iſle de Biſſao, parce qu'il ne s'étoit pas fait un ſcrupule de le payer. Il ajoutoit que le Roi ſon Maître lui ayant permis de commercer avec les Etrangers, il ſouhaitoit que les François voulufſent ſaiſir une ſi belle occaſion, avant qu'il l'offrit aux Marchands d'Angleterre & de Hollande. Brue répondit qu'il ne manqueroit pas de communiquer ces propoſitions à ſa Compagnie; quoique ſuivant ſes propres lumieres il les trouvât préjudiciables au Commerce des François & contraires à leurs privileges: que l'exemple de la Fond n'étoit pas une raiſon qui leur pût faire abandonner leurs droits, parce qu'il s'étoit conduit en Négociant particulier, qui n'avoit en vûe que ſon propre interêt. Bientôt le Commerce des Portugais à Biſſao tomba dans une décadence qui ne leur permit plus de fournir aux frais d'un Commandant & d'une Garniſon. Leur Magaſinier fut rappellé, & le Gouverneur de Kachao conſeilla au Roi de Portugal d'abandonner & de raſer le Fort. Brue ſe hâta d'en donner avis à ſa Compagnie, qui écrivit auſſi-tôt au Préſident Rouillé, Ambaſſadeur de France à la Cour de Portugal. En 1703, Brue ſe rendit lui-même à Liſbonne, & joignit ſes inſtances à celles de l'Ambaſſadeur, pour obtenir du Miniſtére Portugais que le Fort fût vendu à la Compagnie Françoiſe. Mais la Cour de Liſbonne prit le parti de le faire démolir; ce qui fut executé au mois d'Octobre de la même année.

Artifices qu'ils employent pour le faire payer de leurs droits.

Sa réponſe.

Les Portugais abandonnent le Fort de Biſſao.

Le Couvent appartenoit à l'Ordre de Saint François; mais il avoit été rempli ſucceſſivement par des Cordeliers, des Capucins & des Recollets. La Paroiſſe étoit gouvernée par des Prêtres Seculiers, qu'on y envoyoit de S. Jago; & s'ils venoient à manquer, c'étoient les Religieux du Couvent qui ſuppleoient à leurs fonctions. Ils n'étoient que trois pendant le ſéjour que Brue fit à Biſſao. Mais quoique leur zele fût fort ardent, ils penſoient à ſe retirer, rebutés du champ ſtérile qu'ils avoient à cultiver. Le mauvais exemple des Blancs, leurs débauches & leurs vices, ſont un obſtacle preſqu'invincible à la converſion des Negres. Cependant un Inſulaire de quelque diſtinction ſe fit baptiſer. Mais ayant bientôt renoncé à ſa nouvelle religion, il mourut ſans aucun ſigne de pénitence. Ses parens ne laiſſerent pas d'apporter ſon corps à l'Egliſe Portugaiſe. Les Recollets qui exerçoient alors l'Office de Curé refuſerent de l'enterrer, à cauſe de ſon apoſtaſie & de ſon impénitence finale; ce qui fit naître un tumulte qu'il ne fut pas aiſé d'appaiſer.

Zele des Miſſionnaires Catholiques de cette Iſle.

Différend [illegible]

BRUE. 1731.

Les amis du mort enterrerent le corps dans l'Egliſe, malgré la réſiſtance des Récollets, qui interrompirent le Service divin, & regarderent l'Egliſe comme profanée. Cette ſévérité, que les Portugais mêmes traiterent de contre-tems, rendit les Prêtres fort odieux dans l'Iſle. Ils furent accablés de reproches par les Seigneurs Negres, & la vengeance auroit été pouſſée plus loin s'ils n'euſſent été ſous la protection du Roi de Portugal. Enfin le Vicaire Général de Kachao, allarmé pour les ſuites de cette affaire, envoya un Commiſſaire Eccléſiaſtique à Biſſao pour terminer le différend. Après de longues délibérations, l'expédient auquel on s'arrêta fut d'enlever ſecretement le corps pendant la nuit, & de purifier l'Egliſe par une nouvelle conſécration. Mais cette démarche ſatisfit ſi peu les Recollets, qu'ils publierent un Manifeſte pour juſtifier leur conduite. Ils accuſerent d'irreligion tous les Chrétiens qui tenoient d'autres Chrétiens dans l'eſclavage, quoique Negres & Barbares. Ils firent un crime de vendre des Eſclaves aux Anglois & aux Hollandois, parce qu'il n'y avoit point avec eux de ſûreté pour l'exercice de la Religion. Ils s'emporterent ouvertement contre leurs Compatriotes, en leur reprochant d'arrêter par leurs irrégularités les progrès de la foi catholique. Ils firent répandre des copies de ce Mémoire en Eſpagne & en Portugal. Enfin l'excès de leur zéle les ayant fait chaſſer de Biſſao par les Negres & par les Portugais mêmes, qui les obligerent de s'embarquer dans un Vaiſſeau de la Compagnie Françoiſe qui faiſoit voile à la Martinique, ils s'efforcerent de faire approuver leur conduite & leurs ſentimens aux Négocians François de cette iſle. Mais le Gouverneur les pria de garder leur apologie pour eux-mêmes, & de ne pas ouvrir la bouche ſur cette matiere, pendant le ſejour qu'ils devoient faire parmi les François en attendant l'occaſion de repaſſer dans leur Patrie. Ils eurent des Cordeliers pour Succeſſeurs à Biſſao.

Les Récollets ſont chaſſés de l'Iſle. Leur manifeſte.

## §. VI.

## *Voyage à Geves, avec une Deſcription hiſtorique & géographique des Pais & des Iſles juſqu'à Sierra Leona.*

LA riviere de *Kaſamanza* ou Kaſamanſa (84) eſt une branche de la Gambra. Son cours eſt fort long & fort rapide. Elle le prend entre les rivieres de *Saint Juan* & de *San-Domingo*, dont la derniere eſt ſouvent nommée *Riviere de Kachao*, parce que cette Ville eſt ſituée ſur ſes bords.

Deux Forts Portugais ſur la riviere de Kaſamanſa.

Les Portugais ont deux petits Forts ſur la riviere de Kaſamanſa, tous deux ſur la rive droite en remontant. Le premier, qui n'eſt qu'à dix-huit ou vingt lieues de ſon embouchure, s'appelle *Zinkinchor*. Le ſecond, preſqu'à la même diſtance de l'autre, eſt ce même Fort de *Ghingin* dont on a déja vu la deſcription dans le voyage de Kachao. Ces deux Places ne ſont proprement que des magaſins, environnés d'un mur ou d'un enclos de terre garni de faſcines. Leur principale force conſiſte dans la difficulté de l'accès, à cauſe des marais & des arbres au milieu deſquels ils ſont ſitués; quoiqu'ils ſoient aſſez défendus par des Légions de Mouches, qui ſuffiroient pour détruire une armée.

(84) Ce nom lui vient de celui d'un Seigneur du Pays. Il ſemble que ſon vrai nom ſoit *Zamenee* ou *Jameni*, tiré de la Ville de *Jam* ou *Jamez* qui eſt fort loin ſur ſes bords. Du moins l'Auteur anonyme, à la fin de le Maire, ne la nomme pas autrement, p. 124.

C'eſt dans ce triſte ſéjour qu'on trouve dix ou douze miſérables Bannis Portugais, avec deux ou trois pieces d'artillerie pour exclure les autres Nations du Commerce de cette Contrée. Les Portugais tirent annuellement de ces deux lieux cent ou cent vingt quintaux de cire jaune, aux mois d'Avril, de Mai & de Juin. Lorſqu'ils ne peuvent la vendre aux Bâtimens étrangers qui s'approchent de la Côte, ils la tranſportent à *Sommers*, Village ſur la gauche de leur riviere, d'où elle paſſe à Jereja, & de-là dans la Gambra. Quelquefois ils la portent à Kachao; mais c'eſt lorſqu'ils déſeſperent de trouver d'autres voyes, parce qu'il y a des droits à payer au Gouverneur de cette Ville, & que ceux qui achetent la cire en baiſſent d'autant plus le prix, qu'ils ne peuvent trouver autrement de profit à la revendre.

Brue. 1701.

Commerce de cire.

A cent cinquante lieues de ſon embouchure la riviere de Kaſamanſa forme, en tournant, un coude qui donne le nom de *Cabo* à un grand Royaume voiſin. Il étoit gouverné au commencement de notre ſiécle par un Roi Negre, nommé *Briam Manſare*, qui vivoit avec plus de faſte que tous les autres Princes de la même Côte. Sa Cour étoit nombreuſe. Il ſe faiſoit ſervir dans de la vaiſſelle *** (85), dont il avoit juſqu'à quatre mille marcs. Il entretenoit conſtamment ſix ou ſept mille hommes bien armés, avec leſquels il tenoit ſes voiſins dans la ſoumiſſion, & les forçoit de lui payer un tribut. La Police étoit ſi bien établie dans ſes Etats, que les Négocians auroient pû laiſſer ſans crainte leurs marchandiſes ſur le grand chemin. A force de Loix & par la rigueur de l'execution, il avoit corrigé dans ſes Sujets le penchant au vol, qui eſt un vice comme naturel aux Negres. Jamais ſes Eſclaves n'étoient enchaînés. Lorſqu'ils avoient reçu la marque du Marchand, il ne falloit plus craindre de les perdre par la fuite, tant la garde étoit exacte ſur les frontieres & la diſcipline rigoureuſe dans le Gouvernement. Ce Prince faiſoit chaque année, avec les Portugais, un commerce de ſix cens Eſclaves, à quinze ou dix-huit barres (86) par tête, en différentes eſpeces de marchandiſes, telles que des armes à feu, des ſabres courbés avec de belles poignées, des ſelles de France, des fauteuils de velours, & d'autres meubles, de la fenouillette de l'Iſle de Rhé, de l'eau de canelle, du roſſolis, &c. Lorſqu'il recevoit la viſite de quelque Blanc, il le faiſoit défrayer dès l'entrée de ſes Etats; & ſes Sujets ne pouvoient rien exiger d'un Etranger, ſous peine d'être vendus pour l'eſclavage. Il étoit toujours prêt à donner audience. A la verité on étoit obligé, pour l'obtenir, de lui faire un préſent de la valeur de trois Eſclaves; mais il rendoit toujours plus qu'il n'avoit reçu. Ces civilités continuoient juſqu'à ce que l'Etranger eût diſpoſé de ſes marchandiſes. Alors ſi dans ſon audience de congé il demandoit au Roi un préſent pour ſa femme, ce Prince ne manquoit jamais de donner un Eſclave ou deux marcs d'or. Il mourut en 1705, également regretté de ſes Peuples & des Etrangers.

Royaume de Cabo.

Bonnes qualités du Roi. Excellence de ſon Gouvernement.

Sa générosité pour les Etrangers.

L'Iſle de *Buſſi*, *Buſi* ou *Boiſſiſi*, eſt ſituée à l'Eſt de Biſſao. Elle en eſt ſéparée par un canal large & profond, dont l'entrée, du côté du Sud, eſt devenue fort dangereuſe par deux baſſes qui ſe ſont formées à l'embouchure. C'eſt tout

Iſle de Buſſi. Férocité de ſes Habitans.

(85) L'Auteur ayant omis la qualité du métal, on n'oſe y ſuppléer, quoique ce ſoit apparemment de l'or: cela eſt même aſſez confirmé quelques lignes plus bas par le preſent d'or que le Roi fait aux Etrangers.

(86) Le mot de barre eſt une évaluation imaginaire de marchandiſes qui ſert de régle pour le Commerce. Elle a déja été expliquée.

BRUE. 1701.

ce qu'on a pû découvrir de cette Isle, parce que ses Habitans, qui sont Papels comme ceux de Bissao, ont le caractere si farouche & si méchant, qu'on n'ose se fier à leur commerce. Cependant on tire d'eux quelques bestiaux, & des noix de Palmier, qu'on fait servir à la nourriture des Esclaves, après en avoir exprimé l'huile. Cinq barils de ces noix ne coûtent que deux barres, en grains de verre. Leurs Bœufs reviennent à quatre ou cinq barres. L'Isle de Busli a deux Ports, où l'ancrage est sûr & commode. Celui du Nord porte le nom de *Vieux-Port*, & l'autre celui de *Port-Neuf*. On n'y peut trop apporter de précaution contre la surprise & la fraude. La plus sûre est de ne recevoir qu'un Canot à la fois, & de faire feu sur les autres, s'ils ne se retirent pas après avoir été avertis.

Deux Ports.

Canton des Negres nommés Balantes.

Au Nord de l'Isle de Busli, de l'autre côté du Canal ou de la Riviere de Geves, on trouve un Canton de dix ou douze lieues de longueur, habité par des Negres, nommés *Balantes*, qui n'ont aucune correspondance avec leurs voisins, & qui ne souffrent pas que les Etrangers pénetrent dans leur Pays. Ils ne contractent leurs alliances qu'entr'eux, sans se relâcher jamais de cette loi pour les mariages. Leur Religion est l'Idolâtrie; & leur Gouvernement une espece de République, dont le Conseil est composé des Anciens. Ils ne font aucun Esclave dans leur Pays, mais ils sont méchans à l'excès pour leurs voisins; & comme ils cherchent souvent leur proye, ils ont surpris plusieurs Barques Portugaises. Dans ces occasions, ils ne font pas de quartier aux Blancs. Pour les Negres, ils les vendent à leurs voisins, ou les échangent pour des bestiaux. Leurs armes sont le fabre, la zagaye, & les fleches. Ils eurent la hardiesse, le 23 d'Avril 1700, d'attaquer un Brigantin François de quatre pieces de canon. Ils l'environnerent avec trente-cinq Canots, dont chacun ne portoit pas moins de quarante hommes. Heureusement les François, à la vûe de cette Flotte, eurent le tems de se couvrir d'un double mur de peaux de Bœufs, qui les garantit de la premiere grêle des fléches. Les Negres tenterent plusieurs fois d'aborder le Brigantin; mais le Capitaine François fit un usage si bien entendu de son artillerie, que prenant plusieurs files de Canots, avec sa mitraille, il en détruisit une grande partie. Le combat dura néanmoins plus de six heures, & rien ne peut être comparé à la furie des Sauvages. Enfin leur courage diminuant avec le nombre, ils se retirerent, en marquant par des cris effroyables la grandeur de leur perte & leur consternation.

Un Brigantin François attaqué par les Balantes.

C'est l'opinion commune du Pays que les Balantes ont des Mines d'or dans leur terroir, & qu'ils n'ont pas d'autre raison pour en interdire l'entrée aux Etrangers. Cette persuasion est fondée sur deux ou trois argumens: 1°. Que les Portugais ayant acheté d'eux de la volaille sur cette côte, ont trouvé de l'or dans presque tous les geziers. 2°. Que ces Peuples payent en or leur tribut annuel au Roi de Kasamansa, dont le territoire est entre la Riviere de ce nom & celle de Geves. 3°. Que leur or est différent de celui de Galam & de Tomba-Aura, quoique les Mandingos n'ayent aucun commerce avec eux.

Raisons qu'ils font valoir à ce sujet.

Quant à la premiere raison, quoique les François n'ayent jamais trouvé d'or dans la volaille de cette contrée, parce qu'elle leur venoit peut-être d'un autre canton, les Portugais étoient si persuadés de la vérité du fait, que s'étant assemblés à Bissao, au mois de Juillet 1695, ils partirent avec trois cens

cens Negres pour la conquête de la Toiſon d'or, & débarquerent ſans oppoſition. Mais comme on étoit alors au milieu de la ſaiſon des pluies, leurs armes & leurs munitions furent ſi mouillées, qu'elles ſe trouverent hors d'état de ſervir. Ils furent attaqués par les Balantes & repouſſés avec beaucoup de reſolution juſqu'à leurs Barques, en laiſſant à leurs ennemis une bonne partie de leur bagage & de leurs Negres auxiliaires. BRUG. 1701.

Les Balantes ſont laborieux, autant du moins qu'on en peut juger par cette partie de leur côte qu'on découvre de la Mer, car aucun Voyageur n'a pénétré aſſez loin pour en donner la deſcription. S'ils font quelque commerce avec leurs voiſins, il ne conſiſte qu'en riz, en maïz, en légumes, en beſtiaux, & en volaille. On juge de la fertilité de leur terroir par l'abondance de leur volaille & de leurs beſtiaux.

Embouchure de Rio S. Domingo, & ſes difficultés.

Rio St Domingo, autrement nommé la Riviere de Kachao, a ſon embouchure à trois lieues au Sud de celle de Kaſamanſa. L'accès en eſt difficile. Après avoir doublé le Cap Rouge (Cabo Roxo), qui eſt à onze dégrés trente-ſix minutes de latitude du Nord, il faut mouiller ſur quatorze ou quinze braſſes, à deux lieues de ce Cap, Nord & Sud. On envoye de-là ſa Chaloupe, pour obſerver l'état préſent de la Riviere, parce qu'une partie des rocs & des baſſes ſe faiſant voir à découvert dans les baſſes marées, on juge plus aiſément du péril. On doit paſſer fort près de ceux du Nord, ſi l'on veut éviter ceux du Sud, qui ſont les plus dangereux. Ces bancs ont environ trois lieues de longueur. Il ne faut pas eſperer d'y pouvoir louvoyer, parce que le Canal n'a qu'une demie lieue de large. Lorſqu'on a mis au Nord & Sud un gros arbre qu'on a nommé l'*Arbre Couronné*, pour la forme de ſes branches, on peut s'avancer droit vers la Riviere, ſans s'embarraſſer des battemens de la marée, que ceux qui connoiſſent mal ce lieu peuvent prendre pour autant d'écueils, & qui leur feroient chercher des dangers reels pour en éviter d'imaginaires.

Commerce de Kachao & de Farim.

Kachao, Colonie Portugaiſe, dont on a déja vû la deſcription, eſt ſituée ſur la rive droite de la Riviere, à vingt lieues de ſon embouchure. Il s'y fait annuellement un commerce de deux ou trois cens Eſclaves, à trente barres par tête; de cent quintaux de cire, à ſeize barres le quintal; & d'autant d'ivoire, à dix-huit barres le quintal.

*Farim*, eſt un autre Marché ſur la rive droite, c'eſt-à-dire, au Sud de Rio San Domingo. Cette Ville eſt environ quarante-cinq lieues au-deſſus de Kachao, & n'a gueres que la moitié du même commerce.

Le Bot, Village.

Mais revenant à l'embouchure de Rio San Domingo, on trouve entre ſa rive Sud & le Canal de Geves, un Village nommé *Le Bot*, où le riz eſt excellent & dans une extrême abondance. On l'achete avec de l'ambre jaune, des criſtaux, du fer, des ſabres, du cuivre, & de l'étain; des baſſins, des ſonnettes de différentes grandeurs, des couteaux, & d'autres ſortes de mercerie.

Crocodiles privés.

On remarque, avec étonnement, dans la Riviere de Rio San Domingo, que les *Caymans*, ou les Crocodiles qui ſont ordinairement des animaux ſi terribles, ne nuiſent ici à perſonne. Il eſt certain, dit l'Auteur, que les enfans en font leur jouet, juſqu'à leur monter ſur le dos & les battre même, ſans en recevoir aucune marque de reſſentiment. Cette douceur leur vient peut-être du ſoin que les Habitans prennent de les nourrir, & de les bien traiter. Dans

BRUE. 1701.

toutes les autres parties de l'Afrique, ils se jettent indifféremment sur les hommes & sur les animaux. Cependant il se trouve des Negres assez hardis pour les attaquer à coups de poignards. Un Laptot du Fort Saint-Louis s'en faisoit tous les jours un amusement, qui lui avoit long-tems réussi; mais il reçut enfin tant de blessures dans ce combat, que sans le secours de ses compagnons, il auroit perdu la vie entre les dents du monstre.

Bole, Village.

Un peu au-dessus du Bot, & du même côté, sur la Riviere de Geves, au Nord de Bissao, est le Village de *Bole*, où les Habitans donnent du maïz & des Bœufs pour du fer, du cuivre, des bassins, des grains de verre noir, des couteaux, & du cristal. Le baril de maïz écossé, se vend quatre barres; & le plus gros Bœuf ne passe pas le même prix. Ces Negres sont Papels, & font un commerce assez considerable. La Riviere de Geves est au Nord-Nord Est de l'Isle de Bissao. Ses Habitans sont Biafaras & Mandingos; les premiers

Fort Portugais.

Idolâtres, & ceux-ci Mahometans. Les Portugais ont un Comptoir dans ce canton, avec un Officier qu'ils appellent Sergent. Ils y ont aussi une Eglise, desservie par deux ou trois Prêtres.

Rapidité de la riviere de Geves.

La Riviere de Geves est extrêmement rapide. Outre la pente du Canal, on attribue la viteſſe de son cours à l'irrégularité de la marée, qui après avoir employé six heures à monter, descend en trois heures, & quelquefois plus vite, avec une si furieuse violence, que les vagues s'élevent comme autant de montagnes. Il est à propos de jetter l'ancre de maniere qu'on soit toujours à flot, & que les Bâtimens obéissent au mouvement de la marée. On employe dix marées pour se rendre de Bissao à Geves. Les Barques qui sont destinées pour ce voyage, ne doivent prendre que quatre pieds d'eau. Elles ne peuvent partir que depuis le mois de Decembre jusqu'au mois de Septembre, c'est-à-dire, pendant que la Riviere est accessible; car depuis Octobre jusqu'au mois de Janvier, les marées sont si fortes, que la navigation est trop dangereuse, sur tout lorsqu'il n'y a pas d'esperance d'être aidé sur les rives.

Description de la Ville de Geves.

La Ville, ou le Village de Geves, contient environ quatre mille ames, entre lesquels on compte quatre ou cinq familles de Blancs. Tout le reste est noir ou bazané, & n'en prend pas moins le nom de Portugais, mais sans autre garand que leur parole. Geves est située sur une éminence, & n'a pas de mur ni d'enclos. Les maisons sont de terre, blanchies en dehors, & couvertes de paille. L'Eglise Paroissiale est fort belle. C'est un Prêtre mulâtre de St Jago, qui exerce les fonctions de Curé. Autrefois les environs de la Ville étoient fort bien cultivés; mais les terres sont à présent fort négligées, & les

Son Commerce.

Habitans tirent leurs provisions des Villages voisins. Années communes, il s'y fait un commerce de deux cent cinquante Esclaves, à trente barres par tête; de quatre-vingt ou cent quintaux de cire, à seize barres le quintal; d'autant d'ivoire, à dix-huit barres; & de quatre ou cinq cens *Guluzans*, ou Pagnes communs, qui se donnent pour une paire de cordes, ou pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Ces Guluzans sont absolument nécessaires, pour le commerce des Bissagos & de la plupart des Negres. Comme ils se vendent sur le pied de trois livres pieces, il y auroit peu de profit sur cette vente, si l'évaluation commune de l'eau-de-vie n'étoit à quarante sous la pinte.

Réflexions sur les moyens de l'étendre.

La meilleure voie & la plus sûre pour étendre ici le commerce, seroit d'avoir un grand nombre de petites Barques qui fussent répandues continuel-

lement dans les Marigots & dans les autres lieux où les Negres ſe préſentent. On pourroit faire un établiſſement fort avantageux avec deux Facteurs & quelques Gromettes, au Village de Malanpagne, qui eſt vis-à-vis celui de Geves. Ce Pays eſt habité par les Biafaras, dont le Souverain ſe nomme *Tamba*. Celui qui occupoit alors le Trône, étoit un Prince des plus affables de cette Côte, porté d'inclination pour les Blancs, ſur-tout pour les François. La Compagnie Françoiſe employe dans ſes Comptoirs & pour le ſervice de ſes Barques, un grand nombre de Gromettes, dont elle tire beaucoup d'avantage. Les uns ſervent d'Interprétes. Ceux qui ont plus de lumieres & d'habileté, ſont chargés du Commerce intérieur pour la cire, l'ivoire, l'or, & les Eſclaves. Outre leurs gages, elle leur accorde un certain profit ſur les marchandiſes. De cette maniere, elle eſt ſûre que tout ce qu'elle achete eſt de la premiere main, & ſon profit eſt de cent pour cent. Lorſque ces Facteurs Negres ont raſſemblé de quoi charger une Barque ou deux, la Compagnie leur envoye de nouvelles marchandiſes pour remplir leurs Magazins, & fait tranſporter celles qu'ils ont achetées.

Dix-ſept lieues au-deſſus de Malenpagne, on trouve un Village nommé *Mal Formoſa* (87), dont le terroir produit les plus beaux Arbres du monde pour la conſtruction des Vaiſſeaux. Il eſt facile de les couper & de les tranſporter à bord. Le Chef du Village donneroit la moitié de ſa Forêt pour un baril d'eau-de-vie. Malenpagne. Mal Formoſa.

Après avoir tourné le coude, pour entrer dans la véritable embouchure de la Riviere de Geves, qui a ſon cours au Nord-Eſt, on découvre ſur la rive droite un Village nommé *Gonſede*, habité par les Biafaras civiliſés, qui font un Commerce aſſez conſidérable de millet, de riz, d'ivoire, de beſtiaux, & d'Eſclaves. Plus au Sud du même coude, dans un grand Marigot, qui ſe nomme *Riviere de Dongol*, & qui eſt plutôt un bras de Mer, ou une Baye qui ſépare du Continent la Peninſule des Biafaras, on voit le Village de *Golli*, où l'on achete des Eſclaves, depuis dix juſqu'à quinze barres par tête, de l'ivoire à huit ou dix barres le quintal, & des guluzans pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Mais c'eſt à condition que votre commerce ſe borne aux Negres du Canton; car s'ils apprennent que vous ayez quelque relation avec les Portugais qui s'y ſont établis, ils font monter le prix des Eſclaves juſqu'à trente barres, & celui du quintal d'ivoire à dix huit. Les Negres Biafaras de Golli, ſont d'un naturel aſſez doux, & l'on peut traiter ſûrement avec eux ſur le rivage. Cependant il ne faut jamais perdre les marchandiſes de vûe; car l'occaſion les porte quelquefois à tromper. Gonſede. Riviere de Dongol. Golli.

Le Village de *Kurbaly*, donne ſon nom à la Riviere qui paſſe au long de ſon enclos, & qui venant de l'Eſt va ſe perdre dans celle de Geves. Ses bords ſont fort unis des deux côtés, & cultivés avec beaucoup de ſoin. Mais les Habitans ſont obligés de veiller nuit & jour, pour garantir leurs plantations des Elephans & des Chevaux marins. Cette Riviere de Kurbaly conduit dans un Village où le Roi de Ghinala fait quelquefois ſa réſidence. Il eſt fort commun de voir dans le Païs des troupeaux de quarante ou cinquante Elephans. Lorſqu'ils ſont couchés dans la fange, pour s'y rafraichir, ils ne jettent pas Village & riviere de Kurbaly. Abondance des Elephans.

(87) Il y a de l'apparence que c'eſt plutôt Matta Formoſa, à l'embouchure de Rio San-Domingo.

BRUE. 1701.

les yeux fur les paſſans, & l'on n'a pas d'exemple qu'ils ayent jamais attaqué perſonne ; à moins qu'on ne faſſe feu fur eux & qu'on ne les irrite par quelque bleſſure, car ils deviennent alors des ennemis ſi dangereux, qu'il eſt fort difficile de leur echaper. Mais ſi l'on parvient à les effrayer aſſez pour leur faire prendre le parti de ſe retirer, ils le font avec beaucoup de lenteur. Ils regardent fixement ceux qui troublent leur repos, & jettant deux ou trois cris, ils continuent leur marche.

Quelques Matelots François remontant la Riviere dans une Barque, virent un Elephant ſi embarraſſé dans la fange, qu'ils ſe promirent d'en faire aiſément leur proie. Comme ils ne pouvoient s'en approcher aſſez pour le tuer, leurs balles ne ſervirent qu'à le mettre en fureur. Ne pouvant auſſi s'avancer vers eux, il n'eût pas d'autre moyen pour ſe venger, que de remplir ſa trompe d'eau bourbeuſe, & de leur en lancer une ſi groſſe pluye qu'elle faillit de les abimer dans leur Barque. Ils furent contraints de ſe retirer ; & la marée qui revint bientôt, mit l'Elephant en état de regagner la rive à la nage.

Chevaux marins, & leurs ravages.

Les Chevaux marins ſont en nombre prodigieux dans toutes ces Rivieres, comme dans celles du Sénégal & de Gambra ; mais ils ne cauſent nulle part tant de déſordre qu'entre celles de Kaſamanſa & de Sierra-Leona. Les plantations de riz & de maïz que les Negres ont dans les cantons marécageux, ſont expoſées à des ravages continuels, ſi la garde ne s'y fait nuit & jour. Cependant ils ſont plus timides & plus aiſés à chaſſer que les Elephans. Au moindre bruit, ils regagnent la Riviere, où ils plongent d'abord la tête ; & ſe relevant enſuite ſur la ſurface, ils ſecouent les oreilles, & pouſſent deux ou trois cris ſi hauts, qu'ils peuvent être entendus d'une lieue.

Portugais établis à Kurbaly.

Il ſe trouve quantité de Portugais établis ſur les deux rives de la Riviere de Kurbaly. Leur occupation pendant tout le jour eſt de demeurer aſſis ſur des nattes à l'entrée de leurs maiſons, ſans autre habillement que la chemiſe & des hautes-chauſſes, & d'y paſſer le tems à diſcourir & à fumer. Ils ſe promenent rarement. Ils ne chaſſent jamais. Enfin ils paroiſſent avoir renoncé à toutes ſortes d'exercices. Après avoir mangé du Kola, ils boivent de l'eau, que l'amertume de cette noix leur fait trouver plus agréable. Ils ne laiſſent pas de faire un Commerce conſidérable ſur la Riviere, par le miniſtere de leurs Gromettes. On y voit ſans ceſſe deſcendre & monter leurs Canots, quoique la marée ſoit ſi violente qu'elle s'approche avec un bruit horrible & qu'elle arrive en un moment. Il s'y trouve des Serpens d'une grandeur prodigieuſe. On en a vu de vingt-cinq & trente pieds de long. On aſſure même qu'ils ſont capables d'avaller un Bœuf entier, à la ſeule exception des cornes. Mais comme ces récits viennent des Portugais, ils ſont d'autant plus ſuſpects, qu'on n'ignore pas que la nature apprend aux Serpens, lorſqu'ils dévorent quelque animal, à commencer par la tête. Ainſi, dire qu'ils ne peuvent avaller les cornes d'un Bœuf, c'eſt donner lieu de conclure qu'ils ne nuiſent pas plus au corps.

Fauſſe idée ſur les Serpens.

Pendant le Voyage que Brue fit à Geves, la mort y enleva le Capitaine *Manuel Alvas*, Gouverneur de cette Ville pour le Roi de Portugal. C'étoit un Chretien Negre, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, & le plus généreux Cavalier du Pays ; qualité rare parmi les Negres, & qu'il portoit ſi loin, qu'outre l'accueil agréable qu'il faiſoit aux Etrangers, perſonne ne ſortoit de ſa maiſon

sans avoir reçu de lui un petit présent d'or, plus ou moins considérable, suivant la qualité de ses Hôtes. Brue, en arrivant dans la Ville, ne manqua point d'aller faire ses complimens de condoléance à la Veuve & aux Enfans du mort. Aussi-tôt qu'il parut à la porte de la maison, les Pleureuses gagées pour cette cérémonie, commencerent leurs lamentations, comme si le Gouverneur eut expiré le même jour. BRUE. 1701.

Cérémonies & usages des Portugais & des Negres.

Les usages des Portugais & des Negres sont à peu près les mêmes à la mort des Chefs d'une famille. Il seroit difficile de juger laquelle des deux Nations emprunte les siens de l'autre. Lorsque la principale personne d'une Maison a rendu l'ame, toutes les femmes du voisinage s'assemblent; & si le nombre n'en est pas assez grand, on en prend d'autres à gages. Ces femmes tiennent compagnie pendant quelque tems à la Femme & aux Enfans du mort, & font leurs gémissemens en cadence. Ces cris funebres, accompagnés de soupirs & de larmes, sont capables de toucher vivement ceux qui ne les prendroient pas pour de simples grimaces. A la fin de chaque scene, on sert aux Pleureuses de l'eau-de-vie & du vin de palmier, qu'elles boivent d'aussi bonne grace que si elles n'avoient fait que rire pendant tout le jour. Elles se réjouissent ainsi jusqu'à l'arrivée de quelques nouveaux spectateurs, devant lesquels cette comédie recommence.

Les Enfans du Capitaine Manuel étoient assis sur des nattes, en deuil profond, avec tous leurs Parens autour d'eux. Lorsque Brue leur eut fait son compliment, il s'assit près d'eux, & pendant quelques momens il regna dans la compagnie un profond silence. Ensuite on servit du vin de Palmier. Tous les assistans en bûrent quelques verres; après quoi la conversation tourna sur les nouvelles, tandis que les Pleureuses, qui étoient dans une chambre voisine avec la Veuve, crioient de toutes leurs forces, bûvant dans les intervalles & récitant les grandes actions du mort. Après avoir assisté une heure entiere à cette triste cérémonie, Brue se leva & fut conduit à la porte par les Parens; car l'usage oblige les Enfans de demeurer sur leur natte, dans la même posture, c'est-à-dire, à demi étendus, & la tête appuyée sur le bras.

Brue fut invité aux Obsèques du Capitaine. Tous les Portugais du Canton y assisterent en habits longs, avec leurs longues épées & leurs poignards. On avoit placé devant la maison du Mort huit petites Pieces de canon, dont on fit une décharge au départ du Convoi. On continua de tirer successivement chaque Piece, à mesure que la Procession défiloit. Après l'Enterrement on fit encore une décharge générale. Ensuite le Cortege étant retourné à la Maison, on y distribua du vin de Palmier, & tout le monde se retira.

Le Capitaine Manuel avoit toujours donné un appartement dans sa Maison aux Facteurs François que leurs affaires amenoient à Geves. Mais l'état de sa famille ne permettoit pas au Général d'en attendre cette civilité. Un Officier Portugais, nommé Dom *Francisco Collea*, le fit prier d'accepter un logement près de sa Maison. Il profita de cette offre; mais ayant cru devoir une visite à son Hôte, il fut surpris en approchant de sa Maison d'entendre des cris si aigus, que s'il avoit distingué plus d'une voix, il les auroit pris pour quelque nouvelle cérémonie d'Enterrement. Etant entré, il trouva un grand homme maigre, dans un Hamac, ou un Branle, qui faisoit une pénitence forcée pour les péchés de

Il est reçu chez Dom Francisco Collea.

BRUE. 1701.

ſa jeuneſſe. Sa femme, qui étoit une Negreſſe du Pays, ne manquoit ni d'agrémens ni de politeſſe. Elle avoit préparé l'appartement du Général avec autant de propreté qu'elle avoit pû, c'eſt-à-dire, qu'elle y avoit mis un branle, des chaiſes, des nattes, une table, du bois & de l'eau, & qu'elle y avoit laiſſé des domeſtiques pour lui faire ſon ſouper. Heureuſement, il avoit apporté des proviſions & du linge, parce qu'il s'étoit attendu à n'en pas trouver aiſément dans la Ville. C'eſt un embarras extrême lorſqu'il faut ſe procurer un chevreau ou quelques poulets. Les Portugais, qui ſont établis depuis longtems dans un Pays ſi fertile & ſi capable de culture, ſe laiſſent manquer des choſes les plus néceſſaires à la vie, & ſe traitent plus miſérablement que les Negres.

Cette diſette générale de proviſions les force à la temperance. Leur nourriture la plus ordinaire, eſt la chair des Chevaux marins; viande, qui avec l'apparence du Bœuf, n'a qu'un goût ſauvage de poiſſon. Ils n'ont gueres d'autre vin que celui de Palmier, ni d'autres liqueurs que le *Rum*. Encore leur Rum eſt-il ſi fort & d'une odeur ſi déſagréable, que dans les Iſles voiſines, il n'y a que les Negres & la plus vile populace qui en veuille faire uſage. La Chaſſe pourroit ſuppléer au défaut de la volaille & des beſtiaux, car le Pays eſt rempli de Singes, de Gazelles, de Daims, & d'autre gibier. Il s'y trouve auſſi des Oyſeaux de toute eſpece, & dans une grande abondance. Mais le ſoin de les tuer ſeroit un exercice trop pénible, pour des gens qui préferent l'oiſiveté & l'inaction à tous les plaiſirs.

Les *Flamingos* ſont en grand nombre dans le Canton, & ſi reſpectés par les Mandingos d'un Village à demie-lieue de Geves, qu'il s'y en trouve des milliers. Ces Oyſeaux ſont de la grandeur d'un Cocq-d'Inde. Ils ont les jambes fort longues. Leur plumage eſt d'un rouge de feu, mêlé de quelques plumes noires. Mais leur chair a le goût huileux, & fait un mets très-médiocre pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Les Habitans du même Village portent le reſpect ſi loin pour ces animaux, qu'ils ne ſouffrent pas qu'on leur faſſe le moindre mal. Ils les laiſſent tranquilles ſur des arbres, au milieu de leur Habitation, ſans être incommodés de leurs cris, qui ſe font entendre néanmoins d'un quart de lieue. Les François en ayant tué quelques-uns dans cet azile, furent forcés de les cacher ſous l'herbe, de peur qu'il ne prît envie aux Negres de venger ſur eux la mort d'une bête ſi reverée (88).

Dans pluſieurs endroits de la Côte, ſur-tout aux environs de Geves, on trouve une ſorte d'Oyſeaux de Riviere, de l'eſpece des Oyes ou des Canards. On l'a nommé *Spatule*, parce que leur bec a beaucoup de reſſemblance avec cet inſtrument de Chirurgie. Ils ont la chair beaucoup meilleure que les Flamingos.

Rio-Grande n'eſt qu'à dix ou douze lieues au Sud de la Riviere de Geves. Dans l'intervalle, on trouve deux autres petites Rivieres qui ſont peu fréquentées. Le Commerce des Eſclaves eſt plus ou moins riche dans cette contrée, ſuivant les guerres des Habitans & leurs divers ſuccès. On en tire auſſi de l'ivoire, de la cire, & de l'or.

En remontant Rio-Grande, quatre-vingt lieues au-deſſus de ſon embou-

(88) Voyez ſa Deſcription au Tome ſuivant, dans l'Hiſtoire naturelle de ces Régions.

chure, on arrive dans le Pays des Nalus ou des Analoux, Negres qui ont beaucoup de paſſion pour le Commerce. Leurs richeſſes ſont l'ivoire, le riz, le maïz, & les Eſclaves. BRUE. 1701.

A ſeize lieues de Rio-Grande, vers le Sud, on trouve la Riviere de Nogne (89) ou Nunez, ſur les bords de laquelle on fait un Commerce annuel de trois cent quintaux d'ivoire, à huit ou dix barres le quintal, & d'une centaine d'Eſclaves, depuis dix juſqu'à quinze barres par tête. Le riz y eſt excellent & à fort bon marché. Les cannes de ſucre & l'indigo, y croiſſent naturellement. Ce Commerce ſe fait depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Août, pour ſe ménager l'avantage des vents du Sud au retour, Riviere de Nogne ou Nunez.

Le Pays, aux environs de la Riviere de Nogne, produit un Sel que les Portugais eſtiment beaucoup, & qu'ils regardent comme un contre-poiſon. Ils ont l'obligation aux Elephans de leur en avoir découvert la vertu. Les Negres qui vont à la chaſſe de ces animaux, leur tirent des fléches empoiſonnées; & lorſqu'ils les tuent, ils coupent l'endroit où la fléche a touché, & vuident le corps de ſes boyaux, pour en manger la chair. Des Chaſſeurs qui avoient bleſſé un Elephant, furent ſurpris de le voir marcher & ſe nourrir, ſans aucun reſſentiment de ſa bleſſure. Ils cherchoient la cauſe de ce prodige, lorſqu'ils le virent s'approcher de la Riviere & prendre dans ſa trompe quelque choſe qu'il mangeoit avidemment. Ils trouverent, après ſon départ, que c'étoit un ſel blanc, qui avoit le goût de l'alun. Un autre Elephant, qu'ils bleſſerent encore, s'étant guéri de la même maniere, les Portugais, qui ſont dans une défiance continuelle du poiſon, firent diverſes expériences de ce ſel, & le reconnurent pour un des plus puiſſans antidotes qui ayent jamais été découverts. Que le poiſon ſoit intérieur ou exterieur, une dragme du *Sel de Nogne*, délayée dans de l'eau chaude, eſt un remede ſpecifique. Effets de ce Sel, qui eſt un excellent Antidote.

On compte cinq Rivieres entre celles de Nogne & de Sierra-Léona. Leurs noms ſont (90) *Ponghé*, *Tafali*, *Samos*, & *Caſſéres*. Les Peuples qui en habitent les bords, ſe nomment les *Zapez*, les *Foulis*, les *Kokolis*, & les *Nalus*. Les Zapez ſont diviſés en quatre Tribus, diſtinguées par autant de noms; les Zapez *Errans*, les Zapez *Volumez*, les Zapez *Rapez*, & les Zapez *Soſez*. Toutes ces Nations ſont Idolâtres, & n'en reconnoiſſent pas moins un Etre ſuprême, auquel ils ne rendent aucun culte, parce qu'ils ſe fient à ſa bonté. Ils empoiſonnent ſi habilement leurs fléches, que la moindre bleſſure cauſe la mort dans l'eſpace d'une demie-heure. Mais ils n'entendent pas moins l'art des contre-poiſons. Leur principal Commerce eſt celui de l'ivoire, & d'un certain fruit nommé *Kola*, dont les Portugais font beaucoup d'uſage, pour relever le goût de l'eau, comme on l'a déjà fait obſerver. Cinq Rivieres.

Les Anglois ont un petit Fort ſur la Riviere de Sierra-Léona, d'où leur Commerce s'étend dans l'intérieur du Pays, juſqu'à celui des Foulis, à l'Eſt. Ils en tirent des Eſclaves, de l'ivoire, & même un bonne quantité d'or (91). Mais on n'a point encore appris d'où cet or vient comme de ſa premiere Ancien Fort Anglois.

(89) On lit mal-à-propos *Nongue* dans la Carte de l'Iſle, puiſqu'il eſt certain que le nom vient de *Nuñez* ou *Nugnez*. D'autres veulent *Nunho*.

(90) L'Auteur n'en nomme que quatre. Les Cartes en mettent ſix; & dans la Deſcription de Sierra Leona l'Auteur même en met dix.

(91) Les Anglois ont depuis abandonné ce Fort.

BRUE. 1701.

source. La Riviere de Sierra-Léona borne au Sud la Conceſſion de la Compagnie du Sénégal.

## §. VII.

## *Supplément au Voyage de Biſſao, par un Voyageur anonyme.*

INTRODUCTION.

ON a l'obligation de la Relation ſuivante aux obſervations d'un François, qui fit le Voyage de cette partie de l'Afrique dans le même tems que le Maire, & qui le vit à Gorée en 1682. Auſſi l'a-t'on publiée en 1696, à la ſuite du Voyage de le Maire aux Iſles Canaries; mais il ſemble que contenant des Remarques curieuſes ſur les Rivieres & les Habitans des Côtes qu'on vient de repreſenter, il ne peut être placé plus naturellement qu'après le Voyage du Sieur Brue à Biſſao.

ANONYME. 1695.

Le Royaume des Barbeſſins, qui ſont preſque tous Mahométans, & qui touchent au Pays des Jalofs, n'a pas plus de ſix ou ſept lieues d'étendue ſur la Côte. Il commence au Village de Jual, & n'eſt habité dans cette partie que par un petit nombre de Mulâtres & de Portugais. Il a dans ſa dépendance, près du Cap-Verd, un autre petit Village nommé *Koringhe*, où ſe fait le principal Commerce du Pays.

Au Sud, on trouve à ſept ou huit lieues la Riviere de *Bruſalum* ou de *Borſeli* (92), dont l'embouchure eſt fort large, mais remplie de bancs de ſable qui ferment l'entrée aux Canots, aux Chaloupes, & aux petites Barques. Le Commerce y eſt de peu d'importance. Cependant les Portugais y achetent du ſel & des proviſions de vivres.

Sur la même Côte, deux lieues plus bas, eſt la Riviere de Gambra, qui offre deux paſſages aux Vaiſſeaux, l'un au Nord & l'autre au Sud. Elle peut recevoir des Bâtimens de cinq cens tonneaux; mais auparavant il eſt à propos de ſonder le canal, ſi l'on veut ſe garantir des bancs. En entrant dans la riviere on trouve au Nord le Royaume de Barra, dont le Roi fait ſa réſidence à un quart de lieue de la mer. Les Habitans ſont Mandingos, & la plûpart Mahométans.

Royaume de Barra.

L'Iſle des Chiens ou Charles.

L'Iſle *des Chiens*, qui ſe nomme aujourd'hui l'Iſle *Charles*, où l'on peut paſſer à pied ſec dans les baſſes marées, eſt vis-à-vis de cette Région. Elle étoit autrefois habitée par les François, qui ſe laiſſerent ſurprendre & maſſacrer par les Negres. Depuis leur infortune, elle eſt demeurée ſans Habitans, & ſes avantages ne ſont pas aſſez conſidérables pour en attirer. Les Negres Flups, ou Floupes, ſont préciſément à l'entrée, ſur la Pointe Sud. Six lieues plus haut dans la riviere, on voit le Village d'Albreda, où les François avoient autrefois (93) un Comptoir. Les Anglois en ont un à Jilfray, qui eſt une lieue plus loin ſur la même rive. Ils ont auſſi un Fort régulier dans l'Iſle, qui n'eſt pas à plus d'un demi-quart de lieue de Jilfray. Ce Fort eſt muni de plus de cinquante pieces de canon; mais faute de mains ou d'habileté pour les employer, elles ne ſont pas d'un grand uſage. Les Anglois ſont obligés de faire venir leur bois & leur eau du Continent. Ils ont la meilleure partie du commerce de cette ri-

Fort Anglois dans l'Iſle Gambra.

(92) L'Auteur met *Breſalime*.

(93) Ils l'ont rétabli depuis le voyage de l'Auteur.

viere,

viere, qui consiste en Esclaves Negres, en cire & en ivoire. Elle est navigable l'espace d'environ deux cens lieues. ANONYME. 1695.

La riviere *Zamenée* (94) est habitée par différentes sortes de Negres. Ceux qui habitent l'embouchure sont de la race des Flups, Nation extrêmement sauvage (95) qui occupe toute la Côte jusqu'à *Bulol*, à l'entrée de Rio San-Domingo. Cette Côte est beaucoup mieux peuplée que celle de la Gambra.

Sept ou huit lieues plus haut, la marée forme un ruisseau, qui conduit à la Ville de Jam, où les Portugais font une grosse quantité de cire, qu'ils transportent à Kachao & sur les bords de la Gambra. Les Pays voisins sont habités par les Negres, nommés *Bagnons*, dont le Roi fait son séjour ordinaire à douze ou treize lieues de la mer.

Divers lieux sur les bords de Rio-San-Domingo.

Le cours de Rio S. Domingo est de l'Est à l'Oüest, mais il fait differens tours pendant plus de deux cens lieues. Ses rives ont aussi différentes sortes d'Habitans, Negres & Portugais, qui sont rassemblés dans plusieurs Villages. A l'embouchure, du côté du Nord, les Portugais ont un Fort, muni de quatre pieces de canon, & commandé par un Sergent, avec quatre Soldats. Quatre lieues plus loin, sur la même rive, près du Village de Bulol, on rencontre la petite riviere de Linghin, qui n'a que huit ou dix lieues de cours dans les terres, & qui est occupée par les Bagnons. Elle a, près de l'endroit où elle se perd dans celle de S. Domingo, le Village de *Quongain* (96) habité par quantité de Portugais & de Gromettes, qui ramassent beaucoup de cire.

Riviere de Bujind.

La riviere de *Bujind* vient se décharger du même côté, trois lieues au-dessus de l'endroit jusqu'où la marée remonte. Elle coule douze ou quinze lieues dans les terres, & ses bords sont habités par la même Nation, qui fait aussi le commerce de la cire. C'est la route ordinaire de *Jam* à Kachao.

A l'entrée de la riviere de S. Domingo, du côté du Sud, on trouve un grand Bois, nommé (97) *Matta formosa*, qui renferme un Village habité par des Flups, mais moins barbares qu'on ne les a representés dans leurs autres Cantons. On fait avec eux le commerce des Esclaves & des provisions, sur-tout du riz, que leur terroir produit en abondance. Deux lieues plus loin, en continuant de remonter, on rencontre une petite riviere qui n'est pas navigable, & qui sépare le Pays des Flups de celui des Papels.

Les Negres qui se nomment *Papels*, sont Idolâtres comme les Flups, & gouvernés par un Roi qui fait sa résidence à cinq ou six lieues de cette riviere. A la mort des personnes considérables, ils sacrifient des Veaux, des Chevreaux & des Chapons à leurs Dieux, qui sont généralement des arbres, des cornes de Taureaux & d'autres substances inanimées. Dans le même Canton, trois ou quatre lieues plus loin, est située la Ville de Kachao (98), Colonie Portugaise. Cette Ville a trois Forts, dont le premier contient dix ou douze pieces de canon, & les deux autres chacun deux ou trois. Elle est commandée

Observations sur les Villes de Kachao & de Jam.

(94) Ou *Jam*, ou *Jameni*. C'est la même riviere que la Kasamansa.

(95) On a déja cité cet endroit de la Relation.

(96) La même sans doute que Guinguin ou Ghinghin.

(97) Suivant ce récit, Matte Formose devroit être placée, dans la Carte, à l'endroit où est *Bulol* ou *Bulot*, comme l'Auteur l'appelle, qui devroit être reculé plus loin au côté Nord de la riviere.

(98) L'Auteur écrit toujours Kachaux & Gambie. On a fait remarquer l'erreur de cette ortographe.

ANONYME. 1695.

par un Capitaine-Major, qui dépend du Gouverneur Général des Iſles du Cap Verd. Sa Garniſon eſt recrutée tous les ans par trente ou quarante Soldats Portugais, dont la plûpart ont été bannis pour leurs crimes. Le nombre des Habitans eſt de deux ou trois cens hommes, ſans y comprendre leurs femmes & leurs Concubines. Le Roi de Portugal entretient à Kachao un Receveur des droits, qui ſont de dix pour cent ſur tous les Vaiſſeaux Marchands qui arrivent & qui partent; avec un Ecrivain ou un Secretaire, qui exerce tout à la fois l'Office de Notaire & de Chérif. C'eſt au Gouverneur qu'appartient l'adminiſtration de la Juſtice. Il y a dans la Ville une Egliſe Paroiſſiale, qui a ſon Curé, dépendant d'un Viſiteur, ou de ce qu'on appelle en France un grand Vicaire, pour l'Evêque Diocéſain de S. Jago. Les Capucins ont un Couvent à Kachao, mais on y voit rarement plus de trois ou quatre Religieux. Les Habitans de la Ville ont de petites Barques, avec leſquelles ils exercent le commerce ſur les rivieres de Nogne, de Pouque, de Sierra Leona, & dans les Iſles des Biſſagos, d'où ils tirent beaucoup de cire & d'Eſclaves, avec une petite quantité d'ivoire.

Les Portugais ont plus haut ſur la même riviere une autre Ville, nommée *Farim*, à cent cinquante lieues (90) de Kachao, mais beaucoup moins peuplée. Elle n'a pour fortifications qu'un enclos de paliſſades. Les principaux Habitans de Kachao ont des maiſons à Farim, où leurs Gromettes font des étoffes de coton & de la cire. La Ville eſt gouvernée par un Capitaine-Major, dépendant de celui de Kachao. On appelle Mandingos les Negres qui habitent les Contrées voiſines. Tous les Villages entre Kachao & Farim ſont peuplés de Gromettes Portugais, qui s'employent à ramaſſer du coton.

Iſles au Sud de l'Iſle San-Domingo.

En quittant la riviere de S. Domingo pour s'avancer vers le Sud, on rencontre pluſieurs Iſles. La premiere, nommée *Trois-Iſles*, parce qu'elle en a (1) l'apparence, eſt poſſedée par des Gromettes Negres, qui ſe ſont delivrés de l'eſclavage des Portugais. La plûpart, quoique baptiſés, ont renoncé au Chriſtianiſme. Cette Iſle, qu'ils cultivent ſoigneuſement, produit une extrême abondance de coton, dont ils ſe font des habits. Ils ont des Canots, ſur leſquels ils vont commercer avec les Negres du Continent, dans un Village nommé (2) *le Bot*. Mais ils ne permettent pas l'accès de leur Iſle aux Canots étrangers.

Vis-à-vis les *Trois-Iſles*, on découvre celle de Buſſi, ou Buſſiſi, qui eſt occupée par les Papels, ſous un Roi de peu d'autorité. Le canal qui ſépare ces deux Iſles a ſi peu de profondeur, qu'on n'y a pas de l'eau juſqu'aux genoux. Mais le commerce n'en eſt pas moins dangereux avec les Inſulaires, parce qu'ils portent à l'excès la défiance & la jalouſie. L'Auteur rend témoignage que de ſa connoiſſance pluſieurs Négocians Anglois & Hollandois ont peri par la trahiſon de ces Barbares. Ils ont des proviſions en abondance, telles que du riz, du millet, des beſtiaux, de la volaille & des Faiſans, mais d'une bonté mediocre. L'Iſle de Buſſi a de circonférence environ dix lieues. On lui connoit deux Ports, l'un à l'Eſt, nommé le *Port-Vieux*; l'autre au Sud-Eſt, qui ſe nomme (3) *Port*

(90) Cette diſtance eſt une erreur. On l'a marquée ci-deſſus plus juſte.

(1) Ce ſont en effet trois Iſles, & l'Auteur s'eſt trompé en les prenant pour une ſeule.

(2) Ce Village, dont on a déja parlé, eſt placé dans la Carte à trois lieues de l'embouchure de Rio San Domingo.

(3) Il s'appelle auſſi *Port-neuf*. Voy. ci-deſſus.

*des Pierres blanches.* Vis-à-vis eſt l'Iſle de Kazelut (4), & pluſieurs autres petites Iſles qui ne ſont pas habitées.

ANONYME. 1693. Obſervations ſur l'Iſle de Biſſao.

Celle de Biſſao eſt à deux lieues de Buſſi. Le canal eſt ſi bien connu entre ces deux Iſles, qu'un Bâtiment de trois cens tonneaux y paſſe ſans danger. Biſſao n'a pas moins de quarante lieues de circuit. Les Papels qui l'habitent ſont Idolâtres, & ſacrifient ſouvent à leurs Dieux des Veaux, des Chevreaux & des Chapons. Elle a pluſieurs Ports, dont le principal porte le nom de *Port Biſſao.* Pluſieurs Vaiſſeaux de ſoixante pieces de canon y peuvent mouiller ſans incommodité. Les Portugais y ont une Egliſe & un Couvent de Capucins. Ils ſe marient ſans difficulté avec les femmes du Pays, & pluſieurs jeunes Papels ont reçu le Baptême.

L'Iſle a neuf Rois, dont huit reconnoiſſent l'autorité du neuviéme, & ne ſont proprement que des Gouverneurs de Province. Lorſqu'il en meurt un, on étrangle plus de trente perſonnes pour l'accompagner au tombeau, ſur-tout les jeunes filles & les Eſclaves qui lui ont été les plus fidéles. On enterre avec lui cette multitude de victimes, & l'on renferme dans le même tombeau ſon or, ſon argent, ſon ambre gris, ſes étoffes & ce qu'il avoit de plus précieux. Il ne ſe préſente pas d'autres concurrens pour le Trône que les Jeagres, dont la dignité peut être comparée à celle des Ducs & Pairs en France. Ils s'aſſemblent en cercle, autour de la tombe du Roi mort, qui eſt compoſée de roſeaux & de bois fort leger. Elle eſt ſoulevée par quantité de Negres qui l'élancent dans l'air; & le Jeagre ſur qui elle retombe, obtient la Couronne.

Le Palais de l'Empereur n'eſt éloigné du Port de Biſſao que d'une lieue. Ce Monarque a ſes Gardes, ſon armée & ſes femmes autour de lui. Sa Flotte eſt compoſée d'environ cinquante Canots, qui peuvent recevoir chacun trente hommes. La ſeule arme de la Milice eſt un cimeterre attaché au bras. Pour habillement, les Inſulaires de Biſſao portent une peau de Chevreau, qui pend derriere eux, & qui paſſant entre leurs jambes ſe releve pardevant pour cacher leur nudité. Leurs guerres ſont contre les Biafaras, qui habitent le Continent à l'oppoſite de leur Iſle. Elles ſe renouvellent deux ou trois fois dans le cours de l'année.

Les Portugais avoient autrefois bâti un Fort dans l'Iſle de Biſſao, & l'avoient monté de huit pieces de canon, pour interdire le commerce de l'Iſle aux Etrangers; mais les Negres ne le ſouffrirent (*) pas long tems. Ils ont toujours entretenu la liberté de leur Païs, en recevant dans leurs Ports les Etrangers qui s'y preſentent pour le Commerce, & leur accordant la permiſſion de l'exercer dans l'Iſle avec une parfaite ſûreté. Mais avant que de les laiſſer deſcendre au rivage, leur Roi conſulte les Dieux par un ſacrifice ſolemnel.

Iſle Sortieres.

Vis-à-vis de Biſſao eſt une Iſle nommée *Sortieres*, couverte d'arbres, où les Negres vont faire tous les ans leurs grands ſacrifices. Les Vaiſſeaux y ſont en ſûreté ſur leurs ancres.

La riviere de Geves coule environ ſoixante-dix lieues dans le Continent par divers détours au Nord-Eſt & au Sud-Eſt. Tous les Villages qu'elle a ſur ſes bords, à une lieue de la mer, ſont habités par les Biafaras. A l'entrée, ſur la rive de l'Eſt, on trouve le Village de Gonſede, où les Veaux & la volaille

Gonſede.

(4) Erreur, pour *Kazegut.*

(*) Voyez ci-deſſus le Voyage de Brue à Biſſao.

ANONYME. 1695.

ſont en abondance. Les Negres y vendent auſſi de l'ivoire & quelques Eſclaves.

Geves.

Cinq lieues plus haut dans la riviere on arrive à la Ville de Geves, dont la plûpart des Habitans ſont Portugais & Gromettes. Cette Ville eſt défendue par un enclos de paliſſades. Elle a ſon Egliſe, ſon Curé; & pour Commandant, un Capitaine qui dépend du Gouverneur de Kachao. Les lieux voiſins ſont poſſedés par les Biafaras.

Les Portugais ont quantité de Barques, ſur leſquelles ils portent leur commerce juſqu'à Sierra Leona. Ils les envoyent auſſi dans la riviere Nogne, pour en apporter de l'ivoire & de l'*Indigo* en feuilles, qui leur ſert à teindre leurs étoffes. Il ſe fait un grand commerce de *Kollers* (5), fruit qui par ſa forme & ſon goût reſſemble beaucoup aux marons de l'Inde. Il y en a de rouges & de blancs. Le principal tranſport eſt dans le Pays des Biafaras & des Mandingues.

Les Barques ne peuvent aller plus loin que la riviere de Geves; mais avec les Canots on pénetre dans pluſieurs petites rivieres qui coupent le Pays. Vis-à-vis cette Côte, on rencontre pluſieurs Iſles, particuliérement celle de Bulam, qui eſt fort riche en arbres, mais ſans aucun Habitant. Elle eſt à l'embouchure de Rio-Grande, & ſon circuit eſt d'environ ſix lieues. Les autres Iſles ne meritent pas qu'un Voyageur s'y arrête, ni qu'il en parle.

Iſle de Bulam.

(5) C'eſt vraiſemblablement le Kola, dont on a parlé pluſieurs fois.

## CHAPITRE X.

### *Entrepriſe pour découvrir le Lac de Kayor en 1714, avec des obſervations ſur le Commerce de Gorée.*

BRUE. 1714.

INTRODUCTION.

LE Lac de *Kayor*, de *Kayer*, ou de *Kaillor*, n'eſt pas à plus de cinquante lieues du Fort Saint Louis, c'eſt-à-dire, de l'embouchure du Senegal. Il eſt formé par les inondations de cette riviere, au Nord de laquelle il eſt ſitué; mais lorſque les flots ſe retirent, il demeure à ſec dans une grande partie de ſon étendue, & les Mores ou les Negres qui habitent ſes bords y font leurs Plantations de millet & de riz, qui reuſſiſſent merveilleuſement dans un terrein engraiſſé par les eaux de la riviere. Ce Lac n'avoit pas été fort connu des François, ou du moins leurs principales lumieres venoient des Mores & des Negres, dont le témoignage eſt toujours ſuſpect. On ſçavoit, ſur leurs recits, que le Lac de Kayor eſt fort grand, & que pour y naviguer on étoit obligé d'employer la Bouſſole. Quoique cette circonſtance parût douteuſe, on étoit ſûr, du moins par l'accord de tous les témoignages, qu'il eſt plus grand que celui de Panier Fouli; que le Commerce s'y étoit fait autrefois avec beaucoup d'avantage, & que les Pays voiſins ſont habités par des Mores & des Negres ſujets du Siratik.

Peu de certains ſur le Lac de Kayor.

Les changemens qui étoient arrivés dans la Compagnie Françoiſe avant fait perdre toutes les idées de ce commerce, Chamboneau, Directeur au Senegal en 1693, entreprit de les faire revivre. Il fit partir du Fort Saint Louis,

Entrepriſe de Chamboneau pour les verifier.

une Barque, avec un Facteur & des marchandiſes. Les François chargés de cette commiſſion arriverent au Lac & n'y entrerent pas ſans difficulté. Ils eurent à traverſer une forêt de roſeaux, qui rendoient le paſſage preſqu'impoſſible. Cependant après avoir ſurmonté cet obſtacle, ils furent effrayés par la vûe d'un corps de Negres armés, qui ſe préſenta ſur la Côte, près d'un Village où ils ſe propoſoient de débarquer. Ils revinrent ſans aucun fruit de leur voyage; & les récits qu'ils en firent ayant paru terribles, le Directeur ne trouva perſonne qui voulut tenter la même entrepriſe. BRUE. 1714.

Elle échoue.

Brue, qui ſe trouva revêtu de la qualité de Directeur en 1697, entra d'abord ardemment dans les vûes de ſon Prédéceſſeur; mais d'autres affaires le forcerent de les ſuſpendre juſqu'en 1699. Enfin, ſon caractere lui faiſant mépriſer les difficultés, il envoya une Barque bien armée, ſous la conduite d'un Facteur habile, avec les Marchandiſes convenables & des préſens pour les Chefs Mores. Il avoit eu la précaution de mettre dans ſes intérêts quantité de Marbuts ou de Prêtres, qui lui avoient promis de faire goûter ſes propoſitions de commerce aux Chefs de pluſieurs Nations. La Barque gagna heureuſement la riviere de Kayor. C'eſt un Canal naturel par lequel les eaux du lac communiquent avec la riviere du Senegal, & celles du Senegal vont groſſir le lac dans leurs debordemens. Sa largeur eſt de ſeize ou dix-huit toiſes, & ſa profondeur de douze ou quinze pieds. La navigation n'y eſt pas difficile juſqu'au Port de Graine, ou d'*Ingrin*, Village éloigné du lac d'environ huit lieues, où les Negres ont un commerce établi pour le miller, les pois & d'autres légumes. Mais, un peu au deſſus de ce Village, les François commencerent à trouver le Canal ſi bouché par l'épaiſſeur & la force des roſeaux, qu'avec un fort bon vent & de l'eau dans une juſte hauteur, leur Barque fut arrêtée. Le Facteur, qui s'étoit fait accompagner par pluſieurs Canots du Village d'Ingrin, en prit un pour aller reconnoître de plus près la grandeur de l'obſtacle & s'ouvrir un paſſage. Mais ne trouvant pas plus de facilité à pénetrer, & les roſeaux s'élevant, dans pluſieurs endroits, de deux toiſes au-deſſus de l'eau, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de retourner ſur ſes traces.

Brue la tente avec peu de fruit.

Cette confirmation des premiers récits fit abandonner l'entrepriſe juſqu'en 1714, que Brue prit la réſolution de la tenter lui-même. Il ſemble que la meilleure méthode auroit été de mettre le feu aux roſeaux dans le tems de la ſechereſſe, & de les brûler ainſi juſqu'à la ſurface de l'eau; après quoi il auroit été moins difficile de les déraciner; ſur tout avec le ſecours des Negres qui habitent les bords du Canal, & que leur propre intérêt auroit attachés au travail. Les terres des deux côtés appartiennent à un Chef Negre, nommé *Riquet*, qui a pluſieurs Villages au long des rives. Il eſt vaſſal du Siratik. Son terroir eſt fertile, & les Habitans y vivent dans l'abondance.

Il entre dans une Barque de vingt tonneaux.

La ſaiſon des pluies ayant fini tard cette année, & les eaux étant plus groſſes qu'à l'ordinaire, Brue ſe flattoit de trouver les paſſages plus ouverts, ou du moins les roſeaux plus faciles à forcer. Il ſe mit dans une Barque de vingt tonneaux, commandée par *Gaudebon*, ancien Officier de la Compagnie, qui connoiſſoit la riviere & le Pays. Etant partis du Fort Saint Louis au commencement de Novembre, ils arriverent le ſoir du même jour à Bukſar, ou Buxar, qui en eſt à 15 lieues. Cette habitation eſt un compoſé de pluſieurs Villages, dans une grande plaine qui aboutit aux bords du Senegal. Les Negres y nourriſſent

BRUE. 1714.

un grand nombre de beſtiaux & menent une vie fort aiſée. On remarque que de Bukſar juſqu'à la mer, les beſtiaux ſont petits, & qu'on les trouve plus gros à meſure qu'on remonte la riviere. Ils y ſont infeſtés par certains Oiſeaux qui s'attachent ſur leur dos, & qui leur mangeroient la chair juſqu'à l'os, ſi l'on ne prenoit ſoin de les en délivrer. Brue, ſans s'arrêter à Bukſar, continua de remonter, avec le ſecours de ſes Laptots, juſqu'à l'Iſle des Palmiers. C'eſt un peu plus haut, du côté Nord de la riviere, qu'on trouve le Marigot ou le Canal de Kayor. Il a quinze lieues de longueur, du Nord au Sud. Dans l'endroit où il ſe joint au Senegal ſa largeur eſt d'environ huit toiſes. Le 4 de Novembre, il avoit quatre toiſes de profondeur, ce qui fit connoître au General que l'eau étoit beaucoup plus diminuée qu'il ne devoit s'y attendre dans la ſaiſon. Cependant ſa réſolution n'en fut pas refroidie. En avançant, il obſerva que le Canal devenoit plus large & plus creux. Il jetta l'ancre près du Village de Graine ou d'Ingrin, à trois lieues du Senegal, contre la rive gauche du Canal.

Ce Village appartient à *Riquet*, Seigneur Negre du Royaume de Hoval, & parent du grand Brak. Quoiqu'il n'y faſſe pas ſa principale réſidence, il y a des femmes & des Eſclaves, pour ne pas manquer de compagnie lorſqu'il y vient. Il s'y trouvoit à l'arrivée du Géneral. Il lui fit préſent d'un Eſclave, & Brue deſcendit ſans difficulté, pour tirer quelques pintades avec lui. Il trouva le Pays agréable, bien cultivé, & libre de ces moucherons importuns qui rempliſſent les Cantons bas & marécageux. Le riz & le maïz promettoient une riche moiſſon ſur les bords du Canal. Les pompions n'y étoient pas moins abondans. C'eſt le nom que les Negres donnent aux melons d'eau, que les Eſpagnols appellent *paſteques*. Les melons de France & d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, les rouges & les verds croiſſent ici parfaitement. On en ramaſſe la graine; & les Negres s'en font un mets qu'ils aiment beaucoup, en la rotiſſant dans des poëles pleines de trous.

Brue paſſa la nuit dans ſa Barque; mais le jour ſuivant, Riquet lui rendit une ſeconde viſite, accompagné d'une de ſes femmes, qui fit préſent d'un Pœuf gras au Géneral. Cette Dame avoit la taille bien priſe, le viſage agréable, & les dents d'une blancheur ſurprenante. Brue lui demanda quelle étoit ſa methode pour les conſerver ſi belles. Elle lui dit qu'elle ſe les frottoit avec un certain bois, dont elle lui donna quelques pieces. Ce bois ſe nomme *ghelele*. Il croît ſur le bord de l'eau & reſſemble beaucoup à notre ozier; mais il eſt d'un goût fort amer. L'âge de Riquet paroiſſoit d'environ ſoixante-quinze ans: mais il jouiſſoit d'une parfaite ſanté, il avoit l'air martial & robuſte, avec beaucoup de vivacité dans les yeux. Son courage avoit éclaté dans les guerres des Negres contre les Mores Mahometans, où il avoit battu plus d'une fois les troupes du Roi de Maroc.

Brue ayant levé l'ancre ſe rendit, quatre lieues plus loin, dans un Village nommé *Queda*, ſur la rive droite du Canal, & de la dépendance du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis. Le Canal & le Lac de Kayor ſéparent ſes Etats de ceux des Jalofs & du Brak. Ici le Canal ſe retrecit beaucoup, & l'eau s'abaiſſe viſiblement. Vis-à-vis du Village, il s'eſt formé une crique fort profonde où de gros Vaiſſeaux pourroient être à flot toute l'année; mais lorſqu'on en eſt ſorti, à peine trouve-t'on aſſez d'eau pour les plus petites Barques dans les

tems de ſechereſſe. Le Chef du Village vint faire les complimens ordinaires à Brue & les accompagna d'un préſent. Il lui déclara que s'il ne finiſſoit pas ſon voyage dans l'eſpace de quarante-huit heures, il falloit y renoncer juſqu'à la ſaiſon ſuivante, parce que les eaux ſe retiroient avec une promptitude dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Seigneur de Kayor qui vint rendre le lendemain ſes civilités au Général lui tint le même langage, en paroiſſant fort affligé de ce que la retraite des eaux lui ôtoit l'eſperance de le recevoir dans ſon Village. Il l'aſſura que ſi les Barques Françoiſes venoient à la fin de Juillet ou d'Août, elles trouveroient le paſſage plus libre, & qu'elles feroient un Commerce avantageux dans le Pays, où les Habitans ſeroient charmés qu'on leur épargnât la peine de porter leurs marchandiſes à Arguim, à Portendic & aux Comptoirs du Senegal. Il ajoûta que ſi le Général vouloit s'arrêter deux ou trois jours à Queda, on lui fourniroit aſſez de maïz & de riz pour charger ſa Barque. Brue accepta cette offre, qui fut executée fidélement.

BRUE. 1714. Obſtacles qu'il trouve dans ſa progreſſe vers le Lac de Kayor.

Le même jour il reçut à bord un Seigneur More, accompagné de deux autres, avec une ſuite qui annonçoit ſon rang. Les trois Seigneurs étoient fort bazanés. Ils avoient la tête nue, les cheveux friſés au ſommet & treſſés par derriere. Leur barbe & leurs mouſtaches étoient fort longues. Ils étoient vêtus comme les Negres; mais leurs pagnes étoient d'une étoffe très-fine & d'un noir brillant. Sans avoir beaucoup d'embonpoint ni la taille fort haute, ils étoient de fort bonne mine & leurs manieres fort polies. Le Principal fit un compliment au Général & lui préſenta deux Bœufs d'une groſſeur extraordinaire, mais ſi farouches que pour les empêcher de nuire il fallut les tuer ſur le champ. Les préſens des deux autres Seigneurs furent quelques beaux pagnes. Brue leur fit auſſi les ſiens, & les ayant retenus à dîner avec quelques Seigneurs Negres, il ne leur épargna pas l'eau de vie. Mais par un ſcrupule de religion le Mores ne burent que de l'hydromel. Ils étoient venus ſur des Chevaux barbes d'une grande beauté, qu'ils eſtimoient la valeur de quinze Eſclaves, c'eſt-à-dire quatre cens cinquante livres.

Village où Brue reçoit à bord.

Scrupule religieux des Mores.

Le lendemain au lever du Soleil, on vit arriver plus de cinq cens Marchands, Negres ou Mores, avec du Maïz, du riz & des feves en coſſe, chargés ſur des Chameaux, des Chevaux & des Anes. Les Chefs de Queda & de Kayor reglerent les prix du marché. Leur meſure contient environ le minot de Paris. Le Commerce ſe fit à bord, avec la précaution de n'y recevoir à la fois qu'un petit nombre de Marchands, pour éviter la confuſion. Ils étoient ſi empreſſés à ſe procurer des marchandiſes de l'Europe, que pluſieurs tomberent dans l'eau; & le bruit auroit été capable d'effrayer, ſi l'on en avoit ignoré la cauſe. Cependant il n'arriva aucun déſordre. Les François acheterent quatre-vingt barils de maïz, de riz & de feves, de l'ivoire, des plumes d'autruche & quelques livres d'Ambre gris; mais, avec ſi peu d'eſpace pour placer les marchandiſes, ils furent obligés de renvoyer plus de quatre cens Marchands.

Commerce des François avec les Habitans du Pays.

Pendant le ſejour qu'ils firent à Queda, il arriva un accident qui retarda leur départ de quelques heures. Un des principaux Habitans du Village mourut ſubitement, & ſa femme n'eût pas plutôt mis la tête à ſa porte, pour donner avis de ſa perte par un cri, qu'il s'éleva un tumulte ſurprenant dans toute l'habitation. On n'entendit de toutes parts que des gémiſſemens. Les femmes accouru-

Funerailles d'un Negre auſquelles Brue aſſiſta.

BRUE. 1714.

rent en foule ; & ſans ſçavoir de quoi il étoit queſtion, elles commencerent à s'arracher les cheveux, comme ſi chacune eut perdu toute ſa famille. Enſuite lorſqu'elles eurent appris le nom du mort, elles ſe précipiterent vers ſa maiſon, avec des hurlemens qui n'auroient pas permis d'entendre le tonnerre. Au bout de quelques heures les Marbuts arriverent, laverent le corps, le revêtirent de ſes meilleurs habits, & le placerent ſur ſon lit, avec ſes armes à ſon côté. Alors ſes parens entrerent l'un après l'autre, le prirent par la main, lui firent pluſieurs queſtions ridicules, & lui offrirent leurs ſervices ; mais ne pouvant recevoir aucune réponſe, ils ſe retiroient comme ils étoient entrés, en diſant gravement, il eſt mort. Pendant cette céremonie, ſes femmes & ſes enfans tuerent ſes Bœufs, & vendirent ſes marchandiſes & ſes Eſclaves pour de l'eau-de-vie ; parce que l'uſage, dans ces occaſions, eſt de faire un Folgar, c'eſt-à-dire, de donner une fête après l'enterrement.

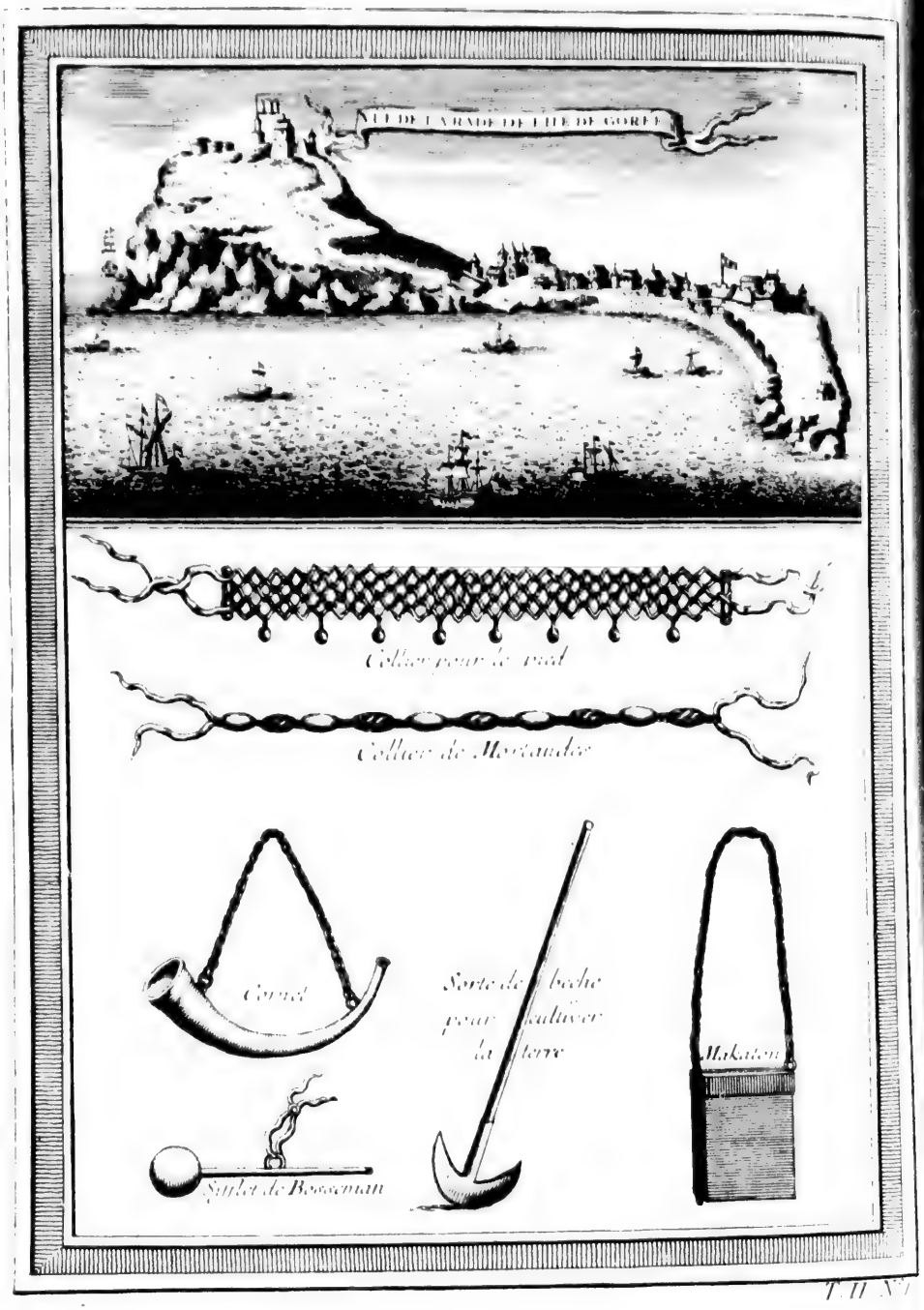
Le convoi fut précédé des Guiriots, avec leurs tambours. Tous les Habitans ſuivoient en ſilence, chargés de leurs armes. Enſuite venoit le corps, environné de tous les Marbuts qu'on avoit pû raſſembler, & porté par deux hommes. Les femmes fermoient la marche, en criant & ſe déchirant le viſage comme autant de furieuſes. Lorſque le mort eſt enterré dans ſa propre maiſon, privilége qui n'appartient qu'au Prince & aux Seigneurs, la proceſſion ſe fait autour du Village. En arrivant au lieu deſtiné pour la ſépulture, le principal Marbut s'approche du corps & lui dit quelques mots à l'oreille, tandis que quatre hommes ſoutiennent un drap de cotton qui le cache à la vûe des Aſſiſtans.

Enfin les Porteurs le mettent dans la foſſe, & le couvrent auſſi-tôt de terre & de pierres. Les Marbuts attachent ſes armes au ſommet d'un pieu, qu'ils placent à la tête du tombeau avec deux pots, l'un rempli de kuskus, l'autre d'eau. Après ces formalités, ceux qui ſoutenoient le drap de coton le laiſſent tomber ; ſignal auquel les femmes recommencent leurs lamentations, juſqu'à ce que le principal Marbut donne ordre aux Guiriots de battre la marche du retour. Au même moment le deuil ceſſe, & l'on ne penſe qu'à ſe rejouir, comme ſi perſonne n'avoit fait aucune perte. Dans quelques endroits, on creuſe un foſſé autour du tombeau, & l'on plante ſur le bord une haie d'épine. Sans cette précaution, il arrive ſouvent que le corps eſt déterré par les bêtes farouches. Dans d'autres lieux, la céremonie funebre dure ſept ou huit jours. Si c'eſt un jeune homme qu'on ait perdu, tous les Negres du même âge courent le ſabre à la main, comme s'ils cherchoient leur camarade, & font retentir le cliquetis de leurs armes lorſqu'ils ſe rencontrent. Brue prit plaiſir à ce ſpectacle.

Il retourne au Fort Saint Louis.

Quoique la Barque fût petite, il eut beaucoup de peine à retourner par le Canal de Kayor, juſqu'au Senegal. Les eaux s'étoient retirées avec une promptitude qu'il auroit eu peine à croire, s'il ne l'eût reconnu par ſa propre expérience. Dans le chagrin d'avoir manqué ſon entrepriſe, il ne penſa qu'à retourner directement au Fort Saint Louis.

§. II.


VUE DE LA RADE DE L'ILE DE GOREE
Collier pour le traite
Collier de Marchandise
Corne
Sifflet de Bosseman
Sorte de Bêche pour cultiver la terre
Makaton

T. II. N°1

## §. II.

BRUE. 1714.

### *Obſervations ſur le Commerce de Gorée.*

LE département, ou la diviſion du Comptoir de Gorée, comprend le commerce des Royaumes de *Kayor*, de *Sin*, & de *Salum*.

On a déja vû que le Royaume du Damel, ou de Kayor, eſt aſſez loin du lac qui porte le même nom. Il eſt près du Cap-Verd & de Gorée; au lieu que le lac eſt dans le *Zarra*, ou le Déſert, habité par les Mores, au Nord du Senegal. Le commerce du Royaume de Kayor produit chaque année deux ou trois cens Eſclaves, vingt mille cuirs, & deux cens cinquante quintaux de morfil ou d'ivoire. Les cuirs montoient autrefois juſqu'à quatre-vingt mille; mais les oppreſſions du Damel ont dépeuplé le Pays & diminué le nombre des beſtiaux.

Trois Tarifs de la Compagnie Françoiſe

La Compagnie Françoiſe a trois tarifs pour le Département de Gorée; l'un qui ſert de régle pour le Commerce avec le Roi, l'autre avec les Grands du Pays, le troiſiéme avec le peuple. Le principal, qui regarde le Roi, eſt pour le commerce des Eſclaves. On apporte beaucoup de ſoin à les examiner. Les moindres défaurs ſuffiſent pour les faire rejetter, ou du moins pour en diminuer le prix. Deux enfans paſſent pour un homme, ou trois pour deux, ſuivant leur âge & leurs forces. C'eſt dans le ménagement de cet article que conſiſte l'habileté des Facteurs.

Les principales marchandiſes, pour l'échange, ſont diſtinguées par des noms qui viennent apparemment des Negres.

Le grand Makaton.

1°. Le grand *makaton*. C'eſt une boëte d'argent quarrée, de trois pouces neuf lignes de hauteur, & de la même largeur; épaiſſe d'un pouce & quatre lignes, avec un couvercle de la même figure, & quatre anneaux aux quatre coins pour y attacher une chaîne ou un cordon de ſoie. La longueur de la chaîne eſt ordinairement de quatre pieds ſept pouces. Avec le makaton, elle peſe quatorze onces. Les Negres portent cet ornement en forme de bandouliere, & s'en ſervent pour garder leurs parfums, leurs bagues, leur or, & d'autres choſes précieuſes. Les Damels ne le portent pas eux-mêmes, car ils ne font cet honneur qu'à l'Alcoran; mais ils le font porter près d'eux par un de leurs principaux Officiers, qui eſt toujours prêt à leur préſenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le makaton ne contient que des curedents, ou ne ſert que pour la montre.

Le cornet d'argent.

2°. Le *cornet d'argent*. C'eſt effectivement une ſorte de cornet, dont le diametre eſt de neuf ou dix pouces dans ſa plus grande largeur, & de ſept dans ſa plus étroite partie. Avec la chaîne qui eſt ordinairement longue de quatre pieds, il peſe ſix onces & quatorze grains. Les Negres s'en ſervent comme du makaton, pour garder leurs parfums. Ils ſont paſſionnés auſſi pour les ſifflets d'argent, tels qu'on les a ſur les Vaiſſeaux. Le poids de ces ſifflets eſt ordinairement de deux onces deux grains. Avec la chaîne, qui eſt longue de quatre pieds & demi, ils peſent dix onces. Les femmes aiment certaines petites chaînes plates, qu'elles portent au-deſſous de la cheville du pied. Elles les nomment chaînes de pieds. Leur poids eſt de deux onces & demie.

Mortaudes.

3°. Les *mortaudes*. Ce ſont des grains d'argent, creux & de figure ovale,

BRUE. 1714.

que les femmes mêlent dans leurs colliers avec les grains de corail & d'ambre. Les uns sont unis, & pesent depuis quarante jusqu'à cinquante grains. Les autres qui sont travaillés & qui se nomment *mortaudes de Godené*, pesent depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt grains. Quelquefois les femmes se servent de petits grelots d'argent, tels que ceux des hochets, & se les attachent aux pieds pour se donner plus de grace en dansant. Ces grelots pesent depuis soixante jusqu'à soixante dix grains.

4°. Les *Bujis*, ou les *Kouris*. Ce sont de petites coquilles qui viennent des Isles Maldives, & qui servent de petite monnoie au long des Côtes de Guinée, & depuis la riviere du Senegal jusqu'à celle de Sierra Leona.

Barres de fer, & maniere d'en faire des épées.

5°. Des *barres de fer*. Celles qu'on porte au Royaume de Kayor doivent être plates, & longues de neuf pieds, sur deux pouces de largeur & quatre lignes d'épaisseur. Les Negres les divisent en douze longueurs, chacune de sept pouces & demie, qu'ils appellent *pattes*; & chaque longueur est subdivisée en trois parties, nommées *dialots*. Un dialot suffit pour faire l'epée ou le poignard, ou la bêche d'un Negre.

Emaux & verres.

6°. Des *émaux & des verres* de toutes sortes d'especes, de couleurs & de figures. Il s'en vend une incroyable quantité dans le Royaume de Kayor. Les Negres, hommes, femmes & enfans, s'en font des colliers, des bracelets & d'autres parures.

Le Tarif pour les Esclaves, avec le Damel, est reglé de la maniere qui suit. Le coin d'argent, ou le *pataçon*, est évalué à vingt-huit sols.

Tarif des Esclaves.

| | Marchandises | Esclaves |
|---|---|---|
| Grand Makaton avec la chaîne. | 1. | 1. |
| Ambre jaune. | 3 livres. | 1. |
| Balles de Mousquet. | 100. | 1. |
| Corail rouge. | 9 oz. | 1. |
| Couteaux de Hollande. | 240. | 1. |
| Tambours. | 2. | 1. |
| Echarpes de taffetas à franges. | 4. | 1 |
| Drap écarlatte. | 4 aunes. | 1 |
| Eau-de-vie. | 100 pintes. | 1. |
| Barres de fer. | 30. | 1 |
| Fusils communs. | 4. | 2 |
| Fusils garnis de cuivre jaune. | 2. | 1. |
| Epices. | 4 livres. | 1 |
| Iris de Florence. | 4 livres. | 1 |
| Laine écarlate. | 30 livres. | 1 |
| Pistolets. | 3 paires. | 1. |
| Papier. | 12 rames. | 1 |
| Etoffes rouges & jaunes. | 30 aunes. | 1 |
| Petits Bassins de cuivre. | 30. | 1. |
| Quintin. | 6 pieces. | 1. |
| Calicots de cinq aunes & demie. | 5 pieces. | 1. |
| Grains de verre petits & gros, de mille au rang. | 5 rangs. | 1. |

Le Royaume de Sin n'a que deux Ports pour le Commerce, ſur la Côte occidentale d'Afrique ; *Joal* & *Fakiyu*. Le plus conſidérable eſt le premier, parce que l'ancrage y eſt plus ſûr, & le débarquement plus aiſé. La Ville eſt grande & peuplée. Quoique les Habitans ſoient inſolens & groſſiers, ils aiment le Commerce ; & lorſqu'on s'eſt accoûtumé à leurs manieres, on peut trouver avec eux beaucoup d'avantage. Deux raiſons avoient déterminé la Compagnie Françoiſe à s'y faire un Comptoir. 1°. La certitude de s'y procurer près de deux cens Eſclaves, plus de trois mille cuirs, douze ou quinze cens quintaux d'ivoire, & quatre ou cinq cens quintaux de cire jaune, ſur le même Tarif que celui du Damel ; de ſorte qu'en tenant ſes Magaſins bien remplis, la Compagnie étoit ſûre d'y jouir de tout le Commerce, & d'éloigner par conſéquent tous les Vaiſſeaux d'Interlope. 2°. La néceſſité de tenir le Damel en reſpect, & de ſe garantir de ſes caprices, dont les François avoient fait pluſieurs fois l'experience. Le *Bur*, ou le Roi de Sin, étant ſans ceſſe en guerre avec le Tin & le Damel, ſes deux voiſins, les differends continuels de ces trois Princes tournent à l'avantage de la Compagnie, qui eſt en état, lorſqu'elle tient ſes Magaſins bien garnis, d'acheter tous les Priſonniers qu'ils font l'un ſur l'autre, & qui s'enrichit ainſi de leurs pertes.

BRUE. 1714. Commerce de la Compagnie Françoiſe au Royaume de Sin.

Avantages qu'elle trouve au Port de Joal.

Outre les marchandiſes qu'on a nommées, Joal eſt capable de fournir à l'Iſle de Gorée & aux Vaiſſeaux qui viennent ſur la Côte, toutes les proviſions qui peuvent être néceſſaires. Les Bœufs y ſont en abondance ; la volaille, commune & à bon marché. Six cens barils de maïz, peſant chacun deux cens livres, s'y donnent pour une barre. Cinquante ou ſoixante meſures de riz, chacune du poids ordinaire de quatre cens livres, n'y coûtent pas plus de quatre barres, quand le riz eſt nettoyé, & ſe donnent [illegible]ement pour deux.

A *Fakiyu*, treize ou quatorze lieues a[illegible]d de Joal, on ne paye le ſel tranſporté à bord que trois livres le baril, c'eſt-à-dire la valeur de cette ſomme en fer, en *Bujis*, en couteaux & verres rouges ; de ſorte que trois cens livres de ſel ne reviennent qu'à trente-ſix francs. C'eſt encore une voie que la Compagnie prend pour mortifier le Damel, dont les revenus conſiſtent dans les Salines de Biyurt.

Commerce de Fakiyu.

L'Auteur n'a pû ſe défendre, dit-il, de donner place ici à l'artifice des Negres d'un Village voiſin de Joal. Ils avoient publié, dans le Canton, que tous les Chevaux qui entroient dans leur Village mouroient ſubitement. Les François & les Anglois s'étoient laiſſés perſuader par ce bruit, ſur-tout depuis qu'un Facteur François, nommé *Moreau*, y avoit perdu ſon Cheval par un accident qui l'auroit fait perir de même dans tout autre lieu. Enfin la mort de ce Cheval avoit confirmé le récit des Negres ; juſqu'à ce que Brue s'informant de la verité dans le Village même, découvrit que c'étoit une ruſe des Habitans, inventée pour empêcher que le Burſin, leur Roi, ne leur rendit de ſi fréquentes viſites, parce que ce Prince ne paſſoit jamais chez eux ſans enlever tout ce qu'il trouvoit de ſon goût. Brue ayant traverſé pluſieurs fois le même Village à Cheval, ſans avoir éprouvé le moindre accident, les Negres eurent encore la malice de répandre qu'il s'en étoit garanti par la vertu d'un griſgris François. Le Bur, qui ne pouvoit ſe procurer un griſgris ſi puiſſant, n'en eut que moins de hardieſſe à viſiter le Village ; & vraiſemblablement les Negres auroient empoiſonné ſes Chevaux, pour ſe délivrer de l'honneur dangereux de le voir ;

Artifice des Negres pour ſe diſpenſer de recevoir leur Roi.

car les Rois Negres ne marchent jamais qu'à Cheval.

BRUE. 1714.

De Joal juſqu'à la riviere de Palmerin on compte ſept lieues, qui font à peu près toute l'étendue du Royaume de Sin au long de la Côte. Il eſt beaucoup plus large de l'Oueſt à l'Eſt. Le terroir en eſt fertile & bien cultivé, à l'exception des Frontieres, que les incurſions des Sujets du Tin & du Damel ont rendues fort déſertes. On trouve dans ce Pays une grande abondance de palmiers, & de bananiers, avec beaucoup de fruits & de coton. Les Negres de Joal ſont fiers & brutaux. Le ſeul moyen de les tenir dans la ſoumiſſion eſt de ſe bien fortifier dans un Comptoir bâti de pierre, car ils n'ont point aſſez d'adreſſe & de force pour entreprendre un ſiége. Mais, pour leur inſpirer plus de terreur, il ſeroit à propos que les Vaiſſeaux qui font le commerce ſur cette Côte, mouillaſſent quelquefois dans leur Port, qu'ils y priſſent leur proviſion d'eau & de bois, & qu'ils chargeaſſent plus ſouvent les marchandiſes du Pays, qui demeurent dans les Magaſins.

Moyen de tenir les Negres de Joal en reſpect.

Le principal commerce du Royaume de Salum ſe fait au Village de Kahone, ou Kohorne, près de l'endroit où la riviere de Gambra forme (6) celle de Salum. On y pourroit établir un bon Comptoir, parce que les Marchands Mandingos s'y arrêtent avec l'or, l'ivoire & les Eſclaves qu'ils ont tirés des Royaumes de *Tombuto*, de *Bambara Kana*, & des autres Régions plus orientales. Ils ſeroient fort ſatisfaits de trouver à Kahone un Marché, qui leur épargneroit cinq ou ſix jours de chemin juſqu'aux Comptoirs d'Albreda & de Jilfray, ſans compter les droits conſidérables qu'ils ſont obligés de payer au Roi de Barra. La meilleure ſaiſon pour le Commerce de Kahone eſt depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Mai, en ménageant ſa route pour s'y trouver au commencement de Janvier, qui eſt le tems auquel on y voit arriver les Marchands Mandingos. Ils y amenent annuellement ſept ou huit cens Eſclaves. Ils y apportent une groſſe quantité d'ivoire, & ſouvent quatre cens marcs d'or.

Commerce du Royaume de Salum qui ſe fait à Kahone.

Les Anglois qui ſont établis ſur la riviere de Gambra, & qui traverſent autant qu'il leur eſt poſſible le commerce des François, vont juſqu'à Barakonda pour rencontrer les Mandingos. Mais comme ils manquent ſouvent de Facteurs pour entreprendre ce voyage, les Marchands Negres ne les trouvant point au rendez-vous ſont alors obligés de deſcendre à Jilfray, où les Anglois ont un Comptoir, vis-à-vis Jamesfort. Il arrive de-là que les François du Comptoir d'Albreda partagent leur commerce, d'autant plus que ſur la réputation d'avoir de meilleures marchandiſes, & d'être plus civils que leurs compétiteurs, les Mandingos les préferent toujours aux Anglois. Mais l'Auteur obſerve qu'outre ces deux raiſons, ils ſont aſſez vengés par la mort preſque certaine de trois ou quatre Agens du Comptoir Anglois, que leur intemperance & la ſaiſon des pluies font perir tous les ans. Enſuite ces places étant remplies par de nouveaux Facteurs, qui ne ſont accoutumés ni au climat, ni au commerce du Pays, le tort qu'ils peuvent cauſer à la Compagnie Françoiſe n'eſt jamaiss fort redoutable.

Les François profitent des Anglois dans le Commerce.

La meilleure voie, continue l'Auteur, que le Comptoir de Gorée puiſſe prendre pour conſerver ſon commerce, & l'étendre dans l'interieur des terres, ſeroit, 1°. d'entretenir les Forts & la Garniſon de Gorée dans un état

Conſeils pour le ſuccès du commerce de France.

(6) Suivant les informations des Anglois, la riviere de Salum ou de Barſali n'eſt pas un bras de celle de Gambra. *Voyez* le Tome ſuivant.

qui ne lui laiſſât rien à craindre des Ennemis de l'Etat en tems de guerre, ni des Pyrates & des Negres pendant la paix ; 2°. d'avoir ſes Magaſins toujours bien fournis de marchandiſes de l'Europe ; 3°. de n'être jamais ſans quelques Vaiſſeaux bien armés, pour éloigner les Bâtimens d'Interlope ; enfin d'être ſans ceſſe en état de contenir les Negres par la terreur, & de les forcer à l'obſervation des anciens Traités. Il faudroit s'attacher ſur-tout à nourrir les jalouſies dont le fond ſubſiſte toujours entre le Damel & le Tin, & ne jamais permettre, s'il étoit poſſible, que les Couronnes de ces deux Princes ſe trouvent réunies ſur la même tête. En conſervant ces deux Puiſſances dans l'équilibre, la Compagnie Françoiſe ſera toujours en état de leur faire la loi, ou du moins d'empêcher qu'elles ne puiſſent impoſer de nouveaux droits ſur les marchandiſes, hauſſer le prix des proviſions, ou retrancher la liberté de prendre de l'eau & du bois dans leurs Ports.

Brue. 1714.

## *TARIF des Echanges pour les Cuirs & les Eſclaves, à* Rufiſco, Portodali & Joal, *avec le Damel, le Burſin & leurs Sujets.*

| *Marchandises d'Europe.* | | *Marchandises du Pays.* Avec les Officiers des deux Rois. | Avec le Peuple. |
|---|---|---|---|
| Grains ou Perles d'argent uni. | 1. | 2 Cuir & demi. | 2 Cuirs. |
| Perles d'arg. travaillées. | 1. | 1 Cuir & demi. | 2 Cuirs. |
| Sifflets d'arg. & la chaîne. | 1. | 1 Eſclave. | 1 Eſclave. |
| Cornet d'ar. & la chaîne. | 1. | 1 Eſclave. | 1 Eſclave. |
| Makarons & la chaîne. | 1. | 1 Eſclave. | 1 Eſclave. |
| Grands baſſins de cuivre. | 1. | 6 Cuirs. | 8 Cuirs. |
| Petits baſſins. | 1. | 3 Cuirs. | 4 Cuirs. |
| Bujis, *ou* Kowris. | 50. | 1 Cuir. | 1 Cuir. |
| Corail. | 1 once. | 18 Cuirs. | 24 Cuirs. |
| Chapeaux communs. | 1. | 8 Cuirs. | 12 Cuirs. |
| Chemiſes groſſes. | 1. | 8 Cuirs. | 12 Cuirs. |
| Couteaux de Flandres. | 2. | 1 Cuir & demi. | 2 Cuirs. |
| Drap rouge de Berry. | 1 aune. | 20 Cuirs. | 30 Cuirs. |
| Eau-de-vie. | 1 pinte. | 1 Cuir & demi. | 2 Cuirs. |
| Echarpes de taff. à frang. | 1. | 1 Eſclave. | 1 Eſclave. |
| Barres de fer de 9 pieds. | 1. | 8 Cuirs. | 12 Cuirs. |
| Papier commun. | 2 mains... | 1 Cuir & demi. | 2 Cuirs. |
| Aſſiettes d'étain. | 1. | 3 Cuirs. | 4 Cuirs. |
| Etoffes rouges, jaunes, bleues. | 1 aune. | 6 Cuirs. | 8 Cuirs. |
| Rubans de couleur. | 1 aune. | 6 Cuirs. | 8 Cuirs. |
| Sabres. | 1. | 8 Cuirs. | 12 Cuirs. |
| Linge. | 1 aune. | 6 Cuirs. | 8 Cuirs. |
| Grains de verre. | 100. | 1 Cuir. | 2 Cuirs. |
| Petits grains de verre rouges. | 10 rangs... | 1 Cuir & demi. | 2 Cuirs. |
| Grains rouges moyens. | 6 rangs... | 1 Cuir & demi. | 2 Cuirs. |
| Gros grains rouges. | 3 rangs... | 1 Cuir & demi. | 2 Cuirs. |

BRUE. III. Voyage. 1715.

# CHAPITRE XI.

## *Troiſiéme Voyage du Sieur Brue ſur le Senegal.*

A Son retour au Senegal, en 1714, avec la qualité de Directeur Général du Commerce de France en Afrique, Brue prit la réſolution de pénétrer dans le commerce des Gommes, qui étoit ſujet à quantité de fraudes & d'artifices, dont on avoit accuſé pluſieurs Officiers de la Compagnie. Le 4 de Mars de l'année ſuivante, *Scham Schi*, Chef des Marbuts Mores, qui ſe nomment *Serins*, le fit avertir qu'il étoit tems d'envoyer ſes Barques pour le Commerce. Il partit le 7, avec deux Barques & deux Canots Negres, accompagné de dix-huit Blancs & d'autant de Laptots. Dans ſa route il toucha au Port de *Maka*, réſidence du petit Brak, qui lui envoya un Bœuf, pour lequel il lui fit preſent d'un baudrier d'écarlate. Après l'avoir traité à bord, avec deux ou trois de ſes Grands, il continua ſon voyage.

Il arrive à Serinfalli.

Le 10 de Mars, il jetta l'ancre à Serinfalli. Le Pays entre ce Village & celui de Maka, eſt fort uni, & conſiſte en vaſtes Plaines, qui feroient en France les plus belles Prairies du monde. Il étoit autrefois rempli de beſtiaux, quoiqu'il s'y en trouve à preſent fort peu. Mais à la place on voit de grands troupeaux de Daims & de Gazelles, qui traverſent la riviere pour venir paître dans un ſi beau lieu, quoique les Negres leur faſſent payer cette nourriture bien cher; car dans la ſaiſon de la ſechereſſe, c'eſt-à-dire, au mois de Mars & d'Avril, ils mettent le feu aux herbes; & les flammes chaſſant tous ces animaux à l'extrémité de l'Iſle, ils en font une prodigieuſe boucherie. Leur chair eſt excellente.

Il va juſqu'à Bukſar.

La fertilité du terroir, depuis Serinfalli juſqu'à Bukſar, y attire, avec leurs troupeaux, les Negres qui ſe nomment *Sarguntz*. Ils donnent, pour cette permiſſion, quelques marques de reconnoiſſance au Chef du Pays. On fait dans le même Canton les plus grands Canots que les Negres emploient pour ſe rendre à Maka & à Biyurt, où ils vont charger du ſel, qu'ils échangent pour leur maïz avec les Foulis. Quoique cette Région fût autrefois ſi abondante en troupeaux noirs, qu'il en ſortoit tous les ans vingt-cinq ou trente mille Cuirs, à peine en fourniſſoit elle aujourd'hui le tiers. Ce changement eſt venu des guerres que les Negres ont eues avec les Mores, & qui ont cauſé la ruine des deux Partis. L'occaſion qui les avoit fait naître eſt trop remarquable pour ne pas demander une courte diſgreſſion.

Origine des Mores établis ſur le Senegal.

Les Mores qui introduiſirent le Mahométiſme parmi les Negres furent long tems l'objet de leur vénération. Cette prévention que leurs Marbuts ou leurs Prêtres remarquerent en leur faveur, leur inſpira le deſſein de prendre, ſur des hommes ſi ſimples, la même autorité dans le Gouvernement civil qu'ils s'étoient procurée dans la Religion. Ils commencerent à s'emporter contre le pouvoir abſolu que les Rois Negres exerçoient ſur leurs Peuples, & le traiterent de tyrannie. D'un autre côté ils repreſenterent la liberté comme le plus grand de tous les biens. Une doctrine de cette nature fut extrémement agréable aux Negres, qui ſont les plus pareſſeux de tous les hommes. L'aver-

sion qu'ils ont pour le travail leur fit embraſſer toutes les propoſitions des Prêtres, ſur-tout lorſque ces Impoſteurs leur promirent que s'ils vouloient ſecouer le joug de leurs Rois, le riz & le millet croîtroient pour eux naturellement, par la vertu de leurs griſgris.

Commencement de la révolte des Negres.

La révolte commença par le refus qu'ils firent de travailler aux Lugans de leurs Rois. Les Princes du Pays s'étant efforcés de les faire rentrer dans la ſoumiſſion, ils appellerent les Mores à leur ſecours. Ce fut alors qu'on vit paroître les Marbuts à leur tête. On en vint aux mains pluſieurs fois. Le Brak & le Damel furent tués dans une ſanglante bataille, & leurs Trouppes entierement défaites. Le Burba Ghiolof, qui avoit embraſſé leur cauſe, fut vaincu à ſon tour & contraint de chercher un azile dans les Terres du Roi de Galam, dont les Sujets, comme ceux du Siratik, avoient refuſé de prêter l'oreille aux ſéductions des Marbuts. La mort ou la fuite de ces trois Princes ayant laiſſé leurs Etats à la diſcrétion de leurs Ennemis, les Mores de Mavre enleverent la plus grande partie des jeunes gens pour l'Eſclavage, tandis que les Marbuts & leurs partiſans pillerent le Pays, ſans mettre de diſtinction entre leurs Ennemis & ceux qui avoient imploré leur aſſiſtance. Pendant ce tems-là, il ne paroiſſoit aucun effet de ces promeſſes de bonheur & d'une abondante moiſſon, qui avoient fait prendre les armes à tant de miſérables. La famine qui vint après la guerre, en fit perir un nombre incroyable. Le reſte ouvrit enfin les yeux; & revenant de leurs folles eſperances, ils choiſirent de nouveaux Princes dans les plus anciennes familles du Pays. Ces Princes formerent une armée du débris des trois Nations, & chaſſerent les Marbuts, qui n'étant plus ſupportés par le Roi de Maroc, ſe trouverent trop foibles pour leur réſiſter. C'étoit dans une ſi longue guerre que Riquet, dont on a déja vû le nom, avoit ſignalé ſa conduite & ſa valeur.

Le Pays s'eſt rétabli inſenſiblement, ſur-tout en Beſtiaux, par la défenſe d'en tuer, excepté dans certaines occaſions. Comme ce ſage reglement en a beaucoup augmenté le nombre, on peut eſperer que les habitans ſeront bientôt en état de fournir l'ancienne quantité de cuirs. Le Seigneur ou le Prince du Canton où Brue aborda, ſe nommoit *Kaye*. Il étoit neveu du Brak, à la Cour duquel il ſe trouvoit actuellement. Ses femmes & les Chefs des Villages voiſins ne manquerent pas de faire au Général François leurs complimens & leurs préſens. Il y avoit dans le même Canton un autre Seigneur nommé *Ker*, dont le Territoire nommé le *Petit-Bukſar*, eſt ſitué à l'oppoſite du *Grand-Bukſar*, ſur le bord gauche de la riviere. Sans aucune ſorte d'étude, il s'attribuoit des lumieres extraordinaires en Médecine; & cette reputation lui attiroit quantité de malades, dont il ne faiſoit pas ſcrupule de ſe faire payer à grand prix. Brue ayant à bord la femme d'un Chef Negre des environs du Fort S. Louis, qui étoit attaquée depuis quelques années d'une fâcheuſe infirmité, la mit entre les mains de Ker, comme la derniere reſſource à tenter pour ſa guériſon. Il accompagna ſa priere d'un flacon d'eau-de-vie, ſpécifique auſſi agréable pour les malades Negres que pour le Medecin. Mais en faiſant entendre que la femme du Chef fut redevable de ſa ſanté à ce remede, l'Auteur ne nous apprend pas pourquoi il en avoit reſervé l'experience au Docteur Negre.

Le terrain, depuis Bukſar juſqu'à la Riviere des Maringouins, eſt parfait

BRUE. III. Voyage. 1715.

ment au niveau de la Mer, pendant l'espace de trois lieues; ce qui expose les Barques à des vents capables de les renverser. On trouve fort ordinairement sur la surface de la terre, dans cette étendue de Pays, une matiere blanche & solide, d'un goût fort âcre & fort amer. Quelques-uns l'avoient pris pour du salpêtre, & fondoient de grandes espérances sur cette opinion : mais Brue jugea que ce n'étoit que l'écume des flots, qui étant poussée par le vent, reçoit sa condensation de la chaleur, & forme cette croute salée. La riviere des Maringouins n'a pas plus de quatre toises de largeur. Elle est si basse, qu'elle ne devient navigable que dans le tems des inondations. Mais sa petitesse n'empêche pas qu'elle ne porte ses eaux jusqu'à la Mer. En 1645, un Bâtiment Espagnol arrivé sur cette côte, y débarqua quelques hommes, qui bâtirent un Fort. Ils s'y maintinrent jusqu'à la fin de leurs provisions; mais lorsqu'elles vinrent à manquer, ils prirent le parti de s'engager au service du Sieur Collyer, qui étoit alors Directeur de la Compagnie Françoise au Fort Saint-Louis. On se figura que c'étoient des criminels transportés pour recruter quelque Garnison Espagnole en Afrique; mais ils s'accorderent fidellement à cacher leur fortune & leurs noms. Les environs de la riviere des Maringouins forment un terroir marécageux, qui produit une espece de maïz sauvage, nommé *Gernotta*. Brue vit environ deux cens femmes, qui s'occupoient à le recueillir.

Ecume de mer changée en croute de sel.

Fort bâti par des Espagnols mécontens.

Il arriva le 14 de Mars à Serinpate, où il trouva une Barque de la Compagnie, qui ayant fait le Voyage de *Terrier-Rouge*, pour le Commerce des gommes, avoit eu quelques differends avec les Officiers du Siratik, au sujet des droits. Elle avoit pris le parti de retourner; mais elle apportoit deux cens Moutons & quatre-vingt Bœufs, pour les conduire au Fort Saint-Louis. Chaque Mouton ne lui revenoit qu'à six ou sept sous, & chaque Bœuf à trente-cinq ou quarante. Brue se procura ici deux Autruches, qu'il fut surpris de trouver apprivoisées en arrivant au Fort Saint-Louis. On lui fit aussi présent de douze de leurs œufs. Il les prit comme une bonne provision pour le Carême, parce que d'un seul on peut faire une omelette pour huit hommes.

Autruches apprivoisées au Fort Saint-Louis.

Le lendemain, c'est-à-dire le 15, il arriva au Désert, Marché ordinaire des Gommes, qui y sont apportées par les Mores de la Tribu d'*Alad-al-Haji*. De-là, il dépêcha au Brak un Alkaide, avec un présent de quelques flacons d'eau-de-vie, pour inviter ce Prince à venir recevoir lui-même les droits établis. L'Alkaide revint le 16, & déclara au Général que le Prince son maître ayant commencé par s'enyvrer à l'arrivée du présent, ne seroit pas en état de venir d'un jour ou deux; sans compter qu'il étoit arrêté par la crainte des Mores, qu'il avoit pillés peu de jours auparavant, & qui cherchoient l'occasion d'en tirer vengeance. Enfin le Député fit entendre au Général que s'il vouloit obliger beaucoup le Brak, il falloit lever l'ancre & l'aller jetter devant son Village, pour lui épargner la peine ou le danger d'en sortir.

Mores [illegible]

Cette demande étoit si raisonnable, que mettant à la voile aussi-tôt, le Général alla moüiller devant le Village d'*Ingherbel* ou *Garebal*, résidence du Roi. Il fit connoître son arrivée par trois coups de canon. Le lendemain avant vû paroître ce Prince sur le rivage, avec un cortege de trente Chevaux, [illegible] fit prier de ne prendre que cinq ou six de ses gens pour venir à bord. Le Brak y consentit, & ne se fit accompagner que de *Mulo*, *Riquet*, *Kayé*,

[illegible]

& *Menhros*, quatre de ſes Grands, avec ſes Guiriors, *Mantel*, ſon Amiral, deux Valets, & ſon Alkaïde. Brue le reçut ſous une Tente, qu'il avoit fait dreſſer ſur le tillac. Ils ſe ſerrerent pluſieurs fois la main. Après quelques momens de ſilence, le Général déclara qu'il étoit venu pour payer les droits & renouveller le Traité de commerce & d'amitié : mais qu'il avoit trois faveurs à demander au Roi. 1°. Que le Commerce fut ouvert à Serinpate au lieu du Deſert, parce qu'attendant de jour en jour des Vaiſſeaux de l'Europe, il auroit plus de facilité à renvoyer la Barque de la Barre (7), qu'il avoit amenée avec lui ; 2°. Que Sa Majeſté ſe privât du plaiſir de boire pendant qu'elle ſeroit à bord, pour éviter tous les déſordres qui étoient capables de troubler leur bonne intelligence ; 3°. Qu'elle ne demandât cette année aucun préſent, parce qu'il n'y avoit, dans les Magazins de la Compagnie, que les marchandiſes néceſſaires pour le Commerce.

BRUE. III. Voyage. 1715.

Il prie le Roi de ne point boire pendant quelques jours.

Le Brak écouta paiſiblement ces propoſitions, & s'engagea ſans peine aux deux dernieres ; mais il répondit à l'autre, qu'il prioit le Général de trouver bon que le Commerce s'ouvrît au Déſert, parce que s'attendant à ſe voir attaqué par les Mores, il eſperoit que les François lui accorderoient leur ſecours. Malo, qui paroiſſoit le plus conſidérable de ſes Grands, appuya cette demande par des raiſons ſi fortes, que pour obliger le Roi, Brue promit d'ouvrir le Commerce, non-ſeulement au Déſert, mais au Port même d'Ingherbel, s'il le deſiroit, & de l'aſſiſter de toutes les forces de la Compagnie. Tous les Courtiſans pouſſerent un cri de joie à cette promeſſe. Le Brak témoigna lui-même beaucoup de reconnoiſſance pour les offres du Général ; & ſe bornant à demander l'ouverture du Commerce au Déſert, il l'aſſura d'une parfaite amitié.

Accord entre le Brak & Brue.

Les droits furent payés ſans aucune conteſtation. Mais le Roi ne ſe ſouvint pas long-tems de la parole qu'il avoit donnée de ne pas boire. Il demanda ſi ſouvent de l'eau-de-vie, que Brue ſe crut obligé d'en faire apporter. Contre ſa coutume, ce Prince but avec modération. Il paroiſſoit âgé d'environ 46 ans. Sa taille étoit haute, avec un embonpoint raiſonnable. Il n'avoit rien dans ſes habits qui le diſtinguât de ſes Courtiſans ; mais il avoit l'air noble, & le ſon de la voix fort agréable. Lorſqu'il étoit ſobre, c'étoit un des plus raiſonnables & des meilleurs hommes du monde. Il ſe nommoit *Fara Pinda*, du nom de ſon pere & de ſa mere, ſuivant l'uſage des Princes Negres du Pays. Les droits conſiſterent en makatons d'argent, en fer, linge, baſſins, corail, ambre jaune, colliers de verre, eau-de-vie, & quelque argent en eſpece ; le tout de la valeur d'environ cent écus. Le Brak fit préſent au Général d'un jeune Eſclave, pour lequel Brue lui donna huit piaſtres. Il ſouhaita d'être ſalué à ſon départ de quelques coups de canon. Cette ſatisfaction lui fut accordée d'autant plus volontiers qu'on étoit content de ſa conduite. Toute ſa Cour & le Peuple qui étoit en foule ſur le rivage, marquerent leur joie par de grandes acclamations.

Age & figure du Brak.

Le même jour Brue reçut la viſite des deux ſœurs du Brak. Le Roi leur pere, nommé *Fara Komba*, avoit été tué dans la guerre contre les Mores. L'une des deux Princeſſes étoit femme d'un Seigneur Negre qui ſe nommoit *Brieu*. L'autre étoit encore à marier. Elles étoient toutes deux jolies & bienfaites, ſur-

Viſite que Brue reçoit de deux Princeſſes.

(7) C'eſt une Barque entretenue par la Compagnie pour tranſporter les marchandiſes des Vaiſſeaux au Fort S. Louis.

BRUE. III. Voyage. 1715.

tout la plus jeune, qui, avec un teint auſſi noir que le jais, avoit l'air vif & gracieux. Elles avoient à leur ſuite deux Eſclaves & un Guiriot de leur ſexe, dont les cheveux étoient chargés de griſgris dans un grand nombre de petites boëtes d'argent, de differentes formes. Brue reçut ces deux Dames, le chapeau à la main, & les conduiſit ſous ſa tente, où il leur préſenta d'abord du biſcuit blanc, qu'elles tremperent dans de l'eau mêlée de miel. Enſuite il leur fit ſervir des Prunes de Brignoles & d'autres confitures. Elles burent, à ſa priere, un verre de malvoiſie. A leur départ, elles lui firent des excuſes de n'avoir aucun préſent à lui offrir; mais elles lui promirent qu'à ſon retour du Déſert elles ne manqueroient pas de lui témoigner leur reconnoiſſance. Leur habillement conſiſtoit en deux pagnes noirs, à raies blanches, l'un qui leur ſervoit de juppon, l'autre qui leur couvrant le corps en maniere d'écharpe, tomboit par derriere avec une longue queue. Ce pagne ſuperieur eſt une grande marque de diſtinction, & ſe porte differemment. Quelques femmes le paſſent en bandouliere, & laiſſent voir un bras nud, avec une partie du ſein. Dans les grandes chaleurs, elles le quittent entierement, & demeurent nues juſqu'à la ceinture. Les deux Princeſſes avoient des colliers de corail, entremêlés de grains d'or, avec quantité de clous de girofle liés en faiſceaux, qui leur tomboient ſur la poitrine. A chaque bras elles portoient deux bracelets, l'un d'or, l'autre d'argent, & des chaînes du même métal. Leurs pieds étoient ornés de petites coquilles & de grelots au-deſſous de la cheville. En arrivant à bord elles avoient des ſandales de cuir rouge, comme celles des anciens Romains; mais elles ſe les firent ôter, pour être plus à leur aiſe. Leurs cheveux tomboient par derriere en deux treſſes, avec quelques brins d'or & de corail à l'extrémité. Sur la tête, ils étoient relevés en touffe, à l'aide d'un petit bonnet de coton qui les ſoutenoit; & ſur le front, ils étoient partagés comme ceux des Villageoiſes de France; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'en tombât quelques boucles ſur les temples & au long des oreilles, mais ſans cacher les pendans, qui étoient deux anneaux d'or. Les Princeſſes mariées portent de grands morceaux de corail au lieu d'anneaux. Leurs ſourcils étoient fort noirs. Elles les entretiennent dans cette couleur en ſe les frottant ſouvent avec un morceau de plomb. On leur remarquoit une affectation continuelle à montrer les mains; ſur-tout leurs ongles, qu'elles avoient fort grands & rougis à l'extrémité. Leurs dents étoient extrêmement blanches & bien rangées. Elles leur donnent cet éclat de blancheur avec le bois de Ghelele, dont on a déja deja parlé. Après une longue converſation, où elles marquerent toutes deux beaucoup d'eſprit & de bon ſens, elles chanterent un air du Pays, & firent danſer leur Guiriot, qui ſurprit Brue par ſon agilité, mais avec des poſtures laſcives & indécentes, qui lui cauſerent peu de ſatisfaction. Il fit préſent d'une lunette d'approche à chacune des deux Princeſſes, & les ſalua d'une décharge de ſon Artillerie à leur départ.

Portrait de ces deux Dames.

Le 18, il reçut une ſeconde viſite du Brak, accompagné d'une de ſes femmes & de ſes trois filles. Ce Prince s'aſſit ſans façon ſur une caiſſe, la jambe étendue ſur les genoux de ſa femme, qui étoit aſſiſe près de lui. Une de ſes filles, qui ſe mit entre ſes jambes, lui tenoit la cuiſſe accollée d'un bras. Les deux autres étoient à terre auprès de leur mere, & firent quantité de petites ſingeries pour divertir le Roi. Leur ſituation, dit l'Auteur, auroit fait le ſujet

Autre viſite que Brue reçoit du Brak.

C. Cochin filius inv. F.A. Aveline Sculpsit

*Arabes et Maures montés sur leurs Chameaux, leurs Chevaux et leurs boeufs pour apporter des gommes au Sénégal* N.° X

d'une peinture fort groteſque. Pendant que Brue entretenoit le Roi, on vint lui annoncer l'arrivée de *Schamchi*, Chef des Mores. Il ſe hâta de l'aller recevoir ſur le tillac, & de l'introduire dans ſa chambre avec ſes deux fils & trois Marbuts. Schamchi lui fit un compliment fort civil; mais ayant apperçu le Brak, il évita de parler des affaires qui l'amenoient. C'étoit un petit homme, aſſez blanc, en comparaiſon des Negres, qui avoit une longue barbe griſe, & qui paroiſſoit âgé de plus de ſoixante ans. Il portoit un bonnet de drap rouge, entouré d'un bord de mouſſeline. Son habillement étoit un pagne de coton, à la maniere des Negres; mais il avoit par-deſſus une écharpe de laine blanche, avec des ornemens de ſoie rouge. Les gens de ſa ſuite étoient vêtus de même. Le Général lui fit quelques préſens; & ſçachant qu'il étoit venu pour le Commerce des Gommes, il lui indiqua le jour où l'ouverture du Marché devoit ſe faire au Déſert.

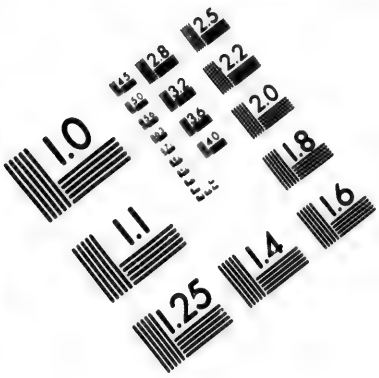
Le Déſert eſt une plaine vaſte & ſtérile au Nord du Sénégal, bornée au loin par de petites collines de ſable rouge, & couverte de ronces qui n'ont pas beaucoup d'épaiſſeur. C'eſt dans ce lieu que ſe faiſoit depuis long-tems le Commerce des Gommes. Le Général, pour ſe garantir de l'attaque des Mores, fit entourer les Magazins qu'il éleva au long de la Riviere, d'un foſſé large de ſix pieds & d'autant de profondeur, défendu par une haie d'épine. Il fortifia ſoigneuſement la porte, & mit pour la garder deux Laptots bien armés, avec un Interprete, pour examiner & pour introduire ceux qui viendroient s'y preſenter. Près de la porte, il éleva un cavalier, ſur lequel il plaça deux petites Pieces de canon. Les deux Barques furent rangées contre la rive, & l'artillerie pointée vers les ouvrages du Fort. Le Brak & le Schamchi qui virent toutes ces préparations, & qui n'en ignoroient pas les motifs, approuverent les précautions du Général, comme la meilleure voye pour prévenir les déſordres pendant la Foire.

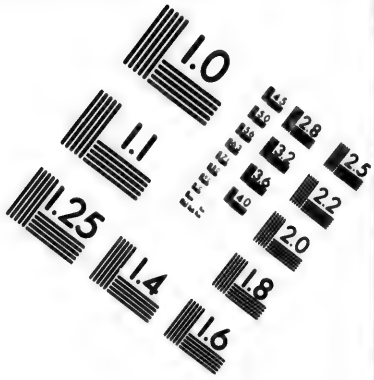
Le 1 d'Avril, Schamchi ayant reçu avis de l'approche des Caravanes, vint avertir Brue qu'il étoit tems de regler les prix. Après quelques conteſtations ſur les meſures, ſur la nature des échanges, & ſur les frais de l'entretien des Mores, le Général ſe relâcha de quelque choſe en faveur de la paix; mais il obtint en récompenſe que de trois cens quatre-vingt livres dont la meſure avoit été compoſée juſqu'alors, elle monteroit à cinq cens.

Les François ſont obligés de pourvoir à l'entretien des Mores qui apportent les Gommes. Cet engagement les expoſe à quantité de fauſſes dépenſes, parce que, ſous prétexte de Commerce, il arrive une multitude de Mores, qui ne cherchent que l'occaſion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de ſatisfaire leur inclination au larcin. Mais Brue regla tellement cet article, qu'il n'étoit obligé de nourrir que ceux qui auroient apporté des marchandiſes, & dans la proportion même de ce qu'ils auroient apporté. Cette nourriture fut fixée à deux livres de Bœuf & autant de Kuskus pour chaque portion, & tel nombre de portions pour chaque quintal. Les Commis qui furent nommés pour la diſtribution, reçurent ordre de la finir auſſi-tôt que les marchandiſes ſeroient délivrées. On parvint ainſi à purger la Foire de voleurs & de gens oiſifs.

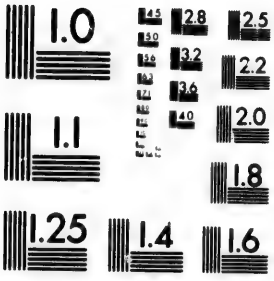
On commença le 14 d'Avril à meſurer les Gommes. Cette opération ſe fit ſans déſordre, parce qu'on ne reçut les Marchands que l'un après l'autre. Le

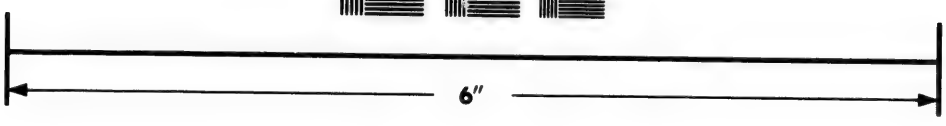
Hhhh ij

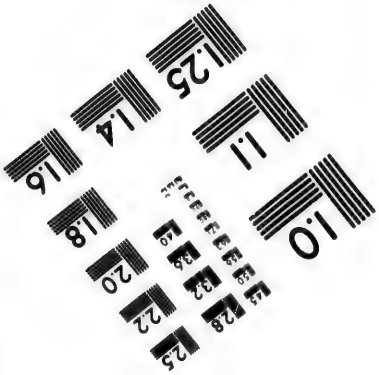



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

BRUE. III. Voyage. 1715.

Général y assista exactement, & fit veiller avec le même soin à tout ce qu'il ne pouvoit éclairer par sa presence. Aussi-tôt que le Commerce fut ouvert, on vit arriver chaque jour de nouvelles Caravanes, de dix, vingt & trente Chameaux, ou de voitures traînées par des Bœufs & gardées par les Propriétaires des Gommes & par leurs domestiques. Ces Mores ont l'apparence d'autant de Sauvages. Ils n'ont pour habit que des peaux de chevre autour des reins, & des sandales de cuir de Bœuf. Leurs armes sont de longues picques, des arcs, & des fleches, avec un long couteau attaché à leur ceinture. Leurs femmes qui sont portées sur le dos des Chameaux, ont des chemises de coton blanc, & par-dessus, une piece d'etoffe rayée, en forme de juppe ou d'écharpe. Une partie de leurs cheveux est relevée sur la tête; le reste est lié par derriere & leur tombe jusqu'à la ceinture. Cet habillement est modeste. Pour coeffure, elles ont une piece de linge entrelassé. Les filles ne portent qu'une piece d'etoffe rayée, autour des épaules, & plus bas une juppe de peau assez courte, coupée en plusieurs bandes, qui les couvre assez bien lorsqu'elles sont en repos ou dans un tems calme; mais le moindre mouvement, ou le souffle du vent les met en desordre. Ces Moresques ont le teint olivâtre, les traits réguliers, de grands yeux noirs fort beaux & fort brillans, la bouche petite & les dents d'une blancheur extrême. Quoiqu'elles ayent l'air fort vif, elles ont plus de retenue que les femmes des Negres. Elles apportent leur provision de beurre & de lait dans des outres fort nettes, des boetes à tabac, & des bourses de differentes sortes, composées de paille de riz ou de jonc, & tissues avec beaucoup d'art.

*Le train des femmes Moresques.*

Il n'est pas besoin de Sentinelles pour découvrir l'approche de ces Caravanes. Les Chameaux poussent des cris hideux qui les trahissent bientôt. Leurs *foulons*, c'est-à-dire les sacs dans lesquels ils apportent les gommes sont des peaux de Bœufs sans couture. Les Mores n'ont pas d'autres commodités pour renfermer leurs marchandises, ni même pour le transport de leur eau. Comme on avoit pris toutes sortes de soins pour empêcher qu'ils n'entrassent plusieurs à la fois dans l'enclos, c'étoit un spectacle amusant que de voir leurs efforts & leurs contorsions pour entrer l'un avant l'autre; car les Mores sont une Nation fort bruyante.

*Le commerce des Officiers du Commerce.*

Le premier jour de la foire, *Mahagni*, Interpréte More de Schamchi, vint trouver Brue & lui dit que les Officiers François qui avoient eu jusqu'alors la conduite du Commerce s'étoient toujours accordés avec lui pour faire tourner à son avantage un huitiéme de profit, qui devoit revenir à son Maître; & que de son côté il leur avoit ménagé le commerce privé de l'or & de l'ambre gris que les Mores apportoient à la foire. C'étoit précisement ce que le Géneral s'étoit proposé d'approfondir. Il déclara d'un air ferme à l'Interprête, que s'il continuoit cette injuste pratique il en avertiroit son Maître; & cet honnête Agent, fâché de s'être trahi sans précaution, promit d'être à l'avenir plus fidéle.

A l'arrivée du Géneral on lui avoit présenté une jeune Negresse d'une fort jolie figure, qui lui avoit offert diverses sortes de services, tels qu'elle étoit accoutumée de les rendre aux François qui étoient venus avant lui. Elle avoit soin, lui dit-elle, de leur laver les pieds, de les peigner & de les servir dans l'intérieur du magasin lorsqu'ils revenoient fatigués du travail. Brue admira

*Délicatesse des Facteurs François.*

la délicateſſe de ſes Facteurs, & reçut la Negreſſe pour blanchir ſon linge, mais la diſpenſa du reſte de ſes offres.

BRUE, III. Voyage. 1715. Détail du Commerce.

La préſence du Général entretint l'ordre & la tranquillité pendant toute la durée de la foire. On meſura les gommes dans un vaiſſeau cubique, que les Mores appellent *quantor*. Il en revenoit au Brak une certaine quantité ſur chaque quintal. Ses Commiſſaires la mettoient dans un ſac; & lorſqu'ils en avoient reçu le poids d'un quintal, ils laiſſoient aux Agens de la Compagnie la liberté d'emporter ce qui leur appartenoit. Un Officier de Schamchi prenoit le compte de tous les quintaux qui ſe meſuroient, parce que ce Chef More s'attribue le droit d'un huitiéme ſur toutes les gommes qui ſont vendues à la Compagnie. Comme c'eſt lui-même qui regle le prix des gommes & le poids du quintal, on trouve toujours le moyen de faire tomber ce droit ſur les Marchands Mores, par des compenſations qui ſont à l'avantage de Schamchi ou de ſes Officiers.

Le Prince Addi allarme le Brak.

Le Brak, qui ſe reprochoit d'avoir pillé les Mores, étoit dans la crainte continuelle de leur vengeance. Ses Eſpions lui rapporterent un jour au ſoir qu'ils avoient remarqué parmi eux des mouvemens extraordinaires, & qu'il en étoit arrivé quelques-uns avec des armes, de la part d'Addi, Prince More qui avoit ſon camp dans le voiſinage. Cet avis l'avoit jetté dans une ſi vive allarme, qu'il étoit prêt à quitter Ingherbel, lorſque ſur de meilleurs conſeils il prit le parti de faire communiquer ſes craintes au Géneral François & de lui demander du ſecours. Il étoit minuit lorſque ſon Courier arriva au magaſin. Brue éveillé bruſquement & frappé lui-même de cette nouvelle, ſe détermina ſur le champ à s'éloigner du rivage avec ſes deux Barques, en laiſſant deux Facteurs & ſes Laptots pour la garde du magaſin. Lorſqu'il ſe préparoit à partir, il lui vint un autre exprès pour lui apprendre que le Prince Addi ne s'approchoit d'Ingherbel que pour faire une viſite de civilité au Brak, & qu'il en avoit fait demander la permiſſion; mais qu'il étoit accompagné de vingt fuſiliers, dont on pouvoit appréhender quelque violence. Sur quoi le Brak faiſoit prier Brue de lui envoyer quelques hommes bien armés, pour ſoutenir ſa réputation & faire connoître aux Mores qu'il avoit des amis. Brue lui envoya douze de ſes Laptots, avec trois Officiers Negres. Le Prince Addi étant entré dans Ingherbel affecta de ſaluer le Brak par une décharge de ſa mouſqueterie. Elle lui fut rendue par treize Fuſiliers Negres, que le Brak avoit à ſon ſervice, & par les quinze Laptots du Général. Ceux-ci ayant tiré à balle, les Mores ne parurent pas contens d'une civilité de cette nature. Cependant les deux Princes eurent une longue & ſecrette conférence, qui finit par des témoignages éclatans de leur ſatisfaction. Addi préſenta au Brak un Bœuf gras, & le Brak lui donna un jeune Eſclave.

Secours que Brue envoye au Brak.

Le même jour Addi vint rendre ſa viſite au Général. La converſation dura longtems. Le Prince More parloit Arabe. Schamchi, qui l'accompagnoit, repetoit ſes diſcours en Langue des Negres à l'Interpréte, qui les rendoit en François à Brue. Addi loua beaucoup les Hollandois, qui étoient alors en poſſeſſion d'Arguim. Il vanta les droits & les préſens qu'il recevoit d'eux. C'étoient cent fuſils, cent piſtolets, quatre barils de poudre, quatre de balles, & cent écus pour chaque quintal de gomme; ſans compter une groſſe quantité de biſcuit blanc, de miel, de prunes, de miroirs & d'autres merceries. Brue répondit que les Hollandois s'étoient rendus coupables d'une injuſtice en ſe

Le Prince Addi ſe loue des Hollandois.

BRUE. III Voyage. 1715.

faiſſant d'Arguim, & que les égards qu'ils avoient pour les Princes Mores ceſſeroient auſſi-tôt qu'ils pourroient ſe paſſer de leur protection. Il retint le Prince à dîner. On ne lui ſervit d'abord que de l'eau & du miel pour liqueur. Mais ayant conſenti à goûter du vin de Canarie, il ne ſe fit pas preſſer enſuite pour boire toutes ſortes de vins François. Addi étoit d'une taille médiocre, mais fort bien priſe. Il paroiſſoit extrémement robuſte. Il avoit les traits réguliers, le nez aquilin, les dents belles, la barbe longue & les cheveux courts. Sa tête étoit nue, mais il avoit le corps entiérement couvert. Il portoit pour habit une ſorte de chemiſe blanche, qui s'élargiſſoit ſur ſes hautes-chauſſes, avec une ceinture de mouſſeline, d'où pendoit un couteau en forme de poignard. Par deſſus, il avoit une caſaque d'étoffe blanche, avec un capuchon qui pendoit par derriere. Après le dîner, Brue lui fit preſent de pluſieurs choſes qui paroiſſoient lui plaire. Il fuma, il prit du caffe. A ſon départ il fut ſalué de cinq coups de canon. Brue, qui l'avoit reçu ſur ſa Barque, le conduiſit juſqu'au rivage, dans l'eſperance de voir ſon Cheval; mais il fut ſurpris de n'y trouver que des Chameaux, pour ſa monture & celle de ſa ſuite. Quoique les Mores ne manquent pas de Chevaux, ils les ménagent beaucoup, & les reſervent particuliérement pour leurs expéditions.

La figure & les habits.

Le Brak vint remercier le Géneral du ſecours qu'il lui avoit envoyé, & parut mettre beaucoup d'ardeur & de bonne-foi dans les témoignages de ſon amitié. Il lui amena pluſieurs jeunes Eſclaves, mais il n'en refuſa pas le payement. Le même jour un More, nommé *Barikala*, fit préſent au Géneral d'une Aigle apprivoiſée, de la grandeur d'un Coeq d'Inde. Elle n'avoit rien d'ailleurs qui la diſtinguât des Aigles ordinaires. Sa familiarité avec les hommes alloit juſqu'à ſe laiſſer prendre par le premier venu, & dans peu de jours elle prit l'habitude de ſuivre le Géneral comme un chien. Mais elle fut tuée malheureuſement par la chûte d'un baril, qui l'écraſa ſur le tillac.

Aigle apprivoiſée.

Le 10 d'Avril, la principale femme du Brak rendit une viſite au Géneral, accompagnée des Dames de ſa Cour. Elles étoient montées ſur des Anes, avec un cortége de dix ou douze femmes à pied & d'autant d'hommes, entre leſquels étoient deux Guiriots. Brue reçut la Sultane à l'entrée de ſa Barque & la conduiſit dans ſa chambre, où elle s'aſſit d'abord ſur le lit, avec trois de ſes principales Dames. Les autres prirent les places que le hazard leur offrit; & le fauteuil demeura au Géneral. Toutes ces Dames étoient couvertes d'un fort beau pagne de coton noir, qui prenant depuis la tête avec la forme d'un turban, leur tomboit juſqu'à la ceinture. Plus bas, elles avoient un ſecond pagne qui trainoit juſqu'à terre, & ſous lequel il y en avoit un troiſiéme qui leur ſervoit de juppon. Après les premieres civilités, elles ôterent le pagne ſupérieur, & laiſſerent voir leur tête, qui étoit coëffée comme celle des deux Princeſſes dont on a déja vû le portrait. Bientôt elles ſe défirent auſſi du ſecond pagne, qui les laiſſa preſque nues. La Sultane n'étoit pas une beauté réguliere, mais elle avoit le viſage agreable, & la taille fine, avec un air de majeſté & de douceur qui rendoit ſa figure fort touchante: ſes dents & celles de toutes les autres Dames étoient d'une grande blancheur. Elle fit préſent au Géneral d'une boëte d'or de Filigramme, travaillée à la Moreſque, remplie d'épices & de petits grains d'or.

Viſite que la Sultane fait à Brue, & ſes circonſtances.

Elle fit enſuite apporter des pipes, pour elle-même & pour les Dames de

ſa ſuite. Le tuiau eſt un roſeau de dix-huit ou vingt pouces de longueur, orné d'anneaux d'or, d'argent, de corail & d'ambre. La tête eſt d'or ou d'argent. La Sultane remarquant que le Géneral ne fumoit pas, offrit de renvoyer les pipes ſi la fumée l'incommodoit. Mais lorſqu'elle eut appris qu'il ne s'en diſpenſoit que pour lui donner une marque de reſpect, elle le força de recevoir ſa propre pipe & s'en fit apporter une autre. La converſation fut fort vive, & Brue n'eut pas peu d'embarras à répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit de tous côtés par la bouche de ſon Interprête. Elles roulerent preſque toutes ſur les Dames de France, ſur leur beauté, leur habillement, leur galanterie, ſur la magnificence de la Cour de France, & ſur la maniere dont les femmes Françoiſes vivent avec leurs maris. Le bonheur de n'en avoir qu'un paroiſſoit leur faire envie. On ſervit le dejeuner, c'eſt-à-dire, de l'eau & du miel, des confitures & des biſcuits de France, de l'eau-de-vie & du vin.

Sujet de leur entretien.

A l'heure du diner, le Géneral qui ſçavoit que les femmes du Pays ne mangent jamais devant les hommes, prit volontairement le parti de ſe retirer. Elles furent traitées ſuivant leurs uſages. Mais Brue leur envoya quelques mets de ſa table, ſur-tout pluſieurs pieces de patiſſerie Françoiſe. La Sultane y fut ſi ſenſible qu'elle but à ſa ſanté, & qu'elle le fit prier de venir boire à la ſienne. Il paſſa auſſi-tôt dans la chambre des Dames, où il acheva de diner à leur table. Enſuite il leur fit ſervir du caffé, & du chocolat qu'elles trouverent délicieux. A leur départ il leur fit préſent de miroirs, de corail, de cloux de girofle; & de colliers de verre aux femmes de leur ſuite. Il conduiſit la Sultane au rivage, il l'aida à remonter ſur ſon Ane, & la fit ſaluer de cinq coups de canon. Elle laiſſa paſſer peu de jours ſans lui envoyer quelque préſent. L'Auteur nomme deux Pintades, mâle & femelle, ſi privées qu'elles mangeoient ſur ſon aſſiette, & qu'avec la liberté de voler au rivage elles revenoient ſur la Barque au ſon de la cloche pour le dîner & le ſouper. Pendant toute la foire, Brue ayant obſervé les jours de fête & les jeûnes de l'Egliſe, & n'ayant pas manqué de faire reciter ſoir & matin les prieres à bord, tous les Mores le prirent pour un Marbut François.

Galanterie qu'elle fait à Brue.

Elle lui envoye des pr[illegible].

Le Déſert eſt infeſté par une ſorte de Milans, que les Negres appellent *Ekufs*. Ces animaux ſont ſi voraces, qu'ils venoient prendre les alimens des Matelots juſques dans les plats.

Brue, qui ne ſe ménageoit pas dans l'exercice de ſes fonctions, gagna une colique violente, pour avoir dormi à l'air après s'être extrémement fatigué. Ses Chirurgiens avoient employé vainement toute leur habileté à le ſoulager, lorſqu'un More, qui étoit venu lui rendre viſite, lui conſeilla, comme un remède ordinaire à ſa Nation, de faire diſſoudre de la gomme dans du lait & d'avaller cette potion fort chaude. Il ſuivit ce conſeil, & fut gueri ſur le champ.

Remede de More pour la colique.

Le 15 de May, il arriva au Déſert un Marbut, qui prétendoit revenir de la Mecque. Brue le reconnut pour un impoſteur, au recit qu'il faiſoit de la tombe du Prophéte, qu'il avoit vûe, diſoit-il, ſuſpendue dans l'air entre les mains de quatre Anges, qui ſe relevoient d'heure en heure, pour ſoutenir ce précieux fardeau. Cependant il le retint à dîner: après quoi le Marbut ſe préſenta au Peuple, pour le conduire à la priere. Elle fut ſuivie d'un ſolgar, ou d'une danſe, qui dura toute la nuit, avec un mélange de chants

Marbut impoſteur.

BRUE. III. Voyage. 1715.

tirés des verſets de l'Alcoran, à l'honneur de ce nouveau Saint. Le Général lui fit préſent de quelques mains de papier, pour faire des griſgris, qui ſont le principal revenu des Prêtres Mores.

Viſite que le Général rend à la Princeſſe Mere.

On vit arriver, le 17 Mai, une nouvelle Caravane, avec des apparences qui annonçoient moins une troupe de Marchands, que des voyageurs d'une haute diſtinction. Elle étoit précédée par un grand nombre d'hommes armés, les uns montés ſur des Chameaux, d'autres à cheval, avec un tambour & deux trompettes à leur tête. Cette avant-garde étoit ſuivie de huit ou dix Chameaux, qui portoient ſur leur dos des ſiéges couverts de drap bleu. Enſuite on voyoit un autre Chameau, beaucoup plus gros, chargé auſſi d'un grand ſiége ouvert, mais ombragé par un parafol, ſur lequel étoient aſſiſes deux femmes vis-à-vis l'une de l'autre. Autour de ce Chameau marchoient pluſieurs hommes à pied, armés de mouſquets & de ſabres. Dix ou douze Cavaliers bien montés fermoient la marche. Schamchi apprenant qui étoient les Dames, ſe hâta d'aller à leur rencontre, & fit dire en même tems à Brue, que c'étoient la mere & la femme du Prince Addi qui venoient pour le voir.

Le Général fit mettre auſſi-tôt tous ſes gens ſous les armes, & prit la réſolution de recevoir les Princeſſes dans ſon magaſin, parce que les deux Barques étoient ſi chargées qu'il n'y reſtoit plus d'eſpace libre. Un de ſes Officiers les reçut d'abord à la porte du Fort, avec une décharge de mouſqueterie, au ſon des hautbois & des tambours. Brue fit quelques pas hors du Bâtiment pour aller au-devant d'elles; & les ayant introduites dans la ſalle, il les plaça dans une alcove, couverte d'un beau tapis & de couſſins. Elles n'y furent accompagnées que de deux ou trois Dames de leur ſuite & d'un Guiriot. Les autres s'arrêterent dans une antichambre, & tout l'Equipage attendit dans la Cour, avec beaucoup d'ordre & de retenue.

Portrait de ces deux Princeſſes.

La Princeſſe mere de Sidi Addi avoit été très-belle femme; mais l'embonpoint avoit alteré ſes traits. Son habillement conſiſtoit dans une belle mante de toile noire des Indes, qui deſcendoit juſqu'à terre; & dont les manches étoient ſi longues qu'elles lui couvroient les mains. Une partie de ſes cheveux étoit raſſemblée ſur le haut de la tête; le reſte lié d'un nœud de ruban tomboit négligemment ſur les épaules, avec un voile de mouſſeline rayée, qui flottoit par-deſſus. Elle avoit à chaque oreille un anneau d'or, dont le diametre étoit au moins d'un demi-pied. Son collier étoit d'or, mêlé de grains d'ambre. La femme du Prince paroiſſoit âgée d'environ dix huit ans. Elle étoit plus grande que ne le ſont ordinairement les femmes de ſa Nation, mais parfaitement bien faite; les traits réguliers; les yeux noirs, bien ouverts & remplis de feu; la voix douce, & toute la figure agréable. Elle avoit du rouge au viſage; mais ſon teint, qui étoit olivâtre, en tiroit peu d'avantage. Ses ongles étoient auſſi peints de rouge, & ſes mains fort belles. Elle étoit vêtue comme ſa mere, avec la ſeule différence que ſes cheveux étoient entremêlés de grains d'or, d'ambre & de corail, & qu'ils étoient rangés avec plus d'art. Les Dames de la ſuite n'étoient pas vêtues moins modeſtement; fort différentes des Negreſſes qui ont l'habitude de laiſſer voir la moitié de leur corps à découvert.

Leur converſation.

La vieille Princeſſe commença par un compliment fort civil. Elle dit au Général que ſur la réputation de ſon caractere, elle n'avoit pas fait difficulté

do

de passer un peu sur les loix de la bienséance pour venir voir un étranger. Ensuite elle lui présenta une boëte d'or & une chaîne de filigrane, fort bien travaillées. La jeune Princesse lui fit aussi son compliment & son présent. Il leur fit à toutes deux une réponse polie. La conversation devint fort agréable, & les deux Dames marquerent beaucoup d'esprit & d'enjouement. Brue ayant demandé à la Princesse Douairiere si la jeune Dame, qu'elle avoit avec elle, étoit la Sultane, ou la premiere femme du Prince Addi; elle lui répondit que les Mores n'avoient qu'une femme légitime; & que si la Loi leur en permettoit d'autres, les personnes de distinction & de conduite ne les voyoient qu'en secret & comme à la dérobée. BRUE. III. Voyage. 1715.

A l'heure du diner, le Géneral demanda aux deux Dames si elles étoient résolues de manger suivant leurs usages, où si elles lui feroient l'honneur d'accepter un diner à la Françoise. Elles lui en laisserent le choix, en le priant seulement qu'il n'y eût pas dans la salle d'autre homme que l'interpréte. On mit aussi-tôt une table fort basse. Brue s'assit, comme les Dames, en croisant les jambes sur un coussin. Les plats furent apportés jusqu'à la porte par les Domestiques François, & les femmes des Princesses les alloient recevoir. L'Interpréte les plaçoit sur la table, & faisoit le reste du service autour du Géneral. On avoit eu soin de se pourvoir de kuskus, & de quelques autres mets à la Moresque. Mais les Dames eurent la complaisance de ne toucher qu'aux alimens François. Elles imiterent même, avec beaucoup de grace, l'usage qu'elles voyoient faire au Géneral de sa fourchete & des autres instrumens de table. Elles font dîner Brue avec elles.

Pendant le dîner, la Princesse mere fit chanter quelques airs à son Guiriot, qui étoit une jeune fille extremement jolie. Elle lui fit toucher un instrument composé d'une calebasse couverte de parchemin rouge, avec douze cordes, les unes d'argent, d'autres de letton, dont le son ressembloit à celui de la harpe. Les deux Dames parurent charmées de l'accueil qu'elles avoient reçu du Géneral. Elles accepterent quantité de confitures qu'il les pria d'emporter, & plusieurs paires de gants parfumés, qui étoient pour elles un présent d'autant plus agréable qu'elles n'en avoient jamais vû. Brue les conduisit ensuite jusqu'à leur Chameau, & les fit saluer, à leur départ, d'une décharge générale de sa mousqueterie & de son canon. Leur chant & leurs instrumens.

Un Pêcheur lui apporta le même jour un jeune Crocodile vivant, long d'environ cinq pieds. Mais personne n'ayant voulu prendre la commission de l'apprivoiser, on prit le parti de lui casser la tête. Brue n'en trouva pas la chair désagréable.

Le 9 de Mai, un Officier François, qu'il avoit envoyé pour le Commerce à Terrier rouge, revint avec cent cinquante quintaux de gomme, mais sans ivoire & sans or, parce que les Mores avoient porté leur or & leur ivoire à Portendic, où il étoit arrivé quelques Vaisseaux Hollandois. Le tems du Commerce approchant de sa fin, & les eaux du Senegal commençant à s'enfler, Brue renvoya ses Barques chargées au Fort Saint Louis. Le 24 il jetta l'ancre devant Ingherbel, où rendant visite au Brak, il le trouva sous le portique de son Palais, occupé à juger un procès fort singulier. Un Marbut s'étoit engagé avec un Seigneur Negre à lui donner un grisgris ou un charme qui le rendroit invulnérable à la guerre. Il avoit reçu, pour une faveur si pré- Visite que Brue rend au Brak.

BRUE. III. Voyage. 1698.

cieuſe, un Cheval d'une beauté rare. Mais ce merveilleux amulete n'avoit point empêché que le Negre n'eût été tué dès le commencement du combat. Ses Héritiers, qui n'avoient pas ignoré le marché, redemandoient le Cheval au Marbut. Le Brak voyant arriver Brue lui demanda ſon opinion. Il parut clair au Général que le griſgris ayant été ſans vertu, le Cheval devoit être reſtitué aux Héritiers; & ſon jugement ſervit de Sentence.

Arrivée du Brak chez ſes Femmes & ſes Concubines.

Après cette audience, il fut conduit dans l'appartement du Roi, qui ne differe de ceux de ſes Sujets que par le nombre & la grandeur des bâtimens. La nature de l'édifice & les meubles ſont à peu près les mêmes. Ce qui diſtingue ſeulement le Palais Royal, c'eſt qu'il eſt renfermé dans un vaſte enclos de roſeaux, qui reçoit de l'ombre d'une grande quantité d'arbres, autour deſquels ſont les appartemens du Roi, ſes magaſins, ſes étables, ſon chenil, & les logemens de ſes femmes & de ſes Officiers. La porte de cet enclos eſt gardée par cinq ou ſix Negres, armés de ſabres & de zagayes. Après une longue conférence où les engagemens du Commerce & de l'amitié furent renouvellés, le *Yagaraf*, un des principaux Officiers du Palais, conduiſit le Général à l'audience de la Sultane ou de la principale Reine. Cette Princeſſe étoit aſſiſe ſur ſon lit. Sa chambre étoit couverte de nattes, ſur leſquelles cinq ou ſix de ſes femmes s'occupoient à filer. Elle fit aſſeoir Brue à ſon côté; & lorſqu'il ſe leva pour ſe retirer, elle quitta auſſi ſa poſture & le reconduiſit juſqu'à la porte. Il rendit ſucceſſivement ſa viſite à toutes les autres femmes, car le Brak en a pluſieurs, qui ont chacune leur maiſon & leur famille. Retournant enſuite auprès du Roi, il le trouva dans ſa cour, aſſis au pied d'un latanier, d'où il voyoit faire l'exercice à quelques Chevaux qu'on lui offroit à vendre. Les Mores qui les exerçoient ne manquoient pas d'art & de grace pour les conduire; mais quoique ces animaux fuſſent de belle encolure, ils n'avoient pas de bouche; ce que Brue crut devoir attribuer à leurs brides, qui lui parurent fort mal faites. Il vit auſſi les Chiens du Brak. Ce Prince en avoit dix-huit, grands, les oreilles belles, & de l'eſpéce de nos levriers; mais avec deux propriétés rares dans cette eſpéce, le nez & les yeux excellens. On les nourriſſoit avec du ſon de maïz trempé dans du lait; & lorſqu'ils avoient tué quelque piéce de gibier, on leur donnoit les entrailles.

Départ du Général & galanterie du Brak.

A l'heure du dîner, le Général fut conduit dans une chambre où le Roi l'attendoit. Toutes les femmes de ce Prince lui envoyerent chacune un plat de leur cuiſine. Comme il avoit apporté de l'eau-de-vie & du vin, le Brak fut de la meilleure humeur du monde, avec aſſez de modération pour ne pas s'enivrer. Brue prit enſuite congé des femmes du Roi, de ſes ſœurs & de ſes filles, qu'il n'avoit pas vûes le matin, & qu'il ne quitta pas ſans leur avoir fait quelques petits préſens. Il en reçut auſſi de toutes ces Princeſſes. Enfin lorſqu'il fut retourné pour faire ſes derniers adieux au Brak, il fut ſurpris de le voir monter à cheval avec toute ſa Cour, dans la réſolution de conduire ſes Hôtes juſqu'au bord de la riviere. Cette politeſſe fut accompagnée de toutes ſortes de galanteries. Le Roi fit faire quantité de ſauts & de courbettes à ſon Cheval. Quelquefois il le mettoit au grand galop; & retournant tout d'un coup, il ſe rapprochoit du Général en branlant ſa zagaye d'un air libre & gracieux. On amena quelques Eſclaves qu'il lui vendit, & dont il reçut le prix ſur le champ. A ſon départ, Brue le ſalua de quelques coups de canon.

Le jour suivant, les droits de Schamchi furent reglés. Il lui revenoit dix quintaux, des huitiémes qu'il s'attribuoit sur les gommes; mais on ne manqua pas de déduire ce qu'il avoit emprunté l'année d'auparavant. Il fit un nouvel emprunt, de la valeur de trente quintaux de gomme en marchandises, qui devoit être pris sur les huitiémes de l'année suivante. Cette méthode le met en état de continuer le Commerce, & l'intéresse beaucoup à l'avantage de la Compagnie.

BRUE. III. Voyage. 1715. Droits de Schamchi.

Brue partit du Désert le 1 de Juin 1715, avec plus de sept cens quintaux de gomme, sans y comprendre ce qui étoit venu de Terrier rouge. Comme il avoit fait monter le quintal à sept cens livres, poids de Paris, sa cargaison se trouva de quatre cens mille livres de gomme, outre les Esclaves, l'ivoire, les plumes d'Autruche, l'or & l'ambre gris. Les vents étant contraires, il fut obligé de jetter l'ancre plusieurs fois, & d'attendre le reflux des marées pour retourner au Fort Saint Louis, où toutes ces richesses arriverent heureusement.

Richesse du Commerce François.

## §. II.

## *Observations sur la Gomme du Senegal, & sur son Commerce.*

QUoique le Pays, aux environs d'Arguin & de Portendic, soit fort mauvais, & la Côte très-dangereuse, les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais s'y rendent avec beaucoup d'empressement, & s'efforcent tous d'y établir leur commerce, parce que c'est le seul endroit, avec le Senegal, où les Peuples de l'Afrique apportent les gommes. Cette marchandise est peu importante en apparence; mais deux raisons principales en font un objet considerable. 1°. Elle s'achete à fort bon marché dans le Pays, & se vend fort cher hors de l'Afrique. 2°. Elle occupe une grande partie des manufactures de l'Europe, & sert ainsi à faire circuler l'argent. Elle fournit à l'entretien d'une infinité de personnes.

Importance du commerce des gommes.

Il n'est donc pas surprenant que les plus riches Marchands de l'Europe entreprennent de porter leur commerce du côté d'Arguin & de Portendic. Ils n'ont que cette voie pour empêcher que toutes les gommes ne tombent entre les mains des François, qui sont seuls en possession du Senegal, c'est-à-dire, de tous les autres Ports où cette marchandise est apportée. C'est la véritable raison qui a jetté les Hollandois dans une si grosse dépense pour établir un Comptoir dans l'Isle d'Arguin, & qui leur a fait chercher un retraite à Portendic lorsqu'ils ont été chassés de cette Isle. Ils ont réussi, par cette voie, à partager d'abord le commerce des gommes avec les François. Ensuite ils l'ont attiré presqu'entiérement dans leur Comptoir, en payant les gommes fort cher, & faisant des échanges à perte, pour engager les Mores à tourner de leur côté. Lorsque ces artifices ne produisoient rien, ils employoient le Prince Alischandora & d'autres Seigneurs Negres à piller les gommes que les Mores portoient au Senegal. C'est ce qu'on a vû plus d'une fois, malgré les Traités formels de ce Chef de Tribu avec la Compagnie Françoise, qui n'a jamais manqué de lui payer les droits & de les accompagner de présens.

Efforts des Nations de l'Europe pour y participer.

Artifice des Hollandois.

La gomme s'appelle gomme du Senegal, ou gomme Arabique, parce qu'avant que les François eussent des Comptoirs au Senegal, elle ne venoit

Origine & nature du commerce des gommes.

BRUE. III. Voyage. 1715.

que de l'Arabie. Mais depuis que le Commerce eſt ouvert par cette voie, le prix en eſt tellement diminué qu'on n'en apporte plus d'Arabie. Cependant il en vient encore du Levant. On prétend même qu'elle eſt meilleure que celle du Senegal, par la ſeule raiſon qu'elle eſt plus chere; car au fond elles ſont toutes deux de la même bonté. L'artifice conſiſte à tirer la plus belle, c'eſt-à-dire la plus claire & la plus ſeche, & celle qui eſt en gros morceaux, qu'on fait paſſer hardiment pour la véritable gomme d'Arabie.

Qualités de la gomme du Senegal.

Les Médecins prétendent que cette gomme eſt pectorale, anodine, & rafraichiſſante; qu'elle épaiſſit les humeurs ſereuſes & les empêche d'entrer dans la maſſe du ſang pour le corrompre; qu'elle eſt excellente pour le rhume, ſur-tout lorſqu'elle eſt mêlée avec le ſucre d'orge, ſuivant l'uſage de Blois, où l'on en fabrique beaucoup; que c'eſt un ſpécifique contre la diſſenterie & les hemorragies les plus obſtinées. On lui attribue quantité d'autres effets. Ce qui eſt certain, ſuivant le témoignage de l'Auteur, c'eſt qu'un grand nombre de Negres qui la recueillent, & les Mores qui l'apportent au marché, n'ont pas d'autre nourriture; qu'ils n'y ſont pas réduits par néceſſité, faute d'autres alimens, mais que leur goût les y porte, & qu'ils la trouvent délicieuſe. Ils n'y employent pas d'autre art que de l'adoucir par le mélange d'un peu d'eau. Elle leur donne de la force & de la ſanté. Enfin par ſa ſimplicité & ſes autres vertus ils la regardent comme une diete excellente. Si elle a quelque choſe d'inſipide, on peut lui donner, avec une teinture, l'odeur & le goût qu'on déſire. Il paroît étrange, ajoûte l'Auteur, que ceux qui l'apportent, de plus de trois cens milles dans l'interieur des terres, n'ayent aucune proviſion de reſte lorſqu'ils arrivent au Marché; mais il eſt bien plus ſurprenant qu'ils n'en ayent pas eu d'autre que leur gomme, & qu'elle ait été leur unique ſubſiſtance dans une ſi longue route. Cependant c'eſt un fait qui ne peut être co[illegible]é, & ſur lequel on a le témoignage de tous ceux qui ont paſſé quelque tems au Senegal. Brue, qui avoit goûté ſouvent de la gomme, la trouvoit agréable. Les pieces les plus fraîches, c'eſt-à-dire, celles qui ont été recueillies nouvellement, s'ouvrent en deux comme un abricot mur. Le dedans en eſt tendre, & reſſemble aſſez à l'abricot par le goût.

Uſage de la gomme du Senegal.

On fait un grand uſage de la gomme du Senegal dans pluſieurs Manufactures, particuliérement dans celles de laine, & de ſoie. Les Teinturiers s'en ſervent beaucoup auſſi. Toute l'habileté dans le choix de cette gomme conſiſte à choiſir la plus ſéche, la plus nette & la plus tranſparente, car la groſſeur & la forme des pieces n'y mettent aucune différence.

Arbre qui la produit.

L'arbre qui la porte, en Afrique comme en Arabie, eſt une ſorte d'*Acacia*, (*a*) aſſez petit & t[illegible]jours verd, chargé de branches & de pointes, avec de longues feuilles, mais étroites & rudes. Il porte une petite fleur blanche en forme de vaſe, dans laquelle il y a des filets de la même couleur, qui environnent un piſton où la ſemence eſt renfermée. Ce piſton eſt d'abord verd; mais en meuriſſant il prend une couleur de feuille morte. La ſemence ou la petite graine dont il eſt rempli, eſt dure & blanchâtre. On trouve entre le Senegal & le Fort d'Arguim trois Forêts qui portent quantité de ces arbres. La premiere ſe nomme *Sahel*; la ſeconde & la plus grande, *Lebiar*; & la troiſié-

Trois forêts où il s'en trouve.

(*a*) Cet article n'appartient qu'au Commerce. Mais on trouvera d'autres détails dans l'Hiſtoire naturelle de toutes ces Régions, au Tome ſuivant.

me *Afatak*. Elles ſont à peu près à la même diſtance, c'eſt-à-dire à trente lieues du Deſert, qui eſt auſſi à trente lieues du Fort Saint Louis; & toutes trois, elles ſont entr'elles à dix lieues l'une de l'autre. De Sahel à Marſa ou Portendic, on compte ſoixante lieues, & quatre-vingt juſqu'à la Baye d'Arguim.

BRUE. III. Voyage. 1715.

La récolte de la gomme ſe fait deux fois chaque année; mais la plus conſidérable eſt celle du mois de Décembre, où l'on prétend qu'elle eſt plus nette & plus ſeche. Celle du mois de Mars eſt plus gluante, avec moins de tranſparence. La raiſon en eſt ſenſible. C'eſt qu'au mois de Décembre elle ſe recueille après les pluies, lorſque l'arbre eſt rempli d'une ſéve que la chaleur du Soleil vient épaiſſir & perfectionner, ſans lui donner trop de dureté. Depuis cette ſaiſon juſqu'au mois de Mars, la chaleur devenant exceſſive & ſéchant l'écorce de l'arbre, oblige d'y faire des inciſions pour en tirer cette ſéve; car la gomme n'étant que de la ſéve extravaſée qui tranſpire par les pores de l'écorce, on eſt forcé, lorſqu'elle ne ſort pas d'elle-même, de bleſſer l'arbre pour l'en tirer (8).

Temps & maniere de recueillir.

Elle ſe meſure, pour la vente, dans un vaiſſeau cubique nommé *Quantar*, ou *Quintal*, de la grandeur dont on convient entre les Européens & les Mores. La meſure des Hollandois, lorſqu'ils étoient en poſſeſſion d'Arguim, contenoit le poids de deux cens vingt livres de Paris, qui leur revenoient à la valeur d'une piaſtre d'Eſpagne en marchandiſes. Les Interlopiers, qui faiſoient le Commerce à Portendic & dans la Baye d'Arguim avec la permiſſion du Gouverneur Hollandois, avoient une meſure qui contenoit environ ſept cens livres de Paris.

Maniere dont elle ſe meſure.

Il ne ſera point inutile de joindre ici les droits qu'ils payoient aux Hollandois, ſur les marchandiſes qu'ils donnoient en échange dans le commerce des gommes, & les préſens que le Prince Aliſchandora exigeoit d'eux, pour mille quintaux du poids qu'on vient d'expliquer.

Droits du Gouverneur Hollandois d'Arguim pour ſa protection & le courtage de mille quintaux, à une demie-piaſtre par quintal, . . . 3000 l.

*Prix des Gommes en Marchandiſes.*

Fait des Commerçans d'Arguim & de Portendic.

| | |
|---|---|
| Mille pieces de drap de laine bleue, nommé *Blaeukaton*, de vingt-cinq aunes de Hollande (9), à 17 *guilders* (10) ou 21 liv. 5 ſ. par pieces, . . . . . | 21250 |
| Cinq cens douzaines de petits miroirs, à 7 ſols la douzaine, . | 175 |
| Cinq cens douzaines de peignes de bois, à 6 ſols la douzaine, . | 150 |
| Deux mille cadenats . . . à 5 ſols piece, . . . . . | 500 |
| Deux mille couteaux de Flandres, à 5 ſols piece, . . . . . | 500 |
| *Total.* . . . | 25575 l. |

(8) Barbot explique autrement la maniere de recueillir la gomme. Il prétend que dans la ſaiſon les Mores dépouillent l'arbre de ſon écorce avec de petits inſtrumens de fer, & que peu de tems après, la ſubſtance aqueuſe qui étoit deſſous, s'endurcit & ſe gromele. Il ajoûte que les Arabes la conſervent fraîche d'une année à l'autre, en la mettant ſous terre. Mais il ne cite aucune autorité. Voyez ſa Deſcript. de la Guinée, p. 46.

(9) L'aune de Flandres, telle que l'emploient les Hollandois, ne fait qu'environ la moitié de celle de Paris.

(10) Monnoie de Hollande que nous appellons *Florin*.

BRUE. III. Voyage. 1715.

*Droits du Prince Aliſchandora, pour la Cargaiſon d'un Vaiſſeau.*

Ce Prince a long-tems exigé deux mille quatre cens piaſtres en eſpeces. Mais il pouvoit prendre la moitié de cette ſomme en marchandiſes, c'eſt-à-dire, en trois cens pieces de toile bleue, évaluées à douze cens piaſtres, quoiqu'au fond leur valeur ſoit de vingt & une liv. cinq ſols par piece; ce qui monte à neuf mille neuf cens ſoixante-quinze livres, . . . . . 9975 l.

Les préſens en differentes ſortes de marchandiſes montent à . 2870

Les appointemens de l'Interprète, pour cent jours de ſervice, à une demie-piaſtre par jour, payables, moitié en eſpeces, moitié en toile bleue, . . . . . 150

Les gages de vingt Ouvriers Mores, pour charger le Vaiſſeau pendant le même eſpace de tems, à un quart de piaſtre par jour, payables de la même maniere que ceux de l'Interprète, . . . . 1418

*Total.* . . . 14413

Cette derniere ſomme ajoûtée à la premiere de 25575 liv. ſans y comprendre les autres frais du Vaiſſeau, fait celle de . . . . 39988

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'eſt que les droits du Prince Aliſchandora regardoient toutes ſortes de Vaiſſeaux, ſans diſtinction de leur grandeur. Ainſi les Hollandois, au lieu d'employer des Batimens de trois ou quatre cens tonneaux, auroient trouvé beaucoup d'avantage à n'en avoir que de mille ou douze cens.

En 1715, Brue régla, au nom de la Compagnie Françoiſe, un Tarif des poids fort different, tant au Déſert qu'à Terrier-Rouge ſur le Senegal. Le quintal des Mores peſoit, dans ces deux lieux, cinq cens livres de Paris.

Tarif des François reglé par Brue en 1715.

| *MARCHANDISES.* | Nomb. | Quintaux de gomme. |
|---|---|---|
| Argent en Eſpeces, ou Piaſtres d'Allemagne, à 48 ſols piece. . . . . | 4. . . . . | 1. |
| Perles d'argent uni, à 5 ſ. 6 d. piece. | 24. . . . . | 1. |
| Ambre jaune. . . . . | 6 onces. . . . . | 1. |
| Cadiz ou Serge noire & bleue. . . | 8 aunes. . . . . | 1. |
| Chaudieres de cuivre, peſant 12 livres. | 1. . . . . | 1. |
| Chaudrons de cuivre de ſix livres. . | 2. . . . . | 1. |
| Corail. . . . . | 1 once. . . . . | 1. |
| Colliers, nommés de Cornalines . . | 6. . . . . | 1. |
| Drap rouge commun. . . . . | 2 aunes. . . . . | 1. |
| Drap bleu. . . . . | 2 aunes. . . . . | 1. |
| Barres de fer plattes, de 8 à 9 pieds. | 2. . . . . | 1. |
| Cloux de girofle. . . . . | 80. . . . . | 1. |
| Mains de papier à 20 feuilles la main. | 20. . . . . | 1. |
| Pagnes de coton du Pays. . . . . | 5. . . . . | 1. |
| Reveches rouges ou bleues. . . . | 3 aunes. . . . . | 1. |
| Baſſins de cuivre rouge. . . . . | 4. . . . . | 1. |
| Rafras bleus. . . . . | 12 aunes. . . . . | 1. |
| Toile blanche. . . . . | 12 aunes. . . . . | 2. |

BRUE. III. Voyage. 1715.

| *MARCHANDISES.* | Nomb. | Quintaux de gomme. |
|---|---|---|
| Calico, ou Toile des Indes. . . . | 5 aunes $\frac{1}{2}$. . . . . | 1. |
| Grains de verre rouge, de moïenne groſſeur. . . . . | 40. . . . . | 1. |
| Grains de verre rayé. . . . . | 18. . . . . | 1. |
| Grains de verre jaune. . . . . | 600. . . . . | 1. |
| Grains jaunes maſſifs. . . . . | 40. . . . . | 1. |
| Petits grains de différentes couleurs. | 24000. . . . . | 1. |

*Difference du prix des Marchandiſes en France & au Senegal.*

| | En France. liv. | ſols | | Au Senegal. liv. | ſols |
|---|---|---|---|---|---|
| Piaſtres d'Allemagne. . . . . | 2 | 8 | . . . | 4 | |
| Perles d'argent unies. . . . . | 5 | 10 | . . . | 10 | |
| Ambre jaune, l'once. . . . . | 1 | | . . . | 2 | 5 |
| Serge de Cadiz, l'aune. . . . . | 1 | 10 | . . . | 4 | |
| Baſſins de cuivre rouge, la livre. . . | 1 | 4 | . . . | 2 | 4 |
| Corail. . . . la livre. . . . . | 45 | | . . . | 160 | |
| Drap rouge ou bleu, l'aune. . . . | 12 | | . . . | 16 | |
| Barres plattes de fer, la livre. . . . | | 3 | . . . | | 6 |
| Cloux de girofle. . . . . | 8 | 10 | . . . | | 32 |
| Papier, la rame. . . . . | 2 | | . . . | 8 | |
| Pagnes, ou étoffes de coton, la piece. | 1 | 10 | . . . | 4 | |
| Reveche . . . l'aune. . . . . | 1 | 10 | . . . | 4 | |
| Toiles diverſes, l'aune. . . . . | | 18 | . . . | 2 | |

Difference du prix des Marchandiſes en France & au Senegal.

## CHAPITRE XII.

### *Etat des Païs, au Nord du Senegal, d'où l'on tire la gomme.*

LE Pays au Nord du Senegal, qui s'appelle *Zarra* ou *le Déſert*, & que la plupart de nos Géographes ont nommé *le Déſert de Barbarie*, eſt habité, ſuivant le témoignage de Leon, par ſix Nations ou Tribus de Mores; les *Sanagas*, les *Souenigas*, les *Fuergas*, les *Lamphins*, les *Bardoas* & les *Levatas*. Ces Peuples ſont ſitués, depuis l'Ocean vers l'Eſt, l'un après l'autre dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Ainſi les Sanagas, Zanajas, ou Zanegghas, car leur nom ſe trouve écrit différemment, ſont les plus Occidentaux, bordent la mer, & poſſedent le Pays où croît la gomme, & dans lequel Arguim & Portendic ſe trouvent renfermés. Quoiqu'ils ayent la même origine que les Mores de Barbarie, ils ſont diſtingués d'eux par la différence des Pays qu'ils habitent, comme ils le ſont des Arabes, qui viennent ſouvent commercer avec eux. Cependant les Ecrivains de l'Europe confondent ordinairement tous ces Peuples; & Labat, ſur-tout, eſt habituellement dans cette erreur. L'Eſpagne fut d'abord conquiſe par les Arabes, & dans la ſuite, arrachée de leurs mains par les Mores de Fez & de Maroc. Nos Hiſtoriens & nos Geographes modernes n'ayant pas mis de diſtinction entre ces deux conquêtes, employent ſouvent les noms de Mores & d'Arabes pour déſigner indifféremment

Six Tribus Maures.

Erreur des Ecrivains de l'Europe ſur le nom de ces Peuples.

Regn. de III. Voyage. 1714.

les deux Nations. D'autres ſe ſont ſervis, avec la même indifférence, du nom de Mores pour ſignifier tous les Mahometans. C'eſt ainſi que pour ſuivre le langage des Portugais & des autres Nations de l'Europe aux Indes Orientales, nous n'avons pas donné d'autre nom, dans le premier Volume de ce Recueil, aux Mahométans de l'Aſie. Enfin les Arabes mêmes de Barbarie, qui ſont en grand nombre & qui n'admettent aucun mêlange, n'ont pas laiſſé d'être confondus ſous le nom de Mores par la plûpart de nos Auteurs, qui paroiſſent ne pas connoître d'Arabes hors de l'Arabie. Cependant Labat merite quelque indulgence, lorſqu'il aſſure (*) que la gomme eſt recueillie par trois Tribus de Mores ou d'Arabes, parce qu'il ſe trouve en effet quelques Tribus d'Arabes établis dans le Pays du Senegal. Mais il confeſſe qu'il n'a jamais ſçu à quelles Tribus l'un ou l'autre de ces noms appartient.

Trois Tribus Arabes, & leur retraite.

La premiere de ces familles ou de ces Tribus s'appelle en Arabe *Terarza*. Son Chef étoit Aliſchandora, dont on a vû pluſieurs fois le nom. Ce Prince, fils d'Addi, n'avoit pas d'autre demeure que ſes Villages errans, au Nord de la Forêt de Sahel, vers Arguim & Portendic. Auſſi portoit-il volontiers la gomme de ſa Forêt dans ces deux Ports, parce qu'ils étoient plus proches de lui; mais ſur-tout à Portendic, où il y avoit deux pauvres Villages, compoſés d'environ quatre cens perſonnes, qui y faiſoient conſtamment leur réſidence.

Le Chef de la Tribu d'*Aulad al Haji*, ſe nommoit *Chams*. Cette Tribu recueille la gomme de la Forêt de Hebiar, & quelquefois celle d'Afatak, & la porte aux François dans la Déſert du Senegal. La Tribu d'*Ebraghena*, dont le Chef ſe nommoit *Barkar*, recueille la gomme de la Forêt d'Afatak, & la porte auſſi à la Compagnie Françoiſe dans un Port du Senegal, qui ſe nomme *Terrier-Rouge*, de la dépendance du Siratik, à cinquante lieues de la réſidence de Bakar.

Religion des Mores dans ces Contrées d'Afrique.

La Religion des Mores eſt le Mahométiſme, quoiqu'ils n'ayent pas de Moſquées, ni de lieu fixe pour leur culte. Ils prient dans leurs Tentes, ou dans quelque lieu qu'ils ſe trouvent, au tems marqué pour la priere, après s'être lavés d'eau s'ils en ont, & s'être frottés de terre ou de ſable ſi l'eau leur manque. Les Chefs des trois Tribus Arabes, les Principaux de chaque Tribu, & celle d'Aulad al Haji preſqu'entiere, ſont Marbuts, ou Marabouts, comme les François les appellent par corruption. A leur contenance grave & modeſte, à leurs diſcours & leurs prieres, qui commencent & finiſſent toujours par le nom de Dieu & de leur Prophête, on s'imagineroit qu'ils ſont les plus ſcrupuleux obſervateurs d'une Loi, qui, malgré les libertés qu'elle accorde, a des pratiques triſtes & mortifiantes. Mais lorſqu'on les met à l'épreuve, ſur-tout dans les affaires & le commerce, on n'y trouve que de l'hipocriſie, de la diſſimulation, de l'avarice, de la cruauté, de l'ingratitude, de la ſuperſtition & de l'ignorance, ſans aucun principe de vertu morale, ou même d'honnêteté naturelle. Ce ſont les Phariſiens du Mahométiſme. Ils parcourent la Terre & les Mers pour faire des Proſelytes; ce qui leur réuſſit ſans peine parmi les Negres.

Penchant des Arabes d'Afrique pour les longs Voyages.

La moindre eſperance de gain engage aiſément les Arabes dans de longs voyages. Ceux qui habitent le Canton d'Arguim n'entreprennent guéres le pelerinage de la Mecque, parce qu'il eſt long & dangereux; mais comme ils ſont

(*) Afrique Occidentale, Vol. I. p. 254.

paſſionnés

passionnés pour l'or, & que la nature n'en produit pas dans leur Pays, ils font volontiers le voyage de *Tombuto*, de *Gago* & de *Galam*, d'où ils le tirent quelquefois en abondance. Il est certain qu'ils y vont en Caravanes, sans craindre la fatigue & les dangers. Outre l'or, ils en apportent des dents d'Elephans d'une grosseur & d'une blancheur extraordinaires, de la civette, du bezoar, & des Esclaves; pour lesquels ils donnent en échange, du sel, du drap & des instrumens de fer. Il semble que tout ce qu'ils trouvent en chemin leur appartienne. Amis, ennemis, ils traitent tout le monde en vrais Brigands. Ils ressemblent à ces Vaisseaux qui exercent tout à la fois le commerce & la guerre. Souvent ils se saisissent des Negres mêmes qui trafiquent avec eux; & s'ils ne les gardent pas pour leur usage, ils les vendent aux Européens ou aux Mores de Fez & de Maroc. BRUE 1715

Les trois Tribus de Mores qui ont leurs Habitations entre le Cap Blanc & le Senegal ne reconnoissent pas de Souverains. Chaque Canton compose une petite République, gouvernée par un Chef, qui est ordinairement le plus riche & le plus considéré de la Tribu. Ces Chefs ont entr'eux de fréquens démêlés, mais qui s'appaisent aussi facilement qu'ils s'élevent. Ils ont un respect extrême pour les Marbuts, par la crainte de leurs grisgris & de leurs enchantemens, plutôt que par un sentiment de Religion. Trois Tribus de Mores entre le Cap Blanc & le Senegal.

On trouve, parmi ces Mores, des Chevaux Barbes d'une beauté admirable, qu'ils entretiennent avec beaucoup de soin. Ils nourrissent aussi un grand nombre de Chameaux, de Bœufs, de Moutons & de Chevres. Mais à l'exception des jours de fêtes & des occasions où ils traitent leurs amis, jamais ils ne tuent aucun de ces animaux pour les manger. Ils mangent des Autruches, des Gazelles, des Cerfs, & même des Singes & des Lions, qu'ils tuent à la chasse; mais assez rarement, car ils sont mauvais tireurs. Leurs Bœufs & leurs Chameaux leur servent à transporter leur bagage, lorsque la disette du fourage les force de changer de quartier, ou dans les voyages qu'ils font à Galam & à Gago, pour le commerce des Esclaves, de l'or & des pagnes.

Leurs armes ordinaires sont le sabre & la zagaye. Ils ont quelques mousquets & quelques pistolets de poche, qu'ils ont achetés des Hollandois; mais la chaleur & l'humidité du climat les rend bientôt inutiles en les couvrant de rouille; & comme ils n'ont pas d'Ouvriers qui soient capables de les remettre en ordre, ils les negligent, pour reprendre leurs anciennes armes. S'ils étoient mieux armés & plus accoutumés à la guerre, ils seroient d'autant plus redoutables pour les Européens qu'ils sont naturellement braves & fort endurcis à la fatigue. Armes des Mores. Ils manquent d'habileté à s'en servir.

Les Mores & les Arabes, aux environs d'Arguim & du Senegal, conservent inviolablement les usages de leurs ancêtres. Si l'on excepte un petit nombre, qui ont leurs Cabanes sous les murs du Fort de Portendic, & vers le Senegal, ils campent tous en pleine campagne, près ou loin de la mer ou de la riviere, suivant les saisons & les besoins du commerce. Leurs Tentes & leurs Cabanes ont toutes la forme d'un cône. Les premieres sont composées d'une toile grossiere de poil de Chevres & de Chameaux, si bien tissue que malgré la violence & la longueur des pluies il est fort rare que l'eau les pénetre. Ces toiles ou ces étoffes sont l'ouvrage de leurs femmes, qui filent le poil & la laine, & qui apprennent de bonne heure à les mettre en œuvre. Elles n'en sont pas moins Leurs tentes. Leurs femmes.

chargées de tous les travaux domestiques, jusqu'à celui de panser les Chevaux, de faire la provision d'eau & de bois, de faire le pain & de préparer les alimens. Malgré ces assujettissemens, où leurs maris les réduisent, ils les aiment & ne les maltraitent presque jamais. Si elles manquent à quelque devoir essentiel, ils les chassent de leur maison; & les peres, les freres ou les autres parens d'une femme coupable la punissent bientôt de l'opprobre qu'elle jette sur leur famille. D'ailleurs les maris se font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues, & ne leur refusent rien pour leur parure. Tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail est employé à cet usage. Aussi ne faut-il gueres esperer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages. Ils le gardent pour en faire des bracelets & des pendans d'oreilles à leurs femmes, ou pour garnir la poignée de leurs couteaux & de leurs sabres.

Leur figure & leur habit.

Les femmes des Mores ne paroissent jamais sans un long voile, qui leur couvre le visage & les mains. Les Européens ne sont pas encore assez familiers avec leur Nation pour obtenir la liberté de les voir à découvert. Mais les hommes & les enfans ont généralement la taille & la physionomie fort belles. Quoiqu'ils ne soient pas fort hauts, ils ont les traits réguliers: leur couleur foncée vient de la chaleur du Soleil, à laquelle ils sont continuellement exposés. Si la beauté du teint manque aussi à leurs femmes, elle est fort avantageusement compensée par la prudence, la modestie, & la fidélité pour les engagemens du mariage. Elles ne connoissent pas la galanterie; apparemment, dit l'Auteur, parce qu'elles n'en trouvent pas l'occasion. Non-seulement elles ne sortent jamais seules, mais l'usage des hommes est de détourner le visage lorsqu'ils rencontrent une femme. Ils se rendent même le bon office de veiller mutuellement sur les femmes & les filles l'un de l'autre, & nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la Tente des femmes. Un More, qui seroit assez pauvre pour n'avoir qu'une seule Tente, recevroit ses visites & feroit toutes ses affaires à la porte, plutôt que d'y laisser entrer ses plus proches parens. Ce privilege n'est accordé qu'à leurs Chevaux, ou plutôt à leurs Jumens, qu'ils préferent beaucoup aux mâles de cette espece, parce qu'outre l'avantage d'en tirer des Poulains, qui leur apportent beaucoup de profit, ils les trouvent plus douces, plus vives & de plus longue durée que les mâles. Elles couchent dans leurs Tentes, pêle-mêle avec leurs femmes & leurs enfans. Ils les laissent courir librement avec leurs Poulains; ou du moins ils ne les attachent jamais par le col, & leur seul lien est aux pieds. Elles s'étendent par terre, où elles servent d'oreiller aux enfans, sans leur faire le moindre mal. Elles prennent plaisir à se voir baiser, caresser; elles distinguent ceux qui les traitent le mieux, & lorsqu'elles sont en liberté elles s'en approchent & les suivent. Leurs Maitres gardent fort soigneusement leur généalogie, & ne les vendent pas sans faire valoir les bonnes qualités de leurs peres, dont ils produisent un état exact qui en rehausse beaucoup le prix. Elles ne sont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint; mais, dans une taille médiocre, elles sont bien proportionnées. L'usage des Mores n'est pas de les ferrer. Ils les nourrissent pendant la nuit avec du grand millet & de l'herbe un peu sechée. Au Printems ils les mettent au verd, & les laissent un mois sans les monter.

Leur habillement.

L'habillement des Arabes est fort simple. Il n'y a que les personnes riches ou

d'un rang distingué, qui portent des chemises de toile. Leurs hautes-chausses tombent jusqu'à la cheville du pied. Ils ont, par-dessus, une grande casaque sans boutons, liée d'une ceinture qui leur fait trois ou quatre fois le tour du corps. Cette robbe, qu'ils nomment *Cassétan* ou *Kastan*, est d'un drap de laine, ou de serge, ou de coton, bleu ou noir, mais rarement de soie. Les manches en sont longues & étroites. Dans la ceinture, ils passent un fourreau, qui contient une grande bayonette, & quelquefois deux. Comme ils n'ont pas de poches, ils portent tout ce qu'ils ont sur eux dans leur sein. Leur bourse est ordinairement suspendue à leur ceinture; c'est un petit sac, d'un tissu de soie ou de coton, assez grand pour y mettre la main. Quelques-uns en portent d'un cuir fort doux & fort fin, assez proprement brodé par leurs femmes. BRUE. 1715.

Ils portent aussi à leur ceinture un mouchoir de coton, beaucoup plus long que large, qui ne leur sert guéres que pour s'essuyer les mains. Les plus galans en ont deux. Leurs hautes-chausses leur tenant lieu de bas, ils ont aux pieds des socs de cuir d'Espagne rouge, qui montent jusqu'au-dessus de la cheville, & des baboches ou des mules de la même matiere & de la même couleur. Sur la tête, ils portent un bonnet rouge bordé de coton blanc. Par-dessus tout cet habillement, ils ont une autre sorte de robbe, sans manches, d'un beau drap de laine, qu'ils nomment *Haik*. Elle est ornée d'un grand capuchon, de la forme de celui des Chartreux. Ils ne portent de sabre que dans les occasions de s'en servir. Alors ils le tiennent entre les mains, ou ils le passent dans leur ceinture, car ils n'ont pas l'usage des ceinturons ni des baudriers.

Ils montent à Cheval en botines de cuir d'Espagne rouge, avec une massue de guerre à l'arçon de la selle, & la lance ou la zagaye dans la main. Les Pauvres n'ont par-dessus leurs hautes-chausses qu'un morceau d'étoffe passé en forme de ceinture, & la plûpart vont nuë-tête & nuds-pieds. Ceux qui ont leurs Habitations près de celles des Negres n'ont guéres d'autre habillement que ces Barbares.

Les femmes ont des chemises & des hautes-chausses fort longues. Les manches de la chemise sont d'une grande largeur; mais au lieu de haik, elles portent une piece de drap qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds. Leurs pendans d'oreilles sont plus précieux & plus grands, à proportion de leurs richesses. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets aux jointures du bras, des chaînes à la cheville du pied, & d'autres ornemens. Il [illegible] de leurs femmes.

Un *Adoüar* est un nombre de Tentes & de Cabanes, où les Mores habitent, quelquefois par Tribus, & quelquefois par familles. Ils les rangent ordinairement en cercle, l'une fort près de l'autre, en laissant dans le centre une place où leurs bestiaux & leurs animaux domestiques passent la nuit. Il y a toujours une Sentinelle établie, pour garantir l'Habitation des surprises de l'Ennemi, ou des Voleurs, ou des Bêtes farouches. Au moindre danger, la Sentinelle donne l'allarme, qui est augmentée par l'aboïement des Chiens; & tout le Village pense aussi-tôt à se défendre. Ces Adoüars sont mobiles & se transportent d'autant plus aisément que les Mores ayant peu de meubles & d'ustenciles domestiques, ils chargent en un instant tout leur équipage sur leurs Bœufs & leurs Chameaux. Ils placent leurs femmes dans des paniers, sur le dos de ces animaux. Cette vie errante n'est pas sans agrémens. Ils se procurent ainsi de nouveaux voisins, de nouvelles commodités & de nouvelles Adoüar ou Village des Mores.

perſpectives. Leurs Tentes ſont de poil de Chameau. Elles ſont ſoutenues par des pieux, auſquels ils ne les attachent qu'avec des courroies de cuir. Dans le tems de la ſéchereſſe, ils approchent leurs Camps des bords du Senegal, pour y trouver de l'herbe & la fraîcheur de l'eau. Dans la ſaiſon des pluies, ils ſe retirent vers les Côtes de la mer, où le vent les délivre de l'importunité des Moucherons. C'eſt à la fin de cette derniere ſaiſon qu'ils font leurs plantations de millet & de maïz.

BRUE. 1715. Ils changent ſouvent de lieu.

Ils n'ont pas d'autre liqueur que l'eau & le lait. Leur pain eſt de farine de millet; non que la nature leur refuſe d'autres grains, puiſque le froment & l'orge croiſſent en perfection dans le Pays; mais les changemens continuels de leur demeure leur ôtent le goût de l'agriculture. Ils ſe ſervent quelquefois de riz. Lorſqu'ils recueillent de l'orge ou du froment, ils l'enferment, après l'avoir fait ſécher, dans des puits fort profonds, qu'ils creuſent dans le roc ou dans la terre. L'ouverture de ces trous n'a pas plus de largeur qu'il ne faut pour le paſſage d'un homme; mais ils s'élargiſſent par dégrés, à proportion de leur profondeur, qui eſt ſouvent de trente pieds. On les nomme *Matamors*. Le fond & les côtés ſont garnis de paille. Les Mores y mettent leur bled juſqu'à l'ouverture, qu'ils couvrent de bois, de planches & de paille; & par-deſſus ils forment une couche de terre, ſur laquelle ils ſement ou plantent quelque autre grain. Le bled ſe conſerve fort long-tems dans ces greniers ſouterrains.

Maniere dont ils conſervent leurs grains.

Les Mores ont des moulins portatifs, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'induſtrie. Ils nettoyent fort ſoigneuſement leur grain pour le moudre. Leur pain ſe cuit ſous la cendre, & leur uſage eſt de le manger chaud. Ils font bouillir doucement leur riz dans un peu d'eau; & lorſqu'il eſt à demi cuit, ils le tirent du feu, le couvrent & le laiſſent ainſi comme en digeſtion. Dans cet état, il s'enfle, ſans ſe coaguler. N'ayant pas l'uſage des cuillieres, ils ſe ſervent de leurs doigts, pour en prendre de petites parties qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche. Ils ne mangent que de la main droite, parce que l'autre eſt réſervée pour des exercices qui ont moins de propreté. Auſſi ne ſe lavent-ils jamais la main gauche. Leurs viandes ſont coupées en petits morceaux avant qu'elles ſoient cuites, pour éviter la peine de ſervir des couteaux à table. Mais ſi l'on prépare des Poules ou quelque autre piece de volaille au riz, on les coupe en quartiers; après quoi il n'eſt plus beſoin de couteau pour les dépecer autrement, parce que l'un en prend un quartier qu'il préſente à ſon voiſin; & celui-ci tirant de ſon côté tandis que l'autre tire du ſien, le partage eſt fait en un moment. Ils mangent, comme au Levant, aſſis à terre & les jambes croiſées, autour d'un cercle de cuir rouge, ou d'une natte de palmier, ſur laquelle on ſert les alimens dans des plats de bois ou dans des baſſins de cuivre. Ils mangent ſucceſſivement leur pain & leur viande; & jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas, lorſqu'ils quittent la table pour ſe laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. L'uſage ordinaire eſt de manger deux fois le jour; le matin, & vers l'entrée de la nuit. Les repas ſont courts, & ſe font avec un grand ſilence. Mais la converſation vient enſuite, du moins entre les perſonnes de diſtinction, lorſqu'on commence à fumer, à boire du caffé, ou du vin & de l'eau-de-vie, pour ſe procurer les amuſemens que chacun peut tirer de ſon rang ou de ſes richeſſes. Les Marbuts mêmes ne ſe refu-

Leurs uſages domeſtiques.

Leurs repas.

ſent pas ces plaiſirs, lorſqu'ils peuvent les prendre ſecretement & ſans ſcandale.

Les Mores de ces Contrées n'ont pas de Médecins. La ſanté, qui eſt un bien commun dans leur Nation, les délivre de cette ſervitude. S'ils ſont ſujets à quelques maladies, c'eſt à la diſſenterie & à la pleureſie; mais ils s'en guériſſent eux-mêmes avec le ſecours des Simples. Barbot aſſure nettement (10) qu'ils ne ſont ſujets à aucune maladie, & que l'air de Zarra eſt ſi bon, qu'on y porte les Malades comme à la ſource de la ſanté & de la vie.

BRUL. 1715. Ils n'ont pas de Medecins.

Ils ſont paſſionnés pour leurs enfans, & ſans ceſſe attentifs à les garantir de toutes ſortes de maux. Leurs femmes ſont perſuadées, comme celles d'Eſpagne & de Portugal, que certaines gens ont les yeux empeſtés & capables de communiquer des maladies par leur regard. Elles ne connoiſſent pas d'autre remede que les griſgris, c'eſt-à-dire des amuletes compoſés de quelques verſets de l'Alcoran, que les Marbuts enveloppent dans de petites boëtes ou de petits ſacs, & qu'ils vendent fort cher. Les Arabes établis en Syrie ſont eſclaves de la même ſuperſtition (11).

Superſtitions de leurs femmes.

Les enfans mâles reçoivent la circonciſion à l'âge de treize ou quatorze ans. Ils ſe marient enſuite, auſſi-tôt qu'ils ſont en état d'acheter une femme. Un pere qui a pluſieurs filles devient bientôt riche par les Chameaux, les Chevaux, les Bœufs & les Chevres qu'il reçoit en les mariant. L'Amant convient de prix avec la famille, & doit le payer avant que ſa femme lui ſoit délivrée. S'il ne la trouve pas de ſon goût lorſqu'elle arrive chez lui, il peut la renvoyer; mais il perd tout ce qu'il a donné pour l'obtenir.

Femmes qui s'achetent.

Lorſqu'un More a rendu le dernier ſoupir, ſa femme, ou quelque parent de la famille met la tête à la porte de la tente & pouſſe un horrible cri. A ce ſignal, toutes les femmes du voiſinage ſe mettent à crier auſſi de toute leur force; de ſorte qu'en un moment la nouvelle de cette mort eſt répandue dans l'*Adouar*. Tous les Habitans s'aſſemblent autour de la tente, où les uns jettent des cris, & les autres chantent les louanges du More. On s'imagineroit, aux témoignages d'un interêt ſi vif, qu'ils ſont tous ſes parens ou ſes intimes amis. Mais c'eſt une ſimple formalité; & malgré toutes ces grimaces, il n'y en a pas un qui ne ſoit auſſi prêt à rire qu'à pleurer. Enſuite on lave le corps, on l'habille, on le tranſporte dans quelque lieu élevé, où l'on creuſe une foſſe dans laquelle on place le corps, la tête un peu élevée & le viſage tourné à l'Eſt. On remplit la foſſe, & l'on jette deſſus quantité de pierres, pour la garentir des bêtes ſauvages.

Funerailles des Mores.

Les Marbuts ſont preſque les ſeuls qui ſachent lire l'Arabe. En général toute la Nation eſt enſevelie dans l'ignorance. Cependant il ſe trouve un grand nombre de particuliers qui connoiſſent fort bien le cours des Etoiles, & qui parlent raiſonnablement ſur cette matiere. L'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne leur donne beaucoup de facilité pour les obſervations. Ils ont preſque tous l'imagination fort vive & la mémoire excellente; mais leur hiſtoire eſt mêlée de tant de fables, qu'il eſt difficile d'y rien comprendre. Leur habileté principale eſt pour le Commerce. Ils n'ignorent rien de ce qui appartient à leurs interêts (12). Ils ſont adroits & trompeurs. Sans goût pour les

Leurs ſciences & leurs plaiſirs.

(10) Deſcription de la Guinée, p. 334.

(11) Voyez le Chevalier d'Arvieux, dans ſon Voyage en Paleſtine.

(12) Barbot prétend au contraire qu'ils ont le cœur libre & ouvert, qu'ils ſont fort ſenſibles à l'honneur, & qu'ils reçoivent bien les Etrangers. Deſcript. de la Guinée, p. 534.

BRUCE 1715.

arts, ils ne laiſſent pas d'aimer la muſique & la poëſie. L'inſtrument qui les amuſe le plus reſſemble à nos guitarres. Ils compoſent des vers, qui ne paroiſſent pas mépriſables à ceux qui connoiſſent le genie des langues orientales, dont la leur eſt deſcendue.

Leurs armes ordinaires ſont la zagaie, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe, le ſabre & le poignard. On a deja remarqué que les armes à feu qu'ils reçoivent des Hollandois ne leur ſont pas d'un grand uſage, parce qu'ils manquent d'art pour les remettre en ordre. Leurs combats ſe font à cheval. Ils ſont excellens cavaliers. Leur adreſſe ne paroit pas moins dans les ſervices qu'ils tirent de leurs Bœufs & de leurs Chameaux.

Cette partie de l'Afrique produit des Chameaux d'une groſſeur & d'une force extraordinaires. Ils ne ſont pas incommodés d'un poids de douze cens livres. On les accoutume à ſe mettre à genoux pour recevoir leurs charges, mais lorſqu'ils ſe trouvent aſſez chargés, ils ſe levent d'eux-mêmes, & ne ſouffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il y a peu d'animaux auſſi faciles à nourrir. Le Chameau ſe contente de branches d'arbres, de ronces & de joncs, qu'il mâche à loiſir. Il eſt capable de demeurer chargé pendant trente ou quarante jours, & d'en paſſer huit ou dix ſans boire & ſans manger. Sa nourriture commune eſt le maïz & l'avoine. Lorſqu'il eſt revenu de quelque long voyage, ſes Maîtres lui donnent la liberté de chercher à vivre dans les plaines, où il trouve toujours de quoi ſe nourrir. Si l'herbe eſt fraîche, on ne lui donne de l'eau qu'une fois en trois jours. Il boit beaucoup lorſqu'il en trouve l'occaſion; & loin d'aimer l'eau bien claire, il la trouble avec le pied pour la rendre bourbeuſe.

Le Chameau a le col fort long, à proportion de ſa tête, qui eſt fort petite. Il a ſur le dos une boſſe aſſez épaiſſe, & ſous le ventre une ſubſtance calleuſe, ſur laquelle il ſe ſoutient lorſqu'il plie les jambes. Ses cuiſſes & ſa queue ſont petites; mais il a les jambes longues & fermes, & le pied fourchu comme le Bœuf. La nature l'a rendu traitable & docile, fort utile aux beſoins des hommes & peu incommode pour la dépenſe. Il vit longtems. Son naturel le porte à la vengeance; & s'il eſt maltraité ſans raiſon par ſes guides, il ſaiſit la premiere occaſion de leur marquer ſon reſſentiment, par quelques coups de pieds, qui ſont heureuſement peu dangereux. Il aime la muſique & le chant. La maniere de lui faire hâter ſa marche eſt de ſiffler ou de jouer de quelque inſtrument. On aſſure que les femelles portent leurs jeunes une année preſqu'entiere, & qu'elles ne s'accouplent qu'une fois en trois ans. Auſſitôt qu'un jeune Chameau paroît au jour, les Mores lui lient les quatre pieds ſous le ventre, & le couvrent d'un drap, ſur les coins duquel ils mettent des pierres fort peſantes. Ils l'accoutument ainſi à recevoir les plus gros fardeaux. Le lait des Chameaux eſt un des principaux alimens des Mores. On mange leur chair, lorſqu'ils deviennent vieux, ou peu propres au ſervice, & l'on aſſure que malgré ſa dureté elle eſt ſaine & nourriſſante. Les Mores donnent à cette eſpece de Chameau le nom de *Jimels* (13).

Ils en ont une autre eſpece qu'ils nomment (14) *Bechets*, mais qui eſt rare en Afrique, & qui ne ſe trouve guéres hors de l'Aſie. Elle eſt plus foible que la premiere, quoiqu'elle ait deux boſſes ſur le dos.

(13) Ou *Jam*.

(14) C'eſt plutôt *Baſt* ou *Biſt*, car *Bechet* ſignifie un Chameau en pâture avec ſon Poulain.

La troiſiéme eſpece ſe nomme (15) *Dromadaires*. Elle eſt plus foible encore que la ſeconde, & ne ſert ordinairement que de monture. Mais en récompenſe elle eſt extrêmement legere à la courſe ; ſans compter qu'elle réſiſte fort longtems à la ſoif. Auſſi les Mores en font-ils beaucoup d'eſtime. Le mouvement de cet animal eſt ſi rapide, qu'il faut ſe ceindre la tête & les reins pour le ſupporter. BRUE. 1715. Dromadaires.

Les Chimiſtes attribuent beaucoup d'effets aux diverſes parties du corps des Chameaux. Mais ſa principale vertu eſt dans ſon urine, qui étant ſechée & ſublimée au ſoleil, produit le vrai ſel armoniac, drogue fort connue, & ſouvent contrefaite par les Hollandois & les Venitiens. Ce ſel, lorſqu'il n'eſt point alteré, a tant de force & d'âcreté, qu'étant mêlé dans l'eau forte ou dans l'eſprit de nitre, il diſſout l'or. Vertus du Chameau.

L'Autruche eſt le principal oiſeau du même Pays. Il eſt ſi commun, qu'on en voit ſouvent de grandes troupes dans les déſerts qui ſont à l'Eſt du Cap Blanc, du Golphe d'Arguim, de celui de Portendic, & ſur les bords de la riviere de *S. Jean*. Ils ont ordinairement ſix ou huit pieds de hauteur, en les prenant de la tête aux pieds ; mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur, quoiqu'il ſoit aſſez gros, & qu'ils ayent le derriere large & plat. Il ſemble qu'ils ne ſoient compoſés que de pieds & de col. Le plus grand avantage qu'ils reçoivent de leur taille eſt de voir de fort loin. Ils ont la tête fort petite, & couverte d'une ſorte de duvet jaune. La nature, qui eſt toujours ſage dans ſes opérations, n'a pas cru devoir une défenſe plus forte à des têtes qui ont fort peu de cervelle. En effet, rien n'approche de leur ſtupidité. Les yeux de l'Autruche ſont fort grands, avec de longs ſourcils. Les paupieres ſuperieures ſont auſſi mobiles que celles de l'Homme. Elle a la vûe ferme. Son bec eſt court, dur & pointu. Sa langue eſt petite & fort rude. Son col, qui eſt auſſi long qu'on l'a déja repréſenté, eſt couvert de petites plumes, ou plutôt d'un poil fort doux & comme argenté. Ses ailes ſont trop petites & trop foibles pour ſoutenir dans l'air un corps ſi peſant ; mais elles l'aident à courir avec une viteſſe ſurprenante, ſur-tout avec la faveur du vent ; elles lui ſervent de voiles, & rien n'égale alors ſa legereté ; au lieu que ſi le vent eſt contraire, les ailes & le corps demeurent immobiles. Les plumes du corps ſont douces. Elles reſſemblent à la laine ou au coton. Celles des mâles ſont plus blanches, plus longues & plus épaiſſes que celles des femelles, dont la couleur eſt ordinairement griſe ou d'un brun foncé. Celles du derriere, quoique de la même eſpece que celles des aîles, ſont plus courtes & plus noires qu'aux femelles. La queue eſt toujours blanche, du moins lorſque l'Autruche eſt parvenue à toute ſa grandeur. Ses cuiſſes reſſemblent beaucoup à celles de l'homme. Elles ſont groſſes & charnues, couvertes d'une peau dure & épaiſſe, ridées, d'un blanc ſale qui tire ſur le rouge ; ſes jambes longues, groſſes & fortes, couvertes d'écailles depuis la jointure ſuperieure juſqu'aux pieds, qui ſont auſſi fort gros & de la forme de ceux des Bœufs ; mais la corne eſt diſtinguée en articles, & même armée de griffes, qui lui ſervent à lever ce qu'elle veut prendre. Si quelqu'un la pourſuit, elle prend des pierres qu'elle jette derriere elle avec beaucoup de force. Autruches & leurs propriétés. Forme des Autruches.

Les Autruches multiplient prodigieuſement. Elles couvent leurs œufs plu- Leur fécondité.

(15) Barbot dit que les Mores les appellent *Raguahils* & *Elmaharis*. Au reſte on verra l'Hiſtoire naturelle de ces Pays au Tome ſuivant.

BRUL. 1715.

ſieurs fois l'année, & jamais elles n'en couvent moins de quinze ou ſeize à la fois. Ce n'eſt point en repoſant deſſus qu'elles leur rendent l'office de meres. Elles les placent au Soleil, où la chaleur les fait éclore ; & les jeunes n'ont pas plutôt vû le jour qu'ils cherchent leur nourriture (16). Les œufs ſont fort gros. Il s'en trouve qui peſent juſqu'à quinze livres, & qui ſuffiſent pour raſſaſier ſept perſonnes. On aſſure qu'ils ſont de bon goût & fort nourriſſans. L'écaille en eſt blanche, unie & fort dure, quoique d'une épaiſſeur médiocre. On en fait des taſſes, & des ornemens pour le cabinet des curieux. Les Turcs & les Perſans les ſuſpendent à la voûte de leurs Moſquées. L'extrémité de l'aile des Autruches eſt armée d'un os pointu, de la longueur d'un doigt.

Ses vertus.

Les Arabes n'eſtiment pas ſeulement l'Autruche pour ſes plumes, qui ſont une marchandiſe recherchée, mais encore pour ſa chair, qui toute rude qu'elle eſt, paſſe chez eux pour un mets délicat. Comme ils ont peu d'adreſſe à tirer, qu'ils ſont mal pourvus d'armes à feu, & qu'ils n'ont pas de chiens formés à la courſe, ils chaſſent les Autruches à cheval, en prenant ſoin de les pouſſer toujours à contre-vent. Lorſqu'ils s'apperçoivent qu'elles commencent à ſe fatiguer, ils fondent deſſus au grand galop, & les achevent à coups de fleches & de zagayes (17).

Sa voracité.

L'Autruche eſt d'une voracité ſinguliere. Elle dévore tout ce qu'elle rencontre ; herbe, bled, oſſemens d'autres animaux, juſqu'aux pierres & au fer. Mais les corps durs paſſent au travers de ſon corps, avec peu d'altération. D'une infinité de vertus que les Chimiſtes attribuent à cet oiſeau, on n'en connoit pas une aſſez averée pour mériter un éloge ſérieux. Son principal mérite conſiſte dans ſes plumes. Elles ſont en uſage dans tous les Pays de l'Europe pour les chapeaux, les dais, les cérémonies funebres, & ſur-tout pour les habillemens de théâtre. En Turquie, les Janiſſaires s'en ſervent pour orner leurs bonnets. On n'eſtime que celles qui ſont arrachées à l'oiſeau tandis qu'il eſt vivant. Mais les Arabes en font des amas, dans leſquels ils font entrer indifferemment les bonnes & les mauvaiſes. Dans la difficulté de les diſtinguer, les Facteurs n'ont qu'une régle ; c'eſt de preſſer le tuyau, qui doit rendre une liqueur rouge, ſemblable à du ſang, lorſque les plumes ſont d'une Autruche vive. Autrement, elles ſont legeres, ſeches & fort ſujettes aux vers.

Uſage de ſes plumes.

(16) Elian (Liv. XIV. Chap. XV.) prétend que les Autruches aident à la fécondité de leurs œufs par leurs regards, & que les œufs ſont remplis de petits vers qui ſervent de nourriture aux petits. Mais on ſçait qu'il faut ſe fier peu aux anciens Naturaliſtes.

(17) Jannequin aſſure qu'ils ne les tuent qu'à coups de bâton, dans la crainte de ſouiller leurs plumes de ſang. Voyage de Lybie, page 158. Il ajoûte que les Autruches s'apprivoiſent aiſément dans leur jeuneſſe.

CHAPI-

COMPAGNON. 1716.

# CHAPITRE XIII.

## *Relation de la découverte du Royaume de Bambuk*, ou *Bambouc*, *& de ſes Mines d'or, en 1716.*

INTRODUCTION.

LES richeſſes du Royaume de Bambuk excitoient depuis long-tems toute l'ardeur des Compagnies Françoiſes. Elles n'avoient pas eu de Directeur Général qui n'eût recommandé, à ſes Agens, d'employer tous leurs ſoins pour la découverte d'un Pays, d'où venoit l'or qu'ils recevoient des Sujets du Siratik, & de ne rien négliger pour s'en ouvrir l'entrée. Les affaires du Commerce François, qui avoient reçu tant d'altération par la mauvaiſe conduite d'une grande partie de ſes Officiers, avoient beſoin d'un ſecours ſi puiſſant pour ſe rétablir (*a*).

Premieres tentatives pour la découverte de Bambuk.

Cette découverte étoit réſervée à la Compagnie de 1696, & Brue fut le premier Directeur qui ſe procura les éclairciſſemens néceſſaires pour remonter juſqu'à la ſource des tréſors que les Negres apportoient au Senegal & ſur les bords de la Gambra. Il avoit vû quelquefois juſqu'à quatre cens marcs d'or entre les mains des Mandingos. C'étoit pour approfondir cet important ſecret qu'il avoit fait le voyage du Royaume de Galam, & qu'il avoit entrepris d'y établir pluſieurs Comptoirs. Il vouloit s'avancer par degrés vers le Pays qui mérite juſtement le nom de terre d'or, puiſqu'outre les rivieres, il s'y trouve pluſieurs Cantons qui portent ce précieux métal en abondance.

Obſtacle de la part des Mandingos.

Ce n'étoit pas une entrepriſe aiſée. Les Mandingos du Royaume de Galam, & les Sarakolez, qui ſont les Habitans naturels du Pays, comprenoient également qu'il n'étoit pas de leur interêt d'introduire des Etrangers, dont le premier ſoin ſeroit de faire tourner un ſi riche commerce à leur avantage, & qui ne s'établiroient peut-être dans le Pays que pour les en chaſſer. Ils conſentoient volontiers à partager avec les François le commerce de leur propre Pays; mais ils ne vouloient pas les recevoir pour aſſociés dans celui de Bambuk & des autres Pays à l'Eſt. En un mot, leur jalouſie allant juſqu'à leur faire exclure les Sujets du Siratik, leurs voiſins, leurs pareils en couleur & leurs freres en religion, il étoit aiſé de s'imaginer qu'ils admettroient bien moins les Européens, dont ils connoiſſoient le génie entreprenant & l'humeur audacieuſe.

Autres obſtacles.

D'ailleurs les Peuples de Bambuk n'ignoroient pas les avantages de leur Pays. L'expérience leur avoit fait connoître depuis long-tems combien les hommes de toutes ſortes de Nations & de caracteres étoient paſſionés pour le précieux métal qu'il renfermoit dans ſon ſein, & quelle ardeur ils auroient eue à s'en rendre maîtres, s'ils avoient trouvé de la facilité dans les circonſtances. Par cette raiſon ils n'y recevoient aucun Etranger, ſous quelque prétexte qu'il ſe préſentât, à la reſerve d'un petit nombre de Négocians qui leur apportoient les commodités que la nature a refuſées à leur climat; de ſorte que ſi l'on excepte les occaſions du commerce, perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir pénetré dans le Royaume de Bambuk. Ceux qui l'avoient tenté

(*a*) Afrique Occidentale, Tome IV. pag. 5. & ſuiv.

COMPAGNON. 1714.

avoient payé leur curiosité bien cher, & l'on ne connoissoit pas de Voyageurs qui fussent revenus pour en faire le récit.

Projets du Directeur François sur les Mandingos.

Cependant la Compagnie Françoise, qui n'entreprenoit rien qu'avec prudence, n'étoit pas disposée à risquer ses peines & son argent, sans être bien sûre que l'or dont les Mandingos & les Sarakolez faisoient un si riche trafic venoit réellement de Bambuk, & n'étoit pas peut-être apporté de quelque Region beaucoup plus éloignée. Il falloit commencer par faire découvrir non seulement les lieux, mais encore la quantité de métal qui s'y trouvoit; chercher le moyen d'y former des Etablissemens; s'en rendre maître, s'il étoit possible, autant du moins qu'il étoit nécessaire pour empêcher que les trésors du Pays ne passassent dans d'autres mains; projet dont l'execution n'avoit pas moins de difficultés que de dangers.

La premiere démarche & la plus indispensable étoit de s'établir d'abord dans le Royaume de Galam. Brue se l'étoit proposé dès l'année 1698, près d'un lieu nommé *Dramanet*, où il avoit tracé le plan d'un Fort. Il avoit eu le même dessein dans l'Isle de *Kaygan*, près des Cataractes de Felu; & cette double entreprise auroit reussi, particulierement la premiere, s'il eût été libre alors de suivre ses vûes, & s'il avoit eu le nombre d'hommes & les materiaux nécessaires. Mais il lui falloit le consentement de la Compagnie, qui toute prévenue qu'elle étoit par les informations qu'il avoit pris soin de lui envoyer, marquoit tant de lenteur dans ses délibérations, que le renfort d'hommes & les autres secours qu'il lui demandoit n'arriverent point au Senegal avant le milieu de l'année 1700.

Difficultés qui l'arrêtent.

Les soins du Directeur s'étoient bornés dans cet intervalle à cultiver le commerce de Galam, autant qu'il l'avoit pû avec la petite quantité de marchandises qu'il recevoit de France. Il n'avoit pas cessé d'y envoyer des Barques dans la saison. Ses présens & ses promesses lui avoient fait obtenir l'amitié des Princes du Pays. Il s'étoit assuré de leur protection pour les Etablissemens qu'il méditoit; & dans leur faveur qu'il avoit acquise à leur Cour, il crut avoir trouvé l'occasion d'envoyer un de ses Facteurs à Bambuk, & d'approfondir enfin la situation & les richesses de cette contrée.

A quoi il s'étoit resolu pendant deux ans.

Entre les François qu'il avoit laissés à Dramanet, il faisoit beaucoup de fond sur l'intelligence & l'habileté d'un Frere Augustin, nommé *Apollinaire*, Chirurgien de profession, qui avoit servi la Compagnie dans cette qualité, avant que d'embrasser l'état Religieux, & qui étoit rentré depuis à son service. Comme il joignoit des mœurs fort reglées aux qualités de l'esprit, il y avoit beaucoup d'apparence que la consideration même qu'il s'étoit acquise parmi les Negres serviroit à lui ouvrir un passage libre dans leur Pays, & le feroit recevoir sans défiance sous la conduite des Mandingos qui rendroient témoignage à son caractere. Il rapporta long-tems ses soins à ce grand projet. Mais les Mandingos eurent l'adresse d'éluder toutes ses offres. Il fut obligé de réduire ses observations au Royaume de Galam; ou, s'il les étendit au-dela, ce ne fut que dans une partie de celui de Kassou, environ quatre lieues au-dessous de la Cataracte de Govina. Les Negres du Pays lui refuserent constamment la liberté de pénetrer plus loin, sous prétexte de leurs guerres, qui ne leur permettoient, ni de lui servir de guides, ni de lui accorder le passage.

Il employe le Frere Apollinaire. Caractere de ce Religieux.

Ses entreprises.

Cependant il fut plus heureux du côté de la riviere Falemé, qu'il remonta

jusqu'à la chaîne de rocs qui est vis à-vis de *Kaygnura*. Il y mit dans les interêts de la Compagnie le Seigneur de ce Village, & l'attacha par des liens si forts, que les François ont tiré des fruits constans de son amitié. Brue avoit laissé au Frere Apollinaire un assortiment de marchandises pour le commerce. Il l'avoit recommandé particuliérement au Chef des Marbuts de Dramanet qui ne se relâcha point de son zéle dans toutes les occasions de lui rendre service. Ce fut sous sa protection que Frere Apollinaire se procura une maison à Dramanet, & qu'en vendant ses marchandises il acquit beaucoup de lumieres sur tout ce qui regarde la situation & le commerce du Pays. Mais il n'executa rien de plus dans le cours d'une année; & rassemblant toutes ses connoissances, il en fit un Mémoire datté le 8 d'Octobre 1699, qu'il prit soin d'envoyer à la Compagnie. Il en reçut de nouvelles instructions, & diverses demandes auxquelles on le pressoit de répondre. Comme il n'excelloit pas dans l'art d'écrire, il crut qu'il lui seroit plus facile de faire le voyage de France que de satisfaire par ses lettres aux questions de la Compagnie. Dans cette résolution il arriva au Fort Saint-Louis le 16 de Septembre 1700. Deux mois après, il s'embarqua pour l'Europe, avec des Lettres du Directeur général, qui rendoient témoignage à son mérite, & qui exhortoient la Compagnie, non-seulement à le recompenser avec distinction, mais à le retenir à son service dans quelque poste honorable.

Brue avoit abandonné le dessein du Fort dont il avoit tracé le plan à Dramanet; ou du moins, en ayant différé l'execution jusqu'à l'arrivée des secours de France, il commençoit à désesperer de cette entreprise, depuis deux ans d'une attente inutile; lorsqu'en 1700 il reçut par les Vaisseaux de la Compagnie ce qu'il n'avoit pas cessé de demander avec des instances continuelles. Il dépêcha aussitôt un Facteur à Dramanet pour commencer le Fort. Mais cet Officier eut la présomption de changer le terrain que le Géneral avoit marqué. Sous prétexte d'en prendre un plus commode pour charger & décharger les marchandises, il bâtit si près de la riviere, qu'à la premiere inondation le Fort fut emporté par la violence des flots, avec une perte considérable pour la Compagnie. Cette disgrace chagrina d'autant plus le Géneral, qu'elle rompoit toutes ses mesures. Cependant il se hâta de la réparer par de nouveaux ordres. Comme la quantité des marchandises augmentoit à mesure que le Commerce acqueroit plus d'étendue, il fit prendre un lieu plus élevé, & donner aussi plus d'élevation aux édifices, pour mettre d'abord à couvert les biens de la Compagnie. L'enclos fut environné d'une bonne terrasse, sur laquelle on plaça quelques pieces de canon. Brue se disposoit à s'y rendre, pour achever d'en faire un Fort régulier. Mais, contre son attente, il fut rappellé en France le 12 d'Avril 1702.

Suivant les informations des Mandingos, la riviere de Falemé sépare du Senegal, un peu au-dessous de *Barakotta*, un Village où les Anglois de Gambra paroissent souvent, soit par eux-mêmes, soit par les Negres libres, & les Portugais qui leur servent de Gromettes, c'est-à-dire, de Messagers & de Facteurs. Ils se rendent dans ce lieu par la riviere de Gambra, qui est une branche (a) du Senegal, mais qui n'est pas navigable au-dessus de Barakotta, parce qu'une chaî-

(a) On suit ici l'Auteur, quoique cette supposition ait déja été combattue dans un article précedent, & qu'elle paroisse détruite dans le Tome suivant.

Compagnie. 1715.

Compte qu'il en rend à la Compagnie.

Il retourne en France.

Brue fait enfin bâtir un Fort à Dramanet.

On suit mal ses vûes.

Il est rappellé en France.

Anglois, ou leurs Agens, qui s'approchent des Etablissemens François.

COMPAGNON. 1710.

ne de rocs dont elle eſt traverſée y forme une de ces chûtes d'eau qu'on a nommées Cataractes. Les Gromettes, & quelquefois même un Capitaine Anglois nommé *Agis*, laiſſant leurs Barques à Barakotta, venoient avec une fatigue incroyable juſqu'à Kaygnura. Ils étoient obligés de faire à pied une route auſſi dangereuſe que difficile, ſans oſer prendre à l'Eſt de Falemé, parce que les Negres y ſont ſi defians qu'ils ne permettent à perſonne l'acces de leur Pays. Cette riviere de Falemé (18), après un cours dont la longueur n'eſt pas encore bien connue, vient ſe rendre dans la riviere du Senegal à Dughiuma. Elle forme une grande Iſle nommée *Babadegu*, qui renferme les Contrées de Bambuk, de Makanna, de Jaka, & de Gadda, partie des Royaumes de Galam & de Kaſſon, avec divers autres Pays à l'Eſt, dont les Européens n'ont point acquis la connoiſſance. On n'y a trouvé juſqu'à préſent qu'une chaîne de Rocs, près de Kaygnura; mais c'eſt aſſez pour y rendre la navigation impoſſible, dans tout autre tems du moins que celui des pluies. Ses eaux ſont fort rapides, avec beaucoup moins de profondeur que celles du Senegal. Ses débordemens arrivent dans la même ſaiſon. Les lieux mêmes où elle eſt navigable ſont d'un accès ſi difficile, par la hauteur des rives qui ſont en même tems eſcarpées & couvertes d'arbres ou de grandes bornes, qu'on n'y peut faire paſſer ni hommes ni animaux pour tirer les Barques. On ne va pas plus aiſément à la voile, parce que les arbres coupent ſans ceſſe le vent. Cependant il ſe trouve, ſur les bords, quantité de Villages qui communiquent l'un à l'autre par des routes, & dont l'accès eſt fort aiſé par terre.

Riviere de Falemé.

Les François attaqués à Dramanet dans le Fort de Saint Joſeph.

Le depart du Directeur général l'ayant empêché de former à *Kaygnu* l'Etabliſſement qu'il s'étoit propoſé, devint fatal à celui de Dramanet. Les Marbuts Mandingos ſe repentirent bientôt d'avoir reçu les François. Ils ne ſe crurent pas obligés, dans l'abſence du Général, d'obſerver le Traité d'alliance qu'ils avoient avec lui. On ignore ſi ce changement vint de la diminution du commerce ou des artifices des Anglois, qui inſinuerent aux Negres que la Compagnie Françoiſe n'avoit pouſſé ſi loin ſes découvertes que pour leur impoſer la loi, & remonter juſqu'à la ſource de l'or. Ces diſcours furent ſoutenus par une lettre qu'on prétendoit avoir reçu de Salé, & qui portoit que les François devoient ſe joindre aux Mores de Maroc, pour conquerir une partie de l'Afrique, réduire à l'eſclavage tous les Negres qui étoient en état de porter les armes, & forcer le reſte de travailler aux Mines. C'étoit aſſez pour ſoulever contre eux tout le Pays. Auſſi le Fort de Dramanet, qu'ils avoient nommé *Saint Joſeph*, fut-il aſſiegé par une multitude de Negres, avant que le Commandant pût s'en défier. Malheureuſement il venoit d'abattre une partie de ſon enclos, dans la vûe de l'élargir; & le canon du Fort ayant été démonté, la Garniſon ſe trouvoit expoſée aux fleches empoiſonnées des Aſſiégeans, qui ne ceſſoient d'en lancer jour & nuit. Les Facteurs & quelques Soldats employés par la Compagnie ſe défendirent pendant pluſieurs jours avec un courage extrême, & tuerent beaucoup de monde à l'ennemi. Mais ces Barbares, irrités par leur perte, n'en furent que plus ardens à preſſer le ſiege. Ils y employerent une habileté qui n'eſt ordinairement que le fruit de l'expérience, s'avançant la nuit

Ces Negres prennent avis aux Negres par divers artifices.

Ils ſe défendent vaillamment.

(18) Cet endroit n'eſt pas ſans difficulté, car dans la ſuppoſition de l'Auteur il paroît ici que la Gambra ſe ſépare du Senegal au-deſſous de Barakotta; mais ſi cela eſt, comment la Falemé, qui ſort de cette riviere au-deſſus du même Village peut-elle y retomber, puiſqu'elle doit rencontrer la Gambra qui l'en empêche.

à couvert de leurs faſcines, & paroiſſant ſe propoſer de brûler le Fort. A la vérité leurs efforts eurent ſi peu de ſuccès, qu'ils ne tuerent pas un homme aux Aſſiegés. Mais la fatigue de tant de jours & de nuits paſſés ſous les armes, & la diminution de la poudre & des vivres, forcerent enfin le Commandant de faire quelques propoſitions d'accomodement. Elles furent ſi mal reçues que perdant toute eſpérance, il prit le parti de profiter des ténébres pour deſcendre dans une Barque qui étoit ſous le Fort, avec ſes gens, le reſte de ſes munitions & ſes meilleures marchandiſes. Il mit le feu à tout ce qu'il laiſſoit derriere lui; & s'abandonnant au cours de la riviere, le 23 Décembre 1702, il ne penſa qu'à retourner droit au Fort Saint Louis. COMPAGNIE. 1716.

Les Negres ne perdirent pas la Barque de vûe. Ils s'obſtinerent à la ſuivre au long de la riviere, dans l'eſpérance que l'eau lui manquant au milieu du Canal, elle ſeroit forcée, dans quelque endroit, de s'approcher des rives. Mais les François aimerent mieux s'expoſer à toute autre ſorte de danger; ce qui n'empêcha point que lorſqu'ils rencontroient des baſſes ou des bancs de ſable, ils ne ſe viſſent dans la néceſſité de s'avancer quelquefois à la portée des fleches. Ils ne ſortirent de cet embarras qu'en arrivant dans les Etats du Sirarik. Ils ſont forcés d'abandonner leur Fort.

Après ce fâcheux événement les affaires de la Compagnie tomberent dans une langueur qui fit différer le rétabliſſement du Fort Saint-Joſeph juſqu'à l'année 1710, lorſque le ſieur Muſtellier, premier Directeur de la cinquiéme Compagnie, & dix-neuviéme depuis la conceſſion du Senegal, arriva au Fort Saint Louis dans le cours du mois de May. Il en partit l'année ſuivante, dans le deſſein de relever le Comptoir de Dramanet; mais la mort l'arrêta dans ce voyage, le 15 du mois d'Août, à Tuabo ſur le Senegal. Mort conſéquence de [illegible] Directeur François.

Il eut pour Succeſſeur le ſieur de Richebourg, Commandant de Gorée, qui ne poſſeda guéres plus long-tems le même Office. Le 2 de May 1713, ayant voulu paſſer la barre du Senegal, il eut le malheur de ſe noyer avec quelques Matelots; mais ce ne fut qu'après avoir établi un Comptoir & bâti un Fort dans le Royaume de Galam, une lieue au-deſſous de Brankanet, dans un lieu nommé (19) Mankanet. La ſituation en eſt agréable & l'air excellent. L'ancrage pour les Barques eſt ſûr & commode, au pied d'une petite éminence, & défendu par l'artillerie & la mouſqueterie du Fort.

Brue renvoyé au Fort Saint Louis dans le cours du mois d'Avril 1714, s'attacha beaucoup à remettre le commerce de Galam dans un état floriſſant. Il fit achever le Fort de Mankanet, ſous l'ancien nom de Saint Joſeph, & dans le même tems il en éleva un à Kaygnura, qu'il nomma Fort de Saint Pierre. Des commencemens ſi favorables ſembloient lui promettre beaucoup de ſuccès; mais il ne voyoit réuſſir qu'une partie de ſes eſperances, par la vente des marchandiſes qu'il envoyoit dans ſes Comptoirs; ſans aucun moyen de participer à des richeſſes beaucoup plus conſidérables, qu'il ne pouvoit ſe promettre qu'en les allant chercher à leur ſource. Il falloit, comme on l'a déja fait remarquer, avoir acquis une parfaite connoiſſance du Pays & de ſes Mines. Brue en avoit propoſé l'entrepriſe à pluſieurs de ſes Facteurs. Il avoit joint des offres fort avantageuſes à ſes propoſitions. Quelques-uns s'y étoient engagés par des promeſſes formelles. Mais ils s'étoient crus tous en droit de [illegible] Commandant [illegible] qu'il bâtit. Il fait [illegible] Saint Joſeph [illegible] gnura.

(19) Les Auteurs François mettent *Macanet*, mais on trouve dans tous les autres & dans la Carte *Mankanet*.

COMPAGNON. 1715.

les retracter, lorſqu'ils avoient appris de quels dangers les Blancs étoient ménacés à l'entrée du Royaume de Bambuk, où la jalouſie des Negres n'épargnoit rien pour éloigner les Etrangers.

Un Facteur, nommé (20) le Sieur Compagnon, qu'on a vû depuis Architecte à Paris, fut le ſeul qui oſa riſquer tous les perils d'une ſi grande entrepriſe. Il s'étoit fourni de toutes les marchandiſes qu'il avoit crû convenables au Pays, & de préſens pour les *Farims* ou les Chefs de Village qui pouvoient favoriſer ſon deſſein par leur protection. Toutes ſes meſures furent priſes avec tant d'habileté, qu'ayant réuſſi avec autant de bonheur, il fut le premier Européen qui pénétra dans cette rédoutable Contrée, & qui acquit aſſez de connoiſſance des lieux pour y retourner pluſieurs fois.

La Carte qu'on ne manquera pas de joindre à ce Chapitre eſt de ſa propre compoſition. Après y avoir tracé les différentes routes qu'il avoit ſuivies dans ſes divers voyages, il a pris ſoin de les corriger enſuite & de rectifier la poſition, & les diſtances des places, ſur le Recueil géneral de ſes propres obſervations.

Voyages qu'il fit au Royaume de Bambuk.

Son premier voyage fut du Fort Saint (21) Joſeph, en droite ligne, juſqu'à celui de Saint Pierre ſur la riviere de Falemé. Il en fit un ſecond, en ſuivant la rive Eſt de cette riviere depuis Onneka juſqu'à Naye. Dans le troiſiéme il traverſa le Pays depuis Babiakolam ſur le Senegal, juſqu'à Netteko & Tamba Aura, lieux qui ſont au centre de Bambuk & voiſins des Mines les plus riches. Ainſi, dans l'eſpace d'un an & demi qu'il mit à voyager dans ce Royaume, il le viſita de tant de côtés différens, qu'il paroît n'avoir laiſſé aucun endroit à parcourir. Il porta ſes obſervations ſur tous les objets qui ſe préſenterent dans ſa route, avec l'exactitude dont ſon génie le rendoit capable; autant pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour répondre aux eſpérances de la Compagnie qui l'employoit.

Il doit ſes ſuccès à ſa conduite.

La ſageſſe de ſa conduite & ſes préſens lui gagnerent aiſément l'eſtime du Farim de Kaygnure, qui le prit moins pour un Agent de la Compagnie, que pour un Artiſte curieux, dont le but étoit de s'inſtruire. Il le fit conduire par ſon propre fils juſqu'à *Sambanura*, dans le Royaume de *Kontu*. On y fut extrémement ſurpris de voir un Blanc. Mais on ne le fut pas moins de la hardieſſe de cet Etranger, & les Negres l'auroient fort mal reçu s'il n'avoit eu pour guide le fils du Farim de Kaygnure. Tout étoit à craindre de la part d'un Peuple ſi jaloux de ſon or. Les plus paſſionnés propoſerent de lui ôter la vie. D'autres plus moderés voulurent qu'il fut renvoyé ſans lui laiſſer le tems d'obſerver le Pays.

Cependant le Farim de la Ville, ſollicité par le fils de ſon ami, & peut-être gagné par les préſens de Compagnon, trouva le moyen de perſuader à ſes Sujets que leurs allarmes étoient ſans fondement. Il les aſſura que ce Blanc étoit un honnête homme, qui venoit leur propoſer un commerce avantageux, & qui pouvoit leur fournir d'excellentes marchandiſes à meilleur marché

Ce qu'acheve qu'il trouve à vanter.

(20) L'autorité de Labat m'ayant paru trop foible pour établir la verité d'une Relation ſi merveilleuſe, je me ſuis adreſſé à MM. de Prémenil & David, actuellement Directeurs de la Compagnie des Indes, & chargés particuliérement des affaires du Senegal. Ils m'ont garanti toute l'hiſtoire du Sieur Compagnon.

(21) Labat donne pour latitude à ce Fort, 12 dégrés 34 minutes. Il ſemble que c'eſt une erreur pour 14 dégrés 34 minutes. Auſſi ne dit-il pas qu'il l'ait appris par obſervation.

entrée de
épandus à
un chan-
euple ac-
. On lui
manie-
t autant
repetoit
i. Nous

ostacle à
ne Ville
pagner,
qui lui
es dan-
neſtions
de ſes
s loin.
donner
lles où
e & la
refu-
n leur
nt par
até, &
s avoir
qu'un
il étoit
r, ou
e étoit
ce de

Ils redoublent à meſure qu'il avance.

Danger où ſa vie eſt expoſée.

ereux
ui ap-
endre
il re-
ient,
l'en-
Pays
gnon
e Fa-
d'un
terre
ours,
ion.
'elle
n de

Fermeté de Compagnon.

Effet qu'elle produit ſur les Negres.

PAYS
PAYS
PAYS DE BONDI
ROYAUME
ROYAUME
Sangala
Pangame
Pakaya
Diabolankuda
Sedu
Nave
Pierre
Kamara
Debu
Kakollen
Kakian
Sambanura
Dallemulet
Rame
Rivière de Falemme
Remarque
Route de l'Auteur
Mine d'Or
Sakalo
Echelle de Lieues communes

RAEREN
KOBE
Rivière de Sanaga
Chute de Felu
Chute des deux Rochers appelés Govina
DE GAYAGA
PAYS DE GALAM
Rivière de Ghianna
PAYS DES MANDINGOS
PAYS DE GADUA
Dallemulet
Tragolles
Sanfandu
Querigne
KOMBREGUDU
ROYAUME DE MAKANNA
Dambanna
Tamba Awra
PAYS DE TAMBA AWRA
Rivière de Faleme
Mantia Burra
CARTE
Du Cours des Rivieres de
FALEME ET SANAGA
Dans les Pays de
BAMBUC ET TAMBA AWRA
Levé sur les Lieux par
Mr Compagnon

RTE
s Rivieres de
T SANAGA
s Pays de
TAMBA AWRA
Lieux par
pagnon

que les Négotians Mores ou Negres, auſquels ils permettroient l'entrée de leur Pays. Ces raiſons, ſoutenues de quelques préſens, qui furent répandus à propos entre les principaux Habitans & leurs femmes, produiſirent un changement merveilleux. La défiance parut ſe changer en affection. Le Peuple accourut en foule pour admirer les armes & l'habillement de l'Etranger. On lui trouva du ſens & de bonnes qualités. Comme il s'accommodoit à leurs manieres, il s'inſinua ſi heureuſement dans leur eſtime, qu'il ſe vit bientôt autant d'amis qu'il avoit eu d'abord d'ennemis & de perſécuteurs. On lui repetoit de toutes parts : » Nous remercions le Ciel de vous avoir conduit ici. Nous » ſouhaitons qu'il ne vous arrive aucun mal.

COMPAGNON. 1716.

Compagnon auroit remercié la fortune, s'il n'avoit pas eu d'autre obſtacle à ſurmonter. Mais il devoit s'attendre aux mêmes difficultés dans chaque Ville qu'il avoit à traverſer. A la vérité, il n'oublia pas de ſe faire accompagner, dans toute la ſuite de ſes voyages, par quelques Habitans du Pays qui lui avoient paru fort attachés à ſes interêts. Cependant les jalouſies & les dangers renaiſſoient à chaque pas. Il fut obligé de répondre à mille queſtions ennuyeuſes, d'eſſuyer des obſervations fort génantes ; & ſans l'amorce de ſes préſens, il auroit déſeſperé plus d'une fois de pouvoir penetrer plus loin. Dans ce Pays, comme dans le reſte du monde, c'eſt le plus ſur moyen de donner de la force & du poids aux argumens. Il trouva néanmoins pluſieurs Villes où les préſens joints aux raiſons furent trop foibles pour diſſiper la crainte & la défiance. Si les Habitans paroiſſoient diſpoſés à ménager ſa vie, ils n'en refuſoient pas moins de le laiſſer toucher à la terre de leurs Mines. En vain leur offroit-il de l'acheter au prix qu'ils y voudroient mettre, en les aſſurant par lui-même & par ſes guides qu'il n'avoit pas d'autre motif que ſa curioſité, & que ſon deſſein étoit d'en faire des *caſſots* ou des têtes de pipes. Après avoir écouté ſes raiſons, ils lui déclaroient que jamais il ne leur feroit croire qu'un homme pût voyager ſi loin par un motif ſi leger. Ils lui ſoutenoient qu'il étoit venu dans quelque mauvaiſe intention ; celle peut-être de voler leur or, ou de conquerir leur pays après l'avoir reconnu ; & la concluſion ordinaire étoit de le renvoyer ſur le champ, ou de le tuer, pour ôter aux Blancs la penſée de ſuivre ſon exemple.

Ils redoublent à n'ſure qu'il avance.

Danger où ſa vie eſt expoſée.

La fermeté de Compagnon ſervoit ſouvent à le tirer des plus dangereux embarras. Etant à *Tarako*, il envoya un de ſes guides à *Silabali*, pour lui apporter du *ghingan*, ou de la *terre dorée*, & pour inviter le Peuple à lui vendre ſes caſſots, qu'il promettoit de payer libéralement. Son Meſſager fut mal reçu. Non-ſeulement on rejetta ſes demandes, mais il fut chaſſé brutalement, avec ordre de dire au Farim de Torako, qu'il falloit être fou pour ouvrir l'entrée de ſes terres à un Blanc, dont l'unique intention étoit de voler le Pays après y avoir fait ſes obſervations. Cette réponſe fut rendue à Compagnon dans la preſence du Farim ; mais ſans ſe déconcerter il répliqua que le Farim de Silabali devoit être lui-même un fou, pour s'effrayer de l'arrivée d'un Blanc dans ſon Pays, & pour refuſer de vendre quelques morceaux d'une terre dont il avoit beaucoup plus qu'il n'en pouvoit jamais employer. Après ce diſcours, il paya le Negre avec autant de libéralité que s'il eût réuſſi dans ſa commiſſion.

Fermeté de Compagnon.

Cette humeur généreuſe fit tant d'impreſſion ſur les Habitans du Pays qu'elle devint le ſujet de tous les entretiens. Un autre Negre offrit à Compagnon de

Effet qu'elle produit ſur les Negres.

COMPAGNON. 1716.

lui aller chercher de la terre pendant la nuit. Mais comme la politique du Facteur François le portoit toujours à cacher ſes vûes, il reçut cette offre avec beaucoup d'indifférence, en ſe contentant de répondre que lorſqu'il ſeroit mieux connu on ne feroit pas difficulté de lui vendre de la terre & des caſſots.

Il parvint ainſi à s'en voir apporter plus qu'il n'en deſiroit. Les Farims, & le Peuple même, prirent par degrés tant de conſidération pour lui, qu'ils lui rendirent des preſens pour les ſiens, & qu'à la fin ils lui accorderent la liberté de choiſir lui-même la terre qui lui plaiſoit le plus, & d'en faire autant de caſſots qu'il deſiroit. Brue, qui continuoit de commander au Fort Saint Louis, envoya (22) de ces caſſots à la Compagnie, avec des eſſais de toutes les Mines, par le Vaiſſeau la *Victoire*, qui partit du Senegal le 28 Juillet 1716.

Mines de Bambouk & leur richeſſe.

Les mines qui furent ouvertes en 1716 ſont marquées de pluſieurs petites croix dans la Carte. Ce ſont celles où les Negres du Pays travaillent habituellement. La plûpart produiſent de l'or en ſi grande abondance, qu'il n'eſt pas beſoin de creuſer. On gratte la ſuperficie du terrain. On met la terre dans un vaſe, & l'ayant démêlée avec de l'eau, il ſuffit de pancher doucement le vaſe pour en faire ſortir les parties terreſtres, qui laiſſent, au fond, de l'or en poudre, & quelquefois en aſſez gros grains. Compagnon fit lui-même l'expérience de cette méthode. Mais il remarqua que les Negres s'arrêtant ainſi à l'extrémité des rameaux d'une Mine, ne parviennent jamais aux principales veines. A la vérité ces rameaux mêmes ſont fort riches, & l'or en eſt ſi pur, qu'on n'y trouve aucun mêlange de marcaſſite ni d'autres ſubſtances minérales. Il n'a pas beſoin d'être fondu, & tel qu'il ſort de la Mine il peut être mis en œuvre. La terre qui le produit ne demande pas non plus beaucoup de travail. C'eſt ordinairement une ſorte d'argile de différentes couleurs, mêlée de veines de ſable ou de gravier; de ſorte que dix hommes ſont plus ici que cent dans les plus riches Mines du Perou & du Breſil.

Maniere dont les Negres y travaillent.

Les Negres du Pays n'ont aucune notion des différences de la terre, ni la moindre regle pour diſtinguer celle qui produit de l'or d'avec celle qui n'en produit pas. Ils ſçavent en général que leur Pays en contient beaucoup, & qu'à proportion que le ſol eſt plus ſec & plus ſtérile, il produit plus d'or. Ils grattent la terre indifféremment dans toutes ſortes de lieux; & quand le hazard leur fait rencontrer une certaine quantité de métal, ils continuent de travailler dans le même endroit juſqu'à ce qu'ils le voyent diminuer ou diſparoître entiérement. Alors ils tournent leur travail d'un autre côté. Ils ſont perſuadés que l'or eſt un être malin, qui ſe plait à tourmenter ceux qui l'aiment, & qui par cette raiſon change ſouvent de domicile. Auſſi, quand après avoir remué quelques poignées de terre ils ne trouvent rien qui réponde à leurs eſpérances, ils ſe diſent l'un à l'autre, ſans aucune plainte: il eſt parti. Enſuite ils vont chercher plus de bonheur dans un autre lieu.

Si la Mine eſt fort riche, & que ſans beaucoup de travail ils ſoient ſatisfaits du produit, ils s'y arrêtent & creuſent quelquefois juſqu'à ſix, ſept, ou huit pieds de profondeur. Mais ils ne vont pas plus loin; non qu'ils craignent que le métal vienne à manquer, car ils déclarent au contraire que plus ils pénétrent, plus ils le trouvent en abondance; mais parce qu'ils ignorent la ma-

Ce qui leur manque.

(22) On trouve de ces Caſſots à Paris dans pluſieurs Cabinets.

niere

niere de faire des échelles, & qu'ils n'ont point assez d'industrie pour soutenir la terre & pour empêcher qu'elle ne s'écroule. Ils ont seulement l'usage de tailler des degrés pour y descendre, ce qui prend beaucoup d'espace, & n'empêche pas la terre de tomber, sur-tout dans la saison des pluies, qui est ordinairement celle de leur travail, parce qu'ils ont besoin d'eau pour séparer l'or. Lorsqu'ils s'appercoivent que la terre menace ruine, ils quittent le trou qu'ils ont ouvert pour en commencer un autre, qu'ils abandonnent de même après l'avoir conduit à la même profondeur. On conçoit qu'avec si peu d'industrie, non-seulement ils ne tirent qu'une petite partie de l'or qui est dans la mine, mais qu'ils ne recueillent même qu'imparfaitement celui qu'ils ont tiré; car ils ne s'arrêtent qu'aux parties sensibles qui demeurent au fond du vase, tandis qu'il en sort avec l'eau & la terre une infinité de particules qui feroient bientôt la fortune d'un Européen.

COMPAGNON. 1716.

Cependant les Habitans de cette riche contrée n'ont pas la liberté d'ouvrir en tous tems la terre, ni de chercher des mines quand il leur plaît. Ce choix dépend de l'autorité de leurs Farims ou des Chefs de leurs Villages. Ces Seigneurs font publier dans certaines occasions, soit en faveur du Public, soit pour leur interêt particulier, que la mine sera ouverte un certain jour. Ceux qui ont besoin d'or se rendent au lieu marqué, & commencent le travail. Les uns creusent la terre, d'autres la transportent; d'autres apportent de l'eau, & d'autres lavent le mineral. Le Farim & les principaux Negres gardent l'or qui est nettoyé, & prennent garde que les Ouvriers n'en détournent quelque partie. Après le travail, il est partagé; c'est-à-dire, que le Farim commence par se mettre en possession de son lot, qui est ordinairement la moitié, à laquelle il joint, par un ancien droit, tous les grains qui surpassent une certaine grosseur. L'ouvrage dure aussi long-tems qu'il le juge à propos; & lorsqu'il est fini, personne n'a la hardiesse de toucher aux mines. Ces interruptions sont la seule cause que l'or n'est point apporté régulièrement dans les mêmes saisons; car si les Negres avoient toujours la liberté de travailler, leur paresse céderoit au besoin qu'ils ont des marchandises de l'Europe, & le travail seroit aussi continuel que la nécessité du commerce. Leur Pays est si sec, qu'il ne produit aucune des nécessités de la vie. Les Mandingos, les Guineas & d'autres Marchands, tirent avantage de leurs besoins pour leur faire attendre long-tems les moindres secours, dans la vûe de les leur faire payer plus cher. Mais si les Européens s'établissoient une fois parmi eux, on les délivreroit de la tirannie de ces étrangers; & la connoissance qu'on leur donneroit des marchandises de l'Europe serviroit également à leur en faire consommer davantage & à nous procurer de l'or avec plus d'abondance.

Dépendance où ils sont pour l'ouverture des mines.

Cause pour laquelle l'or ne vient pas regulièrement.

Misère des Peuples de Bambuk.

Dans cette vue, il faudroit commencer par leur fournir sur leurs frontieres toutes les commodités dont ils ont besoin, parce qu'ils ont aussi peu de disposition à sortir de leur Pays, qu'à recevoir les Etrangers. D'ailleurs, s'ils entreprenoient de traverser celui des Sarakolez pour se rendre aux Etablissemens de France sur le bord du Sénégal, ces Peuples, qui sont pauvres, avides, méchans, & de mauvaise foi, ne manqueroient pas, au mépris de tous les Traités, de piller des passans qu'ils verroient chargés d'or. Ainsi les François se trouveroient engagés dans des guerres continuelles, pour soutenir leur commerce. L'Auteur conclut que l'interêt de la Compagnie Françoise est d'établir

Utilité qu'on en peut tirer.

COMPAGNON. 1716.

des Comptoirs bien fortifiés, dans un Pays dont elle a tant de richeſſes à ſe promettre.

Noms & lieux des mines connues.

Compagnon, & ceux qui ont entrepris à ſon exemple de pénétrer dans le Royaume de Bambuk, pour confirmer l'alliance qu'il avoit commencée avec les *Farims*, n'ont pu trouver en remontant la riviere de Falemé, depuis ſa jonction avec le Sénégal juſqu'au Village de Naye, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de quatorze ou quinze lieues, qu'un ſeul Village où ils ayent découvert quelques marques de mines d'or. Ce lieu, qui ſe nomme *Furkarane*, eſt une Habitation ruinée, à deux lieues de la riviere, au Nord-Eſt, près d'un Marigot ou d'un Ruiſſeau qui va s'y jetter. Ce Marigot a trop peu d'eau pour recevoir des Barques; mais n'étant qu'à deux lieues de la riviere, il ſeroit fort aiſé, ſi l'on y avoit formé un Etabliſſement, de tranſporter le minéral ſur le dos des Chameaux. Outre les apparences d'une mine d'or, on y a trouvé celles d'une mine d'argent des plus riches. On prendroit facilement poſſeſſion d'un lieu qui eſt abandonné, éloigné de toute habitation, & qui n'eſt pas à plus d'une journée du Fort de Saint Joſeph.

Furkarane.

Mine de Sambanura.

La ſeconde mine d'or, dont on doit la découverte à Compagnon, eſt à l'Eſt de la riviere de Falemé, à vingt-cinq lieues de ſa jonction avec le Senegal, environ cinq lieues dans les terres, entre les Villages de Sambanura & de Dallemulet. C'eſt un Canton haut & ſabloneux, où les Negres trouvent de l'or, en lavant ſeulement la ſurface de la terre, qu'ils grattent au hazard, ſans ſe donner la peine de la creuſer.

Segalla.

Les environs de *Segalla*, Village à cinq cens pas de la rive droite de Falemé, en remontant cette riviere, & à cinquante lieues de ſon embouchure, ſont remplis de veines de la même couleur & de la même ſubſtance que celles des mines d'or de *Ghinghi-Faranna*; ſans compter que les Negres y recueillent auſſi de l'or en lavant ſeulement la terre. Il eſt d'une beauté extraordinaire, & facile à travailler. On ne doutera point que ſi ces terrains métalliques étoient ouverts par des mains habiles, ils ne produiſiſſent beaucoup plus que les Negres n'en peuvent tirer.

Ghinghi Faranna.

Les mines de Ghinghi-Faranna, ſont cinq lieues plus loin. Il ſemble que ce Canton ſoit uniquement compoſé d'or. Le Farim de *Taroko*, qui en eſt le maître, ayant accordé à Compagnon la liberté d'enlever autant de terre qu'il en ſouhaiteroit, elle fut priſe au hazard, & lavée dans un vaſe, au fond duquel Compagnon trouva une groſſe quantité d'or pur, qu'il fit fondre fort aiſément. Une autre preuve de la richeſſe de ce terroir, c'eſt que tous les marigots ou les ruiſſeaux qui l'arroſent & qui vont ſe jetter dans la riviere de Falemé, charient tant d'or dans leur ſable, que les Negres voiſins, lorſqu'ils ont beſoin d'or pendant le repos de leurs mines, viennent aux bords de ces marigots & de la riviere de Falemé, en prennent le ſable, le lavent, & tirent quantité d'or. Cette maniere de le ramaſſer n'eſt défendue dans aucun tems; & ſi les Negres étoient moins pareſſeux, elle ſuffiroit pour les enrichir.

Rivieres qui charient de l'or.

Les montagnes voiſines de Ghinghi-Faranna, ſont compoſées d'un gravier doux, qui paroît entierement couvert de paillettes d'or. Brue en communiqua des eſſais à la Compagnie de France, après avoir fait lui-même diverſes experiences qui lui réuſſirent heureuſement. Sans le ſecours d'aucun diſſolvant, il fit, avec le feu ſeul, des lingots d'or d'une excellente qualité. Dans le même lieu, on

trouve des marcaſſites dorées, qui ſurpaſſent les eſperances. On prétend que le Village de *Nian Sahanna*, ſur la riviere *Sannon*, près de *Turet Kandat*, eſt un des premiers endroits où les Peuples de cette région ont découvert de l'or. La mine en eſt riche, & le travail facile. Mais le minéral demande d'être fondu, ouvrage dont les Negres n'ont aucune notion. D'ailleurs il eſt mêlé de ſouffres d'arſénic, qui produiſent de fâcheux effets ſur ceux qui n'ont pas l'art de s'en défendre. Les Negres, qui ſont idolâtres de leur ſanté, & qui ont une extrême averſion pour le travail pénible, ont entierement abandonné cette mine. Il y a beaucoup d'apparence que le Farim de ce Canton cederoit volontiers un terrain dont il ne fait aucun uſage.

COMPAGNON. 1716.

Mine de Sahanna.

La plus riche de toutes les mines où les Negres travaillent actuellement, eſt preſqu'au centre du Royaume de Bambuk, entre les Villages de *Tamba Aura*, & *Nettoko*, à trente lieues de la riviere de Falemé à l'Eſt, & quarante du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, ſur la même riviere. Elle eſt d'une abondance ſurprenante, & l'or en eſt fort pur. Quoique tout le Pays, à quinze ou vingt lieues, ſoit ſi rempli de mines qu'on n'auroit pû les marquer toutes dans la Carte ſans y mettre trop de confuſion, il eſt certain que ce Canton de Bambuk ſurpaſſe tous les autres en richeſſe.

Tamba Aura & Nettoko.

Ces mines ſont environnées de montagnes, hautes, nues, & ſtériles. Les Habitans du Pays n'ayant pas d'autres commodités que celles qu'ils ſe procurent avec leur or, ſont obligés d'y travailler avec plus d'application que leurs voiſins. Le beſoin ſert d'aiguillon à leur induſtrie. On trouve, dans cet eſpace, des trous qui n'ont pas moins de dix pieds de profondeur; ce qui doit paroître merveilleux pour des Peuples qui n'ont ni échelles ni machines. Ils confeſſent tous qu'à la profondeur où ils s'arrêtent, l'or ſe trouve en plus grande abondance qu'à la ſurface. Lorſqu'ils rencontrent quelque veine mêlée de gravier, ou de quelque ſubſtance plus dure, l'experience leur a fait comprendre qu'il faut briſer la marcaſſite pour en tirer l'or. Ils en lavent les fragmens, & raſſemblent ainſi ce qui frappe leurs yeux. Qui ne conçoit pas qu'avec plus d'induſtrie ils en tireroient infiniment davantage? Ajoutons qu'ils n'ont jamais été capables de pénétrer juſqu'aux principales veines.

Situation de ces mines.

Toutes ces terres ſont argilleuſes, & de différentes couleurs; comme blanc, pourpre, verd de mer, jaune de pluſieurs nuances, bleu, &c. Les Negres de ce Canton l'emportent ſur tous les autres pour la fabrique des caſſots ou des têtes de pipe. On voit briller de tous côtés, dans la terre dont ils ſe ſervent, du ſable d'or & des paillettes de diverſes grandeurs; mais les paillettes ſont fort minces. Ils appellent cette terre *Ghingan*, c'eſt-à-dire, terre d'or ou dorée. Quoiqu'elle ait été lavée lorſqu'on l'employe pour les caſſots, on en tireroit encore beaucoup d'or.

Qualités des terres.

Aſſez près du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, on trouve un marigot dont le fond & les bords ſont revêtus de roquailles colorées, ou de marcaſſites métalliques. La couleur & le poids ſemblent indiquer quelques mines aux environs; & la difficulté de les découvrir ne ſçauroit être infinie à ſi peu de diſtance du Fort.

Mines près du Fort Saint Pierre.

Le Village de Naye a deux mines d'or. Celle qui eſt le plus près de la riviere eſt abandonnée depuis long-tems, parce qu'elle eſt ſujette aux inondations, & que les Negres ne penſent gueres à vuider les puits. Mais on en a

Mines de Naye.

COMPAGNON. 1716.

découvert une autre, ſur la droite de la riviere, & plus éloignée, qui n'a rien à redouter du débordement des eaux. Le Village de Naye eſt aſſez grand. Comme il n'eſt qu'à quatre lieues du Fort Saint-Joſeph, il ne ſeroit pas difficile de ſe ſaiſir de cette mine ou de l'acheter.

Noms de Tomana Niakanel.

Vingt lieues au-deſſus de Kaygnure, à gauche de la riviere de Falemé, on connoît une mine d'or dans les terres de *Tomana Niakanel*, où la pureté du métal ne le cede qu'à ſon abondance. Quoique le travail y ſoit aiſé, les Negres l'ont abandonnée, par l'opinion ſuperſtitieuſe qu'il n'y a que des Femmes ou des Blancs qui puiſſent y travailler ſans mourir. Les Femmes n'oſent y mettre la main, parce qu'elles ſe croyent menacées du même danger que leurs maris. Ainſi, conclut l'Auteur, elle paroît réſervée aux Blancs, à qui l'intérêt ſeul eſt capable de faire mépriſer les ſuperſtitions.

Mine de la Raque de bois.

On trouve, en différens lieux, des ſignes manifeſtes de mines d'or, ſur-tout à dix-ſept lieues de la jonction des rivieres de Falemé & du Sénégal. L'Auteur déſigne encore plus exactement le lieu, en marquant la trente-ſixiéme *Raque de bois* à main droite. Il nomme ſouvent ces *Raques*, ſans expliquer leur uſage; mais on croit comprendre que ce ſont des poteaux, à diſtances égales, qui ſervent à marquer l'éloignement des lieux. La terre de ce Canton eſt ſéche, ſtérile, & chargée d'un gravier doux, diviſé en pluſieurs couches de couleurs fort vives, comme celle de Tamba Aura & de Nettoko. Quoiqu'on n'ait pas découvert d'autres mines juſqu'en 1720, on doit préſumer que le même Pays en a quantité d'autres, qui demeurent inconnues par l'ignorance & la pareſſe des Negres.

Autres métaux de Bambuk.

Outre l'or & l'argent, dont la nature eſt ſi prodigue dans la contrée de Bambuk, on trouve, dans quantité d'endroits, des pierres bleues, qu'on regarde comme des ſignes certains de quelques mines de cuivre, d'argent, de plomb, de fer, & d'étain. On y a trouvé d'excellentes pierres d'aimant, dont on a pris ſoin d'envoyer pluſieurs morceaux en France. Mais l'ardeur ne doit pas être bien vive pour des biens d'une valeur médiocre, dans un Pays où l'on nous repréſente l'or ſi commun.

Fer extrémement commun dans toutes ces Contrées.

A l'égard du fer, ce n'eſt pas ſeulement dans les contrées de Bambuk, de Galam, de Kayne, & de Dramanet, qu'il eſt en abondance & d'une excellente qualité. Il s'en trouve dans tous les autres Pays en deſcendant le Sénégal, ſur-tout à Joël & Donghel, dans les Etats du Siratik, où il eſt ſi commun que les Negres en font des pots & des marmites, ſans autre ſecours que le feu & le marteau. Auſſi n'en achetent-ils pas des François, à moins qu'il ne ſoit travaillé.

Autres productions.

Le Royaume de Galam produit quantité de criſtal de roche, de pierres tranſparentes, & de beau marbre. Il n'eſt pas moins riche en bois de couleur, d'un grand nombre d'eſpeces, dont quelques-unes donneroient beaucoup d'éclat à la teinture de l'Europe.

La Compagnie de France s'eſt fait apporter, du même Pays, des eſſais de ſalpêtre. Il ne demande que la peine du travail & du tranſport. Ce ſeroit épargner, à l'Europe, l'embarras de l'apporter des Indes Orientales, d'où l'on en tire beaucoup.

Deux ſyſtêmes de Brue pour s'établir dans le Royaume de Bambuk.

Brue avoit formé différentes vûes pour l'établiſſement des François dans le Royaume de Bambuk. Il les réduiſit à un ſeul ſyſtême, qu'il ſoumit au juge-

ment de sa Compagnie. Il vouloit d'abord qu'on n'épargnât rien pour se concilier l'affection des Farims, & pour en obtenir la permission de bâtir des Forts dans leur Pays. Il proposoit d'en construire deux sur la riviere de Falemé, & d'en faire un troisiéme qui fut mobile, c'est-à-dire, de bois, pour le transporter de mine en mine, suivant les raisons qu'on auroit de préferer l'une à l'autre. Le Directeur, les Officiers, les Mineurs, les Soldats, & tous les gens nécessaires à l'entreprise, auroient eu dans le Fort mobile une retraite toujours sûre, dont la crainte des armes à feu auroit éloigné les Negres de Bambuk. Mais ce projet entraînant des lenteurs, qui ne convenoient point à l'impatience de sa Nation, il en forma un second, qu'il présenta à la Compagnie le 25 Septembre 1723. Il y établissoit que douze cens hommes étoient une armée suffisante pour la conquête du Royaume de Bambuk, & que l'entretien de ce corps de troupes, pendant quatre ans, ne reviendroit qu'à deux millions de livres. Il comptoit que quatre mille marcs d'or, à cinq cens livres le marc, rembourseroient toute la dépense, & que les mines fourniroient annuellement plus de mille marcs. Mais on ne s'est point apperçu jusqu'à présent que ce système ait été goûté. COMPAGNON. 1716.

Lumieres qu'on a sur l'étendue & la situation de ce pays.

On ne peut se dispenser de donner ici quelque idée de l'étendue & de la situation d'un Royaume dont on a tant vanté les richesses. Du côté du Nord, le Royaume de Bambuk s'étend dans une partie des Régions de Galam & de Kasson. A l'Oueſt, il a la riviere de Falemé & les Royaumes de Kantu & de Kombregudu; au Sud, celui de Mankanna, & les Pays à l'Oueſt de Mandingo. Ses bornes Orientales sont encore peu connues. On sçait seulement qu'elles touchent aux Pays de Gadda & de Guinée, où les Voyageurs Européens n'ont pas porté bien loin leurs découvertes.

Gouvernement de Bambuk.

Le Pays de Bambuk, comme ceux de *Kontu* & de *Kombregudu*, n'est gouverné par aucun Roi, quoiqu'il porte le nom de Royaume. Peut-être avoit-il autrefois des Souverains. Mais à présent les Habitans n'ont pour Seigneurs que les Chefs des Villages, qui sont nommés *Farims*, vers la riviere de Falemé, avec l'addition du lieu dont ils sont les maîtres; comme *Farim Torako*, *Farim Furbarane*. Dans l'intérieur du Pays, ces Chefs s'appellent *Elemanni*, ou portent d'autres noms. Quoique leurs titres soient moins fastueux que ceux d'Empereur ou de Roi, ils ont la même autorité, & leurs Sujets vivent dans la même soumission, aussi long-tems du moins qu'observant les anciens usages de cette Aristocratie, ils n'entreprennent point d'innovation; car il seroit dangereux ici d'aspirer au pouvoir arbitraire. Le moindre châtiment qui menaceroit les usurpateurs, seroit une honteuse déposition ou le pillage de leurs biens.

Le pays est très peuplé.

Tous ces Farims ou ces Chefs, sont indépendans l'un de l'autre; mais leur devoir les oblige de se réunir pour la défense du Pays, lorsqu'il est attaqué dans le corps ou dans les membres. Les Habitans s'appellent *Malinkups*. Ils sont en fort grand nombre, comme on en peut juger par la multitude de Villages qui sont à l'Est de la riviere de Falemé, quoiqu'on n'ait pû donner place dans la Carte qu'aux plus considérables. Le *Sannon*, le *Guianon*, la *Mansa* & d'autres petites rivieres qui se rendent dans celle de Falemé ou du Sénégal, sont aussi bordées d'Habitations. Mais le centre du Pays n'est pas si peuplé, parce que les lieux qui n'ont pas de rivieres sont secs & stériles. La terre

COMPAGNON. 1716.

n'y produit ni millet, ni riz, ni légumes. La paille même y manque pour couvrir les maisons. Cette stérilité vient de la chaleur excessive du climat, non-seulement parce qu'il est entre le douze & treiziéme dégré de latitude du Nord, mais encore plus parce qu'étant environné de hautes montagnes, l'air n'y trouve aucun passage, & les vapeurs qui s'exhalent sans cesse d'un fond si rempli de métaux & de minéraux, y demeurent constamment renfermées. Aussi le séjour de ce Canton est-il fort mal-sain, & très-dangereux pour les Etrangers, quoique les Habitans naturels n'en souffrent aucune incommodité.

Il est moins au centre. Raison que l'Auteur en apporte.

Comme le Royaume de Bambuk produit quelques Animaux extraordinaires, & plusieurs Plantes qui lui sont propres, il est naturel de les placer ici, sans les confondre dans l'article général de l'Histoire naturelle.

Singes blancs.

On y trouve une espece de Singes blancs, d'une blancheur beaucoup plus brillante que les Lapins blancs de l'Europe. Ils ont les yeux rouges. On les apprivoise aisément dans leur jeunesse; mais lorsqu'ils avancent en âge, ils deviennent aussi méchans que les Singes des autres Pays. Jusqu'à présent il n'a pas encore été possible d'en apporter un vivant au Fort Saint-Louis. Outre la délicatesse de leur constitution, ils paroissent chagrins lorsqu'ils sortent de leur Pays, & leur tristesse va jusqu'à leur faire refuser toutes sortes de nourriture.

Le Renard blanc est un autre animal particulier au Pays de Bambuk, qui n'est pas moins ennemi de la volaille que celui de l'Europe. Sa couleur est un blanc argenté. Les Negres en mangent la chair, & vendent la peau aux Comptoirs François.

Pigeons verds.

Les Pigeons de Bambuk sont tout-à-fait verds; ce qui les fait prendre souvent pour des Perroquets. On trouve dans le même Pays & dans les Régions voisines, un Animal extraordinaire, nommé *Ghiamala*. Il se retire particulierement à l'Est de Bambuk, dans les Cantons de Gadda & de Jaka. Ceux qui l'ont vû prétendent qu'il est plus haut de la moitié que l'Elephant, mais qu'il n'approche pas de sa grosseur. On le croit de l'espece des Chameaux, avec lesquels il a beaucoup de ressemblance par la tête & le cou. Il a d'ailleurs deux bosses sur le dos comme le Dromadaire. Ses jambes sont d'une longueur extraordinaire, ce qui sert encore à le faire paroître plus haut. Il se nourrit, comme le Chameau, de ronces & de bruyeres. Aussi n'est-il jamais fort gras. Mais les Negres n'en mangent pas moins la chair, lorsqu'ils peuvent le prendre. Cet animal pourroit devenir propre à porter les plus lourds fardeaux, si les Negres étoient capables de l'apprivoiser. Le Pays de Bambuk avant peu de pâturages, on n'y voit pas de troupeaux, à la réserve de quelques Moutons & de quelques Chevres, qui trouvent à vivre dans les lieux les plus secs. Le Ghiamala est extrêmement féroce. La nature l'a pourvû de sept petites cornes fort droites, qui dans leur pleine grandeur sont longues chacune d'environ deux pieds. Il a la corne du pied, noire & semblable à celle du Bœuf. Sa marche est prompte & se soutient long-tems. Les Negres trouvent sa chair excellente.

Animal nommé Ghiamala.

Merles blancs & tachetés.

Quoique le Merle blanc passe pour une chimere, il s'en trouve néanmoins de cette couleur dans le Pays de Bambuk & de Galam. On y en voit aussi de marquetés.

Monoceros, ou l'Oyseau du Paradis.

Le *Monoceros* ou l'Oyseau du Paradis, n'y est pas rare. Sa grandeur est celle d'un Cocq ordinaire, & son plumage varié, sur-tout aux ailes.

Son bec eſt crochu, comme celui de l'Aigle; ſes éperons gros & robuſtes. Il a ſur la tête deux plumes, longues de trois ou quatre pouces, qui ſe joignent dans un point avec l'apparence d'une corne; ce qui a fait croire mal-à-propos que c'en étoit une. COMPAGNON. 1716.

Eſpéce de pois ſinguliere.

Les cantons ſabloneux du Royaume de Bambuk produiſent une eſpece de pois fort ſinguliere. La coſſe en eſt ronde, d'environ deux pouces de diametre. La tige rampe & s'étend fort loin. Il eſt fort ordinaire de lui voir cinq ou ſix pieds de longueur. Ses feuilles, ſemblables au treffle, n'ont pas moins de ſix pouces de long, & ſortent deux à deux, à cinq ou ſix pouces de diſtance. C'eſt entre les deux feuilles que ſe placent les fleurs; mais elles ſont de différentes formes. Les premieres forment un calice ouvert, compoſé de cinq feuilles bleues, longues de quinze ou ſeize lignes, & preſque de la même largeur. Ce calice eſt ſupporté par cinq petites feuilles vertes, fort douces & fort brillantes. Le centre du calice contient quantité de filets, longs de ſix lignes, d'un jaune foncé ou couleur d'orange; mais il eſt ſans piſton. Les autres fleurs reſſemblent à celles de nos pois. La plus grande différence entre les unes & les autres, c'eſt que les premieres ne produiſent point de coſſe; au lieu que les autres en donnent une, qui eſt partagée en petites cellules par une petite peau rouge. Chaque cellule contient un pois, de la groſſeur d'une balle de mouſquet, de ſeize à la livre. Les pois ſont ronds, d'un gris marbré, durs, & difficiles à cuire s'ils n'ont été trempés dans l'eau chaude pendant onze ou douze heures. Comme ils viennent ſans culture, les Negres en font beaucoup de cas, & les préferent à de meilleures eſpeces qui leur couteroient plus de peine & de travail. Ce qui paroît fort extraordinaire dans cette Plante, c'eſt que ſes différentes ſortes de fleurs ſont placées alternativement de chaque côté de la tige.

Abel-Mosh ou graine de muſc.

L'*Abel-Mosh*, nommé autrement la *Graine de Muſc* ou l'*Ambrette*, croît en abondance & ſans culture dans le Pays de Galam. Les Negres n'en font aucun uſage. Leurs femmes mêmes, qui aiment beaucoup les odeurs & qui ſont paſſionnées pour les cloux de girofle, dont elles portent des pacquets autour du cou, négligent cette graine, par la ſeule raiſon peut-être qu'elle eſt fort commune; car lorſqu'elle eſt cueillie doucement, elle rend une odeur de muſc qui eſt fort agréable. Il eſt vrai que cette odeur ſe diſſipe; mais elle peut être renouvellée avec de la graine fraîche. Les Marchands ne doivent pas ſouhaiter que l'uſage s'en établiſſe parmi les Negres, parce que le girofle, qu'ils achetent aſſez cher, leur deviendroit inutile.

Deſcription de cette plante.

Lorſque l'Abel-Mosh ſe trouve dans un riche terroir, & qu'il rencontre un arbre auquel il puiſſe s'attacher, il s'éleve juſqu'à ſix ou ſept pieds de hauteur. Sans ce ſecours, il rampe ſur la terre, & ne s'éléve à la fin que d'environ deux pieds. Ses coſſes ſont rondes, blanches, tendres & couvertes d'un duvet. Les feuilles croiſſent deux à deux, mais d'inégale grandeur. Celles du côté ſuperieur ſont beaucoup plus grandes que les autres. Elles ſont dentelées; & quoique l'échancrure ne ſoit pas fort profonde, elle forme des angles ſi aigues qu'on les croiroit capables de piquer. Leur couleur eſt un verd brillant au-deſſus, & plus pâle au-deſſous. On prétend que ces feuilles, bouillies dans l'eau, & réduites en cataplaſmes, ſont un remede excellent pour les tumeurs, & qu'elles les font meurir en peu de tems. Elles ne ſont pas moins eſtimées pour

COMPAGNON. 1716.

les contuſions & les éréſipelles. C'eſt du pied de la feuille que ſortent les fleurs, compoſées de cinq feuilles rondes, qui forment un grand calice. Le dehors eſt de couleur d'or fort brillante, & le dedans couleur de pourpre. Du fond du calice il s'éleve pluſieurs filets, au milieu deſquels eſt un piſton blanc, qui ſe change en un fruit pyramidal, à cinq angles. Il eſt d'abord d'un verd pâle, enſuite brun & preſque noir dans ſa maturité. Ce fruit contient quantité de petite ſemence griſe, plate d'un côté, de la forme d'un rognon, & d'une odeur d'ambre qui eſt fort agréable. On prétend que cette ſemence eſt extrémement chaude, & qu'elle eſt d'un excellent uſage dans certaines maladies. Il s'en trouve chez nos Parfumeurs. On les accuſe même de s'en ſervir pour falſifier leur muſc.

Beurre ou graiſſe de Bambuk.

Entre les curioſités du Pays de Bambuk, Brue reçut des Marchands Mandingos pluſieurs calebaſſes remplies d'une certaine graiſſe, qui ſans être auſſi blanche que celle du Mouton avoit la même conſiſtence. On la nomme *Bataule* dans le Pays. Les Negres qui ſont plus bas ſur la riviere lui donnent le nom de *Bambuk Tulu*, ou beure de Bambuk, parce qu'elle leur vient de cette Contrée. C'eſt une admirable préſent de la nature. Cependant on aſſûre que la meilleure vient du Pays de *Ghiaora*, ſur les bords du Senegal, trois cens vingt lieues à l'eſt de Galam. L'arbre qui produit le fruit d'où l'on tire cette graiſſe, eſt d'une groſſeur médiocre. Les feuilles ſont petites, rudes, & en fort grand nombre. Si on les preſſe entre les doigts, elles rendent un jus huileux. Les inciſions qu'on fait au tronc de l'arbre en tirent la même liqueur, mais en moindre quantité. On n'en connoit pas d'autre proprieté, parce que les Mores & les Negres s'attachent plus au commerce de leur beurre qu'à l'étude de l'arbre qui le produit. Cependant on ſçait d'eux que le fruit en eſt rond, de la groſſeur d'une noix, & couvert d'une coque, avec une petite peau ſeche & brillante. Il eſt d'un blanc rougeâtre, & ferme comme le gland, huileux & d'une odeur aromatique. Son noyau eſt de la groſſeur d'une muſcade, & fort dur; mais l'amande qu'il contient a le goût d'une noiſette. Les Negres ſont paſſionnés pour ce fruit. Après en avoir ſéparé une partie, qui tient de la nature du ſuif, ils pilent le reſte & le mettent dans l'eau chaude. Il s'en forme une graiſſe qui ſurnage. C'eſt ce qui leur tient lieu de beurre ou de lard, avec leurs légumes, & quelquefois ſans aucun mélange. Les Blancs qui en mangent ſur le pain ou dans les ſauces, ne le trouvent pas différent du lard, à la reſerve d'une petite acreté qui n'eſt pas déſagréable. Brue paroît perſuadé que l'uſage de cette graiſſe eſt fort ſain. Les Negres l'employent d'ailleurs avec ſuccès pour la gueriſon des rhumatiſmes, des ſciatiques, des douleurs de nerfs, & des autres maladies de cette nature. Ils la préférent beaucoup à l'huile de palmier. Leur méthode eſt d'en frotter devant le feu les parties attaquées, pour y faire pénetrer la graiſſe autant qu'il eſt poſſible; de les couvrir enſuite avec du papier gris, le plus doux, & de les tenir chaudement ſous quelque drap fort épais.

Origine.

Deſcription de l'arbre qui le porte, & de ſon fruit.

Uſage pour les maladies.

## §. II.

### *Suite des affaires du Comptoir François à Mankanet.*

BRUE. 1715.

C'Eſt ici qu'il faut joindre aux tranſactions du ſieur Brue ce qu'il rapporte de Mankanet

Mankanet, après le rétabliſſement du Fort en 1718, & ce qui regarde le projet qu'il avoit formé de bâtir un Fort à Kaygnu, pour couper le commerce des Anglois ſur la riviere de la Gambra.

BRUE. 1718.

Auſſi-tôt que le Fort de S. Joſeph eut été rétabli à Mankanet, Brue reçut pluſieurs plaintes, au Fort Saint Louis, des inſultes continuelles que les Agens de la Compagnie recevoient d'un Chef Negre nommé *Budel*, Alkaïde de *Tonka Niama*. Cet Ennemi des François défendoit le commerce, ſuivant les mouvemens de ſon caprice, dans la vûe de faire monter les droits auſſi hauts que ceux du Siratik, ou de réduire les Agens à la néceſſité de quitter le Pays. Brue prit la réſolution, le 31 de Juillet 1718, d'envoyer au ſieur Charles, Gouverneur du Fort Saint Joſeph, l'ordre de raſſembler toutes les munitions néceſſaires pour ſa défenſe & de commencer alors à punir rigoureuſement Budel, non-ſeulement par le pillage & l'incendie de ſon Village, mais s'il en trouvoit l'occaſion, en l'enlevant lui-même avec ſes femmes & ſes enfans. Il ajoûtoit à cet ordre que ſi Tonka Niama prenoit le parti de ſon Alkaïde, au lieu de le corriger, & refuſoit de ſatisfaire la Compagnie, il vouloit que Charles engageât les *Bakarris*, ou les principaux Seigneurs de Galam, à dépoſer leur Roi, pour en élire un plus agréable aux François. Ces menaces, qu'on ne chercha point à tenir ſecrettes, allarmerent ſi vivement le Roi, ſon Alkaïde & les Bakarris, qu'abandonnant toute leur fierté, ils devinrent extrémement civils. Mais c'étoit un maſque, ſous lequel ils vouloient attendre l'occaſion d'exercer leur reſſentiment.

Démêlés avec un Alkaïde.

Réſolution du Directeur Général, & ſes effets.

La paix dura juſqu'en 1722, que l'Alkaïde & les Bakarris de Mankanet, ſoutenus par Tonka Niama, recommencerent leurs outrages, & les pouſſerent ſi loin, qu'ils tuerent un Facteur à ſon retour du marché. Le Gouverneur de Saint Joſeph, qui ſe nommoit alors Charpentier, ne ſe trouvant point en état de penſer à la vengeance, prit le parti d'attendre l'arrivée des Barques du Fort Saint Louis. A peine eurent-elles parû qu'il raſſembla toutes ſes forces; & tournant vers le Village de Mankanet, il battit en pleine campagne les Negres qui avoient pris les armes, il en tua ſoixante, il en bleſſa le double & fit quatre cens Eſclaves. Enſuite il brûla le Village, après en avoir enlevé tous les beſtiaux.

1722. Les troubles recommencent.

Châtiment des Negres.

Un châtiment ſi juſte & ſi ſévere jetta la terreur dans tout le Pays, & força Tonka Niama & ſes Bakarris d'implorer la clémence des Vainqueurs. Ils employerent pour médiateurs les Marbuts de Dramanet, & les principaux Négocians Negres, qui s'étoient conſervé l'amitié des François. Charpentier ſe fit preſſer long-tems, & ne manqua pas, dans l'intervalle, de faire conduire ſes Eſclaves & ſon butin au Fort Saint Louis. Enſuite il ſe rendit aux ſollicitations des Marbuts. Le Roi déſavoua la conduite de ſes Bakarris, qui reconnoiſſant leur faute demanderent pardon aux François, & ſe reconnurent ſujets de la Compagnie de France. Le Traité fut confirmé avec les cérémonies ordinaires, par le ſerment des deux Parties. Il y a beaucoup d'apparence qu'il continuera d'être obſervé fidélement, comme il n'a pas ceſſé de l'être juſqu'aujourd'hui; ſur-tout depuis que la Compagnie eſt devenue plus puiſſante dans ces Régions, & que ſon commerce ne fait qu'augmenter de jour en jour.

Rétabliſſement du Traité & ſa confirmation.

Lorſque Brue avoit été rappellé en France, peu de tems après la perte du Fort de Dramanet en 1702, pluſieurs Facteurs s'étoient fait un mérite d'écrire

Remarques ſur divers Etabliſſemens.

BRUE. 1722.

leurs ſentimens à la Compagnie ſur les lieux les plus propres à la conſtruction d'un nouveau Fort. Mais la plupart n'avoient pris pour guides que leur paſſion & leur interêt. La différence des opinions tint long-tems la Compagnie en ſuſpens. Quelques-uns propoſoient de bâtir à l'embouchure de la riviere de Falemé, & cet avis n'auroit pas été le moins raiſonnable, s'il avoit été poſſible de l'executer. D'autres furent pour Mankanet, ſans conſiderer ce qu'il y avoit à craindre parmi des Negres factieux & turbulens. Enfin d'autres louerent l'Iſle de Kaygnu, & prirent parti pour l'opinion de Brue, qui avoit toujours jugé ce lieu fort commode, pourvû qu'il y eût près de la riviere Falemé un autre Fort, tel que celui de Dramanet, pour ſoutenir le principal établiſſement, & que le commerce pût ſuffire aux frais de ces deux Comptoirs; ce qu'on ne pouvoit connoître que par une expérience de pluſieurs années.

Divers projets propoſés à la Compagnie Françoiſe pour bâtir un Fort.

Le Frere Apollinaire ayant été conſulté, comme un homme de probité & d'expérience, déclara qu'on ne pouvoit choiſir de place plus favorable que le Canton de Dramanet. 1°. Parce que les proviſions y ſont en abondance, objet d'une importance égale pour la commodité des Agens de la Compagnie & pour l'entretien des Eſclaves juſqu'à l'arrivée des Barques. 2°. Parce qu'on y pourroit toujours compter ſur un commerce avantageux, & trouver pendant toute l'année l'occaſion d'acheter des Eſclaves, de l'ivoire & de l'or, pourvû que les marchandiſes ne manquaſſent point au Comptoir, & que les Facteurs fuſſent des gens doux & civils. 3°. Frere Apollinaire repréſentoit qu'à la vérité les Sarakolez de Kaygnu deſiroient de voir chez eux un Etabliſſement François; mais qu'étant une Nation maligne & turbulente, & leurs Chefs fort avides, il ſeroit fort difficile, dans le cas d'une rupture, de retirer les marchandiſes d'entre leurs mains; que comme il étoit vrai néanmoins qu'on pouvoit tirer de l'avantage du commerce de Kaygnu, parce que les Caravanes de Bambara Kana s'y arrêtoient, & que les Marchands Negres ſeroient bien aiſes qu'on leur épargnât la peine de porter leur ivoire & leur or juſqu'à la Gambra, il croioit qu'en attendant que le Fort de Dramaner fût en état de ſoutenir celui qu'on vouloit bâtir à Kaygnu, il falloit ne pas négliger ce dernier lieu, & prendre ſoin d'y envoyer des Barques pour le paſſage des caravanes. Il ajoûtoit qu'il ſeroit plus aiſé de ſoutenir un établiſſement à Dramanet qu'à Kaygnu, parce qu'ici la pareſſe des Sarakolets rendoit les proviſions toujours rares; de ſorte que dans toutes les ſuppoſitions, il étoit néceſſaire d'avoir un Fort à Dramanet, ne fut-ce que pour fournir des proviſions à l'autre.

Projet du Frere Apollinaire. Ses raiſons pour l'appuyer.

D'ailleurs il faiſoit obſerver que dans les tems mêmes où la riviere eſt la plus baſſe, il y a toujours devant Dramanet un Canal d'une demie-lieue de largeur, avec ſix à ſept pieds d'eau; ce qui ſuffiſoit pour les Barques: au lieu que la riviere étant trop large à Kaygnu, il y avoit à peine aſſez d'eau pour les Canots; enfin que ſi les François vouloient pouſſer leur commerce dans le Pays de Bambuk, il falloit abſolument qu'ils euſſent deux ou trois poſtes fortifiés ſur la riviere de Falemé, particuliérement à Kaygnura; ce qui établiſſoit encore la néceſſité d'un Fort à Dramanet, pour les proviſions. Kaygnura eſt ſitué dans un lieu fort avantageux, & dépend d'un Peuple ami des François. Il n'eſt qu'à dix-huit ou vingt lieues de Dramanet par terre, ſans être beaucoup plus éloigné par eau. C'eſt ce qui a fait prendre enfin le parti d'y bâtir un Fort ſous le nom de Saint Pierre, comme on l'a déja remarqué.

Autres raiſons.

Il paroît par toutes ces raisons qu'un Etablissement à Kaygnu a toujours été regardé comme un objet fort important pour le commerce des François sur le Senegal. Aussi Brue n'avoit-il pas cessé de presser la Compagnie, depuis son premier voyage au Royaume de Galam en 1697. L'Isle de Kaygnu, ou de *Kaygneaux*, comme Labat l'a corrompu dans sa Langue, est située dans la riviere du Senegal, un peu au-dessous des Cataractes de Felu, & vingt lieues au-dessus de Mankanet. Sa longueur est d'environ une lieue, & dans les plus grandes inondations l'eau ne couvre que sa pointe Est. Les Pays voisins, habités par les Negres, sont bien cultivés & fournissent beaucoup de provisions. Mais le principal avantage de sa situation est d'avoir à l'opposite une Ville du même nom, où les Mandingos & les autres Marchands de Tombuto, de Bambara Kana, & de plusieurs autres Contrées à l'Est & à l'Est-Sud-Est, ne manquent jamais de s'arrêter avec les Esclaves qu'ils amenent de l'intérieur des terres, pour les conduire sur la riviere de Gambra, où ils les vendent aux Anglois. On en doit conclure de quel avantage il seroit de pouvoir intercepter ces Marchands & leur faire perdre l'envie d'aller plus loin, en leur fournissant ici des marchandises pour leur or, leurs Esclaves & leur ivoire. On composeroit avec eux d'autant plus facilement, que ce seroit leur épargner près de deux cens lieues qui leur restent à faire jusqu'aux Etablissemens Anglois sur la riviere de Gambra. Outre une nouvelle ouverture pour le débit de ses marchandises, la Compagnie seroit assurée de trouver tous les ans une grosse quantité d'or, & depuis quinze cens jusqu'à deux mille Esclaves. A la vérité les Anglois ont porté le prix des Esclaves trois ou quatre fois plus haut qu'il n'étoit anciennement, dans la vûe de ruiner le commerce de France. Mais que deviendroit le leur sur la Gambra, si la source en étoit coupée à la distance de deux cens lieues? Ils seroient peut-être obligés d'abandonner tous les Etablissemens qu'ils ont sur cette riviere.

BRUE. 1722. Conclusion en faveur de Kaygnu.

Situation avantageuse de ce lieu.

Avantage que les François en peuvent tirer au préjudice des Anglois.

On convient que ce commerce avec les Mandingos ne peut procurer des Esclaves que de Bambara. Mais il est certain que ces Negres sont les meilleurs de l'Afrique pour le travail; qu'ils sont robustes, dociles & fidéles; enfin qu'ils ne sont pas sujets, comme la plûpart des Negres de Guinée, à se désesperer de leur condition, jusqu'à vouloir s'en délivrer par la mort ou la fuite.

Le sieur Courbe, que Brue eut pour Successeur en 1702, suivit le plan qu'il lui avoit laissé, & n'épargna rien pour engager la Compagnie à bâtir un Fort à Kaygnu. Mais il fut rappellé avant l'execution; & le sieur Mustelier, qui prit sa place en 1710, écrivit si fortement contre ce projet, qu'il parvint à le faire abandonner. Brue ayant repris l'Emploi de Directeur Général en 1714, rentra aussi-tôt dans toutes ses anciennes vûes, & renouvella ses efforts pour les faire gouter, sans y avoir jamais pû réussir. Il dressa en 1727 un Mémoire, datté du Fort Saint Louis, le 27 de Fevrier, où toutes ses raisons furent réunies avec beaucoup de force, mais avec aussi peu de succès. On trouvera, dans la suite de ce Recueil, les remarques de quelques autres Voyageurs sur l'état actuel du Commerce de France en Afrique.

Ce projet demeure encore sans execution.

*Fin du second Volume.*

# TABLE

## DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

*LETTRE de M. BELLIN, Ingenieur de la Marine, à M. l'Abbé PREVOST,* Page iij

## *LIVRE IV.*

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE I. *Voyage de Sir Henri Middleton, à la Mer Rouge & à Surate, en 1610,* Pag
*Journal de Nicolas Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de Sir Henri Middleton,* 44
CHAP. II. *Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611,* 92
CHAP. III. *Journal de Peter Williamſon Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage,* 98
CHAP. IV. *Voyage de Samuel Caſtleton à Priaman, en 1612,* 114
CHAP. V. *Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques & au Japon, en 1611,* 121
CHAP. VI. *Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, juſqu'au même mois 1609,* 176
CHAP. VII. *Relation de ce qui ſe paſſa dans l'Iſle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon,* 190
CHAP. VIII. *Voyage & avantures de William Adams, Pilote d'un Navire Hollandois, aux Iſles du Japon,* 113

## *LIVRE V.*

Voyages en différentes Parties de l'Afrique & dans les Iſles adjacentes, avec la deſcription des Pays & des Habitans.

CHAPITRE I. *Deſcription des Iſles Canaries & de l'Iſle Madere, par Thomas Nicols,* 125
Parag. I. *Iſles Canaries en général,* 126
Parag. II. *Iſle Canarie,* 132
Parag. III. *Iſle de Teneriſe,* 134
Parag. IV. *Iſles de Gomera, de Palma, d'Hiero ou Ferro, de Lancerota & de Fuerte Ventura,* 243
Parag. V. *Trois Voyages au ſommet du Pic de Teneriſe, avec des obſervations ſur l'origine des Guanches, & ſur les*

*Caves des Morts*, 249
Parag. VI. *Description de l'Isle de Madere*, 263
Parag. VII. *Histoire de la découverte de l'Isle de Madere*, 277
Chap. II. *Voyage d'Aluise da Cada Mosto, au long des Côtes d'Afrique, jusqu'à Rio Grande, en 1455*, 285
Chap. III. *Second Voyage d'Aluise da Cada Mosto en 1456, & découverte des Isles du Cap Verd*, 312
Chap. IV. *Voyage de Piedro de Cintra à Sierra Leona, écrit par Cada Mosto*, 318
Chap. V. *Voyage de Georges Roberts au Cap Verd & aux Isles du même nom, en 1721*, 321
Chap. VI. *Description des Isles du Cap Verd*, 354
Parag. I. *Observations générales sur les Isles du Cap Verd*, 355
Parag. II. *Isles de Sal & de Bona-Vista*, 361
Parag. III. *Isles de Mayo* ou *de May*, 368
Parag. IV. *Isle de S. Jago*, ou *de Saint Jacques*, 374
Parag. V. *Isle de S. Philipe*, ou *de Fuego*, 391
Parag. VI. *Isle de S. Jean*, ou *Brava*, 397
Parag. VII. *Isle de S. Nicolas*, 405
Parag. VIII. *Isles de S. Vincent & de S. Antoine*, 412

## *LIVRE VI.*

### Voyages au long de la Côte Occidentale d'Afrique, depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Leona, contenant la description de plusieurs Pays & de leurs Habitans.

Chapitre I. *Etablissement des François entre le Cap Blanc & Sierra Leona*, 424
Chap. II. *Voyage en Lybie, particuliérement au Royaume du Senegal sur le Fleuve Niger*, 451
Chap. III. *Voyages du Sieur André Brue, au long des Côtes Occidentales d'Afrique*, 460
Parag. I. *Differends entre Brue, & le Damel, Roi de Kayor*, 462
Parag. II. *Voyage, par terre, de Rufisco au Fort S. Louis*, 465
Parag. III. *Route de Rufisco à Biyurt, & du Fort S. Louis à Kayor, suivant Barbot*, 475
Parag. IV. *Révolution du Royaume de Kayor en 1695*, 477
Chap. IV. *Description de la Riviere du Senegal, tirée des Mémoires de M. Brue; où l'on examine si cette Riviere est le Niger ou un de ses bras*, 487
Parag. II. *Recherches sur le Niger; où l'on examine si les Rivieres du Senegal & de Gambra en sont des bras*, 497
Chap. V. *Premier Voyage du Sieur Brue sur le Senegal, en 1697*, 501
Parag. II. *Remarques sur la Nation des Foulis, sur leur Pays & sur leur Gouvernement*, 513
Chap. VI. *Second Voyage du Sieur Brue sur le Senegal, jusqu'au Roïaume de Galam, en 1698*, 518
Parag. II. *Observations sur le Roïaume de Galam, & sur les découvertes des François au-delà; avec quelques recherches sur le Pays de Tombuto*, 528
Chap. VII. *Differends entre les François & les Anglois pour le commerce de la Riviere de Gambra*, 535
Chap. VIII. *Voyage du Sieur Brue, d'Albreda à Kachao*, 545

CHAP. IX. *Voyage du Sieur Brue aux Isles de Biſſao & des Biſſagos*, 557
Parag. II. *Deſcription de l'Iſle de Biſſao & des uſages du Pays*, 563
Parag. III. *Voyage dans l'Iſle de Bulam*, 568
Parag. IV. *Voyage à Kazegut, une des Iſles des Biſſagos*, 574
Parag. V. *Affaires de Biſſao*, 578
Parag. VI. *Voyage de Geves, avec une deſcription hiſtorique & géographique des Pays & des Iſles juſqu'à Sierra Leona*, 582
Parag. VII. *Supplément au Voyage de Biſſao, par un Voyageur anonyme*, 592
CHAP. X. *Entrepriſe pour découvrir le Lac de Kayor en 1714, avec des obſervations ſur le Commerce de Gorée*, 596
Parag. II. *Obſervations ſur le Commerce de Gorée*, 601
CHAP. XI. *Troiſiéme Voyage du Sieur Brue ſur le Senegal*, 606
Parag. II. *Obſervations ſur la Gomme du Senegal, & ſur ſon Commerce*, 619
CHAP. XII. *Etat des Pays, au Nord du Senegal, d'où l'on tire la Gomme*, 623
CHAP. XIII. *Relation de la découverte du Royanme de Bambuk*, ou *Bambouc, & de ſes Mines d'or, en 1716*, 633
Parag. II. *Suite des affaires du Comptoir François à Mankanet*, 648

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

*De l'Imprimerie de* CLAUDE SIMON, *Pere.*